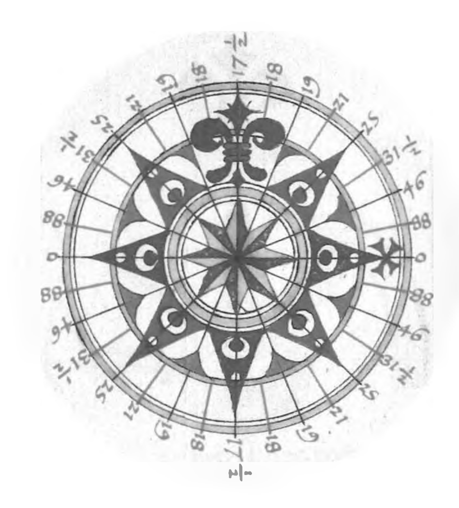
J E A N   A U B I N

LE LATIN *et* L'ASTROLABE

Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales



COLLECTION DE TEXTES ÉTABLIE PAR
FRANÇOISE AUBIN

II

CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
COMMISSION NATIONALE POUR LES COMMÉMORATIONS DES DÉCOUVERTES PORTUGAISES
Lisbonne - Paris 2000

PUBLICATIONS
DU
CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
51, avenue d'Iéna • 75116 PARIS

•

DIRECTEUR
Francisco Bethencourt

•

BUREAU D'ÉDITION
Luísa Braz de Oliveira

•

ÉDITEUR
FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN
45, Avenida de Berna • 1093 Lisboa Codex (PORTUGAL)

•

COMPOSITION ET IMPRESSION
BARBOSA & XAVIER, LIMITADA
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31-C • 4700 Braga (PORTUGAL)
Tel. (053)23063/(053)618916 • Fax (053)615350

•

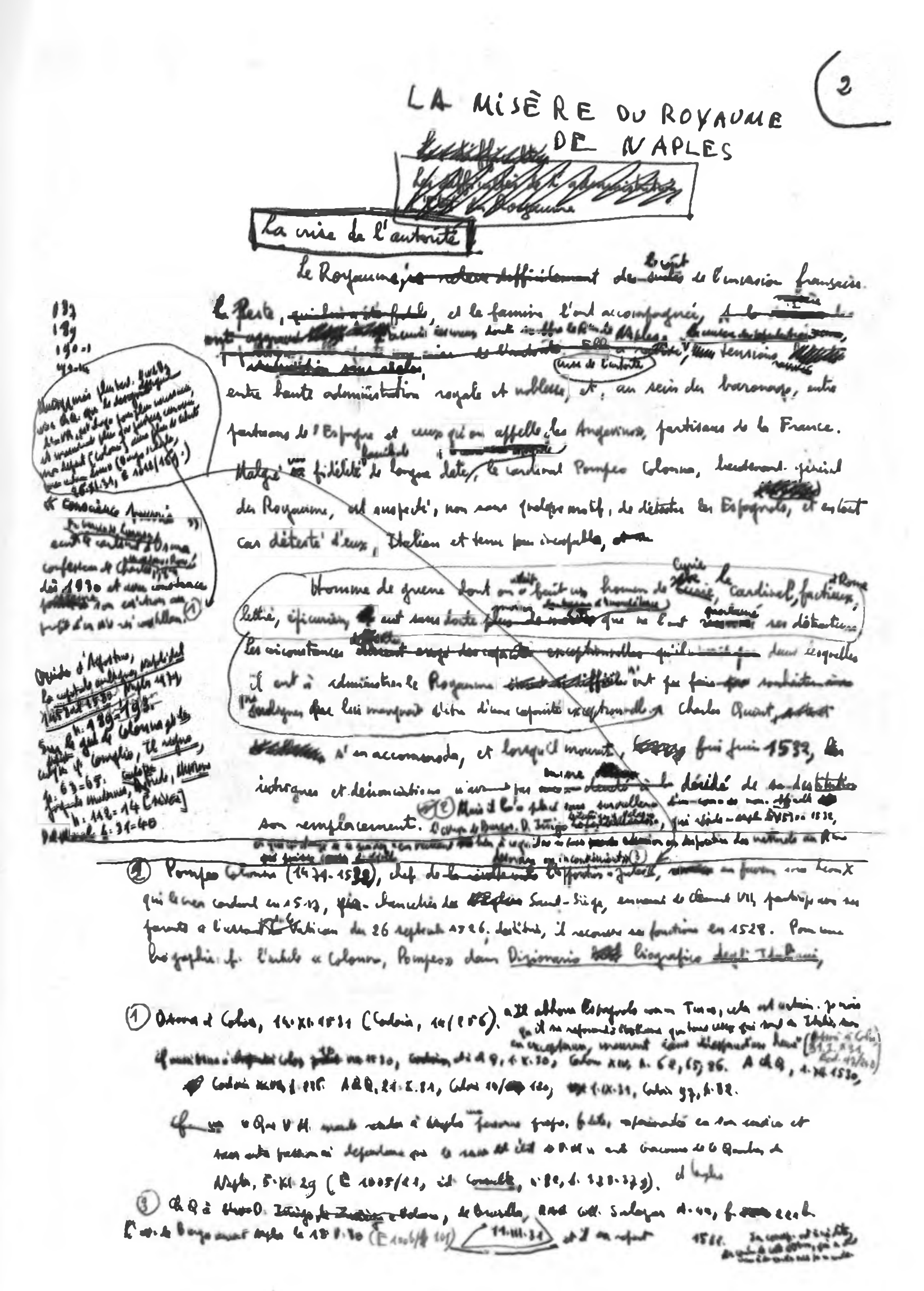
DATE DE PUBLICATION
2000

•

DIFFUSION

À l'Étranger:
Jean Touzot, Libraire-Éditeur
38, rue Saint-Sulpice
75006 PARIS

Au Portugal:
Editorial Notícias
Rua da Cruz da Carreira, 4 B
1150 LISBOA



2

LA MISÈRE DU ROYAUME DE NAPLES

La crise de l'autorité

Manuscrit de l'auteur



JEAN AUBIN au Centre Culturel Calouste Gulbenkian, à l'occasion du Colloque « La Découverte, le Portugal et l'Europe », en mai 1988

JEAN AUBIN

LE LATIN *et* L'ASTROLABE

II

ÉDITION DE
FRANÇOISE AUBIN

INTRODUCTION PAR
GENEVIÈVE BOUCHON



FUNDAÇÃO
CALOUSTE
GULBENKIAN

CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
COMMISSION NATIONALE POUR LES COMMÉMORATIONS DES DÉCOUVERTES PORTUGAISES
Lisbonne - Paris 2000

AVANT-PROPOS

Lorsque le destin a brusquement tranché le fil de sa vie, le 17 janvier 1998, Jean Aubin était, en dépit du délabrement progressif de sa santé (à la suite d'une affection cardiaque contractée dans les années cinquante), activement engagé dans la rédaction d'un ouvrage sur le règne de D. Manuel (r. 1495-1521), qu'il peaufinait amoureusement, page après page, chapitre après chapitre ; et il envisageait de donner par la suite un tome II à son ouvrage Le Latin et l'Astrolabe *(tome I, sous-titré* Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales, *1996).*

Du livre sur D. Manuel, ne se sont révélés prêts que quelques chapitres qui, pris en main par l'ami et collègue très cher, Luís Filipe Thomaz, professeur à l'Université Nouvelle de Lisbonne, formeront, avec un index général, un tome III du Latin et l'Astrolabe, *sous-titré* Études manuélines.

La dernière version préparée par Jean Aubin de son projet d'un second volume, n'a pu être suivie exactement. Un gros chapitre inédit, qui devait y prendre place, nourrira les Études manuélines. *De même que, sur le conseil d'amis et collègues, il a été décidé de rééditer une grande partie de ses articles, les contributions de l'auteur aux études lusitaniennes ont été incluses dans ce volume-ci, et en nombre plus grand que prévu ; on les a complétées par un article, inédit pour moitié, sur l'attitude de l'Italie de la Renaissance face au péril ottoman (*infra, *p. 93), afin de faire connaître au lecteur lusophone la variété des domaines d'intérêt de Jean Aubin.*

Les présentes rééditions comportent, comme au tome I, les corrections et additions que l'auteur avait, au fil du temps, portées sur ses tirés à part : elles sont ici signalées par des crochets gras, de sorte que les erreurs qui ont pu, ou même ont dû s'y glisser, ne doivent pas être imputées à son auteur. Les notes, destinées à son usage personnel, que Jean Aubin griffonnait en marge de ses articles, sont, en effet, d'une écriture alerte et d'un contenu abrégé à l'extrême. Quant à l'article sur «La Terre d'Otrante» (signalé ci-dessus), repris d'une version

brève déjà publiée et des différentes étapes d'une version manuscrite, il ne faut pas oublier, avant de le juger, qu'il s'agit là d'une publication posthume, dont la vérification a échappé à son auteur.

Au tome I, Jean Aubin remerciait le Centre Culturel Calouste Gulbenkian et ses responsables successifs pour leur collaboration. Qu'il me soit permis maintenant de remercier, en son nom, l'actuel Directeur du Centre Culturel, Monsieur Francisco Bethencourt, professeur à l'Université Nouvelle de Lisbonne, pour avoir inscrit Le Latin et l'Astrolabe *comme première publication du programme éditorial établi dès son arrivée à Paris. Je souhaite également exprimer ma propre reconnaissance à tous ceux qui ont aidé au déchiffrement des notes de Jean Aubin et à leur édition : en premier lieu, à Monsieur Luís Filipe Thomaz, sans lequel la publication de l'œuvre posthume de Jean Aubin dans le domaine des études lusitaniennes n'aurait pu être envisagée ; à Madame Luísa Braz de Oliveira, éditeur ultime du volume au Centre Culturel, et à sa collaboratrice, Madame Fátima Gil, qui a beaucoup peiné pour la mise au propre des textes manuscrits. Je remercie enfin Madame Geneviève Bouchon, historienne et amie fidèle, qui a pris le temps de rédiger une introduction au volume.*

FRANÇOISE AUBIN

Directeur émérite de Recherche au CNRS
et au CERI de la Fondation Nationale
des Sciences Politiques

INTRODUCTION

La publication de ce second volume me permet d'accomplir un devoir de mémoire. Jean Aubin ne souhaitait être l'objet d'aucun hommage posthume, mais il m'avait demandé de préciser le sens de la démarche qui l'avait conduit de l'histoire de l'Orient à celle du Portugal. Aussi me suis-je efforcée, avec la sobriété qui lui était chère, et à partir des réflexions dont il m'avait fait part, de retracer les étapes d'un itinéraire dont j'ai été le témoin sur son plus long parcours.

C'est à l'École Nationale des Langues Orientales de Paris[1] que j'ai rencontré Jean Aubin au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Nous appartenions à une génération qui avait vu éclater les schémas de l'histoire traditionnelle pour l'étendre à l'échelle du monde. Dans une École où l'on entendait parler presque toutes les langues, où affluaient des étudiants venus de tous les horizons, s'élaborait une image géopolitique que nous étions particulièrement préparés à saisir. D'autant plus que l'enseignement de l'histoire de l'Europe orientale et de l'Asie avait depuis longtemps aboli les frontières, avec les maîtres que furent Paul Pelliot, Jean Sauvaget, René Grousset et Georges Dumézil, pour ne citer que ceux-là.

Jean Aubin avait été attiré à l'École par les langues peu courantes que l'on y enseignait. Après s'être initié dès l'adolescence à l'étude du néerlandais, du suédois et du hongrois, — langues qu'il étudiera jusqu'à son dernier jour —, il avait découvert le large éventail des idiomes orientaux. Il assistait à de nombreux cours, suivait fidèlement ceux d'arabe et de turc et plus encore celui de persan dont il obtint le diplôme en 1948. Il ne s'attarda

[1] Aujourd'hui l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

pas à des études théoriques et partit pour l'Iran tout aussitôt, grâce à une bourse de l'Université de Téhéran (1948-1949).

Pensionnaire scientifique de l'Institut franco-iranien d'Iranologie (1951-1955), il vécut sept ans dans le pays. Parcourant villes et villages, il avait acquis une telle maîtrise de la langue persane que les naturels le prenaient pour l'un des leurs. Il parlait peu de ce long séjour, mais les quelques anedoctes qu'il nous contait parfois témoignaient d'une connaissance si pénétrante du pays qu'elle semblait presque incommunicable. Il en revint avec la conviction que les concepts occidentaux ne pouvaient qu'artificiellement toucher les peuples de l'Orient, ce qui devait le conduire à se poser maintes questions sur l'interprétation de leur histoire.

« Au carrefour du monde méditerranéen, de la Haute Asie et du monde indien, l'Iran est une région privilégiée de l'expérience historique » écrira-t-il plus tard [2]. L'époque médiévale, celle des turbulences liées aux invasions turco-mongoles, se prête particulièrement à l'étude de ce tumultueux terrain de rencontre où se croisaient les migrations, les réseaux caravaniers des échanges commerciaux, ceux des prêcheurs et des mystiques qui devaient bouleverser les institutions islamiques. Il ne s'agit pas ici d'analyser l'apport — si considérable soit-il — des travaux de Jean Aubin à l'historiographie persane, mais de reconnaître une méthodologie fondée à la fois sur une vaste vision géopolitique et sur l'étude critique des sources.

À son retour en France, Jean Aubin commence à publier le fruit de ses recherches dans les chroniques médiévales et les archives persanes, travaux qui lui permettront d'entrer au Centre National de Recherche Scientifique, dans la section des Langues et Civilisations orientales (1956). Comme celle des autres chercheurs, la vie de Jean Aubin sera désormais ponctuée de séminaires et de missions à l'étranger, pour y enseigner [3] ou explorer des fonds d'archives. La liste de ses activités serait trop longue pour être détaillée ici.

Quelle place y tient alors le Portugal ?

Sur quatre ouvrages et vingt articles qui paraissent entre 1953 et 1969, un seul concerne l'outre-mer portugais : l'« *Orçamento do Estado da Índia* de António de Abreu », paru en 1959 [4]. L'inlassable quête de sources nouvelles avait entraîné Jean Aubin à élargir le champ de ses connaissances linguistiques, — c'est-à-dire à maîtriser la lecture de dix-sept langues, et parmi

---

[2] *Cf. Le Monde iranien et l'Islam*, vol. I, 1972, liminaire, p. VIII.

[3] Notamment au titre de Visiting Professor à l'Université de Californie (Los Angeles, U.S.A.) en 1960-61.

[4] *Studia*, vol. IV (1959), pp. 169-289.

elles le portugais. Lorsqu'il se penchera sur l'histoire d'Ormuz et sur celle des Safavides, il interrogera les sources portugaises. Un premier voyage à Lisbonne lui révèle la richesse de l'*Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, qui recèle un fonds de lettres écrites en langues orientales qu'il est alors le seul à pouvoir déchiffrer. Au cours des dix années suivantes, il approfondit l'étude de la paléographie et de la langue portugaises du XVI[e] siècle, dix ans pendant lesquels seize publications témoignent de sa fidélité à l'orientalisme. Les recherches dans les deux domaines vont de pair : « L'examen critique des sources, écrit-il, devra se fonder sur une confrontation systématique des relations des chroniques, avec les données de pièces d'archives. Seule cette collation permettra d'interpréter les contradictions des textes narratifs, leurs mutismes, de distinguer les versions les plus sûres... » Et il ajoute : « Une confrontation non moins systématique doit être instituée entre sources portugaises et sources orientales... La documentation portugaise ne peut être comprise correctement si l'on traite en simple décor littéraire, ou en pittoresque exotique, les substrats sociaux, les pratiques institutionnelles, les conjonctures politiques auxquels, sous des formes diverses, souvent implicites, elle ne cesse de se référer. En contrepartie, s'agissant de pays qui n'ont pas, ou très peu, d'archives anciennes, la documentation portugaise permet, dès le début du XVI[e] siècle, de prendre sur le vif des données économiques et sociales que taisent les chroniques en langues vernaculaires » [5]. Les témoignages portugais sont le ciment qui permet de donner cohérence à des époques obscures qui apparaissent soudain dans leur réalité.

En 1963, Jean Aubin est élu Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études, IV[e] section (Histoire et Philologie), pour y enseigner l'histoire de l'Iran islamique. Il commence à mettre en œuvre l'étude comparative des textes orientaux et européens. L'originalité de sa démarche ne le destine pas à se rattacher à la prestigieuse École des historiens de l'économie, alors prédominante à Paris. Et s'il disait souvent « il n'y a pas que les cargaisons », c'est que les textes lui laissaient entrevoir d'autres perspectives, particulièrement ouvertes sur l'expansion politique de l'islam dans les pays de l'océan Indien, mouvement dont les Portugais avaient été les témoins attentifs et prolixes. Il rejoint bientôt l'équipe de recherche associée au CNRS, dirigée par le grand islamologue Henri Laoust, où je prends place à mon tour. En effet, la recherche de sources nouvelles pour nourrir une thèse sur les communautés islamiques du Malabar m'avait conduite à suivre les cours de l'un et de l'autre et à choisir mon ancien condisciple Jean Aubin pour la diriger.

---

[5] *Mare Luso-Indicum*, vol. I (1971), liminaire, p. IX.

C'est dans ce cercle qu'il rencontre le jeune arabisant portugais António Dias Farinha, aujourd'hui professeur à l'Université classique de Lisbonne.

En 1968, Jean Aubin crée sa propre formation : le « Centre d'Études islamiques et orientales d'Histoire comparée », qui nous donnera les moyens d'effectuer chaque année une et parfois deux missions au Portugal. Nous en revenions chargés d'une moisson de microfilms grâce à l'infinie complaisance du Directeur de la *Torre do Tombo*, le Dr. José Pereira da Costa. Jean Aubin ne cesse pas pour autant l'étude des textes arabes et persans qu'il confronte à ce qu'il découvre en déchiffrant les pièces d'archives portugaises. L'espace géographique du *Mare Luso-Indicum* se précise, et c'est sous ce nom que paraît, en 1971, le premier volume de la première revue française consacrée à l'histoire indo-portugaise [6]. Il faut souligner que ce tournant dans l'itinéraire de Jean Aubin n'est pas une rupture. L'autre revue du Centre, *Le Monde iranien et l'Islam* [7] sera fondée la même année.

Dans les années 70, le Portugal change et s'ouvre au monde. Jean Aubin se lie d'amitié avec le professeur Luís de Albuquerque et l'amiral Avelino Teixeira da Mota, qui ne vont plus cesser d'accompagner ses entreprises. Si sa santé déjà défaillante ne lui permet plus de voyager jusqu'en Asie et de participer aux Séminaires internationaux d'histoire indo-portugaise qui s'ouvrent à Goa en 1978, sa personnalité scientifique y est bien présente. À Paris même, à la suite du décès de son collègue I. S. Révah, il assure à l'École pratique des Hautes Études une direction d'études d'histoire du Portugal (1974). Le Centre Culturel Portugais de la Fondation Calouste Gulbenkian lui ouvre ses salons où auront lieu désormais la plupart de ses conférences. Avec le professeur José de Pina Martins, qui en était alors le directeur, il créa en 1975 le « Centre de recherche sur le Portugal des Découvertes et de la Renaissance ». Ce dernier nous donnera une inoubliable série de cours sur l'humanisme et la littérature portugaise — dimension indispensable à quiconque étudie l'histoire du XVIe siècle — et les prémices de ce nouvel humanisme qui naîtra de la découverte des civilisations de l'Asie. Le souvenir de ces conférences à deux voix ne s'est pas effacé de la mémoire de ceux qui les ont écoutées : quelques fidèles étudiants de diférentes Facultés ou Écoles parisiennes, certains doctorants venus de Lisbonne ou de Coimbra, qui nous firent partager le fruit de leurs recherches.

Parmi ces auditeurs, se trouvait Luís Filipe Ferreira Reis Thomaz, que j'avais rencontré à Lisbonne en 1976 et présenté à Jean Aubin l'année suivante à Paris. Il devait y demeurer six années au cours desquelles notre collabo-

---

[6] *Mare Luso-Indicum*, 1-4 (1971-1980), Genève/Paris.

[7] Genève, Librairie Droz (1972).

ration fut constante, bientôt fortifiée par une amitié comme seul un projet scientifique commun sait en faire éclore. Luís Filipe Thomaz nous apportait une connaissance des langues et du terrain qui elargissait le domaine du « mare luso-indicum » jusqu'aux confins orientaux de l'Indonésie.

De retour à Lisbonne, il rejoint l'un des ses anciens étudiants, Artur Teodoro de Matos, professeur à l'Université Nouvelle de Lisbonne. Tous deux ouvrent en 1985 l'Institut d'Histoire d'Outre-mer et me font l'honneur de m'associer à la formation des étudiants de maîtrise. Ainsi, au Portugal même, dans la mouvance de l'enseignement de Jean Aubin, une nouvelle génération de chercheurs s'attachera à l'étude des pays touchés par l'expansion portugaise, du Mozambique jusqu'au Japon. Jean Aubin est attentif au déroulement de leurs travaux. Comme il doit renoncer aux voyages lointains, ce sont les étudiants qui viennent à lui, pour suivre ses conférences à Paris ou recueillir conseils et critiques dans sa demeure angevine où il les reçoit parfois plusieurs jours.

Ces contacts ne seront jamais rompus. Ils répondent à l'attente de Jean Aubin qui s'interroge de plus en plus sur l'identité portugaise. Comment ne serait-il pas attiré par un peuple qui, le premier en Europe, a inscrit sa propre histoire dans celle du monde ? Qui étaient donc ces informateurs, ces capitaines, ces *feitores*, ces diplomates, ces espions, qui lui avaient fourni tant d'éléments pour éclairer ses propres champs de recherche, qu'il s'agisse de l'expansion du chiisme en Iran ou de l'avance des Turcs ottomans vers l'océan Indien ? Ne valaient-ils pas d'être connus pour eux-mêmes ?

Dans l'œuvre de Jean Aubin, les personnages surgissent : obscurs, voire ignorés comme le capitaine Leitão ou Álvaro Vaz de Fonseca, d'autres plus connus comme les interprètes Francisco de Albuquerque et Alexandre de Ataíde, des narrateurs comme Ludovico di Varthema ou Martin Fernandez de Figueroa, d'autres encore, si célèbres que l'on croyait en avoir tout dit : Duarte Galvão, Vasco da Gama, Duarte Pacheco Pereira ou Damião de Góis qu'il suivra jusqu'en Suède, et qui apparaissent soudain sous un jour nouveau, avec leurs familles, leurs biens, l'aura de leurs services ou les secrets de leur passé. Tous nous conduisent aux instances du pouvoir. Jean Aubin scrute inlassablement les archives de la noblesse et de la cour. Deux études sur D. João II seront le prélude à la biographie de D. Manuel à laquelle il songe déjà.

Les années 80 marquent une période de travail intense. Jean Aubin confie la direction du « Centre d'Études islamiques et orientales d'Histoire comparée » à l'iranologue Jean Calmard qui laissera toujours une large place aux historiens de l'Orient portugais au sein de son équipe. Tandis que je partage avec Luís Filipe Thomaz et quelques autres collègues la charge des missions de recherche en Asie, Jean Aubin se consacre à l'étude politique et sociale du Portugal manuélin. En 1986, il est élu Directeur d'études cumulant à l'École

des Hautes Études en Sciences Sociales où il créera le « Centre d'Études Portugaises » (1992). Dans le même temps, il fonde la « Société Française d'Histoire du Portugal ».

Pour mieux déterminer la place du Portugal en Europe et recueillir l'écho que recevait l'annonce des découvertes, Jean Aubin organise quatre colloques internationaux en trois ans : « Histoire du Portugal, histoire européenne » (1986)[8], « Le Portugal au XVe siècle » (1987)[9], « La Noblesse dans l'Europe méridionale du Moyen Âge, accès et renouvellement » (1988)[10], « La Découverte, le Portugal et l'Europe » (1988)[11], tous tenus dans le cadre de la Fondation Calouste Gulbenkian de Paris grâce à ses directeurs, les professeurs José Augusto França et Maria de Lourdes Belchior. Le « Centre d'études du Portugal des Découvertes et de la Renaissance » accueille les meilleurs spécialistes portugais et étrangers pour des cycles de conférences. Ainsi se développe un courant d'échanges qui replace l'histoire du Portugal dans celle de l'Europe médiévale.

Jean Aubin prend bientôt place dans le monde scientifique portugais. Déjà membre associé de l'*Academia da Marinha*, il est élu à l'*Academia Portuguesa da História*, et bientôt à la prestigieuse *Academia das Ciências*.

Au cours de ses dernières années, Jean Aubin se concentre sur la biographie de Dom Manuel. Il n'abandonne pas pour autant l'orientalisme. Entre 1988 et 1997, douze articles sur le monde persan et turco-mongol paraîssent dans différentes revues spécialisées. En 1992, il organise à Pont-à-Mousson un colloque sur l'« Iran sous la domination mongole »[12].

La dernière rencontre inspirée par Jean Aubin fut consacrée à l'avenir de l'histoire indo-portugaise. En juin 1997, à la Fondation Gulbenkian, nous avons tous deux présenté les « Nouvelles Orientations de la recherche sur l'histoire de l'Asie Portugaise » de l'Université Nouvelle de Lisbonne. Dans son introduction, Jean Aubin présentait ce groupe « novateur et plein de promesses » et il ajoutait : « ainsi, dans l'essor extraordinaire, explosif que

---

[8] *Histoire du Portugal, histoire européenne*, Actes du Colloque, Paris 22-23 mai 1986. Fondation Calouste Gulbenkian, Paris, 1987.

[9] *Le Portugal au XVe siècle*, Actes du Colloque, Paris, 12 mars 1987, Fondation Calouste Gulbenkian, Paris, 1989.

[10] *La Noblesse dans l'Europe méridionale*... Actes du Colloque, Paris 14-15 janvier 1988, Fondation Calouste Gulbenkian, Paris, 1989.

[11] *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Actes du Colloque, Paris 26-28 mai 1988, Fondation Calouste Gulbenkian, Paris, 1990.

[12] *L'Iran face à la domination mongole*. Pont-à-Mousson 26-28 octobre 1992. Études réunies et publiées par Denise Aigle. Institut français de recherche en Iran, Téhéran, 1997.

vivent les études historiques au Portugal depuis une vingtaine d'années, l'Asie portugaise a sa part » [13].

Je n'ajouterai rien à ce message d'espérance. Je respecterai la volonté de son auteur en ne formulant ni commentaires ni louanges. L'hommage gardera la force des choses tues.

Rien ne nous empêche, en revanche, d'exprimer notre admiration à ceux qui permettent, par leur érudition et leur inlassable patience, de mener à bien la publication des œuvres de Jean Aubin. Sa femme Françoise a réuni, pour ce second volume, une documentation disparate et assumé le tâche de dépouiller dossiers et fiches, de reconstituer les textes de l'auteur et de mettre le tout en œuvre avec les conseils de leur ami le professeur Luís Filipe Thomaz. Si tous les lusitanistes connaissent l'œuvre de cet éminent historien, ils sont généralement moins avertis de la notoriété de Françoise Aubin que j'ai l'honneur de présenter ici au nom d'un demi-siècle d'amitié. Directeur de recherche émérite au CNRS, elle s'est imposée sur le plan international comme spécialiste des études mongoles, de l'islam chinois et des missions chrétiennes dans la Chine moderne. Son savoir faire et son expérience lui ont permis d'aborder un domaine très différent, celui du monde luso-asiatique.

En attendant la publication du prochain volume des œuvres de Jean Aubin, élaboré par le professeur Luís Filipe Thomaz, nous exprimons notre vive gratitude à tous ceux qui ont contribué à l'édition de celui que nous présentons aujourd'hui.

GENEVIÈVE BOUCHON
Directeur de recherche honoraire au CNRS

[13] Actes du Colloque, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1997, p. 13.

[AVERTISSEMENT]

Les articles inclus dans le présent recueil ont subi quelques menues corrections d' orthographe, de ponctuation, parfois de datation ou d' onomastique, dues soit à leur auteur, soit au présent éditeur. C'est la version offerte ici qui fait désormais autorité.

Les compléments préparés par l'auteur lui-même sont présentés entre crochets gras. Mais, comme ils ont été retrouvés en marge des articles, notés d'une manière sibylline et peu lisible, ils ne bénéficient ici que d'une reconstitution hasardeuse. Que le lecteur n'accuse donc pas Jean Aubin, d'éventuelles erreurs, fort possibles, dans les références bibliographiques ; et qu'il ne considère pas ces ajouts comme une autorité irréfutable. L'index général raisonné qui sera adjoint au tome III du *Latin et l'Astrolabe* fournira toutes les identifications de lieux et de personnes qui pourront guider le lecteur non spécialisé dans la compréhension des contributions aux tomes I et II.

(F. A.)

AVERTISSEMENT PROPOSÉ PAR JEAN AUBIN EN INTRODUCTION À SA COLLECTION *MARE LUSO-INDICUM*

Pour ne pas alourdir l'annotation, on ne renverra généralement qu'à l'édition la plus accessible d'un document d'archives édité dans plusieurs publications.

De même, des ouvrages ou articles, ne seront cités dans l'appàrat critique que ceux ayant une valeur scientifique ou documentaire, à moins qu'on ne veuille signaler une intuition perdue ou une bourde rare, ou mettre en garde contre une notoriété imméritée. Il serait, par exemple, sans profit pour le lecteur de le renvoyer à l'ouvrage insipide de Danvers, *The Portuguese in India, being a history of the rise and decline of their Eastern empire,* au monument d'improbité intellectuelle qu'est, sous sa présentation luxueuse, le travail de Kammerer, *Les guerres du poivre, les Portugais dans l'Océan Indien et la Mer Rouge au XVI*e *siècle,* et à d'autres livres qui méritent l'oubli.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

ACCP : *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris.

AHP : *Archivo histórico portuguez*, Lisbonne 1901-1915.

Alg. Doc. : *Alguns Documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguezas*, Ramos Coelho, éd., Lisbonne 1892.

Anonyme du British Museum : Ms. Additional 20901 (portugais).

APO : *Archivo Portuguez Oriental*, J. H. da Cunha Rivara, éd., 6 vols., Nova Goa, 1857-1876.

Arquivos : *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris.

As Gavetas : *As Gavetas da Torre do Tombo*, éd. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, volume I, 1960, dernier volume paru, XII, 1977.

AUGUR : *Conquista de las Indias de Persia e Arabia que fizo la armada del rey don Manuel de Portugal e de las muchas tierras, diversas gentes, extranas riquezas e grandes batalhas que alla ovo*, Salamanque 1512. Il est renvoyé au texte de l'édition McKenna, *A Spaniard in the Portuguese Indies, The narrative of Martín Fernández de Figueroa*, Cambridge, Mass., 1967, bien qu'elle soit peu recommandable [*cf. BEP* 30 (1969), p. 49 *sqq*.].

BALBI : *Viaggi di C. Federici e G. Balbi alle Indie Orientali*, a cura di Olga Pinto, Rome 1962 (Il Nuovo Ramusio, IV).

BANHA DE ANDRADE : António Alberto Banha de Andrade, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbonne 1974 (*cf. Mare Luso-Indicum*, III, pp. 188-193 [*Le Latin et l'Astrolabe*, II]).

BARBOSA : M. Longworth Dames, *The Book of Duarte Barbosa*, 2 vols. Londres 1918-1921 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd series, n° 44, 49).

BARRETO : A. da Graça Barreto, éd., *Documenta historiam ecclesiae Habessinorum illustrantia* (= *Bullarium patronatus Portugaliae regum*... Appendix. Tomus IV) Tomus III, pars 2.

BARROS : João de Barros, *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente.* Sexta edição, actualizada na ortografia e anotada por Hernâni Cidade, 4 vols., Lisbonne 1945-1946.

BBUC : *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra.*

BEP : *Bulletin des Études Portugaises.*

BGA : *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, 8 vols., Leyde 1887-1927.

BOTELHO : Simão Botelho, *Tombo do Estado da India*, dans Rodrigo José de Lima Felner, éd., *Subsidios para a historia da India portugueza*, Lisbonne 1868.

BIBL : *Boletim internacional de bibliografia luso-brasileira.*

BRÁS : [Brás] Afonso de Albuquerque, *Comentários do grande Afonso de Albuquerque, capitão geral que foi das Indias orientais em tempo do muito poderoso Rey D. Manuel, o primeiro deste nome*, 4ª edição conforme à segunda, prefaciada e revista por António Baião, 2 vols., Coïmbre, 1923, parte I-II, T. I, et parte III-IV, T. II.

BSL : *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa.*

BSOS : *Bulletin of the School of Oriental Studies* (Londres), devenu en 1940 B.S.A.S.

BSOAS (Londres) : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies.*

CA : *Cartas de Afonso de Albuquerque, seguidas de documentos que as elucidam,* publicadas (...) sob a direcção de Raimundo António de Bulhão Pato [e de Henrique Lopes de Mendoça], 7 vols., Lisbonne 1884-1935.

Carta das Novas : Armando Cortesão & Henry Thomas, *Carta das novas que vieram a el Rei nosso senhor do descobrimento do Preste João (Lisboa, 1521). Texto original e estudo crítico com vários documentos inéditos,* Lisbonne 1938.

CAST. : Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses,* 3ª edição conforme à edição *princeps,* revista e anotada por Pedro de Azevedo, 4 vols., Coïmbre 1924-1933. Livro I-II, T. I ; livro III-IV, T. II ; livro V-VI, T. III ; livro VII-VIII-IX, T. IV.

CDP : *Corpo diplomatico portuguez* (*Relações com a Cúria Romana*), publicado de Ordem da Academia Real das Sciencias de Lisboa, Luiz Augusto Rebello da Silva, éd., 15 vols., Lisbonne, Typographia da Academia Real das Sciencias, 1862-1959.

CERULLI, *Etiopi in Palestina* : Enrico Cerulli, *Etiopi in Palestina. Storia della comunità etiopica di Gerusalemme, 2* vols., Rome 1943-1947.

CHALDERIA : Franciscus Chalderia de Padua, *Rerum et regionum Indicarum per Serenissimum Emanuelem Portugallie regem partarum Narratio verissima.* S.l., n.d. [1514] (Lettre à l'évêque d'Aquilée [Cal Domenico Grimani], de Rome, 21 juin 1514. Contient en fait des nouvelles reçues de l'Inde en mai 1513 — «*Haec sunt nova que Anno domini MDXIII ex partibus Indie venere Serenissimo Emmanueli Regi Portugallie* [...]» — avec des réflexions et commentaires de l'auteur).

Comentários : *cf.* BRÁS.

CORREIA : Gaspar Corrêa, *Lendas da Índia,* publicadas (...) sob a direcção de Rodrigo José de Lima Felner, 4 vols. en 8 parties, Lisbonne 1860-1866.

CORSALI : Andrea Corsali, *Lettere,* dans G. B. Ramusio, *Delle navigationi e viaggi,* Venise 1554 *sqq.*

CORTESÃO : Armando Cortesão, *Cartografia e cartógrafos portugueses dos séculos XV e XVI,* Lisbonne 1935.

CORTESÃO, Thomas : *cf. Carta das Novas,* introduction.

COUTO : Diogo do Couto, *Décadas,* 15 vols., Lisbonne 1778-1788 ; *Década Quinta,* éd. M. de Jong, Coïmbre 1937.

DAL BOCCHIER : R. Cessi, éd., *L'itinerario indiano di Francisco dal Bocchier del 1518,* dans *Atti della Accademie Nazionale dei Lincei. Rendiconti,* Serie ottava, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, VI/5-6 (1951), pp. 232-249. [L'auteur de cette description des pays de l'Océan Indien est Francisco de Albuquerque, l'ancien interprète juif d'Afonso de Albuquerque.]

Diarii : *cf.* Sanuto.

EI : *Encyclopédie de l'Islam* (1re ou 2e édition).

Ementa da Casa de Índia : Anselmo Braamcamp Freire, *Ementa da Casa de Índia,* dans *Boletim de Sociedade de Geografia de Lisboa,* 1907, pp. 233-241, 265-273, 311-319, 331-339, 366-375, 424-436 ; 1908, pp. 18-32, et en tirage à part. Cité d'après le *Boletim.*

EMPOLI : Lettre de Giovanni da Empoli à Lionardo de Empoli, juillet 1514, dans *Archivio storico italiano*, Appendice, T. III, Florence 1846, pp. 35-84.

EQTEDÂRI : Ahmad Eqtedâri (Iqtidārī), *Āṯār-ī šahrhāy-i bāstānī-ī savāḥil va ǧazāyir-i Ḫalīǧ-i Fārs va daryāy-i 'Umān* [«Vestiges des villes anciennes des côtes et des îles du Golfe Persique et de la Mer d'Oman»], Téhéran 1348 s.

FG : *Farhang-i Ǧuǧrāfyā'i-i Irān* [«Dictionnaire géographique de l'Iran»], 10 vols., Téhéran 1328-1332 s.

Fides : Damião de Góis, *Fides, religio moresque Aethiopum sub Imperio Preciosi Joannis*, Louvain 1540 ; Paris 1541 (plusieurs éditions au XVIe et au début du XVIIe siècle ; trad. portugaise dans Góis, *Opusculos históricos*, éd. Dias de Carvalho, Porto 1945). Référence est donnée à l'édition de Louvain, 1540 / Rééd., sur l'éd. de Coïmbre 1741 dans José V. de Pina Martins, *Humanismo e erasmismo na cultura portuguesa do século XVI, Estudo e textos*, Paris 1973, pp. 223-275.

FIGUEROA : *Comentarios de D. García de Silva y Figueroa de la embajada que* (...) *hizo al rey Xa Abas de Persia*, 2 vols., Madrid 1903.

FREIRE, *Brasões* : Anselmo Braamcamp Freire, *Os brasões da Sala de Sintra*, 3 vols., Lisbonne 1899-1908 ; rééd. 1973.

ǦA'FARĪ : Ǧa'far b. Muḥammad Ḥusaynī, « *Tarīḫ-i Ǧa'farī* ». Texte persan inédit. Concernant Ormuz, *cf.* Bartol'd, trad. Hinz. dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 90 (1936), aux pp. 379-383 (corr., *Princes*, p. 115, note 1). Données non utilisées par Bartol'd citées d'après le ms. de Leningrad (non folioté). Autre section, trad. Abbās Zaryāb, *Der Bericht über die Nachfolger Timurs aus der Ta'rīḫ-i ka'bīr des Ǧa'far ibn Muḥammad al-Ḥusainī*, Inaugural-Dissertation, Mayence 1960.

GARCIA DE ORTA, *Colóquios* : Garcia de Orta, *Colóquios dos simples e drogas e cousas medicinais da India*, éd. Ficalho, 2 vols. Lisbonne 1891-1895.

GASPAR DA CRUZ : C. B. Boxer, *South China in the sixteenth century, being the narratives of Galeote Pereira, Fr. Gaspar da Cruz O.P., Fr. Martin de Rada O.E.S.A. (1550-1575)*, Londres 1953 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd Series, n° 106), pp. 228-239 : « Relation of the Chronicle of the Kings of Ormuz » (annotée par C. R. Reckingham).

GMS : Gibb Memorial Series.

GODINHO, *Économie* : Vitorino Magalhães Godinho, *L'Économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*. Paris 1969.

GÓIS : Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*. Nova edição, conforme à primeira de 1566, 4 vols., Coïmbre 1949-1955.

GREENLEE : Greenlee (William Brooks), *The Voyage, of Pedro Alvares Cabral to Brazil and India*, Londres, 1938 (WHS, 2nd series n° 81).

HAJJI DABIR : *An Arabic History of Gujarat, Ẓafar al-Wálih bi Muẓaffar wa ālih* by Abdallah Muḥammad bin Omar al-Makki, al-Āsafi, Ulughkhánī, E. Denison Ross, éd., 3 vols., Londres 1910-1928.

HAMMER : Hammer-Purgstall (J. F. de), *Histoire de l'empire ottoman*, trad. fr. de J. J. Hellert, 18 vols. Paris, 1835-1843.

HARAVI : Niẓāmuddīn Aḥmad Haravī, *Ṭabaqāt-i Akbarī*, M. Hidayat Hosain, éd., T. III, Calcutta, 1935.

Hobson-Jobson : Yule (Henry) & Burnell (A.C.), *Hobson-Jobson, a glossary of colloquial anglo- indian words and phrases, and of kindred terms, etymological, historical, geographical and discursive.* New edition edited by W. Crooke, Londres 1903.

Ibn Baṭṭūta : *Riḥla.* Éd. et trad. Defrémery et Sanguinetti, 4 vols., Paris 1853-1859 (aux pages de laquelle renvoie la traduction anglaise revue et, pour les deux premiers volumes, annotée de H. A. R. Gibb, *The Travels of Ibn Battūta,* éd. Hakluyt Society, 1958-1994).

Ibn Iyās : Muḥammad b. Aḥmad b. Iyās al-Ḥanafī, *Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' al-duhūr ;* éd. Muḥammad Muṣṭafa, 2e éd., T. IV (Le Caire, 1960), T. V (Le Caire, 1961). La traduction de G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire, 2* vols., Paris 1955-1960, est faite sans rigueur et scientifiquement inutilisable.

Ibn Māǧid : *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais des XVe et XVIe siècles*, reproduits, traduits et annotés par Gabriel Ferrand. T. I. *Ibn Mājid, texte arabe,* Paris 1921. [Fac-similé du ms. B.N. Paris Arabe 2559]. Le traité *Kitāb al-fawā'id,* f. 1*a*-88*b* a été traduit en anglais par G. R. Tibbetts, *Arab navigation in the Indian Ocean before the coming of the Portuguese, being a translation of* Kitāb al-Fawā'id fī uṣūl al-baḥr wa'l-qawā'id *of Aḥmad b. Mājid al-Najdī, together with an introduction on the history of Arab navigation, notes on the navigational techniques and on the topography of the Indian Ocean, and a glossary of navigational terms,* Londres 1971 (Royal Asiatic Society, Oriental Translation Fund, n.s. vol. 42), aux pp. 65- 268 [à ne pas utiliser sans contrôle].

Ibn al-Muǧāwir : Ibn al-Muǧāwir, *Descriptio Arabiae meridionalis* (...) *qui liber inscribitur Ta'rīḫ al-mustabsīr* (...) Oscar Löfgren, éd., 2 vols., Leyde 1951-1954.

Informateur de Couto : texte (ms. British Museum Add. 28.461) dans *Documentação ultramarina portugueza,* T. I, Lisbonne 1960 (auquel il est renvoyé). Autre texte (ms. B.N. Madrid 3015), *o.c.*, T. II, Lisbonne 1962, pp. 79-147.

JCBRAS : *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society.*

JRAS : *Journal of the Royal Asiatic Society.*

Kaempfer : E. Kaempfer, *Amœnitatum exoticarum politico physico-medicarum, fasciculi V, quibur continentur variae relationes, observationes et descriptiones rerum Persicarum et Ulterioris Asiae &c.,* Lemgo 1712.

Kanz : Nīmdihī. *Kanz al-ma'ānī,* ms. Istanbul (Esad Efendi n° 884) ; *cf.* J. Aubin, *Nīmdihī,* pp. 64-65.

L. & A., I : *Le Latin et l'Astrolabe*, tome I, Lisbonne-Paris, 1996.

Legatio : Damião de Góis, *Legatio Magni Indorum imperatoris Presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniae regem anno Domini MDXIII*, Anvers 1532.

Livro das cidades : *Livro das cidades e fortalezas que a coroa de Portugal tem nas partes da India e das capitanias e mais cargos que nelas ha e da importancia delles* [1581], éd. Francisco Mendes da Luz, dans *BBUC*, XXI (1952), et en tirage à part (renvoi est fait à la pagination du tirage à part).

Livro das cousas da India : Livro que trata das cousas da India e do Japão [1548], éd. Adelino de Almeida Calado, dans *BBUC* XXIV (1957) et en tirage à part (renvoi est fait à la pagination du tirage à part).

Livro dos pesos : António Nunes, *Lyvro dos pesos da Ymdia, e assy medidas e mohedas* (1554), dans Rodrigo José de Lima Felner, éd. *Subsidios para a historia da India portugueza*, Lisbonne 1868.

LOGAN : William Logan, *Malabar Manual,* T. I, Madras 1887 ; rééd. 1951.

LORIMER : J. G. Lorimer, *Gazetteer of the Persian Gulf,* 2 vols., Calcutta, T. I, 1915, T. II, 1908 ; reprint 1970.

MAJOR : R. H. Major, *India in the fifteenth century. Being a collection of narratives of voyages to India,* Londres 1867 (Works issued by the Hakluyt Society, 1st series, n° 22).

MANTRAN, *Règlements* : Robert Mantran, *Règlements fiscaux ottomans. La province de Bassora (2e moitié du XVIe s.),* dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient,* X/2-3 (1907), pp. 224-277.

MARCO POLO : Marco Polo, *La description du monde.* Texte intégral en français moderne, éd. L. Hambis, Paris 1955.

MEILINK-ROELOFSZ : M. A. Meilink-Roelofsz , *Asian trade and European influence in the Indonesian Archipelago, 1500-1630,* La Haye 1962.

MEMBRÉ : Michele Membré, *Relazione di Persia (1542),* G. R. Cardona, éd., Naples 1969 (Studi e materiali sulla conoscenza dell'Oriente in Italia, I).

Mirat : *The Mirat-i Sikandiri. A history of Gujarat* (...) of Shaikh Sikander ibn Muhammad urf Manjhu ibn Akbar, éd. S.C. Misra et M.L. Rahman, Baroda 1961.

MORGAN : Jacques de Morgan, *Mission scientifique en Perse,* T. II. *Études géographiques,* Paris 1895.

Narrative : *A Narrative of Italian travels in Persia in the fifteenth and sixteenth centuries,* Londres 1873 (Works issued by the Hakluyt Society, 1st Series, n° 49).

NAVARRETE : Martín Fernández de Navarrete, *Colección de los viages y descubrimientos que hizieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV* (renvoi à l'édition de la « Biblioteca de Autores Españoles », LXXV, Madrid, 1950).

NIKITIN : Afanasij Nikitin, *Xoženie za tri morja,* éd. Moscou 1958 ; trad. anglaise, *cf.* Major. [Texte russe, trad. anglaise et hindie, S. N. Kumnes, éd., Moscou 1960].

NĪMDIHĪ : 'Abdulkarīm Nīmdihī. *Ṭabaqāt-i Maḥmūdšāhīya,* inédit (mss. Windsor et Tachkent) ; sur l'ouvrage, *cf.* Aubin, « Nīmdihī », *Revue des études islamiques XXXIV* (1966), pp. 77-81. Renvoi est fait à l'année hégirienne.

OSÓRIO : Jerónimo Osório, *De rebus Emmanuelis gestis libri duodecim* (1571). Renvoi est donné à la traduction portugaise, plus accessible, du P. Francisco Manuel do Nascimento, 2 vols., Porto, s.d. (Biblioteca Histórica de Portugal e Brasil, publicada sob a direcção do Visconde de Lagoa, série régia).

Paesi : Francazano di Montalboddo. *Paesi nuovamente ritrovati,*Vicence 1507.

PINA : Rui de Pina, *Croniqua delrey Dom Joham II,* Alberto Martins de Carvalho, éd., Coïmbre, 1950.

PIRES : The Suma Oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red Sea to Japan written in Malacca and India in 1512-1515 ... translated ... and edited by Armando Cortesão, 2 vols., Londres 1944 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd series, nos 89, 90).

PMC : Armando Cortesão e Avelino Teixeira da Mota, *Portugaliae Monumenta Cartographica,* 6 vols., Coïmbre 1960.

Pol. Isabel : Luis Suárez Fernández, *Politica internacional de Isabel la Católica. Estudio y documentos*, III (1489-1493), et IV (1494-1493), Valladolid, 1969 et 1971.

Provisão de 1546 : Provisão de D. João de Castro à Ra'is Šarafuddīn Fālī, de Diu, 30 novembre 1546. Éd. *APO*, V, pp. 188-194 ; reproduit dans Rego, III, pp. 389-397.

Ramusio : G. B. Ramusio, *Delle Navigatione et Viaggi*, éd. 1554.

Rebelo : Joaquim Veríssimo Serrão, *Un voyageur portugais en Perse au début du XVIIe siècle, Nicolau de Orta Rebelo*, Lisbonne 1972.

Rego : António da Silva Rego, *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente (Índia)*, 12 vols., Lisbonne, 1947-1958.

Relation Anonyme : « La relation anonyme attribuée à Álvaro Velho », dans *Voyages de Vasco de Gama*, 1995, pp. 83-168.

Remdimento de Oromuz : *Remdimento da cidade de Oromuz e seus reinos*, TdT Fragmentos. Documentos da Índia. Maço 3.

Rend. Lincei : Atti dell'Academia Nazionale dei Lincei... Rendiconti. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche.

Resende : Garcia de Resende, *Crónica de D. João II*, rééd. de l'édition de 1798 par Joaquim Veríssimo Serrão, Lisbonne, 1973.

Sadīdussaltana : Sadīdussaltana, *Bandar 'Abbās va Ḫalīǧ-i Fārs*, Téhéran 1342 s.

Saḫāwī : al-Saḫāwī, *al- Ḍaw'al-lāmi' li ahl al-qarn al-tāsi'*, 12 vols., Le Caire 1353-1355 h.

Samarqandī : 'Abdurrazāq Samarqandī, *Maṭla' al-sa'dayn*, éd. M. Šafī'. T. II, Lahore 1949. Trad. française de Quatremère, dans *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, XIV, Paris 1843. Trad. anglaise, *cf.* Major.

Santo Stefano : Mario Longhena, *Il testo originale del viaggio di Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, dans *Studi italiani di filologia indo-iranica* (1905). [Mario Longhena, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milan 1929 ; rééd. 1962 (non vu)].

Sanuto : Marino Sanuto, *Diarii* (1496-1533), 58 vols., Venise, 1879-1903.

Schurhammer, *Briefe* : Georg Schurhammer, *Orientalische Briefe aus der Zeit des Hl. Franz Xaver (1500-1552)* dans *Euntes docete*, XXI (Rome, 1968), pp. 255-301.

Schurhammer, *Zeitgenössischen Quellen* : Georg Schurhammer, *Die Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer zur Zeit des Hl. Franz Xaver (1538-1552)*, Rome, Bibliotheca Instituti Historici Societatis Iesu, vol. XX, 1962.

Schwarz, *Iran* : Paul Schwarz, *Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen*, 1896-1936, rééd. 1969-1970.

Schwarz, *Hurmuz* : Paul Schwarz, *Hurmuz*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, LXVIII (1914), pp. 531-543.

Serjeant : R. B. Serjeant, *The Portuguese off the South Arabian Coast, Ḥaḍramī Chronicles...*, Oxford 1963.

Sernigi : « Les lettres de Sernigi et de Guido Detti », dans *Voyages de Vasco de Gama*, 1995, pp. 169-188.

Silva Marques : João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos portugueses. Documentos para a sua história*, III, Lisbonne, 1973.

TEIXEIRA : Pedro Teixeira, *Relaciones d'el origen, descendencia y succession de los reyes de Persia. y de Harmuz, y de un viage hecho por el mismo autor desde la India oriental hasta Italia por tierra*, Anvers 1610. (Renvoi à la seconde pagination : *Breve relacion del principio del Reyno Harmuz*, etc.). Trad. anglaise : *The Journey of Pedro Teixeira from India to Italy by land, 1604-1605, With his chronicle of the Kings of Ormus*, transl. W. F. Sinclair, with additional notes by D. W. Ferguson, Londres 1901 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd Series, n° 9).

TENREIRO : *Itinerário*, éd. António Baião, *Itinerários da Índia a Portugal por terra*, Coïmbre 1923, pp. 3-127. Autre version de la partie finale, Frederico Gavazzo Perry Vidal, *Uma nova lição da « Viagem por terra » de António Tenreiro*, dans *Primeiro Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo. Publicações da 2.ª Secção*. II. *Portugueses no Oriente*, Lisbonne 1938, pp. 109-128, et (sur un autre ms.) Luciano Ribeiro, *A viagem da Índia a Portugal por terra feita por António Tenreiro*, dans *Studia*, III (1959), pp. 110-123.

Titolo das remdas : *Titolo das remdas que remde a ylha d'Oromuz* [vers 1541-1543], dans *Mare Luso-Indicum*, II, pp. 217-232.

VARTHEMA : Ludovico di Varthema, *Itinerario*, Rome 1510. Cité dans la traduction anglaise de J. Winter Jones, d'après l'édition annotée par G. P. Badger (éd. Hakluyt Society, 1863).

VARTHEMA/SCHEFER : *Les voyages de Ludovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie de l'Orient, traduits de l'italien en français par J. Balarin de Raconis*, publiés et annotés par Ch. Schefer, Paris 1888.

VITERBO : Sousa Viterbo, « Viagens da India a Portugal por terra e vice versa », dans *O Instituto*, XLIV (1897) et XLV (1898).

Voyages de Vasco de Gama : *Voyages de Vasco de Gama. Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503*, traduites et annotées par Paul Teyssier et Paul Valentin, et présentées par Jean Aubin, Paris : Éditions Chandeigne, 1995.

WHITELOCK : *Descriptive sketch of the islands and coast situated at the entrance of the Persian Gulf* by Lieutenant Whitelock, dans *Journal of the Royal Geographical Society*, VIII (1838), pp. 170-184.

YĀQŪT : Yāqūt, *Mu'ǧam al-buldān*, éd. Wüstenfeld.

YULE, *Cathay* : H. Yule et H. Cordier, *Cathay and the way thither*, 4 vols., Londres 1913-1916 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd Series, n° 33, 37, 38, 41).

ZAYNUDDĪN : Zaynuddīn, *Tuḥfat al-muǧāhidīn fī ba'ḍ aḥwāl al-Burtukāliyyīn*, éd. et trad. David Lopes, *História dos Portugueses no Malabar por Zinadim*, Lisbonne 1898.

ZURITA : Jerónimo de Zurita, *Annales de Aragón*. Tomo quinto. *Historia del Rey don Hernando el Catholico*, Saragosse, 1610.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE : QUELQUES TITRES RÉCENTS :

AXELSON, Eric, *Vasco da Gama. The Diary of his Travels through African Waters 1497-1499*, Somerset West : Stephen Phillips, 1999, 112 p.

BOUCHON, Geneviève, *Vasco de Gama*, Paris : Fayard, 1997, 409 p.

BOUCHON, Geneviève, *Albuquerque. Le lion des mers*, Paris : Éditions Desjonquières, 1992, 282 p.

BOUCHON, Geneviève & THOMAZ, Luíz Filipe, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy, relation portugaise anonyme (1521)*, Paris : Fondation Calouste Gulbenkian & École des Hautes Études en Sciences sociales (Collection du Centre d'Études portugaises, 1), 1988, 477 p.

BOUCHON, Geneviève, *Inde découverte, Inde retrouvée, 1498-1630. Études d'histoire indo-portugaise*, Lisbonne-Paris : Centre Culturel Calouste Gulbenkian & Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes portugaises, 1999, 403 p.

Découverte, le Portugal et l'Europe (La). Actes du colloque, Paris, les 26, 27 et 28 mai 1988, Paris : Fondation Calouste Gulbenkian & Société française d'Histoire du Portugal, publiés sous la direction de Jean Aubin, 1990, 397 p.

FONSECA, Luís Adão da, *Vasco da Gama. O homem, a viagem, a época*, Lisbonne : Expo 98, 1998, in-4°, 384 + 37 p.

RADULET, Carmen M., *Vasco da Gama. La prima circumnavigazione dell'Africa, 1497-1499*, Reggio (Emilia) : Edizioni Diabasis, 1994, 213 p.

SUBRAHMANYAM, Sanjay, *The Carrier and Legend of Vasco de Gama*, Cambridge Univ. Press, 1997, XXIV + 400 p.

SUBRAHMANYAM, S., *The Portuguese Empire in Asia, 1500-1700. A Political and Economic History*, Harlow (Essex) & New York : Longman, 1993, XIV + 320 p.

SUBRAHMANYAM, S., *The Political Economy of Commerce : Southern India, 1500-1650*, Cambridge Univ. Press (South Asian Studies, 45), 1990, X + 401 p.

SUBRAHMANYAM, S., *Improvising Empire. Portuguese Trade and Settlement in the Bay of Bengal, 1500-1700*, Delhi : Oxford University Press, 1990, XIX + 269 p.

THOMAZ, Luís Filipe F. R., *De Ceuta a Timor*, Linda-a-Velha : Difel, 1994, XVIII + 778 p.

CONVENTIONS

[Nous avons respecté les systèmes de transcription des langues orientales suivis par l'auteur, en fonction du public qu'il visait : populaire dans le courant du texte de certains articles, scientifique dans d'autres et toujours dans les notes :

š = ch ainsi Qišm ou Qishm
ğ = dj, ex. Ğarun ou Djaroun
ġ = gh
u = ou]

AUTRES ABRÉVIATIONS

AHU Arquivo Histórico Ultramarino, Lisbonne.

BNL Biblioteca Nacional de Lisboa.

CC Corpo Cronológico (TdT).

CM Cartas Missivas (TdT)

CVR Cartas dos Vice-Reis (TdT).
FG Fundo Geral (BNL).
NA Núcleo Antigo (TdT).
TdT Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne.
TSMA Topkapi Sarayi Müzesi Arşivi, Istanbul

a. arabe
h. hégire
p. persan
pg. portugais.
s. hégire solaire (pour la date des publications iraniennes modernes).

AUTRES SIGNES

/// Lacune
(...) Mots non cités.
...... Dans un document, mots non lus.
( ) Dans un document, lettres suppléées.
[ ] Dans un document, restitution.
< > Restitution hypothétique.
* Mot ou date corrigé ou suppléé.

Les documents publiés sont donnés dans l'orthographe de l'original. Toutefois, pour en faciliter la lecture, les abréviations y sont résolues, la ponctuation, l'emploi des majuscules et des lettres i/j, u/v unifiés selon l'usage moderne.

Les noms propres portugais sont donnés dans leur forme actuelle. Les noms de bateaux sont considérés comme du genre masculin.

Pour les noms communs, les termes spécifiques sont mis en italique (*capitão-mor, feitoria*). Il n'en ira pas de même de certains mots d'usage courant (armada, fidalgo).

Par convention « le Roi » (avec une majuscule) désigne toujours le roi de Portugal, de même que « le Sultan » désigne le sultan mamlouk jusqu'à 1517, et ultérieurement le souverain ottoman.

La graphie des noms orientaux pose des problèmes qu'il n'est aisé de résoudre ni de façon cohérente ni au gré de tous. Suivant la nature de l'article, on choisira entre une transcription comportant les caractères diacrités appropriés et — aussi souvent que possible — les orthographes les plus familières au public occidental.

Les noms de lieu, que les Européens ont rendus avec une fidélité inégale, seront généralement cités suivant l'usage anglais ou français. On a préféré parfois, par goût plus que par logique, telle forme portugaise ou vernaculaire.

La forme employée est indiquée en italique dans le tableau ci-dessous.

Formes vernaculaires	*Formes portugaises courantes*	*Formes anglaises ou françaises*
Bharuč	Baroche	Bharoch, *Broach*
Bhatkal	Batecala	
Chenwal	*Chaul*	Chaul, Choul
CoLamaṇḍalam		*Coromandel*
Dakšina (skr.)	Decão	*Deccan*, Dekkan
Gālla	Gabaliquama, Gale	*Galle*
Ghāṭ	Gate	Ghat, Ghaut, fr. *Ghâtes*
Gujrāt	(Cambaya) Gujarate	Guzerat, *Gujarat*
Hurmūz	Ormuz	*Ormuz*
Kaḷḷikōṭṭei	Calecut	*Calicut*
Kaṇṇur ou Kaṇṇanūr	*Cananor*	Cannanore
Kāyal	Cael	Cail, Cael
Kaṇḍi	Candia, Cande	Candy, *Kandy*
Kočči	Cochim	*Cochin*
Kollam	*Coulam*, Coulão	Quilon
KoLumbu	Columbo	*Colombo*
Kōṭṭē	Cotta	Kotte
Kumāri	Comori	*Comorin*
Malaka	Malaca	*Malacca*
Malindi	Melinde	
MaNNār		*Mannar*
Masqaṭ	Mascate	Mascat, fr. *Mascate*
Soqoṭra	Socotora	*Socotra*
Sūrat		*Surat*, fr. Surate, Sourate
Yālpāṇam		*Jaffna*

Nao, « nef », dans les textes d'époque et *nau* en portugais moderne.

BIBLIOGRAPHIE DE JEAN AUBIN (1927-1998) [1]

CONVENTIONS

Dans la colonne de gauche, sont indiquées les aires culturelles et les époques concernées par chaque *item*.

Précédant le titre, deux astérisques indiquent que l'article est réédité dans *Le Latin et l'Astrolabe*, I & II.

Un astérisque : que l'article est en cours de réédition dans un des deux volumes d'études iraniennes ou dans le volume d'études turques de J.A.

Entre crochets, après la description bibliographique de l'*item*, les sigles suivants désignent les volumes de rééditions réalisées ou en cours :

L.& A., I, II	: *Le Latin et l'Astrolabe*, tome I ou le présent tome II
St.Ir., I, II	: *Études sur l'Iran mongol et safavide. Géographie historique et société* [2], tome I et II, en préparation dans *Studia Iranica*
Turc.	: *Des Timourides aux Ottomans*, en préparation dans *Turcica* [2]

1953

1.	Iran, Golfe Persique (XIIIe-XVe s.)	* « Les princes d'Ormuz du XIIIe au XVe siècle », dans *Journal Asiatique*, 241 /1, pp. 77-138. [*St. Ir.*, I]

1954

2.	Iran [éd. sources] (XIVe-XVe s.)	« Fragments historiques concernant Bam sous les Timourides et les Qara-Qoyunlu », dans *Farhang-e Irān Zamīn*, II/2-3 (1333/1954), pp. 93-232. [en persan]

---

[1] Une première bibliographie des publications de J. Aubin est due aux soins minutieux de Jean et Jacqueline Calmard, et elle a été publiée par Philippe Gignoux dans *Studia Iranica*, XXVII/1, 1998 : que tous les trois soient remerciés pour en avoir autorisé ici la réutilisation. Une bibliographie plus complète, incluant les comptes rendus — ou du moins ceux d'entre eux qui ont pu être retrouvés — est projetée pour accompagner le premier volume des rééditions d'articles de J. Aubin touchant aux études iraniennes.

[2] Les volumes en préparation dans *Studia Iranica* et *Turcica* ont été pris en charge, avec un grand dévouement, par Denise Aigle, une disciple de J. Aubin en études iraniennes.

1955

3. Iran (XIIe-XVe s.) — * « Références pour Lār médiévale», dans *Journal Asiatique,* 243/4, pp. 491-505. [*St. Ir.*, I]

4. Iran [éd. sources] (XVe s.) — « Note préliminaire sur les archives du Takya du Tchima- rud. Archives persanes commentées, 2 », Téhéran, 19 p.

1956

5. Iran (XVe s.) — *Deux sayyids de Bam au XVe siècle. Contribution à l'histoire de l'Iran timouride.* (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz. Abh. d. Geistes-Sozialwissenschaftlichen Kl., 1956, Nr. 7, pp. 375-501), Wiesbaden, 129 p., 2 pl.

6. Iran [éd. sources] (XIVe-XVe s.) — *Matériaux pour la biographie de Shāh Ni'matullāh Walī Kermānī* (Bibliothèque iranienne, 7), Téhéran-Paris, 20+343 p.

7. Iran (XVe s.) — * « Note sur quelques documents Aq-Qoyunlu. Archives persanes commentées, I », dans *Mélanges Louis Massignon*, I, Damas, pp. 123-147. [*Turc.*]

1957

8. Iran [éd. sources] (XVe s.) — *Extraits du Muntakhab al-Tavarikh-i Mu'ini (Anonyme d'Iskandar),* éd. Librairie Khayyam, Téhéran, 492 p.

9. Iran [éd. sources] (XIVe s.) — * « Le mécénat timouride à Chiraz », dans *Studia Islamica,* VIII, pp. 71-88 [*Turc.*]

1958

10. Iran [éd. sources] (XVIIe s.) — « Quelques notices du Mukhtasar-i mufid », dans *Farhang-e Irān Zamīn,* VI/2-3 (1337/1958), pp. 164-177.

1959

11. Portugal, Océan Indien (XVIe s.) — « L'"Orçamento do Estado da India" de Antonio de Abreu (1574) », dans *Studia, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos* (*C.E.H.U.*), IV, Lisbonne, pp. 169-289.

12. Iran (XVIe s.) — * « Šāh Ismā'īl et les notables de l'Iraq persan, Études safavides, 1. », dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient,* II/1, pp. 37-81. [*St. Ir.*, II]

13. Iran, Golfe Persique (XIe-XIIe s.) — * « La ruine de Sîrâf et le routes du Golfe Persique aux XIe et XIIe siècles », dans *Cahiers de Civilisation médiévale,* II/3, Poitiers, pp. 295-301. [*St. Ir.*, I]

1960

14. Iran, Asie Centrale (XIVe s.) — « Abū Sa'īd », dans *Encyclopédie de l'Islam*², I, p. 151.

1962

15. Iran, Irak (XIVe s.)	* « Tamerlan à Bag̃dad », dans *Arabica*, IX, pp. 303-309. [*Turc.*]

1963

16. Iran (XIVe s.)	* « Comment Tamerlan prenait les villes », dans *Studia Islamica*, XIX, pp. 83-122 [*Turc.*]
17. Golfe Persique, Océan Indien, Chine (XIe-XIVe s.)	* « Y a-t-il eu interruption du commerce par mer entre le Golfe Persique et l'Inde du XIe au XIVe siècle », dans *Studia, C.E.H.U.*, XI, Lisbonne, pp. 165-171. [*Turc.*]

1964

18. Iran, Inde (XVe s.)	« The secretary of Mahmûd Gavân and its lost chronicle », dans *Journal of the Research Society of Pakistan*, I/2, pp. 9-13.

1965

19. Iran (XVe s.)	* « Un soyurghal Qara-qoyunlu concernant le bulūk de Bawānāt-Harāt-Marwast. Archives persanes commentées, 3 », dans *Documents from Islamic chanceries*, S.M Stern, éd., Oxford, pp. 159-170, pl. XLIII-LIII. [*Turc.*]
20. Iran, Islam (XVIIIe s.)	* « Les sunnites du Lārestān et la chute des Safavides », dans *Revue des Études islamiques*, XXXIII, pp. 151-171. [*St. Ir.*, II]

1966

21. Iran, Inde	* « Indo-islamica I. La vie et l'œuvre de Nīmdīhī », dans *Revue des Études islamiques*, XXXIV, pp. 61-81. [*Turc.*]
22. Iran (XIe-XIIe s.)	* « L'aristocratie urbaine dans l'Iran seldjoukide : l'exemple de Sabzavâr », dans *Mélanges offerts à René Crozet*, Poitiers, pp. 323- 332. [*St. Ir.*, I]

1967

23. Iran, Islam (XVe s.)	* « Un santon quhistānī de l'époque timouride », dans *Revue des Études islamiques*, XXXV, pp. 185-216. [*Turc.*]

1969

24. Iran, Golfe Persique (XIIIe-XVe s.)	* « La survie de Shîlâu et la route de Khunj-ō-Fāl », dans *Iran, Journal of the British Institute of Persian Studies*, VII, pp. 21-37. [*St. Ir.*, I]
25. Asie centrale turco-mongole (XIIIe-XIVe s.)	* « L'ethnogenèse des Qaraunas », dans *Turcica*, I, pp. 65-94. [*St. Ir.*, I]

26. Portugal, Golfe Persique (XVIIe s.) — ** « Une autre relation du voyage d'Inde en Chypre de Gaspar de S. Bernardino », dans *Arquivos do Centro Cultural Português,* I, pp. 208-215. [*L. & A.*, II]

27. Portugal, Océan Indien (XVIIe s.) — ** « À propos de la relation de Martín Fernández de Figueroa sur les conquêtes portugaises dans l'Océan Indien, 1505-1511 », dans *Bulletin des Études portugaises* n.s., XXX, pp. 49-64. [*L. & A.*, II]

1970

28. Iran, Islam (XVe-XVIe s.) — « La politique religieuse des Safavides », dans *Le Shî'isme imâmite, Colloque de Strasbourg (6-9 mai 1968)*, Paris, pp. 235-243.

29. Iran (IXe-XVIIIe s.) — « Éléments pour l'étude des agglomérations urbaines dans l'Iran médiéval », dans *The Islamic City,* S. M. Stern et A. Hourani, éds., Oxford, pp. 65-75. [*St. Ir.*, I]

30. Iran (XIe s.) — « Nizam al-Mulk », *Les hommes d'État célèbres,* III, Paris, pp. 282-285.

31. Asie centrale (XIVe s.) — « Tamerlan », *ibid.*, pp. 458-464.

32. Iran mongol (XIIIe-XIVe s.) — « Rachid al-Din », *ibid.*, p. 644.

1971

33. Portugal, Iran (XVIIe s.) — *L'ambassade de Gregório Pereira Fidalgo à la cour de Châh Soltân-Hosseyn, 1696-1697,* Lisbonne, 134 p.

34. Asie centr. mongole, turque, iranienne (XIIIe-XIVe s.) — * « Réseau pastoral et réseau caravanier : les grand'routes du Khurassan à l'époque mongole », dans *Le monde iranien et l'Islam,* I, pp. 105-130. [*St. Ir.*, I]

35. Iran, Inde (XVe s.) — * « Les relations diplomatiques entre les Aq-qoyunlu et les Bahmanides », dans *Iran and Islam. In memory of the late Vladimir Minorsky,* C.E. Bosworth, éd., Édimbourg, pp. 11-15. [*Turc.*]

36. Portugal, Inde (XVIe s.) — ** « Albuquerque et les négociations de Cambaye », dans *Mare Luso-Indicum*, I, pp. 3-63 + pp. 137-162. [*L. & A.*, II]

37. *id.* — ** « Cojeatar et Albuquerque », *ibid.*, pp. 99-134. [*L. & A.*, II]

38. Portugal, Océan Indien (XVIe s.) — ** « Pour une étude critique de l'"Itinerário" d'Antônio Tenreiro », dans *Arquivos do Centro Cultural Português,*III, pp. 238-252. [*L. & A.*, II]

39. Irak (XIIIe-XVIe s.) — « Irak. Histoire, 659-941 / 1258-1531 », dans *Encyclopédie de l'Islam*[2], III, pp. 1288-1289.

40. Iran, Asie centrale (XIIe-XXe s.) — Édition de *Le monde iranien et l'Islam. Sociétés et cultures*, E.P.H.E., IVe section, Paris-Genève, I, 152 p.

41. Portugal, Inde (XVIe s.) — Édition de *Mare Luso-Indicum. Études et documents sur l'histoire de l'Océan Indien et des pays riverains à l'époque de la domination portugaise*, E.P.H.E. , IVe section, Paris-Genève, I, 268 p.

1972

N°	Sujet	Référence
42.	Portugal, Iran (XVIe s.)	** « L'Iran et le Portugal au XVIe siècle », dans *Revue Française*, 251, pp. 44-47. [*L. & A.*, II]
43.	Portugal, Océan Indien (XVIe s.)	* « Quelques remarques sur l'étude de l'Océan Indien occidental au XVIe siècle » *Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga*, LXXV, Coïmbre, 13 p. [*Turc.*]
44.	Iran (XVIe-XVIIe s.)	« Abbās 1er le Grand, 1571-1629 », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1ère éd., I, pp. 4-5.
45.	Iran (XIe-XIXe s.)	« Ispahan », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1ère éd., I, pp. 212-214.
46.	Iran	Notice « Iran » dans *Les hommes d'État célèbres*, IV, Paris, pp. 374-375.
47.	Iran (XVIe-XVIIe s.)	« Châh Abbâs », *ibid.*, pp. 376-379.
48.	Iran (XVIIIe s.)	« Nader-Châh », *ibid.*, pp. 380-382.

1973

N°	Sujet	Référence
49.	Iran, Golfe Persique Portugal (XVIe s.)	** « Le royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle », dans *Mare Luso-Indicum*, II, pp. 77-179. [*L. & A.*, II]
50.	Iran, Inde, Portugal (XVIe s.)	** « Les documents arabes, persans et turcs de la Torre do Tombo », *ibid.*, pp. 183-237. [*L. & A.*, II]
51.	Golfe Persique, Inde, Portugal (XIVe-XVIe s.)	Édition de *Mare Luso-Indicum*, II, 237 p.

1974

N°	Sujet	Référence
52.	Portugal, Inde (XVIe s.)	** « Francisco de Albuquerque. Un juif castillan au service de l'Inde portugaise (1510-1515) », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, VII, pp. 175-202. [*L. & A.*, II]
53.	Iran (XIVe s.)	* « La fin de l'état Sarbadâr du Khorassan », dans *Journal Asiatique*, 262/1-2, pp. 95-118. [*St. Ir.*, I]
54.	Iran (Xe-XVIIIe s.) France, Perse (XVIIIe s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam*, II, 185 p.

1975

N°	Sujet	Référence
55.	Iran mongol (XIVe s.)	* « Le patronage culturel en Iran sous les Ilkhans. Une grande famille de Yazd », dans *Le monde iranien et l'Islam*, III, pp. 107-118. [*St. Ir.*, I]
56.	Portugal, Europe, Inde, Ethiopie (XVe-XVIe s.)	** « Duarte Galvão », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, VIII, pp. 43-85. [*L. & A.*, I, pp. 11-48]
57.	Iran bouddh., Iran islam. (VIIIe-XIXe s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam*, III, 136 p.

1976

58.	Asie centrale mongolo-turque Iran (XIV[e] s.)	* « Le khanat de Čagataï et le Khorassan, 1334-1380 », dans *Turcica*, VIII/2, pp. 16-60. [*Turc.*]
59.		« Vladimir Minorsky, 1877-1966 », dans *Studia Iranica*, V/1, pp. 131-133.
60.	Iran (XIV[e] s.)	* « Aux origines d'un mouvement populaire médiéval. Le cheykhisme du Bayhaq et du Nichâpour », dans *Studia Iranica*, V/2, pp. 213-224. [*St. Ir.*, I]
61.	Portugal, Ethiopie (XVI[e] s.)	** « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », dans *Mare Luso-Indicum*, III, pp. 1-56. [*L. & A.*, I, pp. 133-182]
62.	Portugal, Afrique orientale (XVI[e] s.)	** « Un nouveau classique : l'Anonyme du British Museum », *ibid.*, pp. 183-188. [*L. & A.*, II]
63.	Portugal, Inde (XVI[e] s.)	** « Pour une biographie de Tristão da Cunha », *ibid.*, pp. 188-193. [*L. & A.*, II]
64.	Portugal, Inde, Ottomans (XVI[e] s.)	Édition de *Mare Luso-Indicum*, III, 211 p.

1976-1977

65.	Iran mongol (XIV[e] s.)	* « La propriété foncière en Azerbaydjan sous les Mongols », dans *Le monde iranien et l'Islam*, IV, pp. 79-132. [*St. Ir.*, I]
66.	Iran (XIV[e]-XX[e] s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam*, IV, 243p.

1977

67.	Iran (XIII[e] s.)	* « La question de Sirǧān au XIII[e] siècle », dans *Studia Iranica*, VI/2, pp. 285-290. [*St. Ir.*, I]

1979

68.	Iran (XI[e] s.)	* « La guerre au Kirman en l'an mil », dans *Studia Iranica*, VIII/2, pp. 213-221. [*St. Ir.*, I]

1979-1980

69.	Portugal, Europe (XVI[e] s.)	** « Damião de Góis dans une Europe évangélique », dans *Humanitas*, XXXI-XXXII, Coïmbre, pp. 197-227. [*L. & A.*, I, pp. 211-235]

1980

70.	Iran, Europe (XVI[e] s.)	** « Per viam portugalensem. Autour d'un projet diplomatique de Maximilien II », dans *Mare Luso-Indicum*, IV, pp. 45-88. [*L. & A.*, I, pp. 407-446]
71.	Iran, Asie (XVII[e] s.)	* « Les Persans au Siam sous le règne de Narai (1656-1688) », *ibid.*, pp. 95-126. [*Turc.*]

72. Espagne, Moluques (XVIe s.) — ** « Études magellaniennes », *ibid*, pp. 158-164. [*L. & A.*, II]

73. Portugal, Ethiopie (XVIe s.) — ** « Le Prêtre Jean devant la censure portugaise », dans *Bulletin des Études portugaises et brésiliennes*, XLI, pp. 33-57. [*L. & A.*, I, pp. 183-210]

74. Asie (XVIe-XVIIe s.) — Édition de *Mare Luso-Indicum*, IV, 243 p.

1981

75. Iran (XIVe s.) — * « Un chroniqueur méconnu, Šabānkāra'ī », dans *Studia Iranica*, X/2, pp. 213- 224. [*St. Ir.*, I]

1982

76. Portugal, Europe (XVIe s.) — ** « Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal », dans *Damião de Góis, humaniste européen*. Études présentées par J. V. de Pina Martins, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris, pp. 245-330. [*L. & A.*, I, pp. 237-307]

77. Iran (XIVe s.) — « Abd al-Razzāq Bāštīnī », dans *Encyclopaedia Iranica*, I/2, p. 153-154.

1983

78. Portugal (XVIe s.) — ** « Le capitaine Leitão, un sujet insatisfait de D. João III », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, pp. 87-152. [*L. & A.*, I, pp. 309-369]

1984

79. Iran, Islam (XVIe s.) — * « Révolution chiite et conservatisme. Les soufis de Lâhejân, 1500-1514. Études safavides, 2 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, I, pp. 1-40. [*St. Ir.*, II]

80. Portugal, Europe (XVIe s.) — ** « Le Portugal dans l'Europe des années 1500 », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, Paris, pp. 219-228. [*L. & A.*, II]

81. Iran, Inde, Portugal (XVIe-XVIIIe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, Société d'Histoire de l'Orient, Paris, I, 128 p.

1985

82. Iran (XVe s.) — * « Témoignage et ouï-dire dans la relation de Josafa Barbaro sur la Perse (1487) », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, II/1, pp. 71-84. [*Turc.*]

83. Iran, Inde (XVe-XVIe s.) — « Albuquerque, Afonso de (ca. 1460-1515) », dans *Encyclopaedia Iranica*, I/8, pp. 823-824.

84-85. Inde, Iran (XVe-XVIIIe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, II/1, 84 p. ; II/2,108 p.

1986

86.	Iran (XVIe s.)	* « Chiffres de population urbaine en Iran occidental autour de 1500 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, III, pp. 37-54. [*St. Ir.*, II]
87.	Inde, Islam	* « L'Inde dans le contexte du monde islamique », dans *Puruṣârtha*, IX, pp. 23-27. [*Turc.*]
88.	Iran, Océan Indien (XVIe-XVIIIe s.)	Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, III, 144 p.

1987

89.	Portugal, Inde (XVIe s.)	** « L'apprentissage de l'Inde, Cochin, 1503-1504 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, IV, pp. 1-96. [*L. & A.*, I, p. 49-110]
90.	Portugal, Inde (XVIe s.)	** « Mercês manuelinas de 1519-1520 para a India », traduction de L. F. Thomaz, dans *A Abertura do Mundo. Homenagem a Luís de Albuquerque*, II, Lisbonne, 1987, pp. 123-137. [*L. & A.*, II]
91.	Asie du Sud et du Sud-Est (XVIe-XVIIIe s.)	Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, IV, 143 p.

1988

92.	Iran (XVe-XVIe s.)	* « L'avènement des Safavides reconsidéré, Études safavides, 3 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, V, pp. 1-130. [*St. Ir.*, II]
93.	Golfe Persique (XVe-XVIe s.)	* « Marchands de la Mer Rouge et du Golfe Persique au tournant des 15e et 16e siècles », dans *Marchands et hommes d'affaires de l'Océan Indien et de la Mer de Chine, XIIIe-XIXe s.*, pp. 83-90. [*Turc.*] (traduction anglaise, voir n° 126)
94.	Golfe Persique (XVIe s.)	** « Un voyage de Goa à Ormuz en 1520 », *Modern Asian Studies*, XXII, pp. 417-432. [*L. & A.*, II]
95.	Iran, Inde (XVIe-XVIIIe s.)	Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, V, 173 p.
96.	Océan Indien, Chine (XVIe-XIXe s.)	Coédition avec Denys Lombard de *Marchands et hommes d'affaires de l'Océan Indien et de la Mer de Chine, XIIIe-XIXe s.*, 375 p., Paris. (traduction anglaise, voir n° 126)

1989

97.	Azerbaydjan mongol (XIIIe-XIVe s.)	* « Le témoignage d'Ebn-e Bazzâz sur la turquisation de l'Azerbaydjan », dans *Études irano-aryennes offertes à Gilbert Lazard* (Cahiers de *Studia Iranica*, n° 7), Paris, pp. 5-17. [*St. Ir.*, I]
98.	Portugal (XVIe s.)	** « La noblesse titrée sous D. João III. Inflation ou fermeture ? », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXVI, pp. 417-432. [*L. & A.*, I, pp. 371-383]
99.	Portugal, Europe (XVIe s.)	** « D. João II et Henry VII » , dans *Bartolomeu Dias e a sua época, Congresso internacional : Actas*, Porto, pp. 171-180. [*L. & A.*, II]
100.	Italie, Islam (XVIe s.)	* « La crise égyptienne de 1510-1512. Venise, Louis XII et le Sultan », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, VI, pp. 123-150. [*Turc.*]

101. Proche-Orient, Inde (XVIe-XIXe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, VI, 176 p.

102. Portugal — Coédition avec Diogo Ramada Curto de *La recherche en histoire au Portugal*, I, Paris, 85 p.

1990

103. Portugal (XVe s.) — ** « D. João II devant sa succession », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXVII, pp. 101-140. [*L. & A.*, II]

104. Iran, Inde (XIIe-XIXe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*,VII, 177 p.

105. Portugal, Outre-mer — Édition de *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, 397 p.

1991

106. Iran, Islam (XIIIe s.) — * « Shayk Ibrâhim Zâhid Gilâni (1218?-1301) », dans *Mélanges offerts à Irène Melikoff* (*Turcica*, XXI-XXIII), pp. 39-53. [*St. Ir.*, I]

107. Iran mongol (XIVe s.) — * « Le quriltai de Sultân-Maydân (1336) », dans *Journal Asiatique*, pp. 175-197. [*St. Ir.*, I]

108. Iran, Inde (XVe s.) — * « De Kûhbanân à Bidar : la famille Ni'matullahi », dans *Studia Iranica*, XX/2, pp. 233-261. [*Turc.*]

109. Portugal, Inde (XVIe s.) — ** « Les frustrations de Duarte Pacheco Pereira », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, XXXVI, pp. 183-204. [*L. & A.*, I, pp. 111-132]

1992

110. Italie, Ottomans (XVIe s.) — ** « Une frontière face au péril turc : la Terre d'Otrante, 1529-1532 », dans *Soliman le Magnifique et son temps*, G. Veinstein, éd., Paris, pp. 465-484. [*L. & A.*, II]

111. Portugal, Inde (XVIe s.) — « Como trabalha Damião de Góis, narrador da segunda viagem de Vasco da Gama », dans *Studies in Portuguese Literature and History in Honour of Luís de Sousa Rebelo*, Londres, pp. 103-113.

1993

112. Portugal, Yémen (XVIe s.) — * « Deux chrétiens au Yémen tahéride », dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3e sér., III/1, pp. 33-52. [*Turc.*]

113. Europe, Iran (XVIe s.) — ** « La mission de Robert Bransetur (Un arrière-plan diplomatique de la campagne de Hongrie de 1529) », dans *A Tudomány Szolgálatában. Emlékkönyv Benda Kálmán 80. születésnapjára*, Budapest, pp. 47-61 [Édition fautive révisée sous le titre « La mission de Robert Bransetur. Frontière du Danube et route de Basra ». [*L. & A.*, I, pp. 385- 405]

114. Portugal, Golfe Persique (XVIe s.) — ** « Ormuz au jour le jour à travers un registre de Luís Figueira, 1516-1518 », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris, XXXII, pp. 15-42. [*L. & A.*, II]

1994

115. Ottomans, Iran (XVIe s.) — * « La politique orientale de Selim Ier », dans *Itinéraires d'Orient. Hommage à Claude Cahen* (*Res Orientales*, VI), Bures-sur-Yvette, pp. 197-216. [*Turc.*]

116. Portugal, Golfe Persique (XVIe s.) — * « La politique iranienne d'Ormuz, 1515-1540 », dans *Studia C.E.H.U.*, LIII, Lisbonne, pp. 27-51. [*St. Ir.*, II]

117. Europe, Iran, Ottomans (XVIIe-XVIIIes.) — Coédition avec Jacqueline Calmard de *Moyen-Orient et Océan Indien*, VIII, *Européens en Orient au XVIIIe siècle*, 202 p.

1995

118. Iran mongol (fin XIIIe s.) — *Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation* (*Studia Iranica*, Cahier 15), Paris, 96 p.

119. Italie, Iran (XVIe s.) — * « Chroniques persanes et relations italiennes. Notes sur les sources narratives du règne de Šâh Esmâ'il Ier », dans *Studia Iranica*, XXIV/2, pp. 247-259. [*St. Ir.*, II]

120-121. Missions catholiques, Iran (XVIIe s.) — Coédition avec Jacqueline Calmard de *Moyen-Orient et Océan Indien*, IX-1 & 2, 318 + 403 p.

122. Portugal, Océan Indien (fin XVe-XVIes.) — ** « Préface » de *Voyages de Vasco de Gama : Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503*, Paris, pp. 7-64. [*L. & A.*, II]

1996

123. Portugal, Europe, Inde (XVe-XVIe s.) — *Le Latin et l'Astrolabe, I. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, Lisbonne-Paris, 448 p. (recueil de rééditions des articles ci-dessus, amendés : n° 56, 61, 69, 70, 73, 76, 78, 89, 109, 113)

1997

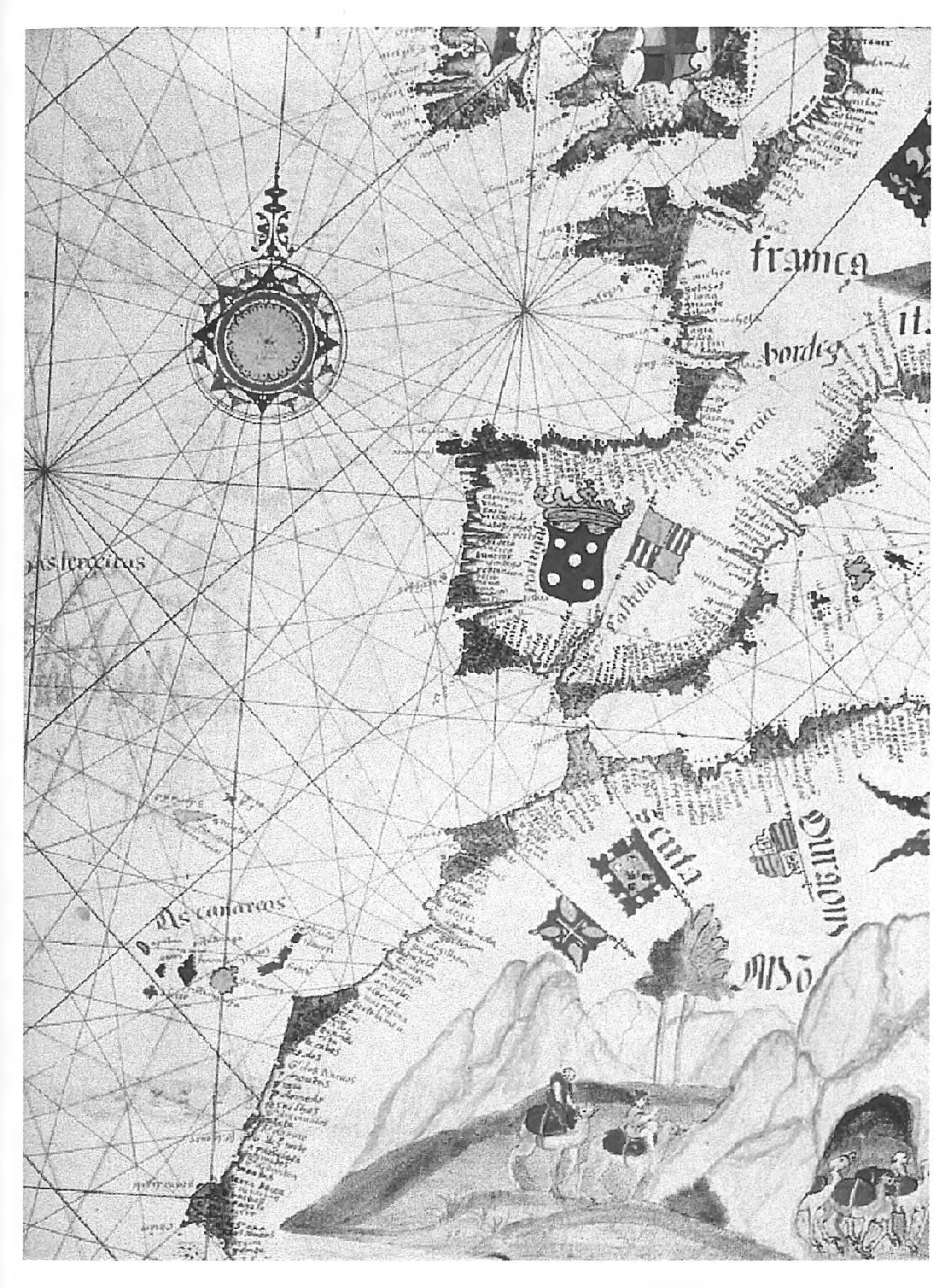
124. Portugal, Asie — Coédition avec Geneviève Bouchon de *Nouvelles orientations de la recherche sur l'histoire de l'Asie portugaise.* Actes du colloque, Paris, 3-4 juin 1995, Paris, 193 p.

2000

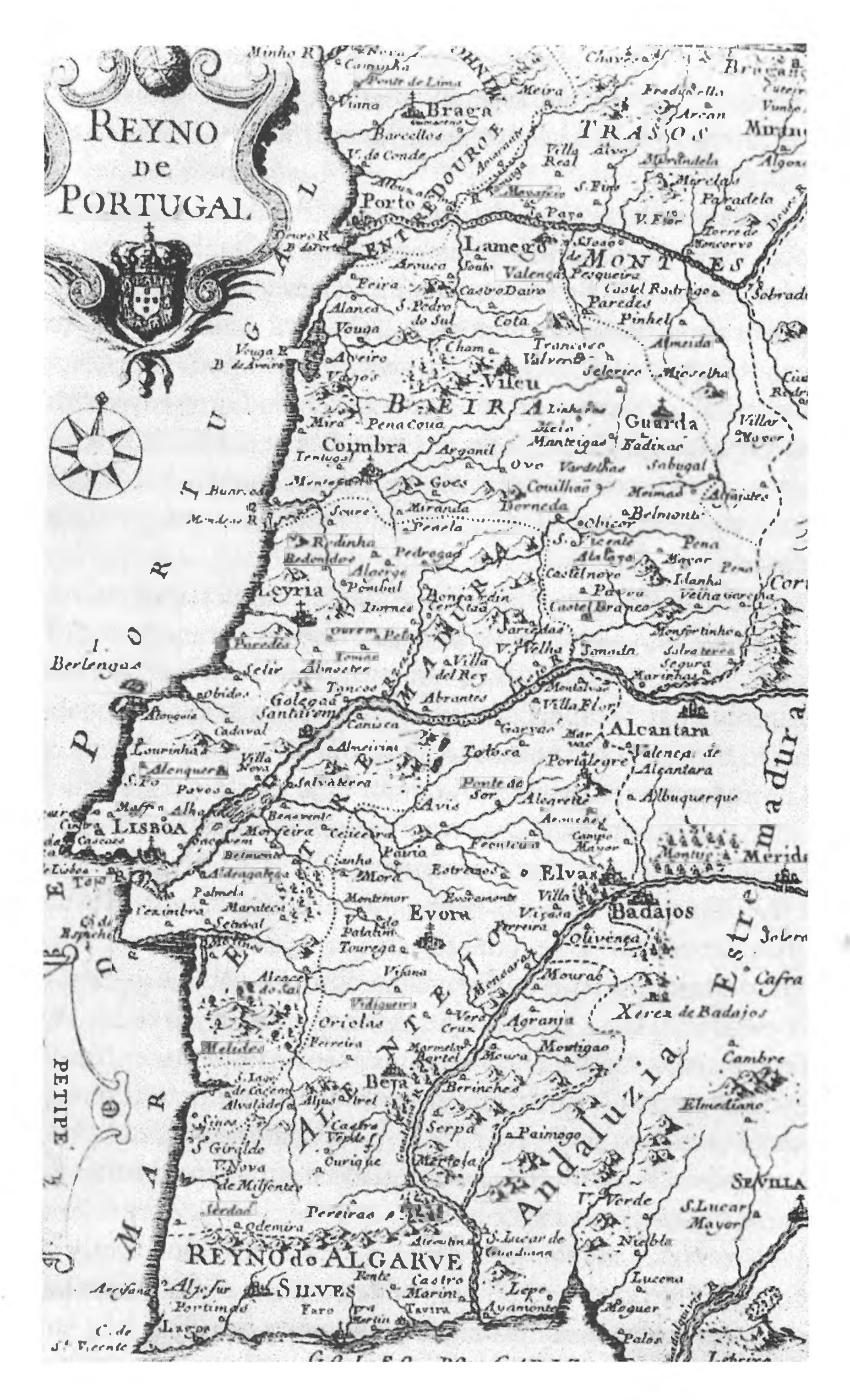
125. Océan Indien, Chine — Traduction anglaise du n° 96, en coédition avec le regretté Denys Lombard : *Asian Merchants and Businessmen in the Indian Ocean and the China Sea*, Oxford University Press, XIV+375 p. (préface de Sanjay Subrahmanyam)

126. Golfe Persique (XVe-XVIe s.) — Traduction anglaise du n° 93 : « Merchants in the Red Sea and the Persian Gulf at the Turn of the Fifteenth and Sixteenth Centuries », dans *Asian Merchants and Businessmen* (*supra* n° 125), pp. 79-86.

HISTOIRE EUROPÉENNE
EUROPE ET OTTOMANS



1. Carte du Portugal, in « Atlas de Lázaro Luís, 1563 », Códice da Academia das Ciências de Lisboa, Lisbonne, 1990



2. Carte du Portugal attribuée à Manuel de Azevedo Fortes, 1734

1

LE PORTUGAL DANS L'EUROPE DES ANNÉES 1500 *

Les changements apportés dans la vie internationale par la circumnavigation de l'Afrique, la part des Portugais dans l'essor d'Anvers, les liens de leur *feitoria de Flandres* avec les villes marchandes de l'Allemagne du Sud, le coup alors porté à Venise, sont autant de faits qui témoignent de la place qu'occupe le Portugal dans l'Europe des années 1500.

Si, dans les milieux d'affaires, la signification économique de la Découverte portugaise a été vite saisie, s'accompagnant en Allemagne d'une curiosité scientifique, l'Europe politique ne comprend pas d'emblée la portée des succès du roi D. Manuel, d'autant que la réputation du Portugal dans les chancelleries n'est pas éclatante. Le successeur de D. João II passe pour médiocre et velléitaire, et son royaume, au moment où l'accès à l'océan Indien lui confère une dimension de première grandeur, figure dans le concert européen à un rang modeste. À ce petit pays, pauvre et marginal, la puissante montée de la Castille fait écran.

L'historiographie moderne n'échappe pas à cette occultation. Hormis l'hommage aux exploits de ses marins et mention faite du commerce des épices, les synthèses récentes qui touchent à l'histoire internationale de la Renaissance n'accordent au Portugal de D. Manuel aucune attention. Il est vrai que cette période culminante du passé national a été l'objet au Portugal d'un surprenant manque d'intérêt. Il n'y a ni monographie sur le règne, ni études particulières sur la politique intérieure ou sur les structures d'un État qu'on présente parfois, exagérément, comme moderne. Sur les relations extérieures du Portugal, il y aurait également beaucoup à dire. Loin d'être absorbé par les objectifs de l'Expansion en Asie, D. Manuel souhaitait marquer de ses interventions les affaires de la Chrétienté. Ses rapports

---

* Extrait de *L'Humanisme portugais et l'Europe*, Actes du XXIe Colloque International d'Études Humanistes, Tours, 3-13 juillet 1978, Paris : Centre Culturel Portugais — Fondation Calouste Gulbenkian, 1984, pp. 219-227.

complexes avec Maximilien I[er] n'ont été abordés que depuis peu [1]. Quant aux historiens de Jacques IV d'Écosse, ils assurent, à propos des projets de croisade de ce souverain, que les autres princes chrétiens ne partageaient pas son enthousiasme [2], et que, seul parmi eux, il était prêt à agir dans l'intérêt de l'Europe toute entière [3].

*

Au XV[e] siècle, la maison d'Avis a noué un réseau d'alliances continental. Plus encore que l'union anglaise de D. João I[er] avec D. Filipa de Lencastre, le mariage de leur fille D. Isabel avec Philippe le Bon ouvrait la voie à des influences européennes dont la Bourgogne était le carrefour. À la génération suivante, l'Empereur Frédéric III épousa l'infante D. Leonor, sœur d'Afonso V ; en naquit, en 1459, le futur Maximilien I[er]. Cette ouverture matrimoniale européenne s'interrompt ensuite. D. João II met son unique sœur au couvent, et se marie avec une cousine portugaise. Les arrangements ultérieurs vont enfermer le Portugal dans l'orbite espagnole. Veuve de l'héritier présomptif de D. João II, D. Isabel, fille des Rois Catholiques, passe dans le lit de D. Manuel. Lorsqu'elle meurt, les Rois lui donnent une autre de leurs filles, D. Maria, dans l'intention de maintenir le Portugal sous l'influence dominante de l'Espagne [4]. D'autres combinaisons, échafaudées au hasard des tractations entre puissances, échoueront, y compris celles qui utilisent la malheureuse Beltraneja, interdite de mariage en vertu des exigences de la Castille.

Les prétentions maintenues de Maximilien au trône des Avis, dans son jeu compliqué à l'égard de Ferdinand le Catholique, voire celles, plus bassement pécuniaires, d'un autre cousin, Philippe de Clèves, ne seraient qu'épisodes si elles ne manifestaient, justement, à quel point les affaires portugaises se débattent en fonction de la prépondérance des Habsbourg. À D. Manuel deux fois veuf, Chièvres, le mentor du tout jeune Charles Quint, destine en 1517 Marguerite d'Autriche, la gouvernante des Pays-Bas, dont il veut se débarrasser. Pour contrecarrer une opposition intérieure cristallisée autour de son fils, D. Manuel subtilise au futur D. João III la princesse qui lui était réservée, D. Leonor, sœur de Charles Quint. Ces troisièmes noces consolident

---

[1] Peter Krendl, « Kaiser Maximilian I und Portugal. Die dynastisch-politischen Beziehungen und einige der entdeckungs- und kulturgeschichtlichen Denkmale und Zeugnisse », dans *Aufsätze zur portugiesischen Kulturgeschichte*, XVII (1981/1982), pp. 165-189.

[2] R. I. Mackie, *King James IV of Scotland*, Édimbourg, 1958, p. 202.

[3] Ranald Nicholson, *Scotland. The latter Middle Ages* (The Edinburgh History of Scotland, 2[e], éd. 1972, p. 594.

[4] Zurita, *Historia del Rey don Hernando el Católico*, V, éd. Saragosse, 1670, f. 190 v : « por no dar lugar que Portugueses remontassen sus pensamientos en novidades ».

la dépendance. D. Manuel, en 1519, appuie naturellement la candidature de son beau-frére à la couronne impériale [5], de même qu'en 1520-1521 il lui accorde son soutien lors de la révolte des *Comunidades* de Castille [6]. Le Roi, en 1521, case sa fille cadette, D. Beatriz, en Savoie, après des discussions laborieuses et un essai du côté de la Bavière. Le duc de Savoie avait songé donner sa propre sœur au veuf de 1517, et sa gourmandise quant à la dot de D. Beatriz faillit tout perdre. Mais le mariage, considéré inamical par la France, était encouragé par Gattinara et par Charles Quint, auquel on destinait, pour sa part, l'infante D. Isabel, fille aînée de D. Manuel. D. Isabel devait être finalement imposée à prix d'or, moyennant une dot fabuleuse, au jeune Empereur impécunieux, qui avait manifesté si nettement ne point vouloir de « la fille de Portugal ».

L'ensemble est révélateur de l'aliénation diplomatique où se trouve engagé le petit royaume lusitanien, qui ne peut poursuivre ses fortunes outre-mer sans garantir sa tranquillité dans la Péninsule. En un temps où les alliances matrimoniales ont des implications historiques considérables et reflètent des rapports de force aussi bien financiers que politiques, ce repli du Portugal dans la consanguinité ibérique est lourd déjà des conséquences, pathologiques et juridiques qui, dans le courant du XVIe siècle, scelleront son destin.

Sans alliances dans d'autres grandes maisons régnantes que celle des Habsbourg, dans son face à face circonspect avec Ferdinand le Catholique (où le bref règne de Philippe le Beau crée un intermède éphémère), le Portugal n'est point, d'autre part, au cœur d'un réseau diplomatique serré. Le comptoir d'Anvers transmet des informations politiques aussi bien que des données relatives au négoce, mais ses agents ne reçoivent que par exception des missions de caractère diplomatique. Les contacts avec l'Angleterre sont au point mort. Sur la fin du règne de Louis XII, la vitalité de la course française, qui harcèle la navigation portugaise, va créer des relations continues, revendicatives et contestataires. Le Portugal de D. Manuel n'a d'ambassadeurs permanents qu'à la Curie et en Espagne, et sans réciprocité. Celle-ci ne s'instaurera pour l'Espagne qu'avec Charles Quint (Ochoa de Isasaga, venu au Portugal avec la reine D. Maria, avait été plusieurs années un agent actif de Ferdinand, mais non un ambassadeur), et pour le Pape seulement dans les années 1530. La République de Venise qui, la première, a organisé un service diplomatique permanent dans les grands pays avec lesquels elle traite, n'en

---

[5] *Cf.* Charles à ses députés en Allemagne, de Barcelone, 16 et 20.IV.1519, dans Le Glay, *Négociations diplomatiques de la France avec l'Autriche*, II, Paris, 1845, p. 433.

[6] Joseph Pérez, *La révolution des « Comunidades » de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, 1970.

possède pas à Lisbonne. En 1496, Jacomo Contarini, porteur des félicitations du Doge à D. Manuel à l'occasion de son avènement, ne passe que quelques jours à Torres Vedras, puis gagne Burgos. En 1500, c'est aussi en Espagne qu'est accrédité Domenigo Pisani ; il emploie les quelques semaines de son séjour au Portugal à monter une filière de renseignements. Piero Pasqualigo en 1507 [7], Ca'Masser en 1504, ne font également que passer.

Ainsi que tant d'autres questions, l'histoire des liens du Portugal avec la Papauté reste à étudier. Au niveau des intérêts particuliers et des petites tractations profitables, ces liens existent à l'évidence, dont l'écheveau mériterait d'être attentivement débrouillé. Au niveau de l'action internationale, la présence portugaise à Rome dans les premières années du XVI[e] siècle est beaucoup moins accusée. Certes le vieux cardinal Alpedrinha, qui meurt centenaire en 1508, fait à la Curie, sous Alexandre VI et sous Jules II, figure d'éminence grise. Son jeu est avant tout personnel. À la différence de l'Espagne, le Portugal ne pèse pas sur les élections pontificales. Les grosses escouades cardinalices sont italienne, espagnole, française [8]. Alpedrinha mort, il n'y aura plus de Portugais au Sacré Collège [9].

Au concile de Latran (1512-1517), quatre diocèses portugais seront représentés : Ceuta, Coïmbre, Guarda et Porto [10]. La représentation ecclésiastique sera subalterne. Aucun évêque n'y prendra part. On voit siéger à la 4[e] session (décembre 1512) un *procurator* de Frei Henrique de Coïmbre [11]. La représentation diplomatique est également fugitive. À l'occasion de la fameuse ambassade romaine de Tristão da Cunha, celui-ci paraît à la 9[e] session (mai 1514), en compagnie du Dr Diogo Pacheco, son second, et de João de Faria, l'agent portugais en résidence à Rome [12]. Il n'y aura pas

---

[7] *Cf.* Donald Weinstein, *Ambassador from Venice. Pietro Pasqualigo in Lisbon, 1501*, Minneapolis, 1960.

[8] Selon le décompte de D. S. Chambers, *Cardinal Bainbridge in the Court of Rome 1509 to 1514*, Londres, 1965, p. 6, des 162 cardinaux dénombrables entre 1480 et 1534, 93 sont Italiens, 29 Espagnols, 22 Français, 5 Allemands, 3 Bourguignons, 3 Anglais, 2 Flamands, 2 Portugais, 1 Polonais, 1 Hongrois, 1 Suisse.

[9] En 1512, D. Manuel s'oppose à l'élévation à la pourpre d'un frère du cardinal Alpedrinha (cf. Fortunato de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, II, 1930, 2[e] éd., 1968, p. 637). En 1517 un des fils du Roi, l'infant D. Afonso, âgé de huit ans, est fait cardinal par Léon X, sous réserve que la nomination ne deviendra effective qu'aux dix-huit ans de l'infant.

[10] Nelson H. Minnich, « The participants at the Fifth Lateran Council », dans *Archivum Historiae Pontificiae*, XII (1974), [pp. 157-206], p. 177.

[11] Minnich, *l.c.*, pp. 173-174, d'après Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, rééd. Paris, 1901, t. 32, col. 755 : Rodrigo Eanes, « abbas Beatae Mariae de Tavoica, Tudensis diocesis ». Remarquons que ce Rodrigo Eanes ne figure plus parmi les abbés aux sessions suivantes. Mais la valeur des listes des présents est très relative, *cf.* Minnich, pp. 165-172.

[12] Mansi, *ibid.*, col. 862.

de diplomate portugais à la 10e session (mai 1515) [13], mais l'ambassadeur nommé auprès du Saint-Siège, D. Miguel da Silva, assistera à la 11e session et à la 12e et dernière (décembre 1516 et mars 1517) [14]. L'ambassadeur du Roi Catholique, Jeronimo de Vich, avait été présent à toutes les sessions, depuis mai 1512.

*

Les rêves de Croisade contre l'Islam, qui traînent dans toutes les cours sans jamais déboucher sur rien, n'attribuent au Portugal qu'un rôle mineur, inégal à ses prétentions. Lorsqu'en septembre 1500 le cardinal Santa Croce dresse une liste des contingents que pourraient fournir les différents pays chrétiens, le Portugal avec 8 000 hommes, est placé en queue, après l'Empire, la France, la Hongrie, Venise (20 000 hommes), les Rois Catholiques (16 000), les petits États italiens (15 000), l'Angleterre (12 000), la Pologne (10 000), et juste avant le Danemark (6 000 hommes) [15]. Dans son projet de 1505, ce sont 15.000 combattants que D. Manuel proposera, bien audacieusement, de mettre à la disposition d'une Croisade méditerranéenne.

Sur l'échiquier européen, le Portugal est au rang de l'Écosse ou du Danemark [16]. Jacques IV, d'ailleurs, s'est agité autant que D. Manuel pour tisser entre les princes chrétiens la concorde préalable à une offensive contre les Mahométans. Entre les deux souverains, le contact ne s'établit pas. Une vieille affaire de prise et de représailles, dont le règlement traînera près d'un siècle, paralyse leurs relations. L'effort exemplaire du Portugal, qui piétine au Maroc sur le front maghrébin et qui se déploie en Orient aux horizons nébuleux du front indien, ne sera que lentement perçu par l'opinion chrétienne. Prêt à participer à une action au Levant, voire à en prendre la tête, D. Manuel se réserve le monopole de la lutte contre l'Islam dans l'océan Indien. Les plans de type traditionnel qu'il propose, en 1505-1506 et 1516-1517, pour le

---

[13] L'erreur de millésime (1515 pour 1514) de António Pereira de Figueiredo, *Portuguezes nos concilios geraes*, Lisbonne, 1787, p. 62, est répétée par Fortunato de Almeida, *op. cit* [n. 9], II, p. 518, qui mentionne la présence de Tristão da Cunha à la 9e [*sic*] session, en mai 1515 [*sic*]. Tristão da Cunha fut de retour à Lisbonne le 20 août 1514 (Sanuto, *Diarii*, XIX, p. 211).

[14] Mansi, *ibid.*, cols. 941-942 et 983; Pereira de Figueiredo, *op. cit.*, pp. 62-64 ; Fortunato de Almeida, *ibid.*

[15] Sanuto, *Diarii*, III, p. 851.

[16] En octobre 1500, le Pape s'apprête à une participation navale de la France, de l'Espagne et de Venise, terrestre de l'Empire, de la Pologne et de la Hongrie ; les rois d'Angleterre, de Danemark, de Portugal et d'Écosse donneraient de l'argent, de même que Florence et Sienne (Sanuto, *ibid.*, p. 854). Le Portugal est, pareillement, entre Danemark et Écosse dans un projet de traité franco-anglais, *cf.* Brewer, Gairdner & Brodie, eds., *Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry VIII*, I, Londres, 1862), n° 5285, pp. 850-851.

recouvrement de la Terre Sainte, sont fort discrets sur l'immense nouveauté qu'est la présence d'escadres portugaises en Mer d'Arabie et jusque dans la Mer Rouge.

La politique orientale de D. Manuel ne fait pas l'unanimité dans la classe dirigeante portugaise. L' ambitieux dessein politique greffé sur la potentialité soudaine que lui confère le commerce des épices se heurte à une forte opposition [17]. Tant de hauts faits d'armes s'inscriront dans la mémoire nationale que les humanistes portugais, très tôt, pourront célébrer des entreprises qui dépassent les grandes actions des Grecs et des Romains. On oubliera alors qu'en 1496 les conseillers du Roi s'étaient prononcés, dans leur majorité, contre la recherche de la route des Indes, aventure que — devançant les constatations des historiens d'aujourd'hui — ils jugeaient disproportionnée aux faibles ressources du Portugal en capitaux et en hommes. Le royaume est maigrement peuplé, l'agriculture manque de bras, la production frumentaire est très en dessous des besoins, le faible développement urbain et la mentalité nobiliaire empêchent la formation d'une bourgeoisie.

Les observateurs vénitiens découvrent avec satisfaction cette faiblesse intrinsèque. Ils se persuadent que D. Manuel, écrit Leonardo da Ca'Masser, est « un petit roi » (« un picciole Re ») [18]. Vincenzo Quirini, *l'orator* vénitien auprès de Philippe le Beau, estime à son tour que les voyages en Inde, trop coûteux, ne dureront pas [19].

Les Castillans ne se privent pas de discréditer leurs voisins. En 1503, Lorenzo Suárez de Figueroa, ambassadeur des Rois Catholiques à Venise, déclare au Collège que « le Portugal ne peut rien faire sans la Castille » [20]. Il est vrai que sur le littoral marocain, où la compétition luso-espagnole est âpre, les présides portugais ne tiennent que grâce aux ravitaillements andalous, voire à une assistance militaire encombrante, comme c'est le cas lorsque Pedro Navarro débarque à Arzila assiégée, en 1508, des secours qui inquiètent la garnison.

La découverte des Indes occidentales estompe celle des Indes orientales. En 1506, le jeune Christoph Scheurl, étudiant à Bologne, situe Calicut dans le nouveau monde découvert par Colomb [21]. Claude de Seyssel, personnage

---

[17] Sur ces dissensions, *cf.* Jean Aubin, « Duarte Galvão », dans *Arquivos do Centro Cultural Português* (Paris), 9 (1975), [pp. 43-85], pp. 75-80, [*L. & A.*, I, pp. 39-43], et « L'Ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », dans *Mare Luso-Indicum*, III (1976), [pp. 1-56], pp. 42-55, [*L. & A.*, I, pp. 169-179]. *Cf.* aussi Jean Aubin, « Le capitaine Leitão. Un sujet insatisfait de D. João III », [*L. & A.*, I, pp. 317-318].

[18] Leonardo da Ca'Masser, dans *Archivio storico italiano*, Appendice, II, Florence, 1845, p. 44.

[19] Sanuto, *Diarii*, V, col. 443.

[20] Sanuto, *Diarii*, V, col. 158.

[21] Scheurl à son oncle Sixt Tucher, de Bologne, 22.XI.1506 ; « Scis anno abhinc quarto decimo Hispanorum regum auspiciis ductu Christoferi Columbi repertum esse quodammodo

influent de l'entourage de Louis XII, et qui a séjourné en Italie et en Angleterre, conclut à l'infériorité des Orientaux « ainsi qu'il appert (...) par les conquêtes d'Alexandre de Macédoine et successivement de Pompée le Grand. Et finalement par la nouvelle navigation que les Espagnols ont faict en Levant » [22].

Prince de la Renaissance dans tout l'éclat du terme, D. Manuel s'emploie, en dépit des revers que connaissent ses projets impérialistes, à répandre dans la Chrétienté le bruit de la gloire lusitanienne [23]. Les lettres qu'il adresse aux Papes, aux souverains ou à de hauts dignitaires, dont nombre ont été publiées, dont certaines surgissent encore au cours des dépouillements d'archives [24], sont lues, parfois traduites, et même imprimées. La prise de conscience de l'action propre au Portugal, comme distincte de la découverte des « îles des Indes », dans laquelle ses mérites n'avaient pas été bien différenciés de ceux des Rois Catholiques, s'opère dans l'opinion européenne avec la nouvelle de la prise de Malacca. Assurément, le nom de la Chersonèse d'Or était-il plus à même que celui, inconnu et obscur, de Goa, de frapper les imaginations occidentales. La correspondance humaniste en porte la trace. Dans la préface de ses *Omnia Platonis opera,* Alde Manuce, en septembre 1513, loue D. Manuel.

Léon X donna aux succès de D. Manuel un retentissement tel que jamais Jules II ne l'avait fait en pareil cas. La lettre du Roi sur la prise de Malaca fut diffusée par l'imprimerie. Il y eut messes d'actions de grâce et homélies. L'effet fut durable, car les nouvelles reçues postérieurement confirmèrent la richesse de Malacca. L'intérêt des milieux d'affaires florentins, avec lequel se confond sans doute la lusophilie de Léon X, se manifesta. Giovanni da Empoli, un Florentin recommandé par le Pape, repart pour l'Orient portugais en 1515, cette fois-là à destination de l'Insulinde.

Survenant sitôt après, la victoire d'Azemmour (1513), au Maroc, nourrit la rumeur flatteuse autour des exploits portugais. Après une période d'effacement, le Portugal accédait à la renommée au-delà de quelques cercles avertis. Azemmour le remettait à égalité avec l'Espagne.

---

novum mundum et in eo 600 insulas potissimum Hispanam, Joannam, Guadalupeam, Colocutam, quae sua sponte ferunt masticem, aloen gingiberim et cinnama, Aethiopicis tamen non conferenda » (*Christoph Scheurl's Briefbuch,* éd. F. von Soden et J. K. F. Knaacke, I. *Briefe von 1505-1516,* 1867, repr. Aalen, 1962, p. 41).

[22] Claude de Seyssel, *Histoire du roy Loys douziesme,* éd. 1587, pp. 72-73.

[23] Sur le problème en général, cf. António Alberto Banha de Andrade, *Mundos novos do mundo. Panorama da difusão, pela Europa, de notícias dos Descobrimentos geográficos portugueses,* 2 vols., Lisbonne, 1972.

[24] *Cf.* en dernier lieu, Peter Krendl, « Ein neuer Brief zur ersten Indienfahrt Vasco da Gamas », dans *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs,* XXXIII (1980), pp. 1-21.

Épîtres et feuilles volantes n'étaient pas l'unique forme de propagande à laquelle le Roi avait recours. Il utilisait parallèlement d'autres voies, qu'il conviendrait de retrouver. Ses libéralités aux monastères et couvents, qui recevaient des dons d'épices et de sucre, s'étendaient à l'étranger. Au chapitre général des Franciscains tenu à Rouen en 1516, il fit distribuer des épices aux délégués de chaque province de l'Ordre [25]. La distribution d'animaux exotiques servait aussi à frapper les esprits. L'entrée dans Rome de Tristão da Cunha leur dut une grande part de son retentissement.

Le combat du Portugal éveillait des échos lointains, jusqu'en Pologne. Légat du Pape au Portugal en 1517, Gilles de Viterbe salue dans les réussites de D. Manuel la promesse de temps nouveaux. Le projet de croisade internationale qui s'ébauche en 1517-1518 fait du roi de Portugal un des trois chefs, aux côtés de l'Empereur et du roi de France, de l'expédition qui transformera la Méditerranée en lac chrétien. Devant la montée du péril ottoman, le roi de Hongrie, en 1521, s'adressera à lui [26]. Ce changement de l'image de marque du Portugal est un des effets les plus positifs de l'encouragement de D. Manuel au nationalisme culturel.

Les lents débuts de l'humanisme au Portugal limitent cependant les possibilités du mécénat manuélin et de la célébration des armes par les lettres. Le Roi ne trouva pas la plume qui narrerait les fastes de son règne. L'humanisme ne fleurira que sous son successeur, D. João III, prince qui hérite d'un royaume frappé par les disettes et les épidémies, miné par une crise sociale dont l'Expansion modifie l'assiette mais aggrave la profondeur, impuissant à se défendre contre les défis de la course étrangère qui le nargue jusque devant l'embouchure du Tage, confronté enfin à un engagement impérial auquel, à sa manière indécise et lourde, le *Piedoso* cherchera, d'opinion en revirement, les inéluctables allègements.

---

[25] *Das Chronikon des Konrad Pellikans*, Bâle, 1877, p. 54.

[26] Sanuto, *Diarii*, XXXI, col. 88.

2
D. JOÃO II DEVANT SA SUCCESSION *

L'échec du Portugal à conclure à son profit la guerre avec la Castille des années 1470 avait traduit l'ascension de l'Espagne, plus riche d'hommes et de ressources, bientôt parée du prestige de ses victoires contre le royaume de Grenade, conduite par l'habilité calculatrice de ses souverains et servie par leur chance. D. João II de Portugal ne leur était pas inférieur en génie. Mais le règne de ce grand homme — *el hombre*, selon le mot connu d'Isabel la Catholique — s'acheva tristement. Le prince héritier, son seul enfant légitime, était mort d'une chute de cheval en 1491. En 1492, Christophe Colomb découvrait par l'ouest ce qu'on crut être les Indes. La croisade contre le Maroc stagnait. La découverte du cap de Bonne-Espérance n'avait pu être exploitée. La maladie du Roi remettait en question la docilité de la noblesse. D. João II, qui montra dans ces infortunes une rare fermeté, jugea que le problème de sa succession conditionnait tous les autres, à l'intérieur la préservation de sa politique nobiliaire, à l'extérieur l'indépendance du Portugal, maintenu à grand-peine hors de l'étreinte des Rois Catholiques.

Il n'avait autour de lui ni infants ni infantes à marier. La dimension internationale de la maison d'Avis s'en trouvait amoindrie [1]. Les beaux temps n'étaient plus où elle s'ouvrait à l'Europe par ses combinaisons matrimoniales. Tout en cultivant le nécessaire équilibre des unions aragonaises et castillanes, la dynastie d'Avis, par le mariage anglais de D. João Ier, et plus encore par le mariage bourguignon de l'infante D. Isabel, était entrée dans le réseau des grandes alliances européennes. Entrée sans suite du côté de l'Angleterre, mais qui du côté de la Bourgogne a permis, à la troisième géné-

---

* Extrait de *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXVII, Lisbonne/Paris : Centre Culturel Portugais — Fondation Calouste Gulbenkian, 1990, pp. 101-140.

[1] Le roi n'avait pas de fille ni de nièce, et sa sœur D. Joana, morte en 1490, avait refusé tous les partis. *Cf.* J. Aubin, « D. João II et Henry VII », Porto 1989 [pp. 171-180], pp. 171-172 (*infra*, pp. 83-92).

ration, le mariage impérial de l'infante D. Leonor, mère de Maximilien Ier. Cette ouverture ne s'est pas poursuivie. Bien avant que la montée de puissance du Portugal atteigne le haut de sa courbe, commence l'endogamie dynastique qui va contribuer à marginaliser le royaume lusitanien dans l'ombre de l'Espagne. Pour des raisons internes de pondération entre les branches princières, on se marie chez soi, au XVe siècle, entre cousins des lignées d'Avis et de Bragance, comme on le fera au XVIe siècle, pour des raisons externes de garantie de neutralité mutuelle, dans le cousinage issu de la postérité des Rois Catholiques.

Les croisements de collatéraux menacent déjà l'œuvre intérieure de D. João II. À son cousin germain D. Manuel, duc de Beja, le plus proche héritier du trône, un entourage de femmes hostiles donne figure de candidat du parti de la réaction. Du fond de sa névrose, la Reine, D. Leonor, qui est une de ses sœurs, combat pour lui assurer la succession au trône. Leur mère D. Brites, fille d'une Bragance, s'est élevée en défenseur des privilèges de la haute noblesse, avant même que le Roi ne fasse exécuter son gendre, le 3e duc de Bragance, et n'assassine son fils, le duc de Viseu. Une autre sœur de D. Manuel, D. Isabel, est la veuve du duc décapité (Bragance). Nièce de D. Brites, qu'elle estime, et protectrice des enfants en exil de la duchesse, Isabel la Catholique soutient ouvertement ce noyau familial adverse.

Après le meurtre du duc de Viseu, D. João II a bien conféré au duc de Beja tous les égards du rang dont il hérite. Il l'a fait siéger au Conseil, mais il s'est abstenu de le marier. Il n'a pas trouvé en ce caractère mou un homme selon son cœur, qui lui tienne lieu de fils d'adoption. Dans la mesure même où le jeune homme se montre filial et effacé — il serait allé, n'eût été la Reine sa sœur, jusqu'à se laisser dépouiller de son droit successoral [2] — comment le Roi eût-il pu le juger apte à tenir d'une main ferme, dans une conjoncture périlleuse, les destinées du Portugal ?

En contrepoids à l'obsédante attention de l'Espagne, liée à ses ennemis du dedans, présente dans sa famille, et exerçant contre lui un art diplomatique tenace, D. João II développait l'activité économique du royaume, tant en Méditerranée qu'en Guinée, et, à défaut de princesse à mettre sur le marché aux filles des cours royales, disposait des sympathies ambiguës, comme le personnage, de son cousin Maximilien Ier, et de celles, plus franches, de Charles VIII. Cependant que l'influence des Rois Catholiques prédominait à Rome, et que l'Empereur suivait ses propres chimères, le roi de France était favorable à ce qui devint, dans les dernières années de son règne, l'essentiel de la pensée de D. João II : faire reconnaître son bâtard le jeune D. Jorge, né en 1481, au détriment de D. Manuel.

---

[2] Pina, ch. 51, p. 143 ; Resende, ch.133, p. 201.

I

Deux problèmes pesaient sur les rapports entre D. João II et les Rois Catholiques — les empiètements castillans sur les côtes d'Afrique occidentale, et des mises en cause du tracé frontalier en Alentejo [3] — lorsque la découverte de « l'Inde » par Christophe Colomb vint conférer au contentieux une nouvelle âpreté et une autre amplitude.

Avant de l'être par Colomb, les Rois Catholiques avaient été avisés du succès du voyage par Martin Alonso Pinzón, un des participants à l'expédition, dont le navire avait touché terre à Bayona, en Galice. La nouvelle était connue à Rome le 11 avril, elle y fut confirmée le 18 [4]. Les agents diplomatiques espagnols (on a pensé à Bernardino López de Carvajal, évêque de Carthagène), étaient en mesure d'intervenir auprès du Pape, qui, le 3 mai, émettait la première des fameuses « bulles alexandrines », sur lesquelles on a beaucoup glosé, mais que nous prendrons ici pour ce qu'elles furent pratiquement : des documents à opposer à l'adversaire, lors des pourparlers qui, finalement n'en respectèrent pas le contenu.

Les Rois Catholiques envoyèrent, le 22 avril 1493, Lope de Herrera annoncer à D. João II la bonne nouvelle (qu'il connaissait par Colomb lui-même depuis les premiers jours de mars) : elle ouvrait des horizons pour l'expansion de la foi, ils pensaient qu'il s'en réjouirait, et l'avertissaient afin qu'il n'y ait pas entre eux de différend sur ce qui pourrait en résulter. De même qu'ils avaient défendu à leurs sujets d'aller en Guinée et à la Mine, « qu'avait le roi de Portugal », ils offraient qu'on convînt d'une mutuelle interdiction de pénétrer dans les aires respectives. À ce message d'une amabilité calculée furent ajoutées, au reçu de certaines rumeurs, des instructions plus raides. S'il était exact que les Portugais préparent une expédition dans les eaux naviguées par Colomb, Lope de Herrera devrait requérir avec fermeté, d'une part, que D. João II proclame interdiction aux caravelles et *navios* du Portugal et « hors du Portugal » (*i.e.* des îles atlantiques) d'aller « à ce qu'a découvert en notre nom dans la Mer Océane » Christophe Colomb ; d'autre part, que

[3] L. Suárez Fernández, *Pol. Isabel*, III, pp. 19-20 ; *Registro general del Sello*, XII, Madrid-Valladolid, 1974, n° 2193, p. 328.

[4] Harrisse, *The Discovery of North America, Critical Documentary and Historic Investigation*, Paris, 1892, pp. 54, 55, n. 26. [Les Rois n'avaient pas encore fait hommage à Alexandre VI élu depuis plus de six mois. Le 3.IV.1493, D. Diego Lopez de Haro est nommé ambassadeur à Rome. Ses longues instructions portent sur des questioins purement ecclésiastiques. Aucune trace dans les archives (Barcelone, Simancas) d'instructions sur la découverte de Colomb. Celle-ci a dû faire l'objet d'instructions orales. (Miguel Batllori, s.j., « The Papal division of the world and its consequence », dans F. Chiappelli, éd., *First Images of America*, University of California Press, 1976, I, p. 212)].

D. João II retienne les *navios* qu'il tenait prêts pour envoyer à la découverte, « car on disait ici qu'il les faisait armer pour aller à ce qu'avait découvert et trouvé ledit Amiral » [5].

La découverte de « l'Inde » survenait au moment où D. João II, tout en poursuivant ses discrètes explorations atlantiques [6], semble avoir préparé une nouvelle expédition contre le Maroc. À cette fin, il avait prévu de faire des achats de vivres et d'équipements dans les ports du sud de l'Espagne, comme il était de règle chaque fois que le Portugal entreprenait de faire campagne « de l'autre côté ». L'émissaire chargé d'obtenir les licences, Rui de Sande, quitta Torres Vedras le 5 avril, arriva à Barcelone postérieurement au départ de Herrera. Zurita tient que la demande de licences d'achats n'était qu'un prétexte pour dissimuler les préparatifs navals à destination des terres reconnues par Colomb [7]. Ce n'est pas évident. Deux mois plus tard, René de Châteaubriant arrivait à Torres Vedras pour prendre part à la croisade au Maroc [8], ce qui autorise à supposer que la nouvelle en courait à l'étranger. Quant au fait nouveau créé par Colomb, Rui de Sande était seulement chargé de prier que soit respectée la ligne au nord des Canaries [9]. Il put rapporter à D. João II les dispositions bienveillantes des Rois. Ceux-ci, le 27 avril, avaient rappelé aux autorités de Séville et autres lieux de leurs royaumes et seigneuries l'interdiction pour les pêcheurs espagnols d'aller dans les eaux du cap Bojador jusqu'à ce que la situation soit clarifiée entre les deux cours [10]. Les réactions diplomatiques traditionnelles furent très vite reléguées au second plan par les incidences du voyage de Colomb, que les Rois Catholiques se montaient très résolus à exploiter, et que D. João II entendait non moins résolument limiter.

À Torres Vedras, après Pâques (qui fut le 7 avril), D. João II avait décidé effectivement d'envoyer au plus tôt vers la région nouvellement atteinte une escadre dont le commandement fut confié à D. Francisco de Almeida [11]. Fin avril, le duc de Medina Sidonia, D. Juan de Guzmán, alertait les Rois sur la formation de cette escadre, et s'offrait à servir. Le 2 mai, les Rois le

---

[5] Zurita, I/25, f. 30ᵛ-31ʳ. La date du départ de Herrera est confirmée par les *Cuentas de Gonzalo de Baeza, tesorero de Isabel la Católica*, éd. A. et E. A. de la Torre, II, Madrid, 1956, p. 67.

[6] Le mémoire du Dr. Pero Dias et de Rui de Pina du 14.VIII.1493 (texte dans Silva Marques, III, n° 393, pp. 659-660) est le seul document d'époque qui le dise expressément.

[7] Zurita, I/25, f. 30ʳ, 30ᵛ-31ʳ.

[8] *Cf.* ci-après, p. 118.

[9] Zurita, I/25, f. 30ʳ.

[10] Texte dans José López de Toro, *Tratados internacionales de los Reyes Catolicos con algunos textos complementarios, ordenados y traducidos* (« Documentos inéditos para la historia de España », VI), Madrid, 1952, pp. 377-379.

[11] Pina, ch. 66, p. 185 ; Resende, ch. 165, p. 241.

prièrent de tenir appareillées les caravelles de ses terres [12]. Fin mai, Colomb alertait à son tour [13].

D. João II accueillit avec circonspection les exigences des Rois. Quant à défendre la navigation dans l'ouest de l'Atlantique, si Lope de Herrera avait pouvoir de faire de telles proclamations dans les ports espagnols, il ferait de même volontiers, tout le temps nécessaire à ce que Ferdinand et Isabel puissent bien délimiter terres, mers et îles. Aussi jugeait-il bon de surseoir d'une part comme de l'autre, et il allait envoyer à cette fin à Barcelone des ambassadeurs. Quant à suspendre ses explorations maritimes, « bien qu'il eût des navires prêts pour aller découvrir (*descobrir*) ce qui lui appartenait bien, et fort éloigné de ce que ledit Amiral a dit avoir découvert », et qu'il ait mandé sous peines graves à ses gens de mer d'y procéder, pour éviter quelque différend avec les Rois, nonobstant que cela entraînât des frais, au détriment de son service, il ajournait les départs pour deux mois, à compter de l'arrivée de ses ambassadeurs auprès d'eux [14].

Herrera apporta ces réponses à Barcelone au début de juin [15]. Cependant les Rois ne respectaient pas l'assurance transmise par Rui de Sande de ne rien entreprendre avant qu'un accord ne soit établi [16], et de son côté D. João II tarda deux mois à mettre en route ses émissaires. Entre temps, une nef était allée de Madère vers l'ouest. De sa propre initiative, déclarait D. João II, qui avait expédié trois caravelles à sa poursuite. Les Rois redoutaient que ce ne fût un subterfuge pour poster quatre bâtiments sur la route de Colomb [17], que depuis juin ils pressaient de repartir, « sans perdre une heure » [18]. L'Amiral prit la mer le 25 septembre 1493, dans la crainte que les Portugais n'attendent son départ pour le suivre à la trace. Les Rois avaient prévu que, dans cette éventualité, on enverrait derrière lui une autre flotte, qui soit deux fois plus grosse que celle des Portugais [19]. Crainte qui ne se vérifia pas. D. João II, dans l'attente des négociations, avait décommandé dès le mois de mai l'expédition de D. Francisco de Almeida, dont les préparatifs étaient déjà avancés [20].

---

[12] Les RR.CC. au duc, de Barcelone, 2.V.1493, dans Silva Marques, III, n° 252, p. 373 (Navarrete, I, p. 312).

[13] Les RR.CC. à Colomb, de Barcelone, 1.VI.1493, dans Silva Marques, III, n° 262, p. 395.

[14] Mémoire du Dr. Pero Dias et de Rui de Pina, *l.c.*

[15] Les RR.CC. à Colomb, de Barcelone, 12.VI.1493 : « agora o vino Herrera », Silva Marques, III, n° 264, pp. 396-397 (Navarrete, I, pp. 344-345).

[16] Pero Dias et Rui de Pina, *l.c.*, p. 660.

[17] Les RR.CC. à Colomb, 18.VIII et 5.IX.1493, Silva Marques, III, n° 275, p. 407, et n° 281, pp. 417-419 (Navarrete, I, pp. 356-357 et 364-365).

[18] Les RR.CC. à Colomb, 12.VI, 27.VII, 18.VIII, 5.IX.1493 (Silva Marques, III, n° 264, 271, 281 ; Navarrete, I, pp. 344-345, 356-357, 364-365).

[19] Les RR.CC. à Colomb, 27.VII.1493. Et *cf.* dans leur lettre du 18.VIII : « si alguna armada otra se hiziese contra vos luego se proveera como cumpla con el ajuda de Dios ».

[20] Pina, ch. 66, p. 185 ; Resende, ch. 165, p. 242 ; Zurita, I/29, f. 35v.

Précédés par Duarte da Gama, dont l'objet de la mission n'est pas connu [21], les émissaires portugais, le Dr. Pero Dias et Rui de Pina, arrivèrent à Barcelone juste avant la mi-août [22]. Les Rois constataient avec satisfaction, le 5 septembre, que les pourparlers n'avaient encore rien donné. Isabel écrivait personnellement à Colomb : « Dans l'affaire de Portugal, aucune détermination n'a été prise avec ceux qui sont ici, bien que je croie que le Roi viendra à raison ». Elle ajoutait : « Dans les entretiens qui se déroulent avec les envoyés portugais, se connaît être très grand le service que vous nous avez rendu » [23]. Une lettre signée du couple royal le même jour montre que les deux envoyés étaient dépassés par l'ampleur du problème soulevé. « Nous croyons qu'on ne pourra s'accorder parce qu'ils ne viennent pas informés de ce qui est nôtre. Nous croyons qu'ils veulent consulter le roi de Portugal » [24]. Ces réflexions laissaient présager l'impasse. Tant Zurita du côté espagnol que João de Barros du côté portugais accusent la partie adverse d'avoir introduit dans le débat des questions qui lui étaient extérieures, et d'avoir fait traîner les choses dans l'attente du résultat d'explorations en cours dans l'ouest de « la Mer Océane ». L'évidence chronologique, dont les repères sont malheureusement peu nombreux, atteste que la diplomatie procéda avec une sage lenteur. Mais elle n'eut pas à prendre en compte le fruit d'explorations que chacun redoutait de la part de l'autre.

Le Dr. Pero Dias avait renouvelé la proposition de tracer une ligne de partage « au nord des Canaries vers le Ponant en ligne droite ». Les Rois la rejetaient catégoriquement. Selon les traités antérieurs (référence à celui de 1479) n'appartenaient à D. João II que les îles qu'il possédait déjà, et ce qui se découvrirait « depuis les îles des Canaries vers en bas contre la Guinée avec sa mine d'or et traite, et rien d'autre ». S'il le contestait, les Rois proposaient que la décision soit laissée à une commission de « personnes de science et conscience » choisies de part et d'autre, qui examineraient les droits et titres, ou bien à l'arbitrage de la cour de Rome ou d'une autre qui soit hors de soupçon aux deux parties.

Les instructions à D. Pedro de Ayala et à Garcia López de Carvajal, députés à D. João II pour lui signifier ces bases de discussion, ne furent établies que le 3 novembre. À la mi-décembre, le Dr. Pero Dias était toujours

---

[21] Zurita, I/25, f. 31^{r}.

[22] Leur mémoire du 14.VIII est daté de Barcelone. Dans leur lettre à Colomb du 18.VIII, les RR.CC. disent qu'ils sont arrivés « tres dias ha y ». Leur départ est donc daté faussement de juin par Barros, *Décadas da Ásia*, I/3-11, ou bien un délai se sera écoulé entre la décision de les envoyer et leur départ effectif.

[23] Isabel à Colomb, 5.IX.1493, Silva Marques, III, n° 280, pp. 416-417.

[24] Les RR.CC. à Colomb, même date, Silva Marques, III, n° 281 ; et à Juan de Fonseca, même date, Silva Marques, III, n° 279, pp. 415-416.

en Aragon, auprès des Rois. Ayala et Carvajal n'ont dû partir que deux mois après la rédaction de leurs instructions : le 13 février 1494, Ferdinand se plaint de n'avoir reçu d'eux qu'une seule lettre, annonçant leur arrivée à destination [25]. D. João II suspectait trop l'impartialité pontificale pour ne pas en rester à une négociation directe. Le 8 mars 1494, il donnait pleins pouvoirs à une délégation conduite par Rui de Sousa de Beringel, D. João de Sousa son fils, et Aires de Almada, *corregedor da Corte* [26]. Ils traitèrent non seulement des délimitations des zones d'expansion dans la Mer Océane et au Maroc, qui furent réglées à terme par les deux traités de Tordesillas du 7 juin 1494, mais aussi « de beaucoup d'autres affaires de grande importance ». De ces affaires pendantes, on a une idée par la réponse des Rois Catholiques, du 12 mai 1495, à un mémoire portugais sur des points d'applications du traité et sur quelques réclamations subsidiaires [27].

Toutefois ce mémoire n'évoque pas une question qui avait été introduite par D. João II dans les débats du printemps 1494, et que les actes passés à Tordesillas n'avaient pas eu à prendre en compte : la reconnaissance de D. Jorge comme héritier du trône de Portugal [28].

En mai 1494, le vicaire général des Dominicains des provinces de Castille et León, fray Diego de Madaleno, et un autre prêcheur, fray Antonio de la Peña, vinrent de la part des Rois mettre D. João II en garde. Ils l'admonestèrent à Setúbal, le 13 mai, par un discours qui est tout à fait dans le ton déplaisant qu'affectionnaient en ce genre de situation les Rois Catholiques, mélange de leçon chrétienne, d'effusions perfides et de menaces à peine voilées.

> « Ils ont ouï dire, et on leur a donné à entendre de façon très constante, que Votre Altesse s'est proposé et se propose de nommer pour son succes-

---

[25] Sont publiées par López de Toro, Tratados internacionales [n. 10], (Documentos inéditos, VIII), Madrid, 1952, pp. 9-17, les instructions du 3 novembre avec lettre de créance de même date, une lettre de Ferdinand à D. João II, de Saragosse, 13.XII.1493, et la lettre du même à Ayala et Carvajal, de Valladolid, 13.II.1494.

[26] La délégation de pouvoir, avec sa date, est selon l'usage transcrite dans le texte des deux traités.

[27] Publié comme du 12.V.1494 par Navarrete, et repris de lui, comme de ladite date, par Antonio Rumeu de Armas, *España en el Africa atlántica*, II, *Documentos*, Madrid, 1957, n° xv, pp. 24-26, et par Silva Marques, III, n° 291, pp. 430-432, ce document est de 1495, comme l'indique d'emblée le lieu de rédaction, Madrid (les Rois y furent du 2 mars au 22 mai). Le document a été publié comme de cette année-là par J. López de Toro, *Tratados* [n. 10], VIII, pp. 78-80, et par A. de la Torre et L. Suárez Fernández, *Documentos referentes* [n. 29], pp. 435-437. Une des réclamations subsidiaires concernait les biens possédés en Castille par D. Alonso de Monroy, avant qu'il ne se réfugie au Portugal. Le Roi Catholique avait déjà répondu négativement à ce sujet en décembre 1493 (*cf.* López de Toro, VIII, p. 14).

[28] Zurita, I/29, f 35v.

seur et prince héritier de ce sien royaume de Portugal le seigneur D. Jorge, et de le faire jurer tel à ceux de son royaume. Tant pour être en soi, comme cela le serait, chose très laide et injuste, et de grand péché, et très scandaleuse et de mauvais exemple, qu'à cause de la grande vertu, grande justice et bonne conscience de votre royale personne, jamais ils ne l'ont pu croire ni ne le croient ».

Suivirent des considérations plus concrètes sur la gravité du péché pour un prince de dévaluer le saint sacrement du mariage. Dans l'ordre des choses temporelles, ce serait créer le risque d'une guerre de succession, d'interventions étrangères, et de leur cortège de malheurs et de ruines. D'ailleurs D. João et D. Leonor étaient assez jeunes encore pour avoir des enfants, ou s'il arrivait qu'elle meure et qu'il contracte un nouveau mariage d'où il ait légitime successeur, avoir fait reconnaître D. Jorge deviendrait cause de grande confusion. Les moines achevèrent en suppliant le Roi

> « de considérer combien d'amour vos royales Majestés [Ferdinand et Isabel] lui montraient dans cet avis et admonestation qu'elles lui faisaient par notre intermédiaire, et tout cela pour écarter de lui les maux et inconvénients qui pourraient s'ensuivre en cette affaire. Car si elles ne l'aimaient point, elles auraient au contraire plaisir à le laisser errer (...), et que vos Altesses ne voulaient pas de mal non plus à son fils, mais au contraire du bien, mais non pour une telle succession, qui serait offense à Dieu, scandale de toute la Chrétienté et dommage à tiers ».

Le Roi, qui avait donné des signes d'énervement, répondit du même ton que jamais il n'avait eu pareille pensée, car la Reine et lui pourraient avoir des enfants. Lors d'une seconde audience, de congé, le 21 mai, il tint aux deux Dominicains de vertueux propos quelque peu différents.

> « (...) maintes fois certains l'avaient poussé et persuadé, puisque la Reine sa femme était si gravement malade qu'il y avait peu d'espoir d'avoir enfants d'elle, d'en épouser une autre et de chercher à obtenir dispense pour cela, comme on dit que l'avaient fait d'autres rois en pareil cas, afin qu'il laisse un légitime successeur au royaume. Mais que, craignant Dieu, et pour être chose contre la conscience, il ne l'avait point fait ni n'était dans telle pensée, et qu'il ne le faisait pas dans le cas présent. Et que comme vos Altesses étaient personnes de bonne conscience et qu'en leurs royaume on ne faisait chose injuste, ainsi devraient-ils croire de lui (...) ».

Les moines conclurent cet échange d'hypocrisies élevées par une dernière célébration des sentiments nobles qui guidaient la conduite des Rois Catholiques.

> « Nous lui dîmes que vos royales Majestés n'avaient jamais cru cette affaire, ni ne pouvaient parvenir à croire chose si laide et si injuste. Mais que, mues par Dieu, et pour la grande amitié qu'elles lui avaient, elles n'avaient pu se retenir de l'aviser par des personnes de religion, et non par des personnes

> d'un autre état, ce pourquoi vos Altesses méritaient des remerciements, car vous en donneriez de même à qui vous aviserait quand quelque chose serait dit contre vos royales personnes. Mais que vos Altesses espéraient la récompense et remerciements de Dieu, pour qui principalement en cette affaire elles avaient agi (...) [29].

Finalement les Rois Catholiques furent d'accord pour accepter de reporter de deux cent soixante-dix lieues plus à l'ouest des archipels du Cap-Vert et des Açores le méridien (« la raya ») délimitant les zones d'expansion respectives. Zurita expose que Ferdinand voulut qu'on en finisse

> « parce que le roi D. João II insistait à vouloir interdire au Roi [Catholique] la découverte qu'avait commencée Colon pour tirer quelque parti dans l'affaire de D. Jorge touchant la succession, croyant que le Roi et la Reine [Catholiques] y viendraient, et qu'ils le marieraient à une des infantes leurs filles ».

Toujours selon Zurita, D. João II envisagea une autre façon d'établir D. Jorge.

> « Il souhaita que le Roi et la Reine donnent leur fille la princesse D. Isabel à D. Manuel, duc de Beja, et il offrait de le faire jurer prince héritier, et il voulait donner cet État (*aquel estado*) [entendons les terres découvertes] à D. Jorge, qui épouserait D. Juana de Aragon, fille du Roi, laquelle en ce temps-là il se traitait de marier au seigneur de Boulogne (*Bolona*), un grand seigneur français (...). Mais comme il y eut peu d'assurance que ce que le roi de Portugal offrait s'accomplisse, et que la princesse [D. Isabel] serait décidée à ne pas se [re]marier, cette pratique dura peu, et il y avait grand soupçon que, comme le roi D. João croyait pouvoir avoir des fils, il allait chercher, avec l'assentiment de la reine sa femme d'avoir dispense pour se séparer d'elle et en épouser une autre » [30].

Dans l'hiver, D. João II avait entrepris de construire une forteresse à Vimioso, au Trás-os-Montes, et, disait-on, deux autres dans la région de Miranda, contrairement aux accords de 1479. Ce n'était qu'un des coups de la partie de cartes. « Les esprits de ces Princes étaient toujours entre eux si agités (*alboroçados*) qu'ils ne le pouvaient dissimuler, et encore moins le roi de Portugal », écrit Zurita [31]. La tension était assez grave pour que Charles VIII demande à l'ambassadeur des Rois, D. Alonso da Silva, venu à la mi-juillet

---

[29] Le rapport (anonyme) des deux Dominicains est publié dans Antonio de la Torre et Luis Suárez Fernández, éd., *Documentos referentes a las relaciones con Portugal durante el reinado de los Reyes Católicos*, II, Valladolid, 1960, pp. 412-420. Leurs noms sont donnés dans Zurita, V29, f. 35v.

[30] Zurita, I/29, f. 36r-37v. (Il s'agit de D. Juana bâtarde de Ferdinand).

[31] Zurita, f. 37r. Sur les forteresses du Trás-os-Montes, *cf.* aussi la lettre de Ferdinand à Ayala et Carvajal du 13.II.1494, dans López de Toro, VIII, pp. 16-17.

le rejoindre à Lyon, si ce serait contrevenir au traité de Barcelone que de fermer les ports français aux navires espagnols en cas d'une guerre luso-castillane. D. Alonso da Silva répondit que la France ne serait pas impliquée dans une guerre que les Rois déclareraient volontairement au Portugal [32].

Ni d'un côté ni de l'autre on ne souhaitait en arriver là. Mais barrer la route à D. Jorge préoccupait tellement Ferdinand que dans l'été 1494, il tomba gravement malade à Ségovie et testa,

> « comme en ce temps encore le roi de Portugal travaillait et insistait de tout son pouvoir pour laisser sa succession à D. Jorge son fils, [Ferdinand] laissait en charge au prince [son héritier, l'Infant D. Juan] de ne soutenir que la partie qui aurait la justice en la succession » [33].

II

Les liens commerciaux du Portugal avec les Pays-Bas se doublaient de manifestations d'esprit de famille. D. João II faisait célébrer comme des événements nationaux les heurs et malheurs de son cousin Maximilien. En 1487, il y eut procession et *Te Deum* à Santarém, à l'annonce de son élection comme Roi des Romains. En 1488, la cour prit le deuil à la nouvelle de sa capture par les Flamands, puis des réjouissances publiques fêtèrent sa libération. Duarte Galvão, un des hommes de confiance de D. João II, qui était déjà venu en Allemagne en 1486, participa aux négociations avec la France et avec les Membres de Flandre, et Diogo Fernandes Correia, le *feitor* du comptoir portugais de Flandre prêta à Maximilien impécunieux un concours financier [34].

Le Roi témoignait un égal attachement à son autre cousin germain des Pays-Bas, Philippe de Clèves, sieur de Ravenstein, qu'il gratifia de nombreuses *mercês* — la dernière en date, du 3 avril 1495, dans les derniers mois du règne, pour lui assurer une pension (*tença*) annuelle sur la Casa da Mina de 400 000 réaux blancs de Portugal [35]. « Pour décharge de sa conscience », déclarait sans

---

[32] Zurita, I/31, f. 38v.

[33] Zurita, *ibid.*

[34] Álvaro Lopes de Chaves, *Livro de apontamentos (1488-1489)*, éd. Salgado, Lisbonne, 1983, pp. 258-259 ; Pina, ch. 32, pp. 82-84 ; Resende, ch. 72, pp. 105-106, ch. 176, pp. 251-252. Sousa Viterbo, « D. Leonor Imperatriz da Alemanha », dans *Archivo Histórico Portuguez*, VII (1909), pp. 432-440. J. Aubin, « Duarte Galvão », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, IX (1975), [pp. 43-85], pp. 52-59, (*L. & A.*, I, pp. 18-26). Peter Krendl, *Kaiser Maximilian I und Portugal. Die dynastisch-politischen Beziehungen und einige der entdeckungs — und kulturgeschichtlichen Denkmale und Zeugnisse*, dans *Aufsätze zur portugiesischen Kulturgeschichte*, XVII (1981/1982), [pp. 165-189], p. 169. Robert van Answaarden, *Les Portugais devant le Grand Conseil des Pays-Bas, 1460-1571. Recueil de documents*, Paris, 1991, cas 11 et 20.

[35] António Caetano de Sousa, *História genealógica da Casa Real Portuguesa, Provas*, éd. M. Lopes de Almeida et C. Pegado, I/3, Coïmbre, 1947, p. 129 ; Aubin, « Duarte Galvão », pp. 54, 59, n. 62 [*L. & A.*, I, p 24, n. 64]).

élégance en 1517 Philippe de Clèves, qui se plaignait de n'avoir rien reçu de l'héritage de son grand-père le Régent D. Pedro et de ses oncles de Portugal, et d'avoir été mal traité par D. Manuel [36].

En 1493, les hommes d'affaires d'Allemagne du Sud incitèrent D. João II à atteindre le Cathay par la route directe à travers l'Atlantique. Bien que la lettre où cette proposition est formulée, rédigée au nom de Maximilien par Hieronymus Münzer, et appuyée d'arguments de caractère savant, ne contienne point d'allusion au voyage de Colomb, on verrait difficilement là une pure coïncidence [37]. À la date où Münzer écrivait, le 14 juillet 1493, les milieux

---

[36] Pero Correia, envoyé portugais à Bruxelles vit Clèves lors de l'audience qui lui fut accordée par Charles, *cf.* sa lettre du 5.II.1517 dans A. Braamcamp Freire, *Notícias da Feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 229. Clèves lui fit visite aussitôt après, ainsi qu'il le relate à D. Manuel dans une lettre du lendemain (Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne, fonds Corpo cronológico, I/35-90) :

> Senhor,
> Moseor de Rabastem me veyo aquy visytar a minha pousada e depois de se me ofereçer para toda cousa em que vos podese servir me fez hũa largua arrengua dizendo que elle tinha de Vosa Alteza recebydo grandes agravos e maas respostas em seus requyrimentos que lhe fyzera e mandara requerer por lhe parecer e ser comselhado que tinha nelles rezam e justiça e que todo ho que Vos'Alteza nyso fyzera e respondera a elle ho pasara e ouvera paciencia se nom fora a reposta que ao emperador e a elRey de França respondeo quando lhe sobre elle stpreveram que era dizerlhe como ho infamte dom Pedro seu avo cayra em tall caso que por elle lhe foram todos seus beens comfyscados para a coroa, e que ysto sentyra mais qu'a tirarlhe Vos'Alteza como fora Rey, merçee que lhe elRey que Deus aja cada ano fazia, a quall era merce e satisfaçam pos descareguo de sua conciencia porque nem das bens moveis e de raiz que fycaram de seu avo em Purtuguall nem em Arraguam nunqua lhe fora dado partylha, nem de cousas que fycase de seus tios, e por aquy m[u]ytas estoreas deste negoçio que seriam larguas pera estprever e em comclusam que me pidia que stprevese a Vos'Alteza que quysese oulhar tudo e fazerlhe merce pois elle era tall que sempre avya de reconheçer e servir ho que devya a coroa de Portuga[l].
> Eu lhe respondy algũas boas rezõees que hy ha pellas quaees elle nom podia soceder na casa de seu avo, all[em] do caso em que cayra, e asy que os sobrinhos nom podiam erdar os tios senom quando o elles faziam seus erdeiros e que porem eu faria sa[ber] a Vos'Alteza todo ho que m'elle dizia. Veya Vos'Altez se lhe quer mandar diso dar mais algũa rezam e stprevame o que se lhe digua porque me parece que elle faz fundamento de meter ainda neste requerimento mais rogadores. De Bruxelas a bj d[ias] de ffevereiro de 1517.
> Criado e feitura de Vosa Alteza
> Pero Correa
>
> *Adresse :* A el rey noso senhor
> *Apostille :* ///// [C]orea sobre o que lhe fallou monsur de Rabastẽ.

Une lettre du 20.XII.1505 de Tomé Lopes concernant Philippe de Clèves est portée manquante à la Torre do Tombo depuis 1949 (Corpo cronológico, I-V-63). D'après le catalogue : « carta de Tomé Lopes dando parte a S.M. ter chegado a Castella Mr. de Ravastem por parte de elRey de França, pedindo ao mesmo senhor não fizesse a sua jornada por mar, remetendo-lhe os mayores senhores do reino para segurança de sua pessoa ».

À la lettre de Pero Correia du 6 février fait suite une lettre de Philippe de Clèves du 11 mars 1517, dont je n'ai pas le texte sous les yeux en écrivant ces lignes.

Sur les réclamations de Philippe de Clèves au début du règne de D. Manuel, *cf.* une lettre de Fuensalida [n. 40], p. 81 (aux RR.CC., de Fribourg, 11.VIII.1498).

[37] Sur la lettre de Münzer, *cf.* la mise au point sagace de Luís de Albuquerque, *Os guias náuticos de Munique e Évora*, Lisbonne, 1965, pp. 104-106, 108-112. Sur des négociations de Diogo Fernandes Correia à Augsbourg, en août 1493, que Jansen et Polnitz donnent pour liées

du grand négoce allemand avaient certes eu vent de la découverte, et dans la lettre de Münzer il est question, non pas des Indes telles que D. João II les cherchait (recherche qui était ajournée depuis 1489), mais de l'Asie orientale, que Colomb croyait avoir touchée.

Sur les relations entre D. João II et Maximilien Ier, un document apporte le reflet des inquiétudes portugaises de 1494. Au printemps de cette année-là, Diogo Fernandes Correia se rendit à Cologne pour établir les clauses d'un traité d'« alliance, union, amitié, fraternité et intelligence » que Maximilien signa le 23 juin. Il y était déclaré que les contractants « ne permettront de faire ni ne souffriront que soit fait injure ni violence, guerre, intimidation ni tourment à l'un d'eux, mais s'aideront et se secoureront l'un l'autre contre tous, excepté que le Roi des Romains et l'archiduc [Philippe le Beau, son fils] ne seront pas tenus d'assister, aider ou secourir ledit roi de Portugal contre le roi de France, ni pareillement ledit roi de Portugal ne sera tenu d'assister lesdits Roi des Romains et archiduc contre le roi d'Angleterre ».

Des deux cas d'exception où la clause mutuelle ne jouerait pas, la première — un conflit franco-portugais — semble n'être qu'une référence de pure forme au traité de paix de Senlis passé en mai 1493 entre le Habsbourg et Charles VIII. Le second — un conflit entre Maximilien et Henry VII — était d'actualité, puisque les complaisances témoignées à Perkin Warbeck tendaient les rapports du Roi des Romains avec Henry VII.

Un autre article du texte stipulait que, si l'un desdits princes demandait « aux autres ou à l'un d'eux » secours de gens de guerre pour la défense de ses royaumes, pays, terres et seigneuries, ou pour « contrarier un autre sien ennemi (*para anojar outro seu inimigo*) », l'autre ou les autres seraient tenus d'envoyer dans les deux mois suivants la requête « un bon nombre de gens armés et équipés ». Le requérant prendrait à sa charge les frais du corps expéditionnaire à compter de son embarquement sur mer, selon la coutume des pays où il irait guerroyer. Le butin fait par les capitaines et les gens d'armes du requérant serait réparti selon les usages dudit pays [38].

---

au projet, on souhaiterait disposer de la documentation qu'ils ont invoquée de façon peu claire (Max Jansen, *Jacob Fugger der Reiche*, I, Leipzig, 1910, p. 197 ; Götz Freiherr von Pölnitz, *Jakob Fugger,* 2 vols., Tübingen 1949 et 1951, I, p. 48, II, p. 18).

[38] Copie quelque peu fautive dans le ms. B.N. Paris, Portugais 20, pp. 60-66 : « Capitulos de pazes do emperador Maximiliano e Felipe seu filho com el Rei Dom Joham o 2° de Portugal ». Un résumé dans Krendl, p. 171 (avec deux références d'archives au séjour de Diogo Fernandes Correia à la cour de Maximilien, p. 166, n. 4, p. 171, n. 32). Le texte est publié en transcription et en fac-similé dans Manuela Mendonça M. Fernandes, « Alguns aspectos das relações externas de D. João II », dans *Congresso Internacional Bartolomeu Dias e a sua Época*, I, [pp. 333-358], pp. 348-358 (quelques menues erreurs de lecture, ainsi p. 349, l. 22 lire *retornar* et non *retomar,* p. 350 au lieu de *savíveis (?),* lire *servidores.* Dans le texte un regrettable lapsus p. 346, avant-dernière ligne : *Castela* au lieu de *França,* change la signification du traité !). [En 1494, Martin Behaim est envoyé par D. João II à Philippe le Beau. F. W. Ghullany (?), *Geschichte des*

La promesse mutuelle d'un envoi de troupes était bien plus opportune pour le Portugal que pour l'Empereur. Si on considère les ressources humaines, elle ne pouvait même jouer qu'à sens unique. D. João II, alors que l'Europe avait les yeux distraits par l'imminence des guerres d'Italie, redoutait un mauvais coup des Rois Catholiques. Établi à son initiative, le traité de Cologne était évidemment dirigé contre la seule puissance qui n'y fût pas nommée, l'Espagne. On a pensé qu'il ne prit pas effet parce que les accords signés quelques jours plus tôt à Tordesillas venaient, en écartant le risque d'un affrontement luso-castillan, de le rendre inutile [39]. Nous venons de voir que les traités du 7 juin 1494 ne réglaient dans le principe, et à terme, qu'une des faces de la rivalité entre Portugal et Castille. L'explication n'est donc pas la bonne.

Dans le jeu, pauvre en atouts internationaux, du roi de Portugal, la carte du cousin Maximilien n'est pas tout à fait sûre. D. João II n'ignore pas, sans parler des faiblesses de son caractère, les prétentions de l'Empereur contraires à ses desseins. Maximilien nourrit depuis longtemps des rêves de revendications ibériques. Il avait demandé naguère pour lui-même la main de l'infante D. Isabel ; il négocie présentement pour son fils l'archiduc Philippe la main de sa sœur l'infante D. Juana, et pour sa fille Marguerite d'Autriche un mariage avec D. Juan, le seul fils des Rois, et l'héritier des couronnes d'Espagne. Il se pose, parallèlement, en héritier de la maison d'Avis. À la mort de l'infant D. Afonso, il a signifié à D. João II qu'à titre de son plus proche parent (sa mère était la sœur de D. Afonso V) il considère le trône de Portugal lui revenir [40]. Les deux moines mandés à Setúbal par les Rois Catholiques ne manquent pas, en dénonçant le péril que représenterait la désignation de D. Jorge, d'agiter l'épouvantail.

> « Il se pourrait que quelque roi ou prince étranger, voyant la déclaration et serment en vue de la succession de D. Jorge, puisqu'elle ne peut ni de droit ni de bonne conscience lui revenir, dise et suppose qu'à lui appartenait la succession de ce royaume ; ainsi, que le Roi des Romains, qui est fils légitime de l'Impératrice la feue sœur du roi D. Afonso votre père, que Dieu aie, ou quelques autres étrangers de sang royal [portugais] prouvé que la succession leur appartient, la réclament devant le Pape ou se mettent à la conquête avec la main armée, requérant aux princes chrétiens de les aider à obtenir leur justice, ce dont il n'y aurait rien à attendre que maux, pillages, morts, troubles et désordres, etc. (...). Et ce qui donnerait le plus de peine au Roi et à la Reine [Catholiques] serait, si quelque mariage [espagnol] se contractait

---

Seefahrers Ritter Martin Behaim, Nuremberg 1853, p. 74, pense qu'il est venu demander l'appui de Maximilien pour que D. Jorge succède au trône. Mais par « fils du roi » on peut aussi entendre Philippe le Beau (selon Ghullany, *ibid.*), *cf.* Lettre de Martin Behaim, de ... en Brabant, du 14.III.1494, allant vers Lisbonne (doc. XI), mais il a dû être envoyé en 1493.]

[39] Manuela Mendonça M. Fernandes, *l.c.*, p. 347.

[40] *Cf.* sa déclaration à Fuensalida, dans la lettre de ce dernier aux Rois Catholiques, de Fribourg, 4.VII.1498, *Correspondencia de Gutierre Gomez de Fuensalida, embajador en Alemania, Flandres e Inglaterra, 1496-1509*, éd. Berwick y Alba, Madrid, 1907, p. 55.

avec le Roi des Romains ou quelque autre des princes étrangers et qu'il dise la succession lui appartenir et requière pour cela leurs Altesses, (...) d'un côté elles souffriraient de ne pouvoir conserver l'amitié qu'elles ont avec votre royale personne, et de l'autre il serait nécessaire, selon Dieu et la bonne conscience, d'aider à la vérité et à la justice, et comme Votre Altesse le sait, ces inconvénients-là et beaucoup d'autres se pourraient ensuivre de cela. [41] »

Les Rois feignent devoir soutenir une candidature de Maximilien au nom de la légitimité et du christianisme. Le double mariage prévu entre leurs enfants dessine à cette menace un sous-entendu concret. En prévoyant que des troupes impériales stationnent au Portugal pour le protéger d'une invasion, le traité de Cologne ramène le cas de figure d'un concours armé espagnol à une campagne militaire de Maximilien pour succéder à D. João II à ce qu'il est, un chantage diplomatique. Il paraît évident que les Rois n'auraient pas toléré que l'Empereur devînt roi de Portugal, ni davantage l'archiduc Philippe. Le traité de Cologne procure à Maximilien une nouvelle occasion de manifester pour les affaires de la Péninsule un intérêt que les Rois ne verraient pas d'un bon œil [42]. Pour D. João II, il aura été un de ces contrats d'assurance que la diplomatie instrumente, mais qui sont voués à rester lettre morte dès lors qu'évoluera la conjoncture particulière pour laquelle ils ont été conçus. Les propos sybillins de Garcia de Resende semblent avoir été écrits à ce propos.

« Comme en ce temps, entre les rois de Portugal et de Castille il y eut des causes et des choses qui paraissaient de rupture, le Roi, outre les liaisons qu'il affichait avec la France, ordonna dans le royaume et à l'extérieur de faire de grands et dissimulés apprêts, qui pour se garantir de la guerre, qu'il désirait éviter à cause de sa maladie, lui profitèrent beaucoup. [43] »

En mars 1495, Maximilien Ier adhéra à la Sainte Ligue montée par Ferdinand le Catholique contre Charles VIII. Non par simple alignement sur la politique espagnole, mais en raison de la crainte de voir la France dominer en Italie. Ainsi, comme il était advenu à plusieurs reprises dans les années précédentes, la difficulté majeure qui obérait la solidarité de D. João II et de Maximilien n'était pas dans un choix entre celui-ci, D. Jorge ou D. Manuel, mais tenait aux relations, conflictuelles inévitablement, entre les deux alliés dont le Roi de Portugal avait besoin contre l'Espagne, le Habsbourg son

---

[41] Rapport des deux Dominicains [n. 29], p. 415.

[42] C'est un avis de cet ordre qu'exprime H. Wiesflecker, *Kaiser Maximilian I. Das Reich, Österreich und Europa an der Wende zur Neuzeit*, V, Munich, 1986, p. 449, sur la « mission » de Münzer auprès de D. João II un an et demi plus tard, mission dont la substance diplomatique nous échappe, le voyageur nurembergeois n'en ayant dit mot dans son *Itinerarium*.

[43] Resende, ch. 164, p. 240.

parent, avec la puissance économique des Flandres et de l'Allemagne du Sud derrière lui, et le Valois qui était, de cœur, son meilleur soutien.

III

Les relations du Portugal avec la France de Charles VIII ont été beaucoup plus étroites que ne le laisseraient supposer les quelques documents qu'on connaît. Le traité de Montemor-o-Novo de janvier 1485 épurait le contentieux relatif à la course, et ouvrait la voie à un développement de l'entente politique entre les deux pays [44]. Il ne fit pas disparaître les attaques dont étaient victimes les bâtiments portugais, mais il facilitait le règlement des litiges dans un esprit de coopération, entretenu par l'utilité pour la France d'avoir un allié sur le flanc de l'Espagne. En 1492, une caravelle qui rentrait de la Mine chargée d'or ayant été capturée par des Français, D. João II réagit avec rudesse : dix grandes nefs françaises au mouillage dans le port de Lisbonne furent saisies, et il envoya Vasco da Gama saisir celles qui se trouveraient à Setúbal et dans les ports de l'Algarve ; des mesures analogues furent prises à Porto et à Aveiro. Charles VIII fit promptement restituer la caravelle et toute sa cargaison, « sans y manquer un doublon » [45].

Ni la réaction très vive du souverain portugais, ni la paix de Barcelone, ni le bref conflit franco-habsbourgeois de 1492-1493 n'altérèrent les bons rapports de Charles VIII et de D. João II [46]. Charles semble avoir éprouvé pour

---

[44] Sur les actes et leur date, *cf.* J. Aubin, « Duarte Galvão », p. 53, n. 42 (*L. & A.*, I, p. 19, n. 42). Confirmation de la date dans Joaquim Veríssimo Serrão, *Itinerários de El-Rei D. João II*, Lisbonne, 1975, pp. 159-161, et dans João Pedro Ribeiro, *Indice chronologico dos documentos mais notaveis que se achavão no Archivo da Illustrissima Camara da cidade do Porto (...) no anno de 1795*, éd. J. Pinto Ferreira, Porto, 1951 (Documentos e Memórias para a história do Porto, XX), p. 208 (« Livro das vereações, 1484 », f. 32v-33, sous le 19.II.1485). *Cf.* aussi A. Spont, « La marine française sous le règne de Charles VIII », dans *Revue des questions historiques*, LV (1894/1), [pp. 387454], p. 388. Sur la prise des « galères de Flandres » vénitiennes par des corsaires français en 1485, *cf.* Pina, ch. 21, pp. 67-68 ; Resende, ch. 59, pp. 91-92. Sur le corsaire breton Coëtanlem, un temps au service portugais, *cf.* Spont, *l.c.*, pp. 392-394 ; [Henri Touchard, *Le commerce maritime breton à la fin du Moyen Âge*, 1967, pp. 292, 359, 360, 368, 372 ;], et en dernier lieu, l'article bretonnant, où il faudrait mettre de l'ordre, de Robert Omnes, « Yan Koatanlem, amiral de Portugal et son neveu Nicolas », dans J.-M. Massa, éd., *La Bretagne, le Portugal, le Brésil, échanges et rapports*, *s.l.* [!], 1973, pp. 79 *sq.* Les bâtiments armés en course par Louis II de la Trémoille et sa femme Gabrielle de Bourbon hantaient les côtes du Portugal, ainsi en 1491 : *cf.* le document du 10.XI.1491 publié par Marchegay, *Recherches historiques sur le département de la Vendée*, II, Napoléon-Vendée, 1865, pp. 24-26 (d'où Spont, p. 452).

[45] Resende, ch. 146, p. 213.

[46] L'information marchande transmise à Moscou par la Hanse, de Reval en juin, et de Lübeck en juillet 1493 [soit après la signature du traité de Senlis] (Krendl [n. 34], p. 169, n. 27), d'un soutien de D. João II à Maximilien dans ce conflit est à interpréter modérément.

D. João II une vive admiration, si l'on on croit un dit rapporté par Garcia de Resende suivant lequel, voyant se dresser contre lui, dans son expédition d'Italie, la coalition de la majeure partie de la Chrétienté, il aurait déclaré que, pour défaire tous ces ennemis, il n'avait besoin que d'être avec le roi de Portugal son frère, et qu'ils suffiraient à eux deux pour conquérir le monde [47].

C'est dans ce contexte que se place un épisode énigmatique sur lequel la clarté reste à faire. En juin 1493, arriva à Torres Vedras René de Châteaubriant, seigneur du Lion d'Angers,

> « en compagnie de nombreux fidalgos, gentilhommes et de fort bel arroi, et de beaucoup d'autres gens de qualité, de nombreux serviteurs, avec grand train de table, et une excellente chapelle de nombreux et bons chanteurs (...). Venu de sa propre initiative, (attiré) par la grande renommée du Roi (...) il désira le voir et le servir, et se vint offrir pour l'aller servir avec trois cents lances dans la guerre d'Afrique ».

D. João II, qui n'avait pas dans l'immédiat besoin de ce concours, le combla d'attentions, le nomma comte de Guazava, au royaume de Fez, et lui octroya, avant qu'il ne reparte, en août, une rente annuelle de deux mille doublons, à compter du 1er janvier 1494 [48].

> « Il prit congé du Roi à Torres Vedras avec beaucoup de contentement, et aussi tous ceux de sa compagnie, et lui avec l'intention de se faire prêt à venir servir le Roi comme il le lui avait dit. À cause des grandes guerres qui eurent lieu aussitôt en France il ne put venir, comme il y était décidé. Cependant de France, il écrivait maintes fois au Roi de le tenir pour son serviteur, et qu'il l'aurait toujours pour tel quand cela conviendrait à son service. De ceux-là, le Roi en avait en beaucoup de pays, qui recevaient secrètement de lui de nombreuses grâces, et de qui il recevait nombre d'avis fort nécessaires à son service et état, et au bien de ses royaumes [49]. »

---

[47] Resende, ch. 154, p. 220.

[48] Pina, ch. 67, p. 187 ; Resende, ch. 169, pp. 245-246, plus détaillé, légèrement différent. A. Braamcamp Freire, *Brasões da Sala de Sintra*, III, Coïmbre, 1930, pp. 340-342. Pierre de Cenival, « René de Châteaubriand, comte de Guazava au royaume de Fez, 1493 », dans *Hespéris*, XIX (1934), pp. 27-37. Des deux *cartas régias* du 11.VIII.1493 octroyées à Châteaubriant, des extraits ont été publiés par Braamcamp Freire, le texte en son entier par Cenival.

L'une nomme Châteaubriant comte de Guazava, avec donation de ladite *vila* et de ses terres « qui est au pays d'Afrique et royaume de Fez de notre conquête » (Cenival, p. 43 : le territoire de la tribu des Ghezaua, à l'est d'Alcacer-Quebir), et, pour ce qu'elle est aux mains des Infidèles, rente (*assentamento*) sur les revenus royaux de 2000 couronnes de 120 réaux la couronne. Cette *carta* a été republiée par Silva Marques, III, n° 274, pp. 406-407, qui a ignoré l'édition Cenival.

L'autre *carta* nomme Châteaubriant « capitaine principal de toutes les personnes et gens que vous amènerez et qui viendront avec vous de ces pays de France et d'Allemagne et terres de là, qui seront celles que vous lèverez par notre écrit ». Les frais de solde et de transport par mer seront réglés par les officiers du Roi « selon notre coutume de Portugal ».

[49] Resende, ch. 169, pp. 245-346.

Cette réflexion a induit à supposer que D. João II utilisa René de Châteaubriant comme espion à la cour de Charles VIII [50]. On a identifié ce seigneur angevin [51], oublié de la mémoire historique, ce qui fait que les honneurs dont l'entoure le Roi ont quelque chose d'insolite. Châteaubriant n'est ni le premier ni le dernier gentilhomme étranger qui mette son épée au service du Portugal pour la sainte cause du combat contre l'Islam. Mais le relief donné à son séjour à Torres Vedras par les chroniqueurs, l'élévation, si exceptionnelle de la part de D. João II, au titre comtal, et d'autres éléments des deux diplômes d'août 1493, laissent supposer que l'affaire pourrait n'être pas si simple.

Il ne sera pas question de mener ici sur René de Châteaubriant l'étude biographique que mériterait cet intéressant personnage, laissé dans l'ombre de la branche illustre de sa lignée, qui est alors celle des Laval, et à qui on aimerait rendre vie dans le milieu social qui fut le sien. Presque quadragénaire (il est né en 1439) [52], il a fait le pèlerinage de Jérusalem, et a été armé sur le lieu même chevalier du Saint-Sépulcre, dans la nuit du 22 au 23 août 1486 [53]. Depuis lors, il s'est plusieurs fois offert, par écrit, à venir prendre part à la guerre au Maroc, avec sa maison [54]. Il ne figure pas dans les listes de seigneurs étrangers qui ont participé à la guerre de Grenade. Pourquoi se présente-t-il en juin 1493, à Torres Vedras, où sa venue va se révéler intempestive ? Aurait-il reçu peu auparavant une réponse positive à ses offres ? Les développements de la découverte de Colomb changent-ils les plans marocains de D. João II ? Et comment expliquer les honneurs dont est couvert le seigneur des Roches-Baritaud et du Lion d'Angers, « conseiller et chambellan du Roi de France » ?

On constate, sans être à même d'en tirer des enseignements particuliers, que son parentage s'étend à la confluence des amitiés étrangères cultivées

---

50 Braamcamp Freire, *l.c.*, p. 342.

51 Aux restitutions de noms de lieux de ses nombreux titres et domaines par Braamcamp Freire, on doit préférer celles de P. de Cenival, *art. cit.*

52 Le mariage de ses parents, Théaude de Châteaubriant et Françoise Odart, baronne de Longny au Perche, avait eu lieu en août 1438 (le P. Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France*, VIII, Paris, 1733, p. 706 (reprenant Du Paz, lui-même informé par Scévole de Sainte-Marthe). Son cadet François meurt en décembre 1535, âgé de quatre-vingt-seize ans (abbé A. Angot, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Laval, 1900, p. 574), donc né en 1440, ce qui place la naissance de René en 1439.

53 Comte Couret, *Notice historique sur l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours, 1099-1905*, Paris, 1905, pp. 322-323. Béatrice Dansette, « Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte : une pratique de la « Dévotion moderne » à la fin du Moyen Âge ? Relation inédite d'un pèlerinage effectué en 1486 », dans *Archivum Franciscanum Historicum*, LXXII (1979), [pp. 106-133, 330-428], p. 378.

54 *Carta régia* de D. João II du 11.VIII.1494, dans *Brasões*, p. 341 ; dans Cenival. Pina, ch. 67, p. 187.

5

par D. João II [55]. Marié à une Estouteville, dans une grande famille d'officiers royaux [56], il donne, environ le temps de sa venue au Portugal, la main de sa fille aînée Charlotte de Châteaubriant à Henri de Croy [57]. Par son entrée dans la famille des Croy et des Luxembourg, Charlotte devient la belle-sœur de l'évêque de Thérouanne, qui meurt en Chypre en 1495, retour du pèlerinage en Terre-Sainte, et de Chièvres, le futur mentor du jeune Charles Quint ; la cousine par alliance de Philippe de Clèves [58] (ce pourquoi, sans doute, dans un des diplômes à Châteaubriant, D. João II fait allusion à « quelque parenté (*divido*) entre nous ») ; et la petite-cousine de feu lord Scales, venu en ambassade au Portugal en 1486, et aux côtés duquel, cette même année, Henri de Croy avait pris part à la guerre de Grenade [59].

Selon les termes de la lettre royale qui le nommait capitaine des levées à effectuer « aux pays de France et d'Allemagne et terres de là », il est clair que Châteaubriant n'aurait à revenir au Portugal que sur appel de D. João II, et pour une campagne au Maroc (*passagem*, l'expression consacrée) :

> « Avant le temps de notre passage nous vous le ferons savoir par notre lettre, assez de temps avant que vous puissiez, vous, et que ceux que vous aurez à amener et (qui) auront à venir avec vous puissent se faire bien prêts. »

---

[55] Cenival a relevé (p. 31), un lien plus ancien avec le Portugal. Selon un chroniqueur du Perche du XVIIIe siècle, sous D. João Ier, le bisaïeul maternel de Châteaubriant, Louis de Longny (maréchal de France en 1412) « fut en Portugal et en ramena en Perche les seigneurs de la Rivière et de Vasconcelles » [*i.e.* Ribeiro et Vasconcelos].

On laissera au rang de l'anecdotique le fait que Robert d'Estouteville, beau-père de notre Châteaubriant, ait été une des autorités qui accueillirent D. Afonso V lors de son entrée à Paris, en novembre 1476 (Journal de Jean de Roye, éd. Mandrot, Paris, 1895, II, p. 27 ; cité par J. V. Serrão, *Itinerários*, [n. 44], I, p. 122).

[56] Sa femme Hélène d'Estouteville est petite-fille, nièce, fille et tante de prévôts de Paris, (Anselme, VIII, p. 99 ; la Chesnaie-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse*, VII, pp. 576-579).

[57] Le contrat de mariage du 1.IX.1494 est conservé aux archives de Beaumont (*cf.* G. Dansaert, *Guillaume de Croy Chièvres*, Bruxelles, s.d., p. 26. Aux mêmes archives, titres sur René de Châteaubriant, *cf.* Gachard, *Compte rendu des séances de la commissiom royale d'histoire*, [1ère série], XI/1 (Bruxelles, 1846), p. 182). Naîtront deux fils, en 1496, l'aîné, Philippe II de Croy, qui sera le premier duc d'Arschot, et le second, Guillaume, né en 1497/1498, qui sera le très contesté archevêque de Tolède (mort dès février 1521) imposé par son oncle Chièvres.

[58] La mère de Philippe de Clèves, D. Brites, fille du régent D. Pedro, était sœur cadette de D. Isabel, mère de D. João II. Françoise de Luxembourg, femme de Philippe de Clèves, était la cousine germaine d'Henri de Croy.

[59] La mère d'Edward Woodville, lord Scales, Jacqueline de Luxembourg, était la sœur du connétable de Saint-Pol, lui-même grand-père maternel d'Henri de Croy. Sur l'ambassade de lord Scales, oncle d'Henry VII Tudor, à Lisbonne, *cf.* J. Aubin, « D. João II et Henry VII » [*supra* n. 1], p. 173 (*infra*, p. 85). Une lettre de Henry VII aux Rois Catholiques, du 5.III.1486, leur recommandant Henri de Croy a été publiée par Calmette, « La politique espagnole dans l'affaire des barons napolitains », dans *Revue Historique*, 110 (1912), doc. IV, à la p. 241.

Toutefois, eu égard aux accointances françaises et bourguignonnes du comte de Guazava [60], et aussi aux dispositions, un an plus tard, du traité de Cologne qui prévoit l'envoi de secours dans les mêmes conditions pécuniaires, on est en droit de se demander si la venue du baron angevin à Torres Vedras, avec une suite importante et pompeuse, à un moment difficile pour D. João II, n'est qu'une initiative de paladin fortuné en mal d'activité guerrière. Comme pour un D. Pedro da Silva, que nous allons voir à Jérusalem et en Italie, comme pour un lord Scales, qui allait batailler contre les Nasrides avec mission, au passage par Lisbonne, de relancer un projet diplomatique, religiosité chevaleresque et liens familiaux ne se combinent-ils pas aux démarches de la *realpolitik* du moment ?

Suivant Garcia de Resende, la guerre dans laquelle se trouva aussitôt engagée la France empêcha le seigneur du Lion d'Angers de revenir au Portugal. Mais est-ce bien la descente vers Naples (à laquelle on n'a pas trouvé trace de sa participation) qui l'empêcha, ou bien est-ce D. João II qui fut retenu d'entreprendre « le passage », condition de son rappel ? Quant à leur correspondance, qui ne relevait certainement pas de l'espionnage, elle n'aura pas duré plus de deux ans. Châteaubriant survécut de longues années à D. João II [61]. Pour autant qu'on sache, il n'y eut pas de corps français associé au projet de « passage » de D. Manuel de 1500-1501. La conjoncture politique, avec la mort de D. João II, s'était modifiée.

Le bruit prit substance, au mois de mai 1494, d'une coopération navale portugaise à l'expédition française contre le royaume de Naples. Le 1er mai, les ambassadeurs de Pietro de Medicis en France écrivaient :

> « (les Français) ont envoyé au Portugal, à ce qu'on dit, pour avoir environ trente navires plats, de ceux que le roi de Portugal utilise pour mettre des gens en Berbérie. S'ils les obtiennent, cela leur viendra fort à propos. Mais il y a ici des gens qui doutent que le roi d'Espagne ne l'en empêche » [62].

---

[60] Ces dernières s'inscrivent certainement dans le réseau des liens des Luxembourg avec la maison d'Anjou, sur lesquels il n'y a pas lieu de s'étendre ici. Signalons seulement qu'à peu près en même temps la fille de notre Châteaubriant et sa nièce Charlotte d'Estouteville prennent pour mari l'une Henri de Croy et l'autre Charles de Luxembourg ; les deux cousines germaines épousent deux cousins germains. Isabelle de Croy, tante d'Henri, a épousé un Guyon d'Estouteville.

[61] M. Jacques Saillot a eu l'obligeance de me signaler un aveu de 1505, rendu à René de Châteaubriant pour des terres de Challain, dont il était seigneur, aveu mentionné par le baron de l'Esperonnière dans son *Histoire du canton de Candé*, 1888, p. 529 ; il ressort d'un autre document cité dans le même ouvrage que notre Châteaubriant n'était plus en vie en 1517.

[62] Guidantonio Vespucci et Pietro Caponi à Pietro de' Medici, de Lyon, 1.V.1494, dans Canestrini, et Desjardins, éd., *Negociations de la France avec la Toscane*, I, Paris, 1859, p. 381. *Cf.* déjà une lettre de Francesco della Casa au même, de fin avril, *ibid.*, p. 293. On notera que les quelques lignes consacrées au soutien de D. João II à l'expédition d'Italie par le comte de Santarém (*Quadro elementar*, III, Paris, 1843, pp. 162-163, d'après Faria e Castro, *Hist. geral de Portugal*, T. VIII) sont erronées.

Le 8 juin, ils confirmaient :

> « On a réponse du roi de Portugal. Il met à la disposition du roi de France dix de ces bâtiments qui s'utilisent pour mettre des chevaux à terre, et en outre trente caravelles, quatre grosses nefs, trois cents navires légers» [63].

Selon la même lettre, Ferdinand le Catholique avait promis à Charles VIII de fournir en Sicile abri et vivres aux Français, « ce qui était une des grandes pensées du moment, car ils n'auraient pas de lieu où s'avitailler à moins d'en prendre un ». Cette information était inexacte. Les Français firent la demande à ce moment-là, et essuyèrent peu après un refus de Ferdinand. Quant au prêt de vaisseaux portugais, à la mi-juin, l'ambassadeur florentin à Rome faisait écho à l'information lyonnaise : D. João II offrait à Charles VIII dix caravelles et quatre nefs de plus que celles demandées. Alexandre VI, interrogé par l'ambassadeur, lui apprit que le roi de Portugal, cependant, ne concourrait à la dépense ou à l'entreprise ni avec de l'argent ni avec une escadre [64].

Couvert du nom de prêt, ce concours naval, si les informations sont exactes, eût représenté une part numériquement importante de la marine portugaise. D. João II ne pouvait évidemment aller au-delà de la fiction d'une non-intervention sans s'exposer au risque d'une dangereuse réaction de Ferdinand, qui au printemps 1494 n'avait pas encore dévoilé ses batteries, mais qu'il pratiquait depuis trop longtemps pour ne pas se méfier. Il n'y a point d'indice, d'ailleurs, que ces promesses d'aide technique à l'expédition de Naples se soient concrétisées. L'abandon de la croisade contre le Turc les privait de justification.

Un lien plus puissant que « l'entreprise de Constantinople » attachait D. João II à la cause française. Il ressort de témoignages concordants que Charles VIII s'était engagé à reconnaître D. Jorge comme roi de Portugal, voire à se porter, le cas échéant, en protecteur de sa minorité. Lorsque le bruit courut à Venise en juin 1495 (d'ailleurs bientôt démenti) que D. João II était mort, il se dit qu'il avait testé en faveur de D. Jorge, « (placé) sous le gouvernement et la protection du roi de France » [65]. La rumeur faisait écho à une autre démarche de la diplomatie joanine, dans les mois précédents, pour obtenir du Pape, grâce aux pressions de Charles VIII, la légitimation du bâtard royal portugais.

---

[63] Les mêmes au même, *op. cit.*, p. 401.

[64] Puccio Pucci à Pietro de' Medici, de Rome, 16 juin 1494, *op. cit.*, p. 495.

[65] « (...) in governo tamen e protectione dil Re de Franza, non havendo, nominato el Re de Spagna suo parente et vicino, però che Portogallo è in mezo di la Spagna », Marino Sanuto, *La spedizione di Carlo VIIIl in Italia*, éd. Fulin, (= *Archivio Veneto*, III, Venise, 1873), p. 377. La nouvelle venait par des lettres de Barcelone. Elle fut infirmée par des lettres de Burgos du 29.V, reçues à Venise le 22.VI (Sanuto, *Spedizione*, p. 409).

IV

Dans les heures dramatiques des 12 et 13 juillet 1491, où l'on avait espéré voir l'infant D. Afonso sortir du coma où le plongea sa chute de cheval, D. Pedro da Silva, commandeur de l'Ordre d'Avis, avait été un des fidalgos qui firent vœu de pélerinage à un sanctuaire pour la guérison du prince. En accomplissement de ce vœu, D. Pedro se rendit à Jérusalem. Non point sur le champ (*logo*), comme l'a écrit romantiquement Garcia de Resende [66] : il était à Venise au printemps 1492, et n'embarqua qu'en juin [67]. Au retour, après s'être attardé en Italie de longs mois, durant lesquels ses déplacements seraient à pister (on sait qu'il était attendu à Naples) [68], il regagna le Portugal, via Barcelone, en juin 1493 [69]. Le pieux voyage s'était doublé d'affaires terrestres.

D. Pedro da Silva eut-il part, comme on l'a supposé, à la rédaction de la deuxième bulle *Inter coetera*, qui corrigeait en un sens moins défavorable au Portugal la non moins fameuse première bulle *Inter coetera* du 3 mai, écrite hâtivement, deux semaines seulement après que des avis reçus d'Espagne aient confirmé les succès de l'expédition transatlantique de Christophe Colomb ? Les critiques s'accordent que la deuxième aurait été antidatée au 4 mai, alors qu'elle n'avait été émise qu'en juin [70]. En juin, D. Pedro était sur la route de Portugal. Il reste possible que conjointement à des dignitaires portugais de la Curie, ou en résidence à Rome, il ait fait observer que la bulle du 3 mai ne tenait pas compte des îles atlantiques occupées par les Portugais.

---

[66] Resende, ch. 132, p. 195. D'autres fidalgos avaient fait vœu de pélerinage à des sanctuaires plus accessibles.

[67] *Cf.* les lettres de D. Fernando, roi de Naples, à son ambassadeur à Venise et à D. Pedro, du 30.IV.1492, dans F. Trinchera, éd., *Codice aragonese o sia lettere regie, ordinamenti e altri atti governativi de' sovrani aragonesi in Napoli riguardanti l'amministrazione interna del reame e le relazione all'estero*, II/1, Naples, 1868, pp. 87 et 88, n°s 101 et 102. Les galères du pélerinage appareillaient pour Jaffa en juin.

[68] Selon la lettre de D. Fernando du 30 avril, il était attendu à Naples à son retour de Terre Sainte.

[69] *Merced* d'Isabel la Catholique du 7.VI.1493 (les Rois se trouvaient alors à Barcelone, *cf.* A. Rumeu de Armas, *Itinerarios de los Reyes Católicos 1474-1516*, Madrid, 1974, p. 204), lui octroyant cent *castellanos* d'or et deux mules avec tout leur harnachement, plus celui d'une mule offerte par la princesse de Portugal (c'est-à-dire D. Isabel, veuve de l'infant D. Afonso), *cf.* A. et E. A. de la Torre, éd., *Cuentas de Baeza*, [n. 5], II, p. 185.

[70] Quant à Bernardino Lopez de Carvajal, le « Tu quis es cui multum debemus et plurimum velle debere desideramus » de D. João II dans une lettre de circonstance de 1494 (Cataldo Siculo, *Epistole*, Lisbonne 1500, (reproduction en fac-similé, A. da Costa Ramalho éd, Coïmbre, 1988) fol. f[6v], peut être interprété autrement qu'à preuve d'intervention sur ce point-là.

La deuxième bulle qui, sous la même appellation, se substituait à la première excluait ces îles de la découverte atlantique espagnole, et plaçait la démarcation à cent milles à l'ouest des archipels du Cap-Vert et des Açores. Mesure de bon sens, rectification d'un oubli, qui n'appelait pas de négociations à un niveau extraordinaire, et pour laquelle D. Pedro n'avait d'ailleurs pas de mandat.

Non seulement Alexandre VI allait être laissé en dehors des discussions bilatérales qui aboutirent aux traités de Tordesillas, mais il y eut de la part du Portugal, dans les mois qui précédèrent l'émission des « bulles alexandrines » qui lui étaient si défavorables, une politique d'absence à Rome, volontaire en partie, sinon pleinement. En oubliant le Portugal, les bulles alexandrines répondaient à la froideur de D. João II envers le nouveau Pape, pour des motifs antérieurs au débat sur le partage du monde. En décembre 1492 et dans les premiers mois de 1493, les principales puissances de la Chrétienté, et plusieurs moindres, envoyèrent au pape Borgia récemment élu leur *orator de obedientia* [71]. Il n'y eut alors aucune ambassade de D. João II [72].

C'est le 31 janvier 1493 que D. João II remercia Alexandre VI de lui avoir notifié son élection. Et deux mois plus tard, le 8 mars — veille du jour où il reçut Colomb revenant de ce qu'on disait être l'Asie — que fut passée à Vale do Paraíso la lettre de créance de D. Fernando Coutinho, chargé de prononcer l'*oratio de obedientia* portugaise au nouveau Pontife [73].

Le discours que D. Fernando avait rédigé ne fut pas prononcé [74]. La peste une première fois, et une deuxième fois un naufrage, auraient empêché le bon acheminement vers l'Italie de l'ambassade du Roi. Cette justification,

---

[71] *Cf.* Burckard, *Diarium*, dans l'édition Thuasne, Paris, 1884, pp. 15 et 18 ; éd. Celani [n. 87]. Pour la période du 14.VI au 2.XII.1492, le *Diarium* comporte une lacune que le diaire d'Infessura ne pallie que très insuffisamment.

[72] De plus, le cardinal D. Jorge da Costa, *papabile* en 1492, était en très mauvais termes avec son heureux concurrent. Après le consistoire de septembre 1493, qui modifia à l'avantage de Borgia le Sacré Collège, il songea à se mettre à l'écart (Pastor, *Histoire des Papes*, trad. fr. Furcy Raynaud, V, p. 402).

[73] Ch.-M. de Witte, « Les bulles pontificales et l'expansion portugaise au XVe siècle », dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, LIII/4 (1958), p. 446, n. 2. Prieur de la Collégiale de Guimarães, D. Fernando Coutinho fut confirmé évêque de Lamego par Alexandre VI le 20.III.1493 (M. Gonçalves da Costa, *História do bispado e cidade de Lamego*, I, Lamego, 1977, pp. 236-237). Sur la lettre du 31 janvier au pape, *cf.* Tarcisio de Azcona, « Relaciones de Alejandro VI con los Reyes Católicos según el fondo Podocataro de Venezia », dans *Dalla Chiesa Antica a la Chiesa Moderna*, Rome, 1983, [pp. 145-172], p. 147.

[74] Le texte imprimé vu par Barbosa Machado (*cf. Bibliotheca Lusitana*, 2e éd., Coïmbre, 1965-1967, II, pp. 24-25) et dont on ne connaît aucun exemplaire, l'aurait été non en 1493, mais postérieurement. *Cf. Bibliografia geral portuguesa*, II. *Século XV*, éd. Acad. das Ciências de Lisboa, Lisbonne, 1942, pp. 626-628. Le vicomte da Trindade a estimé, avec beaucoup plus de vraisemblance, qu'il y a eu confusion de Barbosa Machado avec l'*oratio* de D. Fernando de Almeida.

qu'utilisa en 1495 D. Fernando de Almeida [75], ne touchait pas au fond des choses. Il y avait eu peu d'empressement de D. João II à saluer l'élévation d'Alexandre VI au pontificat. Quant à D. Pedro da Silva, il n'était pas de sa mission de 1492, décidée avant la mort d'Innocent VIII, de le saluer officiellement. Le Roi, certes, aurait pu lui adresser de nouvelles instructions, mais il n'en fit rien. La promulgation des « bulles alexandrines » survint au moment où les circonstantes avaient retardé l'exécution des devoirs tardifs confiés à D. Fernando de Almeida. Tandis que les marchandages se déroulaient entre Portugais et Espagnols, le Roi s'accorda, vis-à-vis du Pape, un temps de réserve. En mai 1494 seulement, D. Pedro da Silva fut renvoyé en Italie, accompagné d'une escorte nombreuse, pour féliciter Alexandre VI de son élection [76], — vieille de près de deux ans —, et plus exactement avec mission d'agir en conséquence de la crise où l'intervention de Charles VIII en Italie précipitait la Papauté. Non pas que D. João II ait prétendu s'immiscer de près dans les imbroglios de la politique italienne. D. Pedro était envoyé pour obtenir du Pape la légitimation de D. Jorge.

Il arriva à Milan le 23 juillet, avec cinquante-quatre chevaux et sept chariots, félicita Lodovico Sforza du mariage de sa nièce avec Maximilien Ier, puis se rendit à Sienne où, suivant ses instructions, il s'arrêta. Il fit savoir qu'il ne gagnerait Rome que si le Pontife légitimait le fils naturel de son Roi, afin

---

[75] *Cf.* l'*oratio de obedientia*, dont tout le contenu est de rhétorique conforme aux lois du genre, qu'il prononça et fit imprimer en 1495, ainsi que l'a montré Dom de Witte, *l.c.*, p. 446, n. 2, sans pouvoir établir la date précise : entre mai (*cf.* les instructions du Roi, ci-après), et le début d'octobre (présentation des suppliques personnelles de D. Pedro da Silva). Reproduction en fac-similé et version portugaise (avec indication des éditions modernes antérieures, de Fontoura da Costa et de Joaquim de Carvalho), dans Martim de Albuquerque, éd., *Orações de Obediência, séculos XV a XVII*, Lisbonne, 1988, fascicule 4. La date de 1493 ajoutée au titre par l'éditeur est fautive.

Il y eut effectivement la peste sur le *Rainha*, commandé par Álvaro da Cunha (Resende, ch. 147, p. 214), qui devait se rendre à Rome (D. de Witte, *ibid.)* et « au Levant », et que début mars 1493 Christophe Colomb avait trouvé ancré au Restelo (Journal du premier voyage de Colomb, dans Navarrete, I, p. 164).

[76] Chez Pina, ch. 65, p. 183, et chez Resende, ch. 164, p.240, qui le démarque avec de légères variantes, la chronologie est fausse. D. João II n'a pu prendre connaissance le 16 août 1492 (Pina) ni le 17 (Resende) de l'élection d'Alexandre VI, qui eut lieu le 11 août; seulement, au mieux, de la mort d'Innocent VIII, survenue le 25 juillet. Et il n'apparaît pas, chez les deux chroniqueurs, que deux années s'écoulent entre ce moment et l'ambassade de D. Pedro da Silva, dont fournit la date le mandement de Ferdinand le Catholique aux autorités d'Aragon et de Catalogne, daté de Tordesillas, 27.V.1494, d'avoir à laisser passer librement l'ambassadeur D. Pedro da Silva, en route pour la cour de Rome, à l'aller et au retour, avec « ses gens, ses montures et bêtes de somme, étoffes, vaisselle d'argent, joyaux, espèces d'or et d'argent, esclaves et tous autres biens » (Antonio de la Torre, éd., *Documentos sobre las relaciones internacionales de los Reyes Católicos*, IV, Barcelone, 1962, pp. 460-461).

qu'il puisse hériter du royaume [77]. Sur place, les démarches effectuées au nom de D. João II par D. Diogo de Sousa, étaient combattues par Carvajal (élevé à la pourpre en septembre 1493) et par Garcilaso de la Vega, ambassadeur des Rois Catholiques auprès du Saint-Siège, qui soutenaient les droits de D. Manuel et « des autres héritiers légitimes qui étaient en Castille », c'est-à-dire les jeunes Bragance [78], que pensionnait la Reine Catholique. De son côté, le « Cardinal de Portugal », D. Jorge da Costa, depuis longtemps brouillé avec D. João II, et donc favorable à D. Manuel, travaillait à empêcher la reconnaissance en légitimité du jeune bâtard [79].

D. Pedro da Silva, refusant de se rendre à Rome tant que satisfaction ne serait pas donnée à son souverain, attendit longuement Charles VIII à Sienne [80], et l'y harangua à son passage, début décembre [81]. D. João II tenait plusieurs fers au feu. La mission de D. Fernando de Almeida, évêque de Ceuta, doit avoir eu pour objet de toucher le Pape autrement que par des pressions étrangères, par la voie de manœuvres de Curie. Des onze cardinaux auxquels furent adressées des lettres de recommandation en faveur de l'évêque de Ceuta, certains étaient du parti français, ainsi Julio della Rovere, ou le cardinal de Saint-Denis, qui reçut de D. João II une lettre cordiale, évoquant l'amitié née entre lui et D. Fernando du temps que celui-ci étudiait à Paris, et ensuite en Italie [82]. Mais la lettre la plus chaleureuse fut écrite à un des prélats de l'autre bord, le tout jeune cardinal de Valence, César Borgia. D. João II faisait appel à son crédit pour faciliter la liaison avec le Pape [83]. Lors de son précédent séjour romain, D. Fernando avait noué des liens personnels

---

77 Sanuto, *Spedizione*, [n. 65], p. 59.

78 Zurita, I/29, f. 35^{r-v} (« el obispo de Porto » ; il ne peut s'agir que de D. Diogo de Sousa, qui ne devint évêque de Porto qu'en 1495, mais se trouvait déjà à Rome).

79 *Ditos portugueses dignos de memória*, éd., José H. Saraiva, Lisbonne, s.d. [!], p. 424.

80 Pina, ch. 65, p. 183. Resende, ch. 164, p. 240, *cf.* ci-après, n. 84.

81 Sigismundo Tizio, *Historiarum Senesensium* (inédit), mention relevée sur le ms. de Sienne par Paolo Piccolomini, *La vita e l'opera di Sigismundo Tizio*, Sienne, 1903, et sur le ms. Chigi (Bibl. Vat.) par Ch. M. de Witte [n. 73], *l.c.* Charles VIII fut à Sienne du 2 au 4 décembre 1494.

82 *Cf.* Cataldo Siculo, *Epistolae*, fol. f [6^{r}]-g2^{r}. Traductions portugaises de quelques-unes dans Francisco Rodrigues Lobo, *Cartas dos grandes do mundo*, éd. Ricardo Jorge, Coïmbre, 1934, pp. 18-23. La lettre au cardinal de Parme traduite dans Américo da Costa Ramalho, *Latim renascentista em Portugal (Antologia)*, Coïmbre, 1985, p. 27.

83 Cataldo, *Epistolae*, fol f[6]^{r} : « Joannes Portugalie rex Cesari Cardinal Valentie. S. Fecit nos certiores Fernandus Almeide septensis episcopus quanta humanitate, amore charitateque a te exceptus et tractatus fuerit. Nec ea animi benegnitate virum unum sed plures tibi devinxisti, perpetuoque in posterum obnoxios redidisti. Nobis autem rem gratissimam immo gratiorem gratissima fecisti. Quapropter cum idem ad Alexandrum pontificem summum a nobis legatus mittatur. Obsecramus, quantum in nobis est, at si prius sponte tua in illum bonam servabas voluntatem nunc vero causa nostra optimam in iis que secum cum papa domino nostro agenda sunt palam exerceas. Non enim ignoramus quantum apud terrarum deum tua valeat autoritas. Nos quidem se exigente et habebimus debitas gratias et si poterimus referemus. Vale ».

avec César, dont il allait devenir dans les années suivantes un des intimes conseillers. Dès 1494, à Sienne, où il retrouva son frère D. Pedro da Silva [84], il aurait intrigué en faveur des visées des Borgia [85]. César était en bons termes, enfin, avec D. Jorge da Costa [86], apparemment réconcilié avec Alexandre VI, dont peut-être on espérait ainsi entamer la résistance au projet testamentaire joanin.

La prudence impose à l'historien de ne pas avancer plus loin dans cette direction, qu'il faut indiquer, comme une incitation à des recherches dans les archives du Vatican et d'Italie. Elles permettraient peut-être de vérifier le bien-fondé des accusations de fabrication et expédition de faux brefs qui aboutirent à l'arrestation à Rome, en 1497 de Bartolomeu Flores, archevêque de Cosenza et secrétaire du Pape. L'un de ces faux, à ce que rapporte Burckard à cette date, autorisait une certaine moniale de Portugal, « vraie héritière et reine », à quitter l'habit religieux et à épouser le fils naturel et illégitime du roi défunt [87]. A priori, un tel faux était plus propre aux machinations de D. João II que de D. Manuel. Il est cependant plus probable qu'il ait été sollicité d'un secrétaire vénal à l'occasion des discussions laborieuses, et même du côté portugais angoissées, qui précédèrent le premier mariage du Fortuné.

En février 1495, par la bulle *Ineffabilis et summi*, Alexandre VI faisait donation de l'Afrique à Ferdinand et Isabel, avec le titre de rois. Cette nouvelle provocation suscita les protestations des envoyés portugais alors à Rome [88]. Des instructions adressées à D. Pedro da Silva, et que le service de renseignement espagnol intercepta, révèlent quelle était, en avril/mai 1495, la position de D. João II. L'ambassadeur ne devrait « donner l'obédience » que si le roi de France s'était mis d'accord avec le Pape. Au cas où les affaires du roi de France tournent mal, deux possibilités étaient à envisager : si le Roi des Romains devait bientôt descendre sur Rome, comme il l'annonçait, D. João II

---

[84] Une lettre de D. João II aux autorités de Sienne, de qui il était bien connu, confirme que cette ville était bien sa destination première (Cataldo, *Epistolae*, fol. f[6]v), ce qu'indique aussi le remaniement, peu clair, de Garcia de Resende au passage correspondant de Rui de Pina (*cf.* n. 80).

[85] Léon G. Pélissier, *Louis XII et Ludovic Sforza (août 1498-juillet 1500)*, Paris, 1896, I, p. 328). « Homme d'une méchante nature et d'un esprit inquiet » selon Cesare Gnaschi, le résident milanais à Rome (*ibid.*), la rumeur publique, à sa mort, le tiendra pour empoisonné par César qu'il avait fidèlement servi. [Sur sa carrière, *cf. História da Igreja*[2], I, p. 522].

[86] Il s'était montré favorable à l'élévation de César au cardinalat, *cf.* Carvajal aux RR.CC., de Rome, 2 octobre 1495, dans *Pol. Isabel*, IV, pp. 431, 432.

[87] Burckhard, *Liber notarum*, Enrico Celani, éd. (« Rerum italicarum scriptores », nouvelle édition, XXXII/1), p. 54 : « (...) inter que fuit unum dispensationis quod quedam monialis regni Portugallie, vera heres et regina, matrimonium contrahere posset, habitu religionis dimisso et votis emissis non obstantibus, cum filio naturali et illegitimo regis ultimi defuncti ».

[88] Zurita, I/39, f. 46v. Dom de Witte, [n. 73], p. 449.

souhaitait que l'obédience soit donnée « de sa main » ; si sa venue n'était pas certaine et proche, il faudrait donner l'obédience sans l'attendre. Enfin s'il y avait schisme, il faudrait temporiser [89].

Ce document confirme que l'attitude de D. João II à l'égard du Pape était commandée par l'intervention de Charles VIII, et qu'en cas de défaite de celui-ci, il se rabattait sur Maximilien. Un bref du Pape, en date du 1er mai 1495, l'invita à adhérer à la Sainte-Ligue [90], proclamée à Venise le 1er avril, à Rome le 10. Ferdinand le Catholique, pour sa part, le pressait d'entrer dans l'alliance, afin de prendre une hypothèque sur ses ententes secrètes avec la France. D. João II s'y refusait, se déclarant ami de tous, en fait pour ne pas être mis au nombre des adversaires de Charles VIII, contre qui la Ligue était formée, et avec lequel il aurait été prêt à s'allier plus formellement. Quelques semaines avant sa mort, il résistait encore aux représentations dont l'importunait l'ambassadeur espagnol, D. Alonso da Silva, qui s'attardait en Alentejo pour surveiller ses derniers moments [91].

L'armée française ayant dû battre en retraite et Maximilien n'étant pas venu à Rome, l'*oratio de obedientia* aura été prononcée devant le Sacré Collège par D. Fernando de Almeida, accompagné de D. Pedro da Silva et de D. Diogo de Sousa, à une date qui resterait à établir, sans que D. João II ait rien obtenu. Le 23 octobre, D. Diogo de Sousa était nommé évêque de Porto. D. Pedro da Silva, sa mission de 1494 devenue sans objet, employait son séjour à Rome (avant de regagner le Portugal au début de 1496) [92] à obtenir diverses dispenses à des membres de sa famille, entre autres à son frère D. Francisco de Almeida [93].

À la veille de mourir, D. João II laissait le Portugal isolé dans une conjoncture diplomatique que dominait l'Espagne. Encore que Henry VII déclinât, lui aussi, d'adhérer à la Ligue, l'Angleterre, depuis le traité de Medina del Campo de 1489, était attirée dans l'orbite espagnole, et D. João II n'entretenait

---

[89] Texte dans *Pol. Isabel*, IV, pp. 374-375 (date d'après le contenu).

[90] Texte dans *Pol. Isabel*, IV, pp. 371-372.

[91] Zurita, II/13, f. 75r. Sur le dessein d'alliance formelle, *cf.* la déclaration de Charles VIII, lorsque le 5 avril 1495, à Naples, les ambassadeurs de Venise lui notifient que la République a adhéré à la Ligue : « (...) che lui era sta pregato dal Re de Ongaria, Portogallo, Ingilterra e Scocia et da altri Re di far liga, et mai non havea voluto far » (Sanuto, *Spedizione*, p. 295).

[92] *Cf.* l'ordre de laisser-passer, mandé de Tortose, le 6 février 1496, par le Roi Catholique aux autorités de Catalogne, dans A. de la Torre, éd., *Documentos sobre las relaciones internacionales de los Reyes Católicos*, V, Barcelone, 1965, p. 203.

[93] [Ch.-M. de Witte, *l.c.*, p. 446 n. : la présence à Rome de Pedro da Silva est attestée, le 3.X.1495, par deux suppliques, l'une au nom de sa femme Leona (AV, Reg. Suppl. 1011, fol. 213), l'autre en faveur de son frère Francisco de Almeida (*ibid.*, fol. 277 et 213). Les envoyés portugais sont reçus à Rome en octobre seulement.]

avec le Tudor que des relations mineures [94]. Il ne faut pas grossir la répercussion sur les intérêts portugais du mariage de Philippe le Beau et de D. Juana, la fille cadette des Rois. Néanmoins, les Rois s'introduisaient par là dans l'héritage bourguignon, si bénéfique à la maison d'Avis dans le milieu du siècle, et par cela aussi le Portugal se trouvait marginalisé.

V

Les différends de D. João II et de D. Leonor sur la question de la succession ont inspiré beaucoup de littérature, dont le premier exemple a été produit par les deux chroniqueurs contemporains qui vécurent l'un et l'autre dans le très proche entourage de leur souverain, Rui de Pina et Garcia de Resende. Il n'est pas inutile de relire la version assez hagiographique qu'ils donnent de la crise d'État vécue au niveau conjugal.

> « Le Roi, après la mort du prince [D. Afonso], donna aussitôt la charge de gouverneur du seigneur D. Jorge à D. João de Almeida, comte d'Abrantès, et pour enlever à la Reine sa femme la souffrance de voir le seigneur D. Jorge, qui lui rappelerait la mort du prince son fils, le Roi jugea bon que pour lors il ne vienne pas chez elle. Bien que le Roi le fît avec motif honnête et vertueux, la Reine en eut déplaisir, et tel que, après que le Roi l'en ait priée et lui ait demandé de façon très pressante de l'accueillir à nouveau chez elle, elle fut là-dessus si dure et contraire que, recevant du Roi pour cela beaucoup de dédains, jamais du vivant du Roi elle ne voulut le voir ni le recevoir. Ce que le Roi cherchait avec un vif désir, avec quelque imagination et désir, qu'il montra depuis, de voir s'il pourrait légitimer et habiliter le dit seigneur D. Jorge son fils pour sa succession, qui appartenait de droit au Duc [D. Manuel]. Lequel, par le beaucoup de loyauté, amour et grande obéissance qu'il avait au Roi comme un propre fils, on eût pu croire qu'il y consentirait, et en toute autre chose que le Roi voulût. La Reine sa sœur, avec beaucoup de bonté, vertu et conscience soutint toujours l'honneur du Duc, laquelle on affirme avoir été du Roi maintes fois requise pour cela [laisser la succession à D. Jorge], et pour ne pas consentir, souffrir de nombreuses douleurs, dédains et froideurs, qu'elle souffrait avec beaucoup de patience, dissimulation et prudence sans jamais y vouloir consentir » [95].

---

[94] Sur les relations politiques du Portugal et de l'Angleterre entre 1486 et 1495, *cf.* Américo da Costa Ramalho, « D. João II, a Jarreteira e o padrão », dans *Estudos sobre a época do Renascimento*, Coïmbre, 1969, pp. 9-25, 27-29 ; et J. Aubin, « D. João II et Henry VII », *infra*, pp. 83-92.

[95] Resende, ch. 133, p. 201, reprend, en l'améliorant un peu, le texte de Pina, ch. 51, pp. 143-144. On notera chez Pina deux variantes : « La Reine l'interprétait comme soupçons contre elle », et « (le Roi) montra aussitôt et depuis le désir d'habiliter D. Jorge pour sa succession par le consentement de tous ceux à qui il appartenait d'y faire résistance et contradiction ».

Ce récit passablement édifiant soulève plus d'une question. Quelle est la part du geste politique et celle du trouble nerveux dans le refus de la Reine de voir D. Jorge ? Et par quelles étapes passe la dégradation du couple royal ? Les doutes du Roi sur la capacité de l'infant D. Afonso à bien régner l'ont aidé à supporter son deuil. Il les a exprimés publiquement [96]. Il a très vite songé à établir D. Jorge sur un pied égal à celui de D. Manuel : dès avril 1492, il n'a pas encore onze ans faits, il est nommé Maître de Santiago et d'Avis. En 1493, tout n'est pas rompu entre D. João II et D. Leonor. À la suite d'un vœu, ils passent onze jours, tous les deux, « très seuls » à la chapelle de Nossa Senhora da Pena, dans la montagne de Sintra [97]. Le Roi a-t-il alors espéré concevoir un nouvel enfant ? Est-ce après un échec de cet ordre seulement qu'il entre très résolument dans l'intention de faire légitimer D. Jorge ? L'évidence documentaire conduit à situer cette détermination au printemps 1494. C'est en mai de cette année que D. Pedro da Silva part pour l'Italie, que les Rois Catholiques transmettent leur mise en garde, et que D. Leonor tombe gravement malade, d'une maladie qui a les traits d'un désordre psychique [98].

Les deux Dominicains espagnols qui viennent aviser D. João II de ne pas prendre D. Jorge pour héritier, avaient bien sûr été mandatés pour rencontrer D. Leonor. Le 21 mai, D. João II leur déclare « qu'il n'était pas besoin que la Reine sache que nous étions venus pour cette affaire, et que nous nous tinssions pour congédiés ». Dès le 13 mai, cependant, ils s'étaient rendus chez la Reine, qu'ils avaient trouvée dans un grand état dépressif (*muy congoxada*), n'entendant rien de ce qu'on lui disait. Dans les jours suivants ils ne purent avoir aucun contact. On la disait à l'article de la mort. Les moines quittent Setúbal le 22 mai. À onze grandes lieues de là, le 23, un courrier de la Reine leur apporte une lettre d'elle. Ils rebroussent chemin, et la voient le dimanche 25. Ils la trouvent encore très mal, mais si heureuse de les voir qu'elle ne pouvait se rassassier de parler.

> « Mais elle était très sourde, il y avait beaucoup de monde dans la chambre, et elle tournait de l'œil parce qu'on venait de la saigner. À cause de quoi nous ne lui parlâmes pas longuement, comme nous l'aurions voulu. Mais elle nous dit qu'elle nous enverrait son confesseur, et que nous parlerions avec lui très longuement ».

On devine de quoi on avait à se parler. Le confesseur met en garde contre un Franciscain amené de Madère au royaume, Fr. Jorge de Sousa. Il a

---

[96] Resende, ch. 138, p. 207.

[97] Resende, ch. 171, p. 247.

[98] On ne peut pas ne pas penser au terrain psychique fragile chez les Avis (la neurasthénie de D. Duarte) et chez les Bragance (D. Jaime, neveu de D. Leonor ; sa tante, D. Isabel, mère d'Isabel la Catholique ; et parmi les filles de celle-ci D. Juana ; mais aussi, à un moindre degré, D. Isabel).

demandé licence de se rendre en Castille. Avant son départ, il a parlé avec la Reine, et avec la Reine et la duchesse [de Bragance], de l'affaire de D. Jorge. Après quoi, il est allé auprès du Roi, et est allé en Castille pour ses affaires. Les deux Dominicains, en conclusion de leur rapport, invitent les Rois Catholiques à se garder de lui : c'est un homme double [99].

Les traverses de la Reine aux vues successorales de D. João II ont certainement dû une partie de leur succès à l'inquiétude semée dans la classe dirigeante portugaise par les mesures d'intimidation des Rois Catholiques. Cela n'eût pas été suffisant si un fort mouvement d'opinion s'était produit en faveur du choix royal. Ce ne fut point le cas. D. Leonor était soutenue dans la haute noblesse par les alliés et les amis des Bragance, dans la moyenne et petite *fidalguia* par la clientèle qui leur restait attachée, par les clients de la « maison de l'infant D. Fernando », y compris toute la structure de l'Ordre du Christ dont il avait été le Maître, et que gérait maintenant D. Manuel, aidé sans doute des avis de sa mère l'infante D. Brites. Dans le camp adverse se rangeaient les quelques-uns qui avaient dévoilé les complots de 1483 et 1484 ou participé à leur répression [100], et surtout, bien plus nombreux, ceux qui avaient eu leur part dans la distribution des terres et des rentes confisquées aux Bragance, et qui appréhendaient, avec l'avènement de D. Manuel et le retour des exilés, d'être spoliés.

Le soutien le plus ferme à la cause de D. Jorge fut celui du clan des Almeida. Il était, depuis sa naissance, sous leur protection. En août 1481, D. Ana de Mendonça, la maîtresse du Roi, était venue le mettre au monde à Abrantes, chez D. Lopo de Almeida, 1er comte d'Abrantès, un des hommes de confiance de D. João II, qui veillait déjà, ainsi que sa femme, D. Brites da Silva, sur l'Excellente Senhora, l'héritière légitime du trône de Castille, évincée et déshonorée par la Reine Catholique. Âgé de trois mois, le nourrisson avait été porté auprès de sa tante, l'infante D. Joana, sœur de D. João II, retirée au Couvent de Jésus d'Aveiro [101]. D. Jorge ne quittait pas pour autant l'aile protectrice des Almeida. Lorsqu'en 1479 une épidémie de peste avait dispersé la communauté, D. Lopo avait accueilli dans son palais d'Abrantès la fondatrice, qui y mourut en 1480, et l'infante D. Joana [102]. Une sœur de la comtesse, D. Clara da Silva, et une de ses filles, D. Catarina da Silva, étaient professes au Couvent de Jésus, l'une depuis 1472, l'autre depuis 1478. Deux de ses

---

[99] Rapport des deux Dominicains [n. 29], pp. 419-420. Ni Pina, ch. 69, pp. 188-189, ni Resende, ch. 180, p. 254, ne notent de signes cliniques du mal de la Reine.

[100] Zurita, II/15, f. 78v, mentionne D. Vasco Coutinho, comte de Borba ; Diogo de Azambuja ; Pero Jusarte.

[101] Domingos Maurício Gomes dos Santos, *O mosteiro de Jesus de Aveiro*, I/1, Lisbonne, 1963, p. 87.

[102] *Id.*, p. 75.

petites-filles allaient y entrer par la suite, D. Brites de Noronha, fille du 2e comte, en 1488, et D. Joana da Silva, fille du comte de Penela, en 1491. D. Clara et D. Catarina da Silva étaient spécialement attachées à l'infante D. Joana. Elles furent auprès d'elle lorsqu'elle se replia momentanément, avec D. Jorge, à Gaia en 1485, à Santa Clara de Coïmbre en 1489, et enfin dans sa dernière maladie [103].

L'infante décédée, le 12 mai 1490, D. Jorge fut amené à la cour, à Évora, le 15 juin, pour être confié aux soins de D. João de Almeida, le 2e comte d'Abrantès [104]. Puis en 1492, quand il devint Maître de Santiago et d'Avis, il reçut pour gouverneur D. Diogo Fernandes de Almeida [105], frère du 2e comte, compagnon de virées nocturnes de la jeunesse de D. João II, et encore son plus proche conseiller. On a vu deux autres frères, D. Pedro da Silva et D. Fernando de Almeida, chargés en Italie, en 1494, d'obtenir de Rome la légitimation de D. Jorge. Et l'on va retrouver la famille, gendres compris, groupée autour du Roi, l'entourant même de la façon la plus étroite, dans les dernières semaines tragiques de sa vie.

Un seul des frères, le plus jeune, D. Francisco de Almeida (qui devait rester le plus célèbre comme premier vice-roi, un peu plus tard, des Indes de Portugal), avait eu une carrière moins stable. Ami des comploteurs de 1484, et benjamin, donc pauvre, il fut de ces fidalgos du second rang qui trempèrent, nombreux, dans la conjuration nobiliaire dont le Roi jugea sage de ne poursuivre et condamner à mort que les chefs. Avec Fernão da Silveira, il servit d'intermédiaire entre le duc de Viseu et Isabel la Catholique [106]. Aussi, l'affaire éventée, s'exila-t-il en Castille, où il s'illustra dans la guerre de Grenade [107]. Grâce, certainement, au crédit de sa famille, il rentra en faveur avec éclat. Une anecdote le montre gratifié de l'honneur exceptionnel de s'asseoir à la table du Roi et de partager son repas [108]. En 1493, on l'a dit, il avait été choisi pour commander l'escadre qu'on eut l'intention d'envoyer voir ce qu'avait

103 *Id.*, pp. 70, 88, 104-105, 110.

104 Pina, ch. 51, p. 143 ; Resende, ch. 133, p. 201.

105 Pina, ch. 55, p. 148 ; Resende, ch. 137, p. 206.

106 *Cf.* la déposition de D. Goterre Coutinho, dans A. Braamcamp Freire, « As conspirações no reinado de D. João II », dans *Archivo historico portuguez*, II, 1904, pp. 27-28 ; appendice à l'édition Martins de Carvalho de Rui de Pina, pp. 231-232 ; et une allusion dans celle de Pedro de Ataíde, dans Braamcamp Freire, *l.c.*, p. 30. Sur sa mésaventure en Artois, en 1477, avec Fernão da Silveira et un autre compagnon, qui doit être Pedro de Ataíde, *cf.* Robert van Answaarden, « Cavaleiros portugueses prisioneiros na Flandres de Carlos o Temerário », dans *História*, n° 40 (Lisbonne, février 1982), pp. 73-83.

107 Il est vraisemblablement le « don Francisco de Almayda » [*sic*] à qui en décembre 1498, la Reine Catholique fait payer 150 000 maravédis « qui lui étaient dûs des années passés de quatre-vingt et quatre-vingt-dix » (*Cuentas de Baeza*, [n. 5], II, p. 416).

108 Resende, ch. 144, p. 211.

découvert Colomb. Comme il n'avait aucune expérience particulière de marin, cette mission de confiance peut être considérée comme un signe de l'influence des Almeida, et, vu l'estime en laquelle les Rois Catholiques tenaient D. Francisco, comme une nomination destinée à ne pas les heurter.

À la fin de l'été 1495, à Alcáçovas, le Roi, dont la santé décline rapidement, tire les conséquences de l'échec des négociations à Rome et des défections à la cause de D. Jorge dans la classe dirigeante portugaise [109]. Dès 1494, D. Fernando de Meneses, représentant de cette lignée de sang royal qu'il a élevée au-dessus des autres pour remplacer la maison de Bragance, s'est prononcé en faveur du duc de Beja. Modeste par ses origines, mais confident et agent très écouté du Roi, Antão de Faria, son *camareiro*, a conseillé, à son tour, de reconnaître le duc comme successeur [110].

D. João II voudrait cependant des assurances pour l'avenir de D. Jorge. Il souhaite un geste de la Reine. Sans se dévoiler, il a dû laisser entrevoir une évolution possible de ses idées, car à sa requête, D. Brites et la duchesse de Bragance entreprennent de faire entendre raison à D. Leonor. Le 2 septembre, tandis qu'il va se distraire à Alvito, la Reine vient voir sa mère et sa sœur à Viana. Rien de positif ne sort de leur conversation ; elles décident d'attendre.

Le 29 septembre, le Roi, de retour à Alcáçovas, s'enferme jusqu'à la nuit avec son confesseur, le Franciscain frei João da Póvoa. Ils rédigent son testament. D. Manuel y est désigné comme héritier du royaume si D. João II « meurt d'ici à un an et sans avoir fait autre testament, cédule ou codicille » [111]. Le matin du mercredi 30 septembre, le Roi produit l'acte, et en fait attester l'existence par plusieurs témoins, parmi lesquels D. Jorge et D. Manuel [112]. Rui de Pina et Garcia de Resende, qui furent associés à tous ces événements sans en avoir eu alors la clef, assurent que, ses comptes réglés avec sa conscience, D. João II se réconcilia avec D. Leonor. « Il mit fin aux discordes

---

[109] La courbe de la crise politique dans les dernières semaines du règne est bien jalonnée par Rui de Pina, ch. 72-83, et par Garcia de Resende, ch. 204-205, 207-214, qui enrichit de souvenirs personnels son démarquage de Pina. Les pages qui suivent sont fondées sur l'analyse des deux textes, auxquels je renvoie ici en une seule fois. *Cf.* aussi les documents tirés des registres municipaux d'Évora publiés par A. F. Barata, « Últimos cinco anos de viver de D. João II », dans *Archivo Historico Portuguez*, III (1905), pp. 365-371.

[110] Pour Antão de Faria, *cf.* A. Braamcamp Freire, *Crítica e História*, Lisbonne, 1910, pp. 304-306.

[111] Le texte du testament est dans Caetano de Sousa, *Historia Genealogica*, *Provas*, [n. 35], II/I, Coïmbre, 1947, pp. 206-207, et dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, VI, Lisbonne, 1967, n° 3784, pp. 88-98 (Gaveta XVI-1-16).

[112] L'*instrumento de aprobação*, du 30.IX.1495, rédigé par Rui de Pina, a pour témoins, dans l'ordre : D. Jorge, D. Manuel, le Prieur du Crato, D. Martinho de Castelo Branco, D. Álvaro de Castro, *vedor da fazenda*, D. Henrique Henriques, Aires de Miranda, « et autres ». Les quatre premiers seuls ont signé (?). Texte dans Caetano de Sousa, *ibid.*, p. 217.

et différends qu'il entretenait avec la reine, et ils furent là réconciliés avec grand amour et concorde », dit Pina. « De cette confession et testament, il fut là en grande amitié et amour avec la Reine sa femme, et tout à fait sorti de quelques fâcheries qui existaient entre eux », déclare Resende [113]. L'absence de toute mention de la Reine dans le testament rend douteuse l'assertion édifiante des deux mémorialistes, dont la plume tourne plus d'une fois au style pieux. Il faut comprendre qu'il s'agit d'une disposition intérieure du Roi. Elle n'a point d'effet sur les rapports du couple royal, qui se sépare le lendemain matin. La Reine et D. Manuel partent pour Alcácer do Sal, le Roi va faire une cure thermale à Monchique, en Algarve. Il est prévu qu'on se retrouvera à Santarém.

D. João II a rendu publique l'existence du testament, mais il n'en a pas révélé le contenu. Il garde le secret, ce qui est tout à fait dans sa manière. Une clause de réserve lui laisse possibilité d'annuler la disposition successorale. Comme la demande d'une rencontre de D. Leonor avec D. Jorge a été ajournée, la crise n'est pas dénouée. L'état dépressif de la Reine subsiste. Pour ménager sa fatigue, elle voyagera en barque d'Alcácer do Sal à Setúbal, puis d'Alcochete à Santarém.

Le clan des Almeida, qui descend vers l'Algarve avec le Roi et D. Jorge, ne soupçonne rien. Il y a là D. Diogo Fernandes de Almeida, Prieur du Crato, et son frère D. Jorge, évêque de Coimbre, et leur beau-frère le comte de Penela. Ils vont entourer le Roi jusque sur son lit de mort, le Prieur lui secouant la barbe pour le tirer de sa léthargie, l'évêque l'exhortant, Penela soutenant le cierge dans la main de l'agonisant. Il y a leurs neveux par alliance, D. Diogo Lobo et D. Álvaro de Castro, et Aires da Silva, leur cousin — qui tous feront carrière sous D. Manuel, mais en lui restant hostiles [114]. Ajoutons qu'à Alvor, le Roi est hébergé dans la maison de l'*alcaide-mor*, Álvaro de Ataíde, oncle maternel des Almeida [par leur grand-père Malafaia].

Dans la seconde quinzaine d'octobre seulement, quand D. Jorge, logé à Portimão, ne fait que deux visites à Alvor, et très brèves, l'entourage commence à supposer que le duc de Beja est l'héritier présomptif.

Chez la Reine, la méfiance n'est pas éteinte. D'Alcácer do Sal, elle est à l'écoute des progrès de la maladie du Roi. Des courriers se relaient pour l'en informer quotidiennement. Aussi D. Manuel tarde-t-il à déférer aux messages de D. João II, qui le presse de se rendre auprès de lui. Lorsqu'enfin, « toujours plus loyal et obéissant », il se résout à partir, il a déjà fait les deux tiers du chemin qu'il tourne bride.

---

[113] Pina, ch. 76, p. 194 ; Resende, ch. 208, p. 275.

[114] D. Diogo Lobo, baron d'Alvito, fut un adversaire résolu de la politique impériale manuéline, comme l'avait été d'ailleurs D. Francisco de Almeida. Sur Aires da Silva, *cf. Ditos*, [n. 79], n° 73. Sur D. Álvaro de Castro, *cf. Ditos*, n° 154, et Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, III/40 (éd. Coïmbre, 1954, pp. 157-159).

Le conseil qu' « on » lui en a donné se conçoit fort bien. L'ignorance où l'on est des intentions du Roi entretient, jusqu'au dernier moment, la tension. Du côté espagnol, des troupes sont mises à la frontière, prêtes à intervenir en faveur du parti de la Reine [115]. D. Alonso da Silva, venu en ambassade, s'incruste pour veiller à la passation de pouvoir, qui ne saurait tarder. Il est tenu, d'ordre de D. João II, sous étroite surveillance à Estremoz [116]. Du côté portugais, la division de la cour se répercute dans les clientèles. L'inquiétude agite les milieux urbains. Des mouvements divers se produisent dans le royaume. Une ambiance de veille de guerre civile plane, due au silence de D. João II, qui n'abandonnera qu'à l'extrême limite la maîtrise du jeu.

Déjà elle lui échappe. Le bruit se répand qu'il est mort. La nouvelle atteint D. Manuel alors qu'il s'apprêtait à franchir la Serra de Monchique. Le parti de la Reine ne croit pas aux assurances contraires, pense qu'elles cachent un piège. Le duc de Beja, s'il poursuit sa route, risque de se retrouver isolé au milieu des partisans de D. Jorge. Rui de Pina, dont les préférences pour D. João II sont patentes, dit excellement de D. Manuel qu'il se comporta avec prudence afin de sauver « sa vie, son honneur et l'État » [117].

Lorsque, le vendredi 23 octobre, une courte rémission se manifeste et que le Roi se croit sauvé, il se montre à une fenêtre, et des lettres partent aussitôt vers la Reine et le Duc, et vers les villes du royaume annonçant la guérison et demandant que cesse l'effervescence [118].

Ce n'est que tard dans la soirée du 24 octobre, en aidant le Roi à écrire une cédule confirmative de son testament, que Aires da Silva acquiert la certitude que D. Manuel est le successeur désigné. Il sollicite du Roi, qui l'approuve, la permission d'aller l'annoncer au bénéficiaire, afin d'être en position de mieux soutenir les intérêts de D. Jorge. Dans la nuit, après des adieux émus, Aires da Silva et D. Álvaro de Castro partent vers Alcácer do Sal, soucieux d'établir entre les tendances opposées le *modus vivendi* nécessaire. Lorsque l'après-midi du 25 octobre Rui de Pina ouvre et lit le testament, les membres du Conseil présents à Alvor devant la couche de leur défunt

---

[115] Zurita, II/15, f. 78r (ajoute que la Reine Catholique, d'Álvaro, se rendit à la frontière du Portugal, ce qui doit être faux). Ces troupes ne seront rappelées qu'en mai-juin 1496, *cf.* des lettres d'Espagne du 10.VI.1496 dans Sanuto, *Diarii*, I, Venise, 1879, col. 236 : « (...) come si faceva preparatione di zente grande, e che le zente erano a li confini di Portogallo erano sta revocate, e venivano per andar a cumularse insieme con le altre ».

[116] Resende, ch. 205, p. 273. [Alonso da Silva, ambassadeur auprès de Charles VIII lorsque celui-ci envahit l'Italie, s'était déjà montré « collant » : Charles VIII voulut le congédier à Vienne ; mais il ne put le renvoyer qu'à Asti, le 19 septembre (R. Suárez Fernández, *Historia de España*, VII, Madrid, 1985, p. 357)].

[117] Pina, ch. 79, pp. 197-198.

[118] Une de ces lettres, adressée par Aires da Silva aux autorités d'Évora, le 23.X.1495, a été publiée par Barata [n. 109], p. 369.

maître s'empressent de faire par écrit allégeance au nouveau souverain. La renonciation de D. João II évite au Portugal le heurt de factions, qui n'eût pas manqué de se produire, et qu'en Espagne d'aucuns incitaient le Roi Catholique à laisser se développer, afin d'en profiter pour « reprendre des terres injustement prises », et pour se substituer aux Portugais dans la conquête du royaume de Fez [119].

Une lettre envoyée de Tortose à Londres le 28 décembre 1495, exprime bien quels étaient les sentiments de triomphe dans l'entourage des Rois Catholiques.

> « Vous aurez su comment le roi de Portugal est mort, qui fut chose faite par Dieu en un tel temps et une telle conjoncture, et est roi pacifique du Portugal celui qui était duc de Béja, cousin germain de la Reine notre dame, auquel le royaume appartenait de droit. Le même défunt roi de Portugal le lui laissa en son testament, et D. Jorge, son fils bâtard, auquel on pensait qu'il le laisserait, il ne lui a laissé rien d'autre que de le recommander au nouveau roi. De manière que ce royaume de Portugal est aussi à la volonté et aux ordres de la Reine notre dame que l'Andalousie» [120].

C'était faire trop peu de cas du sentiment national portugais. Les pressions espagnoles auront leur contre-coup. Le souci d'apaiser les dissensions, funestes au royaume, qui faisait chevaucher Aires da Silva et D. Álvaro de Castro vers Alcácer do Sal, était largement partagé. Même divisée quant à certaines mesures, et travaillée de rivalités d'influence, la classe dirigeante sera unie derrière son nouveau prince, qui présidera à une œuvre de réconciliation. Le transfert à Batalha de la dépouille de D. João II en sera, en 1499, la manifestation, qui verra le cercueil du défunt Roi porté par de hauts dignitaires des deux bords, suivis du jeune duc de Bragance et de D. Jorge [121]. Trois mois plus tôt, D. Manuel avait annoncé avec fierté aux Rois Catholiques que l'Inde véritable venait d'être atteinte, par Vasco da Gama [122].

---

[119] Zurita, II/15, f. 78v.

[120] *Pol. Isabel*, IV, p. 469. (l'original porte 1496, et la lettre a été donnée sous ce faux millésime dans G. A. Bergenroth, *Calendar of letters, despatches and State papers relating to the negociations between England and Spain preserved in the archives at Simancas and elsewhere*, I, *Henry VII, 1485-1509*, Londres, 1862, n° 117, pp. 75-77.

[121] *Cf.* Garcia de Resende, *Trasladaçam do corpo delRey D. João II*, (à la suite de la *Crónica de D. João II*, éd. citée, p. 293).

[122] D. Manuel aux RR.CC., de Lisbonne, 12.VII.1499 (Silva Marques, III, n° 403, pp. 672-674, avec référence aux éditions antérieures).

3
D. JOÃO II ET HENRY VII *

D. Afonso V et D. João II épousent l'un et l'autre une fille de leur oncle paternel. Unions peu prolifiques. Cas particulier du potentiel démographique comparé du Portugal et de la Castille ; mais cas majeur à une époque où les stratégies politiques s'expriment à travers les hyménées princiers, la fécondité des familles royales respectives favorisant l'Espagne. Durant soixante-dix ans, de D. Leonor devenue en 1451 Impératrice à D. Beatriz duchesse de Savoie en 1521, la maison d'Avis ne marie aucune infante dans des cours étrangères. Les Rois Catholiques ont l'avantage de quatre filles à placer, auxquelles leur esprit retors machine des fiançailles savamment pesées. Par le traité d'Alcáçovas de 1479, ils ont, d'autre part, scellé le sort de deux des partis matrimoniaux dont pourrait jouer D. João II. Son fils D. Afonso, né en 1475, épousera leur fille D. Isabel, née en 1470. Cyniquement dépossédée de ses droits au trône de Castille, sa cousine D. Joana, — l'« Excelente Senhora » —, née en 1462, est interdite de mariage et vouée au cloître, sauf à prendre pour mari leur fils l'infant D. Juan, né en 1478 : la jeune fille attendrait le nourrisson.

Il reste à D. João II une sœur, autre D. Joana. Mais cette belle infante, frustrée dans ses ambitions mondaines, opte pour Dieu. Décision reçue comme un malheur par l'ensemble des responsables du pays. Cependant, ni l'inquiétude des Cortès, ni la pression des théologiens, ni le dépit exaspéré de son frère ne réussissent à la faire varier [1]. Nul doute que le Portugal n'ait alors perdu à ne pas posséder dans un des grands États d'Occident une infante de la stature qu'avait naguère montrée la duchesse de Bourgogne, D. Isabel.

---

* Extrait de *Bartolomeu Dias e a sua época, Congresso Internacional. Actas*, I, Université de Porto & Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Porto, 1989, pp. 171-180.

[1] Sur les pressions dont la princesse fut l'objet et sur ses refus, *cf.* Domingos Maurício Gomes dos Santos, *O mosteiro de Jesus de Aveiro*, I/1, Lisbonne, 1963, pp. 90, 92-96 (avec un certain nombre de méprises).

Les collaborateurs de D. João II ressentent combien être privé de combinaisons matrimoniales nuit au royaume, sur la scène européenne comme vis-à-vis de l'encombrant voisin. « Votre Altesse est très seule de parents, d'alliés et d'amis », est-il observé au conseil royal tenu à Alcobaça, en août 1485 [2], pour débattre de la réponse à donner à Richard III d'Angleterre, qui brigue la main de D. Joana. Comme elle l'a fait pour d'autres, comme elle le fera en 1486 pour son cousin Maximilien, la princesse oppose à cette demande une fin de non-recevoir.

Devenu veuf en mars 1485, Richard III a, en effet, envoyé renouveler la traditionnelle alliance de 1386, et négocier son mariage avec la sœur de D. João II. Le négociateur est un des favoris de feu Édouard IV, Duarte Brandão, ce Juif d'origine portugaise qui avait parcouru en Angleterre, où il s'appelait Edward Brampton, une brillante carrière de dignitaire yorkiste [3]. L'offre fut accueillie avec faveur. D. João II exerçait de fortes contraintes sur D. Joana pour lui faire quitter la vie religieuse. Ses conseillers exprimaient la crainte qu'un refus ne conduise Richard à un mariage castillan, préjudiciable aux intérêts portugais ; au contraire, en unissant le sang des Lancastre (qui coulait dans les veines des Avis) à celui des York, le Portugal contribuerait à rétablir le pays ami déchiré par la guerre des Deux Roses [4].

Selon la legende hagiographique, au terme d'une des vives discussions qui l'opposaient à son frère (dans la seconde quinzaine d'août), à Alcobaça, la dévote princesse, avertie par un songe, fit connaître que le monarque anglais était mort, nouvelle confirmée deux semaines plus tard par des lettres dépêchées de Lisbonne par ses ambassadeurs. Richard III tué à la bataille de Bosworth, le 22 août, il est impossible que D. João II ait pu en être avisé dans un si court délai, et encore moins avant son départ d'Alcobaça, fin août [5]. On retiendra seulement que le refus obstiné de la princesse précéda l'annonce de la disparition de Richard III, qui rendait l'ambassade de Duarte

---

[2] Álvaro Lopes de Chaves, *Livro de apontamentos (1438-1489)*, Lisbonne, 1983, p. 46.

[3] *Cf.* Cecil Roth, « Perkin Warbeck and his Jewish master », dans *Transactions of the Jewish Historical Society of England*, IX (1922), pp. 142-162; et le marquis de São Paio, « Um aventureiro português nas guerras das Duas Rosas — Duarte Nunes Brandão, senhor de Buarcos », dans *Anais da Academia Portuguesa da História*, 2e série, VI (1955), pp. 141-165. [Version revisée de l'article de C. Roth dans *Rep. and Trans. Soc. Guernesiaise*, XVI (1955-59), pp. 160-170. *Cf.* Aussi Barrie Williams, « Sir Edward Brampton: The Portuguese Years », dans *The Ricardian*, VI (1982-84), pp. 294-298 ; et une note additionnelle, *ibid.*, VII (1985-87), pp. 227-229, sans autre intérêt que de signaler, p. 227, Santa Ana, *Crónica dos Carmelitas*, dont il donne une mauvaise traduction, p. 228].

[4] Álvaro Lopes, pp. 254-356.

[5] Pour la datation, *cf.* Joaquim Veríssimo Serrão, *Itinerários de el-rei D. João II*, Lisbonne, 1975, pp. 176-177. L'invraisemblance chronologique de la relation édifiante de sœur Margarida Pinheiro est accepté par Gomes dos Santos, *op. cit.*, p. 93 (et 96). La version sirupeuse de Frei Luís de Sousa, *História de S. Domingos*, II/5-8 (Manuel Lopes de Almeida, éd., I, Porto, 1977, pp. 1078-1080), rapporte à Henry VII la démarche et le songe.

Brandão sans objet. L'offre de compléter l'alliance anglo-portugaise en mariant D. Manuel à une fille d'Édouard IV [6] s'en trouvait également caduque.

Le changement dynastique n'enterra toutefois point cette dernière proposition. Le nouveau souverain, Henry Tudor, cherchait à asseoir sa légitimité. En mars 1486, Sir Edward Woodville, lord Scales, était de passage à Lisbonne, en route vers l'Andalousie, où il allait avec ses gens prendre part à la croisade contre le royaume grenadin [7]. Il exprima à D. João II, alors à Santarém, ses excuses de ne pas venir le saluer, promettant de le faire « au retour de son vœu, s'il survivait » [8]. Après s'être distingué au siège de Loja, il vint rembarquer au Portugal, en juillet. Le Roi reçut avec les plus grands honneurs ce haut personnage : sa sœur, Elizabeth Woodville, était la veuve d'Edouard IV, et sa nièce Elizabeth, fille aînée du couple royal, venait d'épouser Henry VII. Lord Scales remit sur le tapis le mariage d'une autre de ses nièces avec D. Manuel [9]. Le nom de celle-ci n'est pas indiqué dans les sources portugaises. Il s'agissait d'Anne, cinquième fille d'Édouard IV. Les échanges de vue, qui n'aboutirent pas, se poursuivaient encore en 1490 [10]. D. João II n'avait visiblement aucune hâte de caser le duc de Beja, encore moins de faire de lui le beau-frère du roi d'Angleterre.

Un autre fait atteste, en 1488, le désir de Henry VII d'entretenir avec le Portugal de bonnes relations. Un des membres de la conjuration nobiliaire de 1484, D. Lopo de Albuquerque, comte de Penamacor, réfugié en Espagne, puis à Rome, et de là au Danemark et en Norvège, s'était rendu à Londres où il essayait, sous le faux nom de Pedro Nunes, d'armer en course pour s'en prendre à la navigation portugaise de Guinée. Après avoir tenté sans succès de le faire enlever, D. João II avait envoyé à Henry VII João Álvares Rangel, *cavaleiro da casa real*, pour réclamer son arrestation. En septembre 1488, D. Lopo de Albuquerque fut incarcéré à la Tour de Londres. D. João II envoya

[6] Álvaro Lopes, p. 46.

[7] Rui de Pina, *Croniqua delrey Dom Joham II*, Alberto Martins de Carvalho, éd., Coïmbre, 1950, ch.21, p.70, et la note quelque peu inexacte de l'éditeur, p. 284. Pour la date, *Documentos do Arquivo Histórico da Câmara Municipal de Lisboa*, III, Lisbonne, 1959, p. 109 ; d'où Serrão, *Itinerários*, I, p. 201.

[8] Álvaro Lopes, p. 45.

[9] Sur l'accueil, *cf.* Pina, ch. 21, pp. 70-71. Date dans Serrão, *Itinerários*, I, p. 214 : 14 juillet. Renouvellement de la proposition, Álvaro Lopes, p. 46. [Sur Lord Scales au siège de Loja (mai 1486) et sur ses gens, *cf.* Eloy Benito Ruano, « Un cruzado inglês en la guerra de Granada », dans *Anuário de Estudios medievales*, IX (1974-1975), pp. 585-593 ; repris par le même, « La participación extranjera en la guerra de Granada », dans *RABM*, 80, n° 4 (1977), [pp. 679-701], pp. 683-684 ; *id.*, sous le même titre, dans *Actas del I Congresso de Historia de la Andalucia medieval*, 1979 ; et les *Cuentas de Gonzalo de Baeza*, A. y E. A. de la Torre, éd., Madrid 1955, I, pp. 124, 164 ; II, p. 12].

[10] *Calendar of State Papers, Milan*, I, *1385-1618*, Londres, 1913, pp. 256, 261, 273 ; *Calendar of State Papers, Venetian*, I, *1202-1509*, Londres, 1864, n° 572, 603. [La princesse Anne (1475-1511) épousera en 1495 Thomas Howard, plus tard 3e duc de Norfolk (Chrimes, *Henry VII*, p. 35, note 2)].

alors le *licenciado* Aires de Almada, *corregedor da Corte*, négocier l'extradition du comte, que Henry VII refusa [11].

Ces missions successives créèrent l'occasion de confirmer par un nouvel acte le traité luso-anglais d'amitié perpétuelle de 1386. Thomas Savage et Robert Nanfan, députés aux Rois Catholiques au début de 1489, étaient également accrédités auprès de D. João II [12]. Rejoints par le roi d'armes Richmond, Roger Machado, qui a laissé une relation, en français, de son voyage, ils rentrèrent de Medina del Campo en Angleterre via l'Alentejo et Lisbonne.

Reçus le 9 avril à Elvas par Rui de Abreu, « capitaine du château », et par un sien cousin germain, Lionel Pestana, ils y passent le dimanche des Rameaux, et le lendemain, 13, sont à Vila Viçosa [13]. Les jours suivants, la noblesse locale leur fait les honneurs. Le 14, les trois fils d'Aires de Miranda les escortent à Redondo, où vit leur mère [14]. Gil Matoso, chevalier envoyé par le Roi, vient les saluer (ils sont sur le territoire portugais depuis six jours déjà). Le 15, ils logent à Portel, hôtes du chevalier Fernão d'Álvares Madureira. Ils sont le 21 à Vidigueira. Le 22, une délégation de membres de la Cour vient à leur avance, pour les conduire auprès du Roi, qui est à Beja : le marquis de Vila Real, quatre comtes, dont ceux de Marialva et d'Abranches, l'évêque de Lamego, l'évêque de Ceuta, le prieur du Crato. Durant leur séjour à Beja, qui dure un mois, deux grands dîners leur sont offerts, l'un par D. João de Meneses, capitaine de Tanger, l'autre par le marquis de Vila Real [15].

Ils quittent Beja le 25 mai, accompagnés par l'évêque de Ceuta, par Rui de Sousa et par le chancelier de Portugal. L'allure est maintenant rapide. Ils couchent au village de Torrão le même soir, à Alcácer do Sal, « bonne petite ville », le 26, gagnent le 27 Setúbal en bateau, sont le 30 à Lisbonne, y sont hébergés tout un mois aux « hostaulx du Rocio », logis royal. Ils sont le 3 juillet à Oeiras, et embarquent, vraisemblablement à Cascais, le 6 [16].

---

[11] Pina, ch. 34, pp. 86-87 ; Garcia de Resende, *Crónica de D. João II*, ch. 74 (éd. 1798, rééd. 1973, p. 108). Álvaro Lopes, p. 324 (pour la date d'arrestation, connue à Setúbal en octobre 1488). L.-A. Vigneras, « Diego Mendez secrétaire de Christophe Colomb et le comte de Penamacor », dans *Bulletin des Études portugaises*, XXX (1969), [pp. 39-47] p. 44. Peut-être Rangel est-il l'envoyé du roi de Portugal à qui, en septembre 1488, Henry VII fait verser une gratification, *cf.* W. Campbell, *Materials for a history of the reign of Henry VII from original documents preserved in the Public Record Office*, II, Londres, 1877 (Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, LX/2), p. 346.

[12] Campbell, p. 377.

[13] Journal de Roger Machado, dans J. Gairdner, éd., *Memorials of King Henry II*, Londres, 1858 (Rolls Series), p. 187. Rui de Abreu, *alcaide-mor* d'Elvas, *cf.* Resende, ch. 85, p.128.

[14] Machado, p. 189. Le *Livro de linhagens do século XVI*, António Machado de Faria ed., Lisbonne, 1947, connait à Aires de Miranda quatre fils ; leur mère, D. Briolanja Henriques (p. 329), fille de D. Fernando Henriques, seigneur des Alcáçovas (p.243), « dona muyto honrada », Resende, ch. 115, p. 153.

[15] Machado, pp. 191 et 193. Le titre de deux des comtes manque dans le texte édité.

[16] Machado, pp. 195 et 197.

Le 10 août, est renouvelé à Windsor le traité de 1386/1387. Signent du côté portugais D. Fernando, maître de Santiago, et João Fogaça, chancelier (*sic*) de Portugal [17]. Les accords ont été préparés, en plus de la mission de Savage et Nanfan, par des contacts directs. On a trace de la présence à Londres d'un envoyé portugais en avril [18]. Le roi d'armes Richmond est désigné le 21 août pour un nouveau voyage au Portugal, « pour certaines affaires » [19], qui ont très probablement trait à Duarte Brandão [20].

Brandão avait été très compromis dans les événements des années 1483-1485. Capitaine de Guernesey, il avait, d'ordre de Richard III, tenté de s'emparer de Sir Edward Woodville, qui passait en France rejoindre le prétendant Tudor. Quelques mois plus tard, il avait été armé chevalier par Richard, en récompense de ses services contre les « rebelles » [21]. Aussi après Bosworth ne rejoignit-il pas l'Angleterre. Au Portugal, où il jouissait depuis longtemps d'un crédit considérable, il n'eut aucun mal à poursuivre sa carrière d'homme d'affaires et de collaborateur du prince.

En 1479, eu égard aux services qu'il rendait en Angleterre aux Portugais, D. Afonso V lui avait accordé la nationalité portugaise, et, bien qu'il résidât à l'étranger, la qualité de *vizinho*, avec les avantages fiscaux qui lui étaient afférents. À l'exemption de droits de douane sur les produits anglais, s'ajoutait l'autorisation d'exporter dans les « terres de Maures » toutes marchandises non prohibées par le Pape [22]. Cette licence complétait celles dont il était détenteur en Angleterre, ce qui lui permettait d'étendre ses activités des Flandres au Maroc [23].

On a imaginé qu'il serait venu au Portugal parce qu'il sentait tourner la fortune de son maître [24]. On doit relever que ni D. João II ni ses conseillers ne semblaient douter de la stabilité du trône de Richard III. Il est plus simplement vraisemblable qu'il venait chercher diverses sortes d'appui, y compris personnels [25].

Brandão devenu exilé politique, D. João II le prit à son service. Le 5 mai 1487, il obtient le privilège que ni lui, ni sa femme, ni ses descendants ne

---

[17] Campbell, II, p. 474.

[18] Campbell, II, p. 445. Des questions plus pressantes, appelaient cependant, vers 1487-1488, l'envoi d'émissaires à Londres (*cf.* page suivante et note 32).

[19] Campbell, II, p. 476.

[20] [Sur le personnage, renvoyons à Jean Aubin, « Duarte Galvão », article réédité dans *L. & A.*, I, pp. 11-48].

[21] Cecil Roth, *Perkin Warbeck*, pp. 154, 155.

[22] São Paio, *Um aventureiro*, p. 152.

[23] Roth, p. 153.

[24] São Paio, p. 161 (plaçant sa venue à Lisbonne en 1484).

[25] Serrão, *Itinerários*, I, p. 177, signale une *carta régia* « da feitura de malaguete », du 1.IX.1485.

seront soumis, sauf cas très graves dûment spécifiés, à la confiscation de leurs biens, mobiliers et immobiliers [26]. Le 22 mai, le Roi confirme l'achat qu'il a fait à Martin de Sepúlveda de la *vila* de Buarcos, avec ses droits et revenus [27]. C'est à lui que, le 8 octobre de la même année, le Roi s'oblige à rembourser 28 000 ducats d'or qu'il a remis à l'archiduc Maximilien, arriéré de la dot de sa mère l'Impératrice D. Leonor [28]. Duarte Brandão se livra à d'autres spéculations fructueuses [29]. Ainsi, le Roi s'était naguère réservé, pour quelques années, le monopole de l'exportation du liège vers la France, la Flandre et l'Angleterre, pour y payer ses achats de cuivre. Les Cortès d'Évora de 1490 se plaignent que le privilège a été depuis cédé à Duarte Brandão [30].

Son entregent international et sa puissance économique lui ont ouvert l'entrée du Conseil de D. João II, après qu'il a été de celui d'Edouard IV. Toutes ces raisons lui valent les ménagements du gouvernement Tudor. En juin 1489, Thomas Savage et Robert Nanfan l'ont rencontré à Lisbonne, il leur a fait connaître la ville et les a festoyés à deux ou trois reprises dans sa maison [31]. À la suite de leurs entretiens, et certainement d'interventions de D. João II, il bénéficie d'un pardon général et se voit restituer, le 21 août 1489, ses avoirs confisqués en Angleterre [32]. C'est ce même jour que Richmond roi d'armes reçoit l'ordre de repartir pour le Portugal.

Dans les années suivantes, des litiges maritimes sont signalés. D. João II demanda réparation, antérieurement à l'automne 1488, de la mise sous séquestre, dans le port de Londres, d'une nef marchande appartenant au fidalgo João Fernandes de Sousa [33]; et, à une date indéterminée, de la prise du navire d'André Nunes, capturé à la côte anglaise par l'escadre de l'amiral Charles Somerset. Afonso Palma, une des victimes de cet acte de force, se rendit à Londres, avec des lettres du Roi, pour obtenir dédommagement, sans

---

26 São Paio, p. 153.

27 São Paio, pp. 153-154 ; J. A. de Silva Marques, *Descobrimentos portugueses*, III, Lisbonne, 1971, p. 337.

28 Braamcamp Freire, *Notícias da feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 78, d'après Sousa Viterbo ; São Paio, p. 153.

29 *Cf.* São Paio, pp. 147, 153-154, 155.

30 Le texte est dans H. de Gama Barros, *História da administração púbtica em Portugal nos séculos XII a XV*, 2e éd., IX, p. 119.

31 Machado, p. 195.

32 Roth, p. 157 ; S. B. Chrimes, *Henry VII*, Londres, 2e éd., 1977, p. 81, n. 2.

33 D. João II à Henry VII, s.d., Cataldo Sículo, *Epistolae*, f. [d4]r ; tr. Francisco Rodrigues Lobo, *Cartas dos grandes do mundo*, Ricardo Jorge, éd., Coïmbre, 1934, pp. 45-56. João Rodrigues de Sousa, seigneur de Baião, *cf.* A. Braamcamp Freire, *Brasões da sala de Sintra*, I, p. 235. D. João II écrivit également au « gouverneur de Londres », au chancelier d'Angleterre, et à lord Scales (Cataldo, *ibid.*), lequel mourut fin juillet 1488.

succès [34]. Des dépouillements d'archives permettraient sans doute d'étoffer ce dossier, où l'on ne trouve pour le moment que deux lettres de l'humaniste Cataldo Siculo, chargé de mettre en bon latin les protestations du roi de Portugal, et ensuite glorieux de les inclure dans le recueil de ses *Epistolae.*

Encore que d'un genre assez fréquent pour qu'une interprétation moins épisodique soit certaine, le second incident est peut-être lié à l'interdiction de commercer avec les Pays-Bas que Henry VII imposa aux marchands anglais de septembre 1493 à février 1496 [35], en riposte au soutien consenti par Maximilien au faux prétendant yorkiste Perkin Warbeck. La rupture des relations commerciales entre l'Angleterre et les Pays-Bas, aggravant dans la Manche une insécurité dont les Portugais faisaient les frais, plaçait en tout cas D. João II dans une position d'autant plus délicate entre ses deux alliés que Perkin Warbeck avait une passé « portugais ».

Les aventures de Perkin Warbeck ont été suffisamment discutées par les historiens pour qu'on s'abstienne d'en reprendre ce qui ne touche pas à sa présence dans le sillage de Duarte Brandão [36].

Il se peut que, du côté anglais, on ait soupçonné quelque complicité, et que ceci explique, joint aux interventions d'Isabel la Catholique, la libération en 1492 du comte de Penamacor. En octobre de cette année-là, Henry VII fit accueillir les envoyés de Charles VIII venus signer la paix (elle le fut le 4 novembre) par une délégation de hautes personnalités de son entourage. En cinquième position, après le marquis de Dorset, l'earl d'Oxford, l'earl de Northumberland, l'earl de Devon, figure « Therle of Portingale », qui doit être D. Lopo [37]. Quelques semaines plus tard, le comte de Penamacor arrivait à Barcelone.

Ses biographes ont admis que Duarte Brandão, réfugié aux Pays-Bas après la mort de Richard III, était en 1487 venu de Middelburg à Lisbonne [38]. Encore qu'il soit admissible qu'en 1486 il soit allé à Bruges régler ses affaires de Flandres, il n'y a aucune évidence d'un séjour hors du Portugal. Sa femme vint l'y rejoindre. C'est sans doute en raison de sa venue qu'il prit la précaution de protéger les siens de risques de confiscation, en sollicitant la *carta*

---

[34] D. João II à Henry VII, s.d., Cataldo Sículo, *Epistolae*, f. [e1ᵛ-e2ʳ] ; trad. Rodrigues Lobo, pp. 46-47. Une lettre de D. Manuel à Henry VII, rédigée par Cataldo, nous apprend que le litige n'avait pas été réglé du vivant de D. João II.

[35] Chrimes, *Henry VII*, pp. 232-233.

[36] [*Cf.* M. Ballard et C. S. L. Davies, « Étienne Fryon: Burgundian agent, English royal secretary and "principal consellor" to Perkin Warbeck », *Historical Research. The Bulletin of the Institute of Historical Research*, LXII, n° 3 (1989), pp. 245-259.]

[37] J. Gairdner, éd., *Letters and papers illustrative of the reign of Richard III and Henry VII*, II, Londres, 1863, p. 292. Sur l'intervention sollicitée de la Reine Catholique, *cf.* Vigneras [n. 11], pp. 44-45.

[38] Roth, p. 156 ; São Paio, p. 163 ; Chrimes, p. 81, n. 2.

régia du 5 mai 1487. Il a raconté en 1496 comment sa femme, chassée de Bruges par une épidémie et réfugiée à Middelburg, avait amené au Portugal, en compagnie de ses domestiques (*moços*) français, le jeune Perkin, fils d'un marinier de Tournay [39]. Après Pâques, précise Perkin lui-même. En 1487 ? Lisons son propre témoignage de 1497 : « And then I went into Portyngale in the Cumpany of Sir Edward Brampton's wif in Ship which was called the Quene's Ship. And when I was comen thider I was put in service to a Knight that dwelt in Lusshebourne which was called Peter de Cogna, with I dwelled an hole year, which said Knight had but one eye » [40].

La traversée a donc eu lieu sur le *Rainha*, un des bâtiments bien connus de la flotte marchande de D. João II, qui naviguait sur la ligne de Flandres et en Méditerranée. Perkin indique, dans sa confession de 1497, qu'il entra, sitôt son arrivée ou peu après, au service de Pero Vaz da Cunha o Bisagudo. Comme il commence sa carrière d'imposteur à Cork, en Irlande, en octobre 1491, s'il est demeuré une année entière dans la maison de Pero Vaz, c'est donc au printemps 1490 qu'il a quitté Middelburg.

La déclaration de Duarte Brandão de 1496 s'accorde avec les aveux passés par le faux duc d'York. N'ayant pas voulu le prendre parmi ses gens, Brandão l'avait fait entrer dans la domesticité de Pero Vaz da Cunha, « el qual a la sason venia a las fiestas dél señor principe (...) e fue con el a las fiestas y estuvo en ellas ». Si Perkin était devenu page de Pero Vaz da Cunha en 1487 ou 1488, il aurait certainement accompagné celui-ci dans son expédition au Sénégal, partie en décembre 1488, et qui fut de retour dans l'été suivant [41]. Il ne dit rien d'un épisode si marquant dans sa brève autobiographie. Sa participation aux « fêtes du seigneur prince de Portugal » resserre la chronologie. Il s'agit des fameuses festivités du mariage de l'infant D. Afonso avec D. Isabel de Castille, fille des Rois Catholiques, qui se déroulèrent à Évora en décembre 1490 [42]. Rui de Sousa se souvenait d'avoir vu Perkin à la Cour, page de Bisagudo, et aux fêtes, vêtu de brocart et de soie, et ne passant point inaperçu [43].

On a supposé à bon escient qu'il avait glané, du temps qu'il hanta l'entourage de Duarte Brandão, intime des deux derniers souverains de la maison

---

[39] Dépositions recueillies à Setúbal les 25 et 28.IV.1496, par Fernán Peres Mexia, dans Luis Suárez Fernández, éd., *Politica internacional de Isabel la Catolica. Estudio y documentos*, IV, *1494-1496*, Madrid, 1971, pp. 526-529, à la p. 527.

[40] Je cite d'après Roth, pp. 145-146.

[41] *Cf.* A. Braamcamp Freire, *Expedições e armadas nos anos de 1488 a 1489*, Lisbonne, 1915, p. 14; A. Teixeira da Mota, « D. João II e a expedição portuguesa ao Senegal em 1489 », dans *Boletim cultural da Guiné Portuguesa*, XXVI (1971), pp. 63-111, et en tiré à part dans les *Separata* de l'*Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga*, n° LXIII, Lisbonne, 1971.

[42] *Cf.* Resende, ch. 124-128, pp. 173-187 ; Pina, ch. 47, pp. 127-131.

[43] Déposition de Rui de Sousa [n. 39], p. 526.

d'York, les connaissances qui lui permirent de jouer le rôle d'enfant d'Édouard. Conclure de cet avatar que Pero Vaz da Cunha avait des accointances en Angleterre est une hypothèse en l'air [44]. Induire du nom portugais de la mère de Perkin une affinité judaique, pareillement [45]. Certes, Duarte Brandão aura peut-être gardé le jeune Flamand chez lui un peu plus qu'il n'y paraît. Lorsqu'en avril 1496, en rivalité d'anglophilie avec Charles VIII, qui offrait à Henry les preuves de l'imposture, les Rois Catholiques font enquêter au Portugal sur l'identité du prétendant, Fernán Peres Mexia, notaire apostolique de la suite d'Alonso de Silva, ambassadeur de Castille auprès de D. Manuel, recueille à Setúbal les dépositions du héraut d'armes Tanger, lui aussi natif de Tournay, et des personnages importants que sont Rui de Sousa de Beringel et Duarte Brandão, lesquels ne disent sans doute pas tout à l'indiscret tabellion espagnol. Duarte Brandão se montre très au courant : il explique par quel hasard Perkin s'étant promené en Irlande avec les vêtements somptueux qu'il portait aux fêtes d'Évora, les gens du pays, qui sont sauvages, avaient commencé à le prendre pour un prince de sang royal. Rui de Sousa, par contre, est fort ignorant : il déclare qu'après 1490 il n'avait jamais entendu parler du garçon: « y despues que no supo mas del fasta agora que a oydo desir esto que del se dise » [46]. On ne peut pas croire que Rui de Sousa, diplomate de métier, jadis ambassadeur auprès d'Édouard IV, et un des hommes de confiance de D. João II, se soit si peu intéressé à une entreprise qui défrayait la chronique internationale depuis plusieurs années, et dont au Portugal même bavardaient tant de gens, y compris le brave héraut d'armes Tanger.

Le zèle des Rois Catholiques était d'ailleurs bien intempestif. Dès 1493, Henry VII avait su à quoi s'en tenir, et il est assez vraisemblable que sa source ait été Brandão [47]. Que celui-ci, bien traité par Henry VII, ait été le commenditaire, ou seulement le relais, d'une opération anti-Tudor, ce qui impliquerait l'acquiescement au moins tacite de D. João II, aucun texte ne le suggère, ni aucun motif. On comprendra que Maximilien, poussé par sa belle-mère Marguerite d'York, ait apporté au soulèvement sa fantasque caution. On n'a cependant jamais démontré que Marguerite d'York, si elle utilisa Perkin Warbeck, l'ait suscité. Quant à D. João II, quel avantage aurait-il eu à déstabiliser le nouveau régime anglais ? Car telle est la question. Soumis aux pressions très fortes de l'Espagne, son action diplomatique ne visait qu'à y trouver des contrepoids. Sa recherche de l'amitié française ne constitue pas un signe qu'il ait pu, en 1491, prêter la main à une opération très aventurée.

---

[44] Henrique Lopes de Mendonça, dans *História da colonização do Brasil*, II, ch. VI, pp. 59-60.

[45] « Kateryn de ffaro » (*dixit* Perkin, *apud* Roth, p. 145). « Uma judia portuguesa certamente », commente São Paio, p. 162.

[46] Rui de Sousa, *ibid.*

[47] *Cf.* Chrimes, p. 81, n. 2, et p. 83.

On a remarqué que le traité luso-anglais d'amitié perpétuelle de 1386 avait très tôt cessé d'avoir une portée politique [48]. À la fin du XVe siècle, la conjoncture le privait de contenu. Bien que rituellement confirmé, le concours impérial et le concours français étaient pour le Portugal incomparablement plus importants. L'eût-il voulu, d'ailleurs, que D. João II n'aurait pas eu les moyens d'animer un jeu anglais.

Le traité de Medina del Campo de 1489 avait marqué l'entrée de l'Angleterre dans le champ de la vision européenne des Rois Catholiques. Ils utilisèrent bientôt le pion Tudor dans les manœuvres compliquées dont l'Italie devint l'enjeu. Le Portugal resta en marge de ces grandes affaires internationales, dans lesquelles D. João II impuissant se trouva à la remorque de Charles VIII.

Dès 1488, avait pris forme le plan de mariage entre Catherine d'Aragon, née en 1485, et l'héritier de Henry VII, Artur, né en 1486. Lorsque la sollicitude des Rois se fut étendue au sort de sa petite sœur Margaret, née en 1489, qu'ils se mirent dans l'idée de fiancer au roi d'Écosse, l'activité de la représentation espagnole à Londres témoigna que, sur le terrain anglais non plus, D. João II n'avait été de taille à contrer la Castille.

---

[48] Peter E. Russell, *The English Intervention in Spain and Portugal in the Time of Edward III and Richard II*, Oxford, 1955, p. 548. John Fergusson, *English Diplomacy 1422-1461*, Oxford, 1972, pp. 53-54.

4
UNE FRONTIÈRE FACE AU PÉRIL OTTOMAN. LA TERRE D'OTRANTE (1529-1532)

[*Le thème de la Terre d'Otrante « belvédère face au Turc», dans le talon de la botte de l'Italie, a préoccupé Jean Aubin de longue date. En 1958 déjà, il faisait quelques recherches d'archives à ce sujet. Et au printemps 1971, il réalisait un vieux rêve : visiter les places fortes qui, au XVI*[e] *siècle, étaient exposées quotidiennement — ou, plus exactement, nuitamment — à une menace venue de la mer, et admirer les chefs-d'œuvre de l'art baroque foisonnant alentour. À Lecce, il fit ample moisson d'archives documentaires ; et, lui qui n'estimait guère la photomanie des touristes, il avait tenu à garder un souvenir photographique des portraits ornant, en médaillons sculptés dans la pierre, le porche d'entrée des châteaux de Copertino et de Corigliano (ce dernier entre Otrante et Lecce). Copertino, le château de son héros favori, Alfonso (ou Afonso) Castriota, marquis d'Atripalda (m. en 1544), petit-neveu du célèbre seigneur albanais Scanderberg (1403-1467), enflamma particulièrement son imagination.*

Le présent article est une version très élargie d'une contribution parue, sous le même titre, dans Soliman le Magnifique et son temps. Actes du Colloque de Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, 7-10 mars 1990 / Süleymân the Magnificent. Acts of the Parisian Conference..., *édité par Gilles Veinstein (Paris : La Documentation française, 1992), pp. 465-484. Nous remercions très vivement Gilles Veinstein, qui est aussi l'éditeur d'un volume de rééditions d'articles turcologiques de Jean Aubin (en préparation), pour l'amabilité avec laquelle il a bien voulu autoriser la parution de « La Terre d'Otrante» dans* Le Latin et l'Astrolabe.

L'important dossier que l'auteur a laissé, outre cette version étoffée de son premier article, laisse supposer qu'il envisageait une continuation à son travail, sans doute centrée sur l'œuvre de Castriota (dit Atripalda) et des siens. Il voyait Atripalda comme un inconditionnel de l'Espagne en même temps qu'un représentant de l'esprit particulariste du baronnage napolitain, pointilleux sur ses privilèges face au centralisme castillan, mais aussi un seigneur qui avait gardé autorité et prestige parmi les Albanais des deux côtés de l'Adriatique.]

[F.A.]

CONVENTIONS

Abréviations bibliographiques :

AGS	:	Archivo general de Simancas.
CSP Spain	:	*Calendar of letters, despatches and State papers, relating to the negotiations between England and Spain preserved at the Archives in Simancas and elsewhere.* IV, part II : *Henry VIII, 1531-1533*, P. de Gayangos, éd., Londres, 1882.
Codoin	:	*Colección de documentos ineditos para la historia de España*, Madrid, 1848-1895.
Consulte	:	Giuseppe Coniglio, éd., *Consulte e bilanci del viceregno di Napoli dal 1507 al 1533*, Rome, 1983 (« Fonti per la storia d'Italia », 138).
Diarii	:	Marino Sanudo, *Diarii*, LIII-LVI, Venise, 1899-1901).
E	:	fonds Estudo (liasse/numéro de pièce).
R.A.H.	:	Real Academia de la Historia.

Les acteurs :

ALARCÓN	:	D. Fernando de Alarcón, marquis de la Valle Siciliana
ATRIPALDA	:	D. Afonso de Castriota, marquis de Atripalda
BURGOS	:	D. Iñigo López de Mendoza, évêque de Burgos
CHARLES	:	Charles Quint, l'Empereur
OSMA	:	D. García de Loaysa, cardinal, évêque d'Osma
LE SULTAN	:	Soliman le Magnifique
LE VICE-ROI	:	Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples.

Les lieux :

Royaume :	Royaume de Naples
Seigneurie ou République :	République de Venise

Les lettres du Cardinal Colonna sont écrites de Naples, celles des ambassadeurs impériaux en Italie de la ville où ils sont en poste.

On ne confondra pas Gallipoli en Terre d'Otrante avec son homonyme des Dardanelles (Gallipoli de Romanie, Gelibolu).

*

[*Le plan du présent travail, que l'auteur comptait développer plus à fond, tourne autour du péril turc comme dominante de l'histoire italienne de la première moitié du XVIe siècle.*

I — Situation de « frontière »:

A — L'état du Royaume : tensions entre Italiens et « *nación* »
entre Angevins et pro-Espagnols
entre Colonna et les Espagnols (Osma réclame un Castillan)

B — Séquelles de l'invasion française : famine et peste
indiscipline de l'armée impériale, non payée
(le Royaume paie l'armée — et le reste,
politique de Colonna : faire payer les « exceptados »)
pas de flotte
conflit entre militaires et « juristes »

II — La mise en défense du Royaume :
1529/1530 les Pouilles ; liquidation de l'invasion française et vénitienne ; premiers travaux d'Alarcón
1531 insécurité sur mer, projets de création d'une force navale :
proposition Coll et Colonna, plus pragmatique
proposition Loffredo
décisions prises
1532 reprise des travaux en Pouille

III — Rumeurs et espionnage :
rythme des rumeurs = rythme des réactions
origine des rumeurs
essai de contrôle des rumeurs par l'espionnage
autre motif de l'espionnage : préparer l'offensive
la chimère
l'esprit de croisade : occupation de Modon et de Coron

Jean Aubin entendait réfuter l'idée que l'Europe, attirée par l'Atlantique, s'était détournée du Levant, y permettant ainsi la poussée turque. Rien de tel, disait-il : les chancelleries européennes n'ont cessé de se préoccuper de la menace turque. Mais les Ottomans ont semblé considérer que leur souveraineté s'étendait jusqu'au détroit d'Otrante et que ses eaux faisaient partie du dâr al-Islâm, du monde islamique.]

[F.A.]

*

L'action la plus fameuse qui avait manifesté, à la fin du XVe siècle, le danger que faisait courir à la Terre d'Otrante le voisinage ottoman, avait été son occupation, durant onze mois, entre 1480 et 1481, par Ahmet Gelik Pacha, tout à la fin du règne de Mehmet II. Cinquante ans plus tard, dans les années qui vont nous retenir, le souvenir en restait vivant. On sait le rôle de base avancée contre les Turcs que le Royaume devint un peu plus tard dans les desseins avortés de Charles VIII. Lors de la crise entre les deux branches de la famille royale d'Aragon, qui fit suite à l'invasion française, un courant d'opinion se dessina à Naples, favorable au recours aux Ottomans, et ce mouvement se retrouva épisodiquement dans les décennies suivantes.

Dans les trente années qui suivirent l'annexion du Royaume de Naples par Ferdinand le Catholique, les relations avec la Turquie furent celles d'un

voisinage méfiant et apathique : c'est vers l'Afrique du Nord que la *Reconquista* tournait les efforts du Roi Catholique. En 1522, le siège de Rhodes raviva les alarmes endormies. Le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, s'inquiète soudain de l'état des défenses sur les côtes de Pouille, pour constater que les fortifications sont en ruines et l'artillerie hors d'usage. Puis on retombe dans la négligence. Soliman le Magnifique est occupé ailleurs par les troubles d'Égypte et d'Anatolie, Charles Quint est aux prises avec François Ier.

*

À Charles Quint, assuré depuis 1528 des services d'Andrea Doria, la paix de Cambrai, réglant le conflit avec la France, laisse latitude de ranimer au Levant le combat de la chrétienté dans l'esprit de la Croisade. Cependant que les deux grandes campagnes de Hongrie, en 1529 et en 1532, sont le signe de la montée de la puissance ottomane dans le bassin danubien, on s'attend à une poussée du même ordre en Méditerranée centrale. Avant que le dessein impérial ne se concrétise par l'occupation de Modon, en septembre 1532, la défense du royaume de Naples, et de son front le plus exposé, la Terre d'Otrante, a dû être conçue, sous le gouvernement contesté du cardinal Pompeo Colonna, dans la pénurie et le désordre, et dans un climat d'inquiétude entretenu par la Porte.

Mal protégée, la côte des Pouilles n'aurait sans doute pu résister à un débarquement des Turcs. Mais, à supposer que celui-ci ait jamais été envisagé, à Constantinople l'ambition du Sultan et d'Ibrâhîm Pacha se révéla au-dessus des moyens de l'empire.

LES FAIBLESSES DU ROYAUME DE NAPLES

Le coût de l'invasion française de 1528, la peste et la famine qui l'ont accompagnée, accusent les maux endémiques dont souffre le « Royaume » : statut de pays conquis, misère des populations, trésorerie aux abois, tensions entre les organes de l'autorité et la noblesse, et, au sein du baronnage, entre partisans de l'Espagne et ceux qu'on appelle les « Angevins», partisans de la France.

Malgré une fidélité familiale de longue date, le cardinal Pompeo Colonna, lieutenant-général du Royaume, est suspecté, non sans motifs, de détester les Espagnols, et en tout cas il est détesté d'eux et tenu pour incapable. « Conscience pourrie », écrit Fray García de Loaysa, cardinal d'Osma, confesseur de

Charles Quint en résidence à Rome [1], qui dès 1530, et avec une inlassable constance, réclame son éviction au profit d'un vice-roi castillan. Charles-Quint, pourtant, s'en accommoda, et lorsque Colonna mourut, d'un excès de gourmandise, fin juin 1532, intrigues et dénonciations n'avaient pas encore obtenu son remplacement. L'Empereur avait seulement placé auprès de lui un diplomate habile, D. Iñigo López de Mendoza, évêque de Burgos, qui résida à Naples comme commissaire impérial de mai 1530 à mars 1532. D. Iñigo était chargé de guider Colonna, « en veillant bien à ce qu'il ne se fasse réunion ou disposition des naturels du Royaume qui puisse causer quelque désordre ou inconvénient » [2].

Bien que le rigide Cardinal d'Osma en soit venu à le considérer comme une nullité — « il ne vaut pas un carlin », écrivait-il au Secrétaire d'État, Francisco de los Cobos —, l'évêque de Burgos jugeait parfaitement la situation : « Le Royaume s'en va en morceaux », écrivait-il à l'Empereur, et, quelques mois plus tard, il lui représentait que la désignation d'un vice-roi devenait chaque jour plus urgente, « et maintenant plus que jamais, car avec mon départ [Colonna] aura plus de liberté pour certaines choses ».

Incarnation des qualités et des tares des tempéraments de la Renaissance italienne, Pompeo Colonna, homme de guerre dont on avait fait un homme de curie, factieux à Rome, brutal à Naples, ambitieux et double, porté au népotisme, lettré et épicurien [3], eut peut-être moins d'incompétence que ne le proclamaient ses détracteurs. Son comportement envers D. Fernando de Alarcón, Aragonais de souche, capitaine-général des troupes impériales en Naples, chargé d'organiser la défense du Royaume et, notamment, de « la frontière de Pouilles », vient certes en demonstration des critiques dont il fut l'objet. Mais elles étaient aussi alimentées de la désinvolture dont il témoignait à l'égard de la haute classe napolitaine, et les circonstances dans lesquelles il eut à diriger le Royaume n'ont pu que souligner que lui manquait d'être d'une stature exceptionnel.

---

[1] Osma à Francisco de los Cobos, le secrétaire, 14.XI.1531 (*Codoin*, 14/256). Et encore : « Il abhorre Espagnols comme Turcs, cela est certain. Je crois qu'il se réjouirait à l'extrême que tous ceux qui sont en Italie, sans en excepter un, meurent dans l'espace d'une heure « (du même au même, 31 janv. 1531, *Codoin*, 97/248).

[2] Charles à Burgos, de Bruxelles, 11.III.1531, Real Academia de la Historia, Madrid, Collection Salazar, A-44, f. 221b.

[3] Pompeo Colonna (1479-1532), opposé à Jules II, en faveur sous Léon X qui le crée cardinal en 1517, vice-chancelier du Saint-Siège, ennemi de Clément VII, participe avec le clan des Colonna à l'assaut contre le Vatican du 26.XI.1526 ; destitué, il recouvre ses fonctions en 1528. Pour une biographie *cf.* l'article « Colonna, Pompeo », in *Dizionario biografico degli Italiani*, s. v. Sur son gouvernement en Naples, *cf.* G. Coniglio, « Il regno di Napoli al tempo di Carlo V », in *Archivio storico per le provincie napoletane*, 1974, [pp. 121-154] ; pp. 122-124, Guido d'Agostino, *La capitale ambigua. Napoli dal 1458 al 1580*, Naples, 1979, pp. 189-193 ; José Maria del Moral, *El virrey de Napoles Don Pedro de Toledo y la guerra contra el Turco*, Madrid, 1966, pp. 31-40.

Car ce « royaume pelé » [4], est avant tout pour l'Empereur une source de monnaie, où puiser tant et plus, si tarie soit-elle.

Charles Quint, sans un sou, compte en effet, mois après mois, sur l'argent tiré du Royaume pour payer les soldes et les arriérés des troupes impériales, qui « n'ont pas d'autre revenu pour manger » [5]. Le Royaume, mande le cardinal Colonna à Charles Quint fin novembre 1529, est dans un désordre tel qu'on ne pourrait le croire. Les intérêts de la dette mangent les revenus de l'État. On a pensé lever un impôt extraordinaire de 200 000 ducats pour s'en libérer. « Mais le Royaume est si épuisé, expose Colonna en novembre 1529, et venu en une pauvreté si extrême de par les mauvais comportements des soldats que la majeure partie [des gens] vivent d'herbes, de sorte que nous sommes forcés, contre notre volonté, de différer jusqu'à la première récolte des blés » [6].

Les responsables locaux, Espagnols comme Italiens, représentent aussi en quel dénuement est tombé le Royaume. Tout passe à payer l'armée, et « vous nous envoyez de nouveaux fardeaux », écrit à Charles, en novembre 1531, le Trésorier général Alonso Sánchez. « Que V.M. sache que c'est avec la totale destruction de ce sien royaume, et que c'est la plus grande pitié du monde de voir ce qui se passe ici, et comme les gens meurent de faim » [7].

Colonna recourt à tous les expédients : levées anticipées, confiscation et mise en vente de terres qui se sont déclarées pro-françaises ou pro-vénitiennes, emprunts aux financiers.

La République de Venise s'efforce d'obtenir de Charles Quint qu'il concède pleine amnistie à ceux des barons qui s'étaient déclarés pour elle en Pouilles et qu'il confirme leurs immunités [8]. Censées rapporter de quoi payer les troupes du Royaume [9], la saisie des biens des *fuoriusciti* (les expatriés) donne lieu à de fausses dénonciations, à trafics et abus [10] et à une infinité de procès qui bloquent les ventes et privent l'administration de leurs bénéfices. Au début

---

[4] L'expression est du cardinal d'Osma, à Charles, de Rome, 26.V.1531 (*Codoin*, 14/160).

[5] Osma à Cobos, 30.V.1531 (*Codoin*, 14/168-170).

[6] Colonna à Charles, 24.XI.1529 (E 1005/69) et 14 & 28.XI.1529 (E 1454/142).

[7] Alonso Sánchez à Charles, de Naples, 27.XI.1531 (AGS, E 1008/22 ; in *Consulte*, n° 48, pp. 492-494).

[8] G. Guerrieri, *Le relazioni tra Venezia e Terra d'Otranto fino al 1530*, Trani, 1908, p. 271.

[9] Osma à Cobos, 6 & 15.VIII.1530 (*Codoin*, 14/60 & 97/225) ; à Charles, 25VIII.1530 (*Codoin*, 14/69).

[10] Osma à Cobos, 14.XII.1531 (*Codoin*, 14/270-271). Le financier Girolamo Pellegrino, très lié à Colonna (*cf.*Osma à Cobos, 24.VI.1531, *Codoin*, 14/191) achète baronnies et terres (*cf.* Coniglio, *Il regno*, p. 56 ; sur Pellegrino : De Fredo, *Missione*, p.129, n. 24). Colonna est accusé « de pardonner à des Italiens délinquants publics » (Osma à Cobos, 12.I.1531, *Codoin*, 97/244) ou d'être trop sévère. Informé par l'évêque de Burgos des torts que les barons font à leurs vassaux, l'Empereur songe à envoyer un commissaire : « Comme il faut choisir une personne qui convienne à cela, je n'ai pu me décider si vite, mais j'y penserai » (Charles à Burgos, de Bruxelles, 11.III.1531, R.A.H., Coll. Salazar, A-44, f. 220a-221b).

de 1532, la perspective d'une invasion ottomane provoque une crise : les biens des confisqués ne trouvent plus acheteur [11]. Des cités qui ont été fidèles, ainsi Tricase en Terre d'Otrante, se munissent d'attestations pour faire confirmer leurs privilèges [12]. D'autres, qui n'avaient ni muraille, ni fossé, ni garnison, sont abusivement déclarées rebelles, du fait de leur occupation par les Français, et condamnées à amende [13]. Pour échapper à l'oppression de leur baron, des villes de statut seigneurial offrent de se racheter pour revenir à leur statut domanial d'antan. C'est le cas de Nardò, dont les revendications rencontrent la bienveillance calculée des dirigeants napolitains [14].

Colonna use de pressions impudentes. Il menace certains des membres de la haute administration de mettre tels de leurs biens en vente ; il est vrai qu'ils les ont obtenus de façon légalement douteuse, de la générosité du vice-roi, Philibert de Chalon, prince d'Orange (mort en 1530). Il soutire ainsi 3 000 ducats de l'un, 4 000 d'un autre. Mais, taxé lui-même de 15 000 ducats, il en a mis de sa poche 3 500 pour assurer la dernière paie de l'armée. Et, fin avril 1531, celle de mai n'est pas assurée : comme on ne peut lever la taxe avant la récolte des blés, il faut se résoudre à des emprunts, faute de quoi il sera impossible de remédier aux besoins de l'armée de Lombardie, ni à tant d'autres choses qui surviennent [15]. Colonna revient à la charge à fin de cette même année : « La trésorerie est tellement épuisée (*exhausta*) que, sans crédit consenti par les marchands, il est impossible que se puisse faire le service de V.M. » [16]. De mois en mois le drame se répète. Fin février 1532, Colonna a obtenu de certains marchands un prêt — « le meilleur que nous ayons jamais fait » — de 50 000 ducats, sur lesquels l'Empereur n'en prendra que 2 500 : ce prêt assurera la paie de l'armée en mars et avril, « et en ce mois, j'aurai le temps de travailler à trouver la paie de mai » [17].

Les financiers fraudent sur la valeur des monnaies. On envoie de Naples, pour payer l'armée, une monnaie si dévaluée que, de 100 000 ducats, il y avait perte d'au moins 8 000, signale en juin 1531 le vigilant cardinal d'Osma.

---

[11] Colonna à Charles, 13.III.1532 (E 1011/16).

[12] Attestation en faveur de Tricase des autorités de la ville et du capitaine du château de Gallipoli, 12.III.1530 (E 1455/57, 58) et de Alarcón, 22.III.1530 (E 1455/ 59). Confirmation des privilèges par Charles Quint, juin 1530 et sept. 1532 (J. Ernesto Martínez Ferrando, *Privilegios otorgados por el Emperador Carlos V en el Reino de Nápoles (Sicilia aquende el Faro)*, Barcelone, 1943, p. 256).

[13] Selon Marc'Antonio Contarini, l'ambassadeur de Venise auprès de Charles Quint, de Ratisbonne, 5.VI.1530 (*Diarii* 56/424).

[14] Si Nardò redevient terre domaniale, on pourra en avoir 30 000 ducats, fait observer Colonna à Charles, 10.XII.1530 (E 1006/189). Sur l'aspect politique de l'affaire, voir *infra*.

[15] Colonna à Charles, 22.IV & 13.V.1531 (E 1009/20 & 21).

[16] Colonna à Charles, 27.XI.1531 (E 1009).

[17] Colonna à Charles, 4.III.1532 (E 1011/10).

En décembre de la même année, Colonna envoie pour la paie des troupes impériales 28 000 ducats ; mais les pièces sont si rognées que les marchands gagnent 37 pour cent rien que sur la monnaie, assure-t-il [18]. Le cardinal d'Osma tient Colonna pour coupable de la pénurie et, du même coup, l'évêque de Burgos pour inefficace [19]. D. Iñigo est, cependant, bien mieux à même de mesurer les difficuls dans lesquelles les exigences du gouvernement impérial mettent le gouvernement napolitain.

L'évêque de Burgos en vient à des conclusions très négatives. Puisque les payer serait impossible, il serait préférable de ne pas faire venir des troupes dans le Royaume : il ne pouvait être attaqué que par de grandes forces, et les faibles contingents qu'on projetait d'y envoyer seraient insuffisants en pareil cas [20]. C'était avouer que le Royaume était financièrement hors d'état de soutenir la guerre si les Turcs débarquaient.

Rentrant d'Allemagne, l'ambassadeur vénitien Nicolò Tiepolo observait dans sa *relazione* de juin 1532 : « Du royaume de Naples, par ses prédécesseurs et par Sa Majesté, ont déjà été engagées et en partie vendues beaucoup de choses, et soustraction faite des dépenses ordinaires, il ne reste aucune recette ordinaire » [21]. De la donative de 600 000 ducats, étalée sur quatre années, que lui a votée le Parlement napolitain en juillet 1532, il ne lui en reviendra que 150 000, car 50 000 se volatiliseront, et 400 000 serviront au remboursement de la dette et de ses intérêts [22]. « Des revenus du Royaume, l'Empereur ne peut prétendre à rien — observe Marc'Antonio Contarini, le successeur de Tiepolo à la cour impériale — car tout est déjà aliéné et engagé pour de nombreuses années sur les dépenses de la guerre faite. La dette de 85 000 ducats empruntés ces dernières années monte, avec les intérêts, à 240 000 » [23]. Aussi, dans un rapport établi par les conseillers de Charles en juin 1532, il est conclu à « la perdition et péril où est ce royaume. Alors qu'il manque 400 000 ducats de recettes pour satisfaire aux dépenses ordinaires, on en a tiré près de 500 000 pour l'armée [depuis 1530] (...). Il ne reste rien pour les charges ordinaires du Royaume, car les recettes sont toutes mangées et dépensées, et il n'y a homme qui veuille avancer un liard dessus (...). La mise en défense des Pouilles ne peut se faire, par manque d'argent ainsi que d'autorité » [24].

---

18 Osma à Cobos, 24.VI & 14.XII.1531 (*Codoin*, 14/191, 270-274).

19 Osma à Cobos (*Codoin*, 14/268) ; Osma à Charles, 20.X.1530 (*Codoin*, 14/95).

20 Mémoire de l'évêque de Burgos, *1531-1532 (E 1008/6 ; cité par G. Coniglio, *Il regno...*, *op. Cit.*, p. 65).

21 *Relazione* de Nicolò Tiepolo, 3.VI.1532 (*Diarii*, 56/322).

22 Marc'Antonio Contarini, de Ratisbonne, 5.VI.1532 (*Diarii*, 56/424).

23 Contarini, de Ratisbonne, 5.VI.1531 (*Diarii*, 56/424).

24 E 1012/171 ; publié par J. M. del Moral, *op. cit.*, pp. 36-37.

Reprochant à Charles Quint son indifférence aux détresses que le non-paiement des troupes inflige depuis des années à l'Italie, le cardinal d'Osma, retrouvant le ton du confesseur, lançait un vain appel, autant qu'à son honneur, à sa conscience d'« âme catholique », à laquelle Dieu demanderait compte [25]. L'Empereur se désole de l'excès de fardeau imposé à ses sujets [26], mais son administration demeure impuissante à régler le problème des dépenses militaires. Victime de cette incapacité, le royaume de Naples ne se trouve bénéficier que très peu de la seule force dont les subsides soient régulièrement payés, sur les revenus d'Espagne, à un allié qui ne sert que sous contrat, sur ce point sourcilleux, et trop indispensable pour qu'on lui manque, Andrea Doria.

L'ABSENCE DE PROTECTION NAVALE

Pour couvrir la longue étendue de ses côtes, le Royaume, qui est « tout à la mer » [27], ne possède plus que deux galères. En 1528, l'entrée d'Andrea Doria au service espagnol, et des galères de Gênes avec lui, a enfin doté Charles Quint de l'outil qui lui manquait pour faire la police en Méditerranée occidentale et concevoir une offensive dans les eaux grecques. Mais Doria, bien que payé très régulièrement, et au prix fort, n'en fait qu'à sa tête. Un entrepreneur maritime plus modeste, le seigneur de Monaco, loue deux galères [28]. Comme il ne veut pas qu'elles soient sous les ordres de Doria, Alarcón a inutilement suggéré qu'elles soient sous les ordres d'un Napolitain de ses amis, le *comendador* Rosa. Elles sont placées sous ceux du capitaine-général des galères de Sicile [29], qui ne dispose que de quatre, donc assez préoccupé par la défense de son île pour ne pas assurer celle du royaume de Naples, qui lui incomberait.

Les fustes barbaresques et turques razzient les côtes, enlevant les habitants, venant négocier des rachats jusque dans le port de Naples. Dans les premiers mois de 1531, le littoral tyrrhénien est littéralement infesté. « Début janvier, trois fustes de Maures ont pris trente-quatre barques de vos vassaux,

---

25 Osma à Charles, 20.X.1530 (*Codoin*, 14/95 & 97).

26 *Cf.* par exemple De Fredo, *Missione* (*supra*, n. 3), pp. 143 & 145.

27 L'expression est de Alarcón, 29 janv, 1531 (E 1009/173). Charles Quint écrit : « Pour être comme l'est le dit royaume quasi littoral... » (in *Consulte*, p. 47).

28 Comme celles de Doria, les galères de Monaco sont louées à 6 500 ducats l'an, contre 3 500 ducats pour celles qui sont payées à la mode d'Espagne (*Relazione* de Tiepolo, *Diarii*, 56/322).

29 Alarcón à Charles, 3.VI.1531 (E 1009). Renouvellement du contrat de location, 24.VII.-1531, in G. Saige, *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, Monaco, 1888-1891, II, p. 460, et in L. H. Labande, *Recueil des lettres de l'Empereur Charles Quint qui sont conservées dans les archives du palais de Monaco*, Monaco, 1910, n° 25, pp. 43-45.

et pendant ce temps les galères que vous payez demeurent à Naples, servant à ceux du Conseil à porter des vins, du bois, et les victuailles de leur maison », s'indigne le cardinal d'Osma [30].

Harcelant les alentours de Naples depuis six jours, quelques fustes de Maures et de Turcs ont capturé plus de trois cent cinquante personnes, dont deux cents dans un village du littoral, écrit Alarcón, le 29 janvier 1531. Les populations paient des taxes pour l'entretien de huit à dix galères, et on les laisse à la discrétion de quatre Turcs et Maures, qui les enlèvent chaque jour et les mènent à Tunis. De plus, avec les marchandises qu'ils prennent en mer, ils tirent, de les revendre dans les ports du Royaume, « un monde d'or chaque années » [31].

En février, pas moins de quarante fustes opèrent dans le canal de Piombino (entre l'île d'Elbe et le continent), sept à la hauteur de Rome, où la disette de grain se fait sentir, une vingtaine sur le littoral napolitain. Jointes, elles ne rencontreraient aucune résistance, avoue Colonna, qui demande l'envoi des galères d'Andrea Doria, pour renforcer les quatre de Sicile et les quatre de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem [32]. « Puisque Votre Majesté le paie si bien, Andrea Doria devrait plutôt défendre vos royaumes que la Riviera de Gênes », commente, acerbe, le cardinal, qui, dans les semaines qui suivent, s'est adressé vainement à lui [33]. En mai 1531, enfin, Erasmo Doria, avec six galères gênoises, s'emploie à la chasse aux fustes. À la mi-juin, il a un tableau de chasse de neuf prises, dont trois galères, et de quatre cents chrétiens libérés. Il annonce alors son départ pour la côte de Pouille et « le golfe de Venise », où sont signalées diverses fustes ennemies [34].

Dans l'Adriatique, où Avlona (Valona) est une base de corsaires turcs, les Barbaresques ne sont pas absents. En mai 1531 ils, y ont une douzaine de fustes, et douze autres sont au cap Santa Maria, à la pointe méridionale de la

---

30 Le cardinal d'Osma à Francisco de los Cobos, de Rome, 12.I.1531 (*Codoin*, 97/244-245),

31 Alarcón à Charles, 21.I.1531 (E 1009/173). En 1532, le *conservador* de Sicile, qui se rendait auprès de Charles Quint, sera capturé le 3.V ; le 11, ses ravisseurs, venus devant Naples, offriront sa libération contre 5 000 ducats (Jeronimo Coll à Charles, de Naples, 12.V.1532, E 1010/9).

32 Colonna à Charles, 21.II.1531 (E 1009/11), avec extrait de lettre d'une Gómez Suárez de Figueroa, représentant Charles Quint à Gênes, du 13.II.1531 (E 1009/12). *Cf.* aussi Rodrigo Niño à Charles, 25.II.1531 (E 1308/144-146). Le 1.II.1531, les élus de la ville de Naples avaient supplié l'Empereur d'envoyer à la garde des côtes Andrea Doria ou tout autre (E 1010/12). Colonna part à la chasse, échappe de justesse à un commando d'arquebusiers barbaresques le 4.III.1531(*Diarii*, 54/336).

33 Colonna à Charles, 13.V.1531 (E 1009/21).

34 Erasmo Doria à Charles, de Palerme, 14.VI.1531 (E 1111/27). Son intervention a été efficace : voilà deux mois que n'est plus apparue fuste de Maures, note Colonna, à Charles, 30.VI.1531 (E 1009/28).

Terre d'Otrante [35]. Début juin, trois fustes « moresques » sont dans les eaux de Gallipoli, pour y faire racheter des captifs gallipolitains. Le 6 juin, elles se regroupent avec trois ou quatre autres devant Tarente. Le provéditeur de l'escadre vénitienne fait mouvement de Corfou vers Otrante, pour leur barrer la route du nord [36].

Le Royaume se trouve d'autant plus vulnérable que la domination espagnole a mis obstacle au développement d'un armement naval par les villes côtières, qui eût permis de compenser l'incapacité de l'État à entretenir une flotte de guerre suffisante. En 1529 ou 1530, Charles Quint songe à reconstituer l'escadre de galères napolitaine. Le chiffre de six galères a été retenu, celui de dix à douze envisagé, si le Royaume consent l'effort financier nécessaire. Dans une instruction secrète annexée au mémoire impérial, il est précisé que ces douze galères pourraient être fabriquées dans plusieurs villes et localités du littoral, où ne manquent pas des gens expérimentés en choses de la mer. Les capitaines devraient être naturels des lieux où on les armerait, ce qui offrirait plus de commodités pour former et armer les rameurs. Le souverain ne pourrait payer leurs mensualités sur les revenus du Royaume. Mais il y aurait les prises ; et un prélèvement général serait imposé, qui ne représenterait pas plus de deux tiers de carlin par feu [37] (un carlin = 1/10e de ducat).

Dans la proposition du budget d'octobre 1531 à octobre 1532, sont prévus les frais d'armement de six galères, à raison de 200 ducats par mois l'une, et les frais de biscuits, soit un total de 23 134 ducats, ceux (laissés en blanc) d'un brigandin à armer en complément, et un crédit d'environ 15 000 ducats pour la construction de quatre autres galères [38]. Dans le budget final, accepté par l'Empereur, sont portés des crédits de 23 134 ducats, plus 600 pour un brigandin, mais la construction de quatre galères supplémentaires n'est pas retenue [39]. Même réduit, ce plan de renforcement naval fut abandonné. En juin 1531, Alarcón s'occupait à faire mettre en état les deux galères qui étaient dans l'arsenal de Naples, bonnes encore à tenir la mer trois ou quatre ans [40]. On cherchait une autre solution, qui fut proposée et acceptée.

En mai 1531, le cardinal Colonna s'en ouvrait à l'Empereur. Toutes ces populations sont désespérées, à bon droit, dit-il, car elles versent un antique impôt, qui n'avait été créé que pour payer des galères afin d'assurer la défense du Royaume, impôt qui rapporte une bonne somme d'argent. Tous les gens

---

[35] Francesco Pasqualigo, provéditeur de l'escadre, de Solta, 16.V.1531 (*Diarii*, 54/444),

[36] Lettre de Francesco Pasqualigo, 8, 12, 15.VI.1531 (*Diarii*, 56/463, 476-477, 485).

[37] Charles à Alonso Sánchez (E 1008/s.n. minute, éd. avec la date 1529, in *Consulte*, n° 36 [pp. 390-408), pp. 396 & 407).

[38] « Bilanczo de introyti et exiti annui ordinarii del regno de un ano [11.X.1530 au 11.X.1531] ». daté 11.X.1530 (E 1008/60 ; in *Consulte*, n° 40 [pp. 417-453], pp. 430 et 451).

[39] E 1008/3, Malines, 18.III.1531 (in *Consulte*, n° 44 [pp. 465-484], p. 473).

[40] Alarcón à Charles, 3.VI.1531 (E 1009).

du littoral réclament qu'on leur donne licence de fabriquer des fustes contre celles des Maures. En moins de quatre mois, ils en donneraient, armées, un bon nombre, sans dépense pour Votre Majesté. Ils voudraient seulement qu'il soit décrété que tout ce qu'ils prendraient soit à eux, et que l'Amirauté du Royaume ne leur fasse pas d'ennui à ce sujet. Colonna plaide que cela permettrait d'exercer des représailles sur les côtes barbaresques, si en outre le Royaume se dotait de six galères [41].

Le cardinal ne fait là que reprendre la suggestion déjà adressée à l'Empereur par l'un des membres du Conseil Collatéral, Jeronimo Coll, « afin d'extirper les fustes des Maures qui tiennent en telle servitude et oppression ce Royaume et tous les autres de la Couronne d'Espagne ». Coll revient à la charge en mai 1531. Les galères, qui coûtent cher, ne sont pas les navires les plus appropriés. Ceux qui en possèdent (l'allusion doit viser Andrea Doria) évitent de les risquer ; elles ne servent que quatre mois sur douze, vont de conserve et moins vite que les fustes ennemies qui, plus mobiles, leur échappent. On pourrait, e propose Coll, mander que toutes les terres du littoral construisent une fuste, dont le coût ne serait que de 300 à 400 ducats l'unité ; la Couronne ne fournirait que le biscuit et quelques armes. Pour susciter des équipages, les prises seraient exemptées de tous droits. On aurait ainsi de trente à quarante fustes [42].

Répondant au vœu des intéressés et aux suggestions du gouvernement napolitain, Charles Quint signaît le 4 juin 1531, la pragmatique *Quod regnicolae possint armare lembos piraticos et alia navigia contra inimicos* [43]. Fin juin, Colonna annonçait qu'il la faisait mettre à exécution [44]. Pas plus que le projet de construction de galères de 1530, et pour les mêmes raisons évidentes, ce projet ne prit corps.

Les rapports de 1532 ne font jamais état, en Pouille tout au mains, de l'existence d'une quelconque protection navale locale. Quatre fustes barbaresques qui ont fait des prises dans le golfe de Tarente et, vers la mi-avril 1532, pillé le monastère de Santa-Maria de la Justitia, ont été soupçonnées de vouloir pénétrer dans l'Adriatique. Leur trace perdue depuis près de deux semaines, on les croit allées au Levant. Erreur : du 1er au 4 mai, elles sévissent dans l'archipel dalmate. Le 1er, à Zuri (Zirije), deux cents barbaresques font une descente, saccagent l'église, emportent croix, ornements et calices. À Lissa (Viš), des habitants réfugiés dans le clocher opposent une vive résis-

---

41 Colonna à Charles, 13.V.1531 (E 1009/21).

42 Jeronimo Coll à Charles, de Naples, 12.V.1531 (E 1010/9) ; Colonna à Charles, 13.V.1531 (E 1009/21). Sur la carrière de Coll : Renata Pilati, « Togati e dialettica degli "status" a Napoli : il Collaterale nel 1532 », dans *Archivio storico per le provincie napoletane*, 1985, [pp.121-162]; p. 130, n. 24.

43 R. Pilati, *art. cit.*, pp.133-134.

44 Colonna à Charles, 30.VI.1531 (E 1009/28).

tance. Les assaillants brûlent et saccagent des maisons, emmènent en captivité des habitants, cependant que d'autres se cachent dans l'intérieur de l'île. Le 3, elles sont à Busi (Biševo). On les voit se diriger vers Lesina ; pourtant, le 4, c'est à Solta qu'elles se présentent, mais devant l'attitude résolue des insulaires, elles gagnent le large. Après s'être emparées des gens et des cargaisons de plusieurs navires ou embarcations, elles redescendent vers le sud et prennent trois petits bâtiments dans le canal d'Otrante ; le 11 mai, une frégate leur y échappe. Les « galères d'Alexandrie » sur le retour, arrivées à Zante le 30 avril, à Corfou le 8 mai, en repartent le 12, escortées, avec une quinzaine d'autres *navilii*, jusqu'au nord de la côte albanaise, par trois galères et un galion de l'escadre vénitienne « du Golfe », qui ensuite vont guetter vers Durazzo (Durrës) ces fustes, qui y font escale le 15 mai. Quelques jours plus tard on les voit doubler le cap Santa Maria : butin complété, elles regagnent la Berbérie [45].

Elles ont semé la panique. On en a vu sept à huit où elles ne sont que quatre. On annonce que dix-huit doivent venir à Avlona à la mi-mai ; on les croit dans l'Adriatique le 1er mai déjà [46]. Un des informateurs corfiotes de D. Fernando de Alarcón lui écrit le 6 mai : « nous ne pouvons trouver de barque qui veuille aller [à la côte d'Otrante], quoique nous payions bien » [47]. Le 11 mai, un informateur ragusain transmet des nouvelles des méfaits des Barbaresques par un brigantin dont l'équipage « n'a été d'accord qu'avec peine» [48]. « En Esclavonie, à cause des fustes », les navires sont empêchés, écrit un autre informateur corfiote [49]. D'Avlona, où se font des préparatifs que l'effroi grossit pareillement, quatre autres fustes, dans la première décade de mai, ont attaqué Polignano, sur la côte de Pouille, droit en face, se sont presque emparées de la petite cité, mais ont dû battre en retraite, devant la pugnacité de la population [50].

« LA FRONTIÈRE DE POUILLE »

La Terre d'Otrante présente bien tous les caractères d'une frontière : ligne de défense et d'échange, de postes de vigie et de points de trafic, où s'élaborent dans un climat de méfiance et de connivence des relations humaines complexes.

---

[45] Lettres de Francesco Pasqualigo, du capitaine du Golfe, du comte et capitaine de Sebenico (Sibenik), du provédieur de Lesina (Hvar), etc., *Diarii*, 56/124, 164, 185, 186, 187, 209, 231, 233, 234, 298, 299, 305, 306, 391 393.

[46] *Diarii*, 56/164, 188, 231, 233, 393

[47] « El Medico » à Alarcón (E 1012/208).

[48] E 1012/193.

[49] Le 25.V.1532 (E 1457/95).

[50] *Diarii*, 305, 474.

Des deux côtés de l'Adriatique, la population est en bonne partie la même : Grecs, Albanais, Esclavons. En 1496, les trois quarts des habitants de Tarente appartiennent à ces trois ethnies, le reste étant composé de natifs et d'Aragonais. Ceux de Brindisi sont en majorité Italiens, viennent ensuite les Albanaïs, puis Esclavons et Grecs [51]. Otrante est, selon le mot de Alarcón, « de plus de mixtures que l'arche de Noé » [52].

Une partie de ces allogènes, d'immigration plus ou moins ancienne, vit en marge du cadre urbain et crée traditionnellement des problèmes d'ordre public. Recensés annuellement comme « feux extraordinaires », ils sont sans résidence fixe, voleurs de bétail et vivant de rapines [53]. Alarcón, en 1529, s'inquiète de leurs déprédations dans une région où la paix a besoin d'être restaurée. « Ils sont dans le Royaume plus de trois mille maisons, qui tous ne vivent que de rapine et de la sueur et du bien des pauvres peuples. Il n'y en a pas deux cents qui aient servi Votre Majesté, le reste fut tout Français et Vénitiens. Chaque jour, nous n'avons ici qu'avis des vols qu'ils commettent quotidiennement ». Il faudrait les parquer dans des lieux murés ou les chasser du royaume. En Terre d'Otrante, ils sont nombreux dans la région de Brindisi. Quelques barons albanais des Pouilles en ont établi sur leurs terres ; le gouvernement napolitain devrait aviser un moyen de les dédommager de l'expulsion de ces éléments indésirables [54].

L'Empereur retient la solution du regroupement, non celle de l'expulsion [55], mais les mesures édictées restent, en 1532, lettre morte. Sigismundo de Loffredo de lui rappelle, en février 1532 : « Informée de ces choses l'an passé, V.M. ordonna que les dits Grecs, Esclavons et Albanais, qui avaient des chevaux ou des juments, ne pussent habiter dans des villages, mais habitent dans des lieux murés et enceints, afin que, quand ils sortiraient de nuit, cela se sache. Cette provision n'a pas été exécutée. Ces mois-ci, j'ai fait instance que ledit ordre soit renouvelé, et il n'a pas été mis à exécution. Il y a deux ans qu'il fut, une autre fois, renouvelé. Sur les instances de feu Teodoro Boccali et du marquis de l'Atripalda, l'un Grec et l'autre Albanais [le mandement] a été révoqué» [56].

D. Afonso Castriota, marquis d'Atripalda (*vulgo* de la Tripalda), petit-neveu de Scanderberg, dont la famille exilée avait reçu des seigneuries en

---

[51] G. Guerrieri (cité *supra*, n. 8), p. 363.

[52] Alarcón à Charles, 21.III.1532 (E 1011/116).

[53] Sigismundo de Loffredo à Charles [de Naples], 11.II.1532 (E 1012/16).

[54] Alarcón à Charles, de Corato, 20.IX.1529 (E 1005/87) ; d'Andria, 12.XI.1529. (E 1454/180), 31.I.1530 (E 1455/133) ; de Trani, 24.II.1530 (E 1455/138).

[55] Charles à Alfonso Sánchez, p. 398, cité n. 37.

[56] S. de Loffredo à Charles, 11.II.1532, cité n. 53.

Pouille, est un personnage important [57]. Pour lors « gouverneur de la Terre d'Otrante et de Bari », il est d'autant plus influent que, par sa clientèle de Grecs et d'Albanais, il dispose en territoire ottoman de précieux informateurs. Du littoral italien aux ports ottomans de Grèce et d'Albanie et aux dépendances ioniennes de Venise, les liens entre membres et amis de familles séparées et l'exercice des activités commerciales animent un monde en soi, sur les marges floues d'entre Occident et Orient. Un tel milieu est favorable au recrutement, dans les deux sens, d'indicateurs et d'espions. Dans la guerre vénéto-turque de 1499-1502, la communauté juive de Lecce est suspectée de servir de relais à de riches marranes de Venise, qui font passer des renseignements aux Turcs [58]. Bien que les Juifs n'apparaissent qu'incidemment dans la documentation émanée du réseau albano-grec de D. Afonso Castriota, il n'y a pas à douter qu'en Terre d'Otrante, comme ailleurs en Italie, l'information circulait avec les éléments juifs de l'Empire ottoman.

Il existe, de part et d'autre, des sympathies pour le régime d'en face. Les Albanais de la Chimarra viennent se déclarer vassaux de l'Empereur, cependant qu'en Terre d'Otrante certains se verraient bien sujets du sultan. La différence est que ce mouvement semble naturel chez les premiers, demeurés chrétiens, alors que les seconds ne s'effraient apparemment pas de la perspective de passer sous domination musulmane, et ce n'est pas là un trait émotionnel. Il est connu qu'en 1496 Tarente déclarait vouloir se donner aux Turcs. Brindisi et Otrante faisaient le même chantage en 1509 [59]. En 1532 le fils du capitaine du château de l'Île, à Brindisi, complote de livrer la place aux Turcs, moyennant 10 000 ducats [60].

Nardò, qui est avec Lecce, la capitale, la ville la plus considérable de la Terre d'Otrante, se donne aux Français en 1528, après leur déconfiture résiste une année encore, et ne se rend, le 5 octobre 1529 [61] qu'à condition de ne plus retomber sous la coupe de ses seigneurs, les Acquaviva d'Aragona, et de redevenir terre de la Couronne. Les habitants sont prêts à payer autant qu'ils pourront, « jusqu'à se vendre en terre de Maures ». Désireux, face au danger

---

[57] Il n'existe pas d'étude d'ensemble sur cette figure de la vie napolitaine, en vue depuis la fin de l'époque aragonaise. Pour les années qui nous occupent, *cf.* quelques références d'archives dans R. Pilati, *art. cit.*, p. 132, n. 31, et quelques pages peu sûres de J. M. del Moral, *op. cit.*, pp. 64-68.

[58] *Diarii*, 3/863 (pour l'année 1500): «De riches marranes de Venise, dont maistre Lion, *medico et astrologo*, avisent le Turc de tout ce qui se fait *per via di Leze*.

[59] *Diarii*, 53/388, 417, 436-437, 448.

[60] *Diarii*, 55/424 ; 46/740.

[61] La résistance de Nardò : *Diarii*, 50/98, 421, 450, 527, 530, 572, 577 ; 51/114, 116-117, 223, 225, 228, 425 ; 52/50. L'acte de reddition et sa date, *cf.* Minieri Riccio, in *Archivio storico per le provincie napoletane*, III, 1878, p. 293. Les syndics et l'université de Nardò à Charles le priant d'avaliser la convention passée avec le marquis de la Tripalda : E 1455/96.

turc, d'une province pacifiée, Alarcón a donné sa caution que la ville retrouverait sa liberté. Il s'en justifie auprès de l'Empereur. Nardò, qui, de plus possède un très bon port sur la côte, entre Tarente et Gallipoli, «est très fortifié, et avec détermination de mourir plutôt que de recevoir le baron. Vues par moi sa forteresse et les nouvelles du Turc qu'on a par ici, j'ai convenu de le prendre dans les domaines de Votre Majesté» [62]. Et comme des pressions contraires s'exercent sur Charles Quint, il recommande la prudence : « En ce qui concerne Nardò, je dis que jusqu'à ce qu'on voie ce que donne cette armada du Turc, il ne faut pas les mettre en désespérance, car non seulement ils se donneraient à lui, mais au diable » [63]. Au début de 1532, la restitution de Nardò à son duc est demandée par l'Empereur. Puisqu'on est dans le même péril qu'en 1529, Alarcón conseille à Colonna de faire traîner la procédure, jusqu'à voir ce qu'il en sera de la campagne navale ottomane annoncée [64]. Le cardinal représente à l'Empereur que Nardò doit être traité avec beaucoup de considération, « et maxime in questi tempi suspectosi de le cose turchesche » [65]. L'inclination sera durable. Lorsqu'en 1552 le prince de Salerne sollicitera une intervention française et turque, Nardò complotera de se donner aux Ottomans.

Otrante n'a pas dépensé les crédits laissés à sa disposition pour se fortifier contre une attaque turque, et en 1532 la ville y reste indifférente : elle commence par refuser une participation aux frais [66]. Ailleurs, sur ces rivages pourtant exposés aux rapts des corsaires, il y a une fatalité de l'habitude. Lorsqu'en 1530 des fustes d'Avlona sont en course sur les côtes de la Terre d'Otrante, Alarcón envoie garder le secteur entre Castro et Ugento, « porque es gente tan bestial que iamas quieren guardarse si no es por fuerça » [67]. Ajoutons que Castro a été pro-français ; et ce n'est sans doute pas par hasard que les Turcs choisissent d'y débarquer, en 1537.

---

[62] Alarcón à Charles, de Tarente, 12.IV.1530, et de Brindisi, 28.IV.1530 (E 1007/31 et 34 ; *Diarii*, 52/154).

[63] Alarcón à Charles, de Brindisi, 24.IV.1530 (E 1007/33).

[64] Alarcón à Colonna, de Tricase, 21.II.*1532 (E 1011/11).

[65] Colonna à Charles, 4.III.1532 (E 1011/10). Et de nouveau Alarcón à Charles, de Brindisi, 14.III.1532 (E 1011/121). Colonna et le Conseil Collatéral refusèrent d'entériner la concession de l'Empereur *cf.* V. Saletta, *La spedizione di Lautrec contra il regno di Napoli*, Rome, 1975, p. 133. Une question d'argent était aussi en jeu : si Nardò redevient terre domaniale, on pourra en avoir 30 000 ducats, faisait observer Colonna à Charles, 10.XII.1530 (E 1006/189).

[66] Alarcón à Charles, de Brindisi, 21.III.1532 (E 1011/116) ; le Collège Collatéral à Charles, 26.VI.1532 (E 1012/42). Sur son acceptation ultérieure, le Collège Collatéral, *doc. cit.*, et Alarcón à Charles, d'Otrante, 30.VI.1532 (E 1011/136).

[67] Alarcón à Colonna, de Lecce, 5.V.1530 (E 1006/103).

LA MISE EN DÉFENSE DE LA TERRE D'OTRANTE

Brindisi est à six heures de barque d'Avlona [68], et la surprise d'une descente ottomane pouvait venir en une nuit. L'occupation d'Otrante par les Turcs en 1480-1481 avait eu un écho qui, cinquante ans plus tard, demeurait vivant dans l'esprit des dirigeants du Royaume [69]. Cependant, le péril éloigné, la défense côtière avait été négligée. Le siège de Rhodes, en 1522, avait réveillé à Naples les préoccupations. Le vice-roi annonça son intention d'aller inspecter « les terres et châteaux des côtes de Pouille qui sont à la frontière du Turc, et de donner relation de l'état de l'artillerie et de tout ce qui manque » [70]. Sollicitude sans lendemain, jusqu'au moment où les nouvelles ambitions de Soliman le Magnifique placèrent au premier rang des dangers ce bastion avancé qu'était la Terre d'Otrante.

Sous la lieutenance-générale du cardinal Pompeo Colonna, D. Fernando de Alarcón, l'un des meilleurs hommes de guerre d'Italie, capitaine-général des troupes impériales en Naples dans les années dont nous traitons, eut, entre autres soucis, celui de fortifier la Terre d'Otrante. Mais il dut aussi traiter de l'insubordination répétée de compagnies auxquelles leur solde n'arrivait pas, et, aux embarras de trésorerie qui paralysaient son action, s'ajouta l'hostilité personnelle du cardinal.

Arrivé en Pouille en septembre 1529, Alarcón y est, jusqu'en mars 1530, accaparé par l'évacuation des ports tenus par les Vénitiens. Il entreprend ensuite une tournée d'inspection de Barletta jusqu'à Tarente, où il est dans la première quinzaine d'avril [71]. Cette vue d'ensemble effectuée, Brindisi le revoit dans les semaines suivantes [72], seul port de la côte de Pouille où une escadre puisse s'abriter, donc le plus soumis à des visées conquérantes de Soliman le Magnifique. De retour à Naples le 2 juin 1530 [73], où l'appellent d'autres graves difficultés, Alarcón ne regagnera la côte adriatique que dix-huit mois plus tard.

Dès la fin de 1529, Alarcón dénonçait la haine perfide du cardinal à son égard : « Il m'a fait ce qu'il n'aurait pas fait à des Turcs » [74]. La nomination du

---

[68] Alarcón à Charles, de Brindisi, 14.III.1532 (E 1011/121).

[69] *Cf.* Sigismundo de Loffredo à Charles, de Naples, 10.I.1532 (E 1012/1 publié par R. Pilali, *art. cit.*, pp. 157-160). Sur le retentissement de l'occupation d'Otrante, *cf.* Francesco Tateo, *Chierici e feudatori nel Mezzogiorno*, Rome-Bari, 1984, ch. II : « Letterati e guerrieri di fronte al pericolo turco », pp. 21-68, et L. Gualdo Rosa, éd., *Gli umanisti e la guerra otrantina. Testi dei secoli XV e XVI*, Bari, 1982.

[70] Charles de Lannoy à Charles, de Naples, 26 et 29.X.1522 (Coll. Salazar, A-26, f. 146b-147a et 150a-151b).

[71] Alarcón à Charles, 12.IV.1530 (E 1007/31).

[72] Alarcón à Charles, 24 et 28.IV.1530 (E 1007/33 et 34).

[73] Alarcón à Charles, 8.VI.1530 (E 1007/38).

[74] Alarcón à Philibert de Chalon, 11.XII.1529 (E 1454/187-188).

« gouverneur de la Terre d'Otrante et de Bari » paraît les avoir opposés peu après. Contre Scipione de Somma, dont Alarcón se portait garant, le marquis de Atripalda, ami du cardinal, réussit à se faire renouveler dans le poste, en avril 1530, pour trois ans [75]. Mais il ne résida point. Jusqu'au printemps 1531, il resta à Naples.

À la fin de 1530, le cardinal décide d'aller lui-même « inspecter la frontière de Pouille et la pourvoir de toutes les munitions nécessaires », décision qu'Alarcón juge parfaitement inutile : ce sont les crédits qui manquent pour les travaux de fortification. Colonna en écrit à plusieurs reprises à Charles Quint [76]. La réponse tarde. Négative, elle arrive de Bruxelles fin mars 1531 : en raison des grands préparatifs d'offensive turcs, il convient que le lieutenant-général du Royaume demeure dans la capitale. C'est Alarcón, qui ira en Pouille, muni des pouvoirs et des fonds nécessaires, qui doivent lui être délivrés immédiatement (*luego a la hora*) [77]. L'évêque de Burgos, D. Iñigo López de Mendoza, chargé de veiller à l'exécution des ordres. À ce dernier, le même jour encore, l'Empereur mande qu'il a choisi Alarcón pour aller à la côte de la mer de Pouille, « car il connaît le pays et sait ce qui convient en tel cas ». Comme il y a entre le cardinal et Alarcón quelque froideur, une intervention de D. Iñigo sera très à propos. Qu'il mette lui-même la main à cette affaire, veillant à ce que « aussitôt et sans délai se donnent à Alarcón les pouvoirs et lettres et les sommes nécessaires, donnant le pas à toutes les autres nécessités, même celles de l'armée » [78].

L'Empereur n'aurait mieux pu exprimer sa volonté qu'une haute autorité soit à l'œuvre en Pouille, son estime pour Alarcón et son désaveu de Colonna. Colonna, néanmoins, fait obstruction. Il écrit à Charles Quint, avec quelque aigreur, que n'ayant pas eu de réponse à son intention exprimée d'aller en Pouille en personne, il vient d'y envoyer le marquis d'Atripalda, à qui la tâche revient, comme gouverneur de la Terre d'Otrante, de donner suite aux travaux commencés d'ordre d'Alarcón. À la lumière des dernières nouvelles selon lesquelles le Turc n'attaquera pas cette année, il juge que les instructions rédigées à Bruxelles le 11 mars ne sont plus adéquates : mieux vaut pourvoir

---

[75] *Cf.* Colonna à Charles, 12.VI.1530 (E 1006/115); Atripalda à Charles, 11.VII.1530 (E 1007/128). Sur l'entente entre Colonna et le marquis : Sigismondo de Loffredo, de Naples, 24.IV.1532, E 1012/25, publié par R. Pilati, *art. cit.*, pp. 160-162.

[76] Colonna à Charles, 10.XII.1530 (E 1006/189) ; 21 fév. 1531 (E 1009/11).

[77] Charles à Colonna de Bruxelles, 11.III.1531 (Coll. Salazar, A-44, f. 214a-216b) ; le même à Alarcon, même date (*ibid.*, f. 222b-224a). Fin janvier Alarcón avait écrit à Charles qu'un voyage de Colonna serait parfaitement inutile (de Naples, 29.I.1531, E 1009/173). Date de l'arrivée des lettres à Naples, *cf.* Alarcón à Charles, de Gaète, 15.IV.1531 (E 1009/185).

[78] Charles à Burgos, 11.III.1531, (Coll. Salazar, A-44, f. 220a-221b).

aux problèmes de l'armée qu'aux défenses maritimes, car il n'y a pas de fonds pour faire face aux deux exigences à la fois [79].

Les choses vont traîner des mois. Sans argent, observe l'évêque de Burgos, à quoi servirait-il à Alarcón d'exiger ses pouvoirs [80]. Colonna affiche la meilleure volonté. La donative de 600 000 ducats votée par le Parlement, dont la perception doit commencer à Noël 1531, il informe l'Empereur qu'on va se mettre tout de suite à la percevoir dans la Terre de Bari et la Terre d'Otrante, afin de subvenir aux travaux dans ces provinces. Colonna fait entendre à Alarcón qu'il peut y partir à son gré, puisque l'argent ne lui manquera pas. Néanmoins il faut établir un ordre des urgences. « Je dis cela parce que ledit marquis Alarcón a fait dessein de tant de choses que tout le revenu d'une année du Royaume n'y suffirait pas » [81]. Fin septembre, la perception anticipée annoncée n'a toujours pas commencé [82].

C'est le 31 octobre 1531 seulement qu'est formellement passée à Bruxelles la provision impériale conférant à Alarcón mission d'aller fortifier la Pouille [83]. Jointe aux premières rumeurs sur des intentions ottomanes contre l'Italie en 1532, la légèreté des chevaliers de Rhodes, que Charles Quint vient d'établir à Malte et à Tripoli, a ravivé les alarmes. Le 3 septembre, ils ont tenté de se saisir de Modon par surprise, et échoué [84]. L'affaire provoque le vif mécontentement du Pape, qui la juge inopportune [85], et des Impériaux. Atripalda, annonçant l'affaire à l'Empereur, déclare qu'il n'eût pas fallu entreprendre sans être sûr de prendre, et de garder [86]. Le marquis del Vasto, commandant des troupes impériales d'Italie du Nord, craint que le Turc n'en tire un désir accru de passer en Italie, alors que la Pouille ne pourrait lui opposer aucune résistance [87]. (Le sultan, en effet, sera touché au vif, et en 1532 l'affront n'aura pas été oublié). Néanmoins le départ d'Alarcón pour Brindisi va encore être retardé, parce que les caisses sont vides. Il faut attendre la rentrée du « tiers

---

[79] Colonna à Charles, 22.IV.1531 (E 1009/20) ; Burgos à Charles, 30.IV.1531 (E 1009). Le marquis n'arrive en Pouille que dans la seconde moitié de mars (*cf.* E 1456/49 et E 1010/30). Alarcón (à Charles, 15.IV.1531, cité *supra* n. 77) ressent l'affaire comme une offense.

[80] Burgos à Charles, 30.IV.1531 (E 1009).

[81] Colonna à Charles, 29VIII.1531 (E 1009/33).

[82] Sigismundo de Loffredo à Charles, de Naples, 25.IX.1531 (E 1008/17, in *Consulte*, n° 46, p. 489). Colonna à Charles, 25.IX.1531 (E 1009/39).

[83] E 1008/39 (en latin).

[84] *Cf.* les diverses versions dans *Diarii*, 54/603-608, 622 ; 55/9-13, 49-50, 83-87, 92-93, 101, 509. E 1308/233, 235, 237, 239 ; E 1010/45 ; E 1174/371. Kenneth M. Setton, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, III, *The Sixteenth Century to the Reign of Julias III*, Philadelphie, 1984, p. 352.

[85] L'ambassadeur de Venise à Rome, 1er et 2.X.1531 (*Diarii*, 55/25).

[86] Gallipoli, 14.IX.1531 (E 1010/45).

[87] Del Vasto à Charles de Correggio, 3.X.1531 (E 1174/269-271). En août déjà, le marquis se montrait très inquiet de la faiblesse de la défense de la Pouille, que le Turc conquerrait aisément (à Charles, de Correggio, 5.VIII.1531, E 1174/241-244).

de Noël », en cours de recouvrement [88]. Alarcón n'a dû partir que dans la seconde quinzaine de janvier [89].

Quand Alarcón revient en Pouille, les séquelles de la guerre de 1528-1529 ne sont pas effacées, et depuis son départ, en 1530, rien n'a été fait. Andria, détruite, avait besoin de plusieurs années pour se relever [90]. Barletta, Trani, Monopoli et Brindisi stagnaient dans une extrême pauvreté [91]. En Terre d'Otrante les recensements fiscaux qui ont été publiés montrent une chute sensible de la population urbaine. Brindisi a dans les 800 feux, dont 50 de juifs, en 1496 [92] et seulement 400 en 1531 ; une partie des habitants inscrits comme citoyens ont fui [93]. Otrante, qui a 350 feux et 1970 âmes en 1502 [94], ne compte que 190 feux en 1531. À la même date, Lecce est donnée comme de 1833 feux, Tarente de 1418, Gallipoli de 458 [95]. Alarcón propose des mesures pour rendre importance à Brindisi [96]. Si l'effort porte, plus tard, ses fruits, le résultat restera limité. Le recensement de 1538 traduira une remontée spectaculaire de 236% à Otrante, de 115% à Brindisi, mais cela ne fera jamais, respectivement, que 635 feux et 839 [97]. Brindisi et Otrante demeurent des agglomérations modestes, inférieures en nombre à Gallipoli [98], et Tarente est devenue trois fois plus grosse que Brindisi.

---

[88] Alarcón à Charles de Naples, 21.XI.1531 (E 1009), *Cf.* Osma à Cobos, 23.XII.1531 (*Codoin*, 14/279).

[89] Colonna annonce son départ pour le 27 ou le 28.XII (à Charles, 26.XII.1531 (E 1009). Il est encore à Naples le 10.I.1532 (*cf.* S. Loffreddo, cité n. 69).

[90] Alarcón à Charles, de Casalnovo, 8.X.1529 (E 1005/90). Consultation de l'Empereur, de Bruxelles, 1531 (E 1007).

[91] Alarcón à Charles, de Brindisi, 10.II.1532, E 1011/112.

[92] Lettre de Priamo Contarini, 10.IV.1496, à sa prise en charge du gouvernement de Brindisi, dans G. Guerrieri, *op. cit.*, p. 363 : « Sono in questa terra circa mille fuogi et anime circa quattro millia, de le qual sono de facti circa 800, nel qual numero de fuogi ne sono 50 de Judei, i qualli sono 240 incerca. »

[93] Alarcón à Charles, de Brindisi, 10.II.1532 (E 1011/112).

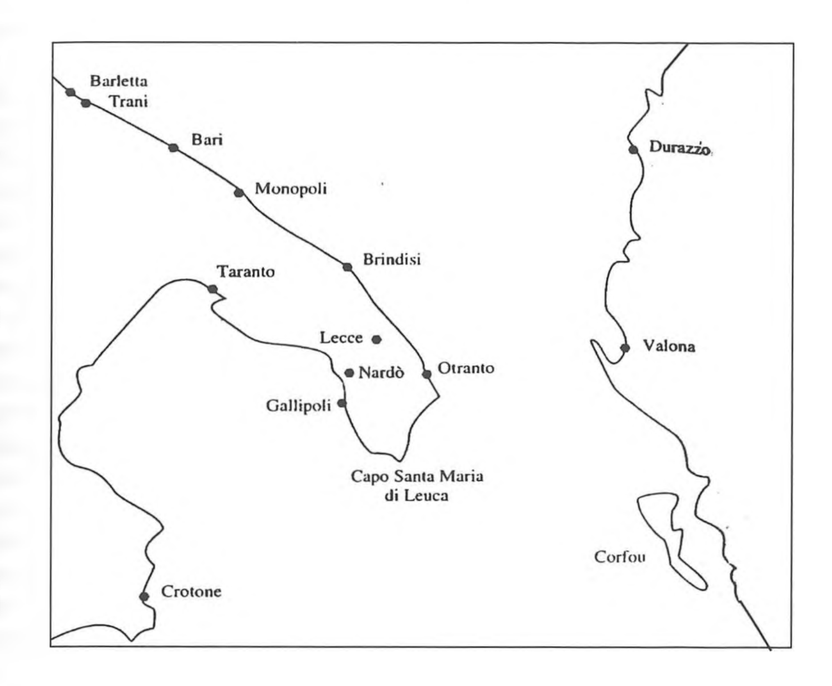
[94] Rapport de déc. 1502 d'Alvise Contarini, qui a été gouverneur d'Otrante pendant vingt-sept mois (*Diarii*, IV, col. 521).

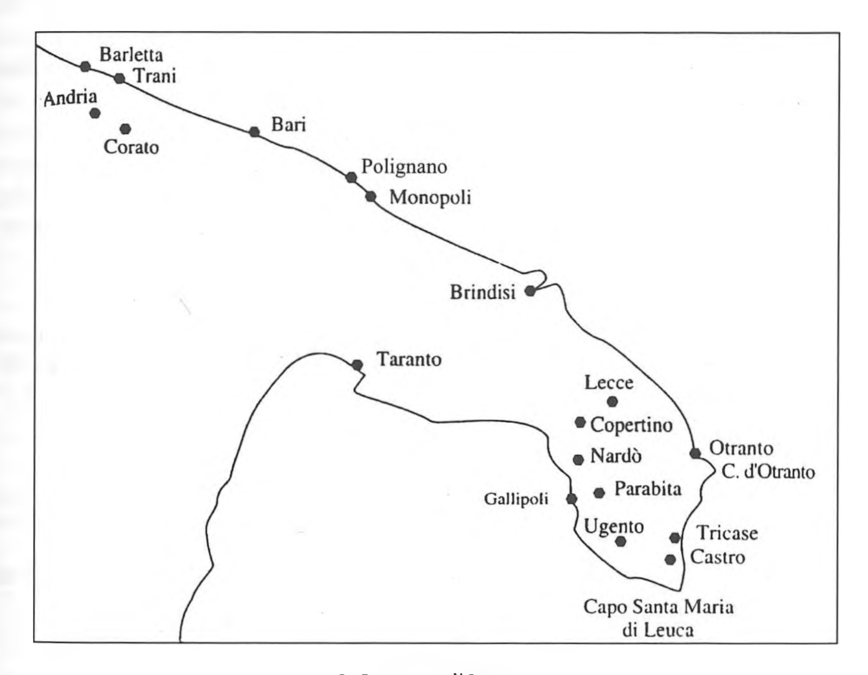
[95] Le recensement de 1531 a été mis en tableau comparatif par G. Coniglio. *Il regno, op. cit.*, pp. 154-155, et publié par lui, *Consulte*, p. 511 (E 1008/69). Coniglio a publié également un recensement, partiel, de 1511 (*Il regno*, p. 153 ; *Consulte*, p. 202, E 1004/30, « Los fuegos del regno que son en taxia »), dont les chiffres sont exactement les mêmes que ceux du recensement de 1531. Je m'y tiens en signalant cette particularité, qui appellerait vérification. T. Pedio, *Napoli e Spagna nella prima metà del Cinquecento*, Bari, 1971, a publié l'« État du royaume de Naples », de Leclerc, de 1521 (pp. 418-461), moins les chiffres de population.

[96] Alarcón à Charles, de Corato, 20.IX.1529 (E 1005/87) ; de Brindisi, 10.II.et 14.III.1532 (E 1011/112 et 121). *Cf.* le Collège Collatéral à Charles. 26.IV.1532 (E 1012/42).

[97] G. Coniglio, *Il regno..., op. cit.*, d'après E 1030/180.

[98] C'était l'inverse au milieu du XVe siècle, où selon un dénombrement de feux, Brindisi en comptait 268 et Gallipoli 160, *cf.* Giovanna da Molin, *La popolazione del regno di Napoli a rnetà quattrocento (studio di un focolario aragonese)*, Bari, 1979, pp. 75-78.





3. La terre d'Otrante

Les travaux prescrits par Alarcón n'avaient pas été poursuivis après son départ [99]. Dans l'accomplissement de sa nouvelle mission, il se heurte à de multiples difficultés. Le dépeuplement consécutif à la guerre et à la peste raréfie la main-d'œuvre. À Brindisi, il ne trouve ni hommes de peine (*gastadores*), sinon débilités par le manque de nourriture, ni bêtes de trait. Tout manque ici, confie-t-il, à l'Empereur, gens, armes, ravitaillement, argent [100].

Les subsides alloués aux villes littorales pour l'entretien de leurs fortifications étaient modiques ou inemployés. Gallipoli percevait 300 ducats l'an sur les recettes de Parabita [101]. Otrante avait pour ses défenses une allocation sur les revenus de sa douane de 2 000 ducats l'an, mais ne l'utilisait pas [102]. Pour les travaux à exécuter aux deux châteaux de Brindisi et sur le périmètre de la ville, Alarcón n'a pu réunir, en mars 1532, que trois cents travailleurs, et il met en relief que dans le même temps ils sont cinq ou six mille à fortifier Corfou [103]. Il atteint le millier peu après, mais il estime qu'il lui en faudrait le double [104]. Il ne dispose que de sommes dérisoirement insuffisantes aux besoins, et n'est jamais sûr de pouvoir payer les salaires du mois suivant. En mars, le percepteur de la Terre d'Otrante n'a pu lui verser pour les travaux que 1 000 ducats. Pour avril et mai, il dispose de 1 500, il n'en aura ensuite que 1 000 [105]. En juin, il faut requérir les provinces voisines de fournir de la main-d'œuvre à Brindisi, une fois la récolte faite. Il prie l'Empereur de mander à Colonna de ne pas l'en empêcher [106].

Un autre souci est de pourvoir de garnisons les places fortes de la Terre d'Otrante. Le premier geste d'Alarcón, en 1529-1530, avait été de faire partir de Pouille les troupes impériales qui, faute d'être payées, vivaient sur l'habitant et causaient les plus grands ravages. « La folie que ces soldats et capitaines ont dans la tête a ruiné et détruit le Royaume », écrivait-il en septembre 1529 à l'Empereur, en réclamant l'attribution de pouvoirs disciplinaires renforcés [107]. En novembre, dix-huit *banderos* d'infanterie italienne et douze de chevaux-légers albanais ont été transférés de la Terre d'Otrante vers les

---

[99] Alarcón à Charles, de Naples, 29.I.1531 (E 1009/173). De Tarente, Atripalda à Colonna, le 2.IV.1531 : rien n'a été fait ici depuis un an (E 1456/42). Muscetula à Charles, de Rome, 24.III.1531 (E 852/132-133, *CSP Spain*, IV/2, n° 703).

[100] Alarcón à Charles, 10.II, 14.III, 21.III.1532 (E 1011/112, 121, 116).

[101] Diplôme de Philibert de Chalon du 23.IX.1528, *cf.* V. Saletta, *op. cit.*, p. 44.

[102] Alarcón à Charles, 21.III. et 30.VI.1532 (E 1011/116 et 136).

[103] Alarcón à Charles, 21.III.1532. Une information du 5 mars, répercutée par Corfou le 10.III.1532, donne le chiffre de deux fois quarante seulement, pour les châteaux (*Diarii*, 551, 683).

[104] Information de Corfou du 2.IV.1532 (*Diarii*, 56/123). Alarcón à Charles, 21.III.1532, (E 1011/116).

[105] Alarcón à Charles, 21.III et 8.IV.1532 (E 1001/116 et 119).

[106] Alarcón à Charles, de Brindisi, 13.VI.1532 (E 1011/133).

[107] Alarcón à Charles, de Corato, 20.IX.1529 (E 1005/87).

Abruzzes [108], puis soixante bandes d'infanterie espagnole. Alarcón n'en a gardé que sept pour tenir garnison à Brindisi, Monopoli, Trani et Barletta. Il a expédié tous les chevaux-légers, sauf trois compagnies [109]. Une partie des troupes envoyées au siège de Florence, et de là en Lombardie, l'autre, soit 2 000 hommes, dirigée vers la Sicile [110]. Alarcón n'a gardé que 1 000 hommes. À la suite de ces mesures drastiques, la cavalerie du Royaume avait été en 1532 réduite de 1200 lances à 600, et à 800 chevaux-légers [111].

Le Royaume n'a ni artillerie en état, ni fonderie de canons. Gallipoli hérite de pièces prises aux Français en 1528 [112]. Quand, fin 1530, les rumeurs saisonnières sur une agression turque en 1531 attirent à nouveau l'attention sur le dénuement des côtes napolitaines, on ramène à Gaète une partie de l'artillerie espagnole qui était « dessus Florence », et celle de Milan à Brindisi, celle-ci venant sur des barges par le Pô et l'Adriatique [113].

Début 1530, le cardinal Colonna a songé à créer une infanterie napolitaine (à raison d'un fantassin entretenu par 50 feux, cela lui en ferait huit mille), et à taxer nobles titrés et barons pour faire une cavalerie. Il n'oserait le proposer s'il s'agissait d'une guerre contre les Français, mais c'est contre les Turcs, « qui, sans passion de factions, sont tenus pour ennemis ». Propos peu sérieux. Le Royaume ne compte pas 400 000 feux comme il semble le croire, mais moins de 350 000 [114]. On a vu comment, l'alerte du printemps 1532 passée, il s'était désintéressé de garnir la Pouille. Il refusa même de renforcer, durant l'été, de « soldats extraordinaires », les contingents des châteaux du bord de mer, comme il était d'usage [115].

Quand au printemps 1532 l'alerte va devenir réalité, et que le marquis del Vasto et Alarcón envisagent de ramener des troupes en Pouille, Colonna ne

---

108 Alarcón à Charles, d'Andria, 12.XI.1529 et 19.II.1530 (E 1454/80 et 1455/132). Philibert de Chalon à Charles, devant Florence, 5.II.1530 (E 1438/34). Alarcón n'a gardé que mille hommes, à Charles, 30.I.1530 (E 1455/133).

109 Alarcón à Charles, d'Andria, 19.II.1530 (E 1455/132).

110 Alarcón à Charles, 8.VI.1530 (E 1007/38). La décision de transfert a été arrêtée par l'Empereur à Mantoue, entre le 26.III et le 18.IV : *cf.* Osma à Charles, 13.V.1530 (*Codoin*, 14/8-9), et Alarcón à Charles, 18.V.1530 (E 1007/37). Colonna à Charles, 6 et 13.V.1530 (E 1006/93 et 103, *Diarii*, 53/358).

111 *Relazione* de N. Tiepolo, *op. cit.*

112 *Cf.* V. Saletta, *op. cit.*, p. 44.

113 Charles à Alarcón, de Bruxelles, 11.III.1531 (Coll. Salazar. A-44, f. 222b-224a). Colonna fait venir à Naples les pièces destinées à Gaète, d'où protestation d'Alarcón (qui est châtelain de Gaète) à Charles, 29.I.1531 (E 1009/173). Le 13.III.1531, Charles mande impérativement à Colonna de les y renvoyer (Coll. Salazar, A-44, f. 214).

114 Colonna à Charles, 12.II.1530 (E 1006/189). Le Royaume ne compte en 1535-1536 que 343 845 feux fiscaux, *cf.* G. Coniglio, *Il regno...*, *op. cit.* (d'après E 1027/49).

115 Alarcón à Charles, de Naples. 9.XI.1531 (E 1009/124). L'usage : *cf.* E 1008/57, in *Consulte*, n° 49 [pp. 495-501], p. 499.

se fera plus fort que de lever 2 000 ou 3 000 fantassins ; et il emprunte à des particuliers de quoi payer la première paie [116]. C'est un moment où on le saisit dans son incapacité brouillonne. Il s'affole : « Les mesures nécessaires pour la défense du Royaume non seulement devraient être décidées promptement, mais raisonnablement devraient déjà être exécutées », ose-t-il écrire. Il faut que les onze galères d'Espagne, les quatre de Sicile, les deux de Monaco, les deux du Pape et les quatre de la Religion se joignent au plus vite à celles d'Andrea Doria, à Tarente ; que l'Empereur reste en Italie ; que les troupes de Lombardie descendent sans délai en Pouille. Passant outre aux prérogatives d'Alarcón, capitaine-général, il dresse une liste de *capitanei ad guerra* à nommer dans les places maritimes du Royaume, choisis « tels qu'ils puissent servir à leurs frais, vu le peu de manière qu'il y a de pouvoir les payer », ce qui pique aussitôt Alarcón, lequel exige d'exercer ses droits de capitaine-général [117]. Le cardinal envoie acheter à Brescia 2 000 arquebuses, 2 500 boulets de fer, 1 500 cuirasses [118]. L'agitation du cardinal retombe quelques jours plus tard. « Les choses du Turc se sont refroidies ». Il lui paraît inopportun que l'armée de Lombardie marche vers les Pouilles, et l'économie peut être faite des apprêts navals en cours à Gênes [119]. À la mi-mai le cardinal panique derechef, réclame la force navale au plus tôt, nomme des *capitanei ad guerra* pour chacun des ports de Pouille, et fixe leurs contingents : le comte de Sarno à la tête de 1 200 hommes, dont lui-même à Tarente avec 400 ; D. Juan Sarmiento à Otrante avec 400 ; Alarcón à Brindisi, etc... [120]. Alarcón proteste à nouveau : « Je demande seulement à Votre Majesté de ne pas consentir qu'au seuil de ma vieillesse on me fasse injure, ni que mon honneur reçoive discrédit et manque à la fin de son voyage » [121].

D. Fernando de Alarcón et D. Afonso Castriota cohabiteront peu en Terre d'Otrante. D'avril à décembre 1531, Castriota y avait résidé, le plus souvent à Lecce, ou dans son château de Copertino. Il fut de retour à Naples le 25 février 1532 [122]. Le cardinal Colonna souhaitait avoir auprès de lui ce connaisseur des choses ottomanes pour y voir un peu plus clair dans les informations

---

[116] Colonna à Charles, 12 et 29.IV et 15.V.1532 (E 1011/23, 31 et 34).

[117] Colonna à Charles, 13 et 18.III.1532 (E 1001/16 et 18). Protestations de Alarcón, qui exige d'exercer ses droits de capitaine-général, à Charles, 21.III.et 12.IV.1532 (E 1011/116 et 123).

[118] Niño à Charles, 10.IV.1532 (E 1309/75).

[119] Colonna à Charles, 9.IV.1532 (E 1011/22), au reçu de nouvelles de Corfou des 21 et 22.III, et d'Otrante du 25 et 12.IV.1532 (E 1011/23). Colonna ne croit plus à la menace turque, *cf.* sa lettre au cardinal de la Valle (*Diarii*, 56/59). Réponse de l'Empereur, de Ratisbonne, le 13.V.1532 (E 636/127).

[120] Colonna à Charles, 15.V.1532 (E 1011/34).

[121] Alarcón à Charles, de Lecce, 27.VI.1532 (E 1011/130).

[122] Atripalda à Charles, 25.II et 5.III.1532 (E 1011/159 & 160).



4. Le Château de D. Afonso de Castriota, marquis d'Atripalda, à Copertino



5. Cour intérieure en restauration en mars 1971



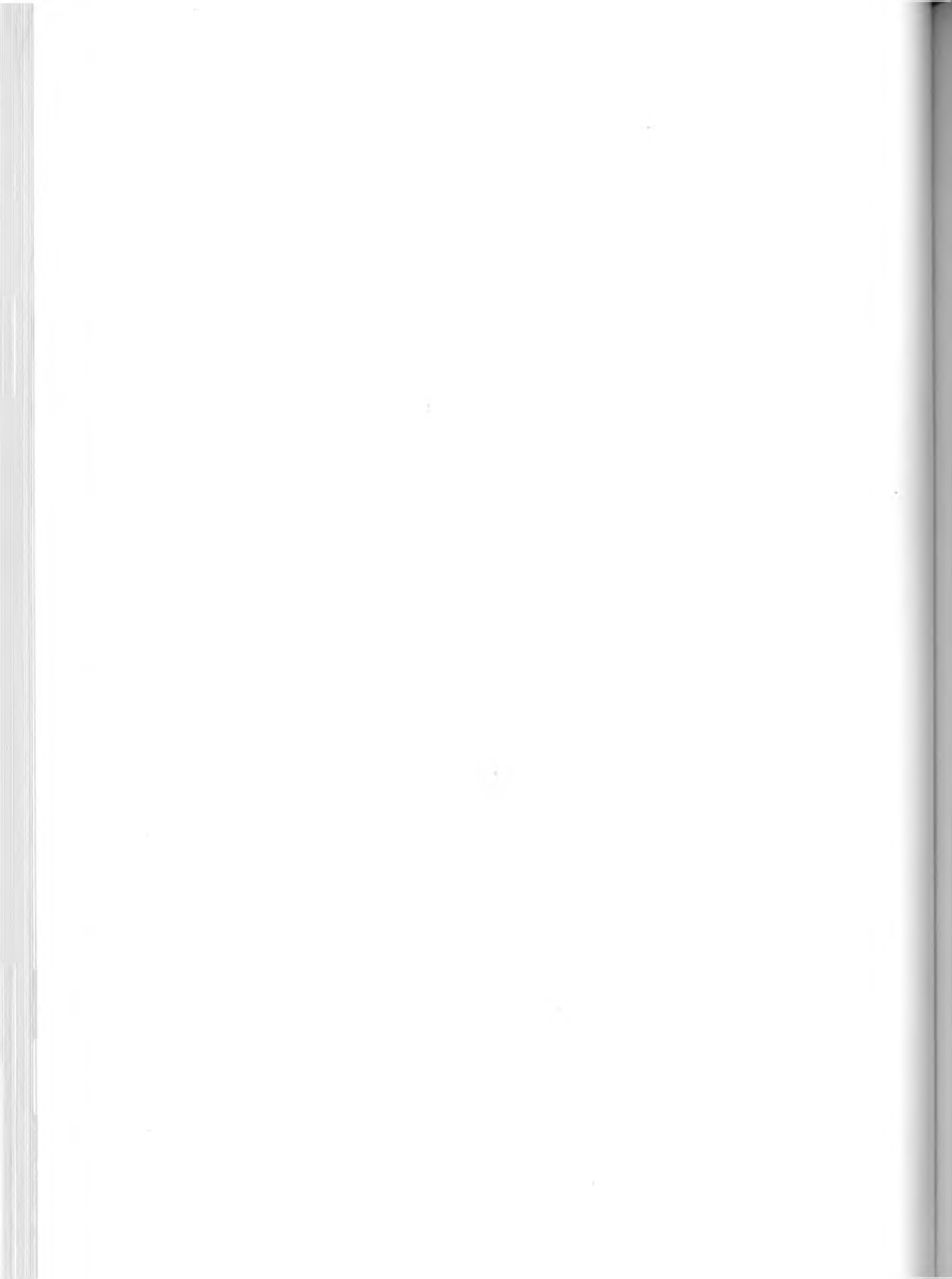
6. Blason du propriétaire



7. Médaillons pseudo-antiques



8. Le roi en gloire



contradictoires qui lui arrivaient de divers côtés [123]. Les nouvelles étant inquiétantes, son départ pour les Pouilles fut annoncé dès mars ; mais le cardinal, dérouté par leur diversité, le retint jusqu'au 11 mai [124]. En Terre d'Otrante, où son neveu D. Pirrho l'avait suppléé, Castriota allait, en juin, entretenir avec Alarcón des liens de bonne collaboration [125].

L'AMBIGUÏTÉ DE VENISE

Les « *avisi* de Constantinople » modulent les fluctuations de la politique napolitaine. Que « les choses du Turc s'échauffent », on se propose d'agir ; qu'elles « refroidissent », tout reste en suspens. C'est ainsi qu'après les on-dit inquiétants du début de 1531, la certitude que le Turc n'attaquera point cette année-ci met les projets de défense en sommeil. Le cardinal d'Osma conseille sans succès de profiter du répit pour en étaler la réalisation. Comme l'avertissement revient chaque printemps d'une offensive ottomane, on est à la fois attentif aux rumeurs et blasé. Le Trésor à sec, gouverner au jour le jour est la voie la plus commode, sinon la seule possible. La campagne navale annoncée pour 1532 et dont les indices ont pourtant été décelés très tôt, prendra de court.

Encore que le filet du chassé-croisé des correspondances des agents impériaux recueille des éléments d'appréciation dans l'ensemble d'une Italie qui bruisse de racontars sur le Turc, ceux dont disposent Naples, et au-delà l'Empereur (qui est aux Pays-Bas toute l'année 1531, et à Ratisbonne à partir de février 1532) proviennent de deux sources : les informateurs grecs et albanais de Terre d'Otrante, et les nouvelles qu'obtient à Venise l'ambassadeur de Charles Quint auprès de la République, Rodrigo Niño.

Outre le bavardage courant des marins et des marchands, D. Afonso Castriota, animateur du renseignement napolitain en territoire ottoman, dispose d'hommes à lui, qu'il envoie en mission jusqu'à Constantinople, voire jusqu'au Caire. Il est, par ailleurs enclin à amplifier le vieux thème, ressassé tout au long du XVIe siècle, et au-delà, du soutien albanais et grec à la cause de la chrétienté, « pour une diversion comme pour une entreprise » [126].

---

[123] Colonna à Charles, 4.III.1532 (E 1011/10).

[124] Son départ : Atripalda à Charles, 13 et 30.III, 12.IV, 10.V.1532 (E 1011/171, 169, 162 ; 1016/42). Date de départ *cf.* E 1011/172.

[125] Alarcón à Charles, d'Otrante, 30.VI.1532 (E 1011/136) : Atripalda à Charles, de Copertino, 13.VI.1532 (E 1011/176), et de Lecce, 24.VI.1532 (E 1011/178).

[126] Par exemple : Atripalda à Charles, de Naples, 11.VII.1530 (E 1007/128), 7.VIII.1530 (E 1007/129), 3.XII.1530 (E 1007/127), de Copertino, 15.VII.1531 (E 1010/34). Le 3.X.1531, Charles demande à Alarcón de l'informer sur le service que peuvent faire « ces Grecs qui habitent la montagne de la Chimarra » : Alarcón à Charles, 26.XI.1531 (E 1009/195). En 1532, il suggère

Dans le poste privilégié qu'est Venise, Rodrigo Niño n'a pas la tâche aisée. « Ceux qui gouvernent ont très grand soin en le secret des choses du Turc, et je redis à V.M. que d'aucune manière il ne convient au service de V.M. de se fier à ce qui se sache ici, car ayant ce soin on ne pourra savoir que ce qu'ils voudront qui se sache » [127]. Les Vénitiens font le secret à cause des affaires qu'ils traitent et du voisinage qu'ils ont. Les marchands en résidence à Constantinople n'osent écrire sur les affaires du Turc, seul le fait le baile. Mais Rodrigo Niño n'en perce le contenu que par des voies détournées, tardivement, et, répète-t-il, « avec tout cela, je suspecte que nous ne savons que ce qu'ils veulent qui se sache » [128].

Venise n'a d'autre objectif que de maintenir la paix avec le Sultan et de garder des relations de bon voisinage avec ses sujets. Donc non seulement elle se désolidarise d'actions malheureuses, mais elle contrarie aussi ce qui compromettrait un précaire équilibre. En mai 1530, à l'annonce qu'Alarcón entend aider les Albanais de la Chimarra à se fortifier à Panormo, les autorités de Corfou interceptent le bateau qui leur porte des subsides [129], et, d'ordre du Conseil des Dix, le patron du bâtiment, un Corfiote, est ensuite banni de l'île [130]. Le Doge, comme par hasard, éclaire peu après Rodrigo Niño sur la dissidence des Albanais, « chose de peu d'importance, gens qui ne sont ni chrétiens, ni Turcs, ni Maures, ni personnes de qui on doive faire aucun fondement pour leur peu de foi ». Du coup, Niño pense qu'ils sont un danger pour le Royaume, en attirant à proximité des forces turques [131].

En cette affaire, les autorités de Corfou ont refusé d'apporter une aide navale au *sandjak-bey* d'Avlona [132]. Par contre, elles l'alertent, quelques mois plus tard, sur la présence dans les parages des deux galères de Monaco [133]. Celles des chevaliers de Malte dans les eaux grecques provoquent des réactions encore plus vives. Rencontrant les galères de la Religion, le 30 août 1531, le provéditeur de l'escadre de l'Adriatique leur intime d'avoir à « se retirer de ces mers [...] Autrement il ne pourrait faire moins que d'user des forces

---

une diversion en Albanie pour empêcher une marche du Sultan contre Vienne, 28 et 30.VI.1532 (E 1011/174 & 136). (*Cf. infra* l'appendice sur l'information).

[127] Niño à Charles, 12.IX.1530 (E 1308/90).

[128] Niño à Charles, 20.XI.1530 (E 1308/115).

[129] Copie de la lettre des notables de la Chimarra, transmise depuis Copertino par Castriota, le 15.VII.1530 (E 1010/33) ; Alarcón à Charles, de Naples, 6.VI.1530 (E 1007/38). Sur le recours à Alarcón en.III.et sur son aide : Colonna à Charles, 20.IV.1530 (E 1006/s.n.), Alarcón à Charles, 28.IV.1530 (E 1007/34 & 1006/100, *Diarii*, 53/257 & 284) ; nouveau projet d'aide de Castriota, VIII.1530 (E 1007/129).

[130] Les autorités de Corfou, IX.1530 (*Diarii*, 53/526).

[131] Niño à Charles, 12.IX.1530 (E 1308/90).

[132] Les autorités de Corfou, 2.VI.1530 (*Diarii*, 53/284) Sur les *sandjak-bey*, chefs de régions militaro-adminisrative voir *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd., IX, p.13.

[133] *Cf.* le baile de Corfou, 12.I et 4.II.1532 (*Diarii*, 55/561).

de l'Illustrissime Seigneurie ». Elle est en bonne paix avec le Turc, et « on ne tolérerait pas que devant nos yeux il lui soit fait dommage» [134]. Quelques jours plus tard, lorsque les galères de la Religion s'en reviennent de Modon, dont elles ont tenté de se saisir, le provéditeur de Zante interdit, sous peine de pendaison et de confiscation des biens, de leur fournir aide ni vivres aucuns, « pour ne pas faire offense au Seigneur Turc, et avoir bon voisinage en ces parages avec les sujets de ce Seigneur » [135]. Lorsque fin mars 1532, le Pape suggère que le Grand Maître de Rhodes pourrait se replier de Malte sur Ancône, l'ambassadeur vénitien à Rome exprime la réticence de la République à voir l'Ordre établir son siège dans l'Adriatque [136].

Devant la menace des grandes opérations navales attendues pour 1532, la circonspection de la République ne fait que croître. Il faut demander aux Vénitiens s'ils veulent nous aider, écrit le cardinal d'Osma à Cobos [137]. Rodrigo Niño n'ira pas jusque là : le 20 février, il intervient devant le Collège et déclare que l'Empereur serait satisfait que la Seigneurie ne fasse point de ligne nouvelle avec le Turc, et, s'il venait, qu'elle ne lui donne pas ses ports [138]. En mars, Alarcón demande au baile de Corfou des renseignements sur les préparatifs du Turc. Celui-ci refuse de l'informer par écrit, car les Vénitiens sont bons amis avec les Turcs. Il n'avisera Alarcón qu'oralement [139]. Lorsque, en avril, Alarcón envoie une frégate à Corfou, le baile demande qu'elle ne vienne pas dans le port, mais mouille à trois mille de là ; et il rappelle qu'il a ordre de ne pas renseigner les Impériaux par écrit [140]. Début mai, il envoie secrètement une galère à Brindisi pour communiquer avec Alarcón : l'intermédiaire qui écrit à Alarcón le prie de détruire aussitôt sa lettre [141]. Ces comportements locaux sont conformes à ceux de la Seigneurie, qui renseigne en secret le Pape ou l'Empereur sur les desseins du Turc, et, par l'intermédiaire de Piero Zen, livre des détails à celui-ci sur les affaires de la chrétienté.

De la ligne politique, dont Venise se justifie, auprès d'une opinion internationale très critique, comme du « meilleur écueil à l'entreprise des Turcs [142],

---

[134] Le provéditeur de l'escadre, de Candie, 7.IX.1531 (*Diarii*, 55/101). Bientôt, Ibrahim Pacha félicitera Piero Zen, qui venait par mer comme ambassadeur à la Porte, de leur avoir échappé (Piero Zen, 12.X.1531, *Diarii*, 55/181).

[135] Le provéditeur de Zante, 8.IX.1531 (*Diarii*, 55/11). On leur refuse un peu de biscuit, dont ils étaient en manque (*Diarii*, 55/13 & 25).

[136] De Rome, 28.III.1532 (*Diarii*, 55/556).

[137] Osma à Cobos, 23.XII.1531 (*Codoin*, 14/276-278).

[138] *Diarii*, 55/516 & 517. Sur les négociations en cours avec la Porte, voir *infra*.

[139] Alarcón à Miguel May (ambassadeur impérial à Rome), 26.III.1532 (E 857/152).

[140] « El Medico », de Corfou, 6.V.1532 (E 1012/208).

[141] Avis de Corfou, 2.VI.1532 (E 1011/31, E 1012/192) ; Alarcón à Charles, de Lecce, 30.IV.1532 (E 1011/122).

[142] Le 7.X.1531 (*Diarii*, 55/44).

les Impériaux ne saisissent nullement le bien-fondé. Un Clément VII peut concevoir que les Vénitiens travaillent en secret à ce que les Turcs ne viennent pas en Italie [143] — c'est d'ailleurs une des missions de Piero Zen [144] ; mais ces subtilités échappent à la mentalité d'un Alarcón. En 1529, il a suspecté les Vénitiens de l'intention de remettre aux Turcs les places qu'ils occupaient sur le littoral des Pouilles [145] ; en 1531, il est prêt à pourvoir « ces frontières du Turc et des Vénitiens » « desquels on n'a pas moins à craindre que des Turcs» [146].

LA PERCEPTION DES DESSEINS OTTOMANS DE 1532

Au début de 1532, l'opinion est courante dans les milieux impériaux que Venise fabrique ou exagère la menace pour aider en Hongrie à la cause de Zapolya contre le roi Habsbourg [147]. Il se pourrait qu'on veuille engager l'Empereur dans des dépenses démesurées ; Français et Vénitiens semblent agir en ce sens, en sous-main, pense, à Naples, Castriota [148]. Alarcón est persuadé que les Vénitiens, « pour quelque tromperie que eux et les Français mènent », «font cette armada du Turc plus grosse qu'elle n'est » [149]. Lorsque cela se confirmera, en juin, Atripalda écrira : « Le marquis de la Valle Siciliana [Alarcón] et moi-même sommes convaincus que les nouvelles de Venise comme celles de Corfou comportent quelque dissimulation » [150]. Alarcón, dénonciateur fougueux des Vénitiens, « plus grands Turcs que les Turcs eux-mêmes » « en pire et en vil », et de l'intoxication à laquelle ils procèdent, donne toutefois, en se contredisant, le mot de la fin : « Que V.M. ne croie pas qu'avec toutes leurs subtilités et intelligences ils atteignent aucune part du secret du Grand Turc, qui fabrique et pratique ses secrets avec lui seul » [151].

Telle est bien l'impression qui ressort de la documentation vénitienne. Ibrâhîm Pacha utilise avec brio le canal de Venise pour démoraliser Italiens

---

[143] Clément VII à Osma, d'où Osma à Charles, 9.VI.1531 (*Codoin*, 14/179-180).

[144] Niño à Charles, 17.III.1531 (E 852/13).

[145] Alarcón à Charles, 8.X.1529 (E 1005).

[146] Alarcón à Charles, de Gaète, 15.IV.1531 (E 1009/185).

[147] Osma à Cobos, 23.XII.1531 (*Codoin*, 14/276-278) ; *Avisi* de Mantoue, 20.I.1532 (*Diarii*, 55/407) ; Atriapalda à Charles, de Naples, 13.III.1532 (E 1011/171) ; Burgos à Charles, 13.IV.1532 (E 1011). Et Charles à l'Impératrice, de Ratisbonne, 7.III.1532 (E 635/64-65, dans *Corpus documental de Carlos V*, I, *1516-1539*, éd. Manuel Fernández Alvarez, Salamanque, 1973, p. 343).

[148] Atripalda à Charles, de Naples, 13.III.(E 1011/171).

[149] Alarcón à May, 26.III.1532 (E 857/152) ; à Charles, 18.IV.1532 (E 1011/120).

[150] Atripalda à Charles, de Copertino, 13.VI.1532 (E 1011/176).

[151] Alarcón à Charles, de Lecce, 27.VI.1532 (E 1011/137). *Cf.* des procédés identiques quelques années plus tôt : Aubin, 1994, « La politique orientale de Selim Ier », p. 209.

et Impériaux. Les intentions du sultan sont affichées, et d'autre part on laisse planer le doute sur les buts, on s'entoure dans le détail de mystère.

La couleur a été annoncée par Luigi Gritti, à la mi-octobre 1531, dans une conversation avec le patriarche d'Aquilée, Marco Grimani [152], qui en a aussitôt couché la teneur par écrit. Gritti lui fait la confidence qu'est décidée guerre générale par terre et par mer contre l'Empereur et l'archiduc Ferdinand son frère. L'entreprise d'Italie sera conduite par Ibrâhîm Pacha, qui aura sous ses ordres trois cents voiles et plus, dont cent cinquante galères. Il rejoindra l'escadre à Avlona, et opérera dans l'Adriatique, de même que l'expédition terrestre. Gritti invite le Patriarche à rapporter sa « confidence » au Doge et au Pape [153]. Grimani arrive à Venise le 7 décembre, part dans les jours suivants pour Rome. Le 10, Rodrigo Niño informe l'Empereur et Miguel May, l'envoyé impérial auprès du Saint Père [154]. Le 11, la Seigneurie envoie à son ambassadeur à Bruxelles les *avisi de Constantinopoli.* Grimani entendu en consistoire, Clément VII écrit aux Cours de la chrétienté. Le légat pontifical à Bruxelles, Campeggio, en a connaissance le 14 janvier [155].

D'autres bruits interfèrent, germes spontanés ou manipulations. Début 1532, on parle d'une expédition contre Malte, pour venger l'affront de Modon [156]. Plus généralement, on s'attend à une entreprise sur le Royaume [157]. En mars, on hésite entre Pouille et Sicile [158]. Vingt-deux mille arquebusiers seraient à Aviona [159]. À Brindisi, où c'est la peur, Alarcón juge toutefois que la modestie des préparatifs perceptibles à Avlona rend improbable une offensive contre la Terre d'Otrante [160]. Rien n'éclaire mieux l'incertitude que la lecture des dépêches de Piero Zen. Bien qu'à la source, il ne sait jamais à quoi s'en tenir vraiment. Aux chefs des Dix, il écrit le 29 décembre 1531 que la cible pourrait être la Pouille, Ancône ou la Sicile ; le lendemain, il écrit que ce

---

[152] Grimani est rentré de Jérusalem à Venise en passant par Constantinople (*Diarii*, 55/100).

[153] Memoria fatta ne casale della Vedova [à Galata], 19.X.1532 (E 1308/245, relation jointe à la lettre de Niño à Charles du 10.XII.1531.

[154] Son arrivée à Venise : *Diarii*, 55/235-236 ; Niño à Charles, 10.XII.1531 (E 1308/260-259, 261-262, *CSP Spain*, IV/2, n° 854). Son arrivée à Rome : *cf.* May à Cobos, 22.XII.1531, (E 853/121 ; *CSP Spain*, IV/2, n° 866) ; Muscetula à Charles, 23.XII.1531, (E 853/136 ; *CSP Spain*, IV/2, n° 869 ; *Diarii*, 55/309, 325, 358).

[155] *Cf.* la lettre de l'ambassadeur vénitien aux Chefs des Dix, du 18.I.1532 (*Diarii*, 55/485).

[156] Atripalda, de Veglie, 20.I.1532 (E 1011/156). *Cf.* aussi E 1012/179, 180-181 ; E 1309/256, 261-262. Et ci-après notes 110 et 115.

[157] *Cf.* les *avisi* de Constantinople du 5.XI.1531, d'où Niño à l'Impératrice, 19.XII.1531 (E 1308/266-267) ; autres du 11.XI.1531 (E 461/108).

[158] Avlona > Otrante, 5.II.1532 (E 1011/17, E 1012/182). Salonique > Corfou, 10.III.1532 (*Diarii*, 55/683), Alarcón à Charles 14.III.1532 (E 1011/121).

[159] L'ambassadeur de Mantoue à Rome, 5.III.132 (*Diarii*, 55/616).

[160] Alarcón à Charles, *l.c.*

pourrait être Malte [161], Pouille, Ancône, Segna, indique-t-il le 15 janvier. Mais le 30, la Sicile, et ensuite la Pouille [162]. Il confesse le 21 mars son ignorance : les Turcs n'ont pas encore décidé où ils frapperont. Ils font état de trois cents galères, de cent, de cinquante, on ne peut savoir ce qu'ils pensent, note-t-il le 17 avril ; il juge que, Barberousse venu rejoindre la flotte du Sultan à Modon, on choisira alors entre Pouille ou Sicile, ou Riviera de Gênes [163]. À cette dernière éventualité, le Doge interrogé par Rodrigo Niño ne croit pas : les Turcs ne sont pas gens à risquer leurs vaisseaux en Méditerranée [164]. Fin mai, Piero Zen festoie le capitaine de l'escadre ottomane aux vignes de Pera. Son interlocuteur lui donne à croire qu'il mettra le cap de Modon vers la Sicile [165].

En réalité, personne ne sait trop rien sur personne. La Pouille et la Sicile redoutent les Turcs, les Turcs redoutent Andrea Doria, les Vénitiens redoutent la guerre. Le Grand Maître, tout bonnement, a peur : il veut évacuer Malte et se replier à Syracuse, ou ailleurs [166]. De la Sicile à la Morée et à la Dalmatie, tout le monde fortifie ses places côtières. En Sicile, l'Empereur fait fortifier Syracuse [167], Augusta [168], Messine [169], Milazzo et Trapani [170]. En Calabre, Crotone [171]. Le Pape fortifie Ancône [172]. Segna a cherché à en faire autant [173]. Les Vénitiens fortifient Corfou [174]. Les Turcs renforcent Modon et Coron [175], Patras [176], Durazzo [177]. En Pouille, les mesures impériales arrêtées fin mars se conforment aux récentes suggestions d'Andrea Doria : tenir fortement

---

161 *Diarii*, 55/538 & 518.

162 *Diarii*, 55/539 & 618. Aux recteurs de Candie il a écrit le 18.I (la Pouille, *Diarii*, 55/565).

163 *Cf.* le baile de Corfou, 26.IV.1532 (E 1011/31 ; *Diarii*, 56/105 & 270).

164 Niño à Charles, 10.IV.1532 (E 1309/89-90, *CSP Spain*, IV/2, n° 928).

165 Sa lettre du 27.V (*Diarii*, 561/403) ; d'où Niño à May, 15.VI.1532 (E 857/41). Aussi Zen, 1.VI.1532 (*Diarii*, 561/549).

166 Le consul de Venise à Palerme, 19.II.1532 (*Diarii*, 55/509). Le Pape à l'ambassadeur de Venise, 28.III.1532 (*Diarii*, 55/556. « Relación de nuevas », s.d., E 1012/180-181).

167 *Diarii*, 55/509 ; 56/81 & 237.

168 *Diarii*, 55/569, 661 ; 56/237.

169 May à Charles (E 857/33). Selon la « Relación de nuevas », s.d. (E 1012/180-181), Messine, non plus que Trapani et Milazzo ne pouvaient être fortifiées.

170 *Diarii*, 56/80-81.

171 Alarcón à Charles, 14.III.1532 (E 1011/121) ; le Collège Collatéral à Charles, 26.VI.1532 (E 1012/42).

172 *Diarii*, 55/309 & 616 ; « Relación de nuevas », *ibid.*

173 *Cf.* en 1531 la démarche de Segna auprès de Clément VII, K. Setton, *op. cit.*, p. 355.

174 Détails dans E 1011/164 bis (6.IV.1532) ; *Diarii*, 56/305 (16.V.1532) ; E 1012/203 (11.VI.1532).

175 E 1016/43 (4.V.1532) ; E 1457/97 (17.VI.1532), d'où E 857/33.

176 E 1457/92, E 857/33 ; E 857/170 (*CSP Spain*, IV/2, n° 964).

177 E 1012/184 (3.IV.1532) ; E 1457/96 (4 mai), 97 ; *Diarii*, 56/391 (23 mai) ; E 1011/134 (13.VI.1532).

Brindisi et quelques châteaux sur la côte, et laisser les Turcs courir les campagnes sans y trouver aucune nourriture [178]. Dans ces places, on assemblera artillerie, munitions et vivres pour cinq mois. Les vivres du plat pays et des lieux sans défense doivent y être transportés. Deux d'entre elles feront fonction d'arsenaux et de magasins pour l'avitaillement de l'escadre [179].

Il s'est dit dès le mois de mars, parmi les Impériaux, que le Turc ne viendra pas par mer cette année [180]. À mesure que les semaines passent, la date de sortie de l'armada turque recule [181], et le nombre de ses bâtiments diminue. Dès la fin d'avril, Alarcón ne pense pas qu'elle sera assez puissante pour prendre terre en Pouille [182]. Il est confirmé en juin qu'il n'y a pas à craindre « entreprise ni diversion », que l'ennemi désarme une partie de ses navires, faute de marins [183].

Si imparfaite soit-elle, comparée à celle de Venise, l'information napolitaine apporte l'évidence que la préparation de la campagne navale de 1532 excédait les possibilités en hommes et en matériel de l'Empire ottoman. On avait cru à la simultanéité d'une grande offensive terrestre sous les ordres du sultan, d'une grande offensive navale sous les ordres d'Ibrâhîm Pacha [184], et d'une expédition contre les Portugais dans l'océan Indien, qui s'organisait en Égypte. Andrea Doria prévoyait impossible ce multiple effort. Il apparut bientôt que la campagne anti-portugaise était ajournée : la flotte d'Alexandrie et une partie des gens de guerre et des équipages formés au Caire « pour les choses de l'Inde » étaient rappelés à Constantinople [185].

---

[178] Andrea Doria à Charles, de Gênes, 26.I.1532 (E 1365/225).

[179] Copie des mesures ordonnées par l'Empereur, transmise de Milan à Venise le 11.IV.1532. (*Diarii*, 56/79-80).

[180] Atripalda à Charles, de Naples, 5.III.1532 (E 1011/160). Alarcón à May, de Brindisi, 26.III (E 857/152). Avis de Constantinople des 25 et 29.III (E 1011/22 & 163). Niño à May, 30.III (E 857/148). Les envoyés vénitiens à la Diète de Ratisbonne, 13.III (*Diarii*, 55/671) : Charles ne croit pas à une sortie des Turcs, sinon quelques corsaires.

[181] En janvier on a avancé à Constantinople la date du 1.IV (E 1012/186) ou du courant d'avril (selon Piero Zen, *cf.* E 1309/255 et 257 ; E 1012/192). On indique ultérieurement le début de mai (E 1011/116 ; Zen, E 1012/195 bis), le milieu (E 1012/183-185 ; E 1011/120), la fin (Zen, 27.V.1532, d'où Niño à May, 15.VI.1532, E 857/41).

[182] Alarcón à Charles, 30.IV.1532 (E 1011/122).

[183] Alarcón, de Brindisi, lettres des 15 et 16.VI.1532 à Charles, Colonna, May (E 1011/132, 135, E 857/41). Atripalda à Charles, de Lecce, 15 et 24.VI.1532 (E 1011/177, 178).

[184] C'était une des confidences que Marco Grimani avait recueillies de la bouche de Luigi Gritti. D'où Niño à l'Impératrice, 19.XII.1531 (E 1308/266-267). Piero Zen, 15.I.1532 (*Diarii*, 55/539).

[185] De Constantinople, Zen, 9.I.1532 d'où Niño à Charles, 24.II.1532 (E 1309/258-259 ; le détail manque dans l'analyse de la dépêche de Zen in *Diarii*, 55/533) ; Niño à Isabel, 1.IV.1532 (E 1309/102-103), D'Alexandrie > Corfou, 10.III.1532 (*Diarii*, 55/682 : tous équipages rappelés). D'Alexandrie > Venise, Niño à May, 30.III.1532, (E 857/148 : rappel partiel). Préparatifs de l'escadre de mer Rouge suspendus, E 1016/43 (4.V.1532), E 1309/83 (2.VI.1532).

Il apparut aussi que l'arsenal de Constantinople ne parviendrait pas à équiper cent cinquante galères, effectif qu'on s'était fait fort de mettre à flot, et qui continuera de hanter certaines rumeurs jusqu'à l'été. On réduisit le nombre des armements. En février, Ibrâhîm Pacha demanda à Luigi Gritti si Venise serait disposée à vendre trente galères au sultan [186]. Il y eut des licenciements de maîtrise, de charpentiers et de main-d'œuvre [187]. Le manque de voiles, de rames et d'agrès est signalé dès janvier [188], et le manque de rameurs annoncé : suffisant pour cinquante galères, non pour cent cinquante [189]. Les travaux se poursuivaient néanmoins activement. Un espion grec du marquis de Atripalda voit, le 1er avril, le sultan et Ibrâhîm Pacha inspecter en personne le chantier naval de Galata, où quatre-vingts galères sont au calfatage. Le 2, ils inspectent la fonderie de canons. On cuit du biscuit. Le même espion rencontre, en mars et en avril, des rameurs en route vers Constantinople et Gallipoli [190].

Piero Zen constate que toutes les chiourmes ne sont pas pourvues. Ce qu'il y en a est de belle robustesse, mais composé de terriens, sans expérience de la mer. Mauvais équipages aussi, le capitaine-en-chef et les officiers compris, qui n'ont aucune pratique (*nudi di ogni pratica maritima*). Les témoignages concordent sur cette médiocrité de l'encadrement [191].

Pour doubler son potentiel naval, le sultan a appelé à son service tous les corsaires musulmans. Il envoie à tous des sauf-conduits, y compris à ceux qui sont en mauvais termes avec lui [192]. Fin avril, on s'attend que Barberousse, fort de soixante à soixante-dix voiles, joigne l'escadre à Modon, et soit nommé capitaine-général [193]. Mais Barberousse ne vient pas. Il ne sera au rendez-vous, et Kapoudan pacha, qu'en 1533.

À travers les propos variés qui atteignent Venise ou la Terre d'Otrante, se dégage peu à peu l'opinion que l'objectif de Soliman le Magnifique et d'Ibrâhîm Pacha n'est pas le littoral de la Pouille, mais le nord du littoral

186 Piero Zen, 28.II.1532, *Diarii*, 55/694.

187 Déposition de *gastadori* rentrant de Constantinople, Brindisi, 29.III.1532 (E 1011/163) ; de patrons de barque (E 1012/184 bis). L'évêque de Polignano (sur lettre de Venise du 17.IV à Alarcón, 28.IV.1532 (E 1012/187).

188 Piero Zen aux Chefs des Dix, 30.I.1532 (*Diarii*, 55/615).

189 *Cf.* les nouvelles de Constantinople du 9.I.1532 (E 1309/256).

190 Déposition de Jannuzo Zagorite, 4.V.1532 (E 1016/43). Un recensement a été fait en février (Salonique > Corfou, 10.III.1532, *Diarii*, 55/682).

191 Piero Zen, *Diarii*, 55/615 (30.I.1532) ; 56/105 (21.III), 313 (26.IV), 363 (12.V), 549 (16.V). Atripalda, E 1011/165. Niño, E 1011/132.

192 *Cf.* Niño à Charles 21.II.1532, sur avis de Constantinople du 9.I.1532 (E 1309/255-257) ; au même, 9.III.1532, sur avis de Constantinople de *circa* 24.I.1532 (E 1309/247).

193 Avis de Corfou à Alarcón, 28.IV.1532 (E 1011/31). Barnaba Bruto à Atripalda, 26.IV et, 10.V.1532 (E 1016/47 & 1457/96).

dalmate. Ibrâhîm Pacha a demandé à la Seigneurie, embarrassée, des facilités de ravitaillement à Zante et à Corfou, et dans les ports de Dalmatie [194]. Il s'est interrogé sur la solidité de la neutralité vénitienne. « Si la Seigneurie voit une escadre d'autres chrétiens, sur mer contre la nôtre, se croyant victorieuse, se joindra-t-elle à eux? » « Fera-t-elle escadre, et donnera-t-elle aide aux chrétiens? » [195]. La Seigneurie est fort soucieuse de se maintenir en paix avec le sultan. Raison de plus pour n'être rassurée ni par la promesse que ses possessions et ses navires ne seront pas touchés, ni par la concentration sous les étendards du Magnifique de corsaires ardents au pillage et de discipline douteuse.

Les confidences de Luigi Gritti avaient désigné l'Adriatique (« la costa del Colpho ») comme théâtre des opérations. Dès le début de janvier il traîne à Constantinople qu'il s'agit de la côte dalmate. En février, Niño en avise Charles Quint [196]. Alarcón en a vent, de façon confuse, à la mi-mars [197]. L'espion grec, dont il a déjà été question, rapporte début mai que l'escadre du sultan ira aux bouches de Cattaro (Kotor) ou dans le canal de Segna (Senj), où elle hivernerait. À Corfou, à Otrante, à Lecce, il se dit dès lors que l'escadre ira à Segna « pour l'entreprise de Hongrie ». La double campagne, par terre et par mer, prend figure d'opération combinée. L'armée marchera contre le Frioul, Trieste, Fiume, Segna, et trente voiles iront dans « le golfe de Trieste et Segna », tandis que les autres donneront quelque bon assaut sur les côtes de Calabre et de Pouille, annonce D. Pirrho Castriota [198].

L'hypothèse dalmate plutôt qu'une hypothèse napolitaine avait d'emblée retenu Andrea Doria [199], de qui dépendait en fait le sort de la Méditerranée. La crainte qu'il inspirait avait incité Barberousse à ne pas s'éloigner d'Algérie [200], le Sultan à faire étoffer la garnison d'Alexandrie [201], et à conserver à

---

194 Niño à Charles, en chiffre, 21.II.1532 (E 1309/255, 257 en chiffre, 8-9 en résumé).

195 Piero Zen, 30.XII.1531 et 15.I.1532 (*Diarii*, 55/517, 539).

196 Rumeur parmi d'autres, Constantinople, 9.I.1532 > Chio > Ancone et Pesara, 12.II > Venise (*Diarii*, 551/501) > Niño à Charles, 21.II.1532 (E 1309/256). Le 24.II.1532 parvient à Venise la lettre de Piero Zen du 15.I. de même indication : « Si dice [Ibrabim Pacha] vol andar in Puira o in Ancona o a Segna, et de li passar su l'Austria » (*Diarii*, 55/539).

197 Alarcón à Charles, de Brindisi, 14.III.1532, d'après un marin venu de Constantinople où il a des parents (E 1111/92).

198 Lettre de Constantinople, 14.IV > Corfou, 6.V > le consul vénitien de Lecce à Atripalda, 10.V.1532 (E 1457/102). Jacomo Cacurio, de Corfou, 6.V.1532 (E 1016/51). D. Pirrho Castriota, de Lecce, [12].IV.1532 (E 1016/49).

199 Andrea Doria à Charles, lettre citée [n. 179] : « Et più presto son di oppinione che detto Gran Turco potesse far fare qualchi apparati verso la Velona per inviarli alla volta di quelle terre che spettano al Regno di Ungaria et ducato d'Austria e restano verso la marina com'è Segna et la riviera fino a Fiume, adcio che mandandoli exercito per terra lo potesse subministrar con piu comoditate per la poca distancia che li saria. »

200 Le capitaine-en-chef de l'escadre ottomane à Piero Zen, 18.V.1532 (*Diarii*, 56/401).

201 Lettre du consul d'Alexandrie (*Diarii*, 56 /433).

Rhodes une flotte de corsaires, chargée de protéger les côtes de Syrie [202]. Précaution en apparence excessive, mais que justifie un autre facteur politique : la Porte s'interrogeait sur les contacts secrets noués entre l'Empereur et le shah, que venait de révéler, l'année précédente, l'affaire Morosini. La conjoncture générale et les limites matérielles de la machine ottomane gardaient la Terre d'Otrante d'une invasion mieux que les défenses hâtivement poussées par D. Fernando de Alarcón.

APPENDICE

L'information

L'information, c'est-à-dire la rumeur, joue un grand rôle dans l'Italie de ce début de XVIe siècle. Elle circule de partout : de tous les ports du Royaume ou de Sicile et des trois grandes villes, Rome, Venise, Gênes. Charles Quint éprouve le besoin de l'organiser et de la solliciter. Venise en reste le centre (avec Rodrigo Niño), mais l'Empereur entend utiliser les ports de Pouille comme postes d'écoute, rôle qu'ils avaient tout naturellement face à Raguse et grâce à leur population gréco-albanaise.

Alarcón et Atripalda (Castriota) vont organiser deux « réseaux », quoique le terme de « réseau » soit excessif pour cette époque. La pratique était traditionnelle : les allées et venues de bateaux dans les ports de Pouille avaient toujours favorisé la circulation de « *Avvisi del Turco* », de « *nuevas de Levante* ». La collecte avait eu jusqu'alors, toutefois, un caractères épisodique. À partir de 1530, elle devient systématique. Le développement d'un service de renseignement napolitain est l'aspect le plus original de la mise en défense du Royaume.

Le service d' Alarcón est classique : il cultive des relations avec Raguse et avec le baile vénitien de Corfou pour en tirer des renseignements. Et il est à même de dépêcher des espions en tel ou tel point, par exemple en 1532 à Sofia, où se mobilise l'armée de Soliman.

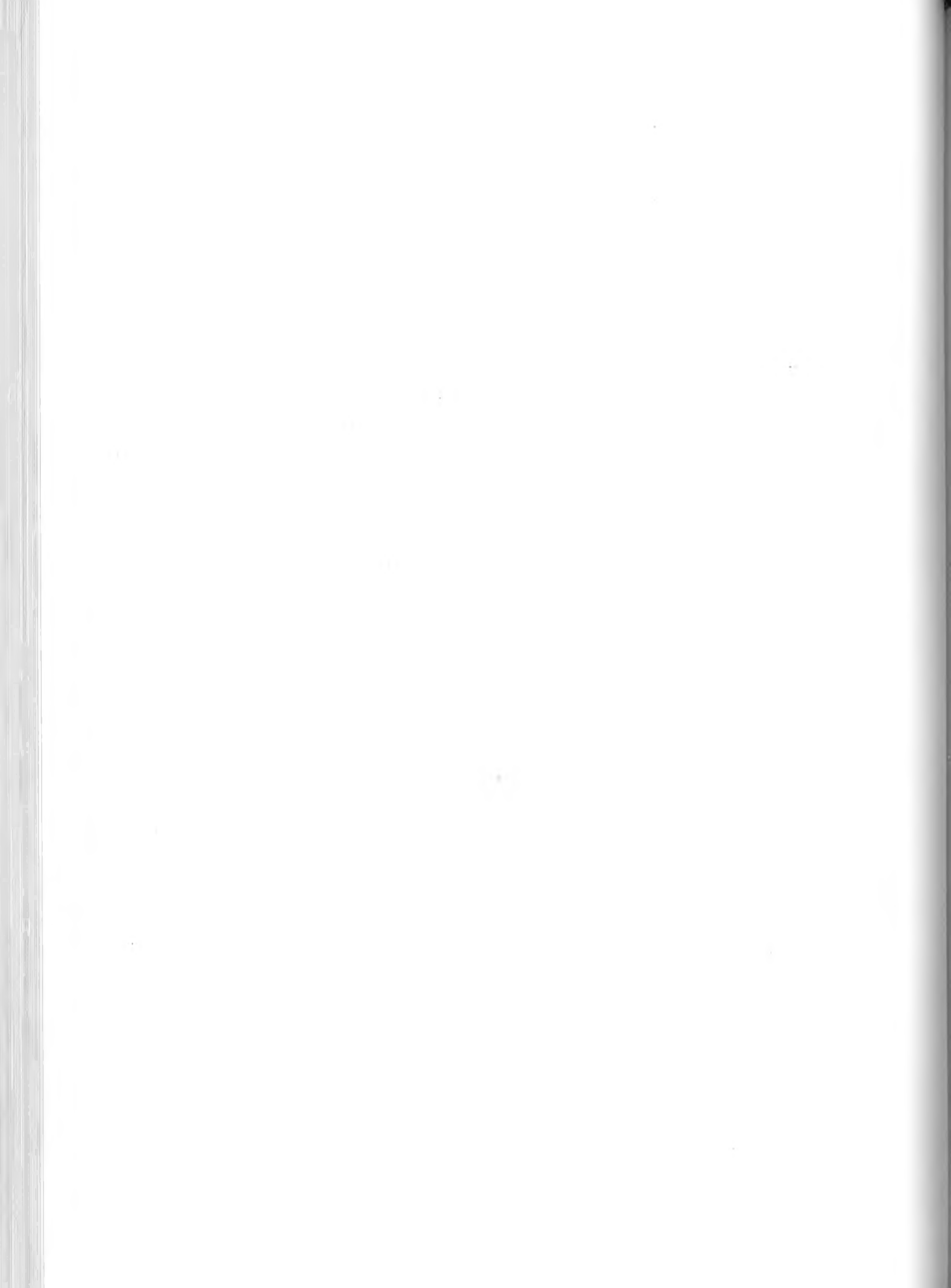
Le réseau d'Atripalda est beaucoup plus remarquable : il dispose, en effet, d'un grand nombre d'agents, albanais ou grecs, non seulement dans les ports qui font face à la Terre d'Otrante, mais en profondeur. Ainsi il en expédie couramment à Constantinople et même au Caire. Sous Philippe II, en 1560, il y aura des espions résidant en permanence à Constantinople et qui émarge-

---

202 Niño à May, 27.IV.1532 (E 857/35). Déposition faite à Lecce, 22.V.1532, sur des nouvelles de Nicosie (E 1012/201).

ront au budget du roi d'Espagne. Dans les années 1530, les choses sont moins structurées : Atripalda envoie, depuis Otrante, au coup par coup des informateurs chargés de vérifier telle ou telle rumeur, ou de faire le point sur l'état des préparatifs à l'Arsenal ou à la fonderie de canons de Galata. Leurs observations une fois faites, ces agents reviennent aussitôt auprès d'Atripalda, soit à Otrante, soit dans son château de Copertino, soit à Lecce, la capitale de la Terre d'Otrante, où ils font leur déposition sous forme de réponses à des questions qui leur sont posées. Lorsque, au printemps 1532, Atripalda séjourne à Naples, son neveu, D. Pirrho Castriota, dirige ce service en Terre d'Otrante.

LA DÉCOUVERTE DES INDES ET DE L'IRAN PAR LES PORTUGAIS



5
À PROPOS DE VASCO DE GAMA *

LES GAMA DE SINES

Comme celui d'autres grandes figures de l'époque des Découvertes, un Albuquerque, un Magellan, le passé de Vasco de Gama nous échappe presque entièrement. Issu d'une famille alentéjane d'écuyers, portant le prénom d'un grand-père dont l'identité ne se laisse pas cerner, il a dû naître à Sines, sur la côte de l'Alentejo, vers la fin des années 1460, troisième fils légitime d'Estêvão da Gama, gouverneur royal (*alcaide-mor*) du château de cette petite ville [1]. Son rang de naissance le plaçait dans la nombreuse classe des cadets, exclus de l'héritage paternel, auxquels ne s'ouvrait que la chance de se distinguer sous les armes, dans les présides du Maroc ou sur mer, dans la course et l'exploration navale.

Vasco de Gama choisit la navigation, et s'y signalera. Lorsqu'en 1492, en représailles contre les exactions des corsaires, dom João II fit saisir des navires français dans les ports du Portugal, c'est à lui qu'en fut confiée l'exécution, à Setúbal et dans l'Algarve [2]. Sa traversée hauturière de 1497, par « le

---

* Première partie d'une préface (sans notes) à une belle édition des *Voyages de Vasco de Gama. Relations des expéditions de 1497-1499 & 1502-1503*, traduites et annotées par Paul Teyssier (pour le portugais) et Paul Valentin (pour l'allemand et le néerlandais), Paris : Éditions Chandeigne, 1995, pp. 7-28 — voir *infra* pp. 433-479, dans la seconde partie de la présente préface.

[1] Les biographies de Vasco de Gama qui restent utiles sont celle de A. C. Teixeira de Aragão, *Vasco de Gama e a Vidigueira*, 3e édition, Lisbonne 1898, et celle, très documentée, de J. I. de Brito Rebelo publiée en articles entre 1896 et 1900 dans la *Revista de Educação e Ensino*.

On connaît à la fin du XVe siècle quatre Vasco de Gama dans des villes de l'Alentejo, à Elvas, Évora et Olivença, qui serait le berceau de la lignée de l'Amiral des Indes. Le chevalier Vasco de Gama mêlé aux luttes de factions à Olivença et condamné pour contrebande en 1489-1490, ne peut être confondu avec lui (Humberto Baquero Moreno, « Bandos nobiliárquicos em Olivença nos fins do séc. XV », dans *Revista de História* [Porto], VI (1985), [pp. 121-124], pp. 123-124, 141, est à corriger par Teixeira de Aragão, pp. 3-5).

[2] Garcia de Resende, « Vida e feitos d'el-Rey Dom João Segundo », ch. CXLVI, dans *Livro das obras de Garcia de Resende*, éd. Evelina Verdelho, Lisbonne, 1994, p. 376.

grand gouffre » de l'Atlantique Sud, repose sur les acquis de ceux qui procédaient discrètement, depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance par Bartolomeu Dias, en 1488, à la reconnaissance du régime des courants et des vents au sud des îles du Cap-Vert. Avait-il été l'un d'eux ? on ne le sait pas.

Pourquoi fut-il choisi, plutôt que d'autres, pour la difficile et incertaine mission d'atteindre l'Inde ? nous l'ignorons aussi. Dom João II aurait destiné le commandement de l'expédition de la découverte de l'Inde à Estêvão da Gama, mort avant l'avènement de dom Manuel, en octobre 1495. Le nouveau souverain aurait songé à confier la mission à son fils ainé, Paulo da Gama, qui se serait récusé, proposant la désignation de son frère [3]. Ces informations des chroniqueurs n'ont pu être vérifiées, et les circonstances de la nomination de Vasco de Gama restent voilées.

Elle survient alors que le changement de règne suscite une redistribution des influences politiques à la Cour. De qui les Gama étaient-ils les hommes ? Avant tout, peut-on dire, ceux de l'Ordre de Santiago, dont ils furent chevaliers. Estêvão da Gama, commandeur de Cercal, avait tissé dans la région de Sines, ville qui était l'une des possessions de l'Ordre, un réseau d'alliances matrimoniales, de fonctions et de privilèges (les noms de Santiago do Cacém, Colos, Milfontes, Messejana, viennent à ce propos dans les documents). Il avait été au service de l'infant dom Fernando, administrateur temporel de l'Ordre, père de dom Manuel. La charge avait échappé à celui-ci lorsqu'en 1484 dom João II eut assassiné son frère le duc de Viseu. En 1492, le Roi la conféra à son bâtard dom Jorge, en faveur duquel il tentait de déposséder dom Manuel de ses droits au trône. Sous dom João II, les Gama étaient donc de la maison du Roi.

En novembre 1480, les cinq fils d'Estêvão et son jeune beau- frère Vicente Sodré avaient reçu des mains de l'évêque de Safi, en visite pastorale à Sines, la « première tonsure » [4], premier pas vers l'obtention d'un bénéfice religieux. Estêvão songeait sûrement par là à assurer l'avenir de sa progéniture. En décembre 1495, dom Jorge nomma Vasco de Gama à deux commanderies proches de Palmela, siège de l'Ordre, Mouguelas et Chouparria [5]. En l'état de nos connaissances, une éventuelle portée politique du geste nous échappe. On remarque toutefois que Paulo da Gama ne succèda pas à son père comme gouverneur de Sines. La dignité échut à dom Luis de Noronha, demi-frère de la comtesse d'Odemira [6], qui était entrée par son mariage, en 1465, dans la

---

[3] Castanheda, I, ch. 2, pp. 8-9 ; Barros, I, 4, ch. 1, p. 130 ; Correia, I, ch. 5, p. 12.

[4] Isaías da Rosa Pereira, éd., *Matrícula de ordens da diocese de Évora (1480-1483). Qual dos Vasco da Gama foi à Índia em 1497 ?*, Lisbonne, 1990, pp. 23-25.

[5] Teixeira de Aragão, doc. n° 7, pp. 216-217, fac-similé et transcriptions dans Armando Cortesão, *O mistério de Vasco da Gama*, Coïmbre, 1974, pp. 178-183.

[6] Sa parenté : *Livro de linhagens do século XVI*, éd. António Machado de Faria, Lisbonne, 1946, p. 231.

maison de Bragance. En avril 1496, dom Manuel rappela d'exil les Bragances, que dom João II avait poursuivis de sa haine. Il leur restitua leurs titres, honneurs et biens. Dom Luís de Noronha a dû être un des bénéficiaires de la générosité manuéline.

Le voyage en Inde allait permettre à Vasco de Gama, trois ans plus tard, d'imposer son influence à la ville à laquelle s'identifiait la réussite familiale.

LE PREMIER VOYAGE [7]

L'expédition comprenait trois navires, le *São Gabriel*, capitaine Vasco de Gama, le *São Rafael*, capitaine Paulo da Gama, et le *Bérrio*, capitaine Nicolau Coelho. On a discuté sans atteindre à une certitude stricte du tonnage et du type de ces bâtiments, assurément petits — une vingtaine de mètres de long pour les deux premiers, moins pour celui de Nicolau Coelho — à bord desquels s'entassèrent, selon les sources, 118, 148 ou 160 à 170 hommes (en y comptant ceux d'un quatrième navire, ravitailleur d'escorte, qui devait être détruit à la côte d'Afrique australe).

Le chroniqueur João de Barros a magnifiquement peint la scène du départ, le 8 juillet 1497. Il fut précédé d'une veillée de prières des capitaines dans la chapelle de Notre-Dame de Bethléem (Belém), desservie par quelques frères de l'Ordre du Christ. Le 8 juillet, fête mariale, affluèrent pèlerins et gens désireux d'assister à l'embarquement. « Quand ce fut pour Vasco de Gama le moment d'embarquer, les frères de la chapelle et quelques prêtres qui étaient venus de Lisbonne dire la messe organisèrent une dévote procession, en tête de laquelle ils le mirent, dans cet ordre : lui et les siens avec des cierges à la main, et tous les gens de la ville se tenaient en arrière, répondant à une litanie que les prêtres, devant, allaient chantant, jusqu'à les mettre près des chaloupes où ils devaient monter. Le silence fait, et tous agenouillés, le desservant de la chapelle fit à haute voix une confession générale et à la fin il leur donna l'absolution, dans la forme des bulles pontificales que l'infant dom Henrique [le Navigateur] avait obtenues pour ceux qui mourraient dans cette découverte et conquête ».

Lorsque les marins déferlèrent les voiles en disant, selon leur coutume : *Bon voyage !*, les assistants redoublèrent de larmes et, en les recommandant à Dieu, se mirent à exprimer leur émotion. « Dans l'ardeur de leur tâche et l'enthousiasme de cette entreprise, les navigateurs s'étaient embarqués pleins de joie. Mais quand ils eurent fini de déferler les voiles, voyant leurs parents

---

[7] La meilleure étude d'ensemble est celle de Damião Peres, *História dos descobrimentos portugueses*, Porto, 1943, ch. XVI : « Primeira viagem por via marítima à Índia : Vasco da Gama », 4e éd., Porto, 1992, pp. 279-308.

et leurs amis qui restaient à terre, ils se dirent que ce voyage ne reposait que sur une espérance, qu'ils partaient pour une durée incertaine et vers des lieux inconnus. Alors ils se mirent eux aussi à pleurer et à penser à tous les malheurs qui, dans une situation aussi nouvelle, se présentent à l'esprit des hommes. Regardant les uns vers la terre et les autres vers la mer, mais tous également absorbés par leurs larmes et par la pensée de ce voyage incertain, ils restèrent ainsi jusqu'à ce que les navires se fussent éloignés du port. [8] »

La côte d'Afrique australe ne fut touchée, au nord du Cap, que le 8 novembre, cinq mois après le départ. Le Cap ne fut doublé que le 22 novembre. On ne dépassa qu'un mois plus tard, les 16-17 décembre, le point extrême atteint dix ans plus tôt par Bartolomeu Dias. Vasco de Gama observait de longues escales, durant lesquelles il entretenait en bon état ses navires. Début mars, à Mozambique, la première cité littorale rencontrée, l'hostilité des Maures (*i.e.* des musulmans) se manifesta aussitôt. Ce fut pire à Mombasa. Par bonheur, à Mélinde (Malindi), le roi local joua la carte portugaise dans le dessein de se rendre indépendant de ses voisins. Il procura à Vasco de Gama le pilote gudjarati grâce auquel, le 18 mai 1497, on arriva en vue de la côte du Malabar, après six grands mois de navigation.

À peine débarqué à Calicut (Kozhikode), Vasco de Gama fut en butte aux cabales et aux menaces de marchands maures, inquiets de l'intrusion dans le circuit des épices de ces « Francs » qu'ils présentaient au roi, le Samorin, sous les pires couleurs : « Tous les hommes du Ponant qui étaient dans cette ville disaient unanimement que les nouveaux venus, dans leur pays, vivaient plus du métier de corsaires que du commerce ; qu'en hommes qui chez eux étaient persécutés par leurs compatriotes, ils émigraient dans des endroits où ils seraient inconnus, et que les lettres qu'ils lui avaient remises sous le nom d'ambassadeurs n'étaient qu'un artifice qui dissimulait leurs infâmes méfaits de vagabonds » [9]. L'animosité des Maures diminuant, Vasco de Gama autorisa ses hommes à se rendre à terre deux par deux. Néanmoins, lorsque, encouragé par l'accueil amical des Hindous, il demanda au Samorin l'autorisation de laisser à Calicut deux agents commerciaux, la crise rebondit. Ses agents furent séquestrés.

Vasco de Gama s'inquiétait de mouiller, avec ses forces dérisoires, au milieu d'un nombre croissant de navires arabes et indiens qui, les gros temps de la mousson finis, commençaient à affluer. Il avait heureusement bénéficié du dévouement d'un Maure de Tunis installé à Calicut, qui s'était aussitôt mis à sa disposition. Brûlé, ce « Bontaibo » se réfugia sur le *São Gabriel* et se fit plus tard chrétien au Portugal. Le 29 août, Vasco de Gama jugea prudent

---

[8] Barros, I, 4, ch. 2, pp. 133-134.

[9] Barros, I, 4, ch. 9, p. 162.

de lever l'ancre, sans attendre la saison encore lointaine des vents qui le ramèneraient vers l'Afrique.

L'escadre paya cher cette hâte justifiée. Elle mit plus de trois semaines à atteindre l'île d'Angedive, puis de là trois mois à traverser la mer d'Arabie. En vue de Mogadiscio le 2 janvier 1499, elle descendit vers le Sud avec des équipages décimés par le scorbut, les rescapés étant insuffisants pour assurer les manœuvres. Aussi détruisit-on le *São Rafael.* Le Cap fut doublé le 20 mars. Nicolau Coelho arriva le 10 juillet, João de Sá, qui commandait le *São Gabriel,* entre le 10 et le 28 août. Vasco de Gama, qui était allé aux Açores avec son frère moribond, arriva plus tard, tout à la fin d'août ou début septembre [10].

LES RÉCOMPENSES

Au terme de cette aventure qui ouvrait au Portugal d'immenses horizons, l'heureux retour de Gama était dans l'immédiat, une réplique du Portugal à l'Espagne. Nicolau Coelho à peine débarqué, dom Manuel s'empressa d'annoncer aux Rois Catholiques ses beaux-parents, le 12 juillet, que l'Inde était atteinte. Les navires, envoyés deux ans plus tôt, « ont trouvé et découvert l'Inde et autres royaumes et seigneuries à elle circonvoisins, ils ont pénétré et navigué dans une mer où ils ont trouvé de grandes cités, avec de hauts et riches édifices, et des cités très peuplées, dans lesquelles se fait toute la traite des épices et des pierreries, [épices] qui passent, dans les nefs que ces mêmes découvreurs ont vues et trouvées en grande quantité et en grande grandeur, à La Mecque et de là au Caire, d'où elles se répandent par le monde. Desquelles ils viennent de nous apporter quantité, à savoir de cannelle, girofle, gingembre, noix muscade, poivre et autres sortes d'épices, et aussi leurs tiges et leurs feuilles » [11].

Les officiers subalternes reçurent des récompenses. Au fils de Pêro de Alenquer, le pilote en chef qui n'avait pas survécu aux épreuves, dom Manuel renouvelle une pension de 6 000 réaux qu'il avait eue. Aux pilotes Pêro Escobar, du *Bérrio,* et Afonso Gonçalves est décernée une gratification annuelle de 4 000 réaux. À Afonso Gonçalves, aux écuyers de la maison du Roi Álvaro de Braga, écrivain du *São Gabriel,* et Afonso de Melo, à Fernão Martins, interprète d'arabe et pilote, sont octroyés, transmissibles en lignée mâle ainée, des privilèges de fidalgos : nourriciers de leurs enfants, régisseurs, gens et laboureurs travaillant sur les propriétés et fermes de leur majorat seront

---

[10] Discussion des dates dans Damião Peres, pp. 305-307. João de Sá n'était pas encore arrivé le 10 août, *cf.* lettre de Guido Detti dans Radulet.

[11] La lettre a été plus d'une fois éditée : je cite d'après la lecture critique des deux versions de João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos Portugueses,* III, Lisbonne, 1971, pp. 671-674.

exempts de diverses impositions et de la taille. Même privilège à des participants qu'on jugerait de très modeste condition, mais qui cependant doivent avoir quelque bien : des marins, un calfat. En septembre 1502, Álvaro de Braga est nommé écrivain de la douane et du district fiscal de Porto [12]. João de Sá deviendra, à Lisbonne, trésorier de la *Casa da Índia*.

Nicolau Coelho, déjà en instance d'un nouveau départ pour l'Inde sur la flotte de Cabral reçoit une pension de 50 000 réaux, dont 30 000 transmissibles à titre héréditaire [13]. Il est aussi gratifié d'armoiries, « de gueules au lion d'or, armé et lampassé d'azur, accosté de deux colonnes d'or, sommées chacune d'un écusson d'azur chargé de cinq besants d'argent, le tout rangé sur une champagne coupée de sinople, sur argent agité d'azur » [14].

Largesses bien modestes quand on les compare à celles qui pleuvent sur Vasco de Gama. L'Espagne a eu en Christophe Colomb son Amiral des Indes, le Portugal va avoir le sien. Une lettre royale du 10 janvier 1500 confère à Gama le titre héréditaire de « dom », ainsi qu'à son frère survivant et à sa sœur, et le titre d'Amiral de l'Inde (*Almirante da Índia*), avec « tous les honneurs, prééminences, libertés, pouvoir, juridiction, revenus, redevances et droits », dont jouit l'Amiral de Portugal. Il pourra, dans chaque expédition navale, investir un capital de 200 cruzados, sans autre taxe à payer que le « vingtième » à l'Ordre du Christ. Ces honneurs ouvrirent à Vasco de Gama l'entrée du Conseil Royal.

La même lettre de donation lui accorde à titre perpétuel une pension annuelle de 300 000 réaux. Seront payés 60 000 sur les rentrées de la dîme royale sur le poisson de Sines et de Vila Nova de Milfontes, et 130 000 sur les taxes commerciales (*sisas*) que Vasco de Gama fera percevoir par son propre receveur, avec pouvoir de contrainte [15].

Cette pension complète l'emprise de dom Vasco sur Sines. Car le 24 décembre 1499, la ville lui a été octroyée en seigneurie : « Nous le Roi, faisons savoir à tous ceux qui verront cet *alvará*, qu'eu égard aux mérites de Vasco de Gama, *fidalgo* de notre maison, et aux nombreux services qu'il nous a rendus dans la découverte des Indes, nous avons consenti à lui faire donation et grâce de la ville de Sines, de droit et héréditairement, avec ses revenus

---

[12] Teixeira de Aragão, pp. 221, 229. F. de Sousa Viterbo, *Trabalhos náuticos dos Portugueses, séculos XVI e XVII*, Lisbonne, 1898, I, pp. 62-63, 91, 208, 283, 309, 337 ; II, pp. 204, 255. Silva Marques, III, pp. 552, 565.

[13] Sousa Viterbo, I, pp. 333-335 ; Silva Marques, III, pp. 566-567.

[14] A. Braamcamp Freire, *Armaria portuguesa*, *s.l.n.d.*, p. 145.

[15] Sur la date de la nomination de Vasco de Gama (1500 et non 1502), *cf.* Braamcamp Freire, « O Almirantado da Índia, data da sua criação », dans *Archivo Histórico Portuguez*, I, 1903, pp. 25-32 ; le même, *Brasões da Sala de Sintra*, III, Coïmbre, 1930, pp. 381-383. Le document est republié dans Silva Marques, III, pp. 558-562. Teixeira de Aragão, doc. n° 14, pp. 224-225 (confirmation du 10 janvier 1502).



9. *Blasons de Vasco de Gama. Celui de gauche porte les armes de la Maison de Portugal. Les deux sont surmontés d'une daine (*gama*, en portugais)*

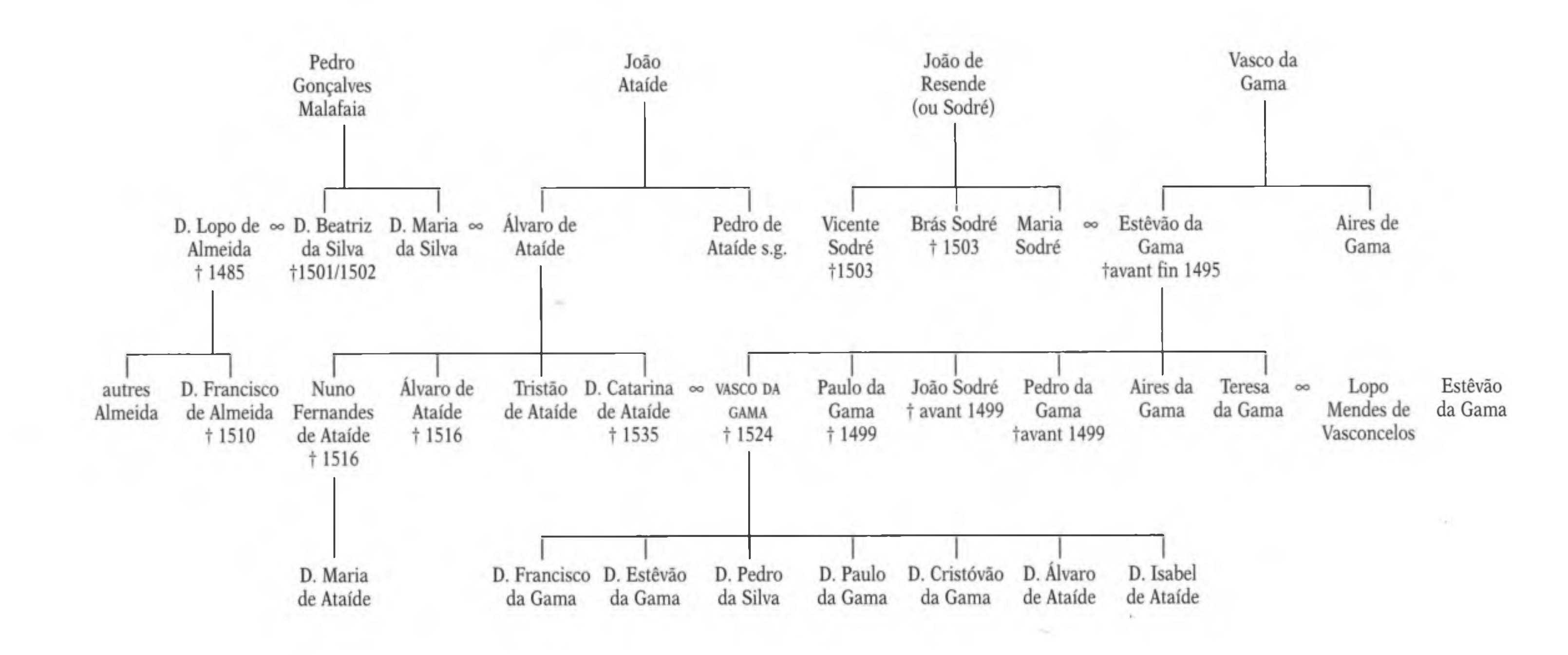
et droits, à l'exception de la dîme de Dieu, de terre et de mer, et avec sa juridiction civile et criminelle » [16].

LE MARIAGE

Estêvão da Gama s'était marié dans son milieu, avant le couronnement d'une ascension réussie. Le mariage de dom Vasco, en 1500 ou 1501, fut une promotion sociale. Du côté paternel, sa femme, dona Catarina de Ataíde, appartient à une famille de gouverneurs royaux (*alcaides-mores*) qui s'est élevée au cours du XVe siècle (mais sans parenté avec la lignée homonyme des

[16] Luciano Cordeiro, *Questões histórico-coloniais*, II ; Teixeira de Aragão, doc. n° 10, pp. 220-221 ; Silva Marques, III, p. 675.

LA FAMILLE DES GAMA *



10. *Tableau généalogique de la famille des Gama*

* Tableau simplifié.

comtes d'Atouguia) [17]. Du côté maternel, la réussite a emprunté les chemins de la haute administration. La mère de dona Catarina, dona Maria da Silva, était fille d'un intendant des biens de la Couronne (*vedor da fazenda real*), dont l'autre fille, dona Beatriz da Silva épousa un « maître d'hôtel » (*majordomo*) à la carrière éclatante, Lopo de Almeida, devenu en 1476 dom Lopo, avec le titre de comte d'Abrantès. Ses fils, le deuxième comte, l'évêque de Coïmbre, le grand-commandeur de l'ordre d'Avis, le prieur du Crato, et dom Francisco de Almeida, qui en 1505 devint le premier vice-roi de l'Inde portugaise, étaient les cousins germains de dona Catarina de Ataíde. L'ultime étape sera franchie, à la troisième génération Gama, par les mariages du fils aîné de dom Vasco, dom Francisco da Gama, de sa fille dona Isabel de Ataíde, et de sa nièce dona Maria de Ataíde, dans l'aristocratie de sang royal.

Par son mariage, le tout nouvel Amiral de l'Inde entrait dans le clan des Almeida qui, avec désormais plus de discrétion, restait hostile à dom Manuel, et qui contrecarra par la suite ses desseins impérialistes en Asie. Ce que fut la vie de Vasco de Gama au Portugal, durant la période manuéline, est si peu documenté que nous ignorons quels liens il a entretenus avec sa parenté. On sait du moins qu'il était fortement opposé à la politique d'expansion en Asie voulue par dom Manuel et mise en œuvre par Albuquerque, opposition dans laquelle on cherche l'explication à sa longue disgrâce politique après son deuxième voyage en Inde, celui de 1502-1503.

LE DEUXIÈME VOYAGE

Le deuxième voyage de Gama en Inde fut tout différent du premier. Certes la connaissance des situations politiques et des besoins des nouveaux marchés demeurait imparfaite, mais les conditions du voyage étaient maîtrisées et les notions confuses rapportées en 1499 avaient été décantées par l'information de Cabral. Envoyé en Inde en 1500, Pedro Álvares Cabral était revenu en 1501 avec une cargaison d'épices assez prometteuse pour compenser les échecs de son expédition. Six de ses treize navires avaient sombré, perte qui mit en question l'opportunité de poursuivre une entreprise si onéreuse, et le 16 décembre 1500, les Maures de Calicut avaient pris d'assaut le comptoir qu'il venait d'y créer, massacrant plus de quarante Portugais, dont le facteur. L'accueil du radjah de Cochin désireux de s'émanciper de la tutelle du Samorin, et les perspectives qu'ébauchait sa visite au radjah de Cannanore firent néanmoins du voyage de 1500 un succès [18].

---

[17] *Cf.* Le tableau généalogique ci joint.

[18] William Brooks Greenle, *The voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India from contemporary documents and narrations, translated with introduction and notes*, Hatkluyt Sociey, Londres, 1938.

Nous ne connaissons pas mieux que pour celui de 1497 les dessous de la nomination du commandant de l'expédition de 1502. Cabral avait d'abord été désigné. La version officieuse est qu'il se désista « pour de justes raisons » [19]. Selon João de Barros, il fut mécontent de ce que Vicente Sodré ne serait pas placé sous son commandement. « Comme il était homme de beaucoup de délicatesses sur les points d'honneur », il fit des représentations que le Roi n'accepta pas [20]. Quoi qu'il en soit, il tomba dans une disgrâce dont il ne sortit jamais. Son éviction fut préparée dès les semaines qui suivirent son retour à Lisbonne, fin juillet 1501. Le 2 octobre, par un mandement privé, qui ne fut revêtu ni du sceau royal ni enregistré par la chancellerie, le Roi accordait à Vasco de Gama que « de toutes les escadres que nous ferons faire et qui seront faites pour lesdites régions de l'Inde, qu'elles soient seulement pour faire du commerce ou pour qu'avec elles on fasse la guerre, il puisse en prendre et prenne la charge de capitaine-major, pour aller en personne en cesdites escadres et nous servir ; et quand il voudra ainsi prendre la capitainerie, nous n'appointerons ni ne ferons d'autre capitaine-major que lui » [21].

Selon Gaspar Correia, Vasco de Gama obtint le commandement de l'escadre de 1502 en vertu de cette licence de revendiquer la primauté pour toute expédition qu'il lui plairait [22]. Sa famille y fut largement représentée, puisque y prennent part, outre ses oncles, Vicente et Brás Sodré, ses beaux-frères Álvaro de Ataíde et Lopo Mendes de Vasconcelos (celui-ci comme armateur), son cousin germain Estêvão da Gama. Les navires étaient vingt, trop nombreux pour que les chantiers navals pussent terminer les apprêts en une fois. Quinze appareillèrent avec Vasco de Gama le 10 février, les cinq derniers sous Estêvão da Gama début avril. De l'ensemble, quinze étaient des nefs de charge, qui rentreraient à Lisbonne sitôt cargaison effectuée. Cinq, armées en course, sous les ordres de Vicente Sodré, constitueraient en Inde une petite escadre permanente, qui protégerait le comptoir portugais et pourchasserait la navigation maure. Vengeance serait tirée de la perfidie de Calicut, et le comptoir serait fondé à Cochin, Cabral y ayant déjà pourvu avec un personnel étoffé.

Vasco de Gama jeta l'ancre en juin à Sofala, où il obtint peu d'or, puis en juillet à Quiloa (Kilwa), dont le sultan fut le premier prince de l'océan Indien à verser un tribut au roi de Portugal. Remis en grande pompe à dom Manuel l'année suivante, l'or de Kilwa, symbolique de la grandeur promise par l'outre-mer, fut consacré à la confection du célèbre ostensoir de l'église

---

[19] Castanheda, I, ch. 44, p. 96.

[20] Barros, I, 6, ch. 2, p. 232 ; Góis, I, ch. 68, p. 162.

[21] Document sans date, publié sous celle de « 1500? » par Teixeira de Aragão, doc. nº 12, pp. 221-222. La date exacte dans Sousa Viterbo, *Trabalhos náuticos*, II, p. 199.

[22] Correia, I, p. 267.

des Hiéronymites, joyau d'orfèvrerie achevé en 1506, que nous pouvons toujours admirer.

Tout au long des mois de septembre, l'escadre s'attarda à faire le guet à la hauteur du Mont Eli, point de repère des navires en provenance de la Mer Rouge. Cette longue patience fut enfin récompensée lorsque, le 28, apparut une grosse nef nolisée par le sultan du Caire, qui, outre une très riche cargaison, transportait des pèlerins revenant de La Mecque, avec femmes et enfants. Interceptée le 29, Vasco de Gama refusa les sommes énormes qu'offrait son propriétaire pour qu'elle soit épargnée, et il y fit mettre le feu. S'échappant des cales où on les avait enfermés, les passagers opposèrent une résistance désespérée, jusqu'au 3 octobre. La plupart des relations laissées par des témoins qui assistèrent à cette agonie depuis la flotte portugaise n'expriment aucune émotion. Le ton poignant de Tomé Lopes a seul des accents inoubliables. De même, chez les chroniqueurs, la dramatisation de la scène par Castanheda. La plume humaniste de Damião de Góis et de João de Barros s'abstient de corriger les détails atroces, et pour un peu présenteraient comme acte d'humanité la vie sauve consentie à une vingtaine d'enfants, destinés à devenir frères convers au monastère des Hiéronymites de Belém [23].

Ces cruautés n'eurent pas sur le Samorin l'effet recherché. Gama faisait du versement d'une indemnité pour la destruction du comptoir en 1500 un préalable à la paix. Après trois jours de vaine attente devant Calicut, il ordonna de pendre, répartis entre ses nefs, une cinquantaine de pêcheurs qu'on avait capturés ; pieds et mains coupés, leurs corps furent lancés par des chaloupes près du rivage. La flotte portugaise bombarda Calicut.

Arrivé à Cochin le 7 novembre 1502, Gama se heurta au refus de vendre des marchands d'épices. Le 5 janvier 1503, il se rendit à Calicut. Le Samorin offrait d'indemniser, mais en prenant en compte la perte de la grande nef incendiée début octobre. Gama se sentit dans un piège. Il fit pendre des brahmanes qu'il avait en otage à son bord. Après son retour à Cochin, le 11 janvier, les réticences des marchands faiblirent et il put charger ses navires à moitié de leurs capacités. Kollam (Quilon) et Cannanore fournirent le reste. « Chargés autant qu'elles pouvaient porter », les nefs de son escadre emportèrent 31 500 quintaux (portugais) d'épices, soit plus de 1600 tonnes, dont 1230 de poivre.

---

[23] Sur l'épisode, *cf.* Jean Aubin, « Como trabalha Damião de Góis, narrador da segunda viagem de Vasco de Gama », dans *Studies in Portuguese Literature and History in Honour of Luís de Sousa Rebelo*, éd. Helder Macedo, Londres, 1992 [pp. 103-113], pp. 110-111. On trouvera ci-après les diverses relations.

LA DISGRÂCE

Bien que son second voyage ait été un succès, Vasco de Gama allait désormais être tenu à l'écart, jusqu'à la fin du règne. Un agent vénitien envoyé espionner à Lisbonne, Leonardo de Ca'Masser, observe en 1506 que son mauvais caractère l'a brouillé avec le Roi [24]. Vasco de Gama n'eut jamais la réputation d'un caractère facile. En l'occurrence, il avait toute raison d'être furieux. Un grave affront lui était infligé : Sines ne lui avait pas été remis. Le Roi avait promis plus qu'il ne pouvait tenir.

La donation de décembre 1499 avait comporté une clause de réserve. Sines appartenant à l'Ordre de Santiago, l'acte ne serait passé dans les formes que lorsque, dispense papale accordée, l'Ordre aurait reçu en échange une autre ville, bien de la Couronne. Le Roi s'engageait à mettre dès lors Vasco de Gama en possession. Une rixe eut lieu, en 1500 ou 1501, entre gens de dom Luís de Noronha et ceux de dom Vasco [25]. Le Maître de Santiago bloquait l'opération. Le 2 février 1501, le Roi, s'avouant dans l'incapacité de satisfaire à son engagement de lui donner Sines « évacué et libre », octroya à Vasco de Gama, et à ses descendants, jusqu'au règlement de l'affaire, une compensation annuelle de mille cruzados, payable par quarts [26].

L'échange ne se fit jamais. Vasco de Gama et sa femme entreprirent cependant à Sines de grands travaux, auxquels, à la demande de dom Jorge, un arrêté royal du 21 mars 1507 coupa court brutalement :

« Nous le Roi, faisons savoir à vous dom Vasco de Gama, Amiral des Indes et membre de notre Conseil, que nous avons pour bien et notre service, pour certaines raisons qui nous y incitent, que de la date de ce décret à trente jours vous retiriez votre femme et toute votre maison de la ville de Sines où vous l'avez à cette heure. Ni vous ni votre dite femme ne pourrez plus revenir ni entrer dans ladite ville ni dans son territoire, sauf par permission du Maître, mon très aimé et prisé neveu. Chacun de vous y entrant sans sa licence, avec vos gens ou sans eux, nous avons pour bien que vous payiez cinq cents cruzados d'amende pour (le rachat) des captifs. Outre cela, il nous reviendra, à nous, de vous donner pour cela le châtiment que méritent ceux qui n'exécutent pas les ordres de leur roi et seigneur. Nous vous le notifions

---

[24] Leonardo de Ca' Masser, *Relazione*, dans *Archivis Storico Italiano*, III, 1846.

[25] J. I. de Brito Rebelo, *Navegadores e exploradores*, doc. XVII. Francisco Leite de Faria, *Pensou-se em Vasco da Gama para comandar a armada que descobriu o Brasil* [Separata Verde] Centro de Estudos de História e Cartografia Antiga, Junta de Investigações do Ultramar, Lisboa 1978, p. 33.

[26] Texte dans Braamcamp Freire, *O Almirantado* [cité n. 15], p. 31. Confirmation du 27 septembre 1501 : Teixeira de Aragão, doc. n° 13, pp. 222-223. Seul avait été réglé, dès février 1500, le dédommagement à dom Martinho de Castelo Branco, qui avait cédé ses droits sur la « dîme nouvelle de la pêche de Sines et Milfontes » (Braamcamp Freire, *l.c.*, p. 30).



11. *Portrait de Vasco de Gama, dessiné par Gaspar Correia ca. 1547 (« Lendas da Índia »)*

par le présent décret, que nous mandons d'exécuter et garder en tout comme il y est dit, sous lesdites peines. »

Un post-scriptum ajoutait : « Nous vous mandons de même que, touchant les maisons que vous avez fait faire dans ladite ville de Sines, vous ne fassiez plus aucuns travaux et que vous sursoyiez, sans plus travailler ni faire travailler en aucune façon [...], sous ladite peine que vous encourrez si vous ne l'observez pas ainsi. »

L'arrêté fut publié à Santiago do Cacém le 26 juin, en présence du chancelier de la maison du Maître, commandeur de Mouguelas, qui donc n'était plus en la possession de dom Vasco [27]. Il perdit aussi la commanderie de Chouparria, pour le motif qu'il avait démissionné de l'Ordre de Santiago et était passé dans l'Ordre du Christ [28].

Nonobstant ces rigueurs, dom Vasco conservait la jouissance des pensions qui lui avaient été accordées à Sines et à Vila Nova de Milfontes sur les revenus de la Couronne [29]. Devenu par son rang et par sa richesse un des grands personnages du royaume, il lui manquait de posséder une seigneurie. En 1508, il voulut acheter la charge de gouverneur de Vila Franca de Xira, petite ville sur le Tage, au nord-est de Lisbonne, affaire apparemment sans suite, bien que le Roi ait donné son accord [30]. Plus tard, dom Manuel continua d'octroyer à dom Vasco des privilèges fructueux, soit pour le domaine qu'il possédait à Niza, dans le Haut-Alentejo, soit en faveur de ses spéculations dans le commerce de l'Inde [31].

LE RETOUR DE LA FORTUNE

Profitant de la crise de l'autorité monarchique des années 1515-1518, dom Vasco se fit, de son propre chef, appeler comte. Dans l'été 1518, il sollicita du Roi licence de quitter le royaume. C'était une sorte de chantage, exercé au moment où, à la grande irritation du gouvernement royal, Magellan, né portugais, préparait en Andalousie sa grande expédition au service de l'Espagne. Le 18 août, dom Manuel invita Vasco de Gama à reporter sa décision jusqu'à la fin de décembre ; si, passé cette date, il ne s'était pas rendu compte de l'erreur qu'il allait commettre, il ne serait point empêché de s'expatrier avec sa femme, ses enfants et ses biens mobiliers [32].

---

[27] Teixeira de Aragão, doc. n° 18, pp. 250-252.

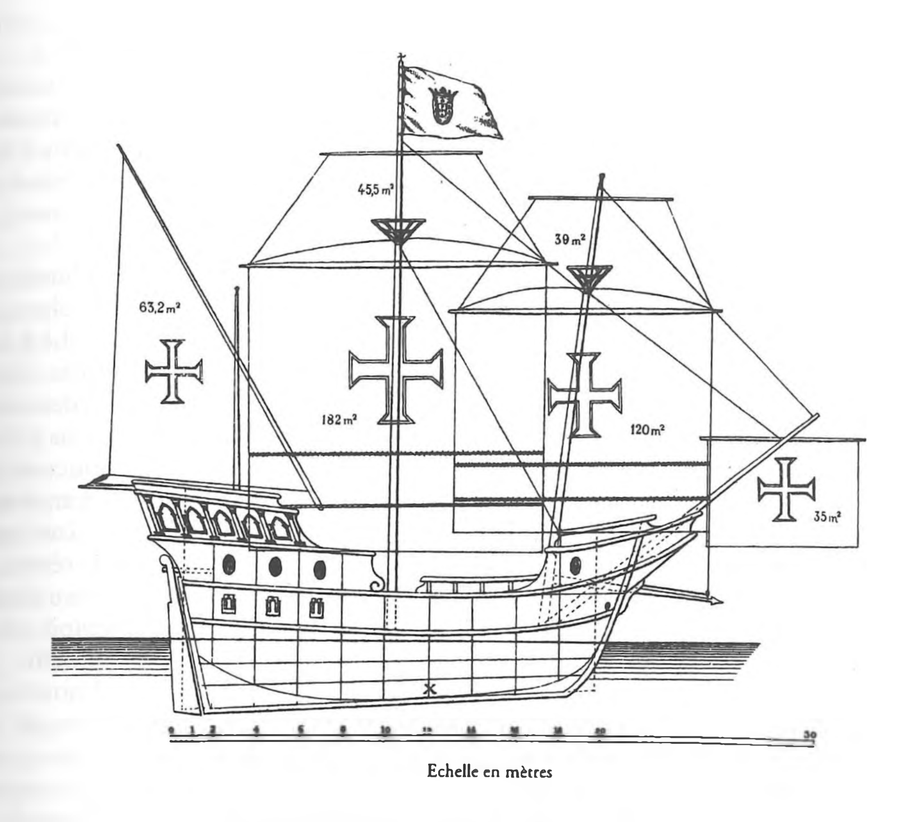
[28] *Id.*, doc. n° 19, p. 252.

[29] *Mandado* du 19 novembre 1511, dans Luciano Cordeiro, *Questões histórico-coloniais*.

[30] Teixeira de Aragão, doc. n° 20, p. 253.

[31] *Mercês* de juin 1513, août 1515, août 1518, dans la liste donnée par Fontoura da Costa, *op. cit.*, pp. 180-188.

[32] Teixeira de Aragão, doc. n° 23, pp. 257-258.



12. *Plan probable d'une nef portugaise de 120 tonneaux de la fin du XVI[e] siècle (Oliveira, 1971)*

Des négociations qui eurent lieu dans les mois qui suivirent, durant le long séjour du Roi à Évora, ne perce que l'aboutissement. Le 24 octobre 1519, dom Manuel autorisa un échange entre son cousin le duc de Bragance et l'Amiral. Le 4 novembre, dans son palais de Vila Viçosa, qu'il ne quittait guère, le duc donna procuration à son homme de loi. Le 7 novembre, à Évora, dans la demeure de dom Vasco, fut passé l'acte notarié par lequel le duc lui cédait à titre perpétuel ses villes de Vidigueira et de Vilar de Frades, avec leurs revenus et droits, privilèges, libertés, juridiction, château et droit de nomination à la cure, en échange de la pension perpétuelle de 400 000 réaux que dom Vasco touchait sur les revenus de la Casa da Mina et, en outre, contre versement comptant de quatre mille cruzados [33]. Le duc n'y perdait pas.

[33] *Id.*, n[os] 26 et 27, pp. 261-270.

Le nouveau seigneur y gagnait. Le 29 décembre, dom Manuel créait dom Vasco comte de Vidigueira [34].

Le titre tant attendu ne signifia pas une réapparition du nouvel anobli sur la scène politique. Dom Manuel avait repris de plus belle ses projets d'alliance avec le Prêtre Jean pour détruire l'Égypte et délivrer Jérusalem, folie blâmée par les adversaires de la téméraire politique d'expansion, au nombre desquels se comptait dom Vasco. Satisfaction d'amour propre obtenue, il gardait ses distances.

La mort du Roi Fortuné, en décembre 1521, interrompit ces chimères. Conseiller trés écouté de dom João III, Vasco de Gama inspira les changements du nouveau règne. Il y eut des destitutions et des poursuites [35]. Le lointain gouverneur de l'Inde, dom Duarte de Meneses, en fonction depuis 1521, demeura en poste jusqu'au terme de son mandat de trois ans. Il ne perdait rien pour attendre : il serait emprisonné à son retour en métropole. Choisi en juillet 1523 pour lui succéder, Vasco de Gama entendait remettre sans douceur de l'ordre dans les affaires de l'Orient portugais. « Le comte amiral a dit à maintes reprises de grandes folies », mandait à Charles Quint, en décembre, l'ambassadeur castillan au Portugal. Vasco de Gama partit le 9 avril 1524, résolu à imposer la discipline, à mater les fidalgos, à combattre vénalité et corruption, et à mettre en pratique ses idées depuis longtemps conçues sur le déploiement de la présence portugaise en Inde. Il entendait la concentrer à Cochin et Goa, réduire l'importance d'autres places, en abandonner un grand nombre : Kollam, Calicut, Ceylan et Pasai seraient évacués [36]. Il aurait même songé, au dire du duc de Bragance, qui poussait aux abandons, à vendre Malacca au roi de Bintam et à se débarrasser d'Ormuz de quelque façon. Idée extrême, peut-être exprimée en un jour d'humeur, sans plus. Dom Vasco demande à dom João III la capitainerie de Malacca pour ses fils, que quatre occuperont.

Élevé à sa demande au titre de vice-roi, il s'entoura d'un faste régalien : huissiers à masse d'argent, pages à collier d'or, vaisselle d'argent, tapisseries de Flandres ; il était servi à table selon l'étiquette royale, et dans l'expédition des affaires son secrétaire lui parlait genou en terre [37]. Comme d'usage, des proches l'accompagnaient : deux de ses fils, dom Estêvão (auquel il pensait confier une expédition en mer Rouge) et dom Paulo ; un beau-frère, Tristão de Ataíde [38].

---

[34] *Id.*, n° 24, pp. 258-259.

[35] Jean Aubin, « Les frustrations de Duarte Pacheco Pereira », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, XXXVI (1991), [pp. 183-204], pp. 202-203 ; *L. & A.*, I, pp. 130-131.

[36] Sur la politique de dom Vasco en 1524, *cf.* Castanheda, VI, ch. 71-73 ; Barros, III, 9, ch. 1 et 2 ; Correia, II, pp. 815-845 ; Francisco de Andrade, *Crónica de D. João III*, ch. LVIII.

[37] Correia, II/2, pp. 815-816.

[38] Parenté de Tristão de Ataíde : Barros, III/9-1, p. 457.

Sitôt devant Chaul, le 5 septembre, il fit sentir sa poigne. Ordre fut proclamé que tous les hommes qui ne seraient ni membres de la garnison ni résidents mariés (*casados*) évacuent sans délai la ville, sous peine de ne plus recevoir ni solde ni ration [39]. Même mesure à Goa, quelques jours plus tard, où les *casados* habitant les faubourgs furent astreints sous peine de mort à se reloger en ville [40]. Il refusa l'envoi de nombreux malades à l'hôpital, ce qui entraîna des décès, proclamant que le Roi n'avait pas besoin d'hôpitaux en Inde, car les hommes en seraient encouragés à se faire porter malades. Rudesse momentanée (car il y eut peu après des malades de la flotte soignés à l'hôpital), que lui inspira son ire contre le capitaine de Goa, refondateur de cet hôpital (réputé « le meilleur après celui de Lisbonne » [41]), qu'il venait de déposer, le condamnant sans jugement à rendre gorge des sommes qu'il avait détournées aux dépens du Roi.

En violation des règlements, deux femmes avaient clandestinement embarqué à Lisbonne pour se marier en Inde. À Goa, le vice-roi les fit fouetter publiquement, nonobstant l'intercession des fidalgos, de l'évêque, des moines. Aux Franciscains et aux membres de la confrérie de la Miséricorde venus crucifix en tête lui demander grâce, il intima de le reporter dans l'église, car il ferait en toute circonstance « droite justice, sans aucun pardon, des méfaits dont il avait connaissance » [42].

À Cochin, cette énergique reprise en main, qui cassait tant d'habitudes, se heurta à des résistances. Formés en bandes rivales, partisans de dom Duarte de Meneses et partisans de dom Vasco de Gama s'affrontaient. Pour briser ces groupes, le vice-roi défendait aux fidalgos de tenir table ouverte pour leurs hommes. Dans la troupe, mal payée et mal nourrie, il y eut un mouvement de désertions [43].

Arrivant d'Ormuz, dom Duarte de Meneses s'était vu interdire de mettre pied sur le sol de l'Inde. Le vice-roi tombé gravement malade, il essaya de gagner du temps, calculant ses chances de se maintenir en place s'il mourait. Gama dut menacer de couler son navire s'il ne se transportait pas immédiatement sur un navire en partance pour le Portugal.

Vasco de Gama mourut le 24 décembre 1524, veille de Noël. En quelques semaines il avait ébauché sans ménagements des transformations dont il disparaissait trop tôt pour assurer le succès.

---

[39] Castanheda, VI, ch. 71, p. 261.

[40] Castanheda, VI, ch. 72, p. 262.

[41] Sur l'hôpital : G. Schurhammer, *Francis Xavier, his Life, his Time*, II, Rome, 1977, pp. 201, 211, n. 88. A. da Silva Rego, *História das missões do padroado português do Oriente*, I, *Índia (1500-1542)*, Lisbonne, 1949, p. 235.

[42] Castanheda, VI, ch. 71, p. 262 ; Correia, II/2, p. 820 ; Andrada, ch. LIX (éd. citée, pp. 155-256).

[43] Correia, II/2,

*

Durant ce troisième séjour en Inde, celui où il apparaissait le mieux dans ses comportements quotidiens, nous le voyons bien tel que João de Barros l'a caractérisé : « Hardi dans l'action, âpre dans ses commandements et très redoutable dans sa fureur, endurant à la peine, et grand exécuteur de châtiments de quoi que ce fût, pour le bien de la justice » [44].

Au politique dont le duc de Bragance appréciait la lucidité, et qui laissa en Inde le souvenir d'une capacité étendue à tous les domaines, au meneur d'hommes brutal, conscient de sa réputation de cruauté et mû par une haute idée de ses devoirs, capable aussi de maîtriser ses impatiences (comme il le fit à Cochin en 1502), ne manquaient pas les touches de familiarité que cultivent les grands chefs. En mourant, il fit remettre discrètement à chacune des femmes fouettées une somme d'argent qui leur assura un mariage honorable [45]. Il s'était plu dans la compagnie des recrues locales (*lascaris*) qui se battaient bien, déclarant qu'« il donnerait les honneurs de la guerre à ceux qui les gagneraient à la force de leur bras, et que de si basse condition qu'ils fussent, il leur ferait plus d'honneurs qu'à un fidalgo juif ».

Il avait montré ces mêmes qualités dans son premier voyage, sur lequel est fondée sa gloire. Prudent et violent à froid, proche de ses équipages et exigeant tout d'eux, payant de sa personne dans une échauffourée avec les nègres de la baie de Santa Helena. Et l'auteur de la *Relation* saisit, le cap de Bonne-Espérance doublé, à la baie de São Brás, le farouche capitaine en des postures inattendues. Les indigènes venus au rivage s'étaient mis à jouer de quatre ou cinq flûtes, « fort bien pour des nègres, gens qu'on ne s'attend guère à voir faire de la musique. Et ils dansaient comme des nègres. Le capitaine-major fit sonner les trompettes, et nous, dans les chaloupes, nous dansions, et le capitaine-major dansait en même temps que nous ».

---

[44] Barros, III, 9, ch. 2, p. 468.
[45] Correia, II/2, p. 845.

6
COJEATAR ET ALBUQUERQUE *

Que descomcerto he este em qe os capitães andam com o qapitam mor ?

COJEATAR (*CA*, III, p. 290)

Ce serait une erreur de croire que la supériorité navale des Portugais et leur avance dans l'emploi des armes à feu leur a rendu facile la création d'un empire asiatique. Presque partout ils se sont heurtés à des résistances opiniâtres, souvent bien organisées, et chaque fois que le hasard a mis en face d'eux des adversaires éminents, le sort des armes n'a rien réglé du premier coup. C'est en fin de compte l'énergie morale qui fut garante des triomphes portugais.

La première tentative d'Afonso de Albuquerque contre le royaume d'Ormuz est à cet égard pleine d'intérêt. Proprement étonnante, la disproportion des forces met en évidence que les succès étaient dûs à la maîtrise de la mer et à la puissance de feu. Comme la plupart des victoires de l'époque, celle d'Albuquerque devant Ormuz, au début de l'automne 1507, est une victoire de l'artillerie. Mais ce qui en découla montre quelles possibilités existaient de résister à la puissance portugaise et d'en exploiter les contradictions. L'ayant senti, et s'inspirant des règles traditionnelles de la politique ormuzie, Cojeatar renversa la situation et son génie déjoua la volonté du Terrible [1].

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, I, Paris : Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1971, pp. 99-134.

[1] Nous n'avons pas jugé utile de renvoyer, dans la présente étude, aux récits de la première conquête d'Ormuz qu'on trouve chez les historiens du Golfe Persique ou chez les biographes d'Albuquerque. Tous sont superficiels. Le plus minutieux, qui comporte un essai de classement des données, est celui du vicomte de Lagôa, *Grandes e humildes na epopeia portuguesa do Oriente (séculos XV, XVI e XVII)*, II, Lisbonne 1943, pp. 284-406. L'article du Fr. Pedro de Brizuela, « Apuntes históricos sobre el reino de Oman », dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 57/5

I COJEATAR

Ormuz, le grand marché de transit du Golfe Persique, et la capitale du royaume connu sous son nom, était sis sur la petite île montagneuse de Ǧarūn, à quelques kilomètres de la côte iranienne. L'agglomération s'étendait, au nord de l'île, sur une langue de terre de part et d'autre de laquelle mouillaient longs-courriers et barques ravitailleuses (*terradas*). Car Ǧarūn

---

(Madrid 1910), pp. 337-364, où il est parlé, p. 341 *sq*., des activités d'Albuquerque, ne prétend pas, et ne pourrait prétendre, à la moindre valeur scientifique.

Les sources originales dont dispose l'historien sont peu nombreuses et, à une exception près toutes portugaises. En voici la liste chronologique.

(a) *Requerimento* de João da Nova, Mascate, 11.IX.1507, *CA*, III, pp. 278-280.

(b) Réponse d'Albuquerque, Ormuz, 27.X.1507, *CA*, III, pp. 280-282.

(c) Lettre d'Albuquerque à D. Francisco de Almeida, Cette relation de la conquête du royaume d'Ormuz jusqu'à environ la fin d'octobre 1507 fut transmise au Vice-Roi, en même temps qu'une demande de secours, par un navire marchand d'Onor, muni d'un sauf-conduit de D. Lourenço de Almeida, que Cojeatar avait réquisitionné (Brás, I/39, p. 146 ; *cf.* Albuquerque à D. Francisco, 2.II.1508, *CA*, I, p. 11). On ne connaît de cette lettre que la version italienne (Florence, Bibliothèque Riccardiana, ms. 1910, ff. 125-130), publiée ci-après, doc. 1. Elle parvint au Vice-Roi après le départ de Tristão da Cunha (qui ne sut la prise d'Ormuz que par les nouvelles orales répandues par les « Maures », *cf.* D. Manuel à l'archevêque de Braga, 19.VI.1508, *CA*, II, p. 425, et aux autorités d'Évora, même date, éd. Eugénio do Canto, 1907), soit après le 7 décembre (date du départ selon Cast., II/84, p. 404 ; Barros, II/1-6, p. 40, donne le 10) ; Almeida écrit au roi d'Ormuz, le 10.III.1508, l'avoir reçue « il y a dans les trois mois » (« avera tres meses »), *CA*, III, p. 296. On en retrouve la substance dans la lettre adressée par D. Manuel aux autorités d'Elvas (ci-après, doc. 2).

(d) *Requerimento* de Afonso Lopes da Costa, Manuel Teles Barreto, António do Campo et Francisco de Távora, Ormuz, 13.XI.1507. Publié dans *CA*, III, pp. 283-285, le document n'est pas daté ; il est indiqué dans le texte, p. 284, qu'il a été rédigé « deux mois et demi à trois mois » après le départ de Socotra. Bulhão Pato le donne comme du 13 novembre, car Brás d'Albuquerque en a publié une variante portant cette date, I/57, pp. 205-207.

(e) *Requerimento* des mêmes, 8.XII.1507, *CA*, III, pp. 286-287.

(f) *Requerimento* de Francisco de Távora, 11.XII.1507, *CA*, III, pp. 287-289.

(g) Réponse secrète d'Albuquerque, 18.XII.1507, *CA*, III, pp. 289-294.

(h) Déclaration des capitaines, du 5.I.1508 ; copie de l'orignal publiée par Brás de Albuquerque, *Comentários*, I/46, pp. 167-168.

(i) (j) (k) Lettres d'Albuquerque à Almeida, des 2, 6 et 15.II.1508, *CA*, I, pp. 6-15, 16-17, 17-19.

(l) Enquête ouverte à Cananor en juin-juillet 1508 sur les agissements d'Albuquerque à Ormuz. Le dossier nous est parvenu en mauvais état. Subsistent, en totalité ou en partie, douze dépositions, les deux premières de date non connue, la troisième et les suivantes recueillies du 30 juin au 13 juillet, à raison d'une par jour (excepté les dimanches 2 et 9 juillet, et le mercredi 5). On connaît les noms des témoins n° 2 (Belchior), n° 3 (... Lopes), n° 4 (Luís Álvares), n° 5 (Álvaro Fernandes), n° 6 (Fernão Gonçalves), n° 10 (João de Lagos), n° 12 (Jorge Vaz). *CA*, II, pp. 159-231.

(m) La relation orale faite à Socotra durant la mousson de 1508 par un des officiers d'Albuquerque avait été consignée par écrit par Martin Fernandez de Figueroa, abrégée par Augur, pp. 80-92.

étant rigoureusement stérile, la ville recevait tous les vivres, y compris l'eau potable, de la terre ferme et des îles proches, notamment de la grande île de Qišm. Le roi, dont le palais s'élevait en bordure de la ville, au bout du promontoire, possédait bien au sud-est de l'île, à « Toroupaque », un jardin irrigué de quelques puits, mais leur débit, pas plus que le contenu des citernes construites dans les faubourgs du sud de la ville, ne suffisait à alimenter une population très dense, d'environ 40 000 habitants.

Le roi d'Ormuz régnait à l'intérieur du Golfe, sur le littoral iranien jusqu'au-delà de Šilāw, sur les îles et notamment sur Baḥrayn et ses pêcheries de perles, et du côté arabique, sur la côte de Ǧulfār ; il étendait d'autre part sa domination sur toute la façade océanique de l'Oman dont Qalhāt était la cité principale [2]. Sauf en quelques points isolés, son autorité ne s'étendait pas dans les terres, et il était en guerre avec ses voisins qui, tels les princes de Lār sur le continent iranien, faisaient pression sur lui en fermant les routes et en lançant des incursions contre la côte et les îles. Il était de tradition que le roi d'Ormuz verse annuellement aux seigneurs de terre ferme, et au plus puissant d'entre eux, le shah de Perse, un don convenu (*muqarrarīya*), calculé au plus juste, en échange duquel ceux-ci respectaient la libre circulation des caravanes. Le *muqarrarīya* était beaucoup plus une assurance commerciale qu'un tribut de caractère politique. En 1504, Šah Ismā'il, le fondateur de la dynastie safavide, qui venait de conquérir l'Iran occidental, se faisait reconnaître à Ormuz et percevait un *muqarrarīya* de deux mille ashrafis [3], somme très modique, même si l'on y ajoute les présents en nature qui l'accompagnaient protocolairement.

Ormuz, dont l'existence était un défi aux conditions naturelles, et qui ne subsistait que par le négoce, n'était pas gouverné par les marchands. Comme dans les autres royaumes de l'Orient, grands ou petits, la vie politique y était animée par les vicissitudes de la lutte entre le palais et l'aristocratie foncière. Les rois d'Ormuz, comme le faisaient les princes musulmans de l'Inde, achetaient des esclaves (*gulām*) pour se constituer une armée personnelle. À la rivalité latente entre les cheikhs arabes et les émirs persans, qui avaient à leur tête, dans les années 1500, le Ra'īs Nūruddīn Fālī, seigneur de Šilāw (c'est le

Parmi les documents qui n'ont pas été retrouvés, le journal de bord du voyage le long de la côte de l'Oman a été mis à profit par Castanheda et par Brás de Albuquerque. La relation des événements survenus de novembre 1507 à février 1508 qu'on trouve dans les *Comentários* doit remonter à l'exposé qu'en rédigea Albuquerque, et qui n'était pas achevé le 2.II.1508 (*cf.* sa lettre à Almeida, *CA*, I, p. 6).

[2] Voir nos « Princes d'Ormuz du XIIIe au XVe siècle », dans *Journal Asiatique*, 241 (1953)/1, pp. 77-138, complétés par « Le royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle», dans *Mare Luso-Indicum*, II (1973), pp. 77-179 (*infra* pp. 285-375).

[3] Chiffre fourni à Fernão Gomes de Lemos en 1515 par le « gouverneur » de Shâh Ismâ'il, *CA*, II, p. 240 ; Cast., III/147, p. 352.

« Rexnordim » des Portugais) [4], se superposa alors l'ambition d'une groupe sans attaches locales, celui des affranchis royaux.

En 1505, à la veille de l'arrivée des Portugais, le royaume d'Ormuz venait de traverser une des crises dynastiques qui jalonnent périodiquement son histoire. Trente ans plus tôt, une autre crise s'était terminée par le triomphe du prince Salġur, soutenu par la coterie des Fālī, sur son frère le roi Šāh-Vays, qu'il fit aveugler.

Pendant son règne, le gouverneur Aq-qoyunlu de Chiraz, Ṣūfī Ḫalīl, tenta de conquérir le royaume d'Ormuz. Mais, ainsi qu'il en avait toujours été, même lors de l'offensive d'une armée de Tamerlan, en 1396 [5], la position insulaire d'Ormuz se révéla inexpugnable. Faute d'embarcations (toutes celles du Golfe avaient été réquisitionnées par Salġur-Šāh), Ṣūfī Ḫalīl ne réussit pas à faire passer ses troupes sur Ǧarūn. Le mécontentement des gens de négoce et les interventions des notables entraînèrent bientôt la destitution du gouverneur trop entreprenant [6].

Salġur-Šāh avait un ennemi moins puissant mais plus tenace en son voisin le roi de Lār. Celui-ci guettait les occasions d'unir en une seule formation politique les deux principautés, qui étaient économiquement complémentaires, ou, du moins, qui l'une et l'autre vivaient du commerce de l'Inde. En 904 H. (août 1498-août 1499), il essaya d'exploiter un des mouvements de dissidence qui éclataient fréquemment parmi les bédouins de la côte arabe du Golfe. Il envoya à Ǧulfār, en rébellion contre l'autorité d'Ormuz, son homme de confiance le *kārvānsālār* (« chef de caravane ») Abū Bakr Lārī. Abū Bakr Lārī réunit soixante bateaux de haute mer (*marākib-i baḥrī*), les bourra de guerriers, et se dirigea sur Ǧarūn. L'île fut sauvée grâce à un des esclaves (*ġulām*) de Salġur-Šāh, Ḫʷāǧa ʿAṭā : accompagné de soixante hommes seulement, il surprit les assaillants à leur mouillage et les extermina. La tête de Abū Bakr Lārī fut envoyée par Salġur-Šāh au gouverneur de Chiraz [7].

João de Barros, qui ne lui est pas favorable, avoue qu'au cours des guerres et des dissensions d'Ormuz, « Cojeatar » s'était fait la réputation d'un preux [8]. Le génie déployé contre les Portugais à la fin de sa vie par celui que l'annaliste persan Nīmdihī appelle « le Rustam de l'arène de la bravoure »

---

[4] Sur Fāl et Šīlāw, J. Aubin, « La survie de Šīlāu et la route du Khunj-ō-Fāl », dans *Iran*, VII (1969), pp. 21-37.

[5] *Cf. Journal Asiatique*, 1953/1, pp. 111-113 (avec erreur de date).

[6] *Cf.* Jean Aubin, « Les relations diplomatiques entre les Aq-qoyunlu et les Bahmanides », dans *Iran and Islam. In memory of the late V. Minorsky*, 1971, pp. 11-15.

[7] Nīmdihī, *Ṭabaqāt-i Maḥmūd-šāhī*, sous 904 H. Sur cet annaliste persan, *cf.* J. Aubin, « Indo-islamica I. La vie et l'œuvre de Nīmdihī », dans *Revue des Études islamiques*, XXXIV (1966), pp. 61-81.

[8] Barros, II/2-2, p. 55.

témoigne que le renom de courage et d'habileté qu'il s'était acquis, au long d'une carrière pour nous obscure, n'était pas surfait. Le Cojeatar des Portugais n'est autre, en effet, que le Ḫwāğa ʻAṭā dont Nīmdihī raconte la victoire sur Abū Bakr Lārī.

Le premier élément du nom, *Coje-*, attesté en de nombreux composés, représente le persan *ḫwāğa*. Le second a été restitué avec beaucoup de vraisemblance en ʻAṭṭār, « droguiste », nom qui a été porté, entre autres, par un littérateur persan célèbre. Les textes portugais écrivent toujours le mot avec un *r* final (Cojeatar, Cogeatar, Cojatar). Brás de Albuquerque, qui emploie partout dans les *Comentários* la forme usuelle, donne une seule fois, dans la traduction d'un document persan, la graphie *Ataa*, dénoncée par W. de Gray Birch comme une faute d'impression [9]. L'original persan prouve que la transcription est correcte pour ʻAṭā. Pedro Teixeira observait déjà, dans ses *Relaciones* publiées en 1610, que la leçon « Atar » était fautive : « on doit dire Atah, qui était son vrai nom » [10]. Toute voyelle finale non accentuée étant amuïe en portugais, Brás de Albuquerque a rendu le timbre de la voyelle ouverte postérieure finale par une double lettre, selon un procédé d'accentuation en usage au XVIe siècle, tandis que Teixeira a recours à un autre artifice graphique. L'emploi, à la même fin, d'une liquide vibrante adventice n'est pas un cas unique [11]. Au demeurant, outre la mention de Nīmdihī, il est une preuve péremptoire que Cojeatar se nommait bien Ḫwāğa ʻAṭā : sa propre signature, apposée en marge de deux des lettres qu'il adressa à Albuquerque en 1508 [12].

Eunuque originaire du Bengale [13], pays qui exportait dans l'Océan Indien des castrats très prisés [14], Cojeatar avait été acheté par le père de Šāh-Vays et de Salġur-Šāh, le roi Tūrān-Šāh II, dont il devint le confident [15]. Barros le présente comme déjà influent et peu aimé du temps de Šāh-Vays [16],

---

9 *The Commentaries of the great Afonso Dalboquerque translated from the Portuguese edition of 1774*, Londres 1875 (éd. Hakluyt Society), I, p. 227, note 1.

10 Pedro Teixeira, *Relaciones*, Anvers 1610, I, p. 179 : « Y porque en los Comentarios de Alfonso de Albuquerque se escrive que Coaia Attar le defendia la tierra de Harmuz : advierto de passage, que ha de dezir Atah, que hera su nombre propio ».

11 On connaît une forme « Alixar » pour ʻAlī-Šāh.

12 [Jean Aubin annonçait ici, comme prochaine, une étude sur « Cojeatar et D. Francisco de Almeida ».]

13 Castanheda, II/59. p. 340 ; Góis, II/32, p. 109. Les *Comentários* (I/33, p. 126) disent, il est vrai, que Cojeatar souhaita finir ses jours à Qalhat, « qui était son pays d'origine », « que era sua natureza ». Les mots litigieux sont absents du texte de 1557 ; leur interpolation dans l'édition « émendée et augmentée » de 1576 me paraît être le fruit d'une déduction infondée de Brás de Albuquerque.

14 Barbosa, II, p. 147 ; Pires, p. 377, tr. p. 88 ; Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, II, pp. 293-295, d'après Maqrīzī, *Sulūk ;* Marco Polo, éd. Hambis, p. 182.

15 Cast., II/59, p. 340

16 Barros, II/2-2, pp. 53-64.

dont les cinq mois de règne furent, au dire de Nīmdihī, marqués par une abominable oppression[17]. Selon Barros, Šāh-Vays était détesté en raison surtout de la tyrannie de son « gouverneur » Cojeatar, qui lui resta fidèle, à l'inverse des autres dignitaires, lors du combat dont Sālġur sortit vainqueur[18]. Sa nomination au poste de gouverneur (*regedor*) de Qalhāt[19] montre que l'eunuque sut gagner ensuite la confiance de Sālġur-Šāh.

Salġur-Šāh périt assassiné, en 1505 (plutôt qu'en 1504)[20] par son fils aîné Tūrān-Šāh, impatient de régner[21]. Le prince massacra plusieurs de ses frères et, selon la coutume ormuzie, fit aveugler les autres membres de sa famille dont l'existence lui donnait ombrage. Une vingtaine de jours après ce coup de force, un des esclaves abyssins de son père, Muḥammad, chef de la garde royale, tua le parricide et installa sur le trône — ou fut contraint de le faire — un autre fils de Šālġur-Šāh, un demi-idiot qui avait cherché asile dans une mosquée lors du massacre de ses parents[22]. Le prince de Lār crut l'occasion favorable pour tenter de prendre Ǧarūn, mais il fut chassé de Qišm, où il avait débarqué, par les Abyssins de la garde.

Peu après, Ḫwāǧa 'Aṭā écrasa les Abyssins à Qišm. Pour enlever leur prétexte aux interventions des Lārīs, il installa sur le trône un enfant aveugle, né de l'union de Sālġur-Šāh avec une fille du prince de Lār[23], et qui, vraisemblablement, était de ceux qui perdirent la vue lorsque Tūrān-Šāh avait saisi le pouvoir. Quand sa position devint mieux assurée, Cojeatar prit ses

---

[17] Nīmdihī, *Ṭabaqāt*, sous 880 H.

[18] Barros, II/2-2, p. 54.

[19] Cast., II/59, p. 340

[20] Si l'on tient pour la véracité le témoignage de Varthema, qui prétend avoir été à Ǧarūn à ce moment-là, l'assassinat fut commis vers mai ou juin 1504. Il y a les meilleures raisons de douter que Varthema ait fait escale dans le Golfe Persique, ce qui n'enlève rien à l'authenticité de son témoignage sur la révolution de palais d'Ormuz (Schefer, dans sa préface à la réédition de la version française de Balarin de Raconis, p. xxxii-xxxiii, s'est abusé sur ce point). La chronologie de Varthema étant à décaler d'une année, le coup d'État daterait de 1505, ce qui semble aussi résulter des indications des sources portugaises. Les trente années de règne que Barros, II/2-2, p. 55, et Diogo do Couto, *Décadas*, V/10-1, (p. 384 ; éd. De Jong, p. 604), prêtent à Sālġur-Šāh doivent s'entendre en années hégiriennes : 880/mai 1475-avril 1476, à 910/juin 1504-juin 1505. Castanheda place la prise du pouvoir par Cojeatar fin 1505, *cf.* ci-dessous, p. 106.

[21] Son nom dans Gaffārī, *Tārīḫ-i Ǧahān-ārā*, éd. Téhéran 1343 s., p. 192, et chez Fasā'ī, *Fārs-nāma-yi Nāṣirī*, Téhéran 1313 H., I, p. 129 (fils de « Sonqor » Šāh), où il est rapporté qu'il recouvra Baḥrayn sur les Banū Ǧabr en 890/1485 ; il n'était donc plus de prime jeunesse en 1505.

[22] Récit détaillé et très vivant de Varthema, tr. Jones-Badger, pp. 96-99 ; tr. Jones-Temple, Londres 1928, p. xlvi-l et 34-40. Relation un peu différente chez Castanheda, II/59, p. 340, qui fait durer deux mois le règne du fils de Sālġur-Šāh. Varthema cite en arabe, et non en persan, les dialogues des acteurs du drame ; ses transcriptions ont été restituées par Schefer dans son édition de la traduction de Balarin de Raconis, p. 106-108, en note.

[23] Cast., *l.c.*

distances à l'égard des Lārīs et substitua au petit roi, qu'il supprima[24], un de ses cousins, âgé de dix à douze ans[25], Sayfudīm Abā Naḍar[26], fils de Šāh-Vays[27]. Šāh-Vays, qui vivait toujours, commença alors, à travers les ténèbres de la cécité, une nouvelle carrière. Pour autant que les membres de la maison royale conservaient quelque influence, « le roi aveugle » (o *rei cego*), survivant de l'ancienne génération et protecteur jadis de Ḫwāǧa ʿAṭā, devint une des personnes les plus écoutées du conseil.

Selon Castanheda, Cojeatar régnait depuis vingt mois à l'arrivée des Portugais[28], en septembre 1507, soit donc depuis la fin de 1505. Sous les titres divers que lui décernent les textes portugais, *algozir, governador, regedor,* il est sans équivoque le véritable maître d'Ormuz. Aussi clairvoyant qu'énergique, il a concentré entre ses mains toute la réalité du pouvoir. Il peut mobiliser rapidement des hommes des deux côtés du Golfe Persique, et les tenir dans l'obéissance, en les payant[29]. L'administration du fisc est sous son contrôle. La famille régnante décimée par les massacres et les aveuglements, le castrat bengali reprend, au nom de la fiction royale, la politique centralisatrice qui avait fait accuser de « tyrannie » les derniers souverains d'Ormuz. Dans toutes les possessions du royaume, dont l'enfant Sayfuddīn n'est que le souverain nominal, il a installé des eunuques qui lèvent les taxes et les rentes, et dont il sait faire respecter l'autorité [30]. Les chefs locaux, et les vieilles familles de secrétaires du divan, que lèse une telle politique, supportent mal sa toute-puissance : « era muito malquisto por assi

---

24 Cast., *l.c.* Tel que le rapportent les *Comentários*, I/33, pp. 125-126, le récit des événements fait à Albuquerque par Cojeatar lui-même correspond dans ses grandes lignes à celui de Castanheda : il était *goazil* de Qalhāt lorsque les Abyssins de la garde tuèrent le roi, fils de Sālgur-Šāh, et prirent le trésor ; il vint à Ormuz et intronisa le roi qui régnait en 1507 (il n'est pas question d'un premier roi-enfant fils de Sālgur-Šāh précédant Sayfuddīn).

25 Douze ans selon Albuquerque, lettre à Almeida, novembre 1507, *infra*, doc. 1, pp. 181 *sq.* ; selon Almeida, dixit Barros, II/3-7, p. 137 ; selon D. Manuel, lettre aux autorités d'Elvas, doc. 2, p. 186 *sq.* Castanheda, *l.c.*, lui donne seize ans ; Brás, I/36, p. 133, environ quinze ans ; Barros, II/2 4, p. 63, un peu plus de douze ; Couto, V/10-1 (p. 384 ; éd. De Jong, p. 604), dix ou onze ; l'infor-mateur de Couto, dix ans (*Documentação ultramarina portuguesa*, I, Lisbonne 1960, p. 203).

26 « Ceifadim Abenadar » dans la lettre d'Albuquerque du 20. III.1510 citée par Brás, II/23, p. 362 ; « Cefadin Avenadar », dans Augur, p. 90 ; « Çaffadym Abanadar » dans la *doação* de D. João III du 19.VIII.1523, *As Gavetas*, I, p. 923. Cette *kunya* avait déjà été portée par un Sayfuddīn d'Ormuz au XIIIe siècle, *cf. Journal Asiatique,* 1953, p. 138, tableau I, note 2. Mais la juste remarque de Barros, I/8-1, p. 304 (d'après le texte du traité d'octobre 1507), « Ceifadim, deste nome o segundo » (aussi Góis, II/33 p. 114) vise plutôt son grand-oncle, déposé en 1436.

27 Barros, II/2-2, p. 55 ; l'informateur de Couto, dans *Documentação ultramarina portuguesa,* I, Lisbonne 1960, p. 203 ; Couto, *l.c.*

28 Cast., II/59, p.340.

29 Cast., *ibid.*

30 Brás, I/20, p.65 ; Correia, I/2, p. 792.

tiranizar ho reyno » note Castanheda [31]. Le « vizir » Ra'īs Nūruddīn Fālī, chef du clan des Fālī, n'était pour Ḫwāǧa 'Aṭā qu'un comparse inoffensif et, par sa médiocrité, commode. Il dominait sans peine ce caractère mal trempé. Mais deux fils de Ra'īs Nūruddīn, Ra'īs Daylamī-Šāh et ce fameux Ra'īs Šarafuddīn qui créera plus tard tant de difficultés aux Portugais, projetèrent d'atteindre le pouvoir de Ḫwāǧa 'Aṭā en assassinant le jeune roi sous le couvert duquel il exerçait son despotisme. Leur complot déjoué, les deux *ra'īs* avaient été bannis de Ǧarūn ; ils s'étaient réfugiés « sur les terres de Šāh Ismā'il » [32].

Cependant, la grande affaire de la régence de Cojeatar allait être de résister aux convoitises portugaises. Dès 1505 D. Manuel songeait à imposer tribut à Ormuz. Nommé cette année-là Vice-Roi de l'Estado da Índia, D. Francisco de Almeida avait pour mission d'organiser le réseau commercial portugais, à partir d'un nombre minime de points d'appui, de préférence à l'amiable et par traités, sans porter préjudice aux commerces indigènes qui ne lèseraient pas le monopole portugais des épices [33]. Les seules mesures offensives que lui prescrivaient les instructions royales avaient trait à la défense de ce monopole. Il irait à cette fin à la Mer Rouge, et y élèverait une forteresse propre à « surveiller l'entrée du Détroit et sa navigation » [34]. Au retour, il enverrait quelques navires contre Cambaye et « Agramuz » pour faire la course aux bateaux de commerce musulmans. D. Manuel ajoutait : « Si les rois et seigneurs desdites villes veulent recevoir notre amitié et nous servir, avec obligation de nous verser tribut et de nous reconnaître en nous payant une redevance annuelle, nous aurons pour bien que vous établissiez accord avec eux de la meilleure manière que vous verrez et au mieux de notre service que vous le pourrez, les obligeant par les accords que vous ferez avec eux à donner à nos forteresses, nefs et gens, pour notre argent, toutes les marchandises et vivres qui soient nécessaires à notre ordinaire et à nos besoins, à des prix raisonnables ; toutefois si au titre du tribut et des annuités qu'ils auront à nous donner, vous pouvez les obliger à tribut certain desdits vivres et marchandises, ce sera davantage notre service (...) » [35].

Le Vice-Roi n'alla jamais à la Mer Rouge et n'envoya pas visiter Ormuz. À la mi-novembre 1506, il se préparait à expédier son fils D. Lourenço au

---

31 Cast., *ibid.*

32 Castanheda, II/63, p. 354, et Góis, II/34, p. 116, en termes identiques. Daylami-Šāh avait la charge de « porteiro-mor » du roi d'Ormuz, et Šarafuddīn celle de « guarda-mor ». Castanheda dit qu'ils se réfugièrent « nas terras do Xeque Ismael », et quelques lignes plus bas, « com ho Xeque Ismael ». La première indication est préférable : après une démarche d'Albuquerque en leur faveur les deux bannis ne furent pas longs à rentrer à Ormuz, *Cf. infra*.

33 *Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5.III.1505, *CA*, II, p. 318.

34 *Ibid.*, pp. 311-312.

35 *Ibid.*, p. 317.

Golfe Persique avec une escadre de six *naos*, deux galées et un brigantin [36]. [Si Ormuz donnait un gras tribut, D. Lourenço ne leur ferait pas la guerre. [37]] Fin décembre, il était toujours en instance de départ [38]. Il resta finalement en Inde, et se consacra à convoyer au début de 1507 (comme il le fera de nouveau en 1508) les « nefs de la côte de Malabar » jusqu'à Chaul.

Cependant, bien avant qu'Albuquerque ne jette l'ancre devant Ǧarūn, Cojeatar savait qu'il lui faudrait composer avec les Portugais si l'envoi d'une escadre égyptienne, réclamée depuis plusieurs années par les musulmans de l'Inde, ne détruisait pas la puissance encore fragile des nouveaux venus. Des bâtiments ormuzis avaient été attaqués ou saisis par les Portugais [39]. À l'arrivée du Vice-Roi à Anjedive, en septembre 1505, des bateaux ormuzis pris en chasse avaient dû se jeter à la côte [40]. Tout à ses idées de commerce pacifique et de relations confiantes, D. Francisco de Almeida avait fait transmettre un message de paix à Ḫʷāǧa ʿAṭā par des marchands d'Onor [41], puis un deuxième par un négociant de Cananor, et un troisième par Nāḫudā Qayṣar, l'agent commercial de Ḫʷāǧa ʿAṭā à Bhatkal [42]. Mais, au début de 1507, D. Lourenço pillait et incendiait sept bateaux d'Ormuz qui transportaient des chevaux à Chaul, puis capturait deux grosses et riches nefs d'Ormuz dans la rivière de Sangisar [43]. Le Vice-Roi renouvelait alors ses ouvertures à Ḫʷāǧa ʿAṭā, pour la quatrième fois, par un pilote ormuzi tombé aux mains des Portugais [44]. À ces quatre messages Ḫʷāǧa ʿAṭā n'avait pas répondu. Ormuz, solidaire des autres places de l'Océan Indien, demeurait dans l'expectative.

---

[36] Gaspar da Índia à D. Manuel, 16. XI.*1506, *CA*, II, pp. 379, 380.

[37] [*Cf. As Gavetas*, X, p. 367.]

[38] D. Francisco de Almeida à D. Manuel (sommaire), 27.XII.1506 ; *CA*, II, p. 393 (*item* « como D. Lourenço hia a Armuz ») et *As Gavetas*, X, p. 358. *Cf.* Albuquerque à D. Manuel (sommaire), de Mozambique, 6.II.1507, *CA*, I, p. 416 (Albuquerque aura appris le projet de D. Lourenço par les Portugais venus du Malabar à Mozambique au début de 1507).

[39] Barros, II/2-1, p. 46. Le 22.IV.1504, durant le conflit entre Calicut et Cochin, une petite *nao* d'Ormuz avait été attaquée et pillée par des pêcheurs devant Cochin *cf.* Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, II, pp. 264-265, et *As Gavetas*, IV, p. 138.

[40] Cast., II/13, p. 236. Sur l'affaire du sambouq chargé de chevaux d'Ormuz qui se réfugia à Onor, *Cf.* Hümmerich, *Die erste deutsche Handelsfahrt nach Indien*, Munich-Berlin 1922, pp. 75-76.

[41] *Cf.* Barros, I/8-9, pp. 339-340

[42] Sur ces différents émissaires d'Almeida à Ormuz, voir la lettre d'Almeida au roi d'Ormuz, de Cananor, 10. III.1508, *CA*, III, pp. 295-296, et ses deux versions persanes. [Ici encore J. Aubin fait renvoi à une étude qu'il pensait proche sur « Cojeatar et D. Francisco de Almeida ».]

[43] Barros, II/1-4, pp. 28 et 30.

[44] Almeida au roi d'Ormuz, *l.c.*, p. 296, indique que le quatrième message est de 1507 (« o ano passado »), sans toutefois préciser à quelle occasion le porteur était tombé entre les mains des Portugais.

II. L'OFFENSIVE D'ALBUQUERQUE

En 1506 Afonso de Albuquerque partait pour l'Océan Indien avec des instructions complémentaires de celles que D. Francisco de Almeida était censé appliquer jusqu'en 1508. Une base navale était fondée à Socotra, d'où Albuquerque organiserait le commandement autonome créé sur les arrières stratégiques de l'Islam, du cap Gardafui au Gujarat.

On ne connaît que par une lettre de D. Manuel à Almeida les grandes lignes du *regimento* donné à Albuquerque à son départ de Lisbonne. Il lui était prescrit de « garder l'entrée de la Mer Rouge, prendre les nefs des musulmans, profiter de toutes les prises qu'il pourrait faire, établir des relations commerciales dans les lieux où cela lui paraîtrait avantageux, tels que Zeyla, Berbera et Aden, et aussi aller à Ormuz et Cambaye s'informer de tout ce qui concerne ces régions-là » [45]. La tâche première d'Albuquerque semble ainsi bien définie : il devait croiser dans le golfe d'Aden et en visiter les ports en respectant les règles de la politique de bonnes relations chère au Vice-Roi. Tout au plus devait-il renforcer le blocus anti-égyptien. L'ambassadeur vénitien Vincenzo Quirini mandait en cette année 1506 au Sénat que le roi de Portugal avait deux principaux objectifs en Orient, obtenir le monopole du poivre au Malabar, et empêcher les Maures de passer en Inde, ce pourquoi il avait fait faire une forteresse dans l'île de Socotra (« Zenticoras ») [46].

Albuquerque ne s'est consacré à cette tâche ni en 1507 ni en 1508. A-t-il interprété à sa guise la disposition qui l'autorisait, aux termes de la lettre de D. Manuel au Vice-Roi, à faire un voyage de découverte à Ormuz et au Gujarat ? La lettre de D. Manuel, destinée à couvrir Albuquerque, ne disait pas tout, et taisait en particulier qu'Albuquerque avait dans sa cassette le brevet lui assurant la succession d'Almeida. Il paraît que D. Manuel n'insistait sur un des aspects de la mission d'Albuquerque, et sur l'esprit conforme aux penchants du Vice-Roi avec lequel elle devait être effectuée, que pour garantir sa liberté d'action dans un secteur où Almeida se montrait jaloux de ses droits et d'où il était maintenant écarté, puisque le Roi lui enjoignait d'aller faire une forteresse à Malacca, « avec l'agrément des gens du pays ou sans » [47]. Il est sûr que, dès 1506, le *regimento* d'Albuquerque lui laissait bien latitude de pratiquer sa propre politique. D. Manuel avait prévu que « l'escadre de la côte de l'entrée de la Mer Rouge » serait employée à « faire la

---

[45] D. Manuel à D. Francisco de Almeida, (1506), *CA*, III, p. 269.

[46] Dans Alberi, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, appendice, t. XV, Florence 1863, p. 14.

[47] D. Manuel à D. Francisco de Almeida (1506), *CA*, III, p. 270. Le paragraphe (p. 273) dans lequel D. Manuel demandait au Vice-Roi d'envoyer à Albuquerque deux ou trois navires « à l'entrée de la Mer Rouge et à ces parages par où il doit aller (...) pour le beaucoup de choses qu'il a à faire là » fut finalement biffé.

guerre à ceux à qui nous lui avons ordonné de la faire et à qui il ne plairait pas d'être nos serviteurs » [48]. Un article du *regimento* autorisait Albuquerque à construire des forteresses aux lieux où il le pourrait [49].

Les moyens d'Albuquerque étaient des plus modestes. D. Manuel lui avait conféré le commandement de six vaisseaux [50], et de six cents hommes au plus. Un bâtiment qui aurait dû se joindre à l'escadre sur la côte d'Afrique Orientale ne s'y étant pas trouvé présent [51], Albuquerque n'avait en fait que cinq vaisseaux, quatre *naos* : le *Cirne*, nef capitaine ; le *Rei Grande*, capitaine Francisco de Távora ; le *Rei Pequeno*, capitaine Manuel Teles Barreto ; le *Santo Espírito*, capitaine António do Campo ; et une *taforea*, le *São Jorge*, capitaine Afonso Lopes da Costa [52]. Avant de partir pour l'Inde, Tristão da Cunha, avec lequel il naviguait de conserve depuis Lisbonne, et auquel il était subordonné jusqu'à ce moment, plaça provisoirement sous son autorité un sixième navire, le *Frol de la Mar*, capitaine João da Nova ; João da Nova accompagnerait Albuquerque jusqu'à la côte du Cambaye, et de là rejoindrait Tristão da Cunha au Malabar [53].

Tristão da Cunha laissait l'escadre en médiocre condition ; voiles et gréements faisaient défaut [54]. Les équipages ne valaient guère mieux. Le recrutement avait été si maigre, à Lisbonne, en raison de la peste, qu'on avait dû compléter les effectifs avec des prisonniers de droit commun [55]. La plupart des hommes étaient atteints par le climat malsain de Socotra [56]. Si l'on admet le chiffre de 600 hommes que D. Manuel plaçait sous le commandement d'Albuquerque [57], que 100 restaient en garnison à la forteresse S. Miguel

---

48 D. Manuel à l'archevêque de Braga, d'Alcochete, 19.VI.1508, *CA*, II, p. 423 ; D. Manuel aux autorités d'Évora, même date, éd. Eugénio do Canto, Lisbonne 1907, p. 9.

49 *Cf.* le *requerimento* des capitaines du 13.XI.1507, alléguant « hum capitulo que traz em seu regimento, que diz que quando allgũa fortaleza, em allguum lugar, podese fazer, tenha muito resguardo nisso », *CA*, III, p. 284.

50 Brás, I/7, p. 20 ; Augur, p. 70.

51 Celui de Pero Coresma (Cast., II/30, p. 277 ; Góis, II/21, p. 69) ou celui de Ruy Soares (Brás, I/17, p. 54).

52 Liste dans Castanheda, *l.c.*, et Brás, *l.c.* (où le *Santo Espírito* n'est désigné que comme « o navio pequeno »).

53 *Cf. CA*, III, pp. 279 et 280.

54 Albuquerque à D. Francisco de Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, p. 9.

55 Barros, II/1-1, p. 6.

56 Cast., II/53, p. 323.

57 Augur, p. 70. À l'instar d'Albuquerque lui-même (*reposta* du 27.X.1507 à João da Nova, *CA*, III, p. 280), Brás, I/7, p. 20, dit que le Roi enjoignait à Tristão da Cunha de lui laisser 400 hommes. Correia, I/2, p. 686, double ce chiffre. Selon Cast., II/30, p. 277, D. Manuel voulait qu'Albuquerque ait 450 hommes sur son armada. C'est approximativement ce qu'aura Albuquerque au départ de Socotra, et il est invraisemblable qu'en raison des pertes, et surtout de ses mauvais rapports avec Tristão da Cunha, il ait eu plus que ce à quoi il avait droit. Le montant indiqué par Castanheda semble donc plus sûr, et nous inclinons même à préférer le

de Socotra, où furent aussi laissés les 120 grands malades [58], — un cinquième de l'effectif, — c'est donc avec quelque 460 à 470 [59] hommes et six bateaux [60] que le *capitão-mor* s'en alla à la conquête du royaume d'Ormuz.

L'origine des équipages, le dénuement de l'escadre, l'état d'esprit des capitaines, autant de raisons qui expliquent que les villes de la côte de l'Oman aient subi les lois de la guerre lorsqu'elles refusèrent de se reconnaître vassales de D. Manuel. À l'appétit, et à la nécessité, du butin, s'ajoutait la haine atavique du « Maure », qui se défoula au premier contact des Portugais avec le monde islamique dans l'Océan Indien. Les populations des cités littorales de l'Afrique Orientale payèrent en 1505 et en 1507 le vieux ressentiment que la conquête arabe avait légué aux Hispaniques. Ce sentiment vengeur s'extériorisa aussi à l'occasion des descentes portugaises sur le littoral omani, qui furent parmi les opérations les plus brutales qu'Albuquerque ait commandées. Là où les Portugais furent mal reçus, il laissa commettre des atrocités, et en ordonna lui-même. Quryāt, Mascate et Ḫurfakān furent incendiés. Après le pillage, les mosquées y furent détruites [61]. À Mascate, les femmes et les enfants, poursuivis dans les palmeraies, traqués dans les maisons, furent massacrés sans quartier [62]. A Ḫurfakān, du petit nombre d'indigènes qui demeurèrent vivants aux mains des Portugais, les plus valides furent réduits en esclavage pour servir dans l'escadre, les autres furent mutilés [63]. On a trouvé à de telles pratiques l'excuse que l'opinion contempo-

---

chiffre encore plus élevé d'un témoin bien informé, Martin Fernandez de Figueroa, chiffre qui, considéré comme un total (hommes de l'escadre et garnison de Socotra), permet un calcul coïncidant avec d'autres indications d'Albuquerque.

[58] Ces chiffres sont fournis par Albuquerque dans sa *reposta* du 27.X.1507 à João da Nova, *CA*, III, p. 281. L'expression « com nos, cento homens dos que me el-rrei mamdava deyxar », où je comprends qu'il s'agit de la garnison, peut être comprise autrement et être rapportée à l'équipage du *Frol de la Mar* (90 hommes, *CA*, III, p. 280). Quant aux malades, Albuquerque dit dans sa lettre du 2.II.1508 (*CA*, I, p. 9), qu'ils étaient 100 à 150 « à la mort ». Selon Correia, I/2, p. 687, Tristão da Cunha laissa à Socotra une garnison de 200 hommes.

[59] Le premier nombre est celui de Castanheda, II/53, p. 323, et de Barros, II/2-1, p. 44 ; le second celui de Góis, II/31, p. 104, qui représente un compte exact si on raisonne sur un total de 600 hommes. La légère différence entre les deux estimations peut tenir à l'écart entre liste d'un rôle officiel et décompte réel.

[60] Barros, II/2-1, p. 44, et Góis, II/31, p. 104, citent un septième bâtiment, une fuste construite à Socotra et que commandait Nuno Vaz de Castelo-Branco. Mais on ne décèle pas de trace de la présence de ce bâtiment dans les relations de la première campagne contre Ormuz, où Nuno Vaz de Castelo-Branco apparaît comme voyageant à bord du *Cirne* (*cf.* Cast., II/61, p. 345 ; II/69 ; p. 369). Le document persan cité *infra*, dit correctement qu'Albuquerque se présenta devant Qalhāt avec six *ğalba*. C'est aussi le chiffre donné par Valentim Fernandes à Stefan Gabler, de Lisbonne, 26.VI.1510 (*BBUC*, XXIV, 1960, p. 343).

[61] A Quryāt, Augur, p. 26 ; Cast., II/64, p. 328. A Mascate, Albuquerque à Almeida, doc. 1, f. 129*b* ; Cast., II/56, p. 332 ; Correia, I/2, p. 806.

[62] Brás, I/23, pp. 77-78 ; Correia, I, p. 806 (et pour Quryāt, p. 802).

[63] Brás, I/27, p. 97 ; Correia, I, p. 812.

raine n'en avait été nullement impressionnée. Il est vrai qu'elles sont conformes aux usages du temps. Barros, toutefois, préfère n'avouer que par une pudique allusion aux malheureux « marqués de notre fer » les excès perpétrés en septembre 1507 [64]. Brás de Albuquerque tient à dire que son père n'était pas un homme sanguinaire, et ne les eût point ordonnés si la terreur n'avait été la seule arme efficace dont il disposait [65], ce qui est d'ailleurs l'explication exacte. Sa lettre à Almeida, dans laquelle il met si fortement l'accent sur le caractère « miraculeux » de ses victoires [66], révèle combien il était conscient de la disproportion de ses moyens à l'entreprise. Aussi son intention était-elle de paralyser par des exemples impressionnants l'esprit de résistance des Ormuzis [67].

Fin juillet 1507 encore, Tristão da Cunha croyait qu'Albuquerque allait sur la côte de Diu et du Cambaye [68]. Et lorsqu'Albuquerque quitta Socotra le 10 août 1507 [69], son escadre n'avait pas d'autre destination que Mascate [70]. Avant de prendre la mer, il avait réuni ses capitaines en conseil, selon un usage qu'il respecta toujours, car il aimait connaître, ou percer, les sentiments de son entourage, et développer de ses projets ce qu'il était bon que les exécutants connaissent. Tristão da Cunha n'avait laissé à « l'escadre de l'entrée de la Mer Rouge » que deux semaines de ravitaillement [71], et la

---

[64] Barros, II/2-3, p. 56.

[65] Brás, *l.c.*

[66] Doc. 1.

[67] Correia, I/2, p. 797, met l'argument dans la bouche même d'Albuquerque lorsque les capitaines se montrent opposés à la destruction de Qalhāt.

[68] *Mandado* de Tristão da Cunha à João da Nova, Socotra, 21.VII,1507, *CA*, III, p. 280, et João da Nova à Albuquerque, Mascate, 11.IX.1507, *CA*, III, p. 279.

[69] La date est fournie par Brás, I/18, p. 57, selon qui ce jour-là coïncidait avec la nouvelle lune (I/18, p. 55). Le 10 août 1507 correspond effectivement au premier jour du mois lunaire musulman rabi' I[er] 913 H. Cette même date du 10 août est aussi donnée par Castanheda, II/63, p. 323, dans une phrase mal construite qui paraît signifier que le 10 août fut le jour du départ de Tristão da Cunha pour l'Inde (il faut déplacer la virgule, et lire : « E partido Tristão da Cunha pera a Índia, a dez d'agosto (...) »), et c'est ainsi que Barros a compris les choses (II/1-3, p. 26, et II/2-1, p. 44). Tristão da Cunha appareilla le 27 juillet, si l'on en croit le témoignage de très peu postérieur de João da Nova (*CA*, III, p. 279). D'aprés Brás, I/17, p. 54, il quitta Socotra le 1[er] août. Toujours confus, Correia donne les date du 20 juillet (I/2, p. 687 ; son « fin février », p. 686, ligne 26, est un lapsus supplémentaire) et, quelques pages plus loin, du début d'août (p. 707 : « na entrada d'agosto »). Barros, *l.c.*, admet bien qu'Albuquerque partit dix jours après Tristão da Cunha mais son inadvertance initiale l'oblige à repousser indûment le départ au 20 août, date fautive qu'adopte également Damião de Góis, II/31, p. 104. Le départ de Socotra à destination d'Ormuz se faisait régulièrement vers le 10 août, *cf.* William Barrett, *The money and measures of Babylon, Balsara and the Indies* (1584), dans Hakluyt, éd. Goldsmid, Edinbourg 1889, IX, p. 309 : « The monsoon from Secutra for Ormus. The ships depart about the tenth of August for Ormus ».

[70] Brás, I/18, p. 57.

[71] Brás, I/18, p. 56. Albuquerque dira même « de l'eau et du pain pour huit jours, *CA*, I, p. 9, mais il écrit le 2 février 1508, sous le coup de la déception.

garnison de Socotra n'avait de réserves que pour moins de trois mois [72]. Le besoin dictait donc de se rendre au plus tôt sur une côte où l'on puisse faire des vivres. Le *capitão-mor* présenta au conseil les trois solutions que son *regimento,* rendait possibles : gagner directement le Gujarat, se diriger vers un des ports de l'entrée de la Mer Rouge, aller se ravitailler au « détroit d'Ormuz » [73]. Le caractère hasardeux des premières propositions les fit rejeter. On ne pouvait croiser dans des parages inconnus avec des équipages menacés de disette. De plus, les vents dominants empêchaient, en août, de pénétrer dans le golfe d'Aden, tandis qu'ils permettaient d'atteindre en quelques jours la côte de l'Oman, familière aux pilotes musulmans embarqués par Albuquerque à Malindi [74]. Le 27 octobre 1507, Albuquerque résumait l'affaire en ces termes : « Quand je me vis dans ces difficultés, la flotte sans vivres, avec cent vingt hommes malades, à qui je n'avais pas de quoi donner à manger, et avec cent hommes de ceux que le roi m'avait prescrit de laisser, il me fallut changer d'avis pour le salut de l'escadre et du fort de Socotra, abandonner le chemin de Cambaye, et aller au détroit d'Ormuz chercher du ravitaillement » [75].

Est-ce à dire que la décision d'assujettir Ormuz fut improvisée, en fonction des renseignements recueillis sur la côte d'Oman ? Les qualités du *capitão-mor,* réfléchi, calculateur et discret, n'excluent pas en lui le sens de l'occasion, dont la prise inopinée de Goa, en 1510, est sans doute l'exemple le plus fort. On le voit, en plus d'une circonstance de sa carrière, lâcher brusquement telle perspective pour s'engager dans la poursuite d'un autre objectif de son dessein aux faces multiples. En 1507, la cohérence des décisions qu'il fit appliquer à Ormuz trahit un projet élaboré. Il en a révélé les grands traits en février 1508, dans une lettre à D. Francisco de Almeida : « Après (avoir croisé) à l'entrée de la Mer Rouge, je me proposais de venir passer la mousson à Ormuz et d'y faire ma résidence, de vous envoyer les grosses nefs et de garder avec moi les petits bâtiments, ayant la résolution de monter à cheval et de faire la guerre sur la terre ferme ; et les îles qui se trouvent alentour, profitables au service du Roi, les soumettre à son autorité (...). Pour cela je n'avais pas besoin d'argent, mais seulement de monde, car j'espé-

---

72 *Requerimento* des capitaines du 13.XI.1507, *CA*, III, p. 283 (mais Socotra tiendra sans ravitaillement extérieur bien plus longtemps).

73 Brás, I/18, p. 57.

74 Chaque bâtiment de l'escadre avait un pilote de Malindi, Brás, I/18, p. 56 ; ces pilotes connaissaient bien la côte d'Arabie, Brás, I/12, p. 34. Lors de la prise de Socotra, Albuquerque eut par un marin maure un « routier de tous ces lieux du royaume d'Ormuz » fait par le pilote 'Umar, grand connaisseur de la côte d'Arabie (Brás, I/16, p. 51), qui avait établi ce « routier de tous les ports de la côte de l'Oman » lorsqu'il avait navigué dans ces parages avec Vicente Sodré (Brás, I/21, p. 65). Cast., II/41, p. 302, dit 'Umar vivant en 1507 et capturé à Socotra.

75 *CA*, III, p. 281.

rais tirer cinquante mille ashrafis d'or chaque année de l'île d'Ormuz et de celle de Baḥrayn »[76]. Albuquerque ne parle que d'une croisière au Bab el-Mandeb, et non d'une croisière au Gujarat. Il semble que son plan, après avoir couru la côte du Gujarat, ait été de gagner l'entrée de la Mer Rouge, à la faveur des vents de janvier, puis de venir enfin passer à Ormuz les mois où le mauvais temps interdirait la navigation, — ce qui était prévu dans les instructions royales[77], — et d'occuper ce loisir forcé à asseoir la domination portugaise sur les deux rives du Golfe Persique, le tribut levé sur les Ormuzis subvenant aux frais de la conquête, qui ne coûterait rien au trésor de l'Estado da Índia.

La disette provoqua donc, semble-t-il, l'ouverture de l'offensive contre le royaume d'Ormuz plusieurs mois avant la date qu'Albuquerque s'était fixée. Comme il a tenu secret jusqu'en novembre 1507 le plan remarquable qu'il avait conçu, on ne sait à quel moment il arrêta sa détermination. J'incline à penser qu'il prit occasion de la nécessité où l'escadre se trouva de faire relâche en Oman pour réaliser sans délai le point originel et personnel de la mission qui lui était impartie, et que sa décision se forma dès Socotra. Il mit dès lors sa ruse à conduire vers le cul-de-sac de Ğarūn, où rien ne les appelait, ses capitaines, qui ne rêvaient qu'abordages et droits de prise.

Ce malentendu originel sur les intentions du *capitão-mor*, dont ils ne devinrent que peu à peu conscients, devait marquer toute la suite de l'offensive contre Ormuz, et, attisé par Cojeatar, la rendre infructueuse.

*

Les capitaines avaient obtenu d'Albuquerque qu'on s'attarderait huit jours à la hauteur du cap Fartak et de Ẓufār[78], afin d'intercepter les barques musulmanes qui sortaient de la Mer Rouge, à cette époque de l'année, en direction des ports du Gujarat et du Malabar. Cependant la violence des vents d'ouest, qui permit aux marchands de passer hors d'atteinte des Portugais[79], poussa très rapidement l'escadre dans la direction qu'Albuquerque souhaitait lui voir prendre, puisque, dès le 13 août, on se trouva au-delà de Mirbaṭ, par le travers du Ra's Nus, non loin des îles Curia-Muria[80]. À partir du 15 août, on

---

[76] Albuquerque à Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, p. 11.

[77] Le même au même, *CA*, I, pp. 10-11 (« fazer meu asento aqui, como me el-Rei tinha dito »).

[78] Brás, I/18, p. 57.

[79] *Cf.* Brás, I/19, p. 59. Selon une lettre de Gaspar da Índia à D. Manuel, *CA*, III, p. 195, huit navires marchands « d'Aden et de La Mecque » étaient passés, dont deux vinrent à Calicut, et les autres à la côte de Dabul (lettre non datée, automne 1507).

[80] Brás, I/18, pp. 57-58.

fit voile, sans plus attendre, vers Qalhāt. Le cap Madraka fut doublé le 18[81]. Les indications chronologiques de Castanheda, qui précise la date d'arrivée dans chaque port, et celles de Brás de Albuquerque qui, sans donner les dates au-delà de Qalhāt, détaille le nombre de journées passées en mer d'une escale à l'autre, se recoupent à peu près, permettant de reconstituer pour l'essentiel le journal de bord de l'escadre et de suivre avec une marge d'erreur très étroite la progression le long de la côte d'Oman. L'établissement de cette chronologie précise utilement les conditions dans lesquelles s'est engagé le premier duel entre Albuquerque et Cojeatar.

Albuquerque a dû arriver à Qalhāt le 22 août au soir et en repartir le 25 à l'aube[82], après deux longues journées de tractations de part et d'autre réticentes. Dans une lettre écrite longtemps après les événements, le fils d'un vizir de Qalhāt rapporte l'affaire en ces termes : « La première année qu'Afonso de Albuquerque (*Fānš Dlb Krk*) vint à Ormuz, alors que les Européens n'y étaient encore jamais venus, mon père et moi étions vizirs à Qalhāt. Afonso de Albuquerque vint à Qalhāt avec six *ǧalba*. Comme la réputation de justice des gens du roi de Portugal nous était connue, nous demandâmes la paix à Afonso de Albuquerque. Afonso de Albuquerque fit la paix, à Qalhāt, avec mon père et moi. Il nous fit la faveur d'un beau vêtement d'honneur et nous donna un anneau d'engagement de la part de son Altesse le roi de Portugal, afin qu'à Ormuz nul ne nous porte atteinte, ni à nos descendants. De notre côté mon père et moi nous nous engageâmes à communiquer en secret au *capitão-mor* (*kpī tmr*) ou au(x) *capitão-do-mar* (*kptān dmār*), tant que nous serions en vie, toute nouvelle et circonstance qui nous viendraient à l'oreille... »[83].

Les chroniques portugaises ignorent tout d'un pareil accord. Pour Castanheda le šayḫ (*xeque*) de Qalhāt se comporta avec prudence. Désireux de ne pas entrer en conflit avec les Portugais, il acceptait de les ravitailler, mais il n'envoya de négociateurs à Albuquerque que contre échange d'otages, et les

---

[81] Brás, I/19, p. 59.

[82] Les *Comentários*, I/21, p. 65, écrivent qu'Albuquerque a quitté Qalhāt le dimanche 22 août. Le 22 tomba bien un dimanche, mais si Albuquerque a doublé le cap Madraka le 18, il n'a pu atteindre Qalhāt avant le 22 : le vent faiblissant, la vitesse de l'escadre avait diminué, et Brás lui-même jalonne le trajet parcouru quatre journées après le 18, l'arrivée à Qalhāt ayant lieu le soir du quatrième jour (I/19, pp. 59-61). Toujours d'après Brás, Albuquerque est resté deux jours à Qalhāt (soit les 23 et 24 août), et a levé l'ancre le lendemain du second jour à l'aube, soit le 25 août. Par une confusion inverse à celle de Brás, Damião de Góis, II/31, p. 104, écrit que l'escadre arriva à Qalhāt le 25 août. Castanheda, II/53, p. 324, situe l'arrivée à Qalhāt « a vinte dias d'agosto ou pouco mais », déduisant sans doute la date du temps moyen de navigation entre Socotra et Qalhāt (ce temps sera de dix jours lors de la deuxième expédition d'Albuquerque contre Ormuz, en 1608).

[83] TdT, Cartas Orientais, doc. pers. 1 .

négociateurs ne prirent aucun engagement sur le tribut que Qalhāt verserait aux Portugais : « il fut finalement convenu que ce que le šayḫ aurait à donner de tribut (*conhecença*) demeurerait indéterminé jusqu'à ce qu'Albuquerque ait passé un accord à Ormuz avec le roi » [84]. Le sauf-conduit (*seguro*) donné aux Qalbatīs n'était valable que jusqu'à l'arrivée d'Albuquerque à Ormuz [85] et les vaisseaux étrangers n'y étaient pas compris : une nef d'Aden qui chargeait des chevaux et des dattes en rade de Qalhāt dut se libérer à prix d'argent [86]. Le ravitaillement obtenu à Qalhāt fut peu abondant — les *Comentários* parlent de 60 *fardos* de dattes, 60 *fardos* de riz et trente moutons [87], — et de qualité médiocre. On s'aperçut, une fois en mer, que les dattes chargées la veille à la nuit étaient à demi pourries [88]. L'accueil des indigènes avait été hostile. João da Nova et Afonso Lopes da Costa s'étaient arrangés pour qu'Albuquerque ne connût qu'après avoir pris le large l'animosité des Qalhātīs et les insultes que l'interprète Gaspar Rodrigues avaient essuyées dans les murs de Qalhāt [89]. Albuquerque déplora que ses capitaines l'aient dissuadé de revenir sur ses pas mettre la ville à sac [90].

Ce premier différend marque la divergence des vues du *capitão-mor* et de celles de ses officiers. Ne songeant qu'aux prises de haute mer, ils jugeaient inutile de perdre leur temps à détruire un point de ravitaillement où le butin serait maigre. Pour Albuquerque, Qalhāt était la première place d'un royaume à la conquête duquel il était parti, et dont il convenait de châtier les habitants pour peu qu'ils aient une attitude suspecte.

Face à ces faits, que pèsent les lignes tardives de celui qui était en 1507 « vizir à Qalhāt » ? Il avoue sans fard briguer le poste de gouverneur (*ḥākim*) d'Ormuz, que ses aïeux ont eu, et dont son père et lui étaient alors dépossédés. Pour se faire valoir auprès des autorités portugaises, se donne-t-il dans l'affaire de Qalhāt un rôle différent de celui qu'il avait réellement tenu ? Albuquerque a bien rencontré à Qalhāt deux personnages qui ont établi un accord entre lui-même et celui que Castanheda appelle le šayḫ de Qalhāt, et il n'a rencontré que ces deux-là, n'étant pas descendu à terre. Tout porte à identifier l'auteur de la lettre et son père à ces deux « Mouros honrados » qui

---

84 Cast., II/53, pp. 324-325 ; Correia, I/1, p. 795.

85 Brás, I/20, p. 63.

86 Brás, 1/20, p. 65.

87 Brás, *l.c.*

88 Cast., II/53, p. 325 (et *cf.* II/55, p. 329). Selon Brás, *ibid.*, p. 62, 63, et Correia, I/1, p. 794, Albuquerque avait tenu à payer les vivres qui lui étaient procurés, et que le « Šayḫ » de Qalhāt offrait à titre gracieux.

89 Cast., II/53, p. 325.

90 Lettre à Almeida du 2.II.1508, *CA*, I, p. 9. Par une erreur grossière Correia, I, pp. 799-800, place alors la destruction de Qalhāt, qui n'eut lieu que l'année suivante, et fournit sur elle des détails précis.

déclarèrent à Albuquerque « que (Qalhāt) était la porte d'Ormuz, qu'ils les traitent bien et qu'ils la lui ouvriraient, et qu'il entrerait dans la place », et qui s'offraient à lui livrer Qalhāt si le roi d'Ormuz n'acceptait pas de faire la paix (aux termes fixés par Albuquerque)[91]. À Mascate aussi Albuquerque remit au négociateur de l'accord initial un anneau qui devait lui assurer la protection portugaise[92]. Il est donc a priori plausible que les négociateurs qalhātīs en aient reçu un. Le détail est pleinement confirmé par Martín Fernández de Figueroa : « no les fizo dano » est-il dit des habitants de Qalhāt dans sa relation, « porque lhes havia dado seguro e en señal un anillo suyo »[93]. La lettre du vizir de Qalhāt ne pêche que sur un point de vanité : il s'exprime comme si son père et lui avaient gouverné Qalhāt, alors qu'ils n'y occupaient évidemment qu'une fonction quelque peu subalterne au divan local et que les décisions étaient prises au-dessus d'eux. Jouant de leur ambition, Albuquerque avait fait d'eux, dès sa première escale, ses premiers agents de renseignement.

Après avoir saccagé Quryāt, dont la population avait refusé de prendre contact[94], Albuquerque arrive le 2 septembre à Mascate. Les négociations initiales, conduites par un notable, aboutirent favorablement : les Masqaṭīs acceptèrent de payer en nature à Albuquerque les redevances qu'ils versaient au roi d'Ormuz ; ils fournirent l'armada de riz et de dattes[95]. Les livraisons furent interrompues à l'arrivée d'un chef bédouin (« capitaine des Ibn Ǧabr ») venu au secours de la ville avec mille guerriers[96]. L'assaut fut donné par les Portugais le dimanche 5 septembre[97], et Mascate, enlevée en trois heures de combat, fut pillée à fond durant huit jours[98]. On transporta sur les bâtiments de l'armada un butin considérable.

---

[91] Brás, I/20, pp. 62-63.

[92] Cast. II/55, p. 329.

[93] Augur, p. 82.

[94] Albuquerque est arrivé à Quryāt un soir, qui doit être le lendemain du jour où il a quitté Qalhāt, soit le 26 août au soir (la distance entre les deux ports n'est que de huit lieues, Cast., II/54, p. 326, ou dix, Barros, II/2-1, p. 45). L'assaut a été donné le lendemain (27 août), puis la ville a été pillée trois jours (27, 28, 29) et deux nuits (nuits du 27 au 28 et du 28 au 29), Cast., II/54, pp. 327-328 ; Augur, p. 82.

[95] Cast., II/55, p. 328 ; Góis, II/31, p. 105. Entre Quryāt et Mascate Albuquerque fut quatre jours en mer (30 et 31 août, 1er et 2 septembre) d'après Brás, I/22, p. 70, et il semble avoir atteint Mascate dans la soirée du quatrième jour.

[96] Correia, I, p. 803.

[97] La chronologie des premières journées à Mascate paraît être la suivante : le 2, Pero Vaz va à terre prendre langue avec les Masqaṭīs (Cast., II/55, p. 328) ; (le 3) le « juiz da vila » négocie (*id.*, p. 329) ; (le 4) arrivée du capitaine des Banū Ǧabr (*id.*, p. 330) ; le 5, assaut et combat de trois heures, Cast., II/56, pp. 330-331 ; Augur, p. 84.

[98] Albuquerque à Almeida, doc. 1, p. 181 *sq.* ; D. Manuel aux autorités d'Elvas, doc. 2, p. 186 *sq.* ; Cast., II/56, p. 332.

Le 11 septembre João da Nova, capitaine du *Frol de la Mar*, demanda l'autorisation de passer en Inde, comme ses instructions le prévoyaient, puisque l'armada, auprès de laquelle il avait été provisoirement détaché, avait désormais des vivres pour une longue période et qu'Albuquerque parlait maintenant de se rendre à Ormuz [99]. Réunis en conseil le 12 septembre [100], les capitaines entrèrent dans les vues d'Albuquerque [101], sans doute parce que le pillage des premiers ports ormuzis était prometteur et qu'ils prévoyaient un arrêt de coutre durée à Ǧarūn. Ils supposaient qu'Ormuz une fois rançonné la croisière serait poursuivie. C'est ainsi qu'ils répondirent que João da Nova devait les suivre « caminho de Garmuz hou caminho de Cambaya » [102]. Correia, qui ne cesse de dénoncer la brutale pression d'Albuquerque sur les capitaines dans toute cette affaire, note, seul des chroniqueurs, que João da Nova s'engagea à ne pas passer en Inde sans y être autorisé par le *capitão-mor.* Les capitaines, pour ne pas paraître du parti d'Albuquerque, auraient gardé le silence [103].

Le 16 septembre l'escadre portugaise mouillait devant Ṣuḥār, la seule place dont la forteresse eût pu opposer une résistance soutenue [104]. Soit que le châtiment infligé à Mascate ait porté, soit parce que le noble dignitaire qui commandait à Ṣuḥār était en disgrâce depuis le règne de Salġur-Šāh, la ville fut aussitôt livrée à l'amiable [105], et l'étendard portugais solennellement hissé sur le donjon [106].

Le 21 septembre Albuquerque se présenta devant Ḫūrfakān, où il fut mal accueilli. La localité occupée et les indigènes pourchassés, les Portugais complétèrent leurs provisions d'eau et de vivres [107] et firent main basse sur

---

[99] *CA*, III, p. 278-280, 282.

[100] *CA*, III, p. 278.

[101] *Cf.* la *reposta* d'Albuquerque du 27 octobre, *CA*, III, p. 281.

[102] La question à eux soumise par Albuquerque était ainsi rédigée, *cf. CA*, III, p. 278.

[103] Brás, I/25, p. 84, et I/43, p.158, reproche aux capitaines leur assentiment ambigu ; Correia, I, pp. 807-808.

[104] Cast., II/57, p. 333 ; Góis, II/31, p. 106. Mascate pillée durant huit jours et le conseil tenu le 12, Albuquerque n'avait repris la mer que le 13 au plutôt, et sans doute le 14 seulement, si l'on accorde à celui de Castanheda le récit des *Comentérios*, I/25, pp. 84-85, qui font arriver l'escadre devant Ṣuḥār au matin de la seconde nuit passée en mer (soit les nuits du 14 au 15 et du 15 au 16).

[105] Cast., II/57, pp. 333-335, d'après lequel le capitaine de Ṣuḥār était parti pour Ormuz et un de ses parents était son lieutenant (*alcaide*) à Ṣuḥār. Brás, I/26, p. 91, non corroboré par d'autres sources, donne la version que je retiens, du chef de Ṣuḥār écarté de la cour d'Ormuz par la disgrâce. *Cf.* aussi Correia, I, pp. 808-809 ; *CA*, I, pp. 9-10.

[106] Brás, I/26, p. 88 ; Augur, p. 84.

[107] Suivant les *Comentários*, les Portugais furent quatre jours à Ṣuḥār (16, 17, 18, 19). Selon Cast., II/57, p. 335, arrivés à Ḫurfakān le 21 septembre, ils donnèrent l'assaut le lendemain (22) et partirent le surlendemain (23). D'après sa lettre à Almeida (doc. 1, *cf.* doc. 2, comme d'après Góis, II/31, p. 106, Albuquerque s'arrêta trois jours à Ḫurfakān. Mais sans doute faut-il y inclure le jour d'arrivée et le jour de départ.

les réserves de cordages et de gréements [108]. Albuquerque apprit alors qu'Ormuz se garnissait de troupes venues de toutes parts [109]. Renonçant à visiter les ports situés au nord de Ḫūrfakān, il cingla en hâte vers Ǧarūn, où il arriva probablement le 26 septembre au soir [110], plus d'un mois après avoir touché terre à Qalhāt. Sa lenteur avait laissé à Cojeatar trois semaines de répit, si l'on admet qu'il ne fallut au régent qu'une quinzaine de jours pour apprendre que l'ennemi remontait méthodiquement vers le cap Musandam [111].

On peut s'étonner que, les provisions faites, Albuquerque n'ait pas gagné Ormuz au plus vite. Pourquoi tenait-il à jeter l'ancre devant chaque hâvre de quelque importance, menaçant ses pilotes musulmans de les précipiter à la mer avec une pierre au cou s'ils le trompaient, et contrôlant leurs dires sur la carte dressée en 1503 pour Vicente Sodré par le *mu'allim* 'Umar [112] ? Deux explications peuvent être avancées. Conscient de la disproportion entre le but à atteindre et ses faibles moyens, Albuquerque voulait jeter l'ancre en rade de Ǧarūn après avoir déjà ou soumis ou détruit toutes les possessions du royaume d'Ormuz en Oman. De plus, en donnant aux officiers et aux hommes l'occasion, chaque fois qu'elle s'offrait, de faire du butin, il pensait stimuler leur convoitise et gagner leur docilité. Dans les mois à venir, il rappellera aux équipages rongés par le mauvais esprit qu'ils sont riches, car il les a laissé piller à leur gré, contrairement au *regimento* du Roi [113].

Si Albuquerque, en réduisant ses escales, avait atteint Ormuz par surprise, les choses n'auraient sans doute pas tourné autrement qu'elles n'ont fait. Certes les archers lārīs et ǧulfarīs eussent été moins nombreux à défendre les plages de Ǧarūn, mais la poignée d'hommes dont disposait Albuquerque lui eût-elle permis de surveiller étroitement sa conquête ? Certainement pas. Les difficultés, dès lors, eussent été les mêmes. Le succès initial d'Albuquerque fut de toute façon indiscutable, et la concentration trop élevée des guerriers ormuzis ne rendit que plus meurtrière l'attaque

---

[108] Correia, I, pp. 812-813.

[109] Brás, I/28, p. 100 ; Correia, I, p. 813.

[110] Cast., II/60, p. 341, dit qu'il arriva à Ormuz le dimanche 25 septembre « a oras de vespera » ; Góis, II/32, p. 109, a le même quantième mais ne précise pas le jour de la semaine (le 25 septembre tomba um samedi). Barros, II/2-3, p. 56, dont tout l'exposé est dépourvu de dates, élude la précision en situant l'arrivée à Ormuz « à la fin de septembre ». La chronologie de Brás conduit à rectifier la datation de Castanheda en *26 septembre, confirmant ainsi que ce fut bien le dimanche. En effet Brás relate qu'Albuquerque partit de Ḫurfakān le surlendemain de son arrivée (soit le 23 septembre, selon notre calcul) et qu'il fut quatre jours en mer, soit les 23, 24, 25 et 26 septembre.

[111] En 1508 il apprendra dès le 8 septembre qu'Albuquerque avait jeté l'ancre devant Qalhāt le 26 août. En 1507, il paraît qu'il fut informé dès les premiers jours de septembre.

[112] Brás, I/16, p. 51.

[113] Brás, I/42, p. 153.

portugaise : les archers persans s'entretuèrent [114]. Si Albuquerque était arrivé devant Ormuz quinze jours plus tôt, la ruse de Cojeatar aurait défait tout aussi bien les effets d'une supériorité militaire dont la révélation ne pouvait être plus évidente que ne le fut celle infligée aux Ormuzis.

Ce qui est certain, c'est que Ḫwāğa ʿAṭā avait employé au mieux le délai que lui accordait la lente navigation du *capitão-mor* le long des côtes de l'Oman. Il avait retenu en rade de Ğarūn tous les navires marchands qui y jetaient l'ancre [115]. Cette pratique était suivie chaque fois qu'une menace sérieuse s'élevait contre Ormuz, pour priver les agresseurs de transports de troupes ou de la saisie des cargaisons dont le revenu permettait de financer la guerre. L'attaque de 1507 était toute différente de celles qu'avait connues Ormuz dans le passé, et qui toutes arrivaient du continent : elle venait cette fois-ci de la mer, et d'une force essentiellement navale. Cependant le recours de Ḫwāğa ʿAṭā aux mesures traditionnelles ne fut pas inutile. Les deux à trois cents voiles [116] qu'Albuquerque trouva mouillées en rade d'Ormuz firent à la cité un rempart contre le feu de la flotte portugaise. Ḫwāğa ʿAṭā les avait bourrées de combattants et y avait fait installer des pièces d'artillerie [117]. Sur la terre ferme de Perse et d'Arabie il avait battu le rappel des guerriers. Dès les 10-12 septembre [118] les secours affluaient à Ğarūn. Les plus gros effectifs ne passèrent toutefois dans l'île, de nuit, qu'au lendemain de l'arrivée d'Albuquerque [119]. Selon l'estimation large des sources portugaises il y aurait eu fin septembre dans Ormuz et sur les *terradas* trente mille combattants [120], dont quatre mille archers persans [121] ; le chiffre paraît élevé : la population valide d'Ormuz devait fournir le gros de cette force.

La bataille décidée, Ḫwāga ʿAṭā dirigea en personne l'assaut des barques ormuzies contre l'escadre portugaise. Les allusions malveillantes de Barros à son faux courage [122] traduisent la rancune nourrie par le chantre de la gloire des fidalgos contre le castrat (*capado*) qui infligea à Albuquerque des humiliations répétées. Plus objectifs, les *Comentários* montrent Ḫwāga ʿAṭā, entouré

---

[114] Dans le présent mémoire, nous laisserons de côté l'aspect militaire des batailles d'Ormuz de 1507-1508.

[115] Brás, I/29, p. 103.

[116] *Cf.* doc. 1, doc. 2.

[117] Brás, I/29, p. 103.

[118] *Cf.* chez Brás, I/28, p. 100, le témoignage d'un pilote maure pris à Ḫurfakān, et qui avait quitté Ormuz dix jours plus tôt.

[119] Les sources divergent quelque peu sur le moment exact de l'arrivée des renforts.

[120] Cast., II/60, p. 343, Barros, II/2-2, p. 55, *Cf.* doc. 1, doc. 2 ; Góis, II/32, p. 109, évalue les combattants à dix mille hommes, chiffre sensiblement plus bas et plus raisonnable.

[121] Barros, II/2-2, p. 55.

[122] Barros, II/2-3, p. 60 : « todo seu negocio era de lugar seguro, entre a terra e as naos grossas, com as quais se ele amparava da nossa artelharia ».

de mercenaires turcs ḫurāsānīs, « metido na maior furia da batalba, animando os seus » [123]. Grâce à leur artillerie, les vaisseaux de D. Manuel sortirent vainqueurs d'une mêlée longue et confuse, où les assaillants furent gênés par leur propre nombre : la mer restitua plusieurs centaines de cadavres de musulmans transpercés de flèches indigènes [124].

III. LA PARADE DE COJEATAR

À l'automne 1507, Ḫwāğa 'Aṭā et Albuquerque se trouvaient dans une situation à maints égards semblable. L'un comme l'autre devait en imposer à ceux de son propre camp autant qu'à l'ennemi. Ḫwāga 'Aṭā veillait à tenir la bride courte aux ambitions de son entourage. Ecartés du pouvoir, mais non brisés, les représentants des lignées traditionnelles guettaient ses défaillances et lui faisaient obligation d'être circonspect. L'hostilité contre le régent et ses officiers s'était révélée à travers le flottement des autorités à Qalhāt et à Mascate, et elle avait provoqué la soumission de Ṣuḥār. À Ormuz, d'aucuns prirent ombrage de la concentration de combattants dans l'île, y suspectant une machination du régent pour renforcer son pouvoir [125]. Ḫwāğa 'Aṭā prévint les intrigues possibles en associant étroitement à ses décisions Ra'īs Nūruddīn Fālī [126]. Barros affirme qu'il eut soin de ne pas engager dans la bataille contre les Portugais les mercenaires arabes et persans dont il était sûr, de sorte que sa défaite n'entraîna aucun désordre dans Ormuz assiégé [127].

Au lendemain de sa défaite, Ḫwāğa 'Aṭā s'est justifié auprès d'Albuquerque de son attitude belliqueuse, en rejetant la faute sur certains marchands et sur l'opinion publique, à laquelle il aurait dû céder. Les *Comentários* enregistrent cette confidence sans lui accorder crédit [128]. Informateur verbeux et peu sûr, mais chez qui les raisonnements psychologiques ouvrent des aperçus parfois dignes d'attention, Gaspar Correia rapporte qu'au cours de la réunion où il fut débattu si on reconnaîtrait la souveraineté de D. Manuel, Ḫwāğa 'Aṭā et Nūruddīn Fālī, enclins à l'accepter, ne se seraient résolus à engager le combat que sur les instances des autres participants au conseil [129].

---

[123] Brás, I/31, p. 114 ; Cast., II/61, p. 344.

[124] Récits de la bataille chez Brás, I/30-31, pp. 109-116 ; Cast., II/61, pp. 344-347 ; Barros, II/2- 3, pp. 69-61 ; Correia, I, pp. 824-828. *Cf.* doc. 1, doc. 2.

[125] Barros, II/2-2, p. 55.

[126] Cast., II/62, p. 348 ; Correia, I, p. 819.

[127] Barros, II/2-4, p. 63.

[128] Brás, I/33, p. 123. Brás fait de Cojeatar l'avocat de la résistance lors du conseil tenu par le roi d'Ormuz au reçu du premier message d'Albuquerque (I/29, p. 106).

[129] Correia, I, pp. 818-819, 822.

L'hypothèse d'un acquiescement aussi hâtif n'est pas démentie par la fougue avec laquelle Ḫwāǧa ʿAṭā allait s'opposer à Albuquerque. Les deux mobiles qui dictent la conduite constante et régulière du régent, — souci d'assurer la liberté du commerce ormuzi sur mer, volonté d'écourter au maximum les escales des Portugais à Ǧarūn, — ne rendent pas invraisemblable qu'il ait pesé les avantages d'un arrangement à l'amiable. Toutefois la formulation extrême que donne Correia des pensées du régent paraît n'être qu'une altération des propos tenus à Albuquerque par cet homme de ruse et de calcul dont la sincérité est évidemment suspecte.

Ḫwāǧa ʿAṭā réunit les notables au palais du roi pour leur faire partager la responsabilité de la reddition. Et ce fut Raʾīs Nūruddīn Fālī qui négocia avec Albuquerque les clauses du traité de paix et de sujétion [130]. Rédigé en arabe, en persan et en portugais [131], le traité fut signé par Ḫwāǧa ʿAṭā et par Raʾīs Nūruddīn Fālī le 10 octobre 1507 [132]. Comme la bataille paraît avoir eu lieu dans les deux ou trois jours qui suivirent l'arrivée d'Albuquerque en rade de Ǧarūn, les clauses de l'accord n'auraient donc été fixées qu'après plusieurs jours de marchandages. Albuquerque avait d'abord réclamé trente mille ashrafis de tribut annuel, plus le paiement de tous les frais de son escadre jusqu'au jour de la signature du pacte. Ḫwāǧa ʿAṭā offrit six mille ashrafis de tribut, et cinq mille pour les frais de l'armada, proposition qui, au dire des *Comentários*, parut raisonnable aux capitaines. Le second chiffre fut accepté par Albuquerque, qui fixa le tribut annuel à

130 Cast., II/62, p. 349 ; Barros, II/2-4, p. 64. Damião de Góis va plus loin, II/33, p. 113, en écrivant que Cojeatar demanda la paix « sur le conseil de Raix Nordim qui était grand vizir ».

131 Castanheda, II/62, p. 350, et Góis, II/23, p. 114, notent qu'Albuquerque devait conserver le texte persan, tandis que la version arabe, calligraphiée sur une feuille d'or battu, était destinée à D. Manuel. Relevons que, si le bilinguisme de la chancellerie ormuzie explique cette double rédaction du traité, seul le texte arabe pouvait être compris au Portugal par les interprètes du Roi. Augur confirme la description de Castanheda (p. 90) : « la letra de paz fue escripta en papel con letras de oro en la lengua de Persia, e otra en aravigo, cavada en tablas de oro ». Pour Barros, II/2-4, p. 66, les deux versions étaient sur feuille d'or battu. Correia, I, p. 837, ne connaît pas de version arabe ; le document établi pour le roi d'Ormuz, rédigé en persan, était couché sur une feuille de papier d'or, roulée comme un parchemin ; Albuquerque reçut deux ampliations « sur papier blanc de Perse, épais (*grosso*) et très blanc », écrites en lettres d'or, l'une en persan, l'autre en portugais. Brás, I/34, p. 129, prétend que la rédaction en arabe était revêtue des sceaux du roi d'Ormuz, de Cojeatar et de la ville d'Ormuz (de même Góis, II/33, p. 114). Ce détail remonte à la relation même d'Albuquerque, puisque la lettre de D. Manuel aux autorités d'Elvas le transmet également (doc. 2) : *Cf.* doc. 1. A la différence des villes portugaises, les villes de l'Orient ne possédaient pas de sceau municipal, et il y a là une erreur certaine. Castanheda, II/62, p. 350, et Barros, II/2-4, p. 66, connaissent le troisième sceau pour celui de Raʾīs Nūrudīm, ce qui est fort vraisemblable.

132 La date n'est que chez Brás, I/35, p. 130 ; il se peut qu'on doive corriger *dez* en *doze*, car Brás dit que c'était un lundi ; or le 10 fut un samedi.

quinze mille ashrafis [133]. L'original du traité ayant disparu dès le XVIe siècle [134], il est malaisé d'en connaître les dispositions exactes. Le témoignage des chroniqueurs n'est pas toujours concordant [135]. Exigible chaque année au 1er octobre [136], le tribut était payable en « or, argent et perles des revenus du royaume », écrivent, d'après la lettre perdue d'Albuquerque à D. Manuel, la *Carta de D. Manuel para Elvas* et l'édition de 1557 des *Comentários* [137]. Les marchandises portugaises seraient exemptées de droits à Ormuz ; les marchandises que les Portugais achèteraient à Ormuz et dans les ports du royaume, ne paieraient pas d'autres taxes que celles que payaient les sujets ormuzis (*os naturaes da terra*) [138]. Le roi d'Ormuz donnerait le terrain nécessaire à l'érection d'un fort portugais au point que choisirait Albuquerque ; et, en attendant que le fort soit achevé, il devait céder des locaux qui serviraient de factorerie aux Portugais [139]. Il fut prévu qu'un ambassadeur du roi d'Ormuz serait dépêché à D. Manuel, mais cette clause ne semble pas avoir été insérée dans le traité, car, autant qu'on sache le respect n'en a été invoqué, ni de part ni d'autre, au moment des brouilles [140]. Par contre le traité impliquait la reconnaissance par les Portugais du gouvernement de Ḫwāǧa ʿAṭā. Au nom du roi de Portugal, souverain du royaume d'Ormuz par droit de conquête, Albuquerque vainqueur « restituait » le dit royaume au prince vassal Sayfuddîn [141], et conférait à Ḫwāǧa ʿAṭā et à Ra'īs Nūruddīn, signataires

---

[133] Brás, I/34, pp. 127-128. Castanheda, II/62, p. 350, fixe le tribut à vingt mille ashrafis, contrairement aux autres chroniqueurs et aux témoignages les plus irrécusables. C'est bien une somme de quinze mille ashrafis annuels qu'indique Albuquerque dans ses lettres à Almeida (doc. 1 ; *CA*, I, p. 10, 16, 19), montant que reprennent les lettres de D. Manuel (aux autorités d'Elvas, doc. 2, à Leon X, 1514, *CDP*, I).

[134] C'est ce que sous-entend Brás, I/34, p. 129.

[135] *Cf.* Brás, I/34, pp. 128-129 ; Barros, II/2-4, pp. 65-66 ; Correia, I, p. 837. Le « texte » du traité publié dans Castanheda, II/62, pp. 349-350, est reproduit dans J. F. Judice Biker, *Collecção de tratados e concertos de pazes que o Estado da Índia Portugueza fez com os reis e senhores com que teve relações nas partes da Ásia e África Oriental desde o princípio da conquista até ao fim do século XVIII*, I, Lisbonne 1881, pp. 1-2.

[136] *Cf.* un *alvará* de D. Francisco de Almeida, *CA*, III, p. 244.

[137] Ce membre de phrase a illégitimement disparu de l'édition revue de 1676. *Cf.* Albuquerque à Almeida, 1507, doc. 1, doc. 2. Qu'une partie du tribut devait être touché en perles est confirmé par le chroniqueur yéménite Abū Maḫrama, *Qilādat al-naḥr*, dans Schuman, texte p. 97, trad. p. 9.

[138] Brás, I/34, p. 129. Correia, I, p. 835, lignes 15-18 et p. 836, ll. 18-20, précise que les marchandises achetées et vendues pour le compte du roi de Portugal seraient libres de tout droit, tandis que celles appartenant à des Portugais ne paieraient que les droits de sortie.

[139] Cast., II/62, p. 350 ; Góis, II/33, p. 114.

[140] Le *requerimento* des capitaines du 13.XI.1507 fait état du projet. D'après les témoignages de l'enquête de 1508, Albuquerque aurait fait préparer un bateau pour le passage de l'ambassadeur ormuzi au Portugal (*CA*, II, pp. 164,172, 189, 201, 219, 225). Sur la rumeur d'une ambassade ormuzie envoyée par voie de terre, voir ci-après.

[141] Cast., II/62, pp. 349-360. Doc. 1.

du pacte, la régence et la garde de la personne du roi pour le servir en toute foi et loyauté [142].

Son autorité ainsi légitimée par l'adversaire, et Nūruddīn Fālī engagé avec lui, Cojeatar se servit très habilement du traité pour saper les visées d'Albuquerque. Les Portugais ont vu dans l'imposition du tribut *(páreas)* une marque de sujétion politique. Pour les Ormuzis, par contre, le *muqarrarīya* avait d'abord une signification commerciale, de même que le fait d'accorder au bénéficiaire du *muqarrarīya* certaines franchises douanières. En acceptant le traité de 1507, les Ormuzis se proposaient, après avoir assuré la liberté des caravanes en reconnaissant en 1504 Šāh Ismā'il, d'assurer pour quelques milliers d'ashrafis celle du commerce de mer en reconnaissant parallèlement la souveraineté portugaise. Faute de comprendre la vraie nature du *muqarrarīya* les Portugais n'admettront pas, dans les années à venir, qu'Ormuz puisse verser simultanément le tribut au shah de Perse et au roi de Portugal. De novembre 1507 à février 1508 l'épreuve de force allait toutefois être engagée sur un autre principe.

Les maîtres d'Ormuz avaient toujours défendu jalousement l'accès de l'île, n'accueillant qu'avec réserve et de grandes précautions les envoyés chargés de percevoir le tribut versé aux princes iraniens [143]. Le rappel de Ṣufī Ḫalīl avait montré naguère qu'Ormuz ne s'accommodait pas davantage de l'établissement de points fortifiés au voisinage de ses frontières continentales. S'il pouvait accepter, à la rigueur, la présence permanente d'un agent commercial portugais, Ḫwāğa 'Aṭā ne pouvait tolérer la construction sur l'île d'une forteresse étrangère, et qui plus est mitoyenne du palais (les hommes qui travaillèrent à sa construction pouvaient voir les femmes dans le harem royal) [144]. En vain il avait suggéré à Albuquerque de l'édifier à Naband, sur la terre ferme, dans l'île de Qišm, ou au moins à « Torumbaque » [145]. Les auteurs portugais accusent Cojeatar d'avoir agi pour la sauvegarde de ses intérêts personnels et le maintien de sa tyrannie [146]. Mais son intérêt particulier s'identifiait là aux conditions de survie du royaume d'Ormuz, comme en témoigne la série d'abdications dans lesquelles, après lui, se trouveront entraînés, tout au long du XVIe siècle, princes et vizirs d'Ormuz. De la tradition politique ormuzie Cojeatar était le brillant champion, et sinon le dernier, le dernier du moins qui ait eu les mains libres.

Appréhendant l'un et l'autre les volte-faces de la fortune en cas de lutte ouverte, Ḫwāğa 'Aṭā et Albuquerque rivalisèrent de jactance, de ruse et

---

[142] Barros, II/2-4, p. 66.

[143] *Cf. Journal Asiatique*, 1953, p. 122.

[144] *Cf.* le §12 de l'enquête de 1508 (*CA*, II, pp. 162, 178, 186, 208, 213).

[145] Brás, I/37, p. 136-138 ; *cf.* les témoignages des 3 et 8.VII.1508 dans *CA*, II, p. 186 et p. 227.

[146] Cast., II/63, p. 352 ; II/68, p. 361. Barros, II/2-4, p. 67.

d'opiniâtreté. Les narrateurs, Correia surtout, font longuement écho aux magnifiques insolences par lesquelles ils cherchaient à s'intimider mutuellement. Nous ne les reproduirons pas, non plus que le détail des provocations et des escarmouches, que les sources présentent en ordre quelque peu divergent. En dépit de ces menues incertitudes, les inflexions de la manœuvre de Ḫwāǧa 'Aṭā se dessinent aisément, et s'il n'a pu la mener à terme que par la complaisance des capitaines, il faut bien reconnaître, comme l'ont fait les chroniqueurs portugais, qu'elle était supérieurement conduite.

Soit en faisant parler le facteur choisi pour demeurer à Ǧarūn après le départ de l'armada, soit par quelque autre voie [147], Ḫwāǧa 'Aṭā eut connaissance du désaccord qui couvait depuis le début de l'expédition entre le *capitão-mor* et ses subordonnés. Dès la fin de septembre, au terme des débarquements sur le littoral omani, Manuel Teles aurait récriminé publiquement contre cette guerre qui promettait moins de profits que de peines s'ajoutant à celles déjà essuyées [148]. Maintenant que la bannière aux cinq quines avait flotté sur le palais des rois d'Ormuz, les capitaines, pressés, — João da Nova d'aller charger des épices au Malabar, les autres de faire des prises au cap Gardafui [149] — rageaient, quand la victoire ne les avait pas enrichis [150], de perdre la mousson à transporter les pierres destinées à la construction du fort voulu par Albuquerque, ou à louvoyer le long des rivages stériles de Ǧarūn pour satisfaire sa tenacité ambitieuse. De l'aveu même d'Albuquerque à Almeida, son projet de passer la mauvaise saison de 1508 à guerroyer sur les côtes du Golfe Persique et de retenir tout son monde auprès de lui, embrasa leur ressentiment [151]. Inspiré par des préoccupations différentes, le but des capitaines rejoindra celui de Ḫwāǧa 'Aṭā : acculer Albuquerque au départ, donc faire suspendre la construction du fort. C'est en vain qu'Albuquerque les adjurera de garder secrètes leurs dissensions en face d'un ennemi prompt à les capter. La collusion tacite entre le régent d'Ormuz et les officiers d'Albuquerque s'affirmera d'autant mieux que Ḫwāǧa 'Aṭā la fondera, très habilement, sur le droit. À chaque éclat du mauvais vouloir d'Albuquerque il rappellera qu'Ormuz, en vertu des accords passés par le *capitão-mor* lui-même, était sujette du roi de Portugal et sa propriété,

---

147 Suivant Castanheda, II/66, p. 362, ce sont les capitaines qui s'arrangèrent volontairement pour faire connaître à Cojeatar leur dissentiment. Pour Barros, II/2-4, p. 68, le castillan João de Ortega, chargé de payer la main-d'œuvre indigène, le révéla à Cojeatar et lui apprit le petit nombre des Portugais.

148 Correia, I/1, p. 814.

149 *Cf.* Cast., II/66, 68, 69, 70, pp. 360, 367, 370, 374.

150 Ils se plaignaient de n'avoir pas part au tribut imposé, qu'ils considéraient comme une prise (Albuquerque à Almeida, *CA*, I, p. 11).

151 Albuquerque à Almeida, *CA*, I, p. 11. L'offre d'Albuquerque au roi d'Ormuz de lui « faire restituer tous les lieux que ses voisins lui avaient pris » est mentionnée par Brás, I/39, p. 145.

et que tout dommage causé à sa prospérité commerciale par représailles, blocus ou bombardement serait, en conséquence, une atteinte aux intérêts de la couronne lusitanienne. L'argument restreignait la liberté de riposte d'Albuquerque parce que les capitaines y étaient sensibles. Il donnait de leur mécontement une formulation juridique, propre à raidir dans leur attitude ces esprits au naturel processif. D. Francisco de Almeida l'invoquera à son tour pour justifier les sanctions qui écarteront Albuquerque du gouvernement de l'Estado da Índia de décembre 1508 à octobre 1509. Derrière des motifs si personnels c'est, en fin de compte, l'antagonisme entre les deux conceptions de la supériorité portugaise qui traversait les rapports entre le chef d'escadre et ses officiers. Ḫʷāǧa ʿAṭā pressentit l'enjeu, et qu'en pesant à la charnière il pourrait faire sauter l'étau.

Cojeatar avait payé sur le champ les cinq mille ashrafis de contribution extraordinaire [152], mais le versement du tribut annuel de quinze mille ashrafis ne fut effectué que quelques jours plus tard. Les *Comentários* notent qu'Albuquerque n'avait pas voulu jeter les fondations du fort avant le versement du tribut [153], et que le chantier ne fut ouvert que le 24 octobre [154]. Les deux semaines qui s'écoulèrent entre la signature du traité et le début des travaux ne furent pas perdues : Albuquerque fit caréner et calfater ses navires à neuf, ne les tirant par prudence sur la plage d'Ormuz que l'un après l'autre [155]. Il ne craignit plus, dès lors, d'être surpris par l'escadre mamlouke [156].

Dès le 17 octobre, João da Nova réclamait d'Albuquerque une réponse écrite à sa requête du 11 septembre [157] ; le 27, Albuquerque lui opposait une fin de non-recevoir [158]. Au début de novembre les quatre capitaines directement subordonnés à Albuquerque, Afonso Lopes da Costa, Manuel Teles Barreto, António do Campo et Francisco de Távora, préparaient une pétition qui fut rédigée le 13 novembre. Constatant que la construction du fort prendrait de cinq à six mois, ils notifiaient au *capitão-mor* leur désir de retourner au plus tôt faire des prises devant le cap Gardafui ; ils lui demandaient d'envoyer sur le *Frol de la Mar* de João da Nova « les marchandises, le tribut et les ambassadeurs au seigneur Vice-Roi ; et, de là-bas, ils iront au Portugal

---

[152] Albuquerque à Almeida, 15.II.1508, *CA*, I, p. 19. Barros se trompe donc qui écrit, II/2-4, p. 66, que le roi d'Ormuz, aussitôt le traité signé, versa cinq mille ashrafis en acompte (*a conta*) sur les quinze mille du tribut.

[153] Brás, I/37, p. 136.

[154] Brás, I/37, p. 140. La date reparaît chez Góis, II/34, p. 116.

[155] Brás, I/38, p. 142, en situant ces réparations en octobre, ne dit pas qu'elles aient été effectuées avant que la construction du fort n'emploie tous les hommes dont Albuquerque disposait, mais nous croyons pouvoir le déduire.

[156] Voir ci-après.

[157] *Cf.* l'attestation de l'*escrivão* du *Frol de la Mar* du 10.IV.1508, *CA*, III, p. 282.

[158] *CA*, III, pp. 280-282.

plus sûrement que d'ici, d'où il dit vouloir les envoyer » [159]. Albuquerque ne tint pas compte de ce *requerimento.* Le 29 novembre, Francisco de Távora avait une altercation avec le *capitão-mor* et était mis aux arrêts [160]. Le 8 décembre les quatre signataires de la pétition réclamaient par écrit à l'*escrivão* de l'armada acte de leur précédente requête [161]. Le 11 décembre Francisco de Távora déposait contre Albuquerque une plainte distincte à propos de l'incident de fin novembre : « Le *capitão-mor* nous en a voulu, y déclarait-il, à cause du *requerimento* que nous lui avons fait, lui demandant d'aller au cap Gardafui et d'envoyer le *Frol de la Mar* en Inde avec le tribut qu'Ormuz avait payé [162] ». Dans la réponse secrète qu'il fit enregistrer par l'*escrivão* le 18 décembre à l'intention du conseil de D. Manuel, Albuquerque s'indignait que l'attitude hostile des capitaines ait laissé deviner leurs querelles à l'ennemi : « J'ai fait prier (les capitaines), par grâce, que sur ces différends en lesquels ils sont avec moi, ils aient tel secret que les Maures ne les sachent pas (...) Cojeatar avait déjà demandé : quel désaccord est celui-ci que les capitaines ont avec le *capitão-mor* ? Aussi leur intimai-je de dire que c'était au sujet des bateaux que je lui avais rendus, sur lesquels ils avaient leur part de droit de prise (...). Cependant les Maures sont si fins et avisés qu'ils savaient comment les capitaines travaillaient à empêcher de faire une forteresse à Ormuz et à m'en faire partir en novembre et décembre (...) » [163].

*

Bien qu'il n'y ait pas eu avant janvier 1508, d'entente directe entre Cojeatar et les capitaines, le régent, informé du désaccord, l'entretenait intuitivement par ses protestations publiques et par une campagne souterraine activement menée. Albuquerque avait pris des mesures strictes pour limiter les contacts entre la population et ses équipages, dont l'attitude envers les femmes créait des incidents [164]. Une autorisation écrite était nécessaire pour aller faire des achats à terre. Le soir, les équipes employées sur le chantier de la forteresse devaient rentrer coucher à bord. Une patrouille de douze hommes contrôlait les Portugais circulant en ville [165]. En dépit de ces précautions, Cojeatar semait le trouble dans la flotte portugaise. Il faisait

159 Sur le document et sa date, *cf. supra*, p. 150 en note (d).
160 *CA*, III, pp. 287-288, 291-293.
161 *CA*, III, p. 286-287.
162 *CA*, III, pp. 287-289.
163 *CA*, III, pp. 289-290.
164 Valentim Fernandes à Stefan Gabler, de Lisbonne, 26.VI.1510, *BBUC*, XXIV (1960), p. 343.
165 Brás, I/37, p. 139, et I/38, pp. 141-142.

répandre le bruit que le *capitão-mor* ne donnerait pas aux hommes leur part de butin [166]. On parlait d'émissaires de Cojeatar partis par voie de terre pour le Portugal faire à D. Manuel l'hommage d'Ormuz et lui révéler les agissements irréguliers d'Albuquerque [167]. On annonçait la venue prochaine d'une flotte de secours musulmane [168], qui selon certains se formait dans les ports du Gujarat [169]. On avait dit aussi que l'armada égyptienne, dont les navires étaient semblables aux navires portugais, arrivait d'Aden [170] et était à Qalhāt [171], à Mascate [172].

Les rumeurs qui circulaient dans le port d'Ormuz n'étaient pas fabriquées de toutes pièces dans l'office de Cojeatar, et sans doute, en les relançant, cherchait-il à soutenir le moral des Ormuzis autant qu'à miner celui des Portugais. S'il croyait à la venue imminente de l'escadre mamlouke, on peut juger qu'il ne la redoutait guère moins, pour la liberté d'Ormuz et la sienne propre, que la présence des armadas chrétiennes. Tantôt il conseillait à Albuquerque de partir, tantôt il lui demandait de rester pour éviter à Ormuz de tomber au pouvoir des Mamlouks [173]. Lorsqu'en décembre Albuquerque sut, par une barque venant de Diu, que l'amiral égyptien appareillait pour une destination qu'on pensait être Ormuz, le jeune roi le pria, par l'intermédiaire de Ra'īs Nūruddīn Fālī, de demeurer sur place et d'empêcher les Mamlouks de se saisir de son île [174]. Albuquerque apprit également que Cojeatar avait écrit à Diu pour solliciter cette aide [175]. À Ormuz comme à Aden et comme à Diu, le secours envoyé par le Sultan causait plus d'alarme que de réconfort. Mais de deux maux il fallait choisir, et si à Diu le moindre était le mal portugais [176], à Ormuz c'était, pour l'heure, le mal mamlouk. Qu'il l'ait appréhendée ou qu'il ait cherché à la provoquer, l'éventualité d'une rencontre où les deux escadres se seraient entr'affaiblies correspondait sans doute aux vœux secrets de Cojeatar.

Certaines dépositions faites à Cananor durant l'été 1508, lors de l'enquête prescrite par D. Francisco de Almeida, indiquent qu'Albuquerque aurait essayé

---

[166] Albuquerque fut contraint de payer les hommes du *Frol de la Mar, cf.* ses lettres à Almeida, *CA*, I, p. 11 et p. 16, et Brás, I/50, p. 187.

[167] *CA*, II, p. 167, 175, 183, (192), 202, 206, 211, 230.

[168] *CA*, II, pp. (171), 187.

[169] *CA*, II, pp. 179, 224 (il s'agit de la flotte mamlouke). Albuquerque avait envisagé cette possibilité, *CA*, I, p. 12.

[170] *CA*, II, p. 182.

[171] *CA*, II, pp. 160, 191, 197, 206, 216.

[172] *CA*, II, p. 174.

[173] Albuquerque à Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, p. 13.

[174] Brás, I/44, pp. 160-161.

[175] Brás, I/52, p. 194 ; confirmé par le *Tārīḫ-i Māḥmūd-Šāhī* (je discuterai ailleurs des navigations de la flotte égyptienne).

[176] *Cf. ML*, I, pp. 13-17.

de dresser Ra'īs Nūruddīn Fālī contre Cojeatar, lui offrant la régence, ou même la royauté, au prix de l'assassinat du *ḫwāǧa* [177]. Le pusillanime *ra'īs* n'était pas de taille à entrer dans un jeu aussi risqué, et le bruit peut n'être qu'une calomnie. Albuquerque s'est défendu, dès février 1508, d'avoir songé à s'assurer de la personne de Cojeatar pour lui extorquer une rançon de 60 000 doublons [178]. Dans les premières semaines, Albuquerque avait beaucoup sacrifié au souci d'endormir l'hostilité de Cojeatar et de réduire les causes de tension. Il était allé jusqu'à restituer au roi ou aux marchands des bateaux capturés par les Portugais lors de la bataille [179], se privant de la sorte de disponibilités financières importantes. Il n'en chercha pas moins à se servir des Fālī contre Cojeatar, et il avait obtenu que les fils bannis de Ra'īs Nūruddīn soient autorisés à revenir à Ǧarūn [180]. S'il en avait escompté de grands résultats, il fut déçu. Après la rupture de janvier 1508, un fils et un neveu de Ra'īs Nūruddīn dirigeront des contre-attaques victorieuses aux débarquements des Portugais [181]. Hommes, femmes et enfants, affamés par le blocus, iront crier la nuit autour du palais où Cojeatar était enfermé avec le jeune roi [182], sans que le désordre prenne un tour plus grave, et malgré que Šāh-Vays, partisan de la résistance aux Portugais [183], ait alors poussé à la négociation [184].

Il était trop tard pour échauffer les discordes latentes de l'ennemi, cependant que des signes de mutinerie se manifestaient dans le camp portugais. Vers la fin de décembre [185], quatre déserteurs [186] avaient découvert à Cojeatar l'étendue du conflit entre Albuquerque et ses capitaines. L'attitude des Ormuzis laissant prévoir une attaque, Albuquerque ramena tous ses hommes sur les vaisseaux [187] et le fort fut abandonné. Cojeatar refusa d'extrader les fugitifs, qui se convertirent à l'islam. Le 5 janvier 1508, les cinq capitaines prévinrent Albuquerque, par déclaration écrite et enregistrée, qu'ils refusaient

---

177 *Cf. CA*, II, pp. 170, 171, (188), (200), 209.

178 *CA*, I, p. 10 ; *Cf. CA*, II, p. 214.

179 *CA*, I, p.12 ; III, p. 290.

180 Cast., II/63, p. 354 ; Góis, II/34, p. 116.

181 Daylamī-Šāh est tué dans une de ces rencontres, Barros, II/2-5, p. 72 ; Cast., II/70, p. 374 ; Brás, I/48, p. 178 ; Correia, I/2, p. 859, 861.

182 Brás, I/49, pp. 179-180.

183 Brás, I/48, p. 174.

184 Brás, I/49, p. 180.

185 Quelques jours avant la déclaration des capitaines (Albuquerque à Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, p. 7 et p. 13).

186 Albuquerque écrit à Almeida le 2.II.1508 qu'ils étaient quatre : deux Grecs, un Biscaien et un Portugais, *CA*, I, pp. 13-14 ; confirmé par une déposition de l'été 1508, *CA*, II, p. 196 ; Augur, p. 92, compte aussi quatre transfuges. Barros, II/2-4, p. 68, élève leur nombre à cinq : trois Levantins, un artilleur biscaïen et un Portugais de Madère, fils d'une Mauresque.

187 Brás, I/46, p. 163.

de participer à des représailles contre Ormuz [188]. Sachant que le temps travaillait pour lui, Cojeatar amusa Albuquerque. Il demanda un délai de cinq jours pour mettre la main sur les transfuges, puis, comme les Portugais avaient déjà commencé à intercepter les barques ravitailleuses, en offrant d'échanger les déserteurs contre les captifs faits par les Portugais. Albuquerque, qui avait débarqué ses prisonniers sur la pointe de sable devant laquelle s'élevait la forteresse, attendit en vain, deux à trois heures durant, sous le soleil. Du côté adverse personne ne se montra. Albuquerque décida alors de démolir le palais royal à coups de boulets. Dès les premiers tirs ses bombardes, qui étaient en mauvais état, éclatèrent [189].

Il ne lui restait plus qu'à réduire Cojeatar à merci en privant l'île de ravitaillement. Succédant aux semaines de désœuvrement, l'action rapprocha momentanément les capitaines de leur chef, et les Portugais obtinrent des demi-succès en comblant de cadavres ou de blessés les puits de « Torunpaque » et les citernes du faubourg [190], et en éventrant la grande « citenne de Cojeatar », qui alimentait en eau le palais [191]. Mais ils ne pouvaient eux-mêmes se ravitailler en eau qu'au prix de violents combats, après que Cojeatar ait fait garder les aiguades de l'île de Qišm. A deux jours d'intervalle, Albuquerque y livra deux fois bataille [192]. Trois capitaines, Afonso Lopes da Costa, Manuel Teles Barreto et António do Campo, eurent des intelligences secrètes avec Cojeatar [193]. Fin janvier, ils chassaient encore vers Qišm une flottille de secours que Cojeatar avait fait concentrer à Ǧulfār [194], puis faisaient voile vers l'Inde sans avertir Albuquerque [195].

Le *capitão-mor* ne pouvait se résoudre à lâcher prise. Le 2 février, il déplorait de manquer de quinze jours au plus pour achever de réduire Ǧarūn

---

[188] La date est donnée par Brás, I/46, pp. 167-168, qui reproduit le texte de leur déclaration, et par Correia, I/1, p. 855.

[189] Albuquerque à Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, pp. 13-14.

[190] Le même au même, *ibid.*, p. 16 ; enquête de 1508, *CA*, II, pp. 169, 177, 199, 203, 217, 227.

[191] Correia, I/2, p. 861.

[192] Albuquerque à Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, p. 14. Selon Barros, II/2-6, p. 76, le second combat fut livré contre cinq cents archers envoyés par le roi de Lār et commandés par deux de ses neveux.

[193] Brás, I/49, p. 181, date leurs contacts avec Cojeatar d'avant la première visite d'Albuquerque aux aiguades de Qišm ; les contacts auraient été renouvelés ensuite par João da Nova, Brás, I/49, p. 183, et I/50, p. 184. De même Correia, III, pp. 863, 864.

[194] Brás, I/51, p. 190 : soixante voiles et quatre mille hommes sous un certain « Xaquear » ; le 2 février, Albuquerque donnait un chiffre un peu supérieur : soixante-dix voiles et plus de quatre mille hommes (*CA*, I, p. 7). Góis, II/35, p. 122.

[195] Brás, I/52, pp. 191-193 (la date suit l'indication qu'après leur départ Albuquerque demeura six jours incertain de ce qu'il devait faire). Barros, II/2-6, p. 76, passe sous silence la désertion des trois capitaines.

par la soif et la faim [196]. Le 5 février, il était toujours devant l'île [197]. Le 6, il était en mer, se dirigeant sur Socotra [198]. Avant son départ, il avait reçu deux messages de Cojeatar. Le régent lui signifiait, une fois de plus, qu'Ormuz reconnaissait le roi de Portugal, que lui-même « était au roi de Portugal », et il envoyait un des déserteurs crier au bord de l'eau le reproche grâce auquel il s'était fait des alliés des capitaines de l'escadre : tout le mal venait de ce qu'Albuquerque avait voulu, non seulement une factorerie, mais une forteresse aussi bien [199].

*

Reconnaître la souveraineté d'autrui, mais lui refuser coûte que coûte le droit de garnison, telle était l'invariable ligne de conduite d'Ormuz vis-à-vis des dynasties qui depuis deux siècles s'étaient succédées en Iran. Telle était maintenant, vis-à-vis des Portugais, la ligne de conduite de Cojeatar, âme de la résistance et auteur de toutes leurs difficultés. Dès septembre 1508 il allait s'opposer de nouveau à Albuquerque reparu devant Ormuz, cette fois avec un succès plus net encore, car il aurait désormais mieux que la complicité opportuniste des capitaines : l'appui officiel du Vice-Roi [200].

---

196 Albuquerque à Almeida, *CA*, I, p. 7.

197 *Cf.* la lettre de Francisco de Távora écrite ce jour-là « davante d'Ormuz », *CA*, III, p. 295.

198 Albuquerque à Almeida, *CA*, I, pp. 16-17. Les chroniqueurs se sont tous trompés sur le moment où Albuquerque abandonna Ormuz. Castanheda, II/74, p. 381, place son départ fin décembre 1507 ; Góis, II/35, p. 122, fin janvier 1508 ; Barros, II/2-5, p. 77 (qui ne livre aucune date sur la première campagne contre Ormuz), début mars.

199 Albuquerque à Almeida, 16.II.1508, *CA*, I, pp. 17-18. Albuquerque fit dresser procès-verbal des déclarations du déserteur dans l'intention de le communiquer au Vice-Roi.

200 [La deuxième tentative d'Albuquerque contre Ormuz devait être analysée dans une étude sur *Cojeatar et D. Francisco de Almeida*, projetée.]

DOCUMENTS

1

AFONSO DE ALBUQUERQUE À D. FRANCISCO DE ALMEIDA

[Ormuz, fin octobre - début novembre 1507]
Florence, Bibl. Riccardiana, ms. 1910, fol. 125*a*-130*a*

Nota d'una nuova letera di Portoghallo che schrive d'India Alfonso d'Alborghetto chapitano del'armata di mare de're di Portoghallo la qual chontiene chome a presso, e prima la quale letera è adiritta al voce re d'India, el quale si truova in ta'luogho per la Sua Maesta.

Io arivai nelle parte di Cholchotar in India. Parti chola mia armata per lo streto d'Ormui e Idio mi dette tanta vitoria infra lli nostri inimici miracholosamente e tante vetovagle e chonfezione honorevole che tutto parve piu miracholo di Dio che di nostre forze, e non son chose dipinte chome si fanno ne panni d'Arazo ne deziendio chon simulazione chome molte volte si fanno ma piu per miracholo divino e volonta del altisimo Idio che per nesuno altro modo e cholle lance no mano e li schudi al peto, e questo fu in terra ferma chon molte gente a [125*b*] pie e a chavallo, e molte chastella e ville e citta molto forte e grandi per nostro chonbatere e forze di nostre arme abianno prese di nostri inimici, dando batagla a caschuno di nostri inimici, dando batagla a caschuno di detti luoghi, a chi tre dì e a chi sei e a cchi otto, dove mi facevo forte. Piglamo ttute le vetovagle e altre chose che stavano in detti luoghi e tute chose vive mandano a filo di spada. E chosi venni ghuadangnando tutte queste chastella, ville e forteze di rengno d'Ormuz sino che arivai alla detta gran citta ch'è molto bella e nella quale el prefato re mi stava aspetando chon 200 ghaleoni e infinita gente e artigleria e chon 150 navi armate infra lle quali era una nave de'rre di Ghanbaia di circha 1600 botte e in essa 1000 uomini da ghuerra, e simile chol'altre navi infinita gente e artiglerie. Sursi cholla mia nave apresso alla detta nave volendo tratare pace chon loro e masime prendere tanta gente della citta in arma adunata nel porto il che ci parve se Dio non ci aiutava miracholosamente perche noi non eravan bastanti a tanto grande esercito e armata chomtre quella e subito mi circhundonno cho ghaleoni. E quando viddi questo feci sarpare l'anchora della nostra nave cholli schifi armati e chomandai che andasino a surgere cholle loro navi, e anchora della mia nave feci gitare ho metere un sengno chol sengno della nave de'rre di Ghanbazi, e chosi soprastetti fino a mezo gorno per aspetare alchuna risposta d'alchune parti che andavono a torno chon mecho benche llo facesino per potersi meglo metere a ordine. E quando mi viddi chosi circhundato dalla sua armata e non venendo risposta dalla citta, brandendo le loro spade nelle loro mani chon molte rotelle, targhe e arme, sonando tronbette e tanturi, facendo molta festa chon gran grida per ispaventarmi me e li altri grandemente e questo era chon dive(r)se maniere che volendo noi parlare i' nostre navi l'uno chol altro [126*a*] non ci intendavamo per il gran romore facevano, Vedendo questo non volli piu

aspetare ne soferire suo spaventacchi ne chredere che facevano perche mi parve tenpo di piu non simulare ma piu presto venire alle mani, e tutti ci rachomandamo al Nostro Singnore Gesu Christo e allo apostolo Santo Iachopo di Ghalizia, e morire chome chavalieri. Giudichavamo la gente delle loro navi trenta mila persone.

Dipoi passato tutto questo inisco tutto quanto di sopra è detto e che non avamo altro rimedio che fare el fatto d'arme, missi mano io a chomincare, prima avendo diga avertito tutti *i chapitani delle mie navi di tutto quello avevo diterminato e tuto quello che caschuno aveva a fare ne loro entrare a scharamucare nella batagla cholla detta armata, e visto tutta la nostra gente armata e caschuno posti a luoghi sue, ordinai che lle nostre navi tirasino cholle bonbarde grosse e chosi fecono. *I primi cholpi di dete bonbarde grosse butonno in fondo duo navi chon molta gente armata e molto bene a ordine chon molte ghalanterie cholle loro spade fornite d'argento e arme molto lucente, le qual navi andonno del tutto al fondo, simile la magor parte delle genti, i'resto di loro restonno di sopra. Aqui fu la batagla tanto grande fra lle suo navi e ghaleoni cholle nostre navi che c'avevano circhundati, e duro da mezo di infino alla notte, e visto si faceva notte feci sengno alle navi e mi lascai chalare sopra alle nave de'rre di Ghanbazi, e fu la batagla tanto grande fra queste duo navi che alla fine non si poterono mantenere e lla gente erano in esse si gitorono ttuti in mare e li altri chapitani delle navi di mia chonpangnia chonbatenno tanto bene in quel gorno che caschuna desse navi disbaratonno e misono in perdizione le navi e ghaleoni cho qua s'atachono a chonbatere. E' re in persona s'apicho a chonbatere. Choichatar, ch'era re e ghovernatore di questa terra, perche i rre era un fancullo di dodici anni che lui teneva di suo mano, e quello Choichatar e re e uno ghaleais chominconno a lle navi e a ghaleoni a metelli di soto e disbaratalli, e lle mie gente [126 *b*] parte tornonno. Entrorono nelle nostre ghalee. Perche erano tante le loro gente che ssi gitavono in mare ch'era una chosa spaventosa, e chon detti nostri schifi amazorono infinita gente nel'aqua, e molti naneghonno per il peso del'arme che avevano indosso, che chon verita fu huomo de nostri che quel di amazo in mare 80 mori. E alchuna nave delle loro restorono in terra e lla gente de nostri schifi venironno dentro per forza d'arme, e gitandosi in mare aneghavano, e altri da cholpi di lance erano morti da nostri che andavano amazalli infino in mare, di modo ne schanpo pochi. El ghaleone in che era el ghovernatore detrengno chome fu presso a terra la gente si gitava fuori del ghaleone lascando molti fornimenti d'arme, spade fornite d'ariento e altre chose ricche che portano alla ghuerra. In esso era molta gente honorata. E schanponno chi Chonchaitar ghovernatore maraviglosamente e vinto che avemo questa armata seghuimo certi ghaleoni che ssi fugivano per trovare terra ferma, e piglamo da trenta dessi e amazamo molta gente, e in detti ghaleoni metemo fuocho e lascamoli andare per mare ardendo, diterminati discendere in terra e quivi ardere tutta la riviera, e metemo fuocho a piu di cento trenta navi ch'erano varate in terra e chosi le dette navi stavano nel' arzana in terra, e io tornando dove era la mia nave mandai a disarmare molte nave de mori e fecivi metere fuocho, e dispartite dalle nostre navi andavano per mare ardendo. El vento l'aiuto ritornare infra lle nostre e non potendo meglo per miglor partito le fe metere in fondo. E in questo punto quelli della citta misono una bandiera sopra a una lanca in chasa de'rre e mandomi una almadia coe una barcha grossa chon dua uomini de primi della cita. E andando io chol batello facendo tirare le bonbarde a luoghi del porto della citta, metendo in terra le gente che stava in esso, chon determinazione el medesimo gorno seghuente d'entrare nella citta [127*a*] cholle mie poche gente, che a novo chonfidandomi nella grazia d'Idio e nel'opera della nostra vitoria che nne volsi fare per nova posto non fusimo gente tanto forti per sodisfare a tale inpresa non mi volli pero schordare el gran miracholo che Dio in que'luogho a fatto, el qual fu visto per molte persone di noi altri coe che tre di dopo'l fatto d'arme venne a ghalla sopra

all'aqua ben novecento mori, la magor parte dessi pieni di frecce fitte loro a dosso e per le ghanbe e nesuna persona de nostri l'aveva tratte perche nelle nostre navi non erano frecce di nesuna sorta. E trovamo alla detta gente molti danari e spade fornite d'ariento e celate fornite d'oro e d'argento e goie, e molta gente honorata, chonti e gentili uomini. Duro questa pescheria dalli nostri batelli otto gorni, di che molte delle nostre genti ghuadangnorono asai di molte chose che trovavano a detti morti. E lasconno dieci ho docici navi per noi so n'avesimo bisongno e chosi a caschuna nave delle nostre un ghaleone.

Venuti che funno qui dua uomini a me chome di sopra vo detto mi disono ch'e'rre si voleva metere nelle mie mani e Choichatar dipoi ch'io avevo ghuadangnato la citta e ville del detto rengno d'Ormuz e ora Idio mi vuol dare la citta e che io li volli piglare piacosamente e dalli quello ch'io volessi andassi a ghovernare e'rengno per mano di chi io vollessi. La risposta ch'io li feci è lungha a rachontare. Lascola per un'altra volta, schreverro piu larghamente e che io aro piu spazio di fallo dite le chose pasate. E ora vo darvi aviso delle chose che a me pare e non so se verra a mano de S.S. Solamenti li domandai a detti x uomini de'principali dela citta e per esser tutta la gente fugita non me ne mandonno che quatro, e chon loro chomincai a tratare achordo in questo modo ch'io riceva la chonsengnazione di tutto'l detto rengno e pigli la bachetta e'l ghoverno e chosi fe e dipoi l'ebbi la rende al medesimo re e simile rende el ghoverno a Choichatar chon questo inteso che'l detto re fusse re in nome de'rre di Portoghallo nostro singnore e questo ghoverno tenessi insino a tanto eh'etrre nostro singnore l'avisassi altro modo e quello che fusse suo chontentamento per [127*b*] chonsengnare el detto rengno e ghoverno di quello ongni volta che Suo Maesta lo chomandassi e a chi per lui me lo richiedessi o che suo prochura li mostrassi e obrighai el detto re d'Ormuz che lli paghi hongn'anno qindici mila seraffi d'oro di trebuto coe in oro e argento e perle e questo a fare delle rendite de'rengno, el sopra a piu li restassi fuse per paghare le genti che ghuardano la detta citta e rengno e alora di presente chomandai che paghassi cinque mila dessi seraffi per paghare el soldo delle genti delle navi e piu che cci desino chasa per li fatori di questo serenisimo Re per li loro tratti e merchantia e lle mercha(n)tie che venisino di Portoghallo fusino franche che non paghasino d'azio alchuno salvo che di quello chonprasino in detto luogho paghasino el diritto sechondo el chostume della terra e molte altre dichiarazione e apuntamenti di molta sustanza, e chonsengnali el ghoverno. Facemo duo letere di quanto di sopra si dice, che una di dete letere è uno foglo grande di charta e adopiase chome fa uno libro e molto bene lavorato di fuori alla domaschina di rilievo molto ornato e lle letere in esse schrite sono di rilievo molto bene chonposta chontre sugelli di sotto a uso de bolle coe una de'rre l'altra del ghovernatore l'altra della chomunita coe della citta, e sono apichate chon tre pichole chatene d'oro e fecono fare una chasetta d'argento dove misono dete letere cho'l previlego del trebuto. Questa letera è schritta in arabo e una altra se ne fece schrivere in linghua persiana in un foglo di charta dipinto in azurro oltram arino e letere d'oro e si milemente in una altra chasetta d'argento e sugelata chon detti sugelli nel modo della di sopra e lla letera d'oro mandiro a'rre chon tre anbascadori chon questi qindici mila serafi del trebuto e alchune goie. Espero anchora mandalli uno navilio nel quale andianno detti anbascadori e charicho di seta e chatimole e fatone paternostri di diverse maniere e muscho e llacche e perle di diverse choste chon altre diverse chose minute.

Non do chonto a vostra singnoria in che modo la citta di Chaldazar resto a ubidienza de'rre no[128 *a*]stro singnore e deton'ci tutta la vetovagla avamo de bisongno sanza paghare nulla e mancho vi do chonto della distruzionc della cita di Choriate che ssi mantenne tre gorni chontro a di noi e abrucamola chon quante nave navevano e lle batagle que ebbi chon dotta citta e la missi a saccho e dipoi me ne andai dentro alla

detta citta ne anche vi schrivo della citta di Choar chome misi dette insieme cholla forteza dessa, la quale è tanto bene fatta e tanta forte chon tante torre chome possi esser qual si vogla altra citta in Portoghallo chon gente infinita a chavallo e a pie. Non resto nele navi artigleria grossa che diterminai di metella in terra al dare della batagla e piglala per forza d'arme, e non volsono aspetare la circhundassi e venne el ghovernatore a metersi nelle mie mani e chonsengnomi la forteza e mandai a piglare la forteza e misi vi le bandiere de're nostro singnore in cima dela forteza per mano della nostra gente e cho nostri chancelieri, e chosi ne feci fare la schritura e chose necesari, e dipoi richonsengnai la fortezza al deto ghovernatore e a suo gente perche erano gente soldata de'rre d'Ormuz. Missi di trebuto ala citta e ala gente ch'erano in esa che paghasino el soldo alli arcieri e gente di ghuerra ch'estavano nella forteza per ghuardia. Simile li chonsengnai le bandiere detre nostro singnore e proto[co]li e chontratti del'ubidienza della citta e forteza per el prefato re nostro singnore fate cholle loro solenita.

Non ischrivo a Vostra Singnoria chome chonbate la citta di Mazighato e per forza d'arme v'entramo dentro per le mura e amazamo infinite gente e poi mi feci forte dentro alla detta citta e chontro alla lor volonta vi steti dentro oto gorni tanto ch'io charichai le navi di quello che miglor mi parve nella detta cita. Simile abrucai loro quante nave avevano e toglemo loro molte bonbarde grosse e ardemo la villa a nostro piacere. E perche ttutti qesti luoghi e citta anno la chase di pietra e chalcina intonichate tanto bene quanto le nostre e molto forte non ischrivo a Vostra Singnoria della cita di Horfachem. Entravi per forza d'arme e amazamo di molta gente e mandai uno mio chugino [128 *b*] don Antonio chon cento uomini che se ghiutasino certe daquelle genti e dipoi andai alla volta di deto mio chugino chon tutti *i chapitani e cholle nostre bandiere e gente. El detto mio chugino chominco a scharamucare chon loro ch'erano molta gente a pie e a chavallo e quelli a chavallo mi sedino alchuna gente, tamen el mio chugino piglo molte donne e fanculli picholi e molta roba che pertavano chon loro e amazo e feri molte persone e molti mori e balestrieri ch'erano chon deto mio chugino amazoron loro molti chavalli e veduto questo raunai tutta la nostra gente e feci mi forte nella citta e steti vi tre dì insino a tanto charichai le navi di quelle chose che meglo mi parve e feci torre de l'aqua per le navi e andando alla volta di scilocho e levante chosta chosta dentro al mare di Persia a largho e lascai la chosta e arivai al chavo di Mande e in questa medesima note arivai sopra al isole d'Ormuz chon questi chapitani e chavalieri e gentili uomini e altre gente da bene dove facemo molto valorosamente e avemo vitoria chontro a're d'Ormuz in batagla e piglai la citta la quale qesto dì sta cholle mie bandiere e ala ubidienza de' re di Portoghallo nostro singnore e di cinque singnori. In qesto luogho feci cEoregere le nostre navi e fecile mostrare charena e trovaie tanto bene a ordine che pareva che del detto mese fusin partite di Portoghallo. Truovomi vetovagla per due anni per le navi e per due altri anni per la forteza di Chochodor. Espero di qui mandare per altri tre ani per la forteza d'Ormuz dove spero di mandare e lascarei dentro cento uomini a chavallo e quali li paghera la citta.

Da questa citta viene charovane di merchantia e trafichi del Tauris e trafichi di Choson e trafichi di tutte le citta detrengno di Persia e portano infinite drogherie e molto muscho e ruibarbero e sete di piu sorte e molte altre chose minute e alsi di diverse parte e alsi viene a detta citta trafichi d'altre citta che si chiama il Arion.

Questa citta è molto grande e di molta gente e di molte merchantie ricche e de molto fornita di tutte le chose necesarie [129*a*] e alsi di terra ferma che per essa aferano a nove migla e viene hongni gorno alla detta citta dogento o trecento barche chariche di vetovagla e del' altre barche chon che portano aqua. E de molto bene ghovernata e tuto vi si vende a peso e anno di molte frutte e chosi buone chome in

Portoghallo, uve e pesche e fiche molto buoni, noce melagrane e pere chotongne e mele di molte sorte, limoni e melarance chome nel paese nostro e di tuto questo anno grande abondanza, zucche meloni chochomeri e qual si vogla altre ragoni d'erbe minute d'orto che ssi possi nominare, e grande abondanza è alla citta di grani e gran facenda di merchatantia per tute le parte del mondo si truova in essa e anno l'aqua deschosto dua o tre migla lungho dalla cita in luogho che ssi chiama Turbai dove sono tre pozi molto grandi e chon molte aqua a anda li a vedere e chon citerne intorno alla citta e nelle quali piglonno aqua abastanza di quella que piove tamen che per un tanto gran popolo non era abastanza a quelli della citta e tutta l'aqua che quelli della citta beono è d'una isola ch'è sei migle deschosto da Ormuz che ssi chiama Chesorne e in questa isola chreano di molti animali e bestiame di dive(r)se sorte e seminano in essa spelda, horzo, miglo e saghala. È de molto grande isola. Quivi è uno palazo de'rre che vista quando va a chacca. E uno altro porto sta nella terra ferma presso a tre leghe che si chiama Nebanda donde viene tavole e aqua molto alla citta, e molti porti è in terra ferma donde viene lengne e molte altre,vetovagle e chosi sta la citta in grande abondanza e de nella citta mille cinquecento uomini a chavallo e molti altri chavalieri e asai merchatanti v'usano de l'India.

Perche schrivo questa in fretta a Vostra Singnoria per esser la nave a ongnera per dovere partire e per mia ochupazione nella forteza ch'io fo fare, metto le chose utime per la prima. Pigli Vostra Singnoria per fondamento che chomincai a (con)quistare e' rengno d'Ormuz e lla cita di Ghabarat e chonquistai tutte le chastella e ville e forteze insino a tanto arivai alla citta d'Ormuz che per grazia di Nostro Singnore Gesu Christo la chonbate per metella nelle nostre mani chome vo detto.

[129*b*] Perche l'opere del Nostro Singnore Gesu Christo e suoi miracholi non si dimentichino schrivo a Vostra Singnoria uno grande miracholo che intervenne nella detta cita di Nazichat. Mandai tre bonbardieri a taglare le cholonne della chasa della moschea ch'era una molto gran chosa cho porta molto ornatamente in cima d'arghamas e taglare che bon dette cholonne chadde la deta chasa sopra a detti bonbardieri chon molte pietre e lengnami e chalcina e ga li tenavamo tutti morti che sse vi fuse stato sei mila uomini tutti sarebeno morti alla gran ruina fece detta chasa, e miracholosamente tuti *i detti tre bonbardieri uscinno fuori di dete pietre e lengnami rovinati sanza aiuto di persona sani chome prima che tutti noi altri restamo spaventati dando tuti grazia al Nostro Singnore Gesu Christo visto tanto gran miracholo.

Dipoi schrito vi arivo in qesta citta di terra ferma trenta chavalli che venivano da Ciracche per chomandamento de'rre di Cirache a domandare 'l trebuto a questo re d'Ormuz che ga avevano inteso chome aviamo preso e ghuadangnato questo rengno. El ghovernatore della citta me lo disono e subito feci metere a ordine infinite pietre da bonbarde grosse e pasavolanti e altre artiglerie di nostre navi e infinite bocche de fuocho e fecile mostrare a detti uomini da chavallo che venivano per deto trebuto facendoli intendere che quello era el trebuto che io volevo loro dare chome chapitano detre don Manovello di Portoghalo e singnor del'India e del presente rengno d'Ormuz e che chollo aiuto d'Idio spero che fornita sia la forteza che io li feci mostrare che fo fare in Ormuz che io li andrei a trovare in suo paese e che io facevo chonto d'avelli per forza d'arme e a divozione e servigo de'rre di Portoghallo nostro singnore e chosi li feci schrivere al ghovernatore della citta d'Ormuz per mia parte e che a lli desse altra risposta e che io li ghastighirei molto bene e chon questo se ne andonno a loro chamino molto mansueti di questa terra. Sono certi che portano barete [130*a*] rosse e sono turchi di nazione t(u)tte gente da chavallo che ssi levolmo chonquistando la terra e ghuadangnonno la cita di Tauris e di Chason e molte terre per la Persia, le quali li paghano trebuto e portano intorno a quelle barete certi panni lini alla turchescha in testa come fanno *i Turchi e nel medesimo modo che anno i Turchi e aquella maniera

chonbatono. Sono uomini de buona disposizionc di chorpo e bianchi chome noi altri e dichono che non chredono in Maometto ma nella lege di Alei genero di Maometto e ano el venerdi festa e ghuardallo bene.

Traduction de l'époque. [J.A.]

2

D. MANUEL AUX AUTORITÉS D'ELVAS [201]

30 janvier (?) 1509
Arquivo da Câmara Municipal d'Elvas
Livro 2 das Próprias, f. 38-41

Juiz, vereadores, procurador, Nos el-Rey vos emviamos muito saudar. Porque sabemos quanto prazer esa çidade ha de reçeber com todo boom sobçedimento das cousas de noso serviço e muy prinçipallmente destas de que e(?) tamto serviço de Deus e noso soseguo e de que esperamos gramde eixallçamento e acreçemtamento de nosa samta fee cattollica com muito llouvor e acreçemtamentos de nosos regnos e senorios, ouvemos por beem vos fazeer saber as novas que nesta ahgora sam vindas da Imdia dos feitos que fez Afonso d'Alboquerque noso capitam moor da armada que emviamos a boca do Mar Roixo e das vitorias que Noso Senhor lhe deu contra os mouros imigos de nosa samta fee catollica na tomada da çidade d'Ormuz e de todo o reyno da dita çidade d'Ormuz de que ella he a cabeça as quaaes em soma sam as segimtes.

[Tomou (?)] e destroyo a villa de Curiate que he do dito reyno d'Ormuz e a sosteve tres dias e a queymou e quamtas naaos tinha.

Sogigou e tomou a villa de Çoar que teem fortalleza asy forte e com tamtas torres e asy feyta como pode ser hüa muito forte fortelleza destes reynos e naquella villa avia muita geente de cavallo e de pee e fica nesta fortelleza allcaide da mãao do dito Afonso d'Allboquerque em noso nome e em nosa obediençia e serviço. Conbateo e entrou por força d'armas outra villa que se chama Mazcate toda murada de muy fortes muros e lhe matou muita geente e esteve nella biij° dias ate do despojo caregar todas as nosas naaos e lhe queimou imfindas naaos e lhe [tomou muitas] bombardas e armas e queimou toda [a villa].

[38*b*] Conbateo e entrou por força d'armas a villa de Gorfa(c)ão e lhe matou muita geente e segio por terra o allcamçee a geente desta villa a qual era muita asy de cavallo como de pee e fezeram nella grande desbarato e lhe cativou muita geente e esteve nesta villa tres dias ate recolher todo o despojo da villa as mãaos.

---

[201] Le texte de cette lettre a déjà été édité, à un très petit nombre d'exemplaires, par Eugénio do Canto (Imprensa da Universidade de Coimbra, 1909). Les photographies que D. Maria Eduarda Barradas Calvo, bibliothécaire de la Biblioteca Municipal d'Elvas, a eu l'amabilité de me communiquer conduisent à corriger sensiblement le déchiffrement de l'érudit açoréen. Le mauvais état du texte (et des clichés) ne me permet cependant pas de donner une lecture partout certaine (j'indique entre crochets quelques mots lus par Eugénio do Canto et qui ne sont pas visibles sur mes photographies).

Dater le document avec exactitude exigerait une recherche particulière. Nous reviendrons ailleurs sur ce point. Le « janeiro » du texte me paraît pouvoir être corrigé en « junho », vu que les *naos da carga*, et avec elles le courrier, arrivaient de l'Inde en juin.

Todas estas villas sam prinçipaees e grandes e de muito trauto naquellas partes.

Daquy veeo sobre a çidade d'Ormuz que he a cabeça do reyno d'Ormuz onde o rey estava agardando com as novas destes feitos e vitorias que Noso Senhor lhe tinha dadas nos allugueres (*sic*) e terras atras que sam todas do reyno da dita çidade d'Ormuz e tinha este rey dozemtos galleõees armados de muita geente e artelharya e cem L^{ta} naaos armadas antre as quaees estava hüa naao del-rey de Canbaya de $biij^{c}$ tonees com mill homees de pelleja e asy todallas outras com muita geente e artelharya e averia na jente do mar e da terra para pellejar com ho dito Afonso d'Allboquerque de trimta mill homëens pera çima com muytas armas, anafiis, atabaques e tronbetas que segundo os nosos afyrmam era cousa de muy gramde espamto as gritas delles que asy com ellas se nom ouviam os homeens nas nosas naaos.

Pellejou o dito Afonso d'Alboquerque com elles e com artelharya nos primeyros gollpes da batalha meteo muitas das suas naaos no fumdo nas quaees naaos avia muita geente d'armas muito luzida de muytos traçados garneçidos de prata e muitas armas lluzentes. Foy aquy a pelleja tam forte das suas naaos com as nosas e com os galleõees que de tudo tinha cercadas as nosas naaos que durou a pelleja desde antes de gamtar ate ho soll posto e finallmente [39*a*] foy desbaratada toda a frota dos mouros e muita imfimda geente delles asy com armas e as mãaos com que se afogaram no maar. Era em pessoa nesta batalha hum rey e governador da terra chamado Cojeatar o quall governa ho reyno por o rey naturall que he moço de xij anos e escapou este governador e foy a mortandade dos mouros imfynda porque depois da frota sua desbaratada com os batees das nosas naaos andava a nosa geente matando os que andavam pollo mar que se llançavam dos navios e homem dos nosos ouve hy que matou por sua mãao naquele dia Lxxx mouros.

Tomaram da frota dos mouros xxx^{ta} galleõees porque os outros todos queimaram e meteram no fundo. Queimaram pasante de C^{to} xxx naaos gramdes que estavam varadas em terra afora outras muitas das do maar a que poseram o foguo e as leixaram hir polo mar onde as ho vento querya llevar.

E feito ho desbarato do maar salltou a nosa geente em terra e lhe queimou todo [202] ho arraballde da çidade.

Fazendo-se estas cousas se poz na çidade hüa bandeira nas casas del-rey e vieram dous homeens honrados da çidade ao dito Afonso d'Allboquerque noso capitam a dizer-lhe que asy el-rey e o dito Cojeatar seu governador se queriam meter em suas mãaos e pedindo-lhe que pois todas as çidades, villas e llugares do reyno d'Ormuz tinha ganhadas e Deus lhe dera a çidade principall do dito reyno que se [quizese ver-se] [39*b*] com elles. E antes que outro concerto com elles fizesem lhe enviaram quatro homeens prinçipaees da çidade e finallmente recebeo o dito Afonso d'Allboquerque noso capitam do rey e governador emtrega de todo o reyno e de toda a çidade d'Ormuz e tomou a pose della e entregou a governança ao mesmoo governador e ao rey, o quall fose rey em noso nome e tevessem a governança do reyno ate em quanto nos ho houveseemos por beem.

E lhe pos trebuto de $\overline{xb}$ serafiis d'ouro, que cada hum vall hum cruzado, em ouro, prata e alljofar das rendas do reyno e que todo o mais das ditas rendas do regno ficase pera a despesa da garda e defençam da çidade e regno.

Mais lhe pagaram llogo cinquo mil serafiis pera pagamento do solldo da nosa geente.

Fez com elles asento do modo em que ho ouve por noso serviço o quall se espreveo com a entrega do reyno e pose que delle tomou por nos em hüa folha d'ouro tamanha como hüa grande folha de papell a quall se çara como llivro muito beem llavrada com

---

202 Texte : *por todo*, *por* étant raturé.

suas brochas, as letras com buryll, e com tres sellos pemdemtes pera cadeas d'ouro, saber: huüm del-rey, outro do governador, outro da mesma çidade d'Ormuz. E esta ccarta he metida em hüa caixa de prata. A letra desta he arabia, e outra tal se fez em lingoajem persica e as letras d'ouro e os pontos d'azull, metida em hüa caixa de prata, asellada dos ditos tres sellos por tall que por anbas estas lyngoageens fose mais notoryo.

[Logo que........... Ormuz] o dito Afonso d'Alboquerque [se] [40*a*] apoderou da dita çidade e de todo ho reyno d'Ormuz como dito he e fez fortelleza forte e segura e com esperança doutras muuytas vitorias que Noso Senhor lhe dara em outras cousas que esperava entender as quaees em sua ccarta apomta.

Do desbarato desta çidade d'Ormuz sayram dhy a tres dias a çima d'agoa bem novecentos mouros, muitos delles com muitas frechas metidas em sy pollo corpo e pellas pernas e por muitos lugares dos corpos, que pareçeo cousa millagrosa por a nosa geente nam pellegar com frechas, e nestes mortos foy achado grande despojo de dinheiro e agomias e traçados garneçidos d'ouro e prata e joias de geente honrada.

Na villa de Mazcate mandou o dito Afonso d'Alboquerque deribar a mezquita dos mouros; da quall diz que era ho edificio tamanho que cayndo sobre mill homeens os podera todos matar. Ficaram debaixo della tres bombardeiros, os quaees prouve Noso Senhor qua sairam vivos e sãaos e sem feryda e sem serem desa[car]vados e diz que senpre estiveram em pee debaixo da mezquita conn a quall cousa todos deram muitos louvores a Noso Senhor por ser millagre evidemte.

Esta çidade d'Ormuz era trebutarea ao Sofy que diz que de pouco a ca teem tomada toda a Persia e teem agora guera com ho Turquo, e segumdo se afirma tem dados allguuns grandes desbaratos a suas geemtes e ganhado allgüa parte de seus senhorios. E que neste tenpo da tomada da çidade d'Ormuz vieram trimta em cavalgaduras da çidade de Cirache que he na Persia, a quall o dito Sofy tem tomada, pedir as parias que eram obrigados pagar ao dito Sofy [40*b*] e se tornaram sem as levarem e somente levaram as novas do que viram da vitorya que Noso Senhor tinha dada ao noso capitam o quall lhe mostrou as artelharias e todo outro aparelho de guera que tinha, dizendo-lhe que as terras onde nosas gentes estavam nom davam outras paryas senom aquellas que lhe mandou mostrar.

Esta çidade he muuy rica e de gramde povoo e de grandes trautos de mercadarias e abondada de muytas mercadarias e he tam llomge da tera firme como de Ribatejo a Llixboa, e vem da terra firme a ella com mantimentos e cousas neçesareas cada dia pasante de iij^{c} teradas, que sam navios grandes. Ha nella todas as frutas de nosos reynos, e ortalliças, pam e vinho e todo o de ca e em grande abastança.

E porque em todas estas cousas reçebeemos de Noso Senhor tamta merçee e a nosos reynos se segue tam grande llouvor e fama e cada dia esperamos que mais nellas mesmas nos dee seu favor e ajuda vos encomendamos e mandamos que nesa villa façaees hüa procisam sollene ajuntando-vos com ha clerizia della, e nos esprevemos ao bispo que asy ho mande fazer como em semelhantes casos se custuma e o mais devotamente que ser posa se dem graças e llouvores a Noso Senhor por tam grandes merçees e beneficios como nestas cousas nos faz e a nosos regnos pidindo-lhe que, pois as cousas destas partes em nosas mãaos lhe prouve poeer, as favoreça, conserve e ajude por tall que dellas se siga tamto llouvor e acreçentamento da religiam christã e de sua santa ffe catolleica como nos desejamos. [Sprita] em o Llavradio a xxx dias de janeiro de 1509. Rey

Adresse: [Por el Rey — Ao Juiz vereador e procurador da sua villa d'Elvas.]

Copie de l'époque.

3

DIOGO FERNANDES DE BEJA À D.MANUEL

1er décembre [1514]
TdT, Frag.4-1-1[203]

Senhor — [pela a]rmada em que foy João de Sousa dey cõta [a Vos'A]lteza meudamēte de como ficavã ordena[da]s as cousas de Dyo e o fumdamento que o capitã mor fazia de me mãdar cõ nãos e dinheiro pora se fazer a fortaleza. E depois senhor de partida (a) armada fazemdo me eu prestes pera yr vyeram cartas de Cãbaya dizemdo que elRey prometera bacar ao capitã mor e nã fortaleza/ e que bacar he casa forte sem bombardeiras e sem torres/ . Desfez se emtam a minha yda a Dyo e ordenou o capitam mor de me mãdar a Cãmbaya falar a elRey sobre [yso co]mo sobre o asento das pazes pera *que* [*elRey*] esprevya que lhe mãdase tall pesoa [*pera*] *que* [*as*] podese fazer e levase seu poder ymteiramente pera yso/.

Party, Senhor, emtã cõ duas naaos em que levey muytos c[ri]ados de Vos'Alteza como la vera per o roll que o capitã mor mãda/ todos, Senhor, vestidos d[e s]eda e espadas douradas e de todo o all muito [be]m atabyados/ (1*v*)

Chegey, Senhor, ao prymeiro lugar de Cãbaya que se chama Çurate omde fuy muyto bem rrecebido do senhor delle e asy doutros capitães delRey que hahy estavã por que ja elRey tynha recado que eu hya e escreveo logo que me fose dado todo o neçesaryo e asy cavallos pera o camjnho/ . Domde, Senhor, party logo. Eramos xxxb de cavalo cõ as trombet[a]s afora nosos omēs de pee e vymte c[*arr*]*etas* que nos levavam noso fato t[*odas*] cubertas cõ huũs panos pymtad[os c]omo reposteiros e maes huũ capitã dahy de Çurate que me foy dado pera cõpanhya do camjnho que levava seis de cavallo e trymta pyães/ .

Desta maneira, Senhor, party camjnho de Chanpanel que he huũa muyto grãde cidade, a maes forte que ha no reyno/ . Sera xxb ate xxx legoas domde desenb[a]rqey/ . Nesta cidade, Senhor, nam estava ent[am elRe]y mes cõprya me chegar a ela [*pera f*]a[*la*]*r* cõ Mjlycopy, huũ dos governadores p*rinçip*a*es* que elRey tē e o mor ryqo de todo o reyno/. Este nã he mouro mes gemtyo a que elRey cometeo o despaçho destas cousas por ser o prymeiro que njso falou/ .

Chegamdo, Senhor, a Chanpan[e]l me mãdou reçeber por muita gemte de cava[lo] cõ muitos tãgeres (2r) e nos mãdou outros cavalos mjlhores pera todos e fomos muito bem apousentados/ . Logo ao outro dia lhe fuy fallar e pasey cõ ele muitas cousas meudamente sobre a dada da fortaleza em Dio/, estranhando lhe muito vyerē cõ a novaçã que bacar querya dezer casa forte e nã fortaleza e asy outras muytas cousas

---

[203] [Quelques mois après la parution de *Mare Luso-Indicum* (1971), Ronald Bishop Smith publia de nouveau ce même document dans sa petite étude, déjà citée, *Diogo Fernandes de Beja and Balthasar Pessoa, Portuguese Ambassadors to Cambay and Persia in the first Age of the Portuguese Discoveries, being the Portuguese Text of two Letters of the Collection of the National Archives of Portugal called «Fragmentos»*, édition de l'auteur, Bethesda, Maryland, 1971. Sa lecture étant moins lacunaire que celle de J. Aubin, celui-ci nota sur son exemplaire personnel « à corriger d'après Bishop Smith », mais ne fit les corrections que sur les deux premières pages. Nous préférons, donc, donner la lecture de Bishop Smith, transcrite de l'opuscule cité, en y introduisant, cependant, la ponctuation et l'emploi des majuscules d'après la lecture de J. Aubin. (Luís Filipe Thomaz).]

que Vos'Alteza vera per huũ lyuvro que se fez pelo [espri]vã de todo o que se la pasou muito meuda[mente] camto estyve ẽ Cãbaya e por yso [nã es]prevo a Vos'Alteza senã as forças/; o [qual le]va Gemes Teixeira que la vay/, que comjgo [mandou] o capitã mor pera ver como se tudo [*passava*] que tambem he pessoa que o sabera bẽ dezer [*a Vos'Alteza*]

[*E asy,*] Senhor, party de Champanel muito bem cõ[panhado] pera omde elRey estava por ser este Mj[lycopy] grande serujdor de Vos'Alteza e a[*migo do*] capitam mor e muyto desejoso de [*o muy*]to a[*jud*]ar/, por tẽ muitas naãos e muito grande [trato] no mar e tãbẽ por ser grade cõp[etidor] de Mjlycaiaz/; por onde maes d*i*[*s*]eja *d*[*ess*]a fortaleza fazer ẽ Dyo daquy, Senhor, mãdou outro capitã seu que fose comjgo [c]õ dez de cavalo e outros xxx pyães frec[he]iros tudo jsto senhor era neçessario por o r[e]y[n]o todo amdar revolto a este tempo emg[erra] cõ os Rresbutos, que he gẽte que foy do *m*[e]*smo* reyno e estã todos recolhidos (2*v*) a sera e toda a senhoreã que cimge todo o Reyno e lhe dam muita apresã por que he boõa gemte de gerra e por yso, Senhor, nã erã os camjnhos seguros/.

Daquy, Senhor, de Chanpanel aomde elRey estava que he hũa çidade a mor de todo o reyno que se chama Amodoval avera xxx legoa[s]. Nã dou cõta a Vos'Alteza de cãtas vilas e castelos neste camjnho achey nẽ [*como*] a terra a gemte qejamda he por que [Ge]mez Teixeira o dira a Vos'Alteza se[nam] que he o maes povorado reyno de ....pode dezer a gemte he muito t............que nã podẽ ter armas que lho.............*su*a ley e por este respeito he...........senhor da terra como [204] he que a log..............cõ dez doze pyães ẽ cada l*u*[*gar*].............todo he tam chão coma o ....e de muyta agoa e muitas criaç[ões de gado] semẽteiras de trigo e........... s *e a*.................nũca vy reyno *t*..............a.....do pera se cõqystar cõ pouqa [for]ça/.

Torno, Senhor, a partida de Cham[pa]nel pera Amodoval omde elRey estava em que posemos oyto dias no camjnho/. *Por* que, Senhor, neste tempo Mjlycopy estava muito m[*al*] cõ elRey e muito de qebra seu credito por [*um*] mouto omrrado que mãdou matar, de maneira que o (3*r*) nã qeria ver elRey senã que se tornase mouro tamto o apertava/. E per este respeito fuy eu ẽderemçado per elle a outro governador delRey que se chama Codamacã/, grãde senhor e grande pryvado e muito amjgo de Mjlycopy/. Chegando nos a çidade este nos madou muyta gemte de cavalo e de pee e muitos tãgeres seus pera ẽtrada da çidade e me a[pre]semtou das portas adentro cosygo por [que] doutra maneira na fora nã poderamos vyver [por que] a gemte era sobre nos a nos ver por que [a ci]dade como digo he a mor de maes [*todas*] que ha no reyno/.

[Ao outro] dia pella menhã fuy ver elRey [cõ muita] gemte de cavalo e de pee comjgo............*m* paje delRey, omẽ prynçipal, [me le]vou ao paço e pasando muitas portas [chegey a] huũ pateo muito gãde todo la[*jeado onde*] elRey estava defromte e arredor [estava] muita gẽte omrrada todos omẽs............d........alos por que diz que aly............*ere*........outros omẽs ele estava [deitado] ẽ ca[*tl*]e ẽcostado donde podya [*avistar*] o pateo/. Aly, Senhor, ẽtramos todos [*reverencia*]mos a nosa vsamça e ẽtã eu [e Gemes] Teixeira e a lymgoa e o esprivã [levan]tamos por seu mãdado e che[gamos a]omde ele estava omde lhe [dei ẽco]mẽdas do capitã mor e hũa [*dadiva*]. (3*v*)

A prymeira cousa que me perguntou foy por Vosa Alteza e pola senhora Raynha e cãntos filhos tynheis e de que ydade era Vosa Alteza/. Dise lhe que seres omẽ de Rb anos e que tynheis biijº filhos/. Espãtou se serẽ de hũa soo molher e asy me preguntou cõ aue reis tynha Vosa Alteza gerra e cã longe estavã [as] terras do Soldã de Purtugall

---

[204] *como*, [J.A.]

e [canta] gemte de cavalo terya Vos'Alteza [e a]sy camto avya de Purtugal a Jm[dia e] camto tempo se punha no camjn[ho e a]sy outras cousas muytas com[o omẽ bem] avysado/. A que lhe eu respomd[y o melhor] que pude e que folgando Vosa [Alteza de] sua amjzade e de fazer seu..................e nobreçer seus portos do mar [*e terra mã*]dava lla o voso capitã mor [pesoa a] falar cõ ele muitas cousas de [qual resposta] folgou muito [205] e d...............t..............aqele seu governa[dor]............ por que a ele nã se d..............ada............he nẽ recebe ẽbaxadores..................senã de çima de hũa tan..............os ve e por yso ouuerã por.............deçer abaxo e falar com*j*............... Nos na verdade, Senhor, hyam..................omẽs que lhe mereçiam................. (4*r*) depois senhor de falar cõ o governador todalas cousas que me o capitã mor mãdava sobre a fortaleza em Dyo e ele dezẽdo que nã prometera elRey senã bacar que era hũa casa forte/.

Falou emtã a elRey o qual lhe dise que era verdade que ele mãdara dezer ao capitã mor que lhe daria bacar ẽ Dyo e que bacar nã era [forta]leza como o capitã mor cuydara/, mes [*sim*] casa forte sem bombardeiras e sẽ torres ; [e que] se asy qerya que lhe darya ou [entam] pera fortaleza em Çurate õde [eu dese]mbarqey ou ẽ outro lugar que [se chama] Dũbaz que esta sobre a barra de Çu[rate/. N]ã lhe qujs dar orelhas a yso de[*zendo*] que se Vos'Alteza qujsese fazer for[talezas] que todolos reis averyã e boõa [võtade] de volas dar ẽ sua terra/, mes [nam que]rya Vosa Alteza senã ẽ lugar [*seguro*] e omd[e] as nosas nãos podesem [invernar] e [desemba]rcar as mercadorias [seguramente]. A*sy* [lhe] dey outras rrezões que faziã.................

[*Ele foy*] emtã ao paço a falar a elRey [sobre yso] o quall lhe dise que por ele desejar [muito a amj]zade de Vos'Alteza e por tã lõge [*o irẽ vi*]sytar que ele era muito contẽte [dar forta]leza ẽ b lugares ẽ quall (4*v*) deles o capitã mor qujsese escolher de mãdar fazer a fortaleza saber ẽ Baruagẽ que he hũa vila grãde ou ẽ Curate ou em Dũbaz ou ẽ Demaã ou ẽ Maym ou casa forte em Dyo e que nã curase de maes e que este despacho levase logo ao capitã mor/. Dey lhe cõtudo estas rrezões por que naqeles lugares se nã podj*a* açeitar/.

Saber que em nenhuũ deles nã pody[am in]vernar nosas naãos e que a barra d[e Çurate] e Baruagẽ, que erã os prinçipães l[ugares], nã podyam as naãos descare[gar me]nos de duas legoas por as bara[s serem] ro*ins* omde se perdya muita merca[doria]. E que maes gasto fariã na [carga] e descarga das mercadarias.............dar de proveyto/, e que alẽ d[isso *nã* po]dyam ser bem tratadas por se*r*...........*t*am lomge e que [*por*] *este* [*fumdamento*] se pedya a fortaleza [*em Dy*]o [*e nam em*] outros lugares/. E............*a el*.............destar maes gemte que a que [neçesa]rya pera o meneo das mer[cadorias] as quaes avyam de ser muitas............por que qerya Vos'Alteza que.....................vyesẽ ahy e asy todala[s].................saber cobre, azouge, verme[lham]..............(5*r*) e asy outras muitas das quaes se ẽrreqeçerya todo Cambaya/, e que tamta rriqeza se ahy avya de trazer/, como qerya elRey que estevese ẽ huũa casa a desposysã de tãtos estrãgeyros quãtos ahy avya, que pasavã de sete oyto mjll mouros ?/ Os quaes por roubarem as mercadoryas os matariã como fezerã ẽ Calqu, ẽ Coulam, em Malaca, [o que] nã fora se teverã fortaleza omde [se] recolherã ate lhe a justica do senhor da [terra] acodyra/. E que por estas cousas [e outr]as Vos'Alteza tynha mãdado ao capi[tam m]or que nehũa mercadorya nẽ os [*feitores*] que cõ ela estevesẽ nã se posese [senã e]m muyto boõa fortaleza/, e que...............mjlhor pera as pazes serẽ maes...........e verdadeiras/.

---

[205] Suit, raturé : *e mã*.

[*Todas esta*]s rrezões e outras meudamente lhe dey [*as quaes*] por serem tã justas nã ouue............der [se]nã que trouxese aqele..................de b...........o capitã mor dos lugares...............a........[for]taleza que era o mor..............tã grãde Rey dar..................terra cinqo lugares pera forta[leza. *Fez*] se asy, Senhor, ẽtã o despacho...............huũ treçado ryqo ao capitã [mor que o] mãda a Vos'Alteza e asy muitos...............ados de seda e prinçipalmente [hũa gand]ara que la leva Francisco Pereira (5*v*) que ve de muito lomge e sã muito prezadas por serẽ tam mustruosas/, e que esa mãdava a Vos'Alteza e outra mãdara a Xeqe Ysmael/. Party me, Senhor, ẽtã o outro dia cõ este despacho camjnho de Çurate onde desembarcara/.

Honde, Senhor, chegey e por o tempo ser ja forte nã [206] pude all fazer senã ẽvernar ahy omde, Senhor, gastey pasamte de *mj*[*l*] cruzados meus [207] com a gẽte que [*levava*] por nã mostrar myngoa aos m[*ouros*] em lho pedyr ẽprestado/, por que [o capitã] mor cuydou que podese tornar a [Goa] amte do ynverno/, e por yso me n[ã deu] despesa neçesarya/. E o que da qu.............ystjmou o capitã mor ẽ to..............estãdo amtre mouros cõ *a*...............los, nũca me matarã ne*m*...............nẽ feryã nẽ espã-carã.........-se espantavã do noso............*y*...............

Daquy, Senhor, esprevy muita.....................damdo lhe comta...................as quaes eu sabya que ele nã [*podia dei*]xar de as saber per seus amjg[os].............corte/. E asy, Senhor, dezẽdo lhe....................a rrezã por que se este feito *n*.................mão de Mjlycopy e nã....................(6r) por que elRey o qujsera asy e ẽderẽçara estas cousas por outra parte/, e que por yso nã podera all fazer o capitã mor. Senpre me respondeo cõprymentos que eu mostrey ao capitã mor.

E pasamdo o ymverno nã tẽdo eu ẽbarcaça por que madey tornar as naãos por nã fazerẽ tamta despesa ma mãdou ofereçer e [eu] *l*ha açeitey por que he voso serujço tra[zel]os ẽ conpyticã a ele e a Mjlycopy [por] que amdam a qẽ no mjlhor fara/. [E por] que, Senhor, cõprya vyr me çedo por...............s respeitos dar comta do que fezera [nã p]ude esperar por sua ẽbarcaçã......................*y* naos ẽ que me vim/. E dahy............*dias* chegarã iiij° atalayas...............por mjm cõ toldos de seda e [muytas] bandeiras e artelharia/. E cãdo..............*a*charã vyerã ate Goa ẽ mjnha.............[o]md[e] foram bem recebidas do [*capitã mor que*] *f*ez muita omrra ao capitã................

..........[Senhor,] pareçeo [be]m ao capitã mor que...........m podera yr a Dyo que por este [motivo e]screvesse eu a Mjlycaiaz lar[gamente desc]obryndo lhe tudo o que me Vosa [Alteza e]screveo que lhe disese de mjm a ....(6v) E que fazẽdo se a fortaleza ele avya de ter a justiça da sua gẽte sẽ nyngem bulyr cõ ela/, e o capitã da fortaleza da sua/, e que cãdo quer que alguũ omẽ fezese erro avya de ser ẽtrege a qẽ pertẽçese/, e asy que na fortaleza nã estariã maes que te satẽta ou oytẽta omẽs pera m[eneo] das mercadoryas/. Jsto, Senhor, por que [lhe] forã meter ẽ cabeça que estãdo [ahy] vosa fortaleza a justiça de to[dos a]vya de ser do capitã/, e que av[yam] destar iiij^c^ omẽs, e por ysto, Senhor, [anda] alvoroçado em alguũa maneira..........Senhor, lhe tenho agora la espri[to isto] craradamente e [208] que sabẽdo............quãto seu amjgo eu era.................que ahy estevese outro capi[*tã*].............eu por lhe sẽpre...........av...............que agora avya Vosa...... ....voso seruidor er.............d*i*..............obras cõ as p...............as.............quã velho era e qu[e] tynh.................gramdes cõpetydores na..................ele era omẽ e avya de...............olhase o emparo que seus ....em Vosa Alteza

---

[206] Suit, raturé, *pr* (?).

[207] Suit, raturé, *por*.

[208] Suit, raturé, *que* (?).

pera............(7r) per voso respeito..........*y* de Cambaya dar o que ele tem e que cuyde bem nestas cousas todas por que sua detreminacã se ha descrever a Vos'Alteza largamẽte/. E asy, Senhor, lho escreveo o capitã mor, e estas cartas cõ outras a elRey leuou hũ criado de Vos'Alteza que se chama Duarte Vaz, filho do thesoureiro [de] vosa capela/, por que sabe bẽ falar. [Ca]da dia sespera que venha pera se [mã]dar a resposta per estas naãos a [Vos'A]lteza/.

...........estas cousas, Senhor, ficã asy desta [maneira. Nã] aperta o capitã mor maes ne[las] por que esta de camjnho pera o Estreito............leixar nas costas qerela............trazer nos ha Noso Senhor cõ muita.................e eles farã quamto lhe rre................por........[C]ambaya nã tẽ maes.......................gaçã d'Adem/, nẽ o....................bem que Cãbaya.............que ça*ra*.........l..........esta porta...........s *quan*...........desejaes e pera...........outro ẽcovynyẽte se.............. pouqos que he grãde perygo............tãtas vezes voso estado............*te* de que ajam os ymygos............a/. (7*v*)

Armada que agora leva [o capitã] mor sam xiiij nãos, tres gales duas delas reaes, sete caravelas, hũa taforea/. E a mjnha võtade, Senhor, mjlhor aj reç*ebidos* hymos de que sermos a outra vez/, mas nã seremos tãta gemte mas cõ a booa qerela que Vos'Alteza tẽ nos ajudara Noso Senhor Veijo as re[aes] mãos *a* Vos'Alteza a que peço..........lembre que *ha*..........ij annos que qua semdo casado de x dias quã[do pera] qua parti sem maes ver mj[nha] molher e aja por bem de.................yr por que alẽ de tudo.................gardada de que me fyco.............demtro me rrenova cad[a]..................nho de maneira que ja *c*.....ẽ...............e asy, Senhor, vos vo....................estymãdo may...........................[mj]nha vida................. ao prymeiro *dia*............*d*..........*dez*[embro]...........

4

MALIK AYÂZ À D. GOTERRE DE MONROY

[Diu, automne 1516]
CVR 136

Carta para Dom Guoterre capytam de Guoa
He de Mylyquiaz senhor de Dyo

Emcomemdo-me, Senhor, em Vosa merçe e lhe faço saber que hũa nao de Nacoda Yçofe veo d'Adem em que trouxe novas que sam dezanove vellas as dos Rumez — saber : — dezoyto gales e hũą nao gramde. E vyeram [a] Adem e lhe derrybaram açerqua algũa parte della em que moreram alguns dos Rumez de maneira que se defemderam os da çydade e os nam poderam emtrar, e dahy tornaram pera hũa çydade que se chama Zabyt e estam de pose della e tem nela posto çymquo mill Rumez. Em a quoall çydade nam tem porto pera poderem varar naos nem gales porque ha cydade esta hũa gornada pola terra fyrme demtro, e fezeram hũa forteleza na ylha de Camaram porque se pode varar as suas gales no porto, o quall a hy nova que o capytam-moor delles que se chama Rayz Salmom vay pera Yndya dezendo que vay em romarya [209] a Meca. Esta nova me deu Nacoda Yçofe que de la veo e asy me dyse que

[209] Rayé : *pera*

o rey de Messera mandou dezer a Rayz Salmom que nam vyesse pera aguora a Ymdya dezendo que eu sam vosso amiguo, e mays que as suas vellas eram poucas. E asy ha y nova que o Gram Turco e o rey de Messera que tem guerra ambos e que o Gram Turco vem sobre o rey de Messera e que ho rey de Messera manda fazer sua gemte prestes em Alabo, e o Gram Turco mandou quinhemtas velas em Alexamdrya, e esta nova me deu Nacoda Yçofe.

Item. Quoamdo as vosas naos vyeram d'Aramuz eu era ydo em Beyteyageta porque tynha lla guerra com huns capitames gemtyos, o quoall lhes matey muita gemte e asy catyvey molheres e filhos, e por nam estar em Dyo vos nam mandey algũas cousas que quisera mandar. Espreve ysto ao senhor capytam-moor que camdo for pera Adem que nam faça guera (a) Adem, que sera milhor se fazer paz com Adem porque elles quereram paz porque tem guera cos Rumez, e ysto me pareçe que hera milhor. Despachay-me em brebe (*sic*) esas atalayas que la mando e espreve-me novas de vos. Vede sse mandaes qua algũa cousa, fa-lo-ey com boa vontade.

Traduction de l'époque

5

D. GOTERRE DE MONROY À D. MANUEL

Goa, 2 décembre 1516
CC. I-20-132

Senhor,

Temdo ja escryto a Vosa Alteza me chegou hum mesageyro de Melyquiaz de Dyo com duas fustas em sua companhya pollo quoall me mandava ver e a nova que tynha dos Rumez, o que nam fez todo este tempo, porque pareçe mays çerta. Foram de mim bem reçebydos e agasalhados abastadamemte. Despoys de lhe dar agardeçymentos da visytaçam e cuidado de mas mandar lhes dysse que bem sertos estavamos na Ymdya de nam pasarom nella, e que sua vymda a Camaram nam fora senam pera amdarem roubamdo a fraca gente e ver se podyam cobrar o gasto que tynham feito na sua pequena armada. E quoamto [a] amizade del-rey d'Adem que m'elle dezya e paz com Vosa Alteza que a dessejava, dysse que tomara bom conselho que ho Guovernador estava muito poderoso, e que se ha requeresse el-rey d'Adem e semdo vasalo de Vosa Alteza que poderya ser dar-lha. E por este teor lhe respomdy, avemdo a elle por çerto servidor e vasalo de Vosa Alteza, e que portamto elle pomdo a mão nisso se farya milhor.

Item. Soube que vynha Amgnoscam nestes dyas que he hum capytam do Sabayo primçypall pera estas terras d'Amtrugo que elle tem e parte com Benestarym. Detyve o mesageyro de Melyquyaz por saberem delle hou achar quem ca vyesse e asy o foy. Mamdou loguo como chegou fazer-mo saber com seus ofereçymentos. Tyve maneira como o Damgoscam soube por huum mouro ao que vyera o de Melyquiaz e as novas, as quoaes nam dyguo nesta a Vosa Alteza porque lh'envyo ho trelado da carta que me de Melyquiaz veo. E despoys deles ydos chegou hũa terrada d'Ormuz com cavalos sesta-feirra que foram vymta sete de novembro, a quoall vynha com asaz temor — veo por dous Portugesses que hahy vynham que nella tynham parte — e ysto pola nova que lla avia dos Rumez serem pasados a Ymdya e porque nam vynham est'ano mercadores a Ormuz com cavalos. E asy mo escreveo Pero d'Albuquerque, e que a tyvera muitos dyas e que a partyda desta nao lhe chegaram cartas per duas ou tres partes. E todos

comçertaram e sam quo(mo) as de Melyquyaz em quoamto a guerra d'Adem e quererem-na emtrar, e asy tomaram hũa çydade del-rey d'Adem que chamam Zabyt e mataram muita gemte e esta nela Mirao Açem que vem por capytam pera sayr em terra e Rayz Çalmom que he capytam-do-mar tomou todalas naos que achou no porto d'Adem e as levou pera Camaram omde tem na forteleza. E nam comsertam em quoamto dyzem [210] e dyz qu'el-rey d'Adem yha sobre Mirao Açem qu'esta em Zabyt. Prazera a Noso Sennhor que quo[m] esta yda do Guovernador e emtrada do Estreito sera tudo acabado a serviço de Deus e de Vosa Alteza.

Item. Veo m'a mam huum pano daquelles em que o Xequesmaell faz seu çall, e porque nisto servia me pareçeo bem ser de Vosa Alteza e servir de mamdyll. Porque sse qua nam vyo outro o emvyo. De Guoa aos dous de dezembro de 1516.

[211] Feytura de Vosa Alteza — Dom Goterre

Adresse : A el-Rey noso senhor

Apostilles: De Dom Goterre / de ij° dia de dezembro 1516
Outra tal
Lançada

Original

6

D. GOTERRE DE MONROY À LOPO SOARES

[Goa], 3 janvier 1517
CC. I-21-2

Senhor,

Oje sabado chegou huum omem de Dyo o quoall me dyse por çerto que ho asombramemto quo lla tem de Vosa Senhorya lhe nam podya dezer camanho hera, e que ho soubera duns Portuguezes que hy estam deses bemavymturados que la andam e asy na outra gemte o vyam mui craro, que ho nam podyam emcobryr alguns mercadores que hy estavam de fora : amdavam muito depresa pera se despachar e os da terra s'yam pera outros lugares mays no çertam, e que ha na çydade muy pouca gemte. Milyqueyaz nam esta hy e dyz este qu'eles mesmos dyzem que nam ha de vyr hy tan asynha por que se tomarem Dyo que ho nam achem demtro. Bem me pareçe que nam [212] sera ysto em groso como elle dyz. Como foy sabedor que hy estavam Portugezes e mercadorya d'el-Rey com que foy Jam Paez mandou logo recado que hos despachasem compramdo-lha loguo, que ha repartysem polos mercadores polo preso da terra e s'allgua fycase que ha pagasen loguo e ha tomasem pera elle.

---

[210] Sur le document : *dyz-se*, le *d* a été returé et le *z* corrigé en *zé*.

[211] Autographe.

[212] texte : *mam*.

Item. A nova que tynham dos Rumez hera estarem em Camaram e com menos gemie do que hy chegaram, e que ha neles outros desmamchos. Nam sey se dyzem ysto por cu(i)dar que falam a vomtade ou por lhe pareçer que tem çerto o desbarato quo a yda de Vosa Senhorya, Deus queremdo, a quall eu creo que heles nam esperaram aymda que mays posantes estevesem.

Item. Tambem me dyse que se falava mui chamamente mercadores d'Adem que hy estavam dezegarem em grande maneira a yda de Vosa Senhorya e sua amizade e comçerto e como lla fose que el-rey d'Adem ho avia de sayr reçeber. Prazera a Noso Senhor qu'estes feitos e outros mayores s'offereçerem que Vosa Senhorya fara; estavam guardados pera elle. Beygo as mãos de Vosa Senhorya. Feita aos tres de janeiro de 1517.

[213] A serviço de Vosa Senhoria Dom Goterre

Adresse : Ao manifyco senhor senhor Lopo Soayrez capytam-moor e governador das Imdyas

Apostilles: De Dom Goterre pera o capitam-mor
De Dom Goterre pera Lopo Soarez
Lançada
Escusada

Original

[213] Autographe.

7
ALBUQUERQUE ET LES NÉGOCIATIONS DE CAMBAYE *

Associé aux conquêtes d'Ormuz, de Goa et de Malacca, le nom d'Afonso de Albuquerque ne l'est point à celui de Diu. On peut s'en étonner quand on sait la place que le grand port du Gujarat, symbole de l'affrontement entre la Chrétienté et l'Islam, tint durant la première moitié du XVe siècle, dans les projets des rois de Portugal et dans les soucis de leurs représentants en Inde.

L'objectif était proche des bases portugaises, et Albuquerque, qui se lance dans des expéditions autrement risquées, le jugeait facile à frapper. Il écrivait au roi D. Manuel : « Le Cambaye a très peu de littoral sur la mer de l'Inde : de Mangalor et Somnat à Mahim, cela fait très peu de ports et très court chemin. Les lui détruire et s'en emparer n'est rien à faire » [1]. Et encore : « Si Votre Altesse décide de mettre la main sur le continent, le royaume de Cambaye est le premier où vous devez commencer, car c'est population faible, bien que nombreuse, et terre plane, où on peut mener des chariots d'artillerie, très abondante en vivres. La population du pays entier est sans armes et sans aucun appareil de guerre, excepté ces tyrans qui l'ont assujettie, qui vont avec leurs camps ; gent légère à vaincre et à prendre [2] ». Qui plus est, les milieux d'affaires gujaratis se montrèrent vite désireux de négocier avec les Portugais, et Albuquerque disposa jusque dans le gouvernement de sympathies agissantes. Pourtant la question de « la paix de Cambaye », *as pazes de Cambaya*, resta à l'ordre du jour, sans être jamais traitée à fond, au long des six années que le *capitão-geral* présida au destin de l'empire portugais d'Orient.

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, I, Paris : Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1971, pp. 3-63.

[1] De Cananor, 30. XI. 1513, *CA*, I, p. 135.

[2] D'Ormuz, 22. IX. 1515, *CA*, I, pp. 378-379. Ces réflexions s'inspirent de ce qu'avait constaté sur place, en 1514, l'ambassadeur portugais au Gujarat, Diogo Fernandes de Beja (*cf.* sa lettre du 1.XII.1514 à D. Manuel, doc. 3, f. 2*b*).

Comment le Gujarat, clef de voûte des structures commerciales de l'Océan Indien, est-il demeuré en marge de ses entreprises [3] ?

I. LA RIVALITÉ DE DIU ET DE SURAT

Dès leurs premiers voyages en Asie, les Portugais rencontrèrent des navires gujaratis sur la côte d'Afrique orientale et au Malabar, et ils apprirent leur activité sur la route d'Aden et sur celle de Malacca. Forte de plusieurs centaines de bâtiments [4], la flotte marchande gujaratie était partout présente dans les mers de l'Inde, dont la vie économique dépendait largement de ses transports [5]. L'industrie textile gujaratie était liée aux échanges maritimes, auxquels la classe dirigeante, y compris le roi [6], participait, soit qu'elle investît dans la production des fameuses étoffes de Cambaye, objet d'une exportation considérable, soit qu'elle armât des vaisseaux.

Lorsqu'en 1505 un pas décisif fut franchi dans la Conquête avec la création d'un « État de l'Inde » (*Estado da Índa*), son chef, le vice-roi D. Francisco de Almeida, eut pour instructions, entre autres, d'envoyer des navires devant quelques ports de commerce, dont Cambaye, afin de capturer les navires musulmans (*mouros*) qu'on trouverait, et d'établir des accords avec « les rois et seigneurs des dites cités » qui voudraient bien payer au roi de Portugal un tribut annuel [7]. Avec le « roi de Cambaye », en particulier, un tel accord devait être cherché car, disait D. Manuel, « les marchandises de Cambaye sont très profitables à Sofala, selon les informations que nous avons » [8]. Si l'importance économique du Gujarat était ainsi d'ores et déjà reconnue, on ne soupçonnait

---

[3] Pour la période que nous examinerons, les relations luso-gujaraties ont été exposées dans l'ouvrage, dont on se contente faute de mieux mais en soi fort médiocre, de Manekshah S. Commissariat, *A History of Gujarat, including a Survey of its Chief Architectural Monuments and Inscriptions*, I, *From A.D. 1297-8 to A.D. 1573*, 1938, ch. XIX (pp. 246-253), XXIII (pp. 293-299), XXIV (pp. 300-309), simple résumé des *Comentários*, d'après la traduction anglaise de W. de Gray Birch, Londres 1875, et dans S. A. I. Tirmizi, *Some Aspects of Medieval Gujarat*, Delhi 1968, ch. V, pp. 61-66.

[4] Silvestre Corço de Bachom à D. Manuel, s.l.n.d. : « le roi de Cambaye aura, entre grandes et petites, dans les cinq cents nefs » (*As Gavetas*, IV, p. 44).

[5] Pour une vue d'ensemble, *cf.* M. A. P. Meilink-Roelofsz, *Asian trade and European influence in the Indonesian Archipelago between 1500 and about 1630*, La Haye 1962.

[6] La plus fameuse unité de la flotte gujaratie, le *Miri* (pg. *Meri, Meril*), un bateau de 600 *toneis* (Cast. II/69, p. 341 ; Brás dit 1 000 *toneis*, I/29, p. 103, et ailleurs, II/24, pp. 365, 600 *toneis*) lui appartenait. *Cf. infra*, p. 213 et *supra*, doc. 1, pp. 181 *sq*. À Ormuz, en septembre 1507, mouillait aussi une « nef du fils du roi de Cambaye, *cf.* Cast., *ibid.*, de 600 *toneis* selon Brás, I/29, p. 103. Les bateaux privés, *jalâz-i khâssa*, de Mahmud Ier sont mentionnés par Firishta (éd. Briggs, Bombay 1831, II, p. 399).

[7] *Cf. ML*, I, p. 107.

[8] *Regimento de D. Manuel à D. Francisco de Almeida*, Lisbonne, 5. III.1505, *CA*, II, pp. 317 et 319.

pas encore, à cette date, son importance stratégique. La connaissance du milieu indien était des plus imparfaites. Le Gujarat restera pour les Portugais « le royaume de Cambaye », mais ils vont bientôt découvrir que Cambaye, grande ville manufacturière d'accès malaisé et dangereux à l'intérieur de son golfe, « à marée basse un monde de bas-fonds à sec » [9], n'est ni la capitale ni, pour eux, le port le plus concurrentiel de ce royaume auquel ils songent à imposer un tribut.

*

Sous Mahmud Ier, qui règne depuis 1458, le Gujarat est à l'apogée de sa puissance. Bien qu'il se soit distingué par de longs succès militaires contre les royaumes rajpoutes de l'intérieur, le monarque ne se désintéresse pas des affaires du littoral. En 1473, il a mené une campagne brillante contre la principauté de Dwarka, à l'extrémité occidentale du Kathiawar, et détruit le nid de pirates de l'île de Sankhodar. Au printemps 1508, inquiet de la menace portugaise qui se dessine, — D. Lourenço de Almeida, fils du Vice-Roi, vient de ravager la côte, — il marche sur les districts de Bassein et Mahim à la tête d'une armée [10]. Mais c'est à un de ses affranchis, Malik Ayâz, dont il a fait son gouverneur de Diu, qu'il laisse le soin de la police côtière et des contacts avec les « pirates Francs ».

Esclave d'origine turque [11], slave [12] ou persane [13], acheté par Mahmud Ier, Malik Ayâz avait servi comme archer dans la garde royale [14]. Affranchi en

---

[9] Albuquerque à D. Manuel, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 135. Sur les dangers de la navigation dans la baie de Cambaye, *cf.* Cast. III/130, p. 315 ; Barbosa, I, p. 138, et note 1 ; *Bombay Gazetteer*, IV, pp. 348-349.

[10] *Târikh-i Mahmud Shâhi*, ms. India Office Pers 3841, f. 7*b*-13*b* ; Hajji Dabir, pp. 37-38 ; Haravi, III, p. 166 ; Firishta, éd. Briggs, Bombay 1831, II, p. 402 ; *Mirat*, p. 147.

[11] Il est qualifié de « turki » par Hajji Dabir, I, p. 113 ; de « rumi » (et d'eunuque, *tawashi*, ce qui est erroné) par Ba Faqih al-Shihri, *apud* Serjeant, p. 42. Cast. II/75, p. 384, le dit « tartare de nation ».

[12] Russe selon Barros, II/2-9, p. 93 (d'après des personnes qui avaient connu personnellement Malik Ayâz), ou balkanique, *cf.* l'article en croate, confus et non critique, de Vladimir Mažuranié, *Melek « Jaša Dubrovčanin » u Indiji godine 1480-1528 i njegovi prethodnici u Islamu prije deset stoljeca* [« Malik » Yaša le Ragusain » en Inde dans les années 1480-1528 et ses précurseurs dans l'Islam depuis dix siècles » (*sic*)], dans *Zbornik Kralja Tomislava* (Opera Academiae Scientiarum et Artium Slavorum Meridionalium separatim edita, liber XVII), Zagreb 1925, pp. 219-290 (texte), pp. 554-681 (notes), et pp. LXXXIII-XCI (résumé français).

Une incertitude du même ordre existe au sujet de Qâsim Barid, fondateur de la dynastie Baridshâhide (EI², *s.v.*) de Bidar, qualifié de turc ou de hongrois, *cf.* L. Kropf, *Melique Verido*, dans *Századok*, 53-54 (1919-1920), pp. 214-215.

[13] Pires, p. 347 (tr. p. 34) : « mouro persiano guilani de nasam ». Correia, I/2, p. 746, le dit javanais, « de casta jao ».

[14] Qu'il était archer est indiqué par Pires, p. 347 (tr. p. 35), et avec des détails par Barros, II/2-9, pp. 93-94. Qu'il ait appartenu à la garde royale est confirmé par sa *nisba* : « *khâss sultâni* » (Hajji Dabir, I, p. 37 ; *cf.* Haravi, III, p. 166 : *ghulâm-i khâss*).

récompense de ses mérites, il commença à recevoir du roi des dotations territoriales qui firent de lui, sur la fin de sa vie, un des seigneurs les mieux nantis du Gujarat : une bourgade près de Champaner d'abord [15], ensuite Junagar et Diu [16], plus tard d'autres bourgs (*vilas*) et des centaines de villages, en majorité groupés autour de Diu et sur la façade maritime du Kathiawar [17], où il entretenait de petites garnisons [18]. Seigneur de Junagar, capitale de la province de Sorath, il exerçait une juridiction politique sur l'ensemble du Kathiawar, et en avait peu à peu accaparé à titre personnel, sous la forme de dotations royales, les districts les plus productifs [19].

Sa puissance militaire augmenta avec les années. En 1508, selon Tristão de Gá, un Portugais captif à Diu, il avait une escadre de trente petits navires à rames, et une garde de quatre cents gens d'armes, abyssins, arabes, khorassanis et turcs [20]. En 1513, il déploie devant Albuquerque, en rade de Diu, une centaine [21] de ces *atalaias*, sorte de fustes, légères et rapides [22], qui composent sa force navale. La chronique gujaratie double cet effectif, y incluant sans doute de très petites unités, car en 1524 la flotte de guerre de Diu ne comprenait, selon un relevé portugais, que de quatre-vingt dix à cent fustes de vingt-cinq bancs, armées chacune d'une grosse bombarde et de deux autres petites bouches à feu (*berços*) [23]. À la même date, l'armée personnelle du seigneur de Diu comptait 3 760 hommes, soit 1 850 cavaliers, 1 360 lascars et quatre corps spéciaux, Khorassani, Gujarati et Sindi, Fartaqi et Rumi [24]. Les levées des capitaineries qui lui étaient subordonnées montaient à dix mille hommes [25], sinon plus [26].

---

[15] *Lembrança d'algumas cousas (...) da India*, dans R. J. de Lima Felner, *Subsídios para a história da Índia portugueza*, Lisbonne 1868, p. 35.

[16] Hajji Dabir, I, p. 37, p. 113. Sur Junagar, *cf.* *EI*², *s.v.* « Djūnāgaṛh » (Bazmee Ansari).

[17] *Cf.* *Lembrança da India*, pp. 34-36. Les auteurs portugais disent qu'il possède aussi des places sur la côte orientale du golfe de Cambaye : Mahim (Pires, p. 347, tr. p. 34) ; Bassein (Barros, IV/5-4, p. 265 ; par interprétation du « Bamquay » de *Lembranca*, p. 36 ?), ce qui est douteux ; et même Surat et Rander (Cast. II/75, p. 385), ce qui est certainement faux.

[18] *Cf.* *Lembrança da India*, p. 37.

[19] Il a les revenus du temple de Krishna à « Zaguete », Jagad/Dwarka, « où il y a un pèlerinage de gentils », *Lembrança da India*, p. 35, et *cf.* Barros, IV/5-4, p. 265 ; sur le pèlerinage, *cf.* *Mir'at-i Ahmadi*, *Khatima*, I, p. 142.

[20] Tristão de Gá à D. Francisco de Almeida, de Gandhar (« Gadahar »), 10.IX.1508, *CA*, III, p. 305. Malik Ayâz avait 34 fustes devant Chaul en avril 1508 (Cast., II/77, p. 387).

[21] Cast., III/114, p. 282 ; Barros, II/8-5, p. 378 ; Osório, I, p. 106, dit « quatre-vingt ».

[22] *Cf.* Dalgado, *s.v.* « atalaia » ; de l'arabe *ṭalī'a*, *cf.* Serjeant, p. 136.

[23] Hajji Dabir, I, p. 116 ; *Lembrança da India*, p. 36.

[24] *Lembrança da India*, p. 37 (« despesas de Melyquyaz, sabydas »).

[25] *Lembrança da India*, p. 38.

[26] Lors de son expédition de 1520-1521 contre Rana Sanga, des chiffres beaucoup plus élevés sont fournis tant par les auteurs gujaratis (Hajji Dabir, I, p. 113 ; *Mirat*, p. 200) que portugais (*Lembrança*, pp. 33-34 : « Aparelho com que Melyquyaz foy a guerra dos Reisbutos

Encore que Malik Ayâz n'ait cessé de s'occuper des affaires intérieures du Sorath [27], il bâtit sa carrière sur le développement qu'il imprima à Diu, jusque là escale de rang modeste [28] ; il en fit le premier port de guerre [29] et de commerce de la mer d'Arabie, à tel point que les sources portugaises tendent parfois à dissocier les affaires du Cambaye et celles de Diu, comme s'il s'agissait de deux principautés distinctes. Il est de fait, et nous allons y revenir, que le rayonnement de Diu contrariait la vieille prospérité des ports du golfe de Cambaye. Cependant ni la rivalité des économies régionales, ni l'autonomie dont jouissent statutairement les titulaires de donations territoriales viagères, n'élèvent le gouverneur de Junagar et de Diu jusqu'à l'indépendance politique. Malik Ayâz, qui verse au roi de Gujarat son maître — « je ne suis qu'un de ses intendants », dira-t-il à Albuquerque [30] — une grande partie des revenus des seigneuries qu'il tient de sa faveur [31], qui reçoit de lui de nouvelles dotations à proportion du surcroît des dépenses militaires [32], et mobilise à son appel les troupes du Sorath [33], est soumis aux volontés du souverain et doit se protéger de leurs variations. Ses ressources, que Barros évalue à 160 000 *cruzados* par an, à quoi il faut ajouter ses bénéfices commerciaux [34], lui

---

quando el-rey foy em pesoaa » ; Barros, II/2-9, p. 95, avec erreur(!) sur l'époque), mais il s'agit de troupes placées sous ses ordres et non de ses seuls contingents.

[27] En 1516 il fait une expédition contre Jagad/Dwarka (« Beyteyageta »), (*Cf. infra* doc. 4).

[28] Pires, p. 348, tr. p. 35, et n. 3 ; Barros, II/2-9, p. 94.

[29] Pires, p. 366, tr. p. 41.

[30] « Não mais que hum almoxarife del-rey de Cambaya », Cast., III/114, p. 281.

[31] Barros, II/2-9, p. 96 ; *cf.* Cast., II/75, p. 385. A sa mort, son fils est obligé de verser au roi « le trésor du Sorath », *Mirat*, p. 203.

[32] *Lembrança da India*, pp. 34 et 35 ; *cf.* Barros, II/2-9, p. 95 et 96.

[33] *Cf. Mirat*, p. 163. Malik Ayâz commanda la campagne ouverte contre Rana Sanga de Mewar en muharram 927/12.XII.1520-10. I.1521 (Hajji Dabir, I, p. 113 ; *Mirat*, p. 200, Haravi, III, p. 187). Il avait amené un peu plus tôt les contingents de Junagar à Ahmadabad, où Muzaffar II était venu en shavvâl/14 septembre-12 octobre 1520. Il avait déjà quitté Diu lorsque le gouverneur Diogo Lopes de Sequeira y passa, fin août (Góis, IV/45, p. 128) ou début septembre (Cast., V/45, p. 77 : « le roi de Cambaye l'avait envoyé faire la guerre aux Rajpoutes » ; Barros, III/4-7, pp. 212-214, et Correia, II/2, p. 606, disent au contraire qu'il était à Diu), et il en était toujours absent lors de la tentative du gouverneur de prendre Diu en février 1521 (Cast., V/48, p. 81 ; Góis, IV/60, p. 162 ; Barros, III/4-9, p. 219, avec un motif inexact. Correia, II, p. 616, persiste dans son erreur) [Selon la lettre de Pero Gomes Teixeira, de Cochin, 2.XI.1520 (dans *Carta das novas*, p. 137), Melik Ayâz était à Diu, mais il allait partir]. Malik Ayâz se discrédita par la façon hâtive dont il conclut la guerre (Hajji Dabir, I, p. 116 ; *Mirat*, p. 202 ; Haravi, III, pp. 190-191). Les sources indigènes, musulmanes ou rajpoutes (*cf.* A. K. Majumdar, dans R. C. Majumdar éd., *The Delhi Sultanate*, Bombay 1960, p. 169), qui donnent des explications diverses, ne font pas entrer en ligne de compte la menace portugaise sur le Kathiawar, où Malik Ayâz a dû revenir avant la saison des pluies (il était à Diu en août 1521, Cast., V/68, p. 105 ; Góis, IV/69, p. 183).

[34] Barros, II/2-9, p. 96. On trouvera des éléments d'estimation de ses revenus dans la *Lembrança da India*, pp. 34-36.

permettent de répandre dans l'entourage royal des largesses vertueusement dénoncées par les chroniqueurs portugais. Les auteurs musulmans, eux, rapportent des traits, quelque peu forcés semble-t-il, de sa munificence et de sa pompe [35]. Cette ostentation cache des vertus plus profondes.

La fortune de Diu tient d'abord à ses qualités d'administrateur, à son renom de bienfaisance et d'équité. Donnant le même écho qu'un chroniqueur gujarati, selon lequel il ne percevait pas de taxes indues, veillait strictement au respect des règles relatives aux équipements et aux cargaisons, et assurait aux gens de mer la sécurité [36], Tomé Pires note de son côté qu'à Diu « la justice est mieux observée qu'en nul autre endroit du royaume » [37]. Des circonstances favorables contribuèrent à l'essor de Diu. Barros, qui n'en veut pas avouer d'autre, observe que Diu était mieux situé que les ports du golfe de Cambaye, où le mascaret rendait la navigation si périlleuse [38]. Mais Tomé Pires dit tout crûment : « Comme les ports du Deccan étaient constamment brimés, Diu devint grand par notre amitié » [39]. Grâce à son relatif éloignement, Diu était en effet moins gêné que les ports du golfe de Cambaye par les patrouilles côtières portugaises. Malik Ayâz fut d'autre part le premier, on le verra, à jouer la carte de la collaboration avec les « Francs », ce qui, par ricochet, renforça sa position locale et lui donna du champ vis-à-vis de la cour gujaratie [40]. Jusqu'à sa mort (en 1522), il maintiendra avec les Portugais des relations très complexes de sincérité méfiante et de prudence ambigüe, de solidarité et de perfidie mêlées. Il inspirait aux *fidalgos* des sentiments non moins divers, entretenait avec quelques-uns des amitiés personnelles [41], et exerçait une fascination à laquelle n'échappa pas Albuquerque lui-même, partagé, comme le montrent tant de passages de ses lettres, entre l'estime et l'animosité [42].

---

[35] *Mirat*, pp. 162-163.

[36] Hajji Dabir, I, p. 117.

[37] Pires, p. 348 (tr. p. 35).

[38] Barros, II/2-9, p. 95 et IV/5-1, p. 254. Sur le mascaret, *cf. supra*, note 9.

[39] Pires, *ibid.*

[40] *Cf.* Barros, II/2-9, p. 96.

[41] Avec Manuel de Lacerda, *cf.* Cast., IV/32, p. 434 ; avec Diogo Fernandes de Beja, *cf. infra*, pp. 220 et 243, et Correia, II/2, pp. 606-607.

[42] Noter aussi ses réflexions à ses proches après son entrevue avec Malik Ayâz en août 1613, Cast., III/114, p. 182 (« ce Maure était très fort, et avait toujours un pied levé pour en décocher un coup ») ; Barros, II/8-5 ; p. 378 (« il n'avait jamais vu meilleur homme de cour (*de paço*) ni mieux habile à tromper un homme circonspect (*descreto*) »).

*

Face à la concurrence de Diu, qui les supplantait toutes [43], les « villes de la côte de Cambaye » cherchèrent également à nouer des relations avec les Portugais. Leur cause était représentée par le marchand Gopi (ou Gopinath), un richissime brahmane de Surat [44], « plus riche que tous les hommes de l'Orient » au jugement informé de Tomé Pires [45], « le plus riche de tout le royaume (de Cambaye) » au dire de Diogo Fernandes de Beja [46].

En dehors de Surat, où résidait sa famille [47] et où des restes monumentaux perpétuent son souvenir [48], il avait des intérêts considérables à Cambaye [49], ville « dont presque tout le commerce est aux mains des païens » [50]. Sa flotte personnelle comptait trente bâtiments [51], et sans doute en armait-il bien d'autres. Il était, selon toute vraisemblance, en relations d'affaires avec les navigateurs de Ranir/Rander (portugais : « Reinel »), cité musulmane et cité de marins [52], qui s'étend face à Surat sur la rive nord du fleuve Tapti (nous savons en effet que les nefs des marchands « gentils » de Cambaye étaient montées par des équipages « maures ») [53].

Dans les sources musulmanes comme dans les textes portugais ce brahmane porte le titre islamique de *malik* [54], en raison de la position

---

[43] Cast., II/75, p. 386.

[44] Seuls les *Comentários*, IV/12, p. 261, disent de « Milecopi » qu'il est « mouro principal do reino », mais c'est là une des « corrections » abusives de la 2e édition ; la première a *homem* au lieu de *mouro*.

Sur Malik Gopi, voir M. S. Commissariat, *Studies in the history of Gujarat*, Bombay 1936, pp. 97-108, et M. P. Majmudair, *Cultural history of Gujarat*, Bombay 1966, p. 136.

[45] Pires, p. 366 (tr. p. 40) : « en dinheiro mais avamtajado que todos hos homees deste oriente ».

[46] *Cf. supra* doc. 3, pp. 189 *sq*.

[47] Cast., III/13l, p. 317 ; Brás, IV/21, p. 292.

[48] Il y fait construire tout un quartier, encore aujourd'hui appelé Gopipuri, *cf.* Commissariat, *History of Gujarat*, p. 276. Le réservoir qu'il y fait creuser (Commissariat, *ibid.*) est mentionné dans la première édition des *Comentários*.

[49] Pires, p. 367 : « Cambaya feita cabeça de Miligobim » ; tr. p. 42 : « The chief city of Miligobim ».

[50] Pires, p. 348 (tr. p. 35), et p. 367 (tr. p. 41).

[51] Cast., III/14, p. 32.

[52] Diogo do Couto, *Décadas*, IV/6-9, éd. 1778, p. 90.

[53] Albuquerque à D. Manuel, *CA*, I, p. 307, à propos des « Banians du Cambaye, qui sont les principaux marchands gentils de ces régions-ci ». Le terme « banian » désigne plutôt les Jain que les Brahmanes, mais l'emploi n'est pas rigoureux. Les agents commerciaux (*feitores*) de Gopi à Surat sont des Banians, Cast., III/134, p. 326.

[54] Hormis dans la traduction d'une de ses lettres où il se nomme « Gopicaiça », les formes portugaises de son nom soudent celui-ci à son titre, les plus fidèles étant celles de Barros et de Góis : Meliquegupi ; autres formes : Meligopim, Meligupim (Castanheda), Melicopim (Correia),

éminente que sa puissance l'amena à occuper dans l'oligarchie gujaratie, où sa carrière fait figure d'exception, puisque les responsabilités politiques étaient confiées à des musulmans immigrés ou à des néo-musulmans autochtones.

Les sources portugaises le disent seigneur de Surat [55], de Broach [56] et de Damão [57]. Il n'y était, en réalité, que le premier des notables, sans y détenir de fonction politique : ces ports étaient administrés par des gouverneurs musulmans, « Sey Debiaa » à Cambaye [58], Dastur-Khân à Surat [59] et à Damão [60]. Le pouvoir de Malik Gopi s'exerçait à un degré plus élevé. Il était un des grands intimes (*grande privado*) du roi [61]. Crédit qu'il devait à ses qualités reconnues [62] comme à sa richesse, et dont après lui héritera son fils Mir Gopi, qui « pour être marchand de gros chiffre d'affaires et de grand négoce à la cour, était fort dans la privauté du roi et dans l'amitié des grands » [63]. Certains auteurs portugais, ainsi que le chroniqueur local Sikandar ibn Muhammad, qualifient Malik Gopi de vizir [64], et même de grand-vizir [65]. Entraîné par le fanatisme qui marque son œuvre, Sikandar l'accuse d'avoir tyrannisé les populations (entendons : musulmanes) [66]. Les autres sources musulmanes l'ignorent, ou ne le mentionnent qu'incidemment [67]. À la fin du règne de Mahmud Ier, nous le trouvons chargé de la conduite des négociations avec les Portugais, « pour avoir été le premier à en parler ». Explication qui vient de bonne source [68], et qui n'est pas contradictoire à ce que nous savons de la structure du gouvernement gujarati : le roi répartit les tâches entre les gens de sa confiance, confiance que le vizir partage avec quelques autres dignitaires. Malik Gopi appartient donc déjà, à ce petit groupe dont Tomé Pires dit qu'il constitue celui des « électeurs » des rois, et dans lequel, au début du

---

Milecopi (Brás), Melagoby, Meligoby, Mylycopy, Miligupy, Miligubim, Milacupy, Milagobim, Milaqupy (*CA*), Milocopim (Barbosa).

[55] Barbosa, I, p. 149 ; Cast., III/14, p. 32, III/127, p. 311 ; Góis, III/64, p. 242 ; Barros, II/10-1, p. 422.

[56] Barros, II/2-9, p. 95, II/6-3, p. 265.

[57] Cast., III/14, p. 32.

[58] Pires, p. 347 (tr. p. 35).

[59] Pires, p. 347 (tr. p. 34) ; Cast., III/131, p. 316 ; Brás, IV/21, p. 291.

[60] Pires, *ibid*.

[61] Cast., III/14, p. 32 ; Góis, III/64, p. 241.

[62] Pires, p. 365 (tr. p. 40).

[63] Correia, III/2, p. 643 ; et *cf.* pp. 544 et 549.

[64] Correia, II/I, p. 125.

[65] Brás, II/45, p. 438 (*alguazil-mor*).

[66] *Mirat*, p. 224.

[67] En 1513 le rajah d'Idar, désireux de rentrer en grâce auprès de Muzaffar II, demande sa médiation : Haravi, III, p. 176 (Malik Kūpp̄) ; Firishta, éd. Briggs, II, p. 406 (Kūpp̄l) ; *Mirat*, pp. 178-179.

[68] Elle est donnée par Diogo Fernandes de Beja après son ambassade au Cambaye de 1514, (*cf.* doc. 3, pp. 189 *sq.*).

règne de Muzaffar II, il cite au premier rang Malik Gopi [69]. Malik Gopi est alors monté plus haut ; Correia note qu'il est plus intime (*privado*) du nouveau roi que de son père [70]. À la mort de Mahmud Ier, le marchand brahmane joua un rôle décisif dans l'accès au trône de son fils Muzaffar II ; avec Malik Sârang, un néo-musulman d'origine rajpoute, il avait soutenu ses droits contre un groupe d'émirs, hostiles à ce prince dévot et faible, qui lui eussent préféré son jeune fils Bahâdur (le futur adversaire de Nuno da Cunha) [71]. Malik Gopi fut pendant quelque temps le premier des quatre « seigneurs » qui se partageaient l'autorité et gouvernaient la justice du roi et ses biens (*fazenda*) [72]. Cependant, même à ce moment culminant, il ne détenait pas le vizirat. La qualité de vizir que lui décernent les sources portugaises signifie seulement qu'il participait au pouvoir de décision détenu par les intimes du souverain.

Par son goût du faste [73], par son esprit de bienfaisance [74], le marchand Gopi a des traits communs avec son « *grande competidor* » l'affranchi Ayâz. Néanmoins, au-delà des origines et des confessions, leur succès offre un cours différent. Au Sorath, Malik Ayâz, gouverneur provincial, se taille un fief : il arrondit ses domaines et assoit un pouvoir économique qu'il transmettra à ses fils (à la mort de Muzaffar II, l'aîné participera à un complot contre la dynastie) ; il devient une puissance militaire, qui inquiète et que redoutent les Portugais. Au Cambaye, Malik Gopi atteint au plus haut rang du gouvernement royal, mais sans posséder l'autonomie territoriale qui, quelle que soit son immense richesse, lui garantirait stabilité et moyens d'action. Pour sauvegarder sa supériorité économique menacée par un double péril, — « Diu perdait tout son négoce » [75], et la course portugaise causait de grandes pertes à son trafic, principalement axé sur Malacca [76] —, il essaya de s'entendre avec Albuquerque, non seulement pour obtenir des avantages commerciaux analogues à ceux de Malik Ayâz, mais également pour déposséder celui-ci de Diu en y installant les Portugais. Tentative dont la réussite supposait que les Portugais trouvent assez de profit à une opération où il n'était que deman-

---

69 Pires, p. 366 (tr. p. 41).

70 Correia, II/1, p. 202.

71 *Mirat*, p. 224.

72 Pires, *ibid.* ; Brás, IV/23, p. 301. Sikandar, *Mirat*, p. 224, écrit que Malik Sârang et Malik Gopi tenaient tout, et que le roi n'osait rien faire, se contentait de prier le ciel de lui faire recouvrer quelque autorité.

73 Il protège des poètes, *cf.* Majmudar, *Cultural History of Gujarat*, p. 136. Sur son goût pour les fêtes, *Mirat*, pp. 225-226.

74 Ses distributions de nourriture lors de la grande famine de 1482, *cf.* Majmudar, *l.c.*

75 Barros, II/2-9, p. 95.

76 Correia, II/1, p. 201.

deur, que sa position à la cour soit indiscutée, et que ses alliés engagent dans le dessein commun la force militaire dont il était dépourvu.

II. MALIK AYÂZ ET D. FRANCISCO DE ALMEIDA

Face au péril portugais, les musulmans de l'Inde avaient fait appel à la puissance militaire la plus réputée de l'Orient islamique, l'Égypte mamlouke. Une flotte mamlouke sortit de la Mer Rouge en 1507, qui choisit Diu comme base d'opérations, de préférence à Calicut ou à quelque autre port des épices. Bientôt, cependant, les milieux d'affaires gujaratis faisaient volte-face, et cherchaient à la crise économique un remède plus réaliste que le conflit naval : l'entente avec les Portugais. Après leur victoire de Chaul, qui en mars 1508 coûta la vie à D. Lourenço de Almeida, fils du Vice-Roi [77], les rapports entre Malik Ayâz et l'amiral mamlouk, Amir Husayn, se tendirent.

En même temps qu'il prenait contre son allié des précautions vexatoires, Malik Ayâz, cet « aubergiste hospitalier à qui le payait bien », selon le mot pénétrant d'Almeida [78], ménageait les voies d'un accord avec le Vice-Roi. Il cherchait depuis longtemps l'occasion d'entrer en contact, et avait vainement incité un *degradado* portugais, qui de Malindi était passé à Diu, à lui porter ses offres commerciales [79]. Il adressa des condoléances à D. Francisco [80], non sans avoir, inutilement, fait chercher le corps de son fils pour lui

[77] Whiteway, *The Rise of the Portuguese Power in India*, Westminster 1899, p. 117, a daté correctement la bataille de Chaul de mars 1508. Des orientalisants ont, ultérieursment, avancé des datations différentes. Longworth-Dames, dans le *JRAS* de 1921, p. 8, la place fin avril 1507, trompé par Correia, I/2, p. 770 (où il faudrait au moins lire 1508, Correia ayant situé non moins fautivement, p. 749, en avril 1507 l'arrivée à Diu de l'escadre mamlouke). E. D. Ross, dans le *JRAS* de 1921, p. 547 (d'où *Cambridge History of India*, V (1929), p. 10 ; suivi par J. Burton-Page, *EI*[2], art. « Gudjarat », qui pour ce paragraphe est à reviser complètement), adopte la date de janvier 1508, s'appuyant sur Castanheda, II/76, p. 386, qui relate que D. Lourenço partit pour Chaul dès le début de janvier, ajoute quelques lignes plus loin qu'il s'y attarda un mois, puis semble dire ailleurs, II/82, p. 401, que janvier venait juste de s'écouler lors du combat. Il ne peut cependant avoir eu lieu si tôt, puisque les capitaines qui abandonnèrent Albuquerque devant Ormuz, fin janvier 1508, virent les rescapés en mer au sortir de la mêlée (Cast., II/82, p. 400 ; Barros II/2-9, p. 92 ; etc.). Augur, p. 96, écrit que D. Lourenço fut à Chaul tout le mois de février et jusqu'au 12 mars ; la flotte ennemie surgit alors au large. Le 12 mars 1508 est tombé un dimanche. Or selon Barros, II/2-7, p. 82, et Castanheda, II/77, p. 388, la flotte mamlouke apparut un vendredi. Nous retiendrons donc la date du 12 mars comme celle du troisième et dernier jour de cette mémorable bataille.

[78] Rapporté par Barros, II/3-7, p. 136.

[79] Cast., II/75, p. 385. Ce transfuge était sans doute le fameux João Machado, *cf.* Cast., III/16, p. 35.

[80] Barros, II/2-9, p. 93. Comme le montre le contexte, sa lettre parvint à Almeida après la mousson, en septembre-octobre.

donner sépulture [81]. Ce premier message fut le début d'une correspondance suivie. D'autre part, Malik Ayâz avait considéré comme prise gujaratie, ce contre quoi Amir Husayn protesta, et placé sous sa protection attentionnée les Portugais faits prisonniers à Chaul, que l'amiral mamlouk voulait envoyer au Caire en illustration vivante de son triomphe [82]. Les captifs avaient trouvé un défenseur zélé dans la personne de leur interprète, Sidi Ali, dit le Tortu (« o Torto ») [83], un grenadin établi au Gujarat, auquel en février 1509 le Vice-Roi accorda une gratification de quatre cents *cruzados*, « car il garda, traita et protégea, dans la demeure de Malik Ayâz, les chrétiens qui avaient été capturés à Chaul, et à cause de lui ils ne furent ni massacrés, ni livrés aux Rumes [84], ni vendus, malgré le haut prix qu'on en donnait pour les envoyer au sultan du Caire, et pour d'autres grands services qu'il a faits au Roi mon seigneur, à qui je le rapporterai quand, s'il plaît à Dieu, je verrai Son Altesse » [85]. Débarqués à Gogha, les prisonniers furent gardés à Diu durant toute la mousson, et, en septembre, ils furent conduits en charrette à Champaner, où résidait alors Mahmud Ier, qui était curieux de les voir [86]. À ce moment déjà, il était question d'envoyer à D. Francisco de Almeida une ambassade gujaratie, à laquelle prendrait part Sidi Ali, très désireux de rencontrer un ancien combattant de la conquête de Grenade [87]. Le rôle de cet émigré andalou comme conseiller des dirigeants gujaratis ne fut assurément pas négligeable. Ses récits sur l'opiniâtreté belliqueuse des Portugais, tant en Espagne qu'au Maghreb [88], ne pouvaient que nourrir les raisons de haute politique qui portèrent Mahmud Ier et Malik Ayâz à un rapprochement avec le Vice-Roi. Aux yeux de João de Barros, la crainte des représailles portugaises et le souci de maintenir les liaisons commerciales du port de Diu dictèrent l'attitude de Malik Ayâz. À son habitude, Barros met en avant une explication exacte mais tronquée. Ombrageux d'une autorité habilement acquise, Malik

---

[81] Cast., II/81, p. 399.

[82] Cast., *l.c.* ; Barros, *ibid.*, p. 96. [Le Sultan, fin 1508, attendait l'arrivée de cent prisonniers portugais : lettre du consul vénitien d'Alexandrie, 19.XII.1508 (Sanuto, VII, p. 80).]

[83] Le sobriquet s'appliquait à son regard (*cf.* Correia, I/2, p. 943), et pourrait être rendu par « bigle ».

[84] C'est-à-dire aux Turcs.

[85] *Mandado* de D. Francisco de Almeida en faveur de « Cide Alle Baci Amdaluz », en rade de Diu, 6.II.1509, *CA*, II, p. 429. Selon Castanheda, *ibid.*, p. 400, Sidi Ali, qui aurait incité les prisonniers à ne pas se faire musulmans (ce à quoi certains inclinaient, *cf.* Tristão de Gá à D. Francisco de Almeida, de Gandhar (« Gadahar ») en route vers Champaner, 10.IX.1508, *CA*, III, p. 305) les rencontra à la cour du roi de Cambaye, où il vivait. La lettre de Tristão de Gá indique clairement qu'il était leur interprète avant qu'ils ne s'y rendent.

[86] Barros, *ibid.*, p. 92 et p. 93 (analyse de la lettre de Malik Ayâz au Vice-Roi) ; Cast., *ibid.*, p. 399 ; Augur, p. 100.

[87] Tristão de Gá, lettre citée, p. 304. Sur les conditions dans lesquelles un yogi, agent du Vice-Roi, assura un échange de lettres avec les captifs, *cf.* Tristão de Gá, *l.c.*, Barros, *l.c.*

[88] Cast, *ibid.*, pp. 399-400.

Ayâz appréhendait, plus que le courroux du Vice-Roi, la supériorité militaire des Égyptiens, leur prestige, les tentations dominatrices où pouvait les induire la valeur qu'on leur prêtait.

D. Francisco de Almeida, qui faisait cas de l'avis des marchands indigènes, se montrait de son côté perméable à l'idée d'un renversement des alliances. Il en faisait part à D. Manuel le 5 décembre 1508 : « Je ne laisserai pas de faire quelque ruse avec le roi de Cambaye pour voir, si je ne puis attraper (les Rumes) en mer, s'il me les veut livrer, et pour cela je lui octroierai la paix, et oublierai ce que les siens me doivent de mon fils, car la paix avec Diu sera très bonne pour votre service, pour le bien de vos marchandises et des étoffes de Sofala ; mais cela doit être avec la destruction de ces Rumes sur mer, afin que nous soyons considérés sur terre » [89]. Le 9 décembre, Almeida partait de Cananor pour Diu, « à la recherche des Rumes » [90]. Peu après, un émissaire de Malik Ayâz le rencontra à Angedive. Barros ne manque point de donner un tour altier à la réponse que cet espion, chargé d'observer la flotte portugaise sous prétexte de transmettre des lettres des prisonniers de Chaul, aurait essuyée de la part du Vice-Roi [91]. Mais le Tite-Live portugais, qui trace d'Almeida un portrait entièrement remodelé d'après sa propre idéologie, se laisse souvent prendre en flagrant délit d'infidélité aux basses réalités de la politique. Martín Fernández de Figueroa, qui se trouvait sur l'armada faisant voile vers Diu, rapporte qu'Almeida et le messager s'entretinrent de la paix, « fablaron sobre paz » [92]. Il est certain, de par la preuve des événements consécutifs, qu'un accord secret fut établi, ou plutôt confirmé, en cette occasion, dont les deux parties exécutèrent fidèlement les clauses. Almeida et Malik Ayâz, si différents que fussent leurs passés, étaient deux hommes nés pour s'entendre. Le chevaleresque n'inspirait pas leur politique ; pour l'un et pour l'autre, elle se façonnait sur les intérêts du négoce.

Au début de janvier 1509, Almeida détruisit Dabul, qui était au Âdil-Khân [93], mais à Mahim, note Martín Fernández de Figueroa, les Portugais « ne firent pas dommage à la ville pour ne pas contrarier Malik Ayâz et le roi de Cambaye, afin qu'il chasse les Rumes de ses ports » ; et Barros doit bien convenir qu'Almeida n'attaqua pas « car il ne voulait pas faire la guerre » au roi de Gujarat [94]. Le Vice-Roi arrivé devant Diu le 2 février 1509, Malik Ayâz

---

[89] Texte dans Correia, I/2, p. 921.

[90] [António de Cintra ?] à D. Manuel, de Cananor, 8.XII.1608, *CA*, III, p. 302 ; Augur, p. 100. Les chroniqueurs datent tous le départ du 12 décembre (Cast., II/95, p. 424 ; Góis, II/38, p. 128 ; Barros, II/3-3, p. 112 ; Correia, I/2, p. 924).

[91] Barros, II/3-3, pp. 113-114.

[92] Augur, p. 104 ; sur la traduction, p. 105, ma remarque *BEP*, 30 (1969), p. 51, note 11.

[93] Augur, p. 106 ; Barros, II/3-4, p. 117 *sq.* ; Cast., II/95, pp. 425-426.

[94] Augur, p. 108 ; Barros, II/3-6, p. 124 (Baçaim), p. 125 (Bombaim). Castanheda, II/97, p. 429, moins retenu que Barros, dit qu'Almeida voulait faire amitié avec le roi de Cambaye.

mit en œuvre la machination qu'il avait ourdie de longue main : il empêcha Amir Husayn de prendre le large, interdit aux bateaux gujaratis de participer au combat entre les Portugais et les Rumes, et bouleversa ainsi le dispositif de bataille prévu. Le 3 février, l'escadre mamlouke, prise au piège, fut anéantie [95]. Malik Ayâz s'engagea à ne plus accueillir ni aider d'escadre du Sultan, à ouvrir Diu aux marchandises portugaises (sous-entendons : en franchise) à concurrence de mille *cruzados*, et à livrer ce qui restait de la flotte égyptienne. Il refusa par contre de remettre aux Portugais Amir Husayn lui-même et les Rumes survivants [96]. L'amiral mamlouk, blessé, s'était enfui en canot avec quelques hommes [97], et, craignant tout de la perfidie de son hôte, avait cherché refuge à la cour de Mahmud Ier [98]. Almeida réclama toutes les munitions et pièces d'artillerie demeurées sur les navires mamlouks mis sur cale, et la destruction des coques par le feu. Tous les Portugais faits prisonniers à Chaul furent libérés. Malik Ayâz reçut d'Almeida des permis de navigation pour les nefs de Diu. Il prétexta des exigences du Vice-Roi pour faire expulser dans les deux jours les hommes d'armes étrangers qui demeuraient encore dans la ville [99], mesure qui visait au premier chef le corps expéditionnaire égyptien. L'hypothèque que sa présence faisait peser sur Diu depois près de dix-huit mois se trouvait levée grâce à l'offensive portugaise. Les calculs de Malik Ayâz avaient été payants. Délivré des Mamlouks, il échappait à la tutelle portugaise [100].

Les Portugais eussent pu s'emparer sans difficulté de Diu, où la bannière du roi de Portugal ne sera arborée qu'en 1535, vingt-six ans après l'occasion refusée par D. Francisco de Almeida. Selon le discours que lui prête Barros, et qui paraît authentique dans son esprit, sinon dans les termes, le Vice-Roi représenta à ses capitaines, quelque peu déconcertés, l'impossibilité de maintenir sur place une forte garnison, la priorité de la lutte contre le Samorin,

---

[95] Cast., II/100, pp. 436-438 ; Barros, II/3-5, pp. 128-129. Du récit du chroniqueur indo-musulman ami-portugais Zaynuddin, *Tuḥfat al-mujāhidīn fī ba'ḍ aḥwāl al-Butukāliyyīn*, éd. et tr. David Lopes, *História dos Portugeses no Malabar por Zinadim*, Lisbonne 1898, texte p. 41, tr. p. 40, il ressort bien que Amir Husayn fut seul l'objet de l'attaque du Vice-Roi, encore que Zaynuddin s'efforce de masquer la désunion des coalisés anti-portugais.

[96] Cast., II/101, p. 440 ; données contraires chez Correia, I/2, pp. 951-952.

[97] Augur, p. 114.

[98] Cast., *ibid.*, p. 439 ; Barros, II/3-6, p. 133 ; Correia, I/2, p. 945, 949 ; *Târikh-i Mahmud-shâhi*, ms. British Museum Or. 5745, f. 255*a* (très laconique sur la défaite subie).

[99] Barros, II/3-7, p. 138. Les Portugais pris à Chaul étaient dix-huit selon Augur, p. 98, dix-neuf selon Barros, II/2-8, p. 90. Selon Augur, p. 116, Almeida remit à Malik Ayâz « quatro moros que solamente quedaron de la batalla ». D'après Barros, II/3-7, p. 139, douze mamlouks capturés furent lapidés et pendus au retour d'Almeida à Cananor.

[100] Valentim Fernandes transmet à Stefan Gabler une information fausse, en lui écrivant le 26.VI.1510 que Malik Ayâz est imposé d'un tribut annuel au roi de Portugal (*BBUC*, XXIV, 1960, p. 334).

seigneur du poivre, l'obligation de ne pas attenter à la neutralité du puissant roi de Cambaye, qui n'avait jamais montré d'hostilité contre les Portugais [101]. Mobiles raisonnables, et dont il subsistera quelque chose, sous Albuquerque, dans la politique lusitanienne vis-à-vis du Gujarat : il ne sera pas question d'occuper Diu par la force, mais d'en obtenir la cession, soit de l'amitié de Malik Ayâz, soit au terme de la paix négociée avec le gouvernement gujarati.

III. LE NAUFRAGE DU *SANTA CRUZ* ET LES OUVERTURES DE MALIK GOPI

Afonso de Albuquerque avait en 1506 reçu un commandement qui s'étendait de Sofala au Cambaye. Ses instructions, marquant un pas de plus que celles confiées l'année précédente à D. Francisco de Almeida, l'invitaient à établir la présence portugaise à Diu [102]. Entré en 1507 dans la mer d'Arabie, il s'était dirigé vers le Golfe Persique, dont les affaires l'avaient occupé durant les campagnes de 1507 et 1508. Il fut ensuite contraint à l'inactivité par le refus du Vice-Roi de lui transmettre le gouvernement de l'Estado da Índia à l'expiration de son mandat. Lorsqu'il entra enfin en possession de ses prérogatives, en septembre 1509, les rapports luso-gujaratis avaient déjà été réglés, en dehors de lui et dans un esprit différent du sien : celui de la collaboration commerciale avec les milieux indigènes, sans intention d'hégémonie politique. Un climat était né, fructueux à court terme, lourd de risques sans doute à plus longue échéance.

Lorsque la nouvelle du désastre de Diu avait été connue au Caire, le Sultan s'était empressé d'écrire des lettres aux musulmans de l'Inde pour ranimer leur courage. Dans une autre missive, celle-là adressée à Malik Ayâz, le Sultan accusait le cauteleux gouverneur de Diu d'avoir « vendu au Vice-Roi » la flotte mamlouke, et il promettait des représailles contre le littoral du Gujarat lorsque la nouvelle escadre qu'il préparait passerait dans l'Océan Indien. Malik Ayâz, à qui elle parvint à l'automne 1509, s'empressa de communiquer à D. Francisco la lettre du Sultan. Almeida, qui était sur le départ, lui répondit qu'il ne pouvait présentement lui donner aucun secours, mais qu'il

---

101 Barros, II/3-7, p. 136-137. Castanheda, II/101, p. 439, invoque une raison un peu différente : Almeida n'avait pas assez d'hommes pour garnir Diu, surtout si, comme il le pensait, le roi de Gujarat attaquait la ville.

102 Il n'y a que des allusions à la teneur de ce *regimento*, qu'Albuquerque ne montrait pas à ses capitaines et qui n'a pas été retrouvé. Sur la clause l'autorisant à faire une forteresse à Diu : *cf.* Gaspar Pereira à D. Manuel, de Cochin, 4.XII.1512, *CA*, II, p. 13 ; Albuquerque à D. Martinho de Castelo-Branco, [XI. 1513], *CA*, I, p. 410.

verrait avec D. Manuel à ce qu'on lui en procure [103]. On est en droit d'inférer des bonnes relations qui s'étaient nouées entre eux dans l'été 1510 que ses titres à l'amitié portugaise avaient été reconnus par Albuquerque, et qu'il se montra dès le début un allié serviable du nouveau gouverneur [104]. Pour Albuquerque, la question de Cambaye ne se pose pas immédiatement. Il a d'abord à asseoir son autorité, il est à son corps défendant entraîné dans l'attaque de Calicut, puis, jusqu'au mois d'août 1510, accaparé par les batailles pour Goa.

Les instructions qu'il rédigea en mars 1510 à l'intention de Rui Gomes, envoyé en Iran offrir au souverain safavide Shâh Isma'il une alliance contre l'Islam sunnite, portaient l'empreinte des plans échafaudés à la cour portugaise à l'époque de son départ pour l'Orient. Il y prévoyait de céder le Gujarat aux Persans : « Vous direz (à Shâh Isma'il) que s'il veut envahir et attaquer la terre de Gujarat et la seigneurie du roi de Cambaye, moi j'attaquerai ses ports de mer, où celui-ci a toute sa force et tout son revenu, et qu'il en sera seigneur sans conteste » [105]. Lorsque la fin de la mousson rouvrit la mer, et que lui-même quitta Goa pour le Malabar, Albuquerque se trouva, dès son arrivée à Cananor, le 27 août 1510 [106], sollicité de divers côtés, de manière plus concrète, par le problème des relations avec le Gujarat.

Une nef en provenance de Diu apportait à Cananor, où les marchands arrivant de Mer Rouge l'avaient aussi annoncée, la nouvelle qu'une escadre mamlouke s'apprêtait à venir dégager Goa. En mentionnant le fait, les chroniqueurs portugais ne disent point que le Gouverneur ait à cette occasion reçu du courrier de Diu. D'après Giovanni da Empoli, témoin direct, mais

---

[103] António Camelo à D. Manuel, [du Portugal], s.d., *CA*, III, p. 200. Camelo, qui servait d'interprète pour l'arabe, quitta l'Inde avec D. Francisco de Almeida (qui partit de Cochin le 19 novembre 1509, Barros, II/3-9, p. 146). Sa lettre au Roi est à dater de 1510, car elle est antérieure à un *alvará* du 21.VIII.1510 (publié par Sousa Viterbo, « Notícias de alguns arabistas e intérpretes de línguas africanas e orientais », dans *O Instituto*, LII, n° 7 (Coïmbre, 1906), p. 424, et en separatum, p. 24), dans lequel D. Manuel confirme, ainsi que Camelo le demandait dans sa lettre, un *alvará* de D. Francisco de Almeida en sa faveur.

[104] [Voir sa lettre du 15.IV.1510 dans l'*Anonyme du British Museum*, pp. 202-203.]

[105] *CA*, II, p. 80. Cet article est un de ceux qui ne figurent plus dans les instructions données ultérieurement aux envoyés portugais auprès de Shâh Iama'il, en 1513 et en 1516. *Cf.* Brás, II/23, pp. 368-361 (reproduit à tort comme étant le *regimento* de Rui Gomes) et *CA*, II, pp. 389-390.

[106] Il avait quitté Goa le 15 août (Brás, II/43, p. 427 ; Góis, III/8, p. 34 ; Correia, II/1, p. 120 ; Cast., III/34, p. 82, qui donne la date du 4 août, a confondu avec la date du départ de Timoja, parti de Goa fin juillet (Brás, II/42, p. 426)), mais qui aura dû ne passer la barre que quelques jours plus tard ; c'est ainsi que l'entend Barros, III/5-7, p. 222, lequel ignore la date du départ de Goa ainsi que la chronologie des événements qui suivent. Albuquerque franchit la barre le 16 août (Brás, II/43, p. 428) et le même jour rencontra l'escadre de Diogo Mendes de Vasconcelos (Empoli, p. 38 ; Brás, *ibid.*). Arrivé à Angedive le 17, il en repartait le 19 au soir (Brás, pp. 428-429), atteignait Cananor le 26 août, et venait à terre le lendemain (Brás, p. 430 ; dates confirmées par les *mandados* signés par Albuquerque les 26 et 27 août, *CA*, IV, pp. 279-281).

plein de ressentiment, Albuquerque l'aurait prétendu. Lors d'un conseil qu'il convoqua le 28 août pour évoquer ce danger, il fit lire publiquement des lettres de Malik Ayâz disant qu'à Gogha et dans d'autres ports de Cambaye étaient prêts grande quantité de « Maures, et de bateaux, et que beaucoup de gens s'en allaient par terre vers Goa et Calicut » ; Malik Ayâz envoyait demander aide et secours contre eux, puisqu'il avait choisi les Portugais pour défenseurs. Empoli affirme avoir retrouvé en ville, le soir, les deux *mori* qui avaient présenté ces lettres, et avoir obtenu d'eux l'aveu qu'elles avaient été fabriquées par Albuquerque [107], qui agitait le péril d'une offensive générale des musulmans pour empêcher Diogo Mendes de Vasconcelos de partir pour Malacca, où D. Manuel l'envoyait.

Il est difficile de trancher. Ces lettres peuvent bien avoir été apportées par le navire gujarati arrivé à Cananor peu avant le 27 août. Empoli lui-même nous apprend que Malik Ayâz et Albuquerque étaient déjà en correspondance : à Angedive, soit une dizaine de jours plus tôt, il avait dit à ses capitaines tenir de Malik Ayâz que quarante bateaux de Rumes étaient à Gogha, et que de Mer Rouge, on attendait chaque jour un plus large secours [108]. Albuquerque, de son côté, dans une lettre passablement postérieure, réfère à une lettre de Malik Ayâz en rapport avec l'occupation de Goa, et qui peut ainsi se placer en 1510. Malik Ayâz l'y encourageait à des conquêtes sur le continent [109], dans le dessein probable de le fixer, et donc d'écarter toute menace contre Diu. À supposer que les lettres lues au conseil du 28 août fussent des faux, on n'en remarquera pas moins le détail qui leur conférait un air d'authenticité : l'appel de Malik Ayâz à la protection portugaise, d'autant plus vraisemblable qu'il était sous le coup des menaces vengeresses du Sultan. Ce qui, en revanche, rend suspectes les lettres de Malik Ayâz du 28 août, c'est qu'il n'y est pas question d'un événement important qui, survenu au mois de mai, n'était pas ignoré à Diu : le naufrage d'un bâtiment portugais, le *Santa Cruz*, sur la côte du Gujarat. La nouvelle, effectivement, semble avoir été apportée à Cananor par la nave de Diu, sans que, pour des raisons de sécurité faciles à supposer [110],

---

107 Empoli, p. 43.

108 Empoli, p. 41 ; en résumant les lettres lues au conseil du 28 août, qui présentent le péril sous un jour plus véridique que les nouvelles apportées par le navire de Diu, il n'évoque pas cet aspect précis de la menace. Mais comme, de son propre témoignage, Diogo Mendes de Vasconcelos prit soin, dans la discussion qui suivit, de montrer l'inanité des rumeurs annonçant la venue d'une escadre mamlouke, il est bien possible qu'Empoli n'ait pas transmis toute la teneur des documents.

109 Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 183 : « E aynda, Senhor, vos digo que Maliquaeaz de Diu me spreveo, espantando-se de nos nom fazermos fumdamento da terra, nem ganharmos algũas cabeceiras primcipaees pera segurança de noso feito ». Relevons que cette lettre de Malik Ayâz pourrait aussi bien dater de 1512.

110 Voir ci-après, p. 213.

elle y ait reçu une publicité immédiate. Albuquerque n'en a eu connaissance que quelques jours après le 28 août. Il apprit d'abord, le 2 ou le 3 septembre, quand Duarte de Lemos, capitaine de « l'armada de la mer de Perse et d'Arabie » vint lui faire visite [111], que le *Santa Cruz* était porté disparu. Nouvelle qui le touchait puisque son neveu D. Afonso de Noronha, capitaine de Socotra, avait embarqué sur ce bâtiment de l'escadre de Duarte de Lemos pour rentrer en Inde. Francisco Pantoja, qu'Albuquerque avait envoyé, avant la mousson, pour assurer son retour, ne l'avait déjà plus trouvé à Socotra, et il en revenait, en compagnie de Duarte de Lemos, avec une prise arraisonnée durant son voyage vers l'ouest, et qui n'était autre que le *Miri*, le grand navire marchand du roi de Cambaye [112].

Le capitaine du *Miri*, Ali-Khân (« Alecão »), avait dissimulé sa qualité de parent (*aparentado*) du roi de Cambaye [113] et ne la révéla qu'à Albuquerque, auprès duquel il s'engagea, en contrepartie de sa liberté, à établir la paix entre le Gujarat et les Portugais. Ce qui montre bien à quel point, dans les milieux dirigeants du Gujarat, la question était à l'ordre du jour. Ali-Khân aurait même tu la présence des naufragés du *Santa Cruz* au Gujarat — mais c'est seulement à Cananor qu'il put en avoir connaissance, puisqu'il avait passé la mousson à Socotra —, pour ne point perdre l'occasion de pourparlers sur le fond. Albuquerque pensa d'abord à tirer d'Ali-Khân une bonne rançon et rejeta ses avances, car pour la négociation il faisait fond sur Malik Ayâz « qui s'était toujours montré serviteur du roi de Portugal ». Lorsqu'il connut la présence de Portugais au Gujarat, il songea à un échange de prisonniers, espérant que son neveu était parmi les captifs [114]. Mais, dans les jours qui suivirent, ces vues furent bouleversées : Albuquerque apprit la mort de D. Afonso de Noronha, et il fut invité à la négociation par une démarche directe du roi de Cambaye, — ou plutôt de Malik Gopi, auquel le naufrage du *Santa Cruz* venait de procurer l'occasion de prendre langue avec les Portugais.

---

[111] Duarte de Lemos arriva à Cananor le 31 août selon Brás, II/24, p. 366. Empoli, p. 45, prétend qu'il y arriva le 28, mais sa chronologie est en desaccord avec celle des sources portugaises (*cf. infra*, n. 133 et 242), et comme il n'écrit qu'en 1514, sa mémoire peut le tromper. Castanheda, III/36, p. 87, sans pouvoir être autrement précis, dit « no fim d'agosto ou na entrada de setembro ». Brás, ailleurs, II/44, p. 433, et Correia, II/1, p. 123, écrivent que Duarte de Lemos arrivé deux ou trois jours après (le conseil du 28) attendit deux ou trois jours avant de descendre à terre.

[112] Selon Góis, III/10, p. 40, Francisco Pantoja quitta Albuquerque à Angedive (17-19 août), ce qui est impossible, en raison du régime des vents et de la durée de l'aller et retour. L'erreur est déjà dans Castanheda, III/36, p. 84, mais ni Brás, II/24, p. 365, ni Barros, III/4-2, p. 169, ni Correia, II/1, p. 67, ne la commettent.

[113] Castanheda III/37, p. 88 (*parente*) ; Brás, II/24, p. 365, dit seulement « mouro honrado de Cambaya ».

[114] Cast. III/35, p. 85 et III/37, pp. 88-89, est le seul à donner ces détails sur Ali-Khân et les intentions d'Albuquerque.

Dans les premiers jours de septembre un ambassadeur gujarati arrivait à Cananor [115] porteur d'une lettre de créance de Mahmud Ier, d'une lettre de Malik Gopi à Albuquerque, et d'une missive des naufragés du *Santa Cruz* [116]. Après avoir capturé une *nao* de Rander richement chargée, le *Santa Cruz*, drossé par la tempête vers le golfe de Cambaye, avait perdu sa prise qui alla s'échouer sur les côtes du Âdil-Khân, et avait fait naufrage devant Damão ou devant Surat, le 18 mai. D. Afonso de Noronha s'était noyé [117]. Les Portugais survivants avaient été protégés de la vindicte des rescapés de la *nao* de Rander par un nommé Sidi Ali, un maure grenadin qui parlait espagnol, agent de Malik Gopi, lequel leur avait promis de faire pour eux plus que son homonyme Sidi Ali le Tortu n'avait fait, deux ans plus tôt, pour les prisonniers de Chaul. Les captifs avaient été conduits à Champaner, où Malik Gopi veillait à leurs intérêts [118].

Brás de Albuquerque nous a transmis le texte de la correspondance échangée entre Malik Gopi et Albuquerque [119]. Malik Gopi se déclarait avec force « un ami vrai (des Portugais) au royaume de Gujarat », se faisait fort de mener à bonne fin un traité d'amitié entre Mahmud Ier et Albuquerque, et priait celui-ci d'envoyer un chrétien de confiance, porteur de la garantie que les vaisseaux portugais ne commettraient point sur mer d'actes de piraterie. Alors les chrétiens seraient aussitôt libérés ; les vaisseaux portugais pourraient en toute sécurité fréquenter les ports du Gujarat et y commercer. Que l'émissaire d'Albuquerque vienne à Surat, et Malik Gopi montrerait la sincérité de son amitié : il ferait en sorte que les ports du Cambaye soient au service des Portugais. L'ambassadeur transmettait aussi un message verbal de son maître : le roi de Cambaye, sachant le dessein du gouverneur de passer en Mer Rouge

---

[115] Il était venu à Goa, où il n'avait pu trouver le Gouverneur (Correia, II/1, p. 126) ; il arriva juste après l'entretien d'Albuquerque et de Duarte de Lemos (Brás, II/46, p. 436), soit dans les premiers jours de septembre.

[116] Correia, II, p. 125.

[117] Relation circonstanciée dans Castanheda, III/14, pp. 30-33 ; plus succinte chez Brás, II/45, pp. 437-438 ; Barros, II/4-2, p. 169 ; Correia, II, p. 29 et p. 125 ; Góis, III/10, p. 42 et III/15, p. 66. La date est notée par Barros seul : « ũa bispora do Espírito Santo », soit la veille de la Pentecôte, qui tomba cette année-là le 19 mai. Divergences quant au lieu du naufrage : devant Damão pour Castanheda, devant Surat pour Barros et Correia, à « hum porto de Guzarates chamado Nabande » selon Brás, *l.c.*, p. 437, d'après la lettre de Malik Gopi publiée par lui-même, pp. 438-439.

[118] Je résume très rapidement la relation de Castanheda, riche de détails intéressants mais ici hors de propos. Sur l'arrestation et la détention des gens du *Santa Cruz*, détails divergents dans les autres sources.

[119] Version portugaise de la lettre de Malik Gopi, qui est titré « Gopicaiça, alguazil-mor do rey de Cambaya », II/45, pp. 438-439 ; réponse d'Albuquerque, pp. 441-442. Barros ne fait pas la moindre allusion à ces contacts de 1510 entre le roi de Gujarat et Albuquerque. Castanheda passe sous silence la teneur des documents échangés.

après en avoir fini avec Goa, proposait à Albuquerque de le rencontrer à cette occasion dans celui de ses ports qu'il choisirait [120].

Proposition à laquelle fait écho une phrase de la réponse d'Albuquerque à Malik Gopi disant qu'il espérait venir près de la terre du roi de Cambaye, et se réjouirait d'y trouver un message de lui. À Malik Gopi, il rendait ses politesses. Apprenant le bon traitement réservé aux Portugais captifs, il faisait traiter avec honneur les gens du *Miri* qu'il détenait ; au sujet du bâtiment et de l'équipage, il attendait les propositions du roi. Quant aux Portugais, il se réjouirait de leur libération, car pour tout le reste il aurait plaisir à être agréable au roi. Il évoquait tout le bénéfice que tireraient les Gujaratis de l'amitié des Portugais.

Mais il n'indiquait pas à quel prix ils l'obtiendraient, et sa courtoisie voilait une ferme réserve. Renversant la situation posée par Malik Gopi, il faisait du roi de Cambaye le demandeur, de la liberté de navigation et d'une éventuelle restitution du *Miri* et de son équipage, incarcéré à terre, et qu'il fit libérer. La cargaison, elle, restait de bonne prise, puisque la paix n'était pas conclue [121]. En remettant à l'arrivée d'un mandataire la restitution du *Miri* — que l'ambassadeur n'avait pas été accrédité pour traiter, — Albuquerque se montrait disposé à causer. Mais il faisait de la délivrance des Portugais retenus à Champaner la condition du progrès des pourparlers. Et au lieu d'un « sien homme chrétien et de confiance », il choisit de déléguer au Gujarat, en ambassade de retour, un *chetti* brahmane de Cananor [122], qui a dû partir le 16 septembre [123]. Albuquerque lui confia sans doute quelques laissez-passer pour les nefs de Malik Gopi [124], et le chargea de sonder le gouvernement gujarati sur sa complaisance à laisser construire un fort sur la côte de Cambaye [125].

---

[120] Brás, II/45, p. 437 ; Góis, III/10, p. 42. Selon Correia le lieu de rencontre proposé était Diu ou Surat, et la proposition était incluse dans la lettre de Malik Gopi. Elle n'apparaît cependant pas dans le texte qu'en publient les *Comentários*, par ailleurs conforme à l'analyse que Correia donne de la lettre.

[121] *Cf.*, en contrepoint de la réponse d'Albuquerque, ses discussions avec l'ambassadeur, dans Correia, I, p. 126. Entre le 7 et le 18 septembre, 25 ou 26 esclaves pris sur le *Miri* sont répartis entre l'hôpital de Cananor, deux *naos* et une fuste portugaises, et diverses personnes (*mandados* d'Albuquerque, *CA*, IV, pp. 288, 290, 291, 295, 297, 298, 300, 302 (?), 303). Sur les étoffes, *cf. CA*, I, pp. 144, 148 ; Correia, II, p. 139.

[122] Castanheda, III/37, p. 90, selon qui Albuquerque offrait d'échanger Ali-Khân contre les naufragés du *Santa Cruz*. De même Góis, III/15, p. 67 (« hum mercador gentio morador em Cananor »).

[123] La lettre d'Albuquerque à Malik Gopi est datée du 16.IX (Brás, II/45, p. 442), et les *Comentários* disent que le *chetti* fut congédié le même jour (II/46, p. 443).

[124] *Cf.* Barros, II/6-3, p. 265.

[125] Ce qui se déduit de la suite.

La démarche du roi de Cambaye tombait mal à propos pour Albuquerque. Les difficultés personnelles du Gouverneur expliquaient son empressement mitigé à saisir l'occasion de négocier « la paix de Cambaye ». Passons sur les prétentions, valides, de Duarte de Lemos à en revendiquer la conduite : Albuquerque le manœuvra sans peine, et son rappel au Portugal, connu dès le 17 septembre, le neutralisa aussitôt. Le Gouverneur jouait une partie beaucoup plus serrée contre ses capitaines qu'il voulait contraindre à une deuxième attaque de Goa. Toute son énergie tournée vers la prise de Goa, alors que ceux-ci mettaient en avant l'intérêt des « paix de Cambaye », il ne pouvait s'engager à fond dans la négociation et sacrifier sa stratégie à une nouvelle entreprise.

Au cours des conseils qui furent tenus en septembre, en octobre et en novembre, la question du « règlement de la paix de Cambaye », revint constamment. Par haine ou par principe, les adversaires d'Albuquerque lui donnaient la priorité, et leurs arguments portaient, car il y avait à l'arrière-plan la libération de Portugais captifs. Albuquerque avait commencé par dissimuler sa détermination d'aller à Goa. Se bornant à un exposé des motifs, il s'était gardé de donner son propre avis ; les déclarations des capitaines figuraient seules sur les procès-verbaux des délibérations [126]. À Cananor, au conseil du 18 septembre et des jours suivants, certains soutinrent qu'il était plus utile d'aller faire la paix avec le roi de Cambaye, qui la souhaitait avec ardeur [127]. À Cochin, au conseil du 10 octobre, Albuquerque mit en avant que la prise de Goa ferait éclater la « ligue » des musulmans (le Adil-Khân, le roi de Gujarat, le Samorin et le Sultan) [128], et il déclara ses intentions : le procès-verbal de la réunion [129] se clôt sur une déclaration non équivoque signée de lui. En même temps, pour se concilier les capitaines hostiles, il les entretenait d'espoirs plus ou moins réalistes, et laissait croire qu'il allait conclure la paix avec le Gujarat. Le 17 octobre, il écrivait à D. Manuel qu'il allait à Cambaye « régler la paix, établir le commerce et fonder une factorerie, et délivrer les captifs » ; à son retour il retrouverait à Angedive les capitaines portugais s'apprêtant à rentrer au Portugal, irait avec eux contre Goa, et aurait encore le temps de profiter de la mousson d'Aden [130]. Puis en novembre, à Angedive, ou déjà à la barre de Goa le 20 novembre [131], il fit débattre dans

[126] Cast., III/37, p. 88.

[127] Brás, II/50, p. 459.

[128] Brás, II/51, p. 463 ; Cast., III/39, p. 94.

[129] *CA*, II, pp. 6-11.

[130] *CA*, I, p. 23. Il me paraît peu probable qu'Albuquerque ait pensé réellement quitter Cananor, et que sa déclaration d'intentions soit sincère, bien qu'il n'y dissimule pas au Roi que son but est Goa. Les préparatifs de l'escadre l'auraient-ils retardé plus longtemps que prévu ?

[131] Date de Barros, III/5-8, p. 228. Arrivée à la barre de Goa le 16 novembre selon Empoli, p. 48.

une ultime réunion s'il convenait d'aller d'abord régler la paix à Cambaye ou attaquer Goa. En exposant que Goa prise, le roi de Cambaye devait tout céder, même ses prisonniers [132], Albuquerque emporta une décision qui, pour lui, était prise d'avance, et en fonction de laquelle depuis deux mois il avait tout préparé.

Dans une lettre qu'il adressait à D. Manuel le 4 novembre, au moment de quitter Cananor pour Goa [133], il exposait ses vues sur la question de Cambaye. Il disait son intention de régler la paix sollicitée par le roi de Cambaye de la façon la plus avantageuse (*no milhor modo que pudesse*), — s'entend pour le Portugal —, « nulle chose de ces régions n'ayant autant de disposition à être détruite que Cambaye » : un seul chenal en commandait l'accès qu'il était aisé d'interdire ; à l'entrée se trouvait Diu, et plus avant il y avait une autre île, au milieu du chenal, abondante en eau potable, avec un bon port et un excellent site pour ériger une forteresse [134]. Ces remarques topographiques sont annonciatrices de la difficulté des négociations. Les propos d'Albuquerque, toutefois, vont ici dans le sens des désirs de son souverain, et sans doute au-delà de sa propre pensée. Maints indices attestent qu'il venait de recevoir, par le courrier de Portugal en septembre 1510, des lettres de D. Manuel réclamant l'application du *regimento* de 1506, y compris l'implantation d'un château portugais sur le littoral du Gujarat.

L'île qui retenait l'attention d'Albuquerque, c'est-à-dire l'île de Piram, était effectivement la clef du golfe de Cambaye. Au XIVe siècle, un chef pirate de la côte orientale du Kathiawar y avait établi ses quartiers, et on verra au XVIIIe siècle un marchand de Surat en faire le point de départ de ses ambitions politiques, bien que l'endroit fût peu propice à l'habitat [135]. Il en était

---

[132] Brás, III/1, p. 3. Correia, II/1, p. 144, dit qu'Albuquerque arracha la décision en proposant d'aller uniquement incendier les berges (*ribeira*) et les faubourgs de Goa, et de partir ensuite pour le Cambaye. Cast., III/41, p. 99, ne fait état que d'un conseil de guerre, sans alternative Cambaye ou Goa.

[133] Cette lettre, dont on ne possède que le sommaire (*CA*, I, pp. 419-423 ; sommaire d'une autre lettre du même jour, pp. 423-427) ne porte pas d'indication de lieu. Brás d'Albuquerque qui a noté avec précision le séjour antérieur de son père à Cananor (jusqu'au 22 septembre, *cf.* Brás, II/51, p. 461 ; confirmation, *cf. CA*, IV, p. 306) n'a plus ensuite de repères chronologiques. Il dit seulement qu'au retour de Cochin, Albuquerque part (pour Goa) « sem fazer nenhuma demora » (III/l, p. 1). Parti de Cochin le 11 octobre (*CA*, II, p. 11 ; IV, p. 315), il arriva à Cananor le 16 (*CA*, IV, p. 316) et des *mandados* y attestent sa présence jusqu'au 20 octobre (*CA*, IV, p. 323). Mais, il a dû y rester deux semaines de plus. Castanheda, III/41, p. 98, date son départ de novembre ; Góis, III/11, p. 43, plus précis, du début de ce mois. Empoli, p. 47, qui était sur l'escadre, donne la date erronée du 4 octobre (et Correia, II/1, p. 140, celle du 3 octobre) ; je corrige « octobre » en « novembre ». Dans une lettre de la fin de 1513, Albuquerque dit bien qu'il alla contre Goa en octobre, mais il écrit trois ans plus tard, et cela peut s'entendre de son départ de Cochin (*CA*, IV, p. 177).

[134] *CA*. I, p. 420.

[135] *Cf. Bombay Gazetteer*, IV, p. 348 et pp. 349-360 ; VIII, p. 66.

déjà ainsi au XVIe siècle : le roi de Cambaye signala honnêtement à un envoyé d'Albuquerque que l'île, infestée de serpents, était dépeuplée [136]. Le projet portugais sera donc abandonné, d'autant que D. Manuel se prononçait pour le choix de Diu.

Réaffirmée les années suivantes, cette volonté du Roi allait contribuer à fausser les relations luso-gujaraties que le Gouverneur, pour sa part, entendait conduire au même but que D. Manuel peut-être, avec plus de détours certainement. Dans cette même lettre du 4 novembre 1510, il glissait son point de vue. Il proposait la création d'une factorerie à Cambaye, et « avec le temps » d'une forteresse à Diu, comme à Aden, Ormuz et Goa [137]. Dans une autre lettre, de peu postérieure, écrite au lendemain de la reconquête de Goa, il disait à nouveau son dessein d'aller croiser à la sortie de la Mer Rouge, puis de passer à Ormuz la mousson de 1511 : d'aller signer un traité au Gujarat, il n'était plus question [138].

La prise de Goa valut au Gouverneur les félicitations de nombreux souverains et seigneurs indiens, entre autres celles de Malik Ayâz [139] qui, fidèle à son option, laissait les chrétiens captifs à Diu regagner les territoires portugais [140]. À en croire les *Comentários*, Barros et Góis, Albuquerque aurait également reçu une ambassade du roi de Cambaye à cette occasion. Castanheda, bien mieux informé sur cette période que les autres chroniqueurs, n'en parle point [141]. On se demandera s'il y a eu, au début de 1511, une ambassade du roi de Cambaye à Goa autre que celle de Diogo Correia.

Le Gujarat n'avait pas tardé à manifester de nouveaux signes de son impatience à accrocher la négociation [142]. À l'instigation de Malik Gopi,

---

136 *Cf. infra*, p. 233.

137 *CA*, I, p. 419 ; la *feitoria* de Cambaye pourrait être de grand profit, p. 424.

138 Albuquerque à D. Manuel (sommaire), [de Goa], 26.XI.1510, *CA*, I, p. 429 (autre lettre du même jour).

139 Cast., III/47, p. 118

140 *Mercê* d'Albuquerque, Goa, 2.IV.1511, au nègre Tomás, chrétien, « qui vient d'arriver de Diu où il était captif, qui s'était perdu dans (le naufrage) de la *nao Santa Cruz* » (*CA*, V, p. 139). Sans doute venu avec « Açem Mose », *mouro* de Cananor, qui reçoit une *mercê* d'Albuquerque le 28 mars « pour amener un chrétien qui était captif en Cambaye » (*CA*, V, pp. 137-138).

141 Góis, III/16, p. 69 ; Barros, II/5-10, p. 239 (« de Malik Ayâz, seigneur de Diu, et du roi de Cambaye son seigneur ») ; Brás, III/4, p. 17, dont nous discuterons plus loin le témoignage : « à la nouvelle de la prise de Goa (...) le roi (de Cambaye) voyant que sa ligue était défaite, envoya aussitôt (*logo*) (à Albuquerque) les captifs (...) et lui fit offrir Diu pour y faire une forteresse, et il lui envoya dorénavant toujours demander la paix par ses ambassadeurs ».

142 Il y a bien des petites méprises accumulées dans l'affirmation de M. Burton-Page, art. « Gudjarāt », *EI*^{2}, que « après la capture par Albuquerque et le sac orgiastique (*sic*) de Goa et le massacre des habitants (...), Mahmud comprit l'impossibilité de conserver une alliance avec un ennemi de l'Islam aussi intransigeant mais, pour éviter toute provocation, rompit son alliance avec l'Égypte et libéra ses prisonniers portugais ».

Mahmud Ier libéra sous condition deux des naufragés du *Santa Cruz*, Diogo Correia et son neveu Francisco Pereira de Berredo, qui arrivèrent à Goa avec le *chetti* chargé de mission auprès du roi de Cambaye [143]. Un certain « Xacraxa », « ambassadeur du roi de Cambaye », se trouvait bien à Goa en février 1511 [144], mais je soupçonne qu'il s'agit du *chetti* de Cananor envoyé au Gujarat par Albuquerque. C'est en tout cas un marchand, et non un agent politique gujarati : il vend du cuivre à Bhatkal pour le compte des Portugais [145]. Les deux captifs s'étaient engagés à revenir au Gujarat, à moins qu'Albuquerque n'envoie pour négocier la paix un ambassadeur qualifié qui ramènerait alors les autres prisonniers [146]. Albuquerque ne respecta pas la parole qu'ils avaient donnée. Diogo Correia fut appointé capitaine de Cananor, où il remplace Manuel da Cunha destitué, et Francisco Pereira de Berredo fut retenu en service à Goa.

Aucune suite ne fut donnée aux avances du roi de Cambaye, le Gouverneur étant peu après parti pour Malacca. Telle est du moins l'explication, exacte dans son esprit, non dans les faits, fournie par les chroniqueurs [147]. Ils placent l'arrivée de Diogo Correia auprès d'Albuquerque au moment où celui-ci a déjà levé l'ancre pour Malacca [148], hormis Castanheda, qui la situe sensiblement plus tôt, à une date indéterminée — vers le début de 1611 [149] —

143 Cast., III/46, p. 114.

144 *Mercê* d'Albuquerque, Goa, 12.II.1511, publiée deux fois dans *CA*, II, p. 92 et V, p. 62.

145 *Mercê* d'Albuquerque, Goa, 14.IV.1511, « à Cacaixa (*sic*) ambassadeur du roi de Cambaye, cinquante *cruzados* de l'argent du cuivre qu'il a vendu à Bhatkal, dont je lui fais *mercê* au nom de Son Altesse pour travailler à vendre le dit cuivre ». C'est probablement ce même « Cacaixa » qu'Albuquerque envoie en mission au roi de Vijayanagar en décembre 1512 (*mandado* du 4 décembre 1512, *CA*, V, pp. 277-278).

146 Cast., III/46, pp. 114-115, que Correia, II/1, pp. 180-181, bien qu'embrouillé, confirme. Cette tentative de contacts des Gujaratis est passée sous silence dans les *Comentários*. Barros et Góis n'en font qu'une mention très succincte.

147 Cast., III/46, p. 115 : « E despois disto sucedeo ir ho governador fora da India, e por isso não mandou mais recado a Cambaya ». Seul Correia, II/1, p. 180, prétend qu'Albuquerque répondit au roi de Cambaye et à Malik Gopi. Le détail, s'il est en lui-même exact (Correia est le mieux informé des chroniqueurs sur la suite des conversations) n'indiquerait, dans le laps très bref que ménage la chronologie fausse de Correia, qu'une réponse protocolaire.

148 Selon Correia, II/1, pp. 180-181, en février 1511 (*sic*), Albuquerque était déjà au large de Goa, en route pour Cananor, où il laissa au passage Diogo Correia comme capitaine. Le Gouverneur projeta d'envoyer une ambassade au Cambaye, pour faire la paix et délivrer les captifs, à son retour de Malacea, « ce que pour le présent il ne pouvait faire faute de temps ». Même version, en bref, chez Barros, II/7-3, p. 321 (alors qu'ailleurs, II/5-11, p. 247, il sait que Diogo Correia était déjà capitaine de Cananor quand Albuquerque y passe).

149 Après le retour de Nuno Vaz de Castelo-Branco de Cochin (Cast., III/46, p. 114). Góis, III/15, p. 68, semble suivre la version de Castanheda, en disant sans plus que Diogo Correia trouva le Gouverneur à Goa.

que corroborent les sources d'archives. Diogo Correia arriva à Goa bien avant le départ d'Albuquerque, qui n'eut lieu qu'à la fin d'avril [150]. Sa présence y est attestée dès le 12 janvier [151], et on le voit en fonction comme capitaine de Cananor dès le 1er mars [152]. L'imprécision chronologique des sources narratives dissimule le fait qu'Albuquerque ne fut nullement pris de court, au dernier moment, par l'initiative gujaratie. Il n'est parti pour Malacca que trois mois et demi plus tard. Rien ne saurait mieux montrer à quel point la question de la paix de Cambaye était pour lui subsidiaire. Au terme de sa nouvelle expédition, il savait devoir trouver l'adversaire encore plus atteint dans ses intérêts, et encore plus souple. Probablement Mahmud Ier avait-il espéré un geste de réciprocité à ses marques de bon vouloir. Sans doute demanda-t-il la restitution du *Miri*, car un piquet de Gujaratis, qu'il envoya pour le mettre en état, le montait, à Cananor, à la fin de mars. Mais le *Miri* quittait Cananor pour Cochin, où Albuquerque enjoignait qu'il s'abrite durant la mousson [153]. Peut-être toutefois, le capitaine du *Miri* fut-il autorisé à rentrer au Gujarat : il se trouvait à Goa à la mi-mars [154], et l'on perd ensuite la trace.

S'il est vrai que le départ d'Albuquerque suspendit les conversations, celles-ci reprirent, lui absent, dès la fin de la mousson. Comme Diogo Correia n'était pas revenu, le roi de Gujarat, pressé par Malik Gopi, relâcha un autre prisonnier, Frei António do Loureiro, supérieur de la mission franciscaine de Socotra. Malik Ayâz, de son côté, continuait de correspondre avec les Portugais de Goa [155]. L'arrêt à Diu de Diogo Fernandes de Beja, qui rentrait d'Ormuz après avoir évacué la base de Socotra, lui offrait l'occasion de mani-

---

[150] La date de Castanheda (III/50, p. 125) et de Góis (III/17, p. 72) — fin mars — est fausse. Barros, II/5-11, p. 246, place correctement son arrivée à Cochin fn avril. Albuquerque était encore à Goa le 19 avril, et à Cananor le 23, *cf.* ses *mandados*, *CA*, V, p. 167.

[151] Son nom figure dans un *mandado* d'Albuquerque portant cette date, *CA*, V, p. 21. Francisco Pereira, dans une lettre non datée, de 1515 ou de 1516 (CVR 113), dit avoir été huit mois captif au Cambaye, ce qui confirme qu'il a bien été libéré en décembre.

[152] *Mandado* de Diogo Correia du 1.III.1511, *CA*, VI, p. 419. On a édité, *CA*, VI, p. 398, un autre *mandado* de Diogo Correia à titre de capitaine de Cananor sous la date du 13 octobre 1510, qu'il faut évidemment corriger en 1511, par Diogo Correia, à l'automne 1510, était retenu au Gujarat, et le capitaine de Cananor était Rodrigo Rabelo, qui le resta jusqu'au 10 décembre (*cf.* le *mandado* signé de lui ce jour-là, *CA*, V, p. 406 ; *mandado* de son suecesseur Manuel da Cunha en date du 12 décembre, *ibid.*, pp. 405-406). Le *mandado* de Rodrigo Rabelo publié *CA*, VI, p. 419, comme du 16 mars 1511, est à l'inverse à dater de mars 1510 (ce qu'indique clairement le contenu : Rabelo apprend la prise de Goa, qui a eu lieu le 1.III.1510).

[153] *Mandados* de Diogo Correia, capitaine de Cananor, du 28.III.1511, où il est question des « Guzerates del-rey de Cambaya que aqui sam vyndos pera coreger a nao Miry ». *CA*, VI, p. 420, et du 14.IV.1511, *CA*, VI, p. 424.

[154] *Cf. mandado* d'Albuquerque, du 13.III.1511, *CA*, V, p. 119.

[155] *Mandado* de Diogo Mendes de Vasconcelos du 26.XI.1511, *CA*, VI, p. 482.

fester, par un accueil cordial, ses sentiments pro-portugais [156]. Frei António, qui s'était engagé « sur son capuchon et sur son rosaire » à revenir au Gujarat [157], quittait Goa dans la dernière décade d'octobre, avec des présents du capitaine, Diogo Mendes de Vasconcelos, pour le roi, pour Malik Gopi et pour « ces seigneurs qui ont fait là-bas honneur à nos chrétiens » [158].

Il arriva à destination alors qu'on fêtait l'accession au trône du successeur de Mahmud Ier [159]. Le vieux souverain était mort le 23 novembre, et son fils Khalil-Khân lui succédait sous le nom de Muzaffar II. Le changement de personnel dirigeant laissait en place les principaux interlocuteurs des Portugais, Malik Ayâz intangible dans son gouvernement de Diu, et Malik Gopi plus en faveur que jamais [160]. Le nouveau règne s'ouvrit par des mesures d'apaisement. L'amiral mamlouk, en résidence surveillée depuis sa défaite à Diu, fut renvoyé en Égypte, — nouvelle qu'Albuquerque apprendra par des lettres de Malik Gopi [161] ; et les naufragés du *Santa Cruz*, du moins ceux qui n'avaient pas abjuré [162], furent libérés sur les instances de Malik Gopi, qui demanda à Malik Ayâz d'assurer leur passage à Goa [163], où leur présence est attestée dès la première quinzaine de février [164]. Diogo Mendes de Vasconcelos ayant bien fait savoir, par l'intermédiaire de Frei António, que rien

---

[156] Aucun des chroniqueurs ne fait état de cette escale de Diogo Fernandes à Diu, connue seulement par une allusion qu'y fait Albuquerque dans une réponse à D. Manuel du 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194, le Roi lui ayant écrit avoir reçu une lettre de Diogo Fernandes de Beja faisant état de l'accueil de Malik Ayâz. Cette lettre de Diogo Fernandes de Beja ne peut dater que de la fin de 1511 : partie par les *naos da carga*, elle sera arrivée au Portugal *circa* juin 1512, de sorte que D. Manuel y réfère dans le courrier qu'il expédie en Inde au début de 1513, et auquel Albuquerque répond à la fin de cette même année.

[157] Correia, II/1, p. 211 ; Barros, II/7-3, p. 322.

[158] *Mandado* de Diogo Mendes de Vasconcelos du 19.X.1511 (d'où il ressort que l'arrivée de Frei António est récente) et du 20.X.1511 (qui donne son départ pour imminent), *CA*, VI, p. 468. Frei António était accompagné d'un certain Gonçalo Homem, *cf. CA*, *ibid.* ; Correia, II/1, p. 202 ; Barros, II/7-3, p. 322.

[159] Correia, II/1, p. 202, où les noms de Mahmud et de Muzaffar sont intervertis.

[160] *Cf. supra*.

[161] Correia, II/1, p. 175.

[162] Qui furent assez nombreux. L'un d'eux repassa du côté portugais à Ormuz en 1515 (*mandado* d'Albuquerque du 16.V.1515, *CA*, VI, p. 271, en faveur de Diogo Gonçalves d'Alvito, qui « se perdeo em Cambaya e andava com os Mouros e se veyo ora pera nos » ; l'identifie au Diogo d'Alvito qui était *grumete* à bord du *Santa Cruz* en 1509, *cf.* NA 703, f. 70*b*).

[163] Correia, II/1, pp. 202-203. Ils étaient dix-huit.

[164] *Mandado* de Diogo Mendes de Vasconcelos du 13.II.1512, *CA*, III, p. 12 (et note 4 pour la correction de date), et *cf. CA*, VII, p. 21. Ils sont même arrivés plus tôt, s'ils sont venus avec Sidi Ali, comme le dit Cast., III/95, p. 231. Relevons qu'à la mi-janvier Cananor n'avait pas eu confirmation de la mort de Mahmud Ier, *cf.* le *mandado* de Diogo Correia du 13.I.1512 pour fourniture d'artillerie à Estêvão de Freitas qui « va à Cambaye avec de la marchandise, et aussi pour savoir si le roi de Cambaye est mort, et des chrétiens qui sont là-bas » (*CA*, VII, pp. 8-9).

ne pouvait être traité en l'absence du Gouverneur [165], leur délivrance n'avait donc été l'objet d'aucun marchandage. En restituant les prisonniers, les Gujaratis se défaussaient d'un atout majeur dans la négociation. S'ils le faisaient, c'est que Malik Gopi et les milieux d'affaires souhaitaient, par un signe marquant de leur bonne volonté, forcer les Portugais à engager la partie. Mais ils allaient connaître de nouvelles désillusions, Albuquerque ne s'étant pas trompé sur le sens du geste : il y décela un aveu de faiblesse. Dans son éloquent plaidoyer d'avril 1512 à D. Manuel sur le rôle clef de Goa, il voit dans la souplesse gujaratie un effet de l'occupation de Goa [166]. Et il est vrai que le verrouillage de l'Océan Indien, plus il se resserre, plus il pousse les Gujaratis à chercher un accommodement. L'établissement des Portugais à Malacca aggravait la pression portugaise sur l'économie gujaratie, dont les échanges se faisaient en grande partie avec l'Insulinde. En route vers Malacca, Albuquerque n'avait pas capturé moins de cinq bâtiments gujaratis [167]. Et, selon Castanheda, l'annonce de la prise de Malacca aurait décidé Muzaffar II à relâcher les captifs [168].

IV. LA REPRISE DES POURPARLERS

Retour de Malacca, au début de février 1512 [169], Albuquerque se trouvait en présence de nouvelles ouvertures gujaraties. Non seulement les prisonniers du *Santa Cruz* lui étaient restitués, mais le roi de Cambaye, — en réponse à ce qu'il avait dû demander dans ses lettres de fin 1510, — lui offrait

---

[165] Correia, II/I, p. 202.

[166] Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.IV.1512 (*CA*, I, p. 55) : « Quem faz a el-rrey de Cambaya mamdar os vosos cristãos que estavam catyvos, sem lhos eu mamdar pedir ? Goa. E quem lhe fez mamdar embaxador, que comigo amda, pedir pazes, senam termos nós tomada Goa ? ».

[167] Francisco de Albuquerque à D. Manuel, 20.X.1513, *CA*, III, p. 358. Brás, III/14, p. 51 et 52 ; Cast., III/51, p. 127 et 128 ; Góis, III/17, p. 73 ; Barros, II/6-2, p. 260. Selon Correia, II/I, p. 215, deux nefs de Cambaye seulement furent rencontrées, qui ne furent pas saisies « por caso dos cativos que estavao em Cambaya » ; ce que toutes les autres sources infirment. Une lettre écrite de Lisbonne à Florence le 31.I.1513 (dans Angelo de Gubernatis, *Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie Orientali*, Livourne 1876, p. 376) parle de sept « nave de mori dil regno di Cambaia » prises en allant à Malacca.

[168] Cast., III/95, p. 231. Selon Barros, II/7-3, p. 322, la nouvelle fut connue par une *nao* de Malik Gopi que Albuquerque trouva à Malacca et que, par égard pour son propriétaire, il ne prit point. II n'y a rien à ce sujet dans les autres sources.

[169] Date dans Cast., III/79, p. 95 : na entrada de fevereiro 1512 ; Góis, III/26, p. 111 (de même) ; Empoli, pp. 68-69. D'après Correia, II/1, p. 270, Albuquerque arrive à Cochin en janvier 1512.

une forteresse sur les côtes de Gujarat [170]. L'ambassadeur du roi de Cambaye, Sidi Ali (« Cide Ale ») attendait Albuquerque à Goa depuis le début de janvier [171]. Il y resta jusqu'à la mi-mars [172], et en partit le 17, ou aussitôt après, pour Cochin [173], où Albuquerque avait décidé de rester, Manuel de Lacerda, — nouveau capitaine de Goa depuis le 1er mars, — l'ayant dissuadé de venir au secours de la place assiégée, puisqu'il n'avait pas les forces suffisantes pour la secourir avec honneur [174].

Le Gouverneur, en effet, se trouvait à court de moyens, l'escadre partie de Lisbonne en 1511, retardée par le mauvais temps, n'ayant pu passer en Inde. Il patienta donc à Cochin jusqu'au début d'octobre 1512 [175], après l'arrivée des escadres de l'année précédente et de l'année en cours. Les conditions étaient peu propices à une reprise de la négociation de Cambaye, car, si la situation économique continuait d'évoluer au détriment de l'économie gujaratie, il eût été difficile d'exploiter les avantages politiques qu'elle permettait à Albuquerque d'espérer. Il ne pouvait être question de s'implanter au Gujarat alors que le sort de Goa restait précaire et que le Gouverneur était contraint de demeurer au Malabar. Durant ces huit mois d'inactivité forcée, Albuquerque se borna à entretenir par des gestes amicaux les dispositions favorables des Gujaratis, autant sans doute, sinon plus, pour soulager et protéger Goa que pour préserver les chances de négocier un futur *modus vivendi*.

Durant l'hiver 1511-1512, Malik Ayâz avait envoyé aux Portugais bloqués dans Goa par les forces du Âdil-Khân, deux nefs chargées de ravitaille-ment [176]. Au début de 1512 une *nao* portugaise, le *São João*, séjournait à Diu plus d'un mois [177], imitée peut-être par d'autres bâti-

170 Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.IV.1512, *CA*, I, pp. 37-38 : « el-rrey de Cambaya (...) diz que dara lugar pera fazer fortaleza ».

171 *Mandado* de Diogo Mendes de Vasconcelos du 24.I.1512, *CA*, VII, p. 9.

172 *Mandado* de Diogo Mendes de Vasconcelos du 1.III.1512, *CA*, VII, p. 14, lui faisant payer son *mantimento* pour quinze jours.

173 *Mandado* de Manuel de Lacerda du 17.III.1512, *CA*, VII, pp. 15-16, et *mandado* d'Albuquerque du 31.III.1512, édité deux fois dans *CA*, II, p. 95 et V, pp. 488-489.

174 Cast., III/79, p. 196 ; Góis, III/26, p. 111 ; *cf.* Correia, II/1, p. 272.

175 Brás, III/45, p. 167, et Góis, III/29, p. 124, datent du 10 septembre le départ d'Albuquerque de Cochin, et Correia, II/1, p. 302, du 20 septembre son arrivée à Cananor. Castanheda, III/88, p. 214, place le voyage, correctement, en octobre. Les *mandados* que nous avons d'Albuquerque montrent qu'il était encore à Cochin le 30 septembre, et déjà à Cananor le 6 octobre (*CA*, V, pp. 214 et 215, avec une correction à faire pour le document n° 451).

176 Góis, III/22, p. 97.

177 La *nao São João*, capitaine João Serrão, quitta Diu au début du carême (« era ja coresma »), après trente-six jours d'escale, à destination de Chaul, Bhatkal et Cochin. *Cf.* les reçus des 20 avril et 10 mai 1512, *CA*, VII, p. 23 et pp. 26-27, le second « feito em Dyo » ; malgré qu'on puisse lire *março* aussi bien que *maio* (*l.c.* p. 27, note 1), j'opine plutôt à corriger le nom de lieu et à tenir Dyo pour lapsus de *Cochim*. Le carême commença en 1512 le 24 février. Allusion au voyage du *São João* dans des lettres à D. Manuel, d'Albuquerque, 1.IV.1512, *CA*, I, p. 56, et de

ments [178]. Après avoir assuré le rapatriement des naufragés du *Santa Cruz*, Malik Ayâz continuait d'entretenir des contacts avec les Portugais. En avril, il écrivait à Albuquerque à Goa [179], où il le croyait revenu. Fin mai, Albuquerque faisait libérer à Cochin onze captifs « car ils sont du Cambaye, (pays) avec lequel nous avons bonne paix et amitié et où on fait beaucoup d'honneur à nos *naos, navios* et gens quand ils y vont » [180]. Fin juillet, c'est le capitaine de Goa qui fait libérer cinq captifs à la requête de Malik Ayâz « vu qu'ils sont siens et qu'il est notre ami et serviteur du roi notre seigneur » [181]. En janvier 1513, Albuquerque remet vivres et argent à neuf naufragés d'une *nao* de Diu « car ils sont (des gens) de Malik Ayâz » [182].

De telles déclarations, l'arrivée à Goa de *naos* de Diu chargées de vivres — une viendra encore en novembre 1512 [183] — tout cela montre que Malik Ayâz misait sur les Portugais et que ceux-ci, sans compromettre leurs liens avec Malik Gopi, l'y incitaient résolument. Au vu du bon accueil qu'il avait réservé à Diogo Fernandes de Beja, Albuquerque lui avait envoyé « de grandes offres et propositions pour les choses de son honneur et de la garantie de celui-ci (...) secrètement, pour que le roi de Cambaye ne soit pas chatouillé de le voir tellement mis avec nous, et aussi pour que sa compétition avec Malik Gopi ne crée point de dommage à notre entente, si (Malik Gopi) en était chatouillé » [184]. Que Malik Ayâz ait, pour sa part, joué sur plus d'un tableau, est probable ; qu'à son amitié de circonstance ait répondu, du côté portugais, une égale hypocrisie politique est certain. Le 1er avril 1512, Albuquerque écrivait à D. Manuel : « Malik Ayâz ne dit-il pas qu'il est votre vassal, et qu'il vous a toujours de servir bien et loyalement ? Tel qu'il est, s'il nous voit en

---

Lourenço Moreno, 30.XI.1513, *CA*, III, p. 389 (« [a] *nao* de Joam Serram que foy a Dio pera socorrer a Goa »).

[178] *Cf. CA*, V, pp. 489-490 ; VII, p. 8.

[179] *Cf. mandado* de Manuel de Lacerda du 22.IV.1512, *CA*, VII, pp. 23-24.

[180] *Mandado* d'Albuquerque du 28.V.1512, *CA*, V, pp. 183-184. Ces prisonniers avaient été amenés à Cochin par le *Rey Grande* de Diogo Fernandes de Beja ; l'un d'eux était capitaine d'une *nao* saisie par Cristóvão de Brito, un des deux capitaines de l'escadre de D. Garcia de Noronha qui avaient réussi à atteindre l'Inde dès septembre 1511 (Góis, III/22, p. 97) et en étaient repartis en décembre-janvier (*cf.* Cast., III/80, p. 198, et Barros, II/7-3, p. 324). Peut-être est-ce parmi eux que se trouva ce marchand libéré par Albuquerque à la demande de Malik Ayâz, et qui sera de nouveau capturé par les Portugais en Mer Rouge en 1513, *cf. CA*, I, p. 221.

[181] *Mandado* de Manuel de Lacerda du 28.VII.1512, *CA*, *VTI*, p. 38 ; ces libérés appartenaient à un lot de 24 ou 25 esclaves de la *nao* saisie par Antônio de Sá, capitaine du *Rosairo* (*CA*, I, pp. 66 et 68 ; Cast., III/50, p. 126), qui naviguait entre Chaul et Goa (*CA*, VI, pp. 422-423 ; VII, p. 21 ; Cast., III/44, p. 110). Inventaire de cette prise, *CA*, V, p. 296.

[182] *Mandado* d'Albuquerque, Goa, 26.I.1513, *CA*, V, p. 380.

[183] Albuquerque à D. Manuel, *CA*, I, p. 202, d'où Brás, III/53, p. 197 ; Góis, III/30, p. 130 ; Cast., III/95, p. 231.

[184] Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194.

quelque mauvaise passe, croyez-vous qu'il ne dira pas qu'il est vassal du roi de Cambaye (...) ? » Et de joindre à sa lettre un croquis « de Diu et de l'île du canal de Cambaye qu'on vous promet pour la forteresse et protection de votre factorerie » [185]. A Malik Ayâz plus qu'à tout autre, Albuquerque se souciait de donner le leurre sur ses projets, et il aurait retenu l'ambassadeur gujarati, en novembre 1512, de crainte que celui-ci ne dévoile les préparatifs de l'expédition de la Mer Rouge [186] ; l'émissaire de Malik Ayâz, qui arriva alors à Goa aurait été suspecté de venir espionner, et Correia nous montre Albuquerque l'obligeant « à fourrer sa tête et son bonnet dans la gueule des bombardes, pour prendre la mesure des boulets qu'elles tiraient » [187]. Malik Ayâz se renseignant sur les plans de ses suspects alliés, à l'heure où ceux-ci songent à établir dans sa ville une de leurs bases militaires et commerciales, quoi de plus naturel ? Les chroniqueurs portugais marquent, ici ou là, de traits trop noirs le portrait moral du sage gouverneur de Diu. En 1512 plus que jamais, alors qu'il peut appréhender la venue d'une deuxième escadre mamlouke, sa sauvegarde est de satisfaire les Portugais, et il s'y est si bien employé que rien d'autre ne saurait lui être reproché que d'avoir veillé à ses intérêts les plus directs.

En septembre, à Cochin, Albuquerque manifestait l'intention de se rendre en personne au Gujarat [188]. Fin octobre encore, Diogo Fernandes de Beja se félicitait de sa détermination sur les « choses de Diu », « si secrète que tous pensent que nous allons à Aden ou faire la forteresse de Chaul, si bien qu'il me semble que Malik Ayâz ne peut en être avisé » [189]. Selon Castanheda, le

---

[185] *CA*, I, pp. 38 et 64.

[186] Brás, III/62, p. 196 ; Correia, II/1, p. 322. *Cf.* Ci-après.

[187] Correia, II/I, p. 323.

[188] *Cf.* son *mandado* du 22 septembre, relatif à cinq esclaves qu'il ordonne de « ora levar comygo caminho de Cambaya », *CA*, V, p. 200.

[189] Diogo Fernandes de Beja à António Carneiro, secrétaire d'État, de Cochin, 27 octobre, TdT, *Cartas Missivas* I-286. D'après le contenu nous datons ce document, qui ne porte pas de millésime, de 1512. [Après la parution de cet article, J. Aubin a noté en marge du texte de son exemplaire : « erreur, *cf.* Smith », et, plus bas, à la note 189 : « à corriger, *cf.* Smith, Diogo Fernandes de Beja ». À ce qu'il semble, il s'agit de la contradiction entre ce document et une autre lettre de Diogo Fernandes de Beja au Roi (TdT, *Fragmentos, Documentos da Índia, Cartas Missivas, n° 1*, publié par Ronald Bishop Smith, *Diogo Fernandes de Beja and Balthasar Pessoa. Portuguese Ambassadors to Cambay and Persia in the first age of Portuguese discoveries, being the Portuguese text of two letters of the Colletion of the National Archives of Portugal called Fragmentos*, Bathesda, Maryland, 1971). Diogo Fernandes de Beja y confesse avoir écrit à Malik Ayâz, d'accord avec le capitaine-major, « lui découvrant largement tout ce que Votre Altesse m'a écrit, (...) et lui disant que, au cas où l'on ferait une forteresse, il aurait la justice de ses hommes, sans que personne y interfère, et le capitaine celle des siens (...), et que dans la forteresse, il n'y aurait que soixante-dix à quatre-vingts hommes, pour manier les marchandises ... » (*ibid.*, p. 10). Nous remercions M. João Manuel Teles e Cunha d'avoir eu l'amabilité d'identifier le passage en question (note due à Luís Filipe Thomaz).]

Gouverneur voulait établir une forteresse à Diu et rencontrer, à Surat ou ailleurs, Malik Gopi ; aussi emmenait-il avec lui Sidi Ali ; mais les nouvelles qu'il eut entre temps de la Mer Rouge l'auraient fait renoncer à cette expédition (qui devait être de quelque durée) pour ne pas manquer l'époque de la navigation vers Aden [190]. De fait, Albuquerque avait reçu courant octobre, à Cananor puis en remontant vers Goa, des nouvelles inquiétantes des apprêts du Sultan [191]. Selon une autre version, celle de Correia, il était déjà décidé à aller en Mer Rouge, et à ne pas relancer la négociation avec le Gujarat ; il n'aurait opté pour sa reprise qu'avec l'arrivée à Goa d'un émissaire de Malik Ayâz, qui n'était autre que Sidi Ali le Tortu [192]. Mais la documentation d'archives ne connaît qu'un émissaire du nom de Yusuf Turki [193], et il serait surprenant, s'agissant du Tortu, personnage notoire, que les autres chroniqueurs ne désignent pas nommément le messager arrivé sur la nef de vivres que Malik Ayâz envoyait au Gouverneur [194]. Pour choisir entre les deux versions et juger du moment où Albuquerque avait changé ses plans, il n'y a d'autre indice que la lettre de Goa du 23 novembre, dans laquelle il dit à D. Manuel : « ce à quoi maintenant j'en suis, présentement : je mets l'escadre hors de la barre et je vais sur le Cambaye régler la paix (*asemtar as pazes*) ». Bien que le texte de la lettre comporte ensuite une malencontreuse lacune, il semble qu'Albuquerque fasse part au Roi de son projet d'aller contre Aden après s'être ravitaillé au Gujarat [195].

À juger sur cette déclaration, c'est la venue de l'émissaire de Malik Ayâz qui aurait provoqué, fin novembre [196], une modification, exactement une inversion [197], des buts d'Albuquerque. Le messager apportait-il d'autres nouvelles alarmistes de la Mer Rouge, ce que nos sources ne disent pas ? Ou bien des motifs de laisser mûrir la négociation de Cambaye ? Notons qu'en octobre ou novembre 1512 Albuquerque a aussi reçu à Goa un émissaire de Malik Gopi [198]. J'incline plutôt à ne pas trouver dans la lettre du 23 novembre

---

[190] Cast., III/95, p. 231.

[191] D'après ses *mandados*, *cf. CA*, V, pp. 230-231, Albuquerque resta à Cananor jusqu'au 15 octobre, et était à Goa le 18.

[192] Correia, II/1, p. 322 : « Cide Alle o torto, capitão-do-mar de Dio ».

[193] *Mandado* d'Albuquerque du 4.XII.1512, *CA*, V, p. 276 (que « Yusefe Turquy criado de Miliquiaz reçoive six *pardaos* pour sa dépense). On retrouvera ce messager (« Youfa Turquo ») à Goa en décembre 1513, *CA*, V, p. 470.

[194] Cast., III/95, p. 231 ; Góis, III/30, p. 130.

[195] *CA*, I, p. 116 (« Espero de tomar mamtimemtos e ... espero d'ir so / / / / / »).

[196] Yusuf Turki n'a pas dû arriver plus tôt, *cf. supra*, note 193.

[197] Mais pas au sens où l'entend Correia.

[198] *Mandado* d'Albuquerque du 14.XI.1612 (« hũ bramene de Meligupy que me trouxe seu recado e cartas »), *CA*, V, p. 234. Peut-être faut-il identifier sa venue à celle d'un « outro messageiro do rey de Cambaya fora de proposito dizendo que vinha apressar mais o concerto da paz » dont parlent les *Comentários*, III/52, p. 196 (en le distinguant apparemment du « messageiro

d'indice probant des projets réels du Gouverneur. On a vu [199], et on verra encore, qu'il annonçait parfois à D. Manuel des résolutions conformes aux instructions royales, qui ne correspondaient pas à ses desseins du moment. Il s'en est expliqué un an plus tard, mais sans dire en quel temps sa décision s'était formée : il voulait aller régler en personne la négociation de Cambaye ; se voyant à court de temps, il avait pris le parti d'envoyer à la cour de Muzaffar II une ambassade pour préparer le roi de Cambaye aux exigences portugaises, qu'à son retour de Mer Rouge il s'emploierait à voir satisfaites [200]. Une fois encore la loi du temps, et non les hommes, infléchissait son action.

C'est à la date du 30 novembre qu'on décèle trace des préparatifs de l'ambassade [201]. Le 16 décembre 1512 [202] elle quittait Goa, en compagnie de Sidi Ali et de l'émissaire de Malik Ayâz, sur la *nao* de celui-ci [203]. Elle était conduite par Tristão de Gá, trésorier de l'escadre, qui connaissait bien le Gujarat pour y avoir séjourné plusieurs mois comme prisonnier de guerre en 1508 [204], et le secrétaire en était João Gomes. Le texte des instructions dont Tristão de Gá était porteur ne nous est pas connu. Albuquerque parlera seulement à D. Manuel de « certaines indications et notes (*apontamentos e avisos*) que me donnaient antérieurement vos lettres » [205]. Du moins connaît-on les points sur lesquels porta la discussion, et voyons-nous, pour la première fois, ce que voulaient les Portugais.

Tristão de Gá devait renouveler la demande d'un emplacement sur le littoral du Gujarat pour l'érection d'une forteresse-factorerie portugaise [206]. Lors des précédents pourparlers, le nom de « l'île du canal de Gogha » avait été avancé [207], site qu'Albuquerque signalait à D. Manuel en 1510, et qui figurait concurremment avec Diu sur le schéma envoyé au Portugal en

---

de Miliqueaz ») et au « misijeiro delrey de Cambaya que veyo a mim com cartas depois do seu embaxador despachado sobre a paz e comcerto qe pede » que mentionne Albuquerque, *CA*, I, p. 202. L'ambassade du roi de Cambaye est également signalée par D. Manuel à Léon X, de Lisbonne, 6.VI.1513.

[199] *Supra*, pp. 216-217.

[200] Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 4.VII.1513, *CA*, I, p. 202, d'où Brás, III/65, p. 196.

[201] *Mandado* d'Albuquerque pour remettre une armure complète de cavalier à Tristão de Gá (sans indication du motif), *CA*, V, p. 268.

[202] Date donnée par un *mandado* d'Albuquerque du 23.III.1514, *CA*, II, p. 122.

[203] *CA*, I, p. 202 ; Cast., III/95, p. 231-232 ; Góis, III/30, p. 130. L'ambassadeur emportait du poivre à vendre au Gujarat, *cf. CA*, V, p. 444.

[204] *Cf. supra*.

[205] Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 193.

[206] Brás, III/52, p. 196, Barros, II/8-5, p. 379, Góis, III/44, p. 174, emploient le mot *fortaleza* ; Castanheda, III/115, p. 283, *feitoria* e *fortaleza* ; Correia, II/1, p. 323, *casa forte* et *casa como fortaleza*, vraisemblablement sous l'influence du litige ultérieur à propos du mot *bacar*, *cf.* ci-après, p. 237.

[207] *Cf. CA*, I, p. 241.

1512 [208]. Ce choix était désormais écarté [209]. Tristão de Gá devait insister pour obtenir l'île de Diu [210].

Il demanderait que les marchands gujaratis envoient leurs marchandises à Goa [211]. Requête qui ne visait probablement que les seuls produits réservés au monopole portugais, car selon une des sources où figure ce point de la discussion, il était dit que les Gujaratis auraient la liberté de leur commerce, hormis les épices : toutes les nefs venant de Malacca avec des *drogas* devraient les vendre à Goa [212].

Il inviterait enfin le roi de Cambaye à ne plus accueillir sur ses terres ni Rumes ni Turcs, ennemis des Portugais [213].

V. L'AMBASSADE DE TRISTÃO DE GÁ

À l'arrivée de l'ambassade portugaise, Muzaffar II se déplaçait aux confins orientaux du Gujarat. Prétextant de la turbulence des Rajpoutes dans le royaume voisin de Malwa et du désir d'y régler les querelles entre prétendants au trône, il avait quitté Champaner en décembre 1512 [214] et concentré ses troupes à Godhra. Entraîné par la sédition du rajah d'Idar dans une brève campagne de pacification au nord de ses états, il avait bientôt repris sa marche en direction de Mandu, la capitale du Malwa [215], et il avait atteint Dhar le 23 mars 1513 [216]. Pour des raisons qui restent obscures [217], il se replia alors et rentra à Champaner.

Les sources portugaises ne s'accordent point sur le moment où Tristão de Gá le rencontra. Selon Castanheda, ce fut « à la bordure de son royaume,

---

208 *Cf. supra*, p. 217.

209 *Cf.* Cast., III/115, p. 284.

210 Brás, III/52, p. 196 (« a instrução que levava era pedir-lhe fortaleza em Diu »).

211 Brás, *l.c.*

212 Correia, II/I, p. 323.

213 Brás, *l.c.* ; Correia, *l.c.*

214 *Mirat*, p. 178 (shavval 918/10 décembre 1512-7 janvier 1513).

215 Sur cette campagne, *cf. Mirat*, pp. 178-180 ; Haravi, III, pp. 175-178, 388-389 ; Firishta, éd. Briggs, II, p. 407 ; Hajji Dabir, I, pp. 99-101. Pour une étude, Upendra Nath Day, *Medieval Malwa, a political and cultural history, 1401-1562*, Delhi 1965, p. 281 et pp. 291-292.

216 Haravi, III, p. 388 (15 muharram 919 H.).

217 On acceptera difficilement le scrupule de morale chevaleresque que les auteurs musulmans (y compris Firishta, section sur le Gujarat) prêtent à Muzaffar II. A. K. Majumdar dans B. C. Majumdar, éd., *The Delhi Sultanate*, Bombay 1960, p. 184, invoque des « domestic disturbances » dont les sources ne font point état. U. N. Day, *op. cit.*, p. 292, attribue plus vraisemblablement la retraite au fait que la campagne s'avérait moins facile que prévu (ce que sous-entend Firishta, section sur le Malwa). Notons que, retardé par la mise au pas du rajah d'Idar, Muzaffar II disposait de très peu de temps pour enlever Mandu avant la mousson.

avec un camp puissant de gens de pied et de cavaliers, comme il avait une guerre avec le roi de Mandu son voisin ; quand il avait vu Tristão de Gá, il lui avait fait très bon accueil et l'avait fait traiter fort bien, sauf qu'il avait tardé trois mois à le congédier » [218]. Selon Barros, « quand il avait congédié Tristão de Gá, il se mouvait en campagne aux confins du royaume de Mandu, avec une grande armée de gens nombreux et bien équipés, pour faire la guerre à ce royaume ; et Tristão de Gá observa dans cette armée la grandeur et la puissance du roi, car il vit qu'un prince de nos pays d'Europe aurait pu difficilement réunir tant de cavalerie » [219]. Si on encadre le récit des chroniqueurs portugais dans la chronologie des historiens indo-musulmans, Tristão de Gá aura été au camp royal entre février et avril-mai. Nous en trouvons confirmation dans une lettre d'Albuquerque : celui-ci avait eu connaissance de l'expédition contre le Malwa avant son départ pour la Mer Rouge (qui eut lieu en février 1513) et il rapporte que Tristão de Gá trouva Muzaffar II « à proximité de la limite du royaume de Mandu, en guerre, avec un grand camp de chevaux, de beaucoup de gens, d'artillerie et tout appareil de guerre » [220]. Toutefois, les *Comentários*, qui sont rédigés d'après les papiers personnels du Gouverneur, donnent une version différente : « Quand Tristão de Gá était arrivé au Cambaye, le roi était allé aux confins du royaume de Mandu avec un grand camp de gens, chevaux et artillerie, et il avait attendu à Champaner, où il lui avait remis ses lettres ». Cette version résulte, à mon sens, d'une simple ambigüité de rédaction, et elle doit être écartée [221]. Comme ce sera le cas l'année suivante pour la mission de Diogo Fernandes de Beja, les conversations se seront terminées plusieurs mois avant le retour de l'émissaire portugais : Tristão de Gá aura quitté le camp royal, après trois mois de séjour, aux approches de la saison des pluies, dont il aura attendu la fin dans un des ports du golfe de Cambaye [222]. La réponse gujaratie aux exigences portugaises a donc été formulée avant que la rumeur de l'échec d'Albuquerque devant Aden puisse atteindre les milieux dirigeants du Gujarat. Échec qui, d'ailleurs,

---

[218] Cast., III/115, p. 283.

[219] Barros, II/8-5, p. 379.

[220] Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 204 et p. 240. Albuquerque observe que Muzaffar II ne dit mot de la campagne dans la lettre qu'il lui a fait remettre par Tristão de Gá. J'ai retenu que la campagne de Mandu est un des éléments de l'histoire interne des principautés de l'Inde dont le Gouverneur eut connaissance avant de quitter Goa, mais — sans pouvoir le prouver — on pourrait également soutenir qu'il ajoute à la liste d'informations reçues au début de 1513, des données apprises rétrospectivement, en septembre suivant, de la bouche de Tristão de Gá.

[221] Brás, IV/12, p. 261 : « esperara por ele em Champanel, e ali lhe dera as suas cartas » ; mais, dans l'édition de 1557, le texte se lit : « em Champanel esperara por ele, e lhe dera suas cartas », leçon qui consolide la relation des autres sources plutôt qu'elle ne la contredit.

[222] Lorsqu'Albuquerque arriva à Chaul, fin août, Tristão de Gá s'y trouvait seulement depuis deux jours (Brás, IV/12, p. 261 ; Barros, II/8-5, p. 379 : « havia poucos dias »).

en ce qui concerne le Gujarat, ne modifiait pas le rapport de forces : l'expédition portugaise en Mer Rouge n'en perturba pas moins les trafics islamiques : les nefs d'Aden ne vinrent pas à Diu à l'automne 1513 [223], et l'état de guerre avec Aden suspendit l'arrivée de la garance [224]. L'effet psychologique, néanmoins, fut négatif. Telle fut sans doute la raison de l'empressement d'Albuquerque à faire très tôt savoir qu'une nouvelle expédition aurait lieu dès le début de 1514.

C'est sur un autre point que Tristão de Gá avait dû combattre la propagande anti-portugaise, ou plus exactement, ce qui était plus grave encore, les échos de l'intempérance de langage des Portugais ennemis d'Albuquerque. Durant les neuf mois qu'il avait passés à Goa et à Cochin, nœud d'intrigues contre le Gouverneur, l'ambassadeur gujarati Sidi Ali avait été endoctriné ; le « secrétaire de l'Inde », Gaspar Pereira, lui avait assuré que le roi de Portugal allait destituer Albuquerque [225]. De sorte que Muzaffar II ne montrait pas d'empressement à régler avec un gouverneur en instance de révocation une paix dont son successeur pourrait remettre les clauses en question [226]. Cette objection détruite par Tristão de Gá, d'autres obstructions entravèrent les pourparlers : Malik Ayâz jouait de toute son influence pour empêcher que les Portugais ne se voient autorisés à construire leur forteresse à Diu même [227].

Lorsque Albuquerque fit escale à Diu, autour du 20 août, en rentrant d'Aden, Malik Ayâz ne lui souffla mot du résultat de la mission de Tristão de Gá [228], et le Gouverneur n'apprit que quelques jours plus tard, à Chaul, que l'autorisation avait été accordée. L'eût-il su plus tôt que son arrêt à Diu eût sans doute pris un tour différent. Il avait d'ailleurs pensé se présenter devant le port par surprise, pour tenter de l'enlever à l'improviste, et seul le hasard

---

223 Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 20.X.1514, *CA*, I, p. 279.

224 Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 136.

225 Cast., III/115, pp. 283-284. Selon sa lettre à D. Manuel du 20 octobre 1514 sur les méfaits de Gaspar Pereira, Albuquerque fut informé par Sidi Ali des propos tenus à celui-ci par Gaspar Pereira : « Il lui dit de ne rien faire avec moi touchant la paix de Cambaye, et d'attendre ; une haute personnalité, très bien vue de Votre Altesse, qui s'appelle Tristão da Cunha, devait venir, avec lequel il achèverait de régler la paix de Cambaye » (*CA*, I, p. 291). Albuquerque ignora la chose sur le moment, et ne la sut qu'en 1513, lorsque Sidi Ali revint en ambassade avec Tristão de Gá (*CA*, I, p. 314).

226 Albuquerque à D. Martinho de Castelo-Branco (vers le 30.XI.1513) : « Du seul fait que les Portugais prétendaient que venait un autre gouverneur, le roi de Cambaye s'est tenu sur la réserve (*se reteve*) et jusqu'à ma venue (de Mer Rouge) n'a pas voulu donner de réponse » (*CA*, I, p. 414).

227 Correia, II/1, p. 364 et Barros, II/8-5, p. 379, l'accusent d'avoir soudoyé l'entourage de Muzaffar II ; Malik Gopi révéla à Tristão de Gá ses pressions sur le roi : Brás, IV/12, p. 261, Cast., III/115, p. 284.

228 Brás, IV/12, 1re édition, f. 260 *a* ; Correia, II/1, p. 354.

l'en avait empêché [229]. Mais la lenteur des négociations menées par Tristão de Gá ne fut pour rien dans son ignorance : depuis le mois de février Albuquerque était coupé de l'Inde et, une fois de plus, son absence y avait tout laissé en suspens durant de longs mois.

Malik Ayâz avait fait montre d'une amitié fastueuse, pourvoyant l'escadre de charpentiers pour réparer les chaloupes [230], de vivres en abondance, et traitant magnifiquement à terre les capitaines portugais. Cela avait été l'occasion de leur faire voir les défenses de Diu, et Albuquerque qu'il vint visiter, en grand arroi, au dernier instant, — les deux chefs, également méfiants, se parlèrent de bord à bord [231], — estima, aux rapports qui lui furent faits, que « en aucun lieu de la chrétienté n'existait autant d'artillerie qu'il en avait, et toute bonne ». Mais Diu lui parut « chose faible, grand périmètre et population petite par rapport à ce qu'il croyait » [232]. En vertu d'un accord commercial passé à la demande [233] de Malik Ayâz, une *feitoria* portugaise fut ouverte temporairement à Diu, où elle écoulerait du cuivre et des épices ; les opérations terminées, le *feitor*, Fernão Martins Evangelho, rentrerait à Goa [234] ; la *nao Enxobregas* qui lui était laissée [235], rapporterait de Diu, où le blé était en abondance, une cargaison de biscuit fabriqué à l'usage des Portugais. Ce dernier point de l'accord ne fut pas respecté par Malik Ayâz. On lui représenta que ce biscuit était destiné à l'escadre lors de sa prochaine expédition contre Aden, et la solidarité islamique joua. Cédant à l'opinion

---

229 Barros, II/8-5, p. 377, et Correia, II, p. 363, signalent bien qu'Albuquerque suspendit deux capitaines qui l'avaient devancé devant Diu, et qui n'étaient évidemment pas au fait de son intention ; celle-ci est énoncée par Castanheda, III/114, p. 281 (prendre Diu) et Góis, III/44, p. 173 (Diu ou Malik Ayâz).

230 Correia, II/1, p. 353 ; *cf.* Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194.

231 Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 3.XII.1513, parle de la « comfiança que teve em se achegar a mym e vyr falar comygo a bordo da mynha nao » (*CA*, I, p. 194). Selon Barros, *l.c.*, p. 378, « não quis Melique Iaz que fossem de mais perto que estar Afonso de Alboquerque encostado no bordo da sua nao, e ele em baixo em ũa fusta ». Castanheda, III/114, p. 282 : Malik Ayâz vient « a bordo da capitaina » et Albuquerque « se pos a bordo » ; p. 283 : Albuquerque explique à ses fidalgos que Malik Ayâz vient le saluer au dernier moment pour ne pas avoir à monter à son bord (entrar dentro), par méfiance. Correia est le seul, II/1, p. 354, à prétendre que Malik Ayâz monta à bord.

232 *CA*, 1, p. 195.

233 Correia, II/1, p. 364 ; Barros, II/8-5, p. 378.

234 Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 240 : « acabado de gastar aquela mercadaria se avyam de vir » ; Brás, IV/12, 1re éd., f. 260*b*.

235 Albuquerque, *CA*, I, p. 240 ; Brás, IV/12, p. 261 ; Barros, *l.c.*, p. 378. Passée en Inde en 1510, la *nao Santa Ana Enxobregas* (*cf. DPM*, n, p. 406 ; *CA*, I, pp. 420 et 430) avait pris part à l'expédition de Malacca et rentrait de l'expédition d'Aden. Sur cette *nao*, dont il va être question dans la suite, *cf.* Quirino da Fonseca, *Os Portugueses no mar*, vol. I. *Ementa histórica das naus portuguesas, Memórias históricas e arqueológicas das naus de Portugal*, Lisbonne 1920, n° 45, pp. 155-157 (notice trop peu fouillée en ce qui nous concerne).

publique, il usa d'un stratagème pour que ce biscuit ne soit pas fabriqué : une mauresque tourna la tête au biscuitier juif qu'Albuquerque avait laissé à Diu [236]. Malik Ayâz ne renonçait pas pour autant à ravitailler l'escadre des chrétiens, et l'*Enxobregas*, au printemps 1514, apporta à Cochin une cargaison de blé [237].

Malik Ayâz s'était tiré à son avantage de sa rencontre avec Albuquerque. Il laissait à celui-ci une forte impression [238], il avait cultivé avec des capitaines des amitiés utiles et, surtout, obtenu des avantages essentiels pour l'activité économique de Diu : des facilités pour continuer son commerce avec les ports d'Arabie d'une part [239], l'ouverture d'une *feitoria* d'autre part, la première qui fonctionnât au Gujarat, et dont Albuquerque n'avait point lié la création, théoriquement temporaire il est vrai, à la présence d'un détachement militaire portugais. Succès dont il n'aura pas manqué de se prévaloir dans ses démêlés avec l'entourage de Muzaffar II, où le pouvoir de Malik Gopi, en 1513, avait continué de supplanter le sien.

On verra une preuve du crédit toujours prépondérant du rival de Malik Ayâz dans le fait que Muzaffar II, écrivant à Albuquerque, le priait de se reporter pour le détail de la négociation à la lettre de Malik Gopi jointe à la sienne [240]. Comme Albuquerque le releva, les propositions qu'elle conterait s'inspiraient des intérêts personnels du marchand hindou [241]. Albuquerque eut ces lettres à Chaul, où il fit escale à la fin d'août 1513 [242],

---

236 Seul Castanheda, III/114, p. 282, relate cette affaire du biscuit ; allusion dans Barros, II/8-5, p. 378.

237 *Cf.* les *mandados* de D. Garcia de Noronha entre le 6 juillet et le 8 octobre 1514, *CA*, VI, pp. 94, 99 à 106, 116, 118, 122, 124-125. Sur un voyage antérieur de l'*Enxobregas* aux ports du Deccan, *cf. infra*. L'*Enxobregas* repartit pour Diu entre le 20 et le 25 octobre 1514 (*cf. CA*, I, pp. 269 et 323), et en revint après le 5 janvier 1515 (*CA*, II, p. 135).

238 Voir *supra*, n. 42.

239 Il n'y en a point d'attestation directe, mais les évidences indirectes sont probantes. En avril 1514, le vizir de Muzaffar II, auquel est notifiée l'interdiction de trafiquer avec Aden, se plaint que le roi de Cambaye est traité moins favorablement que Malik Ayâz, son sujet, à qui Albuquerque a consenti ce qu'il lui refuse (Brás, IV/22, p. 297 ; Cast., III/133, p. 324). L'envoyé portugais lui rétorque qu'à la prière de Malik Ayâz, le Gouverneur a envoyé peu de nefs, au temps de la croisière, bloquer la sortie de la Mer Rouge, « pour ne pas ruiner le Cambaye, dont il y avait là beaucoup de nefs » (Cast., *ibid.* ; pour la croisière de Pero de Albuquerque, voir ci-après). Lorsque, fin 1514, Malik Ayâs réclame les sauf-conduits pour l'Arabie (« Balrrabaraf » < **Barr al-'arab*) que lui a promis Albuquerque (*CA*, I, p. 359), il s'agit, à mon avis, du renouvellement d'un privilège déjà accordé l'année précédente.

240 Cast., III/115, p. 283 ; Barros, II/8-5, p. 379.

241 Barros, II/8-5, pp. 379-380

242 Giovanni da Empoli s'est trompé, qui date l'arrivée d'Albuquerque à Chaul du 5 novembre (p. 83) ; il écrit d'ailleurs avoir appris à Cochin en septembre (*cf.* ci-après note 263) que le Gouverneur était de retour à Goa (p. 76). En vue de la côte du Sind le 16 août (Barros, II/8-5, p. 377), Albuquerque s'est ensuite arrêté à Diu cinq (Cast., III/114, p. 282) ou six jours (Brás, IV/12,

de la main de Tristão de Gá, qui s'en revenait de Champaner en compagnie d'un ambassadeur gujarati, ce même Sidi Ali dépêché à Albuquerque l'année précédente [243].

On avait suggéré à Tristão de Gá divers sites pour l'établissement des Portugais, renouvelé l'offre de céder l'île du canal de Gogha [244], non sans en signaler les inconvénients : outre l'abondance des serpents, elle était entourée de courants violents et sans bon port ; aussi conviendrait-il que les Portugais l'envoient d'abord examiner [245]. Quant au port de Mahim, près de Damão, Tristão de Gá l'avait jugé trop excentrique pour le commerce avec Cambaye : cela eût entraîné des ruptures de charge incommodes et onéreuses [246]. L'envoyé portugais avait déclaré n'avoir pas mandat d'accepter ces propositions [247], et on en était venu finalement, — évidemment après bien des manœuvres de Malik Gopi, — à un accord sur Diu. Albuquerque écrira bientôt à D. Manuel : « Le roi de Cambaye vous donne une forteresse où vous la désirez toujours, à Diu, sans que nous lui ayons montré le désir de l'avoir là, mais de son propre chef » [248], ce qui n'est point exact, car si le Gouverneur n'avait rien exigé, ses intentions étaient notoires, et Muzaffar II avait d'abord réagi avec froideur à la prétention manifestée par les Portugais d'installer à Diu leur factorerie-forteresse [249]. Il avait par ailleurs accepté que les marchandises importées au Gujarat pour le compte du roi de Portugal soient exonérées de droits ; celles achetées au Gujarat par les Portugais en vue de l'exportation en paieraient [250].

Les concessions accordées aux Portugais ne constituaient qu'un volet du pacte commercial qu'entendait conclure le gouvernement gujarati. Souhaitant trouver son bénéfice dans la conjoncture nouvelle que dessinait l'expansion

---

p. 260 ; Góis, III/44, p. 73 ; Barros, *l.c.*, p. 378, dit : trois). Et Tristão de Gá, ou du moins le secrétaire de l'ambassade, Jorge Correia, est arrivé à Goa le 2 septembre (*mandado* d'Albuquerque du 23.III.1514, *CA*, II, p. 122).

243 Aucune des sources narratives ne donne le nom de l'ambassadeur gujarati, qui est en revanche connu par les documents d'archives, *cf. infra*. La teneur des missives est connue par deux lettres d'Albuquerque (3 et 4.XII.1513), complétées pour quelques détails par les sources narratives. Tristão de Gá apportait une lettre du roi, une lettre de Malik Gopi et un mémorandum gujarati en réponse au mémorandum portugais.

244 Cast., III/115, p. 284.

245 Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 193 et 4.XII.1513, *CA*, I, p. 241.

246 Albuquerque, *CA*, I, p. 194.

247 Brás, IV/12, p. 262.

248 De Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 135.

249 Brás, IV/12, p. 261 ; Correia, II/1, p. 354.

250 Albuquerque, *CA*, I, p. 194. Les marchands royaux, en Orient, étaient exemptés de toutes taxes. Mais le cas du roi de Portugal était particulier, en raison du caractère monopolistique du commerce royal.

lusitanienne, il semble s'être dérobé à reconnaître le monopole portugais des épices [251], et il formulait à son tour des demandes : aval portugais à la présence d'un résident (*estante*) gujarati à Malacca, et octroi de sauf-conduits pour les vaisseaux gujaratis assurant le trafic avec ce port [252]. Malik Gopi, qui menait la négociation, et dont les intérêts étaient en Insulinde, ne réclamait aucune garantie similaire pour les activités des « *naos de Cambaya* » dans l'Océan Indien occidental. N'y voyons pas une simple indifférence au secteur desservi par Diu, comme si Diu seul le desservait. De ce côté-là un *modus vivendi* existait depuis plusieurs années qui n'avait cessé de s'améliorer, grâce aux bons rapports d'Albuquerque et de Malik Ayâz. Si difficultés il y avait, elles tenaient au blocus de la Mer Rouge, dont l'économie gujaratie ressentait l'inéluctable contrecoup. Faute de recevoir par l'Égypte le cuivre dont il avait un pressant besoin [253], le Gujarat tentait d'en obtenir par la route du Cap. Une clause de l'accord négocié par Malik Gopi prévoyait l'obligation pour les Portugais de fournir chaque année une quantité de cuivre déterminée : Malik Gopi avançait le chiffre de 30 000 *quintais*, 20 000 pour les ports du Cambaye, 10 000 pour Diu [254], ou même, au prix de 90 ashrafis le *bahar*, de 40 000 *quintais* [255].

Dans les mois à venir, Albuquerque ne va cesser d'inviter D. Manuel à expédier les produits auxquels s'ouvre le marché gujarati, et que, la Mer Rouge fermée, il devra se procurer au Portugal ou par son intermédiaire, pour le plus grand profit du trésor royal : cuivre avant tout, mais aussi mercure, vermillon, safran, tissus divers, entre autres satins veloutés des fabriques de Brousse et d'Alep [256].

Le projet de traité soumis à Albuquerque par Malik Gopi plaçait le Gujarat dans l'orbite économique portugaise, sanctionnant un état de fait aux implications politiques encore discrètes. Le traité ne comportait aucun abandon de souveraineté. Il n'était pas question de livrer à D. Manuel une parcelle de territoire, et là où se ferait l'établissement commercial portugais

---

251 Aucune des sources ne cite la réponse faite sur ce point aux instructions de Tristão de Gá. Tristão de Gá avait bien soulevé la question, ainsi qu'en faisait foi le *livro* de son secrétaire, mais lorsque, l'année suivante, Diogo Fernandes de Beja en entretint le vizir Khudâvand-Khân, ce dernier nia que le problème ait été abordé (Cast., III/133, p. 324 ; *cf. infra*).

252 Ces deux demandes ne figuraient pas dans la lettre de Malik Gopi, mais dans le mémorandum joint (Albuquerque à D. Manuel, *CA*, I, p. 241).

253 Sur le marché du cuivre au Gujarat, Godinho, *Economie*, pp. 374-375 et 404.

254 Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194 (« obrigaçam da soma do cobre »).

255 Albuquerque à D. Manuel, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 240 (ce prix était en vigueur depuis vingt ans ; le *bahar* valait cinq *quintais* du « peso velho ») ; Cast., III/116, p. 283.

256 Enumération dans une lettre d'Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 1.XII.1513, *CA*, I, p. 168, reprise mot pour mot, avec une mention du cuivre ajoutée en tête, dans une lettre du même au même, de Calicut, 26.XII.1513, *CA*, I, pp. 254-255.

serait appliqué le principe de l'autonomie de juridiction : la justice des Portugais serait de la prérogative de leur capitaine, et celle des Gujaratis resterait exercée par leurs autorités [257]. Muzaffar II s'engageait par ailleurs à ne plus accepter sur ses terres d'ennemis des Portugais. Toutefois, musulmans, il ne pouvait, à l'encontre de l'usage établi, leur interdire de prendre de l'eau ou des vivres dans ses ports [258]. À ceci près, le traité ne contenait aucune stipulation de caractère politique. Albuquerque s'était abstenu de réclamer le versement d'un tribut [259], prétention évidemment inacceptable et qui n'eût pu que compromettre la négociation.

Barros écrit qu'Albuquerque aquiesça aux demandes gujaraties, ce qui ne s'applique qu'à l'existence d'une factorerie gujaratie à Malacca et à la requête de Muzaffar II que le *Miri* lui soit rendu [260]. Les Gujaratis en faisaient une affaire d'honneur [261] : Sidi Ali avait pour consigne de ne regagner le Gujarat qu'à son bord ; si entre temps Albuquerque désirait correspondre avec le roi, un des membres de l'ambassade porterait le courrier [262]. Albuquerque avait déjà appris de Malik Ayâz, lors de son arrêt à Diu, combien la libération du vaisseau serait un geste apprécié, et il avait donné ordre à un de ses capitaines, qu'il envoyait en avant à Cochin, de faire remettre le *Miri* en état [263]. Nonobstant l'accord d'Albuquerque, la livraison du *Miri* tardera plusieurs mois. Sidi Ali était avec Albuquerque à Goa en octobre [264], et arrivait peu après à Cochin ; le 22 novembre, Lourenço Moreno annonçait à D. Manuel : « Le *capitão-mor* a envoyé ici une espèce (*forma*) d'ambassadeur de Cambaye, qui vient plus pour emmener la *nao* et gagner de l'argent qu'à autre bonne fin » [265]. Le 3 décembre Albuquerque donnait son départ comme prochain [266]. En décembre-janvier Sidi Ali fit deux voyages à Calicut, convoyant de la chaux destinée à la construction de la forteresse portugaise [267]. Il partit de Cochin pour Goa, dans la seconde quinzaine de février 1514, avec sa femme, en compagnie d'un officier portugais, Fernão Soares, qui comman-

---

257 Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194.

258 Albuquerque, *ibid.*, et 4.XII.1513, *CA*, I, p. 241. Brás, IV/12, p. 261, et Barros, II/8-5, p. 379, notent simplement que le roi n'accueillerait plus de « Rumes » sur ses terres.

259 Albuquerque, *CA*, I, p. 194.

260 Barros, II/8-5, p. 380 ; *cf.* Albuquerque à D. Manuel, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 240.

261 Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194.

262 Barros, II/8-5, p. 379.

263 *Ibid.* ; le capitaine envoyé à Cochin était Jerónimo de Sousa, *cf. CA*, I, p. 240, et Cast., III/115, p. 283.

264 *Mandado* d'Albuquerque du 14.X.1513, *CA*, V, p. 446.

265 *CA*, III, p. 406 (pour la date, *cf.* note 2 ; le texte publié dans *CA* est celui de la 2ª via, daté du 30.XI).

266 À D. Manuel, *CA*, I, p. 194.

267 *Mandado* de D. Garcia de Noronha, Cochin, 27.I.1514, *CA*, VI, p. 17 (« se yr'agora pera Cambaya »).

dait les deux cents hommes de l'équipage du *Miri* [268]. Il quittera Goa pour le Gujarat en avril 1514 seulement.

Albuquerque manifestait par d'autres gestes de désintéressement son désir d'être agréable aux autorités gujaraties. Alors que, de Danda à Bhatkal, il exigeait des seigneurs locaux la remise des nefs chargées d'épices parties de Calicut pour la Mer Rouge au printemps et que la tempête avait jetées sur la côte du Deccan [269], il s'abstint, « pour achever de donner ce nœud à l'accord de Cambaye », de réclamer celle qui avait atterri à Mahim [270]. Il fit dresser procès-verbal à un de ses capitaines, D. João de Eça, qui avait pris une *nao* de Cambaye entre Chaul et Dabul, libéra les « maures » captifs et restitua la cargaison [271].

Sitôt connu le résultat de l'ambassade de Tristão de Gá, de Chaul même, Albuquerque envoya à Muzaffar II et à Malik Gopi des messages que Sidi Ali fit acheminer [272], et il prit ses dispositions pour établir les Portugais à Diu. Dans une lettre à son ami D. Martinho de Castelo Branco, il parlait du départ imminent de Diogo Fernandes de Beja pour Diu [273]. Le 3 décembre il annonçait à D. Manuel que Diogo Fernandes partirait avec Sidi Ali, sur le *Miri* [274]. Diogo Fernandes écrivait de son côté à D. Manuel que le *capitão-mor* se disposait à l'envoyer à Diu avec des vaisseaux et de l'argent pour y construire la forteresse [275].

VI. L'AMBASSADE DE DIOGO FERNANDES DE BEJA

Un mois plus tard, Diogo Fernandes de Beja, au lieu de gagner Diu, se préparait à conduire une nouvelle ambassade auprès du roi de Cambaye. De ce changement de destination, nos sources présentent des raisons en apparence inexactes. Un voyage de Malik Ayâz à la cour aurait fait craindre à Albuquerque que l'affaire de Diu ne se termine par un échec [276], et il aurait voulu tirer les choses au clair avec Muzaffar II [277]. Ou bien c'est pour rendre

---

268 *Mandado* de Lourenço Moreno, Cochin, 14 et 16 février 1514, *CA*, VIII, pp. 114 et 115.

269 Albuquerque à D. Manuel, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 242.

270 Le même au même, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 126.

271 Le même au même, de Cananor, 2.XII.1513, *CA*, I, p. 180.

272 Le même au même, de Cananor, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 241, Barros, II/8-5, p. 380 ; Cast., III/115, p. 284 ; Brás, IV/12, p. 262 (moins précis).

273 *CA*, I, p. 410 (la lettre n'est pas datée, mais par comparaison avec les lettres achevées le 30 novembre, *cf. CA*, I, p. 122 et suiv., on peut la dater de ce jour-là ou des jours voisins).

274 Albuquerque à D. Manuel, 3.XII.1513, *CA*, I, p. 194.

275 *Cf. supra*, doc. 3, pp. 189 *sq*.

276 Brás, IV/21, p. 290.

277 Correia, II/1, p. 368 : « desenganar-se com el-rei ».

effective la promesse faite par Malik Gopi [278] qu'il aurait envoyé une seconde mission à Ahmadabad. Ces explications ne tiennent pas. L'autorisation accordée par le roi de Cambaye, même s'il avait été circonvenu, et à plus forte raison pour cela, n'appelait point de nouvelle palabre, et il ne tenait qu'à Albuquerque, non au roi, qu'elle passe dans les actes. Dès lors, l'affaire ne se réglait pas à la cour mais sur place. Ce serait mal connaître Albuquerque que de l'imaginer renonçant à imposer le fait accompli à son adversaire, sous prétexte que celui-ci avait quitté Diu pour aller poursuivre une intrigue jusqu'alors vaine. S'il y a eu de la part d'Albuquerque recul, parce qu'il ne voulait pas se trouver en guerre avec le Gujarat, et atermoiement, puisqu'il envoyait une deuxième ambassade négocier ce que la première venait de régler, c'est qu'il savait déjà l'accord remis en question. Motif que la formulation trop elliptique des chroniqueurs ne nous permettrait pas de soupçonner, et qu'une lettre inédite de Diogo Fernandes de Beja met en pleine lumière.

Tout à la fin de décembre, ou au début de janvier, le roi de Cambaye fit tenir à Albuquerque une note rectificative qui réduisait à rien le privilège que le Gouverneur croyait avoir obtenu [279]. Nos sources, on l'a vu, qualifient en termes hésitants l'établissement réclamé à Diu par les Portugais : *feitoria* ou *fortaleza* [280]. Or le roi de Cambaye faisait savoir qu'il y avait méprise. Là où les Portugais parlaient de *fortaleza*, les Gujaratis avaient employé le terme « *bacar* », qui signifiait « maison forte sans tours ni canonnières » [281].

Ni les lettres originales de Malik Gopi, ni leur version portugaise ne s'étant conservées, on ne sait pas à quel niveau naquit le malentendu. Pour Albuquerque, qui avait pris *bacar* en équivalence de *fortaleza*, le sens restrictif que donnait la lettre du roi de Cambaye était une « innovation. (*novaçam* » [282].

---

[278] Cast., III/127, p. 310.

[279] Selon Diogo Fernandes de Beja après le départ de l'armada en laquelle s'en alla João de Sousa (Doc. 3, pp. 189 *sq.*). João de Sousa était arrivé en Inde cette année-là avec deux vaisseaux, le sien, le *Piedade*, et celui de Anrique Nunes de Lião, le São Cristóvão (*cf. DPM*, III, p. 398), qui étaient encore à Cananor le 24.XII.1513 (*CA*, V, p. 476 et note 2). Ils auront levé l'ancre ce jour même ou le lendemain, car Albuquerque, qui déclare avoir quitté Cananor pour Calicut après le départ de João de Sousa (lettre à D. Manuel du 26.X.1514, *CA*, I, p. 318), y est encore le 26 (*CA*, V, p. 477 ; il est à Calicut le 28, *CA*, I, p. 258 ; V, p. 479). João de Sousa était à Mozambique le 9.II.1514, *cf. DPM*, III, p. 530.

Sidi Ali le Tortu, qui peut avoir été le porteur de la lettre de Muzaffar II, vint à Cochin au début de janvier 1514 avec deux *atalaias* (*mandados* d'Albuquerque, Cochin, 14 et 16.I.1514, *CA*, VI, pp. 8 et 9 ; liste des présents envoyés par Malik Ayâz, établie par Pedro Mendes, 10.I.1514, CC. III-5-41).

[280] Voir ci-dessus, p. 37, note 206.

[281] *Cf. supra*, doc. 3. *Bacar* : hindi *bakar*, « magasin, grenier, grange » ; *cf.* Dalgado, s.v. « bacar ».

[282] *Cf. supra*, doc. 3.

On peut supposer que Malik Gopi s'était gardé de préciser les choses, et que, par contre, la visite de Malik Ayâz à la cour ne fut pas étrangère à l'interprétation stricte que notifiait Muzaffar II. Après le passage d'Albuquerque à Diu, en effet, Malik Ayâz s'était rendu auprès du souverain, emportant quarante caisses de monnaies d'argent, des joyaux, des tissus précieux et deux cents chevaux, pour se gagner la faveur du roi et des grands [283]. Au cours de plusieurs entrevues avec Muzaffar II, il exposa au souverain que derrière la demande d'une forteresse à Diu se cachait, de la part des Européens (« Frangues »), une arrière-pensée de conquête plus étendue [284].

Dès le milieu de janvier 1514 les Portugais étaient en instance de départ. Le brahmane Ganapati et le Portugais Pero Queimado prirent les devants pour demander des passeports [285]. Diogo Fernandes de Beja était assisté d'un ambassadeur en second, Jaime Teixeira [286], d'un interprète, Duarte Vaz [287], et d'un secrétaire, Francisco Pais [288], chargé de rédiger la relation de l'ambassade [289]. Ce mémoire, qui fut envoyé à D. Manuel dès la fin de 1514 [290], n'a pas été retrouvé, mais Castanheda l'a généreusement utilisé, et les *Comentários* à un moindre degré [291]. La lettre de Diogo Fernandes de Beja que

---

[283] Lettre de Fernão Martins Evangelho, de Diu, analysée dans Brás, II/16, p. 276, et par Correia, II/1, p. 360. À dater de *circa* début novembre 1513. En effet, Brás dit, p. 275, qu'Albuquerque la reçut peu de jours après son retour de Calicut à Cananor. Or nous savons qu'il était à Calicut les 20 et 22 novembre (*CA*, V, p. 461 et 462) et nous le trouvons à Cananor le 29 et les semaines qui suivent (*CA*, V, p. 463 *sq.*). Pour Correia, Malik Ayâz serait parti auprès du roi aussitôt après le passage d'Albuquerque à Diu, car Albuquerque aurait reçu la lettre du *feitor* quelques jours après son arrivée à Goa (en septembre).

[284] Information donnée par Malik Gopi à Diogo Fernandes de Beja en avril 1514, *apud* Brás, IV/21, p. 293. Cast., III/132, p. 320, qui présente de l'ambassade de Diogo Fernandes la relation la plus circonstanciée, rapporte en termes similaires le conciliabule de l'envoyé portugais et de Malik Gopi, mais ne fait pas dire à ce dernier que Malik Ayâz soit venu à la cour depuis l'été précédent ; c'est par lettres qu'il avait mis le roi en garde, à plusieurs reprises.

[285] Ils partirent à la mi-janvier, *cf. mandado* d'Albuquerque du 14.I.1514, *CA*, II, p. 120. Le nom de Ganapati est altéré dans les chroniques (Anagapatu et Ganapatu chez Castanheda, III/127, p. 311 et III/131, p. 318 ; Ganda Chatim chez Correia, II/1, p. 368 ; la forme correcte Ganapatim chez Brás, IV/21, p. 291).

[286] Tristão de Gá avait d'abord été désigné pour cette charge, *cf.* le *mandado* d'Albuquerque du 18.I.1514, et le reçu signé le 4.II.1514 par Jaime Teixeira, *CA*, V, p. 11.

[287] Il avait sans doute appris une langue indigène en captivité, si l'on doit le reconnaître en l'un des prisonniers que le transfuge João Machado ramena dans Goa en avril 1512 (*CA*, VII, p. 22).

[288] *Cf.* Cast., III/127, p. 310 ; Barros, II/10-1, p. 422 ; *CA*, II, p. 132.

[289] Albuquerque à D. Manuel, 26.X.1514, *CA*, I, p. 322.

[290] *Cf. supra*, doc. 3, f. 2 *r*.

[291] Cast., III/131-134, pp. 316-327 ; Brás, IV/21-23, pp. 290-301. Relation détaillée également chez Correia, II/1, pp. 368-374, avec beaucoup d'erreurs, comme de coutume. Brève mention chez Barros, II/10-1, pp. 421-422.

nous publions dans le présent volume ajoute au récit des chroniqueurs des compléments utiles [292].

Retardés par le mauvais temps — il leur fallut vingt-sept jours de navigation pour aller de Goa à Chaul [293] — Diogo Fernandes et sa suite, qui comprenait plusieurs « cavaleiros criados del-Rei » et des trompettes, débarquèrent à Surat le 15 mars [294]. Jusqu'à Chaul leur vaisseau, le *Rume*, avait fait voile de conserve avec l'*Enxobregas*, qui cingla ensuite vers Diu [295]. Le *Rume*, lui, avait pour mission d'aller secrètement reconnaître les emplacements que les Gujaratis avaient naguère proposés pour l'érection d'une forteresse [296]. Les nouvelles en provenance de la cour que Diogo Fernandes reçut à Surat laissaient présager que sa visite au Gujarat traînerait en longueur [297]. Comme il avait pour instruction formelle de s'en revenir avant la mousson, et qu'Albuquerque, en conséquence, ne l'avait pas muni d'argent pour une absence de longue durée [298], il songea à rentrer à Goa avec le *Rume*. Le gouverneur de Surat fit remarquer que le protocole exigeait l'acquiescement préalable du roi [299]. Pour ne point perdre la face et feindre de garder l'initiative de ses mouvements, il décida de se mettre aussitôt en route vers Ahmadabad [300]. Parti de Surat le 28 mars, il arrivait à Champaner le 4 avril, y restait trois jours à prendre les conseils de Malik Gopi, atteignait ensuite Ahmadabad en huit jours, par des chemins que les pluies avaient détrempés et que rendait peu sûrs l'agitation larvée des Rajpoutes. Arrivé à Ahmadabad à la mi-avril, il en repartait le 26 pour Surat [301]. Voyage rapide, bien rempli et infructueux.

---

292 Diogo Fernandes de Beja à D. Manuel, 1.XII.[1514] (le millésime d'après le contexte), TdT, Fragmentos, *Caixa* 4 (*Documentos da Índia*), *maço* 1 (*Cartas missivas*), doc. 1. Je remercie vivement Mme Silva Leal, conservatrice aux Archives Nationales de la Torre do Tombo, de m'avoir communiqué cette pièce. *Supra*, doc. 3.

293 Cast., III/130, p. 313.

294 Date de Cast., III/131, p. 316 ; Brás, IV/21, p. 291.

295 Cast., III/127, p. 311 ; III/130, p. 313.

296 Cast., III/131, p. 318.

297 On disait Muzaffar II parti en expédition contre Patane (Brás, IV/21, p. 292 ; Cast., III/131, p. 317 : contre un château-fort éloigné qui s'était révolté). Correia, II/1, p. 369, confond cette expédition — qui n'eut pas lieu (du moins avant la venue de l'ambassade portugaise à Ahmadabad) — avec celle contre Mandu l'année précédente ; il se trompe également quant à l'absence de Malik Gopi de la cour, sur laquelle voir ci-après.

298 *Supra*, doc. 3 ; Cast., III/131, p. 318. Au début de mai, toutefois, il reçut de l'argent que lui faisait porter Albuquerque (ci-après, note 342) ; cela ne suffit pas, et Jaime Teixeira dut faire une avance personnelle, *cf. mandado* d'Albuquerque du 19.X.1514, *CA*, II, p. 127.

299 Brás, IV/21, p. 292 ; Cast., III/131, p. 318. Les récits de l'ambassade abondent en notations intéressantes sur les usages administratifs et le cérémonial de cour ; ce n'est pas le lieu de les examiner dans la présente étude.

300 Brás, pp. 292-293.

301 Les dates dans Castanheda, pp. 318, 319, 326, et Brás, pp. 293 et 299.

Diogo Fernandes eut du roi une audience de réception, au cours de laquelle Muzaffar II s'enquit « à quelle distance du Portugal étaient les terres du Sultan, combien de cavaliers avait (D. Manuel), combien il y avait du Portugal en Inde et en combien de temps se faisait le chemin » [302] ; et une audience de congé, à l'occasion de laquelle il offrit à Albuquerque, entre autres cadeaux, un rhinocéros [303]. Mais, en vertu de l'étiquette [304], les discussions politiques furent menées avec un des hauts dignitaires de la cour, Khudâvand-Khân, l'ancien précepteur du roi, devenu son premier vizir [305]. La rigidité de l'attitude portugaise, aggravée par l'inopportune disgrâce de Malik Gopi, conduisit très vite à un constat d'échec.

---

[302] Diogo Fernandes de Beja à D. Manuel, 1.XII.1514, *supra*, doc. 3.

[303] La destinée du rhinocéros (dans les sources portugaises appelé *ganda* < hindi, *cf. Hobson-Jobson, s.v.*) a été suivie par A. Fontoura da Costa, *Les déambulations du rhinocéros de Modafar, roi de Cambaye, de 1514 à 1516*, Lisbonne 1937 ; on ajoutera maintenant à, sa bibliographie la réédition par M. Luís de Matos du petit traité versifié d'un médecin florentin, Giovanni Giacomo Penni, *Forma e natura e costumi de lo Rinocerothe*, Rome 1515, dans *Boletim internacional de bibliografia luso-brasileira*, I/3 (1960), pp. 387-398. L'hypothèse de Fontoura da Costa, p. 16, que le *ganda* passa au Portugal sur le *Nossa Senhora da Ajuda*, capitaine Francisco Pereira, est confirmée par la lettre de Diogo Fernandes du 1.XII.1514 (*supra*, doc. 3).

[304] *Supra*, doc. 3.

[305] Brás, IV/23, p. 301. Correia, II/1, p. 370, le dit seulement « regedor da corte » ; les autres auteurs portugais lui confèrent une primauté parmi les « governadores del-rei de Cambaya» et le qualifient de « guazil-mor » (Brás, IV/22, p. 294 ; Cast., III/132, p. 320 ; Góis, III/64, p. 243). Brás le donne comme « le principal » des « quatre seigneurs principaux ». Il ne sera pas aisé d'attribuer aux trois autres les noms honorifiques employés dans les chroniques locales, car Brás semble mêler dans sa liste les *laqab* et des éléments de la titulature protocolaire. Il les énumère dans deux ordres différents : Hasturmaleque (*Dastur-Malik), Hasturcan (*Dastur-Khan), Dabiadastur (* ?-Dastur) dans la première édition des *Comentários*, et dans la seconde (IV/23, p. 301) Dabiadastur, Asturmaleque, Asturcão. Le partage de l'autorité entre quatre seigneurs principaux est également attesté par Tomé Pires (*supra*, p. 205), dont la liste est quelque peu antérieure à celle des *Comentários*, car elle nomme en premier lieu Malik Gopi : « Depos o rey he Milaguobim gemtio, despois he Chamalc Maleo (var. Camlemalle), e outro Asturmalec, e o quarto Codaudam (var. Cadacdao) » (Pires, p. 366 ; tr. p. 41, et n. 1). Le deuxième personnage est sans doute Qavâm al-Mulk Sârang. Le dernier nom, où D. F. Lach, *Asia in the making of Europe*, vol. I/1, Chicago 1966, p. 398, a proposé de voir le dignitaire Khosh-qadam (mais il était titré Imâd al-Mulk), cache plus probablement le titre de Khudâvand-Khân, que la transcription portugaise usuelle [Codamacão ; chez Brás et chez Correia, Çodamacão ; Albuquerque, *CA*, I, p. 334 : « Codamerham (?) governador de Cambaya »] rend inintelligible. Nous savons qu'à son avènement Muzaffar II conféra à un certain Rashid al-Mulk le vizirat et le titre de Khudâvand-Khân (*Mirat*, p. 173 ; Firishta, éd. Briggs, II, p. 406), et c'est bien ce même vizir Majd al-Din Muhammad Khudâvand-Khân Iji (Hajji Dabir, pp. 103, 118, etc.) dont le nom est transcrit en portugais sous la forme Codamocão (*cf.* TdT, coll. S. Vicente 11, f. 99*a* ; FG, 299, f. 17*b*). Pires compte « Codaudam » parmi les natifs du royaume ; bien que Brás (IV, p. 301) le dise « turc de nation », sa *nisba* dénote qu'il était originaire du Fârs.

En mars 1514 [306] Malik Gopi tomba en défaveur pour avoir fait battre à mort, dans une des fêtes somptueuses qu'il aimait monter, un travesti qui se révéla être un proche parent du roi [307]. Muzaffar II exigeait pour lui pardonner qu'il se convertît à l'islam [308]. Chassé de la cour, il s'était retiré à Champaner, où il fit de son mieux pour aider ses amis Portugais. À Diogo Fernandes de Beja, que l'annonce de son exil avait fait hésiter à se rendre à la cour, il avait conseillé de poursuivre sa mission [309]. S'il évita aux ambassadeurs de commettre des impairs [310], et contribua au confort et à la sécurité de leur voyage [311], la ruine de son crédit les plaça dans une situation imprévue et difficile. Il adressa inutilement Diogo Fernandes à « son grand ami » Khudâvand-Khân [312]. Les Portugais trouvèrent le milieu dirigeant gujarati hostile à des prétentions jugées exorbitantes. La reine favorite, Bibi Rani, qui gouvernait son faible mari [313], était du parti de la résistance [314], dont Malik Gopi avait beau jeu d'écrire à Albuquerque qu'il était soudoyé par Malik Ayâz [315]. Toutefois ni Khudâvand-Khân ni le roi ne se refusaient, bien évidemment, à une convention avec les Portugais, et ils allèrent jusqu'à admettre la présence d'une garnison portugaise dans un des ports du golfe de Cambaye.

Les pourparlers se déroulèrent en trois entrevues [316]. Lors d'une première conversation avec Khudâvand-Khân, Diogo Fernandes remit sur le tapis la question de la forteresse de Diu. Le quiproquo linguistique sur le sens du mot *bacar* rebondissait. Ce fut au tour du vizir de se montrer étonné de la versatilité portugaise : il n'avait jusqu'ici été parlé que d'une factorerie [317].

---

306 Le bruit de sa disgrâce se répand (« se começou de soar ») alors que Diogo Fernandes de Beja est déjà à Surat, Cast., III/131, p. 317. Au dire de Brás, IV/21, p. 292, la nouvelle en fut apportée par Pero Queimado, qui d'après Castanheda, *l.c.*, ne fit que la confirmer à son arrivée à Surat, le 27 mars.

307 La lettre de Diogo Fernandes, malheureusement ici très mutilée (*supra*, doc. 3) corrobore le récit détaillé du *Mirat*, pp. 226-226.

308 *Supra*, doc. 3.

309 Cast., III/131, pp. 317-318.

310 Il jugea insuffisants les présents destinés à Muzaffar II, Cast., III/132, p. 319. Liste des présents dans un document du 28.I.1514, *CA*, VI, p. 97, et liste des présents supplémentaires dans un autre document, du 8.XI.1514, *CA*, II, p. 132.

311 *Cf.* Cast., III/132, p. 320 ; *supra*, doc. 3.

312 *Supra*, doc. 3.

313 Brás, IV/23, p. 299 ; *Mirat*, p. 203. Le nom (persan *bibi* + hindi *rani*), noté correctement par Pires (p. 347, tr. p. 33 : « Bibi Rane ») est lu « Bilirrane » et « Belirrane » par Brás, pp. 299 et 301.

314 Brás, II, p. 299

315 Correia, II/1, p. 372.

316 Ceci ressort clairement tant de la lettre de Diogo Fernandos que de la relation de Castanheda et de celle, — mélange habituel de vrai et de faux, — de Correia. Le récit de Brás, IV/22, p. 296, escamote la deuxième entrevue.

317 Cast., III/133, p. 322. Brás, II/22, p. 296, commet une erreur significative qui prend « Bacar » (avec une majuscule) pour un nom propre : « ate agora nunca se falara a el-rei em fortaleza senão em Bacar », « abastava Bacar, porque nome de fortaleza era muito odioso », etc.

Khudâvand-Khân promit d'entretenir rapidement le roi de l'affaire. Le 20 avril il apportait aux Portugais une réponse négative et leur proposait, comme emplacement convenable à une forteresse, Surat [318] — le fief de l'ex-favori — ou Dumbes [319], à l'embouchure de la Tapti, en aval de Surat [320]. Diogo Fernandes protesta que les *naos* portugaises ne pourraient y accéder sans risque [321]. Il montra de nouveau les avantages économiques, pour le Gujarat, d'une entente relative à Diu [322]. Après un nouveau conciliabule du vizir et du roi, Khudâvand-Khân, le *24 avril [323], offrit au choix cinq sites pour une forteresse : Broach, Surat, Dumbes, Damão ou Mahim, ou bien une factorerie à Diu [324]. Il n'y avait pas matière à discussion, et Diogo Fernandes de Beja était prié de porter sans délai à Albuquerque les propositions gujaraties [325].

Ces offres soulevaient évidemment des objections que Diogo Fernandes dut exprimer à plusieurs reprises au cours des entretiens. D'une part, les estuaires du golfe de Cambaye ne conviendraient pas aux bâtiments portugais, qui seraient dans tous les endroits proposés contraints à des transbordement onéreux [326]. D'autre part, des précédents meurtriers, à Calicut, à Coulam, à Malacca, montraient la nécessité de posséder des entrepôts fortifiés, et fondaient les exigences de D. Manuel [327].

Lors de la dernière entrevue, Khudâvand-Khân souleva un autre point du contentieux luso-gujarati : les bateaux gujaratis non chargés d'épices auraient-ils licence de se rendre librement à Aden et en Mer Rouge ? Diogo Fernandes rétorqua que la position portugaise avait déjà été exprimée par Tristão de Gá, ce que Khudâvand-Khân nia. Le commerce avec Malacca, le Bengale, le Pegu et Martaban était autorisé ; tant qu'Aden ne serait pas assujettie au

---

[318] Cast, III/133, p. 323.

[319] *Supra*, doc. 3.

[320] *Supra*, doc. 3 : « Dumbaz que esta sobre a barra de Çu[rate] » ; Ibn Majid, *Kitab al-fawa'id*, éd. Ferrand, *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais*, I, Paris 1921-1923, f. 60*a* : Dunbas qaribat 'ala Ḫūr Surat ; *Bombay Gazetteer*, I/1, p. 403 n. ; VI, pp. 259 et 265 ; Visconde de Lagôa, *Glossário toponímico da antiga historiografia portuguesa ultramarina*, I, *Ásia e Oceânia*, Lisbonne 1953, fasc. 2, p. 30.

[321] *Supra*, doc. 3.

[322] Cast., III/133, p. 323.

[323] Cast., p. 323 : « dali a quatro dias » ; Brás, p. 296 : « dali a tres dias ... à noite ».

[324] Nous suivons la liste donnée par Diogo Fernandes de Beja (*supra*, doc. 3, f. 46). Cast., III, p. 323, ne nomme, pour la forteresse que quatre sites proposés : Bombaim, Surat, Mahim et « Doubez » ; de même Osório, I, p. 142. Brás, IV, p. 297, ne relève pas que l'alternative est entre une *feitoria* seulement, à Diu, et une forteresse ailleurs ; pour l'emplacement de celle-ci, il donne le choix entre Broach, Surat, Dumbes, Mahim « ou Bacar ».

[325] *Supra*, doc. 3.

[326] Cast., III, p. 323 (deuxième entrevue).

[327] Cast., III, p. 322 (à la première entrevue, ce qui est vraisemblable) ; Diogo Fernandes les développe à la suite du troisième entretien, au cours duquel il les reprit une fois encore, au dire de Cast., p. 323.

Portugal, le trafic avec la Mer Rouge serait interdit ; il pourrait reprendre ensuite, excepté pour les épices [328].

Face à l'obstination de l'ambassadeur portugais, Khudâvand-Khân concluait à l'inutilité de poursuivre le dialogue, et Diogo Fernandes de Beja quittait Ahmadabad. Il arrivait à Surat le 8 mai [329], trop tard pour embarquer. La mer était déjà démontée par les vents d'ouest [330]. Il se trouva donc bloqué à Surat jusqu'au terme de la mousson. Ses rapports avec les Gujaratis furent éprouvants, aussi bien avec les autorités et la population locale qu'avec la cour. Khudâvand-Khân ne répondit pas à sa demande de restitution d'esclaves de l'ambassade qui s'étaient enfuis [331], et on mit des obstacles à sa recherche de bateaux pour rentrer à Goa.

Jugeant profitable au service du Roi d'exciter la compétition entre Malik Gopi et Malik Ayâz, Diogo Fernandes de Beja accepta l'offre de ce dernier de lui fournir le moyen de quitter Surat [332]. Il partit toutefois, le 13 septembre [333], sur trois sambouqs procurés par les agents de Malik Gopi [334], et accompagné d'un messager de celui-ci [335]. Mais, de Malik Gopi, il n'est plus question désormais dans les correspondances portugaises (il va bientôt être mis à mort sur ordre de Muzaffar II) [336]. Ne trouvant plus Diogo Fernandes de Beja à Surat, l'envoyé de Malik Ayâz, et ce n'était autre que l'habile Sidi Ali le Tortu, poussait jusqu'à Goa, où il remettait à Albuquerque des lettres de son maître [337]. Malik Ayâz, ne voulant pas envoyer inutilement ses vaisseaux aux ports du Yémen et du Hedjaz, sondait Albuquerque sur ses projets de 1515 [338]. Le Gouverneur, qui le soupçonnait d'avoir clandestinement fait passer de l'artillerie à Aden [339], le laissa dans l'incertitude [340]. Faisant fond sur des

---

328 Cast., III/133, p. 324 ; Brás, IV/22, pp. 297-298 ; Correia, II/1, p. 373. Ce point n'est pas mentionné dans la lettre de Diogo Fernandes de Beja.

329 Cast., III/134, p. 325.

330 Cast., *ibid.* ; Brás, IV, p. 299.

331 Cast., *ibid.*

332 *Supra*, doc. 3, p. ???.

333 Cast., III/134, p. 327 ; Góis, III/75, p. 244.

334 Cast., III/134, p. 326.

335 *Mercê* d'Albuquerque, Goa, 3.X.1514 « ao mesejeiro de Mylycopy que trouxe Dioguo Fernandes enbaixador de Cambaia », *CA*, II, p. 126.

336 Sur les circonstances de sa mort, *cf. Mirat*, pp. 226-227 ; la date, inconnue, est antérieure à la rédaction du *Livro* de Duarte Barbosa (1516), où elle est mentionnée (I, pp. 149-150).

337 Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 25.X.1514, *CA*, I, p. 332 ; *mandado* d'Albuquerque du 18.X.1514, *CA*, p. 127 ; *cf.* Diogo Fernandes, *supra*, doc. 3, f. 6*a*.

338 Selon Barros, II/10-2, p. 422, l'émissaire de Malik Ayâz avait manqué Diogo Fernandes à dessein, afin d'avoir un prétexte de pousser jusqu'à Goa, voir comment le Gouverneur prenait l'échec de la négociation et quels préparatifs navals il faisait.

339 Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 20.X.1514, *CA*, I, p. 279.

340 Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 25.X.1514, *CA*, I, p. 333.

promesses antérieures, Malik Ayâz revint peu après à la charge et demanda des sauf-conduits pour la côte d'Arabie [341]. Les intérêts commerciaux, en effet, prennent à nouveau le pas sur les manœuvres politiques, et mènent à de nouvelles ententes qui vont caractériser la phase finale des relations d'Albuquerque avec le Cambaye.

Sitôt le retour de Diogo Fernandes à Goa [342], éclairé sur les affaires du Gujarat, Albuquerque déroutait vers Diu la *nao S. Miguel,* capitaine Luís Dantas, qui voguait vers Surat avec une cargaison de cuivre portugais [343]. Décision symptomatique de l'infléchissement des relations luso-gujaraties. La diplomatie portugaise tirait les conséquences de la disgrâce de Malik Gopi et se tournait maintenant vers Malik Ayâz, dans l'intention d'obtenir d'une discussion directe ce qu'on ne pouvait plus espérer d'un accord avec le gouvernement d'Ahmadabad. Tel était d'ailleurs le vœu exprimé en 1513 par D. Manuel, qui se proposait de nommer Malik Ayâz seigneur de Diu, moyennant qu'il reconnaisse la souveraineté portugaise et consente à y laisser faire une forteresse [344].

Durant son séjour forcé à Surat, et apparemment de sa propre initiative, mais sans doute sur instructions de rechange d'Albuquerque, Diogo Fernandes de Beja avait noué avec Malik Ayâz une correspondance suivie, lui exposant de sa mission ce qu'il ne pouvait d'ailleurs manquer de savoir par ses informateurs, et justifiant Albuquerque d'avoir agi sur la cour par le

---

341 Voir, *infra*.

342 Brás, IV/23, p. 299, dit qu'il atteignit Goa le 15 septembre ; s'il est parti de Surat le 13, il n'a pu faire le trajet en deux jours. Il est certain qu'il est arrivé avant le 25, jour où Albuquerque fait livrer du riz à « ces sambouqs qui sont venus du Cambaye avec les ambassadeurs du roi notre seigneur ». (*CA*, VI, p. 133), et où les capitaines siègent en conseil pour discuter de l'attitude à adopter vis-à-vis du Gujarat. Albuquerque connaissait assurément déjà les résultats de sa mission. En avril, il y avait eu échange de correspondance entre le Gouverneur et l'ambassade. Début avril, le *Miri* avait enfin quitté Goa ; Sidi Ali était porteur d'une lettre d'Albuquerque à Muzaffar II (*mandado* d'Albuquerque du 4.IV.1514, *CA*, VI, p. 54 ; Brás, IV, p. 262), et un messager portugais allait remettre des plis et de l'argent à Diogo Fernandes (António Afonso, *cf.* Cast., III/134, p. 325 ; *supra*, p. 239). Fin avril, un autre courrier était dépêché à Diogo Fernandes (Francisco Carvalho, *cf. mandado* du 26.IV.1514, *CA*, I, p. 69), sans doute par un sambouq de Malik Gopi qui était venu à Goa (*cf. mandado* du 27.IV.1514, *CA*, VI, p. 71). Pendant la mousson, Albuquerque reçut des lettres de Diogo Fernandes, de Muzaffar II et de ses « *governadores* », et de Malik Ayâz (Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 25.X.1514, *CA*, I, p. 324). L'indication des *Comentários*, IV/23, p. 299, comme quoi Albuquerque serait resté jusqu'au retour de Diogo Fernandes sans aucune nouvelle du déroulement des négociations est donc infondée.

343 Albuquerque à D. Manuel, 25 (datée 26) septembre 1514, *CA*, IV, p. 189 ; le même au même, 26.IX.1514, *CA*, I, p. 265 (la date, p. 266 ; lettre classée sous le 20.X., jour où elle fut achevée et signée), et 20.X.1514, *CA*, I, pp. 268-269 (« achevée » le 20.X., cette lettre aura aussi été rédigée un mois plus tôt, puisqu'elle donne Surat comme lieu de destination du *São Miguel*).

344 *Lembranças* de D. Manuel à Gaspar Pereira, secrétaire de l'Estado da Índia, dans Cast., III/120, p. 294.

truchement de Malik Gopi : ainsi en avait ordonné le roi de Portugal, et le Gouverneur n'avait pu faire autrement [345].

Dans les conversations qu'il eut à Goa avec Sidi Ali, en présence de Diogo Fernandes de Beja, Albuquerque mit l'accent sur la volonté de D. Manuel d'avoir une forteresse à Diu. Il en tira l'impression que l'adversaire finirait par céder, surtout lorsque la Mer Rouge serait close [346]. Sur son conseil, Diogo Fernandes écrivit longuement à Malik Ayâz pour lui dire, en ami, quelle était la position de D. Manuel, et pour le rassurer en même temps quant à la sauvegarde de ses droits de justice sur la population autochtone et quant au petit nombre de garnisaires qui occuperaient le poste fortifié portugais [347]. Albuquerque lui écrivait de son côté en termes très cordiaux, le priant, au nom de la confiance que lui portait D. Manuel, d'exprimer ses intentions, afin qu'elles soient communiquées au roi de Portugal par les *naos de carga* qui allaient quitter l'Inde [348].

Ces lettres furent remises à Malik Ayâz par Duarte Vaz [349], l'interprète de la récente ambassade à Ahmadabad, qui partit sans doute vers le 20-25 octobre. Sidi Ali regagna Diu à ce moment-là [350], et le *Enxobregas* y fit un nouveau voyage [351]. Une caravelle portugaise se trouvera aussi à Diu en novembre [352], mais la date de son départ de Goa ne m'est pas connue. Les possibilités de passage n'avaient donc pas manqué à Duarte Vaz, qui fit vraisemblablement la traversée à bord d'un bâtiment portugais. La réponse de Malik Ayâz, qu'au début de décembre on attendait de jour en jour [353], arriva à Cochin le 9 décembre [354], apportée par Luís Dantas qui rentrait

[345] C'est ainsi que se doit comprendre le passage lacunaire de la lettre de Diogo Fernandes de Beja, *supra*, doc. 3, f. 5*b*-6*a*, où le nom de Malik Ayâz n'apparaît plus.

[346] Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 26.X.1514, *CA*, I, p. 333.

[347] Diogo Fernandes de Beja à D. Manuel, 1.XII.1514, *supra*, doc. 3.

[348] Albuquerque à D. Manuel, 10.XII.1514, *CA*, I, p. 358.

[349] Diogo Fernandes, *l.c.*

[350] Il était encore à Goa les 17 et 18 octobre (*cf.* les *mandados* d'Albuquerque, *CA*, II, pp. 126-127 ; VI, pp. 145-146), et en partit avant le 25 (Albuquerque à D. Manuel, 25.X.1514, *CA*, I, p. 334), non sans avoir prêté l'oreille aux bavardages des Portugais ennemis du Gouverneur (le même au même, même date, *CA*, I, p. 314).

[351] À Goa le 20 octobre encore (Albuquerque à D. Manuel, 20.X.1514, *CA*, I, p. 269), il en était parti le 25 (le même au même, 25.X.1514, *CA*, I, p. 323, et *cf.* p. 322 et p. 364).

[352] Cristóvão de Brito, qui devait prendre en Inde le commandement du *São Miguel*, parti pour Diu avec Luís Dantas, alla rejoindre celui-ci sur une caravelle que lui fournit Albuquerque et qu'il laissa à Dantas (Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 10 et 18 décembre 1514, *CA*, I, pp. 356-357 et 366). Au retour il fit naufrage devant Chaul (lettres citées, et Cristóvão de Brito à D. Manuel, de Chaul, 29.XI.1514, *CA*, III, pp. 99-101 ; Correia, II/1, p. 386 fait par méprise sombrer Luís Dantas ; erreur également de Barros, II/10-2, p. 423, à ce propos).

[353] Diogo Fernandos de Beja à D. Manuel, *supra*, doc. 3.

[354] Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 10.XII.1514, *CA*, I, p. 359. La missive de Malik Ayâz était rédigée en persan.

de Diu [355]. Elle exprimait une certaine irritation, d'où Albuquerque concluait avec quelque optimisme que la cour de Cambaye inclinait à plier devant la résolution portugaise, et que telle était la raison pour laquelle Malik Ayâz y était mandé [356].

VII. LE MAINTIEN DU *STATU QUO*

Sur les contacts entre Albuquerque et l'entourage de Muzaffar II à l'automne 1514, aucune indication n'a transpiré dans les sources. Un seul fait est clair : passant outre au refus du gouvernement d'Ahmadabad et à l'échec de la mission de Diogo Fernandes de Beja, Albuquerque prit des mesures concrètes pour maintenir le *statu quo* des bonnes relations.

Le 25 septembre, il avait convoqué les capitaines en conseil pour décider, en présence d'une réponse gujaratie si contraire aux espérances portugaises, de l'opportunité de déclarer la guerre au Cambaye [357]. Des dix-sept présents, un se récusa, pour être nouveau venu en Inde [358]. Deux seulement, dont Diogo Fernandes de Beja, se prononcèrent en faveur de la poursuite des négociations [359]. Deux autres plaidèrent qu'il ne convenait pas, dans l'éventualité d'une nouvelle expédition à la Mer Rouge, de s'exposer aux risques de l'hostilité gujaratie. D. João de Eça jugea que la flotte de Diu ferait alors peser une menace sur l'Inde portugaise ; Lopo Vaz de Sampaio fut le seul à évoquer l'attitude courtoise des autorités gujaraties, et leur offre de plusieurs autres emplacements pour l'érection de la forteresse. Tous les autres membres du conseil se prononcèrent pour une politique de force, quatre [360] pour l'application des lois de la course aux bâtiments gujaratis rencontrés en mer, et huit [361], soit la moitié des participants, pour des opérations de guerre contre le littoral même du Gujarat.

---

[355] Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 18.XII.1514, *CA*, I, p. 366.

[356] Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 10.XII.1514, *CA*, I, p. 359. Albuquerque paraît indiquer que Malik Ayâz est mandé à la cour au temps où il écrit (« eu nam duvido ser ele chamado a isto fim »). Selon une autre lettre à D. Manuel, du 26 octobre (déjà citée, *CA*, I, p. 333), Malik Ayâz aurait été appelé à la cour en mai : « Partido Diogo Fernandes co despacho que Vos'Alteza la veraa, foy logo chamado Miliquias por el-rey de Cambaya, e he sobre este feito de Diu ». Faute de mentions recoupantes, il n'est pas possible de dire s'il y eut deux visites de Malik Ayâz à Muzaffar II, ou si les deux références ne visent qu'un seul voyage.

[357] *Pareceres* du conseil du 25.IX. 1514, *CA*, II, pp. 32-35.

[358] João Pereira.

[359] Avec lui, Duarte de Melo, capitaine du *Rosairo*.

[360] L'ambassadeur en second Jaime Teixeira, ainsi que Aires da Silva, Pero de Alpoim et Simão de Andrade.

[361] Rui Gonçalves, Antão Nogueira, João Fidalgo, Fernão de Resende, Manuel da Costa, D. Sancho, Fernão Gomes de Lemos, Vasco Fernandes Coutinho.

Malgré la tendance dure qui se dégageait de la réunion du conseil, Albuquerque adopta une attitude modérée, que reflètent ses instructions du 28 octobre 1514 à Cristóvão de Brito, capitaine des « nefs de trafic de Cochin au Cambaye » : ne prendre ni poursuivre aucun bâtiment muni d'un sauf-conduit (ou, pour les nefs d'Ormuz, d'un certificat du roi ou du vizir) ; dérouter sur Goa les nefs chargées de chevaux du Hadramaout ; conduire au Gouverneur, qui déciderait de leur saisie ou de leur élargissement, les nefs d'Aden et de Djedda rencontrées en haute mer, sans leur causer le moindre dommage ; ne rien faire aux abords du littoral : « Quand vous viendrez le long de la côte, vous ne ferez aucune prise ni représaille ni scandale en vue de la terre et des ports de l'Inde et, relâchant devant quelque port, vous ne mettrez pas à la voile pour aller contre aucune nef, encore que vous connaissiez clairement qu'elle soit de nos ennemis, afin qu'ils ne fassent pas scandale dans les ports où le *feitor* que vous emmenez a de négocier ses marchandises » [362].

Albuquerque avait par ailleurs répondu favorablement à une requête de Khudâvand-Khân, qui demandait l'extradition de Sidi Ali. Le voyage de retour du *Miri* s'était, en effet, terminé dramatiquement. Le vaisseau s'était échoué ; Sidi Ali, ayant assassiné un des gens de sa suite, qui avait de puissantes relations de famille au Gujarat, était venu se réfugier à Goa à la fin de la mousson. En octobre, Albuquerque le remit à son homonyme Sidi Ali le Tortu [363].

*

L'Inde portugaise n'avait pas moins besoin de commercer avec le Gujarat que le Gujarat n'avait besoin de s'entendre avec « les pirates Francs » pour échapper à l'asphyxie, au moins partielle, de son économie. C'était le seul pays offrant un large débouché aux marchandises que le roi de Portugal envoyait en Inde. C'était aussi le fournisseur de produits indispensables à la vie de l'Estado da Índia : le salpêtre, produit stratégique essentiel, dont on faisait la poudre à canon ; l'étoupe et les toiles, nécessaires à la flotte ; le blé, élément traditionnel de la nourriture des Portugais [364]. L'Estado da Índia se trouvait de la sorte, — comme par bien d'autres liens, — inséré d'emblée dans les structures économiques de l'Océan Indien, où la marine marchande du Cambaye exerçait son rôle d'intermédiaire irremplaçable. Albuquerque, dont le but était de capter son trafic au bénéfice de la Fazenda real, et non de le ruiner, offrait au négoce gujarati un champ d'activité vers l'Insulinde, les pays riverains du golfe du Bengale et le golfe Persique, en compensation des limites

---

362 *CA*, II, pp. 128-129.
363 Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 25.X.1514, *CA*, I, p. 334.
364 Silvestre Corço de Bachom à D. Manuel, s.l.n.d., *As Gavetas*, IV, p. 45.

qu'il lui imposait du côté de l'Arabie. Il s'accordait avec Malik Gopi pour voir les nefs de Cambaye reprendre sans crainte le chemin de Malacca [365]. En 1513 une *nao* de Malik Gopi y était l'objet d'égards particuliers. En vue de relancer le courant d'échanges que les menaces de la course portugaise avaient depuis plusieurs années réduit, le capitaine de Malacca l'exemptait de droits de douane, et il écrivait à ce propos : « Il faut grandement travailler pour que le Cambaye traite avec Malacca comme il le faisait auparavant » [366]. À Ahmadabad, Diogo Fernandes de Beja invitait Muzaffar II à commercer avec Malacca, le Pegou, Martaban, le Bengale et Ormuz [367].

Pour arracher au roi de Cambaye une concession territoriale à Diu, Albuquerque comptait sur le seul effet du blocus d'Aden, qui devait mettre à merci une industrie textile privée de la garance yéménite et une monnaie privée du cuivre arrivant par la Méditerranée orientale et la Mer Rouge [368]. Le blocus avait cependant des failles et la Mer Rouge n'était pas fermée. Croisant « au cap Gardafui » en mars-avril 1514, Pero de Albuquerque arraisonnait plusieurs navires ennemis [369], mais après la mousson le secteur resta sans surveillance. Quarante navires passèrent d'Aden à Diu, chargés de cuivre. Le marché fut saturé au point que les Portugais ne purent y écouler la totalité des 600 *quintais* de cuivre que le *São Miguel* apportait de métropole [370]. Albuquerque continuait, d'autre part, de tolérer les voyages des navires de Diu à la côte d'Arabie, et s'il prévoyait de donner des permis pour un nombre défini de ports [371], la précaution était illusoire, en l'absence de patrouilles portugaises, et du fait que les marchands d'al-Shihr réexportaient sur Aden les denrées, tissus et épices, que déchargeaient au Hadramaout les nefs de Cambaye [372].

Néanmoins, à l'automne 1514, les négociations de Cambaye revenues au point mort, Albuquerque se flatte toujours de faire plier le Gujarat par la

---

365 Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.IV.1512, *CA*, I, p. 51.

366 Rui de Brito, capitaine de Malacca, à Albuquerque, de Malacca, 6.I.1514, *CA*, III, pp. 221-222 (Ruy de Brito espérait pour 1514 la venue de trois ou quatre vaisseaux du Gujarat). Notons que les Portugais se chargeaient d'exporter des tissus de Cambaye en Insulinde. Albuquerque achetait au « *feitor* de Malik Gopi » 11.518 « panos de Quanbaya de todas sortes », destinés à Malacca (reçu de Lourenço Moreno, Cochin, 22.V.1514, *CA*, VI, p. 78).

367 Cast. III/133, p. 324 ; Brás, IV/22, p. 298.

368 Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 135.

369 Cast. III/128, p. 311 ; Brás, IV/24, p. 302 ; Góis, III/65, p. 244 ; Barros, II/10-1, p. 421 ; Correia, II/1, pp. 386-387.

370 *Cf.* Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 10.XII.1514, *CA*, I, p. 357 ; Cristóvão de Brito à D. Manuel, de Chaul, 29.XI.1514, *CA*, III, p. 99.

371 *Cf. supra*, note 239. Malik Ayâz, tout en conseillant à Albuquerque de saisir toutes les nefs en provenance d'Aden et de Djedda, lui demandait des sauf-conduits pour ces deux ports (Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 10.XII.1514, *CA*, I, p. 359).

372 Barbosa. I, p. 64.

coercition économique, que va bientôt durcir encore l'implantation portugaise en Mer Rouge. Idée maintes fois exprimée les années précédentes, reprise dans ses lettres à D. Manuel datées du 25 octobre 1514 [373], et qu'il a préférée à celle d'une guerre ouverte, alors que ne lui manquaient pour la déclarer ni les prétextes ni la couverture du roi de Portugal. Mais lorsque, sous la pression des nécessités financières auxquelles il est lui aussi en proie, il prend la décision d'aller d'abord au Golfe Persique, — il l'annonce dans une lettre du 27 novembre [374], — qu'advient-il de ce dessein d'obtenir Diu en conséquence du verrouillage de l'« Estreito » ?

Chaque fois que lui a été rappelée l'obligation de régler les affaires du Cambaye et d'occuper Diu, le Gouverneur est entré dans des discussions patientes, a condescendu à toutes sortes d'atermoiements vis-à-vis d'un partenaire dont pourtant il connaît bien et dénonce la duplicité. Jamais il n'a eu le temps de mener une expédition sur les côtes du Gujarat, alors qu'il trouvait celui d'aller ailleurs, et plus loin. C'est que Diu n'est pas dans ses plans à lui, et qu'il préfère mettre la main par d'autres procédés sur le réseau commercial gujarati. Dans la dernière lettre qu'il adresse à ce sujet à D. Manuel, se révèle une fois de plus le choix profond qu'il n'a cessé d'opposer, en biaisant, aux injonctions royales. Le 22 septembre 1515, Ormuz conquise, alors que depuis de longs mois, de nouveau, la négociation de Cambaye est restée en suspens, il écrit à D. Manuel :

« Dans le fait de Cambaye il ne s'est rien passé de plus que ce que Votre Altesse a déjà vu là-bas (au Portugal). Je suis dans cette amitié sincère (*nesta amyzade simjela*) avec le roi, vos gens font là du commerce, et si je trouve de ses nefs dans les chemins défendus par Votre Altesse, je les lui remets.

« Avec ce fait d'Ormuz, il plaira à Notre Seigneur que je ne lui demande plus de forteresse à Diu, seulement qu'on me donne Diu avec tous ses revenus (*remdas*). Je ne doute pas qu'on vous le donnera, et tout ce que Votre Altesse demandera en plus sur le bord de la mer, car Votre Altesse tenant Ormuz, et nous étant sur le chemin de sa navigation vers la Mer Rouge, et ayant toujours de le faire continuellement, le Cambaye n'a pas d'autre remède que de se perdre totalement ou que se passe tout ce que Votre Altesse réclame et demande. Quelques nefs de Cambaye partent maintenant d'ici pour l'Inde, et quittent Ormuz de façon qu'elles détromperont bien le roi de Cambaye et ce pervers Malik Ayâz, qui sous cape de cette fausse nôtre amitié a rempli [Ormuz] d'artillerie et maintenant Aden (...) » [375].

Telle est, au moment où la disgrâce et la mort vont lui retirer la conduite des affaires, la ligne que se fixe Albuquerque, celle même qu'il n'a jamais

[373] *CA*, I, p. 333.
[374] *CA*, I, pp. 345-346.
[375] *CA*. I, p. 371

cessé d'avoir, et qui, peut-être, présente la double faiblesse d'évaluer les moyens de l'Estado da Índia à la mesure de ce que lui seul peut leur faire rendre, — la suite des temps va le montrer, — et de sous-estimer les réactions gujaraties aux visées portugaises sur Diu.

On sait que, mourant, Albuquerque apprit au large de Qalhat, par une lettre de Sidi Ali le Tortu, sa destitution et l'arrivée à Goa de son successeur Lopo Soares de Albergaria [376]. On peut sentir là une dernière ironie de son vieil adversaire Malik Ayâz. Mais on peut considérer aussi bien l'envoi du courrier porteur de cette amère nouvelle comme un hommage à l'ennemi longtemps pratiqué. Le changement de gouverneur ne faisait pas nécessairement les affaires de Malik Ayâz, et on le verra bientôt s'inquiéter des intentions de Lopo Soares [377], dont il était trop sagace pour ne pas craindre qu'il ne se montre exécutant plus docile des instructions de D. Manuel. Car si la nomination de Lopo Soares signifiait le reniement de la politique d'Albuquerque, le triomphe des partisans du négoce sur ceux de la conquête, des affairistes de Cochin et de Cananor sur les hommes de guerre de Goa, il était un point sur lequel les détracteurs du Terrible, — encore qu'ils ne se soient pas fait faute de le desservir au Gujarat, — avaient plus de résolution que lui, à savoir sur la nécessité d'élever une forteresse à Diu [378].

*

Ebauchée dans la dernière année du gouvernement de D. Francisco de Almeida, la politique d'entente avec les Portugais désirée par les milieux économiques gujaratis ne fut pas remise en cause lorsque le Vice-Roi eût enfin cédé le pouvoir à Albuquerque. Mais elle ne fut pas sanctionnée par un accord en bonne et due forme, et cela pour trois raisons.

Les avances faites à Albuquerque prirent le tour d'une compétition entre Malik Ayâz et Malik Gopi qui fragmenta la pression portugaise. Les réalités de la situation en Orient, qu'Albuquerque s'efforçait de maîtriser selon des vues personnelles, échappaient à D. Manuel qui, au Portugal, prenait ses décisions à la lumière de notions préconçues, en fonction de conjonctures dépassées ; ses exigences bloquèrent la négociation. Le Gouverneur enfin, étreint au fil des ans par le poids de sa charge, laissait traîner les choses, tout en alimentant les lusophilies rivales de Diu et de Surat : il ne s'intéressait guère au Gujarat qui, dans sa stratégie, n'était qu'un objectif second.

---

[376] Cast. III/154, pp. 368-369 ; Brás, IV/45, pp. 377-378 ; Góis, III/80, p. 287 ; Barros, II/10-8, p. 459.

[377] *Supra*, document 6, pp. 195 *sq*.

[378] *Cf.* le *trelado* d'une lettre d'António Real à Albuquerque, *CA*, II, p. 39 et p. 42 et la réponse de D. Manuel à Gaspar Pereira, Cast. III/120, p. 294.

8

FRANCISCO DE ALBUQUERQUE
UN JUIF CASTILLAN
AU SERVICE DE L'INDE PORTUGAISE
(1510-1515) *

Des Juifs qui participèrent à la fondation de l'empire asiatique du Portugal, le plus fameux est, à juste titre, Gaspar da Índia, juif askenazi qui prodigua, de 1498 à 1510, à Vasco da Gama d'abord, puis au Roi D. Manuel, à Pedro Álvares Cabral et à D. Francisco de Almeida, des avis fondés sur une précieuse connaissance du milieu oriental. Les quelques lettres de lui qui nous sont parvenues reflètent l'enthousiasme que lui inspirait son rôle de conseiller d'une entreprise planétaire. Elles expriment des vues dont l'ampleur et l'influence n'ont pas été bien mesurées.

Les deux juifs sefardim connus des textes portugais sous le nom de Francisco de Albuquerque et d'Alexandre de Ataíde ne furent sans doute pas moins remarquables par l'étendue de leur information et par l'efficacité de leurs services. Mais, tombés au pouvoir d'Afonso de Albuquerque en 1510, ils ne furent que les instruments d'une politique déjà conçue, et la puissante personnalité du Gouverneur les cantonna à un rang plus effacé que celui de Gaspar da Índia, qu'il ne manqua point de leur proposer en exemple [1]. Encore que leur biographie soit très obscure, puisque seules les années qu'ils passèrent dans l'Inde portugaise reçoivent quelque éclairage, et cela même avec de larges lacunes et les habituelles contradictions des témoignages, leur carrière offre un échantillon caractéristique de ces vies à deux faces et à volte-face, dont les sociétés méditerranéennes présentent des séries de cas si impressionnantes.

---

* Extrait de *Arquivos do Centro Cultural Português*, VII, Lisbonne-Paris : Fondation Calouste Gulbenkian — Centre Culturel Portugais, 1974, pp. 175-202.

[1] *Cartas de Afonso de Albuquerque* [cité ci-aprés : *Cartas*], éd. Bulhão Pato, III, p. 357.

*

Les historiens qui accordent une notice aux deux collaborateurs juifs d'Afonso de Albuquerque n'ont pas rassemblé les données accessibles dans les sources imprimées [2]. Les plus précises, et les plus révélatrices, sont celles fournies par Francisco de Albuquerque lui-même, dans ses deux lettres à D. Manuel datées de Goa, le 18 décembre 1512, et de la rade de Dabhol (Dabul) le 20 octobre 1513 [3]. Quelques documents d'archives et quelques mentions chez les chroniqueurs complètent ce léger faisceau de renseignements, à la lumière desquels la figure de Francisco de Albuquerque ressort plus nettement que celle de son compagnon.

En septembre 1510, la petite escadre de Simão Martins en croisière le long de la côte du Malabar interceptait, à la hauteur du Mont d'Eli, une « nef de La Mecque » venant d'Aden à Calicut [4]. Parmi les passagers, que leur capture plaça dans la condition d'esclaves [5], se trouvèrent deux juifs castillans qui, lors de l'expulsion des Juifs par les Rois Catholiques [6], étaient passés sans doute d'abord en Afrique du Nord [7] avant de se fixer au Caire. Marchands spécialisés dans le commerce avec l'Inde, ils s'étaient souvent rendus dans les ports de la Mer Rouge, de la Mer d'Arabie et du Malabar. Ils connaissaient bien les langues de ces contrées, non seulement l'arabe, mais aussi le persan, le turc, le gujarati, le kanara [8]. À Malacca, où il viendra pour la première fois en 1511, avec Afonso de Albuquerque, celui d'entre eux qui est connu sous le nom de Francisco de Albuquerque apprendra le malais en quelques semaines [9].

Le nom réel de Francisco de Albuquerque reste ignoré. Peut-être est-il le Samuel du Caire qui, à la fin de 1512, traduisit pour le Gouverneur, si on en croit João de Barros, une lettre apportée à Goa par l'ambassadeur du

---

[2] Meyer Kayserling, *Christoph Columbus und der Antheil der Juden an den spanischen und portugiesischen Entdeckungen, nach zum Theil ungedruckten Quellen*, Berlin 1894, pp. 105-107 ; W. J. Fischel, *Ha-Yehudim be-Hodu*, Jerusalem 1960, p. 27. Simple mention d'Alexandre de Ataíde (« Çufo ») dans Panduronga S.S. Pissurlencar, *Agentes da diplomacia portuguesa na Índia (Hindus, muçulmanos, judeus e persas)*, Bastorá-Goa 1952, p. lix et p. 553 ; [Cortesão-Thomas, *Carta de Novas*, p. 88] ; etc.

[3] *Cartas*, III, pp. 44-47, et pp. 357-373.

[4] *Cf. Cartas*, III, pp. 44 et 367.

[5] *Cartas*, VI, p. 426 (six d'entre eux rachetés par un parent).

[6] *Cartas*, III, p. 44.

[7] Francisco de Albuquerque a visité la « Berbérie », et en particulier Tlemcen (*Cartas*, III, p. 373). Mais il peut l'avoir fait avant 1492, et non en conséquence de l'expulsion des Juifs d'Espagne. Notons qu'il semble connaître Lisbonne, *cf. Cartas*, III, p. 368, ligne 9.

[8] *Cartas*, III, pp. 44 et 357.

[9] *Cartas*, III, p. 45 et p. 362.

Prêtre Jean [10]. À cette date, toutefois, Francisco de Albuquerque était déjà converti. Il s'était fait chrétien en 1511, lors de l'expédition de Malacca [11]. Alexandre de Ataíde, dont la personnalité morale semble avoir été tout autre, resta beaucoup plus longtemps fidèle à la foi hébraïque, ce qui permettait à son collègue d'écrire à D. Manuel : « Nous fûmes capturés, moi et un Juif (...) » [12]. Un document de la fin de 1514 le désigne encore de son nom de Joseph [13]. Il n'apparaît pour la première fois sous celui d'Alexandre de Ataíde que dans un *mandado* du Gouverneur daté d'Ormuz, le 12 avril 1515 [14]. Gaspar Correia indique de son côté qu'il se convertit durant le séjour d'Afonso de Albuquerque à Ormuz, en 1515 [15].

Les deux hommes furent pour le Gouverneur des auxiliaires très utiles. Dès l'automne 1510, il posséda grâce à eux des indications détaillées sur la puissance militaire et navale de l'Égypte mamlouke. Il put savoir d'eux bien des choses sur les marchés des pays de l'Océan Indien et sur la complexité des mécanismes économiques auxquels ils étaient soumis [16]. Afonso de Albuquerque ne les employa pas seulement comme informateurs ou comme interprètes, il leur confiait des tâches d'administration : paiement de soldes, choix de présents pour des officiers indigènes, etc., car ils étaient au courant du mode de rétribution des officiers par les princes musulmans. On les voit aussi diriger les travaux d'intendance liés à la construction des forts portugais. « Nous lui faisions apporter tout ce qui était nécessaire pour la forteresse, à savoir charbon et chaux et hommes de peine, et tout se faisait par notre industrie » [17]. Ainsi à Goa [18], ainsi à Malacca, où Francisco de Albuquerque, afin de hâter l'achèvement de la forteresse et de permettre le départ du Gouverneur pour l'Inde avant la mousson, va recruter sur la terre ferme des équipes de manœuvres et de maçons [19].

---

[10] Selon Barros, *Décadas da Ásia,* II/7-6, éd. Cidade, p. 341, le Gouverneur fit traduire en portugais la lettre du Prêtre « per un Judeu chamado Samuel natural do Cairo, do qual se servia nestes negócios de interpretar, por saber muitas línguas ». Suivant Brás de Albuquerque, *Comentários do grande Afonso de Albuquerque* [cité ci-après : *Comentários*], III/54, éd. Baião, II, p. 202, l'ambassadeur du Prêtre Jean fut interrogé fin 1512 par le secrétaire Pero de Alpoim et par Alexandre de Ataíde.

[11] *Cartas*, III, p. 358.

[12] *Cartas*, III, p. 357.

[13] *Cartas*, V, p. 155 ; aussi, II, p. 134. On trouve dans les documents diverses formes du nom : Yoce, Jose, Joçefe, Yucefe ; Çuto chez Correia, etc.

[14] *Cartas*, VI, p. 262 ; également VI, pp. 317-318. C'est par erreur que Barros, II/5-8, p. 227, le prénomme Tristão.

[15] Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, II, pp. 134, 177.

[16] *Cf.* les remarques de Francisco de Albuquerque sur l'ignorance des Portugais, à propos des affaires de Malacca, *Cartas*, III, pp. 46, 362-363.

[17] *Cartas*, III, p. 44.

[18] *Cartas*, III, pp. 357, 363, 364.

[19] *Cartas*, III, pp. 45-46, 359-360.

Agents d'exécution du Gouverneur, traducteurs de sa correspondance avec les princes et les notables indigènes, interprètes, ils se trouvèrent étroitement associés à ses actes. L'un et l'autre constamment auprès de lui de 1511 à 1514, ils prirent part aux expéditions contre Malacca en 1511 [20] et contre Aden en 1513 [21]. En raison de leurs capacités irremplaçables, certes. En raison aussi de la prudence du Gouverneur, qui tenait à garder l'œil sur des secrétaires trop au courant de ses secrets. Au retour de Malacca, durant la difficile année 1512 où il demeura bloqué à Cochin, sans ressources, il fit mettre Francisco de Albuquerque aux fers pendant cinq mois. « Je lui demandai pourquoi il me faisait cela. Il me répondit qu'il était venu de Malacca défait, il s'était échappé sur une planche, il n'avait ni troupes de garnisons ni nefs, — que je connaissais tous ses secrets et que j'avais perdu avec le *Frol de la mar* les quatre réaux qu'il avait. Il craignait que je ne change d'intention, car c'était la coutume des hommes de changer d'intention, nonobstant que j'aie bien fait jusqu'ici ». Francisco ne fut délivré de ses fers qu'en septembre 1512, après l'arrivée des vaisseaux du Portugal [22].

Les *Comentários* de Brás de Albuquerque et Gaspar Correia relèvent que, des deux, Alexandre de Ataíde était celui qui jouissait de la plus grande confiance du Gouverneur [23]. Le Grand Albuquerque le considérait comme extrêmement sûr [24], ce que n'était certes pas son collègue. Des *mandados* montrent quelle fut la diversité des fonctions d'Alexandre de Ataíde, et quelle satisfaction son maître retira de ses services. Fin 1512, on le voit prendre contact avec les émissaires de divers potentats venus saluer Albuquerque dans Goa définitivement conquise : du seigneur d'Onor, du roi des Maldives, de Malik Ayâz de Diu, de Malik Gopi de Surate [25]. En septembre 1513, il travaille à recouvrer la cargaison d'épices d'une nef de Calicut à destination de la Mer Rouge que les tempêtes ont rejetée à la côte du Deccan [26]. En 1514, son savoir-faire s'applique à dépister la fraude fiscale à Goa : il fait rentrer dans le trésor royal les taxes sur l'alcool [27] ; il fait découvrir au Gouverneur que certains vergers sont bien du roi, et reviennent en conséquence au nouveau souverain de Goa, D. Manuel [28]. En 1515, lors de l'expédition d'Ormuz, il sert de truchement dans les négociations délicates et secrètes qui s'engagent

---

20 Alexandre de Ataíde à Malacca, *cf. Cartas*, V, p. 187.

21 Alexandre de Ataíde à Kamaran, en Mer Rouge, *cf. Cartas*, II, p. 222.

22 *Cartas*, III, p. 46 et pp. 363-364.

23 *Comentários*, II/49, p. 454, où il est jugé « grande homem de negócio ».

24 Correia, II, pp. 134, 177.

25 *Cartas*, V, p. 234.

26 *Cartas*, V, p. 439. [Il est interprète lorsque Albuquerque reçoit en 1513 l'ambassadeur de Shâh Isma'il (Correia, II, p. 356).]

27 *Cartas*, VI, p. 155.

28 *Cartas*, VI, p. 145.

entre Afonso de Albuquerque d'une part, le vizir Raïs Nûruddīn Fâli et le roi d'Ormuz d'autre part. Il attire dans le guet-apens où il sera poignardé Raïs Hâmed, le trop influent neveu du vieux vizir [29]. Rentrant en Inde avec le Gouverneur moribond, c'est lui qui, jurant de ne pas lui celer la vérité, lui traduit la lettre de Malik Ayâz annonçant son remplacement par Lopo Soares de Albergaria [30].

Dans une suite de *mandados* émis entre septembre 1512 et février 1513, Francisco de Albuquerque apparaît dans l'emploi plus modeste d'intendant de la maison du Gouverneur, chargé de pourvoir sa table (*despenseiro, veador, comprador*) [31]. La promesse de l'affranchir qui lui a été faite et les préparatifs de l'expédition contre Aden lui inspirent des projets mirifiques dont il se prévaut dans sa première lettre à D. Manuel. Que le Gouverneur lui donne deux petits bâtiments (*navios*), il courra la côte jusqu'à Djedda, imposera tribut au nom du roi de Portugal à tout le littoral arabe, et s'emparera de Dahlak ; pour soumettre Souakin, Zeyla ou Berbera, un seul *navio* suffirait [32]. Sa seconde lettre au Roi contient un récit de ses actions méritoires, — et bien plus humbles, — pendant le voyage à la Mer Rouge. Après le malheureux assaut contre Aden, le Gouverneur l'a cru passé du côté des Maures. Satisfait de sa fidélité, il lui a donné une lettre de franchise. Francisco de Albuquerque a recruté ensuite le pilote qui a guidé l'escadre à travers le Bab el-Mandeb ; il s'est aventuré à aller chercher ce pilote, au village de la côte où on les prend, sur un bateau monté de vingt Maures et de six Portugais seulement ; le pilote n'a accepté de le suivre que parce qu'il était vêtu à la Maure et parlait très bien l'arabe [33]. Relation avantageuse, que ne confirme point celle que le Gouverneur fait à D. Manuel : sur le bateau envoyé chercher un pilote, et où avait pris place Francisco de Albuquerque (« un des Juifs que je mène comme interprètes, et qui est déjà devenu chrétien »), vingt Portugais étaient dissimulés ; le pilote se présenta dès qu'il aperçut le bateau ; les Portugais lui sautèrent dessus et l'embarquèrent de force [34]. Version qui réduit à rien le mérite de Francisco de Albuquerque.

---

[29] Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia,* Pedro de Azevedo, éd., III/139, p. 336, III/140, pp. 338-340, III/148, p. 354. Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel,* éd. Coïmbre 1949-1955, III/68, pp. 254, 256, III/80, p. 286. Barros, II/10-5, pp. 435, 436. Correia, II, pp. 418, 431, 448. *Comentários,* IV/31, pp. 329, 330, 331 ; IV/33, pp. 336, 337, 338 ; IV/36, p. 345 ; IV/36, p. 348 ; IV/44, p. 376.

[30] Castanheda, III/154, p. 368 ; Barros, II/10-8, p. 459 ; *Comentários,* IV/45, pp. 377- 378.

[31] *Despenseiro* (*Cartas*, V, pp. 189, 190, 194, 206, 477), *veador* (*loc. cit.*, p. 290), *comprador* (*loc. cit.*, p. 435).

[32] *Cartas*, III,pp. 46-47.

[33] *Cartas*, III, pp. 366-367.

[34] Afonso de Albuquerque à D. Manuel, 4 décembre 1513, *Cartas*, I, pp. 214-215 ; d'où *Comentários*, IV/6, p. 234.

Dans la lettre qu'il écrivit au Roi à son retour en Inde, en octobre 1513, il se plaignit que le Gouverneur, prétextant de l'échec essuyé devant Aden, ait repris sa promesse de l'affranchir. Il renouvela alors au Roi la requête qu'il lui avait adressée l'année précédente d'obtenir le statut d'homme libre, en vertu d'un *alvará* royal [35]. Il avait également sollicité, en 1512, la charge de chancelier de l'Inde, s'offrant à l'acheter pour mille *cruzados* [36]. La teneur de la réponse que le Roi fit à ces demandes n'est pas connue [37]. Ses déboires de 1513, en tout cas, n'abattirent guère l'outrecuidance de Francisco de Albuquerque, bien qu'il n'ait pas désormais réclamé de poste plus brillant que celui d'interprète. Il prétendait être l'homme de toute l'escadre qui savait le mieux l'arabe, sans compter les autres langues (pointe dirigée sans doute contre Alexandre de Ataíde qui lui était préféré). Il déclarait sans vergogne : « Étant homme qui suis si nécessaire à Votre Altesse, il me semble (que ce serait) charge de conscience de ne pas me faire connaître à Votre Altesse » [38]. Evoquant les fers qu'il avait portés à Cochin en 1512, il disait insolemment au Roi : « Un prisonnier aux fers n'est utile qu'à moudre une mesure (*alqueire*) de blé. Si Votre Altesse a besoin de farine, je vous donnerai dix esclaves plus vaillants que je ne suis. Si Votre Altesse me veut pour que je serve d'interprète, — un magnifique comme moi, Votre Altesse me doit faire des grâces (*mercês*) qui me fassent oublier mon naturel » [39].

Ce naturel, le très circonspect Gouverneur ne l'avait jamais oublié. Il avait toujours considéré douteuse la fidélité de Francisco de Albuquerque et tenu son impudence en lisière. Après sa mort, Francisco présenta au Roi pour confirmation un *alvará* le nommant *châh-bandar* de Goa, c'est-à-dire officier chargé de veiller sur les marchands et de faciliter les tractations commerciales.

> Afomso d'Allboquerque do comselho delRey noso senhor e seu capitam jerall e governador das Imdias e do Reynno e senhoryo d'Orm[*u*]s e do Reynno e senhoryo de Guoa [40] e Mallaqua por elRey noso senhor, faço saber a todallas pesoas que este virem que avemdo respeito aos serviços que Ffrancisco d'Allboquerque llymguoa casado nesta cidade de Guoa nestas partes da Imdia tem feitos ao dito senhor e elle ser tall pessoa que bem e fiellmente sabera quallquer carreguo e ofiçio que lhe emcarreguado for, por allguuns justos respeitos que me a yso moveram por serviço do dito senhor e bem dos mercadores que a este porto de Guoa vem a vemder suas mercadorias, no nome do dito senhor ey por bem que o dito Ffrancisco

---

35 *Cartas*, III, p. 375.
36 *Cartas*, III, p. 45.
37 *Cf.* L'apostille « ja tem resposta », sur sa lettre du 18 décembre 1512 (*Cartas*, III, p. 47).
38 *Cartas*, III, p. 374.
39 *Cartas*, III, p. 364.
40 Texte : *Daguoa.*

d'Allboquerque serva o oficyo de xabandar desta çidade de Guoa da maneira que se ao diante segue (...) » [41].

Cet *alvará* ne nous est parvenu que dans une transcription incomplète : manquent la fin du texte et la date. Les recherches à venir permettront peut-être d'établir quelle charge Francisco exerga réellement. Gaspar Correia le dit interprète de la *feitoria* de Goa [42], ce qui est plus modeste, mais justifierait néanmoins qu'il ne soit plus question de lui auprès du Gouverneur dans la dernière année de son gouvernement. Le document le plus tardif concernant Francisco de Albuquerque dans les *Cartas de Afonso de Albuquerque* est de novembre 1514 [43]. Les chroniqueurs ne mentionnent pas sa présence à Ormuz, de sorte qu'il est douteux qu'il ait pris part à l'expédition de 1515, à propos de laquelle Alexandre de Ataíde est seul et souvent mentionné. On sait d'autre part que Francisco de Albuquerque était « habitant de Goa » (*morador em esta cidade de Goa*) et qu'il y avait le statut de « marié » (*casado*). Le Gouverneur, qui cherchait à développer la colonie portugaise en favorisant des mariages avec les femmes indigènes, lui fit épouser une de ses *criadas*, Antónia de Albuquerque, jolie fille dont il était très satisfait [44]. Gaspar Correia, qui devrait savoir ce dont il parle, dit qu'il mourut à Goa, laissant des fils, après avoir fidèlement servi [45].

Le même auteur rapporte que, fin 1515, Lopo Soares de Albergaria envoya Alexandre de Ataíde au Portugal, avec deux coffres pleins des papiers d'Afonso de Albuquerque [46]. On avait espéré, ce faisant, tirer de lui des renseignements défavorables à son maître, mais il en défendit au mieux la mémoire. On alla jusqu'à machiner contre lui une accusation de sodomie (crime passible de mort) dans le but de s'emparer de sa fortune, toute en pierres précieuses, qu'il portait sur lui. Il trouva refuge auprès de D. Garcia de Noronha, neveu d'Afonso de Albuquerque, qu'il avait connu en Inde, et resta sous sa protection jusqu'à son retour en Inde, d'où il passa au Caire et revint au judaïsme [47].

Brás de Albuquerque associe les destinées d'Alexandre de Ataíde et de Francisco de Albuquerque après la disparition de leur maître. « Afonso de Albuquerque mort, ils passèrent au Portugal, du temps du roi D. Manuel, et d'ici retournèrent en Inde, et d'Inde s'en furent au Caire, où ils firent retour

---

[41] Torre do Tombo, Chancelaria de D. Manuel I, liv. 10, fol. 34 v.

[42] Correia, III, p. 177.

[43] *Cartas*, II, p. 131, et plus complet VI, pp. 158-159. [En 1514, Francisco de Albuquerque a pris part à l'expédition de Pero de Albuquerque à l'entrée de la mer Rouge, et il est venu à Ormuz avec lui, *cf. Comentários*, IV/24.]

[44] *Cartas*, IV, pp. 14-15.

[45] Correia, II, p. 177.

[46] Correia, II, p. 469.

[47] Correia, II, pp. 134-135.

au judaïsme » [48]. La mort de leur protecteur avait effectivement placé les deux interprètes dans une position très difficile. Les officiers portugais étaient depuis longtemps jaloux du crédit des « Juifs du Gouverneur », et étendaient à ses suppôts leur animosité envers celui-ci. Fin 1513, le secrétaire de l'Estado da Índia, Gaspar Pereira, ennemi déclaré d'Afonso de Albuquerque, se plaignait qu'il ait abandonné toute autorité réelle entre les mains de ses deux Juifs [49]. Jorge de Melo, capitaine de Cananor, accusait Joseph de faire de vilaines choses [50]. Qu'une des premières mesures de Lopo Soares de Albergaria, nommé gouverneur à la suite d'une cabale des adversaires du Grand Albuquerque, ait été d'écarter Alexandre de Ataíde, et Francisco de Albuquerque pareillement, va de soi. Il avait d'ailleurs amené avec lui son propre interprète, l'ex-marchand musulman qui n'est connu que sous son nom chrétien de Miguel Nunes [51].

Mais Alexandre de Ataíde fut-il envoyé au Portugal fin 1515 ? Dans ce cas, il sera rentré en Inde en 1517, puisqu'on le trouve, en 1518, tenu aux arrêts par Lopo Soares. Il est plus probable qu'on se garda de dépêcher à D. Manuel ce personnage trop bien informé et trop fidèle. L'hypothèse que Gaspar Correia, sujet à de si fréquentes confusions, ait emmêlé ses souvenirs sur les deux secrétaires juifs, rendrait mieux compte de ce qu'on sait de la destinée ultérieure de l'un et de l'autre, dans l'état actuel d'une documentation qui demeure certainement incomplète.

En septembre 1518, Alexandre de Ataíde vint à Ceylan avec Lopo Soares, et fut laissé à son neveu, D. João da Silveira, capitaine de Colombo, qu'il se montra naturellement peu disposé à servir [52]. Il fut ensuite interprète du successeur de Lopo Soares, Diogo Lopes de Sequeira, auprès de qui il était en Mer Rouge en 1520 [53]. En 1521, il passa au Portugal, pour la première fois sans doute. André da Fonseca, lui-même ancien secrétaire d'Afonso de Albuquerque, invitait à cette occasion le Roi à l'interroger sur toutes les

---

[48] *Comentários*, II/49, p. 454 ;

[49] Castanheda, III/123, p. 301.

[50] *Cartas*, IV, p. 19.

[51] *Cf. Cartas*, III, pp. 161, 166,167.

[52] D. João da Silveira à D. Manuel, [de Colombo], 27 octobre 1519 : « (...) pydy emprestado a hum Alyxandre de Tayde algum que soube certo que tinha. Dise-me habertamente que não querya, emtam lhe mamdey tomar pelo ffeytor he escryvam (...) Lopo Soares me leixou aquy preso ho dito Alyxamdre de Tayde pola culpa que la dyra comtudo quys fazer dele fyell he achey-o bem pollocontrayro pois danava camto eu aproveytava, he camdo vy ysto premdi-o camdo comecey de pydyr as pareas por que mays nam danase e soltey-o como comecey de as ver. Mandey-o ao dito capitam-mor e escrevy-lhy sua culpa. » *Cf.* Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975.

[53] *Cf.* Armando Cortesão et Henry Thomas, *Carta das novas que vieram a el Rei nosso senhor do descobrimento do Preste João (Lisboa 1581)*, Lisbonne 1938, pp. 104, 107 ; Castanheda, V/24 et 25, pp. 40 et 42.

choses qu'il savait et gardait par devers lui [54]. Quant à Francisco de Albuquerque, on ignore dans quelles conditions il se rendit au Portugal. Fut-ce lui qui partit en 1515 avec les papiers d'Afonso de Albuquerque ? Selon ce que Tenreiro a rapporté de leurs entretiens ultérieurs, il y aurait été envoyé par Afonso de Albuquerque, ce qui signifierait apparemment qu'il quitta l'Inde par les nefs parties pour Lisbonne fin 1514. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y revint pas. Gaspar Correia a commis une de ses confusions habituelles en le faisant mourir à Goa. Dans les premiers mois de 1517, il devait être encore à Lisbonne. En effet, la confirmation de l'*alvará* le nommant *châh-bandar* de Goa est transcrite dans les registres de la chancellerie de D. Manuel parmi des documents dont la date de rédaction se situe entre janvier et mai 1517. Nous avons signalé ci-dessus que la fin de l'*alvará* originel manque. Manque également ce qui aurait dû suivre : la confirmation royale, le nom du secrétaire qui l'établit, la date à laquelle elle est délivrée. Ceci conduit à supposer que la chancellerie royale se refusa finalement à valider le document présenté.

Francisco de Albuquerque, qui n'avait jamais caché être mû par l'intérêt, jugea sans doute qu'il n'avait plus rien de substantiel à attendre des Portugais. Il regagna l'Égypte en passant par Venise. En 1525 António Tenreiro le rencontra au Caire, où lui-même avait été incarcéré sous l'inculpation d'espionnage. À sa sortie de prison il trouva asile auprès de la communauté juive, « dans une rue où étaient des Juifs espagnols, tailleurs et marchands de peu de négoce. Après quelques pratiques que nous eûmes, ils me dirent qu'il y avait là un Juif qui avait été en Inde et au Portugal. Lequel vint me voir là et me prit à part. Entre autres choses qu'il me dit, il me pria, si les autres Juifs me demandaient si je savais quelque chose de deux Juifs qui avaient été captifs en Inde dans le passé et s'y étaient fait chrétiens, de répondre que je n'en savais rien. Car en vérité ce même individu s'était fait chrétien en Inde du temps d'Afonso de Albuquerque, qui le prit sur une nef venant de La Mecque, et le maria à Goa, où il fut quelques années marié, et il s'appelait Francisco de Albuquerque. Je l'avais vu maintes fois, et j'avais entendu parler de lui. Ensuite il fut envoyé par le dit Afonso de Albuquerque au roi D. Manuel. À Lisbonne il s'embarqua sur les galéasses de Venise [55], et revint en cachette au Caire, auprès de la femme et des enfants qu'il avait déjà auparavant » [56].

---

[54] António da Fonseca à D. Manuel, de Cochim, 10 janvier 1521, dans *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África central, VI (1519-1587)*, p. 52. D. Manuel, qui allait mourir à la fin de 1521, acheta à Alexandre de Ataíde « hũu cutello de Imdia d'ouro (...) com sua bainha d'ouro et hũa cadea d'ouro com que se pemdura (...) », *cf.* l'inventaire de la garde-robe et du trésor de D. Manuel du 3.II.1522, dans *Arquivo Histório Português*, II, p. 384.

[55] [C'est en 1522 que les galéasses de Venise sont venues à Lisbonne !]

[56] António Tenreiro, *Itinerário*, Baião, éd., *Itinerários da Índia a Portugal por terra*, Coïmbre 1923, p. 80. Pour la date, *cf.* Jean Aubin, dans *Arquivos do Centro Cultural Português* [Paris], III (1971), p. 251.

*

Un « referir de Francesco dal Bocchier, quando andò in Índia, de tutti lochi, che lui ando » a été retrouvé naguère à l'Archivio di Stato de Venise et édité sans indication de cote, avec une introduction indigente, par l'historien et érudit vénitien Roberto Cessi [57]. En dépit de ses efforts, Cessi ne réussit pas à percer l'identité de l'auteur qui témoignait d'une si profonde connaissance de l'Orient. Au style du rapport, il estima qu'il s'agissait d'un marchand vénitien, et, eu égard à son patronyme, peut-être originaire du Frioul [58]. Dans un petit article creux qu'il publia par ailleurs sur la relation de Francesco dal Bocchier, Cessi le qualifia de « mercante vagabondo, che, se non di origine, certo dimoro a lungo a Venezia », et émit l'hypothèse qu'il n'avait peut-être pas ignoré la relation de Girolamo da Santo Stefano (1499) [59]. Aucune de ces suppositions ne me paraît fondée. J'ai incidemment signalé que Francesco dal Bocchier n'était autre que Francisco de Albuquerque, l'interprète juif d'Afonso de Altuquerque [60]. Aucune preuve formelle de cette identité ne peut toutefois être tirée de la lecture du « referir ».

Ce document fait partie d'un petit cahier qui contient des notes relatives à un voyage de Venise à Chypre et à Beyrouth en mars-mai 1518. En tête du « referir » figure, d'autre part, la date du 1er avril 1518. Cessi en a conclu qu'elle s'applique au moment de la rédaction, et non au commencement du voyage de l'auteur [61]. Le texte confirme que les renseignements recueillis par l'auteur sont antérieurs à 1518. À propos de Ceylan, par exemple, il ne dit rien de la forteresse portugaise qui y fut fondée en 1518 et dont les difficultés n'eussent pas manqué d'intéresser les Vénitiens [62]. Plus que cet argument *a silentio* sont significatifs certains des noms de souverains cités par Dal Bocchier. En « Mamutsan », roi du Deccan, on reconnaît Mahmûd III Bahmani, dont l'impuissance est justement notée, et qui mourut en 1518. « Scandar », roi de Delhi, n'est autre que Sikandar Lodi, mort en 1517. C'est en 1517 également que mourut « Amer bene Abdeluib », roi d'Aden, c'est-à-dire Âmir II b. Abd al-Wahhâb, celui que Francisco de Albuquerque, dans sa lettre d'octobre 1513, appelait « Xeque Hamer ben Abet Cluhat » [63]. Si l'auteur du rapport avait

---

[57] Roberto Cessi, « L'itinerario indiano di Francesco dal Bocchier del 1518 », dans *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconti*, Serie ottava. Classe di scienze morali, storiche e filologiche, VI/5-6 (1961), p. 232-249.

[58] *Loc. cit.*, p. 284, note 5.

[59] Roberto Cessi, « L'India in una descrizione sconusciuta del principio del secolo XVI », dans *Studi Colombiani*, III, Gênes 1952, pp. 213-216.

[60] [*Cf. supra*, « Avertissement », p. 17]

[61] Cessi, « L'Itinerario », p. 234, note 5.

[62] Sur les débuts difficiles de cette forteresse, *cf.* Geneviève Bouchon, dans *Mare Luso-Indicum*, I (1971), pp. 77-82.

[63] *Cartas*, III, p. 365.

entrepris son voyage dans les mers de l'Inde en 1518, il n'aurait pas donné ces princes comme régnant à l'époque où il visitait ces contrées.

On constate que la situation politique des pays qu'il décrit ne l'intéresse pas moins que les conquêtes portugaises, qui sont simplement constatées, en mentions brèves, dépourvues de toute appréciation critique ou de commentaires d'ordre stratégique ou émotionnel. C'est sur l'implantation des Portugais au Malabar, région de production et de transit des épices, qu'il est le moins succinct. Ils ont à Cananor un château, d'où le roi local n'a pu les déloger ; ils sont actuellement en paix, ne pouvant faire autre chose. Avec Calicut, ils ont été en guerre pendant douze ans ; le roi de Calicut mort, ils ont pu construire une forteresse au-dessus du port, mais celui-ci est maintenant déserté. De Goa, le « referir » note simplement que les Portugais l'ont prise au Âdel-Khân. Malacca est à eux, conquise de force ; mais le commerce s'en détourne, on pense qu'ils devront l'abandonner. Ils ont atteint Canton. Ils n'ont pas pu prendre Aden.

Rien qui donne à penser que l'auteur ait été mêlé à tel ou tel de ces événements, ou même qu'il ait été en relations avec les Portugais. Un seul souvenir personnel s'insère dans l'objectivité descriptive du « referir », à propos de la défloration prénuptiale des filles du Malabar : Dal Bocchier était à Cochin lors du mariage de la sœur du roi. C'est que le « referir » n'est point un itinéraire ou une relation de voyage, contrairement aux termes mal choisis qu'a employés Roberto Cessi pour le caractériser. C'est un mémoire descriptif qui s'attache essentiellement à noter les ressources naturelles, les productions commercialisables et les us et coutumes ; accessoirement, les conditions de voyage et l'état politique. Là où il recoupe des renseignements adressés par Francisco de Albuquerque à D. Manuel, il les traite dans un esprit différent. Alors que Francisco de Albuquerque s'étendait longuement sur les pays de Mer Rouge, dans la perspective d'intervention militaire qui, en 1513, était celle du roi de Portugal, Dal Bocchier compose un tableau d'ensemble où la Mer Rouge, région économiquement non productrice, occupe peu de place en comparaison de l'Inde et de l'Insulinde.

Son exposé suit un ordre régulier : Mer Rouge ; côte occidentale de l'Inde, en descendant du Gujarat sur le Deccan et le Malabar ; Ceylan ; Sumatra (avec une digression sur le Siam et Tenasserim) ; Malacca ; la Chine (y compris, fort vaguement, l'Asie centrale) ; Java ; Banda, les Moluques, Amboine et Timor ; le Bengale, le Pegu et Ava, le royaume de Delhi. L'énumération s'ordonne d'ouest en est, sauf pour la dernière section. En dépit de l'affirmation liminaire, on doutera que l'auteur soit allé dans tous les pays qu'il inclut dans son rapport. Non seulement la Chine, où il n'a sûrement pas pénétré, mais d'autres régions encore sont décrites par ouï-dire : tel est le cas sans doute des pays du Golfe du Bengale et des îles au-delà de Malacca. On notera que le Golfe Persique est oublié, que l'auteur n'avait manifestement pas visité. Or Francisco de Albuquerque y est allé en 1514 !

Il a incontestablement une longue pratique du commerce des Indes, grâce à quoi il a réuni une somme d'informations sur les produits, le système des échanges, les monnaies, les trajets, les mœurs, qui constitue un précieux complément aux traités plus étendus composés à la même époque par Tomé Pires et par Duarte Barbosa. Une unique référence à Ptolémée ne suffit point à nous assurer qu'il est aussi homme de culture, encore que ses digressions sur le Cathay et le Grand Khan soient une interpolation d'origine livresque dans un texte nourri d'expérience directe et de savoir oral. Les quelques mots orientaux qu'il cite, et qui appartiennent à des langues diverses, ne permettent pas davantage d'affirmer qu'il était polyglotte et maniait convenablement plusieurs idiomes orientaux.

Rien dans le texte du « referir » n'impose donc l'évidence qu'il soit l'œuvre de l'ancien secrétaire d'Afonso de Albuquerque. Tout au plus peut-on constater que les régions familières à l'auteur du « referir » sont celles qu'a fréquentées Francisco de Albuquerque : Mer Rouge (pour laquelle le « referir » donne des parcours exceptionnellement précis), Malabar, Malacca. La route que trace le « referir » entre le Caire et Qosseyr est bien celle qu'a empruntée Francisco de Albuquerque, celle « par où maintenant les Juifs de Portugal et de Castille font leur chemin vers l'Inde et y vont faire du commerce, parce que par Djedda et La Mecque ils ne peuvent » dont parle Afonso de Albuquerque [64], sur la base des propos de ses deux interprètes. Mais, pour le même motif, elle était empruntée par d'autres que des Juifs. L'intérêt du « referir » pour les communautés juives du Yémen ou du Malabar, ou pour la conversion au judaisme du roi de Malacca, ne témoigne pas d'une curiosité plus marquée que celle qu'il porte aux pratiques de l'hindouisme ou aux chrétientés orientales.

Inversement, le fait que le « referir » soit rédigé en italien n'implique pas nécessairement que l'auteur ait été vénitien, ni qu'il ait été capable d'écrire correctement un texte qui a pu être pris sous sa dictée. Par ailleurs, le silence du « referir » sur d'éventuelles relations de son auteur avec les Portugais n'exclut pas que cet auteur soit Francisco de Albuquerque. Pour des motifs trop compréhensibles, celui-ci tenait à faire oublier cette période de sa vie, sur laquelle il priera Tenreiro de lui garder le secret, et à dissimuler son rôle au service de la conquête portugaise.

De la densité des informations rassemblées dans le « referir» on ne saurait tirer plus qu'une présomption en faveur de Francisco de Albuquerque. Car si l'ancien marchand polyglotte devenu le secrétaire du Gouverneur de l'Estado da Índia était de beaucoup le mieux placé pour faire une synthèse des renseignements, aussi étendus que détaillés, que collectaient les navigateurs portugais, les agents de leurs comptoirs et leurs informateurs indigènes, un aventurier ou un marchand privé pouvait fort bien, au terme d'un long

---

[64] *Cartas*, I, p. 229 ; d'où *Comentários*, IV/7, p. 243.

séjour en Orient, recueillir une connaissance de même nature, couvrant une aire aussi large. Il n'est que d'évoquer tout ce qu'apporte la narration d'un Varthema, où la part du savoir par personnes interposées est considérable, ou celle d'un Mendes Pinto.

Sous réserve de vérifications plus poussées, l'identification de Francesco dal Bocchier à Francisco de Albuquerque me paraît devoir être retenue. S'il en est ainsi, le « referir » jalonnerait d'une date précise le retour de Francisco de Albuquerque en Égypte. On ne saurait trop souligner combien, au-delà du cas particulier, la question touche à un sujet voilé d'ombres épaisses qu'il importerait de lever : celui de la circulation des individus et du renseignement politique ou économique entre le Portugal et l'extérieur, et entre l'Europe et l'Empire ottoman. À la même époque où Francisco de Albuquerque a dû s'embarquer à Venise pour gagner le Levant, un Portugais non identifié portait à Constantinople une carte de l'Océan Indien. Une lettre envoyée de Constantinople à Venise le 12 juin 1518 l'annonçait : « Il a montré, avec une carte en main, les îles et lieux de l'Inde que possède le roi de Portugal. Il a dit qu'on peut s'en emparer avec Suliman Reis. Mais il a été mis en prison comme espion. Il venait de Rome » [65].

REFERIR DE FRANCESCO DAL BOCCHIER [66]

1518 a di primo april

Referir de Francesco dal Bochier, quando andò in India, de tutti lochi, che lui andò. E prima partito dal Cairo, andando su per el Nillo 8 zorni, a Cana, la qual sono uno picol cassal et è da la banda sinistra in nel paese deserto, et è signore Zado per Arabi : el capo si dimanda Bene Genab. Et chi ha a andar in quel loco, convien tuor uno di quelli arabi per sua guida, et lo compagna zorni 3 fino sopra il mar Rosso.

Al Chosier, che sono porto, è de poche habitacion, se non quando capitano zerbe. Et lì se imbarchano per el Suachem, che è una isola nel mar Rosso, habitada, et lì nase tamarindi e siena e cera, corami di buo et altri animali assai, che sonno gram bondantia.

Al Suachem si vano in zorni 15 dal Cosier, ma si naviga di zorno, perchè ogni notte sorzeno in bonissimi porti, et da la banda dextra sono in alcuni lochi montuosi e paesi deserti, che non fano frutto niuno. Partì dal ditto loco per Bibel-Mendib, che sonno el stretto del mar Rosso, et si vano in 8 zorni naviganti di zorno : a mezo ditto stretto, sono una isola che se chiama Migion.

Alla banda dretta de fuora dal mar Rosso si vano 4 zorni, et si trova Barbara e Zela, che è signore Zada per Sadeldim ; confina con li Abisini.

---

[65] Marino Sanuto, *Diarii*, T. 25, p. 552 (*lege* Salmân Reïs).

[66] Le texte du « referir » est reproduit ci-après tel qu'il a été imprimé par Roberto Cessi, sans indication de sa cote à l'Archivio di Stato de Venise.

È uno gram signor ; alle fiade le fano gram guerra a ditti Abesini ; sono boni porti, etiam sono molte isole ; la principal di quelle sono Dalec e Maseua, dove si peschano perle in le ostrege, et veneno in le ditte isole li Abesini a contrattar con loro per esser a confin, che è Archico, e dicono che sono di Abesini.

A partir dal Cairo per venir ad Al Tor si stano zorni 6 per terra e passano monti alti, che si domanda la Chaba. Al Tor sono sopra el mar Rosso, è bono porto, ma poche habitacion ; è governado per Arabi alla campagna ; in la villa sonno assai christiani Iacopiti, e lì capitano tutti i navili, che viem dal Zidem e d'India. Partì del ditto loco per zorni 15 naviganti el di, sorzeno ogni notte in boni porti.

Vano a Giombo a banda senestra, sono montagne alte ; si domanda l'Arabia Felis ; sono habitada da Arabi.

Dal Giombo si va a Medina ; son lige 18 per terra, dove sonno l'archa di Machometto. El ditto Giombo e Medina sono povero, è loco de peregrini. Partendosi dal Gionbo in zorni 3 si vano al Verdem per mar, e lì capitano tutti li navili, che veneno de India, e si fano fiere, et è governado da Arabi ; el capo ha nome Sarif Barchet ; sonno sotto el dominio del Cairo per causa di esser mantenuti dal Zidem.

A la Mecha sono lige 12 per terra, e lì si fano fiere a tempo di caravane per uno dì di l'anno, che sono la festa del Castron : non nasce cosa niuna, è habitada da Arabi del Zidem.

A Bibel-Mendeb sono lige 30 : li merchandanti, che vieneno de l'India, vano più volentiera al Suachem che al Zidem, perchè pagano X per cent. e al Suachem pagano duc. 1 1/4 per schiba, e simel al Zidem pagano 5 per cent.

Da Bibel-Mendeb a banda senestra, che sonno in Arabia Felis, sono assai lochi : el principal sono, lutam lige 50, l'isola de Adem, e volze lige 3 : non nase cosa niuna ; è fortissima et ben habitada da assai mercadanti mori e zudei richi e hano re, ha nome Amer Bene Abdeluib, e si è habita ditta isola per il bono porto, per esser passo a tutti i navili vene et vano, e sono apresso la terra ferma, che si passano per uno ponte : et ogni ano si fano grande fiere al tempo del mazo e durano per tutto luio : fatta la fiera partono da 70 in 80 nave per la India. Mai Portogesi l'hano potuto haver.

Partendo di Adem vano lige 500 et tochano la provintia di Gozarat. In ditta provincia sono le sottoscritte terre. Prima Diu, è una isola molto habitada et di bon porto, volge lige 4. Partendo da Diu si vano per uno fiume grande, che ha nome Corelcharri ; e, lige 5, sono Cambaia. È bella terra, murada e grande, et si fano di molte faccende ; nase gotoni, endegi, lacha, boraso, turbiti, et si fano molti lavori di seda e di goton per vestir. E sono altri lochi, ha nome Barueg, Soret, Menir, Manin e Somonat ; tutti sono sopra la marina e boni porti principali, ben che fra terra sonno molti altri lochi sotto el re di Gozarat. In ditta provincia naseno formenti e legumi de ogni sorta ; in ditti luochi si fano merchadantia como in Cambaia. La moneda sono in ditta provincia è di rame, e la bate in moneda, perchè avadagna assai, et tutto l'oro et arzento lo tien in deposito, che ogni uno, che vendino la sua merchadantia, sono obligadi tuor de ditta moneda, e si li cambiano per le terre et lochi vano del ditto re ; per altri paesi trano robe per far piui utilità et per spese menude, et coreno in loco di moneda mandole con scorzo, che vien da Adem. Sono paese molto abondante per il bisogno del viver, principalmente pan, carne, e in ditta provincia sono una sorte de arbori, che è como datali, el qual dà lo soto scrito frutto, nose di India, et di la nose

fano olio ; e dentro ditta nose sono uno licor, lo qual beveno per vino, e prima lo lasseno 3 zorni in una zara, da poi l'hano cavà de la nose, hano savor de vin de pome e imbriagano, et lassandolo più de zorni 3 diventano axeo. El sono grandissima quantità de ditti arbori, e tutto l'ano se archogeno : sopra el tronchon de ditto arboro si vano tagliando e soto il taglio li mete una zara e arcoglieno quel sugo ese, che è quantità, e beveno per vino, e volendo far aqua de vita over zucharo candì e melazo, lo pono far metendolo al foco più et mancho, secondo fa de bisogno a quella cosa si vol servir, e di questo si ne fa grandissima quantità. Del scorzo de ditta nose si fano molti lavori, come tace, cuslieri, e sopra ditto scorzo è uno altro surzo, che fano corde per sartie di nave e cusino le sue nave con ditte corde ; etiam fano le zenie, e di la foglia del ditto arboro si fano stuore, coffe et altre cose per esser come palma. El troncho de cima sono bono da manzar, como radise de scove. El peso de ditto paese sono baar, che sonno 20 mene, ogni mena sonno 20 zeres, ogni zeres sono c. 9 furfuri. Vesteno come azimini, portano sese ; manzano in terra. La mazor parte de ditta provincia sono idolatri ; adorano uno diavolo, perchè non li faci mal ; non manzano carne de bo, salvo castradi, galine e pese, che se trovano assai ; alguni di loro non manzano cose, che habbiano sangue, nè mauzano vermi nè niuna altra cosa ; manzano una fiada al zorno. È zente vil, ma gran mercadanti e boni contadori, si chiamano Benian, nè sono cavalli. La ditta provincia confina con Concon, in la qual sono una cità, che si domanda Siul, la qual cità sono contado del re di Dechem, ha nome ditto re Nedan-el-moluc : è gran signor in terra ferma ; nase assai mantenimento per il suo viver e vien di Dechen, che sonno fra terra gram summa di beiram, zoè lisari e sese. Da Siul a Dabul sono lige X, el qual è bon porto et di gran tratto di sese e beiram. In ditta provincia si vendeno opio, che chiamano afion, etiam pani di lana et di seda et ogni altra sorte simel, rami, corali, arsenti vivi, cenapri, ambra. In Siul parlano arabio ; veste come Persiani. Dabul sono ducado di ditto re de Dechen ; el duca si chiama Nidelcan ; è azimin et tractano molti azimini, perchè il fano bona compagnia ; el qual Nidelchan sono signor di 8m. cavalli, che li costano duc. 300 fino 500 el pezo, e hano gran corte di azimini e turchi e mamaluchi. Sono zente valente e dano di paga a tal duc. 2 al zorno, con el qual vadagnano grandissimo honor e segnoria, a tal che 'l re di Narsinga, che sono segnor di centomilia da cavallo, li paga de tributo duc. setantamilia ogni ano. Li vilani di quel paese pagano tutto quel arcogeno, eceto che li lassa quanto basta per il suo viver, et li fano lavorar la terra per forza ; li deputano uno peso di terra a ciascheduno, quanto pono lavorar, e queli, che non lavorano, li dano grandissimi tormenti e vende soi fioli et si pagano di quanto li poteva render quel terremo, et questo fano, perchè ditti vilani sono de diverse fede, idolatri. La strada sono segurissima per viandanti ; el signor stano di continuo in campagna, e vano per li soi lochi. Sonno molti de sti signori sotto la segnoria dil re di Dechen : uno ha nome Mamutsan e non li dano obedientia, et molte volte combateno tra lora segnori, e ogni uno desiderano che detto re di Dechen vadano ad habitar in le sue terre, e, se niuno volesse andar contro ditto re, tutti li altri segnori se metteno insieme con ditto re, et non lassano li siano tolto la segnoria, perchè ogni uno el desidera tenirlo per capo. Li pesi et monede e ordinance sonno come quelli de Cambaia e Zagarat, come Dechen, Bengala, Emenden, e Diu, e tutta sta provincia si usano come nel regno di Deli, perchè el principio de la segnoria vene di quel loco, come avanti dechiareremo.

Da Dabul a Goa son lige 5 : la qual Goa sono isola et volze 5 lige : al presente sonno sotto il re di Portogal, che prima erano di Nidelchan, et rende duc. 40 milia a Portogesi, et cavano ditta rendeda di cavalli, che vien di Persia e di Arabia, e paga duc. 80 per cavallo, et fano gran vardie, aciò non passano niuno, che non pagi el dretto, che poi da ditta Goa passano in Arsinga e a Dechen. Da Goa a Onur sono lige 7, a Badachala lige 12 da Onor, Bachanor Bassanor e Mengaror sono del re di Narsinga e porti di mar et bone terre et ben habitade. In Onur sono re, ma è sotto el re di Narsinga, e in Badachala sono re come in Onur. Lo peso et mesure sono come ne la provincia di Gazarat : vien gran suma de zucheri e fero di fraterra e risi e cirazol, che sono molto apresiado, tien bon odor, sono longo e zalo, e li cargano per Ormus, che sonno nel sino Persico, et da Ormus si trano cavalli per el paese di Onur e Badachala. In ditti lochi nase el spodio di cana, lo qual sonno boschi grandissimi di cane, et per forza de venti si impizano focho e brusasi batendo una con l'altra : dapoi vano li vilani e tuoleno de quelli peci de cana brusadi, che sonno in carbon, e li rompeno, e si trovano cosa niuna di mezo, che sono uno licor, che era in la cana, qual per forza de fuogo si conzelano, e qual sono el spodio vero e de lì el chiamano tabasir.

Arsinga sono fra terra zornate 5 lutan da Onur ; cavalchano su buo e non li amazano, ma li adora. El re de ditta Arsinga sono de gram poter e puol far da 100 milia da cavallo : hano gran thesoro, hano in suo paese mina de diamanti di la rocha nova : in Dechen sono la rocha vechia, la qual sono più apreciada per Indiani per trar a l'aqua zaletta. El ditto re ha nome ram : vano nudo con uno fazuol atorno la natura, e hano una centura a modo di colar con assai zoie di gran valuta, e la tien atorno el collo e la persona : usano far una composition di sandalo, ambracam, aqua ruosa, muscho, zafaran e calambue, zoè legno aloe, che sonno del bono, che in ste bande non viene, e nase in Zampa, che sono apresso Malacha, sì che con ditti odori se onzeno la persona, e l'apreciano molto, come fosseno ben vestiti ; e quando moreno li mariti, soe mogier si abrusano.

Tirmal sono fra terra zorni 3 lutan da Narsinga, e lì si fano una gram fiera, e durano uno mese da primavera, e non se vendeno se non zoie, et se alguno se inganano a tempo di fiera son a suo dano, che così sonno la francheza, benchè quando uno vendesse una zoia falsa, non sono francho. El smeraldo sono molto apreciato, e vien de la Barbaria ; non si sa dove sono la mina.

Urim sono una gran terra, confina con il re di Narsinga : el re di Urim hano gran poder ; si dice che fano 80 milia elefanti, zente idolatri e non avisada, come quella de la India, ma bestial : nase assai mantenimento per suo viver e goton.

El monte di Eli sono in la provincia di Malabar, che confina con Concon, e sono ditto monte la prima terra de ditta provincia : è habitado da zudei e mori : bianchi non sano come vene ad habitar, ma ben sano che vene de la Mecha : li zudei sa che fo per la destrucion di la casa santa, chazadi per Vespesiano, e sono gran quantità e tributari al re di Cananor, dove el re de Portogallo ha uno castello, che lo fece di voluntà de ditto re di Cananor. Ditto re volse chazar Portogesi, e non possè, che si diffeseno con artelarie ; al presente sono in pase per non poter fal altro. In ditto locho naseno el zenzero elli, e fino hora Portogesi hano portà di quello zenzero, che non sono sì bono come el beledi : etiam nase gardamomo e alguna canella aserba e galanga, ma non del bono : si fano pano di goton, che si chiama curla, che par come

sinabaffo. El re va nudo come quello de Bixiniger, ma non sono sì richo ; non hano tanto poder ; pratichano molti merchadanti mori.

Chalicut sono più avanti lige 12 lutan de Cananor : el re di quel loco sono di gran poder e piui di quel di Malabar ; tutti li dano obedientia come li re christiani e lo imperador ; e lì nase li zenzeri beledi in grandissima quantità ; e fino al presente sono sta gran schalla di nave di la Mecha. Etiam nase molte drogarie, como ancuma e pevere ; nase in la montagna : a Safili hano una mina in Capocha, e non sonno sì bone como quelle di Silan e simel alguni amatisti. El peso sono boar pesa c.ra 3 ÷ furfuri : la moneda si spendeno sono di oro : si dimanda fanen : pesa uno fanen carati 2 ; l'oro sono di carati 12 e vano 20 fanen per uno ducato. Sono moneda d'arzento, che vano 16 per uno fanen, che sono picole come schiame di pese : non sono altra moneda. Se trovano in ditta terra sanseri, che sano tutte le lengue. Le femene non se maridano mai ; ogni femena tien 6 et 7 morosi, li qual sono publichi ; quando uno entra in casa, lassano la spada et la targa alla porta, et se uno altro viene, va passizando fino quello eseno ; e questa è la causa che 'l fio non sonno herede del padre, nè el re non cognosce niuno per fiol suo, et quando more, el regno vene in lo fio di sua sorella. Le femene vano nude con uno fazuol davanti la natura, con molte zoie e odori ; hano gran cavelli e negri ; li homeni vano simelmente nudi con uno fazuol davanti e una spada e targa in la mano, e vano sempre zuchando ; sono molto lezieri e destri ; le case sono di legname ; sono sotili di inzegno ; pratichano assai merchadanti mori. El re di Portogalo li fece vera 12 anni, e poi, come morì el re de ditto loco, li consentì che facesse una forteza sopra el porto ; al presente sono ben fortifichadi, dapoi quelli di Chalicut sono partidi per non mantenirli li soi patti.

Guzin sono piui avanti lige 12, ed è isola, e si trova gran suma di pevere. El re di quel loco sono come el papa fra christiani : adorano uno idolo, e per mazor reverentia sono doi re in la terra, uno che serve lo idolo, e l'altro che governa el regno : come mancha el re, che serve lo idolo, quel, che sono alla terra, lo vano a servir el ditto idolo, e poi fano el re, che sonno el fiol de sua sorella, sì che observano questo modo di uno in altro. La usanza e peso sonno come in Cananor, e simel la moneda ; ne praticha zudei e alguni merchadanti mori. Tra l'isola di Guzin et Chalicut lige 3 sono una isola, che per Indiani la chiamano Grongonor, e lo zudio la chiama Sengeli ; ditta isola sono habitada da zudei, e per loro segnorizada e volze lige 6 ; ne sono alguni Christiani di l'ordine di san Thomaso e alguni mori, ma el capo sono uno zudeo, ha nome el sar Joseph : non è re, ma duchado. El re di Calicut li dano alcuna cosa per tributo, aciò non lassino passar il re di Cuzin a farli dano, e simel fano el re de Cuzin, si che e l'uno e l'altro li dano tributo per esser di mezo : è homeni valenti e loco fortissimo. Tutto el pevere, che hano Portogesi, passano per sua mano : hano tanto per canter ; valeno uno canter ducato 2 ÷, e simel valeno in Cuzin. Ditti zudei desiderano haver alcuni libri da li zudei de queste parte ; pensano li zudei de ste bande siano de nuovo ÷ tribù ; cognosce esser de la destrucion de la casa santa seconda ; vano nudi con spada e targa, simel a quelli de Cuzin : peso e usanza come Cuzin.

Colon e Macolon e Zurmendel sonno 2 lige piui avanti, in li qual lochi sonno gran suma di pevere, tien tratto con Sumotra, terra di gran mantenimento di risi, che dano el viver a tutto Malabar. Sono molti zudei e christiani di l'ordine di san Thoma. In la terra de Zirmandel sono el corpo di san Thoma, sotterado in una casa fatta al modo di giesia, davanti uno altar in terra : in ditta casa non sono niuna figura, nè ltra imagine, se non crose, e

simel ne la porta : el patriarcha di Bagade li manda uno vescovo a governo de li christiani, e, come more, manda uno altro, e se rezeno in caldeo : hano el peso e la moneda come Calocut, anchor che siano sottoposto al re di Narsinga : vano nudi come in Malabar.

Chael sono più avanti 15 lige, dove si trova gran suma di perle mal fatte, bianche, peso che come quelle che vien de l'isola spagnola, e qui è lo fin di Malabar, dove si trova, 60 milia cantara di pevere ogni anno.

Seilam sono piui avanti 12 lige, e la isola volze 15 lige : nase gran summa di canella. Sono boschi grandissimi de arbori, e li scorci sono la canella ; sono como lauri, e del legno adoperano in far navilli, e chi non vol, pol andar archoger però di quelli natural de la terra : non nase altro arbore in quella terra, se non limoni, citroni, naranci dolce in gran quantità. Sono terra molto grande, che non si pono semenar cosa niuna per suo viver, ma tutto li viene di terra ferma. Sono homeni bianchi, grassi e ben fatti, vano vestidi alla apostolicha con el corpo coverto ; sono gran zogelieri, e naseno in una montagna in ditta isola gran suma de rubini, iacinti, safili, topaci, amatiste, granate, e chi trovano li rubini de carati 8 e da là in suso, sonno del re, e ditto re hano gran richeza de zoie più che d'altra cosa, e molto la apreciano, et se qualche forestier vano ad habitar in ditta isola, li dano dui homeni per compagni, aciò niuno non li vendano zoie se non il re, e li vendeno per tanto, quanto valeno in queste bande. Li animali, sono in ditta isola, sono alefanti domestegi e de gran quantità ; sono apreciadi per tutta l'India più de li altri, perchè li elefanti di Narsinga e di Urin e Malabar hano timor de li ditti ellefanti de Silam, e come sono in la bataglia, sonno vencetori, et li altri non osano aspettarli. Si dice per tutto l'Indiano, che in ditta isola naque Adam, e tuti vano in peregrinazo in la ditta isola : li rubini di quella isola sono mazori che quelli di Ava : el re quando dano audientia publicha sta nudo, come quel de Narsinga, tutto coperto de zoie de diverse sorte de gram valuta ; in la camera, dove stano, sono coverte e adornade de oro e molte zoie ligade, principalmente rubini, e stano con uno piede el zandio con uno rubin in foza di curadente, et è grande et de bona acetta, e si vano conzando li mostachi con ditto rubin ; la sua habitacion sono in una casa fora de la terra in isola circondata di acqua, et là tien uno idolo d'oro e adornado di molte zoglie in ogni bontà, et hano per vardia de ditto idolo alcuni cocodrili, che sono domestegi a quelli li governa, ma ad altri sono pericolosi. El sono usanza, che non si ponno maridar niuna femina, se prima el vescho, che si chiamano el bramene, non li levano la verzenità, da Malabar fino in Silam, over da li soi servidori del suo ordine, et questo fano per la prima fiada. Et io Francesco dal Bochier vidi che la sorella del re de Cuzin, volendosi maridar, mandò per el bramene e li donò 3000 fano, acciò li tolesse la verzenitade, che altramente non poteva andar a marido. Quelli servano el sopradditto idolo, hano per opinion, si sono uno homo, che si veda tribulado di qualche infermitade incurabile et che non habbi modo de potersi subvenir, vano davanti ditto idolo con uno pugnal ne la mano, e onze el corpo con alguni odori, e li dimanda di gratia che l'habbi per aricomandà l'anima sua, che la debbi transmutar in el corpo del re over signor, venirano in quel anno, e così credeno, et con questa fantasia si amazano : dapoi morto lo abrusano et butano la cenere al vento con gran cerimonie, ma ne salvano uno pocho pur sua devocion. Fino qui in Silam sono la fin de l'India : altri che mori la chiamano focaria.

L'isola di Somatra, che così la chiamano mori e Tholomeo la chiama la Tabrobana, sono da la banda destra lige 400 lutan de Silan. In la ditta isola

sono quatro re, dui mori macometani et dui idolatri, zoè re de Pedir, e re di Pase sono mori, parlano la medesma lengua di Melacha, e simel sono el peso ; vano vestido ma descalzo. Sono homeni de bono inzegno, ma superbi : nase in ditti luochi pevere, seda, e core in loco di monede per spender a menudo el pevere, et per merchadantia grossa altra moneda d'oro, che pesano carati 4. El pevere di quella banda non sono sì bono come quello di Malibar, ben è grosso, ma vodo ; la seda sono grossa, ma lavorano li soi fazuoli e soi vestidi. Capitano molte nave, zoè zonche, che vien di Pegù e Martapan e Bangale e di Lozini. Sono benissimo habità ; non naseno frutti di sorte niuna, come sono in nostre bande, ma altre sorte, che non se cognoscon ; manzano risi, che viene di Giava, per non poter semenar alla campagna per esser segnorezada ditta campagna da zente bestial, e hano uno dedo per longo di coda e, come pono havere alcuni de li citadini over altri di la terra, li manzano. Si chiamano bateche : si vende in ditto loco tutte merce di queste bande.

Li altri duo re, che sono idolatri, uno se chiama re di Zian e l'altro di Jenaseri ; et lì nase lacha, lo benzuin e canfora viva e calambuc, zoè legno aloe. Lo benzui sono goma de arboro, e simel la lacha ; canfora viva nase da uno arboro, che li dano uno taio con il cortello, et viene fuora una goza granda come una perla, et essendo piui mazor, piui l'apreciano, e vendese in quella terra a precio di arzento. In Bengala e tutto el resto de la India la apreciano molto, et li segnori la manzano per incitar lusuria ; così come la canfora morta fa l'homo impotente, così questa opera el contrario. El calambuc, zoè legno aloe, sono uno arbore grande come una nogara ; in cima le rame sono ditto calambuc, che è del bono e molto apreciato ; el resto di l'arboro si tagliano in peci, et ponelo in fango, e lassano star uno e dui anni fino che 'l cativo si marcise, et resta poi el bono, che sono el legno aloe, che vieneno in queste bande, perchè el calambuc si consumano in quelle bande, che valeno duc. uno al di, et lo adoperano in onzersi la persona, como di sopra havemo ditto ; e simel, quando hano qualche mal de fievre, si onzeno el corpo, e quel lo variseno. Ditto calambuc nase in Zampa, che sono ditto re di Tenaseri. In la medema isola se trova una mina de oro, che ha nome Mananchabu, et una altra, che ha nome Paang, et trovalo in uno fiume mesiado con sabion, e lavano e trovano gran suma di oro ; etiam hano una mina di stagno più fino di quello di Londra.

Melacha sono avanti lige 200, la qual sono in terra ferma e in mezo de uno paludo : al presente Portogesi la segnorezano et lo vadagnò per forza di arme e lo brusò e scampono il forzo di li natural de ditta terra, et li Portogesi si hano fatto una forteza, e niuno di quelli si atrovano a quelli confini, non vol venir a trattar con li ditti Portogesi, et pensano che li ditti Portogesi l'habbiano ad abandonar. In la ditta terra non nase niuna cosa, salvo che sono uno bon porto, che tutte le nave, capitavano lì, che veniva de la India alta e bassa e di Lozini con assai mercadantia et molti merchadanti. La causa, che tanti navili capitavano in simel loco, era che parte vano de diverse bande con tempo fatto, tanto che lo conduseno in Melacha e non andavano piui avanti per non trovar porti sì boni, et poi li tempi durano 4 mesi uno vento e quatro mesi uno altro, che si pono navigar, et 4 mesi tempi innavigabili, e per ditto tempo convenivano star in ditto porto, et per li 4 mesi si atrovavano nave assai de ogni banda, e contrattavano insieme, et poi, come feva tempo, andavano ne li soi paesi. Et questa era la causa, che el loco era di gram tratto : el nome di Malacha è venuto, che mori diceno in contrattion de uno con

l'altro. El re era moro, hora è zudio ; fra terra si chiama ditto re Bentam, e pono far de persone 24 milia da guerra. In ditto loco sono alchune persone, che diventano amoch, zoè che, trovandosi alcuni infermadi di qualche malatia, si avodano, che varendo di mai morir sopra il suo letto, e como sono guaridi e vano di casa con una spada et una targa ne la mano, e vano combatendo et amazando chi li viene per mezo, et come quelli de la terra lo vedeno venir, ogni uno li vano adosso et lo amazano, aciò non facia despiacer a niuno, et questo sono l'ordine de la terra. Simel fano, quando uno signor fano despiacer a uno suo servidor ; diventano amoche e vano facendo simel operacion fino è morto.

El sono in ditta provincia di Melacha uno animal, che si chiama chabal, che chi ha uno pezo di osso del detto animal e lo porta adosso, non pol esser ferido ; e ne sono sta fato experientie, e quelli de li ne hano una gran fede. La richeza de li merchedanti di quel paese sono schiavi, e chi piui quantità ne hano, è più richo, e haver li ditti schiavi si usano como sono uno povero homo, che ha de bisogno de alcuna summa de danari, vano da uno merchadante, e li domanda duc. 10 e piui et meno secondo il suo bisogno, et se obliga per schiavo e darli ogni mese duc. uno per li duc. 10, et sono obligati adoperarsi in tutti li bisogni del suo patron così in terra come in mar, però dandoli 10 per cento al mese, che sono obligati ditti schiavi, como di sopra dico, et, volendose franchar, convien restituirli li danari li hano imprestado ; et questo si fano, perchè se atrova assai quantità de poveri homeni. El sono alcuni navili, che si chiamano zonchi ; et sono persone, che de continuo stano in ditti navili et non li dano mai conza, et non sonno califatadi, ma fitti con pironi di legno, e li metteno per li chimenti con una mestura con stopa, oglio, calcina pestada insieme, e piui la stano in mar, la si conserva, e durano una di quelle conce 15 in 20 anni. Ditti navili navigano alla quara e hano velle di stuore con tre arbori e hano due pope, due aste con doi timoni ; l'ancore sono di legno e hano molti logi de la gomena piera : le ditte gomene sonno fatte di cane, che vien di Bengala, e simel le sartie : e sono gran quantità de questi navili ; le persone stano dentro di continuo, beveno aqua di pioza. La moneda, che coreno, sono di stagno, e se chiamano chati ; ogni cati sono once 27 furfori e piui, e apreciano el stagno per suo precio che l'oro per far in l'oro piui dificile el cognoser per la carata, e simel l'oro non sono stampato ; e la causa, che non si stampano oro nè arzento, sono che merchadanti comprano la merchantia, e volendo far la paga avanti di stagno, qual l'hano a recever, contenta che ditto stagno li resteno ne le mano per non haver spesa ; e ditti merchadanti havendo per duc. 1 000 de stagno fano facende per duc. 10 mille ; et sono una moneda picola, che se spende a menudo, che se chiamano tas e vano 300 al ducato.

Zina sono uno grandissimo regno, e sono soto el nort lutam da Malacha lige 600 ; in ditto regno di Zena sono homeni bianchi come todeschi, ma hano el viso grando, ochii picoli ; portano cavelli cun revolti in cima la testa, con una bareta di seda lavorà a ago ; el vestir suo sono di seda alla todescha ; sono molto industriosi in merchedantia e boni contadori. Si hano opinion, che siano christiani, e confinano con Norvega, ma per el fredo grande non pono passar uno da l'altro ; non consenteno niuno vadino in el suo paese, e si capitano nave, che veneno di Malacha, vano a una isola, che si chiamano zaitone, e in ditta isola stano uno capo, che hano cargo di far meter tutta la merchantia in terra, et fano merchado con quelli là sonno, et quelle robe, il promette dar a l'incontro, li mandano a tuor et le espedisseno el zorno

li promette, e subito espedita, la fano partir : la causa non sano, perchè lo fa, ma si iudicha per paura del suo regno. In dito regno si stano le porcelane, muschio, reubarbaro, seda, cera : non lassano andar in suo regno se non ambasadori, la sua persona sola, et quando ditti ambasadori zonzeno al Zaitone, subito fano segnali con fuogi da uno loco a l'altro fino alla corte del re, che si chiamano el Gram Cam di Chataia, e poi li respondeno con fochi fino al ditto Zaitone, e subito mandano l'ambasada alla presentia del re, et li dano compagnia, aciò non pratichano con niuno, et li fano le spese ; e come ditto ambasador hano fatto el suo presente con l'imbasada, rechiede al re che lo faci segnor di qualche loco, e così li conciede, pensando che tutto el mondo siano suo ; e simel li fano presente al ditto ambasador del dopio li hanno fatto. È gram re, che tien da l'India fino alla Media e confina con quello da le Barete verde, che si chiamano usbech, che confina con Sufì e da l'altra banda confina con Norvega. Secondo se dice, hano gran zelosia del suo stado, e se niuno parte del ditto regno, è bisogno habbiano licentia da quel ha el governo del Zitone, et se stano piui a tornar di quel sono la sua licentia, non lo lassa più entrar nel paese. Ditto Zitone sono isola et molto ben vardada et forte : Portogesi sono sta a ditta isola ; si attrovano lì assai perle, ma non de le bone, nè tonde, ma mal fatte e pesante, ma sono di gram avadagno a portarle per Pegù over a Malacha, e Bengala, che si fano de duc. uno 5, e di altra mercantia de uno si fa 10. La sorte di merchantia si trano di Sumotra e Pedir de le bande de qui, perchè sono terra, che si trovano gram suma de oro e mina de arzento, et per tempo passado questo re conquistò tutta la India, e havev[*a*]no molti castelli et hoggi in zorno sono nominadi in Colocut e Cucin et in ditto loco sono de la nation di loro e si li chiamano fioli di Lozini, e sono boni bonbardieri e simel alguni merchadanti. In ditto paese sono gran maestri di butar in bronzo, e fano cose molto eccellente, naseno gran mantenimento et magni risi.

Partendo da Zina e venendo alla volta di Malacha sono la India bassa, che si chiamano tal e ria, che sono l'isola di Giava lutan de Melacha lige 200, e ditta isola volge lige 200, e sono grandissima richeza ; si trovano oro assai, et è terra molto fruttifera di carne e mantenimento ; nase cubebe, galanga, e sono gram marineri ; hano assai navili ; trattano in Bandan e Malacha e Nambona e Timor.

Queste sonno quatro isole, et è lutan da Giava lige 200. In Bandan nase le nose e macis ; l'arboro sono come nosella e de gran quantità, e brusano le nose e salvano li macis, e quando capitano nave in quelle bande, desiderano farle venir in la sua terra, e li fano bona compagnia ; dano uno baar di macis, che sono quatro cantara di Portogal per uno pano, che costa duc. 4, e uno baar di nose per uno pano, che costa duc. uno in Malacha ; non voleno vender li macis se non uno quinto macis e quatro quinti nose tutto per suo precio. La richeza di quella terra sonno denti di allefanti e pani di goton, che si fano in Cambaia. El mantenimento di quella terra di Bandan sono uno arboro si chiama sagur, el qual sì se fende per mezo e tuol la medola e la pesta, e poi la meteno in aqua per uno zorno o dua ; da poi la metano in uno cesto e scolano l'aqua ; dapoi hano una forma de fero afogada, e butano in ditta forma la ditta medola e la coceno come biscotto, che molto lo apreciano più che risi, e durano uno anno e doi, che non si vastano. Sonno gran quantità di pese, etiam porci, che loro li amazano ; sono idolatri et gente beretine, picoli di corpo et vili. La moneda se spende sono di bronzo, granda como uno ducato, e forada nel mezo ; hano scrito el nome del re di Lozini, e

vien de ditto reame, e coreno per tutta la India bassa. Dimostra per tal moneda che 'l re di Lozini hano segnorizado quel paese.

Moluche sonno lige 100 più avanti e la isola volze lige 12 ; sono grandissimi boschi de garofoli, li qual arbori grandi como granati, e simel naseno in Ambona, che sonno lutan lige 5 da Moluche. La qual isola di Ambona volge lige 14 ; fano re, salvano per thesoro marfiel, zoè denti de ellefanti e pani di goton, che vien de Cambaia. Sono gran suma de garofoli in ditta isola, che per non arcoger si diventano salvadegi, che sono lantosani, perchè vol ogni anno siano arcolti, e per non trovar chi li compreno, li lassano star, e quando vano arcogerli, costano la spesa si fano loro ; non è estimando, perchè non sano quel sono. Vano vestidi di veste di le foglie di arboro di la nose di India de diversi colori, come palme ; el suo mantenimento sono di quel pan fatto di la medola di l'arboro, che nase in Bandam, se chiama sagur, e sono assai de quelli arbori in terra ferma. Sono in ditta terra di Ambona 10 in 12 case di mori persiani, che sono capitadi per antiquità, che andò per predicar la seta di Machometto, credendo salvar sua anima. El re sono di bon intelletto, e per le rason, li hanno ditto li ditti persiani, l'hano fatto convertir alla seta machometana, benchè 24 soi fioli, che ditto re hano, non hano voluto restar de adorar el Sol.

Timor sono isola e sono più avanti di Ambona lige 6 e volze lige 20 ; non nase altro arboro se non sandalo biancho, qual brusa in loco di legne, e nave, che vano a cargar de ditti sandali, non hano spesa, se non qualche presente e quel spende per condurlo a nave ; e l'ordine et mesura sono Bandan e Timor, et simel moneda core come quella de Lozini. Più avanti non si fano navigar per el corente di l'aqua, che sono si grande, che se qualche nave desamarà, mai ritornano, et non si sa dove vadano.

Venendo de l'India a Melacha sono uno colfo, che si chiama el colfo di Bengala. In ditta terra sono re, et è moro ; è loco, che si fano assai gotoni, sinabaffi, et ciutares, che è como sinabaffi, ma più grossi, e molte altre sorte di pani di goton ; sono più apreciado che quello de la India ; la moneda, che core in ditta terra di Bengala, sono porcelette picole. La ditta terra sono sopra el fiume Tigre ; manzano risi e formenti, che naseno lì. Sonno di sotil inzegno ; el populo sonno idolatra, et brusase l'homo, quando more, et poi sua moier secondo l'ordine di Gozarat. È terra molto richa, aprecia oro et arzento e ogni sorte zoie, come in Gozarat. El peso et mesure come nel regno de Deli, perchè el re vene di quel locco di Deli.

Ditto regno di Bengala confina con el regno Pegù. In ditto regno di Pegu sono re et tutti idolatri, che adorano Sol et Luna, e lì nase el benzoin bono e lache sumotri e verzi e sandalo rosso. La moneda di ditto loco sono d'arzento torto e pesa once una, stampada dil re, et quando uno merchadante forestiero over vilano fano merchado, non vol tuor de ditta moneda, ma tuol bronzo rotto per suo precio, come fano in Melacha lo stagno ; per spese menude spendeno porcelette, e apreciano tutte merce da Venetia e bernignon, perchè usano a manzarlo, che incita a lusuria, e sono tutti lusuriosi, che usano meter alcune campanelle ne la verga tra pelle et membro, se taiano la pelle et le cazano dentro et poi saldano, et quando usano con femene, bisogna siano non dretti, e la dona, come si conzonze, si vano metendo da sua posta a una a una quelle campanelle et fina che poi l'hano, si drezano e restano atachati, a tanto che se 'l si abrusasse la casa, non si pono levar, ma vieneno posti sopra la strada cosi atachadi ; ne è vergogna, et le femine hano tanto apiacer, che non voleno usar con alcuno, che non habbi di quelle campanelle, et dice

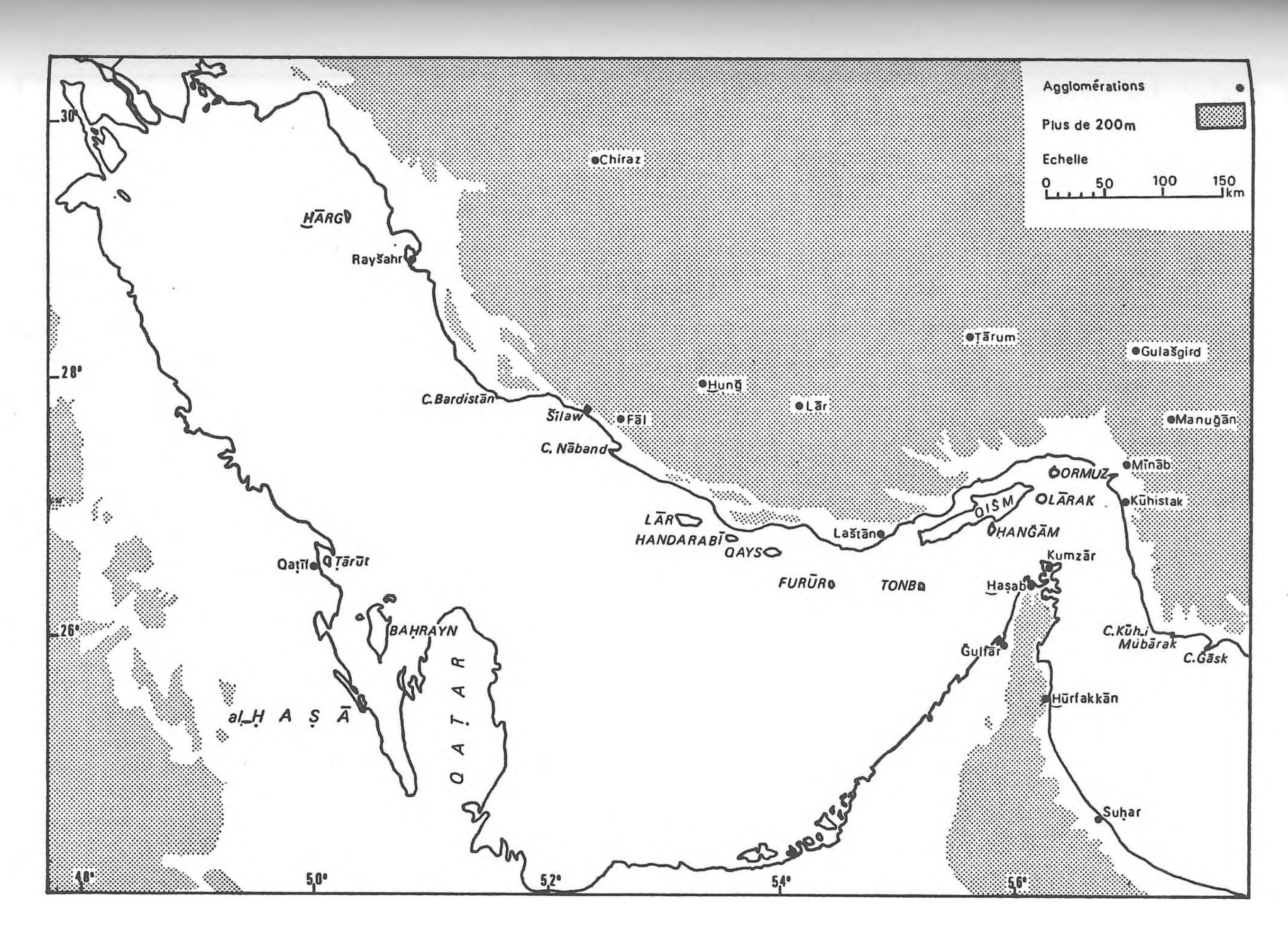
che sono come galli, e chadauno le vano mostrando, ne è vergogna ; et simel sono in Martapan e Fanzor et Egu et altre terre, che sono fra terra, qual sono sotto ditto re. In ditto loco sono gran mantenimento, como vestidi all'apostolica, e quando uno merchadante vano in quel paese, el re li manda a donar uno elefante, e quando si vol partir ditto merchadante del paese, non lo lassa partir, e simel, se ben non acetano presente, e questo perchè desidera pratichano merchadanti inditto suo paese ; però per via di presenti per mezo di altri qualche uno se parteno. El pevere e opio, peltri sono molto apreciato ; tutti sono inclinati a lusuria.

Ava sono uno gran regno ; fano guerra con il re di Pegù. Ditti re di Ava sono potente di alefanti ; nase gran suma di lacha e benzoin e canelle mior che quello di Silam per esser sotil e forte come pevero, e l'arcogeno in fasinelle come solfarelli, e di quella cancella non vieneno in queste bande. Hano una mina di rubini e mazor quantità che in Silam, ma non sono sì boni di color, e trazeno al balasso, e dice Indiani che quelli de Silam sono mascoli e questi di Ava sono femine. Chi hano uno poco di praticha cognosce quelli de Silam da quelli di Ava, ma si trovano mazor peci di Ava che de Silam : ma la causa si crede che 'l re di Silam non lassino trazer peci grandi de la sua terra. L'Indiane tien che Eva nasesse in Ava, et per questa causa così la chiamano, come in Silam nasè Adam ; e tutti li Indiani vano in peregrinazo in uno loco et l'altro.

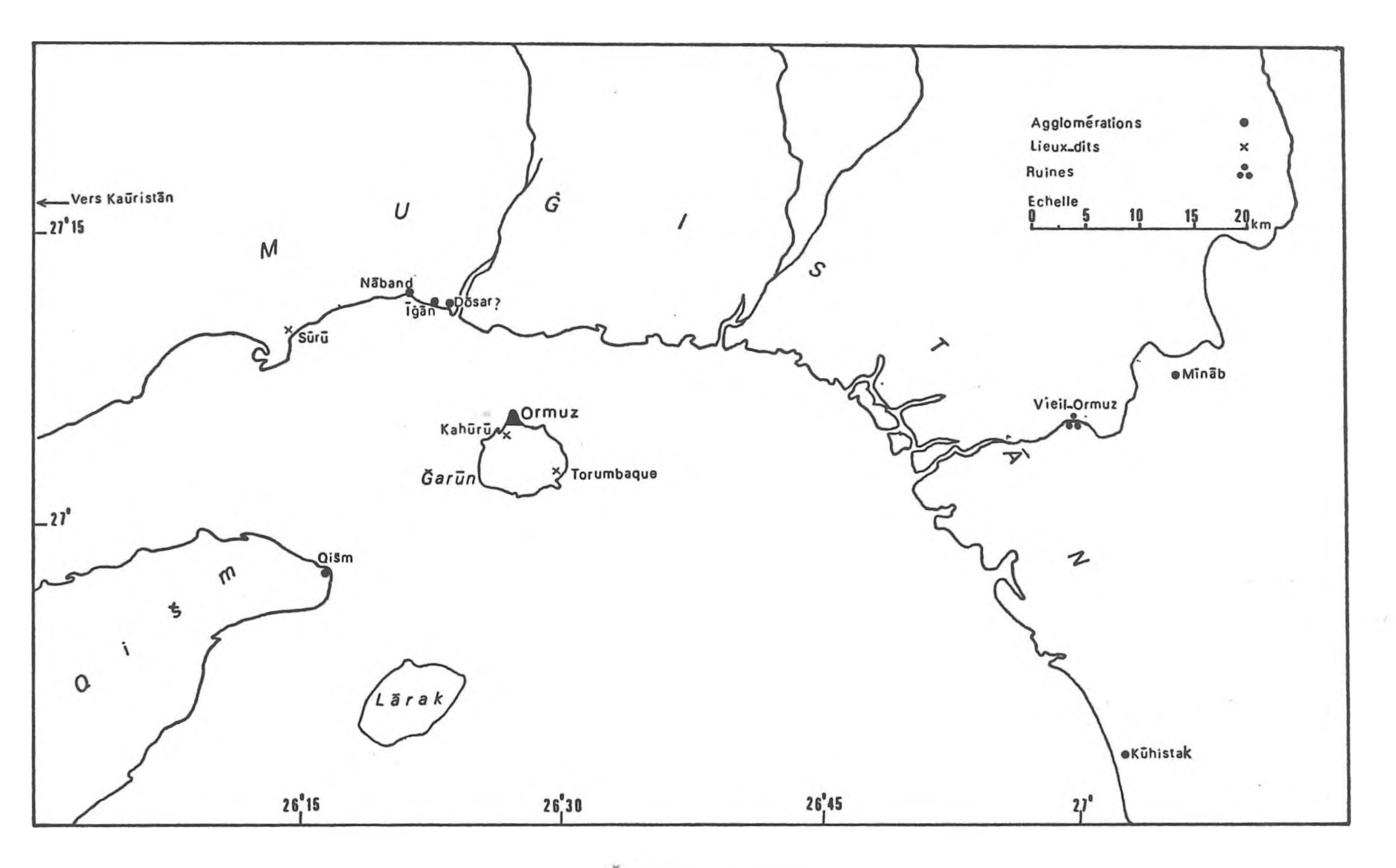
Confina con il re di Deli, el qual sono el mazor re de tutta la India : hanno gran suma de cavalli el forzo grossi. Sono el re moro e la mazor parte del suo regno : ditto re mandò per terra 5 capitani con grand zente per conquistar l'India, e come ditti capitani sono segnori de molte forteze, che avadagnò alli Indiani, si acordono tutti 5 e rebellò al re de Deli, li qual capitani si feceno uno re de Bengalla e uno re di Dechen e re di Cambaia e re di Menden e re de Duilesend. Dapoi che 'l ditto re di Deli hebbe nova di la rebelion, morì e lassò a suo fiol in maledicion, e che non si chiamasse re, fino non facesse vendetta, e perchè ditto principe era puto, in el tempo che cresete, li ditti soi inimici se feceno grandi, che non li pono far guerra, e quando morio, lassò l'ordine medemo di suo padre fino si facesse la vendetta, che molto la desiderano. El re sono al presente ha nome Scander : la moneda, che coreno in sua terra, sono di oro et arzento e rame, come in Cambaia, e lo peso e mesura e vestido come in Gozarat.

In Pegù e Ava sono gram suma di muschio : quel di Pegu sono meglior di quello di Ava.

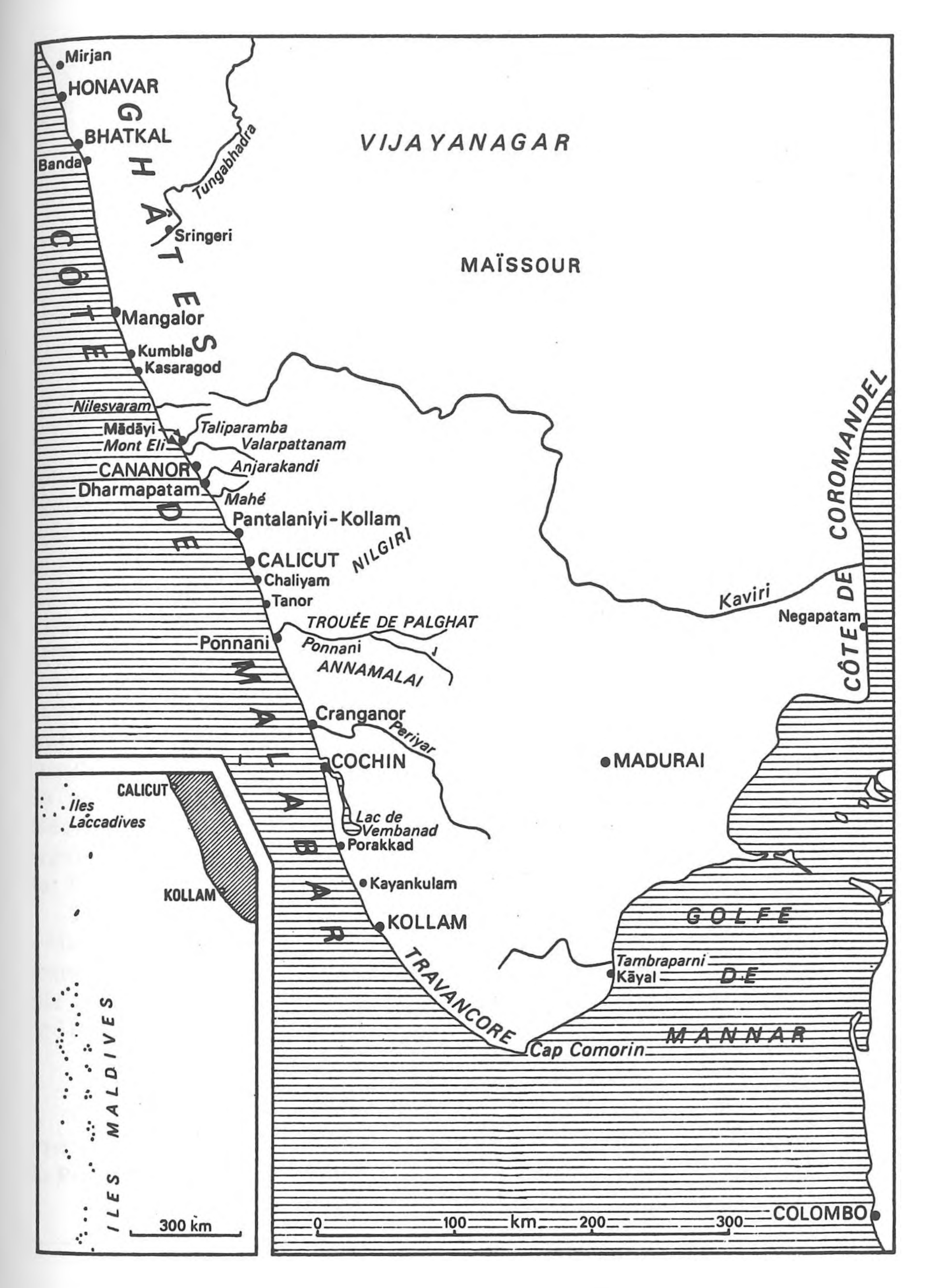
L'IRAN ET L'INDE DU XVIe SIÈCLE ET LE PORTUGAL



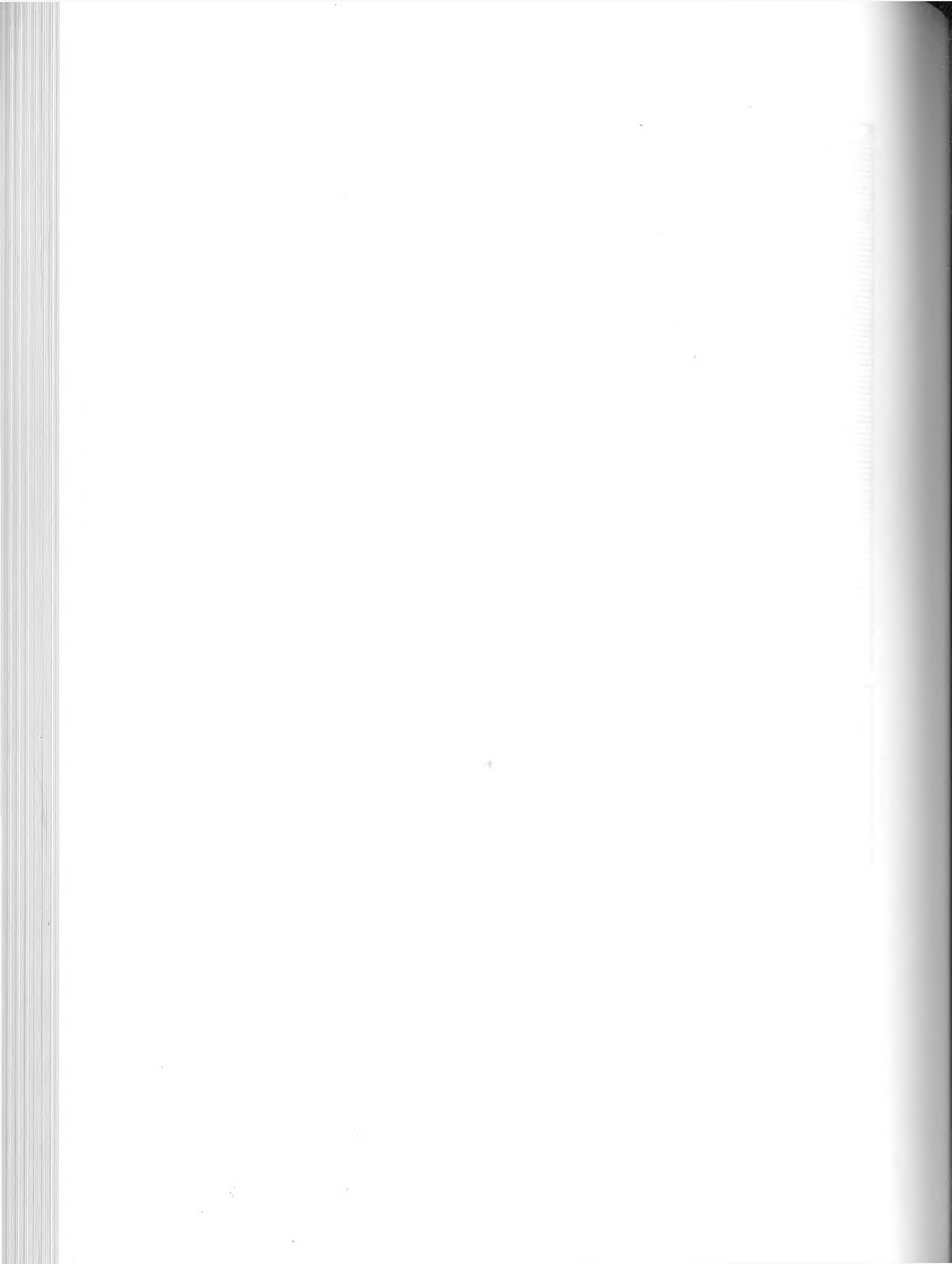
13. *Le Golfe Persique au début du XVIe siècle.*



14. *Ğarūn et la côte de Perse.*



15. *La côte du Malabar au début du XVIe siècle.*



9

L'IRAN ET LE PORTUGAL AU XVIe SIÈCLE *

Le destin du Portugal est si étroitement associé à celui des grandes découvertes maritimes que bien des aspects de son rôle sur l'échiquier mondial, à l'époque de la Renaissance, sont restés dans l'ombre. Au moment même où ce petit pays créait un étonnant empire le long des côtes d'Afrique et du Brésil et sur tout le pourtour de l'océan Indien, il n'abandonnait pas pour autant les horizons plus traditionnels de la politique européenne. De même que la Castille, voisine et rivale, eut des ambitions océaniques, à laquelle la découverte de Christophe Colomb donna l'ampleur que l'on sait, le Portugal, à l'image des autres États ibériques, s'intéressa aux problèmes méditerranéens, de la manière dont s'y attachaient les puissances chrétiennes du XVIe siècle : en fonction du péril musulman. Dès 1415, la prise de Ceuta, sur la côte orientale du Maroc, avait donné aux Portugais une ouverture sur la mer intérieure. Ils avaient ensuite participé à la défense des positions chrétiennes en Méditerranée orientale, ce qu'ils continueront de faire jusqu'au XVIIIe siècle, cependant que la course barbaresque ne cessera de faire peser l'insécurité sur les rivages lusitaniens.

L'idée de croisade, très forte dans l'élite portugaise, où la haine du « Maure », avait des racines profondes, nourrissait l'enthousiasme de ces entreprises lointaines, tout comme, mêlée à des considérations plus utilitaires, elle animait, de l'autre côté du monde islamique, les capitaines des escadres de l'océan Indien.

Quelques années après que Vasco de Gama avait effectué le premier voyage en Inde par la route du cap de Bonne Espérance, le roi Dom Manuel de Portugal créait un « État de l'Inde », à la tête duquel il nommait un vice-roi,

---

* Extrait de *La Revue Française*, n° 251, mars, 1972, pp. 45-47 en in 4°.



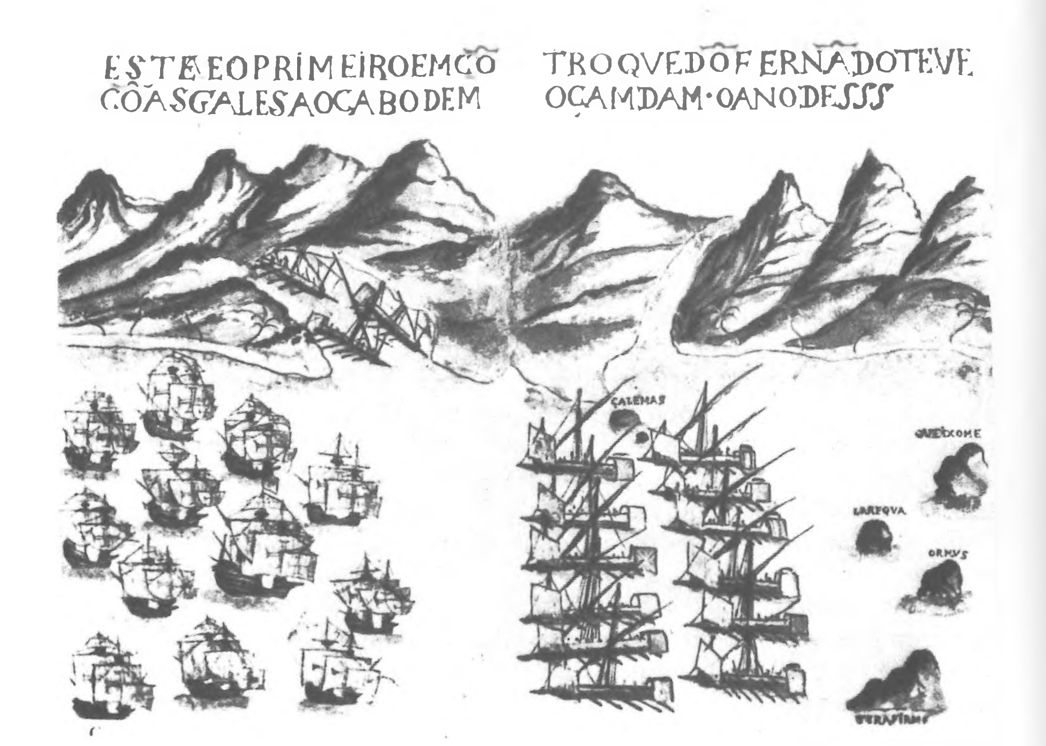
16. PORTAIT DE DOM MANUEL Ier, LE GRAND, LE FORTUNÉ (1469-1521), ROI DU PORTUGAL,
publié pour la première fois dans le tome II de «L'Europe portugaise»
par Manuel de Faria e Sousa (Lisbonne, 1779)

et décrétait le blocus de la Mer Rouge, afin de ruiner l'Égypte mamelouke, dominatrice des Lieux Saints. Lorsqu'en 1509 le fameux Afonso de Albuquerque, que l'on considère à bon droit comme le fondateur de l'empire portugais en Asie, devint gouverneur de l'État de l'Inde, il s'efforça de réaliser le projet de la cour portugaise : une alliance avec le Châh de Perse permettrait de partager le Proche-Orient arabe entre lui et les princes chrétiens, qui rêvaient encore, en ce début du XVIe siècle, de délivrer Jérusalem.

En Perse venait justement de se fonder une nouvelle dynastie, au dynamisme hautement proclamé. Au cours du XVe siècle, deux puissantes confédérations de tribus turkmènes, celle des Moutons Noirs puis celle des Moutons Blancs, venant d'Anatolie, avaient occupé l'Azerbaydjan et les autres provinces de l'ouest de l'Iran, rejetant à l'est les descendants de Tamerlan. Les guerres répétées, les désordres, l'afflux des tribus pastorales avaient gravement atteint la situation économique de l'Iran. Le jeune Châh Isma'il, chef de l'ordre religieux chiite des Soufis d'Ardabil, fondé par son aïeul le cheikh Safi — d'où leur nom de Safavides — , mobilisa l'ardeur des nombreux adeptes qu'il comptait dans les tribus turkmènes d'Anatolie et d'Iran du nord-ouest, et dans les années 1500 se rendit maître de l'ensemble du plateau iranien. Mais il héritait d'un pays appauvri et affaibli, meurtri encore un peu plus par cette troisième invasion de hordes nomades.

Animé d'esprit messianique, Châh Isma'il voulait conquérir au chiisme l'Islam de profession sunnite. Il se trouva donc en conflit, au moins latent, avec ses voisins immédiats, les Mamelouks d'Égypte et les Ottomans. Connue en Europe de façon très déformée — on crut même qu'il était chrétien, et il se raconta qu'il avait été baptisé par des Franciscains espagnols résidant en Terre Sainte — , sa position religieuse y avait réveillé des espoirs utopiques. Et le roi de Portugal, au moment où lui incombait de se définir une politique orientale, s'était inspiré en partie de ces données illusoires. Albuquerque se trouvait en conséquence doublement porté à entrer en contact avec la Perse : au nom de la croisade d'une part, en vue de délimiter les sphères d'influence respectives de l'Iran et du Portugal dans l'océan Indien et en Inde musulmane d'autre part.

Les Persans ne donnèrent aucune suite à ces propositions. En 1514, le sultan ottoman Selim Ier avait brisé définitivement l'élan safavide à la bataille de Tchâlderân, en Azerbaydjan. L'occupation d'Ormuz, clef du golfe Persique, par Albuquerque en 1515, avait fortement mécontenté Châh Isma'il. Les rumeurs qui circulèrent à diverses reprises sur la fourniture d'armes à feu portugaises aux troupes safavides étaient dénuées de fondement. Non seulement les gouverneurs de l'Inde n'étaient pas en mesure d'apporter une telle assistance technique, mais encore la mainmise du Portugal sur le golfe Persique rendit extrêmement difficiles, tout au long du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, les relations politiques entre Lisbonne et la cour safavide. Les nécessités économiques imposaient toutefois des contacts



17. *Combat naval de la flotte portugaise contre la flotte turque dans le Golfe Persique, le 25 août 1554*

diplomatiques suivis. Ormuz, en effet, était une des grandes places du commerce international, par où l'Iran recevait les produits de l'Inde et des mers du Sud, dont beaucoup transitaient vers les échelles du Levant, et par où il exportait sa production, notamment la soie. Plusieurs missions envoyées par le roi d'Espagne (car le Portugal, de 1580 à 1640, fut uni à l'Espagne tout en conservant son autonomie) négocièrent avec Châh Abbâs le Grand (1587-1629) des accords commerciaux.

En 1622, se produisit un événement capital : les Persans reçurent le concours d'une escadre de la Compagnie anglaise des Indes orientales pour débarquer leurs troupes sur l'île d'Ormuz, et ils s'emparèrent sans difficulté de la forteresse portugaise, mettant fin à l'hégémonie du Portugal dans la mer d'Arabie et le golfe Persique. Privés de leur base principale, les Portugais n'en poursuivirent pas moins une guerre de harcèlement, à l'aide de flotilles légères, si bien que, Châh Abbâs mort, ils obtinrent la concession d'un comptoir à Kong, sur la côte iranienne. Après que les Arabes de Mascate les eurent délogés des places qu'ils tenaient encore sur le littoral de l'Oman, on

vit même, à la fin du XVIIe siècle, en 1695-1696, et plus tard en 1719, s'ébaucher un essai de coopération militaire entre la Perse et le gouvernement de l'Inde portugaise en vue d'une expédition commune contre Mascate. Les difficultés financières des deux États, l'un et l'autre décadents, ne permirent pas de pousser très avant ces projets. La chute de la dynastie safavide,



18. AFONSO DE ALBUQUERQUE, VICE-ROI DES INDES
Gravure du XVIe siècle

renversée par les Afghans en 1722, marqua le début d'une longue période d'anarchie et d'insécurité pour la région du Golfe, d'où la présence portugaise disparut alors définitivement.

Bien que les relations entre les deux États n'aient eu un caractère positif qu'à l'extrême début et à l'extrême fin de l'époque safavide, les voyageurs portugais occupent une place notable parmi les très nombreux auteurs européens qui ont laissé des descriptions de la Perse des XVIe et XVIIe siècles. Particulièrement intéressants sont les témoignages de trois de ces voyageurs portugais qui ont visité l'Iran au XVIe siècle. Gil Simões nous a laissé le récit de l'ambassade qu'Albuquerque envoya à Châh Isma'il en 1515. Partie d'Ormuz, l'ambassade atteignit Ispahan sans avoir traversé aucune agglomération importante, faisant étape le plus souvent dans les campements où des émirs étaient en charge de la cavalerie du Châh. Ispahan elle-même, très éprouvée par un siècle de domination turkmène, n'était qu'une petite ville de quelque quinze mille habitants. Kâchân, ville des tissus et des soieries, n'était qu'à peine plus peuplée. La mission portugaise rejoignit Châh Isma'il en Azerbaydjan, et Gil Simões peint de façon vivante et pittoresque le camp immense qu'était la capitale itinérante du souverain safavide, grand amateur de chasse, de pêche dans les torrents de montagne et de beuveries cérémonieuses.

En 1523, une autre ambassade portugaise se rendait au camp du Châh par la route de Chiraz et d'Ispahan. Elle arriva en Azerbaydjan comme Châh Isma'il, épuisé par ses excès, se mourait, à l'âge de trente-sept ans, dans un pâturage de la région d'Ardabil. Antonio Tenreiro, qui avait accompagné le légat portugais, poursuivit son voyage — narré dans un livre des plus curieux publié à Coïmbre en 1560 —, en direction de l'Anatolie. Arrêté par les Turcs comme espion, il fut incarcéré au Caire ; libéré au bout de quelques mois, il revint à Ormuz. En 1528, il repartait pour Alep, porteur de lettres urgentes, traversant le désert de Syrie par une voie détournée. Il réalisait ainsi la première liaison terrestre de l'océan Indien au Portugal, beaucoup plus rapide, mais non moins périlleuse, que la circumnavigation de l'Afrique.

En 1565, Mestre Afonso, médecin d'un gouverneur de l'Inde, s'aventurait à son tour dans la traversée de l'Iran et de la Turquie. Son récit, très dense, riche de digressions documentées, complète celui de Tenreiro, qu'il démarque parfois dans les portions d'itinéraire qui leur sont communes. Recueil d'informations, son « Voyage », échappe néanmoins au danger de la compilation : il a su exprimer les incertitudes de la vie caravanière, l'isolement de l'Européen parmi des compagnons de route soupçonneux de sa condition, et il note avec soin l'aspect du parcours, les noms des lieux traversés, les productions locales, les usages. Car ce n'est pas un des moindres attraits de la littérature portugaise relative à l'Orient que son ouverture sur les civilisations nouvelles qu'elle découvre et qu'elle inventorie, avec une curiosité à la fois naïve et précise.

10
LE ROYAUME D'ORMUZ AU DÉBUT DU XVIe SIÈCLE *

Mas vê a ilha Gerum, como descobre
O que fazem do tempo os intervalos

Regarde l'île de Gerum, et vois comme elle atteste
l'œuvre du temps qui passe.

Camões, *Lusiades*, X, 103 [1]

Au cours de leur « conquête, navigation et commerce » dans l'Océan Indien, les escadres de D. Manuel entrèrent en contact, plutôt qu'avec les puissances continentales, avec des cités maritimes, dont quelques-unes, portes sur la mer de ces empires terrestres, jouissaient d'une demi-indépendance vis-à-vis de leur souverain, telle Diu au Gujarat ou Aden au Yémen, et dont la plupart étaient les métropoles de petits États vivant du commerce océanique, telles Ormuz, Calicut, Cochin, Cananor, Kilwa, Qishm, et bien d'autres.

Toutes ces villes, ou du moins les plus grosses d'entre elles, n'ont pas pour uniques dénominateurs communs l'autonomie politique et l'activité portuaire. L'influence des groupes de marchands, le cosmopolitisme ethnique, la diversité religieuse caractérisent leur vie sociale. Ce sont des traits qu'on observe, il n'est pas besoin de le rappeler, dans tous les points d'échange, à quelque civilisation qu'ils appartiennent, quand leur importance économique atteint une dimension internationale. On ne saurait, cependant, dégager les similarités de structure entre les villes du littoral de l'Océan Indien en leur appliquant la typologie du *port-of-trade* dans la formulation

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, II, Paris : Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1973, pp. 77-179.

[1] Traduction française de R. Bismuth, Lisbonne 1954, p. 279.

qu'ont cru pouvoir en donner certains sociologues [2], Chacune s'est développée dans un milieu *sui generis*, a construit sa fortune, parfois de fraîche date lorsque arrivent les Portugais, dans des circonstances déterminées. Il convient, avant toute aspiration à généraliser, d'examiner en détail les aspects spécifiques sous lesquels se présentent, dans le prisme de la documentation orientale et occidentale, chacune de ces villes, si semblables et si différentes, qui surgissent à l'horizon de la mer luso-indienne.

Pareille recherche n'intéresse pas seuls les comparatistes en histoire urbaine ou les spécialistes des économies et des sociétés orientales. Elle est un des fondements de l'étude de l'expansion portugaise en Orient. Car elle éclaire les conditions concrètes dans lesquelles se crée et s'exerce l'*imperium* lusitanien, héritier, partout où il fonde un poste, d'un passé local en fonction duquel s'engagent ses interventions, s'adaptent ses moyens, se révèlent ses succès ou ses erreurs.

*

En imposant leur autorité au royaume d'Ormuz, maître des îles du Golfe Persique, de districts sur la terre ferme d'Iran et des ports de l'Oman, les Portugais faisaient plus que se placer sur une des grandes voies de pénétration de l'Orient. Dans les premières décades du XVIe siècle, Ormuz va être le territoire asiatique le plus vaste qu'ils aient à administrer. Ailleurs, le Portugal pouvait jouer sur les antagonismes entre « gentils » et « maures », ou affronter, comme en Afrique orientale, une présence musulmane semblable à la sienne, réduite à des présides, sans épaisseur. À Ormuz, il n'a pas uniquement à assurer l'existence de la forteresse qu'il édifie au cœur de régions islamiques. Il devra faire face à tous les problèmes de la gestion du royaume, tandis que les difficultés s'amplifieront à la mesure de la rivalité entre Ottomans qui convoitent l'Arabie, Safavides à la vocation maritime frustrée, et Européens. L'histoire de la domination portugaise à Ormuz est donc inséparable d'une connaissance approfondie des conditions locales.

Ville sans antécédents, de durée circonscrite, appartenant à un seul âge de l'évolution urbaine ; ville frontalière, au point de rencontre du monde iranien, du monde arabe et du monde indien, Ormuz offre à l'étude du phénomène urbain un terrain d'observation particulier.

Née aux environs de l'an 1300, lorsque l'ancien site continental délaissé, une nouvelle cité fut fondée sur la petite île déserte de Ǧarūn/Djaroun, à

---

[2] *Cf.*, inspiré des théories de K. Polanyi, Anthony Leeds, « The port-of-trade in pre-European India as an ecological and evolutionary type », dans Viola E. Garfield, éd., *Proceedings of the 1961 Annual Spring Meeting of the American Ethnological Society*, Seattle 1961, pp. 26-48.

l'entrée du Golfe Persique, Ormuz meurt en 1622 avec la conquête safavide et la création sur la côte persane d'un nouveau port de commerce, Bender-Abbas. Capitale d'un petit royaume d'abord formé de quelques cantons sur la rive iranienne, ensuite grandi dans l'axe du trafic international, de l'extrémité orientale de l'Oman aux îles du Golfe Persique, jusqu'à Bahreyn et Khârg, Ormuz est par la double origine de sa population, par le bilinguisme, par le mode de vie, par son rôle politique enfin, une ville aussi arabe que persane. Mais, par son rôle économique, et par l'ambiance cosmopolite qui en résulte, Ormuz, plutôt qu'à la catégorie des villes musulmanes, ressortit à celle des emporiums littoraux de l'Océan Indien. C'est à ce titre, d'ailleurs, qu'elle devient un bastion avancé de la colonisation européenne en pays islamique : dans le dernier tiers de sa brève existence, son destin, décidément original, est celui d'un protectorat portugais. Protectorat dont les vicissitudes, autant qu'aux exigences et aux difficultés du régime portugais, tiendront à la complexité même du royaume ormuzi, mi-continental mi-insulaire, mi-persan mi-arabe, mi-mercantile mi-seigneurial.

I. LES CÔTES ET LES ÎLES

Pour désigner la région à laquelle Ormuz appartient, les textes islamiques n'emploient pas l'expression « Golfe Persique », encore que celle-ci existe dans la nomenclature des géographes musulmans (ar. *Baḥr Fāris*, pers. *Daryā-i Fārs*) et chez Ibn Māǧid (*Ḫalīǧ Fāris*). C'est le « Pays des Côtes » (arabo-persan *Savāḥil* ; les termes persans *Irahistān*, ou *Sīf*, ne sont plus en usage au XVIe siècle), parfois « Les Côtes et les Îles » (*savāḥil va ǧazāyir*), ou encore le « Pays maritime » (*nāḥiyat-i daryā, daryā-bār*)[3], situé dans la zone des «Terres chaudes » (pers. *garmsīr, garmsīrāt*). À ces dénominations locatives se superposent des termes référant à la fonction économique de la région. Au XIVe siècle on l'a appelée « le Passage » (*ma'bar*), expression qui semble avoir eu peu de diffusion, sans doute à cause de son ambiguité[4]. Ormuz

[3] *Cf.* Samarqandī, I, p. 183 ; II, p. 845. Également l'expression *vilāyāt al-baḥr*, « les provinces maritimes », dans Muḥammad Māzandarānī, *Risāla-yi Falakīya*, éd. Hinz, Wiesbaden 1952, p. 100.

[4] On rencontre le terme une fois chez Vaṣṣāf, *Taǧziyat al-amṣār*, éd. Bombay 1853, p. 177 (des marins de Qays vont du Ma'bar en Hindoustan et en reviennent), ainsi que chez Māzandarānī, p. 156, dans une liste des districts fiscaux du Fârs : « (...) Kīš, Hurmuz, le Ma'bar et les districts côtiers (*vilāyāt-i savāḥil*), le Šabānkāra ». La provenance de ces deux exemples (je n'en connais pas d'autre) fait penser à un usage en cours dans les bureaux de l'administration. Le nom de Ma'bar désignait communément une toute autre région, le Coromandel (*cf. Hobson-Jobson*, s.v. « Ma'bar », p. 526), et il apparaît en ce sens plus d'une fois chez Vaṣṣāf. On le trouve employé aussi pour désigner un autre littoral où florissaient des ports de commerce, le Gujarat (Amīr Ḫusrō, *Hazā'in al-futūḥ*, éd. Moinul Haq, Aligarh 1345/1927, p. 50 ; cité par M. Šafī', *Letters of Rashid al-Din*, Lahore 1947, p. 364).

et ses têtes de pont de terre ferme étaient englobées dans l'expression de « Ports de l'Inde », au sens de « ports du trafic avec l'Inde » [5]. Dans l'usage ormuzi, Ormuz est simplement « ce côté-ci » (*īn ǧānib*), ou comme on eût dit au XVIe siècle « par-deçà », et l'Inde « ce côté-là », « par-delà » (*ān ǧānib*). Autant qu'une longue démonstration, ces tournures témoignent qu'Ormuz, adossée au continent iranien, regarde vers l'Océan Indien.

Quant au nom même d'Ormuz, — en ormuzi Armūz/Harmūz [6], en persan classique Hurmuz/Hurmūz, — il recouvre des contenus divers. Suivant la pratique habituelle au persan, il s'applique, dans son sens large au royaume, dans son sens restreint, à sa capitale. Il a d'abord désigné la principauté continentale d'Ormuz, dont l'existence est connue depuis l'Antiquité, et son chef-lieu la ville d'Ormuz, débouché commercial du Kirman. Ce chef-lieu transféré sur l'île de Djaroun, les noms de Vieil-Ormuz (Hurmuz-i Kuhna) et de Nouvel-Ormuz (Hurmuz-i Ǧadīd) tombèrent bientôt en désuétude, lorsque le site abandonné ayant achevé de perdre son caractère urbain, la distinction devint inutile. Quant au nom de Djaroun, il servit à nommer, à partir du XIVe siècle, aussi bien que l'île, la nouvelle cité édifiée sur le sol. De sorte que, en vertu de l'ambivalence signalée plus haut, les noms d'Ormuz et de Djaroun devinrent dans la pratique interchangeables pour désigner la capitale, l'île ou le royaume [7].

---

[5] J. Aubin, « Les relations diplomatiques entre les Aqqoyunlu et les Bahmanides », dans *Iran and Islam*, C. E. Bosworth, éd., Édimbourg, 1971, p. 13.

[6] Mustawfī Qazvīnī, *Nuzhat al-qulūb* (XIVe s.), qui a enregistré les deux formes, a cru à l'existence de deux îles différentes, Armūs et Hurmuz (*cf.* éd. GMS, p. 187 et 234 ; il note : Urmūṣ, p. 186 ; tr. pp. 177 et 226). Ibn Māǧid, qui utilise maintes fois le pluriel Harāmīz, écrit et vocalise Harmūz (f. 70*a*, 73*a*, 74*a*). Les formes Aramuz, Agramuz, Armuz, sont fréquentes dans les documents portugais du début du XVIe siècle (*CA*, Tomé Pires, etc.), et chez les cartographes : Garamuz sur le planisphère Cantino de 1502 (*PMC* I, n° 12 ; légende déjà transcrite dans Armando Cortesão, *Cartografia*, pp. 149-150), Aramuz dans l'Atlas de 1519 (*ibid.*, n° 19), Armuz sur la carte de Francisco Rodrigues (*ibid.*, n° 35/iii). On trouve Armuso dans la relation de Vincenzo Quirini (dans Albèri, *Relazioni degli ambasciatori veneti durante il secolo XVI*, T. 15, Florence 1863, p. 8), Armuza chez Camões, X, 103, etc. L'adjectif « harmuzi » est chez Ibn Māǧid, f. 74*b*, et chez Couto, VI/9-14, p. 326. Teixeira écrit Harmuz (II, p. 2, 3, 4, 7) et énonce, II, p. 49 : « Ormuz o Harmus (como mas propriamente se deve llamar) ». Ce vocalisme est ancien. C'est celui des auteurs classiques, *cf.* art. « Harmozeia » (Kiessling) dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*.

[7] Contrairement à ce qu'indique Le Strange, *The lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge 1905, p. 319, la mention du géographe Ibn Ḫurdādbih (IXe s.), éd. BGA p. 62, ne s'applique pas à l'île mais à l'Ormuz continentale, ainsi que P. Schwarz, *Iran*, p. 242, l'a bien compris. Le nom d'Ormuz n'est pas employé pour désigner l'île avant le XIVe siècle.

En vertu de l'accord anglo-persan pour enlever Ormuz aux Portugais, les Anglais s'engagèrent à aider les Persans à s'emparer de « the country of Teroone (*sic*) ». Mais ils firent préciser dans le texte « que the word Teroone means only the island of Ormuz and not other countries adjacent » (*Calendar of State Papers. Colonial Series, East Indies, China and Japan, 1622-1624*, éd. W. N. Sainsbury, Londres 1878, n° 10).

L'imprécision coutumière au persan s'aggravait du fait que le même vocable dénommait des possessions continentales et des possessions insulaires. Samarqandī est obligé d'expliquer qu'il arrive au « port (*bandar*) d'Ormuz », d'où un bateau le conduit à la « ville (*šahr*) d'Ormuz », et que « cet Ormuz, qu'on appelle Djaroun, est un port au milieu de la mer » [8]. Ormuz était parfois appelée « la Ville » (p. *šahr,* ar. *madīna*), en valeur absolue [9], tournure également bien attestée en persan pour désigner le chef-lieu, mais dont l'emploi est évidemment limité aux frontières de son ressort. Pour désigner le territoire même de la capitale, le nom de Djaroun s'imposait de préférence. Ibn Baṭṭūṭa dit du Nouvel-Ormuz : « C'est une île dont la ville se nomme Ğarawn » [10]. Et Nīmdihī déclare : « Il est connu de tout le monde que Hurmuz est le nom d'un royaume, et Djaroun le nom d'une ville qui est maintenant la résidence des princes » [11].

Pour désigner plus précisément les possessions continentales, se répandit ultérieurement le terme *Bīrūn, Bīrūnāt,* « les Territoires extérieurs » [12], concurremment avec *Ğarūnāt,* « les Territoires de Djaroun » [13] ; ce dernier terme l'emporta finalement et survécut quelque trois siècles à la chute du royaume d'Ormuz [14]. Ainsi, d'abord menacé de surimposition par le nom d'Ormuz,

---

Les affirmations de M. Lockhart (art. « Bandar 'Abbās » et « Hurmuz », *EI*2 ; *id., Persian cities,* Londres 1960, p. 173), suivant lesquelles, d'une part l'île de Djaroun changea de nom au début du XIVe siècle et fut appelée Ormuz, d'autre part le nom de Djaroun fut attribué au petit port continental de Sūrū/Šahrū, sont dénuées de tout fondement. Le nom de Sūrū, connu dès le Xe siècle, subsiste inaltéré de nos jours ; s'il n'apparaît pas à l'époque de la fortune de Djaroun, c'est que la création du Nouvel Ormuz avait entraîné celle de nouveaux points de rupture de charge.

8 Samarqandī, II, pp. 767-768 (845 H.).

9 Ormuz est désignée comme « la Ville », — *a cidade de Medina*, capitale (*principal cabeça*) du royaume et seigneurie d'Ormuz, — dans le traité luso-ormuzi du 15.VII.1523 (texte transcrit dans Botelho, *Tombo*, p. 79 ; texte de CC.II-109-13, éd. *Alg. Doc*. p. 476).

Le poète Qadrī, *Ğarūn-nāma,* ms. British Museum Add. 7801 (*cf.* Rieu *Catalogue of the Persian manuscripts in the British Museum,* II, 681), f. 40*b*, évoque « le régisseur des eaux (*mīrāb*) de Qishm et le porteur d'eau de la Ville (*saqqāy-i šahr*) ».

10 Ibn Baṭṭūta, II, p. 230.

11 Nīmdihī, 759.

12 Samarqandi, II, p. 698, parle déjà des « sept forteresses de l'extérieur (*bīrūn*) ». « Mamālik-i Bīrūnāt » ou « Bīrūnāt » se rencontre dans les documents arabes et persans de la Torre do Tombo. Ğalaluddīn Munağğim Yazdī (début XVIIe s. ; ms. Brit. Mus. Or. 6263, f. 101) : Bīrūnāt. Iskandar Beg Munšī, *Tārīḫ-i 'Ālam-ārāy-i 'Abbāsī*, éd. Afchâr, p. 690 : Bīrūnāt-i Hurmuz. Mufīd Mustawfī Yazdī, *Muḫtasar-i mufīd* (1680 A.D.), dans *Farhang-e Irân-Zamin*, VI (Téhéran 1958), p. 176 : ulkāy-i Bīrūnāt-i Hurmuz.

13 Ḫūzānī, *Afḍal al-Tavārīḫ* (début XVIIe s. ; ms. Windsor, f. 129*b*) ; Kaempler, p. 717 : « Dsjeruunaat ». 'Alī Riḍā Šīrāzī, *Tārīḫ-i Zandīya* (fin XVIIIe s.), éd. Beer, Leyde 1888, p. 46. On trouve chez 'Alī Ḥāzīn, *Tadkira-yi aḥvāl* (1742 A.D.), éd. Ispahan 1332 s., p. 104 : maḥill-i Ğarūn ; chez Muḥammad Ḫalīl Mar'ašī, *Mağma' al-Tavārīḫ* (1792/93 A.D.), éd. Eghbal, 1328 s., p. 76 : bilād-i Ğarūn.

14 *Cf.* Sadīdussalṭana, p. 61.

le nom de l'île déserte non seulement résista, mais finit par supplanter celui d'Ormuz, désormais attaché à l'île, pour désigner les territoires de terre ferme.

Le vocabulaire toponymique fait ressortir que l'unité territoriale n'est pas limitée au siège de l'agglomération principale. Il apparaît que la ville et le district qui l'environne doivent être tenus pour un tout [15]. Dans le cas d'Ormuz, la situation insulaire du chef-lieu n'y fait pas exception. Tout au plus accuse-t-elle, en lui donnant une touche insolite, la dépendance de l'agglomération par rapport à son terroir nourricier, car il n'est pas jusqu'à l'eau potable qui, à Ormuz, ne soit apportée du dehors, par le trafic incessant des barques ravitailleuses. À cela près, Ormuz se trouve dans les mêmes conditions que la plupart des cités-oasis continentales, tributaires du va-et-vient des animaux de charge entre leurs marchés et les zones maraîchères de leur banlieue ou des villages avoisinants.

Djaroun

Bien plus encore que les démolitions faites par ordre des autorités portugaises, ou que l'empreinte catholique reçue alors par l'urbanisme ormuzi, sa destruction systématique par Šāh ʿAbbās [16], et ensuite l'abandon de la cité morte aux ravages du temps depuis le XVIIe siècle, les tremblements de terre, les déprédations des indigènes, ont aboli les traces de l'Ormuz médiévale, vaste champ de ruines que dominent toujours les murailles rouges du château d'Albuquerque. Le site n'a pas été prospecté, et on ne dispose ni de levé précis ni de photographies aériennes. L'iconographie est d'un pauvre secours. Les trois vues panoramiques, dont les variantes ont été groupées dans la belle monographie de M. Luís Silveira, sont trop ramassées. Une seule, d'ailleurs, celle reproduite des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia, est antérieure aux dernières décades du XVIe siècle [17]. On s'aidera des notes de

---

15 Jean Aubin, « Éléments pour l'étude des agglomérations urbaines dans l'Iran médiéval », dans A. H. Hourani et S. M. Stern, éd., *The Islamic City*, Oxford 1969, pp. 65-75.

16 *Cf.* les témoignages anglais de 1624-1625 dans *Calendar of State Papers. Colonial Series. East Indies, China and Japan, 1622-1624*, W. N. Sainsbury, éd., Londres 1878 n° 462, p. 287 (« in the towne scarce a stone being left upon a stone, only the castle about itself untouched ») ; n° 677, p. 442 (« Ormuz is become a ruined heap »), *Calendar... East India, China and Persia, 1625-1629*, Londres 1884, n° 2 (début 1625) : « (Šāh ʿAbbās) having pulled down houses and given orders not to leave one stone upon another (...) ». *Cf.* toutefois une déclaration contradictoire, de 1625, *ibid.*, n° 121, et dans W. Foster, *The English factories in India, 1626-1629*, Oxford 1909, p. 85.

17 Luís Silveira, *Ensaio de iconagrafia das cidades portuguesas do Ultramar*, III. *Ásia próxima e Ásia extrema*, Lisbonne s.d., pp. 324-328, gravures n° 514-526. Les douze vues (le n° 515 étant un plan du château) se ramènent en réalité à trois :

a) la vue d'Ormuz qui figure dans les *Lendas* de Correia, II, p. 438 (Silveira, n° 514) et que M. Silveira date de *circa* 1529, montre la forteresse, le pilori d'Albuquerque et le minaret, mais

quelques voyageurs européens plus tardifs, assez cohérentes pour mériter créance. Le plan très sommaire publié par Stiffe en 1874 ne leur inflige pas de démenti, mais ne permet toutefois guère plus que des localisations approximatives [18], De même la carte de l'île dressée par Jacques de Morgan [19].

Aussi, en l'état présent des choses, c'est essentiellement à partir des sources écrites qu'on reconstituera la physionomie d'Ormuz au moment de son assujetissement au Portugal. Les chroniqueurs musulmans sont plus riches en informations sur la vie politique du royaume qu'en données sur la vie citadine. Deux visiteurs, Ibn Baṭṭūṭa au XIVe siècle, Samarqandī au XVe, n'apportent presque rien à cet égard. On ne trouvera des éléments pour une topographie que dans les annales encore inédites de l'historien local Nīmdihī, qui conduisent jusqu'à la veille de l'occupation portugaise. De la documentation produite par celle-ci vient le principal. Ses premiers témoignages datent du début du XVIe siècle. Et les derniers, cent ans plus tard,

---

confond tout le reste en lignes schématiques ; comme le palais royal n'y apparaît point, le croquis doit être postérieur à 1539-1540, date de sa destruction. Sur ce croquis des *Lendas* a été redessiné le n° 524 (en 1860, pour l'*Archivo Pittoresco*), et le n° 526 (reproduit de Gomes da Costa, *Descobrimentos e Conquistas*, III, Lisbonne 1929, pp. 368-369) en est inspiré.

b) les n° 517 (*Livro das Plantas das fortalezas...*, ms. Vila Viçosa), 518 (ms. B. N. Vienne) et 519 (Faria e Sousa, *Ásia Portuguesa*, I, éd. 1666, p. 170) ne sont pas des vues de la ville, mais des plans panoramiques de l'île toute entière. Ils sont de même origine (comme il est relevé dans *PMC*, IV, pp. 145-146), de la fin du XVIe siècle, et pratiquement identiques. En dérivent Lafitau, *Histoire des découvertes et de conquêtes des Portugais*, Paris 1733 (n° 520), et les gravures copiées de Lafitau (n° 521 : *Histoire générale des Voyages* ; n° 522 : *apud* Danvers, *The Portuguese in India*, Londres 1894, II, p. 210).

c) le n° 523 (Ormuz vue de la rade orientale), de facture maladroite, que M. Silveira emprunte au *Recueil des voyages*, est un dessin de 1629 qui provient du Journal de Pieter van den Broecke (éd. 1634 ; dans l'édition de M. W. Ph. Coolhaas. *Pieter van den Broecke in Azië*, T. II, La Haye 1963, « Werken uitgegeven door de Linschoten-Vereeniging », LXIV », entre les pages 352 et 353).

Quant aux deux dessins restants, le n° 516, tiré de Braun et Hogenberg, *Civitates Orbis terrarum*, 1572-1618, est une œuvre d'imagination : la forteresse portugaise n'y figure pas (!) et, par une erreur grossière, la ville est ceinte de murs. Le n° 525, emprunté à Danvers, *o.c.*, I, p. 330, est une peinture moderne, au dessin très flou, du capitaine Stiffe, faite du sud-est. M. Silveira n'a pas connu une bonne vue prise de la rade orientale par Stiffe, publiée dans le *Geographical Magazine*, I, 1874, pl. 12.

Relevons également l'existence de deux esquisses anciennes prises de la rade occidentale, l'une reproduite chez Kaempfer (pl. p. 764, « ex Linschoto » ; je ne la retrouve ni dans l'édition de Linschoten de 1614, ni dans celle de 1910), l'autre un peu fruste, mais fidèle, publiée par Sir William Foster, « A view of Ormus in 1627 », dans le *Geographical Journal*, IV/2 (août 1894), pp. 160-162.

La bonne illustration publiée par J. S. Buckingham, *Travel in Assyria, Media and Persia*, Londres 1829, p. 428, et qui représente Ormuz vue de l'est (*dicitur* p. XVI), n'est pas due à l'auteur, qui n'a pas visité l'île, mais à un autre voyageur anglais, J. B. Fraser (*dicitur* p. 471).

[18] A. W. Stiffe, « The island of Hormúz (Ormuz) », dans *The Geographical Magazine*, I (1874), pp. 12-17.

[19] J. de Morgan, p. 289 (marque l'étendue du site habité).

sous réserve de les lire avec les précautions de rigueur, ont une valeur rétrospective indéniable [20].

Toutes les relations qui décrivent Djaroun opposent la désolation du site à la richesse de la ville. L'intérieur de l'île, inhabité et d'une aridité quasi totale, n'est qu'un entassement de collines volcaniques, aux teintes magnifiquement contrastées, dont les concrétions minérales évoquaient, en 1549, aux yeux du missionnaire jésuite Gaspar Berze sa Zélande natale : « L'île est toute de sel, — écrit-il, — elle a des rivières coagulées de sel, qui courent tout du long (...) qui en été sont coagulées comme en Flandre en hiver (...). Les montagnes semblent des pierres à chaux calcinées. Il n'y a ni verdure ni bouquets d'arbres, seulement quelques pins (*pinheiros*) et aussi trois ou quatre autres arbres, là où le sel n'affleure pas. Dans une autre lettre, il identifie ces « pins » avec plus d'exactitudes : « Il n'y a pas d'arbres, excepté quelques jujubiers (*macieiras de anafega*) et deux ou trois autres arbres », ni herbe, ni oiseaux, ni animaux sauvages, ni bétail [21]. D'autres voyageurs, un peu moins catégoriques, notent cependant la même désolation : rien ne pousse, sauf quelques jujubiers et des touffes de séné de La Mecque [22].

Les rivages de l'île sont abrupts, ou semés d'écueils, hormis sur la face nord, où la plaine littorale s'achève par un pédoncule qui pointe vers le continent iranien, distant de quelques kilomètres. C'est à l'extrémité de cette langue de terre que le Nouvel-Ormuz a été fondé au commencement du XIVe siècle. Les deux rades foraines qu'elle délimite constituent, de l'avis des marins médiévaux comme de celui des navigateurs du XVIe siècle, de bons

---

[20] Schwarz, *Hurmuz*, a discuté les données géographiques de Pedro Teixeira seulement. Signalons pour mémoire que l'article de J. Ferreira Martins, « Os últimos dias de Ormuz », dans *O Oriente Portuguez, Revista da Commissão Archaeologica da India Portugueza*, XI (Goa, 1914), pp. 107-123, consiste, à l'exception d'un document inédit de 1622 en rapport avec le titre, en une description d'Ormuz à l'époque d'Afonso de Albuquerque, compilée, sans souci constructif, d'après les chroniqueurs portugais. L'article historico-géographique de R. Stube, « Zur Geschichte des Hafens Ormuz », dans *Xenia Nicolaitana*, Leipzig 1912, pp. 177-196, est résumé par lui dans *EI^{1}*, art. « Hurmuz », démodé.

[21] Le P. Berze, d'Ormuz, 1.XII.1549 (Wicki, I, p. 599 ; Rego, IV, p. 375) et 10.XII.1549 (Wicki, I, p. 645). Les voyageurs de l'époque portugaise ont noté les signes du volcanisme de l'île et la présence de minéraux sulfureux (Berze, *ibid.*). Citons, parmi les tout premiers témoignages, celui de Juan Augur : « es ysla steril de mantenimientos que agua dulce tiene poca, porque es sierra de sal e piedra sufre » ; ce que son indigne éditeur traduit : « (...) it suffers (*sic* !) because it is a series of hills composed of salt and stone » (pp. 84-86).

[22] Teixeira, II, p. 16 (qui nomme le jujubier de son nom persan, *konâr*). Gaspar Correia, I, pp. 814-815, a gardé le souvenir d'une végétation composée seulement d'épineux sans feuilles. Gaspar da Cruz, p. 233, fait état de quelques pauvres bouquets de buissons et d'arbres tels que jujubiers. Figueroa s'élève contre l'opinion de tous ceux qui ont fait une relation d'Ormuz en disant qu'il ne s'y trouve aucune chose verte » : il y existe en divers endroits des arbres à frondaison, certains de haute taille (I, pp. 225, 251, 255).

ancrages pour les *ğalba* [23] et les *tarrāda* [24]. « Ormuz a deux ports, au levant et au ponant, très bons », signale Martin Fernandez de Figueroa [25]. Les petites embarcations font la navette entre le rivage et les gros navires [26], que la faible profondeur des eaux empêche d'aborder à quai. La qualité des mouillages, sans doute, avait décidé les émigrants du Vieil-Ormuz à choisir la pointe nord de Djaroun pour leur nouvel établissement. Tomé Pires l'affirme sans ambages : « Cette ville s'est fondée à cause du port » [27]. Et Pero de Albuquerque exposait à D. Manuel : « La région n'a pas d'autre échelle qui ait un si bon port pour les gros bâtiments (*naos*) et si près de la terre ferme. » [28]

Libre de constructions, le bout extrême de la pointe, appelé par les *Comentários* « pointe de Morona » [29], est bordé au sud par la résidence des rois d'Ormuz, palais fortifié offrant l'aspect massif qu'on voit de nos jours encore aux demeures des cheykhs arabes du Golfe Persique ou de l'Arabie méridionale. Sa fondation remontait au début du XIVe siècle [30], et il avait dû s'agrandir au cours des temps. Les sources portugaises du commencement du XVIe siècle le qualifient indifféremment de *castelo* [31] ou de *fortaleza* [32]. Le roi Salġur-Šāh II déclarait en 1541, peu après sa démolition, que le palais

---

[23] *Cf.* Serjeant, p. 134 ; *Hobson-Jobson*, p. 362. Les navires d'Albuquerque en 1507 qualifiés de *ğalba*, *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque ».

[24] A. *tarrāda*, pg. *terrada*, *cf.* Serjeant, pp. 136-137. Brás, I/29, p. 103, les compare aux barques d'Alcochete.

[25] Augur, p. 86 ; Barbosa, I, p. 92 ; Brás, I/37, p. 138 ; Tenreiro, p. 4, d'où Cast., II/58, p. 337, d'où Góis, II/32, p. 107. En 1582 encore, *cf. Livro das cidades*, p. 50 ; dans les années 1820, Whitelock, p. 171.

[26] *Cf. Titolo das remdas*.

[27] Pires, pp. 337/20 (« por resam do porto se fumdou esta cidade »). Les textes les plus explicites qui mentionnent le transfert, — en 1300, à cause du péril représenté par les Mongols Qaraunas, — disent seulement que le régent Ayāz se réfugia d'abord à Qishm, puis à Djaroun, où il avait déjà trouvé asile quelques années auparavant (*cf.* J. Aubin, « Les princes d'Ormuz du XIIIe au XVe siècle », dans *Journal Asiatique*, 1953, pp. 94-95). On peut se demander si l'ensablement de la rivière de Mīnāb n'incitait pas, autant que les raids mongols, à abandonner le site du Vieil-Ormuz. Au début du XVIe siècle, en tout cas, le littoral iranien a trop peu de fond pour que les *naos* puissent y aborder (Correia, II, p. 815). *Cf.* Whitelock, p. 172 ; Figueroa, *infra* n. 180.

[28] D'Ormuz, 5.VIII.1516 (*CA*, VII, p. 164 ; *Alg. Doc.*, p. 389).

[29] Brás, I/37, p. 138. Selon un reportage sur Ormuz paru dans le journal iranien *Ettelâât* (édition pour l'étranger, n° 5310 du 22 mordâd 1346/13 août 1967, p. 3), le toponyme (noté « Mūrna »/Mur(.)na) serait encore vivant.

[30] Selon Ğa'farī. Le palais existait déjà du temps d'Ibn Baṭṭūta, II, p. 235. Dans la pétition qu'il présente le 21 août 1541 à Jerónimo Rodrigues, *ouvidor* d'Ormuz (CC. II-236-31), le roi Salġur-Šāh dit le palais fait depuis trois cents ans (« de trezemtos annos a esta parte ») ; de même deux des témoins interrogés lors de l'enquête ouverte à la suite (*carta testemunhavel* du 11.IX.1541, même cote).

[31] Albuquerque, *CA*, III, p. 293 ; Augur, p. 86 ; Brás, I/31, p. 115, I/32, p. 118.

[32] Brás, I/32, p. 119, I/33, p. 123, IV/30, p. 326. Barbosa, I, p. 98, 103, 104 (essaie en vain de distinguer palais et forteresse).

des rois, ses ancêtres « était très puissant et élevé », « plus beau et plus puissant que ceux d'aucun autre roi musulman de ces régions » [33]. Neuf tours fortifiées (*baluartes*), de pierre et de mortier blanc (*gesso branco*), flanquaient l'enceinte, dont les murs avaient une épaisseur de huit à trente-trois palmes (soit approximativement 1,60 mètres au sommet à 6,60 mètres, à la base) [34]. Du côté qui ouvrait sur la rade du levant, existait en 1507 un kiosque ouvert (*cerame*) [35]. L'agencement intérieur ne peut être reconstitué. Le palais possédait plusieurs entrées [36]. Des cours intérieures séparaient les divers bâtiments [37]. Il abritait une armurerie et des écuries [38]. Le roi et les riches décoraient leurs salles de niches garnies de porcelaines de Chine [39].

La façade est du palais avait vraisemblablement de quatre-vingts mètres à cent. Telle est, en effet, mesurée en 1550 par Simão Botelho, *vedor da fazenda da India*, la profondeur, à l'est, du terre-plein que la destruction du palais avait permis de dégager devant la forteresse portugaise. La surface rasée était de forme irrégulière, puisqu'en son milieu elle n'était que d'une soixantaine de mètres [40]. Botelho n'indiquant pas à quelle distance les uns des autres se trouvaient les points sur lesquels il prit ses mesures longitudinales, on ne peut se faire une idée de la largeur de la résidence royale. Il est sûr qu'au contraire de la forteresse portugaise, elle ne s'étendait pas d'un bord à l'autre de la pointe de Morona. Entre le palais et la plage de l'ouest s'élevaient des maisons particulières qui furent également abattues par les Portugais [41].

---

[33] Salġur-Šāh, *petição* du 21.VIII.1541.

[34] *Ibid.* : « (...) as quaes casas tinhão balluartes cada hum sy tão fortes como a fortaleza por serem de geso bramco de oyto palmos de parede ». De même les dépositions consignées à la suite, dans la *carta testemunhavel* de Jerónimo Rodrigues, notamment celle du capitaine d'Ormuz, D. Pedro do Castelo Branco : « os balluartes erão de geso bramquo, erão nove, muito fortes, mais que os da fortaleza, e lhe pareciam que erão mais altos, e avia antre elles paredes de trymta tres pallmos em groso, as quoaes elle, testemunha, vyo e mandou medyr polo patram ». Une autre déposition confirme le chiffre de neuf *baluartes*, mais deux en comptent dix. Le mur construit par les Portugais pour leur château en 1540 avait vingt *palmos* d'épaisseur au niveau des fondations, et douze au chemin de ronde (CC. I-68-41) Selon les auteurs, la valeur métrique du *palmo* varie entre 18 et 22 centimètres ; je l'ai compté approximativement à 20.

[35] Cast., II/61, p. 345. *Cf.* Cast., II/61, p. 347 et 63, p. 351 ; Brás, I/36, p. 133.

[36] Outre la porte de l'est, il y en avait une au sud (*cf.* Barros, II/10-5, p. 437), et une autre quelque part à l'ouest ou au nord (Correia, II/1, p. 448).

[37] Cours intérieures : *cf.* Correia, II, p. 436 ; Cast., V/86, p. 142. Le roi d'Ormuz va recevoir Albuquerque trois ou quatre bâtiments (*casas*) avant celui où il doit lui donner audience, Cast., III/148, p. 356. Dans un grand patio, le roi paraît à un balcon auquel on accède par un escalier, Correia, I, p. 834.

[38] Nīmdihī, 820.

[39] L'informateur de Couto, p. 233. *Cf.* Barros, III/7-4, p. 368 (*lavores* et *pinturas* font des demeures des grands chose merveilleuse à voir).

[40] Botelho, *Tombo*, p. 93 (55 *braças craveiras* de 10 palmes l'une).

[41] Botelho, *Tombo*, pp. 93-94.

Après la destruction du vieux palais royal, le roi d'Ormuz se logea dans un hôtel situé au sud-est des constructions disparues : il donnait sur la rade occidentale. D'apparence assez majestueuse pour soutenir la comparaison avec d'autres palais royaux, cet hôtel avait appartenu au vizir Šarafuddīn Fālī [42]. On peut présumer qu'il s'agissait d'un bien de famille, et que les puissants vizirs Fālī habitaient à proximité du palais royal. Une autre demeure princière voisine du palais était celle réservée aux membres aveugles de la famille royale [43]. D'autres édifices contribuaient à donner à la bordure nord de la ville, en opposition avec les quartiers d'habitat dense, un caractère aristocratique et monumental [44].

Tūrān-Šāh Ier (1347-1377/78 ?) avait fait bâtir en face du palais royal une *madrasa* avec un minaret, et il y ajouta des mosquées et des bazars [45]. Proche de la forteresse, Barros signale « un grand édifice qui servait d'hôpital et que [les gens d'Ormuz] appellent *madraçal* » [46]. « L'hôpital, — écrit Brás de Albuquerque, — était une maison de prière faite par les ancêtres du roi pour héberger les malades et les pèlerins (...) offerte à Dieu [47]. On reconnaît à ces définitions maladroites un complexe architectural du type si largement représenté dans les villes islamiques médiévales, associant *madrasa*, hôpital, hôtellerie et mosquée [48], et constitué en main-morte. Les sources portugaises font état de l'existence de plusieurs mosquées à Ormuz [49], mais ne mentionnent qu'un minaret, comme particulièrement en butte à l'animosité des missionnaires catholiques. Il est vrai que les constructions anciennes de Djaroun avaient subi de graves dommages lors du séisme du 10 muḥarram 888 / 18 février 1483, qu'avaient précédé, depuis le 21 ramadan 887 / 3 novem-

---

[42] Botelho, *o.c.*, p. 94

[43] Cast. III/148, p. 355. *Cf. infra* note 100.

[44] Les demeures aristocratiques résistent à l'incendie de 1522, Barros, III/7-4, p. 369. *Cf.* aussi Figueroa, I, pp. 266-267.

[45] Nīmdihī, 769.

[46] Barros, II/10-3, p. 430. Selon Castanheda, V/86, p. 140, l'hôpital s'élevait entre la forteresse des Portugais et le palais royal, à distance d'« un tir d'arbalète » selon Correia, II, p. 685 (à propos de l'*ouvidor* qui en 1521 était logé dans l'ex-*madraçal*).

[47] Brás, IV/24, p. 305.

[48] D'autres passages des sources portugaises confirment qu'il s'agit d'un ensemble de bâtiments. En 1515, le roi d'Ormuz craint qu'Albuquerque ne veuille occuper l'hôpital, « édifice de grande vénération parmi eux » (Brás, IV/32, p. 333), bien qu'Albuquerque l'ait rassuré en lui déclarant ne pas vouloir la mosquée (Brás, IV/31, p. 332). Castanheda distingue de l'hôpital, qui en est proche (V/83, p. 135), le *madraçal*, qu'il définit comme une hôtellerie, *estáo* (III/140, p. 338). Dalgado, *s.v.* « madraçal », donne, d'après quelques références portugaises le sens « auberge, hospice, collège », et la dérivation de l'arabe *madrasa*.

[49] *Cf.* par ex. les Actes du 3e concile de Goa, Levy Maria Jordão éd., *Bullarium Patronatus Portugaliae Regum*, App. I, pp. 64-65, cité dans Wicki, XI, p. 741, note 82. Balbi, p. 119 ; Gaspar do S. Bernardino, p. 128 ; Rebelo, p. 94.

bre 1482, de fréquentes secousses telluriques. Nīmdihī, auteur d'une évocation conventionnelle du sinistre, rapporte qu'il endommagea ou renversa les cheminées de ventilation, certains édifices élevés et « les minarets des mosquées » [50]. Le minaret mentionné dans les documents portugais, celui-là même que Fraser ébaucha sur son croquis de 1821 [51], et qui était encore en partie debout dans la seconde moitié du XIXe siècle [52], est celui de la mosquée cathédrale, qui ne faisait pas partie de l'ensemble édifié auprès de son palais par Tūrān-Šāh Ier. Elle se dressait au milieu de la ville [53], à quelque deux cent cinquante mètres du palais royal [54]. Fondée au début du XIVe siècle [55], elle avait été agrandie par le roi Muḥammad-Šāh Ier (*circa* 1377/78-*circa* 1400) [56]. Les auteurs européens la disent vaste et somptueuse [57].

---

50 *Kanz*, f. 169*a*-175*b*. Dans ses *Ṭabaqāt*, Nīmdihī place le désastre sous 881/1476 Cependant, comme il le date (*Kanz*, 173*a*) de la neuvième année du règne de Salġur-Šāh, au pouvoir depuis 880 H.,les *Ṭabaqāt* sont dans l'erreur (sur les fréquentes inexactitudes chronologiques des *Ṭabaqāt*, *cf.* J. Aubin, « Indo-islamica I. La vie et l'œuvre de Nīmdihī », dans *Revue des Études islamiques*, XXXIV, 1966, p. 80).

51 Le croquis est publié dans Buckingham, *cf. supra* note 17. La visite de Fraser à Ormuz eut lieu le 21 juillet 1821, *cf.* J. B. Fraser, *Narrative of a journey into Khorassan in the years 1821 and 1822*, p. 46 ; *ibid.*, p. 48, bonne description du minaret, dont le populaire attribuait la construction à Šāh 'Abbās.

52 Dans son article du *Geographical Magazine* de 1874, p. 13, Stiffe, présentant ses notes comme prises sur place « en mars dernier », parle du minaret, haut de soixante-dix pieds et prêt à s'effondrer, en termes identiques à ceux du *Persian Gulf Pilot* de 1864, p. 148, publié par Constable et lui-même. J. de Morgan porte le minaret sur sa carte d'Ormuz et observe (p. 288) : « De la mosquée il ne reste plus guère que le minaret ; elle était autrefois garnie à l'extérieur de briques émaillées en couleur, mais ce monument (...) est disparu presque totalement ». Il n'en reste plus trace visible aujourd'hui.

53 Augur, p. 86. Ceci est confirmé par les croquis (Correia, Van den Broecke).

54 Dans le *Persian Gulf Pilot* de 1864, p. 148, la distance entre le sud du fort portugais, — qui dans son état dernier mordait sur l'emplacement du palais royal détruit, — et le minaret est évaluée à 400 yards, soit 366 mètres. Dans Castanheda, II/61, p. 347 : à un tir de bombarde du palais royal.

55 Le texte de Ğa'farī (section sur « les rois de Djaroun », partie inédite) n'est pas absolument clair ; et la mosquée (noter qu'elle n'est pas qualifiée de *ğāmi'*, « cathédrale ») peut avoir été l'œuvre du régent Ayâz, fondateur du Nouvel-Ormuz, aussi bien que du roi son successeur, Gurdān-Šāh : *Ayāz Ğarūn sāḫt va masğid ō maydān hāna (-yi ?) pādišāh bunyād kard.* Ibn Baṭṭūṭa mentionne la mosquée cathédrale, II, p. 232.

56 Nīmdihī, 790

57 Augur, p. 86. Cast., II/61, p. 347 (« forte como castelo ») ; Góis, II/33, p. 113 ; Figueroa, I, p. 257. Le P. Berze la dit « riche » (Wicki, I, p. 599), « très noble, une des plus grandes qu'il y ait au monde » (*ibid.*, p. 646), et même, après l'avoir visitée à minuit, « la plus grande et la plus belle qu'il y ait dans tout l'Islam » (*ibid.*, p. 690) ! Le grand toit en terrasse jouxtant le minaret qu'on distingue sur la vue d'Ormuz insérée dans les *Lendas* de Correia doit la représenter.

Non loin du palais royal [58], l'entrepôt de la douane se trouvait en bordure de « la plage » [59] (les Portugais diront « *a praia* »), c'est-à-dire la plage du levant. Les vaisseaux, en effet, mouillaient de préférence à l'est de la presqu'île, ne passant de l'autre côté de la pointe que pour s'abriter du vent d'est [60] ou pour des services particuliers [61]. Les embarcations étaient halées sur la plage qui, depuis la hauteur de la douane, s'étendait le long de la ville, — c'est le *varadoiro das naos* des textes portugais [62], — et du faubourg, secteur où elle servait de chantier naval [63] ; là se trouvaient de grands hangars au toit de chaume (*palha*) [64]. Notons en passant que, dans cette fondation récente qu'est Ormuz, le faubourg n'est pas, par opposition au noyau urbain ancien, le centre de la vie active, comme c'est le cas dans la plupart des villes iraniennes médiévales, ranimées dans leur second âge par un nouvel essor économique.

Suivant la disposition qui est de règle à l'époque, le palais-forteresse, où siège le pouvoir, s'élève en marge de l'agglomération, avec un accès direct sur l'extérieur. Le palais royal était la principale, pour ne pas dire la seule fortification de l'île [65], dont la mer était la meilleure protection. À la périphérie de la ville, toutefois, se dressaient quelques tours aptes à recevoir garnison [66]. Comparant Ormuz et Aden, Andrea Corsali, qui a vu de ses yeux les deux cités en 1517, note : « Ormuz peut être plus grande qu'Aden et de même beauté, sauf qu'elle n'a pas de muraille » [67]. Les récits des combats livrés par Albuquerque aux Ormuzis, en 1507 et 1508, confirment qu'il n'existait pas de remparts. Les rues aboutissaient tout droit sur la grève. Lorsqu'en 1508 Cojeatar en eut fait murer les entrées, afin de résister à une nouvelle attaque

---

[58] Brás, IV/24, p. 304 ; suivant Castanheda, V/82, p. 134, la douane était à deux tirs d'arbalète de la forteresse portugaise (soit quelque 400 mètres). Le plan de Manuel Godinho de Erédia, *Plantas de praças das conquistas de Portugal*, ms. B.N. Rio de Janeiro, publié par M. Luís Silveira, *Ensaio* (cité *supra* note 17), n° 515, situe la douane un peu au nord-est de la mosquée ; *cf.* aussi Figueroa, I, p. 257.

[59] Figueroa, I, p. 257. Sur le bâtiment de la douane, *cf. infra*.

[60] Figueroa, I, p. 261.

[61] *Cf.* Botelho, *Tombo*, p. 94 : « bandel de Reeiz Xaraffo ».

[62] Cast., II/61, p. 347.

[63] Barros, II/2-3, p. 61 (à propos des événements de 1507), mentionne le « estaleiro no cabo do arrabalde ».

[64] Correia, I, p. 829.

[65] Brás, IV/36, p. 349 (« a principal fortaleza de Ormuz ») ; Tenreiro, p. 4 ; Cast., III/142, p. 343 (« os paços que sam a fortaleza da cidade »).

[66] Álvaro Pinheiro à D. Manuel, de Cochin, 12.I.1519, *CA*, VII, p. 200 ; Cast., III/148, p. 355. L'existence de ces tours n'étant pas signalée lors des combats de 1507-1508, on se demandera si elles ne furent pas édifiées postérieurement pour protéger Ormuz contre de nouvelles descentes portugaises.

[67] Corsali, lettre du 18.IX.1517, f. 206*a*. On notera à titre de comparaison que Castanheda, III/104, p. 253, dit Aden « de tour plus grande qu'Évora, et à l'intérieur de peuplement (*povoação*) aussi grande que Beja ». Beja comptait 1 200 feux en 1527.

portugaise, les murs des maisons, reliés par ces hautes barricades, formèrent à la cité, du côté de la mer, une ceinture continue [68]. Pareil dispositif (en persan *kūča-band*) était, en cas de danger, mis en place par certaines villes du plateau iranien qui, telle Tabriz ou Mašhad, n'étaient pas protégées par un mur d'enceinte (en persan *šahr-band*) [69]. Et c'est en ce sens seulement qu'il faut comprendre Martin Fernández de Figueroa, venu à Ormuz en 1508, quand il assure que la ville est « *cercada* », ou Tomé Pires lorsqu'il évoque ses murs, tours et remparts [70].

Hormis les servitudes évidentes qu'imposa au fondateur du Nouvel-Ormuz la configuration de la pointe de Morona, — alignement, face au rivage de la baie la plus sûre, du palais royal, de la douane et du chantier naval, — on ne peut juger si l'édification *ex nihilo* de la cité sur un terrain vierge s'inspira d'un plan fonctionnel. Nous ignorons si la grand'place, le Maydān-i Ğarūn [71], s'ouvrait au cœur de l'agglomération ou bien, comme beaucoup de *maydān* médiévaux, à sa périphérie. À l'appui de cette dernière localisation, on peut arguer d'une remarque de Correia (dont on ne saurait néanmoins tirer de preuve catégorique), à propos d'un Portugais envoyé à terre, en 1507, pour acheter des vivres et qui, surveillé de près, fit ses achats « dans le bazar, qui est la place (*praça*) », sans qu'on le mène jamais dans l'intérieur de la ville [72].

Duarte Barbosa, qui a dû visiter Djaroun en 1517, juge Ormuz plus belle que grande, bien percée de belles rues (*bem arruada*), avec de belles places (*praças*) [73]. Si la comparaison avec des villes portugaises de son temps a suscité ce jugement flatteur, on ne lui accordera qu'une portée relative. Les plans-vues de la fin du XVIe siècle dessinent une voierie en damier [74]. Mais

---

68 Barros, II/3-2, p. 109 (« de maneira que per esta parte ficou a cidade quase cercada de muro ») ; Cast., II/87, p. 409 ; Correia, II, pp. 408, 420. Déjà, lors de la première attaque d'Albuquerque, Cojeatar avait fait murer les issues des rues (Albuquerque à Almeida, 2.II.1508, *CA*, I, p. 14).

69 En Arabie le mot « *šahrband* (« xiribando ») désignait les enclos attenant aux forteresses, dans lesquels on logeait les chameaux des caravanes (Figueroa, I, p. 576).

70 Augur, p. 86 ; Pires, p. 337/19. Brás, IV/39, p. 359, fait état d'artillerie placée en 1515 « polos muros da cidade », mais l'expression doit être interprétée en fonction des témoignages attestant l'inexistence de véritables remparts.

71 Mentionné par Nīmdihī sous 820. C'est là qu'en 1521 sera inhumée la tête do l'émir Muqrin de Bahreyn (*cf.* Cast., V/60, p. 98, « na praça d'Ormuz » ; Barros, III/6-5, p. 321, « na praça da cidade » ; Gós, IV/63, p. 170).

72 Correia, I, p. 823.

73 Barbosa, I, p. 91. Même remarque de Góis, II/32, p. 108, à propos des rues (« muito bem arruada »). Le mot *praça* est à prendre au sens de « marché », *cf.* Cast., V/82, p. 134 : « o bahazar (que he a praça) » ; *provisão* de 1546, § 9 : « nas praças onde os mouros estão vendendo fruitas e farinhas » ; le P. Berze (1549 ; Wicki, I, p 658) : « basar, scilicet praça ».

74 *Cf. supra*, note 17, § b.

on se demandera jusqu'à quel point méritent confiance ces esquisses schématisées et conventionnelles. Il existait quelques artères de grande circulation. Partant des abords sud du palais une large rue, la « rua direita », pénétrait dans l'agglomération, perpendiculairement à la rue principale, qui était d'orientation est-ouest et qu'elle rejoignait non loin de la grande mosquée [75]. Dans le faubourg sud-ouest, quatre grandes rues aboutissaient à la citerne de Cojeatar [76]. Cependant, Figueroa, bon observateur, dépeint au début du XVIIe siècle les rues d'Ormuz comme si étroites que deux personnes y peuvent tout juste marcher de front [77] ; quant aux maisons, elles n'ont ni basse-cour ni jardin, sauf quelques-unes qui ont un petit patio [78]. Le dédale des venelles ombreuses, d'autant plus fraîches qu'elles sont resserrées, serpente entre des immeubles hauts de deux à quatre étages [79], percés de fenêtres à jalousies [80].

On maçonne, au mortier de gypse [81], un matériau extrait dans la rade même, à quelques pieds sous l'eau, d'où son nom de pierre-poisson » (pers. *sang-māhī*, port. *pedra-peixe*) [82]. La légèreté de cette pierre poreuse, d'origine volcanique, est appréciée dans une région sujette aux secousses sismiques [83], et en particulier pour la construction des cheminées de ventilation [84] (pers. *bādgīr*) dont la silhouette quadrangulaire, surmontant les toits en terrasse, est un des éléments du paysage architectural ormuzi [85]. Certaines sont ouvragées

---

75 Ainsi appelée dans Barros, II/10-5, p. 437 ; doit être la même que Correia, II, p. 432, appelle « a principal rua da mesquita grande » ; Brás, IV/34, p. 339 ; Botelho, *Tombo*, p. 94. *Cf.* aussi Brás, I/35, p. 131 ; Correia, I, p. 834. Les amorces de rues qui figurent sur le plan de Manuel Godinho de Erédia (*supra*, note 58) n'autorisent aucune déduction.

76 Correia, I, p. 857.

77 Figueroa, I, p. 258.

78 Figueroa, I, p. 262.

79 Tenreiro, p. 4, et Figueroa, I, p. 258, disent : deux à trois. Correia, I, p. 816 : trois à quatre. « Almost every house being a little castle » dit en 1622 Edward Monnox, *History at large of the taking of Ormuz castle* (publié par C. R. Boxer, *Commentaries of Ruy Freyre de Andrada*, New York 1930, p. 259), retrouvent la même expression qu'employait Ibn al-Muǧāwir (II, p. 296) pour décrire les immeubles de pierre à sept étages de Qays (*kull dār minhā šabh ḥisn māni'*).

80 Barbosa, I, p. 91 ; Figueroa, I, p. 258.

81 Tenreiro, p. 4 (« cal de gesso ») ; Correia, I, p. 816 (« geso em lugar de cal »). D'après Teixeira, II, 17, la pierre à chaux blanche venait de terre ferme (c'est effectivement le cas dans la construction de la forteresse portugaise ; *cf. mandado* d'Albuquerque du 26.V.1515, *CA*, VI, p. 294), et on utilisait aussi une pierre à chaux rouge qu'on trouvait dans l'île (et qui doit être l'ocre ; l'exportation d'ocre est attestée par les documents anglais des années 1620). Sur la fabrication du pisé (« charú », persan *čārū*) à Ormuz, *cf. Livro das cousas da India*, pp. 130-131 ; Barros, II/2-4, p. 66 ; Teixeira, II, p. 17.

82 Teixeira, I, p. 166-167 (*sangh-may*) ; Linschoten, éd. Kern, I, p. 32 (« sout-steen », « pierre de sel ») ; Rebelo, p. 96 ; Gaspar de S. Bernardino, p. 124 ; Figueroa, I, p. 262 ; Pietro della Valle, éd. Brighton (= Turin), 1843, II, pp. 471-472.

83 Teixeira, II, p. 17.

84 Figueroa, I, p. 262.

85 *Cf.* par exemple le croquis des *Lendas* de Correia ou, plus nettement, celui de Pieter Van den Broecke, cité *supra* note 17.

avec recherche [86]. Les maisons à étages disparaissent au sud de la ville. Là vivent les pauvres gens, sous des huttes de roseau et de feuilles de palmier [87].

Au pied de la chaîne de collines qui ferme la presqu'île, la plage de Kahūrū (« le petit *kahūr* ») [88], sur la côte ouest, n'était pas utilisée pour le débarquement des marchandises. Son éloignement relatif de la ville [89] en faisait un lieu de retraite ou de divertissement, et à l'occasion un point propice aux descentes ennemies [90]. Non loin de la mer étaient les mausolées élevés à ses prédécesseurs par le roi Muḥammad-Šāh Ier [91]. Nicolau de Orta Rebelo parle en 1606 de « nombreuses et belles sépultures construites en pierre et en mortier, en forme de chapelles rondes », parmi lesquelles celle du roi d'Ormuz se distingue par sa beauté [92]. Le mausolée de Quṭbuddīn Tahamtan II [93] et d'autres sépultures monumentales s'élevaient à l'opposé de Kahūrū, sur la côte orientale de l'île, près d'un oratoire dédié au prophète Ḫiḍr [94].

À proximité du cimetière de Kahūrū se déployait un terrain uni, le Lard-i Amīr, où les rois d'Ormuz venaient jouer au mail [95]. La cour y faisait parfois

---

[86] Nīmdihī, sous 790, signale la construction de beaux *bādgīr* à la fin du XIVe siècle.

[87] Correia, I, p. 860 ; Figueroa, I, p. 257, 262.

[88] « Chaurú » (Couto, VI/10-3, p. 416) ; « Karú » (Teixeira, II, pp. 21, 36, etc.) ; « Caura » (doc. de 1622, dans Luciano Cordeiro, *Dois capitães da India*, Lisbonne 1898, p. 40). *Cf.* aussi Figueroa, I, pp. 254, 255.

[89] Nīmdihī, sous 820, place Kahūrū à un demi-*farsaḫ*, soit environ 3 km. Les auteurs portugais ayant résidé à Ormuz donnent des distances un peu plus courtes (l'agglomération s'étant étendue ?) : un tiers de lieue selon Bastião Lopez Lobato, lettre à D. Afonso de Noronha, d'Ormuz, 31.X.1552 (CC. I-89-9) ; deux mille *passos* selon Teixeira, II, p. 21. *Cf.* aussi *infra* note 92.

[90] Les Ottomans de Piri Reis y débarquent en 1552, les Anglo-Persans en 1622.

[91] Ǧa'farī (inédit) ; *Titolo das remdas*, p. 225.

[92] Rebelo, p. 94 ; *cf.* Gaspar de S. Bernardino, p. 129. Figueroa, I, p. 253. Dans le *Persian Gulf Pilot*, éd. 1864, p. 148 en note, la distance entre les tombes et le fort portugais est évaluée à 3/4 de *mile*. Stiffe, *Geogr. Magazine*, 1874, p. 13, parle de « a number of Arab tombs of some pretentions to architecture, some of which have been of two stories » ; il les situe de 1/2 *mile* à 3/4 de *mile* de la ville (mais sur le plan annexé à son article à juste 1/2 *mile*).

[93] Nīmdihī, sous 758, place ce mausolée à coupole (*gunbad*) « près du *maqām* de *ḫsr* (ms. Windsor) / *ḥaḍrat* (ms. Taškent) », à corriger en « Ḫiḍir » (on trouvera cette bonne leçon, « au *maqām* du prophète Ḫiḍir », chez le chroniqueur safavide Ǧaffārī, *Tārīḫ-i Ǧahān-ārā*, Téhéran 1343 s., p. 191). Ce mausolée abritait les dépouilles d'autres membres de la famille royale. Suivant Ǧa'farī (partie inédite), Muḥammad-Šāh Ier y était également inhumé. Le lieu dit aujourd'hui Qaṣr-i Ṣurat (Eqtedâri, pp. 710-711) en représente plus que probablement l'emplacement.

[94] J'identifie au *tepe* de Qaṣr-i Ṣurat « le tertre où il y avait quelques grands édifices et sépultures de maures de qualité » situé à une demi-lieue de la ville (Brás, I/32, p. 117).

L'hospice voisin de l'oratoire de Ḫiḍr-et-Ilyās que visite Ibn Baṭṭūta (II, p. 232 ; à tort : à six milles d'Ormuz) faisait sans doute partie de cet ensemble de constructions. Sur l'état actuel de l'oratoire, *cf.* Eqtodâri, pp. 735-736.

[95] *Cf.* Figueroa, I, p. 253 : « Ardemira, qui veut dire en langue persane champ plat et de bel aspect ». Rebelo, p. 94, étend le nom de « Laxdemir » au cimetière lui-même. Les cartes (dans Luis Silveira, *Ensaio*, cité note 17) écrivent « Lardemira », forme plus fidèle. Le mot *lard*, « terrain

des séjours prolongés. Il arrivait que le roi Quṭbuddīn Tahamtan III y passe l'été [96]. Après le séisme de février 1483, Salġur-Šāh Ier et sa suite y campèrent quarante jours [97]. Ceux des habitants d'Ormuz qui ne se réfugiaient pas, lors des grandes chaleurs estivales, dans les palmeraies de la terre ferme de Perse, venaient s'y installer. À Kahūrū comme un peu partout entre la ville et les collines, les pauvres échafaudaient leurs cabanes de branchages [98].

Dans les basses régions de l'Iran méridional, aux pluies rarissimes et violentes, les dômes de maçonnerie pointus qui recouvrent les citernes creusées dans le sol, cernent les abords des habitats. Ainsi en était-il à Djaroun : les réservoirs, où était recueillie l'eau de ruissellement des pluies hivernales, se trouvaient dans le faubourg et dans la plaine qui s'étend jusqu'aux collines [99].

On trouvait aussi, entre la ville et les collines, divers édifices [100], et des mosquées ; dans la plus grande, dite Ǧalālābād (*Gilalabata*), les musulmans « faisaient chaque année de grandes superstitions, se tailladant tous avec des couteaux (*navalhas*) pour l'amour de Mahomet » [101]. Ce qui porte à considérer que les chiites, qui, jusqu'au XVIe siècle, formaient à Ormuz une minorité, tenaient leurs rassemblements cultuels hors de la ville. Les lieux de culte des minorités indiennes étaient aussi, très vraisemblablement, dans la zone marginale à l'agglomération. En 1606, Gaspar de S. Bernardino rencontre aux environs du cimetière de Lardi Amīr un « brahmane » qui fait œuvre pie en nourrissant les chiens errants [102]. À une demi-lieue d'Ormuz, au milieu du XVIe siècle, une petite communauté de « yogis » vivait dans des grottes » [103],

---

plat », est d'un emploi peu fréquent (*cf.* les noms de lieu relevés par M. Eilers dans *Archiv Orientální*, XXII (1954), p. 301, 366 ; attesté en lārī, *cf.* A. Eqtedâri, *Farhang-i lāristānī*, Téhéran 1334 s., p. 178), et plus rare encore, au sens de *maydān*, « place », dans la toponymie urbaine. Les dictionnaires persans l'enregistrent en relation avec Ormuz (Lard-i Amīr) et avec Chiraz (Lard-i Qāḍi). « Un Lard-i Qān », « Place du Poids », à Yazd, *cf.* Ǧa'farī, *Tārīḫ-i Yazd*, I. Afchâr éd., Téhéran 1338/1960, p. 44. Un Lard-i Aḥmadiān à Lâr, *cf.* Ǧalaluddīn Munaǧǧim Yazdī, ms. Brit. Mus. Or. 6263, f. 100*a*. À Khûr, *cf.* Eilers, *l.c.*, p. 302.

[96] Nīmdihī, 820 (ms. Windsor : « K.hūrd »).

[97] *Kanz*, f. 175*b* (le ms. écrit et vocalise « Kuhūrd »).

[98] Figueroa, I, pp. 252, 253.

[99] Albuquerque à Almeida, DE 1/1, p. 143 ; Teixeira, II, pp.16-17. La citerne de Cojeatar, à un « tir de *berço* » du côté de la plage (Correia, I, p. 860), mesurait 80 *côvados* (Brás, I/47, p. 174). Suivant Whitelock, p. 171, les citernes d'Ormuz étaient rectangulaires et non circulaires.

[100] Les auteurs du début du XVIIe siècle (Teixeira, II, p. 40 ; Figueroa, I, p. 252) placent à plus d'une mille au sud « de la ville les ruines d'une résidence où jadis auraient été gardés les membres de la famille royale que les souverains régnants faisaient aveugler. *Cf.* aussi (?) Barros, II/2-5, p. 70.

[101] Le P. Berze, d'Ormuz, 24 novembre 1550 (Wicki, II, p. 88 ; Rego, IV, p. 533). Schurhammer, *Zeitgenössische Quellen*, n° 4538, a reconnu là les cérémonies chiites de Muḥarram.

[102] Gaspar de S. Bernardino, p. 129 ; Rebelo, p. 94.

[103] Sur leur habitat troglodyte, *cf.* Wicki, I, p. 676, 684 ; II, p. 81 ; III, p. 102. Le P. Berze transforma en collège des Jésuites le monastère qu'avait édifié leur supérieur « sur un mont près de la ville « (Wicki, II, pp. 81-82) et qui était à une demi-lieue d'Ormuz selon le P. Aleixo Dias,

sous l'autorité d'un supérieur qui, devenu chrétien sous le nom de Paulo de Santa Fé, écrira à Ignace de Loyola qu'il avait été « prêtre du peuple gentil » et desservant d'une « pagode » [104]. Le *Titolo das remdas* de 1541 cite trois ermites qui touchaient une petite rente du roi d'Ormuz ; l'un d'eux était établi à une demi-lieue de la ville [105]. Un ermite résidait à l'oratoire, auquel les musulmans avaient grande dévotion, qui était érigé au sommet de la chaîne de collines en arrière d'Ormuz [106]. Lors de l'attaque d'Albuquerque, en 1507, on voit des « marchands honorables et bedonnants » gravir les pentes pour y chercher refuge [107].

Hormis quelques retraits fréquentés par les anachorètes, le seul endroit de l'île qui fût habité en dehors de la plaine d'Ormuz était le lieu dit « Torumbaque » [108], à une lieue au sud-est, tout près de la mer [109]. De ses hauteurs, les vigies guettaient les navires arrivant de l'Inde [110]. Le pavillon des rois, qui allaient parfois à « Torumbaque » en partie de chasse [111], des arbustes et un bouquet de palmiers [112], une carrière qui fournit à Albuquerque les pierres de soubassement du fort portugais [113], les vertus purgatives de la source, y suscitaient la présence de quelques habitants, d'estivants et de curistes [114]. L'ancien jardin royal verdoie aujourd'hui encore au milieu des

---

d'Ormuz, 24.IX.1553, (Wicki, III, p. 23) ; estimation équivalente chez le P. Gonçalo Rodrigues, qui écrivait d'Ormuz, fin août 1552, aux Jésuites de Coïmbre que le collège du P. Berze « est éloigné de la ville comme le monastère de Celas l'est de Coïmbre » (Wicki, II, p. 333) ; le P. António de Heredia, d'Ormuz, 20.X.1554, dit : à moins d'une lieue (Wicki, III, p. 102).

104 De Coïmbre, 13.II.1553 (Wicki, II, p. 622). Le P. Berze et les autres missionnaires le qualifient de *jogue*, « yogi » (Wicki, I, pp. 629, 684 ; II, p. 254).

105 *Titolo das remdas*, p. 229. Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 233, avait visité un reclus qui vivait dans une grotte « à l'extrémité de l'île ».

106 *Titolo das remdas*, p. 229. Le P. Berze transforma cet ermitage en chapelle sous le vocable de Nossa Senhora da Penha (ses lettres du 24.XI.1550, et à Ignace de Loyola du 16.XII.1551, dans Wicki, II, pp. 87-88 et 255). Le lieu est actuellement appelé Qaṣr-i Bībī Gul (Eqtedâri, pp. 709-710).

107 Cast., II/61, p. 345.

108 Le nom (aussi « Torunpaque », « Turumbaque », etc.) n'est pas clair. Schwarz, *Hurmuz*, p. 536, note 1, propose de lire *turunğ-bāġ*, « jardin des citronniers » ; on a proposé aussi *Tūrān-bāġ*, « jardin de Tūrān(-Šāh) ». J'ai entendu surplace en 1953 Tolombak, « la petite pompe ». Stack, *Six months in Persia*, Londres 1882, I, p. 19, donne une forme erronée « Tamberlake ».

109 La localisation de Barros, II/2-5, p. 71, est très exacte ; de même celle de Castanheda, II/69, p. 370. Localisation fautive sur le croquis de Eqtedâri, p. 684.

110 *Titolo das remdas*, p. 224. Brás, I/37, p. 138, affirme que, du port de « Turumbaque », on peut voir le cap Masandam (il est visible des sommets de l'île, Whitelock, p. 171).

111 Barros, II/10-7, p. 455.

112 Figueroa, I, p. 254.

113 Barros, II/2-4, p. 66.

114 Brás, I/47, p. 174 ; Figueroa, I, p. 254. J. de Morgan, II, p. 288, signale des ruines. Lorimer, II, p. 747, fait état de « ruins of what appears to have been a small town », ce qui paraît tout à fait injustifié par la documentation textuelle.

rochers, arrosé par ces mêmes puits qu'Albuquerque, en 1507, avait tenté de combler.

Îles et enclaves du Golfe Persique

En étendant son empire maritime, Ormuz avait fait passer sous son autorité toutes les îles du Golfe Persique. La plupart d'entre elles, Tunb, Farūr, Handarābī, Lār, Šatvār, ne portaient qu'une population infime [115]. Plus importantes, outre la grande île toute proche de Qishm, étaient Qays, Khârg et surtout Bahreyn.

Supplantée par Djaroun dans le premier tiers du XIVe siècle, après avoir dominé le Golfe pendant deux cents ans, Qays se distinguait des autres îles, au témoignage d'Ibn Māğid, par le nombre d'habitants, l'existence d'embarcations (*ḫašab*) et de terres cultivées ; la ville ancienne n'était plus que ruines, mais les pêcheries de perles, davantage encore que les petites ressources locales, maintenaient à Qays une certaine activité [116].

---

[115] Ibn Māğid, 138*a*-138*b*, auquel j'emprunte la vocalisation des quatre derniers noms, dit que ces quatre îles étaient habitées. De même, un siècle plus tard, Teixeira, II, pp. 66-67, écrit que « Phelur », « Andrevy », où les oiseaux étaient très nombreux, et l'île de Lâr sont peu peuplées à cause des pilleries des Nautaques et des Arabes de Naḫīlū. Les conditions géographiques rendent évident que seules Handarābī et Lār (l'actuelle Šayḫ Šu'ayb) pouvaient nourrir davantage qu'une poignée d'habitants. Ibn Māğid ne dit pas que les îles appartenaient à Ormuz, mais on en retrouve la liste chez Duarte Barbosa, I, p. 81 en note, dans sa nomenclature des possessions d'Ormuz, sous les formes Fomon (Tunb), Firol (Furūr), Laracoar (Lār + Šatvār), Andra et Bascarde ; je présume que ce dernier nom recèle la dernière syllabe de *Andarābī, suivie d'une déformation du nom de Qays. Le roi Šālgur-Šāh II cite parmi les possessions d'Ormuz Lārandāvī (*sic*) et Qays (à D. João III, TdT Cartas Orientais, nº 2). Description de Farūr et de Tumb dans H. Heberlein, *Einsame Inseln*, Zurich 1956.

[116] Ibn Māğid, f. 138*b*. Je pense qu'il faut traduire ici *ḫašab* par « grosse barque », acception bien attestée (*cf.* Serjeant, p. 135), y compris chez Ibn Māğid (f. 22*b*, 81*b* ; Tibbetts rend par «small boat », p. 110, « small sailing ship », p. 251 ; aussi dans les textes édités par T. A. Šumovskij, *Tri neizvestnye lotsii Axmeda ibn Mādžida*, Moscou-Leningrad 1957, p. 155, qui rend le mot par « barque pontée », *palubnoe sudno*). Motivée, sans doute, par le fait que les grosses embarcations étaient rares dans le Golfe Persique (*cf. infra*, pp. 343-344), l'indication d'Ibn Māğid paraît appuyée par l'activité perlière de Qays, et aussi par les petits transports de blé à partir de Qays dont on trouve un peu plus tard mention (*infra*, p. 354).

On pourrait songer aussi au sens habituel de *ḫašab*, « bois ». Des témoignages divers concordent sur l'aspect verdoyant de Qays, du moins quand la conjoncture est favorable à la stabilité de la population. Au XIIIe siècle, elle a palmeraies et champ cultivés (Ibn al-Muǧāwir, II, p. 295). Le 3 mai 1580, Gasparo Balbi, venant de Basra, a noté dans son journal (p. 116) : « ci trovammo vicino allà terra ferma, sopra un luogo, il quale si chiama Quais, ch'è à piedi di una montagna luogo tutto verde e bello, e é il primo che habbiamo trovato con alberi e herbe in quei paesi della costa di Persia. (On se demandera, — ce que n'a pas fait le dernier éditeur de Balbi, O. Pinto — si le voyageur, suivant la côte de près, n'a pas pris pour Qays une oasis littorale (Čārak ?) ; la veille il est passé entre Andarābī et la terre ferme, et le lendemain il laissera Farūr

Tout au fond du Golfe, Khârg était beaucoup plus fréquentée. Il y avait des aiguades, et elle produisait en abondance des oignons excellents [117]. Un mausolée alide, entretenu par les aumônes des marchands, attirait les pèlerins [118]. Ses pilotes guidaient les bateaux au long cours dans les passes du Chatt el-Arab ; la plupart des hommes de Khârg vivaient de ce métier [119].

Uwāl, la plus grande des îles de l'archipel de Bahreyn, comptait de nombreux villages. L'abondance des eaux vives, bien que salines, y favorisait la croissance de palmeraies qui produisaient diverses sortes de dattes ; de plantations de grenadiers, de pêchers, de citronniers, de figuiers ; de cultures potagères [120]. Bahreyn élevait des chevaux, des chameaux, des vaches, du petit bétail [121], produisait du blé, du millet, de l'orge [122].

La ville de Bahreyn, de peuplement arabe, avait l'aspect coutumier des agglomérations urbaines de la région arabique : hautes maisons de pierre avec

---

à tribord). Teixeira, II, p. 12, dit Qays « fresca de aguas et arboles ». En 1645, Roobacker est frappé par le nombre des dattiers. *Cf.* Hotz, « Cornelis Cornelisz Roobacker's scheeps-journaal Gomron-Basra (1645) ; de erste reis der Nederlanders door de Perzische Golf » dans *Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrigskundig Genootschap*, 2e série, XXIV (1907), à la p. 358. Selon un rapport. anglais de 1820, Qays offre de bons mouillages, de bonne eau et du ravitaillement en abondance (*cf.* J. B. Kelly, *Britain and the Persian Gulf, 1795-1880*, Oxford 1968, p. 169).

Les lapidaires persans des XIIIe-XVe siècles mentionnent, parmi d'autres, les pêcheries de perles de Qays.

Dans son commentaire à Barbosa, I, p. 79, note 1, Longworth-Dames avance sans raison que Qays n'était par sujette des rois d'Ormuz.

117 Teixeira, II, p. 70 ; Ange de S. Joseph, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam 1684, pp. 161 et 185.

118 Sur le tombeau du pseudo-Alide Muḥammad, *cf.* Yāqūt, II, p. 387 ; Fasā'ī, *Fārsnāma-yi Nāṣirī*, I, p. 340, II, p. 315 ; Stiffe, « Persian Gulf notes. Kharag Island », dans le *Geographical Journal*, XII/2 (août 1898), pp. 178-182. En 1534, « la mosquée que les maures avaient pour chose sainte et où ils venaient de nombreuses régions » fut endommagée par les Portugais (Cast., VIII/76, p. 328). Le P. Manuel Godinho (1663), parle de « somptueux tombeaux des principaux capitaines de Mahomet » (éd. 1944, p. 105), mais il n'était pas descendu à terre. Des portes en marqueterie indienne furent offertes au mausolée en 1089/1678 par Sayyid Nizâmuddin Aḥmad Ğahānšāhī (Mufīd Mustawfī , dans *Farhang-e Irān Zamin*, VI/2-3, p. 172). Sur Khârg, *cf.* aussi R. Ghirshman, *Ile de Kharg*, Tehéran 1960 (fig. 16), et Ğalā Āl-i Aḥmad,*Ğazīra-yi Ḫārg*, Tehéran 1339 s.

119 Tenreiro, p. 109, et plus en détail, *Viagem por terra*, Perry Vidal éd., pp. 119-120, éd. L. Ribeiro, pp. 117-118 ; Barros, IV/3-13, p. 163 ; Teixeira, II, p. 71. En 1843, le bâtiment de Fontanier, *Voyage dans l'Inde et dans le Golfe Persique*, I, p. 167, utilise les pilotes de Khârg. *Persian Gulf Pilot*, éd. 1864, p. 217 ; Lorimer, II, p. 1020, etc. Duarte Barbosa insère « Corgam » sans autre détail dans la liste des possessions d'Ormuz.

120 Données presque similaires d'Ibn Māğid, 69*b*-70*a*, et Barros, III/6-4, p. 317. Le nombre des villages indiqué par Ibn Māğid : 360, est sans valeur arithmétique ; Barros dit seulement qu'il y en a plus de 300.

121 Ibn Māğid, f. 69*b* ; Brás, I/24, p. 83.

122 Brás, *l.c.*. L'information de Brás ne s'applique pas à Bahreyn exclusivement, mais à l'ensemble de la seigneurie des Banū Ğabr (*infra*, pp. 326-328). Suivant Teixeira, II, p. 27, Bahreyn produit peu de blé et un peu d'orge (« trigo pouco, cevada alguna »).

cheminées d'aération, toits en terrasse et fenêtres grillagées [123]. Un palais royal, grand et somptueux, rappelait celui d'Ormuz [124]. Les textes portugais ne donnent pas de détails précis sur la topographie de la cité et de ses alentours [125].

Basse et humide; l'île avait un climat malsain, particulièrement, selon le dire de Barros, de la fin de septembre à février. Les gens de qualité allaient, durant cette période de l'année, résider à Qaṭīf et dans les oasis de la côte d'al-Ḥasā [126].

Qaṭīf et son district, à dix lieues à l'ouest sur le continent arabe [127], jouaient dans une certaine mesure, à l'égard de Bahreyn, le rôle du Muġistān vis-à-vis de Djaroun. Débouché du Nadjd sur la mer, tête de pont d'une route transarabique entre les pays du Golfe et le Hedjaz, Qaṭīf, où existaient une fabrique de cotonnades et une teinturerie [128], était objet de dispute entre les rois d'Ormuz et les cheykhs de la grande oasis d'al-Ḥasā située à deux jours de marche dans l'intérieur [129]. Bahreyn, siège d'une forte colonie de marchands [130] et centre des transactions commerciales, glissait aisément, à la suite de Qaṭīf, sous l'étreinte des Bédouins.

L'importance économique de la région justifiait les efforts des rois d'Ormuz pour faire admettre dans cette possession lointaine une souveraineté perpétuellement contestée. Bahreyn exportait ses produits et ceux d'al-Ḥasā, dattes en grande quantité [131], chevaux destinés à l'Inde [132], et les perles des bancs de pêche les plus réputés du Golfe [133], dont chaque automne, la récolte partait pour Djaroun [134].

---

[123] Cast., V/59, p. 94 ; Barros, III/6-4, p. 317.

[124] Cast., V/60, p. 97 ; Barros, III/6-5, p. 320.

[125] Il est impossible d'identifier la mosquées où l'émir Muqrin des Banū Ǧabr se réfugie pour mourir à telle des mosquées de Bahreyn, dont l'existence à cette époque nous est connue.

[126] Barros, III/6-4, p. 317. On peut suspecter Barros d'erreur, car l'hiver (d'octobre à mars) est de nos jours la saison tenue pour la meilleure, bien que sujette au souffle humide du *šamāl*. Le P. Fróis réduit à deux mois la période malsaine (de Goa, 1.XII.1560 : Wicki, IV, p. 739 ; Rego, VIII, p. 156).

[127] Cast., V/59, p. 93. Description dans Lorimer, II, pp. 1535-1546,1871-1872.

[128] On se fera une bonne idée de la fonction économique de Qaṭif grâce au règlement fiscal ottoman de 1551 publié par R. Mantran, *Règlements*, texte pp. 249-252, traduction pp. 274-277. Malgré une certaine production agricole, Qaṭif restait tributaire des importations de grain.

[129] Cast., V/59, p. 93

[130] Ibn Māǧid, f. 69*b* ; Barbosa, I, p. 81.

[131] Barros, III/6-4, p. 317 ; Teixeira, II, p. 27.

[132] Barbosa, I, pp. 93-94.

[133] Ibn Māǧid, f. 69*b* ; Barbosa, I, p. 81. Selon Ibn Māǧid, f. 66*a*, 69*b*, près de mille bateaux (*marākib*) fréquentaient les bancs d'huîtres perlières. Les textes portugais donnent des chiffres moins élevés. À la fin du XVIe siècle, les bancs de pêche les plus fréquentés étaient ceux de la péninsule de Qatar, sur lesquels se concentraient en juillet et août deux cents *terradas* (Teixeira, II, p. 28) ; les perles *qaṭarī* étaient renommées dès le haut Moyen Âge, *cf.* Ibn Rusta, éd. BGA, p. 88, tr. Wiet, p. 96. Bonne description de la pêche, bien souvent décrite depuis, chez Girolamo da Santo Stefano, p. 46.

[134] Corsali, f. 207*a* ; Francisco de Andrade, *Chronica do muyto alto e poderoso Rey D. Manuel*, éd. Coïmbre 1796, II, p. 346. Couto, IV/6-3, p. 19, en évalue la recette à 40 000 *pardaus*.

La rive arabe du Golfe, entre Bahreyn et l'Oman, était vide d'établissements ormuzis. Sur la rive iranienne, mis à part les districts de l'ancienne principauté continentale d'Ormuz, le royaume ne contrôlait que quelques enclaves, depuis Gwādar, aux confins du Sind [135], jusqu'à Šilāw, sur la côte du Fârs [136]. De rares points d'eau, au débouché des passes qui franchissaient la chaîne littorale, permettaient à de petites communautés de vivre chichement d'un peu d'agriculture et d'élevage, le long de cette côte âpre et stérile, de surcroît peu poissonneuse [137]. Elles vendaient à l'occasion aux bateaux en escale lait, beurre et fromage [138]. La contrebande et, sitôt que l'autorité d'Ormuz faiblissait, la piraterie y faisaient leur nid.

Les petits havres qui desservaient le Šibkūh, dont Ibn Māǧid a consigné les noms [139], n'étaient pas, dans la première moitié du XVIe siècle, assez importants pour que João de Barros les cite dans sa description du Golfe Persique : « S'étend le long (de la côte) l'île de Queixome (Qishm), qui a de longueur vingt lieues, dans laquelle il y a quelques localités (*lugares*) peu notables, car elle est très malsaine. De la fin de cette île jusqu'au cap appelé Nabão (Nāband), qui sera une distance de trente-six lieues, laquelle côte de terre ferme les naturels appellent Dolestão, se trouvent ces îles appelées Pilote (Farūr), Caix (Qays), qui fut jadis chef du royaume (...), et plus avant est Lara (Lār/Šayḫ Šu'ayb). De ce cap Nabão jusqu'à la ville (*vila*) de Reixete (Rayšahr), où se jette le fleuve Rodom (Rūdān), la terre se fait courbe à la manière d'une baie, distance qui sera de quarante lieues, sur laquelle sont ces villes (*vilas*) : Bedicane (Bidḫūn), Chilau (Šilāw) et le cap de Verdeitão (Bardistān) » [140]. La liste beaucoup plus touffue de possessions ormuzies qui figure dans le *Livro* de Duarte Barbosa, et qui suggère une occupation continue de la rive persane du Golfe, est avant tout une énumération géographique, d'ailleurs très désordonnée, — Barbosa mêle sites du littoral omani et sites du littoral iranien [141]. Elle ne correspond pas, du moins à sa date, à une véritable sujétion.

---

135 Nīmdihī, 758 : « la limite (du royaume) est Gwādar, qui est au nombre des dépendances et des ports du Kīč-ō-Makrān ». Brás, IV/43, p. 372 : les rois d'Ormuz dominent la côte au-delà de Ǧāšk « até Goader huma cidade grande, que he na terra dos Nautaques ».

136 *Cf.* J. Aubin, « La survie de Shilāu et la route du Khunj-ō-Fāl », dans *Iran, Journal of the British Institute of Persian Studies*, VII, 1969, pp. 21-37.

137 Teixeira, I, p. 135.

138 Teixeira, II, p. 68.

139 Ibn Māǧid, f. 138*b*.

140 Barros, III/4-6, p. 316.

141 Barbosa, I, pp. 76-77 (son « Devyxa » doit être Diu, au Kathiawar). Il n'y a rien à tirer non plus de la liste de noms de ports du Golfe Persique transmis par Gaspar da Índia en 1501, dans la lettre attribuée généralement à Americ Vespuce, publiée pour la première fois par Baldelli Boni, rééditée par Varnhagem et par Vignaud, traduite en anglais dans Greenlee, p. 157.

La domination continue de la terre ferme commençait seulement à la hauteur de l'île de Qishm, dont la protection était pour Ormuz d'une nécessité vitale[142]. Des noms multiples sous lesquels elle a été connue dans l'histoire, l'île a porté en diverses époques du Moyen Âge celui de son agglomération principale[143]. Qishm, à sa pointe orientale, n'était plus au XVIe siècle qu'une petite localité (*lugarete*)[144], avec un palais royal assez vétuste[145] qui, tout comme celui de Djaroun, tenait lieu de forteresse[146]. Lāft, au Xe siècle ville florissante[147], restait la deuxième agglomération. Le bourg de Bruḫt, au milieu des terres[148], s'était élevé au premier rang, d'où le nom, parfois employé d'« île de Qishm et de Bruḫt[149], ou simplement d'« île de Bruḫt »[150]. Bruḫt avait un palais royal[151]. L'activité de l'île de Qishm était surtout agricole ; « halle au blé et principal magasin des vivres d'Ormuz »[152], elle ravitaillait la capitale[153].

---

142 De là, dès le XVe s., les tentatives des princes de Lâr pour prendre pied à Qishm. Au XVIIe s., l'occupation de Qishm par les troupes safavides sera le prélude à la chute d'Ormuz.

143 *Cf.* Schwarz, *Iran*, pp. 83-84 ; Le Strange, *The lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge 1905, p. 261.

144 Les *Comentários* (I/51, p. 187) disent Qishm « hum lugar grande ». Le *Titolo das remdas*, qui le qualifie de « lugarete », et le *Remdimento de Oromuz* le mettent au dernier rang :

Revenu en *hazār* de	*Titolo das remdas*		*Remdimento de Oromuz*	
Bruḫt	Broct	1 000	Broquete	600
Lāft	Laft	610	Llafete	400
Ḫarbiz (?)	Carbes	200	Garpez	130
Qishm	Qneixome	130	Queixa	130

Ḫarbiz, non attesté dans FG, est mentionné par Sadīdussalṭana, p. 128 ; Brás, I/49, p. 182 : Arbez ; Teixeira, II, p. 65 : Karuèz, [Góis, II/3, p. 122] ; *cf.* Balbi « Cerbil » (p. 117) ?

Carte de l'agglomération de Qishm et de ses alentours dans J. de Morgan, II, p. 292.

145 Brás, I/37, p. 137.

146 Cast., II/72, p. 378.

147 *Ḥudūd al-'ālam*, trad. Minorsky, Londres 1937, pp. 57-58.

148 Le site de Bruḫt, au centre de l'île (Ibn Māǧid, 70a), à quatre lieues de Qishm (Nīmdihī, 839), est à chercher à l'emplacement de l'actuel village de Gūša (FG, VIII, p. 368), où existe une mosquée dite « de Burḫ » (Sadīdussalṭana, pp. 676-679 ; Eqtedâri, pp. 794-801, avec localisation fautive sur sa carte, p. 748). Le nom de Bruḫt est attesté dès le Xe siècle (nom d'origine d'un capitaine de navire zoroastrien de Sirāf ; *cf. Livre des Merveilles de l'Inde*, tr. Sauvaget, dans *Mémorial Jean Sauvaget*, I, pp. 201, 207, 216, lu « al-Barkhati » pour « al-Brukhti »).

149 Nīmdihī, 820 (*Qišm va Bruḫt*) ; Samarqandī, p. 696 (*ǧazīra-yi Kišm va Bruḫt*) ; Ǧa'farī (*Qišm va *Bruḫt*) ; Ibn Māǧid, 70*a* (*ǧazīra Burḫut* (sic) *wa'l-*Qim* ; Tibtetts traduit à tort, p. 222, « Burkhut or al-Qism »).

150 Teixeira, II, p. 9 : l'île de Broct que les Portugais appellent Queixome (avec la coutumière altération des noms indigènes par attraction d'un mot portugais familier, en l'espèce *queixume*, « plainte »). Balbi, p. 118 (île de « Boreche », « Boroche »).

151 Nīmdihī, 839. Sur le jardin royal, *Titolo das remdas*, p. 224.

152 Figueroa, II, p. 143.

153 *Cf. infra*, pp. 352-353. Description de Qishm, Lorimer, pp. 1548-1558.

Le canton de Laštān, qui donnait son nom à toute la côte jusqu'au cap de Nāband [154], couvrait la grande île par l'ouest. Le port de Laštān est à identifier à une de ces grèves qui s'échelonnent entre Šanās [155] et Kung [156], deux petits ports ormuzis, dont le second devint au XVIIe siècle, après la ruine d'Ormuz, un comptoir portugais actif, à son tour supplanté, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, par un nouveau site, légèrement plus à l'ouest, Lingeh. Juché sur une colline escarpée, à quelques kilomètres au nord-ouest de Kung, le château de Laštān, de fondation très ancienne, surveillait la plaine littorale [157] et protégeait Qishm contre la poussée des seigneurs du Lâristan.

Vers l'est, le canton de Laštān jouxtait (ou englobait administrativement) le canton de Dižgān [158], qui confinait avec les terres de Kahūristān/Kaūristān.

---

[154] Barros, cité *supra* note 140. Couto, V/10-1, reprend le dire de Barros en situant l'île de Qays « naquella parte que os naturaes chamam Dolestão ». Le P. Manuel Godinho, *Relação do novo caminho que fez por terra e mar vindo da India para Portugal no anno de 1663*, éd. 1944, p. 105, mentionne encore « la côte Dolestão », mais on doutera qu'il ait personnellement entendu le nom ; comme ailleurs dans son récit, il démarque plutôt là João de Barros.

[155] Barbosa, I, p. 78, note 1 (si on admet qu'il ne s'agit pas du Šanās de la côte omanie). Ibn Māǧid, 138*b*, place Laštān entre Šanāṣ (*sic*) et *Bāsaydūh (= Basidu, à l'extrémité occidentale de l'île de Qishm). Sur Šanās, *cf. Persian Gulf Pilot*, éd. 1864, pp. 173-174 ; Lorimer, II, p. 1096 ; FG, VII, p. 33 ; etc.

[156] Barbosa, I, p. 78, note 1 : « Quongo ». Sir Aurel Stein, *Archaeological Reconnaissances in Northwestern India and Southeastern Iran*, Londres 1937, p. 194, indique tout près de Kung une étendue couverte de débris de céramique qui peut être le site du port de Laštān.

[157] Gemelli Careri, *Voyage du tour du monde*, tr. franç. Paris 1719, II, pp. 302-303 (« Calaleston,). Sir Aurel Stein, *o.c.*, pp. 195-197, figs. 63-65 ; Constable et Stiffe avaient signalé les ruines de « Kaleh Leshtan » dans le *Persian Gulf Pilot* de 1864, pp. 172-173. Dans son article « Former trading centers of the Persian Gulf, V, Kung, du *Geographical Journal*, XIII/3 (mars 1899), p. 295, Stiffe n'y ajoute rien de plus.

Ibn Māǧid, 65*b*, 138*b*, vocalise Laštān (65*b* Walastāu, 70*b* Lašātān, par erreur du copiste ; ces variantes embrouillent M. Tibbetts, pp. 447-448). Les textes européens ont « Laštān (*Titolo das remdas*, p. 231 ; Teixeira, Herbert, etc.), *Loštān (atlas de Fernão Vaz Dourado de 1568, *PMC* III, n° 256 ; *APO*, III, p. 506 ; Linschoten, carte I, 30), *Leštān (Barbosa, I, p. 78, note 1 : Leytum ; atlas de Diogo Ribeiro, *PMC*, I, n° 38 ; Barros ; Gemelli Careri).

Le nom appartient peut-être à la classe nombreuse des toponymes du Fârs formés sur un nom de végétal (*cf.* Muġistān, Kaūriatān). *Lašt* désigne à Ǧīruft une variété de datte (Dehxodâ, *Luġat-nāma*, s.v.) et en lārī une variété de palmier (Eqtedâri, *Farhang-i lāristānī*, p. 188. Kaempfer ne cite pas le nom lārī du palmier, mais signale, p. 705, qu'une variété de datte s'appelle *lašt ō rašt.* On peut d'autre part songer à un sens « lieu où stagnent les eaux », attesté sur le littoral caspien (*cf.* le canton de Lašt-i Našā ; le village Laštū, FG, III, p. 270, etc.). L'existence de la dépression saline du Mehrâkân appuierait cette interprétation. Il y a, non loin de Laštān, un Laštaqān (FG, VIII, p. 374) et un Leštānī (FG, VII, p. 211).

Tomaschek [cité *infra* note 184], p. 46, identifie le qal'a Listan (*sic*) au site fortifié de Dīkdān mentionné par les géographes arabes.

[158] Bastião Lopez Lobato, dans *Livro das cousas da India*, p. 119 (Duxguum). Teixeira écrit que « Lastam » produit de l'assa-fœtida (I, p. 378), qu'on récoltait très exactement à « Duzgun »,

Les « territoires extérieurs »

Kaūristān (« le lieu planté de *kahūr* »)[159] était, depuis le XIIIe siècle au moins, l'ultime étape en territoire ormuzi sur le chemin de Lâr[160], à trois jours de marche des ports[161]. António Tenreiro y voit en 1523 « quelques palmiers et puits d'eau douce et, auprès, une grande bâtisse (*casa*) construite en terre, avec des voûtes et quatre portails, et près d'elle une grande citerne »[162]. Les voyageurs européens qui y défileront durant l'époque safavide confirment que, sauf en certaines circonstances, la population permanente ne comprenait que quelques individus, et que Kaūristān n'existait que par son caravansérail.

Sur la route de Sīrǧān, plus au nord-est, la dernière place ormuzie était la palmeraie de Tizirg/Tizirǧ, située au sud de Fāriġān[163], soit à environ 70 km

« village voisin de Laštān entre le Komron (Gombron) et Lara (Lâr) » (I, pp. 92-93). C'est le Dizgūn de Fasā'ī, *Fārs-nāma-yi Nāṣirī*, II, p 289, et index p. 14, le Dežgān du FG, VII, p. 100, sur le Mehrân-rûd. « Duzgun » produisait aussi, en 1596, de l'eau de roses de qualité inférieure, Teixeira, I, p. 119. En 1627, Thomas Herbert, *Travels in Persia*, W. Foster éd., Londres 1928, p. 53, connaît « Duzgun » et « Laztan-de » comme lieux de production de l'assa-fœtida, mais les place beaucoup trop près de Lâr. J. Fryer, *A new account of East India*, éd. 1698, p. 239 (« Descoon ») et Kaempfer, pp. 540, 686, mentionnent encore l'assa-fœtida de Duzgūn, mais sans citer le nom de Laštān.

159 On écrit généralement « kahur » pour noter le hiatus (*cf. supra* notes 96, 97), mais il n'y a pas d'aspiration (*cf.* note 88). Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 239, vocalise correctement « Kaūristān » (on se demande pourquoi Schwarz, *Iran*, p. 133, a voulu identifier le Kaūristān d'Ibn Baṭṭūṭa à Sarvistān, localisé au sud-est de Chiraz). L'explication du mot proposée par Minorsky, *Ḥudūd al-'ālam*, Londres 1937, p. 255 (« barren hills ») et 379, n'est pas acceptable pour notre Kaūristān. L'étymologie exacte a été fournie par Houtum-Schindler à Hotz, *Journaal der reis van Joan Cunaeus*, Amsterdam 1908, p. 435. Chardin, éd. Amsterdam 1735, II, p. 220, donne le sens « amas d'arbres épineux » ; Fryer, *A new account of East-India and Persia*, éd. 1698, p. 235, dit l'endroit « named from a tree growing here ».

160 Vaṣṣāf, éd. Bombay, p. 423. Combats entre les Ormuzīs et les Lārīs à Kaūristān, « qui est la frontière (*sarḥadd*) » au XIVe s., *cf.* Ġa'farī, partie inédite, et Nīmdihī, 790.

161 Tenreiro, p. 8. C'est en ce sens qu'Albuquerque écrit que Lâr est à trois journées de marche d'Ormuz (*CA*, I, p. 374 ; ce passage a été démarqué par Brás, IV/41, p. 366, qui transforme les *jornadas* en *léguas*) : donnée qui s'applique non à la ville de Lâr mais au territoire qui en dépend, le Lâr. Bastião Lopez Lobato, dans le *Livro das cousas da India*, p. 118, estime la distance entre Ormuz et Lâr à 70 lieues.

162 Tenreiro, p. 8. *Cf. Titolo das remdas*, p. 219 (Gurostom).

163 Fréquent en Iran méridional, le toponyme Tizirg/Tizirǧ, généralement mal diacrité ou altéré dans les manuscrits, a été plus d'une fois mal restitué par les éditeurs de textes. Pour nous en tenir à l'époque qui nous concerne ici, le mot a été par hasard bien lu, mais transcrit « Tafrage », par Fr. João de Sousa, *Documentos arabicos... da Torre de Tombo*, Lisbonne 1790, nº xi, p. 50. L'Atlas de Mercator écrit « Tesirch » ; Anania, *L'Universale fabrica del mondo overo Cosmografia* (Venise 1576, p. 198 ; éd. 1582, p. 230) a la forme « Tesirco », que lui emprunte Davity, *Description générale de l'Asie*, éd. Rocoles, Paris 1660, p. 549. (Bien qu'Anania ait eu aussi des informateurs

de la mer : un château-fort et un village de cinquante feux[164]. On est donc loin des chiffres indiqués par Samarqandī au XVe siècle, qui prête au royaume d'Ormuz une profondeur de trente *farsaḫ*, soit 180 km, et par Pedro Teixeira qui, au début du XVIIe siècle, avance le chiffre de 28 lieues[165]. Cette profondeur maximale ne valait approximativement que pour le massif montagneux situé à l'est de Tizirg, habité (au XVIIe siècle) par la tribu arabe des Aḥmadī[166], et pour le canton de Vāškird ; encore ce dernier fut-il conquis dans les années 1530 par le gouverneur safavide du Kirman[167]. La mesure fournie par l'échelle cartographique s'accorde à peu près à la distance donnée par

persans, la liste abondante de toponymes de la région persique collectionnée par lui est avant tout une compilation désordonnée.) La carte de Linschoten, éd. Kern 1910, I, p. 130, porte « Tisrich ».

Le château de Tizirg fut plus d'une fois attaqué par des troupes safavides. Mentionnant l'attaque de 977/1569-1570, M. K. M. Röhrborn, *Provinzen und Zentralgewalt Persiens im 16. und 17. Jahrhundert*, Berlin 1966, p. 12, note 74, localise Tizirǧ dans le canton de Ṭārum. [C'est ce *Tizirg qui paraît sous la forme Tazree sur la carte hors-texte de Fraser, *Narratives* (*cf. supra*, n. 51) et l'itinéraire entre Ghatsche et Furg, laissant à l'écart, à l'ouest, « Tarem ».] Cependant le village de ce nom situé à quelque 15 km au nord de Ṭārum (FG, VIII, p. 84) n'a jamais dû être très important ; la grande piste Ormuz-Chiraz *via* Ṭārum passait par Fūrk/Furkān, bourg sis à un jour de marche à l'ouest de Ṭārum. Et surtout, puisque le Ṭārum était indépendant d'Ormuz, le Tizirg frontalier ne peut être celui-là. Il faut le chercher à une cinquantaine de kilomètres au sud-est, dans le canton de Fāriġān, limitrophe du Ṭārum, que traversait la vieille piste Ormuz-Sīrǧān, piste qui montait de la côte droit vers le nord, à travers les plissements montagneux jusqu'à Daštbar.

Samarqandī, II, p. 846, passe en 1444 par *Tizirg, Maymand (FG, VIII, p. 404)et Fāriġān (FG, VIII, p. 291) pour gagner Sīrǧān ; son témoignage situe Tizirg au sud de Fāriġān. (Au-delà de Fāriġān, il n'est certainement pas monté aussi haut que Bāft comme le suppose son éditeur, II, p. 1492.) Le voyageur portugais Mestre Afonso, qui a suivi et décrit la même route en 1565, fait étape à « Thezir » le 1er août, atteint le 3 à midi « une rivière de très bonne eau près d'un verger (*orta*) qui s'appelle Cacán (...) début des terres de Šāh Ṭahmāsb », à une lieue et demie de « Daxtibár » (pp. 142-143 ; Daštbar, FG, VIII, p. 158) ; parti de Daštbar le 9 août, il est à Sīrǧān le 14 (pp. 145-1479).

Ǧalāluddīn Munaǧǧim Yazdī (début XVIIe s.), ms. Brit. Mus. Or. 6263, f. 109*b*-110*a*, appelle notre Tizirg « Tizirǧ-i Begān », et le situe à la limite des Bīrūnāt, à deux *farsaḫ* des terres de Fāriġānāt et à trois de la haute montagne où se réfugiaient les Aḥmadī (*cf.* note 166). Au XVIIIe s., Tizirg est mentionné sous le nom de « Tizirǧ-i Aḥmadī » (Mar'ašī Šafavī, *Maǧma' al-tāvarīḫ*, éd. Eghbal, Téhéran 1328 s., p. 66). Le « Franguo Bonguo », dont un beau-frère du roi d'Ormuz était seigneur en 1515, au dire de Gil Simões (*CA*, I, p. 393, II, p. 235), est très probablement à restituer en Tizirg-i Begān.

[164] Mestre Afonso, p. 140. *Cf. Remdimento de Oromuz* : « Outra remda na terra firme que he de cousas que se sameam em huum llugar que se chama Tezir, remde çento e dez pardaos — c^to^ x pardaos ».

[165] Samarqandī, II, p. 695. Teixeira, II, p. 44 : « setenta leguas de costa ribera del sino persio, y veinte ocho de entrada por la tierra adentro ». La lieue de Teixeira n'est sans doute pas la lieue iranienne de 6 km, comme l'a cru Schwarz, *Hurmuz*, p. 532.

[166] Figueroa, II, p. 576 ; Teixeira, II, p. 44. Actuel *dehestân* Ahmadi, FG, VIII, p. 8. Les Aḥmadī sont bien connus des documents portugais et des sources persanes du début du XVIIe s.

[167] Aḥmad b. Rāšid à D. João III, d'Ormuz, 12.IX.1537 (CC. I-57 69) : « se perdeo Bascarde e o tomou elRey de Carmum ».

Teixeira, telle que pouvait l'estimer un voyageur cheminant à travers un terrain accidenté. Au sud-est, la frontière était derechef beaucoup plus proche du littoral : la domination ormuzie était réduite au Biyābān, « la Plaine », nom qui est celui de la bordure côtière[168], large de quelques kilomètres, que ferment à l'est les collines du pays Bašākird. Le domaine d'Ormuz s'est-il jamais étendu au-delà, dans cette contrée tourmentée et misérable, hostile à la pénétration ? C'est peu probable. Au début du XVIe siècle en tout cas, la puissante forteresse de Gat, à la limite nord-est du Biyābān, était tenue par un seigneur indépendant d'Ormuz, et elle ne rentra sous la sujétion ormuzie, après soixante ans de dissidence, qu'en 1545 [169].

Les terres qui s'étendaient sur l'arc de cercle littoral du détroit d'Ormuz constituaient les « territoires extérieurs » Bīrūnāt, couramment désignés d'un terme plus anciennement attesté, celui de Muġistān, « le lieu planté de palmiers[170] ; le vocable Naḫlistān, de même signification[171], semble avoir qualifié plus spécifiquement « la palmeraie » par excellence, celle de Mīnāb, qui est de nos jours encore la plus belle plantation de dattiers de la région[172]. En dépit d'une certaine imprécision des textes, reflet sans doute d'une extension de l'usage, qui porterait à entendre que le Muġistān s'étendait de

---

[168] *Cf. Titolo das remdas*, p. 219. Lorimer, II, pp. 299 *sq*.

[169] Aleixo Carvalho à D. João III, de Goa, 20.XI.1545 (CC.I-77-24). Le château de Gat (doc. cité : o Calate Gate, à 4 lieues de la mer ; le qal'a de Gat, à 11 *miles* ESE de Kubistak, Lorimer, II, p. 1216) est plusieurs fois mentionné dans l'histoire du royaume d'Ormuz, surtout comme lieu d'exil (Teixeira, II, p. 6 ; J. Aubin, *Princes*, 1953, p. 94, note 3, p. 103). C'est l'actuel Qal'a Šādāb ; description dans Sadīdussaltana, pp. (39), 606-608.

[170] La dérivation à partir de *muġ*, « palmier », est parfaitement claire, et Barros l'indique déjà (III/6-4, p. 316) : « Mogastão que quere dizer palmar ». Anania (cité *supra*, note 163), p. 197, attribue par confusion au nom même d'Ormuz l'étymologie qui revient à « Mogastan » (*dattiro*). Kaempfer observe, p. 665 « Latinis palma... Arabibus Persisque *nachl*, Ormusiensibus : مغ *Mogh*, eorumque finitimis, مخ *moch* appellata ». À l'encontre, argumentation oiseuse de Pelliot, *Notes on Marco Polo*, I, Paris 1959, pp. 579-580, qui, la deuxième syllabe n'étant jamais en *i* dans les transcriptions européennes (toutefois Della Valle écrit « Moghestan »), tente de justifier la forme « Mogolistan » (« pays des Mongols ») de la carte de Fra Mauro (et d'autres cartes du XVe s., *cf.* la carte vaticane étudiée par F. Pullé), forme due à une fausse étymologie savante qu'aucun témoignage ne soutient. On trouve bien « Mogolistam » dans la lettre de Joseph de Cranganor, si mal informé sur le Golfe Persique (tr. Greenlee, p. 111), mais comme nom d'un cap, qui est peut-être le Masandam. Nikitin (pp. 20, 60) a « Negostan », Girolamo da Santo Stefano « *Magostano » (p. 47 ; dans le ms. Longhena lit « Margostano »). Les transcriptions européennes reposent sur des prononciations locales, et non sur la forme littéraire. Étymologie par *muġ*, « mage », dans Fasā'ī, *Fārs-nāma-yi Nāṣirī*, II, p. 226.

[171] Nīmdihī emploie exclusivement le terme Naḫlistān, plus littéraire (arabe *naḫl*, « palmier », et suffixe persan *-istān*). Igān et Dōsar sont donnés comme du Naḫlistān dans le doc. TdT Cartas Orientais n° 29.

[172] *Cf.* le P. Gonçalo Rodrigues, d'Ormuz, 31.VIII.1552 : « chama-sse Minam ou, por outro nome, Magostão » (Wicki, II, p. 337 ; Rego, V, p. 195).

Laštān à Ǧāsk [173], le terme ne s'appliquait réellement qu'à la plaine se déployant face à Djaroun et devant Mīnāb, et au sens strict n'englobait pas les cantons du haut bassin du Rūdān-rūd, Manūǧān et Vāškird [174].

D'après le budget de 1516, publié en version portugaise par João de Barros, les « territoires extérieurs » comprenaient trois districts administrés par des vizirs (*guazilado*, « vizirat ») : Mīnāb, Manūǧān et Vāškird [175]. Ces districts, qui correspondent aux cantons originels de l'ancien royaume d'Ormuz, rendaient annuellement au trésor royal 2 500, 3 200 et 1 000 *ašrafī* respectivement. En sus de ces trois « vizirats », Barros ne cite que six villages du Muġistān, dont la recette annuelle, 4 200 *ašrafī* au total, allait dans les coffres du roi [176]. L'absence de vizirats dans la partie occidentale du Muġistān tient très probablement au fait que la majorité des villages n'y étaient pas biens de la couronne (*ḫaṣṣa*) et appartenaient à des familles de l'aristocratie locale.

De nombreux havres, simples rades foraines, s'échelonnaient le long des grèves du Muġistān. Ǧa'farī et Barros énumèrent, à un siècle d'intervalle, deux listes parallèles [177]. Kūh-i Mubārak et Kuhistak desservaient la côte

---

[173] Figueroa, I, p. 230 : « el cabo de Jasquez que es en la costa del Mogostan ». De même le *Fārs-nāma-yi Nāṣirī*, II, p.225, appelle Ǧāsk « Ǧāsk-i Muġistān », et le Muġistān qu'il décrit, II, pp. 226-227, correspond au Biyābān. Childe (1616), dans Purchas, *His pilgrimes*, I, 2e partie, p. 607, fait la distinction : des marchands débarqués à Ǧāsk partent pour « Mogustan ». Nieuhoff (*cf. infra*, note 513), restreint l'appelation « Mogosthan » à la côte de Perse qui regarde la face nord-ouest de l'île d'Ormuz » (dans J. Churchill, *A collection of voyages*, éd. 1744, II, p. 185), ce qui est inexact.

[174] *Cf.* la *carta testemunhavel* de 1541 (CC. II-236-31) où la distinction est faite entre « le Mogostão et les ports (*bandeis*) » et Manūǧān.

[175] Le « Basturde » de Barros, II/10-7, p. 454, « situé au pied de la montagne à l'extrémité du royaume », est évidemment une déformation graphique du nom qui apparaît ailleurs sous la forme « Bascarde » (*cf.* note 167) et représente une prononciation locale Bāškard. C'est Gulāškird / Valāškird, au nord-ouest de Manūǧān (FG, VIII, pp. 357-358 : Golāškerd), et non pas le district de Baāškird, au sud-est de Mīnāb, appelé Bāškard par les natifs (*cf.* Ilya Gershevitch, « Travels in Bashkardia », dans *Royal Central Asiatic Journal*, XLVI (1959), p. 213). Sur Valāškird (Lāškird dans Yāqūt, IV, p. 341), *cf.* Schwarz, *Iran*, p. 248.

[176] Barros, II/10-7, traduit ci-après, DE 2/1 bis.

[177] Barros, III/6-4, p. 316 (et II/10-7, p. 454) ; Ǧa'farī, partie inédite.

Barros	*Ǧa'farī* (ordre inversé)
	Kūh-i Mubārak
Cuzte/Cuxtache	
	Kūšk
Chacoá	
Braemi	Brāhimī
	Farṭ
Ducar	Igān
Angō	Dōsar

On remarquera que le chroniqueur persan et l'historien portugais inversent les positions d'Īgan et de Dōsar. Farṭ, inconnu des textes portugais, peut avoir été surtout un amer (le mot signifie en arabe « colline », « poteau indicateur »).

du Biyābān [178]. Les *terradas* qui reliaient Djaroun à la riche région agricole de Mīnāb, berceau de la principauté d'Ormuz, accostaient à Šāḫwā [179] et à Bandar Brāhimī, « le port du Muġistān » [180], à l'embouchure de la rivière de Mīnāb.

Une partie du trafic local et le trafic international transitant par la Perse se faisaient par les ports situés en face d'Ormuz. Les textes arabes et persans citent Dōsar, Īgān et Nāband. À l'exception de Barros, qui a eu accès à la documentation arabo-persane, les narrateurs portugais ne citent que Nāband et un autre lieu, « le Port », Bandel (p. *bandar*) Il est d'autant moins aisé de savoir quel site cache cette dénomination absolue, — et n'en concerne-t-elle pas plusieurs autres ? — qu'il y avait sur une courte section de littoral plusieurs points d'embarquement dont aucun ne comportait d'infrastructure portuaire.

Les noms de Dōsar et de Bandar Īgān sont souvent associés comme ceux de plages où déchargeaient et d'où partaient les caravanes du Fârs [181]. Il est probable que c'est Bandar Īgān, la plus active des deux [182], qui fut désigné dans l'usage courant, adopté par les Portugais, sous la forme apocopée

---

[178] Kūh-i Mubārak, en avant de l'éminence du même nom, amer familier aux marins (*Persian Gulf Pilot*, éd. 1864, p. 143), à l'extrémité méridionale du Biyābān. C'est le Cohomo Barque/Comobarque de Duarte Barbosa, etc. ; FG, VIII, p. 339. Kuhistak, Gostaquem/Goxtaque chez Barbosa, Kostek chez Teixeira (II, p. 3, 36), etc. ; FG, VIII, p. 338.

[179] *Cf.* la carte du *Survey of India* (non vue).

[180] Barros, III/6-4, p. 316. Que Bandar Brāhimī était plus important que Šāḫwā est confirmé par la comparaison de leur recette fiscale, *cf.* budget de 1515, Doc 2/1 bis, p. 235 ; l'écart s'accentua ultérieurement, *cf. Remdimento de Oromuz* : « Outro porto que esta de fora da ilha d'Oromuz na terra firme que se chama Braemi remde mil e duzentos e cincoenta pardaos — jij^c L pardaos (...) Outro llugar que se chama Chagoa remde quinhentos pardaos — b^c pardaos ». Figueroa, I, p. 371, dit de la terre de Brami » qu'elle a une très grande rivière, de très bonne eau, pouvant porter des barques. Le nom de Brāhimī apparaît dans l'histoire d'Ormuz, chez Teixeira et chez Gaspar da Cruz. À ce dernier, une ponctuation incorrecte (pp. 229-230) fait identifier Brāhimī et Kuhistak. Il faut entendre : « Hormuz (which is near that they now call Magostam and Braamim) which they now call Costeca ». Gaspar da Cruz localise, p. 236 aussi, le Vieil-Ormuz à Kuhistak ; de même l'informateur de Couto, p. 201, qui remarque que d'autres le placent à Mināb ou à Manūġān.

[181] *Titolo das remdas*, p. 219 ; Muḥammad-Šāh II à D. João III, TdT Cartas Orientais n° 29 ; Barros, II/10-7, p. 454.

Dōsar (Doçar, etc. des textes portugais) est le Tūsar (à 4 *farsaḫ* de l'île d'Ormuz) de Mustawfī Qazvīnī (cité *supra*, note 6), p. 187, tr. p. 177 (avec identification inacceptable à Sūrū).

Bandar Īgān (Ġa'farī ; *Cartas Orientais* n° 29) est le Bandar Īgān où, venant de Djaroun, Samarqandī (II, p. 845) touche terre en 1444. Forme attestée aussi par l'adjectif « ūgānī », *cf.* note 184. Barbosa, version castillane : Ygun. Formes portugaises : Agō, Angom, Angon (Barros) ; Aigom (*Remdimento de Oromuz*) ; Ahegon (*cf. infra*, p. 378).

[182] Barros, II/2-4, p. 67 : en 1507, deux envoyés safavides se présentent au port de « Bander Angom », lieu où arrivent les caravanes de Perse. Barros, III/7-9, p. 391 : « Bander de Angon », « où viennent toutes les caravanes de Perse » est bloqué par un capitaine safavide. Īgān rapporte au fisc près du double de Dōsar, *cf. infra* Doc. 2, p. 389.

de « Bandel » [183]. On localisera Dōsar à l'embouchure du Rūd-i Ginau et Īgān plus à l'ouest, à la hauteur de l'actuel village de Naḫl-i Naḫudā, un peu à l'est de Nāband [184]. Ce voisinage explique l'erreur commise en octobre 1508 par le pilote en chef d'Albuquerque, trompé au clair de lune par « des édifices qui étaient au-dessus du lieu où devait être l'agglomération », et qui, revenu de sa méprise, longe la rive pour atteindre Nāband [185]. En effet, Nāband et « le Port » étaient sensiblement à la même distance d'Ormuz [186], et se ressemblaient. À Nāband, une grande mosquée se dresse juste devant le débarcadère ; derrière la mosquée s'étend un espace où campent les caravanes [187]. Mais Nāband est avant tout une aiguade, animée par le va-et-vient des porteurs d'eau [188]. Le « Bandel », qui a aussi une mosquée, et dont la population est en 1515 estimée à cent feux [189], est le point de départ et d'arrivée des caravanes qui traversent l'Iran. Les installations au sol y sont aussi rudimentaires que l'équipement portuaire. En 1523, il n'y a au Bandel que des huttes de paille habitées par de pauvres gens, que les marchands d'Ormuz y logent pour faire la cueillette des dattes [190]. Une quinzaine d'années plus tard,

---

[183] Cette forme est déjà celle qu'emploie Nikitin (« Bender », pp. 13, 54 ; identifié à tort au Vieil-Ormuz par l'annotateur, p. 199, note 46) ; chez Membré, p. 54, « Pantera ».

[184] Tomaschek, « Topographische Erläuterug des Küstenfahrt Nearchs », dans *Sitzungsberichte des Akademie des Wissenschaften* [Wien], 121 (1890), p. 44, place « Angon » à l'embouchure du Rûd-e Ginao. Emplacement qui est plutôt celui de Dōsar, tel que l'indiquent (ou semblent l'indiquer) les cartes du XVIe siècle où le nom figure. Teixeira situe à 5 *millas* d'Ormuz, mais sans spécifier qu'il s'agit du même point, Doçar qui en est le port le plus proche (II, p. 13) et une petite rivière, *riachuelo* (II, pp. 33-34), qu'il ne nomme pas. Si la liste de Barros (*supra* note 177) est en bon ordre, Īgān doit se trouver à peu de distance à l'ouest de Dōsar (les deux ports sont « en face de l'île de Djaroun », Barros, III/6-4, p. 316). Bien que non décisif, un indice épigraphique invite à chercher Īgān devant Naḫl-i Nāḫudā (FG, VIII, p. 409), *vulgo* Muġ-Nāxā, où a été découverte l'inscription funéraire d'un capitaine de navire (*nāhudā*) ūgānī mort en 870/1466 (Sadīdussaltana, p. 599).

On sait par ailleurs que dans le cours du XVIe siècle le port caravanier des Bīrūnāt est appelé Bandel Comorão, Comorão, etc. En 1565, Mestre Afonso (Baião éd., Coïmbre 1923, pp. 136-137) donne de « Bandel Gombruc » l'étymologie controversée *gomrok*, « douane » (démentie par les chroniques persanes, où le nom est écrit « Kmbrū »). Il est certain que « Comboron » n'est pas Dōsar, trop à l'est ; les deux toponymes figurent, proches mais distincts, sur certains des atlas de Fernão Vaz Dourado (*PMC*, III, n° 269, 283, 305). Le nom de « Gombron » resta attaché, pour désigner les comptoirs européens à la fondation de Šāh 'Abbās, Bender Abbas, situé à l'ouest de Nāband, et *a fortiori* d'Īgān, si Īgān était bien à la hauteur de Naḫl-i Nāḫudā. Dans quelles conditions y a-t-il eu transfert de nom, de fonction et de site entre Īgān et Gombron reste à déterminer.

[185] Cast., II/88, p. 412.

[186] À trois lieues portugaises. Nāband : Cast., *l.c.*, p. 411 (mais Brás, I/37, p. 137 : à cinq lieues). Le « port de Bandar » : Gil Simões, *CA*, I, p. 392, ou II, p. 235 ; d'où Cast., III/143, p.345, et Góis, IV/9, p. 22.

[187] Cast., II/88, p. 412 et p. 414. *Cf.* aussi Bras, I/63, p. 245.

[188] *Cf. infra*, pp. 352-353.

[189] *Cf.* Gil Simões, *ut supra.*

[190] Tenreiro, p. 8.

Michele Membré y dénombre soixante-dix à quatre-vingt de ces paillottes, et signale qu'il existe des maisons pour héberger les marchands et des boutiques [191]. En 1617, D. García de Silva y Figueroa n'y verra pas autre chose [192].

II. L'OMAN

Sur toute sa longueur, jusqu'au Ra's al-Hadd, le « cabo de Roçalgate » des Portugais [193], le littoral de l'Oman appartient au royaume d'Ormuz. Au-delà même, le Ǧa'lān est soumis à son influence [194]. Les cités côtières de l'Oman, toutefois, ne sont pas de simples avant-ports que Djaroun tend sur la route des Indes, sur celle de l'Afrique Orientale et de la Mer Rouge. Débouchés d'un arrière-pays qui échappe à la tutelle d'Ormuz, elles ont une fonction économique propre.

La façade maritime

À l'arrivée des Portugais, un changement, dont le mécanisme reste obscur, s'était produit dans l'organisation commerciale de l'Oman côtier. « Échelle de tous les ports de l'Inde » [195], refuge des prétendants frondeurs qui interceptaient le trafic de Djaroun [196], Qalhāt, « demeure de la victoire » (*dār al-fatḥ*) [197], avait été comme une seconde capitale du royaume. Puis, dans le cours des années 1400, elle perdit au profit de Mascate une supériorité vieille

---

[191] Membré, p. 54.

[192] Figueroa, I, pp. 271-272.

[193] Schwarz, *Hurmuz*, p. 533, note 3, a voulu expliquer la graphie portugaise d'après une prononciation populaire hypothétique d'une non moins hypothétique forme ancienne *Ra's al-Qiṭṭ*, « la Tête de Chat ». Outre que le vocable Ra's al-Hadd, au sens adéquat de « Finisterre », ne paraît pas s'être substitué à un autre, on notera que la transcription d'une spirante arabo-persane par une gutturale n'est pas sans exemple chez les auteurs portugais.

[194] *Cf.* Barros, III/4-3, p. 188 : en juin-juillet 1520, le cheykh de « Lalão » (*sic*), à la frontière du Ra's al-Hadd, à 15 lieues de Qalhāt, est un familier du roi d'Ormuz ; il accueille et traite amicalement des Portugais naufragés à l'est du cap Fartak et qui ont marché à pied le long de la côte, molestés et dépouillés par les natifs. Même récit dans Castanheda, V/32, pp. 54-55, qui ne livre pas le nom de la « cité à vingt lieues de Qalhāt » dont le seigneur était vassal d'Ormuz ; Correia, II, pp. 590, 594 (à qui sa coutumière inexactitude fait localiser le vassal à 15 lieues dans le *sertão* de Mascate). Sur le Ǧa'lān, Lorimer, II, pp. 882-885.

Au XIVe s. le roi d'Ormuz Quṭbuddīn Tahamtan II avait étendu son autorité jusqu'à l'île de Maṣīra et au cap Madraka (Nīmdihī, 758) ; il avait échoué à s'emparer de Dhofar (Ibn Baṭṭūta, II, p. 200).

[195] Ǧa'farī, trad. Zaryāb, p. 95.

[196] *Cf.* J. Aubin, *Princes*, 1953, pp. 88, 99, 103, 106, 118 ; et ci-après.

[197] *Cf.* TdT, Cartas Orientais n° 86 (Rāšid b. Aḥmad à D. João III).

de trois siècles. La décadence se fit graduellement. Un tremblement de terre, s'il l'accentua, n'en fut, pas plus à Qalhāt que jadis à Sīrāf, la cause déterminante. Le cataclysme eut lieu sans doute dans le dernier quart du XVe siècle [198], peut-être en liaison avec les troubles sismiques ressentis à Ormuz dans l'hiver 1482-1483. Des témoignages antérieurs, ceux de Samarqandī, de Nikitin, montrent l'importance déjà prise par Mascate [199]. Il serait intéressant de chercher si le développement du tonnage des navires n'en fut pas la raison, ou une des raisons. Seuls les petits bateaux pouvaient rester à Qalhāt durant la mousson ; les bâtiments plus gros ne trouvaient d'abri sûr que dans la rade « en forme de fer à cheval » de Mascate [200]. Appelé à devenir le grand port de l'Oman méridional, au fond d'une baie excellente, Sūr demeurait un village de pêcheurs [201], trop voisin de Qalhāt pour être à même de s'y substituer avant la fin d'une lente agonie.

Les Portugais ont vu Qalhāt encore « noble », avec ses murailles, ses tours, ses demeures, ses terrasses, ses fenêtres « à la mode d'Espagne » [202]. C'est une belle ville aux yeux de Duarte Barbosa [203], malgré ses édifices effondrés [204], ses cabanes de roseaux [205], ses ruelles étroites [206]. La grande mosquée, monument du début du XIVe siècle admiré par Ibn Baṭṭūṭa, domine

---

[198] Seuls en font état, sans indication chronologique, Barros, II/2-1, p. 44, et plus expressément l'Anonyme du British Museum (f. 162*a*), qui parle d'un cyclone et d'un séisme, et ajoute que les Maures étaient en train, en 1507, de reconstruire la ville. Le chroniqueur égyptien Ibn Iyās (tr. Wiet, Le Caire 1945, p. 400) signale qu'en šaʿbān 902/avril 1497 « des nouvelles venant d'Ormuz firent connaître qu'une ville avait été engloutie avec sa population ». Nīmdihī n'a rien de tel sous 902 H. Girolamo da Santo Stefano n'en parle pas. Quand on sait combien sont déformées, chez Ibn Iyas, les nouvelles de l'Océan Indien, on se gardera de conclure. En tout cas le séisme est postérieur au passage de Samarqandī (1442), qui l'eût mentionné. Niccolo dei Conti n'en sait rien non plus.

[199] C'est à Mascate qu'en mai 1442 les marchands qu'accompagne Samarqandī décident de passer la mousson avant de poursuivre leur voyage vers le Malabar ; c'est à Mascate qu'au retour, en avril-mai 1444, il fait une escale d'environ un mois (II, pp. 769 et 844).

À l'aller comme au retour de son voyage en Inde, Nikitin s'arrête à Mascate, mais ne va pas à Qalhāt (pp. 13, 35, 55, et pp. 29, 49, 67).

[200] Ainsi en 1520. *Cf.* Barros, III/4-3, p. 189 ; Cast., V/33, p. 55. La comparaison est dans Brás, I/24, p. 82.

[201] Description de Brás, I/19, p. 61, qui ne donne pas le nom. La forteresse de « Char », mise par Barbosa, I, p. 68, à l'emplacement de Sūr, doit l'existence à une confusion probable avec la forteresse de Sohar, que Barbosa cite plus loin (I, p. 71) sous la forme « Çoquiar ». Mentionnée par Ibn al-Muǧāwir, II, p. 272, Sūr/Ṣūr est qualifiée de « grand village » par Ibn Baṭṭūṭa (II, p. 220). Son climat passait pour le plus salubre de la côte d'Oman, au dire de Samarqandī , p. 777. Lorimer, II, pp. 1847-1850.

[202] Barros, II/2-1, p. 44.

[203] Barbosa, I, p. 69.

[204] Brás, I/20, p. 64.

[205] Correia, I, p. 792.

[206] Cast., II/85, p. 407, et 86, p. 408 ; Brás, I/58, p. 218 ; Góis, II/36, p. 124.

le rivage [207] ; toute revêtue de carreaux de faïence, elle a sept nefs, précédées d'un portique (*ayvān*) [208]. « Grande comme Santarem » mais dépeuplée (*mal povoada*) [209], — une partie de la population vit hors de la ville ancienne [210], — Qalhāt peut compter dans les 5 000 à 6 000 habitants [211]. Il y a peu de jardins alentour [212]. Ṭiwī, aiguade réputée des marins, qui blottit ses palmiers et ses vergers, à trois lieues au nord, dans une gorge où sourdent les eaux, lui envoie fruits et légumes [213].

Au début du XVIe siècle Qalhāt restait un port très fréquenté par la navigation. De nombreux marchands y résidaient [214]. Les taxes levées par le roi d'Ormuz rendaient en 1514 près du double de celles qu'il percevait à Mascate [215]. Différence qu'explique, apparemment, le maintien à leur niveau initial des redevances dues par Mascate avant son retour de fortune. Car Ibn Māǧid et les documents portugais sont d'accord pour mettre Mascate au premier rang. « C'est le port de l'Oman », « sans pareil au monde », déclare le pilote arabe ; « le premier port de cette côte », « l'échelle principale du royaume d'Ormuz », écrivent les *Comentários* [216]. Lorsqu'en 1507, Albuquerque, menacé par la disette, a résolu de toucher terre, c'est vers Mascate, et non vers Qalhāt, qu'il se dirige [217].

L'hinterland de Qalhāt était défavorisé. Il produit peu de grain, note Corsali en 1517 ; les gens les plus riches se nourrissent de riz et de grain importés, les autres de dattes, « qui sont leur mets commun comme à nous le pain, mais ils ont aussi du lait et du beurre (*butiri*), en raison de la grande

---

207 Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 225 ; Cast., II/85, p. 407 ; Brás, I/58, p. 216.

208 Ibn Baṭṭūṭa, *ibid.* Brás, I/58, p. 220 : « Huma casa muito grande de sete naves, toda forrada de azulejos, e muitas porcelanas metidas pelas paredes, e na entrada da porta tinha huma nave muito grande feita em arcos ». Wellsted, au XIXe siècle, a été moins impressionné ; il dit des ruines de Qalhāt (*Travels in Arabia*, Londres 1838, I, p. 41) : « Only one building remains in a state of tolerable preservation. This is a small mosque (...) its interior is covered with party-coloured glazed tiles, on which are inscribed, in relievo, sentences from the Koran ».

209 Brás, I/20, p. 64.

210 Augur, p. 82 (« mas poblada fuera que dentro »).

211 La population de Santarém était en 1527 de 1988 feux (*Archivo Historico Portuguez*, VI, p. 262).

212 Ibn al-Muǧāwir, II, p. 283. *Cf.* Brás, I/20, p. 64.

213 Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 226. Barbosa, I, p. 69 ; Brás, I/21, p. 65 et I/59, p. 223 ; Cast., II/86, p. 409 ; Góis, II/36, p. 125 ; Barros, II/3-2, p. 108 ; Figueroa, I, pp. 230-231. Lorimer, II, p. 1906.
Le « Deg », « Dega », à quatre jours de Mascate, où Nikitin (pp. 13, 35, 55) fait escale avant d'arriver au Gujarat doit être Ṭiwī.

214 Barbosa, I, p. 69.

215 D'après le budget de 1515 (Doc. 2/1 bis, p. 233), Qalhāt rapporte au roi 11 000 *ašrafī* et Mascate 4 000. D'après Correia, I, p. 803, Mascate rapporte 6 000 *ašrafī*.

216 Ibn Māǧid, 66*a*, 66*b*. Brás, I/22, p. 70 et I/24, p. 82. Barros, II/3-2, p. 106, considère toujours Qalhāt comme le principal port du royaume d'Ormuz sur la côte d'Oman.

217 *Cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », p. 149.

quantité de bétail [218]. À huit lieues au nord, la palmeraie de Quryāt est grosse de 5 000 à 6 000 habitants [219], répartis entre quelques hameaux vers l'intérieur et, sur le bord de mer [220], une prospère petite cité marchande [221], où une belle mosquée [222] et quelques demeures de pierre s'élèvent parmi des paillottes [223]. Quryāt est bien approvisionnée. Fin août 1507, les Portugais y raflent, trois jours durant [224], grande quantité de farine, de blé, de riz, de viandes, de poisson sec et en jarres, de miel, de beurre fondu (*manteiga*), de dattes [225]. Mais, de toute la côte, c'est Mascate qui offre les possibilités de ravitaillement les plus abondantes. Ibn Māǧid signale que les navires y chargent des fruits frais, des dattes et des chevaux ; il s'y vend des étoffes, de l'huile (*salīṭ*), des esclaves (?), des grains (*ġallāt*) [226]. Les *Comentários* rapportent « qu'il y vient, de l'intérieur, beaucoup de blé, d'orge, de dattes, de quoi charger autant de *naos* qu'on veut » [227]. En 1507, les stocks de riz et de sucre, produits d'importation indienne, y sont considérables [228]. La mise à sac par les hommes d'Albuquerque prend huit jours [229]. Et lorsqu'ils mettent le feu à la ville, les réserves d'huile et de mélasse entassées dans les maisons alimentent l'ardeur de l'incendie [230]. Son marché, ses ressources en vivres ne sont pas l'unique signe de sa primauté sur les autres ports de l'Oman. Mascate veille à confirmer celle-ci en restant le fournisseur exclusif de la marine en fibres de cocotier

---

[218] Corsali, 205*b*. Ibn al-Muǧāwir, II, p. 283 : dattes et poisson sont la nourriture. Marco Polo notait (pp. 300-301) : « Ils n'ont grains d'aucune sorte, mais en ont d'ailleurs car les marchands leur en apportent avec leurs nefs (...). Les gens de cette contrée vivent de dattes et de poisson salé. Mais il est bien vrai qu'il y a plusieurs gentilshommes et richommes qui mangent de bien meilleurs aliments et de meilleures choses ». Selon Brás, I/20, p. 64, Qalhāt reçoit de l'arrière-pays blé, orge, millet et dattes.

[219] Brás, I/21, p. 69.

[220] Brás, *l.c.* ; Cast., II/54, p. 326. La décadence venue, Quryāt est formée de 12 hameaux, dont 3 sur le rivage, Lorimer : II, pp. 1566-1568.

[221] Barbosa, I, p. 70 ; Augur, p. 82.

[222] Cast., II/54, p. 328 ; Brás, *l.c.* ; Correia, I, p. 802.

[223] Correia, I, p. 800.

[224] *Cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », p. 166, n. 94.

[225] Cast., II/54, p. 327 ; liste presque identique chez Augur, p. 82 ; Correia, I, p. 802 : beaucoup de riz, des paquets de dattes, beaucoup de poisson.

[226] Ibn Māǧid, 66*b*. M. Tibbetts, p. 213, a traduit : « The ships load up with men, fruit and horses (...) », ayant lu *al-bašar* et *al-tamar* là où le texte porte *al-busr* et *al-ṭamr*. Il ne paraît pas que la liste d'Ibn Māǧid distingue d'abord les exportations puis les importations. Les grains étaient exportés ; les esclaves (*raqīq*), évidemment importés (mais une confusion de copiste avec *daqīq*, « farine », est possible ; *cf.* Tritton, *Dār al-raqīq*, dans *JRAS*, 1928, p. 405). Correia, I, p. 802, note de son côté qu'on charge à Mascate chevaux, dattes et poisson salé.

[227] Brás, I/24, p. 82.

[228] Correia, I, pp. 803, 804 ; confirmé pour le riz seulement par Cast., II/55, p. 329, et Barros, II/2-1, p. 47.

[229] *Cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », p. 166.

[230] Brás, *l.c.*

(*cairo*), en amarres et cordages, et en réservoirs d'eau, dont la vente assure au cheykh de gros bénéfices [231].

Mascate avait sans doute 7 000 habitants [232]. Entourée de jardins, de vergers et de palmeraies arrosés grâce à des puits dont les treuils étaient mus par des bœufs [233], c'était une agglomération étendue, avec des quartiers urbains resserrés ; embarrassés par leurs longues lances, les soldats portugais ont du mal, en septembre 1507, à avancer dans ses ruelles étroites [234]. On y comptait plusieurs mosquées [235]. La plus grande était un vaste édifice, partiellement construit en bois ouvragé, à la toiture plate, soutenue par des piliers de bois [236]. Les maisons de pierre à plusieurs étages, signe de la puissance urbaine, y étaient nombreuses [237].

Grande et belle agglomération aussi que Ṣuḥār/Sohar, avec d'excellentes maisons ; la résidence du gouverneur était magnifique [238]. Belles rues et belles maisons encore à Khurfakkân [239]. Les mêmes épithètes, *fermosas, muito boas,* se répètent sous la plume des chroniqueurs portugais (dont l'information remonte pour l'essentiel aux observations faites par l'escadre d'Albuquerque en 1507), qu'il s'agisse d'admirer les cités omanies ou les cultures qu'on découvre en côtoyant la fertile plaine de la Bâtina [240]. « Sohar a un très grand territoire, qui est tout entier champs de blé, de millet et d'orge (...). On y élève beaucoup de bétail et de chevaux (...). On charge dans ce port beaucoup de dattes et de millet », notent les *Comentários* [241]. En remontant vers le cap Masandam, le littoral n'est qu'une suite de palmeraies cultivées et de mouillages [242]. Les domaines se succèdent tout le long de la côte. La campagne de Khurfakkân est parsemée de propriétés aux maisons de bel aspect

---

231 Correia, I, p. 806. Ces réservoirs étaient en bois, *cf.* Brás, I/23, p. 79.

232 Mascate est une grande cité très peuplée (Brás, I/24, p. 82), plus peuplée que Quryāt (Cast., II/55, p. 328). Correia, I, p. 802, lui attribue sept cents habitants (*moradores*), chiffre que nous rectifions en sept mille.

233 Brás, I/24, p. 82. *Cf.* dans Kaempter la figure 1 de la planche p. 680.

234 Brás, I/23, p. 77.

235 Correia, I, p. 802.

236 Brás, I/24, p. 81 ; *cf.* Correia, I, p. 806. Selon Cast., II/56, p. 332, la mosquée était un édifice très grand à voûte (*de abobeda*) avec une terrasse par-dessus, et la voûte était soutenue par des piliers de pierre. Sur la grande mosquée de Djaroun, à toit en terrasse, *cf. supra,* note 57.

237 Cast., II/55, p.328 ; Correia, I, p. 802.

238 Brás, I/26, pp. 90-91.

239 Brás, I/27, p. 98 ; Cast., II/57, p. 335 ; Correia, I, pp. 811-812 (mentionne de grandes mosquées anciennes).

240 *Cf. EI*², art. « al-Bāṭina«(R. Headley).

241 Brás, I/26, pp. 91, 92. *Cf.* Lorimer, II, pp. 1835-1838.

242 La même observation est faite par Ibn Māğid, 66*a* ; Brás, I/27, p. 92 ; et au XIXe s., Wellsted, I, pp. 236, 276.

(*muitas quintas de casas muito boas*), environnées de plantations d'arbres fruitiers très bien entretenues et de nombreux champs de blé et de millet [243].

Plus au nord, quelques petites palmeraies s'accrochent au pied des falaises tourmentées du cap Masandam, Kumzār, Ḥaṣab. À l'ouest du cap, Ğulfār est une importante possession ormuzie. Comme elle est en retrait de la route des navigations océaniques, les témoignages portugais font défaut sur ce centre commercial des populations de l'Oman du nord-ouest, exportateur de moutons, de fromage et de beurre fondu [244], et, après Bahreyn, second port perlier du Golfe Persique [245].

Ainsi l'Oman fait au début du XVIe siècle, et pour les Ibériques, figure de pays agricole riche, exportateur de céréales et éleveur de troupeaux [246]. Mieux encore qu'à Djaroun, on y saisit l'intime association des quatre types d'économie sur lesquels repose la vie de la région arabique : le commerce de mer, la pêche, l'agriculture irriguée et l'élevage nomade.

Outre des dattes et des céréales, l'Oman exporte du poisson sec et des chevaux. Des flottes se rassemblent au Ra's al-Hadd pour la pêche au thon. En août 1507, Albuquerque y fait brûler de trente à quarante barques [247]. Dans les semaines suivantes il incendie quelques sambouqs dans la baie de Ṣūr [248], les barques de Quryāt [249], celles de Mascate [250], et enfin les embarcations nombreuses et les filets des pêcheurs de Khurfakkân [251]. Les sécheries

---

[243] Brás, I/27, p. 99. *Cf.* Barbosa, I, pp.72-73.

[244] Yāqūt, II, p. 104.

[245] Barbosa, I, p. 73. Aussi ; Barros, III/6-4, p. 315-316. La pêche des perles est évoquée dans une lettre du vizir Rāšid b. Aḥmad à D. João III, TdT Cartas Orientais n° 36.

La mosquée de Ğulfār se dressait devant la plage (Rui Freire de Andrade, *Comentários*, éd. 1647, p. 43), sur l'autre bord de l'anse où se trouve Ra's al-Khayma (*cf.* J. C. Wilkinson, « A sketch of the historical geography of the Trucial Oman down to the beginning of the sixteenth century », dans *The Geographical Journal*, CXXX/3 (1964) à la p. 345). Le nom de Ra's al-Khayma apparaît chez Ibn Māğid, f. 139*a*. Expression géographique, de l'avis de M. Wilkinson (*l.c.*), mais déjà certainement un peu plus. La version castillane de Barbosa, p. 74, note 1, d'ailleurs fort mêlée dans sa description de l'Oman, en fait une ville, — évidemment une extension de Ğulfār.

Barbosa, *l.c.*, mentionne au-delà une forteresse tenue par Ormuz, « Malquehoan., identifiée par Longworth Dames à Umm al-Qaiwayn.

[246] C'est une tout autre situation que dépeindra Wellsted dans les années 1830. Non seulement l'Oman n'exportait pas de blé, mais n'en produisait pas assez pour nourrir ses populations et devait en importer de grandes quantités de Perse et du Makrān (I, p. 278). Trait non moins frappant, l'Oman n'exportait pas de chevaux (seulement des ânes, vers la Perse et l'Île de France, I, p. 307). Wellsted constate qu'il y a très peu de chevaux en Oman ; en quelques endroits on n'en a jamais vu (p. 303) ; l'Imam, cependant, a de bons chevaux du Nadjd (pp. 305, 306).

[247] Brás, I/19, p. 60.

[248] Brás, I/19, p. 61.

[249] Brás, I/21, p. 69 ; Cast., II/54, p. 328 ; Góis, II/31, p. 106 ; Barros, II/2-1, p. 46 ; Albuquerque à Almeida, *supra*, Doc. 1, pp. 181-186 ; D. Manuel à Elvas, *supra*, Doc. 2, pp. 186-188.

[250] Albuquerque à Almeida, *supra*, Doc. 1 ; D. Manuel à Elvas, *supra*, Doc. 2.

[251] Brás, I/27, p. 99.

de Mascate, où est exploité un marais salant « aussi grand que le Rossio de Lisbonne » [252], sont les plus productives [253].

Les chevaux arabes des élevages de l'Oman étaient expédiés par centaines vers les ports de l'Inde, sur des bateaux garnis d'une litière de jonc odoriférant, qui se vendait aussi par balles en Inde sous le nom d'« herbe de Mascate » [254]. L'embarquement des chevaux n'était facile qu'en eaux calmes, comme celles des rades de Qalhāt et de Mascate. À Quryāt, où la mer déferlait sur les récifs, Brás de Albuquerque assure qu'on ne chargeait point de chevaux, bien que le pays en produisit beaucoup [255] ; à l'encontre, d'autres textes portugais font de Quryāt une place active du négoce des chevaux [256]. De même, dans sa description de Sohar, dont les hauts-fonds interdisent l'approche [257], Brás de Albuquerque, tout en mentionnant les troupeaux de l'intérieur du pays, ne compte pas les chevaux au nombre des exportations [258]. Le grand marché aux chevaux du nord de l'Oman était Khurfakkân, dont le mouillage était protégé. De vastes écuries et de grands paillers y attendaient les bêtes en instance de traversée [259]. Au sud, Mascate succéda dans ce rôle à Qalhāt. Produit de l'élevage bédouin, comme dans tout le monde arabe, les convois qui se présentaient à l'embarquement venaient de la Bâtina, de l'Oman intérieur, et souvent de bien plus loin encore. Barros écrit qu'étaient dirigés sur Qalhāt « tous les chevaux, non seulement du piedmont de la chaîne montagneuse, mais encore de la ville d'al-Ḥasā (*Laça*), qui va jouxter avec Qaṭīf, port de la Mer Persique en face de Bahreyn, qui sont les meilleurs de toute l'Arabie. Ces chevaux affluaient dans ce pays d'Oman, qui lui est voisin, où se rassemblaient comme en une foire toutes les marchandises, celles de la sortie comme celles de l'entrée en Arabie ; et la plus grande partie d'entre elles venait à Qalhât, où était le chargement à destination de l'Inde » [260]. Affirmation qu'on pourrait suspecter d'excès, si on ne trouvait dans

---

[252] Brás, I/24, p. 82.

[253] Barbosa, I, p. 71. *Cf.* aussi Correia, I, p. 802 ; Teixeira, I, p. 137. Membré, p. 60, voit à Mascate des maisons et des murs fabriqués avec du poisson séché, et du bétail nourri de poisson. Exportation de poisson salé par Qalbāt, Correia, I, p. 792.

[254] Garcia de Orta, *Colóquio*, II, pp. 311-312 ; Simão Álvares, dans *Livro das cousas da India*, p. 55 (sur Simão Álvares, *cf. ACCP*, III (1971), pp. 125-127, 181 sqq.) ; *Lembramça d'algumas cousas (...) da India* (dans R. J. de Lima Felner, ed., *Subsidios para a historia da India portugueza*, Lisbonne 1868), p. 43.

[255] Brás, I/21, p. 69.

[256] Barbosa, I, p. 70 ; Correia, I, p. 800.

[257] Brás, I/26, p. 86, et I/26, p. 90.

[258] Brás, I/26, p. 92 (on y charge dattes et millet). Barros, III/7-5, p. 373, dit Sohar « de peu de commerce et trafic ».

[259] Brás, I/27, p. 99.

[260] Barros, II/3-2, p. 106.

la littérature arabe des exemples de trafic de chevaux à travers l'épaisseur de la péninsule arabique [261].

Des données transmises par les auteurs portugais, et que corroborent les sources arabes, il ressort que la vie économique de l'Oman dépend largement de son ouverture sur l'Océan Indien. Les cités côtières ne bénéficient pas seules du trafic maritime, non plus que les populations marginales qu'y attire le petit commerce des escales, Bédouins qui viennent vendre aux équipages poulets, chevreaux et dattes [262], femmes qui descendent des villages de l'arrière-pays pour se prostituer aux marins [263]. Bien que l'organisation des réseaux de distribution internes soit indiscernable, l'Oman intérieur tout entier profite de l'activité des bazars où ses produits s'échangent contre ceux qui lui arrivent à travers l'Océan. Marco Polo avait déjà ouï-dire, à la fin du XIIIe siècle, que les cargaisons s'écoulaient avantageusement à Qalhāt, « parce que de cette ville se portent les marchandises et les épices vers l'intérieur, à mainte cité et village » [264]. Il faut relever qu'en dépit d'un excédent de production céréalière, l'Oman est importateur de riz indien. Ibn Baṭṭūṭa l'observait lors de son passage à Qalhāt [265]. Au début du XVIIe siècle, D. García de Silva y Figueroa remarquera que le riz est la charge ordinaire des vaisseaux venant de l'Inde, et que les Bédouins viennent l'acheter à Mascate [266].

Depuis les temps immémoriaux que s'y organise l'échange des produits des terriens et des étoffes, des épices, du riz ou des esclaves venus de l'Océan, toutes ces villes du front de mer de l'Oman sont des villes menacées. En 1507, la grève de Mascate est protégée sur toute sa longueur par une palissade faite de pièces de bois et de barques échouées recouvertes de terre ; deux passages donnent accès au rivage [267]. Les deux débarcadères de Quryāt sont, de même,

---

[261] *Cf.* la route entre le Bas-Iraq et le Dhofar utilisée au XIIe siècle par les Bédouins vendeurs de chevaux, Ibn al-Muǧāwir, II, p. 263. Dhofar exportateur de chevaux, *cf.* Marco Polo, p. 299 ; Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 196.

Du Bahreyn à l'Oman on comptait un mois de marche : Ibn Māǧid, 66^{a}.

[262] Figueroa, I, p. 238. En mai 1553, la présence de 30 à 40 navires de marchands indiens à Mascate fait qu'on ne peut s'y procurer deux douzaines de poulets (Wicki, III, p. 21 ; Rego, V, p. 324).

[263] Figueroa. I, p. 239. Sur la prostitution parmi les Ibadites de l'Oman, *cf.* Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 230. Welleted signale la grande liberté des femmes à Matraḥ (I, p. 33), et surtout à Ibra (I, p. 101) et à Manāḥ (I, p. 118).

[264] Marco Polo, p. 300.

[265] Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 226. *Cf. supra* note 218.

[266] Figueroa, I, pp. 239, 240. Il n'y a pas lieu de s'étendre dans la présente étude sur l'évidence des documents d'archives portugais concernant les arrivages de riz en Oman. Citons seulement *CA*, VI, p. 72 (une *nao* chargée de riz capturée à Mascate en 1515).

[267] Brás, I/22, p. 71 ; Cast., II/55, p. 328 ; *cf.* Correia, I, p. 803.

bordés de palissades de bois (*tranqueiras*) [268]. Il est possible que ces défenses aient été mises en état en prévision de la visite des Portugais [269]. Barros assure que le retranchement de Quryāt avait été fait durant l'arrêt des Portugais à Qalhāt, et que le parapet de Mascate avait été à dessein réparé de neuf. Certes, l'Océan Indien ignorait les grands conflits navals, et, jusqu'à la venue d'Albuquerque, le royaume d'Ormuz n'essuya d'attaque par mer qu'à l'occasion des guerres civiles entre prétendants au trône. Les pirates, en revanche, mobiles, audacieux, représentaient un péril assez grave pour obliger le roi d'Ormuz à entretenir en Oman des escadres de vedettes garde-côtes [270]. Les défenses portuaires étaient vraisemblablement destinées à protéger de leurs éventuels coups de main, — car ils n'étaient pas équipés pour tenter plus, — les bâtiments à l'ancre.

Comme le notent les *Comentários*, « on redoutait davantage de la terre que de la mer » [271]. Les cheykhs arabes de la montagne convoitent les richesses entreposées dans les hautes maisons de pierre des marchands. Aussi les agglomérations s'entourent-elles de défenses. Du sommet des rochers qui surplombent la cité jusqu'au rivage, une muraille « de la hauteur d'une lance » abrite Qalhāt [272]. Le défilé qui met Khurfakkân en communication avec son arrière-pays est barré par un rempart très fort, dont une tour surveille l'unique porte [273]. Une forteresse, flanquée de huit tours, où peuvent s'enfermer des milliers de personnes, protège l'oasis de Sohar de la convoitise des émirs voisins [274]. Des forts ou des enceintes sont signalés dans des localités plus modestes [275]. Quryāt paraît n'avoir été pourvue d'aucune clôture du côté des terres [276], peut-être parce que le caractère dispersé de l'habitat ne s'y prêtait point, peut-être aussi du fait que « les seigneurs de la montagne sont en paix avec ces lieux, car ce sont les ports où passent leurs marchandises », selon le dire de Correia [277]. Des points fortifiés avaient été érigés sur la périphérie de

---

268 Brás, I/21, p. 66 ; Cast., II/54, p. 326 ; Anonyme du British Museum, f. 163*a*.

269 Barros, II/2-1, p. 45 et 46.

270 Correia, I, pp. 782-793 ; Barros, II/10-2, p. 425, II/10-5, p. 439 ; etc.

271 Brás, I/27, pp. 98-99.

272 Brás, I/20, p. 64, et *cf.* I/58, p. 217. Qalhāt était déjà ceinte d'un mur de pierre au début du XIIIe s. (Ibn al-Muǧāwir, pp. 274, 282). C'est sans doute parce qu'il la compare à Zeyla que Corsali, f. 205*b*, se laisse aller à dire Qalhāt « senza mura ».

273 Brás, I/27, pp. 93, 96 ; Correia, I, p. 811.

274 « Aussi forte et avec autant de tours et ainsi faite que peut l'être une très forte forteresse de ces royaumes-ci », dit D. Manuel aux autorités d'Elvas (*supra*, Doc. 2, pp. 186-188), reprenant les propres mots d'Albuquerque (*cf.* celui-ci à Almeida, *supra*, Doc., 1, pp. 181-186). Description dans Brás, I/26, pp. 90-91 ; Cast., II/57, pp. 333, 335 ; Correia, I, p. 808 ; etc.

275 À Kalba, *cf.* Barbosa, I, p. 74. À Daba, *cf. PMC*, V, n° 582, et Wilkinson (cité note 245 *supra*), p. 346 ; à Rustāq (« Roçaque »), Barbosa, I, p. 72.

276 Cependant Barros (II/2-1, p. 46) y signale deux portes ouvrant sur la palmeraie.

277 Correia, I, p. 800.

Mascate, mais il ne semble pas qu'il y ait eu de défenses continues [278]. On peut retenir comme indice négatif le fait que les demeures des riches recelaient une chambre secrète, où leurs biens étaient murés en cas d'alerte [279].

L'Oman intérieur

Au début du XVI[e] siècle comme en bien d'autres époques, il y a deux Omans. Barros l'a exprimé avec son sens coutumier de la géographie humaine : « (...) le long de la côte court une chaîne de montagnes qui semblent vouloir empêcher que les habitants du long de la mer ne communiquent avec ceux de l'arrière-pays (*sertão*), si ce n'est par quelques ouvertures que fait cette chaîne montagneuse en quelques endroits, qu'ils utilisent à la mode de nos Alpes » [280]. Caravanes de grains et convois de chevaux surgissent, à la banlieue des ports, d'un *sertão* mystérieux, que les auteurs portugais du temps appelent « le pays du Bengebra ». Derrière l'Oman côtier, tenu par les rois d'Ormuz, c'est un autre Oman, celui des tribus bédouines, pastorales et nomades, et des principautés ibadites ou nabhanides, urbaines et agricoles.

Barros dépeint avec précision l'état politique des quarante lieues de pays qui passent pour les plus peuplées de toute l'Arabie. Les villes principales, Manāḥ, Nizwa (*Nazuà*), Bahlā (*Baila*), fermées d'un mur de pisé très fort, règnent sur des territoires où l'habitat est si dense que les villages sont à portée de voix l'un de l'autre. Certaines localités, telle Izkī (*Zaqui*), comptent 10 000 feux. « Ces trois notables cités, selon ce que disent les Maures, ont eu chacune leur roi ; à cause de leur tyrannie, les peuples se sont soulevés, et maintenant ils se gouvernent par les plus âgés, en manière de républiques. Cependant il y a toujours différend entre elles sur qui sera la métropole de toute la région, notamment de la part de Bahlā à l'égard des autres qu'elle veut assujettir, car y réside un des principaux religieux de leur secte, qu'ils appellent *imam*, du jugement et de la juridiction duquel relèvent tous les procès et les litiges qu'il y a dans tout ce pays d'Oman, et auquel ils paient la dîme de tout ce que Dieu leur donne, y compris des bijoux que le mari donne chaque année à sa femme, et les prostituées de ce qu'elles gagnent de

278 Dans sa lettre aux autorités d'Elvas, D. Manuel dit Mascate « toute murée de très forts murs » (*supra*, Doc.2, pp. 186-188 ; *cf.* Barros, II/2-1, p. 46), mais la remarque doit s'appliquer au front de mer seul. Castanheda, II/56, p. 332, indique que, du côté des terres, il y avait des fortins (« hũas casas grandes que descobrião ho descampado ») ; de même Brás, I/23, p. 78 (« estâncias »), suivant lequel Albuquerque fit clore de palissades les rues menant vers l'intérieur des terres.

279 Brás, I/23, p. 79.

280 Barros, II/3-2, p. 105.

leur corps. Il semble que Mahomet a réuni là toute son école, vu la grande quantité qu'il y a de lettrés versés en son Coran » [281].

Barros n'est pas le seul à transmettre une impression favorable du niveau spirituel des communautés ibadites. Dans les mêmes années où il rédige son *Asie*, le P. Berze, sujet à des illusions missionnaires bien naïves, parle en termes élogieux des habitants de l'Oman intérieur, pays qui compte quatre cités très populeuses et très anciennes : « gens simples, enclins au bien, dominés par un seigneur vertueux » [282], L'ibadisme, après avoir végété depuis le XIIe siècle sous le joug des émirs nabhanides [283], s'était relevé sur la fin du XVe siècle. L'éviction des « rois » à laquelle Barros fait allusion, était récente et s'était déroulée dans des conditions qui, à l'instar de tout ce qui a trait à l'histoire de l'Oman médiéval, exigeront des recherches plus poussées.

En 886/1481, si on accepte les données tardives de la seule chronique actuellement disponible [284], le prince nabhanide Sulaymān b. Sulaymān défit un certain 'Umar b. al-Ḫaṭṭāb, élu l'année précédente imam de la communauté ibadite, mais, en ǧumadā II 886/août 1482, celui-ci n'en faisait pas moins proclamer un décret partageant entre ceux qui avaient été victimes de leurs violences, ou entre leurs descendants, tous les biens accaparés illégalement par les Banū Nabhān ; les dédommagements réclamés dépassèrent les avoirs des Banū Nabhān, qui furent adjugés dans leur totalité, terres, maisons, armes et objets divers [285]. La mesure ne fut certainement pas d'une portée aussi générale que l'énonce la chronique. Elle ne toucha que les cantons soumis à l'autorité de l'imam, peut-être autour de Nizwa seulement, et Sulaymān b. Sulaymān, qui semble avoir résidé à Bahlā [286], demeura puissant. La conduite de ce prince, qui nous laisse de lui-même, dans son *Dīwān*, œuvre traditionnelle imprégnée des thèmes et des tours de la poésie arabe ancienne, l'image d'un joyeux vivant, amateur de femmes, de vin, de

---

[281] Barros, *l.c.* Sur la prostitution, *cf. supra*, note 263. De la liste des imams cités dans la chronique locale, il ressort qu'à la fin du XVe siècle, l'imamat était disputé entre plusieurs postulants.

[282] Le P. Berze, d'Ormuz, 24.XI.1550 (Wicki, II, p. 92).

[283] La chronique locale ignore tout de l'imamat entre 549/1154 et 890/1406-1407.

[284] Le *Kašf al-gumma al-ǧāmi li-aḥbār al-umma* n'est accessible, pour la période envisagée, qu'à travers la traduction de E. C. Ross, « Annals of Oman, from early times to the year 1728 A.D. », dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, XLIII/1 (1874), pp. 111-196, et dans la traduction d'une chronique du XIXe siècle basée sur le *Kašf al-gumma* (avec des détails supplémentaires), due à G. P. Badger, *History of the Imâms and Sayyids of 'Omân by Salīl-Ibn-Razīk from A.D. 661-1856*, Londres 1871. L'information dépend donc d'un texte unique et contestable, d'inspiration ibadite et de rédaction tardive.

Pour la période qui nous occupe, Laura Veccia Vaglieri, « L'imāmato ībāḍita dell 'Oman », dans *Annali* (Naples), n.s. III (1949), p. 271, n'ajoute rien à Ross ou Badger. Les ouvrages modernes de Muḥammad al-Nabhānī, *Tuḥfat al- nabhāniyya*, de Sālimī, *Tuḥfat al-a'yān*, et de Siyābī, *Is'āf al-a'yān* me sont restés inaccessibles.

[285] Ross, pp. 141-142 ; Badger, pp. 48-49.

[286] *Cf.* Badger, p. 51.

parties de chasse [287], avait probablement préparé le terrain, chez les populations soumises à son bon plaisir [288], à un renouveau de l'ibadisme politique. La poussée des Banū Ğabr en direction de l'Oman porta un nouveau coup à sa position ébranlée.

L'histoire des Banū Ğabr reste à écrire. Les données regroupées ci-après ne sont nullement le dernier mot d'une question passablement embrouillée [289].

Les Banū Ğabr s'étaient d'abord manifestés au Nadjd, où Zāmil b. Ḥasīn al-'Āmirī al-'Uqayli al- Ğabrī al-Nağdī harcelait à maintes reprises, dans les années 1450, l'oasis d'al-Ḫarğ [290]. Dans les années 1460 sans doute, son fils Sayf enlevait l'oasis d'al-Ḥasā aux Banū Ğarwān, qui y régnaient depuis le XIIIe siècle [291]. Dans les années 1470, le chef des Banū Ğabr était un frère de Sayf, Ağwad b. Zāmil [292]. Né en ramadan 821 / octobre 1418, Ağwad, qui devait

---

287 *Dīwān al-sulṭān Sulaymān b. Sulaymān al-Nabhānī*, éd. 'Izzuddīn al-Ṭanūḫī, Damas 1384/1965. Le *Dīwān* est extrêmement pauvre en données historiques, celles-ci exprimées allusivement ; noter une guerre entre Sulaymān et son frère Husām, qui est tué.

288 Selon Sālimī, *Tuḥfat al-a'yān* (cité dans la préface au *Dīwān*, p. 14), l'imam Muḥammad b. Isma'īl fut élu pour avoir sauvé des ardeurs de Sulaymān une femme qui se lavait dans un ruisseau.

289 Quelques références tirées de sources portugaises et arabes ont déjà été réunies par W. Caskel, « Eine "unbekannte" Dynastie in Arabien » dans *Oriens*, II/1 (1949), pp. 66-71. L'article « Djabrites », *EI*², n'a pas paru à sa place au T. II et a été renvoyé au Supplément, 3-4, p. 234.

290 Entre 851/1447-48 et 866/1461-62, suivant le *Tuḥfat al-muštāq fi aḫbār Nağd wa'l-Ḥiğāz wal'-'Irāq* d'Ibn Bassām (m. vers 1346/1927-28), chronique conservée en ms. à Unayzah, fondée sur une source du XVIIIe s. Je dois communication des données sur les Banū Ğabr à la parfaite obligeance de M. G. Rentz. M. Rentz m'écrivait (avril 1960) au sujet du *Tuḥfat* : « It contains much more on Najd in the period A.H. 850-1158 [1446-1745] than I have found anywhere else, and the material certainly looks authentic, though some of the dates may not be altogether accurate ».

Zāmil Ibn Ğabr est qualifié chez Ibn Bassām de roi (*malık*) d'al-Aḥsā et de Qaṭīf », alors que Qaṭīf ne fut occupé, au témoignage des autres sources, que plus tard par son fils Ağwad. Ibn Bassām ignore par ailleurs les entreprises des Banū Ğabr contre le Bahreyn et l'Oman.

La turbulence des Bédouins est signalée bien plus tôt dans le siècle. En 820/1417, leur agitation rend impraticable la route du Bahreyn au Hedjaz (Nīmdihī, *s.a.*). En 843/1439-40, les Bédouins occupent et pillent Qaṭīf (Ğa'farī/Zaryāb, p. 108).

291 Saḫāwī, I, p. 190. Sur les Banū Ğarwān, seigneurs de Bahreyn au XIVe s., *cf.* Ibn Ḥağar, *Durar al-kāmina*, éd. Haydarabad du Deccan, I, pp. 73-74, n° 196.

292 La date la plus ancienne pour laquelle nous ayons une évidence— indirecte — qu'Ağwad était au pouvoir n'est que de très peu antérieure à celle où Salgur-Šāh trouve asile auprès de lui. Nous savons que son cadi, Ğamāluddīn 'Abdullah b. Fāris al-Tāzī al-Fāsī, après avoir quitté l'Égypte au plus tôt en 876/1471-72 et fait un bref séjour à La Mecque, était à son service depuis environ quinze ans en 893/1488 (Saḫāwī, V, n° 152). Il ressort des expressions de la lettre rédigée en arabe par Nīmdihī et adressée par Mahmud Gāvān à « Šayḫ Ağwad connu (sous le nom de) Ibn Ğabr (*Kanz*, 203*b*), qu'Ağwad avait acquis un renom certain antérieurement à 1481, date de la mort du vizir bahmanide. Mais comme Nīmdihī n'est devenu secrétaire du vizir que vers 1473, et que celui-ci propose à Ağwad de nouer des relations amicales, la lettre montre qu'en fait la célébrité internationale ne vint au chef bédouin que vers 1475, très probablement avec l'occupation de Bahreyn.

vivre très vieux, fit des Banū Ǧabr la grande puissance de l'Arabie orientale [293]. Vers 1475 le prince Salġur, prétendant au trône d'Ormuz, auquel son beau-père Sulaymān b. Sulaymān, soit prudence soit impuissance, n'avait accordé aucun concours, se réfugia auprès de lui. En contrepartie du soutien qu'il lui accordait, Aǧwad obtint la cession de Bahreyn et de Qaṭīf, où Salġur se réserva toutefois la possession de quelques vergers (*basātīn*) [294]. Mais une fois assis sur le trône, Salġur-Šāh se repentit d'avoir cédé aux Banū Ǧabr les dépendances qui rapportaient le plus à son trésor. Plusieurs expéditions en vue de recouvrer Bahreyn et Qaṭīf furent menées par Ra'īs Nūruddin Fālī, par Salġur-Šāh en personne et par son fils Tūrān-Šāh, qui aurait réoccupé Bahreyn en 1485. Le conflit se termina par la conclusion d'un pacte aux termes duquel l'émir d'al-Ḥasā demeurait en jouissance des deux territoires et versait une annuité au roi d'Ormuz. Cet accord fut respecté de longues années durant. Il était encore en vigueur en 1507 [295].

En 893/1488, un des fils d'Aǧwad, Sayf b. Zāmil, envahit les territoires de Sulaymān b. Sulaymān. Ibn Māǧid, qui est contemporain du fait (passé sous silence dans la chronique omanie), rapporte que Sayf b. Zāmil laissa le pouvoir à 'Umar b. al-Ḫaṭṭāb [296]. Après la disparition de ce dernier, en 894/1489 [297], Sulaymān b. Sulaymān exerça des représailles contre les Ibadites. La chronique fait état de nouveaux affrontements avec des imams

---

[293] Saḫāwī, I, p. 190. Les Banū Ǧabr furent des champions du malikisme. Sa notice dans Saḫāwī ne spécifie pas que le cadi d'Aǧwad (*cf.* note précédente) était malikite, mais son père l'était (Saḫāwī, VI, n° 542), ainsi que son maître de *fiqh* (Saḫāwī, V, n° 972). Aǧwad malikite, *cf.* Saḫāwī, I, p. 190 ; son successeur au Bahreyn, Muqrin, *cf.* Ibn Iyās, *Bada'i' al-zuhūr*, V (éd. 1961), p. 431 (tr. Wiet, p. 414).

[294] Ibn Māǧid, 70*a*. Cast., II/60, pp. 339-340 ; Barros, II/2-2, p. 54. Nīmdihī, qui écrit sous Salġur-Šāh, ne dit mot du marchandage.

[295] Barros, III/6-3, p. 311. À la lumière des renseignements qu'il recueillit à Lisbonne, Leonardo da Ca' Masser écrit en 1506 que (*Bahreyn) — une île de Maures arabes dans un golfe où l'on pêche quantité de perles sous quatre brasses d'eau — est sous l'autorité d'un roi arabe (*cf.* sa relation dans *Archivo Storico Italiano*, Appendice III, Florence 1845, à la p. 26).

[296] C'est ainsi que je comprends ce passage d'Ibn Māǧid, 70*a*, qui ne me paraît pas pouvoir être entendu autrement. La traduction de M. Tibbetts (p. 222) présente différemment les choses : Sayf b. Zāmil prend « Ummān b. Šihāb « (*lege* l'Oman des *Banū Nabhān, *cf.* dans le ms. la correction maladroitement suscrite, mal lue par Tibbetts p. 508) ; l'imam ibadite se soulève contre lui [Sayf ?] et 'Umar b. al-Ḫattab triomphe d'eux. Saḫāwī, I, p. 190, commet l'erreur de considérer la conquête de l'Oman (et celle de Bahreyn) par Aǧwad comme antérieures à l'installation de Salġur-Šāh à Ormuz. Quant à J. H. D. Belgrave, « A brief survey of the history of the Bahrein Islands », dans le *Journal of the Royal Central Asian Society*, 1952, p. 61 (repris dans son *Welcome to Bahrain*, 1954, p. 87), je ne sais sur quel texte il s'appuie pour écrire qu'en 1487, le règne tyrannique du fils d'Aǧwad prit fin avec une invasion omanie de Bahreyn, quand 'Umar b. al-Ḫattab fut nommé gouverneur.

[297] Ross, p. 142. Selon Badger, il aurait été réinvesti cette année-là.

au pouvoir éphémère et contesté. Sulaymān aurait dû finalement s'exiler à Ormuz, d'où il aurait en vain demandé appui aux gouverneurs du Fârs. Revenu alors en Oman, il y serait mort en 906/1500-1501 [298]. Aǧwad était encore en vie vers 1495 [299]. Les sources arabes tardives le font vivre au-delà encore [300], mais un arbre généalogique incertain a pu embrouiller les traditions [301].

Le caractère épicurien de Sulaymān b. Sulaymān et la contestation religieuse qui minait son pouvoir, n'en avaient pas fait pour Ormuz un voisin redoutable. Il n'avait même pas participé à la révolte de son gendre Salġur-Šāh. Lui disparu, le prestige des Banū Nabhān éclipsé pour longtemps, et les villes ibadites divisées par ces rivalités d'influence dont parle Barros, les formations politiques traditionnelles de l'Oman intérieur ne faisaient courir ancun danger au littoral ormuzi. Il en allait autrement avec les Banū Ǧabr. « Ce qui fait ces cités [Bahlā, Nizwa et Manāḥ] se mettre parfois en paix, — écrit Barros, — est qu'elles sont attaquées par des tribus de Bédouins (*alarves*) de la lignée qu'ils appellent Bengebra, qui est des plus puissantes de toute la terre d'Arabie, car elle soumet près de trois cents lieues à la ronde. Lesquels Bédouins, au temps de la récolte des dattes et des autres vivres du pays, les viennent inquiéter. Pour qu'elles ne subissent pas une telle oppression, leur imam, des dîmes qu'il a, en vertu d'un accord paie à ce Bengebra tant par an ». Le « grand Bengebra » est seigneur de quasi tout l'intérieur, de Bahreyn à Dhofar. Les nomades attaquent sans répit les oasis

---

298 Ross, p. 143 ; Badger, pp. 50-52. Selon la préface de M. Ṭanūḫi à son *Dīwān* (pp. 13, 16), il serait mort en 915/1510.

299 Aǧwad vivait encore en 895/1489-90, date de la troisième révision du *Kitāb alfawā'id* d'Ibn Māǧid (*cf.* G. Ferrand, *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais*, III, pp. 200-202). Le *Kanz al-ma'ānī*, rédigé entre 1490 et 1495, ne fait pas suivre son nom d'une des eulogies réservées aux défunts.

300 Ibn La'būn, *Ta'rīḫ*, éd. La Mecque 1357 h., p. 32 (référence que je dois à l'amabilité de M. G. Rentz) dit qu'il fit le pèlerinage en 912/1507. Selon Ibn Bassām, les razzias des Banū Ǧabr contre al-Ḫarǧ reprirent, après vingt ans d'interruption, sous Aǧwad b. Zāmil en 887/1482-83, 890/1485, 893/1488, 900/1494-95, 916/1510-11 ; Ibn Bassām place la dernière de ses campagnes sous 929/1522-23.

301 À la suite de la notice sur Aǧwad figure dans Saḫāwī, I, p. 190, une autre entrée très succincte ainsi conçue : « Aǧwad b. Sayf b. Zāmil al-Ǧabri, mort en — . » La date est laissée en blanc. Ou bien Saḫāwī a mal fondu ses fiches, et cet Aǧwad est le nôtre. Ou bien c'est un de ses fils ou de ses neveux.

Ibn La'būn, p. 32, compte à Aǧwad trois fils, Zāmil et Sayf, qui se disputèrent sa succession, et Muqrin qui la recueillit. Suivant Barros, III/6-3, p. 312, Muqrin était petit-fils d'Aǧwad : « Mocrim filho de Zamil e neto de Atjoate ». Le fils (*walad*) d'Aǧwad est appelé par Ibn Māǧid Sayf b. Zāmil. On en déduit que la famille régnant sur les tribus Banū Ǧabr portait le nom d'Ibn Zāmil. En ce cas Barros aura peut-être mal compris une expression telle que « Muqrin ibn Zāmil walad Aǧwad ». Je ne sais comment l'article « Bahrayn » de l'*EI*[2] fait de Muqrin l'oncle d'Aǧwad.

du Nadjd, vivant partie du tribut qu'ils ont imposé aux sédentaires, partie de rapines [302].

La force des Banū Ǧabr était pour Ormuz une source d'inquiétude. À peine arrivé au pouvoir, Cojeatar songeait à les mater. En septembre 1507 il faisait proclamer publiquement dans Ormuz que, sous peine de mort, on ait à capturer les Portugais vivants, pour faire avec ces prisonniers la guerre au Benjabar [303]. En 1511, il prit la tête d'une expédition de reconquête de Bahreyn [304], dont le résultat devait être éphémère. Non moins dangereuse était la menace constante que la turbulence vite éveillée des émirs Banū Ǧabr faisait peser sur les ports omanis. En 1507, un « capitaine du Benjebra » s'empressait de descendre au secours de Mascate occupée par Albuquerque [305]. Sohar était en butte à la pression des Bédouins. En 1522, un « capitaine du grand Bengebra », Šayḫ Husayn b. Sa'īd, chef de trois cents cavaliers et de quatre mille hommes de pied, profite de la rebellion d'Ormuz pour s'allier aux Portugais et occuper Sohar [306].

Les *Comentários* de Brás de Albuquerque, dont les données s'appliquent en principe à la situation des années 1507-1515, écrivent que des trois fils du feu roi Benjabar, qui avait soumis toute l'Arabie orientale, le plus âgé, appelé Benjabar comme son père et reconnu comme seigneur par ses frères, gouverne l'Oman, le Fartak et le Dhofar, tandis que les deux cadets habitent sur le Golfe Persique, l'un d'eux possédant Bahreyn et Qaṭīf qu'il a conquis sur le roi d'Ormuz [307]. Information dont la véracité n'est nullement établie, sauf en ce qui concerne l'émir Muqrin, qu'une escadre luso-ormuzie ira déloger de Bahreyn en 1521, occasion dans laquelle il perdra la vie.

---

302 Barros, II/3-2, p. 105 (contrairement à ce qu'a avancé Caskel, *l.c.*, p. 66, Barros ne désigne pas l'imam nommément ; le « Mahamede » dont parle Barros (ci-dessus) est le Prophète, et non l'imam Muḥammad b. Isma'il, qui fut au pouvoir de 906/1500-01 à 942/1535- 36 selon le *Kašf al-gumma*, Ross, p. 143), et III/7-5, pp. 373-374 (Barros n'emploie pas le terme Nadjd, mais le terme « Iaman », qui désigne en réalité, dans son lexique géographique, la région s'étendant entre al-Ḥasā et La Mecque, *cf.* III/6-3, p. 314).

Selon Luis Falcão (à D. João de Castro, d'Ormuz, 4.IX.1545, TdT Cartas de Ormuz, f. 3), « Hamão », ville proche de Qalhāt et capitale de toute l'Arabie, payait au « Bem Jaure » 200 *leques* de tribut annuel.

303 Brás, I/32, p. 120 ; *cf.* Cast., II/60, p. 344.

304 Cast., III/71, p. 178 ; etc.

305 *Cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », p. 166.

306 Barros. III/7-5. p. 373.

307 Brás, I/24, p. 83. Cette tripartition des tribus bédouines peut avoir été antérieure à la mort d'Aǧwad. En 1474 déjà, l'ambassadeur vénitien en Perse, Barbaro (*Narrative*, p. 80) apprenait que la rive arabe du Golfe Persique était sous l'autorité de trois princes musulmans.

III. LA VIE POLITIQUE

Les Portugais se sont fait du régime politique ormuzi une idée imparfaite. Correia assure que « les gouverneurs (*regedores*) de ce royaume d'Ormuz avaient coutume de faire rois des enfants et étaient eux tout puissants ; quand le roi allait grandissant et voulait s'occuper de son royaume, ils lui crevaient les yeux et faisaient roi son fils, s'il en avait, sinon un autre héritier direct, également en bas âge ; de sorte qu'ils étaient toujours rois [308]. Tenreiro écrit de même : « Ces rois d'Ormuz étaient continuellement dans cette ville, et avaient un gouverneur (*regedor*) qu'ils appellent vizir (*guazil*), lequel expédiait les affaires du royaume ; car les rois ne s'en occupaient pas, servant seulement à ce qu'il se gouverne en paix ; et s'ils voulaient entendre dans le gouvernement, ou être indépendants, comme les autres rois, on leur crevait les yeux, on les entretenait sur les revenus du royaume et on faisait roi leur fils, s'ils en avaient, ou un autre parent le plus proche, auquel on arrachait aussi les yeux s'il voulait gouverner » [309]. Castanheda, dont on sait la dépendance à l'égard de Tenreiro, consigne les mêmes observations, avec plus de lourdeur dans l'expression, et en sus quelques précisions : « Les rois d'Ormuz étaient continuellement dans cette ville, et dans les autres avaient des gouverneurs (*regedores*). À Ormuz ils en avaient un autre, qui expédiait la plus grande partie des affaires du royaume, car les rois n'entendaient en rien du gouvernement du royaume, et ne servaient pas à autre chose qu'à ce que le royaume se gouverne pacifiquement. S'ils voulaient entendre dans le gouvernement, ou être indépendants, comme les autres rois, le vizir (*guazil*) d'Ormuz, car ainsi s'appelle le gouverneur, les prenait et, les yeux crevés, lui et les principaux du royaume les mettaient dans une demeure assignée pour cela, où on les entretenait sur les revenus du royaume. Ils faisaient roi un fils s'il en avait, ou quelque sien parent le plus proche, auquel ils faisaient de même s'il voulait gouverner. De la sorte il y avait toujours des rois dans cette demeure, et celui qui régnait vivait toujours dans cette crainte » [310].

Il est vrai qu'au XVIe siècle l'oligarchie vizirale se disputait le gouvernement d'Ormuz au nom de princes fantoches. Mais les auteurs portugais ont pris pour la règle ce qui n'était qu'un aboutissement récent. Récente, la pratique de l'aveuglement, un de ces pis-aller auxquels eut recours l'Orient islamique, faute d'un principe successoral reconnu, et que les Muzaffarides avaient mis en vogue, en Iran méridional, au XIVe siècle ; il n'y a pas d'indice qu'il ait été pratiqué systématiquement à Ormuz avant la seconde moitié du

---

308 Correia, II, pp. 419-420.

309 Tenreiro, p. 6. La technique de l'aveuglement, par brûlure de la pupille, et non par crevaison ou par énucléation, est exposée correctement par Teixeira, II, p. 40.

310 Cast., II/58, p. 339.

XVe siècle. Quant à l'intronisation d'enfants-rois, elle n'apparaît qu'au début du XVIe siècle, en l'absence de tout adulte apte à régner. Pas plus que l'historiographie persane, axée sur les faits et gestes des rois, la documentation portugaise, dont la lumière se fixe sur ce personnage clef qu'est devenu le vizir, ne rend une image fidèle des forces sociales, sur le jeu desquelles repose l'équilibre politique du royaume d'Ormuz. Seul João de Barros, qui a eu le rare mérite de s'intéresser, en historien humaniste, au passé des peuples orientaux, a réuni, pour les dernières décades du XVe siècle, des informations qui, en complément de celles transmises par l'historien indo-ormuzi Nīmdihī, révèlent quelque chose de l'arrière-plan social des malheurs de la dynastie [311].

Les crises de succession du XVe siècle

Le siècle qui précède l'arrivée des Portugais est presque tout entier occupé par quatre souverains : Quṭbuddīn Tahamtan III (1400 ?-1417), Sayfuddīn Mahhār (1417-1436), Tūrān-Šāh II (1436-1470/71), Salġur-Šāh (1475-1505). Mais ces longs règnes ne doivent pas faire illusion : leur durée accumule de dangereuses tensions internes, et tous se terminent en catastrophe. Au total, des dix princes qui occupent le trône d'Ormuz entre 1400 et 1506, cinq sont déposés, quatre assassinés. Un seul, Tūrān-Šāh II, réussit à mourir sur le trône et de cause naturelle, à quel prix cependant, — « il mangeait ce qu'il avait pêché de sa main, car il avait été victime de plusieurs tentatives d'empoisonnement » [312], — et sa mort ouvre une période de troubles qui préfigurent la déchéance pitoyable dans laquelle les Portugais vont découvrir la royauté.

Quṭbuddīn Tahamtan III Fīrūz-Šāh [313], souverain dévôt, plus doué pour

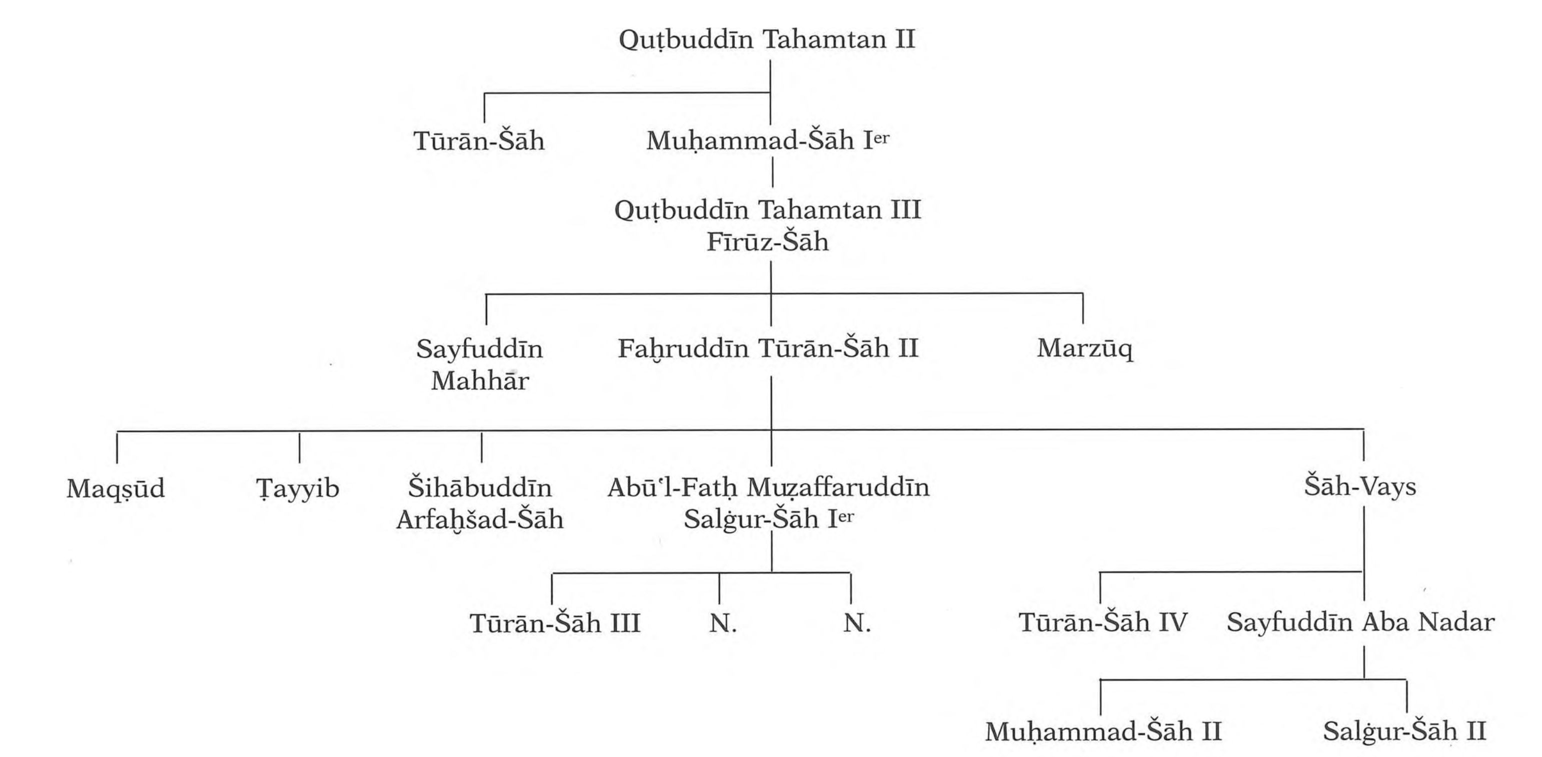
---

[311] En regard de ces deux sources essentielles, les listes dynastiques des chroniqueurs safavides sont singulièrement pauvres (Qāḍī Aḥmad Ġaffarī, *Tārīḫ-i ǧahān-ārā*, Téhéran 1343 s., p. 192 : Ḫūzānī, *Afḍal al-tavārīḫ*, ms. Windsor ; etc.) ; liste sans valeur également dans F. Valentijn, *Oud en Nieuw Oost-Indien*, V/1, 1726, p. 231.

Rappelons qu'il n'existe pas de travail d'ensemble sur l'histoire d'Ormuz. L'*Histoire du royaume de Hormuz* (c. *1000-1622*) de M. A. Foroughy est rapide, et ne vaut pas d'être consultée, non plus que A. T. Wilson, *The Persian Gulf, an Historical Sketch*, Londres 1928, sur les questions traitées dans les pages qui suivent. Sur le règne de Sayfuddīn Ier, *cf. Princes*, pp. 114-119, ici partiellement repris et corrigé.

[312] Saḫāwī, III, n° 191.

[313] Ce souverain est généralement désigné par son seul *laqab*, Quṭbuddīn. Il porte le titre royal de Fīrūz-Šāh dans la chronique de Ǧa'farī, titre que lui décerne aussi Saḫāwī ; mais son contemporain Naṭanzī, *Muntaḫab al-tavārīḫ-i Mu'īnī*, J. Aubin, éd., Téhéran 1957, p. 19, ne le mentionne que sous le nom de Bahman-Šāh. Si bien informé qu'un contemporain soit supposé être, il appert que Naṭanzī s'est embrouillé dans sa liste généalogique, à laquelle nous avions naguère accordé foi (*Princes*, pp. 110, 113, 114). Il n'y a pas lieu de dédoubler en deux souverains distincts le Fīrūz-Šāh de Ǧa'farī et le Bahman-Šāh de Naṭanzī, dont le nom se restituera en Tahamtan (la confusion graphique entre les deux noms est courante dans les manuscrits persans),



19. *Tableau Généalogique des Rois d'Ormuz (XIVe-XVIe s.)*

(Ce tableau corrige et complète celui publié dans le *Journal Asiatique* de 1953 (*Princes*), p. 138. *Cf.* ici-même, note 313.)

la pêche [314] que pour tenir le sceptre, avait abandonné le pouvoir au vizir Ḫwaǧa 'Alī Baġdādī. Un vendredi de l'été 820/1417, son fils le prince Sayfuddīn, soutenu par les troupes « des Hauteurs du Naḫlistān » (*Pušta-yi Naḫlistān*), s'empara du palais royal et tua le vizir. Quṭbuddīn Tahamtan, qui était à Kahūrū, marcha sur la ville. La population craignit de faire les frais de l'affrontement et d'être pillée. Un saint homme de grande réputation, Šayḫ Ǧamāluddīn Aḥmad Sīstānī, s'entremit, conseilla au père de se désister, au fils de lui réserver un traitement honorable. Touché par la désaffection de l'opinion publique à son égard, Quṭbuddīn abdiqua, et aux termes d'un accord passé sous les auspices de Ǧamāluddīn Sīstānī, se retira dans l'île de Qishm [315], où il vécut de longues années encore.

Sayfuddīn fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner en 839/1435-1436 [316]. Cette année-là, Quṭbuddīn avait poussé son fils cadet Faḫruddīn Tūrān-Šāh à prendre la tête de la révolte contre Sayfuddīn. Dans une lettre justificative à l'empereur timouride Šāhruḫ, Tūrān-Šāh relate que les chefs des tribus arabes avaient demandé à Quṭbuddīn d'intervenir, mais que celui-ci, depuis longtemps détaché des choses de ce monde, avait laissé à Tūrān-Šāh le soin d'agir. Tūrān-Šāh rappelle combien Sayfuddīn s'était conduit vilainement envers leur père, homme de bien, plusieurs fois pèlerin de La Mecque, en le dépossédant brutalement de la royauté, puis en le tenant à Qishm sous étroite surveillance, mais il ne l'accuse pas d'avoir provoqué sa mort [317].

---

pareil à celui de son ancêtre Quṭbuddīn Tahamtan II, au nom bien attesté sous cette dernière forme chez Šabānkāra'ī et chez Ibn Baṭṭūṭa, et que Naṭanzī (p. 16) appelle erronément Bahman. La liste de Naṭanzī exige d'autres corrections encore. Entre les deux Quṭbuddīn Tahamtan, elle place en ordre de succession patrilinéaire Yūsuf-Šāh, Bahman-Šāh et Muḥammad-Šāh (*cf. Princes*, tableau I, p. 138). Le nom Yūsuf-Šāh nous révèle le *ism* du souverain plus connu sous son titre royal de Tūrān-Šāh, c'est-àdire Tūrān-Šāh Ier. Quant au « Bahman-Šāh II » de Naṭanzī, il est, à notre avis, issu d'une erreur de rédaction de ce chroniqueur, car tous les autres témoignages concordent à faire de Muḥammad-Šāh le successeur de Tūrān-Šāh et, qui plus est, le présentent comme son frère et non comme son fils. Ainsi Nīmdihī (sous 758 H.), Ǧa'farī, Barros, Couto. Les dires de ces auteurs sont corroborés par deux listes généalogiques, l'une rapportée par Saḫāwī dans sa notice sur Sayfuddīn Ier, « fils de Quṭbuddīn Fīrūz-Šāh fils de Muḥammad fils de Tahamtan fils de Ǧurdān-Šāh (...) » ; *cf.* Saḫāwī, X, n° 736. (Dans sa notice sur Quṭbuddīn Fīrūz-Šāh, VI, n° 593, Saḫāwī omet le nom de Muḥammad-Šāh : et dans sa notice sur Tūrān-Šāh II, III, n° 191, il fait de celui-ci, « fils de Tahamtan-Šāh », le petit-fils do Tūrān-Šāh Ier.) L'autre généalogie, plus probante encore, figure dans l'inscription inédite du minaret de Ḫunǧ de 849/1445-46, au nom de Tūrān-Šāh II « fils de Tahamtan fils de Muḥammad-Šāh fils de Tahamtan fils de Ǧurdān-Šāh.

314 Ǧa'farī dit qu'il avait un don (*sirrī*) pour prendre le poisson, et qu'il pêchait beaucoup.

315 Nīmdihī, 820. Sans les détails, Ǧa'farī/Bartol'd, pp. 381-382, Ǧa'farī/Zaryāb, p. 68. Sur Ǧamaluddīn Sīstānī, *cf.* Nīmdihī sous 849.

316 Saḫāwī, VI, n° 593 et X, n° 736 ; Ǧa'farī (inédit) ; Ǧaffārī (cité *supra*, note 311), p. 192 ; *Princes*, tableau I, p. 138, note 40.

317 Samarqandī, p. 709 (lettre, ou plutôt abrégé de lettre, sans date ; publiée par Samarqandī sous 841/1437-38).

La version rapportée par Nīmdihī fait de Ḫwağa Muḥammad Baġdādī, le fils du vizir assassiné en 1417, l'instigateur de la sédition de Tūrān-Šāh. Profitant d'un séjour de Sayfuddīn à Qishm, le *ḫwāğa*, qui était de ses proches, mais guettait depuis longtemps l'occasion de venger le meurtre de son père, se rendait secrètement de nuit à Bruḫt, où il avait des conciliabules avec le prince cadet, dont les textes concordent à nous suggérer qu'il partageait l'exil paternel. Baġdādī procura au prince une embarcation pour gagner Qalhāt, d'où Tūrān-Šāh organisa la lutte contre Sayfuddīn, réquisitionnant bateaux de guerre et chevaux d'al-Ḥasā, empruntant aux marchands les fonds nécessaires à la solde des troupes, contre promesse de rémissions, de dons et d'exemptions des droits de douane. La saisie d'un navire richement chargé qui arrivait de Chine (*Čīn*) lui procura de quoi achever ses préparatifs. À Ormuz, toutes les classes de la population et une partie de l'armée étaient favorables à Tūrān-Šāh. Sayfuddīn installa sur le trône son frère Marzūq, et se réfugia sur la terre ferme avec ses trésors [318].

Dans sa lettre à Šāhruḫ, Tūrān-Šāh déclare que Sayfuddīn avait soumis le royaume à une tyrannie sans précédent, au point qu'on put craindre qu'il ne tombe en des mains étrangères [319]. Selon Ğa'farī, Sayfuddīn recrutait des mercenaires turcs, lârīs et tārumīs, — soit sur le continent iranien, — et il envoyait des gouverneurs dans les diverses parties du royaume [320]. L'appel à un recrutement extérieur n'était pas, pour le petit État ormuzi, une innovation. Quṭbuddīn Tahamtan II, par exemple, avait utilisé des soldats-affranchis (*ġulām*) turcs et éthiopiens à côté des guerriers arabes et persans [321]. Peut-être fut-ce la prépondérance de l'élément irano-turc qui mécontenta les seigneurs omanis, de même que la nomination de gouverneurs sans attaches avec les aristocraties locales. Outre l'entretien d'une nombreuse armée, les goûts fastueux de Sayfuddīn pesaient sur la fiscalité, ce qui coalisa les mécontentements contre son autorité.

Les interventions militaires timourides en faveur de Sayfuddīn retardèrent le règlement de la guerre civile de plusieurs années [322]. Samarqandī enregistre sous 841/1437-1438, à la suite de démarches à Hérat de cadis et de muftis de Djaroun, l'établissement d'un *modus vivendi* qui laissait à Sayfuddīn la jouissance du château de Tizirg, où il se retira [323]. D'après Nīmdihī, c'est en 843/1439 seulement que fut signée la paix, un membre de

---

[318] Nīmdihī, 839.

[319] Samarqandī, *l.c.*

[320] Ğa'farī (qui indique que Tūrān-Šāh fut incité à aveugler Marzūq).

[321] Nīmdihī, 758.

[322] *Cf. Princes*, p. 118 (d'après Samarqandī) ; J. Aubin, *Deux sayyids de Bam au XVe siècle*, Wiesbaden 1956, pp. 52-53 (d'après Ğa'farī, années 839 à 842).

[323] Samarqandī, pp. 708, 710-711.

la célèbre famille des sayyids Īǧī, Ṣafīuddīn ʿAbdurraḥmān ayant servi d'intermédiaire. Le souverain déposé fut reçu à Djaroun avec de grands égards protocolaires [324]. Il se peut qu'il ait continué à y séjourner, au moins par intermittence, durant la plus grande partie du règne de Tūrān-Šāh [325].

Ḫwaǧa Muḥammad Baġdādī, devenu vizir, montra peu d'empressement, en 1442, à faciliter le passage en Inde de Samarqandī, lorsque celui-ci fut envoyé en ambassade au Deccan ; et c'est en vain qu'à la suite des plaintes de Samarqandī, il fut convoqué à Hérat [326]. Il mourut à La Mecque en ṣafar 865/novembre-décembre 1460 [327]. Tūrān-Šāh, quant à lui, avait hérité du tempérament religieux de son père. Il dispensait de droits les bateaux venant du Hedjaz, n'empiétait pas sur la juridiction de la loi coranique (*šarīʿat*) et déférait aux cadis les meurtriers et les voleurs [328]. Il était ami des sayyids, des ulémas et des shaykhs [329]. La pension qu'il avait octroyée à Ṣafīuddīn ʿAbdurrah-man Īǧī, en reconnaissance de ses bons offices, fut, lorsque ce dernier mourut, à La Mecque, en 864/1460, reportée sur son fils Sayyid Nūruddīn Aḥmad [330].

Les envies qu'il avait su déjouer se donnèrent libre cours lorsqu'il mourut, en 875/juillet 1470-juin 1471 [331]. Son fils aîné, Maqṣūd, qui lui succéda, fut déposé après six mois de règne par le *sipahsālār* Amīr Ḍiyāuddīn Rustam Fālī, nommé au commandement de l'armée (*sargurdī*) par Tūrān-Šāh. D'accord avec un certain émir Farāmurz et avec Ḫwaǧa Ḥusayn Baġdādī, Ḍiyāuddīn Fālī, mécontent de ce que les troupes touchaient irrégulièrement leur paie et leurs rations, entraîna un matin quatre-vingts hommes de son clan (*ṭāʾifa*) vers la demeure du roi, se saisit de lui et de son frère Amīr Ṭayyib, et les aveugla [332]. Un fils cadet de Tūrān-Šāh, Šihābuddīn, fut intronisé. Il prit le titre d'Arfaḫšad-Šāh.

---

324 Nīmdihī, 843.

325 Si on peut l'identifier au prince Sayfuddīn auquel est dédié en rabīʿ I 868/novembre-décembre 1463 un des traités composés à Djaroun dans l'hiver 1463-1464 par Abū Isḥāq b. ʿAbdullah Ḫādim Burhānī Kūbanānī, qui appartenait à une famille connue de shaykhs du Kirman. *Cf.* ms. n° 2417 de la Bibl. Centrale de l'Université de Téhéran, p. 485 (et le Catalogue de cette bibliothèque, IX, p. 1056). Le prince est nommé : al-ḥaḍrat al-sāsānīya (...) al-amīr al-muʿaẓẓam wa'l-šāhinšāh al-aʿẓam Sayfuddawla waʾddīn šaraf al-islām wa ʿaḍud al-muslimīn ».

326 Samarqandī, pp. 769, 850-851.

337 Saḫāwī, VIII, n° 622.

328 Saḫāwī, III, n° 191.

329 Nīmdihī, 875.

330 Saḫāwī, IV, n° 355 ; Nīmdihī, 864.

331 Nīmdihī, 875. Saḫāwī, III, n° 191 (« vers 870 »).

332 Nīmdihī, 875. Saḫāwī, III, n° 191, dit seulement que Maqṣūd régna peu de temps et fut aveuglé. « Magdçude » régna dix ans selon Barros, II/2-2, p. 53 ; de même Couto, V/10-1, p. 604. Teixeira, II, p. 43, qui a du mal à cacher son ignorance dès lors que la chronique de Tūrān-Šāh Ier lui fait défaut, dit évasivement que le royaume fut en paix tant que vécut « Massud » (*Masʿūd).

Si l'on croit Nīmdihī, l'ascendant de Ḍiyāuddīn Fālī fut préjudiciable à Arfaḫšad-Šāh, qui n'était pas libre d'agir à son gré [333]. Il semble pourtant que Ḍiyāuddīn Fālī soit tombé en discrédit avant la fin du règne, vers 1472-1473. On possède en effet une lettre dans laquelle Maḥmūd Ǧāvān félicite Mu'īnuddīn Ǧahān-Šāh, prince de Lâr, de la « victoire (*fatḥ*) de Djaroun » et d'avoir repoussé Ḍiyāuddīn Fālī. Maḥmūd Ǧāvān termine sa lettre en souhaitant que, contrairement à Ḍiyāuddīn Fālī, Ǧahān-Šāh envoie au Deccan des guerriers, des armes, des chevaux, des étoffes [334]. Cette lettre est datée du 28 ramadan d'une année dont le millésime n'est pas spécifié. Elle est certainement quelque peu antérieure à une série de lettres non datées expédiées par Maḥmūd Ǧāvān au « sultan de Djaroun », à Sayyid Nūruddīn Aḥmad Īǧī et à Ǧahān-Šāh de Lâr ; il leur demande des archers à pied (*piyāda-i kamārdār*), qui lui sont nécessaires pour venir à bout d'un rebelle retranché dans les ravins de la région accidentée et forestière du Konkan, où il a inutilement fait donner la cavalerie. L'émir Farāmurz est dépêché du Deccan à Ormuz et à Lâr afin de procéder à l'acheminement de recrues [335].

Si Ḍiyāuddīn Fālī avait conservé sa tutelle sur le roi d'Ormuz, Maḥmūd Ǧāvān n'aurait évidemment pas adressé sa requête à Sayyid Nūruddīn

---

[333] Nīmdihī, 879.

[334] Māḥmūd Gāvān, *Riyāḍ al-Inšā*, éd. Šayḫ, Čānd et Gh. Yazdānī, Haydarabad du Deccan 1948, pp. 205-207. Le mot *fatḥ*, « victoire, conquête », ne doit pas induire à croire que Ǧahān-Šāh ait pris pied sur l'île d'Ormuz. Ḍiyāuddīn Fālī n'est désigné dans la lettre que par les jeux de mots *ḍiyā i'm ẓulām rasm*, « de nom splendeur, de procédés ténèbre », et *bī ḍiyā bī dīn*, « sans splendeur ni religion ». Les éditeurs commettent la double erreur de considérer Ḍiyāuddīn comme un rebelle à l'autorité de Ǧahān-Šāh (*cf.* l'index, p. 415) et de confondre Ǧahān-Šāh Lārī avec Ǧahān-Šāh Qaraqoyunlu (mort en 1467), *cf.* p. *vâv-mîm* en bas. Cette dernière méprise est partagée par H. K. Sherwani, *Maḥmūd Gāwān*, Allahabad 1942, p. 18, note 35.

Que la lettre, datée du 28 ramadan, est sans doute de 877, soit du 26 février 1473, peut être inféré d'un rapprochement avec une autre lettre de Māḥmūd Gāvān qui contient une allusion aux « troubles d'Ormuz et de ces côtes-là » (*Riyāḍ*, p. 371), et qui annonce le départ de son fils 'Abdullah pour le Gīlān. Or, en février 1472 (*cf. Riyāḍ*, p. 164 ; la référence à la prise de Goa, qui est de 1472, fournit le millésime), Māḥmūd Gāvān écrivait que son fils partirait l'année suivante, soit 1473. Les troubles d'Ormuz, dont nous ne savons rien, se situeraient donc dans le second semestre de 1472.

[335] *Kanz*, respectivement 5*b*-6*b*, 8*a*-9*a*, 6*b*-8*a*. L'identification de cet Amīr Farāmurz à celui qui avait participé à l'instauration de Šihābuddīn est probable, mais non assurée. (On le trouve encore comme émissaire de Māḥmūd Gāvān dans une lettre non datée de celui-ci à Ǧahān-Šāh Lārī, *Kanz*, 76*a*-77*b* ; en 1480 il se rend au Deccan envoyé par Šalgur-Šāh, *cf.* J. Aubin, *Nīmdihī*, 1966, p. 68.)

Les lettres susdites sont antérieures à la mort de Ǧahān-Šāh, que Nīmdihī date de 880/1475-76, et Ǧaffarī de 883/1478-79 (*cf.* Aubin, « Réferences pour Lâr médiévasle ». *Journal Asiatique*, 1955, p. 494). Peut-être la rébellion dont parle Māḥmūd Gāvān a-t-elle un lien avec le soulèvement de Parkita, qui eut lieu à la fin de 1472 (*cf.* H. K. Sherwani, *The Bahmanis of the Deccan*, Haydarabad du Deccan, s.d., p. 319).

Aḥmad Īǧī. Une autre lettre de Maḥmūd Ǧāvān confirme que le sayyid était vizir de fait, sinon en titre, dans les derniers temps du règne de Šihābuddīn Arfaḫšad-Šāh. En janvier 1475, Nīmdihī rédigea deux lettres de teneur identique, l'une pour Arfaḫšad-Šāh, l'autre pour Nūruddīn Īǧī, traitant de l'héritage d'un marchand ormuzi protégé de Maḥmūd Ǧāvān [336].

Šihābuddīn Arfaḫšad-Šāh fut assassiné dans les premiers mois de 1475 par un esclave nègre ; « on ne sut ni pour quelle raison ni qui était derrière lui » [337]. Nūruddīn Īǧī et les émirs convinrent de faire roi son frère Mīr Šāh-Vays, qui régna cinq mois en 880/mai 1475-avril 1476 [338]. Les « gouverneurs du royaume » auraient préféré Šāh-Vays à son frère aîné Salġur, parce que celui-ci vivait en Arabie et avait les manières des Arabes. Barros, qui rapporte le fait, tient plutôt, à la lumière de l'histoire postérieure d'Ormuz, que Šāh-Vays aurait été proclamé grâce aux intrigues de Cojeatar [339]. Durant le court règne de Šāh-Vays, dit Nīmdihī, « il émana de lui tant de tyrannie (*ẓulm*) que le courage manque pour la décrire et la consigner ». Selon Barros, il fut surtout haï à cause de son gouverneur (*governador*) Cojeatar [340].

Salġur [341], nommé gouverneur (*regedor*) de Qalhāt par son père Tūrān-Šāh [342], avait épousé une fille de Sulaymān b. Sulaymān Nabhānī. Il serait demeuré à Qalhāt sous le règne de Maqṣūd. Du temps d'Arfaḫšad-Šāh, dont les desseins l'inquiétaient, il s'enfuit dans l'intérieur de l'Oman auprès de son beau-père. Ne recevant pas du prince nabhanide l'aide escomptée pour

---

336 *Kanz*, respectivement 83*a*-84*b* et 81*a*-83*a*. L'envoi est daté du 1er ramadan 889 (f. 82*a*). Comme l'expéditeur et le destinataire étaient morts à cette date, il faut évidemment lire 879, soit le 9 janvier 1475.

337 Nīmdihī, 879. Il est certain que Šihābuddīn n'est mort, au plus tôt, qu'à la fin de 1474. Barbaro (*Narrative* p. 79), mentionne dans l'été que « Sabadin » paie tribut à Uzun Ḥasan. D'autre part, la lettre de Māḥmūd Gāvān montre qu'en janvier 1475, il n'était pas question au Deccan de sa disparition. Enfin Nīmdihī place le règne de son successeur sous 880/mai 1475-mai 1476. Saḫāwī. III, p. 45, accorde deux ans de pouvoir à Šihābuddīn, étranglé dans le hammam ; Barros, II/2-2, p. 53, onze à « Xabadim », tué par ses esclaves noirs dans l'île de Qishm.

338 Nīmdihī, 880. Saḫāwī, III, n° 191, passe sous silence le court règne de Šāh-Vays, mais écrit ailleurs, I, p. 190, que Salġur conquit Ormuz sur le fils d'un de ses frères. Barros, *l.c.* et Couto, *l.c.*, font durer Šāh-Vays un an et demi. Teixeira, II, p. 44, transforme « Xawes » en successeur de Salġur et en prédécesseur de son frère (*sic*) Sayfuddīn, qui était roi en 1507.

339 Barros, II/2-2, p. 53.

340 Nīmdihī, 880 ; Barros, *l.c.*, p. 54.

341 À l'exception de Teixeira, les auteurs portugais n'ont que la forme métathétique *Salġul : Barros, « Sargol » ; Castanheda, « Sorgol », « Corgol » ; Couto, « Xargol » ; etc. Cette prononciation vulgaire est notée par Ibn Māǧid et par Saḫāwī, qui écrivent « Sarġul » et « Salġul ». Salġur portait les titres des Muẓaffaruddīn Abu'l-Fatḥ (Nīmdihī, 843 et 880 ; *Kanz*, 113*a*, 172*a*). Une lettre de Sultān Ḥusayn-i Bayqara le priant de renvoyer à Hérat les fils du marchand Sayyid Naǧmuddīn Abu'l-Ḥasan Karbalā'ī, qui s'est noyé en rentrant de l'Inde, lui donne le *laqab* Sayfuddīn (Mu'inuddīn Isfizārī, *Inšā*, ms. India Office Persan 2982, f. 107*a*- 108*a*).

342 Castanheda, II/59, p. 339.

conquérir Ormuz [343], il s'était, nous l'avons dit, réfugié auprès d'Aǧwad b. Zāmil [344].

La lutte entre Šāh-Vays et Salġur est longuement racontée chez Barros. L'historien portugais relate que Salġur avait gagné à sa cause Ra'īs Nūruddīn de Šīlāw et son parent Ra'īs Kamāl. C'étaient là des alliés plus précieux que les Banū Ǧabr, « car ils avaient beaucoup d'embarcations et d'archers du Fârs ce que (Aǧwad) n'avait pas, car il vivait dans l'intérieur des terres et ses gens étaient plus habitués au désert qu'à la guerre sur mer. » Šāh-Vays fut mis au courant de cette collusion par un haut dignitaire (*mouro principal*), appelé aussi Ra'īs Nūruddīn, auquel Ra'īs Nūruddīn de Šīlāw avait écrit pour l'inviter à participer à la conjuration ; les deux *ra'īs* homonymes étaient apparentés. Sur les avis de Šāh-Vays, le Ra'īs Nūruddīn d'Ormuz fit venir à Djaroun son parent de Šīlāw et Ra'īs Kamāl. Ils promirent à Šāh-Vays de déserter les rangs de Salġur le jour de la bataille, et d'assurer ainsi la perte de ce dernier. Mais ils avaient par ailleurs secrètement décidé le Nūruddīn d'Ormuz à passer au camp de Salġur. Salġur concentra son armée à Ǧulfār, où il se rendit par terre en compagnie d'Aǧwad, tandis que le Ra'īs de Šīlāw les rejoignait avec ses bateaux. Šāh-Vays, qui croisait devant Ǧulfār, fut abandonné de tous, sauf de Cojeatar, et capturé par les hommes d'Aǧwad, qui le confia à Salġur moyennant promesse qu'il aurait la vie sauve [345].

Le témoignage parallèle de Nīmdihī introduit des protagonistes différents, Ḫwaǧa Niẓāmuddīn Fālī parmi les chefs réunis à Ǧulfār, et Ḫwaǧa Muḥibbuddīn Abū'l-Ḫayr Ḫunǧi, dignitaire du royaume d'Ormuz et un des proches du roi, comme chef des forces ormuzies qui rallia Salġur. Nīmdihī ajoute que Šāh-Vays, délaissé par ses troupes, se livra à son frère, et en fut traité avec honneur. Cependant les Banū Ǧabr se saisirent de sa personne (sans doute pour avoir un gage contre Salġur). Salġur réussit à le leur reprendre [346].

Les deux versions sont moins contradictoires que complémentaires. Nīmdihī omet de dire qu'une fois à Ormuz, Salġur-Šāh fit aveugler Šāh-Vays [347]. Des données de Barros comme de celles de Nīmdihī, on croit pouvoir conclure que les Fālī étaient partisans de Salġur. Barros retient les sonorités familières des noms de grands personnages ormuzis auxquels se heurtera trente ans plus tard Albuquerque, « Raix Nordim de Xilau » et « Cojeatar ». Le « Nordim d'Ormuz » de Barros doit être Nūruddīn Īǧī. Nīmdihī ne cite de Nūruddīn dans aucun des deux camps, mais il n'a pas mis par écrit tout

---

343 Barros, II/2-2, p. 53.

344 Barros, *ibid.*, fait du départ pour la cour de « Atjoate » une conséquence de l'avènement de Šāh-Vays. Nīmdihī, 880, et Cast., II/59, p. 339 (mal documenté sur les autres fils de Tūrān-Šāh II), taisent l'épisode nabhanide.

345 Barros, *l.c.*, p. 54.

346 Nīmdihī, 880.

347 Barros, *l.c.* Couto, *l.c.*, dit sans raison apparente que « Xaués » fut banni. Sur l'influence ultérieure de Šāh-Vays, *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque » ; il mourra en 1521.

ce qu'il savait, peut-être parce que Nūruddīn Īǧī, dont il avait été l'obligé, s'était compromis à parrainer Šāh-Vays. Nīmdihī passe sous silence le revers de fortune qui frappa Nūruddīn Īǧī après le triomphe de Salġur. Saḫāwī note que « ce qui arriva entre lui et le souverain d'Ormuz » fait exception à la considération que lui manifestaient les princes et les grands. L'aversion du prince, — que Saḫāwī ne nomme pas, mais qui ne peut être que Salġur-Šāh, — fut telle qu'il lui supprima sa pension, qui était substantielle, et sa situation en fut sensiblement amoindrie [348]. Il est d'autre part certain que Ra'īs Nūruddīn Fālī, qui sera en 1515, vieil homme demi-impotent, le partenaire facile d'Albuquerque, était sous le règne de Salġur-Šāh déjà une des notabilités de l'État ormuzi [349].

De ces années troubles, la royauté sortit apparemment sans dommage. En marge d'un monde iranien bouleversé par les guerres turkmènes, elle se maintenait indépendante, capable de repousser les tentatives de conquête [350], voire brillante : Salġur-Šāh Ier s'acquit une grande réputation de largesse [351]. Mais, lorsqu'en 1505 il tomba sous les coups de son fils Tūrān-Šāh IV, impatient de régner, et que celui-ci eut aveuglé ou tué d'éventuels rivaux, l'effet désastreux des déchirements des années 1470 se manifesta. La maison royale ne comptait plus que des aveugles ou des enfants.

Les crises dynastiques du XVe siècle ont des caractères différents. Du coup d'État de 1417, déroulé en quelques heures et limité à Djaroun, l'absolutisme royal sortit plus fort. Celui de 1505, après avoir tourné à l'anarchie, vit finalement la prise du pouvoir par les eunuques royaux, gardiens de l'idéal d'un État centralisé [352]. La guerre civile de 1436, les *pronunciamentos* et les luttes intestines de 1471-1475, qui touchèrent tout le royaume, trahissent — bien qu'imparfaitement — d'une part la rivalité latente entre Arabes et Persans, et d'autre part le rôle des groupes de pression dans le choix des souverains et l'orientation de la vie politique.

Arabes et Persans

Que des contrastes, même ténus, de mœurs, d'observance religieuse, de milieu d'origine, aient été ressentis, d'un groupe humain à l'autre, sous forme

---

348 Saḫāwī, I, p. 334. Sur un emprunt qu'il fait à La Mecque peu avant sa mort, *cf.* Saḫāwī, III, p. 49.

349 Il est probablement le Nūruddīn Aḥmad Fālī destinataire d'une lettre du *Kanz al-ma'ānī*, f. 100*b*-102*b* (contenu rhétorique).

350 *Cf.* J. Aubin, *Aq-qoyunlu et Bahmanides*, 1971, p. 13 ; *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », pp. 151-152.

351 Ǧa'farī (cité note 311), p. 192 ; Iskandar Beg Munšī, *'Ālam-ārāy-i 'Abbāsī*, éd. lith., p. 689.

352 Sur les événements de 1505-1507 à Ormuz, *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », pp. 154-156.

aggressive, c'est là une plaie qui ronge les sociétés médiévales de l'Orient (pour nous en tenir à elles seules). Certes, à Djaroun, la symbiose culturelle est très poussée. De nombreux traits de la civilisation matérielle la reflètent : l'architecture des édifices à plusieurs étages, typique de l'Arabie citadine ; le vêtement usuel, longue tunique blanche à la mode arabe [353], qui diffère des costumes portés en pays iraniens ; le bilinguisme, ailleurs propre aux élites lettrées, et qui est ici commun. Dans toute la région, le brassage ethnique est immémorial. Dès l'Antiquité, le royaume d'Ormuz était de caractère arabo-iranien [354]. Depuis des temps reculés des populations arabes se sont implantées sur la rive septentrionale du Golfe. La survivance au cap Masandam d'un dialecte iranien, le kumzārī, atteste un peuplement iranien en Oman.

Mais qu'une crise, économique ou politique, survienne et des affrontements raciaux se manifestent. Ainsi dans les années 1300, à l'occasion de la lutte pour l'hégémonie entre Qays et Ormuz. Le roi Gurdān-Šāh capturé traîtreusement par les gens de Qays, ceux du port d'Ormuz refusent de se soumettre, tant qu'ils auront un souffle de vie, aux arabophones (*tāzīgūgān*), et rejettent le gouvernement et l'autorité des Arabes oppresseurs ; marchands et sujets (*ra'āya*) veulent le triomphe des Persans [355].

Chez un João de Barros, tout occupé par sa théorie d'une Arabie châtiable pour avoir produit Mahomet, et d'une Perse punie pour avoir accepté la religion mahométane, on peut récuser une interprétation trop appuyée des tensions entre groupes ethniques du Golfe Persique. Il n'est pas contestable, toutefois, que le dualisme racial, auquel les observateurs portugais font un écho complaisant, inspirait des animosités qui dépassent le niveau des jalousies occasionnelles. Sous leur forme la plus aiguë, les divergences entre cheykhs arabes et émirs persans ont des racines profondes, qui touchent à la structure même de l'État ormuzi.

On comprend mieux, cela considéré, la valeur de la remarque de Tenreiro sur la fonction royale. Même réduit à n'être qu'un pauvre figurant manié par une coterie, le roi d'Ormuz est le garant de l'unité, car il est, non moins que le symbole du pouvoir, celui de la double nature du royaume. Si l'État est lié au sort politique et économique du monde iranien, la dynastie, elle, est de souche arabe. Dans son résumé de la chronique locale rédigée par Tūrān-Šāh Ier, Fr. Gaspar da Cruz rapporte que « les rois d'Ormuz tirent grande gloire de descendre d'une aussi ancienne race que les rois d'Oman et se disent apparentés à un seigneur qui vit en Arabie qui est appelé Catane » [356]. Le titre

---

[353] *Cf.* Pyrard de Laval, p. 156.

[354] *Cf.* W. W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge 1951, appendice 12, pp. 481-485, « Ormuz, a lost kingdom ».

[355] Kāsānī, *Tārīḫ-i Ūlǧāytū*, éd. Téhéran, 1348 s., p. 162.

[356] Gaspar da Cruz, pp. 235-236.

étrange d'Arfaḫšad-Šāh, choisi par le prince Šihābuddīn, exprime cette fidélité aux origines sud-arabiques de la famille royale. Arfaḫšad, aïeul mythique de Qaḥṭan, est aussi donné comme ascendant du prophète Hūd [357], dont se proclamait issu le roi Gurdān-Šāh, restaurateur de la dynastie au début du XIVe siècle [358]. Nīmdihī appelle Salġur-Šāh Ier « descendant de Hūd », « le plus glorieux et le plus parfait de la lignée des Banī Qaḥṭan [359].

L'insistance avec laquelle les souverains soulignent leur appartenance arabe est un signe de la nécessité qu'éprouve le pouvoir et de se démarquer de son entourage persan et de donner satisfaction à l'élément arabe qui, loin d'être privé d'influence sur les affaires du royaume, n'en est pas moins, pour divers motifs, en situation d'infériorité par rapport à l'élément iranien.

Les coups de force, à l'occasion desquels les Arabes tentent de faire sentir leur poids politique, compensent mal le peu de prise qu'ils ont sur l'économie ormuzie. L'unique route, du côté arabique, dont la sécurité fût essentielle à l'activité d'Ormuz était celle que suivaient les navires, contraints par les conditions de la navigation à longer les rivages de l'Oman. C'est pourquoi chacune des dynasties qui avaient dominé jusqu'alors le Golfe Persique avait été naturellement conduite à conquérir cette façade maritime. À l'époque de la suprématie d'Ormuz, aucun pouvoir ne s'est élevé en Oman qui pût disputer aux rois de Djaroun la possession du littoral et le monopole du commerce. Qui plus est, Ormuz, afin de préserver entière son hégémonie, interdisait aux cheykhs omanis tout accès libre à la mer [360]. La moindre tentative de s'ouvrir un débouché littoral était promptement réprimée [361]. Tributaires des ventes et des achats qu'ils y effectuaient, les cheykhs de l'intérieur ne savaient opérer sur les présides ormuzis que des harcèlements épisodiques. Et comme l'Oman intérieur, ouvrant sur les déserts de l'Arabie, n'était traversé par aucune grande artère commerciale, ils n'étaient pas en mesure, au contraire des émirs de l'Iran méridional, de pratiquer contre Ormuz le chantage à la fermeture des frontières.

L'histoire d'Ormuz, en effet, est aussi celle des pistes caravanières qui, de caravansérails en palmeraies, descendent de Chiraz, de Kirman ou de Yazd,

---

357 Sur Hūd, *cf. EI*², s.v. La filiation dans *Tāriḫ-i Sīstān*, Bahār, éd., Téhéran 1314 s., p. 42 (référence communiquée par W. Eilers) ; *Muġmal al-tavāriḫ wa'l qisas*, Bahār éd., Téhéran 1318 s., p. 146 (aussi pp. 189, 228, 432) ; Ṭabarī, De Goeje, éd., I, pp. 217, 231.

358 *Cf. Princes*, p. 100 ; Nīmdihī, 716.

359 *Kanz*, 170*b*, 172*b*.

360 Ce qui n'exclut pas qu'ils possèdent des sections de littoral. En 1522, un certain Sulṭān Mas'ūd, seigneur de 250 cavaliers et de 3 000 hommes de pied, contrôle une crique au sud de Sohar (Barros, III/7-5, pp. 373-374).

361 *Cf.* Luís Falcão à D. João III, d'Ormuz, 1.I.1546, TdT Cartas de Ormuz, f. 30-35 (« Tomey ha ffortalleza de Loa [Liwa] que ho Bem Gevra tynha feyto nesta costa de Mascate que dava muyta perda ha este Reyno »).

à travers les plateaux désolés et les rocailles brûlées de soleil des Garmsīrāt jusqu'aux plages du Muġistān ou, accessoirement, aux criques de la côte du Fârs.

Pour maintenir la libre circulation sur ces itinéraires, Ormuz verse à ses voisins un « fixe » (*muqarrarīya*), indépendant du volume du trafic et d'un montant très faible. Diogo do Couto définira justement le *mocarraria* comme une somme payée par les rois d'Ormuz à d'autres souverains pour assurer le libre passage des marchandises par leur territoire [362]. La circulation des convois étant de l'intérêt des deux parties, Ormuz peut proposer un *muqarrarīya* symbolique, car l'arrêt du trafic lèse également celui qui en prend la responsabilité : il provoque rapidement diminution de la recette des octrois, marasme des transactions, raréfaction sur le marché des grandes villes des produits importés *via* Djaroun. L'état de guerre entre Ormuz et les souverains de l'Iran est exceptionnel et se termine par des ententes où Ormuz garde l'avantage. Invulnérables, d'ailleurs, dans leur capitale insulaire, protégés des longues campagnes militaires par le climat redoutable des Garmsīrāt, les rois d'Ormuz font fi des sommations que leur adressent les monarques de Chiraz, de Hérat ou de Tabriz, au nom de la souveraineté de principe qu'ils exercent sur le royaume. Au cours du XVe siècle, les rois d'Ormuz ont successivement reconnu les Timourides, les Qara-qoyunlu et les Aq-qoyunlu, puis au début du XVIe siècle Šāh Isma'īl, sans que cette reconnaissance nominale compromette leur indépendance de fait.

Plus complexe est la nature de leurs relations avec les seigneuries littorales. Il serait fallacieux de tracer à l'influence politique exercée par Ormuz une démarcation linéaire, car elle rayonnait dans les oasis surpeuplées de l'arrière-pays, le long des chemins muletiers et des sentiers de montagne, bien au-delà des cantons directement inféodés à la cour de Djaroun. Le monopole des échanges avec l'Inde détenu par Djaroun prenait le Golfe Persique dans un réseau d'intérêts et de contraintes plus fort que celui des dépendances politiques et des intrigues sans cesse nouées et dénouées.

À l'arrivée des Portugais la domination ormuzie sur la côte iranienne était moins complète qu'elle ne l'avait été aux XIVe et XVe siècles. Dans le fond du Golfe, l'émirat de Rayšahr, fort de sa richesse agricole et soutenu par Šāh Isma'īl, se faisait l'agent des visées safavides en direction de l'Arabie. Plus grave, et plus ancienne, était la poussée vers la mer des princes de Lâr. Leur puissance était née de l'essor d'Ormuz. Une nouvelle route entre Ormuz et Chiraz *via* Lâr avait concurrencé avec succès les itinéraires du haut Moyen Âge, et Lâr, — « demeure de l'équité » (*dār al ma'dalat*) [363], — s'était organisée

---

[362] L'informateur de Couto, pp. 209-210 ; *Princes*, pp. 122-123 ; *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », p. 151.

[363] Ce *laqab* est dans Nīmdihī, 901.Ğahān-Šāh, prince de Lâr, faisait régner avec zèle la loi coranique et l'équité (Nīmdihī, 880).

en ville-étape. Le prince de Lâr ne prélevait pas de taxe sur les marchandises qui transitaient par son territoire : « in quel paese non se paga dacij ne gabelle » dit Girolamo da Santo Stefano en 1498. Le mouvement du commerce suffisait à engendrer la prospérité de la ville, dont les habitants s'adonnaient, dès le XIVe siècle, au négoce maritime [364]. À la veille de l'apparition des Portugais, la monnaie d'argent de Lâr, le *lārī*, a cours sur tous les marchés de l'Océan Indien, et la participation des marchands et des mercenaires lâris aux affaires du Deccan est considérable. Maîtres de réserves humaines sans emploi sur les terres ingrates des Garmsīrāt, les princes de Lâr sont dès lors tentés d'unir sous leur autorité les deux principautés mitoyennes qui vivent du trafic de l'Inde. Ils ont réussi, dans la seconde moitié du XVe siècle, à étendre leur pouvoir sur les districts situés immédiatement derrière la chaîne littorale [365]. Ils poussent, à l'occasion, jusqu'aux petits ports de la côte [366]. Leurs vassaux, les émirs d'Īlūd, chefs les plus puissants du Lâristan du sud-est, font peser leur pression sur le canton de Laštān, dont l'un d'eux finira par s'emparer en 1546 [367].

Ormuz préserva son ascendant en soumettant la côte iranienne du Golfe Persique à un contrôle non moins rigoureux que celui que subissait le littoral de l'Oman. Un sévère embargo était mis sur les matières que nous appellerions stratégiques : bois, rames, caire, fer, acier, toiles [368]. La construction de flottilles locales était ainsi empêchée. Si la guerre éclatait, ou seulement menaçait, la circulation des bateaux marchands était suspendue [369], leur arraisonnement dans un port risquant d'équiper l'ennemi en force navale. Grâce à ces strictes mesures, ni les princes de Lâr ni les gouverneurs du Fârs ne réussirent jamais à rassembler des *terradas* en nombre suffisant pour débarquer sur Djaroun leurs forces terrestres. Les concentrations de

[364] Sur le développement de Lâr, *cf.* J. Aubin, « Références pour Lār médiévale », dans *Journal Asiatique*, 1955, pp. 401-505 ; et *Survie*, p. 32.

[365] J. Aubin, *Survie*, p. 36

[366] En 904/1498-99 (Nīmdihī, *s.a.*), le prince de Lâr en guerre contre Ormuz utilise le port de Šanās.

[367] *Cf.* les lettres de Bastião Lopez Lobato à D. João de Castro des 18.IX et 30.XI.1546 (TdT, S. Lourenço IV, f. 470 *sq.*, et Cartas de Ormuz, f. 75). Sur des attaques antérieures, TdT Cartas Orientais n° 29 et n° 82. En 1593 « le roi d'Ormuz se proposera de reconquérir la forteresse de Lostão et d'autres qui lui sont voisines », *cf.* la lettre de Philippe II d'Espagne de février 1595 dans *APO*, III, p. 506.

Un prince de Lâr est tué à Īlūd en 1300, *cf.* Aubin, « Réferences pour Lâr médiévale », dans *Journal Asiatique*, 1955, p. 495, 496. Au début du XVIIe s., les émirs d'Īlūd soulèvent le Lâristan contre l'autorité safavide, *cf.* Ǧalāluddīn Munaǧǧim Yazdī, ms. Brit. Mus. Or. 6263, f. 112*a*.

[368] Manuel do Carvalhal à D. João III, de Cochin, 15.XII.1542 (CC. I-73-33).

[369] Vers 1530, devant l'attitude menaçante des émirs de Basra, al-Ḥasā et Rayšahr, interdiction est faite aux capitaines de Bahreyn de prendre la mer ; le gouverneur ormuzi, Ra'īs Badruddīn, n'autorise à naviguer qu'une ou deux *ġalba* à la fois (TdT Cartas Orientais n° 44).

barques au service d'Ormuz se faisaient plutôt sur la rive arabe, à Bahreyn et à Ǧulfār [370], ce qu'explique l'absence, de ce bord-là du Golfe, de formations politiques tentées par l'aventure maritime.

Ces précautions permettent à Ormuz de prendre appui sans grand risque sur les particularismes locaux. À l'exception des forteresses du Muġistān, tenues par des capitaines appointés, les enclaves ormuzies en territoire iranien sont sous l'autorité des petits seigneurs du pays. Ainsi en est-il, dans les premières années du XVIe siècle, de Ǧāsk et de Ǧagīn [371], sur la côte du Makrān, dont les émirs mettent leurs hommes au service des rois d'Ormuz, ou de Šīlāw, petite cité prospère, dont le port dessert le canton de Fāl et les districts du Fârs méridional qui échappent à la tutelle des princes de Lâr [372]. Les Fālīs, qui exercent à Djaroun, dans les offices civils ou dans les commandements militaires, une influence très large, ont des intérêts économiques à Bahreyn [373], où la population arabe se voit avec amertume colonisée par les Persans et préfère avoir des gouverneurs choisis dans l'aristocratie indigène [374].

En Oman, les rapports méfiants des villes de la côte avec les Bédouins donnent à la présence ormuzie un caractère d'occupation moins souple que celui qui prévaut sur la terre ferme de Perse. C'est pourquoi les Arabes se mettent en avant dans les révoltes du XVe siècle contre l'absolutisme royal. Ils bénéficient cependant beaucoup moins que les Persans du relâchement imposé à celui-ci par les guerres civiles.

Dans l'entourage royal, en effet, et dans l'administration, les Persans l'emportent de beaucoup. Les noms d'origine des dignitaires (Šabānkāra'ī, Īǧī, Ṭārumī, Fālī, Ḫunǧī) dénotent des provenances presque exclusivement iraniennes. La chancellerie ormuzie emploie indifféremment, dans sa correspondance et dans les actes officiels, l'arabe et le persan. Mais ces mêmes documents attestent qu'on y manie le persan plus correctement que l'arabe. La culture islamique est à Ormuz de marque iranienne. Ni le Bahreyn ni l'Oman ne peuvent rivaliser avec les petits foyers de culture arabo-persane de

---

370 Ainsi au début de 1508, *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque ». En 904/1498-99, les Lâris tentent de prendre Djaroun (*cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque ») à l'aide des vaisseaux que leur livrent les gens de Ǧulfār (Nīmdihī, 904).

371 Au début du XVIe s., Kayḫusrō émir de Ǧagīn est un des meilleurs capitaines du roi d'Ormuz (*cf.* Brás, I/62, p. 241 ; etc.). Il n'est pas certain que les émirs de Ǧagīn soient identiques aux émirs de Ǧāsk mentionnés un peu plus tard. Une lettre de Luís Falcão, capitaine d'Ormuz, à D. João III, du 25.XI.1544 (CC. I-75-104), donne à l'émir de Ǧāsk, vassal du roi d'Ormuz, une force de deux mille archers.

372 *Cf.* J. Aubin, *Survie*, p. 36.

373 Sur le patrimoine de Ra'īs Šarafuddīn b. Nūruddīn Fālī à Bahreyn, *cf.* Barros, III/6-3, p. 312. Plus tardivement, *cf.* le P. Fernando de Meneses, de Goa, 15.XI.1579, dans Wicki, XI, p. 741.

374 *Cf.* Barros, III/6-5, p. 322.

l'Iran méridional, tels que Īğī, Ḫunğ et Fāl, d'où le royaume d'Ormuz tire son personnel qualifié [375]. On ne voit pas nettement comment les responsabilités se répartissent, en Oman, entre les personnalités locales (*regedores da terra*) et les eunuques royaux ou les notables persans, vizirs adjoints aux cheykhs des villes littorales ou chefs militaires. Il est clair, toutefois, que parmi ces derniers, certains supportent mal la férule d'Ormuz, et qu'ils vont profiter du protectorat lusitanien pour tenter de substituer à Djaroun l'influence omanie à l'influence persane, quitte à faire le jeu des Portugais. À ceux-ci, la rivalité entre vizirs Masqaṭī et vizirs Fālī facilitera bientôt la mainmise sur Ormuz.

La classe dirigeante

Marchands, chefs des métiers, personnalités religieuses n'apparaissent jamais à Ormuz en protagonistes, ni dans les crises du XVe siècle, ni plus tard dans les conflits avec les Portugais. Nos sources ne consentent ce rôle qu'aux politiques et aux militaires. Exclusivité qui ne tient pas uniquement au ton d'époque de l'historiographie, qu'elle soit persane ou portugaise, mais aussi bien aux caractères spécifiques de la société ormuzie.

Nulle part, dans l'Orient médiéval, les marchands en tant que classe n'ont cherché à assumer le pouvoir et n'ont conçu d'autre forme de gouvernement que celui de la monarchie à l'orientale. Fonction économique et fonction politique sont des états conçus comme hétérogènes. D'ailleurs, souvent pieux, les marchands partagent les réserves du milieu dévot à l'égard de l'engagement dans les compromissions au monde qu'impliquent les charges politiques. Pas plus que dans les autres ports-États des mers de l'Inde, l'activité économique, à laquelle Ormuz doit son existence, n'est de nature à susciter de mutation psycho-sociale, telle que le système politique y devienne différent de ce qui prévaut dans le monde islamique ou dans le monde indien. Djaroun n'est pas une communauté urbaine régie par un corps consulaire [376]. Djaroun n'est pas une république marchande à l'image de celles qu'a connues l'Europe. La séparation de l'économique et du politique y est même sensiblement plus accusée que dans l'Inde musulmane, où le négoce a souvent été le marchepied d'une haute carrière publique. Témoin, dans une région dont la colonisation

---

[375] *Cf.* Aubin, *Survie*, p. 29, et *Nīmdihī*, p. 62 ; Teixeira, II, p. 39 : « de aqui [Fāl] son naturales y traen su principio los Wazires y Gouernadores del Reyno Harmuz, Reizes, Xarafos, Noradins y Bradadins », — « les Ra'īs Šaraf(uddīn), Nūruddīn et Badruddīn », et non les chérifs ou les changeurs (*sarrāf*), non plus que les « Brād al-Dīn », « frère de la religion » (!) imaginés par Schwarz, *Hurmuz*, p. 533.

[376] Albuquerque s'est trompé, qui fait état, en 1507, de l'existence d'un « sceau de la communauté » ou « sceau de la ville », *cf. supra*, « Cojeatar et Albuquerque », p. 171, n. 131 et Doc. 1.

est étroitement liée aux activités d'Ormuz, — le Deccan bahmanide, — la destinée de deux célèbres vizirs du XVe siècle, le marchand de chevaux Ḫalaf d'al-Ḥasā et le brasseur d'affaires gilānī Maḥmūd Ǧāvān. Encore convient-il de souligner que la promotion à la tête du divan de représentants des grands intérêts économiques, qui à leur tour poussent aux emplois une clientèle d'hommes neufs, ne remet pas en cause la hiérarchie sociale assortie au principe monarchique. Et qu'elle se produit dans des États de type colonial, tel le royaume bahmanide, fondé de fraîche date, avec une classe supérieure sans racines. Ormuz, au contraire, est une principauté ancienne, dont l'évolution marginale a préservé, au moins partiellement, de vieilles structures. À la différence des pays du plateau iranien, où la longue suite des invasions turques a brisé les cadres sociaux et détruit les aristocraties locales, le royaume ormuzi est un de ces petits États périphériques, conservatoires d'un équilibre sauvegardé, dont l'étude mérite, à ce titre, quelque curiosité.

L'autorité s'y partage entre le roi et une classe dirigeante, fréquemment soudée par des alliances familiales, composée de membres du divan, de commandants militaires et de dignitaires religieux, — notables autochtones, étrangers fixés à Ormuz ou, pour les deux premières catégories, affranchis royaux.

L'armée, aussi loin qu'on remonte, est à Ormuz un groupe de pression souvent prêt à intervenir dans la vie publique. Elle se manifeste, en particulier, à la vacance du trône. La désignation d'un souverain dépend à plus d'une reprise d'un agrément entre les chefs de l'armée, ou entre eux-mêmes et le vizir, personnage qui fait marcher l'État, le roi se déchargeant généralement sur lui de la besogne administrative. La correspondance officielle que reçoit le gouvernement d'Ormuz est rédigée en deux exemplaires, l'un au nom du roi, l'autre au nom du vizir [377].

Le cas d'un chef de la corporation des marchands de poisson (*sar-i māhī-furūšān*) qui accède au vizirat sous le règne de Muḥammad-Šāh Ier (*ca.* 1370-*ca.* 1400), est isolé, et sans doute motivé par le souci de freiner les empiétements de l'oligarchie [378]. Des trois familles qui se sont successivement distinguées au vizirat dans le XVe siècle, — les Baġdādī, les Īǧī, les Fālī, — la première ne se laisse définir que par sa provenance irakienne ; on ignore de quel milieu social elle est issue. Les sayyids Īǧī, originaires du Šabānkāra, sont des produits distingués des écoles de Chiraz, centre très ouvert aux contacts avec l'Orient arabe.

---

[377] *Cf.* Les lettres de Maḥmūd Gāvān à Arfaḥsad-Šāh et à Nūruddīn Aḥmad Īǧī, et celles de D. Francisco de Almeida à Sayfuddīn II et à Cojeatar [annoncées « à paraître » par l'auteur].

[378] Ǧa'farī (inédit). Selon Nīmdihī, 790, sous le même souverain devint tout-puissant un certain Ḫwāga Sunbul Rāz (*rāz* : arabe « maître-maçon » ? ou nom ésotérique ?) Ǧa'farī dit que le roi fit aveugler son visir Ḫwāǧa Šī.k (? Sunbul ?).

Leur médiation dans la guerre ormozo-timouride de 1437-1439, à propos de laquelle ils apparaissent mêlés aux affaires du Golfe Persique, indique évidemment qu'ils étaient auparavant déjà en crédit à Djaroun, dont l'élite intellectuelle recevait son éducation, nous l'avons dit, des *madrasa* du Fârs. Initiés aux arcanes des chancelleries, entretenant avec les milieux d'affaires des relations lucratives, respectés des princes, théologiens et lettrés s'entremettaient pour éteindre les conflits et ménager les pactes. Toutefois, maîtres spirituels vénérés pour leur *aura* et puissants par leur clientèle de disciples, ou plus modestement cadis ou professeurs, les notabilités religieuses se commettaient rarement, vis-à-vis du pouvoir, dans d'autres rôles politiques que ceux d'émissaire secret ou de diplomate en mission extraordinaire [379]. Il n'est pas étonnant que le passage de Nūruddīn Īğī au vizirat d'Ormuz, dans une période de guerre civile, ait été bref et malheureux.

Le groupe des Fālī, arrivé au premier plan dans le dernier quart du XVe siècle, et au sein duquel se détache une famille qui va se transmettre le vizirat de père en fils des années 1475 jusqu'à la chute du royaume en 1622, représente le meilleur de la classe des seigneurs terriens, interlocutrice principale de la royauté et bouclier du royaume. Au demeurant moins fidèle à tel prince qu'au symbole dynastique, encline à circonvenir les rois, à leur imposer le soutien d'un clan, voire, si le hasard s'y prête, à les fabriquer. Cette classe tire sa puissance de ses terres, des soldats qu'elle y recrute, des havres et des châteaux où elle met garnison et par où elle surveille les chemins. En dépit de son entrée aux conseils et dans les charges publiques, et de la part qu'elle a aux spéculations commerciales, elle reste avant tout empreinte d'une mentalité seigneuriale : particulariste, ostentatoire et guerrière.

Souvent désunie, déchirée (jusque dans la famille des vizirs Fālī) par des ambitions ou des options politiques opposées, elle se rejoint et rejoint les émirs omanis dans l'hostilité au groupe que les rois d'Ormuz constituent pour lui faire pièce, celui des affranchis (*ġulām*), esclaves et eunuques royaux, qui forment ou encadrent, aux côtés des contingents seigneuriaux, l'armée personnelle du souverain et, aux côtés des membres ou des clients des grandes familles, occupent les postes de l'administration. Sans liens sociaux, naturellement portés à servir l'absolutisme monarchique (dans la mesure où ils ne s'affrontent pas en factions ethniques), les affranchis royaux

---

[379] *Cf.*, pour s'en tenir à des exemples en rapport avec Ormuz, un Ḫunğī, cadi d'Ormuz, ambassadeur à La Mecque puis à Chiraz au XIVe s. (*Survie*, p. 29). Au XVe s., un membre de l'ordre des derviches kāzīrūnīs (ordre qui servait de banquier aux marchands des mers de l'Inde), Nūruddīn Muḥammad Kāzirūnī, effectue, pour le compte du gouvernement timouride, plusieurs missions à Ormuz (*cf. Princes*, p. 118), ainsi qu'en Turquie et en Égypte (Samarqandī, II, p. 834 ; Saḫāwī, III, n° 312, VII, n° 528 ; A. Darrag, *L'Égypte sous le règne de Barsbay*, Damas, 1961, p. 401, note ; etc.).

ont vu leur rôle réduit, à Ormuz, par la révolution de 1436, qu'engendra la politique centralisatrice et somptuaire de Sayfuddīn, et par celle de 1475, qu'alluma la « tyrannie » de Šāh-Vays et de son conseiller Cojeatar. Finalement, au lieu d'assurer la stabilité de la maison royale, ils allaient lui porter le coup fatal et être entraînés dans sa ruine. Au lendemain du soulèvement de la garde abyssine, qu'il écrasa, le « règne » de Cojeatar (1505-1513), qui s'entourait de Khorassaniens (*coraçones*), marqua l'apothéose de la puissance des esclaves royaux. Lui disparu, l'aristocratie traditionnelle ressaisit le pouvoir, que dorénavant lui disputeront les officiers du roi de Portugal.

Famille royale en tête, la classe dirigeante s'adonne au négoce [380]. Au début du XVIe siècle (sinon plus tôt), le vizir Nūruddin Fālī cumule avec la direction du gouvernement la fonction d'administrateur de la douane (*juiz da alfândega*) [381] ; fonction qui ne comporte pas de traitement, mais est rétribuée par les commissions perçues sur les opérations commerciales, sur lesquelles Nūruddīn Fālī a la haute main. Lorsqu'en 1515 Albuquerque veut écouler les épices qu'il apporte de l'Inde, la marchandise à vendre est répartie entre les principaux marchands d'Ormuz par les soins du vizir [382]. Le facteur portugais observera en 1528 : « La douane est la principale source de revenu du roi d'Ormuz, d'où lui-même, ses officiers, ses émirs, mangent toute l'année, car il n'y a pas d'autres ressources ni revenus, vu la stérilité du pays » [383]. Les domaines du roi, effectivement, lui rapportent peu en regard de ce qu'il tire de la douane. Le palais n'est puissant, en fin de compte, que par la douane.

Dans ces conditions, que les marchands professionnels ne forment pas un groupe juridiquement structuré, ne les empêche pas d'infléchir une ligne politique le plus souvent modelée par les nécessités qui sont les leurs. Bien que les émirs aient le pas sur eux au palais de Djaroun [384], ils y sont associés à la routine administrative et aux tractations gouvernementales plus intimement que ce n'est le cas dans la plupart des cours princières. Il n'est pas sûr que les résidents étrangers, (dont les avoirs sont passibles du droit

---

380 *Cf.* un *mandado* d'Albuquerque, d'Ormuz, 11.VII.1515 (*CA*, VI, p. 311), « (...) relativement aux étoffes, riz et autres marchandises qui furent confisquées en Inde à des marchands venus dans une *nao* de la femme du feu roi Sayfuddīn, marchandise de laquelle lesdits marchands devaient lui payer le fret ».

381 *Livro das cidades*, p. 53. Ra'īs Daylamī-Šāh, frère de Ra'īs Šarafuddīn, fut « guazil da alfândega » avant celui-ci, Cast., V/56, p. 89.

382 Correia, II, p. 445.

383 João Arrais, facteur d'Ormuz, à D. João III, d'Ormuz, 10.VII.1528 (*As Gavetas*, IV, p. 83 ; publié aussi, mal lu, par Luciano Ribeiro, dans *Studia* XIII-XIV (1964), p. 101).

384 En 1522, le roi rentre à Djaroun entouré « de la noble gent des émirs (*mires*), qui est sa noblesse (*fidalguia*) et des marchands » (Barros, III/7-9, p. 388).

d'aubaine)[385] jouissent d'un moindre crédit que les marchands ormuzis. La classe dirigeante, en effet, pense en termes de relations internationales.

La société ormuzie s'insère, au-delà des questions locales, dans un système social et économique aux liaisons très complexes, où sont en valeur des principes d'honnêteté et de solidarité dont les Portugais, non sans surprise, vont découvrir la force et la vertu. Le Chinois Ma Huan avait jugé les officiers civils et militaires d'Ormuz nettement supérieurs à ceux des autres places de l'Océan Indien[386]. Un siècle plus tard, Tenreiro note que la justice est scrupuleusement observée envers tous[387]. Quiconque transgresse la réglementation des prix et triche sur le poids des marchandises est sévèrement puni[388]. Albuquerque retrouvera intactes, en 1515, des marchandises laissées par lui dans un entrepôt en 1507. Petite marque, mais point unique, de la probité commerciale ormuzie.

Gouvernée, au-dessus des rois et des émirs, par le code des usages qui régissent les sociétés mercantiles de l'Océan Indien, Ormuz, inviolable dans son île, se pare légitimement du titre de *dār al-amān*, « demeure de la sécurité[389].

IV. ORMUZ ENTRE INDE ET IRAN

La vie citadine

Ormuz devait avoir au début du XVIe siècle quelque 50 000 habitants, chiffre qui la classe de loin comme la plus grosse agglomération des pays du Golfe Persique. Une évaluation de 1554 parle de dix à douze mille feux (*vizinhos*), soit, au bas mot, dans les 50 000 habitants[390]. À la fin du siècle, le même chiffre est avancé par l'informateur de Couto[391]. En 1540, cependant, l'ambassadeur vénitien Michele Membré, qui rentra de Perse en Europe par

---

385 Les deux sortes de marchands sont distingués par Correia, I, p. 858 ; etc. Sur le droit d'aubaine à Ormuz, *cf.* Marco Polo, p. 43. Les héritiers suscitent des interventions extérieures.

386 Ma Huan, *Ying-yai Sheng-lan. The Overall survey of the Ocean's shores, 1433*, trad. et éd. par J. V. G. Mills, Cambridge, 1970, p. 167.

387 Tenreiro, p. 6.

388 Barbosa, I, p. 97.

389 Samarqandī, pp. 768-769 ; Ibn Māǧid, 98*a* (*baldat al-amān*).

390 Le P. de Herédia à Ignace de Loyola, d'Ormuz, 20.X.1554 (Wichi, III, p. 101 ; Rego, V, p. 338). Barros, II/10-5, p. 438, écrit qu'en 1515 il y avait 30 000 personnes dans les rues pour voir passer Albuquerque et le roi. Le chiffre de 100 000 habitants, dans une lettre de Luís Falcão à D. João III, d'Ormuz, 25.XI.1544 (CC. I-75-104) n'a qu'une valeur symbolique.

391 Gens de passage non comptés, un peu plus de 40 000 musulmans, juifs et gentils, et un peu plus de 7 000 chrétiens.

Goa, crut pouvoir l'estimer à deux mille feux seulement [392]. Cela peut tenir au fait que la ville, très resserrée, semblait aux voyageurs moins peuplée qu'elle ne l'était réellement, ainsi que le nota avec son acuité coutumière D. García de Silva y Figueroa [393]. Ce dernier donne encore au début du XVIIe siècle le chiffre de 40 000 habitants, alors que la population passait pour être déjà en régression, et de 2 500 à 3 000 maisons, sans compter les huttes des pauvres [394], soit une moyenne par demeure de 13 à 16 personnes, parfaitement plausible lorsqu'on sait que bon nombre d'immeubles, comportant plusieurs étages, abritaient des dizaines de personnes [395]. Un dénombrement, tardivement enregistré, il est vrai, mais se rapportant à la même époque fait état de trois mille feux : 500 portugais, 300 indiens chrétiens, 800 gentils, 200 juifs, le reste (1 200) musulmans [396].

Ces témoignages amènent à se demander quelle fut l'incidence du protectorat portugais sur la composition ethnique de la population d'Ormuz. Qu'il ait provoqué un développement, numérique et potentiel, des éléments non « maures », cela paraît acquis pour la communauté juive et est fort probable pour la communauté indienne, encore que l'ampleur exacte du mouvement reste à évaluer. Quoiqu'il en soit, les deux colonies préexistaient au régime portugais. Les établissements juifs dans les villes du Golfe Persique sont anciens [397]. Girolamo da Santo Stefano relève, en 1498, qu'à côté de la majorité musulmane Djaroun est aussi habitée par des juifs et des idolâtres » [398]. Les juifs fabriquaient de l'eau-de-vie, activité interdite aux musulmans [399]. Quant aux Indiens, ils étaient implantés dans le Golfe Persique, de même que dans la Mer Rouge, bien avant l'époque européenne. Samarqandī note en 1442 qu'il y a des « païens » (*kuffār*) à Ormuz [400]. À la fin du XVe siècle un historien persan qualifiait ironiquement Ormuz de « pays d'Indiens » [401].

---

392 Membré, p. 61.

393 Figueroa, I, p. 262. De même, Gasparo Balbi, p. 118, juge Ormuz « non molto grande ma popolosa ». Et aussi Vechietti : « per piccola ch'elle sia è populosa » (dans *English Historical Review*, 1896, p. 320).

394 Figueroa, I, pp. 262-263.

395 *Cf.* Comia, I, p. 816 : « de huma porta pera dentro podem morar duzentas pessoas ».

396 Dans l'ouvrage inédit de l'historien des missions des Carmes, Eusebius ab Omnibus Sanctis (vers 1730), cité dans *A chronicle of the Carmelites in Persia*, Londres 1939, II, p. 1041.

397 *Cf.* W. J. Fischel, « The Region of the Persian Gulf and its Jewish Settlements in Islamic times », dans *Alexander Marx Jubilee Volume*, New York 1949, pp. 203-230. *Cf.* le P. Berze, 10.XII.1549 (Wicki, I, p. 647).

398 Santo Stefano, p. 46.

399 Álvaro Pinheiro à D. Manuel, 12.I.1519, *CA*, VII, p. 202 (leur monopole est battu en brèche par les Portugais). Ma Huan, p. 167, note l'absence de tavernes et l'interdiction de boire du vin.

400 Samarqandī p. 768.

401 J. Aubin, *Aq-qoyunlu et Bahmanides*, 1971, p. 13.

En 1507 Khurfakkân est le siège d'une grosse colonie de marchands gujaratis [402]. La « rente des Gujaratis », qu'ils paient pour vivre selon leur loi, figure parmi les revenus d'Ormuz [403].

L'amplitude, circonstancielle ou saisonnière, des migrations est une caractéristique de la vie urbaine à Ormuz. En 1522, lors du grand soulèvement contre la domination portugaise, la population presque au complet s'était transportée sur Qishm, où il avait été projeté de construire une nouvelle capitale : idée non moins réalisable, techniquement et psychologiquement, que celle qui avait deux siècles auparavant, provoqué le transfert du Vieil-Ormuz à Djaroun, et où il ne faut rien voir d'insolite. De nombreux exemples, en pays iraniens, illustrent la mobilité des chefs-lieux à l'intérieur d'une même juridiction territoriale. Sans conduire à des projets aussi radicaux, l'instabilité politique ou le marasme des affaires provoquent à Ormuz, comme dans les autres villes d'Orient, des variations accusées du niveau démographique. En 1437, quand le roi Sayfuddīn, chassé par une révolution, se retire en terre ferme, 4 000 à 5 000 personnes le suivent, ulémas, émirs, amuseurs (*ahl-i ṭarab*), troupiers, nègres, enfants d'esclaves (*muvalladān*), marchands [404]. À l'époque portugaise des crises économiques entraînent, bien avant la politique d'asphyxie poursuivie par Šāh ʿAbbās, des baisses momentanées de population. Le P. de Herédia remarque en 1554 que, de dix à douze mille feux, Ormuz est tombée à trois mille, à cause de la récente attaque navale ottomane : « elle s'est alors vidée toute entière (*se despejou entam toda*) [405].

Cette instabilité de la population, prompte à déserter son habitat en cas d'insécurité ou de dépression économique, caractérise toute la région du Golfe Persique. Les textes n'évoquent à l'ordinaire que des déplacements plus modestes. Les rois d'Ormuz vont se délasser dans leur palais de l'île de Qishm, dans laquelle ils entretiennent une chasse [406], et sur le continent, où ils passent souvent la saison chaude [407]. Ces déplacements estivaux n'affectent pas que le petit cercle de la cour et de la suite royale. Jadis comme aujourd'hui, une forte migration d'été vers la terre ferme dépeuple Ormuz, de la main d'œuvre populaire qui va s'employer à la récolte des dattes, des classes aisées qui cherchent abri, à l'époque des chaleurs intenses, sous la verdure des palmeraies. Durant le mois d'été, observe Vechietti en 1586, le bas peuple et la

---

402 Brás, I/27, p. 99.

403 *Titolo das remdas*, p. 218 ; *Remdimento de Oromuz* : les Gujaratis qui viennent vivre à Ormuz paient 700 *pardaus* « pellos deixarem viver na sua lley ».

404 Nīmdihī, 839.

405 Lettre citée, *supra*, note 391.

406 Ibn Māǧid, 70*a* (*hiya muftaraǧ salāṭīn Harāmīz ;* Tibbetts traduit, p. 222 : « it is divided amongst the rulers of Hormuz ») ; Albuquerque à Almeida, Doc. 1; Tenreiro, p. 7.

407 *Cf.* Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 236 ; *Princes*, p. 104, note 4. Chasse royale, Doc. 1 ; *Princes*, p. 106.

majeure partie des habitants passent en terre ferme ; on ne trouve plus dans la ville ni artisans ni gens mécaniques [408]. De juin à la mi-septembre le Muġistān est, par les îliens, réputé salubre [409]. Une foire se tient à Mīnāb, qui dure tout le temps de la récolte des dattes, de mai à août [410].

Le cheykh masqati Aḥmad b. Rāšid était fondé d'exposer à D. João III que la prospérité d'Ormuz tenait à la domination du Muġistān, pour une double raison : « Ce qui a toujours fait neuf et prospère le royaume d'Ormuz a été le Muġistān, terre ferme du côté de la Perse, car c'est le chemin par où toutes les soies et choses de valeur viennent à cette ville, et les principaux vivres dont elle se nourrit ; le tout rendait beaucoup et faisait le pays très noble » [411]. C'est là, en effet, qu'aboutissent toutes les routes commerciales qui relient Djaroun aux villes du plateau iranien. Parallèlement au mouvement du trafic international, se nouent dans les ports du Muġistān, dans ses foires, dans ses villages, les liens d'une dépendance étroite de Djaroun à ses possessions du continent iranien.

Le Muġistān et Qishm forment avec Djaroun la cellule territoriale au sein de laquelle s'effectue une intense circulation des hommes et des produits. La mer fournit le poisson, — la pêche est très pratiquée à Ormuz [412], — et une partie du bois qui chauffe les fourneaux des cuisines : les courants apportent jusqu'au rivage de Djaroun les débris des buissons de manglier (*harrā*), qui poussent sur l'estran en de nombreux endroits de la côte iranienne [413]. Pour les vivres frais, l'eau potable, la volaille, la viande de boucherie, le bois, Djaroun reçoit tout ce qui est indispensable à sa vie quotidienne de l'île de Qishm et des Bīrūnāt. Qishm lui expédie, outre son eau douce, et ses grains, les herbes potagères, les melons, les fruits, les raisins de ses villages [414].

---

408 Dans *English Historical Review*, 1896, p. 321.

409 Le P. Álvaro Mendes, du Muġistān, X.1552 (Wicki, II, p. 371), selon lequel octobre et novembre y sont par contre très malsains (*cf.* Whitelock, p. 174). Suivant Barros, III/6-4, p. 316, le littoral du Muġistān est marécageux et insalubre ; dans les terres, Mināb est tenu pour malsain par le P. Gonçalo Rodrigues, d'Ormuz, 31.VIII.1552 (Wicki, II, p. 337 ; Rego, V, p. 195). Qishm avait pareillement une réputation, bien confirmée au XIXe siècle, d'insalubrité, « n'étant pas lavée par les vents, qui donnent santé au corps humain » observe Barros, III/7-4, p. 367.

410 Barros, II/10-7.

411 D'Ormuz, 12.IX.1537 (CC. I 59-67).

412 Membré, p. 61. *Cf.* Sadīdussaltana, pp. 89-90.

413 Rebelo, p. 96 (*era*) ; Gaspar de S. Bernardino, p. 124 (*horrā*) ; Figueroa, I, pp. 261-262 ; Della Valle, II, p. 471 ; le P. Manuel Godinho, *Relação*, éd. 1944, p. 84 ; Kaempter, p. 267 (*horau*). D'autres voyageurs encore mentionnent l'importance du manglier dans l'économie locale (la feuille nourrit le chameau et le bois sert pour la cuisine). Description de la « forêt » de mangliers du Clarence Strait dans Alfons Gabriel, *Im weltfernen Orient*, Munich-Berlin 1929, p. 74 et photo n° 24. (En 1953 les bateaux de Dubai venaient dévaster de nuit les massifs de mangliers de la côte de Qishm).

414 Ibn Māǧid, 70*a* ; Albuquerque à Almeida, *cf. supra* Doc. 1, p. 185 ; Barbosa, I, p. 80 ; *provisão* de 1546, § 8 ; Teixeira, II, p. 65 ; Balbi, éd. 1590, p. 46 ; le comte de Redondo (1619), dans

Nāband envoie des vivres, du bois [415], et l'eau de ses puits, entourés par une enceinte de palissades percée d'une unique entrée du côté du village, et reliés entre eux, à cause de la boue, par des passages pareils à des diguettes de salines (*talhos de marinha*) [416].

À Qishm, l'eau est puisée dans de petites jarres, qu'on vide dans des récipients plus grands [417]. Les *terradas*, qui font la navette de l'eau, la transportent dans des réservoirs. Sur la plage d'Ormuz, on la transvase de nouveau dans de petites jarres ; il est fréquent que les préposés achèvent de les remplir en y ajoutant, d'un coup de main frauduleux, un peu d'eau de mer [418].

La consommation en eau d'une ville de la taille d'Ormuz est considérable, puisque outre la quantité nécessaire à la boisson, il faut de l'eau pour les usages domestiques, pour les bains et aussi pour l'abreuvage des animaux. Les quantités transportées par les *terradas* ne peuvent, évidemment, être évaluées. Selon Correia, il en vient chaque jour mille *pipas* de Qishm [419]. Mais la valeur de la *pipa* est sujette à discussion, et le renseignement donné par Correia ne permet pas d'établir une équivalence sûre.

L'eau disponible sur Djaroun même ne sert que d'appoint : en 1507-1508, les barques ravitailleuses s'obstinent à forcer le blocus portugais malgré des risques terribles. De saveur médiocre, l'eau de « Torumbaque » sert en priorité à irriguer le jardin royal [420]. Le petit peuple en boit lorsque les gros temps ou quelque autre cause d'interruption du mouvement des *terradas* empêchent les arrivages normaux [421]. De toute manière, le débit est faible, — 5 000 litres par jour [422] (?), — et très inférieur aux besoins de la population. Suivant une

---

Documentos remettidos da India, V, Lisbonne 1935, p. 252, et toutes les sources portugaises en général ; Iskandar Beg Munšī, *'Ālam-ārāy-i 'Abbāsī*, éd. Afchâr, p. 690 ; *Persian Gulf Pilot*, éd. 1864, p. 152 ; Lorimer, pp. 1548-1558.

[415] Albuquerque à Almeida, *cf. supra* Doc. 1, p. 185 ; Brás, I/37, p. 137 ; etc. Pour l'importation de bois par d'autres ports du Muġistān, *cf.* aussi *supra* Doc. 1, *l.c.*, et *provisão* de 1546, § 1.

[416] Description de Castanheda, II/88, p. 413 ; moins précise dans Barros, II/3-2, p. 110.

[417] Correia, I, p. 864

[418] Correia, II, p. 442. D'après Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 232, l'eau était transportée (sur les bateaux) dans des outres ; d'après Pires, 337/20, dans des jarres.

[419] Correia, I, p. 857.

[420] Les textes sont en désaccord sur le nombre des puits de « Torumbaque ». Un : Álvaro Pinheiro, 12.I.1519, *CA*, VII, p. 199 ; Teixeira, II, p. 15-16 (plus une source découverte en 1596 ; *cf.* aussi l'informateur de Couto, p. 212) ; Lorimer, p. 747 ; Eqtedâri, pp. 721-722 et photo. Deux : Būlāḫ (*cf.* note 422). Trois : Albuquerque à Almeida, Doc. 1, p. 185 ; Tenreiro, p. 4 ; Cast., II/59, p. 337 ; Barros, II/2-5, p. 71 ; Gaspar de S. Bernardino, p. 123. Correia, I, p. 830, et Brás, I/47, p.173, ne précisent pas le nombre. Leur eau, douce pour Teixeira, très bonne pour Tenreiro (et Castanheda), est très mauvaise suivant Gaspar de S. Bernardino. Cast., V/87, p. 145, fait état de puits d'eau saumâtre existant sur Djaroun.

[421] Correia, I, p. 830.

[422] Estimation de l'ingénieur Būlāḫ, « Hurmuz », dans *Maġalla-yi Bānk-i san'atī va ma'danī-yi Irān* [«Revue de la Banque industrielle et minière de l'Iran»], 1ère année, n° 3, p. 32.

estimation fondée sur le cubage total, tel qu'on peut le calculer aujourd'hui d'après leurs vestiges, les citernes du sud de la ville auraient pu assurer la consommation d'eau annuelle de 18 000 personnes [423]. Encore eût-il fallu que leur remplissage fût assuré, ce que l'irrégularité des précipitations d'une année à l'autre rendait aléatoire. On ne puisait donc dans cette réserve d'eau que dans des conditions déterminées, lorsque le service des *terradas* était suspendu [424], ou en faveur des pauvres en été [425]. Les portes des citernes étaient cadenassées [426] et la distribution d'eau réglementée. Aussi voit-on en 1508, quand les Portugais abattent le dôme de la grande « citerne de Cojeatar », et que la chute de la maçonnerie dans la cuve fait l'eau s'écouler dans les rues voisines, la population se glisser parmi les combattants pour recueillir gratis un peu de la précieuse substance [427].

Bien qu'Ormuz obtienne à proximité la plupart des produits nécessaires à sa subsistance, il lui faut importer de loin ce que l'insuffisance des pâturages et des cultures vivrières en Iran et en Iraq empêche de se procurer localement : le beurre, le sucre, le blé et le riz. Le beurre fondu lui vient, en sus des Bīrūnāt [428], de Basra et de Rayšahr [429], mais surtout du Sind et de Mangalore, transporté dans de « grandes jarres de cuir » (dites *dabaa*, a. *dabbāġa*) [430]. Le sucre lui vient du Vijayanagar par Bhatkal [431] et du Deccan par Goa [432]. Du blé arrive de Qishm [433] et un peu, par Qays, des vallées du Lâristan [434] ; mais le principal, sinon la quasi-totalité, arrive de Raysahr [435] ; une partie est réexportée [436]. Quant au ravitaillement en riz, il illustre une des fonctions

---

423 Būlāḫ, *l.c.*

424 Pires, pp. 337/20.

425 Teixeira, II, p. 15. Le fait suggère que l'eau des citernes se vendait moins cher que l'eau importée.

Le Dr. K. Lindberg a montré, *Voyage dans le Sud de l'Iran*, Lund 1955, que les citernes mi-souterraines étaient responsables dans certaines conditions, de la draconculose. Linschoten, ed. Kern, 1910, I, p. 36, signale quelques cas de draconculose à Djaroun.

426 Brás, I/47, p. 174 ; I/59, p. 224. Figueroa, I, p. 253.

427 Correia, I, p. 801.

428 Rāšid b. Aḥmad à D. João III, TdT Cartas Orientais n° 82.

429 *Livro dos pesos*, p. 23. Fernandalvares de Andrade à D. João de Castro, d'Ormuz, 8.X.1547 (TdT Cartas de Ormuz, f. 126-128).

430 *Livro dos pesos*, p. 23. Sur l'usage abondant du beurre dans la cuisine ormuzie, Ma Huan, p. 167.

431 CA, III, p. 17 ; Barbosa, I, p. 188. En provenance du Vijayanagar, *Livro das cousas da India*, p. 65.

432 Barbosa, I, p. 178.

433 *Cf. supra*, pp. 307 et 352.

434 Fernandalvares de Andrade, lettre citée.

435 Albuquerque, à D. Manuel, *CA*, I, p. 373. Tenreiro, *Viagem por terra*, Perry Vidal éd., p. 120 ; L. Ribeiro éd., p. 117.

436 Pires, pp. 338/21. *Cf.* la légende de l'atlas de Diogo Ribeiro de 1529 relative à Ormuz : « Aqui ay mucho trigo (...) » (transcrite dans Cortesão, *Cartografia*, p. 167).

de l'Inde dans la survie matérielle du monde islamique de la basse époque. Le riz indien, qui nourrit l'Oman et l'Arabie méridionale [437], nourrit aussi Ormuz et le Golfe Persique [438]. Albuquerque écrira à D. Manuel, le 1er avril 1512, à propos des tempêtes de 1511 qui avaient rejeté à la côte indienne les bâtiments faisant voile vers Ormuz : « je crois qu'il y aura grande famine à Ormuz et grande nécessité de vivres, vu que les riz de l'Inde ne sont point passés » [439]. Les bateaux d'Ormuz chargent du riz en grosses quantités, « autant qu'ils peuvent » [440], à Bhatkal [441], un des ports du riz par où s'en va l'énorme production du Vijayanagar, à Goa [442], au Gujarat [443]. Une partie est revendue sur le continent iranien [444], et à Bahreyn [445]. Dans le budget de 1541, les droits sur le riz constituent l'entrée la plus forte des recettes d'Ormuz [446].

Comme tout l'approvisionnement vient du dehors, la vie est chère à Ormuz, au début du XVIe siècle, de l'avis des Européens [447]. Les dattes sont la base de l'alimentation ordinaire, avec le poisson [448]. Qui en a les moyens trouve en abondance sur les marchés toutes sortes de vivres. Selon une pratique attestée dans d'autres grandes cités de l'Orient médiéval, mais qui frappera les Portugais, on se fournit beaucoup aux cuisines publiques. Le voyageur chinois Ma Huan observait déjà en 1433 : « Nombre de familles de deux ou trois personnes ne font point de feu pour préparer un repas, mais elles se nourrissent de plats tout préparés qu'elles achètent » [449]. On vend

---

437 Sur l'Oman, *supra*, pp. 315 *sq*. Sur l'Arabie, nous citerons seulement ici Zaynuddīn, texte p. 67, trad. p. 72 : le riz est exporté de Honavar, Barcelor et Mangalor vers le continent arabe (*barr al-'arab*).

438 Ma Huan, p. 169, note que le pays d'Ormuz produit du riz, mais en petite quantité, aussi en achète-t-on en différents lieux, qu'on importe à Ormuz pour l'y vendre. Les textes du XVIe s. ne font pas état de cette petite production locale de riz. Sur la production de riz dans la région de Basra, *cf.* Mantran, *Règlements*, pp. 262, 267, 268.

439 *CA*, I, p. 30.

440 Pires, p. 338/21.

441 *Cf. CA*, III, p. 17 ; Barbosa, I, p. 188 ; Dal Bocchier, p. 242 ; *Livro das cousas da India*, p. 66.

442 Barbosa, I, p. 178.

443 Pires, p. 368/44.

444 Pires, p. 344/30.

445 Un document des années 1530 (TdT Cartas Orientais n° 44) évoque l'envoi dans le Golfe Persique de riz et de pois chiches en provenance de l'Inde. Teixeira, II, p. 27 : « arros que es el mas comun mantimiento despues de los datiles, le vá de Harmuz de lo que alli se lleva de la India ».

446 *Titolo das remdas*, p. 218.

447 Un document émis par Albuquerque le 10.V.1510 le constate (« por ser a terra cara », *CA*, II, p. 150). De même Corsali, 206*b*. Sur la cherté de l'eau, Ibn Baṭṭūta, II, p. 231. La jarre d'eau coûte dix dinars (*dinheiros*) au début du XVIe s. (Brás, I/59, p. 224). Selon Ma Huan, p. 169, blé et riz d'importation étaient vendus très bon marché.

448 Marco Polo, p. 44 ; Ibn Baṭṭūta, II, p. 231 ; TdT Cartas Orientais n° 82.

449 Ma Huan, p. 167 (cite comme mets : poulets et viandes rôtis, oublies, *harīsa* et plats à base de céréales).

au poids de la viande rôtie ou bouillie et d'autres sortes d'aliments, le tout parfaitement propre et bien préparé, dit Duarte Barbosa ; beaucoup de personnes n'ont pas leur repas confectionné à la maison, mais mangent la nourriture du coin des rues [450]. Gaspar Correia, qui était à Ormuz en 1515, écrit que dix mille personnes peuvent manger aux cuisines publiques ; il a compté douze rues ayant de chaque côté vingt boutiques chacune, où l'on vendait de grandes marmites de riz tout cuit et des moutons entiers rôtis [451]. On trouve à manger même la nuit [452]. En raison du climat, l'animation citadine est d'ailleurs en grande partie nocturne. « La coutume de notre pays, depuis les temps anciens, est que les gens aillent par les rues et les souks du début de la nuit au lever de l'aurore », déclare le roi d'Ormuz à D. João III [453].

Au milieu de « cette foire quotidienne où pour tout il y a des chalands » [454], bateleurs, montreurs de chèvres et de singes savants [455], organisateurs de combats de chèvres (sur lesquelles on engage des paris) [456], diseurs de bonne aventure [457], chanteurs et musiciens [458], conteurs, lecteurs publics de récits légendaires [459], sollicitent l'attention des badauds.

Au relent des chaudrons et des produits exotiques se mêle celui des essences odoriférantes. La foule ormuzie est une foule parfumée. Les portefaix eux-mêmes, leur journée finie, dépensent leur paie en onguents et en odeurs [460]. Des vendeurs de parfums répandent des eaux aromatisées par les rues et les bazars [461], où passent les riches marchands, suivis de petits esclaves qui portent des flacons de rafraîchissements et qui souvent sont leur gitons [462]. Un dessin du XVIe siècle, portraiturant les habitants d'Ormuz,

---

[450] Barbosa, I, p. 97 ; Tenreiro, p. 6 ; Gaspar de S. Bernardino, p. 125 ; Figueroa, I, p. 258.

[451] Correia, I, p. 815 (un des mss. a *doze*, mais l'autre *duas*).

[452] Cast., II/58, p. 338 (les mots « même la nuit » manquent dans le passage correspondant de Tenreiro, p. 6).

[453] TdT Cartas Orientais n° 3.

[454] Felix de Jesus, « Chronica da Ordem de S. Augostinho nas Indias Orientais », dans *Analecta Augustiniana*, XXX (1967), p. 24.

[455] Détails dans Ma Huan, pp. 168-169.

[456] Ma Huan, p. 172.

[457] Ma Huan, p. 167. Le fondateur du mouvement politico-religieux des Mušaʿša', Muḥammad Falāḥ, « ce magicien fils de juif (*ǧahūd bača*) », aurait exercé ses talents de géomancien (*rammālī*) dans les bazars de Chiraz et d'Ormuz, au dire de Nīmdihī, 860. Ce qui peut n'être qu'une calomnie. (Tūnī, ms. Brit. Mus. Or. 5745, f. 77*b*, ms. Or. 1819 f. 106*a*, le dit aussi fils de juif).

[458] Tenreiro, p. 4 ; Cast., II/58, p. 337.

[459] Tenreiro, p. 6 ; Cast., II/58, pp. 338-339 ; Rebelo, p. 94 ; etc.

[460] Garcia de Orta, *Colóquios*, p. 71.

[461] Rebelo, p. 96 (la traduction p. 97 est fautive, qui parle de « sources d'eau parfumée » dans l'île).

[462] Barbosa, I, pp. 91 et 96.

montre une dame mauresque suivie d'un domestique qui porte un vase[463]. L'eau à boire se vend partout. Dans toutes les rues il y a des maisons aux portes desquelles on la propose aux passants dans des pichets (*pucaros*) ou dans des cruches à grosse panse (*talhinhas*) [464]. En été la neige des montagnes du Kirman est transportée sur trente lieues de mauvais chemins pour rafraîchir les boissons des Ormuzis[465].

Le climat imprègne la vie quotidienne et les mœurs. Au contraire des pays indiens, Ormuz ne connaît pas la mousson[466]. Il y fait chaud, et l'été y est torride[467]. Dans la journée, on s'immerge dans des baignoires[468], ou on se tient les pieds dans l'eau[469] sous le courant d'air des cheminées d'aération [470]. La mer, toute proche, est pleine d'hommes et de femmes de tous âges[471]. La nuit, de mai à septembre, on dort nus sur les terrasses des maisons[472]. Il fait si chaud, dit le P. Manuel Cabral, que les femmes les plus honorables vêtent des robes de toile très fines, de sorte qu'on leur voit la chair comme à travers un tamis, les parties les plus secrètes cependant couvertes d'un tissu. Et le bon jésuite de convenir : « J'écris cela en me couvrant le visage avec la main, par honte de le dire, sachant très bien qu'elles ne pèchent pas en faisant de la sorte, si follement chaud est le pays[473]. Le P. Berze, qui arrivait d'Europe

---

463 Le précieux album qui le contient, et dont l'édition est vivement souhaitée, a été découvert par le P. Schurhammer, qui l'a présenté dans son article « Desenhos orientais do tempo de S. Francisco Xavier », dans *Garcia de Orta*, numéro spécial 1956, repris dans ses *Gesammelte Studien*, II, *Orientalia* (Bibliotheca Instituti Historici S.I., XXI, Rome 1963), à la p. 115.

464 Correia, I, p. 815.

465 Brás, IV/43, p. 371 ; *cf.* l'informateur de Couto, p. 215.

466 Ce que le P. António Gomes explique maladroitement à Ignace de Loyola, de Goa, le 25.IX.1549 : « (Ormuz) a l'été et l'hiver de (l'Europe), ce qui n'existe pas en toutes ces autres terres-ci«(Wicki, I, p. 523 ; Rego, IV, p. 339). *Cf.* déjà Ma Huan, p. 169 : « Le climat du pays (comprend) temps froid et tempa chaud.»

467 Lorsque Tomé Pires dit Ormuz « muy fresca », on ne le prendra pas au sens de « very cool » (trad. p. 22), mais à celui de « riche », « plantureuse ». *Cf.* l'expression « fresca y viçosa » chez Augur, p. 72, à propos de Manfia, chez le P. Fróis à propos de Bahreyn (Wicki, IV, p. 739 ; Rego, VIII, p. 156) ; l'informateur de Couto, p. 215, dit Bahreyn « fresca », et p. 241 Ceylan si « fresca » qu'on y a placé le Paradis.

468 Le P. Baltazar Gago, d'Ormuz, IX.1549 (Wicki, I, pp. 502-503 ; Rego, IV, p. 317) ; le P. Berze à Ignace de Loyola, de Goa, 16.XII.1551 (Wicki, II, p. 250-251). *Cf.* Thomas Herbert, *Travels in Persia, 1627-1629*, W. Foster, éd., Londres 1928, p. 44.

469 *Cf.* le dessin représentant un Portugais d'Ormuz dans sa salle à manger, dans Schurhammer, « Desenhos orientais », pl. I, n° 2, et p. 112.

470 Le P. de Herédia à Ignace de Loyola, d'Ormuz, 20.X.1554 (Wicki, III, p. 102).

471 Figueroa, I, p. 267 (les Européens ne supportent pas ces bains de mer, qui leur « altèrent le cuir »).

472 Le P. Berze à Ignace de Loyola, de Goa, 16.XII.1551, Wicki, II, pp. 250 251 ; le P. António de Quadros à Laínez, de Cochin, 20.I.1563, Wicki, V, p. 750. Il y avait des abris de feuilles de palmier (*casas d'ola*) sur les terrasses, *cf.* Cast., V/86, p. 143.

473 D'Ormuz, 10.V.1564, Wicki, VI, p. 202.

plein d'un zèle sombre et malheureux, avait été, lui, épouvanté par le relâchement moral. Il découvrait en 1549 à Ormuz, « la terre la plus perdue qu'il y ait au monde », « toutes les sortes de bestialité et de luxure qui se peuvent inventer » [474]. Et il pourchassait le concubinage entre Portugais et femmes musulmanes, à la grande surprise d'un milieu social accoutumé à la tolérance sexuelle [475].

Dès l'établissement d'une garnison portugaise, en 1515, des mauresques demandèrent le baptême, afin d'exercer plus facilement leur art auprès de la clientèle catholique [476], que la fornication avec des mahométanes mettait en état de péché. Comme il est naturel dans un grand port cosmopolite, la prostitution fleurit à Ormuz. Le P. Cabral passe du portugais au latin pour dire que payer cinq deniers (*denarii*) pour une pucelle est estimé un prix élevé, et que les hommes sont âprement sollicités par les femmes [477]. À celles-ci, la pédérastie cause préjudice. Tomé Pires remarquait : « Les Maures sont généralement sodomites (*putos*), parmi lesquels je mets les Persans et ceux d'Ormuz, avec toute leur gentillesse » [478]. En 1515, des femmes viennent dénoncer à Albuquerque leur mari homosexuel. Le Gouverneur fait arrêter les invertis, qui sont bannis de l'île [479]. Un vers persan cité par Kaempfer fait allusion à la pédérastie ormuzie :

> *Hurmūz-ō āb-i šūr-ō syāhān-i kūn ma-šūr*
> *'Ayb-aš ma-kun ki surūr-i šahr-i ğahannum ast*
> « Ormuz, de l'eau saumâtre, des nègres au cul pas lavé,
> Ne réprouve pas cela, c'est la joie de la cité de la géhenne. [480]

Tous les textes témoignent combien ces mœurs étaient chose courante en Iran au début du XVIe siècle. Un voyageur italien signale l'existence à

---

[474] Wicki, I, pp. 606 et 657. Le P. Manuel Cabral écrit en 1564 à un de ses confrères de Coïmbre (Wicki, VI, p. 208) : « Les hommes de ce pays (plus particulièrement que dans le reste de l'Inde) sont pires que les démons eux-mêmes ; ils inventent des choses et des manières de voler, des péchés et des commerces (*contratos*) que tous les diables s'ils faisaient un concile n'inventeraient pas. J'écrirais quelques-unes de ces choses si j'avais le temps, pour stupéfier quelques confesseurs qui craignent de confesser les enfants là-bas au pays [en Portugal], (péchés) qu'un enfant [d'ici] confesserait tous.»

[475] D'Ormuz, 1.XII.1549, Wicki, I, p. 606 (*cf.* aussi, pp. 607, 612, 620, 657 ; II, p. 250).

[476] *Cf.* le *mandado* du 11.V.1515 en faveur d'une esclave, enlevée au roi d'Ormuz parce que chrétienne et affranchie par Albuquerque « pour l'usage des hommes et pour éviter quelques maux qui se pourraient faire avec les mauresques » (*CA*, VI, p. 287). Sur les conversions de femmes indigènes, fin avril-début mai 1515 notamment, *cf.* plusieurs *mandados* d'Albuquerque, *CA*, VI, pp. 279, 280, 282, 285, 288, 302, 349.

[477] Wicki, VI,p. 202 (*denarium* n'est pas à prendre ici au sens de dinar).

[478] Pires, p. 340/23.

[479] Cast., III/142, p. 343 ; Correia, II, pp. 441-442 ; Brás, IV/38, p. 355 ; etc.

[480] Kaempfer, p. 760.

Tabriz, la capitale de Šāh Isma'īl, de lieux publics de prostitution masculine[481]. Ormuz n'était donc pas seule à posséder des *putarias de homens*[482]. Plus que la lascivité des femmes, cet épanouissement de l'homosexualité a choqué les Portugais, dont l'aversion pour le vice de Sodome suscitait les moqueries des musulmans[483]. Alors qu'à tant d'autres signes, on voit Maures et chrétiens partager les mêmes comportements, c'est là, en effet, une forme d'affectivité sur laquelle chrétiens et musulmans ont une sensibilité morale très différente.

La liberté des mœurs n'est qu'un aspect de la tolérance religieuse qui est de règle à Ormuz. La communauté ormuzie est à l'origine sunnite, à l'instar de ses rois, avec une forte tradition d'asile aux hétérodoxes[484]. Certes, au XVIe siècle, l'imposition du chiisme duodécimain comme religion d'État en Iran par Šāh Isma'īl conseille une évidente circonspection politique aux dirigeants ormuzis, qui adoptent sans plus de façons que de foi les signes vestimentaires de l'allégeance au Safavide. Si le P. Berze n'a peut-être pas tort, dans son ardeur catholique, de prétendre que Šāh Ṭahmāsb se réjouissait que les musulmans d'Ormuz, parce qu'ils étaient sunnites, fussent en butte aux exigences des missionnaires[485], il n'est pas moins vrai que l'aristocratie sunnite laissera se développer à Djaroun une nombreuse minorité chiite[486], qui paraît n'avoir jamais été cause de dissensions confessionnelles dangereuses pour la paix civile.

Sans doute les communautés hétérodoxes qui sont venues s'agréger à la communauté sunnite ont-elles pu s'établir plus à l'aise dans le faubourg qu'au cœur de la ville même. C'est là, à la mosquée de galālābād, que se réunissent les chiites pour célébrer le deuil de Muḥarram. Le roi d'Ormuz verse un subside au « clergé qui célèbre « leur *xauçẽ* [*Šāh Husayn], qui est comme la procession du Jeudi Saint »[487]. Les « yogis », qui vivent dans les terrains vagues alentour, dans des trous creusés dans la terre ou dans des grottes, ne pénètrent pas en ville ; pour quêter leur pitance journalière, ils vont sonner de la corne aux abords de l'agglomération, et on leur apporte l'aumône[488]. Le roi et la population leur font des largesses[489]. Il serait trompeur de déduire de

---

481 *Cf. Narrative*, p. 172.

482 L'expression est dans Castanheda, III/142, p. 343. *Cf.* Pires, *l.c.*

483 Pires, *l.c.*

484 En 1432, Ormuz est un refuge pour les Ḫurūfis persécutés dans les États timourides, *cf. sarkiyat Mecmuasi*, I, Istanbul 1956, p. 56.

485 D'Ormuz, 24.XI.1550, Wicki, II, p. 89.

486 Teixeira, II, p. 18.

487 *Cf. supra*, et *Titolo das remdas*, . 230.

488 Le P. Baltazar Gago, d'Ormuz, IX.1549 (Wicki, I, p. 505).

489 Paulo de Santa Fé à Ignace de Loyola, de Coïmbre, début 1553, Wicki, II,p p. 624. *Cf.* le P. Berze, d'Ormuz, 24.II.150, Wicki, II, p. 81.

leurs habitudes ascétiques qu'il y a à Djaroun une ségrégation religieuse ou raciale. Si beaucoup d'Arabes (iranophones) et de « gentils du Sind ». se fixent dans la plaine du faubourg [490], la raison en est que, pauvres ils habitent les quartiers pauvres : la séparation des classes est avant tout sociale.

Le regroupement des professions habituel aux bazars d'Orient rassemblait, on l'a vu, les restaurateurs dans les mêmes rues. Il y avait une rue des négociants en perles, où les perles étaient présentées sur fond de tissus rouges [491]. On sait aussi l'existence d'une « corporation » des marchands de poisson [492]. À ces détails près, on ignore comment étaient organisés, socialement et économiquement, les artisans et les gens des métiers [493], ou comment se réglait la concurrence que faisaient aux marchands musulmans les marchands hindous. Ceux-ci n'étaient pas seulement des courtiers et des exportateurs. Ils s'introduisaient aussi dans le commerce local. En 1540, Membré trouve au Bandar toutes les boutiques entre les mains des « gentils de l'Inde » ; et à Lâr ils tiennent le commerce de l'orfèvrerie [494].

À la différence des villes iraniennes, cloisonnées par des clôtures intérieures, et dont l'histoire est marquée par ces luttes entre îlots urtains qui prennent souvent l'apparence de rivalités entre factions confessionnelles, Ormuz n'a pas de quartiers. Dès le début, — on le voit à propos de la grande révolte de 1521, — les Portugais logent en ville parmi les maures, dans des maisons et dans des rues diverses [495]. Non moins que l'affichage de la luxore, cette promiscuité, qui la favorise, va bientôt indisposer les compagnons de François Xavier. À son arrivée à Ormuz, le P. Berze constate que les chrétiens vivent mêlés aux maures, aux juifs, aux Turcs, aux gentils ; dans l'intérieur des maisons ils mangent et conversent ensemble [496]. « Les chrétiens (vont) tellement mélangés avec les Maures, les Turcs, les juifs et les gentils qu'on ne les distingue pas. » [497] C'est, avec la débauche et l'usure, un des trois péchés qui se commettent à Ormuz et qu'il dénonce à Ignace de Loyola [498]. Le P. de Herédia écrit peu après à ce dernier : « Il y a des maisons dans la ville où habitent chrétiens, maures, juifs et gentils, tous se servant de la même porte ». Il s'efforce

---

490 Figueroa, I, pp. 262-263.

491 Correia, I, p. 815.

492 *Cf. supra*, p. 346.

493 On ne connaît que pour le chanvre (*linho alcanave*), vers 1525, l'écart entre le prix de gros des *logias* (qui sont les magasins de la douane) et le prix de détail dans les *ducões* (persan *dukkān*, « boutique »), *cf. Livro dos pesos*, p. 22. *Cf.* aussi pour le coton, *ibid.*, p. 20.

494 Membré, pp. 53 et 54.

495 Barros, III/7-2, p. 356 ; Correia, II, p. 683.

496 D'Ormuz, 10.XII.1549 (Wicki, I, p. 657).

497 D'Ormuz, 1.XII.1549 (Wicki, I, p. 606).

498 De Goa, 16.XII.1551 (Wicki, II, p. 250).

regrouper les chrétiens ; il installe toutes les femmes célibataires chrétiennes, prostitués, qui étaient dispersées de par la cité, dans deux rues [499].

Il n'est jusqu'à la faune urbaine qui ne reflète le mixage religieux du peuplement ormuzi. Fait notable, les chats pullulent à Ormuz : abandonnés, lors de la grande émigration de 1522, ils se jettent assoiffés et se noient dans les citernes que leurs cadavres polluent [500]. Les chevaux sont peu nombreux [501]. Des ânes, des chameaux servent aux transports [502]. De petits troupeaux de chèvres parcourent les terrains vagues et les dépôts d'ordure [503], hantés aussi par les chiens errants [504]. C'est le spectacle familier des rues et des abords des villes d'Orient. Mais la présence des communautés de « païens » (*kuffār*, pg. *gentios*), s'accompagne de celle de vaches sacrées, « qui circulent de par la ville, leur lettre de franchise (*carta de alforria*) attachée sur le dos. (Les gentils) entretiennent des lieux publics, dotés de grosses rentes, où ils donnent à boire à ces vaches, puisqu'il n'y a pas d'eau douce dans l'île » [505]. Lorsque les Portugais, à leur tour, auront introduit les usages d'Europe, une nouvelle espèce animale importunera la population musulmane par ses divagations impudentes dans les rues et aux éventaires des boutiquiers : le porc [506].

La cohabitation pacifique de diverses ethnies aux mœurs différentes et librement vécues contraste avec le sectarisme qui sévit dans d'autres régions du monde islamique, et particulièrement dans l'Iran safavide. Cette tolérance, qui n'exclut point la ferveur de la foi chez les musulmans, fait d'Ormuz une ville indo-musulmane beaucoup plus qu'une ville de l'Orient islamique. Maints détails de la vie quotidienne traduisent cette appartenance à l'aire culturelle indo-islamique : non seulement la protection religieuse des vaches, ou encore la consommation du bétel, commune avec l'Inde et l'Arabie, et inconnue des pays iraniens [507], mais aussi le vocabulaire de l'activité maritime [508], et d'abord le nom de ce qui est l'organe vital du royaume : le *bangsār*.

---

499 D'Ormuz, 20.X.1554 (Wicki, III, p. 104).

500 Cast., V/87, p. 144 ; Barros, III/7-4, p. 369 ; Correia, II, p. 693.

501 En 1507, 200 personnes étaient montées dans Ormuz, selon Góis, II/32, p. 108. Albuquerque avance à cette date (*supra*, Doc. 1) le chiffre de 1 600 cavaliers, mais il doit s'agir de la présence exceptionnelle de troupes de renfort, peut-être surévaluées par Albuquerque. Sur les frais élevés que représente l'entretien de l'écurie royale, *cf. infra* Doc. 2, pp. 388-391.

502 *Cf.* Brás, I/48, pp. 175, 176.

503 *Cf. Livro das cousas da India*, pp. 130-131.

504 *Cf. supra*, p. 301.

505 Le P. Berze, d'Ormuz, XII.1549 (Wicki, I, pp. 629 et 684).

506 Provisão de 1546, § 9 ; Balbi (en 1580), p. 119.

507 H̱ʷāndmīr, *Ḥabīb al-siyar*, éd. H̱ayyām, IV, p. 624. Ormuz faisait venir du bétel de Goa, Pires, p. 375/57, région qui produisait le meilleur bétel de toute l'Inde, Pires, p. 516.

508 *Cf. supra*, p. 328.

Le bangsār

Le poète Qadri, chantre des campagnes de Šāh ʿAbbas contre Ormuz, fait dire au monarque safavide :

> Soumets à mes ordres le *bangsār,*
> Conquiers le *bangsār* et Djaroun [509].

Ce vocable, d'origine indienne, dont l'aire de diffusion s'étend de Basra à l'Insulinde, et qui a le sens général de « magasin, entrepôt » [510], est à Ormuz le nom de la douane. Les secrétaires du *bangsār* sont désignés sous le nom de *karāʾin,* mot également indien [511]. À la même époque où Qadrī compose ses mauvais vers, Pietro della Valle note sur place, à Ormuz : « La dogana che i Persiani chiamano in lor lingua Benksal ». Le voyageur italien la décrit comme un édifice de dimensions modestes, entouré de galeries extérieures ouvertes [512].

---

[509] *Ǧang-nāma-yi Qišm* (composé fin 1622), L. Bonelli, éd., dans *Atti della Reale Accademia dei Lincei,* Serie 4ª, *Rendiconti,* VI/8 (1890), [pp. 291-303], vers 257-258. Bonelli, p. 303, note *kk,* a cru reconnaître derrière ce nom « le cap Bang sur la côte occidentale de la Perse », alors que son texte indique sans la moindre équivoque (vers 260-261) que le *bangsār* se trouve dans l'île de Djaroun. Erreur similaire de A. Eghbal, dans *Yādagār,* IV/4 (Téhéran 1326 s.), p. 43, qui lit « Tangsār », et songe au Tangistān.

[510] *Cf. Hobson-Jobson* sous « Bankshall » et Dalgado sous « Bangaçal ». C'est généralement au simple sens d'entrepôt que le terme est usité (*cf.* encore Luís Filipe Ferreira Reis Thomaz, *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português (1512-1515*), Lisbonne 1966, pp. 87, 88, 94-95, 114, 129, 135, 174, 175). À Goa, selon le plan de Linschoten, éd. Amsterdam 1614, entre les pp. 42 et 43, le *bangasal,* « de plaets daermen 't barnhout vercoopt », est tout autre chose que la douane.

Certaines formes européennes ont la gutturale sourde. Les sources portugaises ont toutes la gutturale sonore et vocalisée. L'écriture arabe ne distinguant pas le *k* du *g* et ne notant pas les voyelles brèves, le mot est écrit *bnkāl ou bnksār* (les deux formes sont employées simultanément, *cf.* TdT Cartas Orientais nº 2, ligne 18 et lignes 31 et 32), et aussi *bnḡsār* (forme arabisée qui correspond en principe à une forme persane avec *g*). Une forme métathétique *bagansār* est attestée ; *cf.* Ibn Baṭṭūta, IV, p. 120 (*bḡnsār*), Barros, II/3-4, p. 118 (*bagançaes,* avec pluriel portugais) ; etc.

[511] *Karāʾin* (dans les documents arabes de la Torre do Tombo), pluriel brisé arabe de *karān/karānī,* mot employé dans l'Océan Indien pour désigner plus particulièrement l'écrivain d'un bateau, et en un sens plus général les membres d'un secrétariat (*cf. Hobson-Jobson,* sous « Cranny » ; Löfgren, *Arabische Texte zur Kenntnis der Stadt Aden,* Upsal 1936-1950, I, p. 57, II/2, p. 55 ; etc.).

[512] Pietro Della Valle, *Viaggi,* éd. Brighton (= Turin), 1843, II, p. 465. Nieuhoff, *Voyages and Travels into Brail and the East Indies,* dans Churchill, *A collection of Voyages and Travels,* 3ᵉ éd., Londres 1744, II, p. 187 (sans doute d'après Della Valle) : « a fine edifice surrounded with galleries on the outside ». (La longue description d'Ormuz que donne Nieuhoff, pp. 185-191, ne repose pas sur l'observation directe, mais sur des notes de lecture tirées principalement de Teixeira ainsi que de Figueroa). L'édifice décrit par Della Valle ne datait, semble-t-il, que du XVIᵉ siècle. Couto, VI/10-3, p. 416, signale sous *1552* des travaux faits sur la place qui était devant la forteresse, « dans la partie où fut la Vieille Douane ».

Dans l'enceinte du *bangsār* se trouve le poids [513]. C'est là que se font les transactions [514]. Près du *bangsār* s'élève le bureau du *šāh-bandar* [515], et des magasins [516]. Lorsque les magasins du *bangsār* sont encombrés, les marchandises en attente sont simplement déposées sur le terreplein de la douane, que la mer inonde à marée haute [517].

Encore que les textes concernant Ormuz ne le spécifient pas, il est probable que tout ce qui entre à Ormuz n'est pas astreint à passer par le *bangsār.* Tel est le cas à Basra, où le *bangsār,* entrepôt maritime, est doublé d'un autre entrepôt (*sīf*) pour le petit trafic fluvial, le marché aux grains et celui des autres produits locaux [518].

Tout entier adonné aux échanges commerciaux, le royaume d'Ormuz ne semble pas avoir développé de centres de production industrielle autres que ceux destinés aux besoins locaux. On en exceptera les ateliers de Bruḫt, où cinq cents ouvriers travaillaient la soie [519], et à Djaroun même la fabrication de vases et d'objets d'ornement [520].

« Port des deux Iraqs » [521], Ormuz écoule dans les pays de l'Océan Indien les produits de la Perse et du Golfe Persique. De la Perse, des confitures, des

---

513 Le *Livro dos pesos* et le *Titolo das remdas* mentionnent le *capāo* (persan *kapān*, arabe *qabbān*, « balance romaine »). Dalgado, s.v. « capão, caxão », avait proposé des étymologies absurdes, sans parvenir à déceler la forme correcte (« caxão », dans *APO,* V, p. 1248, n'est qu'une lecture erronée, due à la ressemblance de *x* et de *p* dans l'écriture de l'époque).

514 Selon W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge,* II, p. 451, note 4, à Alexandrie, le Poids (*gabbano* dans les documents italiens) était une section spéciale des vastes entrepôts couverts de la douane, où avaient lieu les ventes. À ceci près que la douane y est de superficie réduite, il en est de même à Ormuz. Les ventes se font dans le *bangsār* (*cf.* Salġur-Šāh II à D. João III, TdT Cartas Orientais n° 2 ; Rāšid b. Aḥmad à D. João III, id. n° 36 ; etc). À Goa, sur le plan de Linschoten (*cf. supra,* note 510), le Poids (*peso*) se trouve fort loin de l'*alfândega.*

515 *Cf. APO,* III, p. 788 (en 1597).

516 Figueroa, I, p. 257.

517 Álvaro Pinheiro à D. Manuel, de Cochin,12.I.1519, *CA,* VII, p.199. Lors des hautes eaux, la mer bat les maisons, Figueroa, I, p. 257.

518 Nous sommes renseignés sur le fonctionnement de ces deux entrepôts par les deux documents ottomans de 1551 et 1575 publiés et traduits par R. Mantran, *Règlements,* et dont le premier s'intitule « copie du firman impérial concernant la douane du *bangsār* ». M. Mantran n'a pas compris le terme *bangsār* (cf. les fac-similés, pl. I, ligne 1 ; IIIb, l. 1 ; IVb, l. 16) qu'il a pris pour un toponyme et lu « Niksār « (*cf.* transcription, pp. 232, 235, 245, et traduction pp. 252, 259, 261). Sur la spécialisation respective des deux entrepôts, *bangsār* et *sīf*, *cf.* p. 245, les variantes 4 et 5 tirées du règlement de 1551. Le document est à interpréter en fonction de cette distinction (fâcheusement masquée, en ce qui concerne le *sīf*, par la traduction de M. Mantran).

519 Ibn Māǧid, 70*a*.

520 *Cf.* Ibn Baṭṭūṭa, II, p. 231 ; Joseph de Cranganor, trad. Greenlee, p. 111 ; Teixeira, II, p. 16.

521 L'expression est dans Ibn Māǧid, 71*a*. Les deux Iraqs, *al-'Irāqayn*, sont l'Iraq arabe et l'Iraq persan (soit, ici, en gros l'Iran occidental). Tibbetts lit à tort *al-'Irāqiyyīn* et traduit, p. 224, « it is a port for the people of Iraq ».

fruits secs [522], des matières tinctoriales (alun, garance) [523], des objets de luxe : soieries de Yazd [524], tapis [525], armes travaillées [526]. Du Golfe Persique : blé [527], orge [528], dattes (vendues au Gujarat en jarres, en paquets, ou saches) [529], perles [530], chevaux, et le sel de Djaroun [531]. Entre les marché d'outre-mer où s'approvisionne Ormuz, ceux du Deccan et du Gujarat occupent le premier rang. C'est par leur intermédiaire, plus que par le Malabar, pourvoyeur de la demande syro-égyptienne, que lui arrivent les épices [532]. L'Iran en absorbe la plus grande part [533]. De ce qui s'en va sur Basra, les provinces mésopotamiennes servies [534], une partie seulement atteint les comptoirs du Levant, qui

---

[522] Sur les fruits d'Ormuz exportés en Inde, *cf.* Gaspar da Cruz, pp. 238-239 ; *APO*, V, p. 60, 1021 ; Pyrard de Laval, p. 153-154 : « Toutes sortes de sucres de conserves, de marmellades, passes ou raisins secs de Perse et d'Ormus. » Certains produits viennent de très loin. Ainsi le district de Kand-i Bādām, en Transoxiane, exporte toutes ses amandes vers Ormuz et vers l'Inde (*Bāburnāma*, trad. Beveridge, Londres, 1922, pp. 8-9).

[523] *Cf. infra*, p. 368. Pour l'alun, *cf.* aussi Pires, pp. 338/20 et 368/44 ; *Livro dos pesos*, p. 20.

[524] Ormuz exporte également des étoffes de moindre qualité, camelots de Perse (Pires, p. 344/29) ou camelots de Basra (Barbosa, I, p. 89). Les tissus de laine bigarrés de Pires, *l.c.*, semblent correspondre à ceux dont « tout le monde se sert aux voyages de mer pour se garantir de la pluye » cités par Pyrard de Laval, p. 154, dans sa liste des exportations d'Ormuz.

[525] Pires, p. 344/29 ; *cf.* Pyrard, p. 153.

[526] Pires, p. 344/30.

[527] *Cf. supra*, p. 354.

[528] Pires, p. 338/21.

[529] Pires, p. 368/44. Outre les dattes du Muġistān et de Bahreyn, Ormuz en recevait de l'Oman et de Basra (Ibn Baṭṭūta, II, p. 231).

[530] Vendues en Inde (Pires, p. 338/20) : au Gujarat (Pires, p. 368/44), au Vijayanagar (Barbosa, I, p. 203) ; en Perse (Pires, p. 344/30).

[531] *Cf.* Barbosa, I, p. 91 ; Pires, p. 338/20. Le sel de la montagne d'Ormuz était débité en blocs avec des pics (Ma Huan, p. 169). Ma Huan et Tenreiro (p. 4 ; copié par Cast., II/58, p. 337) observent justement qu'à l'extérieur la roche saline est de coloration ocrée. Le sel d'Ormuz était considéré comme trop corrosif pour la salaison des viandes (le P. Berze, dans Wicki, I, p. 599). On le trouve cependant utilisé à cette fin (W. Foster, *The English factories in India, 1634-1636*, Oford 1911, p. 101. Il passait pour empêcher la décomposition des cadavres, *cf.* l'allusion négative de Camões, *Lusiades*, X, 43, et *A chronicle of the Carmelites in Persia*, Londres 1939, II, p. 1041).

Le sel d'Ormuz était exporté (*cf. infra*, p. 371) fort loin. En 1515, la *nao Santa Elena* transporte dé Cochin à Malacca mille *para* de blé (± 15.590 litres ; sur la valeur du *para* de Cochin, *cf. Livro dos pesos*, p. 58) et 196 *quintaes* de sel d'Ormuz (± 11.515 kg), *cf. CA*, VI, p. 328 ; en 1514, la *nao Santa Barbara* en chargeait 5 *quintaes* à Cochin pour Malacca, *ibid.*, p. 63). Les bateaux de Cochin en transportaient également au Bengale (Teixeira, II, p. 15). De nos jours, l'exportation a été dirigée sur le Japon.

[532] À Diu : Barbosa, I, p. 130 ; au Cambaye, Pires, p. 368/44-45. À Goa, Barbosa, I, p. 178. (Ou prendra garde qu'en mentionnant Goa seule, Barbosa tient compte du développement donné à la capitale de l'Inde portugaise au détriment d'autres ports du Deccan).

[533] Pires, 338/21 et 344/30.

[534] *Cf.* Donado da Lezze, dans Sanuto, *Diarii*, XIX, pp. 118-119 ; Barros. I/8-1, pp. 302-303 ; Barbosa, I, p. 89.

se fournissent surtout par la voie de la Mer Rouge. Pero de Albuquerque, le premier capitaine portugais d'Ormuz, a bien noté le peu d'importance des épices dans l'activité commerciale du Golfe Persique, et le caractère essentiellement interasiatique de celle-ci. Il écrit au roi D. Manuel, le 6 août 1516 : « Le trafic d'Ormuz est très grand. De toutes les régions de l'Inde il y vient, par la nécessité qu'ont toute la Perse et l'Arabie, des marchandises de l'Inde, à savoir tissus d'habillement, sucre, fer, riz. Les épices sont ce qui vient le moins. L'Inde a besoin de chevaux, de soie, d'alun et de perles. Ce sont là les marchandises d'Ormuz » [535]. Les inventaires de cargaisons ou les registres de saisie des patrouilles navales portugaises confirment pleinement les indications données par Pero de Albuquerque [536].

À ces articles de demande majeure, cependant, s'en ajoutent bien d'autres. La liste est longue et variée, et couvre pratiquement toute la production de l'Océan Indien, de l'Afrique Orientale à la Malaisie, voire au-delà, des produits qui circulent dans les deux sens entre l'Inde et l'Iran : denrées comestibles, drogues aromatiques et médicinales, minéraux et métaux divers, joyaux, étoffes, objets de luxe [537]. À ces échanges de même nature il faut ajouter, pour un tableau complet du commerce ormuzi, deux négoces importants : l'importation d'esclaves africains ou indiens, sur laquelle les renseignements sont trop épars, et l'exportation de chevaux, qui est assez connue.

Fournisseur de ces produits essentiels que sont pour Ormuz le sucre, le riz, et une matière stratégique, le fer [538], le Deccan, dont le climat est contraire à l'élevage des chevaux, est le gros acheteur des chevaux arabes de l'Oman et du Golfe Persique. Perpétuellement renouvelée, la demande est d'autant plus forte que les armées du royaume musulman des Bahmanides au XVe siècle, puis au XVIe des principautés qui lui succèdent, et celles des rajahs hindous du Vijayanagar s'affrontent sans cesse. Les marchands musulmans montent sans préjugé religieux, les cavaleries des deux camps. On voit au début du XVe siècle, les princes-marchands hindous de Nellore fournir de chevaux

---

535 *CA*, VII, p. 164 ; *Alg,. Doc.*, p. 389. Pires, p. 338/21, estime de con côté que peu d'épices passent par Ormuz vers le marché méditerranéen.

536 En 1515, neuf *naos* arrivent de Goa à Ormuz avec des cargaisons de sucre, de fer, de riz, de cotonnades et d'un peu d'épices (Albuquerque à D. Manuel, d'Ormuz, 22.IX.1515, *CA*, I, p. 372 ; *Alg. Doc.*, p. 379). Fin 1521, un bateau portugais venant de l'Inde est pris par les maures d'Ormuz révoltée ; il est chargé de riz, de sucre et de fer (Correia, II, p. 686).

537 On trouvera une énumération détaillée, sans indication des provenances, dans Antònio Nunez, *Livro dos pesos*, pp. 5-25. Listes de produits dans Barbosa, I, pp. 92-94 et, d'après Barbosa dans Depping, *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe depuis les Croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique,* Paris 1830, I, pp. 45-46) ; Pires, pp. 338/20-21, 344/29-30, 368/44, 349-350/61-62, 373/54, 375/57 ; Castanheda, II/58, p. 338 ; *Livro das cousas da India*, p. 55 ; Garcia de Orta, I, pp. 26-27, 82, 216, 257, 258, 326 ; II, 38, 91, 249, 275-276, 361, 363, 365. Pour les étoffes, les pierres précieuses, les fruits, *cf.* aussi Ma Huan, pp. 169-171.

538 D'Inde, Pires, p. 338/21 ; de Bhatkal, Pires, p. 350/62 ; de Goa, Barbosa, I, p. 475.

d'Ormuz aussi bien les Bahmanides que leurs propres coreligionnaires[539]. Les marchands ormuzis sont influents à la cour de Deva Raya II de Vijayanagar (1442-1446) ; Samarqandī, qui s'y est rendu en qualité d'ambassadeur timouride, y est victime de leurs dénonciations calomnieuses[540]. En 1510, le roi de Vijayanagar pensait obtenir plus de chevaux par Goa si Goa restait aux mains du 'Ādil Ḫān, que si les Portugais s'en emparaient[541]. Inversement, en 1511, le 'Ādil Ḫān en lutte contre les Portugais reçoit des vivres et des matières stratégiques, chevaux d'Ormuz, soufre, salpêtre, de Bhatkal[542], le principal port du Vijayanagar, par lequel, après que les Bahmanides eurent pris Goa, Ormuz avait développé, dans les années 1480, des relations directes avec le grand royaume hindou de l'Inde du sud[543]. Chevaux et marchandises de Djaroun y affluent[544]. Au début du XVIe siècle, le chef de la communauté musulmane de Bhatkal, l'eunuque Nāḫudā Qayṣar, est une créature du vizir d'Ormuz, Cojeatar[545].

À Dabhol[546], à Goa[547], — où un *šāh-bandar* est spécialement préposé à la surveillance des grandes écuries destinées aux chevaux débarquant d'Or-muz[548], — à Bhatkal[549], à Honavar[550], à Cananor[551], les chevaux sont reven-dus avec d'énormes bénéfices, qu'Albuquerque évalue de 300 à 500 pour cent[552]. Un cheval se vend de 400 ducats jusqu'à 1 000 et 2 000[553]. La demande est si forte que les princes de l'Inde paient aux marchands les bêtes crevées pendant la traversée, à condition qu'on en produise la queue[554]. En 1516

---

539 T. V. Mahalingam, *Economic life in the Vijayanagar empire,* Madras 1951, p. 136.

540 Samarqandī, pp. 822 et 823.

541 Cestanheda, III/12, p. 28. Sur un marchand musulman achetant des chevaux à Goa pour le compte do Krishnadeva Rāya (1509-1529), ef. *Chronica dos reis de Bisnaga,* David Lopes, éd., Lisbonne 1897, p. 25 ; trad. R. Sewell, *A forgotten empire,* Londres 1900, p. 307.

542 Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.IV.1512 (*CA*, I, p. 38 ; *Alg. Doc.*, p. 240).

543 Pires, p. 376/68 ; *Chronica dos reis de Bisnaga*, p. 13 ; Nilakanta Sastri, éd. 1955, p. 263.

544 Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 199 (d'où Brás, III/9, p. 34) : « ho porto de Batecala (...) nam he feito senam polo trato dos cavalos e mercadorias d'Urmuz ».

545 Pires, p. 349/62.

546 Barbosa, I, p. 165.

547 Albuquerque, *CA*, I, p. 410 ; Pirea, pp. 338/21 et 376/68 ; Barbosa, I, p. 178.

548 Brás, II/26, p. 372.

549 Pires, p. 338/21 et p. 349/62 ; Barbosa, I, pp. 178, 189, 211 ; Dal Bocchier, p. 242 ; Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.I.1514, *CA*, I, p. 259.

550 Dal Bocchier, *l.c.*

551 Après 1510, le roi de Cananor se plaint de perdre les revenus de l'importation des chevaux d'Ormuz, détournée sur Goa, *cf.* João de Avila à D. Manuel, s.d. (sommaire), *CA*, III, p. 323. Sur le commerce des chevaux à Cananor, *cf.* Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor*, Genève- Paris, 1975.

552 Albuquerque à D. Manuel, *CA*, I, p. 410.

553 *Cf. CA*, III, pp. 378-379 ; Pires, p. 338/21 ; etc.

554 Balbi, p. 124. Balbi ajoute que tout navire quittant Ormuz pour Goa ou quelque autre port de l'Inde avec au moins dix chevaux est exonéré de droits sur les autres marchandises au port de destination.

ou 1517, Ormuz expédie mille chevaux en Inde [555]. Vers 1550, l'exportation annuelle est de 2 000 têtes [556].

Le Gujarat n'est pas un bon client pour cet article par excellence du Golfe Persique. Il en achète [557], mais peu, car la monte est assurée par les chevaux indigènes, peu prisés ailleurs [558]. Le Gujarat est néanmoins le principal partenaire économique d'Ormuz. Par lui Ormuz obtient les produits de l'Insulinde [559], les cotonnades et les tissus de Cambaye [560], ceux de Chaul et de Dabhol [561]. Le Golfe Persique écoule ses marchandises, ailleurs qu'au Deccan et au Malabar, par l'intermédiaire du réseau conmercial gujarati. Le traité luso-ormuzi du 15 juin 1523 reconnaît que les marchandises du Cambaye sont la majeure partie du revenu de la douane d'Ormuz, et prévoit qu'en cas de belligérance entre le Portugal et le Gujarat, le roi d'Ormuz ne sera pas tenu de payer les 35 000 *ašrafī* supplémentaires dont le traité lui impose le versement annuel. Il ne versera en pareille circonstance que les 25 000 *ašrafī* stipulés par les accords antérieurs, plus le tiers de ce que la douane rapportera sur les autres trafics maritimes et sur le trafic de terre ferme, jusqu'à concurrence des 35 000 *ašrafī* [562]. Quelques années plus tard, à la suite des hostilités ouvertes entre Nuno da Cunha et Sultan Bahādur, le roi Muḥammad-Šāh réclamait à D. João III l'observation de cette clause du traité, vu que depuis deux ans le *bangsār* n'enregistrait aucune recette sur le négoce du Gujarat-et-Cambaye [563]. Son vizir, Rāšid C. Aḥmad Masqaṭī, expliquait au roi de Portugal : Voici deux ans qu'Ormuz n'a pas de recette

---

Il arrive que les princes de l'Inde ne puissent payer tous les chevaux qu'ils veulent avoir (*cf.* Nīmdihī, 862).

Sur la manière dont les chevaux étaient transportés, *cf.* l'informateur de Couto, p. 232, et V. Fontanier, *Voyage dans l'Inde et dans le Golfe Persique*, Paris 1844, I, pp. 253-254.

[555] Selon Corsali (de Cochin, 18.IX.1517), le roi de Portugal, qui lève 40 *ašrafī* par cheval, vient de gagner cette année 40 000 *ašrafī* sur le commerce des chevaux. En 1514, le roi de Vijayanagar est prêt à payer davantage, 60.000 *ašrafī*, pour avoir 1 000 chevaux (Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 27.XI.1514, *CA*, I, pp. 346 et 347). En 1512, cinq *naos* d'Ormuz déchargent des chevaux à Goa, dont les droits rapportent environ 6 000 *pardaus* (Francisco Corbinelli, facteur de Goa, à D. Manuel, 22.X.1513, *CA*, III, p. 69). -

[556] Ra'īs Nūruddīn Fālī à D. João III, d'Ormuz, 10.V.1551 (CC. I-87-2). Au début du XVIIe s. les vaissseaux d'Ormuz et de Mascate passent en Inde, bon an mal an, 1 500 chevaux (l'informateur de Couto, p. 231).

[557] Pires, p. 338/21, p.368/44.

[558] Pires, p. 338/21. Les chevaux arabes étaient appréciés au Gujarat, *cf.* Hajji Dabir, p. 478. Sur les chevaux du Sind, nourris de poisson et exportés en Inde, *cf.* Barbosa, I, p. 107 (ce sont les chevaux des Nautaques » de Pires, p. 345/31) ; sur les chevaux « kachis » du Kič-ō-Makrān, *cf.* Teixeira, I, p. 93 (et pour le nom, I, p. 58).

[559] Pires, pp. 368/44,369-370/46,496/269.

[560] *Livro das cousas da India*, p. 59 ; etc.

[561] Barbosa, I, p. 129.

[562] Botelho, *Tombo*, p. 82.

[563] TdT Cartas Orientais n° 29.

(*ḥāṣil*) à cause du blocus (*man'*) du Gujarat. Car le revenu d'Ormuz vient du [négoce avec le] Gujarat. Ces deux dernières années on a empêché les bateaux de passer à Ormuz. Les gens sont dans la gêne à cause de cela. Car le revenu des opérations (*'amlāt*) et du *barngsār* vient du Gujarat. Les caravanes qui apportent la soie, la garance, les étoffes de Yazd, etc., ne (viennent) qu'à cause du Gujarat.» [564] Et en 1537 le vizir Aḥmad b. Rāšid, son fils, écrivait : « Ce pourquoi la douane ne rend pas comme de coutume, c'est à cause de la guerre qu'il y a eu avec le Cambaye » [565]. Selon les chiffres communiqués par Bastião Lopez Lobato, qui fut facteur d'Ormuz dans les années 1545-1547, les taxes à l'exportation vers le seul Gujarat rapportaient autant que les texes à l'importation sur tout ce qui venait de Perse, ou encore de trois à quatre fois plus que le mouvement import-export sur Basra [566].

Les tissus qui passaient par la douane d'Ormuz étaient estampillés, les soies d'un cachet de cire, les autres étoffes à l'encre [567]. Les chevaux étaient marqués au fer [568]. Les cargaisons de vivres étaient jeugées à vue [569]. Au milieu du XVe siècle Samarqandī notait qu'un droit de 10 pour cent est levé à Ormuz sur tous les articles, excepté l'or et l'argent [570]. Nikitin indique le même pourcentage, qu'il estime élevé [571]. Nīmdihī, qui écrit en 906/1500, introduit une distinction qui, d'après lui, était en vigueur au XIVe siècle déjà : « Sur tout ce qui venait de la mer on prenait un dixième (*'ušrī*) ; sur ce qui venait des contrées du Khorassan on prélevait un demi-dixième, et cette règle s'est perpétuée jusqu'à maintenant [572]. Le chroniqueur ne dit pas quel était le pourcentage perçu sur ce qui venait des provinces occidentales de l'Iran. Il est probable que les taux appliqués à chaque marchandise étaient les mêmes, au début du XVIe siècle, pour tout ce qui venait des pays iraniens, qu'il s'agît des « trafics de Tabriz et trafics de Kāšān [573], alors les plus animés, ou des trafics de Hérat.

---

564 TdT Cartas Orientais n° 82.

565 A D. João III, d'Ormuz, 12.IX.1537 (CC. I-59-67).

566 *Livro das cousas da India*, pp. 128-129.

567 *Cf.* un *alvará* de 1597, *APO*, III, p. 788. Bien que le document soit tardif, je pense que « esta maneira como se faz na alfamdega desta cidade » reflète la pratique traditionnelle.

568 *Titolo das remdas*, p. 218 (« a remda de chapar os cavallos »).

569 Fernandalvares de Andrade, *escrivão* de la douane d'Ormuz, à D. João de Castro, 8.X.1547 (TdT Cartas de Ormuz, f. 126 sq.) : « as avaliações se ffazem per duas maneiras, hũa no mar de quamtos bares de mantimento vem na tarrada, e a outra na alffandega diante do guozil de quoamto val o bar de mãotimento ».

570 Samarqandī, p. 768.

571 Nikitin, pp. 21, 41, 60 (emploie le mot *tamga* pour désigner le droit prélevé).

572 Nīmdihī sous 758/1357, à propos des dispositions établies par le roi Qutbuddīn Tahamtan II.

573 *Cf.* Albuquerque à Almeida, 1507, *supra* Doc. 1, p. 184 (où j'identifie « il Arion » à Hérat).

La documentation de l'époque portugaise donne sur les tarifs douaniers d'Ormuz des précisions qui révèlent une politique fiscale plus nuancée que Samarqandī, Nikitin ou Nīmdihī ne le laisseraient entendre. L'Oman a un tarif différent de celui de Djaroun. Des marchandises directement débarquées à Mascate, certaines payaient le droit ormuzi usuel de 11 pour cent : étoffes blanches du Balaghat, du Cambaye et du Sind, bonnets et ceintures (*camarabandos*, p. *kamarband*), indigo de Cambaye, poivre et noix muscade, étain, sucre d'Inde du sud et du Gujarat ; toutes les autres marchandises payaient 7 1/2 pour cent [574]. À Djaroun, on remarque que la taxation des étoffes avantage les ateliers iraniens. Les tissus de Malacca paient le sixième de leur valeur (16 1/2 pour cent), les étoffes indiennes, de quelque sorte qu'elles soient, paient 10 pour cent, mais les soieries, brocarts, velours et autres tissus persans ne paient que 5 pour cent. De même le coton indien ne paie que 5 pour cent, alors que deux matières premières dont l'Iran fournit les ateliers indiens, la soie [575] et l'alun, sont frappées d'un droit de 10 pour cent, sans compter les taxes additionnelles. Le riz et le beurre, ces denrées essentielles ne paient, d'où qu'elles proviennent, que 5 pour cent [576], de même que d'autres produits alimentaires, ceux qu'apportent les *terradus* de Rayšahr et de Bardistān [577].

Le Trésor tire du mouvement de la douane d'autres recettes que celles produites par la taxation. Le commerce de la plupart des articles est soumis au paiement d'une patente (« *manxorym* », p. *manšūrī*), ainsi pour le bois, l'orge, le plâtre [578]. Une même patente est délivrée pour deux produits bien différents, le poisson et l'indigo [579]. Dans certains cas au moins, il s'agit d'un privilège conférant le monopole de l'exploitation. Ainsi le commerce des perles est cédé à plusieurs adjudicataires (*arrendedores*), en 1515, pour 6 000 *ašrafī* par an [580]. Les officiers de la douane versent une annuité

---

[574] *Cf.* la donation de Šayḫ Qays, descendant des cheykhs de Mascate, en 1591, dans *APO*, V, p. 1249, dans laquelle cette réglementation est présentée comme « ordinario antigo de Mascate ».

[575] L'informateur de Couto observe, p. 231, qu'il en passe beaucoup d'Ormuz en Inde. La distinction faite par les textes portugais entre *seda solta* ou *seda cruda* et *panos de seda* correspond à la distinction entre *abrišum* du Gīlān, soie non travaillée, et *aġnās-i abrišumī*, tissus de soie de l'Inde ou de Yazd et de Kāšān, que fait une inscription du règne de Šāh Ṭahmāsb publiée par W. Hinz, « Steuerinschriften aus dem mittelalterlichen vorderen Orient », dans *Belleten*, XIII (Ankara, 1949), p. 767.

[576] Tout ce qui précède d'après les informations communiquées par Albuquerque à D. Manuel, d'Ormuz, 22.IX.1515, *CA*, I, pp. 377-378 ; *Alg. Doc.*, pp. 383-384.

[577] Fernandalvares de Andrade, *l.c.* : « (...) as terradas de Baçora, Reixel, Verdestão e outras partes domde trazem tryguo, cevada, munguo, mãoteigas e outras coussas de que paguão a çimquo por çemto, tiramdo as de Baçora que paguão mais (...) e se fforem de Baçora a omze por cemto e de Reixel e Verdestão e ssuas comarquas a çimquo por çemto ».

[578] *Provisão* de 1546, § 14.

[579] *Titolo das remdas*, p. 218 ; *Remdimento de Oromuz :* « a remda do anill e a do pescado que anda toda junta remde tres mil e setecentos e çimcoenta pardaos ».

[580] Albuquerque, 22.IX.1515, *CA*, I, p. 378 ; *Alg. Doc.*, p. 384.

pour exercer leur charge [581]. Tout comme à Aden, le Poids de la douane est affermé [582].

De multiples taxes levées sur les individus, sur les marchandises et sur les opérations, financières ou matérielles, dont celles-ci sont l'objet, servent à la rétribution des adjudicataires et à celle des officiers de la douane. La *provisão* de 1546 abolit un droit fixe de 2 *tanga* qui s'ajoutait aux taxes douanières que les marchands devaient acquitter [583]. Parmi les offices auquel un traitement n'était pas attaché, et dont les titulaires levaient des commissions dites *lāzima* (*lagima*), on connaît ceux d'« administrateur de la douane » (*juiz da alfândega*), de « courtier-chef des chevaux » (*corretor-mor dos cavalos*), de « courtier-chef des marchandises et priseur de la douane » (*corretor-mor das fazendas e avaliador da alfândega*) [584]. En 1515, l'adjudicataire (*rendeiro*) prélève 2 *ṣadī* par sac sur le sucre et l'indigo en sac ; 1 *ṣadī* par sac sur le riz et le coton en sac ; 2 *ṣadī* par jarre sur le beurre en jarre [585]. A l'époque portugaise, l'*alcaide-do-mar* perçoit un droit (*qā'ida*, pg. *cayda*) sur les charges de bois à brûler apportées à Djaroun par les *terradas* [586]. Il existe diverses sortes de droits de courtage [587]. Celui sur les chevaux est d'un *ašrafī* par tête [588]. Les droits additionnels levés sur les tissus indiens portent à plus de 12 pour cent le montant total de la charge fiscale qu'ils supportent. Aux 10 pour cent s'ajoutent en effet le *qā'ida* du vizir et des secrétaires de la douane, soit 1 pour cent, plus 9 *ṣadī* 1/2 par balle pour les mêmes bénéficiaires, et enfin 1 pour cent pour le roi [589]. Pourcentage qui, sans doute, représente ce même *muqarrarıya*, « fixe », que le roi a sur la douane et en vertu duquel il se

---

581 *Cf. Titolo das remdas.*

582 À Ormuz, *Titolo das remdas*, p. 218 (« a remda do peso d'alffamdega »). À Aden, O. Löfgren, *Arabische Texte zur Kenntnis der Stadt Aden im Mittelalter*, I, p. 69.

583 *Provisão* de 1546, § 4. Les « étrangers de Perse qui viennent à Ormuz » paient un *tanga* par personne, selon le *Titolo das remdas* (le rapport est de 18 *lak*, 3600 personnes ont donc été taxées). À Qatif, où le droit d'ancrage était de 3 *muḥammadī* par navire, les agents du *šāh-bandar* retenaient 1 *muḥammadī*, soit le tiers (Mantran, *Règlements*, p. 274).

584 *Cf. Livro das cidades*, pp. 53 et 55.

585 Albuquerque, *l.c.*

586 *Provisão* de 1546, § 10.

587 Sur les perles, Albuquerque, *l.c. ; Titolo das remdas*, p. 218.

588 Albuquerque, *l.c.*

589 *Ibid.* En 1584, William Barrett (dans Hakluyt, *The principal navigations, voyages, etc.*, Goldsmith, éd., 1889, IX, p. 299) écrit : « The custome in Ormuz is eleven in the 100, to say 10 for the king and 1 for the arming of the foists. There is also another custome, which they call caida, which is that one bringing his goods into Ormuz, with purpose to send the same further to India, the same are bound to pay 3 by the 100 ». (Les Portugais et les Vénitiens sont exemptés, seuls paient Arméniens, Maures et Juifs.)

Une lettre vénitienne de 1582 publice par Ugo Tucci, « Mercanti veneziani in India alla fine del secolo XVI », dans lee *Studi in onore di Armando Sapori*, Milan 1957, II, p. 1108, chiffre le « chaide » à 5 ou 6 pour cent et fait état d'un droit de sortie, « chrugy » (**ḫūruğī*) de 3 1/2 pour cent à la base, grossi à 5 pour cent par les « altre spese de scrivani et altre magnarie », perçus sur les marchands assujettis au *qā'ida*.

fournit au *bangsār* de « tissus d'habillement pour le chaud et le froid [590]. Lorsqu'en 1541, Salġur-Šāh II est contraint de céder au roi de Portugal la totalité des revenus de la douane, il réserve expressément « (son) *mocarraria*, les pensions des nobles de sa maison, les dépenses de tout le royaume, les primes et les commissions (*premios e percalços*) et les appointements (*morçungos*, p. *marsūm*) de tous les officiers de son royaume, tant portugais que maures, selon les usages qui ont toujours été » [591].

Barros évalue à 100 000 *ašrafī* les droits de douane perçus à Djaroun en 1514, et à plus de 40 000 *ašrafī* les autres revenus d'Ormuz [592]. En 1516, Pero de Albuquerque déclare à D. Manuel qu'Ormuz rend plus de 200 000 *ašrafī* [593]. Barros, qui s'est fait traduire et qui a transcrit par le menu le budget privé du roi, ne détaille pas les rubriques de la recette de l'État ormuzi, non plus que la part respective des importations et des exportations dans ce que rapporte le *bangsār*. Une chose est certaine : les pays du Golfe Persique importent plus qu'ils n'exportent. Des navires rentrent du Golfe sur lest ; le sel de Djaroun est utilisé à cette fin [594]. Pour couvrir ses achats et équilibrer ses paiements, Ormuz envoie en Inde de fortes quantités de numéraire, des *lārī* d'argent essentiellement [595].

« A gente branca »

L'Inde ne draine pas seulement le métal précieux. Elle draine aussi les hommes.

Ormuz est pour les princes du Deccan un lieu de recrutement d'affranchis-mercenaires (*ġulām*), de ceux que les sources portugaises appellent « la gent blanche », par opposition aux combattants indigènes ou aux *ġulām* africains à la peau sombre, qui sont moins appréciés. « Qui a le plus de gent blanche est le plus puissant », constate Tomé Pires qui, dans les annces 1510,

---

590 Salġur-Šāh II à D. João III, TdT Cartas Orientais n° 2.

591 Le firman de Salġur-Šāh II (texte portugais) a été publié par J. Wicki, « Dokuments und Briefe aus der Zeit des indischen Vize-königs D. Antão de Noronha (1563-1568) », dans *Aufsätze zur Portugiesischen Kulturgeschichte*, I (1960), *cf.* à la p. 310 ; texte un peu différent chez l'informateur de Couto, p. 206, et chez celui-ci, V/9-5, p. 578.

592 Barros, II/10-7, traduit ci-après Doc. 1 bis.

593 D'Ormuz, 5.VIII.1515, *CA*, VII, p. 164 ; *Alg. Doc.*, p. 389.

594 Cast., II/58, p. 337 ; Gaspar da Cruz, p. 233.

595 Pires, pp. 338/20 et 368/44. La question est placée sous un large éclairage par Godinho, *Economie*, pp. 303-304, 512 et *passim*. Sur le dinar d'argent au XVe s., *cf.* Ma Huan, p. 167. *À* cette époque Djaroun et l'Inde utilisaient une même unité de compte, le dinar *ḫarāǧī*, alors que l'Iran oriental et l'Iraq utilisaient respectivement le dinar *kepekī* et le dinar *baġdādī*, ce dernier étant de même valeur que le dinar *ḫarāǧī* (*cf.* 'Alī Qumī, *Šams al-siyāq*, ms. Ayasofya 3986, f. 121*b* ; J. Aubin, *Nīmdihī*, *p.* 62, note 5). Sur la monnaie d'Ormuz, *cf.* aussi W. Hinz, « Die spämittelalterlichen Währungen im Bereich des Persischen Golfes », dans C. E. Bosworth, éd., *Iran and Islam*, Édimbourg 1971, pp. 303-314.

estime qu'il y a de dix à douze mille gens de guerre Persans au Deccan [596]. De ces guerriers originaires de Perse, bon nombre étaient Turcs. Par suite des désordres tribaux liés aux fortunes successives dans le cours du XVe siècle et au début du XVIe, des Qara-qoyunlu, des Aq-qoyunlu et des Qizil-baš safavides, des Turkmènes d'Iran, évincés de leurs terrains de parcours, coupés de leur clan ou menacés par les vendettas, passèrent en Inde, en groupe ou individuellement, soit par la route de Qandahar, soit par mer. Parmi les déracinés qui allaient tenter fortune en Inde, nombreux aussi étaient les Iraniens de souche, membres de confréries initiatiques de lutteurs, qui préféraient, au triste sort de l'artisanat ou de la paysannerie, l'aventure et le métier des armes.

Suivant une tradition publiée en 1555 par João de Barros, le premier ʿĀdil Ḫān de Goa, — fondateur de la dynastie des ʿĀdil-Šāh, les « Idalcão » des Portugais, — était le fils d'un fruitier persan, venu au Deccan, via Ormuz, vendre des chevaux pour le compte d'un marchand qui l'employait. Barros ajoute que, selon une autre tradition, ce marchand l'aurait offert comme esclave au roi du Deccan [597]. Diogo do Couto a discuté plus tard, à Goa, avec un prince ʿādil-šāhī, des origines de sa lignée ; le prince contestait que son ancêtre eût été vendu comme *ġulâm*, ou se soit vendu de lui-même, mais admettait qu'il avait été lutteur dans sa jeunesse, et qu'il avait d'autres talents dont il faisait son gagne-pain [598]. Cette version se rapproche de celle exposée par le premier historiographe des ʿĀdil-Šāh, Rafīʿuddīn Šīrāzī, à cela près qu'il décerne à leur ancêtre une origine plus flatteuse : il en fait un Turc et même un prince de sang aq-qoyualu, fils d'une sœur de Uzun Ḥasan [599]. Postérieur d'un demi-siècle à celui de Barros, le récit controuvé de Rafīʿuddīn, ancien marchand persan devenu haut fonctionnaire de l'État ʿādil-šāhī, ne retiendra notre attention que par les détails vraisemblables qu'il donne sur les conditions de recrutement des *ġulām* bahmanides. Il raconte qu'un certain marchand Ḫwaǧa Zaynulʿābidīn Simnānī était venu à Ormuz, mandé par Maḥmūd-Šāh III Bahmanī (1482-1518) pour y vendre des marchandises du Deccan et pour y acheter des esclaves (*ġulāmān*) turcs et éthiopiens. Le futur ʿĀdil Ḫān, obligé de fuir sa patrie, arriva alors à Djaroun, où il ne connaissait personne. Lorsqu'il débarqua, certains *ġulām* turcs déjà acquis par le marchand étaient sur la plage. Voyant ce jeune homme de belle prestance et d'apparence turque (*turk-maniš*) qui ne savait où porter ses pas, ils le menèrent à leur logis, le nourrirent, et leur intimité devint telle qu'ils

---

596 Pires, p. 372/52.

597 Barros, II/5-2, p. 197 (La *Decada Secunda* de Barros fut publiée en 1555).

598 Couto. IV/10-4.

599 Nous ne discuterons pas ici du problème des généalogies « turques » forgées à l'intention des princes de l'Inde.

ne le quittaient pas un instant. C'est ainsi qu'il fut embarqué pour le Deccan en compagnie des autres jeunes gens [600].

Vers 1473, on l'a vu, Maḥmūd Ǧāvān, le tout-puissant vizir du royaume bahmanide, s'adressait au prince de Lâr et au roi d'Ormuz pour obtenir des Turcs intrépides et des garçons vaillants, (*futtāk-i Atrāk va ǧavānān-i čālāk*) [601], et plus particulièrement des archers, qui faisaient merveille dans les jungles impénétrables à la cavalerie. L'émir Faramurz, personnage important dans la vie militaire ormuzie, était responsable de ce recrutement [602], qui, en l'occurence, s'effectuait sans doute suivant des filières organisées, plutôt que d'après les hasards du racolage. Car il s'agissait avant tout d'un recrutement local. Brigandage ou émigration, telle était l'alternative trop souvent offerte aux hommes des pauvres villages des Garmsīrāt, que leurs oasis ne nourrissaient pas. Servir dans les troupes de Lâr ou d'Ormuz, ou mieux encore aller courir la chance en Inde, tentait ces déshérités, connus pour leur bravoure et pour leurs qualités d'archers, tant à pied qu'à cheval [603].

Les arcs de Lâr étaient fameux ; on en exportait en Iraq [604] aussi bien qu'en Inde. Ceux fabriqués à Īǧ, en pays Šabānkāra, étaient également réputés, au XVIIe siècle encore [605]. « On fait à Lâr des arcs turcs tout à fait excellents et très forts ; et pour être tels on les exporte en diverses régions où ils sont très estimés, et on dit un arc de Lâr comme nous disons chez nous un casque de Milan », écrit Tenreiro [606]. Barbosa décrit ainsi l'arme de prédilection des combattants ormuzis : « des arcs turquesques dorez, dont les cordes sont de fine soie, faits de bois bien fort et bien colé, ou de corne de buffle » [607]. Les sources portugaises ajoutent que les archers des Garmsīrāt portent de larges boucliers ronds recouverts de soie et de coton, appelés *cofos* et imperméables aux flèches adverses [608].

Au Deccan, où plusieurs sont connus pour avoir accédé à de hautes charges, les guerriers lâris, de même que les autres esclaves-combattants origi-

---

600 Rafi'uddīn Šīrazī, *Taḏkirat al-mulūk*, ms. B.N. Paris, Suppl. persan 189, f. 18*b*-20*a*. (Noter que la période dans laquelle est placé l'épisode est inacceptable.)

601 *Riyāḍ al-inšā*, p. 207.

602 *Cf. supra*, n. 335.

603 Cast., II/58, p. 338.

604 Les arcs de Lâr exportés par mer à Basra : *cf.* Mantran, *Règlements*, texte, p. 228, trad. p. 254, où il faut lire « Lâr » (et non « Lût » ou « Lûr », ce qui va contre la graphie et contre le sens).

605 Maǧduddīn Ḥusaynī Maǧdī, *Zīnat al-maǧālis*, éd. 1360 H, p. 408 (information remontant à la fin du XVIe s.) ; Mufīd Mustawfī Yazdī, dans *Farhang-e Irân-Zamin*, VI (Téhéran, 1958), p. 166.

606 Tenreiro, p. 9

607 Je cite ce passage dans le français de Pyrard de Laval, II, p. 156. Le texte de Barbosa, I, p. 95, dit : « arcs (...) peints de couleurs excellentes (...) de bois vernis et de corne de buffle (...) ».

608 Barbosa, I, p. 95 (recouverts de soie) ; Tenreiro, p. 6, d'où Cast., II/58, p. 338 ; Correia, I, p. 824. *Cf.* liste de références dans Dalgado, s.v. « cofo » ; mot arabe, racine *kff*, « être rond », et non pas déformation du persan *kafan*, « linceul », comme l'a imaginé Dalgado.

naires d'Iran, se groupaient en confréries. Un diplôme conférant à un certain Naǧmuddīn Maḥmūd Fālī « la fonction en usage parmi les gens de guerre », lui donne autorité et droit de justice sur « ceux qui portent au pouce l'anneau d'archer » (*zihgīrpūšān*) [609]. Le récit de Rafī'uddīn Šīrazī montre des *ġulām* bahmanides, dans les cuisines du palais royal où ils ont installé une salle d'entraînement, s'adonnant à la lutte selon les règles pratiquées par « les lutteurs du Korassan » [610].

Les liens tissés d'un bord à l'autre de la Mer d'Arabie par l'émigration persane n'échappèrent pas à Afonso de Albuquerque. Alarmé par les tentatives de pénétration safavide au Deccan, le fondateur de l'empire portugais d'Orient se soucia de mettre fin à l'afflux de « gent blanche » en provenance du Golfe Persique. En 1514, il signifiera au roi d'Ormuz que tout bateau transportant des hommes en Inde serait coulé par les escadres portugaises.

Les luttes intestines qui dépecèrent le royaume bahmanide et les besoins de la résistance aux Portugais intensifièrent, en effet, au début du XVIe siècle, la demande en combattants. Le 'Ādil Ḫān recrutait à haut prix des guerriers persans (*azimini*) et turcs [611]. Isma'īl 'Ādil-Šāh (1510-1534) est réputé par un chroniqueur indien avoir envoyé « chaque année des bateaux à Ormuz, où il recrutait des hommes de l'Iraq persan et du Khorassan » [612]. En 1548 le *Livro das cousas da India* signale que le 'Ādil-Šāh reçoit « beaucoup de gent blanche » [613]. Et, en 1581, le rapport sur l'Inde portugaise rédigé à l'intention de Philippe II d'Espagne, nouveau roi du Portugal, constatera que « passent par le Golfe Persique vers les dites régions de l'Inde, beaucoup de Turcs, de Persans, d'Arabes, de Khorassanis et d'autres valeureuses nations de gent blanche », attirés par les hautes soldes que leur offrent les rois de l'Inde [614].

Le mouvement, certes, ne prit jamais le tour que la diplomatie de Šāh Isma'īl Ier avait espéré lui faire prendre et qu'Albuquerque avait redouté. En dépit de l'étroitesse des relations sociales et économiques entre l'Iran et les États indiens, il n'atteignit jamais à la dimension politique. Mais l'occupation d'Ormuz par les Portugais n'en altéra ni la nature ni l'intensité. Antérieur à leur hégémonie, il était trop profond pour ne pas s'être prolongé bien après qu'Ormuz même eut cessé d'exister.

---

609 *Kanz*, 93*a*-94*b*.
610 *Tadkirat al-mulūk*, ms. cité, f. 20*a*-21*b*.
611 Dal Bocchier, p. 241.
612 Haravī, III, p. 78.
613 *Livro das cousas da India*, p. 49.
614 *Livro das cidades*, p. 51.



20. Tombeau de Rui Dias de Sousa 1572

« Esta sepultura é de Rui Dias de Sousa que mataram na tomada da fortaleza de Xamelão, 21 de Setembro de 1572, e de sua mulher Dona Paula »



21. Tombeau de Pero Moreno 1600

« Sepultura de Pero Moreno e de seus herdeiros, na qual jaz sua mulher Maria Ribeira. Faleceu aos 8 de Fevereiro de 1600 »

11

DOCUMENTS EUROPÉENS DE LA TORRE DO TOMBO RELATIFS À ORMUZ

1

TITOLO DAS REMDAS QUE REMDE A YLHA D'OROMUZ *

(Vers 1541-1543)
CVR 39

(1*a*) [1]

TITOLO DAS REMDAS QUE REMDE
A YLHA D'OROMUZ

Valem estas remdas da ylha de Ormuz segumdo se mostra meudamemte per estes ytens mil e coremta e hum leques e meio, que fazem çymquoemta e dous mill e setemta e cymquo pardaos L̃ij Lxxb pardaos

---

* Le titre sous lequel nous publions ce document n'est en fait que le premier des sept *titolos* qu'il comprend, et qui dénombrent les recettes et les dépenses du roi d'Ormuz, à l'exclusion des revenus qui échoient et des charges qui incombent à d'autres bénéficiaires des ressources de l'État, à Ormuz même ou dans le royaume.

Originellement publié dans *Mare Luso-Indicum* II (1973), pp. 217-232, à l'appui de l'article sur le Royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle, donné *supra* pp. 285-375, ce document est sensiblement postérieur. Il date du temps d'exil en Inde du roi Salaġur-Šāh II (*cf.* f. 14*b*), soit des années 1541-1543. Il appartient donc à l'époque où les empiétements portugais et viziraux ont réduit les ressources et le train de la maison royale. C'est là un autre problème, sur lequel on reviendra en détail dans un futur volume de *Mare Luso-Indicum*, en étudiant l'évolution des finances du royaume sous le régime portugais ; le *Titulo das remdas* sera alors confronté aux autres documents du même ordre et à l'ensemble des données sur l'organisation fiscale ormuzie.

Le document est sans doute la traduction d'un registre rédigé en persan. On rétablira comme suit l'ordre du texte dans les derniers feuillets : 12*b*-15*a*-15*b*-13*b*-13*a*-14*a*-14*b*-16*a*.

** Rappelons, pour le lecteur non averti, la valeur de quelques notations numériques : b = *5*, R = 40, b^c = 500, ***b*** = 5 000, etc.

[1] Dans la marge : 1041 1/2.

Pola maneira abaixo
A saber :

C^{to} xx .... leques que remde a remda [2] das corretagens.
(1*b*) § Lx............ leques remde a remda da ffruita sequa e outras cousas.
§ Rb .... leques remde a remda do aljoffre.
§ Lxxxix ...... leques que remde as timtas e o pescado.
§ xxx .... leques que remde a remda dos emffardeladores.
§ xbij .... leques que remde a remda dos Guzarates.
§ bj .... leques que remde a remda dos melões e combalemgas e cogombos.
§ xxix .... leques que remde a remda da carne.
(2*a*) § xxxix .... leques remde a remda do peso do arroz.
§ iiij............ leques remde a remda d'arequa.
§ c^{to} xx .... leques remde a moeda.
§ L^{ta} .... leques a remda das orraquas.
§ xtiij.......... leques remde a remda [3] dos estramgeiros da Perçia que vem a Ormuz, a tamga por cabeça.
§ xxiij .... leques 1/2 a remda do peso d'alffamdega.
§ c^{to} .... leques remde os direitos dos cavalos.
(2*b*) § bj .... leques que remde a remda de chapar os cavalos.
§ xxx .... leques que remde a remda de iqueçera, que he hüa çerta cousa alem dos direitos.
§ xij .... leques que paga o çaquador mouro.
§ iiij............ leques que remde as naaos que trazem o arroz.
§ xiiij.......... leques que remde a remda de comprar e vemder stpravos.
§ b .... leques que remde o taboado que as naaos trazem nas obras mortas.
(3*a*) § c^{to} Lb .... leques que remde os direitos do arroz que trazem da Ymdia.
§ R .... leques que remde os deffumtos.
§ os xxb ...... leques remde a almoteçaria.

Estas remdas açima stpritas remde a ylha d'Oromuz.

(3*b*) [4].........................

TITOLO DAS REMDAS QUE ELREY TEM FFORA D'OROMUZ

Valem estas remdas que elRey tem ffora d'Ormuz segumdo se mostra por estes itens doze mil seteçemtos oytemta e tres pardaos e meyo . xij bij^{c} Lxxxiij meio

A saber :

§ Rb .... leques que remde Julffar.
§ xxx .... leques que remde Calayat.

---

2 Texte: *remdas*.
3 Texte: *a remda que*.
4 ans la marge: 255 *leques* 67 *azares*.

(4*a*) § xx .... leques e — R — azares que remde o Bamder Braemy.
§ x .... leques que remde o Broct que he hum lugar na ylha de Queixome.
§ xij .... leques que remde a remda de hum lugar na costa d'Arabea que se chama Caçapo.
§ xbij .... leques que remdem os camelos que vem da Perçia polos guardarem da bamda d'alem.
§ Lxiiij .... azares remde hum lugarete que se chama Gurostom.
§ ix .... leques remde hum lugar que se chama Querẽjom.
(4*b*) § xxb .... leques remde hum lugar na costa d'Arabea que se chama Orffaquã.
§ L.............. azares remde hũa ribeira na terra ffirme que se chama Ruycalão.
§ L.............. azares que remde mais outra ribeira na terra ffirme que se chama Rudcona Coma.
§ bj .... leques e — xx — azares que remde hum lugar que esta na ylha de Queixome que se chama Laffet.
§ ij .... leques que remde hum lugarete na ylha de Queixome que se chama Carbes.
(5*a*) § cto xxx ..... azares que remde hum lugarete na ylha de Queixome que se chama Queixome.
§ xij .... leques que remde hũas terras na terra firme que se chama Beabon.
§ xxxij .... leques que remde dous portos aomde vem descarregar as caffelas da Perçia que se chamam o Bamder Ahegon e Doçar.
§ xiiij .... leques 1/2 remde dous lugaretes que esta na terra ffirme que se chamam hum Parao e o outro Tombec.
§ ij .... leques 1/2 que remde a almoteçaria de Julffar.
(5*b*) § xb .... leques — xiij — azares remde a ramea de Julffar que he quamdo as terradas vem da pescaria que pagam ysto.

TITOLO DAS DESPESAS DA REMDA D'ELREY D'OROMUZ EM CADA HUM ANO

(6*a*) [5]

O que gasta a pesoa d'elRey que lhe ffoy detreminado em cada hum ano

Item. A remda da moeda que sam cto xx leques........... cto xx leques
Item. A remda das corretagens çemto e vimte leques .. cto xx leques
Item. Os remdeiros lhe daam çerta cousa adiamtado em que se monta trimtaleques .... xxx leques
Estes xxx leques se descomtam aos remdeiros cada hum aquilo que deu adiamtado.
Item. A remda do capão que he o que se pesa que say d'alffamdega, monta vimte leques e sesemta azares............ xx leques Lx azares
Item. Da remda dos melões, hum leque .... j leque
Item. Da remda d'arequo, hum leque .... j leque
Item. Da remda naquaçit, tres leques e sesemta azares iij leques Lx azares

[5] Dans la marge: 327 *leques*.

Item. A remda de ceitona dezoito leques toda .... xbiij^{o} leques
Item. A remda do tavoado çimquo leques toda............ b leques
(6*b*) Item. Da remda da carne tem çimquo leques .... b leques
Item. Da remda dos emffardeladores tem dous leques oytemta azares .... ij leques Lxxx azares

Soma estas honze adições atras ... iij^{c} xxbij leques

Ysto toma mais
ffora o que lhe ordenaram

Item. Todo o arroz que lhe vem de seus direitos em arroz que monta cad'ano çemto e çimquoemta e çimquo leques... c^{to} Lb leques
Item. O que remde os deffumtos coremta leques .... R leques
Item. A almoteçaria que remde vimte çimquo leques .. xxb leques
Item. A remda das orraquas cimquoemta leques.......... L^{ta} leques
Item. Dez leques que remde Broct .... x leques
(7*a*) Item. Dez leques que remde Caçap .... x leques
Item. Nove leques que remde Carẽjom.......................... ix leques
Item. Vimte çimquo leques que remde Orfacã............. xxb leques
Item. Seis leques que remde Laft .... bj leques
Item. Doze leques que remde o Beabom .... xij leques
Item. Rutcona Calão çimquoemta azares..................... L^{ta} azares

Soma nestas xj adições ... iij^{c} Rijleques e meio.

Despesas que mais fiaz elRey
com sua may e molheres e paremtes [6]

(7*b*) Item. A may d'elRey gasta vimte çimquo leques e trimta e seis azares e seis çadis.. xxb leques xxxbj azares bj çadis
Item. Bibi Jan molher d'elRey vimte quatro leques e doze azares.. xxiiij leques xij azares
Item. A may do primçipe quoatro leques novemta e nove azares e oyto çadis.. iiij leques LRix azares biij^{o} çadis
Item. A ffilha d'elRey Xaraffo molher d'elRey doze leques... xij leques
Item. Hũa ffilha de Bibi Affeça oyto leques oytemta hum azares oyto çadis... biij^{o} leques Lxxxj azares biij^{o} çadis
Item. Sua may desta molher paremta d'elRey quatro leques e trimta e quatro azares .... iiij leques xxxiiij azares

[6] Dans la marge: 127 *leques* 74 *azares* 32 *çadis*.

Item. A may de Bibi Jon novemta e dous azares .... LRij azares

Item. Binaffiça Bibi sete leques novemta e tres azares e çimquo çadis .... iij leques LRiij azares b çadis

Item. Biamut may do ffilho d'elRey Mamed Xa tres leques novemta e tres azares e çimquo çadis .... iij leques LRiij azares b çadis

Item. A dona d'elRey çimquo leques oytemta azares.... b leques Lxxx azares

Item. Bibi Xaromdi paremta d'elRey hum leque sesemta e quoatro azares .... j leques Lxiiij azares

(8*a*) Item. A molher de Mir Berus hum leque oytemta azares .... j leque Lxxx azares

Item. Hũa molher parteyra d'elRey dous leques .... ij leques

Item. Hũa stprava d'elRey hum leque e trimta azares.. j leque xxx azares

Item. Bilardim paremta d'elRey hum leque vimtoyto azares .... j leque xxtiij° azares

Item. Abibon paremta d'elRey novemta e dous azares. Lrij azares

Item. Bibitanac novemta e dous azares .... Lrij azares

Item. Bicoi novemta e dous azares .... Lrij azares

Item. Bibi Comax çimquoemta e seis azares .... Lbj azares

Item. A hũa ffilha de Moquobel çego paremta d'elRey oytemta e dous azares .... Lxxxij azares

Item. A hũa stprava de Mir Zenelim oytemta e dous azares .... Lxxxij azares

Item. Aos stpravos de Mir Mahamede paremtee d'elRey trimta e seis azares .... xxxbj azares

Item. A hũa ffilha de Mir Moxarafo paremta d'elRey oytemta e dous azares .... Lxxxij azares

Item. A hũa ffilha de Mir Mabamud oytemta e dous azares .... Lxxxij azares

Item. A hũa ffilha de Mir Xamoxa paremta d'el Rey coremta e seis azares .... Rbj azares

(8*b*) Item. A hũa ffilha de Bibi Boquad novemta e dous azares .... Lrij azares

Item. A Bibi Moroari novemta e dous azares .... LRij azares

Item. A Bibi Lulat sesemta e dous azares .... Lxij azares

Item. A Bibi Amarut sesemta e dous azares .... Lxij azares

Item. A Bibi Qoaina sesemta e dous azares .... Lxij azares

Item. A Bit Forçat sesemta e dous azares .... Lxij azares

Item. A Bibit Soaila oytemta e dous azares .... Lxxxij azares

Item. A hũa ffilha de hum Coje Osam Perali quoremta e seis azares .... Rbj azares

Item. A Bibi Axur vimte azares .... xx azares

Item. A hũa molher parteyra trimta azares .... xxx azares

Item. A Miraffique hum mamçebo paremte d'el Rey quoatro leques .... iiij leques

Item. A hum ffilho deste Miraffique outros quatro leques .... iiij leques

(9*a*) *Gastos que mais ffaz elRey com os seus stpravos*

[7] Item. Hum negro seu Farax tres leques	iij leques
Item. Majom outro stpravo tres leques	iij leques
Item. A Coje Madadim moço [8] de casa çemto e vimte azares	c^{to} xx azares
Item. A hum ffilho de Omar oytemta azares	Lxxx azares
Item. A Rostan sesemta azares	Lx azares
Item. A Muilapamda tres leques e vimte quatro azares..	iij leques xxiiij azares
Item. A hum stpravo que se chama Almaz trimta azares	xxx azares
Item. A Mir Agit hum leque e oyto azares	j leque biijº azares
Item. A Medxa coremta e oyto azares	Rbiijº azares
Item. A Rostan trimta e seis azares	xxxbj azares
Item. A Jamal trimta e seis azares	xxxbj azares
Item. A Maumud trimta e seis azares	xxxbj azares
Item. Oçen dezoyto azares	xbiijº azares
Item. Quamal çego oytemta e quatro azares	Lxxxiiij azares
Item. A hum stpravo que se chama Joar quoremta e dous azares	Rij azares
(9*b*) Item. Outro stpravo que se chama Maçut trimta e seis azares	xxxbj azares
Item. Outro stpravo que se chama Çalim trimta azares.	xxx azares
Item. Outro stpravo que se chama Ffarax trimta azares	xxx azares
Item. Ajoet Times tres leques	iij leques
Item. A hum mamçebo que ahi amda em casa hum leque que se chama Coçorao	j leque
Item. A outro moço que se chama Xamesdin Orvagane (?) Perhi sesemta azares	Lx azares
Item. A hum stpravo que se charna Joar trimta azares	xxx azares
Item. A hum moço que se chama Xabon doze azares..	xij azares

(10*a*) [9] *Gastos que mais ffaz em sua casa e alguns de ffora*

Item. A dous porteyros d'elRey oytemta e quatro azares	Lxxxiiij azares
Item. A hum caminheiro que vay e vem a Turãbaque doze azares que serve de yr vigiar as naaos quamdo vem da Ymdia	xij azares
Item. Aos tamgedores e os pamdeiros d'elRey hum leque	j leque

---

[7] Dans la marge: 22 *leques* 30 *azares*.

[8] Texte: *çomo*.

[9] Dans la marge: 35 *leques* 58 *azares* 9 *çadis*.

Item. A charamela e atabaleiros setemta e dous azares	Lxxij azares
Item. A outros atabaleiros de atabales gramdes hum leque e trimta e quatro azares e quatro çadis	j leque xxxiiij azares iiij çadis
Item. A hum negro que tem carrego de hũa omça hum leque e oito azares	j leque biij azares
Muitas vezes nam a hi esta omça e o negro vemçe este dinheiro quamdo ha.	
Item. A hum porteyro velho dezoito azares..................	xbiij° azares
Item. Aos ortelãos de hũa orta que elRey tem na ylha de Queixome que se chama Broct dous leques e quatorze azares..	ij leques xiiij azares
Item. De vestidos aos porteiros e caçadores hum leque setemta azares	j leque Lxx azares
Item. A huns moços que estam a porta pera alguns mandados trimta e hum azar	xxxj azar
(10*b*) Item. Polas pascoas ajumtam-se os tamgedores e vem tamger, dam-lhe çimquoemta azares	L^ta^ azares
Item. De mortalhas de pesoas que morrem em casa d'elRey e seus achegados quatro leques...............................	iiij leques
Item. Na mesquita d'elRey Mamoxa omde se os Reis [10] emterram estam ahi dous cacizes rezamdo e hũa molher que olha por ela, hum leque quoremta e quatro azares	j leque Riiij azares
Item. As bailadeyras e tochas de vestidos dezasete azares e çimquo çadis	xbij azares b çadis
Item. D'esmolas çimquoemta azares............................	L^ta^ azares
Item. A tres trombetas d'elRey hum leque e quoremta azares..	j leque R azares
Item. A ssete stpravos que fficaram d'elRey Mamoxa que fficaram fforros dous leques sesemta azares.................	ij leques Lx azares
Item. A quatorze reposteiros dous leques sesemta azares	ij leques Lx azares
Item. Aos servidores da cozinha que sam xi pesoas hum leque e trimta azares	j leque xxx azares
Item. A [11] dezaseis homens outros que servem por hi por casa quoatro leques quimze azares	iiij leques xb azares
Item. A dous moços do tisouro vimte nove azares	xxix azares
Item. A quatro homens de Mir Beruz hu leque vimte azares..	j leque xx azares
(11*a*) Item. A quimze stpravos omde emtra hum caçiz que bemze a camdea seis leques	bj leques

[10] Texte: *se os Reis se.*

[11] Texte: *A qui* (pour *quimze*).

TITOLO DO QUE GASTAM EM MORADIAS DE FFIDALGOS E OUTROS HOMENS [12]

	Item. A Coje Abraim vimte leques	xx	leques
	Item. A Coje Oçen quatro leques	iiij	leques
	Item. A Coje Abedi Rezac quatro leques	iiij	leques
(11*b*)	Item. A Coje Abedalcafor quatro leques	iiij	leques
	Item. A Coje Maladim Jelal seis leques	bj	leques
	Item. A Coje Nedon quatro leques	iiij	leques
	Item. A Coje Mamed Açan quatro leques	iiij	leques
	Item. A Coje Xeque Amed quoatro leques	iiij	leques
	Item. A Coje Abderramon dous leques	ij	leques
	Item. A Coje Bubacquexa tres leques	iij	leques
	Item. A Coje Abdelaçalon dous leques	ij	leques
	Item. A Coje Codbadim Bobac Xa setemta azares	Lxx	azares
	Item. A Coje Nedon Abderramon quoremta azares	R	azares
	Item. A Coje Ajedim Bobaquexa setemta azares	Lxx	azares
	Item. Coje Mamed Azedim çemto e çimquoemta azares	c^{to} L^{ta}	azares
	Item. A Xeque Çaffeadim çemto e çimquoemta azares	c^{to} L^{ta}	azares
	Item. Coje Maamed Açan çemto e çimquoemta	c^{to} L^{ta}	azares
	Item. Coje Rematolo setemta azares	Lxx	azares
	Item. A Coje Çudola hum prove sesemta azares	Lx	azares
	Item. A Coje Agigela dous leques	ij	leques
	Item. A hum Xameçadim hum leque	j	leque
	Item. Coje Goadar Nodon hum leque	j	leque
	Item. A Azadim Bolque setemta azares	Lxx	azares
	Item. A Coje Azedẽ Gilom dous leques	ij	leques
	Item. A Coje Benaçan tres leques	iij	leques
(12a)	Item. A Mir Bocoa hum leque	j	leque
	Item. A hum irmam de hum Abdela Abmãque hum leque	j	leque
	Item. A Coje Xameçadim Abdela hum leque	j	leque
	Item. A Cotbadim Nordim hum leque	j	leque
	Item. Maamed Abdola Camal hum leque	j	leque
	Item. Mir Morgete stprivam dos alvaras hum leque digo tres leques	iij	leques
	Item. A Mola Daut xabamdar tres leques	iij	leques
	Item. A dous ffilhos seus tres leques e meio	iij	leques 1/2
	Item. A hum apousemtador que tem carrego de apousemtar os embaixadores trimta azares	xxx	azares
	Item. A hum moço neto do xabamdar dous leques	ij	leques
	Item. Maamed Çeffadim pay do sacador [13] d'alffamdega dous leques	ij	leques
	Item. A Malemo Xabadim trimta azares	xxx	azares

[12] Dans la marge: 223 *leques* 40 *azares*.

[13] Texte: *saçador.*

Item. Malemo Nodon vimte azares .... xx azares
Item. Mallled Omar hum leque .... j leque
Item. A Coje Namatola trimta azares .... xxx azares
Item. A Coje Çoleimon ffilho de Coje Abraẽ quatro leques .... iiij leques
Item. A Coje Mãdegar dous leques .... ij leques
Item. A Coje Reconodim dous leques .... ij leques
Item. A Coje Nexbadim dous leques .... ij leques
Item. A Coje Maamede Dixa hum leque .... j leque
(12*b*) Item. A Coje Abdola hum leque .... j leque
Item. Rex Nordim ffilho de Res Xaraffo quimze leques xb leques
Item. Rex Ffaredum hum omem velho paremte do goazil sete leques .... bij leques
Item. Rex Abadim irmam do guzil seis leques .... bj leques
Item. Rex Queaçadim cunhado do goazil que esta em Barem seis leques .... bj leques
Item. Rex Abadim primo do gozil seis leques .... bj leques
Item. Rex Rocanadim Xarafo tres leques .... iij leques
Item. Rex Çadadim paremte do gazil tres leques .... iij leques
Item. Rex Amadadim paremte do goazil çimquo leques b leques
Item. A hum mouro que se chama Maamed tres leques iij leques
Item. A Rex Delimixa ffilho de que mataram em Mazcate sobrinho d'elRey Xarafo seis leques .... bj leques
Item. Rex Moabadim dous leques e meio .... ij leques 1/2
Item. Rex Xabadim e seu irmam primos do gozil ffilhos do capitam de Barem quatro leques .... iiij leques
Item. A hum mouro que se chama Majali da terra de Rex Xarafo Ffali hum leque e meio .... j leque 1/2
Item. Mir Gajas Quamal dous leques .... ij leques
Item. Rex Maamud goazil de Barem oyto leques .... biij° leques
Item. Rex Xaffardim seis leques .... bj leques
(16*a*)Item. Mir Amedxa que esta agora por gozil de Magastone primo do gazil seis leques .... bj leques
Item. Mir Buçac paremte de Mir Berus tres leques .... iij leques
Item. Mir Quomodim outro seu paremte dous leques . ij leques
Item. Mir Modoffar seu paremte dous leques .... ij leques
Item. Mir Zedim tres leques .... iij leques
Item. Mir Roquonadim tres leques .... iij leques
Item. Mir Morad hum leque .... j leque
Item. Mir Xa Oçem hum leque e meio .... j leque 1/2
Item. Mir Alixa quatro leques .... iiij leques
Item. Rex Çadadim hum leque .... j leque
Item. Rex Nodon hum leque .... j leque
Item. Mir Açan hum leque .... j leque
Item. Mir Amed hum leque .... j leque
Item. Mir Nexbadim hum leque .... j leque
Item. Maamed Alixa hum leque .... j leque
Item. Amed Ysofxa hum leque .... j leque

(15*b*) [14]

TITOLO DOS GASTOS DOS CAÇIZES E IRMITÃOS

Item. Mula Cabadim dous leques e meio .... ij leques 1/2
Item. Mula Camal Tax, hum leque setemta azares .... j leque Lxx azares
Item. Mola Quodbadim dous leques .... ij leques
Item. Mula Abdamagit hum leque e meio .... j leque 1/2
Item. Mula Mai [15] çimquoemta azares.......................... Lta azares
Item. Mola Ffoqua çimquoemta azares .... Lta azares
Item. Mula Boçahi hum leque....................................... j leque
As molheres destes caçizes dam-lhe hum leque oytemta e çimquo azares .... j leque Lxxxb azares
Estes caçizes açima servem na çidade de ouvidores e ffazem justiça çivel e asy ffazem todalas stprituras d'amtre partes.
[16] Item. A hum irmitam de hũa mezquita que esta no piquo da serra dezoito azares .... xbiij° azares
Item. A hum irmitam que esta na ylha de Queixome em Broct vimte çimquo azares e dous çadis .... xxb azares ij çadis
Item. A hum irmitam de Babu Tajadim quatro azares. iiij azares
Item. Biaaxat vimte nove azares.................................. xxix azares
Item. Ao yrmitam de hũa yrmida que esta d'Ormuz obra de meia legoa quoremta azares .... R azares
Item. Mula Nordim dous azares................................... ij azares
Item. A Uraque de Bordadim dous azares.................... ij azares
Item. A Ulabi e Omar doze azares................................ xij azares
Item. A Ola Jami dous azares .... ij azares
Item. Ao yrmitam de Çeidi Çoleimam doze azares....... xij azares
Item. A hum Maamede Nemidi çimquoemta azares .... Lta azares
Item. Çidi Camal vimte azares .... xx azares
Item. Çidi Ali coremta azares .... R azares
Item. Çeidi Gotbodadim trimta azares .... xxx azares
Item. Outro çidi Cobadi trimta azares.......................... xxx azares
Item. Çidi Ale Mamed quimze azares .... xb azares
Item. Xarafo Madi sesemta azares............................... Lx azares
Item. Ali Xeq Xadi sesemta azares............................... Lx azares
Item. Çidi Jaber trimta azares...................................... xxx azares
Item. Çeidi Ajoar trimta azares .... xxx azares
Item. Çeidi Aly çimquoemta azares .... Lta azares
Item. Xejaga Budaga trimta azares............................... xxx azares
Item. Hum xeque que esta na ilha de Amgan trimta azares.. xxx azares
Item. Xeque Mãçur Corit dous leques e meio .... ij leques 1/2

---

[14] Dans la marge, rayé: 12 *leques* 66 *azares*
et en-dessous: 9 *leques* °

[15] Texte: *Mai quo* (pour *quoremta*).

[16] Dans la marge: 8 *leques* 71 *azares* 2 *çadis*.

(13*a*) TITOLO D'OUTROS GASTOS

[17] A saber :

Algũas terradas de pesoas que servem de pescar que sam fforras, monta-se nelas treze leques e meio cad'ano, que se descomta do remdimento do reino .... xiij leques 1/2

Estas terradas sam d'omens que amdam pescar nelas, e acostam-se a esas pesoas que em Ormuz mais podem e fforram-nas destes direitos. Ysto nam se sohia a ffazer.

Item. De vestidos dos capitães que vam pera ffora a servir nas ffortalezas e carregos, e vestidos que dam aos remdeiros quamdo tomam as remdas vimte leques .... xx leques

Item. Os meirinhos catoaes que servem no Mogastone dous leques coremta azares .... ij leques R azares

Item. Aos correios que as vezes vam com cartas e recados pera ffora tres leques .... iij leques

Item. De merçes pequenas que nam se podem bem saber vimte leques .... xx leques

Item. De vestidos pera eses omrrados de Oromuz e outras pesoas que se nam stprevem vimte leques .... xx leques

(14*a*) Item. Vestidos pera os Judeus e Jemtios que se ffazem mouros dous leques .... ij leques

Item. Pera dous criados do mire de Jasques que vem com recados quoremta azares .... R azares

Item. Pera huns caçizes que ffazem hũa sua xauçẽ que he como a piçiçam das Emdoemças sesemta e dous azares çimquo çadis .... Lxij azares b çadis

Item. De camelos forros dous leques .... ij leques

Item. De cavalos pera os mires de ffora seis leques cad'ano .... bj leques

Item. De esmolas pera xeques e pobres que vem de ffora quoremta leques cad'ano .... R leques

Item. De alugeres de casas pera embaixadores cad'ano tres leques .... iij leques

Item. Pera outros embaixadores que nam tem ordenados n'alffamdega trimta leques .... xxx leques

Item. A volteadores e outras pesoas de ffolgar dous leques cad'ano .... ij leques

Item. A hum Mir Aidar quatro leques .... iiij leques

Item. Das terradas que sam fforras de peixe salgado çimquo leques .... b leques

Item. De vestido pera Xeque Moona de Julffar trimta e dous azares .... xxxij azares

Item. De merçes de direitos de cavalos doze leques .... xij leques

Item. Pera os moradores que estam na ffortaleza de Lastã hum leque .... j leque

---

[17] Dans la marge: 187 *leques* 24 *azares* 5 *çadis.*

(14*b*) [18]

TITOLO DOS GASTOS QUE ELREY FFAZ COM OS PORTUGESES

Item. Ao capitão de vestido de duas pascoas d'elRey trimta leques .... xxx leques

Item. Ao capitam-moor do mar çimquo leques de cada viagem que vay pera ffora aos Noutaques .... b leques

Item. O ffeitor nam tem ordenado somemte o que lhe elRey quer dar e ffazer merçe.

Item. Ao stprivam d'alffamdega o que lhe quiser elRey ffazer merçe porque n'alffamdega tem seu ordenado

Item. Ao limgoa tem n'alffamdega d'ordenado d'elRey d'Oromuz setemta e çimquo azares .... Lxxb azares

E esta asemtado asy no regimento que o ouvidor geral ffez em Oromuz ; tem mais nas remdas do reino de mamteyga e arroz e agoa e lenha e carne que se lhe daa por barata d'elRey e ysto amtigamemte. Monta tudas estas cousas çimquoemta azares. Nam tem nenhum ordenado d'elRey noso senhor.

Item. Jorge Bocarro e Cristovão Bocarro seu irmam por serem amigos d'elRey e o servirem qua na Ymdia da-lhes d'ordenado cad'ano a ambos dez leques e oytemta azares..... x leques Lxxx azares

(16*a*) Item. Ao guarda-mor Portuges doze leques cad'ano..... xij leques

[19] Deve elRey d'Oromuz ou o reino aos Portugeses setemta leques, digo quinhemtos e setemta leques.............. bc Lxx leques

[18] Dans la marge: 58 *leques* 55 *azares*.

[19] Dans la marge: *deve de ser das perdas*.

2

REVENUS DU ROYAUME D'ORMUZ ET DÉPENSES DU ROI EN 1515 [?] *

(Barros, *Ásia*, II/10-7)

Selon que nous l'avons vu par un registre (*caderno*) du revenu et de la dépense de ce royaume, sa recette était de deux manières : l'une tenait à l'entrée et à la sortie des marchandises de la cité même d'Ormuz, et à certaines choses de son administration ; l'autre aux récoltes, tributs et impôts des terres de ce royaume, tant en Arabie et en Perse qu'en certaines îles de sa mer, à l'intérieur du Golfe.

Les recettes de l'entrée de la ville étaient celles de la douane, qui en ce temps-là atteignait régulièrement cent mille *ašrafī* (*xerafins*), qui sont trente *contos* de notre monnaie. Les autres recettes de la ville atteignaient quarante et un mille trois cents *ašrafī*.

Les revenus qu'Ormuz a dans les terres d'Arabie et de Perse proviennent des bourgs (*vilas*) et des lieux qui sont des ports de mer, et d'aucuns à l'intérieur du pays ; les principaux sont comme les chefs-lieux d'*almoxarifado* (pour parler à notre usage), desquels relèvent tous les autres (lieux) de leur circonscription (comme nous l'avons dit des *tanadarias* de Goa). On appelle vizir (*guazil*) les gouverneurs de ces chefs-lieux principaux, et leur charge vizirat (*guazilado*).

Le principal de ceux-ci sur la côte d'Arabie est le bourg (*vila*) de Qalhāt (*Calayate*), qui rend dix-neuf mille deux cents *ašrafī*, de la manière suivante : Calayate même onze mille, Mascate quatre mille, Sohar (*Soar*) mille cinq cents, Khurfakkân (*Orfacam*) autant, Daba cinq cents, « Laços » sept cents.

Ǧulfār (*Julfar*), qui est un autre vizirat dans cette région de l'Arabie, produit avec sa circonscription sept mille cinq cents *ašrafī*. N'entrent pas dans ce chiffre certaines barques de pêche des perles qui se pêchent là, car elles sont astreintes à aller payer à Ormuz, vu qu'elle est proche ; ce qu'elles y paient vaut mille cinq cents *ašrafī*.

De cette façon le revenu de toute l'Arabie vaut vingt-huit mille deux cents *ašrafī*. Et nous ne parlons pas ici du revenu du bourg (*vila*) de Qaṭīf (*Catife*) ni de l'île de Bahreyn (*Barem*), qui la jouxte, à l'intérieur du Golfe, car en ce temps-là elles étaient rebelles au roi d'Ormuz, et ce revenu n'était pas chose sûre ; il était fort gros (comme nous le verrons plus avant, en son lieu, quand nous ferons la description de ce golfe).

---

* Bien qu'il ne s'agisse ni d'un document original, ni même d'un texte inédit ou d'accès difficile, il a semblé utile de présenter comme pièce justificative, en traduction française, le budget du roi d'Ormuz en 1515, tel que João de Barros l'a publié d'après un registre persan ou arabe qu'il se fit traduire [Originellement publié dans *Mare Luso-Indicum*, II (1973), pp. 233.237].

Sur la terre de Perse, [Ormuz] a le vizirat de Mīnāb (*Minao*), où se tient une foire qui dure tout le temps que se récoltent les dattes du Muġistān (*Mogostão*), qui sont les mois de mai à août, lequel produit deux mille cinq cents *ašrafī*. Il y a un autre vizirat au bourg de Manūǧān (*Monojam*), qui est dans l'intérieur de ce Mogostão, qui produit trois mille deux cents *ašrafī*. Et le vizirat du bourg de Bāškird (*Basturde*), qui est au pied de la chaîne montagneuse, à l'extrémité du royaume, produit mille *ašrafī*. Les villages (*aldeias*) de Rudore, Baráco, Biabem, Darduze, Dajayza, et Queringon, qui est dans le Mogastão [20] [produisent] quatre mille cinq cents *ašrafī*, et les droits perçus sur les chameaux qui s'y vendent mille cinq cents. [Ormuz] a aussi les ports de Kuhistak (*Cuzte*), qui produit trois cents *ašrafī* ; Šāḫwā (*Chacoa*), sept cent cinquante, et Brāhimī (*Brainy*), mille ; Dōsar (*Ducat*), huit cents ; Īgān (*Agon*), mille cinq cents. À ces deux derniers ports aboutissent les caravanes de Perse.

De la sorte les terres de Perse produisent seize mille sept cents *ašrafī*. Lesquels joints au revenu de la partie de l'Arabie et du corps de la cité, la recette totale de ce royaume se monte à cent quatre-vingt dix-huit mille *ašrafī*, non compris ce que rendaient les îles qu'il possède, car elles coûtent quasi autant qu'elles rapportent. Lequel revenu était [ainsi] en ce temps de l'an quinze et des autres années auparavant, qui furent quasi pareilles.

La dite recette, afin qu'on sache le train (*o modo de serviço*) de ces princes, nous dirons comment elle se dépensait, encore que cela soit détaillé et circonstancié. Nous ferons le compte par *lak* (*leques*), qui est un nombre du pays même, et par *ašrafī*, *hazār* (*azar*), *ṣadī* (*candil*) et *dīnār*, qui est de la monnaie, pour ne pas sortir des termes de la feuille que nous avons eue de ces choses, tirées des livres de compte (*livros da fazenda*) des rois d'Ormuz. Un *lak* contient le nombre de cinquante *ašrafī*. Un *ašrafī* vaut trois cents réaux de notre monnaie, deux *hazār* valent un *ašrafī*, dix *ṣadī* un demi-*ašrafī*, et cent *dīnār* un *ṣadī*.

En comptant selon cette unité de nombre et avec ces monnaies, le roi dépensait chaque année [21] :

dans sa cuisine	24 *lak*
en cardamome, arec girofle (*cravo*), dont on faisait certains mets (*bocados*) avec d'aucuns cordiaux, qu'ils ont coutume de prendre pour les humidités d'estomac	1 *lak* 1/2
en melons de toute l'année	1 *lak* 1/2

[20] Grammaticalement la relative ne vaut que pour « Queringon », mais selon un usage bien attesté le verbe s'applique certainement à l'ensemble de l'énumération (*está* étant peut- être, d'ailleurs, fautif pour *estã*). « Queringon », « Queremjom », dans le budget de Salġur-Šāh II (*supra*, p. 378), est le « Kolongon » de Teixeira, II, p. 35; identifié au « Kulangan » de certaines cartes [non vues] dans Ferguson-Sinclair, *Travels of Pedro Teixeira*, éd. Hakluyt Society; Kūlaqān de FG, VIII, 336? « Baracó » est dans un document persan de la Torre do Tombo sous la forme du pluriel Barākūhāt. « Rudore » n'est sûrement pas le Reobar(les) de Marco Polo, soit le district de Rūdbār, comme l'avait pensé Tomaschek, « Erläuterung der Küstenfahrt Nearchs », *Sitzungsber. d. Wiener Akad. d. Wissen., Phil.-Hist. Klasse*, CXXI(1890), p. 43. Fasā'ī, *Fārs-nāma-yi Nāṣirī*, II, p. 219, connaît un Rawdar à l'ouest de Fin.

[21] À partir d'ici je dispose sous forme de tableau l'énumération de Barros.

en eau de rose, eau de senteur (*vinagre de cheiro*) et grenades... *2 lak*

au barbier qui lui faisait la barbe ... 50 *hazār*

en rideaux (*panos*) où la lampe vient couverte quand on la porte pour la placer devant le roi ... 40 *hazār*

en huile et cire pour éclairer et pour le service de la demeure (*casa*) ... 6 *lak* 42 *hazār*

pour cinq flambeaux qui brûlent au palais et l'entretien d'autant d'esclaves qui les tiennent à la main ... 6 *lak* 3 *hazār*

en parfums et autres odeurs ... 2 *lak* 1/2, 8 *ṣadī*

pour le coton avec lequel on emplit les matelas (*colchões*) et les coussins ... 1 *lak* 80 *hazār*

en certaines occasions coutumières où il donne du sucre ... 1 *lak* 20 *hazār*

pour l'eau qui se dépense dans sa demeure et écurie, laquelle vient de terre ferme en barques ... 6 *lak*

pour les vêtements de sa personne et quelques tuniques (*cabaias*) qu'il donne à des nobles ou a des ambassadeurs, avec leurs ornements ... 102 *lak*

pour le passe-poil des turbans (*fotas*) qu'il porte sur la tête ... 1 *lak* 1/2

pour l'ornement des bonnets ... 50 *hazār*

pour l'habillement de ses femmes, concubines et esclaves femelles 15 *lak*

aux deux fêtes de Ramadan, auxquelles il donne à manger à certaines personnes ... 4 *lak*

en deux fêtes de la lune de mai et de septembre que font ses prêtres (*cacizes*) ... 3 *lak*

pour certaines fois que le roi va à la chasse au lieu qu'on appelle « Turumbaque », qui est à une pointe de l'île, dans laquelle chasse il nourrit ceux qui vont avec lui ... 20 *lak*

en faucons, autours et veneurs qu'il a eus au Mogostão ... 9 *lak*

pour un jardin qu'il a au lieu nommé Bruḫt (*Broco*) ... 2 *lak* 4 *hazār*

qu'il dépense en chevaux ... 15 *lak*

en orge pour ceux-ci et en orge en herbe à la saison ... 36 *lak*

pour les ferrer ... 1 *lak*

en mors, têtières et selles communes à l'usage des esclaves qui les dressent ... 1 *lak*

en chevaux qu'il offre ordinairement à certains nobles du Mogostão ... 15 *lak*

en gratifications à des gens de maison ... 10 *lak*

aux veuves de ses officiers ... 10 *lak*

à d'autres personnes pauvres qui mendient à la porte [du palais] 5 *lak*

en d'autres aumônes plus grosses à des prêtres (*cacizes*) et à des parents de Mahomet ... 45 *lak*

en d'autres aumônes pour les âmes des défunts ... 12 *lak*

à quarante-six prêtres (*cacizes*) de sa mosquée qu'il a appointés 40 *lak* 88 *hazār*

à d'autres qui sont sans cesse à prier pour son père défunt ... 3 *lak* 60 *hazār*

à son vizir et gouverneur pour cinq chevaux qu'il a d'émoluments (*de ordenado*) chaque année ... 50 *lak*

pour l'eau que le vizir dépense en sa maison ... 2 *lak*

pour l'achat d'esclaves ... 10 *lak*

qu'on dépense avec les ambassadeurs quand ils arrivent au port de Bander Angom .... 3 *lak*
qui se dépensent en gratifications (*mercês*) ordinaires .... 20 *lak*
pour la pension (*comedia*) des esclaves mâles et femelles des rois passés .... 3 *lak*
à ses bayadères .... 5 *lak*
aux musiciens (*tangedores*) qui vont devant lui quand il chevauche .... 1 *lak* 12 *hazār*
à son orfèvre .... 1 *lak* 1/2
aux timbaliers qui sont au palais .... 1 *lak* 1/2
à douze hommes qui font des rondes de nuit et à leur chef (*guarda-mor deles*) .... 6 *lak* 72 *hazār*
aux teinturiers .... 50 *hazār*
à quatre portiers .... 1 *lak* 56 *hazār*
en pierre et plâtre pour la réparation des bâtiments .... 10 *lak*
à sa mère pour ses vêtements .... 10 *lak*
pour son entretien et celui de sa parenté .... 144 *lak*
à cinq concubines .... 10 *lak*
à six gouvernantes (*amas*) et personnes qui élèvent ses enfants 23 *lak*
de traitement (*ordenado*) à ses officiers et émirs .... 250 *lak*
pour certaines menues dépenses .... 5 *lak*
de remises à des adjudicataires (*rendeiros*) .... 25 *lak*

Cette dépense prélevée, ce qui restait en excédent était mis dans le trésor du roi. S'il n'avait pas existé certains privilèges (*liberdades*) qui étaient anciennement concédés à ses voisins, ce royaume aurait eu une recette doublée. Car le roi de Perse qui était alors le Xeque Ismael, sa femme, ses fils et ses ambassadeurs ne payaient aucun droit sur ce qu'ils tiraient d'Ormuz et y mettaient. Et de la même manière le roi de Lâr, celui de Chiraz, celui de Makran, le cheykh de Basra, celui de Gwādar (*Gualdel*), celui de Rayšahr (*Rexet*), et les Portugais depuis que nous y eûmes une forteresse.

12
ORMUZ AU JOUR LE JOUR À TRAVERS UN REGISTRE DE LUÍS FIGUEIRA 1516-1518 *

Pour connaître dans leur réalité les négoces journaliers et les besognes d'Ormuz portugaise, on dispose, depuis longtemps imprimés, des dizaines de *mandados* émis par Afonso de Albuquerque en 1515, et de *recibos* et *conhecimentos* qui les accompagnent. Parmi les textes inédits fort utilement édités et indexés par M. António Dias Farinha, figurent plusieurs *livros de receita e despesa*, ou des fragments ou pièces isolées de ce type [1]. L'un de ces textes, le *Livro da receyta e despesa da nao* Santa Maria do Monte (*1520*), a fait l'objet, il y a peu, d'une analyse. Il permet de connaître dans le détail la composition de l'équipage, les passagers, la cargaison, les rations alimentaires, et de reconstituer la vie à bord d'un des nombreux navires marchands portugais qui sillonnaient l'Océan Indien [2]. D'autres attendent examen, ainsi le *Livro das presas do senhor Dom Luys de Meneses* et le décompte des ventes, à Ormuz, en

---

* Extrait de *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXXII, Lisbonne-Paris : Centre Culturel Portugais-Fondation Calouste Gulbenkian, 1993, pp. 15-42.

Le sigle NA 805 réfère au document décrit dans les premières pages du présent article. Autres abréviations utilisées :

CA : *Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, 7 vols. Lisbonne, 1884-1935.

Farinha : *cf.* note 1.

Pero de Albuquerque : lettre de Pero de Albuquerque à D. Manuel, d'Ormuz, 5 août 1516, publiée dans *CA*, VII, pp. 163-167.

1 António Dias Farinha, *Os Portugueses no Golfo Pérsico* (*1507-1538*). *Contribuição documental e crítica para a sua história*, Lisbonne, 1991. A paru simultanément, avec le même titre, dans *Mare liberum*, III (Lisbonne, 1991), pp. 1-159. L'ouvrage comprend un glossaire, une bibliographie très étendue, des tableaux et des index qui facilitent de façon exemplaire la consultation des vingt-cinq documents publiés.

2 Édité dans le recueil de A. Dias Farinha, pp. 46-55. *Cf.* Jean Aubin, « Un voyage de Goa à Ormuz en 1520 », dans *Modern Asian Studies*, XXII/3, (Cambridge, 1988), pp. 417-432. [*cf. infra*, pp. 505-520].

1522, de captifs pris lors de sa croisière à la côte d'Arabie qui en sont le complément [3]. Le *Livro das despesas das obras que o feitor Cristovam da Gama fez* donne le détail, pour 1525-1527, des achats de matériaux pour l'entretien et l'aménagement de la forteresse et des navires qui lui sont attachés (bois, gypse blanc et rouge, nattes, couffins, brai, caire, etc.), ou accessoirement la mention des frais de transport et de manutention. Il conviendrait, si l'on étudie l'activité de la *feitoria* d'Ormuz sous Cristóvão da Gama, d'utiliser les nombreuses pièces signées de lui conservées dans le fonds *Corpo Cronológico* des Archives Nationales de la Torre do Tombo, pièces dénombrées jadis par Luis Keil, qui montra l'absurdité de prendre la signature de Cristóvão da Gama pour celle de D. Vasco de Gama, l'Amiral [4].

Le plus ancien des registres provenant d'Ormuz publiés par M. Farinha est un morceau reconstitué du *Lyvro da recepta e despesa que se fez nesta feitoria d'Ormuz de que he feytor Luís Figueira,* tenu par l'*escrivão* de la *feitoria* Afonso Lopes, et colligé avec l'exemplaire tenu en double, comme il était de règle, par l'autre *escrivão* de la *feitoria,* Rui Gonçalves da Costa. Les dix feuillets regroupés (301 à 310 *v*), à découvrir sous deux cotés dans le *Corpo Cronológico* [5], contiennent le début du « Titulo da despesa que ho f[eitor despendeo] em dinheiro em pagar soldos aquelas pesoas que ho tem del Rey noso senhor », qui nous transmet les noms de cent soixante et onze personnes, dont cent cinquante-sept ont touché un versement du facteur d'Ormuz entre le 16 juillet 1516 et le 22 avril 1517 [6]. Il ne s'agit pas du paiement des soldes ordinaires, qui n'étaient pas portées dans le *Livro da recepta e despesa* du facteur, mais dans le *Livro dos soldos.* Le « Titulo » concerne de petites avances sur solde (ou quelquefois des arriérés ou des amendes), faites quelques-unes par ordre de D. Aleixo de Meneses, les autres par ordre du capitaine d'Ormuz, Pero de Albuquerque, lequel s'octroie pour lui-même une avance de 280 ashrafis, acompte sur son traitement de capitaine [7].

---

[3] Farinha, n° 9, pp. 55-65, et n° 13, pp. 66-78.

[4] Le « Livro das despesas », dans Farinha, pp. 82-93. Quelques-uns des *mandados* ont été publiés par António da Silva Rego, *Documentação para a história do padroado português do Oriente. Índia,* II (*1523-1543*), Lisbonne, 1949, pp. 10 à 12, 15, 16, 19 à 26, 33, 36, 38. Sur certains, figure une foliotation d'époque dénotant qu'il s'agit des restes détachés d'un registre. Quelques autres sont cités dans Aubin, « Un voyage » [*supra*, n. 2],.

[5] CC. III-6-54 (f. 301-309), et III-6-63 (f. 310).

[6] Farinha, n° 7, pp. 39-43 ; tableau des noms et qualité des bénéficiaires et des versements, pp. 28-31. Le « xxbj » de la p. 45 (f. 310*v*) est une faute d'impression pour « xbj » (*cf.* p. 27) ; ce paragraphe a déjà été publié, avec la date correcte, par Ronald Bishop Smith, *João de Meira, being Portuguese texts found in the Arquivo Nacional da Torre do Tombo relative to João de Meira's little known Voyages to Basra* (etc.), Lisbonne, 1973, p. 30. Sur Gregório da Quadra, *cf.* J. Aubin, « Deux Chrétiens au Yémen tahiride », dans *Journal of the Royal Asiatic Society,* 1993/1, pp. 33-52.

[7] Farinha, p. 41b.

Le premier feuillet du registre, qu'a aussi retrouvé M. Farinha, donne la table des matières [8]. Il y est spécifié qu'il comptait 467 feuillets (l'usage étant d'en déclarer au premier feuillet le nombre pour prévenir découpages et arrachages). Dans ce gros volume étaient notés divers types d'entrées et de sorties, un certain nombre de feuillets étant réservé à chacun.

[1] Recettes en espèces (*dinheiro*), fol. 2 à 30.
[2] Recette des marchandises et autres choses que reçoit le facteur, fol. 31 à 80.
[3] Dépenses que fait ledit facteur, fol. 81 à 300.
[4] Dépense faite en paiement de soldes, fol. 301 à 395.
[5] Dépense du paiement des rations alimentaires (*mantimentos*) à tous les gens de la forteresse et à ceux qui viennent à Ormuz sur les navires et nefs du Roi, fol. 396 à 420.
[6] Dépense faite pour les travailleurs qui servent dans la forteresse, fol. 420 à 467.

Par les autres registres de ce genre qui ont été conservés, on sait que chaque « titre » n'occupait pas la totalité des feuillets qui lui avaient été par estimation aproximative réservés, et que des pages demeuraient blanches entre les différentes sections. Il est donc difficile d'évaluer l'importance du manque dans le titre de la « dépense du paiement de soldes », dont 10 feuillets seulement sur les 95 prévus nous sont parvenus. La liste en est assurément incomplète, puisque la garnison d'Ormuz comptait près de deux cents hommes de plus, et puisque nous avons par ailleurs la preuve que le *livro* ouvert le 15 juillet 1516 a été tenu jusqu'en avril 1518, et même au-delà.

Nous possédons en effet du registre, outre les premiers feuillets du *titul*o [4], une autre partie, beaucoup plus longue, de 85 feuillets, sur lesquels est visible la numérotation d'époque de [L]xxxbj à Cxxiij. Une déchirure du coin du papier a fait disparaître cette numérotation des quatre premiers feuillets, soit 82 à 85. Le premier *item* du feuillets 82 est sous la date du 17 juillet 1516, deux jours après l'ouverture du registre. Le haut des feuilles également rongé après le fol. Cxxiij, la numérotation d'époque a disparu des 44 feuillets suivants. La succession sans discontinuité des dates des *items* montre qu'il n'y a pas eu de perte. Ainsi possède-t-on les feuillets 82 à 167 du *livro* de Luís Figueira, relatifs à « la dépense qu'a faite le dit *feitor* ». Ignorant la date à laquelle ses fonctions prirent fin, il n'est pas, là non plus, possible d'évaluer la longueur de la lacune [9].

---

[8] CC. III-6-24. Texte dans Farinha, p. 39.

[9] Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Núcleo Antigo n° 805. Les entrées relatives au voyage de João de Meira à Basra ont été publiées par Ronald B. Smith, *op. cit.*, pp. 19-26. Sous

L'ÉTABLISSEMENT PORTUGAIS

L'établissement portugais d'Ormuz comprend une forteresse, une factorerie (*feitoria*), un hôpital (*esprital*) et une église, dont les frais de construction, d'embellissements ou d'entretien emplissent de juillet 1516 à avril 1518 les pages du registre tenu par l'écrivain Afonso Lopes, enregistrant l'émission des *mandados* de son supérieur Luís Figueira.

Afonso de Albuquerque a nommé capitaine d'Ormuz son neveu Pero de Albuquerque, qui fait ses trois ans de charge, jusqu'à son remplacement en 1518 par D. Garcia Coutinho. D'avril-mai à septembre 1516 puis en octobre 1517, ses pouvoirs seront réduits par la présence de D. Aleixo de Meneses, neveu et bras droit du nouveau Gouverneur, Lopo Soares de Albergaria, puis par celle du Gouverneur lui-même, ennemi de tout ce qu'a fait son prédécesseur. Pero de Albuquerque adoptera pour durer ce qu'on appelle un profil bas.

Ce qui nous reste du registre de Luís Figueira ne le mentionne nommément qu'une fois, et également une seule fois par leur nom l'*alcaide-mor* Rui Galvão, et l'*ouvidor* Álvaro Pinheiro ; l'*almoxarife* et le *vigário* restent anonymes.

La garnison laissée à Ormuz fin 1515 était de cinq cents hommes, selon Pero de Albuquerque, qui en août 1516 déclare n'en avoir que trois cent cinquante [10]. Plusieurs motifs sont possibles à cette diminution. Mineurs : déjà quelques décès ? Plus importants : retours en Inde (il s'en produit à la date où écrit Pero de Albuquerque), et désertions, dont on connaît quelques cas. Pero de Albuquerque fait remettre 10 ashrafis, le 8 janvier 1516, à Afonso Henriques, pour sa dépense et celle des gens qui vont avec lui sur la terre ferme pour chercher les Portugais passés chez les Maures (*lançados com os Mouros*). Le 4 février, il fait verser une récompense de 8 ashrafis neufs (*inteiros*, non rognés) et une pièce d'étoffe (*beatilha*) à quatre Maures qui ont ramené un des cinq Portugais transfuges, dont les quatre compagnons ont déjà été repris. Le 24 février, le capitaine fait remettre 10 ashrafis au courrier du roi d'Ormuz porteur de la nouvelle que les Portugais qui ont fui chez les Maures (il s'agit donc d'une nouvelle désertion) ont été capturés. Ce même jour, Afonso Henriques va « *pelos Portugueses* » sur « la fuste de António Homem » [11].

---

le 20.VII.1516 (f. 1*b*) est inscrite la dépense de 4 ashrafis 4 sadis « pera vymte maos de papell da tera pera fazer este lyvro e outro pera Rui Gonçalves esprivam comiguo na dita feitoria ho quall papell se comprou por ser de marça grande ».

Le *feitor* d'Ormuz est très vraisemblablement ce Luís Figueira qui avait été nommé à la tête du comptoir projeté à Madagascar, *cf.* Barros [n. 22], III/1-1, pp. 12-13, que Castanheda appelle Rui ; noms différents chez Correia.

[10] Pero de Albuquerque, p. 165.

[11] *CA*, VII, pp. 154, 158, 159.

En mars 1517 est mentionnée la pendaison de deux Portugais qui étaient passés chez les Maures [12]. En juin, João de Meira est remboursé de la somme qu'il a payée à Qalhât à des Maures qui allèrent à la recherche de deux autres [13].

Ces exemples ne parlent évidemment que de fugitifs repris, grâce à des indigènes musulmans alléchés par les primes. Endémique, l'hémorragie n'apparaît jamais comme massive. Ni ces traques, ni le montant des effectifs portugais d'Ormuz ne soutiennent les chiffres démentiels colportés au Levant sur les artilleurs portugais prétendument passés par milliers au service du Châh de Perse [14].

Le registre de Luís Figueira ne nous a conservé que quelque cent cinquante noms de membres de la garnison d'Ormuz [15]. Exceptionnels sont ceux qui sonnent germanique : Cristóvão Alemão, le comite António de Ipre [Ypres], le chef-artilleur (*condestabre*) Armão de Byngão [Herman de *Bingen] ; les trois autres artilleurs ont des noms portugais.

Parmi les hommes d'armes, il y a, dans une proportion non discernable, des espingardiers (*espingardeiros*) et des arbalétriers (*besteiros*). Un *mandado* de Pero de Albuquerque du 10 février 1516 décrète qu'à l'instar de ce qui se fait dans toutes les forteresses de l'Inde, il y aura concours de tir tous les dimanches ; le meilleur espingardier recevra 1 ashrafi, le meilleur arbalétrier de même [16]. Cependant, dans les dépenses du *feitor*, les deux primes « pera aposta da barreira da besta e espingarda que se jogua na fortaleza au dominguo » n'apparaît qu'à compter de février 1517 [17]. Elles sont dès lors payées régulièrement, avec parfois un jour de décalage, et quelques inter-ruptions, ainsi le 21 juin et cinq dimanches entre le 18 octobre et le 22 novembre ; du 18 août au 6 septembre, seuls les espingardiers concourent. En 1518, il n'y a rien pour les 22 février, les 15 et 22 mars.

LA POPULATION LOCALE

Le registre de Luís Figueira ne fournit sur les relations avec les Ormuzis que des aperçus d'incidents, qui apportent leurs touches infimes, non négligeables, au tableau de la vie locale.

---

[12] Farinha, p. 45*a-b*.

[13] NA 805, f. 36*a*.

[14] Sur ce genre de rumeurs, *cf.* J. Aubin, « La politique orientale de Selim I[er] », dans *Itinéraires d'Orient. Hommages à Claude Cahen Res Orientales*, VI, 1994, pp. 197-216. Remarquons que, dès mai 1515, des Portugais en fuite étaient repris grâce à la collaboration des officiers du roi d'Ormuz (*CA*, VI, pp. 291-296).

[15] Farinha, tableau, pp. 28-31.

[16] *CA*, VII, pp. 158-159.

[17] NA 805, f. 26*a*, 23*b*.

L'autorité portugaise veille à maintenir la ségrégation, au nom de principes religieux certainement, par souci également de ne pas susciter de troubles. En août 1516, Pero de Albuquerque écrit des six capitaines de sa flottille : « Tous servent parfaitement Votre Altesse, sans créer aucun désordre en ville, dormant toujours à bord ». Un Portugais se voit retirer 20 cruzados de sa solde « parce qu'on l'a trouvé en maison de Maures contre la licence [du capitaine-major]» [18]. Le registre de Luís Figueira ne signale que trois cas de conversions, de femmes. Au début de février 1518, Pero de Albuquerque fait donner 8 ashrafis à une nommée Vitória « qui s'est faite chrétienne dans cette forteresse » et 3 ashrafis à une nommée Froll d...[?] « femme qui s'est nouvellement faite chrétienne» [19], la différence de traitement reflétant vraisemblablement celle du niveau social.

La conversion d'une esclave impliquait le dédommagement de ses ex-maîtres (lorsque bien entendu il ne s'agissait pas d'une prise). Tel est, du moins, le principe que faisait respecter D. Aleixo de Meneses. En juin 1516, il ordonna de payer à une musulmane (*mourisca*) 8 ashrafis « d'aumône et de grâce pour une sienne esclave qui s'est faite chrétienne dans cette forteresse sans qu'on la lui paie, étant sa captive, ce que nulle part il n'est coutume de faire» [20]. Pero de Albuquerque montre le même souci de ne pas léser la population. Cinq ashrafis sont prélevés sur la solde d'un Portugais et remis à « une femme maure », car il lui a pris une vache [21].

La collaboration des Ormuzis avec les Portugais s'établit à tous niveaux. D. Aleixo de Meneses est renseigné par des agents du roi d'Ormuz sur les préparatifs navals mamlouks en Mer Rouge [22]. De même que les capitaines musulmans trafiquant entre l'Inde et Djedda renseignent les Portugais aussi bien que leurs coreligionnaires, ou que des pilotes musulmans pilotent sans état d'âme un bateau marchand comme le *Santa Maria del Monte* [23], des chefs de travaux ormuzis dirigent, côte à côte avec des « Francs », la main d'œuvre indigène à laquelle l'entretien des navires portugais et l'érection de la forteresse procure de l'emploi. Le bois de construction est apporté du Mughistân (*Mogostan*) [24], et de la toile à voile est fournie par Djâsk (*Jasque*) et Djolfâr (*Julfar*), possessions du roi d'Ormuz [25].

---

[18] Farinha, p. 40*b*.

[19] NA 305, f. 73*a*, 75*a*.

[20] *Mandado* du 23.VI.1516, *CA*, VII, p. 162.

[21] Farinha, p. 40*a-b* (10.XI.1516).

[22] João de Barros, *Asia*, III/1-2 (éd. 1946, p. 16).

[23] J. Aubin, « Un voyage » [*supra*, n. 2], *infra*, p. 510.

[24] NA 805, f. 52*b*, 56*b*, 62*b*, 80*a*. Sur le Mughistân, *cf.* J. Aubin, « Le royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle », *supra*, p. 353, n. 415.

[25] NA 805, f. 66*b*, 68*b*.

Un certain Nasruddîn (*Neçeradi, Naçaradi*) est intendant des artisans maures de la *feitoria* en juin 1515 déjà ; on le retrouve en mai 1516 ayant «la charge de faire venir l'approvisionnement de pierre et de bois de feu » pour la forteresse ; Pero de Albuquerque le gratifie de deux *arrateis* de clous de girofle (*cravo*) pour sa consommation personnelle « car il sert bien et avec diligence » [26]. En septembre, c'est un musulman qui dirige la construction des citernes de la forteresse (« hum mouro que he mestre das citernas que se fazem na forteleza») [27]. En février 1517, est « maître des maçons » (*mestre dos pedreiros*) un certain Francisco Martins [28]. S'il y a des carriers (*cavouqueiros*) chrétiens ou non-musulmans (on le présume à ce que du vin leur est distribué), il est aussi question, en novembre 1517, de carriers maures [29]. Le zèle du capitaine ormuzi de Lashtân à assurer l'expédition du gypse blanc, que consomme en quantités considérables le chantier de la forteresse, est récompensé en février 1518 par un présent d'épices [30]. Ra'îs Nûruddîn (Reis Nordim), le vizir-régent d'Ormuz, qui doit son maintien en poste à la protection portugaise, reçoit en mars un présent de même nature [31].

Nombreux et réitérés sont les *item* concernant la dépense pour le brayage de navires, l'achat de brai, d'huile de sésame pour le chauffer, de guipons (*escopeiros*) pour l'enduire, d'huile de poisson pour enduire également. Bien que Luís Figueira soit silencieux sur ce point, il va de soi que « le calfat maure », à qui Lopo Soares fait don de chemises, caleçons et bonnets, n'est pas le seul à participer à l'entretien des coques [32]. L'établissement portugais suscite l'accroissement des navettes des barques indigènes, *terradas* et *almadias* qui, outre les vivres, comme elles l'ont toujours fait, apportent maintenant, parfois à un rythme intense, pierre, gypse, bois et fascines nécessaires à l'édification de la forteresse. À ce mouvement se mêlent les embarcations portugaises, « bateis que handam a pedra » [33], particulièrement cité est le

---

[26] *Mandado* d'Afonso de Albuquerque du 21.VI.1515 : « mouro delRei d'Ormuz que tem cargo de vedor dos oficiaes mouros que servem nesta fortaleza » (*CA*, VI, pp. 299-300). *Mandado* de Pero de Albuquerque du 29.III.1516 : « mouro que tem cargo de fazer vir todollos acheguos de pedra e lenha pera esta forteleza (...) serve bem e com deligemçia » (*CA*, VII, p. 160).

[27] NA 805, f. 9*a* ; des ouvriers musulmans sous ses ordres, f. 7*a*.

[28] Farinha, p. 43*b*. Deux maîtres de maçons « maures » en juin 1515, *CA*, VI, pp. 303, 312.

[29] Vin et *fardos* de riz, *mandado* de D. Aleixo de Meneses, *CA*, II, p. 151 (lire « 1516») ; sans doute João Gonçalves de Carnide (*homem d'armas*, Farinha, p. 40*b*), porté sur la même paie avec double attribution de riz, est-il leur surveillant. Carriers « maures », NA 805, f. 59*b* [23.XI.1517] ; il y en avait déjà au travail en mai-juin 1515, *CA*, VI, p. 294, 312.

[30] NA 805, f. 74*b*. Sur l'emplacement de Lashtân, *cf.* J. Aubin, « Le royaume d'Ormuz », p. 285.

[31] NA 805, f. 79*b*.

[32] NA 805, f. 48*b*. En février 1518, le *feitor* verse 1 ashrafi à des « Mouros da terra que ajudaram a lançar hũa gualee ao mar ».

[33] NA 805, f. 6*a*, 9*b*, 13*b*, 20*b*, 56*b*, 63*a*, 65*a*, 69*a*.

«batel grande » [34], doublé ou remplacé en novembre 1516 par le « batel novo que fizeram pera a pedreira » [35].

De même que sur l'escadre à destination de la Mer Rouge en 1513, de nombreux Malabars ont embarqué en 1515 sur l'escadre à destination d'Ormuz. Ils ont été employés comme main-d'œuvre pour les premiers travaux de construction. Certains sont restés à Ormuz. En décembre 1516, il est question de onze Malabars qui servent, avec solde, comme rameurs, sur les embarcations (*catur*) de la forteresse ; en février 1517, de cinq, puis onze [36]. En octobre 1517, on faisait fabriquer des chemises « pour les esclaves qui rament dans la galée *Santa Cruz* » [37]. Mais, en novembre 1515, vingt-neuf Kanaris y sont rameurs, et, en janvier 1517, douze avec solde. La chiourme doit avoir été mixte [38].

A cette exception près, les esclaves mentionnés dans le registre de Luís Figueira servent à terre, sur le chantier de la forteresse, avec d'autres travailleurs, eux rétribués. Entre mars et juillet 1517, il est question de Nègres (*negros*) rétribués, qui transportent de la marchandise à la factorerie ou à la forteresse, ou font du pisé [39]. A compter d'octobre 1517, moment où s'intensifient les travaux de défense, il devient question de « soixante esclaves du Roi notre sire qui servent aux œuvres de la forteresse ». Les 5 chaînes utilisées pour les ferrer et les 20 nattes sur lesquelles ils dorment ont coûté 3 ashrafis et 12 sadis. Enchaînés ainsi par douze, ils coûtent pour leur nourriture, entre le 15 octobre et le 31 décembre 1517, la somme modique de 7 ashrafis par mois, soit cinq sadi par jour [40]. Il est vrai que des dépenses de nourriture supplémentaires sont faites pour eux. Le 11 novembre, 180 *fardos* de dattes, d'une valeur de 60 ashrafis 7 sadis 1 faluz [41]. En avril 1513 (alors que depuis le début de l'année le *feitor* n'a plus consigné de mensualités pour eux) sont achetés 75 quintais 2 arrobas 1/2 de poisson sec de Qalhât, d'une valeur de 77 ashrafis 1/2, « pour les rations (*mantimento*) des nefs qui à ce port d'Ormuz viennent et vont et pour les esclaves du Roi notre sire qui servent dans cette forteresse» [42].

On dépense aussi pour eux la délivrance et le rétamage de chaudrons de cuivre pour leur cuisine, et, en avril 1518, d'un pilon pour piler le riz [43] ; fin

---

[34] NA 805, f. 30*b*, 33*a*, 40*a*, 40*b*.

[35] NA 805, f. 57*a*, 57*b* (le *feitor* remet pour son usage 12 rames ; le bateau doit donc être à six bancs).

[36] Farinha, p. 42*a*, 43*a*, 45*a*.

[37] NA 805, f. 13*b*.

[38] Farinha, p. 42*b*.

[39] NA 805, f. 26*a*, 27*a*, 38*a*, 40*a*.

[40] NA 805, f. 57*a*, 58*b*, 60*b*, 64*b*.

[41] NA 805, f. 57b.

[42] NA 805, f. 81*a*.

[43] NA 805, f. 62*b*, 63*a*, 83*a* ; pilon, f. 81*b*.

novembre 1517, la confection de 60 (ou 64) chemises (*aljaravias, camisas*) [44] ; en décembre, 5 ashrafis de médecines (*mezinhas*), et 8 pièces d'étoffes (*teadas*) pour soigner leurs plaies [45]. On sait qu'ils étaient beaucoup moins bien nourris que les hommes libres [46].

On connaît les noms de deux interprètes indiens, l'un Gudjrati, l'autre Malabar chrétien, qui servent à Ormuz au début de 1517 [47]. Sur la pratique du persan ou de l'arabe parmi les Portugais, sur celle du portugais parmi les Ormuzis, on ne peut que conjecturer l'emploi d'un sabir élémentaire. Bien savoir le persan ouvre des possibilités. Le nouveau-chrétien Gaspar Pires, apothicaire (*boticairo*) qu'on trouve en charge de la *botica* à Cochin en 1509, puis en mission à Honavar/Onor en septembre 1512, et en avril 1514 auprès du Nizâm al-Mulk, a été l'interprète de l'ambassade envoyée à Châh Ismâ'il en 1515 [48]. Du service d'Afonso de Albuquerque, il passe à celui de son neveu et, à son retour de Perse, demeure à Ormuz. En 1516, D. Aleixo lui octroie un *bahar* de clous de girofle (*cravo*), à valoir sur sa solde [49]. Protégé de Pero de Albuquerque et de Reis Nordim, il se livre impunément à toutes sortes d'abus [50].

L'HÔPITAL

L'hôpital où l'on héberge les malades, et où l'on meurt, comme l'indique le titre de son responsable, le *provedor do esprital e defuntos* (ou *dos defuntos e esprital*), reçoit une partie des amendes infligées à des Portugais coupables d'actes de violence ou de jurons [51]. Son ordinaire est un subside, versé irrégulièrement en fonction de ses besoins, qui, à de très rares exceptions près, est de 10 ashrafis. De la période antérieure à Luís Figueira, un document nous apprend que le *provedor*, un certain Estêvão de Andrade, qui a pour écrivain un certain Garcia Ferreira, a reçu le 6 juin 1516 la somme de 15 ashrafis [52]. Sur le registre de Luís Figueira, les versements « pera remedeo dos doemtes »,

---

[44] NA 805, f. 60*a*, 61*a*.

[45] NA 805, f. 64*a*, 71*b*.

[46] *Cf.* J. Aubin, « Un voyage » [*supra*, n. 2] *infra*, pp. 513 *sq*.

[47] Farinha, p. 44*a*, 44*b*.

[48] Chronologiquement : *CA*, IV, p. 198 ; V, p. 188 ; VI, p. 57, 58, 60, 69 ; II, p. 237, 242, et VI, p. 281.

[49] NA 805, f. 10*a*.

[50] Dénoncés au Roi par l'*ouvidor* d'Ormuz, Álvaro Pinheiro, de Cochin, 12.I.1519, *CA*, VII, p. 199, 202.

[51] Farinha, p. 40*b*, 42*b* ; autre cas, p. 42*b*, *cf.* ci-dessus note 18.

[52] António da Silva Rego, *Documentação* [*supra*, n. 4], I, Lisbonne, 1947, p. 132 ; le même, *História das missões do padroado português do Oriente. Índia*, I (*1500-1542*), Lisbonne, 1959, p. 454.

« pera provimento dos emfermos que nele estam », et d'autres formules de ce genre, ne sont portés qu'à compter du 18 mars 1517 [53]. (On a vu qu'un pareil silence touche le versement de la prime dominicale aux tireurs jusqu'à janvier 1517, bien qu'elle ait été instituée près d'un an plus tôt). Le *provedor* est à cette date Pero Gomes, dont le nom disparaît à compter du 5 décembre 1517, remplacé par celui du *comprador do esprital,* Pero Fernandes [54]. Du 18 mars 1517 au 24 avril 1518 les dépenses courantes de l'hôpital ont été au total de 220 ashrafi.

Il existe aussi dans la forteresse une apothicairerie (*botica*), qui reçoit des médecines, des graines et des simples, du beurre, du vinaigre, de la belle cire pour faire de l'onguent, de la rhubarbe de Chine, de la casse (*canafistola, cassyfistola*). Du 27 octobre 1516 au 13 mars 1518, le *feitor* débourse, en treize fois, pour ces « mezinhas e cousas pera remedeo dos que adoecem e são enfermos » des sommes minimes, les deux gros débours étant de 18 ashrafi pour 16 onces de rhubarbe de Chine en mars 1517, et de choses diverses pour un peu plus de 11 ashrafi 1/2 en novembre suivant [55]. Le total des dépenses du *feitor* est de 562 ashrafis 1 hazar.

An \ Mois	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
1516						6**		5 19		27		25
									10			
1517			18*	23	26**		23*	5 19 26	17	5* 10 16 22	20	15 25
	2 27	21 23 24	22 29			2	8				10 20	
1518	11 20	8 10 20	3 18 31	13 24								
			4 8									

Pour l'hôpital, * indique 5 ashrafis, ** 15 ashrafis.
Sous chaque année, la ligne inférieure concerne la *botica*.

Les dépenses mises au nom de l'apothicaire ne coïncident pas avec celles au nom du *provedor* ou du *comprador* de l'hôpital. Ainsi, en mars

---

[53] NA 805, f. 26*a*.
[54] NA 805, f. 62*a*.
[55] NA 805, f. 26*b*, 57*b*.

1517, l'*esprital* est porté pour 5 ashrafis, la *botica* pour 23 ashrafis et 3 sadis. La cadence plus ou moins espacée des versements à l'hôpital traduit évidemment un afflux plus ou moins grand de malades. Les mois les plus malsains, pour autant que l'on puisse raisonner sur une si courte statistique, sont août 1516 et 1517 (époque des plus terribles chaleurs), et la période de décembre 1517 à avril 1518. La pire est octobre 1517, où quatre versements sont faits au *provedor* à intervalles rapprochés. Nous allons en voir la raison.

En décembre 1516, l'hôpital acquit 8 couvre-lits de couleur pour ses lits [56], qu'on supposera donc avoir été au nombre de huit. Ce nombre était insuffisant lorsqu'arrivaient à Ormuz des navires aux équipages mal en point ; les malades restaient sur leur navire. C'est ce qui se passe avec D. Aleixo de Meneses, qui, l'été 1516, a trente-huit hommes soignés à bord [57]. L'arrivée des rescapés de la malheureuse expédition de Lopo Soares en Mer Rouge exigea des dépenses en équipement exceptionnelles. Le 29 septembre 1517, des tissus de Cambaye (*mantazes*) pour faire des couvertures, et 38 pièces (*teudos*) de coton, de quoi faire 24 draps et 6 matelas. Le 3 octobre, 2 bassins de cuivre. Le 5 octobre, 4 *panos d'algodão*, de quoi faire 12 traversins pour les lits de l'hôpital, et deux *beirames grossos* pour des serviettes (*toalhas*) pour les malades, et 24 *man* de coton pour emplir lesdits traversin [58].

LA FORCE NAVALE

La flotte permanente affectée au château d'Ormuz est des plus modestes (il en est ainsi dans toutes les places portugaises), et, en 1516, Pero de Albuquerque réclamait son renforcement. Après le retour de l'escadre de 1515 en Inde, restèrent avec lui six capitaines, dont trois commandaient des caravelles, Francisco Pereira, João de Meira et Fernão de Resende ; un autre, Pero de Bachom Corço, *le* brigantin ; Afonso Henriques de Figueiredo avait été à la Mer Rouge avec Afonso de Albuquerque en 1513, et Jorge da Orta à l'*Estreito* avec Pero de Albuquerque en 1514 [59]. Cependant, de deux de ces capitaines et de leurs caravelles, la trace se perd. Luís Figueira ne déboursera

---

[56] NA 805, f. 19*a* : « Aos xxbj dias despemdeo mais nove xerafis e nove çadis que deu per oito qolchas de qobryr de panos pimtados pera as qamas do espritall desta forteleza ».

[57] Farinha, p. 40*a*.

[58] NA 805, f. 46*b*, 47*a*, 47i, 48*a*.

[59] Les noms des six capitaines dans Pero de Albuquerque, p. 163. Orta avec lui en 1514, Farinha, n° 3, p. 34*b*. Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, III/153, éd. Coïmbre, 1928, p. 367, s'est un peu embrouillé, comme nous allons l'établir, dans la composition de la flotte en écrivant que Afonso de Albuquerque laissa à Ormuz une armada de trois *navios* (João de Meira, Fernão de Resende, Jorge da Orta) et une fuste (António Homem).

jamais ren pour elles, alors qu'il le fait pour une troisième, et surtout pour les trois bâtiments dont, selon sa même lettre, dispose Pero de Albuquerque [60] (compte non tenu des *batels* et *caturs* affectés à la desserte locale) :

— un *navio* (parfois dite caravelle), le *São Jorge*, dont, jusqu'à octobre 1517, le capitaine est João de Meira, destitué alors par Lopo Soares, puis, nommé par Pero de Albuquerque, António Homem, qu'il protège et qui lui est parent [61],

— une galée (parfois dite fuste), le *Santa Cruz*, dont est capitaine, jusqu'au 15 juin 1516, Afonso Henriques de Figueiredo, auquel succède alors Jorge d'Orta, capitaine de la caravelle *Anunciada* [62].

— un brigantin, le *São Pedro*, que commandait Pero Corço, mais dont est capitaine, dans l'été 1516, António Homem [63].

La caravelle *São Niculao* de Francisco Pereira de Berredo [64] et celle de Fernão de Resende ont regagné l'Inde en 1516, dans le sillage de D. Aleixo de Meneses, suivies plus tardivement par la caravelle *Anunciada*. Ce retard explique pourquoi il est momentanément question d'elle dans le registre de Luís Figueira. On aurait d'elle d'autres mentions, comme des deux autres, si on possédait le *livro* de Manuel da Costa.

Le capitaine d'Ormuz dispose d'un quatrième bâtiment, la « *galé nova del Rey d'Ormuz que hagora he del Rey nosso senhor* », en construction en août 1516, pour le brayage de laquelle le *feitor* effectue deux paiements en octobre, et dont son registre ne fait plus mention ensuite, alors que les frais d'entretien des trois autres bâtiments sont à maintes reprises notés. On sait seulement que Afonso Henriques de Figueiredo en devint le capitaine à la mi-juin 1516, et qu'il l'était toujours début 1518 [65]. Sans doute, bien que placée sous commandement portugais, restait-elle à la charge du roi d'Ormuz.

---

[60] Pero de Albuquerque, p. 165.

[61] Álvaro Pinheiro [n. 50], pp. 197-198.

[62] Fuste *Santa Cruz* (dans NA 805, pas après le 15.I.1517) et galée *Santa Cruz* (dans NA déjà le 30.VII.1516) sont un seul et même bâtiment. Benedetto de La Rosa est dit comite de la fuste *Santa Cruz* en septembre 1516 (Farinha, p. 41*a*), de la galée *Santa Cruz* en février 1517 (Farinha, p. 43*a*). Il était catalan, et en 1514 sous-comite, *CA*, VI, p. 99.

Afonso Henriques avait été capitaine du *Santa Cruz* depuis le 7.XI.1515. Sur cette date et sur son remplacement, *cf.* Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518*, Paris, 1977, p. 22.

[63] En février 1516, Afonso Henriques utilise « la fuste de António Homem (ci-dessus n. 11) ; cependant celui-ci, dans l'été 1516, est capitaine du brigantin *São Pedro*, dont le capitaine avant lui (fin 1515, et jusqu'à quelle date ?) a été Pero Corço.

[64] *Mandado*, d'Ormuz, 15.IV.1515, *CA*, VI, p. 266 ; Castanheda, III/137, éd. cit. p. 332.

[65] NA 805, f. 13*a*, 13*b*. Bouchon, *ibid.*

De mai à août, la mousson ferme la mer d'Arabie. Toutefois l'inactivité de la flottille se prolonge bien au-delà. De l'été 1516 à février 1517, le *São Jorge*, le *Santa Cruz* et le *São Pedro* sont au port, mis sur cales (*a monte*). Le registre consigne le détail des quantités de brai et d'huile pour les chauffer, de toiles à voile et de fil et aiguilles pour les coudre, qui sont donnés par le *feitor* pour le carénage et la voilure. Début février 1517, on s'active pour les derniers préparatifs avant le départ en mer.

En juin 1517, la saison de la croisière terminée, se succèdent les apprêts d'un voyage du *São Jorge* à Basra [66]. Quant aux deux autres, le *Santa Cruz* est en réparation de fin juillet à fin septembre, le *São Pedro* remis en état durant tout septembre. Mention de l'un et de l'autre disparaît dans les mois qui suivent. Peut-être ont-ils navigué en croisière d'automne. Le *Santa Cruz* est de nouveau en réparations, de fin décembre 1517 à la mi-février 1518. Au *São Pedro*, une seule fourniture : il reçoit en mars de la toile pour sa misaine. Le *São Jorge*, après son voyage à Basra, a eu, de son côté, besoin d'être remis en état ; on y travaille de fin novembre 1517 à fin janvier 1518 [67].

Les trois navires sont ainsi prêts pour la mission de printemps qui est leur principale raison d'être : assurer la sécurité sur les côtes de l'Oman, que guettent à ce moment les redoutables pirates baloutches, les Nautaques. À compter d'avril et jusqu'en juin, Ormuz s'anime de l'arrivée des cargaisons de l'Inde, et des navires venant de l'*Estreito*. Les navires de l'Inde, en même temps que de la marchandise, apportent les nouvelles du Portugal, déjà vieilles d'une année. Le décès de la reine D. Maria, morte le 7 mars 1517, est connu à Ormuz début avril 1518 : un service funèbre est alors célébré [68].

En 1516, la flottille envoyée par Pedro de Albuquerque contre les Nautaques s'empare de quatre *terradas*, ramenées à Ormuz pour être utilisées comme matériau [69]. En février 1517, le navire *São Jorge* « *vay deste porto por este estreyto do regno d'Ormuz a defemder as naos que deste Reyno partem e*

---

66 NA 805, f. 77*a*.

67 NA 805, f. 59*b*, 63*a*, 64*b*, 66*b*, 68*a*, 70*b*, 71*a*, 71*b*, 72*a*.

68 NA 805, f. 81*b*, 82*b*.

69 NA 805, f. 1*a*, 18.VII.1516 : « No dito dia despemdeo mais ho feitor dous xarafins e meio que deu a Estevão do Monte quadrylheiro da armada que fez o capitam deste forteleza que foy sobre os Noutaques ho quall dinheiro lhe mandou dar ho dito capitam de quatro terradas que ha dita armada fez de presa e se tomaram pera elRey noso senhor fiqou entregue.»

Ce sont évidemment ces *terradas* dont le produit permet à Pero de Albuquerque d'offrir à Lopo Soares 15 ashrafis en présent d'arrivée. NA 805, f. 3*b*, 29.VII.1516 : « Despemdeo mais ho dito feitor quimze xerafis que deu de johya a Lopo Soares capitam-mor de huas teradas que se neste reyno d'Oromuz tomaram dos Noutaques as quaes ho capitam desta forteleza mamdou tomar e desfazer pera as obras e mamdou ao dito feitor que pagase hos ditos quinze xerafis ao guovernador que lhe vynha de sua johya.»

pera ali vem dos Nautaques que sam ladrões que has roubam» [70]. En 1518, la défense portugaise a été défaillante. Des bâtiments venus de l'Inde sont pris par les Nautaques. Il est vrai que António Homem, substitué à João de Meira, exerce ses trois à quatre mois « *d'armada à costa de Mazcate* » aux dépens des marchands, qui se plaignent de ses confiscations de marchandises et d'esclaves [71].

D. ALEIXO DE MENESES À ORMUZ

Capitão-mor do mar et neveu du nouveau gouverneur de l'Inde, Lopo Soares de Allergaria, D. Aleixo de Meneses a été, selon Barros, envoyé en février 1516 faire un tour à la côte d'Arabie — mission que les vents et la saison avancée contrarient — après quoi il irait passer le temps de la mousson (« l'hiver») à Ormuz. Selon Castanheda, suivi par Correia, il devait se rendre directement à Ormuz avec la marchandise chargée au Malabar. Selon Correia, il avait chargé à Bhatkal beaucoup de riz, de fer et de sucre ; le profit fut grand [72].

D. Aleixo a fait escale à Mascate [73]. Sur les débuts du séjour de son escadre à Ormuz, rien n'est à attendre du *livro* de Luís Figueira, puisqu'il l'ouvre à la mi-juillet, lorsqu'il succède à Manuel da Costa, dans le *livro* duquel auront été portées les transactions de D. Aleixo. Politiquement, D. Aleixo avait plein pouvoir de régler les affaires d'Ormuz, et il devait percevoir le tribut (*páreas*) [74], ce qu'il fit effectivement. Le 17 septembre 1516, « Le Maure 'Azîzuddîn (*Acyzadim*) facteur de Ra'ıs Nûruddîn (*Noradim*) gouverneur de cette ville» — c'est le vizir et régent du royaume — reçoit en présent deux *fardos* de riz de la meilleure qualité (*giraçal*), « parce qu'il perçoit et apporte l'argent des *páreas* à cette *feitoria* du Roi notre sire» [75].

D. Aleixo procède à un renouvellement du personnel laissé par Afonso de Albuquerque. Vasco Fernandes Coutinho, *alcaide-mor* jusqu'au 10 juin 1516,

---

70 NA 805, f. 22*a*. Nous avons rencontré João de Meira en escale à Qalhât (supra, n. 13). *Cf.* Pero de Alpoim au Roi, d'Ormuz, 11.X.1515 : « (...) os noutaques ladrões que vem aguardar as naos da India que (vem) pera Urmuz e tomam-nas » (Farinha, p. 37*b*).

71 Álvaro Pinheiro [n. 50], p. 198 ; le nom des Nautaques ne paraît pas dans le document, très endommagé, mais se laisse rétablir.

72 Barros, Asia, III/1-1 (éd. 1946, p. 15) ; Castanheda, IV/3, p. 385 ; Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, Lima Felner, éd., II/1, pp. 469, 470.

73 *Cf.* NA 805, f. 6*a*, sous le 5.VIII.1516 : « Despemdeo mais vimta cimquo xarafis que deu a Martim de Lucena per mandado de dom Aleixo capitam-mor por quatro covados de gram que lho dito capitam-mor tomou e deu ao algnozir de Mazqate e asy mamdou que dos ditos dinheiros lhe fose feyto bom pagamemto.»

74 Correia, *l.c.*, p. 471.

75 NA 805, f. 10*a*.

souhaite rentrer en Inde ; il est remplacé par Rui Galvão, fils de Duarte Galvão. Afonso Henriques est remplacé par Jorge da Orta, jusqu'alors capitaine de la caravelle *Anunciada*. A la mi-juillet, Manuel da Costa, qui préfère suivre D. Aleixo, est remplacé par Luís Figuair [76].

Les *mandados* signés par D. Aleixo le montrent s'occupant de tous les détails de l'administration, de procurer un esclave à un homme d'armes qui y avait droit en vertu d'un *alvará* d'Afonso de Albuquerque et à qui on ne l'avait pas encore octroyé [77], de donner luminaire, vin et autres choses nécessaires aux cérémonies religieuses au *vigairo* Frei Duarte [78], de faire remettre une pipe de vin aux carriers, et à chacun un *fardo* de riz ; au portier de la forteresse dix *cruzados* « en raison du grand travail qu'il a dans cette charge» [79].

Réduit aux seconds rôles, Pero de Albuquerque paraît surtout soucieux de garder sa place, alors que le nouveau Gouverneur est un ennemi de son oncle. Il remercie le Roi d'avoir envoyé en Inde une personne de la qualité de Lopo Soares, et cette flagornerie s'étend à la personne de D. Aleixo [80]. Pero de Albuquerque, qui se plaint de dépenser beaucoup « à donner à manger à nombre de capitaines, de fidalgos et de chevaliers, à mes frais, pour achever cette forteresse » [81], ne pourrait soutenir le train de D. Aleixo, qui tient table ouverte pour ses parents et ses obligés (*parentes e amigos d'obrigação*) [82]. Simão de Andrade, qui est arrivé à Ormuz avant lui, avec des marchandises de Bhatkal, et qui rivalise de faste, en est victime. Nonobstant le brevet du Gouverneur qui l'exempte d'obéir à D. Aleixo, celui-ci le fait mettre aux arrêts [83].

Établir avec exactitude la composition d'une escadre est un exercice difficile, les données des chroniqueurs ne s'accordant pas à celles des documents d'archives. Les navires de D. Aleixo sont sept chez Castanheda, sept puis huit chez Correia, non nommés. Barros ne les nomme pas non plus, mais il fournit l'identité des sept capitaines qui voyagent de conserve avec le

---

76 Pour Vasco Fernandes Coutinho et Manuel da Costa, *cf.* Pero de Albuquerque, p. 166 (où le nom de Figueira a été lu fautivement Ferreira) ; pour Vasco Fernandes, G. Bouchon, *Navires et cargaisons*, p. 25. Beaucoup de Portugais voulaient rentrer d'Ormuz avec D. Aleixo, Castanheda, IV/6, p. 389.

Par ordre de D. Aleixo, Vasco Fernandes a remis au *feitor*, qui les enverra vendre à Basra, en 1517, 8 *bahar* de riz et 2 *bahar* 3 faraçolas 2 *arrateis* de laque (*lacre*), NA 805, f. 29*b*, 40*b*.

77 *CA*, VII, p. 161 (l'*alvará*, du 29.I.1515, est édité dans *CA*, II, p. 139).

78 Silva Rego, *Documentação*, II [n. 4], p. 131 ; le même, *História das missões do padroado português do Oriente*, Lisbonne, 1957, p. 451.

79 NA 805, f. 10*a*.

80 Pero de Albuquerque, pp. 14-165.

81 Id., p. 164.

82 Correia, II/1, p. 477.

83 Castanheda, IV/6, p. 390 ; Correia, II/1, pp. 478-490.

capitaine-major [84]. Dans le registre de Luís Figueira, les *item* relatifs au séjour de D. Aleixo à Ormuz qui concernent l'entretien des navires (brai, fil à coudre des voiles, aiguilles, seaux, chaudrons, etc.) ou les chargements qui sont faits en août en vue de son retour en Inde, livrent les noms de dix bâtiments. Huit *naus* : capitane (*capitaina*), *Conceição, Frol da Rosa, Garça, Nazaré, São Cristóvão, São Gião, São João.* Un *navio* : *Auguodalupe.* Une caravelle : *Anunciada.*

Bien que figurant sous des *item* différents, la nef capitane et le *São Gião* sont un seul et même navire [85]. Pour trois des *naus,* on peut établir le nom du capitaine parmi les sept qu'énumère Barros : D. Diogo da Silveira, capitaine du *Nazaré* [86] ; Francisco de Távora, capitaine du *São Cristóvão* [87], et Álvaro Barreto, capitaine du *São João,* de son nom complet *São João d'Aveiro* [88], sont des nouveaux-venus en Inde, où ils sont arrivés avec Lopo Soares. Les quatre autres capitaines sont Cristóvão de Brito, D. Álvaro da Silveira, Nuno Fernandes de Macedo, João Gomes Cheiradinheiro [89].

Aucun des chroniqueurs ne livre la date exacte du départ d'Ormuz de D. Aleixo, et elle ne ressort pas des entrées du registre du *feitor.* Elle doit avoir lieu dans la première quinzaine de septembre. La caravelle *Anunciada,* qui est au calfatage dans la seconde quinzaine d'octobre 1516, reçoit un chaudron de cuisine le 6 novembre [90]. Mais on a vu qu'elle n'appartenait pas à l'escadre de D. Aleixo. Du *navio Auguoadalupe,* au carénage fin juillet [91], on ne sait rien de plus. Selon l'usage attesté, les navires de D. Aleixo prennent comme lest du sel d'Ormuz : 26 *terradas* de sel pour la capitane *São Gião* [92], 7 pour le *São Cristóvão,* 4 pour le *Nazaré* et le *Frol da Rosa.*

Le capitaine-major s'est soucié, en août, de pourvoir aux besoins de ses équipages. Luís Figueira débourse, le 31 juillet, 96 ashrafis 14 sadis, pour

---

84 Castanheda, IV/3, p. 385 ; Correia, II/1, p. 469 ; Barros, III/1-1, p. 15.

85 *Cf.* NA 805, f. 3*a* : « a nao Sam Gião capitaina ».

86 Dinis Fernandes à D. Manuel, de Cochin, 9.I.1518, dans Ramos Coelho, éd., *Alguns documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguezas,* Lisbonne, 1892, repris dans A. Kroell [n. 96], p. 60 ; G. Bouchon, *Navires et cargaisons,* p. 46.

87 *CA,* VII, p. 150.

88 Bouchon, *Navires et cargaisons,* p. 19.

89 La présence à Ormuz en août 1516 de Cristóvão de Brito (resté en Inde en 1515) est attestée, NA 805, f. 6*a* : « Aos bj dias de agosto despendeo ho feitor vimta sete xerafis que deu a Cristovam de Brito per hum bedem de framga e alamares d'ouro que lhe tomou Afonso d'Alboquerque que deus aja e deu ao embaixador de Xequexmaer que ha ele veo com cartas e embaixada pelo quall lhe mandou o dito dom Aleixo que lhe fosem paguos ho(s) ditos trimta pardaus que lhe foram paguos a rezam de dezoito çadis ho pardao.»

90 NA 805, f. 13*a*, 14*b*. Elle a eu des problèmes avec sa pompe, f. 6*a*, 11*a*.

91 NA 805, f. lb, 2*b*. Même forme « Aguadelupe » dans un *mandado* d'Ormuz, 2.X.1515, *CA,* VI, p. 350.

92 Dans le registre, le *São Gião* les 24 et 29.VII (NA 805, f. 2*b*, 3*b*), la *capitaina* les 31.VII et 3.VIII (ibid., f. 4*b*, 5*b*).

8 *bahar* 45 *man* de farine. Le 3 août, 30 *cruzados* pour trente barriques vides à remplir d'eau. Le 5 août, 13 ashrafis 1/2 de « *mezynhas e outras cousas* » pour les malades qui vont avec lui en Inde. Le 7 août, 21 *bahar* 65 *man* de beurre, d'une valeur de 1078 ashrafis et 15 sadis, « pour la dépense de l'armada qui va partir en Inde et pour la forteresse ». Le 8, 51 ashrafis 1/2 pour 3 caisses de *marmelada*, 1 grand récipient de sucre rosé (*açuquar rosado*), 2 vaches débitées en morceaux, 1 *quarto* de vinaigre, et 300 maquereaux (*cavalas*) séchés. De plus D. Aleixo fait acheter pour 15 ashrafis, par « un Maure capitaine d'une nef du roi d'Ormuz », qui en sera remboursé le 19 septembre, 30 *fardos* de dattes [93]. De plus, une quantité indéterrninée de riz [94].

LOPO SOARES À ORMUZ

Au retour de sa piteuse expédition de Mer Rouge, Lopo Soares de Albergaria n'avait pu se ravitailler à Aden. Le chroniqueur yéménite Abû Makhrama écrit que l'émir Mardjân, gouverneur d'Aden, « donna aux Portugais ce dont ils avaient besoin, en eau et autres choses, et délivra de leurs mains quelques captifs» [95]. Selon les sources portugaises, l'espoir d'obtenir des vivres retint l'escadre une douzaine de jours devant la ville. Lopo Soares prit « un peu d'eau », rapporte D. Aleixo de Meneses, naturellement évasif sur les revers de son oncle. Dinis Fernandes déclare crûment qu'Aden ne voulait ni acheter ni vendre, sinon céder un peu d'eau. Castanheda et Barros s'en font l'écho : Mardjân faisait lanterner les Portugais, donnait chaque jour un petit peu, une barrique d'eau un jour, une autre le lendemain. Jusqu'à ce que Lopo Soares ne lève l'ancre, découvrant qu'il en consommait plus qu'il n'en recevait [96]. Selon un *item* du registre de Luís Figueira, il paya de *refresco* pour 46 ashrafis [97].

Arrivé à Qalhât le 15 septembre avec des équipages malades, Lopo Soares sut que quelques vaisseaux de son escadre, dispersée par les temps contraires, étaient déjà arrivés à Ormuz. Après s'être avitaillé et avoir expédié D. Aleixo en Inde pour y prendre les affaires en main, il partit lui-même, le 2 octobre, à destination d'Ormuz, avec six bâtiments : une *nau*, le *São Pedro*, capitaine D. João da Silveira ; un *navio*, le *Cirne*, de António Ferreira ; trois galées, le

---

93 NA 805, f. 4*b*, 5*b* ; 6*a*, 6*b* ; 10*b*.

94 NA 805, f. 11*a*.

95 L. O. Schuman, *Political History of the Yemen at the Beginning of the 16th Century According to Contemporary Arabic Sources*, Amsterdam, 1961, f. 198*r*.

96 D. Aleixo de Meneses au Roi, de Cochin, 24.XII.1917, Torre do Tombo, CC. I-22-133, Anne Kroell éd., dans J.-L. Bacqué-Grammont et Anne Kroell, *Mamlouks, Ottomans et Portugais en Mer Rouge. L'affaire de Djedda en 1517*, Le Caire, 1988, p. 54. Dinis Fernandes [n. 86], *ibid.*, p. 63 ; Castanheda, IV/19, p. 412 ; Barros, III,/1-6, p. 37.

97 Ci-après, extrait n° 3.

São Lourenço de Dinis Fernandes, le *São Vicente* de Jorge de Melo, le *Santo Esprito* de Lopo de Brito ; et la fuste *São João* de Lopo de Vilalobos. A Ormuz avaient déjà trouvé abri trois *navios :* le *Garça* de Duarte de Melo, l'*Espera* de Garcia da Costa ; le *navio* de Francisco Pereira ; et la galée *São Pedro e Paulo* d'António de Miranda [98]. Durant le mois d'octobre, il va être dépensé au total par le *feitor* d'Ormuz la somme de 100 ashrafis, en carénage, brayage, voilures et fournitures diverses, pour les bâtiments de l'escadre, dont quelques-uns seuls viennent à être nommés : les naus *São Pedro* et *Garça,* les navios *Espera, São João* et *Cirne ;* la galée *São Pedro e Paulo* [99].

Mention de la venue de Lopo Soares n'apparaît dans le registre de Luís Figueira qu'à compter du 28 septembre, soit plusieurs jours avant son arrivée ; il a donc fait connaître à Ormuz ses besoins. Les *item* du registre portent sur la remise en état de l'escadre « venue de l'*Estreito* » (dite indifféremment *frota* ou *escadra*) *;* sur les dépenses de bouche de Lopo Soares (appelé tantôt *capitao-mor,* tantôt *governador*) *;* sur l'approvisionnement de ses navires avant le départ pour l'Inde ; sur les dépenses de l'hôpital ; et sur le règlement de divers paiements en souffrance, imputés sur le compte de la feitoria d'Ormuz.

Les dépenses de bouche de Lopo Soares coûtent fin septembre pour la fabrication de halva (*alua*) près de 31 ashrafis, dont 12 1/2 représentant le salaire des 10 « maîtres (*mestres*) » qui l'ont confectionné. Il y en aura 120 caisses, dûment « enveloppées de papier mauresque » et ficelées [100]. Pour le *refresco* du Gouverneur, le *feitor* paie également 58 *man* de grenades le 28 septembre ; 2 paniers de melons et 1 *fardo* de citrons le 15 octobre ; 17 *man* de grenades le 16 [101].

Le 2 octobre, de gros achats de viande sur pied ont été faits pour la flotte : 74 moutons et 11 vaches, d'une valeur globale de 28 ashrafis 19 sadis, à quoi il faut additionner 13 ashrafis 16 sadis de coût de transport depuis la terre ferme, de fourrage et d'eau. Ce même jour, 27 poules sont achetées « pour le *capitão-mor* » (peut-être en partie destinées aux malades, souvent nourris au bouillon de poule). Le 5 octobre, 1 *bahar* de farine pour faire du pain [102].

Vers la fin du mois, de nouveaux achats massifs sont effectués en vue de la traversée. Le 23 octobre, 2 *bahar* 135 *man* de farine, d'un prix de 43 ashrafis 2 sadis, pour cuire du biscuit. Le 30, « pera comprar pera ho capitão-mor levar

---

[98] La date d'arrivée à Qalhât et la composition de la flotte dans Dinis Fernandes, pp. 63-64. Sur la date du départ, D. Aleixo de Meneses, lettre citée, p. 54. Détails sur le séjour, ci-après, extrait n° 3. Barros, III/1-6, p. 38, fait arriver Lopo Soares à Qalhât le 10 septembre.

[99] *São Pedro*, NA 805, f. 53*a*, 57*a*. *Garça*, f. 47*a* (« que veo do estreito de Meca»), 48*a*. *São Pedro e Paulo*, f. 49*b*, 51*b*. *Espera*, f. 49*b*, 50*a* (*nao*). *São João*, f. 51*b*, 56*a*. *Cirne*, f. 54*b* (caravelle, *cf.* extrait n° 2).

[100] NA 805, f. 46*a-b*, 64*a*.

[101] NA 805, f. 46*b*, 50*a*, 50*b*.

[102] NA 805, f. 47*a*, 47*b*, 48*a*.

pera ho mar », versement de 63 ashrafis au *vedor* de Lopo Soares, Francisco de França. Et (enregistré sous le 1er novembre), 22 ashrafis à son *ouvidor*, Pero Gomes Teixeira, « pera refresco e mantimento pera a frota quando d'aqui partio pera a India » [103]. Pour le marché indien, le Gouverneur fait procéder à des achats de sel (la charge de 26 *terradas*) [104], et de pharmacopée. Le *boticário* [d'Ormuz] João Rodrigues a reçu 146 ashrafis 15 sadis « pera comprar meizinhas e ruibarbo e cousas de botica pera fornecerem as boticas da India » [105]. Le Gouverneur emmène aussi en Inde un cheval [106].

EXTRAITS

1. (*53a*) [24.X.1517] Item. Despendeo mais vinte e sseis cruzados que deu a Ffrrancisco de França veador do capitão-mor de treze pipas vazias d'outo arcos de ferro cada hũa que lhe tomaram no Estreito pera a nao Ssanta Catarina de Monte Ssynay hos quaes lhe foram paguos per mandado do capitão-mor a rezam de sseis tangas cruzado — xxbi cruzados

2. (*54b*) [30.X.1517] Item. Despendeo mais no dito dia cento e cinquoenta xarafins que deu [a] António Ferreira capitão da caravella Cirne hos quaes lhe foram tomados em Çurrate per Dioguo Fernandez que ho capitão-mor que Deus aja mandou por embaixador a Canbaya hos quaes lhe foram paguos per mandado do governador Lopo Soarez — ctoL xarafins

3. (*55b*) [1.XI.1517] Item. Despendeo mais ho feitor oitocentos e doze xarafins que levou em conta a Pero Gomez Teixeira ouvidor e recebedor dos defuntos per mandado do capitão-mor e dom Aleixo seu sobrinho, saber ssetecentos e ssessenta e sseis xarafins que despendeo em Calayate em frete de nove terradas que trouxeram a especiaria que hia pera o Estreito pollo capitão-mor mandar as naos pera a India e mais em

[103] NA 805, f. 52*b*, 54*b*, 55*b*. Pour la nau *São Pedro* sont achetés en outre 9 *man* de beurre, f. 57*a*.

[104] NA 805, f. 55*a*, 56*b*.

[105] NA 805, f. 55*b*.

[106] NA 805, f. 56*a* : « Despendeo mais quinze xarafins que deu por dous baares de cevada pera hum cavalo que ho governador mandou levar desta cidade. » Il est probable qu'en 1516 D. Aleixo avait aussi emmené des chevaux ; *cf.* deux entrées de julllet 1516, NA 805, f. 2*a* : « Aos xxij dias do mes de julho [1516] despendeo mais ho dito feitor hum xerafim e meo que deu ao estribeiro pera comprar erva e cevada pera os cavalos que hestam nesta forteleza » ; f. 3*a* [27.VII.1516] : « Despendeo mais ho feitor no dito dia tres azares que he hum xerafim e meo que deu ao estribeiro pera mantimento pera os cavalos ».[Lopo Soares arrive à Goa, venant d'Ormuz, le 30.XI.1517 (CC I-24-11, p. 3*b*).]

refresco que se hy comprou pera a frota e sse pagou gente da terra que foy necess[ari]a pera descargua da dita especiaria e corenta e seis xerafins que despendeo em Adem em refresco per'a armada — biij^c^xij xerafins

4. (*55b*) [1.XI.1517] Item. Despendeo mais cento e trinta xarafins que deu a Pero Gomez Teixeira recebedor dos defuntos por vinte e seis faraçolas de cravo do pesso d'Urmuz ho quall cravo era de defuntos e sse tomou pera elRei nosso senhor pollo preço da terra porquanto nom avia hy compradores — c^to^ xxx xarafins

5. (*56a*) [1.XI.1517] Item. Despendeo mais quatrocentos e ssetenta xarafins que deu a Pero Gomez Teixeira ouvidor por cem cruzados empregados em Cochim em pimenta que fizeram aqui nove baares e meo do posso d'Urmuz os quaes nove baares e meo valiam aqui os quatrocentos e ssetenta e cinquo xarafins a rezam de cinquoenta xarafins o baar hos quaes cem xarafins e guanho delles lhe foram dados por mandado do capitão-mor porquanto lhe fez delles merce pola deligencia e serviço que faz e assy pollo cuidado que teve da fazenda que aqui veo delRei nosso senhor — iiij^c^ lxxb xarafins

6. (*58a*) [15.XI.1517] Item. Despendeo mais aos xb dias de novembro cinquoenta e tres xarafins e quinze çadis que deu por vinte e hum baar e meo d'enxofre a rezão de dous xara fins e meo baar ho quall enxotre ho capitão-mor mandou levar per Joham de la Camara pagoa — Liij xerafins xb çadis

7. (*82b*) [15.IV.1518] Item. Despendeo mais vinte e dous xerafins e dezasseis çadis e meo que deu de refresco ao embaixador do Xeque Ismaell que veo pera ho capitam mor da India saber carneiros e arroz e manteiga e fruitas ho dia que qui chegou — xxij xarafins xbj çadis e meo

LES TRAVAUX DE DÉFENSE

En 1515, Châh Isma'il, prenant au mot les offres d'Afonso de Albuquerque de lui fournir des vaisseaux pour passer sur la rive arabe du Golfe Persique, en vue d'opérations combinées luso-safavides contre le Hedjaz, annonça qu'il enverrait deux de ses capitaines et dix mille hommes prendre Bahreyn et Qatif, et qu'il expérimenterait ainsi à quel degré Albuquerque était son ami [107]. Au début de 1516, un de ses émirs avait effectivement massé quelques milliers

[107] Relation de Gil Simães, *CA*, II, p. 240.

d'hommes sur la côte iranienne face à Bahreyn, et demandé des bateaux, par-dessus la tête des Portugais, au roi d'Ormuz. Celui-ci l'avait renvoyé à Pero de Albuquerque, qui avait prié le Safavide de n'en rien faire, « car cette mer et sa conquête étaient nôtres ». L'émissaire safavide s'en était retourné, menaçant Ormuz d'invasion et de destruction [108].

Pero de Albuquerque justifiait l'utilité des exercices de tir hebdomadaires en expliquant : « Nous sommes avec notre forteresse au milieu des Maures ». Bien qu'il poussât les travaux de construction de la forteresse, elle était loin d'être achevée. Lorsque, pendant l'été 1516, la présence de l'escadre de D. Aleixo de Meneses rassura le capitaine et ses gens, du côté de la ville (le plus exposé à une attaque), les tours s'élevaient à la hauteur du rempart, le parapet et les créneaux achevés ; ils ne l'étaient pas du côté de la mer, où n'existait qu'un pan de mur. D. Aleixo dut, cependant, juger les défenses pour le moment satisfaisantes, puisqu'il donna priorité à la construction de deux citernes qui, s'ajoutant aux deux déjà faites par Pero de Albuquerque, assuraient à la garnison une année de réserve d'eau. D. Aleixo pourvut aussi la forteresse de vivres pour longtemps [109].

Ces mesures propres à renforcer une capacité de résistance vont de pair avec un amoindrissement voulu du potentiel militaire de la garnison. D. Aleixo dépossède Pero de Albuquerque, on l'a vu, de la moitié de sa flottille, et, en conséquence, de plusieurs dizaines d'hommes, outre ceux qui choisirent à d'autres titres de quitter Ormuz avec lui. On comprend que, dans sa lettre envoyée à D. Manuel à ce moment-là, Pero de Albuquerque, sans se laisser aller à critiquer le nouveau Gouverneur, ait réclamé pour Ormuz six cents hommes de garnison et huit *navios* avec deux cents hommes d'équipage.

La construction de la forteresse, placée sous le vocable de Nossa Senhora da Conceiçao [110], se poursuivit régulièrement. Le livre de Luís Figueira continue d'enregistrer les quantités de gypse et de bois à brûler (*lenha*) pour faire du charbon de bois (*carvão*) pour les forges et pour les fours à plâtre [111]. À l'emploi de pierres et d'argile pour les citernes succède la mise en place des grosses portes et l'achèvement de la voûte de la grande citerne [112]. L'habitat dans l'enceinte était, durant l'été 1516, sommaire : des bicoques pour la

---

108 Pero de Albuquerque, pp. 166-167.

109 Pero de Albuquerque, p. 166. Le livre de Luís Figueira enregistre livraison le 6.VIII.1516 de 62.000 *man* d'argile (*barro*) « pour la citerne qui se fait dans la forteresse » (NA 805, f. 5*b*), et, courant août, de transports de vivres dans la forteresse (f. 5*a*, 6*a*, 6b).

110 Pero de Albuquerque (p. 167) date sa lettre d'août 1516 « nesta forteleza da Conceiçam em Oromuz ». *Cf.* Correia, II/1, p. 439, suivi par Silva Rego, *História das missões* [n. 52], p. 451.

111 Fours, NA 805, f. 73*a* ; forges (*ferrarias*), *passim*, deviennent plusieurs fin 1517.

112 NA 805, f. 12*b*, 14*a*, 14*b*, 20*a*, 20*b* ; NA 805, f. 16*a* [24.XI.1516] : « Despendeo mais ho dito feitor cymqo xerafins que deu por hũa trave pera se sarar e fazer tavoas grosas pera as qouçeyras das portas das cisternas que se fazem na forteleza.»

réserve aux vivres, des cases de paille ou des auvents pour le reste [113]. En octobre et novembre, on terrassa le haut des tours pour qu'il n'y pleuve pas [114]. Une tour est munie de plancher en novembre [115].

La fabrication de clefs dénote l'achèvement de certains travaux. En juillet 1516, clefs pour les portes de la forteresse ; en octobre, pour une porte du donjon ; en mars 1517, pour les tours (*cubelos*) ; en avril, pour la porte du curé, et des loquets pour les fenêtres de sa tour [116]. En mai 1517, achat d'«un coffre (*arca*) grand de Portugal, à trois serrures, pour y mettre l'argent du Roi et être dans le donjon » (en février 1518, les serrures et les clefs du donjon et celles du coffre seront changées) [117]. Vient le stade des embellissements. En septembre 1517, on confectionne 22 bannières rouges et blanches [118], et de petites tentures sont mises à la statue de Notre-Dame qui est au-dessus de l'entrée de la forteresse [119]. En octobre, on achète vingt pièces de bois ouvragé pour les fenêtres des tours [120]. Enfin, le 25 janvier 1518, est payée la confection d'une bannière aux armes du Portugal [121].

À l'automne 1517, la situation internationale donna aux précautions militaires une nouvelle impulsion. Lopo Soares, au lieu de regagner l'Inde directement, vint à Ormuz parce qu'on craignit que ses échecs n'en ébranlent la tranquillité. On lui raconta à Qalhât que la ville était soulevée [122].

Le Safavide n'était plus l'ennemi redouté, mais l'Ottoman. « Nous ne sommes pas si sûrs — écrit D. Aleixo de Meneses — que les Roumes ne viennent que nous ne les attendions chaque année, surtout si le Turc est seigneur du Caire, comme nous l'avons ici pour nouvelle, et ainsi affirment tous les

---

[113] Pero de Albuquerque, p. 166. NA 805, f. 4*a*, 48*b*. Des bâtiments (*casas*) construits en mars 1518, f. 81*b*. Correia, II/I, p. 478.

[114] NA 805, f. 13*a*, 17*b*. Mêmes travaux l'automne 1517, f. 52*b*, 53*b*.

[115] NA 805, f. 59*b*.

[116] NA 805, f. 3*b*, 12*b*, 25*b*, 30*b*, 31*b*.

[117] NA 805, f. 35*b*, 45*b*, 75*a*.

[118] NA 805, f. 44*b* : « Aos dezasseis dias de ssetenbro despendeo ho feitor treze xarafins e oyto çadis que deu por trinta e dous bretangis ssaber dezasseis vermelhos a rezam de ssete çadis e dezasseis brancos de sseis çadis de que se fizeram vinte e duas bandeiras pera esta fforteleza d'Urmuz e emtra nesta conta o feitio dellas as quaes foram entregues ao almoxarife. » Le 24.IX., achat de « tintas pera pintarem quatro bandeiras pera a fforteleza » (f. 45b).

[119] NA 805, f. 46*a* [28.IX.1517] : « No dito dia despendeo ho feitor quatorze xarafins e dezoito çadis e iij faluzes que deu por cento e trinta e sete covados de tafeta pera huas cortinas grandes pera a igreja desta forteleza e outras pequenas pera Nossa Senhora que esta sobre a porta da forteleza.»

[120] NA 805, f. 52*b*.

[121] NA 805, f. 72*a* : « Despendeo mais cinquo xarafins e oito cadis e tres reis que deu por hũa bandeira de tafeta com cordões e franja de retros vermelho com as qumas.»

[122] Dinis Fernandes [n. 96], p. 63.

Maures» [123], Lopo Soares appréhendait l'irruption de la flotte de Selman Re'is dans l'Océan Indien, et qu'elle ne vienne mettre le siège devant Ormuz. Aussi son escale est-elle le début d'une activité fébrile, qui transpire à travers de petites notations, et surtout dans le développement spectaculaire de la construction.

Durant son séjour, on nettoie des hallebardes [124]. Fin novembre 1517, 37 espilgardes appareillées et 13 arbalètes sont achetées pour le Roi, « pour la garde de cette forteresse si besoin est (*quando camprir*) » [125]. En février 1518, on fait empenner 102 flèches pour le magasin d'armes (*almacem*) de la forteresse, en mars 600 [126]. Les effectifs de la garnison ont été renforcés. Elle est à nouveau de cinq cents hommes [127].

En novembre, 28 *terradas* et 135 *almadias* apportent de la pierre pour le chantier de la forteresse. Pour le seul 3 décembre, ce sont 39 *terradas*. L'extraction de grosses pierres dans la carrière (*pedreira*) s'opère alors à un rythme tel qu'on se demande comment elles peuvent être dénombrées : 2 011 le 6 décembre, 3 418 le 10, 5 780 le 12 [128]. Pour la journée du 16 décembre, il y a mouvement de 51 *almadias*, qui apportent de la carrière 4 470 pierres [129]. Pour celle du 21, 32 *almadias* et 7 640 pierres [130]. De 4 700 pierres le 28 encore, le mouvement décroît dans les premiers jours de janvier, et, après un dernier apport massif de 3 365 pierres le 11 janvier, l'arrivage cesse.

De même, croissent durant cette période les quantités de gypse blanc. À compter du 13 janvier, sans que leur livraison cesse, commence l'emploi du gypse rouge, avec 3 600 *man* ce jour-là. En mars, on atteint 18 900 *man* le 8, 12 600 le 9, 10 800 le 12, 10 000 le 29 [131].

---

123 D. Aleixo [n. 96], p. 58.
124 NA 805, f. 46*b*, 48*a*, 50*b*, 51*b*.
125 NA 805, f. 60*a*, (72*a*).
126 NA 805, f. 73*a*, 82*a*.
127 Dinis Fernandes, p. 64.
128 NA 805, f. 60*a*.
129 NA 805, f. 64*b*-65*a*.
130 NA 805, f. 65*a*-*b*.
131 NA 805, f. 77*b*, 78*a*, 80*b*.



13

LES DOCUMENTS ARABES, PERSANS ET TURCS DE LA TORRE DO TOMBO *

Les documents orientaux du XVIe siècle conservés aux Archives Nationales de la Torre do Tombo, à Lisbonne, sont groupés dans la collection des « Cartas Orientais » ou « Documentos arábigos » du fonds des « Manuscritos da Casa dos Tratados », à l'exception d'un très petit nombre, dispersés dans d'autres séries, qui ont été classés sous la même cote que leur traduction portugaise d'époque [1].

Cinquante-huit lettres arabes des « Cartas Orientais » ont été éditées avec traduction portugaise en regard, à la fin du XVIIIe siècle, par le franciscain portugais d'origine syrienne Fr. João de Sousa, dans ses *Documentos arabicos para a historia portugueza* [2]. De ces lettres, trente-huit sont relatives au Maroc

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, II, Paris: Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1973, pp. 183-214.

[1] Plusieurs de ces derniers documents ont été édités. Deux documents malais par C. O. Blagden, « Two Malay letters from Ternate written in 1521 and 1522 », dans *BSOS* VI (1930), pp. 87-101. Deux documents éthiopiens par R. Basset, « Deux lettres éthiopiennes du XVIe siècle, mémoire traduit sur le texte portugais de M. Esteves Pereira », dans le *Giornale della Società Asiatica Italiana*, III (Rome, 1889), pp. 58-79. Trois documente arabes du Maroc, *cf. Sources inédites de l'histoire du Maroc. Première série : Dynastie Saᶜadienne. Archives et bibliothèques de Portugal*, I, Paris 1934, pp. 9, 25, 514. Un document persan a été publié en fac-similé dans *Studia*, XIII-XIV (Lisbonne 1964), pp. 102-103.

En outre, il existe sur un certain nombre de documents en portugais des signatures orientales, parfois aussi des apostilles en langues vernaculaires (*cf.* G. Schurhammer, *Zeitgenössische Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer zur Zeit des Hl. Franz Xaver*, pl. xix à xxx).

[2] *Documentos arabicos para a historia portugueza copiados dos originaes da Torre do Tombo com permissão de S. Magestade e vertidos em portuguez por ordem da Academia Real das Sciencias de Lisboa por Fr. João de Sousa correspondente de Numero da mesma Academia, e interprete de Sua Magestade para a Lingua Arabica*, Lisbonne 1790, 190 pages.

L'ouvrage de Stephen Weston, *Remains of Arabic in the Spanish and Portuguese Languages (...) also Extracts from the Original Letters in Arabic to and from Don Manoueel* (sic) *and his Governors in India and Africa*, Londres 1810, ne donne qu'un résumé en anglais (aux pp. 109-125) de certaines des lettres que Weston a lues chez Fr. João de Sousa (lettres 1 à 17, 19 et 26).

et vingt-sept à l'Océan Indien [3]. On ne peut que reprendre, au sujet des pièces en provenance de l'Océan Indien, les constatations déjà formulées par les éditeurs des *Sources inédites de l'Histoire du Maroc* à propos des documents maghrébins : « Les transcriptions et les traductions de Fr. João de Sousa sont si erronées qu'elles ne peuvent en aucun cas être utilisées par les historiens» [4]. Le distingué arabisant portugais David Lopes avait naguère conclu de même, à la suite d'un examen rapide des originaux des « Cartas Orientais » qui intéressent le domaine asiatique [5].

Fr. João de Sousa, interprète officiel de la cour de Portugal, a été le représentant le plus en vue du foyer d'orientalisme créé parmi les franciscains portugais dans la seconde moitié du XVIIIe siècle [6], foyer qui s'éteignit malheureusement à l'époque même où, dans les premières décades du XIXe siècle, l'orientalisme scientifique trouvait ses assises. Lorsque Fr. João de Sousa se vit confier la tâche hautement utile de divulguer les documents orientaux de la Torre do Tombo, la plupart des difficultés qu'ils dissimulent étaient insolubles, aussi bien aux arabisants qualifiés du temps qu'à un arabophone de naissance. Que le travail de Fr. João ait été inférieur à ce qui lui fut demandé n'est pas douteux, et reste en partie justifiable. En partie seulement. On l'excusera d'avoir mal lu ou mal compris certains tours, non point d'avoir interpolé, ajoutant des dates ou des phrases de sa propre invention, et encore moins d'avoir commis des contresens dans la version portugaise des passages de sa fabrication. Il avait exécuté la commande avec une légèreté que révèle le laps de temps fort bref, — quelques mois, — dans lequel il mena à bien, ou plutôt à mal, catalogue, transcription et traduction des cinquante-cinq documents retenus par lui, sans qu'on sache pourquoi les autres furent négligés [7].

---

[3] Ces dernières se répartissent comme suit: Mozambique, xxii. Malindi, xvii, xxxii. Ambassadeur éthiopien Mateus, xxiv, xxv. Bābā 'Abdullah, xxix. Cananor, i, ii, xx, xxi, xxiii, xxvii, xxviii, xxxi. Calicut, vi, x. Sumatra, xxxiv. Ormuz, xi, xiii, *xix, *xxxvi, xxxviii, xlviii, xlix, lii, lviii (je n'ai pas encore identifié la lettre xxxiii).

[4] *Sources inédites de l'Histoire du Maroc... Portugal*, II, p. 17; *cf.* aussi I, p. iv, note 1.

[5] « Le jugement de (David Lopes) sur l'édition de Sousa était négatif : Le texte arabe comme le texte portugais, de même que les datations arabes et chrétiennes étaient maintes fois purement fantaisistes et ne correspondaient ni aux originaux ni avec le catalogue de l'Académie » (Schurhammer [cité ci-après note 14], p. 257). Dès 1914, dans une communication à l'Académie des Sciences de Lisbonne, David Lopes dénonçait vigoureusement les insuffisances de Fr. João de Sousa (*cf. Boletim da segunda classe*, IX (1914-1916), pp. 26-27).

[6] Joaquim Abreu Figanier, *Fr. João de Sousa, mestre e intérprete da língua arábica*, Coïmbre 1949; d'où Robert Ricard, « Ibero-Africana. Un arabisant syro-portugais du XVIIIe siècle : Fr. João de Sousa », dans *Hespéris*, XXXVI (1949), pp. 439-443. On ne trouvera rien sur les arabisants portugais dans J. Fück, *Die arabische Studien in Europa vom 12. bis den Anfang des 19. Jahrhunderts*, Leipzig 1944.

[7] L'Académie des Sciences sollicitait de la reine Marie Ière, dans sa séance du 13.III.1788, l'autorisation pour Fr. João de copier les documents arabes conservés à la Torre do Tombo; dans sa séance du 26.I.1789 elle décidait l'impression des documents, que Fr. João avait déjà traduits.

Fr. João ne toucha pas aux documents en persan. Il se contenta d'affirmer gratuitement, dans le courant de 1789, qu'ils avaient trait aux relations de Šāh Isma'il avec D. Manuel [8]. Les lettres persanes de la Torre do Tombo proviennent principalement du Golfe Persique, mais aussi du Gujarat, du Deccan, et même de Malacca. Aucune n'émane de la chancellerie des Safavides.

Il fallut attendre le XXe siècle pour que les islamisants s'occupent derechef des « Documentos arábigos ». Certains des documents marocains furent publiés à nouveau dans les *Sources inédites de l'Histoire du Maroc* [9], joints à d'autres que Fr. João de Sousa avait laissés de côté [10]. Quant aux documents de l'Océan Indien, le P. Schurhammer, en préparant son admirable répertoire des *Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer zur Zeit des Hl. Franz Xaver (1538-1552)* [11], n'avait pas manqué d'y prêter attention. En s'aidant des travaux de Fr. João de Sousa, il avait procédé en 1930, avec David Lopes, à un début de classement. Le P. Schurhammer et David Lopes identifièrent quarante-six documents, datant presque tous du règne de D. Manuel, soit antérieurs à 1521 [12].

Le travail du P. Schurhammer, non plus que sa communication au Congrès International des Orientalistes de 1931 sur l'importance des archives portugaises pour l'orientalisme [13], n'eurent d'écho immédiat parmi les spécialistes. La précieuse liste de trois cent trente-quatre lettres de la première moitié du XVIe siècle en langues orientales ou en traduction portu-

---

Le catalogue établi par Fr. João est conservé à la bibliothèque de l'Académie des Sciences, ms. Azul 723, « Catálogo de 55 Cartas Arabicas da Torre do Tombo »; il en dénombre en fait 56, dont 29 pour l'Océan Indien; de ces dernières-25 se retrouvent dans les *Documentos arabicos*, mais les données du catalogue et celles de l'édition diffèrent fréquemment (G. Schurhammer [cité ci-après note 14], p. 256).

[8] Fr. João de Sousa, *Vestigios da lingoa arabica em Portugal*, Lisbonne 1789, p. vii; 2e éd., 1830, p. iii.

[9] *Sources inédites... Portugal*, I, pp. 178, 234, 249, 316, 362, 370; II, pp. 16, 19, 41, 348, 459, 495, 500.

[10] *O.c.*, I, pp. 83, 95; II, pp. 50, 154, 412, 468. D'autres documents des « Cartas Orientais » non insérés dans les *Sources inédites* en raison de leur intérêt plus proprement philologique qu'historique, ont été étudiés par M. G. S. Colin, *cf. Mélanges d'études luso-marocaines dédiées à la mémoire de David Lopes et Pierre de Cenival*, Lisbonne 1945, p. 53.

Ajoutons que David Lopes avait publié dans ses *Textos em aljamia portuguesa*, Lisbonne 1897, huit lettres en aljamia (portugais écrit en caractères arabes) tirées d'un registre conservé dans la même boîte que les documents maghrébins.

[11] L'édition de Leipzig, 1932, a fait l'objet d'une réédition mise à jour dans la *Bibliotheca* Instituti Historici Societatis *Iesu*, T. XX, Rome 1962 (= Georg Schurhammer, *Gesammelte Studien*, I).

[12] *Cf. Zeitgenössische Quellen*, p. xxxviii.

[13] *Cf.* G. Schurhammer, « Die Wichtigkeit der portugiesischen Archiv für die Orientalistik », dans les *Actes du XVIIIe Congrès International des Orientalistes*, Leyde 1931, pp. 162-163.

gaise d'époque qu'il a publiée à la fin des annés soixante [14], repose encore en partie, pour les documents arabes, sur l'édition et sur le catalogue fantaisistes de Fr. João de Sousa.

En procédant, en 1952, à un premier inventaire des « Cartas Orientais » relatives à l'Océan Indien, j'obtins un nombre de documents à peu près double de celui que le P. Schurhammer et David Lopes avaient eu le temps de dénombrer, et découvris l'existence, dans la collection d'archives arabes et persanes, de trois pièces en turc osmanli. Toutes les pièces, qui étaient conservées soigneusement mais non classées, furent numérotées au crayon. J'affectai des chiffres aux documents, ou aux fragments de documents, à mesure qu'ils m'étaient communiqués. Ces cotes, — ce sont celles que nous garderons aux documents lors de la publication, — n'ont d'autre mérite que de servir à retrouver les pièces, aucune logique n'ayant pu présider à leur établissement ; de plus, les identifications provisoires que j'établis alors, dans des conditions d'examen défectueuses et hâtives, sont plus d'une fois à rectifier.

Il est intéressant de comparer aux originaux les traductions portugaises d'époque, évidemment inégales, selon la qualité des interprètes ou selon l'importance consentie au sujet abordé. Le plus souvent, il s'agit de versions adaptées et abrégées plutôt que d'un rendu littéral du contenu (et il semble que ce soit le cas particulièrement des traductions faites au Portugal, qui ont une moins bonne intelligence du texte ou un souci de fidélité à l'exposé plus négligent que celles faites sur place en Orient). Beaucoup de ces traductions portugaises d'époque sont dispersées dans divers fonds de la Torre do Tombo. Lorsqu'il aura été possible de les retrouver, nous les publierons en même temps que les originaux.

En eux-mêmes ces documents orientaux n'ont qu'une signification incomplète. Quiconque prétendrait les utiliser sans posséder la culture historique qui, seule, fonde les jugements s'aventurerait à commettre les plus graves méprises, et ce qui est pire à les répandre. Même sans s'élever au-dessus de l'humble niveau du déchiffrement, c'est bien souvent la connaissance intime du contexte historique, plus encore que l'intuition philologique, qui guide la lecture de textes hérissés d'incorrections grammaticales et d'allusions obscures. Le sens littéral et la portée exacte de chaque pièce n'apparaissent qu'à la lumière d'un commentaire approfondi, ce qui implique un constant et minutieux recours à la documentation parallèle en portugais, infiniment plus abondante, non moins objective, et malheureusement encore en majeure partie inédite.

---

[14] G. Schurhammer, « Orientalische Briefe aus der Zeit des Hl. Franz Xaver (1500-1552) », dans *Euntes docete*, XXI (1968), pp. 255-301.

C'est pourquoi j'ai renoncé à accomplir sous sa forme simple le vœu jadis émis par Sousa Viterbo que soit procurée une édition critique de tous les documents accompagnés de reproductions en fac-similé [15]. Comme la collection des « Cartas Orientais » intéresse l'histoire de l'Océan Indien depuis Mozambique jusqu'à Malacca, il ne m'a semblé ni possible d'en ramasser la matière en une seule livraison, ni souhaitable d'attendre que l'ensemble soit prêt pour mettre à la disposition des historiens ces matériaux ignorés. Les documents seront donc publiés au fur et à mesure que s'élaborent, au Centre d'Études islamiques et orientales d'Histoire comparée, les recherches auxquelles ils se rapportent. On ne prétendra pas avoir réussi d'emblée à en donner une lecture et une traduction définitives [16].

---

[15] Sousa Viterbo, « Noticias de alguns arabistas e interpretes de linguas africanas e orientaes », dans *O Instituto*, LII (Coïmbre 1905), et en tiré à part, Coïmbre 1906, p. 10 (vœu qui ne s'appliquait qu'aux documents publiés par Fr. João de Sousa, l'existence des autres n'étant pas soupçonnée).

[16] Les mesures des documents (largeur x longueur) seront indiquées avec une variation possible de 5 millimètres, le bord du papier n'étant pas toujours rectiligne.

Lorsque le document aura déjà été édité et traduit par Fr. João de Sousa, le fait sera noté sans commentaire; il serait parfaitement inutile de relever ses erreurs.

1

LETTRES DE COJEATAR À AFONSO DE ALBUQUERQUE

(Septembre 1508)

Lorsque Afonso de Albuquerque, après son échec de l'hiver précédent, reparut devant Ormuz en septembre 1508, il trouva son ennemi Cojeatar armé de lettres du vice-roi D. Francisco de Almeida, adressées l'une au roi Sayfuddīn, l'autre à Cojeatar lui-même, et qui désavouaient l'action d'Albuquerque.

On trouvera ici un autre groupe de documents, à savoir les trois lettres que Cojeatar adressa à Albuquerque pour l'inviter à ne point contester vainement l'authenticité des lettres de D. Francisco de Almeida et à se conformer à un *alvará* en portugais que le vice-roi adressait au *capitão-mor* par l'intermédiaire du vizir d'Ormuz.

Le classement hâtif effectué par David Lopes, en 1930, à l'instigation du P. Schurhammer, compte quatre lettres de Cojeatar [17]. Je ne sais comment David Lopes commit la bévue d'attribuer à Cojeatar le n° 12, document arabe dont l'aspect et le ductus dénoncent immédiatement l'origine marocaine et qui porte, de surcroît, une note d'époque en portugais indiquant qu'il traite des affaires de la région de Safi. M. G. S. Colin, qui a bien voulu l'examiner, me signale que cette pièce n'est pas absolument inédite : David Lopes en avait publié une autre version dès 1897 [18]. Il n'y eut que trois lettres de Cojeatar à Afonso de Albuquerque [19], celles-là même dont Brás de Albuquerque a publié dans la première édition des *Comentários*, en 1557, la traduction portugaise [20].

Le dossier des lettres de Cojeatar dans les « Cartas Orientais » comprenait une traduction manuscrite du XVIe siècle, correspondant à celle imprimée par Brás de Albuquerque. Ce cahier porte l'intitulé suivant : *Recados que Hafom*

[17] Schurhammer, *Zeitgenössische Quellen*, p. xxxviii (soit les documents 10, 11, 12,13, placés par David Lopes dans une même chemise).

[18] David Lopes, *Textos em aljamia portuguesa*, Lisbonne 1897, pp. 149-150 (d'après TdT Cartas dos Governadores de África, n° 41).

[19] Schurhammer, « Orientalische Briefe », p. 266, n° 68 à 70, note l'existence de trois lettres originales (« Arabisch ») et de leur traduction, sans plus mentionner de quatrième lettre.

[20] La traduction de la première lettre de Cojeatar disparaît de la seconde édition, revue par l'auteur et publiée en 1577; et par conséquent de l'édition moderne faite sur cette dernière.

d'Arboquerque mandou a Cojeatar a ssegunda vez que foy ssobre Ormuz e repostas de Cojeatar e assy cartas que Dom Francisco mandou ao dito Coje Atar estpritas ẽ parsse e o trellado dellas tirado ẽ Portugees [21].

La traduction des lettres de Cojeatar que nous présentons suit au mieux le style balbutiant et dialectal de la dictée du vizir d'Ormuz, dont nous rappelons qu'il était d'origine bengalie. Tant en arabe qu'en persan, la langue de ses lettres est truffée d'incorrections.

A. Cartas Orientais 10. Arabe. 16 × 27 cm.
Première lettre de Cojeatar à Albuquerque.
Publiée par Fr. João de Sousa, n° xxxvi, p. 133.
Apostilles en portugais :
recto *a primeira*
verso *primeira carta de Cojeatar em parsse*

B. Cartas Orientais 13. Persan. 18 × 38 cm.
Deuxième lettre de Cojeatar à Albuquerque.
Apostilles en portugais :
recto *ssegunda*
verso *ssegunda carta de Cojeatar pera o capitam mor*

C. Cartas Orientais 11. Persan. 18 × 46 cm.
Troisième lettre de Cojeatar à Albuquerque.
Apostilles en portugais :
recto *a tercejra carta*
verso *terceira carta de Cojeatar pera o capitam mor*

[21] Ce cahier, mutilé et incomplet, a été depuis peu reclassé dans le fonds des *Fragmentos*. [L'auteur pensait en présenter peu après le contenu et discuter des traductions d'époque des documents ici publiés, ainsi que certains termes des lettres en arabe et en persan (par exemple, Abū Zurray/Abū Žuray, pour pg. *viso-rei*, « vice-roi »].

A

[1] هو
[2] ناخذاء كبير افانش دلبكرك تعلم ان جانا رسول دم فرنسيسكو
[3] ابو زُرّىْ من كوجي و جاء بالكتاب و فيها سجل برتكـ[ـال]
[4] و الكتاو معه سجل عندنا و ايضا كتاب مكتوب اليك [5] و الي
نواخذه الذى عندك تراها و اصله اليكم فنحن /////// [6] ما فيها
فاقرءوا كتاب سلطانكم فان سمعتم اهتديتم فان [7] اجيتم تراءون
سجل سلطانكم برتكال فيجون نواخذه [8] الي ساحل حتي نرسل اليكم
رسول برتكال و سجل الذى مع [9] كتابه الينا و ترا محبوسين الذى
كانوا عندكم و ارسلتم عند [10] صاحب الكوجي ناخذا على مبارز
و اصحابه ردّهم الينا [11] و انعم عليهم حتي تعلمون وسلام

B

[1] هو
[2] افانش دلب كرك معلوم داند كه ابو ژرى كتابتى بر تو و بر تمام
نواخدهٔ برتكالى [3] نوشته كه هيچ كدام مدخل در مملكت هرموز و
مملكتى و جلابهٔ كه تعلق به هرموز داشتة باشد نسازند [4] همان كتابه
بجنس پيش شما فرستادم قبول نكردند و عمل بر آن ننمودند و كتابتى
ديگر بر [5] سلطان اعظم سيفدين ابانصر خلد الله تعالى ملكه
و سلطانه نوشته بود و مهر پادشاه برتكال [6] جهة اعتماد فرستاده
بود كه شمارا مدخل بدين جانب نباشد كچ پر كلمهچى و جماعة [7] كه
بساحل آمدند كتابه و مهر پادشاه برتكال نموديم و ديدند و به طعنه
بمهر پادشاه [8] خود گفت كه شمع سرخ بسيار است و عمل بر مهر و حكم
پادشاه خود نكردند [9] و كما كان طلايع ميگردند و خرابى مينمايند
اكنون دو كتابه ديگر به فارسى [10] يكى بر پادشاه و يكى برين محب

A

[1] Lui

[2] Grand capitaine Afonso de Albuquerque (*Afānš Dlbkrk*) sache qu'est venu à nous l'envoyé de Dom Francisco (*Dm Frsīskū*) [3] Abū Zurray de Cochin, et il a apporté une lettre sur laquelle il y a le sceau de Burtukāl. [4] La lettre munie du sceau est devers nous, — et aussi une lettre écrite à toi [5] et aux capitaines qui sont avec toi. Vois-la. L'original est pour vous. Nous [savons] [6] ce qu'il y a dedans. Lisez la lettre de votre souverain. Écoutez et suivez le bon chemin. [7] Si vous venez vous verrez le sceau de votre souverain Burtukāl. Que viennent les capitaines [8] au rivage, afin que nous envoyions vers vous l'envoyé de Burtukāl et le sceau qui est sur [9] sa lettre adressée à nous, et tu verras. Les prisonniers qui étaient auprès de vous et que vous avez envoyés auprès [10] du seigneur de Cochin, Nāḫudā ʿAlī Mubāriz et ses compagnons, il nous les a renvoyés [11] et il les a bien traités. Sachez-le. Salut.

B

[1] Lui

[2] Afonso de Albuquerquc (*Afānš Dlb Krk*) sache que Abū Žuray a écrit une lettre à toi et à tous les capitaines de navire (*navāḫida*) portugais [3] (disant) qu'aucun ne commette d'intervention dans le royaume d'Ormuz et contre une possession et des *ǧalba* qui dépendent d'Ormuz. [4] Cette lettre-là elle-même (*ba ǧins*) je vous l'ai envoyée. On ne l'a pas acceptée et on ne s'est pas comporté selon elle. (Abū Žuray) avait écrit une autre lettre [5] au sultan éminent Sayfuddīn Abā Naḍar, — Dieu très haut éternise son règne et son pouvoir, — et pour (qu'elle soit plus digne de) confiance il avait envoyé le sceau du roi de Portugal [6] (en disant) : n'intervenez pas par-deçà. Gaspar l'interprète et le groupe [7] qui sont venus au rivage, nous (leur) avons montré la lettre et le sceau du roi de Portugal. Ils ont vu. En blâme du sceau de son roi [8] il a dit : il y a beaucoup de cire rouge. Ils ne se sont pas conduits selon le sceau et l'ordre de leur roi. [9] Comme devant, les vedettes patrouillent et font des destructions. Maintenant, deux autres lettres en persan, [10] écrites l'une au roi et l'autre à cet ami-ci, les voilà toutes les deux. Qu'il les lise

نوشته هر دو میرسد مطالعه نماید و باز فرستد [11] چون شما عمل بر
حکم و مهر پادشاه خود نمیکنید خواجه امیر که فرستادهٔ ابو زری
[12] است وجماعت مردم کنه‌نور درین جانب اند و برین احوال مطّلع
اند ما تمام بهث احوال [13] مینویسیم وجلبتی کوچك جاری داشته
ایم ونزد ابو زری خواهیم فرستاد تا او [14] احوال داند و بداند
که تو حرام خوار پادشاه برتکال شدهٔ.
عن قول
عطاء سلطانی

C

[1] هو
[2] ناخذاء بزرگ
[3] افانش دلب کرك معلوم داند که در باب آنکه نوشته که این
کتابات فارسی خط [4] ابو ژری نیست که علامة او ندارد همین کس
که این کتابات آورده حاضر است [5] و ما از خود کتابه از قول ابو ژری
نخواهیم نوشت چون قبول ندارد هر دو کتابه باز فرستد [6] تا جواب
بنویسیم و کتابتی که بزبان شما نوشته علامة ابو ژری وعلامة نویسنده
[7] هردو دارد اگر این کتابه فارسی خط او نیست آن خط کیست اینها
بهانه است [8] که میگوید و مینویسد دیگر در باب پانزده هزار اشرفی
هر گاه که ملك معمور است [9] ومترددان می آیند و میروند
چیزی میتوان داد از پارسال که او انواع خرابی [10] کرد ورفت
تا این زمان موسم نبود امروز که اوّل موسم است آمده و ایستاده و
خبر به برّ وبحر [11] رفته هیچ کس نمی‌آید و نمیرود تو در مقام
خرابی مملکتی نه در مقام معموری قلهات [12] که سرحد ممالك دیوان
است، غارت کرده و سوخته و خراب کرده صد هزار اشرفی و بیشتر از
آنجا برده [13] صد هزار اشرفی عوض پانزده هزار اشرفی نمیشود مفصّل

et les renvoie. [11] Comme vous ne vous conduisez pas selon l'ordre et le sceau de votre roi, Ḫʷaga Amīr, qui est l'envoyé de Abū Zuray [12] et le groupe des gens de Cananor sont par-deçà et sont au courant de ces choses. Nous écrivons tout l'exposé des choses [13] et nous avons mis en usage un petit *ǧalba* et nous l'enverrons auprès de Abū Zuray [14] afin qu'il sache les choses et qu'il sache que tu es devenu infidèle au roi de Portugal.

Dicté par

[*signé :*] ʿAṭā Sulṭānī

C

[1] Lui

[2] Le grand capitaine
[3] Afonso de Albuquerque (*Afānš Dlb Krk*) sache qu'au sujet de ce qu'il a écrit que ces lettres en persan ne sont pas de la main [4] de Abū Žuray parce qu'elles n'ont pas sa signature, cette personne même qui a apporté ces lettres est présente. [5] Nous n'écririons pas de nous-même des lettres comme dictées par Abū Žuray. Puisque (Albuquerque) ne l'admet pas, qu'il renvoie les deux lettres [6] afin que nous (y) répondions. La lettre écrite dans votre langue a la signature de Abū Žuray et la signature du secrétaire, [7] toutes les deux. Si cette lettre-ci en persan n'est pas de lui, celle-là de qui est-elle ? Ce sont des faux-fuyants que (Albuquerque) [8] dit et écrit.

Item. Au sujet des quinze mille *ašrafī*, chaque fois que le royaume est prospère et que [9] ceux-qui-passent (par Ormuz) viennent et vont, on peut donner quelque chose. Depuis l'an dernier qu'il a fait toutes sortes de destructions [10] et s'en est allé jusqu'à ce temps-ci, il n'y a pas eu de *mawsim*. Aujourd'hui que c'est le commencement du *mawsim*, il est venu et il reste. La nouvelle est allée sur le continent et sur mer. [11] Personne ne vient ni ne va. Tu es dans la disposition de ruiner le royaume, non dans celle de sa prospérité. Il a pillé, brûlé et détruit Qalhāt [12] qui est la région frontière des provinces du divan, il en a emporté cent mille *ašrafī*, et plus. [13] Cent mille *ašrafī*, (cela) ne tient pas lieu de quinze mille *ašrafī* ? Le détail de ces choses et

اینها و شرح حال خرابی [14] تمام اعلام ابو ژری خواهیم کرد و
در باب آنکه نوشته که جنگ به شما نمیکنم و تفك نمی اندازم [15] در
جنگ کردن و تفك انداختن منتی نیست آنچه حکم الله تعالی است
خواهد شد و در باب [16] ودر باب [*sic*] آنکه نوشته که ایستاده ام
ونمیروم دریا در دست دارد اگر فایده از ایستادن دارد [17] بایستد
و در باب کتابه نوشتن ما هیچ بد درکتابة نمی نویسیم وعادت ما نیست
[18] که ما بد بنویسیم اگر خوانندهٔ شما بد می خواند نوعی دیگر است
کتابتی دیگر که ابو ژری [19] بخط خود نوشته وعلامة خود کرده و
مهر پادشاه پرتکال ورش نهاده خوانندهٔ پادشاه [20] پیش تو است
بفرستد تا بخواند که راست و دروغ معلوم شود و در باب چهار جلبت
که [21] نوشته که ناخدایان رفته‌اند و نمك بحرامی کرده اند و پیش
ابو ژری رفته‌اند [22] ایشان نمك بحلالی کرده اند که حکم پادشاه
خود قبول کرده اند و پیش سردار خود رفته اند چون مشاهده [23] کردند
که تو در خرابی مملکتی و همین لشکریان که همراه تو اند همه از تو
ناامیداند اگر نه چنین بودی [24] در قلهات جمعی از تو غیبت
نمیکردند و به کوه پیش عربان نمیرفتند اگر تو در مقام صداقه [25] و
محبّة بودی پارسال چون مال میگرفتی می رفتی پارسال پنجاه توقف
کردی [26] تا بدین مقام رسید که منازعة شد مکرّر به تو میگفتم که
برود قبول نکرد و بنیاد حصومة [27] [نهاد] اکنون این زمان گفت
وگو سا با ابو ژری است وهر سخنی که هست [28] [با او خوا]هیم
گفت او غائبانه در مقام دوستی است وتو که حاضر بودی و پادشاه
[29 Marge] با تو چندان لطف کرد آخر حصومة کردی [30] و بر
عهد و شرط خود استوار نشدی [31] و پدر فرزندی بجا آوردی دیگر [32]
سنابیق در روی آب می گردانی [33] که نمیگذارم که لشکر به اندرون
[34] بیاید بعنایة الله تعالی [35] از لشکر و آزق و اسباب [36] کمی
نیست اگر باور ندارد [37] معتمدی بفرستد تا تمام مشاهده [38] نماید و

le récit de la destruction, [14] nous (en) informerons complètement Abū Žuray.

Quant à ce qu'il a écrit : je ne vous fais pas la guerre et je ne tire pas à l'arme à feu, faire la guerre [15] et tirer à l'arme à feu n'est pas une grâce. Ce qui est le décret de Dieu arrivera.

Quant à ce qu'il [16] a écrit : je reste et ne m'en vais pas, il a la mer dans sa main ; s'il trouve avantage à rester, [17] qu'il reste.

Quant à écrire une lettre, nous n'écrivons rien de mauvais dans (notre) lettre. Ce n'est pas notre habitude [18] d'écrire en mal. Si votre lecteur lit mal, c'est une autre question. Une autre lettre que Abū Žuray [19] a écrite de sa main et où il a mis sa signature et le sceau du roi de Portugal, le lecteur du roi [20] est auprès de toi. Qu'il l'envoie afin qu'il la lise, que la vérité et le mensonge soient connus.

Au sujet des quatre *ğalba* [21] dont il a écrit que les capitaines sont partis et ont fait acte d'infidélité et sont allés auprès de Abū Žuray, [22] eux ont fait acte de fidélité car ils ont accepté l'ordre de leur roi et sont allés auprès de leur chef [23] quand ils ont vu que toi tu es dans la destruction du royaume. Ces soldats qui t'accompagnent désespèrent tous de toi. S'il n'en était pas ainsi [24] à Qalhāt, certains ne t'auraient pas quitté et ne seraient pas allés dans la montagne auprès des Arabes. Si tu étais dans la disposition de la sincérité et [25] de l'amitié, l'an dernier après avoir pris l'impôt tu serais parti. L'an dernier tu t'es arrêté cinq mois, [26] de sorte que cela arriva au point qu'il y eut conflit. Je te disais de façon répétée de t'en aller. Il n'accepta pas et posa les fondements de l'hostilité. [27] Maintenant, ce temps-ci, nos entretiens sont avec Abū Žuray. Tous les propos qui sont, [28] nous les aurons [avec lui]. Lui, dans l'absence, est dans la disposition d'amitié. Toi qui étais présent [29] et à qui le roi montra tant de faveur, finalement tu as fait hostilité [30] et tu n'as pas été ferme dans ton engagement et pacte, [31] et tu [n']as [pas] accompli les relations de père et de fils.

Item. [32] Tu fais tourner sur l'eau des sambouqs [33] (en disant) : je ne laisse pas de troupes venir dedans (Ormuz). [34] Grâce à Dieu très haut [35] il n'y a pas peu de troupes, de vivres et de matériaux. [36] S'il ne le croit pas, qu'il envoie [37] un homme de confiance afin qu'il constate tout. [38] Nous ne sommes pas des (gens) de mau-

ما بدعهد نیستیم [39] و بر رسول هیچ نیست قول ما قول است [40] ودر باب آنکه نوشته که معلوم نیست که [41] این کتابه که نوشته علامة ما [42] نام است و نام نوشته ایم تا داند [43] و مهر نیز کرده میرسد تا معلوم باشد

عن [قول]
عطاء سلطانی
ونور الدین

Sceau :

آنکه شه‌راست بندهٔ جانی
بی شک است من عطاء سلطانی

vaise foi [39] et il n'y a rien à l'encontre de l'envoyé. Notre parole est une parole.

[40] Quant à ce qu'il a écrit : on ne sait pas [41] qui a écrit cette lettre, notre signature est [42] (notre) nom ; et nous avons écrit notre nom afin qu'il sache [43] et aussi apposé le sceau. La voilà, afin que ce soit su.

Dicté par

[*signé* :] ʿAṭā Sulṭānī
et Nūruddīn

Sceau : Celui qui est l'esclave dévoué du Šāh
Est assurément moi le sultanien ʿAḍā.

2

LETTRE DE BĀBĀ ʿABDULLAH À D. MANUEL

(Début 1519)

Cartas Orientais 9. Arabe. 27 à 27,5 × 20 cm.

Publiée par Fr. João de Sousa, nº xxix, pp. 107-115.

Traduction portugaise d'époque d'une autre version de la même lettre publiée dans *CA*, V, pp. 5-7. Quelques variantes de graphie de noms propres ont été relevées par Schurhammer, *Orientalische Briefe*, p. 272, nº 110, selon qui il s'agit de la version d'une autre *via* de la lettre de Bābā ʿAbdullah. On sait, ou on saura, que pour plus de sûreté les lettres à destination du Portugal partaient souvent en plusieurs *vias*, par des bateaux différents, les copies offrant plus d'une fois des variantes notables. En l'occurrence, je croirais plutôt que les différences entre le texte arabe du document nº 9 des Cartas Orientais et la traduction portugaise d'époque, — dont nous reproduisons le texte à la suite, d'après *CA*, *l.c.*, — sont le fait du traducteur. Le style de Bābā ʿAbdullah, celui de la langue parlée, est des plus incorrects, grammaticalement, et le sens en est parfois douteux ou ambigu.

Sur la lettre de Bābā ʿAbdullah et la question des Maldives, *cf.* la monographie de Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, 1975. Schurhammer, *l.c.*, nº 111, signale l'existence à la Torre do Tombo d'une autre lettre de Bābā ʿAbdullah, adressée à D. João III, donc postérieure, mais n'en donne pas la cote.

[1*a*] ورق الاول

[1] الحمد لله وحده

[2] هذا الحديث من عند بابا عبدالله مسلمين من بندر الهرموز وهو خادمكم [3] وصل من بندر الديْبه الى بندر الكشى وعرفني باشدر هرموز الى [4] كفطان المور المسمى افونسو بكيرك وباشدر المذكور اخذ يدّي وقد [5] تسلم على يد كفطان المور على حين رجع من بندر الملاقه وباشدر المذكور [6] قال للكفطان المور اسئل انت من بابا عبدالله المذكور عن جميع الخبر [7] البندر الدية المحل وعلى اطرافها وهو معرف بجميع الحكايت وبعد يا [8] سيّدى المملوك قد تواضح الى كفطان المور مهما كان عن خبر الديب [9] ومحصولها وبعد هذا قرّر لي كفطان المذكور انك تكون في المواسط [10] بيني وبين سلطان الديبه تجعل معنا صلح طرفين وانت تكون ترجمان [11] بيني وبين السلطان وانت تكون الوزير الخاصة وجرا بيننا شرط والقول [12] وكتبت له خط يدي عن جميع الشرط الديبه وكذلك كتب لي كفطان المور [13] مسطور عن قوله لاجل مني واخبرت الكفطان المور ان الناس الديبه [14] ناس ضعيف ومايحتاج عليه حرب والخصومة وعليه مبلغ المال محصول [15] وهي فايدة على سلطان البرتكال وقبل هذا نصف المحصول الديبه على يد [16] مام على المليبارى وهو في كل سنة قابض وانت يا كفطان تحكم على [17] مام على المذكور في اخذ المحصول المذكور وتقول له هذا المحصول الديبه يكون [18] من جهت السلطان البرتكال فبعد هذا المملوك قد خرج مع الكفطان

[1*b*]

[1] المور من بندر كشى الى بندر الجوه وقد وصلنا الى بندر الكننور وطلب [2] للمام على وهو حضر على مجلس الكفطان المور وقد قال الكفطان المذكور [3] على مام على انت تقبض في كل سنة محصول الديبه بالقوة وان [4] ما تخلي حتى تاخذ عن محصول الديبه وهي للبرتكال وقد قبل مام

[1*a*] Premier feuillet

[1] Louange à Dieu l'unique.

[2] Ceci est le rapport de Bābā 'Abdullah, musulman, du port d'Ormuz, qui est votre serviteur. [3] Il arriva du port de al-Dība au port de Cochin. L'ambassadeur (*bāšdur*) d'Ormuz me présenta [4] au *capitão-mor* (*al-kafṭān al-mūr*) appelé Afonso de Albuquerque (*Afūnsū B.kīrk*). Le dit ambassadeur prit ma main et [5] la mit dans la main du *capitão-mor,* lorsque (celui-ci) revint du port de Malacca. Ledit ambassadeur [6] dit au *capitão-mor :* « Interroge ledit Bābā 'Abdullah sur toutes les nouvelles [7] du port des Maldives (*al-Dība al-maḥall*) et sur sa région. Il sait toute l'affaire ». Ensuite, ô [8] messire, votre serviteur (*al-mamlūk*) exposa au *capitão-mor* ce qu'il en était des nouvelles de al-Dīb [9] et de leur revenu. Après cela, ledit *capitão* m'enjoignit : « Sois intermédiaire [10] entre moi et le sultan de al-Dība, et fais avec nous la paix des deux côtés. Sois interprète [11] entre moi et le sultan et sois le ministre privé (*al-wazir al-ḫāṣṣa*) ». Fut passé entre nous un accord et un pacte. [12] Je lui écrivis une lettre de ma main sur toute la situation de al-Dība, et de même le *capitão-mor* rédigea par écrit [13] ce qu'il avait dit à mon sujet. J'informai le *capitão-mor* que les gens de al-Dība [14] sont des gens faibles. Il ne leur faut pas la guerre et l'hostilité. Ils ont une (certaine) somme de revenu [15] et c'est chose profitable pour le sultan de Portugal. Jusqu'ici la moitié du revenu de al-Dība est aux mains [16] de Mām 'Alī al-Malībārī, qui chaque année le perçoit. « Toi, ô *capitão,* interdis [17] au dit Mām 'Alī de prendre le revenu et dis-lui : ce revenu de al- Dība [18] est pour le sultan de Portugal ». Après cela votre serviteur partit avec le *capitão-*

[1*b*]

[1] *mor* du port de Cochin pour le port de Goa. Nous arrivâmes au port de Cananor. Il manda [2] Mām 'Alī, qui fut présent à l'assemblée du *capitão-mor.* Le dit *capitão-mor* dit [3] à Mām 'Alī : « Tu perçois chaque année le revenu de al-Dība par la force. [4] Nous ne permettons pas que tu t'empares du revenu de al-Dība, qui appartient au Portugal ».

على [5] انه لايقرب في محصول الديبه وكتب خط يده واعطى للكفطان
المور [6] وكتب فيها شهود في مجلس المذكور وهو فوكر حسين مليبارى
وخواجا [7] بغى والوزير الكننور ودون غرشى مع نواخيد البرتكال
[8] انّ هذا محصول الديبه الذى كان نأخذ في كل سنة ان وهي
[9] يكون للبرتكال السلطان وبعد هذا كفطان المور سافر من كننور
[10] الى بندر الجوه والمملوك معه وفي الجوه كان حرب على سبب
[11] حصن بنسترى وقال الكفطان المور بعد اخذ البنستري نأتي [12] لك
غراب والعسكر ونصدر لك الى الديب وبعد يا سيدي [13] قد
قبض حصن بنسترى وان المملوك قد قال للكفطان تعطي لنا [14] غراب
والعسكر حتى نسافر الى الديب فبعد هذا ردّ لي جواب [15] انّ اوراق
وصل من عند سلطان البرتكال وامر لنا على خروج البندر [16] العدن
والغراب وعسكر جميع يكون معنا انشاء الله بعد ما نرجع [17] من
العدن نأتي لك غراب والعسكر وانت يا بابا عبد الله تروح الى

[2a] ورق الثانى

[1] عادلخان وتوّدي خطنا عليه وبعد ما نرجع من العدن وانت تخروج
[2] الى الديب وان المملوك قد طلع الى عادل خان وتواضح له واخبرت
عن [3] جميع الذى مها قال كفطان المور وبعد يا سيدى كفطان رجع من
العدن [4] وان المملوك نزل من عند عادل خان وقلت على كفطان تصدر
لي الى الديب [5] ورد لي جواب ان باشدُرْ هرموز جاء من عند سلطان
البرتكال وجاب [6] الاوراق لاجل تبني الحصن في الهرموز وان مسافر الى
هرموز وبعد هذا [7] المملوك صدر الى الديب في ..نبوق مام علي اعطاني
خط واوراق لاجل [8] سلطان الديبه والوزرا لاجل تقبيض المال
الذي كان تعطوا لمام على [9] وهي يكون من جهت سلطان البرتكال
ولا تعطوا لمام على وقال لي [10] كفطان المور تأخذ هذا الورقة وتسافر
الى الديبه وتعطي لكل احد اوراقهم [11] وانت تجلس في الديبه حتى

Mām ʿAlī accepta [5] de ne pas se mêler du revenu de al-Dība. Il écrivit de sa main une lettre qu'il remit au *capitão-mor,* [6] sur laquelle écrivirent des témoins présents dans la dite assemblée, à savoir Fūkar Ḥusayn Malībārī, Ḫʷağā [7] Bağī, le vizir de Cananor, Dom Garcia (*Dūn Gršī*) et des capitaines du Portugal, [8] (déclarant) : « ce revenu de al-Dība que nous prenions chaque année, il [9] est au sultan de Portugal ». Après cela le *capitão-mor* voyagea de Cananor [10] au port de Goa, et votre serviteur avec lui. A Goa il y avait guerre à cause de [11] la forteresse de Benasteri. Le *capitão-mor* dit : « Après la prise de Benasteri nous te donnerons [12] grab(s) et troupes et nous t'enverrons à al-Dīb ». Après cela, ô messire, [13] il prit la forteresse de Benasteri. Votre serviteur dit au *capitão-mor :* « Donne-nous [14] grab(s) et troupes, afin que nous allions à al-Dīb ». Après cela il me fit la réponse [15] que « des lettres sont arrivées du sultan de Portugal. Il nous ordonne d'aller contre le port [16] d'Aden. Grabs et troupes, tous seront avec nous. S'il plaît à Dieu, lorsque nous serons revenus [17] d'Aden, nous te donnerons grab(s) et troupes. Toi, ô Bābā ʿAbdullah, va chez

[f. 2*a*] Deuxième feuillet

[1] le ʿĀdil Ḫān et porte-lui notre lettre. Après que nous serons revenus d'Aden, tu iras [2] à al-Dīb. » Votre serviteur monta chez le ʿĀdil Ḫān et se présenta à lui. Je l'informai de [3] tout ce qu'avait dit le *capitão-mor.* Ensuite, ô messire, le *capitão* revint d'Aden. [4] Votre serviteur descendit d'auprès du ʿĀdil Ḫān. Je dis au *capitão :* « Envoie-moi à al-Dīb. » [5] Il me répontlit : « L'ambassadeur d'Ormuz est venu d'auprès du sultan de Portugal et a apporté [6] des plis pour que soit construite la forteresse à Ormuz. Je m'en vais à Ormuz. » Après cela [7] votre serviteur partit pour al-Dīb sur un sambouq de Mām ʿAlī. (Le *capitão-mor*) me donna une lettre et des plis pour [8] le sultan de al-Dība et les vizirs, au sujet de la perception de l'impôt qu'ils donnaient à Mām ʿAlī : [9] « il est pour le sultan de Portugal, ne le donnez pas à Mām ʿAlī. » Le *capitão-mor* me dit [10] : « Prends ce document (*waraqa*) et va à al-Dība. Donne à chacun ses plis. [11] Reste à al-Dība jusqu'à ce que nous revenions d'Ormuz. » Votre

نرجع آنّ من الهرموز وان الملوك قد قبل [12] وسافر الى الديب وبعدما وصل الى الديب مثل ما وصى كفطان المور [13] اعطيته اوراق باسم كل احد وتأخرت حتى يرجع كفطان المذكور [14] وجاوا انفر مالى من جهت محصول الديب وطلبوا من السلطان محصول [15] وقال السلطان قد جاءني اوراق كفطان المور وكتب فيه لا تعطوا [16] مال المحصول لانفار مام على وان كان انتم تريدوا المال هاتوا خط يدّ [17] كفطان المور وقالوا كفطان المور قد مات حين يرجع من الهرموز

[2*b*]

[1] وكفطان الثاني اسمه لوبس سوراس ومام على قد تصالحوا وتراضوا بينهم [2] وهذا المحصول الذي يتأخر عندكم اثنين سنة تعطوا فبعد يا سيدي [3] انفار مام على قد قبضوا محصول النصف عن الديب وثاني موسم دخل [4] دون جوان وهي كفطان سيلان في الديب وقال لسلطان الديب [5] ترسل اثنين وزيرك الى بندر الكشى عند كفطان المور حتى يتفق [6] بينكم و بين كفطان المور فبعد سلطان الديبه ارسل رجالين من [7] عنده وان الملوك معهم ووصلنا الى كشى وتلاقينا كفطان المور [8] وقد تصالحنا في كل سنة الف وخمس مائة بهار قنبار وهي حبل [9] والعنبر ايش ما يخرج من البحر نصف لاجل سلطان الديبه [10] ونصف لسلطان البرتكال وفي هذا الشرط قد توافقوا*a* وتصالحوا وتراضوا [11] وكتبوا خط ايادهم وكتب كفطان المور خط بقلم الفرنجي واعطى في يدّ [12] انفار السلطان الديبه فبعد هذا عرف الخبر مام على انّ انفار سلطان [13] دخلوا في كشى وتصالحوا وكتب مام على الكفطان المور لاجل امر الديبه [14] يعني ايش ما يعطي جاعت الديبه وهو نعطي ان من عندى وبا لكم حاجة [15] تدخلوا في الديبه

a Texte : تواقفو

serviteur accepta [12] et alla à al-Dīb. Lorsqu'il y fut arrivé, conformément à ce qu'avait enjoint le *capitão-mor,* [13] je remis les plis au nom de chacun et je m'attardai jusqu'à ce que revienne le dit *capitão.* [14] Des gens de Mām ʿAlī arrivèrent pour (percevoir) le revenu de al-Dīb. Ils demandèrent au sultan le revenu. [15] Le sultan dit : « J'ai reçu des plis du *capitão-mor* dans lesquels il a écrit : ne donnez pas [16] l'argent du revenu aux gens de Mām ʿAlī. Si vous voulez l'argent, apportez une lettre de la main [17] du *capitão-mor.* » Ils dirent : « Le *capitão-mor* est mort alors qu'il revenait d'Ormuz.

[f. 2*b*]

[1] Le nouveau [litt. : deuxième] *capitão,* nommé Lopo Soares (*Lūbs Swārs*) et Mām ʿAlī ont fait la paix et se sont entendus entre eux. [2] Le revenu arriéré que vous avez est de deux ans. Donnez. » Ensuite, ô messire, [3] les gens de Mām ʿAlī prirent le revenu de la moitié de al-Dīb. La deuxième mousson, arriva [4] à al-Dīb Dom João (*Dūn Ǧwān*), *capitão* de Ceylan. Il dit au sultan de al-Dīb : [5] « Envoie deux vizirs à toi au port de Cochin auprès du *capitão-mor,* afin que se fasse l'accord [6] entre vous et le *capitão-mor.* » Ensuite le sultan de al-Dība envoya des hommes [7] d'auprès de lui, et votre serviteur avec eux. Nous arrivâmes à Cochin et nous rencontrâmes le *capitão-mor,* [*8*] et nous convînmes (que) chaque année mille cinq cents *bahār* de caire, qui est de la corde, [9] et de l'ambre gris, qu'on extrait de la mer, la moitié (serait) pour le sultan de al-Dība [10] et la moitié pour le sultan de Portugal. Sur cette clause ils se mirent d'accord, ils s'entendirent et furent satisfaits. [11] Ils écrivirent une lettre de leur main, et le *capitão-mor* écrivit une lettre en écriture européenne et la remit [12] aux gens du sultan de al- Dība. Après cela Mām ʿAlī connut la nouvelle que des gens du sultan [13] sont arrivés à Cochin et ont fait un accord. Mām ʿAlī écrivit au *capitão-mor* au sujet de l'affaire de al-Dība [14] à savoir : « ce que donne la communauté de al-Dība, je le donnerai de ma part à moi, et vous n'aurez pas besoin [15] de vous occuper de al-Dība. Je connais (le pays ?) et la communauté de al-Dība. Le chiffre

آنّ يعرف وجاعت الدّيبه ورقم المقرر في كل سنة [16] ان نسلم فبعد هذا طلب الخط كفطان المذكور وقد قطع واختلف القول

[3 *a*] ورق الثالث

[1] وكتب الورقة للسلطان غيره واعطى على يد وزير الديبه وان المملوك [2] ووزير قد سافرنا من كشى الى الديبه وتعلم يا سيدي من امر مام على [3] وهو قابض ديبه نصف بلاده ويأخذ المحصول وهذا الوقت يكون حاصل [4] المذكور للسلطان كفطان يساعد ومن كل بدّ ندافع لمام علي ويكون امر البلاد [5] نضيف من جميع اشغال ومحصول جميع يكون للسلطان البرتكال وبعد هذا [6] مام على يريد في قلبه الديبه خراب لاجل هذا ان الديبه خرج من تحت امره [7] واذا دفعتهم له يكون جميع الخلق عن الديبه مستريح عن جميع شره [8] وتعلم يا سيدي هذا الحال السلطان الديبه ووزرا والرعيّة راضين [9] على جنكم مش وتعطوا له قدر اربع غراب وهي تكون دائم الدهر في الديبه [10] وهذه الجزيرات وهي على طريق المتجر مليح والمراكب كلها واصلين من [11] جميع البنادر خصوصا من الملاقه والمرطبان والبيكو والبنجاله والفنصور [12] ومن هند وهرموز وجميع الارض المليبار لاجل التجارة وفيها محصول [13] بيع وشراء مليح واما فيها خصلة واحدة لانه من ناس كلهم ضعيف [14] واذا شوشتم شويه كلهم يحربوا*b* ويتلف الديبه جميع لاجل الظلم وان [15] الغريب فيها كثير اذا لقوا امان يكون محصول في البيع والشراء

[3 *b*]

[1] وان كان يلحقوا تشويش كلهم يحربوا*b* والمراكب من البندر جميع يتجر وتلف [2] الديب و تعلم يا سيدى الذى اجناس صنف يُحصل منها اولها [3]

b Pour يهربوا

fixé chaque année [16] je le livrerai. » Après cela ledit *capitão* demanda la lettre et la déchira. Il modifia l'accord,

[f 3*a*] Troisième feuillet

[1] écrivit le document (destiné) au sultan autrement, et le remit au vizir de al-Dība. Votre serviteur [2] et le vizir, nous vînmes de Cochin à al-Dība. Sache, ô messire, de l'affaire de Mām 'Alī. [3] Il est le percepteur de Dība, de la moitié du pays, et il prend le revenu. En ce moment ledit produit est [4] pour le sultan. Le *capitão* le soutient. De toute nécessité nous livrons (le dû) à Mām 'Alī. La situation du pays est [5] immonde à tous égards. Le revenu tout entier appartient au sultan de Portugal. Après cela [6] Mām 'Alī veut dans son cœur al-Dība ruinée, car al-Dība est sortie de sous son autorité [7]. Si vous le repoussez, tous les gens de al-Dība seront délivrés de toute sa malfaisance. [8] Sache, ô messire, que présentement le sultan de al-Dība, les vizirs et les habitants sont satisfaits [9] de João Gomes (*Ǧnkm Mš*). On lui a donné quatre grabs. Il est continuellement à al-Dība et [10] dans ces îles. Elles se trouvent joliment sur la route du commerce. Les bateaux arrivent tous de [11] tous les ports, en particulier de Malacca, de Martaban, du Pégou, du Bengale, de Sumatra (*al- Fanṣūr*), [*12*] de l'Inde (*Hind*), d'Ormuz et de toute la terre du Malabar pour faire du commerce. Le profit (*maḥsūl*) [13] des transactions y est bon. Mais il y est une particularité : tous les gens sont faibles, [14] et quand vous les dérangez un peu tous s'enfuient et al-Dīha est ruinée en totalité à cause de l'oppression. [15] Les étrangers y sont nombreux. Quand ils trouvent la sécurité, il y du profit dans les transactions.

[f. 3*b*]

[1] S'ils trouvent du désordre, tous s'enfuient, les bateaux du port sont tous emmenés, et al-Dīb est perdu. [2] Sache, ô messire, quelles sortes de choses y sont produites. La première [3] est le caire, qui est de la corde. La deuxième est les cauris (*kūda*). On y achète (?) beaucoup

قنبار وهي حبل والثاني كوده ورسوم c فيها ثياب كثير والثالث [4] الصيد وهي تجارة من ديبه الى بندر الشاموطره يشترو الناس [5] على قدر شهن المراكب وانّ الديبه وهي بندر للناس الضعفا [6] اكثر واهل البلاد ضعيف واما بطريق التجارة وهي مفيد [7] للسلطان وفي الديبه اول مايحتاج الا امان وقد احد لا يظلم [8] والمراكب الذى يدخل من جميع البندر يكون لهم امان حتى يجعلوا [9] بيع شراء وان المملوك اليوم يكون سبع سنين في خدمت السلطان [10] البرتكال وتركت بلادي واهلي وعيالي وقد استقمت على خدمتكم [11] تفضلوا على المملوك في المعاش ونفقة العيال وتكون تفضلوا لي [12] وتعينوا واي ما يجي كفطان كتبتوا اسمي فيها يعني بابا [13] عبدالله وهي خادمنا يكون نظركم على عبد لكم والسلام

c شريتوم ?

d'étoffes. La troisième [4] est la pêche, objet de commerce de al-Dība vers le port de Sumatra (*Šāmūṭra*) ; les gens achètent [5] autant que les bateaux ont de cargaison. Les Maldives sont un port où les gens pauvres sont [6] en majorité. Les gens du pays sont pauvres. Mais il est sur la route du commerce et il est utile [7] au sultan. Ce qu'il faut au premier chef à al-Dība, c'est la sécurité, et que nul ne tyrannise, [8] et que les bateaux qui y abordent de tous les ports aient la sécurité afin qu'ils fassent [9] des transactions. Votre serviteur est aujourd'hui (depuis) sept ans au service du sultan [10] de Portugal. J'ai laissé mon pays, ma parenté et ma famille, et je suis resté à votre service. [11] Accordez à votre serviteur une pension et l'entretien de sa famille. Accordez-moi faveur. [12] Annoncez que vient un *capitão*.

J'ai écrit mon nom dessus, c'est-à-dire : Bābā ʿAbdullah, qui est notre [*sic*] serviteur. Que votre regard soit sur votre esclave. Salut.

Version d'époque en portugais *

Tralado da carta de huum mouro que sse chama Baba sservo de Deos a elrey nosso sennhor.

Louvores a huum ssoo Deos. Estas ssam as novas e servyços do servydor de Vosa Alteza que sse chama Babaa sservo de Deos que veo da ylha do Rey de Hadibaa pera Armuz e de Armuz me mandou o enbaxador pera Cochim honde estava o capitam-mor pera me perguntar por todalas novas de Hadibaa e pelos sseus tratos e depois que o capitam mor Afonso d'Alboquerque foy sabedor de todalas cousas de Hadibaa me disse que eu ssyria medeaneiro antre anbos de dous e que eu sseria linguaa e algoazir e que fizesse as pazes do Rey de Hadibaa com ele capitam hy eu disse ao capitam que a gente de Hadibaa [22] he gente de fracas forças e que nom ha mester de ter com heles guerra por quanto he hũa terra muito rica e de muyto proveito de Vosa Alteza e asy disse eu ao capitam que me espantava delle comssyntir ha Maahamalee [23] o malavar reçeber as pagas do Rey de Adibaa por sua parte que pois ele tynha poder ssobre o dito Maa ham alee que mandase reçeber as pagas por parte de Vosa Alteza pois que a ele pertençem.

E nysto partiu loguo o capitam mor pera Gooa e de Gooa pera Cananor onde estava Maahamalee e aly lhe disse o capitam que ele Maa ham alee reçibia em cada anno çerta paga do Rey de Hadibaa per força que d'ahy avante a nom reçebesse mais porquanto pertençia a dita paga a Vossa Alteza he Maa ham alee lhe disse que lhe aprazia pois que hasy lho mandava e logo asy o mandou o capitam mor assentar por escrytura pera mais frymeza e pera sse amostrar ao Rey de Hadibaa. E depois desto feito partiu o capitam-mor pera Gooa y eu com ele e em Goaa tynha o capitam guerra com Bamçatary e o capitam me disse que como acabasse a guerra em que estava que me daria huum navyo e gente e que me mandaria pera o Rey de Hadibaa a fazer o conçerto e as pazes. E depois que vençeu sua guerra lhe pidy que me desse ho navyo e a gente e ele capitam-mor me respondeu que lhe vyhera hũa carta de Vosa Alteza em que lhe mandava que fosse ssobre Hadem e que avya de levar toda a gente e navios com ele e que ele como tornasse de Hadem que me daria navyo e gente e que emquanto ele fosse pera Hadem que eu me fosse com hũuas cartas suas pera ha dalam y eu fuy a fazer todo o que m'ele mandou. E depois que o capitaam veo de Hadem vym eu de Hadalam e lhe disse que me mandasse pera Hadibaa e ele me tornou a dizer que Vossa Alteza lhe mandava que fosse fazer hũa fortaleza em Armuz e que estava de partida

* *CA*, V, pp. 5-7 (TdT, Cartas dos Governadores de África, 36).

[22] Dans la marge, de la main d'António Carneiro: *maldiva*.

[23] Dans la marge, de la main d'António Carneiro: *mamale*.

pera lla. E depois disso me mandou o capitam-mor pera Hadibaa em huum navyo de Maa ham ale com cartas pera o dito Rey e pera o seu algoazir pera que me entregasem as pagas que dantes pagavam ha Maahamale e que d'ahy avante fossem obrygados a pagar a Vossa Alteza e nom a Maahamale, e de todo disse o dito Rey que era comtente, y eu estando anegoçeando as ditas pagas como o capitam my tynha mandado vyheram ter Hadibaa dous feitores de Maahamale a pidir as pagas que dantes lhe pagavam, e o dito Rey de Hadibaa lhe respondeu que ele tynha cartas do capitam-mor e asynadas por Maahamale que as pagas que a elee pagavam pagasse a Vossa Alteza, e os feitores de Maahamale disseram que ho capitam que yso mandou hera falecido e que hera vyndo Lopo Ssoares por capitam-mor a Yndea e que he amygo e conçertado com Maahamale em que lhe torna a largar as ditas pagas como dantes e a nos aves de pagar como de feito logo lhe mandou pagar o dito Rey de Hadibaa as pagas de dous annos que lhe heram devydas. E no ssegundo anno veo dom Joham capitam de Çeilam ter Hadibaa e falou com o Rey ssobre as ditas pagas em que lhe disse que mandase omeens seus a Cochym pera sse conçertar com o capytam-mor Lopo Ssoares, e logo asy os mandou o Rey y eu fuy com eles ha Cochym e aly se comçertaram com o capitam de pagar a Vosa Alteza em cada huum anno myll e quynhentos bohar que ssam quynze myll arrobas de calaures [24] e asy pagar a metade de todo ho anbare que na ssua terra ouver em cada huum anno. E nysto ficaram comçertados e passaram suas escryturas assynadas pelo capitam-mor. E depois que Maahamale ssoube que o Rey de Hadibaa tynha feito paz e comçerto com o capitam-mor, escreveu ao dito capitam em que lhe pidia e rogava que desfyzesse todo o comçerto que tynha feito com o rey de Hadibaa e que ele lhe pagaria as ditas pagas, e o capitam-mor foy contente e mandou logo romper as escryturas do conçerto que tynha passado das ditas pagas e asy torna a reçeber as pagas Maahamale que pertençem a Vossa Alteza e asy ssabera Vossa Alteza que Maahamalee aperta tanto com as coussas de Hadibaa em se aporveitar que ha de fazer despavoar a terra em que Vossa Alteza perdera bom porveito e asy ssabera Vossa Alteza que o Rey de Hadibaa e o sseu algoazir e todo o sseu povo querem ser de Vossa Alteza e asy ssempre pagarem as ditas pagas em que pedem a Vossa Alteza que lhe dee quatro navyos pera estarem ssempre no sseu porto pera Vossa Alteza receber muytos proveitos de muytas mercadarias que e ela vem de todalas partes e asy muytos navyos, e pera Vossa Alteza estes proveitos reçeber pede o Rey de Hadibaa a Vossa Alteza por merçee que lhe dee os quatro navyos pera estarem ssempre no sseu porto e say paz e sseguro pera todalas naos e navyos que a dita Hadibaa vyherem tratar porque dando-lhe Vossa Alteza esta paz e syguro ssera

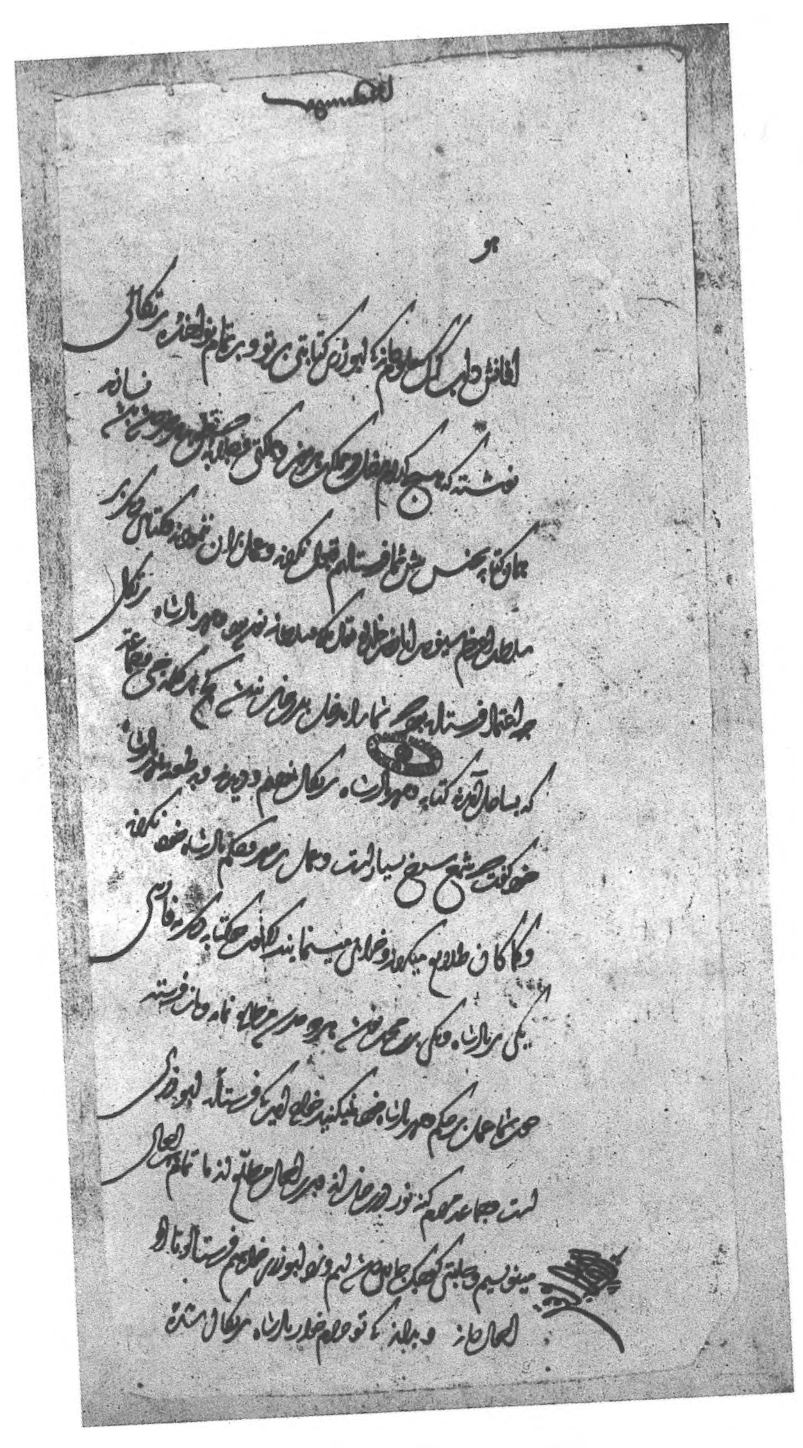
[24] Dans la marge, de la main d'António Carneiro: *cayro*.

Hadibaa a mais abastada terra de mercadorias de todalas sortes que nestas partes ouver de que averam os feitores de Vossa Alteza muyto proveito. E asy eu Babaa servo de Deus e de Vossa Alteza ha ssete annos que ando fora de minha casa e deissey mynha molher e filhos por servir Vossa Alteza, portanto eu peço a Vossa Alteza que se alenbree de meu sservyço e de mym e de meus filhos no que me fara muyta merce.



ناخذا كبير اناش دلبكرك تعلم انه جانا رسول لو
ابو نتوك من كوجي وجاء بالكتاب وفيها سجل برتكا
والكنا ومعه سجل عندنا وايضا كتاب مكتوب الكـ
دالي نواخذه الذي عندك نراها واصله اليكم فهي
ما بينها فاقروا كتاب سلطانكم فان سمعتم اهتديتم فان
اجبتم تراءون سجل سلطانكم برتكال يجون نواخذ
الى ساحل حتى ترسل اليكم رسول برتكال وسجل الذي مع
كذا به الينا وترا محبوسين الذي كانوا عندكم وارسلتم عند
صاحب اللوجي ناخذا على مبادر واصحابه ردهم الينا
وانتم عليهم حتى تعلمون والسلام

I. — Première lettre de Cojeatar.



II. — Deuxième lettre de Cojeatar.



III. — Troisième lettre de Cojeatar.



IV. — Lettre de Bābā 'Abdullah, f. 1*a* et 3*b*.

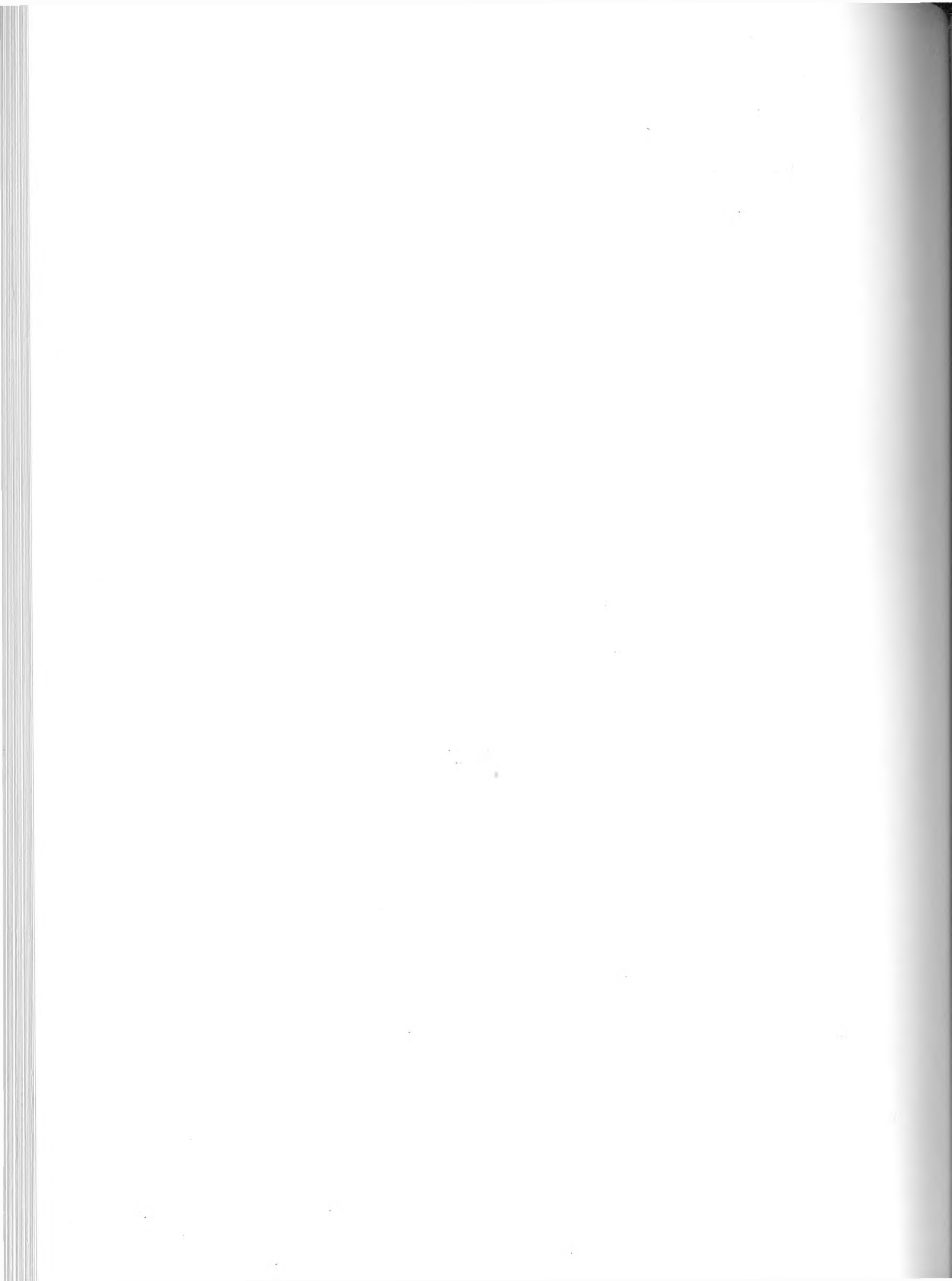


V. — Lettre de Bābā 'Abdullah, f. 1*b*-2*a*.



VI. — Lettre de Bābā 'Abdullah, f. 2*b*-3*a*.

LES ITINÉRAIRES



14
À PROPOS DES RÉCITS DU PREMIER VOYAGE DE VASCO DA GAMA *

Alors que du second voyage de Vasco de Gama nous avons plusieurs récits, une seule nous relate le premier. Due à un membre de l'expédition, elle est confirmée, très partiellement, par quelques lettres écrites du Portugal au retour, pendant l'été 1499. Bien postérieures, les chroniques portugaises rédigées ou éditées au milieu du XVIe siècle y apportent des compléments d'un grand intérêt.

LA « RELATION ANONYME »

L'auteur : Álvaro Velho?

Un des personnages les plus insaisissables de l'expédition est celui qui, après Vasco de Gama, a fait couler le plus d'encre : l'auteur de la « Relation anonyme » du voyage de 1497-1499, source première d'un exploit destiné à d'immenses répercussions. Ni routier nautique (*roteiro*), ni journal (*diário*) au sens propre du terme, bien que par certains éditeurs affectée de ces titres — le manuscrit n'en porte aucun — la Relation, venue jusqu'à nous en une unique copie, a été attribuée par son premier éditeur, Diogo Kopke, à Álvaro Velho, choix auquel se sont rangés depuis presque tous les critiques.

L'auteur de la Relation signale en effet qu'il fut au nombre des douze hommes qui accompagnaient Vasco de Gama lorsqu'il se rendit à terre pour être reçu par le Samorin de Calicut. Fernão Lopes de Castanheda, dans son *Histoire de la découverte & conquête de l'Inde par les Portugais,* a transmis les

---

* Seconde partie d'une préface à *Voyages de Vasco de Gama*, 1995 [voir la première partie de cette préface *supra* pp. 131-148]. La présente contribution commente deux textes traduits dans cet ouvage cité ici, et s'y réfère : « La Relation anonyme attribuée à Álvaro Velho », pp. 83-168, et « Les lettes de Sernigi et de Guido Detti », pp. 169-188.

noms de six d'entre eux. Il n'a pas su, dit-il, les noms des autres [1], d'où on a déduit qu'ils devaient être de simples matelots ou des serviteurs.

Toutefois, ce fut déjà avec une escorte de douze hommes « des plus honorables de la flotte » que, selon Castanheda, Vasco de Gama avait rencontré le roi de Mélinde [2]. On se demandera si le chiffre pour Calicut inclut pour moitié des hommes de basse condition.

De l'examen interne de la Relation, il ressort que son auteur voyageait sur le *São Rafael* de Paulo da Gama et, par cette méthode, on est conduit à éliminer quatre des six Portugais reçus par le Samorin, passagers d'autres navires. João de Sá, « écrivain » du *São Rafael,* a été écarté parce qu'il manifesta des doutes sur le christianisme des prêtres hindous, tandis que l'auteur de la Relation, jusque dans un temple orné des figures du panthéon hindouiste, se croit dans une église au milieu des images des saints. Ne reste donc de la liste que « un Álvaro Velho », le seul dont l'emploi sur l'escadre ou la carrière ultérieure ne soit pas connu. Castanheda, le plus probe des chroniqueurs, a démarqué la Relation sans en nommer l'auteur, dont l'identité lui échappait apparemment. Il n'y a pas rattaché le nom de João de Sá, qui lui était familier. La « candidature » de celui-ci, avancée jadis par Ravenstein, n'a été ni invalidée par la critique postérieure, ni confortée par de récentes recherches.

Le fil du récit se coupe avant terme, dans les parages de la Guinée. D'où, séduisante mais non assurée, l'identification proposée de l'Álvaro Velho de Calicut, qui n'aurait pas regagné le Portugal, à un Álvaro Velho de Barreiro qui « fut huit ans en Guinée », et dont Valentim Fernandes, l'imprimeur allemand œuvrant à Lisbonne, mit à profit le savoir pour rédiger en 1507 sa « Description de Guinée ». La lecture de celle-ci ne garantit pas toutefois que les huit ans passés par son informateur soient ceux qui précèdent immédiatement la composition de la « Description ». L'hypothèse qu'Álvaro Velho était un *degredado,* qui n'aurait pas eu le droit de rentrer au royaume avant l'achèvement de sa peine [3], n'est qu'une supposition de plus pour définir la personnalité de l'Anonyme. D'autres motifs, mort de l'auteur, interruption du copiste, sont imaginables à l'inachèvement de la Relation [4], y compris la possibilité, ou la probabilité, qu'elle ait été mise en forme durant l'escale de retour aux îles du Cap-Vert, en mai et juin 1499 : « nous partîmes du Restelo un samedi, qui était le huitième jour du mois de juillet de ladite année 1497,

---

[1] Castanheda, I, ch. 16, pp. 42-43.

[2] Castanheda, I, ch. 12, p. 31 ; Góis, I, ch. 38, p. 86.

[3] João Pedro Machado et Viriato Campos, *Vasco da Gama e a sua viagem de descobrimento*, Lisbnne, 1969, pp. 63-65.

[4] Luís de Albuquerque et Francisco Contente Domingos, *Grandes viagens marítimas*, Lisbonne, 1989, p. 55.

pour notre voyage. Veuille Dieu Notre-Seigneur faire qu'il s'accomplisse pour son service! Amen! », lisons-nous dans les premières lignes.

Une autre relation portugaise?

Y a-t-il eu deux relations portugaises? L'anonyme, attribuée à Álvaro Velho, que nous avons, et une autre, d'un religieux (*clérigo*) nommé João Figueira, que nous n'avons pas? Cette dernière serait passée par les mains de l'un des chroniqueurs de l'Asie portugaise du XVIe siècle, Gaspar Correia, l'auteur des *Lendas da Índia* (« Récits de l'Inde »). Quand Vasco de Gama, faisant voile vers Lisbonne, longea la côte d'Afrique orientale, il aurait enjoint à ses pilotes de relever par écrit, en détail, tout ce qu'ils observeraient, les noms des lieux et des embouchures, et le profil des côtes tel qu'il se présentait vu de la poupe (de sorte que, lors des voyages ultérieurs, on pourrait le reconnaître depuis la proue).

« C'est ce que fit aussi — écrit Gaspar Correia — un clerc de la nef, appelé João Figueira, qui entreprit d'écrire tout ce qui s'était passé dans ce voyage. Il arriva à Mélinde à l'article de la mort. Pensant qu'il allait mourir, il donna au capitaine un cahier dans lequel il avait tout écrit, ce dont ce dernier se réjouit beaucoup. Partant de Mélinde, il lui commanda d'écrire ainsi jusqu'à l'achèvement du voyage, ce qu'il fit. De ce que le clerc écrivit, il se fit ensuite beaucoup de copies. Je vis des morceaux de l'une d'elles en possession d'Afonso de Albuquerque, que moi Gaspar Correia ai servi trois ans comme écrivain, parmi de vieux papiers. Voyant des choses si savoureuses à entendre et à connaître, je recueillis ce cahier déjà en pièces et déchiré en partie. Ce par quoi je pris l'intention d'écrire tout ce que je pourrai atteindre et voir des faits de l'Inde [5].»

Les erreurs et invraisemblances flagrantes qui défigurent les pages prolixes de Correia amènent à s'interroger sur la valeur, voire sur l'existence des pièces alléguées par lui, qui n'ont pas reparu. Il présente des signes trop abondants de désordre de la mémoire. La relation qui dormait dans les coffres d'Afonso d'Albuquerque (mort en 1515), et dont circulaient des copies, pourrait-elle être celle d'Álvaro Velho? Correia, coutumier des confusions de noms de personnages, appellerait-il João Figueira celui que nous nommons Álvaro Velho? On en a écarté l'hypothèse, parce que l'exposé de Correia sur l'expédition de 1497-1499 est très différent de notre Relation. Mais il n'en est pas seulement différent, il est irrecevable. Correia ne dit d'ailleurs pas que la liasse en très mauvais état, qui aurait décidé de sa vocation d'historien, soit le document que démarqueraient ses verbeuses et confuses « *lendas* », ou qu'elle en ait été la seule source.

---

[5] Correia, I, p. 134.

Le savant qui a le plus patiemment étudié la Relation estime que l'auteur était homme d'Église. Partisan de l'identité des deux Álvaro Velho, il leur découvre une grande curiosité commune pour les croyances et mœurs des indigènes [6]. Allant plus loin, un autre érudit fait d'Álvaro un chanoine du chapitre de la cathédrale de Viseu, titulaire en 1474, ce qui est pure fantaisie [7].

Certes l'auteur de la Relation observe que les prêtres de la pagode où il pénètre, à Calicut, portent sur l'épaule (gauche) des cordons qui leur passent sous le bras droit, « comme l'étole des diacres ». L'argument est de faible portée. Ce détail liturgique était notoire, pour un laïc un peu éduqué, dans un milieu où l'assistance à des messes répétées était d'obligation sociale. Moins fragile serait un autre signe, s'il était exact. L'auteur rapporte la célébration d'un office dans un îlot situé en face de Mozambique : « le dimanche, nous avons dit notre messe dans l'île » (p. 110) [8]. Il parle comme s'il avait été l'officiant et non un simple fidèle. On attendrait dans ce cas : « on nous a dit la messe ». Or c'est justement cette seconde façon de parler qui apparaît plus loin, quand la flotte se retrouve au même endroit : « nous avons mouillé près de l'île où l'on nous avait dit la messe le dimanche précédent » (p. 111). Et à l'arrivée à Mombasa : « nous imaginions que le lendemain nous irions entendre la messe à terre chez les chrétiens, puisqu'on nous disait qu'il en y avait là » (p. 116).

C'est forcer beaucoup que de prêter à l'auteur de la Relation un intérêt particulier pour les pratiques religieuses indigènes, en Guinée (s'il y fut) comme en Inde. Les lignes qu'il consacre aux cultes du Malabar ne dépassent pas en attention les scènes décrites au cours des escales africaines ou en d'autres circonstances. Il est quatre fois plus abondant sur le comportement des nègres de la baie de São Bras, où il a la curiosité d'acheter un étui pénien, que sur ses constatations dans le temple de Calicut.

Deux textes à la suite dans le manuscrit de la Relation.

À la suite de la Relation figure dans le manuscrit un petit traité de quatre pages qui a pour titre : « Les noms écrits ci-dessous sont ceux de certains royaumes situés au sud de Calicut, avec les productions de chaque royaume et le prix qu'elles coûtent. J'ai appris tout cela d'une façon très certaine par un homme qui savait notre langue et qui était arrivé dans ce pays trente ans plus tôt, venant d'Alexandrie ». L'information est complétée par une page sur la capture et le dressage au combat des éléphants, et par une liste donnant le prix de certaines épices à Calicut et à Alexandrie.

---

[6] F. Hümmerich, « Studien zum Roteiro der Emdeckungsfahrt Vasco de Gama, 1497-1499 », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, X (1924).

[7] A. Dias Dinis, *Estudos henriquinos*, I, Coïmbre, 1960, pp. 362-368.

[8] Il est fait ici référence au texte de la relation traduit par Paul Teyssier, dans les *Voyages de Vasco de Gama*, Éd. Chandeigne, 1995, auquel le présent article sert d'introduction.

L'informateur est de toute évidence le fameux « Gaspar de l'Inde » (*Gaspar da Índia*), juif polonais, marchand, corsaire au service des Âdil-Châhs de Bijapur, ramené captif par Vasco de Gama dans les circonstances décrites par la Relation, et qui, pour complaire à ses nouveaux maîtres, leur racontait n'importe quoi. Ainsi, puisque les Portugais voulaient voir en Inde des chrétiens, des quinze royaumes énumérés, onze — disait Gaspar — avaient des rois chrétiens. D'après l'intitulé, le traité est antérieur à l'été 1499, quand Gaspar n'était pas encore une célébrité à Lisbonne, et quand il n'avait pas encore, s'étant converti, détrompé les Portugais sur les fabuleuses chrétientés de l'Inde. Le texte peut donc avoir été enregistré par un auditeur ayant fait la traversée de retour à bord du navire de Vasco de Gama, le *São Gabriel.* Lorsque le *São Rafael* fut volontairement détruit, sa cargaison fut répartie entre le *São Gabriel* et le *Bérrio,* et ceux qui survivaient de ses passagers aussi. Son capitaine, Paulo da Gama, et son « écrivain » João de Sá, passèrent sur le *São Gabriel.* L'auteur de la Relation ne livre sur son sort aucun indice.

La troisième pièce du manuscrit, écrite de la même main que les deux précédentes, est d'un autre ordre. Sous le titre « Ceci est la langue de Calicut » est donné sur quatre colonnes un lexique portugais-malayalam de plus de centvingt expressions usuelles (« prends-lui », « donne-moi », « je ne veux pas », « va-t-en », « viens ici », « lève-toi », « allons-nous-en », etc.), adjectifs et substantifs (parties du corps, armes, vêtements, temps), le tout rangé sans ordre. Il n'y a pas un seul équivalent de noms d'épices. Quelques termes portugais grossiers ont été raturés par un lecteur de l'époque. *Cono,* dont le sens va de soi, a échappé, par inadvertance, n'en doutons pas, à cette censure. Les autres mots sont *caralho,* « vit » ; *colhões,* « couilles » ; *quu,* « cul » ; *peido,* « pet » ; *foder,* « foutre ». Selon Hümmerich, qui a étudié ce vocabulaire avec tout le soin philologique de l'érudition allemande, l'équivalent malayalam pour *caralho* a le sens de « petite tige de bambou ; manche de cuiller en bois ; pieu » ; celui pour *cono,* de « trou (pour un manche) ; chas » ; celui pour *foder,* de « faire ». Hümmerich a relevé que l'interprétation s'est faite par signes, et qu'on n'y trouve aucun terme se rapportant à la vie à terre, preuve que le lexique fut recueilli en mer, durant le voyage de retour. Reçus à Calicut dans les maisons des autochtones, les Portugais y avaient déjà certainement appris quelques mots, ou des locutions verbales telles que celles de la liste. Complété pour tromper les ennuis de la traversée auprès des otages malabars que ramenait Vasco de Gama, ce vocabulaire dont les termes crus sont sans surprise dans un langage de marins, contraste par là avec le ton de la Relation, dont l'auteur a proscrit toute vulgarité.

Premiers échos du voyage à Lisbonne

Les rescapés de l'aventure avaient beaucoup à raconter. Girolamo Sernigi, un marchand florentin résidant à Lisbonne, était à même d'envoyer à

xiiij.ª da lingoagem do brasil

por olho // necane
por ombros // cynygue ne
por tira olhe // ceuine
por tirar // balixene
por corda // coraoo
por alargar // caramy
por dance // ronda
por beber // mapegany
por comer // tinane
por tomar // yna
por nam quero // totida
por andar // mareçane
por barco // poo
por bengua // baa
por cabeça // pote
por levantar // kagony
por tornar // [illegible]
por ficar // paraxe
por dondo // moto
por [illegible] // mo day dicany
por mano // [illegible]
por [illegible] // bimin
por [illegible] // balidu
por muito // be tale
por bem // [illegible]
por porco // [illegible]
por dar ele // exiane
por pao // maru
por pedra // calou
por [illegible] // ficy
por [illegible] // rie

por narizes // nuiro
por olhos // [illegible] na
por testa // [illegible]
por cabelos // tala nay
por cabeça // tala
por orelhas // [illegible]
por lingoa // naoo
por pescoço // [illegible]
por mamas // mulay
por peitos // nane
por braços // cant
por estamago // bapp
por pernas // mei
[struck] // mnay
[struck] // [illegible]
[struck] // ru do
por mayor // [illegible]
por [illegible] // bida
por [illegible] // [illegible]
por [illegible] // myny
por [illegible] // mana
por [illegible] // tise
por [illegible] // [illegible]
por fome // umoo
por molher // prna
por barba // tan
por lagosta // [illegible]
por papagayo // teita
por pombos // [illegible]
[struck] // baly
por beijar // [illegible]
por morder // [illegible]

Le lexique portugais-malayalam du manuscrit

Florence, dans les jours qui suivirent l'arrivée du *Bérrio*, le 10 juillet, une très longue lettre, plus succincte sur le déroulement du voyage, et plus fournie que notre Relation sur les questions économiques et religieuses. Peu après, dans une seconde lettre, postérieure à l'arrivée du *São Gabriel*, le 29 juillet, il consigna de nouvelles informations, obtenues de Gaspar da Índia. « Cet homme parle de ce qu'il a vu, précisait-il. Il a dit en public qu'il a assisté à toutes ces choses, et à beaucoup d'autres encore. Et il a fait tout mettre par écrit ».

Ces derniers mots seraient-ils une allusion à la notice sur « certains royaumes de l'Inde situés au sud de Calicut »? Rien n'est moins certain. Gaspar déballait devant des auditoires émerveillés les richesses variées de son savoir fanfaron. À propos des éléphants, Sernigi rapporte la façon dont on les utilise pour tirer les navires au sec, alors que l'auteur anonyme a recueilli comment on les dresse pour la guerre.

Si son bagout impudent le mettait en vedette, et le bon dom Manuel en béait d'admiration, Gaspar n'était pas le seul à parler en connaissance de cause. Vasco de Gama ramenait, entre autres, le précieux Maure de Tunis qui avait accueilli en castillan le premier Portugais débarqué à Calicut, et qui, de fin mai à fin août 1498, avait, grâce à sa connaissance des usages et du milieu, évité à Vasco de Gama erreurs et maladresses.

Outre les Orientaux, les Portugais étaient à même de relater de façon cohérente leurs expériences. Un autre Florentin, Guido Detti, recueillait en août 1499 de ses interlocuteurs des informations, en particulier sur la route commerciale de la mer Rouge qui ne sont pas celles de Sernigi ; il notait tout à chaud, au point que sa lettre passe parfois du « ils » au « nous» [9].

En débarquant, Nicolau Coelho s'était empressé de se rendre à Sintra faire rapport à dom Manuel [10]. Ses exposés, comme ceux de Gaspar da Índia, firent certainement l'objet de notes. L'historiographe officiel, Rui de Pina, avait préparé les matériaux d'une histoire du règne que nous ne possédons pas. Un demi-siècle plus tard, ils furent consultés, pour sa *Chronique du très heureux roi dom Manuel* par Damião de Góis, qui les jugea si défectueux qu'il reprit de neuf tout le travail [11]. Que des additions ou des variantes à la Relation, fournies par les grands chroniqueurs portugais du XVIe siècle, remontent à Rui de Pina ne peut être vérifié. João de Barros, avant de les remettre à Damião de Góis, eut en mains, plusieurs années, les papiers de Rui de Pina [12]. Peut-être y puisa-t-il quelques-uns des faits ou épisodes qui n'appartiennent qu'à son *Asia?*

---

[9] Le texte est publié par Carmen Radulet.

[10] Catanheda, I, ch. 28, p. 68.

[11] Góis, IV, ch. 37, p. 99 ; ch. 38, p. 107.

[12] Góis, IV, ch. 37, p. 100.

La relation la plus anciennement imprimée sur le voyage de découverte de Vasco de Gama est celle publiée en 1507 à Vicence par Fracanzio de Montalboddo dans ses *Paesi nuovamente ritrovati.* Elle fut reprise, en italien, avec des retouches, dans le premier tome, paru à Venise en 1550, des *Navigazioni e viaggi* de Giambattista Ramusio, sous le titre de « Navigation de Vasco de Gama, capitaine de l'escadre du roi de Portugal, faite en l'année 1497 outre le cap de Bonne-Espérance jusqu'à Calicut, écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva au retour de la dite escadre à Lisbonne ». Il s'agit en effet de la première lettre de Sernigi, dans un texte italien qui ne correspond pas terme pour terme à l'original, et d'extraits de la seconde.

LES VERSIONS DE CASTANHEDA

De notre Relation anonyme, le contenu fut accessible bien avant sa publication au XIXe siècle. Elle avait passé intégralement, à quelque chose et à des variantes de style près, dans le premier volume, paru à Coïmbre en 1551, de l'*História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* de Fernão Lopes de Castanheda, avec un certain nombre d'ajouts. Cette grande œuvre était le fruit de longues enquêtes, entreprises un quart de siècle plus tôt, à la recherche de documents et de témoignages. Le manuscrit de la Relation qu'il consulta n'est sans doute pas celui que nous connaissons [13], et qui appartint à la bibliothèque du fameux monastère de Santa Cruz de Coïmbre, ville où habitait Castanheda. Des additions qui enrichissent sa chronique, certaines sont manifestement de lui (descriptions de sites ou commentaires sur des faits de civilisation que les compagnons de Vasco de Gama n'eurent ni le temps, ni les moyens de saisir), et le reste est d'autre origine.

Castanheda a lu la lettre de Sernigi, dans l'une des éditions ou traductions de Montalboddo. Mais si nous prenons, à titre d'exemple, son récit de la visite de Vasco de Gama au Samorin, le 30 mai 1498, sa dépendance d'autres sources apparaît autrement importante.

L'audience du Samorin.

L'entrée se fait au milieu d'une foule immense.

« Avant d'arriver à la porte où était le roi, nous franchîmes de force — rapporte l'auteur de la Relation — quatre autres portes, au milieu des

[13] C'est l'avis de Luís de Albuquerque. Remarquons que Castanheda commet la même erreur de déchiffrement que la plupart des éditeurs successifs de la Relation, qui ont lu « le vendredi 17 mai » [1498], quantième qui tombe un jeudi, la date de l'arrivée en vue des côtes de l'Inde. Une lecture plus attentive de notre manuscrit l'atteste qui porte bien « xviij », 18.

coups de bâtons qui pleuvaient. Quand nous atteignîmes la dernière porte, là où était le roi, il en sortit un vieillard de petite taille : c'est une sorte d'évêque sur lequel le roi règle sa conduite pour les choses de l'Église. Il embrassa le capitaine à l'entrée de cette porte. En y pénétrant, des hommes furent blessés, et nous passâmes à toute force. » (pp. 132-133).

Sernigi a ouï dire seulement qu'à la porte du palais royal se tenaient dix portiers aux bâtons garnis d'argent. Le chiffre se retrouve dans Castanheda :

« Ils traversèrent quatre cours, et à la porte de chacune étaient dix portiers. Ils passèrent ces portes de force, au milieu des coups que les portiers donnaient aux gens pour les faire s'éloigner et les empêcher d'entrer. Quand ils arrivèrent à la dernière porte, qui était celle de l'édifice où était le roi, il en sortit un vieillard de petite taille qui était le grand-brahmane du roi. Il embrassa Vasco de Gama et le mena à l'intérieur avec les siens. Pendant cette entrée, les gens s'écrasaient tellement que certains furent étouffés. Et les nombreux coups de bâtons que donnaient les portiers, et qui firent beaucoup de blessés, ne servirent à rien.»

Chez l'auteur anonyme de la Relation, le récit est amputé visiblement : on pourrait comprendre que ce sont les Portugais qui flanquent des coups pour avancer, ce que son journal ne devait pas dire, car ce sont les gardes qui, à l'orientale, tapent dans la cohue.

Damião de Góis, dans sa *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel* est plus bref : « après avoir traversé quatre cours (avec, à la porte de chacune d'elles, dix portiers), ils arrivèrent à un édifice situé près de celui où était le roi. Il en sortit un vieillard vêtu d'étoffes de coton blanc qui le couvraient entièrement. C'était le grand-brahmane du roi, une dignité comparable chez nous à celle de grand-chapelain ; s'approchant de Vasco de Gama, il l'embrassa et fit entrer les nôtres avant lui, menant Vasco de Gama par la main jusqu'à l'endroit où était le roi ».

Dans les chapitres de sa chronique relatifs à l'Inde portugaise, Damião de Góis a mêlé des morceaux de Castanheda et des morceaux de l'*Asia* de João de Barros. Il épingle rarement sur ce patchwork un détail qui lui soit propre. Ici, à propos du brahmane, qu'il est tout de blanc vêtu et prend Vasco de Gama par la main, le détail est tiré de João de Barros. Mais il en est d'autres qui ne correspondent pas. Il est le seul à dire que la salle d'audience est entourée de sièges de bois travaillés, les uns plus hauts que les autres, à la manière d'un chœur ou d'un théâtre, et qu'ils sont, sitôt Vasco entré, occupés par les dignitaires hindous.

L'auteur de la Relation et Castanheda relatent les salutations et la présentation de nourriture aux Portugais, mais avec des divergences sur lesquelles nous allons revenir, puis font état de la demande de Vasco de Gama d'entretenir le roi en privé, dans une autre salle. « Nous restâmes, nous, à l'endroit que j'ai dit », précise l'auteur de la Relation. Suivant Sernigi, le roi demande d'emblée le but de la mission, puis l'audience privée a lieu dans la salle, qu'il fait évacuer. Góis est, en raccourci, conforme à Castanheda, avec une addi-

tion : le roi engage la conversation publiquement « à voix si haute que tous ceux qui étaient dans l'édifice l'entendaient» [14].

Lorsque Castanheda mentionne quelle fut, après leur retour de l'Inde, la carrière de quelques-uns, il est très vraisemblable qu'il les avait rencontrés au cours de ses enquêtes, ou qu'il avait obtenu de leur entourage des renseignements. De deux Portugais présents à l'entrevue de Vasco de Gama avec le Samorin, João de Sá et Álvaro de Braga, il indique que le premier devint plus tard trésorier de la Casa da Índia, à Lisbonne, et le second secrétaire de la douane de Porto (nous avons vu effectivement qu'il fut nommé à ce poste, ou qu'il en eut la réservation, en 1502). C'est João de Sá qu'on serait tenté (sans oser plus) de situer à l'origine des additions au texte de l'auteur anonyme que Castanheda insère dans le récit de la visite au Samorin. Elles sont d'un témoin sensible au comique, moins guindé. L'attitude de João de Sá dans la pagode où les Portugais s'agenouillèrent devant une image de « Notre-Dame » est marquée au coin de ce genre de distanciation.

La Relation relate ainsi la prière dans la pagode : « Au milieu du corps de l'église est un clocher tout en pierre de taille, avec une porte assez large pour qu'un homme y puisse passer, et un escalier de pierre par lequel on montait à cette porte, laquelle était d'airain Et il y avait dedans une petite image, dont ils disaient qu'elle était de Notre-Dame. Et devant la porte principale de l'église, le long du mur, étaient sept petites cloches. Là, le capitaine-major y fit oraison, et nous tous avec lui. [...] Beaucoup, beaucoup d'autres saints étaient peints sur les murs de l'église, et ils portaient des diadèmes Ces peintures étaient de diverses façons, car leurs dents étaient si grandes qu'elles leur sortaient de la bouche de la longueur d'un pouce, et chaque saint avait quatre ou cinq bras » (pp. 131-132).

Castanheda est plus irrévérencieux. Vasco de Gama se crut dans une église « d'autant plus qu'il vit au-dessus de la porte principale sept petites cloches [...]. Vasco de Gama se réjouit beaucoup de voir cette église, et il lui sembla être chez des chrétiens [...]. Allant par cette église, ils virent beaucoup d'images peintes sur les murs. Certaines avaient de si grandes dents qu'elles leur sortaient d'un pouce de la bouche ; d'autres avaient quatre bras et étaient si laides de visage qu'elles paraissaient être des diables ; ce qui fit que les nôtres eurent quelque peine à croire que ce fût là une église de chrétiens. Arrivés devant la chapelle qui était au milieu du corps de l'église, ils virent un clocher, comme dans une cathédrale, lui aussi de pierre de taille. D'un côté de ce clocher était une porte de bronze de la dimension d'un homme, à laquelle on montait par un escalier de pierre À l'intérieur de cette chapelle, qui était un

---

[14] Góis, I/4, p. 94 : « começou el Rei de fallar com Vasquo da Gama, pelo seu lingoa, tam alto que ho ouviam todolos que estavam na casa ». Dans les *Lusiades* (chant VII, 59), c'est Vasco de Gama qui impressionne par la gravité de sa voix le roi et le peuple.

peu obscure, il y avait sur le mur une image que les nôtres entrevirent de l'extérieur, car on ne voulut pas les laisser entrer, leur disant par signes que ne pouvaient y entrer que les *quafes* (prêtres). Désignant l'image, ils prononçaient le nom de Sainte Marie, donnant à entendre que c'était là son image. Pensant qu'il en était ainsi, Vasco de Gama se mit à genoux, et les nôtres avec lui, et ils firent oraison. Mais João de Sá, qui, devant la laideur des images peintes sur les murs, ne pouvait croire que ce fût là une église de chrétiens, dit en s'agenouillant : "puisque voilà le diable, moi j'adore le vrai Dieu!" Et Vasco de Gama qui l'avait entendu, le regarda en souriant» [15].

En entrant dans la salle où se trouve le roi, Vasco de Gama « fit sa révérence à la façon du pays, qui consiste à joindre les mains et à les lever vers le ciel, comme font les chrétiens quand ils prient Dieu. Et après les avoir levées, ils les ouvrent et ferment les poings très rapidement ». Puis « il nous regarda et nous fit asseoir sur un banc de pierre » (p. 133). L'auteur de la Relation est discret sur les courbettes. Le témoin de Castanheda l'est moins : « Vasco de Gama fit au roi sa révérence selon la coutume du pays, qui est de se courber (*abaixar-se*) trois fois, avec les mains jointes, et tendues en avant comme on fait quand on prie Dieu [...]. Lui assis, ses gens entrèrent et adorèrent le roi comme il l'avait fait, et le roi les fit asseoir devant lui» [16].

Castanheda explique, en familier des usages de l'Inde, comment se mâche le bétel, qu'on crache ensuite sans le déglutir. L'auteur de la Relation, en 1498, n'en savait pas tant. Le roi « avait à sa gauche une très grande coupe d'or, haute comme un pot d'un demi-*almude*, et large, à son ouverture, de deux empans. Cette coupe était très grosse. Il jetait dans ce vase les déchets (*bagaço*) de certaines herbes » (p. 133).

Le roi fait apporter aux Portugais des fruits inconnus d'eux, que des hommes leur préparaient. « Le roi regardait comment nous mangions et il riait vers nous. Il parlait avec son favori, qui était à côté de lui et lui donnait à manger de ces herbes » (p.134), dit très convenablement la Relation. La scène a une autre couleur dans les « choses vues » de Castanheda : le roi « leur fit donner des bananes et des jaques pour qu'ils les mangent aussitôt, ce qu'ils firent volontiers et sans vergogne. Ce spectacle amusait le roi, car il les regardait en riant. Puis il parlait avec le vieillard qui lui donnait le bétel. Il parut s'amuser bien plus encore quand les nôtres demandèrent à boire, car on leur

---

15 Selon Castanheda, de même que Nicolo de' Conti, les Portugais n'ont pas d'autre mot qu'église pour désigner un temple hindou. À Angedive, ils verront les vestiges d'une « église » ruinée par les Maures (f. 70).

16 Castanheda, I, ch. 17, p. 46. L'auteur de la Chronique anonyme de la British Library, éd. Luís de Albuquerque (*Agrupamento de estudos de cartografia antiga*, LXXXVI, Coïmbre, 1974, p. 10), écrit que les Portugais « firent la révérence à la manière d'Espagne, sauf le baise-main, car en cela, ils étaient déjà avertis ».

présenta des jarres à étroite embouchure (*guindes*). Or ils savaient que les Malabars ont coutume de boire à la régalade, car ils considèrent qu'il est grossier de toucher des lèvres le vase où l'on boit. Ils voulurent donc boire à la régalade. Mais comme ils ne connaissaient pas encore cette manière de faire, ils avalaient l'eau de travers et se mettaient à tousser. D'autres visaient mal leur bouche : l'eau leur tombait sur le visage et se répandait sur leur poitrine. Cela plaisait fort au roi.»

La mutinerie des équipages.

L'auteur de la Relation ignore tout d'un début de mutinerie que d'autres sources placent en des lieux et des temps différents [17] : avant de doubler le cap de Bonne-Espérance (novembre 1497) selon l'informateur vénitien Ca' Masser et selon Jerónimo Osório, l'auteur du *De rebus Emmanuelis gestis*, publié à Lisbonne en 1571 ; avant le cap des Courants (*cabo das Correntes*), en décembre 1497, selon Correia ; au retour, entre Angedive et Mogadiscio (décembre 1498) selon Castanheda. Le schéma est similaire : pilotes et marins, effrayés par les dangers encourus, complotent de rebrousser chemin (dans les premiers cas vers le Portugal, dans le dernier vers Calicut) ; la mutinerie est étouffée dans l'œuf.

Bien que présentée au Sénat de Venise en 1506, la *relazione* de Ca' Masser n'est pas fiable sur le premier voyage. Osório, dans sa description de tempête, a des éléments communs avec Correia, qui a donné deux versions un peu différentes. Des critiques pieux ont avancé que les conditions météorologiques de l'hiver austral s'inscrivaient en faux contre ces récits, simple report sur l'expédition de Vasco de Gama du refus des hommes de Bartolomeu Dias, en 1488, de longer plus avant le littoral africain.

On ne peut exclure que, à l'approche du « cap des Tempêtes » et du passage vers l'inconnu, le choix des capitaines, des pilotes et de techniciens, triés sur le volet, et les soldes élevées des marins aient suffi à étouffer de vieilles angoisses, sans aller toutefois jusqu'à créer une situation dramatique. «La furie des mers à ce grand cap de Bonne-Espérance avait fait naître dans l'imagination des navigateurs l'image de périls fabuleux, comme il en avait été autrefois pour le cap Bojador » [18]. Au témoignage de l'auteur anonyme, la flottille mit plusieurs jours à doubler le Cap, le 22 novembre, sans vraies

[17] Critiques étrangers comme historiens portugais s'accordent pour en rejeter la véracité. *Cf.* Luciano Pereira da Silva, « O Roteiro da primeira viagem de Vasco de Gama e a suposta conjuração », dans *O Instituto*, LXXII/2 (1915) ; A. Fontoura da Costa, *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama*, Lisbonne, 1940, pp. 175-199.

[18] Barros, I, ch. 4, p. 130.

difficultés néanmoins. C'est en amorçant la remontée vers la côte du Natal que, après avoir subi une tempête le 12 décembre, puis des 16 au 18 des vents contraires, l'on fut par les courants ramené soixante lieues en arrière. Le vent revenu à l'ouest, « nous avons pu vaincre ces courants, dont nous craignions fort qu'ils nous empêchassent d'atteindre l'objet de nos désirs » (p. 100). Un accès d'angoisse parmi les marins ne serait donc pas impossible, antérieurement à la date où Correia situe le complot.

Si l'hagiographie moderne de la Découverte n'a pas eu entièrement tort de rejeter l'authenticité d'un épisode fâcheux, elle est moins crédible dans sa critique du récit, identique dans ses éléments à ceux de Correia, que livre Castanheda d'un épisode du retour. Les calmes et les vents défavorables rencontrés après le départ d'Angedive immobilisèrent Vasco de Gama plusieurs semaines. On rationna l'eau. Trente hommes moururent, le scorbut épuisait les autres.

« Tous réclamaient à grands cris qu'on revint à Calicut ou à un autre port de l'Inde, car mieux valait pour eux mourir à terre que sur mer. Ils demandaient donc à Vasco de Gama et aux autres capitaines de rebrousser chemin. Les pilotes et les maîtres d'équipages le demandaient aussi dans les nombreux conseils que Vasco de Gama tenait à ce sujet. Mais il leur répondait avec beaucoup de force que ce mauvais temps ne pouvait être perpétuel, car s'il l'était, on ne pourrait naviguer, comme on le faisait, en haute mer vers Mélinde et ailleurs ; donc, ils devaient s'en persuader, ce mauvais temps prendrait fin. Il leur disait encore beaucoup d'autres choses pour les encourager. Mais les pilotes n'en furent pas convaincus, et ils complotèrent tous, avec les maîtres, les matelots et quelques autres hommes, de revenir à Calicut dès que le vent tournerait. Quand Vasco de Gama découvrit la chose, il mit les pilotes aux arrêts, puis il prit soin d'indiquer lui-même la route à tenir, en chargeant les autres capitaines d'en faire autant pour tout le temps où dureraient ces difficultés. Mais Notre-Seigneur eut pitié de lui : il leur envoya un vent qui, en l'espace de 16 jours, mena la flotte en vue de la côte d'en face, devant la ville de Mogadiscio» [19].

L'affaire est très plausible, dans les circonstances décrites aussi bien par l'auteur de la Relation que par Castanheda, quand bien même le premier estompe ce début de révolte, comme il tait d'ailleurs bien d'autres choses. Les conséquences, là aussi, différent. Chez l'auteur de la Relation, pas de cris désespérés, rien que des promesses aux saints et des prières, pas de heurts entre les capitaines et les hommes : « les capitaines avaient déjà résolu, s'il nous arrivait un vent favorable pour cela, de revenir à la côte de l'Inde d'où nous étions partis » (p. 164). Castanheda n'est pas un auteur dont on peut

---

[19] Castanheda, I, ch. 27, p. 67. Six jours, et non seize selon l'Anonyme, f. 75.

rejeter les dires à la légère, au profit d'une version discrète plus édifiante. Celle de Gaspar Correia affabule grossièrement lorsque vient sous sa plume que pour garder la situation en main, Vasco de Gama fit jeter les cartes à la mer, « car en ce temps on ne naviguait pas à l'astrolabe et on ne savait ce que c'était », et que la plupart des maîtres d'équipage et des pilotes, jetés dans des cachots, y moururent [20]. La crise n'aura pas eu de conséquences durables. Les pilotes connus ont reçu au retour des gratifications du Roi. Quels furent les « fautes et maléfices » pour lesquels un participant obscur fut condamné à un an de bannissement à Tanger? La lettre royale de pardon qui l'en dispensa ne le dit point.

JOÃO DE BARROS : L'IDÉOLOGIE

On a déduit des petites divergences entre Damião de Góis et Castanheda qu'ils ont une source commune, de laquelle Castanheda a laissé de côté quelques phrases, ou bien que Damião de Góis disposa de ouï-dire ou de papiers complémentaires de l'auteur anonyme et des ouvrages déjà édités. De petites touches de cet ordre chez João de Barros poussent à une hypothèse semblable. Plusieurs concernent le voyage aller. À la baie de Santa Helena, par la maladresse des harponneurs, un cachalot manque de renverser la barque de Paulo da Gama ; Vasco n'a autorisé un Portugais à aller avec les indigènes que sur les instances de son frère ; le maître d'équipages du *São Gabriel* est blessé dans la rixe qui se produit avec ceux-ci [21]. À l'escale au Rio dos Bons Sinais, le brusque jusant dérobe sous lui le canot de Vasco de Gama, qui reste suspendu aux chaînes de radoub du *São Rafael* [22].

Damião de Góis a éliminé des éléments dépréciatifs : devant le Samorin, « Vasco de Gama fit la révérence requise en un tel lieu », puis tous les Portugais mangèrent et burent. Ce souci d'honorabilité impose à son confrère en humanisme des accommodements bien plus étendus. Dans son *Asia*, œuvre ample et majestueuse, João de Barros s'assigne le devoir de taire ce qui serait contraire au renom national, et organise à sa manière les épisodes qui l'embarrassent.

Rappelons la séquence, d'après l'auteur de la Relation et Castanheda, de la brève descente à terre de Vasco de Gama, du 28 mai au 2 juin 1498. Une première audience a lieu le 28 mai, et une seconde le 30 mai, au cours de laquelle Gama remet au Samorin les lettres de dom Manuel, l'une en portugais

[20] Correia, II/1, pp. 23-27.
[21] Barros, I, 4, ch. 3, pç. 137.
[22] Barros, *ibid.*, p. 140.

et l'autre en arabe, qui est traduite sans contrôle mixte, Gama se méfiant des interprètes maures du Samorin. Il est retenu de force du 31 au soir au 2 juin au matin.

Ces heures accumulaient une suite d'incidents peu glorieux : agenouillement devant des idoles, révérences profondes devant le Samorin, discrédit des présents envoyés par dom Manuel, humiliation d'être retenu de force deux nuits et un jour. Barros efface autant qu'il peut. Lors de l'arrêt à la pagode, « quelques-uns » seulement des Portugais s'agenouillent. Devant le Samorin, pas de révérences. Le Samorin prend connaissance des lettres entre la première la deuxième audience. Puis il en accorde une troisième, et Barros, en bon humaniste lecteur de Tite-Live, de placer dans la bouche de Vasco de Gama une longue harangue sur les thèmes qui lui sont chers de la puissance du Portugal et de la finalité apostolique et civilisatrice des Découvertes.

Ce discours ne fait pas tomber Vasco de Gama dans la grossière erreur de confondre hindouistes et chrétiens. Il énonce une étonnante parenté spirituelle entre chrétiens et païens de laquelle sont exclus les Maures, fauteurs de « fourberies et de trahisons qu'il n'avait jamais trouvées dans aucune des terres de gentils qu'il avait découvertes... Ceux-ci, en effet, étaient naturellement amis du peuple chrétien, car tous ont la même origine et ils sont très semblables par quelques coutumes et par la façon dont sont faits leurs temples, ainsi qu'il avait pu le voir dans son royaume de Calicut. Ses brahmanes eux-mêmes, par leur croyance en la Trinité d'un seul Dieu en trois personnes, — ce qui pour les Chrétiens est le fondement de toute la foi —, étaient en conformité avec eux (bien que d'une façon fort différente), alors que les Maures le nient. Et c'est parce qu'ils connaissaient cette conformité entre les gentils et les chrétiens qu'ils travaillaient à diffamer les Portugais devant le Samorin et à les rendre haïssables» [23].

La divine providence, professe Barros, retourna ces machinations contre leurs auteurs : « Mais comme les hommes ne peuvent pas contrarier les choses que Dieu ordonne, même s'ils peuvent parfois paraître les entraver, la façon dont ces Maures cherchèrent à détruire nos Portugais fit que ceux-ci furent congédiés plus tôt, avant l'arrivée des nefs de La Mecque» [24].

Barros, là aussi, manipule les faits. Les pires calomnies des Maures ne se déchaînèrent qu'en août, deux mois après les audiences. Vasco de Gama ne fut pas « congédié » mais choisit volontairement de partir, et la séquestration de son facteur retarda son départ plutôt qu'il ne l'avança.

Les rires qui avaient accueilli les présents de dom Manuel au Samorin étaient une autre tache sur le nom du Portugal que la sensibilité de Barros

---

[23] Barros, I, 4, ch. 9, p. 164.

[24] Barros, I, 4, ch. 9, p. 163.

fit disparaître. Vasco de Gama, dit-il, invité à respecter les usages avant d'obtenir la deuxième audience du Samorin « lui envoya aussitôt quelques présents, accompagnés de ce mot d'excuses : comme à son départ du Portugal, il n'était pas sûr de pouvoir atteindre l'Inde et voir sa royale personne, il n'avait pas fait toutes les provisions nécessaires. Il avait apporté ces choses pour son usage personnel, et il les lui envoyait, non pas tant pour leur valeur que comme des échantillons de ce qu'il y avait au Portugal. De plus ces choses avaient dû échapper à l'humidité de la mer, car il y avait longtemps qu'ils naviguaient» [25].

Par ce subterfuge, Barros escamote le caractère risible des présents de dom Manuel au roi de l'Inde. Il présente d'emblée des justifications que Vasco de Gama ne conçut qu'après coup, en réplique aux railleries des dignitaires et des marchands : faire passer l'envoi comme un modeste présent de lui-même.

Dans ses *Lusiades*, dont le premier voyage de Gama forme l'encadrement et le prétexte, Camões suit de près, en la tissant de rhétorique baroque, la trame narrative de Barros. Il omet, bien sûr, les dévotions des Portugais devant les « sculptures monstrueuses » de la pagode, où seulement « les yeux chrétiens accoutumés à voir Dieu sous forme humaine s'emplissent d'étonnement» [26]. Camões introduit deux épisodes qui lui sont particuliers : la tempête dans laquelle Vasco de Gama manque de sombrer aux approches de l'Inde, et les divertissements des équipages dans l'île d'Angedive.

L'auteur anonyme, repris par Castanheda, note seulement qu'en arrivant de Mélinde, le pilote ne parvenait pas à reconnaître la terre, à cause des pluies battantes et des orages qui sévissaient. Sous la plume du poète, ces premières turbulences de la mousson deviennent une terrible tempête. Vasco de Gama se voit périr au moment d'atteindre le but. L'embarcation de Nicolau Coelho, qui a cargué ses voiles avant la bourrasque, tient mieux la mer que le *São Gabriel*, que sa grand-voile en se brisant couche, et qu'envahit l'eau, et que le *São Rafael*, dont le grand mât casse, et qui est presque entièrement immergé [27]. Dramatisation littéraire, ou écho fidèle d'une péripétie que la relation anonyme a passée sous silence?

L'autre épisode porte à supposer que Camões a eu une information originale. Les *Lusiades* achèvent la narration du voyage sur l'escale d'Angedive, « l'île divine » dont « les blanches voiles bombées » des nefs qui voguent vers la patrie aperçoivent de loin les hauteurs boisées et les ruisseaux en cascade. Camões, qui peuple son poème à profusion de figures mythologiques, de nymphes, de néréides, peuple Angedive de son monde habituel. Vénus y a

[25] Barros, I, 4, ch. 8, p. 160.
[26] *Lusiades*, chant. VII,47.
[27] *Lusiades*, chant, VI,70-85.

réservé aux Portugais « quelque volupté », « pour goûter les plaisirs de la gloire ». Attablé auprès de la déesse, « le glorieux Gama » écoute celle-ci chanter prémonitoirement les exploits et les victoires du demi-siècle à venir, cependant que, descendus à terre pour y faire provision de viande en chassant le gibier, ses hommes, « les nouveaux Argonautes », découvrent sous la feuillée des nymphes jouant de la cithare ou de la flûte, dont leur rut pratiquement exprimé poursuit les fuites complices (*Lusiades*, chant IX). Le fait n'est vraisemblablement pas seulement le fruit de l'imagination. Angedive était un port de relâche très fréquenté, offrant abri et aiguade. Rien d'étonnant à ce que les putains locales y attendent les marins, comme c'était le cas dans les ports de l'Oman, à Ormuz et en Inde.

LA « RELATION ANONYME » ET LE SAVOIR PORTUGAIS

Transcription de la première moitié du XVIe siècle, due à la plume d'un copiste qui ne se laisse guère prendre en faute d'infidélités, la Relation du voyage de 1497-1499 est une réécriture en récit connu de notes prises au jour le jour. L'auteur du journal a-t-il fait lui-même l'arrangement? Sans doute, sinon il ne s'exprimerait pas, à trois reprises, à la première personne [28]. Est-il bien Álvaro Velho? Vraisemblance n'est pas certitude. Dans la liste des membres nommément connus de l'expédition, d'autres qu'Álvaro Velho, mais sans plus de visage que lui, et aussi bien d'autres parmi ceux qui n'ont même pas de nom, pourraient prétendre à incarner ce type de « l'homme portugais de l'époque des Découvertes » que représente l'auteur de la Relation : divers dans ses aptitudes et ses compétences et, dans sa référence à ses propres valeurs, ouvert aux nouveautés du monde. Aucun indice, cependant, ne permet soit d'attribuer à tel ou tel la Relation, soit de mettre un nom derrière tel ou tel des témoignages qui la complètent substantiellement. Ils sont, comme la relation, anonymes. Seule exception, le Leonardo amoureux que Camões évoque deux fois, participant aux lubricités d'Angedive, n'est pas autrement classable.

En quelle mesure, « l'original » que constitue le texte de la Relation est-il élagué de données que l'auteur du journal consigna, et qu'il a résumées ou laissées de côté? Hormis des repentirs et des distractions véniels, relevés par les éditeurs, les lapsus, erreurs de dates et raccourcis du texte peuvent provenir du *rifacimento* narratif de l'auteur, aussi bien que de fautes de copistes. Un de ces tours trop laconiques de l'auteur — «ils avaient la poitrine protégée d'un drap rouge doublé, comme d'un plastron très fort. Ce sont là

---

[28] Achat d'un étui pénien (f. 4). Présence dans la suite de Gama à Calicut (f. 38-39). Et après une digression sur les épices, la phrase : « Je reviens à parler de notre retour » (f. 66).

leurs armures pour le corps, les mains et la tête » (p. 155) — suscite la seule interpolation avouée : « l'auteur de ce livre a oublié de nous dire comment ces armures sont faites, cela lui est resté au bout de la plume ». Des détails que nous lisons chez les chroniqueurs et absents de la Relation proviendraient-ils d'une version plus étendue? Ou bien sont-ils tirés de notes prises par d'autres membres de l'expédition, ou de souvenirs plus tard recueillis oralement? Ces questions s'imposent lorsqu'on met en regard les versions diverses des événements. Depuis plus d'un siècle et demi qu'elle a été exhumée, la Relation n'a pas encore révélé le pourquoi du ton semi-officiel adopté par l'auteur, attentif à exclure de sa narration des trivialités qui dépareraient la gloire de l'exploit, et peut-être à taire une partie des connaissances disponibles. À l'impersonnalité de l'auteur répond celle des destinataires. Ni adresse au Roi, ni à un grand. Le cliché narratif, courant au XVe siècle, « comme vous avez vu », semble viser un public élargi ; mais il ne fait qu'une brève apparition dans le récit du séjour à Calicut exclusivement.

Des historiens modernes se sont persuadés que le mutisme des sources sur des points majeurs du cours des grandes découvertes serait dû à la « politique du secret » pratiquée par dom João II, et respectée après sa mort par des chroniqueurs dévoués à sa mémoire, pour empêcher ses succès d'être inscrits au crédit de dom Manuel, lui-même veillant, à son tour, à prévenir les intrusions d'une concurrence étrangère. Cette théorie, dont les excès et les illogismes ont été vigoureusement combattus, a laissé des traces non encore effacées. Dans les ombres qui entourent ses débuts, il n'y a rien d'un « mystère de Vasco de Gama » qu'on y a subodoré, et il est en particulier tout à fait faux de prétendre que la course portugaise opérait dès 1495 sur les côtes d'Afrique orientale [29].

Le laconisme de l'auteur de la Relation sur la traversée de l'Atlantique Sud a été mis au compte de ce « secret » qui couvrait les explorations navales. À vrai dire, il ne cache pas le cap adopté (est, puis sud-quart-sud-ouest), et si, du 22 août, où est observé un vol d'oiseaux, au 27 octobre, où l'on rencontre baleines et phoques, il n'observe rien, c'est que rien de mémorable ne s'est produit, hormis les fortunes de mer dites par Castanheda : « il gagna la haute mer, naviguant pendant le mois d'août, de septembre et d'octobre, au milieu des bourrasques de vents, des pluies et des brouillards, où ils se trouvèrent tous en grand péril et virent bien souvent la mort en face» [30].

---

[29] C'est la thèse d'Armando Cortesão, *O mistério de Vasco da Gama*, Coïmbre, 1973, pp. 104, 107, 165-187.

[30] Castanheda, I, ch. 2, p. 10.

Vasco da Gama savait-il où il allait?

Faut-il croire, comme on l'a admis, qu'en 1497 Vasco de Gama disposait sur l'Inde d'une information définie, grâce aux renseignements collectés par les agents de dom João II envoyés en Orient?

Dix ans plus tôt, dom João II avait expédié, par l'Égypte et la mer Rouge, deux émissaires clandestins à la recherche du Prêtre Jean et de l'Inde. Rui de Pina, qui acheva au début des années 1500 la *Crónica del Rei Dom Joham II*, écrivit que, de ces émissaires et d'autres qui furent envoyés après eux, « on ne sut finalement jamais ce qu'il firent, car ils ne revinrent jamais» [31]. Propos trop clair — jugent les admirateurs inconditionnels de dom João II — pour ne pas être frauduleux! Rui de Pina, en raison de sa position de proche du Roi, ne pouvait ignorer qu'il en avait été autrement... Sous le règne jaloux de dom Manuel, il a dû ne pas juger prudent — nous explique-t-on — de dire une vérité qui montrait dom João II déjà bien informé sur l'origine des épices sur la possibilité d'aller les chercher par la voie maritime du cap de Bonne-Espérance [32]. Même ruse chez Garcia de Resende, l'ancien secrétaire de dom João II, lorsque dans sa *Vida e feitos d'el-Rey Dom Joam Segundo*, de 1533, il écrit : « mais finalement on ne sut jamais rien, car aucun d'eux n'est rentré jusqu'à ce jour. Mais certaines personnes qui sont allées de l'Inde chez le Prêtre y ont trouvé João [*sic*] de Covilhã toujours vivant. Mais en raison des périls qu'il avait traversés, il n'a pas osé revenir» [33].

C'est en 1527 seulement, en effet, quarante années passées, qu'on apprit à Lisbonne, au retour de l'ambassade portugaise qui avait séjourné en Éthiopie de 1520 à 1526, ce qu'il était advenu des émissaires partis en 1487. À la Cour du Négus, les Portugais rencontrèrent un survivant, Pêro da Covilhã, qui n'avait jamais été autorisé à repartir. Revenu au Caire après un périple qui l'avait conduit d'Aden à Calicut, Goa et Ormuz, Covilhã avait, raconta-t-il à ses compatriotes, adressé à dom João II, par un savetier juif de Lamego, un rapport dans lequel il avisait qu'on pouvait par les côtes de Guinée (c'est-à-dire d'Afrique occidentale) atteindre la côte de Sofala, où il était allé. En vertu de nouvelles instructions du Roi, il avait alors accompagné à Ormuz un rabbin de Beja, censé rentrer par la route d'Alep, selon Barros, tandis que lui se rendait en Éthiopie. Covilhã ajoutait n'avoir pas su — naturellement — si ses informations étaient parvenues au Roi. Tout ceci nous est connu par la *Verdadeira Enformaçam das Terras do Preste Joham*, relation de l'ambassade

---

[31] Rui de Pina, *Crónica de elRei D. Joham II*, ch. XXI, Alberto Martins de Carvalho, éd., Coïmbre, 1950, p. 71.

[32] Armando Cortesão, « A *carta de marear* em 1487 entregue por D. João II a Pero da Covilhã », dans le même, *Esparsos*, III, Coïmbre, 1975, [pp. 215-226], p. 215.

[33] Garcia de Resende, Verdelho, éd., p. 250. Cortesão, *l.c.*, p. 220.

en Éthiopie composée par son chapelain, le père Francisco Álvares, et imprimée à Lisbonne en 1540 [34].

Les chroniqueurs du XVIe siècle ont exprimé la même incertitude. Barros est évasif. La consultation de Castanheda complique les choses. Dans la première édition, de 1551, du premier Livre de son *História*, il rapporte que Covilhã « s'informa bien des épices qu'il y avait en Inde et de celles qui venaient d'ailleurs et aussi des lieux de l'Inde, dont il mit tous les noms sur la carte qu'il avait emportée, encore que mal orthographiés », et qu'il envoya à dom João II « des lettres dans lesquelles il lui contait ce qu'il avait vu de l'Inde et de Sofala, et la carte sur laquelle il avait mis les noms des lieux où il était allé» [35]. Dans la seconde édition du Premier Livre, de 1554, il n'est plus question de cette carte, et Castanheda ajoute : « Si le roi dom João eut les lettres que Pêro da Covilhã lui envoya par les juifs, je ne l'ai pas su» [36].

Ou bien un des nombreux informateurs de Castanheda au Portugal a vu cette carte, ou bien Castanheda reproduit un propos tenu par Covilhã en Éthiopie entre 1520 et 1526, propos qui ne figure pas dans le texte de la *Verdadeira Enformaçam*, et, en ce cas, il est naturel que Castanheda ait précisé qu'il n'avait pas su la suite. Toutefois, la nature des remaniements opérés dans le prologue et les deux premiers chapitres donnent à ces variantes un tour énigmatique. Dans la première édition, revient à dom João II le mérite de la découverte de l'Inde, déjà à demi résolue par ses investigations. Dans la seconde elle est due à l'inspiration de dom Manuel [37].

Castanheda, d'une impression à l'autre, s'est conformé au dogme politique officiel. Au nom de ce dogme, de profonds remaniements et des mutilations avaient été imposés également au manuscrit du père Álvares, dont l'original a disparu [38]. Dans la forme où sa parution fut autorisée, en 1540, la *Verdadeira Enformaçam* reste l'unique source sur les voyages de Covilhã ; c'est dire que nous n'en savons que l'essentiel de ce qu'il racontait, et que ce qu'une censure inavouée laissa passer. Très circonstancié sur le voyage de

---

[34] On lira de préférence la traduction annotée : *The Prester John of the Indies. A true relation of the Lands of the Prester John, being the narrative of the Portuguese Embassy to Ethiopia in 1520 Written by Father Francisco Álvares. The translation of Lord Stanley of Alderley (1881) revised and edited with additional material* by C. F. Beckingham and G. W. Huntingford, 2 vols., Cambridge 1961 (Works issued by the Hakluyt Society, Second Series, n° CXIV et CXV), II, ch. 104.

[35] Cité par A. Cortesão, « A *carta de marear* », pp. 220-221 ; *O mistério de Vasco da Gama*, pp. 91-98.

[36] Castanheda, I, ch. 1, p. 8.

[37] *Cf.* la notice parue dans l'*Archivo Bibliografico* de 1877, reprise dans Castanheda, Pedro de Azevedo, éd., I, Coïmbre, 1924, pp. XXXIII.

[38] Sur la transmission, *cf.* Jean Aubin, « Le Prêtre Jean devant la censure portugaise », dans *Bulletin des Études portugaises et brésiliennes*, XLI (1980), pp. 33-37 [*Le Latin et l'Astrolabe*, I, pp. 183, 210].

Covilhã du Portugal en Égypte, puis sur sa rencontre des deux juifs, le récit est vague sur ses voyages dans l'océan Indien.

S'il n'était pas aussi sujet à caution, Gaspar Correia offrirait une version conciliante. Le rapport de Covilhã ne serait parvenu à Lisbonne que tardivement, après le départ de Vasco de Gama. Cependant, dom João II, faute de recevoir réponse de ses agents, avait obtenu d'autres renseignements par un grand marchand de Venise avec lequel il était en affaires, et dont les lettres, trouvées par dom Manuel dans un coffre de papiers de son prédécesseur, lui causèrent grand désir de faire découvrir l'Inde [39].

Dom João II avait assurément pu recueillir, en Italie ou au Levant, des informations dont nous ne savons pas la substance. Qu'il les ait gardées par-devers lui n'est pas invraisemblable : tel était son caractère. Sur ce qu'on savait dans le Portugal de 1497 sur les pays que Vasco de Gama était envoyé découvrir, l'auteur anonyme devrait lever le doute. Pris au pied de la lettre, il n'apporte pas d'évidence. La fabuleuse méprise de l'hindouisme pris pour le christianisme n'est pas la seule ignorance de Vasco de Gama ; il ignorait, en apparence, le régime des moussons (que Covilhã, s'il disait vrai, n'avait pas pu ne pas remarquer), si bien qu'il aurait pour un peu manqué le passage de 1498 (ce qui l'eut retenu à la côte d'Afrique jusqu'en 1499), et que les tempêtes l'auraient rattrapé avant son arrivée tardive à Calicut ; de la « mine d'or » de Sofala, dont l'existence allait, après 1499, exciter les imaginations, il ne semble avoir deviné la production qu'à Mozambique. Avait-il, enfin, connaissance du nom de Calicut?

Ce fut le Vénitien Nicolo de' Conti qui apprit à l'Europe que Calicut était le port indien des épices (« *nobile totius Indiae emporium, pipere, lacca, gingibre, cinnamomo, crassivre, kebulis, zedoaria fertilis* »). Rédigé en latin en 1448 par l'humaniste florentin Poggio Bracciolini, bientôt traduit en italien, le récit de ses voyages aux Indes circula en manuscrits (on en connaît vingt-huit du XVe siècle, aucun au Portugal). De la première édition, parue à Crémone en 1492, sous le titre *India recognita*, une traduction portugaise fut publiée à Lisbonne en 1502, avec celle de la version brève relation du récent voyage en Inde de Girolamo de Santo Stefano, datée de Tripoli de Syrie, septembre 1499. Sous une forme ou sous une autre, on a pu avoir connaissance du récit de Nicolo de' Conti au Portugal avant 1497, par de grands marchands italiens établis à Lisbonne, un Giovanni Francesco Affaitadi de Crémone, ou un Bartolomeo Marchionni de Florence. Conti n'avait consacré à Calicut que quelques mots dans sa longue description des ports de l'Inde. La célèbre mappemonde de Fra Mauro (m. 1459), dressée à la demande de dom Afonso V, avait en tout cas attiré l'attention sur le nom de « Cholecut ».

---

[39] Correia, I, pp. 6, 9.

« Qui nasce pevere » (ici naît le poivre), disait une des légendes placée sous le toponyme.

Le nom n'était pas encore devenu familier. Dans sa lettre triomphale du 12 juillet 1499 aux Rois Catholiques, dom Manuel annonce seulement que ses navires « ont découvert l'Inde et autres royaumes et seigneuries à elle circonvoisins et ont entré et navigué sa mer dans laquelle ils ont trouvé de grandes villes ». Au cardinal-protecteur, il annonce le 28 août : « entre autres ports de l'Inde, ils furent dans une cité appelée Qualecut, principale échelle des marchandises de l'Inde ». Nom qui n'est pas non plus familier à Girolamo Sernigi s'adressant à son correspondant florentin : « ils arrivèrent à une ville très grande, plus grande que Lisbonne, et habitée de chrétiens. Cette ville s'appelle Chalicut ».

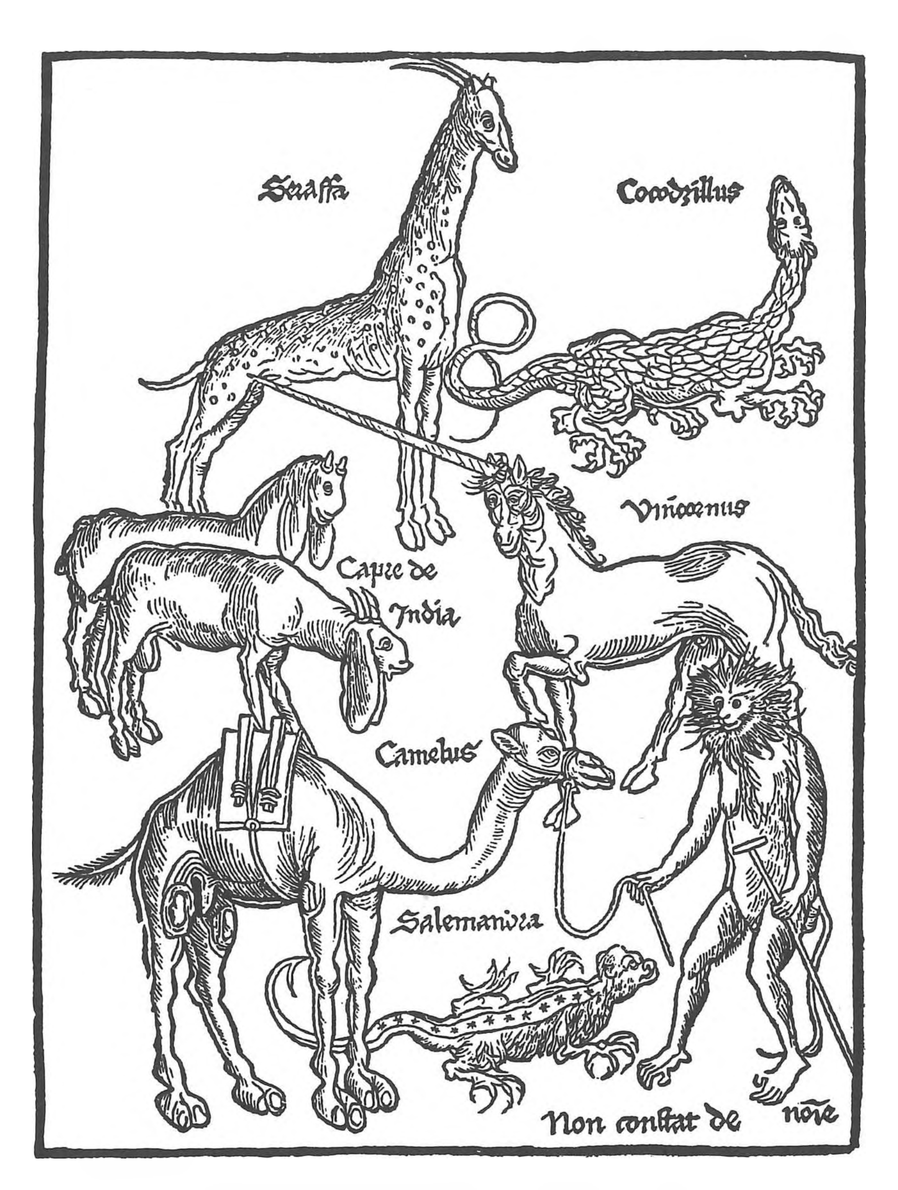
Le nom de Calicut n'a frappé les oreilles de l'auteur de la Relation, ou du moins il ne l'écrit, qu'à la dernière escale africaine, à Mélinde. Vasco de Gama s'attarde devant Mombasa dans l'espoir de recruter des pilotes qui le mèneront « à Calicut » écrira en 1551 Castanheda. « Là où nous souhaitions aller », dit plus vaguement l'auteur anonyme. Dans Castanheda, Vasco de Gama répond au roi de Mélinde que dom Manuel l'envoie « découvrir Calicut pour avoir des épices ». Ceci n'est pas dans l'anonyme, qui ne localise pas non plus les quatre navires « chrétiens » de l'Inde. Selon Castanheda, Vasco de Gama leur demande s'ils sont de Calicut, et eux de répondre qu'ils sont de Cranganore, et — curieusement — «ils ne surent rien dire de Calicut ». Le roi de Mélinde invite Vasco de Gama à s'arrêter à Mélinde « si nous repassions par là » dit l'auteur de la Relation, là où Castanheda dira « en revenant de Calicut» [40]. C'est seulement le jour du départ de Mélinde, le 24 avril 1498, que vient sous la plume de l'auteur anonyme le nom de Calicut : « nous partîmes de là [...] pour une ville appelée Calicut, dont le roi [de Mélinde] avait connaissance ».

L'auteur de la Relation n'était pas dans les secrets du chef de l'expédition. Sa mention tardive de Calicut ne prouve pas que Vasco de Gama soit entré dans l'océan Indien sans connaître le lieu exact de sa destination. L'empressement de Vasco de Gama à obtenir des pilotes à Mombasa, au début de mars, peut d'autre part être interprété comme un signe de sa connaissance de la mousson.

Tout au long du texte, si précieuse soit-elle, la Relation anonyme nous laisse dans nos perplexités.

---

[40] Castanheda, I, ch. 10, p. 28 ; ch. 12, pp. 31-312.



22. *Animaux réels et fabuleux des Indes (bois de 1487)*

L'Inde peuplée de chrétiens

Nicolo de' Conti n'avait pas manqué de constater que « par toute l'Inde on adore les idoles, auxquelles on fait des églises qui ne sont pas dissemblables des nôtres ». Girolamo de Santo Stefano fut aussi clairvoyant : « Le seigneur de ce pays — dit-il de Calicut — est idolâtre, et de même tout le peuple. Ils adorent ou un bœuf ou le soleil, et aussi beaucoup d'idoles qu'ils font ». Vasco de Gama et ses compagnons de voyage n'avaient évidemment pas lu Nicolo de' Conti, et ils n'avaient pas les yeux de Girolamo de Santo Stefano. Conditionnés par la vieille idée médiévale à laquelle adhérait la cour portugaise, ils virent des chrétientés orientales qui n'en étaient pas. La relation de l'auteur anonyme ne manque pas, à cet égard, de déconcerter.

Les Portugais commencent à être abusés à Mozambique. Ils se font dire qu'en poursuivant leur navigation ils trouveront beaucoup de hauts-fonds et beaucoup de villes le long de la côte, jusqu'à une île peuplée moitié de chrétiens, moitié de Maures, qui sont en guerre les uns contre les autres ; le pays du Prêtre Jean est près de là. Il ne peut s'agir que de Socotra, où subsisterait une communauté nestorienne, et dont l'Éthiopie était voisine.

Mais les Portugais vont chercher cette île beaucoup plus près (et ils croiront que le pays du Prêtre est dans l'arrière-pays de Malindi). Leurs pilotes maures leur font croire que c'est Kilwa, puis une grande île qui doit être Zanzibar, puis qu'à Mombasa coexistent deux communautés politiques distinctes, une de Maures et l'autre de chrétiens ; ils les mèneront aux maisons de ces derniers. « Ils disaient cela parce que c'est ce qu'ils désiraient, et non parce que c'était ainsi », observe l'auteur anonyme (p. 116). Vasco de Gama, méfiant, ne tombe pas dans le traquenard où ses équipages eussent été massacrés. Quelques Portugais, qui sont allés à terre, voient à Mombasa des chrétiens : des marchands résidant, assujettis à l'autorité maure, et beaucoup d'hommes aux fers, qui leur paraissaient chrétiens, « car les chrétiens, dans ce pays, sont en guerre avec les Maures » (p. 118). Ils prennent donc pour des chrétiens des nègres réduits en esclavage et des négociants indiens.

À « l'église » de Calicut, on leur signifie par gestes que ne peuvent entrer dans le sanctuaire que les *quafes*, lesquels leur montrent une image qu'ils nomment, à ce que croient comprendre les Portugais, « Notre-Dame » (p. 131). La communication avec les Hindous ne peut évidemment se faire que par signes. Mais les intermédiaires sont des musulmans. Le nom que l'auteur anonyme donne aux prêtres de la pagode est un mot arabe (*quafes* pour *quasees*, arabe *qasîs*). Il est probable que l'interprète de Vasco de Gama, Fernão Martins, qui a appris l'arabe en captivité au Maroc, comprend le mot *kafir* « mécréant » dans le sens de « chrétien », qu'il a au Maghreb. Ignorant le malayalam, il ne peut traduire en portugais que les propos que lui tiennent les Maures de Calicut.

Trompé par ses à priori et par l'apparence équivoque du temple, Vasco de Gama a-t-il été abusé jusqu'au bout? Depuis quelques heures qu'il est à Calicut, puis, durant les longues semaines où il reste à bord du *São Gabriel*, l'intermédiaire privilégié est le Tunisien « Bontaibo », qui, par sa connaissance des usages et de la langue du pays, joue un rôle essentiel, sur lequel l'auteur de la Relation reste étrangement discret, ses conseils et ses mises en garde guidant Vasco de Gama. Il paraît difficile de croire qu'il n'ait pas détrompé le capitaine-major. L'auteur anonyme, quant à lui, persiste dans ses illusions, et il n'est pas le seul. Lorsque le facteur est séquestré, à la mi-août, « nous souffrions de voir un roi chrétien, que l'on a traité généreusement, nous jouer un aussi mauvais tour » (p. 149). On a supposé — l'exclamation de João de Sá l'ayant amusé — que Vasco de Gama avait dès le début deviné, et avait feint par habileté diplomatique [41]. C'est gratifier de beaucoup de signification un sourire provoqué par une boutade.

Au retour à Lisbonne, la conviction que les Indiens sont chrétiens persiste, la perception des différences s'exprime. Durant la longue traversée, Gaspar da Índia, qui se fait baptiser, évolue dans ses fariboles. Après avoir décompté les onze rois chrétiens de l'Inde et leurs dizaines de milliers de guerriers, il raconte maintenant qu'il y a en Inde de grandes populations d'Indiens chrétiens, mais que la majeure partie des gens sont idolâtres [42]. Nicolau Coelho, capitaine du *Bérrio*, premier arrivé, a éclairé dom Manuel. Celui-ci annonce aux Rois Catholiques, le 12 juillet 1499 : « il n'y a pas de doute que, d'après la disposition des chrétiens que (les Portugais) ont trouvés, bien qu'ils ne soient pas tellement confirmés dans la foi ni n'en aient entière connaissance, il ne s'ensuive et se fasse beaucoup de service de Dieu à les convertir et les confirmer entièrement dans sa sainte foi» [43]. Auprès des gens du *Bérrio*, Girolamo Sernigi apprend, de même, que les Indiens sont chrétiens, ont des églises, encore que sans prêtres ni office divin, que le roi et les hautes classes ne mangent ni viande ni poisson, pour se conformer à la loi du Christ qui a dit : qui tuera mourra, et que les basses classes tiennent pour sacrés les bœufs et les vaches.

Les Portugais perçoivent qu'il y a en Inde des chrétiens de plusieurs espèces, de manière si confuse qu'il est impossible de discerner s'ils ont eu ou non contact superficiel avec quelques-uns des vrais chrétiens du Malabar [44].

---

41 Luís de Albuquerque, *Grandes Viagens marítinas*, [n. 4], p. 57.

42 *Cf.* la deuxième lettre de Sernigi.

43 Dom Manuel aux Rois Catholiques, *l.c.*

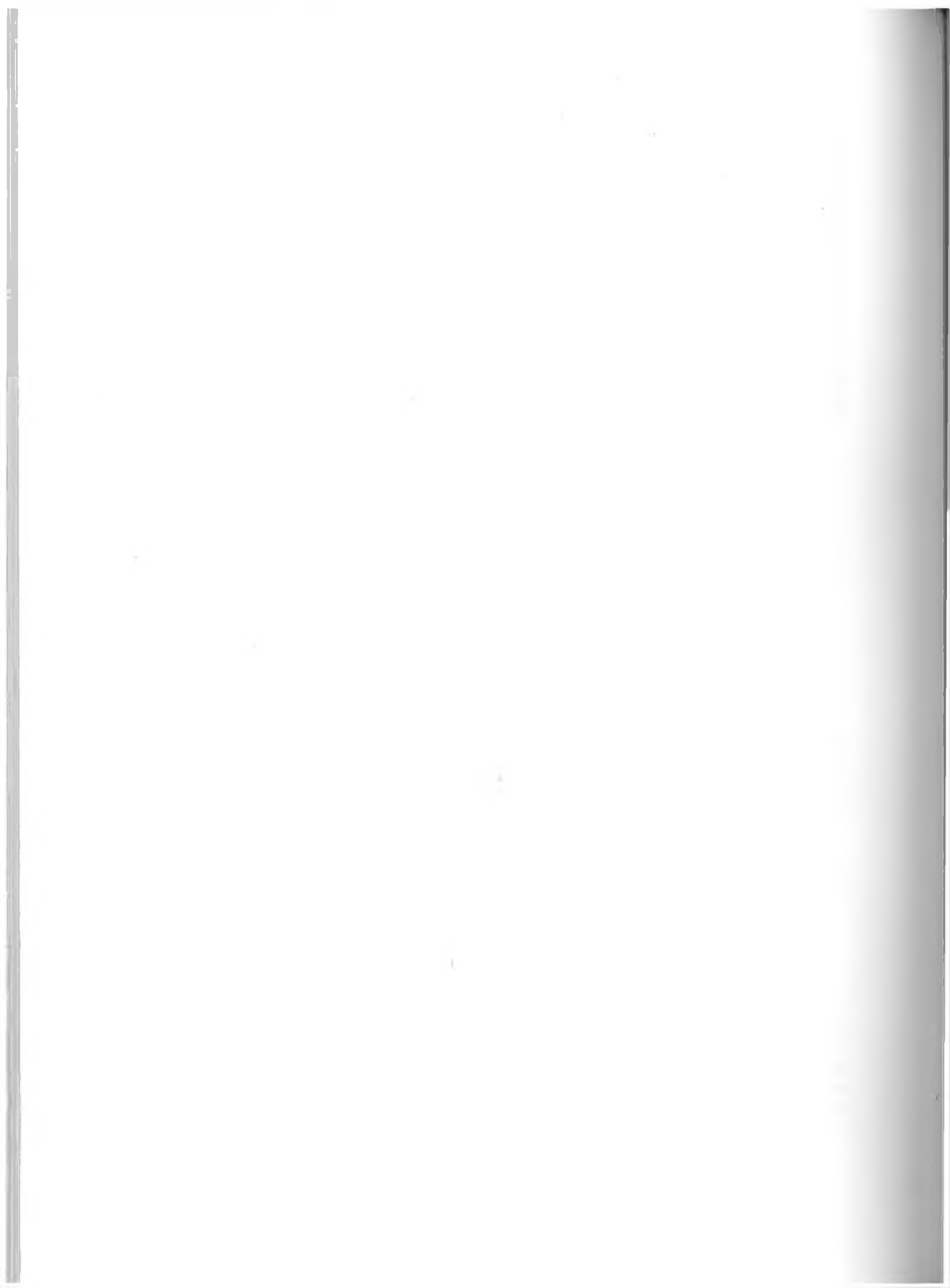
44 Rencontrés à Malindi, les « chrétiens de l'Inde» originaires de Cranganor, ville où il y avait une communauté chrétienne, doivent être hindouistes, « puisqu'ils ne mangent pas de bœuf » (f. 34). Parmi les « chrétiens » qui accueillent chaleureusement dans leur maison les Portugais qui vont deux par deux dans Calicut, il n'est pas invraisemblable qu'il y ait eu d'authentiques chrétiens indigènes. Selon Girolamo da Santo Stefano, Calicut comptait mille feux de chrétiens.

La chrétienté rejointe après des siècles de séparation doit être ramenée au sein de l'Église romaine. « Le roi de Calicut se tient pour chrétien — écrit dom Manuel le 28 août 1499 — et aussi la majeure partie de son peuple, qu'on doit plus véritablement tenir pour hérétique, vu la forme de leur christianisme. On dit qu'il y a en Inde trente-huit rois, la majeure partie chrétiens de la même manière que ceux de Calicut, plus ou moins » [45]. Les rééduquer dans la vraie foi est la première tâche qui s'impose aux Portugais, la seconde sera de coopérer avec eux à la destruction de l'Islam.

Tel est le sens, prudemment exprimé, de la lettre de dom Manuel du 1er mars 1500, qu'emporte au Samorin Pedro Álvares Cabral. Ce sera seulement au retour de celui-ci, que les déboires essuyés à Calicut et la fréquentation plus poussée des sociétés du Malabar dissiperont le mirage qui leurrait l'Anonyme et ses compagnons de voyage.

---

[45] Dom Manuel au cardinal-protecteur, *l.c.*



15
L'« ITINERÁRIO » DE LUDOVICO DI VARTHEMA *

En décembre 1510, paraît à Rome *l'Itinerario de Ludovico di Varthema Bolognese nello Egypto, nella Suria, nella Arabia deserta e felice, nella Persia & nella Ethiopia. La fede, el vivere & costuni de tutte le pr fate Provinciæ.* Pleine de vie et de pittoresque de la descriprion de mœurs étranges, cette relation d'un voyage qui mène le lecteur d'Alexandrie aux îles Moluques est alors, après celle de Marco Polo sur la route de la soie, la vue la plus ample sur les mondes de l'Asie, celle de la route des épices, que sont en train de découvrir les Portugais.

Le succès est immédiat. Le best-seller italien est réimprimé à Rome en 1517, à Venise en 1518 et dans les années suivantes, à Milan en 1519, 1523, 1525. Dès 1511, à la demande du cardinal Bernardino López de Carvajal, l'œuvre est rendue dans la langue internationale et savante, le latin ; version sur laquelle sera faite l'édition castillane de Séville de 1520, suivie d'une autre en 1523. Et comme les grandes firmes commerciales de l'Allemagne du Sud investissent dans les Découvertes, qui passionnent les humanistes, l'*Itinerário* devient accessible en traduction allemande dans une série d'impressions qui se succèdent rapidement, en 1515, 1516, 1517, 1518, 1530 et plus tard encore.

Il faudra attendre plus longtemps l'élargissement en langues européennes, néerlandais (1554, 1563), français (1556) et anglais. Richard Eden, collectionneur qui a publié en 1555 un recueil de relations espagnoles sur les Indes

---

* Inédit, complétant les informations données sur Varthema dans « Deux Chrétiens au Yémen Tâhiride », dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1993, n° 1, pp. 33-52. [Référence bibliographique ajoutée par l'auteur : Charles Verlinden, « Lodovico de Varthema dans l'Océan Indien », *Atti del IV Convegno Nazionale di Studi Colombiani*, Gênes, 1987, II, pp. 425 *sq.*]

Cet article avait été commandé par la Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes portugaises, en vue d'une édition sur l'*Itinerário* de Varthema à paraître chez Michel Chandeigne.

occidentales, prépare une traduction de Varthema qui paraît en 1577 dans les *Decades of the New World* de Richard Willes. Mais c'est sans doute grâce à la reprise en collection du texte latin dans le *Novus Orbis* de Grynaens, paru à Bâle en 1532 et maintes fois réimprimé, ou dans la version italienne procurée par Ramusio dans ses *Navigazioni e Viaggi*, que les grands cosmographes du temps, ou un philosophe de l'histoire tel Jean Bodin, auront accès à l'*Itinerário*. Après l'engouement de la Renaissance, toutefois, Varthema a été plutôt oublié, et il a moins que d'autres nourri les pensées sur les civilisations. L'intérêt s'est réveillé dans la seconde moitié du XIXe siècle. La célèbre Haykluyt Society de Londres publiait en 1863 une version anglaise annotée et, en 1888, l'orientaliste français Charles Scheffer divulguait la traduction de Balarin de Raconis, faite sous François Ier, dans la langue savoureuse du temps, mais avec trop peu de fidélité.

Lacune en apparence étrange, l'*Itinerário*, qui consacrait des pages élogieuses aux exploits des Portugais en Inde, ne leur fut pas accessible dans leur langue (une traduction paraîtra en 1949 seulement). Les chroniqueurs portugais des Découvertes ont lu la relation de Varthema : Castanheda par l'intermédiaire d'une impression sévillane, João de Barros dans le *Novus Orbis* de Grynaens, et Damião de Góis, qui a longtemps séjourné en Italie, dans le texte italien et dans le texte latin.

Sans doute parce qu'il contenait tant d'informations sur les terres et les mers où se déroulait l'expansion lusitanienne, l'*Itinerário* aura été victime de la politique restrictive de Lisbonne, qui a découragé, dans la première moitié du XVIe siècle, et bien au-delà, la publication de ce qui touchait aux « Indes de Portugal ». Varthema a ainsi partagé le sort des auteurs de deux grandes sommes économiques auxquelles on peut comparer sa somme ethnologique, le *Livro* de Duarte Barbosa (1515-1517), que Ramusio insérera en italien dans son recueil, et la *Suma Oriental* de Tomé Pires (1515), qui ne sera éditée qu'en 1944. Il en fut de même de relations portugaises des premiers voyages en Inde de Vasco de Gama, celle dite d'Álvaro Velho, inédite jusqu'en 1838, et celle de Tomé Lopes, dont le texte n'est connu qu'en italien, toujours grâce à une version de Ramusio. Certes quelques témoignages de marins ou de marchands parurent, dans les premières années 1500, en Italie, en Allemagne ou à Anvers, hors d'atteinte de la vigilance des autorités portugaises. Quant à la *Conquista de las Indias de Persia e Arabia que fizo la armada del Rey don Manuel de Portugal*, de Martín Fernández de Figueroa, dont l'intérêt pour le bestiaire et la flore aurait mérité d'être comparé aux notations de Varthema, le texte n'en fut imprimé à Salamanque, en 1512 (sous une forme malheureusement tronquée), que pour tomber dans les oubliettes. L'édition semble avoir été victime du même souci de silence. Elle resta ignorée au Portugal. Il n'en survit qu'un unique exemplaire, provenant de la fameuse bibliothèque colombine réunie à Séville par un des fils de Christophe Colomb.

*

Un halo de mystère ajoute au piquant de l'*Itinerário*. Varthema est un de ces vieux auteurs dont une courte trace ne se signale qu'à l'occasion d'un livre, et de plus, dans ce cas, le livre est soigneusement menteur. On suppose Varthema né vers 1470, et il a dû mourir en 1517. Il est exact qu'il était Bolonais. Une famille Varthema existait bien à Bologne. Les seules lueurs qu'il consent sur son passé se contredisent : dans un passage, il a un regret sur sa femme et ses enfants, selon un autre il n'est pas marié. Il a servi sous les armes, mais nous ne savons où situer cet acquis guerrier dans l'Italie princière et belliqueuse de la fin du Quattrocento. On a supposé qu'il était au services des Colonna, ou du duc d'Urbin, parce qu'on le rencontre dans l'entourage des deux familles après son retour de l'Inde. Rien n'assure qu'il les ait servies auparavant.

Le récit du voyage lui-même compte de grandes zones d'ombre. À en croire l'*Itinerário*, après un séjour de quelques mois à Damas, qui lui permet de se débrouiller en arabe parlé, Varthema part, le 8 avril 1503, avec la caravane du pèlerinage de La Mecque. Entre juin 1503, date où il quitte Djedda à destination d'Aden, et décembre 1505, quand il déserte Calicut pour se réfugier au château des Portugais à Cananor, il ne fournit plus aucune date. C'est dans cet intervalle étroit que se logent ses parcours au Yémen, en Perse jusqu'à Samarcand, dans l'intérieur du Deccan jusqu'à Vijayanagar, dans le golfe du Bengale, à Malacca et jusqu'à Banda et aux « îles des épices ».

Pour des raisons météorologiques élémentaires, un si large périple est impossible. Le régime des vents, dans l'océan Indien et dans les mers de l'Insulinde, a une rigueur de mécanisme d'horloge, celui des diverses moussons (en arabe *mawsim* « saison »), qui ne permettent d'aller d'un point à un autre qu'à des moments de l'année invariablement définis, et toujours respectés par les navigateurs arabes, indiens ou malais. Sous ces vents alternatifs, en outre, les traversées se comptent en semaines, sinon en mois. Dès le XVI[e] siècle, João de Barros, qui rassemblait pour écrire sa *Géographie* (inachevée et aujourd'hui perdue) des matériaux puisés aux témoignages directs, doutait de l'authenticité d'une partie des voyages de Varthema. Le grand naturaliste judéo-portugais Garcia da Orta, auteur des célèbres « Colloques des simples, drogues et choses médicinales de l'Inde », qu'il publia à Goa en 1563, déclare que Varthema n'a jamais dépassé le nord de l'Inde, jugement auquel un examen critique de *l'Itinerário* rallie la plupart des savants modernes. Certains hésitent, ne tranchent pas, ou se veulent crédules, comme s'il leur en coûtait que tant de merveilleux récits ne soient qu'à demi-authentiques. À demi seulement, car Varthema nous tend le piège de mêler indistinctement, dans sa narration, l'information valable et l'invention littéraire.

Lorsqu'un tenant de la véracité de Varthema établit un calendrier de ses déplacements, l'invraisemblance éclate. Pour n'en donner qu'un seul exemple,

il n'a pu quitter Pedir, à l'ouest de Sumatra, le 28 avril, pour atteindre les Moluques le 21 mai. Depuis Malacca, il fallait, au plus bref par le nord de Bornéo, au mieux quarante jours, et les marchands (Varthema cabote avec eux) mettaient au plus onze mois, longeant de port en port l'archipel indonésien. Il est extraordinairement naïf de concevoir que Varthema ait pu progresser sans cesse à une allure de touriste de voyage organisé, dont les escales ne durent que quelques heures, parce qu'un moyen de transport l'attend du jour au lendemain, et qu'il ne s'agit ni d'un voilier soumis aux aléas de tempêtes ni de caravanes à former.

L'hypothèse devient plus absurde encore lorsqu'on constate, à l'aide d'une concordance des calendriers chrétiens et musulmans, que Varthema ne participa point au pèlerinage de La Mecque en 1503, comme il l'écrit, mais à celui de 1504, et qu'il arriva donc à Calicut un an plus tard qu'il ne le fit, en septembre 1504 si on écartait la réalité de son séjour au Yémen, ou en septembre 1505, si on l'admet. Dans le premier cas, les péripéties du périple, de la Transoxiane à la mer des Moluques se resserreraient sur quatorze mois, dans le second cas, Varthema n'a atteint le Malabar que deux mois avant de se réfugier chez les Portugais. La seule issue serait d'échafauder la nouvelle supposition qu'il a bien plus largement menti touchant la durée de son séjour en Inde et que, nonobstant les précisions datées du début de l'*Itinerário*, il s'y serait trouvé quelques années plus tôt. Il prétend avoir assisté au massacre des membres du comptoir portugais de Calicut, qui eut lieu à la mi-décembre 1500. Ce détail isolé, néanmoins, semble à ranger dans la longue série de libertés qu'il prend d'accumuler les aventures et de se montrer partout.

Varthema était-il un de ces techniciens de l'artillerie que, selon la conviction tenace des Portugais, le Conseil des Dix envoyait en Égypte, et le Sultan en Inde, pour aider les souverains locaux à expulser les nouveaux venus, qui menaçaient la route des épices de mer Rouge, et leur traditionnelle diffusion en Occident par Venise ? Il a expliqué tout autrement dans sa préface de 1510, adressée à sa protectrice la duchesse de Tagliacozzo, le mobile de sa téméraire entreprise.

> « Il y a déjà eu beaucoup d'hommes qui se sont donnés à l'investigation des choses terrestres, et par diverses études et moyens et très fidèles relations se sont efforcés de parvenir à leur désir. D'autres, d'une intelligence plus perspicace, la terre ne leur suffisant pas, ont commencé par de diligentes observations et veilles, comme les Chaldéens et les Vénitiens, à parcourir les plus hautes régions du ciel. De quoi chacun de ceux que je connais a gagné la louange la plus méritée auprès des autres, et pour soi-même la plus pleine satisfaction. D'où moi, ayant très grand désir de semblables effets, laissant les cieux comme poids convenable aux épaules d'Atlante et d'Hercule, je me disposai à vouloir explorer quelque parcelle de notre circuit terrestre. Et n'ayant pas l'esprit (me connaissant de très faible capacité) d'arriver par l'étude ou les spéculations à une telle fin désirée, je décidai de chercher à connaître en personne, "la diversité des animaux, la variété des arbres

> fructifères et odorifères de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arabie déserte et heureuse, de la Perse, de l'Inde, de l'Éthiopie, surtout me rappelant qu'on doit plus estimer un témoignage de vue que dix de ouï dire ».

Tout entier au dessein qu'ont partagé d'autres avant lui, il embarque à Venise pour Alexandrie. Lieu trop notoire. « Comme d'eau fraîche un assoiffé, désireux de choses nouvelles », il remonte le Nil jusqu'au Caire, puis gagne la Syrie. Il se fait recruter comme mamelouk, sous le nom Yûnus (*i.e.*, Jonas), en vue de se rendre à La Mecque. Par la suite, pour détourner la suspicion de musulmans de rencontre, il se dira fondeur de canons et posera au grand ennemi des Portugais. Un « compagnon » est de la partie, qui sort trop opportunément du récit au Yémen. Censé revenir des Moluques et nanti de cet alibi à l'égard des Portugais, Varthema devient à Calicut le commensal de deux Italiens, Milanais peut-être, qui ont fondu pour le radjah de Calicut, le Samorin, plusieurs centaines de bouches à feu. On sait par d'autres sources que, joailliers de dom Manuel, ils sont venus en Inde en 1502, sur la flotte de Vasco de Gama, pour acheter des pierres précieuses. Lorsque Cochin a été envahi en 1503 par le Samorin, ils l'ont suivi dans sa retraite. Varthema raconte comment il les persuada d'effacer leur faute.

Que Varthema se soit engagé dans les troupes du Sultan mamelouk n'a rien d'insolite. On y comptait, soldats de seconde catégorie, les Tcherkesses (Circassiens) importés de mer Noire, constituant la fleur de l'armée, de nombreux renégats originaires de diverses régions de Méditerranée ou d'Europe centrale. Varthema entoure de flou cet épisode de sa mutation en servant de l'Islam. Il a soin de relater que sa langue s'est embarrassée quand, au Yémen, on a voulu le contraindre à énoncer la profession de foi musulmane, et que sa bouche n'a pu prononcer « il n'y a de dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète ». Cette précaution édifiante ne résout pas toutes les énigmes. Le voyage périlleux de Varthema vers l'Inde était-il organisé par une filière antiportugaise ? Serait-ce en découvrant la situation misérable réservée à Calicut aux deux transfuges ses compatriotes qu'il décida de déserter promptement ? D'autres indices invitent à ne voir en lui que le libre coureur d'aventure dont l'*Itinerário* cherche à imposer l'image. Saura-t-on jamais ?

Varthema s'est fait pincer à Aden, lieu très surveillé. Comme le sultan du Yémen et l'émir Mardjân, gouverneur semi-indépendant du grand port, redoutaient pareillement mamelouks et Portugais, nous restons là aussi dans le doute sur le motif de son arrestation. Selon lui, dénoncé comme espion portugais par des marchands, il se déclara authentique mamelouk, et n'en fut ni cru ni mieux traité. Amené à Radâ', dans les hautes terres du Yémen intérieur, il se montre bien informé de la campagne militaire qu'y mène en 1504-1505 le sultan tâhiride, encore que sa chronologie ait des failles. On ne le prend à broder, pour notre divertissement, que sur ses amours.

En ethnologue avant la lettre, il a noté les mœurs sexuelles des pays de l'Inde avec autant de détachement étonné que l'ensemble de leurs usages. Il ne manifeste pas d'appétits. Ce sont des mauresques, en Arabie, qui mettent un peu de sentiments dans l'*Itinerário*. À La Mecque, un marchand arabe qui a fréquenté Gênes et Venise, et l'identifie comme Italien, le cache dans sa maison et le laisse avec sa femme (!) et une jolie nièce de quinze ans pleine d'attentions adolescentes. Elles voudraient le garder près d'elles, et pleurent lorsqu'au bout d'une semaine il s'en va à Djedda. Plus pimentée et plus incroyable s'il se peut, est la passion qu'étale une des trois épouses du sultan du Yémen, à Radâ', tandis que monsieur son mari guerroie dans les montagnes. De sa fenêtre, la dame et ses jolies suivantes passent le temps à observer la rue, où Varthema a décidé de simuler la folie et se fait jeter des pierres par des bandes de galopins. Elles le hèlent, rient de le voir un jour casser les pattes à un mouton, une autre fois tuer un âne, et plus encore ce jour où, levant sa chemise, il pisse sur deux saints hommes venus tester son dérèglement d'esprit (et qui en repartent convaincus). Scènes plausibles, dans l'ennui du harem, prélude à d'autres qui ne le sont point. La reine héberge le simulateur dans une basse pièce du palais, le visite la nuit, lui fait enlever sa chemise pour contempler la blancheur de sa peau, et le nourrit bien. Elle s'offre à lui, lui propose ses filles de compagnie pour l'appâter. Varthema sauve sa vertu : forniquer avec une infidèle est péché de l'âme et du corps. Quand le sultan revient de guerre, elle obtient la libération de son chouchou, l'emmène dans sa chambre et l'y bécote cent fois, va à la chasse avec lui. Joli thème d'opérette et drôle de sultane, plutôt mûre pour un conte de Boccace.

Des accommodements que s'autorise Varthema avec la vérité, un des plus évidents est la fausse histoire de son équipée persane. Il va en douze jours (!) d'Ormuz à Hérat, la capitale du dernier des souverains timourides, puis de là en vingt jours à Chiraz, traversant des villes et rencontrant des châteaux très peuplés, alors que les cités-oasis de cet axe caravanier viennent de subir les violences des Turkmènes de Châh Isma'il, Yazd soumise au « massacre général », Tabas et ses palmiers coupés, les confins du Fars ravagés. Il n'y fait qu'une vague allusion, mal située, pour justifier qu'il n'aille pas plus loin que Samarquand. En revanche, bien qu'il n'ait pas non plus été à Ormuz, son exposé des révolutions de palais qui s'y produisirent en 1505 est de grande qualité.

Arrivant tout droit du Yémen, Varthema resta peu à Calicut ; quelque deux mois. Début décembre 1505, il réussit à atteindre Cananor, et le 6 au matin se réfugia dans le château portugais. Il y fut interrogé par dom Lourenço, le fils du vice-roi dom Francisco de Almeida, qui l'envoya à son père. Courant décembre, Varthema revint à Cananor, afin d'y préparer la fuite de Calicut des deux déserteurs italiens. Des difficultés surgirent. Le 12 mars 1506, la nouvelle arriva qu'ils avaient été massacrés. Ce même jour une grande flotte marchande quittait les ports du Malabar à destination de la mer

Rouge, forte de plus de deux cents bâtiments, dont quatre-vingt-quatorze grosses nefs. Elle fut, le 16, en vue de dom Lourenço de Almeida, qui n'avait que onze voiles. Le 17, « cette immense forêt qui faisait ombre sur la mer » fut anéantie en quelques heures de très durs combats. Varthema, qui participa à la bataille, en a laissé une frappante description.

De retour à Cochin, Varthema reçut du vice-roi, dit-il, la charge de « facteur des marchands », titre qui ne figure pas parmi ceux des divers offices des comptoirs portugais. On doit comprendre que Varthema, parlant déjà un sabir arabe, et déjà initié à un sabir du Malabar, mélange de malayalam et de tamoul, fut chargé, sous l'autorité du facteur chef de comptoir, de relations avec les marchands indigènes ou étrangers. Il servit d'abord à Cochin. En août 1506, « Lodovyco feitor » achetait quatre petits rubis pour le compte d'un bombardier de la forteresse de Cochin. Après la mousson, dom Francisco de Almeida envoya à Cannanore une commission de répression des fraudes. Varthema en fit partie ; il lui revint d'examiner les permis de naviguer sollicités par les marchands afin de pouvoir prendre la mer sans risque d'être saisis par les patrouilles portugaises. À la mousson de 1507, il vécut les drames du siège de la forteresse de Cananor, le château Saint-Ange bloqué par les Maures du 27 avril au 27 août.

Durant les deux années qu'il a passées dans les forteresses portugaises de Cochin et de Cannanore, Varthema en a-t-il fait accroire à des hommes déjà bien au fait des rythmes et des aléas de la circulation maritime, et plutôt méfiants à l'égard des Italiens ? Fin septembre 1505, époque où il a dû arriver au Malabar, le vice-roi dom Francisco de Almeida fut alerté par le facteur de Cannanore : « des trois nefs de La Mecque qu'on attendait, l'une était arrivée à Calicut, dans laquelle étaient venus quatre Vénitiens, maîtres d'artillerie, que le Sultan avait envoyés au roi de Calicut qui les lui avait demandés ». Dans la correspondance envoyée de l'Inde à Lisbonne, très incomplètement conservée, il n'est qu'une fois question de Varthema, et sans soupçon. Il livrait sur Aden, un des objectifs capitaux de la stratégie manuéline, des constatations encourageantes. Un rapport envoyé à dom Manuel fin 1506, dont on ne connaît malheureusement que le résumé, signale qu'Aden « est en soi très fort, mais très faible en gens, ce sont tous des marchands. La ville n'a pas d'eau, de sorte qu'elle ne peut être secourue de personne, et qu'on peut l'avoir avec peu de gens. Elle est à deux journées de la mer Rouge. Il y a là beaucoup de blé, des raisins et tous les fruits comme au Portugal. Elle a le meilleur port du monde, d'hiver comme d'été. Ludovyco y a été, qui dit cela et beaucoup plus.»

On regrette de ne pas savoir ce que Varthema disait, ou s'il ne disait rien, des pays où, en 1510, l'*Itinerário* l'emmène. En laissant croire qu'il avait atteint les Moluques, et qu'en 1505 il n'arrivait pas d'Aden mais de Kollam, où il n'avait pas osé, de peur des Maures, rester avec les Portugais du comptoir (qui allaient être massacrés en octobre 1505), l'*Itinerário*, en tout cas, bâtit rétrospectivement un bon alibi.

Au cours de son pèlerinage aux lieux saints du Hedjaz, de l'année passée au Yémen, du bref passage à Calicut, Varthema avait amassé son savoir sur la mer Rouge, et déjà quelque chose sur les régions maritimes de l'océan Indien occidental. C'est assurément en Inde, durant les deux années qu'il servit en milieu portugais, qu'il apprit les récentes révolutions d'Ormuz et qu'il rassembla, par ouï-dire, une riche documentations sur les régions de l'océan Indien oriental et de l'Insulinde. Les fonctions que lui avait confiées le vice-roi le mettaient en rapport constant avec les grands marchands locaux et étrangers. Les conversations avec des marchands maures sont fréquemment avouées dans l'*Itinerário*, en particulier avec des Persans, « race des plus grands hâbleurs du monde », ce qui est bien jugé, et par un orfèvre en la matière. Varthema s'échappe de Calicut en se joignant à un groupe de marchands persans, syriens et turcs.

De tous ceux qui ont été ses informateurs, seul reçoit un nom « Cozanionor », à restituer sans doute en Khâdjeh, Djoneyd. aux errances duquel sont consacrées de longues pages de l'*Itinerário*, et don on ne sait s'il est un personnage réel ou fiction composite inventée pour les besoins d'un deuxième souffle littéraire fort habile. Varthema-Yûnus a rencontré à La Mecque « deux ans plus tôt », ce marchand de Hérat qui, tel d'autres marchands que nous font connaître les sources arabes, va de place en place au hasard des spéculations, — et pour le plaisir de connaître, ajoute Varthema. Il retrouve Djoneyd à Chiraz, réjoui d'avoir en lui un *alter ego* avec qui « chercher une bonne partie du monde ». Et de partir ensemble pour Samarcande. L'idée traverse Djoneyd de lui donner sa nièce en mariage, et de repartir pour Hérat, où Yûnus ne s'engage pas envers la jeune beauté. D'Ormuz les deux amis passent en Inde, et nous sortons du voyage imaginaire dans les pays iraniens.

On ne saisit pas très bien si Djoneyd est des prétendus voyages au Deccan. À point nommé, il reparaît à Calicut pour le grand voyage fictif à l'est du cap Comorin. Curieusement, Varthema ne sait pas le persan, la *lingua franca* des mers de l'Inde. Les propos de Djoneyd et les traductions des interprètes, du birman par exemple, sont toujours en dialecte malayalam-tamoul, langue des comptoirs où Varthema a passé son temps en Inde. Toujours est-il que Djoneyd devient le principal personnage des navigations, outre le Travancore, le décideur, le porte-parole, tandis que Varthema suit, mené du Coromandel à Malacca par l'arc de cercle des marchés du golfe du Bengale. Chemin faisant, on s'agrège une compagnie de marchands chrétiens du Siam, que le Khâdjeh entraîne jusqu'aux Moluques. Au retour, on ne s'attarde pas à Java, où il fait extrêmement froid [*sic*], on laissa les Siamois à Malacca, et à Calicut « Cozanionor » retourne au néant.

Cédant aux démons de plus d'un voyageur ancien, et de quelques modernes, Varthema en rajoute et égrène son savoir au fil d'une autobiographie enrichie. Cela met-il en cause tout ce qu'il n'a pas observé par lui-même ? D'évidence, non. S'il ne fut point « le Viateur en la plus grande partie de l'Orient », pour reprendre le titre choisi par Balarin de Raconis, il a eu de bons

informateurs, et a voyagé par procuration avec intelligence. Avec l'inévitable proportion d'erreurs, et de confusions, il a su construire des tableaux d'ensemble, à leur date, remarquables. Les vantardises qui ajoutent au charme de sa plume ne privent pas de valeur ses renseignements sur les thèmes qui lui sont chers. Comme l'énonce le long titre de l'*Itinerário*, son intérêt premier va à la religion, aux modes de vie, aux coutumes des peuples exotiques. L'information économique et commerciale ne lui indiffère pas, mais elle est corollaire à l'objet de sa collecte. Chaque savant, dans son champ clos, a beau jeu de le prendre en défaut ou de rester perplexe devant des données aujourd'hui invérifiables. Mais on doit reconnaître qu'il est un enquêteur aussi zélé, aussi avide, qu'un habile manipulateur d'événements.

Avant de gagner le Portugal sur un des navires de la flotte de retour de Tristão da Cunha, Varthema se distingua à la bataille de Ponnani, le 23 décembre 1507, au cours de laquelle, une nouvelle fois, la marine de Calicut fut décimée. Aussi, le 4 décembre, dom Francisco de Almeida lui décerne, sous réserve de l'approbation du Roi, un brevet de *cavaleiro* que dom Manuel confirmera en juillet 1508. Varthema occupa les deux semaines d'escale à Mozambique à une chasse à l'éléphant, dont il tira le premier aperçu à être imprimé de l'arrière-pays de ce point de relâche des Portugais.

Sur l'atmosphère et la vie quotidienne à Cochin et à Cananor, qui étaient alors les seules bases portugaises de l'Inde, Varthema n'a pas laissé d'impressions. Du moins ne manque-t-il pas de confirmer, dans les deux batailles navales auxquelles il prit part, la fougue meurtrière des capitaines de dom Manuel, qui se ruaient, au nom du Christ, sur des ennemis plusieurs fois supérieurs en nombre.

En juillet 1508, à Lishonne, Varthema charma dom Manuel plusieurs jours. En novembre, à Venise, il laissa les membres du Collège ébahis de ce qu'il racontait des rites et usages de l'Inde. On lui paya sa relation vingt-cinq ducats. Dans l'hiver 1508-1509, il fut invité à faire le récit, à Marino, résidence des Colonna dans les monts Albains, à la duchesse de Tagliacozzo et à sa fille Vittoria Colonna. L'*Itinerário* est dédié à la mère, et la seule lettre connue de Varthema est adressée à la fille. Poussé à rédiger ses souvenirs de l'Inde, horizon nouveau des imaginations, et si confusément lointain que d'aucuns avaient du mal à distinguer les Indes de Portugal des Indes de Castille, soutenu à la Curie par de nombreux cardinaux, Varthema eut, le 17 novembre 1510, licence du Pape d'imprimer l'*Itinerário*, et il obtint la distinction de patrice romain.

Mis en goût par le succès, il faisait part, dans sa dédicace à la duchesse de Tagliacozzo, de son intention de partir prochainement découvrir les pays du Septentrion. On ne peut que déplorer de ne pas disposer sur les régions du Nord d'un équivalent de l'*Itinerário*.



16
À PROPOS DE LA RELATION DE MARTÍN FERNÁNDEZ DE FIGUEROA SUR LES CONQUÊTES PORTUGAISES DANS L'OCÉAN INDIEN 1505-1511 *

Au nombre des relations de voyage en Inde datant des premières années du XVIe siècle, et grâce auxquelles on peut recouper les données des chroniqueurs portugais dont l'œuvre sera rédigée, ou publiée, un demi-siècle plus tard, la *Conquista de las Indias de Persia y Arabia* de Martín Fernández de Figueroa, imprimée à Salamanque en 1512 dans la version remaniée de Johannes Augur Transmierense, a échappé à l'attention de tous les historiens de l'expansion lusitanienne, bien que les répertoires bibliographiques n'aient cessé d'en répéter le titre depuis la parution de l'*Epitome de la Bibliotheca Oriental y Ocidental, Nautica y Geographica* d'Antonio de León Pinelo [1]. L'ouvrage, certes, est rarissime. L'exemplaire acquis par Hernando Colón en 1514 a disparu de la Colombine, et est peut-être ce même *unicum* qui appartint au bibliophile portugais Fernando Palha avant de passer, avec toute la bibliothèque de ce collectionneur, à la Harvard College Library [2]. Il y a quelques années seulement que le texte a suscité l'intérêt, de divers côtés [3]. L'ayant fait photocopier en 1960, nous nous proposions d'en donner l'édition et la traduction annotée, en collaboration avec M. Robert Ricard, lorsqu'il fut annoncé que l'entreprise était menée par ailleurs [4]. En effet, M. F. J. Norton

---

* Extrait de *Bulletin des Études portugaises*, N.S., XXX, Lisbonne : Institut Français au Portugal-Institut d'Études Portugaises et Brésiliennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1969, pp. 49-64.

1 Madrid, 1629, p. 40.

2 C'est le sentiment de M. Antonio Rodríguez-Moñino, *cf.* McKenna, p. 265, note 30.

3 Le P. Schurhammer n'en fait pas état dans son article sur les richesses de la collection Palha, « Die Palba-bibliothek und ihre Schätze », dans *Spanische Forschungen*, V (1935), p. 361 *sq.*, rééd. dans *Gesammelte Studien*, IV/1, *Varia*, p. 15 *sq.*

4 *Cf. Boletim internacional de bibliografia luso-brasileira*, IV/3 (1963), p. 434.

avait deviné la valeur de cet opuscule, et l'avait fait découvrir à M. Francis M. Rogers [5]. M. Rogers l'a mentionné incidemment [6], laissant à un de ses élèves, M. James B. McKenna, le soin d'en procurer l'édition, qui est sortie en 1967 [7]. Entre-temps paraissait à Lisbonne, en fac-similé et en traduction anglaise, toute la partie qui a trait à l'Afrique Orientale, soit plus du tiers de l'ouvrage [8].

Figueroa a été bien malchanceux avec ses éditeurs. Celui de 1512, Johannes Augur, ou, pour lui rendre son nom castillan, Juan Agüero de Trasmiera, avait pris avec le document original des libertés que nous devons déplorer. Quant à l'édition de 1967, elle a pour principal mérite de rendre accessible en fac-similé l'impression de Salamanque, mais il n'est pas jusqu'à ce fac-similé qui ne soit pâle. Le seul apport positif de McKenna est dû, en fait, aux indications qu'il a reçues de quelques spécialistes éminents. C'est ainsi que, M. F. J. Norton aidant, il a pu développer sur Agüero une notice intéressante [9]. Abandonné à lui-même il est si peu à la hauteur de la tâche qu'on s'explique mal qu'un ouvrage d'un tel prix ait été livré à des mains aussi inexpertes.

Éditeur naïf, McKenna écrit : « J'eus la bonne fortune de voyager par mer au Moyen-Orient de façon très semblable à Martín Fernández de Figueroa, comme membre d'une force navale. Des visites à des lieux tels qu'Istanbul, Éphèse, Salonique, et à Beyrouth comme membre d'un corps expéditionnaire américain, stimulèrent mon intérêt pour les pays baignant dans l'histoire et la légende. Lisant la relation de Figueroa, je pouvais aisément m'imaginer à la place d'un *marine* espagnol du XVIe siècle, s'aventurant aux Indes fabuleuses » (p. VII). Il est dommage que, fort de ces similitudes contestables, McKenna n'ait pas complété sa formation par des études sérieuses. N'étant pas hispanisant de métier, je ne me prononcerai pas sur la manière dont il entend le castillan. Disons qu'il est plus sûr d'utiliser le texte espagnol que la version anglaise. La traduction est gauche, le ton de l'original mal rendu ; on bute sur des omissions [10], et sur des fautes qui vont jusqu'au

---

[5] Francis M. Rogers, *The Travels of the Infante Dom Pedro of Portugal*, Cambridge, Mass., 1901, p. 350, note 39 ; McKenna (*infra*, n° 7), p. 12.

[6] Francis M. Rogers, *The Quest for Eastern Christians. Travels and Rumor in the Age of Discovery*, Minneapolis, 1962, pp. 126-127.

[7] James B. McKenna, *A Spaniard in the Portuguese Indies. The Narrative of Martín Fernández de Figueroa*, viii+288 pp., Cambridge, Mass., 1967 (Harvard Studies in Romance Languages, vol. XXXI).

[8] *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central, 1497-1840*, III, Lisbonne, 1964, pp. 588-633 (sont publiés les *títulos* IV à XXIV (=XXV), XLVIII et II. (=XLIX et L).

[9] *Cf.* maintenant F. J. Norton, *Printing in Spain 1501-1520*, Cambridge, 1966, p. 27 et p. 30 (avec une erreur sur le contenu).

[10] Pp. 29-30, la phrase *El rey dio luego sueldo de quatro meses a los que con el yuan* n'est pas traduite. Ailleurs des mots inutiles sont rajoutés (p. 118 : « [e el mariscal] »).

contresens [11]. Le parti pris de publier le texte en orthographe actualisée ne va pas sans conséquences dans la graphie des noms propres portugais [12]. On ne ferait pas grief à McKenna de ne pas déchiffrer les noms propres orientaux s'il n'avait l'audace de les restituer sur on ne sait quelle base fantaisiste, en altérant les transcriptions fidèles de Figueroa [13]. Son ignorance, tant des textes portugais du XVIe siècle que de la géographie, entraîne McKenna dans plus d'une erreur [14]. N'ayant pas fait son service militaire dans l'Océan Indien, il confond le Gudjarat avec le Pakistan [15], etc.

La « traduction critique » est suivie d'un commentaire des plus lâches, dont les notes, essentiellement bibliographiques, sont rejetées en fin de volume. Cette disposition incohérente oblige le lecteur à chercher en trois endroits différents des éléments qui eussent pu être groupés en une seule page. Sous le titre « The narrative in history and literature », d'autant plus abusif que l'œuvre de Figueroa, demeurée inconnue, n'a jamais appartenu à la littérature,

---

[11] P. 81 ; *en un libro,* « in his book ». P. 97 : *tenian paz,* « are at peace ». P. 101 : *se querian ir a fortalescer en Calicut,* « they planned to go to Calicut for reinforcements ». Nous arrêtons là cet échantillonnage, qu'on pourrait allonger à l'envi. Certains contresens sont particulièrement graves parce qu'ils faussent toute l'interprétation de l'action portugaise. Ainsi p. 105 : *e de ay fablaron sobre paz e fue en busca de los rumes,* « They also spoke of peace, but the Viceroy continued in search of the Rumis ». Pp. 86/88-87/89 une faute d'impression a fait répéter um élément de phrase superflu, le texte se rétablit évidemment comme suit : *La qual era que lo venia a sujetar al rey de portogal su senor e que el era su capitan mayor a lo qual respondio Cojatar que el le prometia fazer toda honesta paz e concierto no obstante esso,* etc. McKenna intervertit les positions des deux protagonistes et traduit, en appuyant sa traduction d'une glose infrapaginale : « ... Coje Atar replied that he was the captain major (*sic !*). Afonso de Albuquerque promised them an honest and harmonious peace (*sic !*)... »

[12] Le prénom de Pedro de Herrera est rendu, dans la traduction, par sa forme portugaise, Pero Ferreira (pp. 47, 79), mais celui de Pedro de Añaya (*passim*) conserve sa forme castillane. Le nom Távora est maintenu dans sa forme castillane, Tabora (p. 73, notes p. 186), mais le prénom Diego portugalisé en Diogo (p. 73), etc.

[13] La *kunya* du roi d'Ormuz *Abenadar,* Abu Nadhar, devient chez McKenna Ibn ud Dar (p. 91). Le gouverneur de Diu, Malik Ayâz, dans le texte *Malicayaz* (*passim*), devient Malik Yas. Camalcan (port. Camalcão), soit Kamâl Khân, se métamorphose en Khamil Khan (p. 131).

[14] P. 86-87 *: acerca de ay hay un rey que se llama de Lara que es reyno suyo,* « there is a king named Larak, ruler of a kingdom of the same name ». Ignorant l'existence du royaume de Lâr, amplement mentionné dans les textes portugais d'époque, McKenna donne à son roi le nom de l'île de Larak ! Pp. 106-107 : *reyno de Cani,* « kingdom of Thana » ; c'est le Deccan, dans les sources portugaises o *reino Decão.*

[15] Là où le texte *a la otra tierra de Cambaya es guzarates* (p. 116), McKenna glose p. 205 : « First India would appear to be accounted for by the land of the Gujarati, that is, modern Pakistan », et p. 186 : « the land of the Gujarati corresponds to the modern Pakistan ». Les commentaires de McKenna, cherchant à faire entrer dans la nomenclature ptoléméenne les termes géographiques employés par Figueroa sont d'autant plus oiseux que les notions géographiques de Figueroa ont l'intérêt de représenter celles qui avaient cours dans l'Océan Indien au début du XVIe siècle.

sont étalées des généralités qui ne situent en aucune façon la *Conquista* par rapport aux autres témoignages historiques ou narratifs. Les notes ne renvoient jamais aux textes des chroniqueurs, que l'élève de M. Rogers utilise sous forme de paraphrases écourtées, anonymes et vagues. De ces références absentes tient lieu un appendice « Portuguese historians and the *Conquista* », simple tableau synoptique des numéros de chapitres correspondant au contenu de la *Conquista* dans les quatre grands historiens portugais, Castanheda, Barros, Góis et Correia. Le titre en est doublement malheureux, parce que cet appendice n'institue pas de comparaison systématique, et parce que la *Conquista* ne figure pas parmi les sources mises à profit par les historiens portugais du XVIe siècle. Bien qu'il soit peu familier de ces grands auteurs, et que son commentaire révèle qu'il n'en a lu que des bribes, McKenna affirme qu'ils sont « la principale source d'information sur les activités portugaises en Inde durant la période des voyages de Figueroa ». La documentation d'archives, en bonne partie publiée pour cette période-là, et plus fondamentale encore que les chroniques, est une terre où il n'a pas abordé. Il ne connaît pas davantage ce qui est important dans les travaux de l'érudition moderne. Les publications de Hummerich, par exemple, qui touchent en plein la période dont il traite, sont absentes d'une bibliographie encombrée de titres sans rapport au sujet et passant sous silence des études qui le concernent directement. Si encore McKenna avait lu les ouvrages qu'il nomme ! Dire qu'il les a feuilletés est une hypothèse indulgente [16].

Loin d'avoir en mains le « detailed study » et l'«extensive commentary » promis dans la préface, on ne trouve sous la signature de McKenna que la dissertation et le commentaire de texte d'un étudiant négligent ou mal guidé. Il est souhaitable que la *Conquista de las Indias de Persia y Arabia* fasse un jour l'objet d'une édition véritablement critique.

Martín Fernández de Figueroa est parti pour l'Océan Indien en 1505, comme « hommes » de Pedro de Añaya, chevalier castillan au service portugais, nommé par D. Manuel capitaine de Sofala. Il est resté deux ans à Sofala, a passé à Mozambique l'hiver 1507-1508, puis à Soqotra, où se trouvait Afonso de Albuquerque, la mousson de 1508. Il a donc, ensuite, pris part à la deuxième campagne contre Ormuz et est arrivé en Inde, sur l'escadre d'Albu-

---

16 Bien que la bibliographie inclue les *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central* (4 vols. parus en 1967, et non 3), McKenna ne les a pas consultés, puisqu'il ignore et l'édition d'une partie de la *Conquista* au tome III (*cf.* note 8) et les mentions de Figueroa aux tomes I et II (*cf.* notes suivantes). Il eût rencontré la forme correcte du nom de « Sulema », roi de Sofala (p. 175), dans H. Axelson, *South-East Africa, 1488-1530* (?), que cite sa bibliographie, qui fourmille par ailleurs d'imprécisions : les *Cartas* d'Albuquerque comptent 7 volumes et non 6, etc. Qualifier le livre de Duarte Barbosa de « travel narrative » (p. 171) prouve qu'on ne l'a pas lu.

querque, à la fin de 1508. Il est de l'expédition du vice-roi D. Francisco de Almeida contre Diu au début de 1509, se trouve vraisemblablement présent au malheureux assaut donné à Calicut par le maréchal D. Francisco Coutinho en janvier 1510, et déploie sa bravoure lors de la première occupation de Goa. Albuquerque s'étant replié à Cananor en août 1510, Figueroa cherche à rentrer en Europe. Il embarque le 11 décembre sur la flotte de Duarte de Lemos et arrive à Lisbonne le 3 juillet 1511, après avoir été témoin et acteur de plusieurs des grandes opérations qui marquent la fondation de l'Estado da Índia et l'établissement de la suprématie portugaise dans l'Océan Indien.

On ne connaît de Figueroa que ce que nous apprend de lui la *Conquista de las Indias de Persia y Arabia.* Il a vécu les événements à un rang trop modeste pour que les chroniqueurs aient retenu son nom. On trouve toutefois sa trace dans cette catégorie inférieure et dédaignée de sources d'archives que sont les rôles de paiement. M. Boxer a relevé qu'était porté sur le *rol do pagamento do mantimento* de Sofala du 1er mars 1506 un « Figueroa » qui est très probablement l'auteur de notre relation [17]. Son nom vient en début de liste, parmi les « hommes » de Pedro de Añaya. Puisque Figueroa a continué de résider à Sofala jusqu'en septembre 1507, on s'attendrait à retrouver son nom dans les rôles établis postérieurement à mars 1506. Ils sont imprimés dans les *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique*, que McKenna ne s'est point donné la peine de dépouiller. Aucun Figueroa n'y paraît. Cependant, dans le rôle du 1er septembre 1506, couvrant les trois mois écoulés, figure un individu dont le nom, écrit de façon peu claire, a été lu « Fegeiro (?) » ; ce nom est repris du rôle du 1er septembre à celui du 2 décembre sous la forme « Fygeiro» [18], Nous avons là une forme altérée du nom de Figueroa, bien qu'il ne vienne plus dans la liste des « hommes du capitaine ». En effet, Pedro de Añaya mort, sont classés en tête de liste les douze « hommes » de son successeur, Manuel Fernandes. Les sept survivants des douze hommes de feu Pedro de Añaya sont énumérés en ordre dispersé, parmi les autres membres de la garnison. Sur les rôles de septembre et de décembre I506, le nom de « Fegeiro»/«Fygeiro » est suivi des noms de trois d'entre eux. Sur le rôle du 24 février 1507, ce même personnage, qualifié d'*homem de armas*, figure, dans la même position d'énumération, sous une graphie encore différente, et cette fois avec l'indication de son prénom, propre à dissiper le doute sur son identité : « Martim de Frageiro » [19]. Ces pièces sont les seuls textes portugais publiés à ce jour où soit mentionné Martín Fernández de Figueroa. Il n'est pas exclu que d'autres documents de même nature permettent de suivre sa carrière en Inde.

---

17 *Apud* McKenna, p. 261 ; *cf. Documentos sobre os Portugueses em Moçambigue*, I, p. 426.

18 *Op. ct.*, I, p. 640 et 730.

19 *Op. cit.*, II, p. 154.

Figueroa avait certainement prémédité de rédiger le récit de son voyage aux « Indes de Perse et d'Arabie ». La composition de l'ouvrage révèle qu'il n'a pas rassemblé tous ses souvenirs en une seule fois, mais que, muni de carnets (il faut ici remarquer la rareté du papier), il a pris des notes au fur et à mesure des événements, tout au long de son séjour dans l'Océan Indien, consignant également par écrit ce que lui racontaient des acteurs d'épisodes auxquels il n'avait pas été mêlé. Figueroa rapporta un livre excellent, *un libro excelente*, livre que résuma son éditeur, Juan Agüero [20]. Agüero dit ailleurs que Figueroa écrivit le récit de la conquête d'Ormuz fait par un des chevaliers de la compagnie d'Albuquerque « dans un livre des choses qu'il y avait là », *en un libro de las cosas que alla havia* [21]. Le terme semble s'appliquer ici non à l'œuvre dans son ensemble, mais à un cahier distinct. Est-ce dire que Figueroa tenait d'une part une sorte de journal, d'autre part la relation d'événements dont il entendait le récit ? Cela est peu vraisemblable. S'il avait disposé de deux catégories de notes, on voit mal comment Agüero, au lieu de conserver l'unité de chaque relation, aurait réussi à en fragmenter la matière selon un ordre chronologique qui est très exactement celui de la biographie de Figueroa. Les notations relatives aux affaires dans lesquelles Figueroa n'a pas été engagé ne sont pas insérées dans la trame du livre à leur date réelle, ni regroupées en un exposé unique ; elles sont introduites à la date où Figueroa rencontre ses informateurs [22]. Il y a parfois deux allusions à un même fait, car Figueroa en a eu connaissance à deux époques successives par deux narrateurs différents. Mention de la prise de Kilwa et de Mombasa est faite par deux fois, Figueroa en ayant entendu parler à Sofala en janvier 1506 par Gonçalo Vaz de Gois arrivant de Kilva, puis à Mozambique en décembre 1507 par Tristão da Cunha arrivant de l'Inde [23]. De même il y a deux mentions de la première expédition d'Albuquerque contre Ormuz, celle qui remonte aux propos tenus à Malindi par Francisco de Távora, et le récit détaillé recueilli durant « l'hivernage » à Soqotra [24].

Le texte de la *Conquista* est divisé en 50 *títulos*, numérotés dans l'original de I à LI car le titre XV est répété deux fois. Les chapitres, dont l'intitulé n'indique souvent le contenu que de façon imparfaite, sont de longueur très inégale. L'ordre des matières se répartit comme suit :

Préface de Juan Agüero (pp. 14-20). Introduction : les deux premiers voyages de Vasco de Gama (I-III, pp. 20-30). Début de l'établissement de Sofala

[20] *Conquista*, p. 154 ; *cf.* p. 16 : *scribi esta breve summa sacada... de su libro.*

[21] *Id.*, p. 80.

[22] Pour le cas de l'expédition de Malacca, qui fait peut-être exception, *cf. infra*.

[23] *Conquista*, pp. 46 et 64.

[24] *Id.*, p. 76 et p. 80 *sqq*.

(IV-X, pp. 30-44). Opérations de D. Francisco de Almeida sur la côte d'Afrique Orientale (XI, p. 46). Affaires de Sofala, 1506-1507 (XII-XX, pp. 48-64). Tristão da Cunha à Mozambique ; son récit sur les exploits portugais en Inde, 1506-1507 (XXI-XXII ; pp. 64-70). Navigation de Mozambique à Malindi (XXIII ; pp. 70-72). Albuquerque sur la côte d'Afrique Orientale, à Soqotra et à Ormuz (XXIV ; pp. 72-76). De Malindi à Soqotra ; Soqotra (XXV-XXVI ; pp. 78-80). Guerre contre le royaume d'Ormuz, 1507-1508 (XXVII-XXXII ; pp. 80-94). Mort de D. Lourenço de Almeida (XXXIII ; pp. 94-100). Expédition de D. Francisco de Almeida contre Diu (XXXIV-XXXVIII ; pp.100-118). Affaire de Calicut (XXXIX-XL ; pp. 118-126). Occupation de Goa (XLI-XLV ; pp. 126-140). Figueroa à Cananor ; prise de Goa (XLVI ; pp. 140-142). Diogo Lopes de Sequeira à Malacca (XLVII ; pp. 144-146). Notes sur l'Inde : éléphants, etc. (XLVIII ; pp. 148-150). Le retour en Europe ; mort de D. Francisco de Almeida (XLIX-L ; pp. 150-154).

Seule la découverte du manuscrit de Figueroa permettrait de mesurer la responsabilité de Juan Agüero dans la rédaction de la *Conquista* telle qu'elle a été imprimée. Antonio de León Pinelo, qui ne localise pas le manuscrit, lui attribue le titre *Historia del viaje de la armada de Pedro de Añaya a la Persia y Arabia*, fort voisin du sous-titre de l'édition salmantine (Iv), où semble conservé l'essentiel de l'appellation primitive : *Summa e breve util aviso e Hystoria del viaje e armada que el rey don Manuel de portogal a gran costa suya mando fazer para los reynos e indias de persia e arabia en que fue por capitan mayor el muy nombrado cavallero Pedro de Añaya.* Tel est aussi le titre sous lequel l'ouvrage de Figueroa est enregistré dans le catalogue de Tamajo [25]. Le titre de l'impression de 1512, qui a été transcrit de façon incomplète ou inexacte par Pinelo, Antonio et leurs successeurs [26], se lit ainsi : *Conquista de las Indias de Persia e Arabia que fizo la armada del rey don Manuel de Portugal e de las muchas tierras, diversas gentes, extrañas riquezas e grandes batallas que alla ovo.* Plus conforme à la teneur de l'ouvrage, ce titre exprime également l'esprit dans lequel Juan Agüero, à qui il est vraisemblablement dû, a retouché le manuscrit de Martín Fernández de Figueroa [27].

Les papiers de Figueroa relataient « très copieusement et véridiquement » non seulement les événements qu'il avait vécus, ou ceux qui lui étaient connus de façon indirecte, mais aussi ses observations sur les gens et les mœurs, sur la géographie, sur la faune et sur la flore. C'est à sa demande qu'Agüero, lettré de réputation locale, et qui lui était apparenté, abrégea le

---

[25] *Cf.* McKenna, p. 10 et p. 263, note 20.

[26] *Cf.* McKenna, pp. 10-11. Le titre donné par Antonio est *Tratado de la conquista de las islas de Persia y Arabia, de las muchas tierras, diversas gentes y extrañas, y grandes batallas que vio.*

[27] Voir les remarques de McKenna, p. 158.

récit « à l'usage moderne », « pour ne pas ennuyer les lecteurs avec le long développement de son voyage» [28].

Les coupures auxquelles procéda Agüero ont frappé largement les chapitres relatifs aux affaires de Diu. De son propre aveu, il écourte l'histoire des chrétiens capturés à Chaul en 1508 et libérés par Malik Ayâz en février 1509, *porque es larga cosa de contar* (p. 116), ainsi que la description de la bataille de Diu de février 1509, ou plus exactement de la part prise à cette mêlée par Figueroa, qui y fut blessé. Les excuses appuyées de Juan Agüero à ce propos laissent soupçonner qu'il eut sur ce point-là un différend avec le héros frustré [29]. Agüero prévient aussi qu'il ne raconte pas en détail les combats livrés par Albuquerque pour la possession d'Ormuz, qui furent « nombreux, grands et divers » (p. 92) ; son récit est en vérité si tronqué qu'il altère l'intelligence des faits, car on ne distingue plus ce qui appartient à la campagne de 1507 et ce qui appartient (pp. 92/94) à celle de l'automne suivant, après « l'hivernage » à Soqotra. Le récit de la première campagne, que Figueroa a rédigé de ouï-dire, est beaucoup plus circonstancié que celui de la seconde, à laquelle il a été présent. D'autres raccourcis qu'Agüero n'avoue pas se laissent déceler à certaines incohérences de la narration [30].

En même temps qu'il supprimait ou qu'il condensait des parties plus ou moins longues de l'original, Agüero l'étoffait d'éléments rapportés. Il a ajouté, au début de l'ouvrage, les trois chapitres sur les voyages de Vasco de Gama. Cette introduction (ainsi est appelé le premier *título*), qui n'est pas exempte d'erreurs [31], est fondée sur ce qu'Agüero en a lu, et qui avait été connu par un pilote ayant été du premier voyage, comme par quelques étudiants et négociants cultivés de Salamanque. C'est au *título* IV, avec le départ de Pedro de Añaya, que commence le texte basé sur la relation de Figueroa. Le résumé de Juan Agüero est grossi de remarques incidentes et de considérations sans rapport avec les expériences de Figueroa, mais qui sont pour Agüero autant d'occasions d'étaler sa science héraldique et ses prétentions nobiliaires [32]. Ces digressions ne sont pas sans intérêt. Elles nous révèlent, entre autres, ou nous font mieux connaître, les attaches castillanes de certains participants de l'expansion lusitanienne. Ainsi de Pero Ferreira Fogaça, le premier capi-

---

[28] *Conquista*, p. 16.

[29] *Id.*, p. 114. Figueroa fut de nouveau blessé à Goa (p. 132-134). *Cf.* la préface de Agüero, p. 16, où il faut entendre : il vit (les Indes) et les conquit, ainsi que les marques que les vaincus lui laissèrent donnent témoignage (McKenna, p. I7, a mal interprété la phrase).

[30] Le très bref *título* *XXI, par exemple, où il est dit que Tristão da Cunha, ayant recouvré la vue, arrive à Mozambique.

[31] *Cf.* McKenna, p. 164.

[32] Sur la parenté entre les rois de Portugal et des familles nobles de Salamanque (p. 90) ; McKenna, p. 193. Sur les liens de Agüero avec la famille royale de Castille (p. 102) ; McKenna, p. 200).

taine de Kilwa, qu'Agüero affilie aux Herrera de Salamanque [33] ; de Nuno Vaz Pereira, un des capitaines de l'escadre d'Almeida [34] ; de Garcia de Sousa, qui s'illustra sous Albuquerque [35], etc.

Hormis ces additions héraldiques et généalogiques, reprises d'éléments qui sont, presque tous, déjà présents dans un autre traité de Juan Agüero sorti des presses vers le même temps que la *Conquista* [36], les interpolations commises par Agüero ne se laissent dénombrer que conjecturalement. On ne relève que deux notations personnelles caractérisées, l'une où Agüero fait allusion à son propre voyage à Rome, pour déclarer que les édifices du temple de Kanya Kumari, au cap Comorin, sont certainement inférieurs à ce qu'il a vu dans la Ville Eternelle [37] ; l'autre où, décrivant la noix de coco, dont il a vu un specimen, il juge erronée la ressemblance avec les figues que leur prête « Pogio Florentino » (p. 38). Dans la préface de la *Conquista*, Agüero se targue d'avoir lu le Pogge. Après avoir donné les trois raisons qui le poussèrent à accepter de réviser le texte de Figueroa : le désir de s'informer pleinement des choses qui piquaient sa curiosité, celui de faire connaître le compatriote distingué qu'avait été Pedro de Añaya, celui enfin de divertir ses amis, il déclare : « J'ai écrit ce court abrégé (*breve suma*) tiré de son livre et de son information véridique, accordé (*concordada*) à la cosmographie de Pogio Florentino et de Marcopaulo veneciano, et aussi à une lettre du haut, riche et puissant roi Dom Manuel que j'eus en main, en portugais, sur les cités et les batailles que son armada, combattant et guerroyant rudement, a rendues fameuses et immortelles » (pp. 16/18).

Le premier des textes cités par Agüero est la *Cosmographia breve* de Rodrigo Fernández de Santaella, publiée à Séville en 1503 [38], qui inclut la traduction castillane de Marco Polo et celle du voyage en Inde dont Nicolo de' Conti dicta le récit à Poggio Bracciolini. Quant à la lettre de D. Manuel, il ne saurait s'agir de la lettre adressée aux autorités d'Évora le 19 juin 1508, au lendemain du retour de Tristão da Cunha, comme le prétend McKenna [39]. Agüero en tire des informations sur le christianisme à Soqotra, qui doublent celles provenant de Figueroa lui-même [40], mais il remarque, par ailleurs, que la relation de la conquête d'Ormuz faite par Figueroa concordait (*concordaba*)

---

[33] P. 46 ; McKenna, p. 173.

[34] P. 112 ; McKenna, p. 203.

[35] P. 132 ; McKenna, p. 211.

[36] *Triunfo raimundino, en el cual muchas antiguidades de la ciudad de Salamanca se traen*, etc. *Cf.* McKenna, p. 8 et p. 262.

[37] *Conquista*, p. 144 ; autre référence à son voyage à Rome dans une des digressions généalogignes, p. 102.

[38] McKenna, p. 3 et p. 260.

[39] McKenna, p. 160.

[40] *Conquista*, respectivement pp. 74/76 et pp. 78/80.

avec la lettre en portugais de D. Manuel (p. 80). La missive qu'Agüero a eue sous les yeux, qui narre à la fois l'occupation de Soqotra et la première campagne contre Ormuz, ne peut être de juin 1508, puisque Tristão da Cunha était parti de l'Inde sans connaître les événements du Golfe Persique, dont on n'eut des nouvelles au Portugal qu'en 1509. Agüero aura vu, en original ou en copie, une des nombreuses lettres que le roi de Portugal expédiait à diverses autorités et personnalités, tant espagnoles que portugaises.

Bien qu'il croie à l'influence de la publication de Santaella sur certains passages de la rédaction de Juan Augur, McKenna a négligé d'en établir la preuve par une comparaison critique des données parallèles. Notons d'abord que la phrase d'Agüero est ambigüe, comme l'est le mot *concordada*, selon qu'on rattache celui-ci à *summa ou* à *información*, et selon le sens qu'on lui donne. Je ne crois pas qu'Agüero ait retouché et corrigé la relation pour la mettre en accord avec des données qu'il puiserait dans Polo, dans Conti et dans la lettre de D. Manuel. Ce qu'il entend signifier, c'est que, homme cultivé, esprit curieux, il avait déjà des lectures et était capable de juger de l'authenticité des propos de Figueroa. Il invoque pareillement à diverses reprises la conformité des dires du voyageur à ceux des « nombreux témoins oculaires qu'il y a aussi bien au Portugal que dans toute l'Espagne» [41]. Les ressemblances entre tel ou tel passage de la *Conquista* et d'écrits antérieurs sur l'Inde tiennent à ce qu'ils traitent d'une commune matière. Il en va de même de la dette prétendument contractée par Figueroa envers Varthema, qui a fait escale à Mozambique quelques jours, à la fin de 1507, au moment où Figueroa s'y trouvait. Des concordances que McKenna voit dans leurs informations, l'une ne suffit pas à faire preuve, et les autres accusent des divergences montrant que leurs témoignages sont indépendants l'un de l'autre [42].

Figueroa n'apparaît nullement, tel qu'Agüero le présente, comme incapable d'avoir noté autre chose que des scènes de combat. Tout au contraire. Il ne lui reproche que d'être mauvais écrivain, prolixe et diffus. Mais il nous annonce, dans les premières lignes de sa préface, que Figueroa a noté longuement des faits d'histoire naturelle et des traits de mœurs, et les dernières lignes rappellent implicitement son mérite d'observateur (*notador*) [43]. Les notations de cet ordre occupant relativement peu de place dans la *Conquista*, il est d'autant plus intéressant de constater que leur attribution à Figueroa est nettement exprimée par Agüero, qui pourtant se substitue avec constance à

---

[41] *Id.*, p. 154 ; p. 44 : *lo qual como haya muchos testigos de vista no terneys por difficultad creer* ; *cf.* aussi p. 20 : *tratado... bien visto e corcordado.*

[42] McKenna, pp. 178 et 184. En le chevalier mystérieux qui est venu au secours des Chrétiens à Cananor, Varthema voit Dieu, mais Figueroa reconnaît saint Jacques ; Varthema compare la queue de l'éléphant à celle du buffle, Figueroa à celle du porc, etc.

[43] *Conquista*, pp. 16 et p. 20.

l'auteur primitif, prend la parole, développe ses digressions savantes et plus souvent encore ses idées morales. Dans cet ouvrage qui, tout de même, est le sien, Figueroa ne fait jamais entendre sa voix directement. Il n'apparaît que de loin en loin, comme caution de Juan Agüero [44] ; il est parfois invoqué impersonnellement [45], et quand il est cité nommément, ce n'est qu'à la troisième personne. Si on excepte la préface et les mentions qui sont faites de son départ pour Sofala (p. 30) et de son retour de Lisbonne à Salamanque (p. 154), son nom ne figure que onze fois dans le corps de la relation proprement dite. Sept de ces mentions sont des attestations de sa présence en tel endroit ou de sa participation à telle action : attaque des indigènes contre le fort de Sofala (p. 48), remise de Sofala à Vasco Gomes de Abreu (p. 60), « hivernage » à Soqotra pendant la mousson de 1508 (p. 78), bataille de Diu (p. 114), première occupation de Goa (p. 132 et p. 136), départ de Duarte de Lemos de Cananor (p. I42). Les quatre autres mentions témoignent du zèle de Figueroa à voir et à connaître.

Nous avons déjà relevé celle relative au *libro* où il consigne l'histoire de la première attaque contre Ormuz (p. 80). Figueroa, naturaliste, observe les « chevaux marins » de la rivière de Sofala (p. 42), et consacre une notice circonstanciée aux éléphants de l'Inde (p. I48). Cette notice forme l'essentiel d'un chapitre de la *Conquista* que complètent plusieurs notes sur la faune et sur les coutumes. La dernière de ces notes signale la pratique de l'infibulation et rapporte qu'une fille infibulée fut ramenée au Portugal par Tristão da Cunha. Il n'y a pas de motif de douter que d'autres notations très brèves, sur les bêtes fauves de Goa et sur les serpents de Cochin, ne soient extraites des carnets de Figueroa, non plus que celles sur les débiteurs et sur la polyandrie, qu'on retrouve, plus détaillées, chez Varthema. Ce sont là des *loci classici* de la littérature de voyages, et cela n'implique nullement que Figueroa, qui a vécu en Inde plusieurs années, et qui en a rapporté un dossier abondant, soit tributaire d'une conversation avec Varthema.

Juan Agüero conteste l'opinion de Figueroa sur les temples du cap Comorin, plus beaux que ceux de Rome (p. 144). Alors que tous les autres témoignages de Figueroa sont ceux d'un témoin oculaire, on se demandera s'il est allé au cap Comorin, ou s'il ne fait que rapporter le jugement d'autrui. La mention des édifices et bas-reliefs du cap Comorin est insérée dans le récit de l'expédition de Diogo Lopes de Sequeira à Malacca (août 1509-janvier 1510). Bien que la lecture de la *Conquista* ne nous apprenne pas où s'est trouvé

---

[44] *Cf.* p. 48 : *segun cuenta Figueroa que ay estava* ; p. 60 : *segun lo cuenta Figueroa que ay estava* ; p. 148 : *cuenta Figueroa testigo de vista.*

[45] Décrivant la visite de Pedro de Añaya au roi de Sofala, Agüero écrit : *dizen que salian todos por orden con sus vanderas e standartes en los bateles* (p. 40), dire qui est assurément celui de Figueroa.

Figueroa entre le printemps 1509 (retour de Diu) et le printemps 1510 (attaque de Goa), il paraît peu probable qu'il soit allé à Malacca, et plus vraisemblable qu'il ait été présent au malencontreux coup de main contre Calicut (janvier 1510). En effet, le *título* sur l'expédition de Malacca n'est pas à sa place chronologique dans la *Conquista*. Il vient comme un additif, après la mention des préparatifs de départ de Duarte de Lemos (fin 1510), sur l'escadre duquel Figueroa prit passage pour rentrer en Europe. Au contraire, l'arrivée du maréchal et l'attaque contre Calicut sont narrées à la suite du départ d'Almeida, sans solution de continuité. Sur le voyage à Malacca, Figueroa a pu être renseigné par ceux qui en furent et qu'il a eu l'occasion de côtoyer ensuite lors de la bataille pour Goa, Garcia de Sousa, Jerónimo Teixeira, João Nunes. Ce dernier rentra aussi au Portugal sur l'escadre de Duarte de Lemos, et la place à laquelle sont relatées les affaires de Malacca rend fort plausible que João Nunes ait été l'informateur de Figueroa. Cependant Garcia de Sousa est le plus à même d'avoir donné une description du temple du cap Comorin, qu'il aura sans doute vu, plutôt qu'au retour de l'expédition de Malacca, lorsqu'il séjournait au cap Comorin, durant la mousson de 1508, où D. Francisco de Almeida l'avait envoyé assister le commandeur Ruy Soares [46].

À l'état intermédiaire entre le récit recomposé des chroniques et la documentation d'archives, aux évidences inéluctables mais circonscrites, la relation de Figueroa, ou du moins ce qu'en a laissé subsister Agüero, est un instrument de contrôle précis. La chronologie en est sûre, l'information s'avère toujours correcte, mises à part quelques menues inadvertances qui sont sans doute le fait de l'abréviateur plutôt que du rédacteur.

La *Conquista* n'apporte aucune révélation majeure à notre connaissance de l'histoire de l'Inde portugaise, même touchant l'histoire des débuts de l'établissement de Sofala, qui en constitue la partie la plus originale. Sa valeur tient aux menus faits, aux nombreux détails, parfois infimes, qu'elle est seule à transmettre, et grâce auxquels devient possible la restitution d'un contexte, la consolidation d'une séquence chronologique, le choix d'une version entre celles, trop souvent disparates ou contradictoires, proposées par les chroniqueurs. Pour s'en tenir à ses caractères généraux, le plus notable est l'indépendance du jugement, l'objectivité involontaire projetée sur des épisodes que la littérature historique postérieure a déformés ou estompés.

---

[46] Au départ pour Malacca, en août 1509, Diogo Lopes de Sequeira ne s'arrêta pas au cap Comorin : parti de Cochin le 18 août, il fut en vue de Ceylan le 21 (Castanheda, II, CX, éd. Coimbra, I, 1924, p. 455). Au retour, il vint au port de Travancor, soit à l'ouest du cap (Castanheda II, CXVII, éd. Coimbra, I, p. 471 ; Barros, II, IV, 4, éd. Cidade, II, p. 183 ; Góis, III, I, éd. Coimbra, III, 1954, p. 9). Au contraire, en 1508, le commandeur Ruy Soares s'était abrité derrière le cap (*detrás*) : *cf.* Castanheda,II, LXXXIII, éd. Coimbra, I, p. 403.

À la différence des sources narratives portugaises, la *Conquista* développe la notion d'hispanité. Mais on n'est point assuré qu'elle ait été vécue aussi fortement par Figueroa et ses compagnons que par l'écrivain Agüero, nonobstant quelques traits que celui-ci n'a sans doute pas inventés, comme le salut au drapeau portugais, à Sohar, au cri de « Portugal et Espagne » (p. 84). À Agüero toujours, on est tenté d'attribuer des réflexions éthiques telles que celles suscitées par les atrocités commises à Brava (p. 72/74). La *Conquista* aborde des sujets qui, à l'époque où elle parut, étaient autrement plus délicats : ce qui touche au différend entre Albuquerque et Almeida, et ce qui atteste l'étendue de la volonté de collaboration avec les milieux autochtones qui fut le moteur de la politique du vice-roi. On chercherait en vain dans la *Conquista* une allusion à l'âpre conflit qui opposa ces deux hommes également éminents. Que Agüero ait censuré des révélations fâcheuses n'est pas impossible. On constate que des parties de la relation qu'il a abrégées largement intéressaient la politique d'Almeida : la seconde campagne contre Ormuz, sur laquelle plana sa collusion avec « Coje Atar », et les contacts luso-gudjaratis par le canal du gouverneur de Diu.

Malgré ces silences, la *Conquista* en dit assez pour faire comprendre au lecteur que le vice-roi soutenait le gouverneur d'Ormuz contre Albuquerque, et que le désir de venger la mort de son fils D. Lourenço ne l'empêchait point de négocier avec Malik Ayâz. Peut-être faut-il voir dans de telles assertions une explication du fait que la *Conquista* n'a pas bénéficié de la diffusion qu'aurait dû lui assurer l'impression de 1512, et n'est jamais tombée dans le domaine public.

17
UN VOYAGE DE GOA À ORMUZ EN 1520*

En prenant son service, le 25 janvier 1520, à bord du *Santa Maria do Monte,* dans le port de Goa, l'*escrivão* de cette *nau* portugaise, Cristóvão Afonso, était porteur d'un registre de cent pages. Conservé aujourd'hui à l'Arquivo Nacional da Torre do Tombo, à Lisbonne, sous la cote Núcleo Antigo 609, ce *Lyvro da receyta e despesa da nao Santa Maria do Monte em que vay por capitam e feytor Paris Corbinell pera Ormuz com arroz delRey nosso senhor pera s'entregar ao feytor e oficiaes da feytoria no dito Ormuz* nous est parvenu dans un état incomplet. Le texte ne comporte que 27 feuilles écrites, avec la numérotation originale de 1 à 8, 11 à 16, 24 à 27, 36 à 42, 50 et 51. La perte est loin d'être aussi importante qu'il semblerait. Il restait toujours dans les « cahiers » (*cadernos*) de cette sorte un bon nombre de pages blanches. La comparaison entre les *títulos* du sommaire établi par l'écrivain au feuillet 1v et l'état présent du manuscrit permet de constater que manque seulement la liste de ce que le capitaine avait reçu au magasin d'Ormuz pour le voyage de retour (fol. 60 : « As cousas que recebeo o capitam no almazem per'a nao te Goa »), que nous pouvons d'ailleurs connaître en partie par divers items d'autres *títulos*. Tout à la fin du cahier avaient été transcrits deux *alvarás,* fol. 97 « Alvara da demasya da carga », et fol. 99 « O alvara da capitania de Paris Corbynell ».

CHRONOLOGIE DU VOYAGE

Le 25 janvier 1520, le capitaine et l'écrivain prennent leurs fonctions. Mais le *Santa Maria do Monte* ne franchit la barre de Goa que le 10 mars, et reste

---

* Extrait de *Modern Asian Studies*, XXII, n° 3, Cambridge : Cambridge University Press, 1988, pp. 417-432. [Le document étudié ici a, depuis lors, été publié : António Dias Farinha, *Os Portugueses no Golfo Pérsico (1507-1538). Contribuição documental e crítica para a sua história*, Lisbonne : Comissão nacional para as comemorações dos descobrimentos portugueses, 1991, pp. 46-55.]

deux semaines devant le port, complétant sa provision de vivres. Paris Corbinel reçoit ses instructions (*regimento*) le 25 mars (f. 14r). On met à la voile pour Ormuz le 27 mars. Après quarante-cinq jours de mer, on atteint, le 10 mai, Qalhât, le premier hâvre de la côte d'Oman, qui appartient au royaume d'Ormuz, et relève donc du protectorat portugais ; c'est un point d'escale alors plus actif que Mascate, et, en 1520, D. Manuel y crée une *feitoria* [1]. On remonte la côte, touchant le 14 mai l'aiguade de Teive [2], et Mascate le 20, où l'on fait une escale assez prolongée, puisque Khurfakkân [3] ne sera atteint que le 5 juin. L'arrivée à Ormuz a lieu le 11 juin, soixante-dix-sept jours après avoir quitté Goa [4]. On y passe ce que les textes portugais appellent « l'hiver », c'est-à-dire la mousson, qui suspend toute navigation. Le départ, le 19 novembre, est manqué : les vents ramènent au port. On lève l'ancre de nouveau le 27 novembre, pour arriver le 1er décembre à Khurfakkân, qu'on quitte le 6. Autre escale à Mascate, du 11 au 15 décembre. La traversée de la mer d'Oman est bien plus rapide qu'à l'aller : on entre dans la rivière de Goa, tirant les bombardes, le 15 janvier 1521, un mois plus tard [5]. Au total, le voyage du *Santa Maria do Monte* s'étale sur un an.

LE NAVIRE

Le *Santa Maria do Monte*, nau « que foy do Sabayo » (f 51r) — le gouverneur du Âdil-Shâh à Goa — est un de ces navires, de types divers, qui tombèrent aux mains des Portugais lors de la prise de Goa par Albuquerque, en 1510, et qui, pour certains rebaptisés de noms chrétiens, furent ensuite utilisés, soit sur place pour défendre le littoral de l'Inde, soit dans des campagnes navales. Quatre de ces nefs, « des nouvelles de Goa », participèrent dès 1511 à l'expédition de Malacca : les naus *Sabaya, Joya, Santa Catarina* et *Santiago* [6]. En 1511,

---

[1] Sur Qalhât, *cf.* Jean Aubin, *Le royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle*, dans *Mare Luso-Indicum*, II, Genève, 1973, [pp. 77-179], pp. 111-113 [*supra*, pp. 315-317]. Sur les nominations à la *feitoria* de Qalhât faites en 1520 par D. Manuel, *cf.* Jean Aubin, « Mercês manuelinas de 1519-1520 para a Índia », dans *A abertura do mundo. Estudos de história dos descobrimentos europeus. Em homenagem a Luís de Albuquerque*, II (Lisbonne, 1987), (pp. 123-137), pp. 134-135. [*infra*].

[2] Fol. 36v. Sur Teive, arabe Tibi, *cf.* Aubin, *Le royaume d'Ormuz*, *supra*, p. 317.

[3] Khurfakkân : Aubin, *ibid.*, pp. 116, 117.

[4] Fol. 2r. La durée a été de soixante-dix-sept jours, f. 15r.

[5] Fol. 2r. *Cf.* f 41r : « Mais despendeo o dito capytam e feytor na vyajem d'Ormuz pera Goa pelos portos e chegadas per onde veo e a chegada em Goa hum quintall e meio de polvora que lhe foy dada ».

[6] Afonso de Albuquerque au Roi, 20.VIII.1512, dans *Cartas de Afonso de Albuquerque*, I (Lisbonne, 1884), pp. 66, 67.

Sabaya et *Santa Catarina* partirent pour les Moluques, les deux autres furent laissées à la garde de Malacca [7].

Notre navire fut donc de ceux qui demeurèrent en Inde, probablement la « nao nova de Goa » qui prend part à la défense de la place [8], la même qui est dite « une *Santa Maria nova* prise à Goa aux Roumes », à laquelle Albuquerque fait donner de la toile à voile en avril 1511 [9], avant de cingler vers Malacca. L'identité avec le *Santa Maria do Monte* qui s'apprête, fin janvier 1514, à aller de Cochin à Goa n'est pas évidente, car ce bâtiment est qualifié de caravelle, et non de nau [10].

Le nom du *Santa Maria do Monte* ne figure dans aucune des grandes démonstrations portugaises en Mer Rouge, au Golfe Persique ou à Ceylan. On ne le trouve pas non plus dans la liste des « voiles qu'il y aura à cette heure en Inde » d'octobre 1520 [11], ni dans la « Relation des navires qui servent en Inde en 1521» [12], cependant plus longue. La raison en est que le *Santa Maria do Monte* n'est pas un bâtiment d'escadre, propre à « aller d'armada ». C'est un transport, tel que nous le voyons en 1520, chargé de riz et de fer à destination d'Ormuz ; tel qu'en commande son capitaine, Paris Corbinel, qui n'est jamais mentionné parmi les « capitaines de l'Inde », et qu'on trouve fin 1524 menant une cargaison de poivre de Goa à Cochin [13], et en 1525 une autre, et du riz, à Cananor [14].

En 1520, le *Santa Maria do Monte* n'est pas en parfait état. À l'aller, quelques jours après le départ, et à un mois de la côte d'Oman, la vergue lâche [15].

---

[7] *Cartas*, I, pp. 68 et 81. Albuquerque a donné le chiffre de cinq « naos de Goa » menées à Malacca (aussi, p. 123), mais correctement celui de quatre dans sa lettre à Duarte Galvão de *1513 (*ibid.*, p. 397).

[8] Lettre à Duarte Galvão, *Cartas*, I, p. 396.

[9] *Mandado* d'Albuquerque du 23.IV.1511 , dans *Cartas*, V, pp. 167-168. Même épithète dans un *mandado* du 23.II.1511 : « a Santa Catarina nova que sse tomou em Goa » (*Cartas*, V. p. 90).

[10] *Mandado* d'Albuquerque du 28.I.1514, *Cartas*, VI, pp. 17-18.

[11] Nuno de Castro au Roi, de Cochim, 31.X.1520, dans *Cartas*, I, aux pp. 178-180.

[12] Dans *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África central*, VI, *1519-1537* (Lisbonne, 1969), pp. 92-103.

[13] Virginia Rau, « Um Florentino ao serviço da expansão portuguesa, Francisco Corbinelli », dans Centro de Estudos de Marinha, *Memórias*, IV (Lisbonne, 1974), pp. 107-141, 121.

[14] Vitorino Magalhães Godinho, *Os descobrimentos e a economia mundial*, 2e éd., III (Lisbonne, 1982), p. 206.

[15] Fol. 24r : « Aos çinquo dias do mes d'abrill da sobredita era ... hymdo pelo mar com tempo nos rodeo a vergua em que se gastaram paos em coregymento e cayro e em forar as ostagas e em outra obra se gastaram tres peças de gunes de Banda os quaes se deram per mão do dito despenseiro da dita nao. » Fol. 24 : « Aos dez dias do sobredito mes ... se gastaram mays outras tres peças de gunes de Banda em se tornarem a forar as ostagas da nao e em outras cousas no masto ». Le 28 mars, avaient été dépensées sept pièces de *gane* (« de gunes dos de Banda em obra da nao e em fazer arrombadas », f. 24r).

Aux travaux d'entretien exécutés à Ormuz, de juin à août, va s'ajouter la mise en place d'un nouveau grand mât.

Le 28 juin, le capitaine paie soixante hommes pour démâter le *Santa Maria* [16]. C'est chose faite le 29. Ce même jour, il en engage vingt pour examiner le navire, le vider, pomper, ce qui sera terminé le 17 juillet» [17]. Le 12 juillet, il fait creuser des fosses pour les cabestans. Le 13, il engage vingt hommes pour remorquer la coque de son mouillage en rade jusqu'à l'endroit où il doit être halé sur la grève. Le 16, vingt hommes sont recrutés pour installer des filins dans ce but. Le 17, avec le renfort de soixante hommes, le *Santa Maria* est tiré au sec [18].

Le 18, trente hommes sont mis à travailler sur le bâtiment, vingt le 19, dix-huit le 20 [19]. De plus, six hommes et un charpentier ont été payés au

---

[16] Fol. 37r : « Aos xxbiij dias do mes de junho despendeo Paris Corbynell capitam e feytor da sobredita nao com sasenta omens que tomou pera desenmastear ha nao dez azares alem da jente da nao por ser pouqua a companha ».

[17] Fol. 16r : « Despendeo mais o dito Paris Corbynell capitam e feytor da sobredita nao com vynte omens que tomou ha soldo dos que desenmastearam ha nao pera dar ha bonba e pera olharem per ela duas mãos d'arroz gyraçall com todos vynte cada dya dando lhe hum pari ha cada hum segundo o que damtes era custume. E lhe deram o dito arroz gyraçall por outro nom ser estar na nao e ser entrege ao feytor. Os quaes começaram de servyr o vynte e nove dyas do mes de junho aos quaes deram cada dia as ditas duas mãos hate oje domingo honze dyas do mes de julho que fazem per todos hum candy e duas mãos. » En marge : « xxij maos d'arroz ».

Fol. 37r-v : « Aos xxix dias do sobredito mes de junho despendeo ho dito capitam e feytor com vynte omens que tomou a soldo pera olharem na nao cada hum por dia hum çeedi, os quaes servyram ha descarga e hata poer ha nao em monte que foram hata dezasete do mes de julho. E mais lhe deu do arroz que tynha na nao delRev, saber a cada omem dous (*sic, lege* um) paris que fazem cada dez deles hũa mão de Goa que montam duas mãos per dia que sam por todas trinta seys mãos. E asv levaram dezoyto pardaos de soldada, saber a rezam por dia de hum çady, » En marge : « xxxbj mãos, xbiij° pardaos ».

[18] Fol. 37v-38r : « Aos xiij dias do sobredito mes despendeo mais o dito capytam e feytor em mais vinte homens que tomou pera levantarem as ancoras da nao e pera a toarem do porto aonde se avyam de varar dando a cada hum por dia dous çadys que montam dous pardaos. » En marge : « ij pardaos ».

«Haos xbj dias do sobredito mes despendeo o dito feytor mais com trinta omens que mais tomou pera lymparem ha nao e pera fazerem cordas lestas pera outro dia que a nao veo a monte seys (raturé : pardaos) azares que lhes (deo), saber por dia ha cada hum dous çadis que montam tres pardaos. » En marge « ibj azares ».

«Aos dezasete dias do dito mes que ha nao veo a monte despendeo mais o dito capytam e feytor com sasenta omens que mais tomou com a jente que ja dantes tynha tomada que eram vynte omens, aos quaes sasenta omens pagou por dia qua trabalharam todo seys pardaos, e asy despendeo com outra jente que veo trabalhar aos cabrestantes sete pardaos que sam per todos treze pardaos. » En marge : « xiij pardaos ».

[19] Fol. 38r-v : « Aos xbiij° do sobredito mes despendeo mais o dito capytam e feytor com trinta omens que tomou pera trabalharem na nao em poerem as estoras ha nao e em corejerem os paos debayxo da nao e começarem a capar de fora, despendeo tres pardaos. » En marge : « iij pardaos ». «Aos dezanove dias do dito mes trabalharam vynte omens nos quaes despendeo

mois pour réparer la quille. Le capitaine juge moins onéreux de les prendre au mois plutôt qu'à la journée. Une équipe de trente hommes, dirigée par un *tendel* Masqati, est à l'œuvre jusqu'au 20 août [20]. On y rencontre un certain nombre de gens de l'équipage venu sur le *Santa Maria*, à côté de recrues locales. Trois forgerons et leur souffleur fabriquent en dix-huit jours 800 crampons. On a fourni de la colle de poisson, de la poix, du bois, de l'étoupe (f. 41r).

Le *Santa Maria do Monte* est remis à flot le 8 septembre (f. 26r). Les ennuis qu'avait donnés la mâture continuent. Quatre charpentiers avaient travaillé huit jours à faire un nouveau grand mât (f. 40 »). Du caire a été employé pour les roustures, et 60 clous [21]. Lorsque le mât est mis en place, le 27 septembre, il casse par le milieu, et on découvre qu'il était également vermoulu (*podre*) aux deux bouts (f. 26r). La réparation ne sera pas solide. Le 25 décembre, par temps fort (*tempo*), dix jours après avoir quitté Mascate, où l'on a perdu une ancre en pierre, grand mât et vergue se brisent. On le répare avec des pièces de bois. Mais on n'a pas emporté de caire, et il faut, pour les ligatures, détordre un gros câble. Le lendemain, pour éviter la gîte, on réduit la hauteur du mât de misaine [22]. Sur le conseil du pilote, on diminue la dimension de la vergue, et on répare la toile, déchirée (f. 27r).

L'artillerie du bord ne semble pas en meilleur état. Une chambre de *berço* se fend lors de la remise à flot, en septembre (f. 26r). De l'importance de cette petite artillerie, nous ne savons rien d'autre que le nombre des bombardiers qui la servent, six.

Du tonnage du *Santa Maria do Monte*, on ne sait pas davantage, sinon qu'il part de Goa avec 140 personnes, 6 vaches, une cargaison de 174 tonnes [23], et qu'au retour il logera 71 chevaux.

---

o dito capytam e feitor dous pardaos, saber dando ha cada hum por dia dous çadis que montam ditos dous pardaos. » En marge : « ij pardaos ». «Aos xx dias do dito mes trabalharam na nao dezoyto omens que lavraram a nao de dentro e de fora com os quaes despendeo o dito feytor e capitam nove tangas. » En marge : « ix tangas ».

[20] Fol. 38v : « Aos xxj dias do dito mes de julho tomou ho dito capytam e feytor estes omens abayxo nomeados por hum mes e lhes deu ha cada hum segundo he o omem, os quaes tomou asy a soldo por mes por lhe parecer serem mais barato que tomados por dia e por ho servyço delRey, os quaes sam os segyntes... ». Fol. 40r : « ... começou ha xxj dias do mes de julho ... que se acabara ate vynte dias do mes d'agosto que vyra. os quaes sam pera coregerem a nao com os quaes omens fez o dito feytor preço e paga perante mim estprivam ».

[21] *Cf.* 41r, 41v, 42r.

[22] Le 15 décembre « se perdeo hua ancora de pedra com hum cabre ao sayr do porto de Mazcate que se nam pode all fazer senam leyxala por nam ir a nao ter a costa com tempo que nos fazia muito na boca do porto, de maniera que foy nocesario deyxala e alargarla com ho cabre » (f. 23v).

Le 26 décembre « se cortou o masto de traquete de çyma por ser neçesario por nam dar com o masto grande em bayxo e por fazer menos pendor » (f 26v).

[23] Cf ci-après.

L'ÉQUIPAGE

S'il était encore besoin de démontrer à quel point les Portugais, trop peu nombreux en Asie, recoururent au concours indigène, le cas du *Santa Maria do Monte* produirait un exemple parfait. Le capitaine portugais (qui d'ailleurs est Italien) a sous ses ordres un équipage de plus d'une centaine d'hommes dont la quasi-totalité, et notamment les pilotes et les bombardiers, sont des « Maures ».

Le total des inscrits, à l'aller, est de cent vingt-huit hommes, dont Cristóvão Afonso a consigné les noms un à un (f. 4r-6v). En fait, il y a eu onze défections : « Quand cette nau partit du port de Goa, restèrent à terre onze marins, de ceux qu'on avait payés à la *feitoria*. C'est-à-dire, on paya la solde à cent vingt-huit personnes. Lesquels (déserteurs) ne purent être trouvés à terre. Ils furent recherchés par le capitaine et ses hommes et par les *parcelares* de la dite nau et ne purent être trouvés ... On n'a jamais su par leurs noms qui ils étaient. » (f. 13r).

Comment s'y reconnaître, en effet, entre les dix Ahmad (« Amate »), les huit Muhammad (« Mahamete »), les huit Ali (« Ale »), les cinq Nâsir (« Nacer »), les cinq Ibrahim (« Ybraē/Abraē »), les cinq Saïd (« Ceyd »), etc. ? Très rares sont les noms accompagnés d'un ethnonyme. On discerne cependant qu'il y a de tout dans cet équipage racolé à Goa, et cela va de soi. Dans cette anthroponymie presque exclusivement arabe, encore que sociologiquement arabo-persane, quelques noms d'esclaves ou affranchis, tels que Khamis (« Camiz »), « Jeudi », ou Djum'a (« Joma »), « Vendredi », Âtiq (« Ateque »), « Affranchi ». Parmi les Ali, un « Ale Nautaque », originaire de la fameuse population côtière du Makrân dont les pirateries et la cruauté sont le plus grand danger de la navigation en mer d'Oman. Les deux seuls noms turco-persans, Pulad (« Polate ») et Tökel/Tukal ('Toucall ») sont ceux de deux *parcelares*.

Il y a quelques Indiens de castes islamisées, deux *caroa*, trois *panjelim*, un *çaramelar*, Il y a un ou deux Malabars. Trois chrétiens, donnés comme tels, se reconnaîtraient d'ailleurs à leur nom portugais : les marins Jorge et Marcos (f. 5r), et Pero Anes, qui est un charpentier çaramelar. L'onomastique range dans la catégorie des christianisés un autre homme, bien que la liste ne précise pas qu'il soit *cristão* : Gaspar, le « capitaine des *parcelares* ». Dans la liste de l'équipage du retour figure un ambivalent « Francisco Nacer ».

Selon la liste dressée par Cristóvão Afonso sous le « Título dos marinheiros », les cent vingt-huit hommes de l'équipage inscrit se répartissent ainsi :

— un pilote, Mu'allim Shâh ('Malemo Xa »).
— deux *tendel* [24], maîtres d'équipage, le *tendel grande* Nâsir, et « l'autre *tendel* », le *tendel pequeno* Salih (« Çale »). L'épithète s'applique à un

[24] Cf Yule-Burnell, *Hobson-Jobson*. sous « Tindal », p. 923.

trait physique plutôt qu'à une hiérarchie, car le petit *tendel* touche une solde plus élevée que le grand.

— onze hommes de barre (*de leme*), dont le chef, *mocadam* (arabe *muqaddam*), Ibrahim Faqih, est sur la liste du retour qualifié de *çerengue* (persan *sarhang*)[25], les deux termes désignant des commandements subalternes. Il y a parmi ces barreurs un « Omar le marchand » (« Umar sudagar »), ce qui, vu son emploi, doit s'entendre comme d'un sobriquet.

— six bombardiers, Mestre Shihâb al-Din, quatre de nom musulman et « Gyreque », qui est Malabar (cf. f. 39).

— quatorze *parcelares*, à qui incombe le maintien de la discipline, et la défense en cas de mauvaise rencontre.

—trois musiciens, « trompettes et timbaliers (*atabaqueiros*) ».

— les marins, qui sur la liste apparaissent au nombre de quatre-vingt-onze. Il y a toutefois de la part de l'écrivain quelque imprécision.

Sous un autre *título* de son registre, celui des rations distribuées à l'équipage (f. 14r), Cristóvão Afonso en répartit différemment la composition : «Ils sont cent vingt-huit personnes, à savoir : un pilote maure, deux *tendel* maures, quatorze *parcelares*, sept bombardiers, un trompette et deux timbaliers, quinze hommes de gouvernail, trois *panjelim*, et quatre-vingt-trois marins, à savoir de pompe et autres travaux de la *nau* ».

Dans la liste des marins, les trente-neuf premiers sont des « marins de Nacer », c'est-à-dire d'un des deux maîtres d'équipage, le *tendel grande*. Les autres sont ceux du *tendel pequeno*. Pour obtenir un total de quatre-vingt-trois, ils devraient donc être quarante-quatre. Or, dans l'énumération nominale, cinquante-deux noms viennent à la suite. Cristóvão Afonso a négligé de porter quelques mentions. Si l'on retire les trois *panjelim* (dont deux seulement sont nommément désignés), et les cinq hommes de barre et le bombardier supplémentaires, on descend au chiffre de quarante-cinq marins, exact à une unité près. Cristóvão Afonso a oublié de porter, en regard de leur nom, la qualité de quelques-uns des hommes.

Leur solde supérieure à la moyenne désigne comme dotés d'une compétence particulière plusieurs de ceux qui figurent vers la fin de la liste nominale. Il y a un *sarhang*. Il y a le *çaramelar* chrétien, Pero Anes, de qui nous savons par ailleurs qu'il est charpentier, et le *çaramelar* musulman Isâ, qui est peut-être le second des « deux charpentiers qui vinrent sur la *nau* » (f. 7r). Il y a aussi un « Ibrahim ajusteur de gouvernail et pilote » (« Ybraẽ calcaryyo

[25] *Ibid.*, sous « Serang », p. 812.

[*calçario] de leme e piloto »), qui ne vient pas en tête de liste en compagnie du pilote et des deux *tendel*, bien que nous apprenions que deux pilotes étaient responsables de la navigation du *Santa Maria do Monte* (f. 4r). Il s'est passé ceci que le rôle a été complété après l'enregistrement de la majorité des membres de l'équipage, et que les engagés tardifs n'ont pas été portés sous la rubrique dont ils relevaient.

L'équipage n'est pas licencié dès son arrivée à Ormuz, le 1er juin. Cent-huit hommes continuent d'être nourris à bord (f. 15v), pendant dix-huit jours, jusqu'au 9 juin, date à partir de laquelle le *Santa Maria do Monte*, déchargé de sa marchandise (ce à quoi ils auront évidemment été employés), est livré aux équipes qui vont le réviser.

Pour le voyage du retour, (f. 7r-8r) nous n'avons pas de liste nominale de l'ensemble des engagés, excepté pour les officiers non Portugais, qui ne sont qu'en partie les mêmes qu'à l'aller. C'est donc un équipage renouvelé qui conduit le *Santa Maria* d'Ormuz à Goa. Le pilote, Mu'allim Shâh, est le même. Au lieu de deux *tendel*, il n'y en a qu'un, nouveau, Ahmad le Gujarati (« Guzarate Amede »). L'ex-*muqaddam* des hommes de barre, Ibrahim Faqih, est sur le rôle, mais avec le titre de *sarhang* ; il y a quatre autres *sarhang* ; Francisco Nâsir, Abu Bakr (« Abubacar »), Ahmad l'Arabe et Ahmad le Vieux (dont on ne sait si ce sont les deux *sarhang* Ahmad du voyage d'aller). À ces noms s'ajoute celui d'un autre responsable, « Coje Quyr » [Khâdjeh ...], « capitam dos parcelares e bombardeiros e outras cousas da nao ». Il commande à six bombardiers (aussi nombreux qu'à l'aller) et à neuf *parcelares* (moins nombreux). Les musiciens sont cinq au lieu de trois : trois timbaliers, un cornet (*charamela*) un trompette. Les marins sont soixante-seize, dont un *caroa*, auxquels s'ajoutent cinq *panjelim* et deux charpentiers, dont Pero Anes. Soit un total de quatre-vingt-trois. Le total, que porte Cristóvão Afonso sur son registre (f. 8r), est de cent onze hommes.

PORTUGAIS ET « PORTUGAISES»

L'encadrement portugais des indigènes est réduit : un capitaine, autorisé à se faire accompagner d'une suite de six hommes, et un écrivain.

Paris Corbinel, qui est à la fois capitaine et *feitor* du *Santa Maria do Monte*, est évidemment un parent proche de Francisco Corbinelli, le Florentin bien connu comme *feitor* de Goa ; son fils ou son neveu [26]. En dépit de cette

[26] Le prénom de Parigi, d'où Paris à la portugaise, est celui de l'arrière-grand-père et du père de Francisco. Il est naturel qu'on le retrouve dans la lignée à la génération suivante. Notre capitaine figura dans le testament de Francisco (*cf.* Virgínia Rau [n. 13], p. 141, *carta testemunhavel* de D. João III, de 1530), mais il n'est pas dit qu'il est son fils. Ce serait alors le fils

parenté, la carrière de Paris en Inde restera sans lustre. Les six hommes dont le brevet (*alvará*) du Gouverneur de l'Inde, Diogo Lopes de Sequeira, l'autorise à s'entourer, sont Portugais : João Pedrocho, António Afonso, Cosmo Nunes, Francisco Fernandes, António de Fontes et Jordão Feio, ce dernier un tout jeune garçon (*moço pequeno*). Cosmo Nunes fait fonction de *despenseiro*, chargé de la réception des vivres au départ, et, durant la traversée, de la distribution des rations, sous le contrôle de l'écrivain.

Un des passagers, Espinosa, qui va comme *mestre da nao*, en vertu d'un « *ordenado* du secrétaire », soit de Jorge Dias, secrétaire de la *feitoria* de Goa, étoffe le maigre état-major portugais du *Santa Maria do Monte*.

Il y a quatre autres passagers. Un Gonçalo Fernandes, « homme du seigneur Dom Aleixo », c'est-à-dire de Dom Aleixo de Meneses. Un Estevão Gil, « homme de Jorge Dias ». Sous leur nom d'opportunité lusitanien, un António Fernandes et son fils Vasco Fernandes sont en réalité Arméniens. L'autorisation d'embarquer leur a été accordée par le capitaine de Goa (c'est alors Rui de Melo) ; ainsi sont-ils transportés et nourris aux frais du Roi (f. 3ʳ).

Le capitaine détient l'autorité, mais il est dépendant, pour ce qui touche la navigation, des pilotes et des maîtres d'équipage. Ceux-ci exercent leur métier, indifférents à la religion de leurs employeurs, sous condition que les usages maritimes traditionnels soient respectés. Quand ils découvrent que leur ration quotidienne est alignée sur celle des marins, ils réclament, et imposent leur volonté.

« On donna aux deux pilotes et aux deux *tendel* à chacun douze *pari*. À savoir, un qui leur était alloué par les officiers à titre de marins, et le capitaine leur en fit donner trois autres à chacun, car ils se plaignaient qu'on ne leur donne pas la norme en usage sur tous les navires de Maures. Comme ledit capitaine et moi [Cristóvão Afonso] étions informés que c'était vrai, et comme nous allions mis entre leurs mains, et que la marchandise du Roi notre sire en serait mieux avantagée, on leur donna les dits quatre *pari* comme aux officiers » (f. 14ᵛ-15ʳ).

Lors du voyage de retour, lorsque la rupture du grand mât cause des ennuis, la vergue est diminuée « par ordre du capitaine et sur le conseil du pilote et des *sarhang* » (f. 27ʳ).

Durant la traversée de Goa à Ormuz, le capitaine eut à résoudre un autre problème. Les passagers portugais ont amené avec eux leurs esclaves, qui sont neuf au total, ce qui n'avait pas été prévu. Non déclarés sur les rôles, aucune ration alimentaire n'a été fixée pour eux. Ils sont cependant mis au travail,

---

d'Alessandro, son frère (*cf.* l'arbre généalogique *apud* Rau, p. 110). [Vasco Fernandes était *moso da estribeira* de D. Manuel. Ils étaient en 1520 emprisonnés parce qu'on disait qu'ils avaient enlevé une femme mariée ; ce fait n'étant pas prouvé, ils furent libérés (Pero Gomes Teixeira au Roi, 2.XI.1520, de Cochin, dans *Cartas das Novas*, publiées par Armando Cortesão, *Esparsos*, I, 1974, p. 203.]

comme les marins. « Il a paru bien au capitaine qu'on leur donne *mantimento*, vu qu'eux et leurs maîtres voyagent sur la nau » (f. 15r). N'entendons pas par là qu'on aurait pu laisser ce capital mourir de faim. Cela veut seulement dire que leurs maîtres n'auront pas à payer pour les nourrir, et qu'ils le seront aux frais du Roi. Chichement, toutefois : la ration qui est accordée pour eux est de près de moitié inférieure à celle des marins.

Quatre femmes et leur compagnie, au total onze personnes, sont montées sur le *Santa Maria* pour se rendre à Ormuz (f. 3r). Violante Corrêa voyage avec deux siennes servantes (*moças*). Catarina Pilota Armuzana avec une, Francisca Abixim de même. Catarina Espinel est accompagnée d'une vieille parente, de son frère Manuel, et d'un fils en bas âge. On peut supposer qu'elle va rejoindre Diogo Espinel, un des fonctionnaires de la garnison d'Ormuz [27], dont elle est vraisemblablement l'épouse. Probablement aussi s'agit-il d'une native convertie. C'est le cas certainement de Francisca l'Abyssine et de Catarina Armuzana, Catherine d'Ormuz (femme d'un pilote ?). Aucune ne figure sur la liste des passagers du voyage de retour d'Ormuz vers Goa. Elles seront donc allées retrouver un conjoint portugais, ou du moins natif chrétien. Elles ont déjà un petit standing, une ou deux *moças*. Alors qu'aux Arméniens une licence du capitaine de Goa suffisait pour accéder à bord, il a fallu à ces femmes celle du Gouverneur de l'Inde. La circulation des femmes, même baptisées, entre les places de l'Inde portugaise, est soumise à autorisation. Faute de quoi elles s'exposent aux rigueurs de la suspicion administrative.

Une fois en mer, à l'aller, on découvrit une passagère clandestine, Filipa, femme chrétienne, qu'emmenait António de Melinde. Paris Corbinel la lui enleva, et arrivé à Ormuz la tint sous garde en son logis, en attendant qu'elle soit réclamée. On la soupçonnait d'être une esclave (*cativa*), bien qu'elle ait toujours prétendu le contraire, et être une affranchie de Dom Lourenço, « qui l'avait affranchie et s'en était allé au Portugal ». Banale histoire, crédible si le Dom Lourenço se laissait identifier.

Parmi les Portugais qui, fin 1520, partent d'Ormuz pour Goa, on ne voit aucun des passagers du voyage d'aller. Des hommes du capitaine, cinq sont les mêmes, un Francisco Pais faisant le sixième. On est tenté de faire d'António Afonso, qui n'en est plus, cet António de Melinde qui ne figure, sous ce nom-là, à l'aller, ni sur la liste des passagers, ni sur celle de l'équipage.

Outre le capitaine, ses six hommes et l'écrivain, onze Portugais sont du voyage de retour (f. 11r). Nicolau Franco et ses hommes, João Dias et António, en vertu d'un *alvará* du Gouverneur de l'Inde ; André Lopes et son homme, Diogo Gonçalves ; Cosmo Pinto ; Tomé Gonçalves, apothicaire (*butycayro*) ; Salvador Rodrigues, ex-interprète d'Ormuz (*lingua que foy d'Ormuz*) ; João

---

[27] *Alcaide do mar* en 1515 selon Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, Lima Felner, éd., II, p. 442. *Meirinho* en 1524, *cf.* Torre do Tombo, Corpo Cronológico II- 117-47, etc.

Ferraz ; Pero Lopes ; le desservant (*Ho padre*), Simão Fernandes ; Cristóvão Vaz, homme malade ; Pedr'Alvares, qui embarque à l'escale de Khurfakkân.

Il serait hasardeux, tant qu'on n'aura pas dépouillé les documents « mineurs » laissés par l'administration de l'époque, de proposer des repères à leur curriculum [28]. On observera que s'en vont plusieurs personnes qui ont exercé des fonctions notables dans le petit univers de la colonie portugaise : prêtre, apothicaire, interprète. À ce groupe appartient Cosmo Pinto, qui a été capitaine d'un des trois bateaux attachés au service de la forteresse, et qui est un *criado* de Dom Luis de Meneses [29].

LES SOLDES

Les émoluments des Portugais ne sont pas portés sur le registre. Ils relèvent de l'administration de l'Inde, et il n'est pas dans les attributions de l'écrivain du *Santa Maria do Monte* d'en connaître le montant.

Pour l'équipage, la solde est versée d'avance, à Goa. C'est pratique courante. Le délai qui s'écoule avant l'embarquement favorise quelques désertions. À Ormuz, l'inscription sur les rôles a lieu le 4 novembre (f. 7r). Cependant les rations sont servies depuis le 8 septembre, jour de la remise à flot, à cent hommes (f. 25v).

Pour l'aller, nous connaissons le détail nominal des soldes, payées en *pardaos* de Goa, d'une valeur de 300 *réis* (la subdivision, le *tanga*, en vaut 60). Elles varient d'homme à homme. Pour les marins, entre 2 *pardaos* 4 *tangas* et 8 *pardaos*, qui sont des extrêmes exceptionnels. Le montant le plus courant est de 4 ou 5 *pardaos*, soit 1 200 à 1 500 *réis*. Le personnel qualifié ou d'encadrement gagne beaucoup plus. Le pilote, 20 *pardaos*, soit 6 000 *réis*. Un des *tendel*, pareillement. L'autre n'a que 17 *pardaos*, le second pilote 9, le capitaine des bombardiers 8, ses hommes 4, les *parcelares* autant, soit 1 200 *réis* (mais le capitaine de ces derniers, Gaspar, 20 *pardaos* 2 *tangas*, soit 6 120 *réis*). Le chef des barreurs, Ibrahim Faqih, touche 7 *pardaos* 2 *tangas*, soit 2 280 *réis* ; le charpentier Pero Anes, 10 *pardaos* 2 *tangas*, soit 3 120 *réis*.

---

[28] Le *padre* serait-il le Frei Duarte signalé à Ormuz comme *vigairo* en 1516? On ne sait rien d'autre du clergé d'Ormuz dans les années suivantes, *cf.* António da Silva Rego, *História das missões do padroado português do Oriente. Índia*, I, Lisbonne, 1949, pp. 451-452. Un Nicolau Branco est établi à Goa comme *casado* en 1513, *cf. Cartas de Afonso de Albuquerque*, V, pp.419-420.

[29] Rôle des naus et navios que le roi a en Inde en 1521 [cité *supra* n. 12], p. 98 : « Hum bragamtym de que era capitão Cosme Pynto, criado do senhor dom Luis ». La traduction anglaise du document (*ibid.*, p. 99), « ward (of) the Prince Dom Luis », se méprend. Il ne s'agit pas du frère de D. João III, qui eût été appelé « o Infante dom Luis », mais de D. Luís de Meneses, qui allait, les deux années qui suivirent, s'illustrer dans la mer d'Arabie plus heureusement que son frère le vice-roi D. Duarte de Meneses.

L'équipage formé à Ormuz (f. 7r-v) est payé en *hazâr* (*azares*), d'une valeur de 50 *réis* [30] (la subdivision décimale, le *sadi*, en vaut 15). Les soldes offertes pour le passage d'Ormuz vers Goa sont, à une exception près, très inférieures, voire de moitié, à celles de Goa vers Ormuz. Un groupe de cinquante marins perçoit par tête 6 *hazâr*, soit 900 *réis*. Un autre, de vingt-trois marins arabes, 7 *hazâr* 8 *sadi*, soit 1 170 *réis* [31]. Le pilote ne reçoit plus que 27 *hazâr*, soit 4 050 *réis* ; le tendel, 18 *hazâr*, soit 2 700 *réis*, bombardiers et *parcelares*, 6 *hazâr*, soit 900 *réis* ; Pero Anes, 2 *hazâr*, soit 1 800 *réis* — mieux que pour les travaux à terre en juillet-août, où il avait touché 5 *hazâr* pour un mois, soit 1 750 *réis* (f. 39v). Les trois timbaliers ont 1 050 *réis*, au lieu de 1 200 à l'aller, le trompette et le fifre restent à 1500 *réis*, 5 *pardaos* à l'aller, o *hazâr* dans l'autre sens. Seul Ibrahim Faqih touche plus qu'à l'aller, 20 *hazâr*, soit 3 000 *réis* (f. 39r) .

LES RATIONS

Le *mantimento*, servi aux membres de l'équipage depuis le jour où le *Santa Maria* mouille au-delà de la barre de Goa, consiste en riz, assaisonné d'huile de palme (*jagra*) et d'*avila*. Dans les quinze jours qui précèdent le départ, on dépense 150 *pari*, soit 15 *man* poids de Goa, par jour. Le *regimento* remis au capitaine le 25 mars fixe la ration quotidienne à un *pari* par personne. À compter du départ, le 27 mars, le *despenseiro* distribue les rations en nombre égal au nombre réel de gens embarqués : cent dix-sept. La consommation devient donc moindre, puisqu'elle tombe de 150 à 117 *pari* quotidiens. À quoi s'ajoutent les 12 *pari* de supplément réclamés par les pilotes et les *tendel*, plus 6 *pari* que se partagent les neuf esclaves. La dépense journalière en riz est donc de 135 *pari*, ou 3.5 *man*, ce qui pour les soixante-dix-sept jours de la traversée monte à 1 039.5 *man* poids de Goa, ou 5 *candil* 19.5 *man*. Le *candil* poids de Goa pour le riz représente 245 litres, soit 240 kg [32]. Il y a 10 *pari* au *man* et 20 *man* au *candil*. La ration individuelle journalière est donc (sauf pour les esclaves qui ne bénéficient que d'un peu plus d'une demi-ration), de 1.2 kg de riz.

---

[30] *Cf.* Barros, *Décadas da Asia*, II, livre 110, ch. 7 : « un *ashrafi* vaut 300 réaux de notre monnaie, deux *hazâr* valent un *ashrafi*, dix *sadi* un demi-*ashrafi* ». À Goa, « l'*ashrafi* d'Ormuz vaut 5 *tangas* qui sont 300 *réis* », et « 5 *tangas* valent un *pardao* de 300 *réis* le *pardao* » (André Nunes, *Livro dos pesos da Ymdia e assy medidas e mohedas*, éd. dans R. J. de Lima Felner, *Subsídios para a história da Índia portuguesa* (Lisbonne, 1868), pp. 31 et 32.

[31] Le montant global de 169 *hazâr* 8 *sadi* donné par Cristóvão Afonso, f. 7r, est inexact. Sauf raison non spécifiée, il devrait être de 78 *hazâr* 4 *sadi*.

[32] Nunes, *Livro dos pesos*, p. 58 note 6.

Cette quantité est normale. « L'Ordonnance des *mantimentos* qui se donnent sur les escadres » fixe la ration de riz à « deux mesures par personne et par jour, de celles dont 33 font 1 *man* de Goa [33], soit 0.727 kg. Ces quantités tiennent du paiement en nature. Elles peuvent constituer une réserve (elles ne sont pas fournies cuites), comme le montre la part des pilotes et des *tendel*, 4.8 kg, qu'ils ne consomment assurément pas.

L'allocation de riz l'est en une espèce de deuxième qualité, le *chanbaçal*. C'est de ce riz qu'est nourri le personnel des présides et comptoirs portugais des mers de l'Inde, sauf cas de force majeure où la ration réglementaire est distribuée en riz de première qualité, le *girasal*. Ainsi, à Ormuz, lorsque en décembre 1524 le *feitor* Cristóvão da Gama adresse ses ordres à l'*almoxarife dos mantimentos e armazens*, Pero Fernandes Rincão, les quantités sont indiquées en riz *chanbaçal*. Le magasin d'Ormuz est alors en rupture de stock. Aussi le *feitor* enjoint : « Comme il n'y a pas de *chanbaçal*, vous donnerez du vieux *girasal* (*por nam aver chambaçal sera gyraçall velho*)» [34]. On écoule ainsi un reliquat invendable. À trois Canarins, par exemple, qui servent le brigantin de la forteresse, le *São Tomé Castro*, donner « à chacun quinze *man* [d'Ormuz] de riz *girasal*, de celui que vous avez en mauvais état dans le magasin (*do que tendes danado no almazem*)» [35]. Aux Malabars qui servent à la forteresse, « quinze *man* de riz *girasal* de Bhatkal, de celui que vous avez de l'en passé» [36]. En d'autres circonstances, le *chanbaçal* est alloué à la place du *garoa*, de troisième qualité. En septembre 1524, les Canarins qui servent avec le *meirinho* d'Ormuz reçoivent en riz *chanbaçal* leur part de riz *garoa* [37]. C'est le *garoa* qu'on distribue en aumônes aux pauvresses chrétiennes d'Ormuz [38].

Le *despenseiro* du *Santa Maria do Monte* a commis des négligences au chargement. La provision de *chanbaçal* a été embarquée de sorte qu'elle est partiellement inaccessible : aubaine pour l'équipage (et pour les Portugais, qui sont au même régime), on puise plus de la moitié du temps sur la cargaison de *girasal* [39]. Un *candil* d'*avila* et un demi-*candil* d'huile de palme, et huit cents noix de coco ont été réparties le 28 mars, lendemain du départ (f. 24r).

---

33 Nunes, *Livro dos pesos*, p. 43. À cette ration en riz s'ajoute sur les armadas, un *arratel* de viande et un *arratel* de biscuit. Ce qui n'est pas le cas pour l'équipage du *Santa Maria do Monte*.

34 Torre do Tombo, Corpo Cronológico (CC.) II-121-64.

35 CC. II-121-65. De même CC. II-121-66.

36 CC II-121-56

37 CC. II-117-47 : « por quanto nam ha garoa lhe dares arroz chanbaçalll ».

38 CC. II-117-116, A. da Silva Rego, éd., *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente*, II (Lisbonne, 1949), n° 10, pp. 30-31.

39 Fol. 15r : « ...foram trinta candys d'arroz gyraçall e vynte e hum e dezanove maos e meia d'arroz chanbaçall, o quall foy asy despeso por se nam poder fazer lugar no mar na nao ». Cependant le *girasal* continua d'être consommé après qu'on fut arrivé à Ormuz, *cf.* note 17.

Au retour, la ration de base est identique, un *pari* par homme et par jour, sauf pour le pilote et trois officiers indigènes, qui ont quatre *pari*. Le *feitor* d'Ormuz, Inácio de Bulhões, a délivré pour la traversée 40 *candil* (f. 25v), soit 800 *man*, moins qu'il ne fut consommé à l'aller.

Ce chiffre inférieur donne probablement la raison de celui des soldes. On table sur une traversée plus courte. Le *Santa Maria do Monte* est d'ailleurs bien moins chargé qu'à l'aller. Les temps seront effectivement bien plus rapides : quarante-huit jours au lieu de soixante-dix-sept. Marge de sécurité : les rations sont pour soixante-six.

Les Portugais jouissent d'une nourriture plus variée. Délivrée par Jorge Palha, *almoxarife dos mantimentos* de Goa, elle a été embarquée le 7 mars. Leur riz est aussi du *chanbaçal* (Paris Corbinel n'est donc pas assez grand personnage pour avoir du meilleur), mais ils ont six vaches, qu'on tue et débite (*em tassalhos*) au fur et à mesure, un demi-*candil* de blé, six *quintais* de biscuit (soit en *peso novo* ± 494 kg, par tête 38 kg), huit *man* de beurre fondu (*manteiga*), six jarres de vinaigre. Ils emportent pour moudre le blé six moulins à main (« seys caneiros e hũas moos pera moer trigo na nao ») (f. 2r et 25r)

Des 1 000 noix de coco achetées pour le rafraîchissement, 200 sont « pour la table du capitaine et pour les Portugais » (f. 24r), en cela aussi mieux pourvus que l'équipage.

Les magasins du Roi, à Goa, ont remis au capitaine deux jarres d'huile de sésame (*azeite de gergelim*). Celle-ci sert à l'éclairage. Autre négligence du *despenseiro*, elles ne furent pas arrimées et se brisèrent par sa faute. Le capitaine dut en racheter deux autres à ses propres frais [40]. Au retour, on commença à dépenser le 19 novembre, jour du (faux) départ, les neuf *man* d'huile (*azeite*) donné par l'*almoxarife dos mantimentos* d'Ormuz pour les lampes. On acquit un supplément à Khurfakkân et à Mascate (f. 26r).

Le problème de l'eau potable n'est qu'indirectement évoqué dans le *livro* de Cristóvão Afonso [41]. La traversée étant longue, on s'est réapprovisionné en

---

[40] Fol. 24v : « Aos vynte e seys dias do sobredito mes de março no porto de Goa se quebraram duas jaras d'azeyte de gergelym que nos foram dadas pera gastos da nao e vyajem que tynham dez maos d'azeyte, as quaes quebraram por sua culpa polas nam quiser arrimar e as deyxar fycar pela nao e se hyr a terra. As deve de pagar ele porque se quebraram por sua culpa ». Fol. 25r : « Mais despendeo o sobredito despenseiro hate chegarmos a esta çidade [Ormuz] dez mãos d'azeyte de gergylym, as quaes o capytam mandou dar a sua custa por quanto Cosmo Nunes seu criado quebrou as jaras em que vynha o azeyte delRey ». À cinq *man* la jarre, le *man* d'huile de Goa étant de 16.8 litres (Nunes, *Livros dos pesos*, p. 58), cela représente sur soixante-dix-sept jours une moyenne quotidienne de 2.18 litres.

[41] À Ormuz, l'*almoxarife dos mantimentos*, Fernão Machado, a fourni à Paris Corbinel 275 jarres d'eau, « as quaes se gastaram no bengaçal » (f 23v. L'entrée est biffée, et la mention « fez-se por verdade » portée en marge). Cette précision ne nous permet pas de décider si ces jarres furent fournies pour la consommation à terre avant le départ ou pour le voyage. Sur le *bangsâr*, entrepôt de la douane, *cf.* Aubin, *Le royaume d'Ormuz*, *supra*, pp. 362 *sq*.

atteignant la côte d'Oman. À Qalhât, le 10 mai, Paris Corbinel achète « pour les hommes portugais » de l'eau, du bois de cuisine, et 1 500 *réis* en ravitaillement. Le 5 juin, à Khurfakkân, 1 500 *réis*, « en vivres frais et eau pour lesdits gens de la dite nau » (f. 36^{r}-37^{r}) ; à Mascate, « pour les gens de la nao », 1 880 *réis* en eau et en bois de cuisine, et 1500 *réis* en ravitaillement. Le 5 juin, à Khurfakkân, 1500 *réis*, « en vivres frais et eau pour lesdits gens de ladite nau » (f. 36^{r} 37^{r}).

Qu'en est-il des femmes ? Quelle est leur consommation ? De même que les marins chrétiens n'ont pas de ration de faveur, il n'est pas sûr que ces chrétiennes soient traitées avec des égards particuliers. Le probable est qu'elles ont embarqué avec leurs propres provisions, et qu'elles cuisinent dans leur coin, comme tout un chacun.

Le *Lyvro da receyta e despesa* de Cristóvão Afonso est un cahier de dépenses, non de recettes. Il consigne les dépenses faites au départ de Goa puis à Ormuz pour l'approvisionnement de l'équipage et l'entretien du navire. Il n'inscrit d'entrées (c'est la *receita*) que la nature et la quantité de ce que transporte le *Santa Maria do Monte*, mais il n'est pas dans la compétence de l'écrivain du navire d'en noter la valeur : ceci relève des agents des *feitorias* d'Ormuz et de Goa, qui le portèrent sur les *cadernos* de leur comptoir.

La cargaison est très classique. À l'aller, elle est constituée de 700 *candil* de riz de Goa (soit 168 tonnes), remis par le *feitor* Francisco Corbinel [42], et de 100 *quintais* de fer, équivalent à 27 *candil* (soit ± 6 tonnes), remis par Diogo de Andrade, *almoxarife do armazem* de Goa [43]. Au retour, on embarque soixante et onze chevaux [44] (d'un bien moindre poids, guère plus de 50 tonnes, sans doute, avec l'eau et le fourrage). C'est le type même des échanges entre l'Inde et les pays du Golfe Persique, qui dépendent pour leur subsistance des arrivages de riz indien, et envoient à celle-ci des montures dont ses guerriers et ses princes ont un besoin constamment renouvelé [45].

En lui-même non plus, le voyage du *Santa Maria do Monte* en 1520 n'a pas de caractère singulier : ni exploits, ni péripéties de quelque mauvaise rencontre, ni tempête essuyée, ni épidémie à bord. Comme d'autres vaisseaux naviguant pour le compte des Portugais, il bourlingue sur la mer indienne avec un équipage entièrement composé de natifs, et subit quelques avaries

---

[42] Au fol. 50^{r}, qui est biffé, l'écrivain a écrit « oytocentos ». Deux autres passages (f. 13^{r} et 51^{r}) s'accordent qu'il s'agit de « setecentos candys d'arroz da terra de Goa, saber gyraçall e chanbaçall e algum preto ».

[43] Fol. 13^{r} et 51^{r}. Le *candil* poids de Goa équivaut à 220 kg (Nunes, *Livro dos pesos*), les 27 *candil* correspondent bien à 100 *quintais* (en *peso novo*).

[44] Ils sont transférés à bord les 11 et 13 novembre sur deux péniches, (*jangada*), f. 4^{r}.

[45] Sur ces échanges, *cf. supra*, *Le royaume d'Ormuz*.

banales. Au-delà des conditions dans lesquelles se passe la vie d'une communauté réunie pour l'éphémère durée d'une traversée, et sur laquelle on aimerait en savoir plus, mais qu'il n'est pas dans son objet de peindre, le registre de Cristóvão Afonso saisit combien, dans sa routine, la navigation hauturière de l'époque demeure dans la tradition maritime qui a précédé l'hégémonie navale portugaise.

18

POUR UNE ÉTUDE CRITIQUE DE L'«ITINERÁRIO» D'ANTÓNIO TENREIRO *

Le voyage d'António Tenreiro en Orient, le premier en date de ces *Viagens da Índia a Portugal por terra* dont Sousa Viterbo a dressé une liste [1], est aussi le plus fameux, grâce à la relation qu'en publia le voyageur lui-même en 1560 [2]. Réimprimée dès 1565 [3], elle a eu, depuis lors, quatre autres éditions, en 1725,1762 et 1829 [4], enfin par les soins d'António Baião en 1923 [5]. Peu connu en dehors du Portugal, le récit de Tenreiro a cependant fait l'objet d'un résumé en anglais [6].

La réédition de 1923 est annoncée, sur la page de titre, comme « conforme a segunda, de 1565 ». Toutefois, si l'on compare le texte de Baião à celui de 1565, on constate aisément qu'ils ne sont point identiques, à commencer par l'intitulé de l'ouvrage. Baião reproduit celui de l'édition de 1560 : *Itinerario de / Antonio Tenrreiro Cavaleyro da ordem de / Christo, em que se contem como da India / veo por terra a estes reynos de Portugal,* alors que celui de la deuxième

---

* Extrait de *Arquivos do Centro Cultural Português*, III, Paris : Centre Culturel Portugais-Fondation Calouste Gulbenkian, 1971, pp.238-252.

1 Sousa Viterbo, « Viagens da Índia a Portugal por terra e vice versa », dans *O Instituto*, XLIV (1897) et XLV (1898); *cf. Arquivos do Centro Cultural Português*, I (1969), p. 210, note 11.

2 Sur cette édition, voir D. Manuel (II), *Livros antigos portugueses 1489-1600*, Londres 1932, II, pp. 572-589; aussi Sousa Viterbo, « O movimento tipográfico em Portugal no século XVI (apontamentos para sua história) », *O Instituto*, LXVII, n° 11, Coimbra, 1920, p. 548; A. J. Anselmo, *Bibliografia das obras impressas em Portugal no século XVI*, Lisbonne 1926, n° 830, p. 240.

3 Sur cette édition, *cf.* Sousa Viterbo, « O movimento tipográfico e literário em Coimbra no século XVI. João de Barreira, *O Instituto*, XLI/n° 13 (1894), p 838; Anselmo, *ibidem*, n.° 189, p. 51 (d'après Sousa Viterbo).

4 À la suite de la *Peregrinação* de Fernão Mendes Pinto.

5 *Itinerários da Índia a Portugal por terra*, revistos e prefaciados por António Baião, Coimbra 1923 (= Scriptores Rerum Lusitanarum, (série B, II); nous renvoyons dans le cours de l'article aux pages de cette édition.

6 Hugh Murray, *Historical Account of Discoveries and Travels in Asia from the Earliest Ages to the Present Time*, T. I, Edimbourg, 1820, pp. 367-381.

édition est différent : *Itinerario / De António Tenrreyro, que / da India veyo per terra a este Reyno de Portugal. / Em que se contẽ a viagem & jornada ō / fez no dito caminho, & outras muy- / tos terras, & cidades, onde esteve / antes de fazer esta jornada, e os trabalhos ō em esta pelegrinação / passou. / Ho anno de mil & D. & vinte nove.* De façon arbitraire et injustifiable, l'édition procurée par António Baião est amputée du *Prólogo*, adressé au roi D. Sebastião. Dans le cours même du texte, les leçons de la deuxième édition sont généralement substituées à celles de la première, mais il arrive que préférence soit donnée aux variantes de l'édition de 1560 [7]. Parfois, Baião introduit une leçon de son cru [8]. Il est donc patent que la version de 1923 ne reproduit pas celle de 1565, et qu'elle résulte de petites manipulations sur lesquelles Baião ne s'est pas expliqué. Rien n'est dit dans sa préface ni des raisons pour lesquelles il a choisi de suivre l'édition de 1565 plutôt que celle de 1560, ni des causes qui, au contraire de ce qu'il prétend, rendent son texte dissemblable, ni non plus de l'histoire de l'*Itinerário* et de ses impressions successives.

On trouvera dans l'article trop ignoré de Frederico Gavazzo Perry Vidal [9] des renseignements qui manquent fâcheusement dans l'introduction d'António Baião. On y apprendra qu'il se fonda en fait non point sur la deuxième édition, mais sur la cinquième, celle de 1829 [10], à laquelle je n'ai pas accès en écrivant ces lignes, qui est une refonte des deux éditions quinhentistes, selon ce qu'en dit Inocêncio dans son *Dicionário bibliográfico português*, où il se montre d'ailleurs insuffisamment précis. Inocêncio indique, en effet, que cette édition « é feita sobre a primeira de 1560, porém tem no fim uma tabella das variantes, alias consideráveis, em que a dita primeira discorda da segunda » (t. I, p. 281) [11] ; puis il affirme d'autre part (t. II, p. 288) qu'elle nous donne le texte de l'*Itinerário* « restituído à sua pureza primitiva (para o que precedeu a conferência dos exemplares da primeira e segunda edição do mesmo *Itinerário*, que existiam em Coimbra na livraria da Universidade, trabalho de que se encarregou o sr. dr. Cicouro).»

Entre l'édition *princeps* publiée à Coïmbre par António de Mariz et celle sortie cinq ans plus tard, dans la même ville, des presses de João de Barreira,

---

[7] B[aião] p. 8^{25}: os mouros; de même P[rimeira]; S[egunda]: mouros. P et B 12^{28} em campo S no campo. P et B 17^{25} entrey em S entrey eu em. P et B 18^{20-21} de beber e sempre... deytando vinho S de beber vinho. Etc.

[8] PS muyto revitados B 9^{16} revitados. PS Turgimari B 12^{4} Turquimães. P de cerca duas legoas S de cerca de duas legoas B 17^{16} cerca de duas logoas. P a noyte B 19^{29-30} de noite. Etc.

[9] Frederico Gavazzo Perry Vidal, « Uma nova lição da « Viagem por terra » de António Tenreiro », dans *Primeiro Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo. Publicações da 2.ª Secção. II. Portugueses no Oriente*, Lisbonne 1938, pp. 109-128.

[10] *Idem, ibidem*, p. 118.

[11] Sur cette édition *cf.* ce qu'en dit Manuel Lopes de Almeida, dans son introduction à Francisco de Andrade.

il n'y a pas autant de divergences que les notices d'Inocêncio le donneraient à croire. Variantes orthographiques ou grammaticales exceptées, et quelques omissions de mots mises au compte des fautes d'impression, la collation des deux premières éditions coïmbraises laisse apparaître très peu de différences notables, et toutes peuvent être tenues pour mineures [12].

Quant à la « pureté primitive » du texte de Tenreiro, la question est autrement plus complexe qu'Inocêncio ne le soupçonnait.

*

L'*Itinerário* a paru en avril 1560, alors que les pérégrinations de Tenreiro en Orient avaient déjà été rendues publiques par l'œuvre de Fernão Lopes de Castanheda. Dans le livre VI de son *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, publié en 1554, Castanheda, relatant l'ambassade portugaise de 1523 à la cour du Sofi, avait apporté des informations sur la Perse « selon ce qu'António Tenreiro conte dans son Itinéraire, dans lequel il décrit de façon détaillée tout ce pays» [13], Dans le Livre VII, sans mentionner l'existence de l'*Itinerario*, Castanheda consacra un chapitre entier à narrer le voyage de Tenreiro d'Ormuz à Lisbonne par voie de terre, en 1528-1529 [14]. On ne sait malheureusement pas en quelle année le Livre VII sortit des presses. Il ne me semble pas douteux qu'il a vu le jour antérieurement à l'*Itinerário*. La date d'impression du Livre VIII, août 1561 [15], laisse bien la possibilité d'une parution du Livre VII postérieure à avril 1560, mais le *terminus ad quem* doit en fait être placé plus haut, puisque le prologue du Livre VII est adressé au roi D. João III, mort en juin 1557 [16]. L'usage qu'il en avait fait dès avant 1554, et le fait qu'il mourut lui-même en 1559 [17], attestent que c'est en manuscrit que Castanheda avait consulté l'*Itinerário*. Et l'historien, zélé à se documenter, n'avait pas eu cette fois à chercher bien loin : Tenreiro était son concitoyen, tous deux habitaient Coïmbre [18].

---

[12] La table des matières de 1560 paraît dénombrer 69 chapitres contre 67 à celle de 1565, mais l'écart provient de simples inadvertances de numérotation dans la table de 1560,

[13] Castanheda, livre VI, chapitre xlvi, Pedro de Azevedo, éd., Coïmbre 1929, p. 224.

[14] Castanheda, livre VII, chapitre lxx, Laranjo Coelho, éd., Coïmbre 1933, pp. 121-123.

[15] Cf, éd. Coïmbre 1933, p. [524].

[16] Barbosa Machado, *Biblioteca Lusitana*, II, éd 1966, p. 30, donne le Livre VII comme de 1554.

[17] Voir son épitaphe, citée par Barbosa Machado, *l.c.* Notons, en sus, que le prologue du Livre VII, posthume, est écrit « pelos filhos de Fernão Lopez de Castanheda » (éd. citée, p. [191]).

[18] Concernant Tenreiro, *cf.* Barros, III, livre vii, ch. 9, éd. Hernâni Cidade p. 392; Francisco de Andrade, *Crónica de D. João III*, II, ch. 49 (éd. 1796, p. 339); Diogo do Couto, IV, livre v, ch. 7. Concernant Castanheda, le fait est assez connu pour ne pas exiger de références justificatives.

Dans sa dédicace à D. Sebastião, Tenreiro n'explique pas pourquoi il attendit la fin de sa vie pour divulguer le compte rendu de ses aventures, ni quels motifs l'incitèrent sur le tard à faire imprimer un ouvrage composé depuis longtemps. Ceux qu'il avance, d'ordre moral, ne furent peut-être pas les seuls. Il convient de citer ici in extenso cet intéressant prologue, un des rares textes d'où l'on puisse tirer des indices sur la nature de l'*Itinerário* [19].

> Ao muyto alto e poderoso Rey Dom Sebastião ho primeyro deste nome nosso senhor, Rey de Portugal & dos Algarves, &c.
>
> Muyto alto e poderoso Senhor. Muytas cousas acometem às vezes os homens tam arduas e difficultosas que excedem has forças humanas, nem se poderiam acabar senam per especial graça do senhor Deos, que per as cousas de seu serviço e enderençadas a bom fim da novo spirito e alento aos homens e novas forças pera sofrer grandes trabalhos e nam arrecearem os perigos.
>
> Desta qualidade foy esta minha perigrinaçam que neste pequeno tractado offereço a V. A., no qual brevemente copiley as cousas que passey desde ho tempo qu'estando na India servindo na milicia a el Rey de muy gloriosa memoria vossa avo, fuy na companhia da embayxada que dom Duarte de Meneses, governador que entam era da India, mandou ao Sufy, et passando eu mais adiante com ho desejo que tinha de ir à Hierusalem correndo a Turquia, e grande parte de Asia, me foy necessario tornar a India por não achar embarcaçam pera Europa, e polla experiencia que tinha deste caminho nam acustumado de homens christaos, me mandou Christovam de Mendonça, capitao e governador do reyno de Ormuz, que viesse da India por terra a Portugal com cartas de muyta importancia a el Rey vosso avô ; o que eu aceitey, e foy cousa nova e estranha neste reyno verem homem que da India viesse por terra a Portugal. E sem duvida que milagrosamente Nosso Senhor me trouxe a estes reynos, segundo claramente se vera no processo deste tractado, sendo tantas vezes posto em risco de morte, preso, roubado, e passando por tam diversas nações barbaras e estranhas e pello deserto entre bestas e feras alimarias, que eu mesmo tive por impossivel escapar da morte. Tinha escritos os trabalhos destes caminhos ha ja muytos annos porque naturalmente folga homem de tornar à memoria ho passado, e com entençam tambem que lendo isto algum de vossos leais e curiosos vassalos, tomassem daqui algum stimulo e exemplo pera com grande cuydado servir a seu Rey, pareceo-me agora bem fazer imprimir este processo de minha viagem pera que mais gente seja delle participante, e offrecello a V. A. como serviço do derradeyro quartel de minha vida, pois ja com outra cousa ho nao posso servir. Nosso Senhor acresente os dias de vida e real estado de V. A. pera seu serviço e amparo destes Reynos. Amen.

De ce prologue, comme du long et explicite sous-titre de 1565, il appert que Tenreiro ne va pas seulement conter un « voyage d'Inde au Portugal », mais que l'*Itinerário* contient sous une forme résumée (« neste pequeno

[19] Nous suivons ici l'orthographe de l'édition *princeps*.

tractado... no qual brevemente copiley... »), l'ensemble des souvenirs de « pérégrination » de Tenreiro au Proche-Orient entre 1523 et 1529, référant à plusieurs parcours distincts :

a) voyage avec l'ambassade portugaise à la cour de Shâh Isma'il, 1523-1524 ;
b) voyage de Tabriz vers Jerusalem et captivité au Caire, 1524-1525 ;
c) voyage de Chypre à Ormuz, 1525-1526 (?) ;
d) voyage d'Ormuz à Lisbonne via Basra, Alep et Chypre, 1528-1529.

Dans la version imprimée cette dernière relation, qui seule est proprement un « itinéraire de l'Inde au Portugal par voie de terre », a été coordonnée aux relations précédentes. Tenreiro, recoupant çà ou là un de ses anciens trajets, renvoie pour la description de tel ou tel lieu à ce qu'il en a dit à propos de son premier passage [20]. Cette coordination n'est pas parfaite. Il est ainsi parlé d'«un certain Micer André, consul et principal des Vénitiens à Alep », pour qui Tenreiro, lors de son voyage de retour vers l'Europe, avait une lettre d'introduction (p. 118), comme si ce personnage était cité pour la première fois dans la narration. Il n'était cependant pas un inconnu pour Tenreiro, qui a parlé de leur rencontre, quelque trois ans plus tôt, dans la relation de son voyage de Chypre à Ormuz (pp. 99-100) .

Que la version imprimée des voyages de Tenreiro, loin d'être une rédaction unique et invariable de ses souvenirs, a été établie sur diverses rédactions partielles va nous être confirmé par d'autres évidences.

Du voyage d'Ormuz à Lisbonne subsiste une autre version, apparemment écrite peu après le retour de Tenreiro au Portugal, qui se sépare sur de nombreux points du texte qui fut finalement imprimé. Dans un des deux manuscrits qui nous l'ont transmise, cette version a pour titre *Viagem por terra que Antonio Tenreiro cavaleiro da caza del Rey nosso senhor fes de Hurmus a Portugal.* Perry Vidal la révéla en 1938, d'après une copie conservée à la bibliothèque du Palais da Ajuda [21]. Une deuxième copie fut découverte ultérieurement dans un manuscrit de la bibliothèque des marquis de Fronteira par Luciano Ribeiro qui, en dépit de mes avertissements, ne se refusa pas la joie de considérer sa trouvaille comme inédite [22]. Les deux manuscrits

---

[20] Sur Alep, ch. 61 (p. 117), il renvoie au ch. 33 (ainsi dans l'édition de 1560; dans l'édition de 1565 et dans l'édition Baião, renvoi au ch. 31, ce qui est erroné). Sur Limassol / « Alamizon » et sur Famagouste, ch. 64 (p. 124), il renvoie aux chapitres 48 et 50 (éd. de 1565 et éd. Baião; dans l'éd. de 1560, à tort, au ch. 50 et au ch. 52).

[21] Ms. Ajuda 50/V/22, fol. 350^{r}-355^{v}; Perry Vidal, *l.c.*, pp. 119-126.

[22] Luciano Ribeiro, « A viagem da Índia a Portugal por terra, feita por António Tenreiro », dans *Studia*, III (Lisbonne 1959), pp. 110-123.

n'offrent que des différences graphiques ; les variantes qu'on y observerait sont nées de maladresses des déchiffreurs [23].

Le *Viagem de Hurmus a Portugal* correspond aux chapitres 56 à 67 de l'édition de l'*Itinerário* (pp. 106 à 127), ou plus précisément aux chapitres 56 à 61 (pp. 106 à 119), car le séjour à Alep et la route d'Alep à Lisbonne n'y sont traités qu'en quelques lignes, quand l'édition imprimée y emploie plusieurs pages. Une collation ne peut donc porter que sur la section du récit couvrant le voyage entre Ormuz et l'étape avant Alep, « Cocana » (es-Sukhne). Il s'en dégage trois constatations. 1) Les remarques de caractère historique sur le voyage (causes du départ d'Ormuz, assistance du roi de Basra) sont dans les deux récits formulées de façon détaillée, mais non similaire. 2) Le *Viagem de Hurmus a Portugal* contient des descriptions qu'on chercherait en vain dans l'*Itinerário*. Tel est le cas de certains sites du Golfe Persique : l'île de Khârg, à laquelle est réservée une notice très précise ; Rishahr, décrit sans être nommé ; Shilâw, dont Tenreiro parle de ouï-dire, et que, peut-être, il a vu du large. De même l'*Itinerário* est muet sur la région marécageuse des Jazâyir, ne décrit Basra qu'en quelques mots ; le *Viagem*, au contraire, en parle avec abondance et précision. 3) Réciproquement, l'édition de l'*Itinerário* est riche de données absentes du *Viagem* : sur Bahreyn (p. 108), sur la marée dans le Shatt el-Arab (p. 110), sur la pêche des perles dans le Golfe Persique (chap. 57, pp. 108-109).

La narration du voyage d'Ormuz au Portugal imprimée dans l'*Itinerário* ne contient donc pas tout ce dont Tenreiro avait gardé le souvenir. L'*Itinerário* ne contient pas non plus tout ce qu'il avait mis par écrit. Certes, en composant l'*Itinerário*, l'auteur, bien que sa mémoire fût étonnamment sûre, a pu oublier tel épisode, telle observation qui lui étaient présents à l'esprit lors de la rédaction du *Viagem*. Nous ignorons quand fut écrit l'*Itinerário* : «il y a de nombreuses années » (*ha mytos annos*), dit seulement Tenreiro en 1560, ce qui est trop vague pour nous être de quelque secours. Au plus tard au début des années 1550, puisqu'à cette époque, sinon plus tôt, Castanheda l'a utilisé [24]. Reste à savoir si le manuscrit de l'*Itinerário* qu'à vu Castanheda était de même contenu que celui confié par Tenreiro à l'imprimeur António de Mariz. Une comparaison du récit du voyage entre Ormus et Alep fait par Castanheda et ce qu'en dit Tenreiro lui-même dans le texte imprimé permet de répondre par la négative.

---

[23] Les fantaisies de lecture sont nombreuses chez Ribeiro. Parmi les plus criantes: p. 117 note 3, « Gua » pris pour un toponyme oriental, lire *qua*; p. 120, *arabios*, lire *atabios*; p. 122 « Lexo », lire « Lepo », Alep; « tuxol de suua » (!), lire « Tripol de Siria »; etc. Perry Vidal n'est pas non plus exempt de méprises: p. 120, *anteveneno* pour *auto venereo*, « paraffi » pour « Xaraffi »; etc. Il conviendra d'établir de façon correcte le texte du *Viagem*.

[24] *Cf.* ci-après les emprunts de Castanheda à l'*Itinerário* dans le Livre II de son *História*, paru en janvier 1552.

Les détails que rapporte Castanheda sur la traversée à dromadaire du désert syrien ne figurent pas dans le *Viagem de Hurmus a Portugal,* mais ont des parallèles dans l'*Itinerário.*

A propos des dromadaires :

Cast. VII, ch. 71, p. 122

andão de vinte cinco legoas ate trinta antre dia e noyte, e não comem mais de hũa quarte de farinha hũa vez no dia e bebem de quinze em quinze dias.

Itinerário, p. 112

Sustentão-se a sede oito, dez dias sem beber. Caminhão dia e noite vinte e sinco ate trinta legoas sem comerem mais que aquelles pelouros de massa, que poderão ter menos de hũa quarta de farinha.

A propos des fauves du désert :

(...) sem nunca receberem afrontas daquelas alimarias salvo duas vezes que os quiserão cometer dous liões a que escaparão polo grande andar dos dormedarios. E outra vez de madrugada correndo a redea solta, e tão amedrontados forão os dormedarios que correrão duas legoas, e desta corrida se estrepou ho dormedario d'António Tenrreyro em hũa mão, e ficou tão manco que lhes foy forcado deteren-se seys dias (...).

[p. 113] (...) por vezes nos meterão em affronta, e se querião chegar pera nos, e nos desviando-nos delles e tangermos muito rijo os dromedarios até que os perdemos de vista. E outra vez hum dia de madrugada se nos espantarão os dromedarios e correrião comnosco a redea solta mais de duas legoas (......) [p. 114] E em esta corrida que correrão se meteo hum estrepe per hũa mão do meu dromedario, de que ficou tão manco que não podia dar passada, e estivemos seis ou sete dias quedos, sem nos bulir de hum lugar.

Outre les petites variation que révèlent les passages confrontés ci-dessus, notons un détail consigné par Castanheda et qui ne `figure pas dans l'*Itinerário* tel que nous le connaissons :

(...) levavão seu mantimento de tâmaras, biscouto, farinhas, manteiga, vaca cozida e agoa.

(...) odres pera levar a agoa, biscoito, tâmaras, passas e farinha pera mantimento dos ditos dromedairos.

En précisant que Tenreiro emportait dans ses provisions du beurre et du bœuf cuit, Castanheda n'interpole pas. La chose est corroborée par le *Viagem* :

« (...) dous odres d'agoa e dous saquos de couro cheos de biscouto et outros dous cheos de farinha e mantimento de tâmaras e assuquar refinado que he de grande sustançia pera beber derretido na

Il y a bien d'autres exemples de divergences entre Castanheda et l'*Itinerário,* à propos de ce voyage, pour lequel Castanheda ne pouvait s'appuyer que sur l'unique témoi-gnage de Tenreiro, celui-

agoa e passas e algua carne cozida em manteiga pera os primeiros dias» [25].

ci ayant couru seul son aventure. Ainsi Castanheda date du 20 septembre 1529 son départ d'Ormuz, tandis que l'*Itinerário,* moins précis le situe « à la fin de septembre » ; le *Viagem,* lui, donne la date du 1er octobre [26].

Il ressort de la mise en parallèle des trois récits que Castanheda n'a pas tiré parti du *Viagem de Hurmus a Portugal,* et qu'il a eu sous les yeux un texte de l'*Itinerário* qui était différent à la fois du *Viagem* et, dans une moindre mesure, du texte qui a été imprimé, et dans lequel ont sauté divers éléments de la narration [27].

Pareillement, les chapitres de Castanheda sur l'ambassade portugaise de 1523-1524 en Perse, où, nous l'avons vu, il renvoie expressément à l'*Itinerário,* incluent des renseignements qu'on ne retrouve pas dans le livre de Tenreiro. Il s'attarde sur le séjour des Portugais à Lar, où les impairs de l'ambassadeur Baltasar Pessoa provoquèrent des incidents sanglants, au cours desquels Pessoa et d'autres Portugais furent sérieusement blessés [28]. L'*Itinerário* n'en souffle mot, se bornant à noter en passant que « l'ambassadeur ne fut pas bien reçu par le roi du pays » et que « nous restâmes là quelques jours ; le changement de climat nous rendit presque tous malades, et on nous saigna » (p. 11). Castanheda évalue à 60 000 feux *(vezinhos)* la population de Chiraz et celle de Tabriz. L'*Itinerário* imprimé enregistre avec un soin presque systématique le chiffre de population des villes de l'Orient traversées par Tenreiro. Au contraire de tant de relations européennes, ses évaluations sont raisonnables, et leur quasi-similitude avec les données des recensements ottomans que nous possédons pour plusieurs des agglomérations que Tenreiro mentionne, nous paraît garante de leur fidélité approximative. Or l'*Itinerário* imprimé n'a rien à cet égard ni sur Chiraz ni sur Tabriz. On comblera cette lacune à l'aide de Castanheda, qui s'était documenté dans l'*Itinerário* manuscrit.

Les passages où Castanheda parle de Tenreiro ne sont pas les seuls dont il lui soit redevable. Il lui a emprunté toute la description d'Ormuz insérée

---

[25] Éd. Perry Vidal, p. 123; éd. Luciano Ribeiro, p. 120.

[26] Castanheda, Livre VII, éd citée, p. 121; *Itinerário*, p. 107; *Viagem*, éd. Vidal p. 119, Ribeiro, éd., p. 116.

[27] On décèle une lacune au chapitre 64. Parti de Chypre, Tenreiro atteignant la côte sud de la Crète débarque à « Ruvinho... à l'extrémité de la côte de l'Istrie » (Rovigno, aujourd'hui Rovinj): « (...) navegando com muito trabalho, e fortuna, por ser inverno, chegamos a ilha de Candia da banda do sul a hum porto da dita ilha, em que está hũa villa, que se chama Ruvinho » (p. 125).

[28] Castanheda, Livre VI, éd. citée, p. 223. Sur l'itinéraire des Portugais entre Lar et Chiraz, *cf.* mon commentaire à Tenreiro dans « Le survie à Shîlâu », *Iran, Journal of the British Institute of Persian Studies*, VII (1969), pp. 33-34.

au Livre II de l'*História do descobrimento e conquista da Índia*, publié en 1552. Comme l'*Itinerário* est paru huit ans plus tard, on pourrait aussi bien, en théorie, avancer qu'à son tour Tenreiro avait copié Castanheda. Cette hypothèse ne me paraît pas digne d'être soutenue. Par le style et la vision, la description d'Ormuz s'apparente aux autres descriptions de villes tracées par Tenreiro. En revanche, ce qu'on pourrait révoquer en doute, c'est que toutes les additions au tableau de l'*Itinerário* imprimé qui complètent le tableau de Castanheda proviennent de l'*Itinerário* manuscrit. Des chapitres que nous avons étudiés dans les pages qui précèdent, Castanheda ne pouvait avoir puisé la substance que chez Tenreiro. S'agissant d'Ormuz, escale fréquentée par de nombreux Portugais, il a pu recueillir auprès des multiples informateurs qu'il a interrogés, en Inde ou au Portugal, tel ou tel trait complémentaire au canevas que lui fournissait la version longue le l'*Itinerário* [29].

Cast., II, ch. 58, p. 337	*Itinerário*, p. 4
Esta ilha d'Ormuz estaa tres legoas da terra firme. *E em altura de vinte e sete graos da banda do norte.* Tera de roda tres ou quatro legoas, *nao he viçosa d'arvoredo, nem de fontes d'agoa nem de rios.* Ha nela hua pequena serra que d'hũa parte he hũa pedreyra de sal, e da outra he de veeyros d'enxofre: ho sal he tão alvo de dentro como neve e de fora ruyvo, *e tiran-no em pedaços assim como pedras de pedreyra. E as naos que ali vam de fora ho levão por lastro. Outra cousa que aproveyte não da esta ilha.*	Esta cidade de Ormuz esta *em hũa ilha assim chamada, situada na boca do Sino Persico,* tres legoas da terra firme; tera de roda tres ou quatro legoas: ha nella hũa pequena serra, que de hũa parte tem hũa pedreira de sal, *que se chama sal indico,* e da outra he de vieiros de enxofre. O sal he de dentro muito alvo, e de fora ruivo.
E hũa legoa da cidade estão tres poços d'agoa muyto boa: e não ha na ilha salvo de cisternas ou solobra. E com quanto a ilha he assi esterile, por estar naquela paragem e ter *dous portos os melhores* que podem ser, fundarão os mouros nela hũa cidade a que poserão nome Ormuz, e situaran-na em hũa ponta da ilha, e os portos ficão em bayas, hum de levante outro de ponente, em que se podem tirar a monte naos de quatrocentos toneis, *pera ho que ha na cidade muyto breu, estopa, e cordoalha e todos os aparelhos que, hũa nao requere.*	Hũa legoa da cidade estão tres poços de agoa muito boa; e não tem outra, salvo de cisterna, ou salobra; *nem tem arvoredo, nem campos verdes.* E com quanto assim he estéril, por estar naquela paragem e ter o *melhor porto* que pode ser, fundarão nella os mouros hũa cidade a que puzerão nome Ormuz, em hũa ponta da ilha; e os portos ficão em bayas, hum do Levante e o outro do Ponente, em que se podem tirar a monte naos de quatrocentos toneis.
Esta cidade he rasa nem tem outra fortaleza senão as casas del-rey: he de muytas	A cidade he rasa, nem tem outra fortaleza senão as casas del-Rey: he de muitas

[29] En italique, les variantes significatives.

e muy fermosas casas *e altas*, de pedro e cal e gesso, cubertas de terrados. E porque he muyto quente no verão tem as casas huns cataventos que são como chaminés, e fazen-no no meo de hũa casa, e por eles lhe entra ho vento: *e ali estão pola calma.*

Seus moradores tem a ley de Mafamede, são Persios e Arabios: e falão aravia e lingoa persiana. Os Arabios são baços e os Perstanos alvos e bem apessoados: e são todos muyto dados a deleytações, assi no comer como em outros apetites carnaes, principalmente na luxuria: são muyto grandes cavalgadores, e tanto que jogão à choca a cavalo. São naturalmente musicos assi de falas como de mãos, e trovadores e dados a ler historias antigas. *Finalmente são inclinados a todas* as boas manhas, *e tem as mais delas.* São muito ciosos de mulheres, *e por isso lhas ninguém não ve*, e são elas muyto fermosas. E *quando algũa ora sae de casa* vão todas cubertas com hum lençol que tem huns buracos *em dereyto* dos olhos por onde vem. *São tambem muyto luxuriosas.* E elas e eles andão muy bem ataviados.

Os homens trazem cabayas *de pano de lãa fino ou de seda ou de pano branco d'algadão, de que trazem debayxo* camisas e ceroulas; calção çapatos de pontilha de coyro ou de seda. Nas cabeças trazem toucas foteadas sobre huns barretes vermelhos *que tem huns cucurutos de* [p. 338] *comprimento d'hum palmo, e de grossura de hũa aste de lança.*

E assi como andão bem ataviados de vestidos assi ho andão d'armas, saber: terçados ricos e adagas, arcos turquiscos e frechas. E são grandes frecheyros *assi de pé como de cavalo.* E trazem huns escudos a que chamão cofos, que são de seda e d'algodão, tão fortes que os não passa nenhũa frecha. Estas armas trazem continuamente na paz. E na guerra acrecentão lanças e armas defensivas *de malha*, e de laminas de ferro e d'aço.

....

E posto que nesta ilha não ha nenhuns mantimentos, a cidade he a mais

e muy fermosas casas de pedra e cal de jesso, *e de dous e tres sobrados*, cubertas de terrado, porque he muito quente no verão. Tem as casas huns cataventos, que são como chaminés *claras, e passão arriba dos ditos terrados:* fazem-nos no meio de hũa casa, e por elles lhes entra o vento *no verão. No inverno os tem tapados.*

Os moradores tem ley de Mafamede. São Persianos e Arabios; fallão Arabio e Persiano. Os Arabios são baços e os Persianos alvos e bem apessoados; e são todos dados a deleitações assim em o comer como em outros appetites carnaes, principalmente em a luxuria: são tão grandes cavalgadores que jogão a choca a cavallo. São naturalmente musicos assim de fallas como de [p. 5] mãos; muito trovadores, e dados a ler historias antiguas, e a outras boas manhas. São muito ciosos das mulheres; *e com razão, porque* são ellas muito fermosas, *e muito dadas a sensualidade. Sahem de casa muito paucas vezes, e quando vão fora*, vão todas cubertas com hum *panno grande como* lençol com buracos por omde veem. Ellas e elles andão muito bem ataviados.

Trazem cabayas *de seda acolchoadas no inverno, e capas de escarlata e de panos finos; e no verão de lenço de linho muito delgado, de que tambem trazem* camisas e ceroulas. Calção sapatos de pontilha de couro ou de seda. Trazem em as cabeças toucas *brancas* foteadas sobre huns barretes vermelhos *com hũas trombas tambem vermelhas.*

E assim como andão bem ataviados de vestidos, o andão de armas, a saber: treçados, e adagas, arcos turquescos e frechas. São grandes frecheiros. Trazem huns escudos a que chamão cofos, de seda e d'algodão, tão fortes que os não passa nenhũa frecha. E continuamente trazem estas armas na paz; na guerra accrecentão lanças e armas defensivas de laminas de ferro e de aço.

....

....

E posto que nesta ilha não ha nenhuns mantimentos, a cidade he a mais

abastada deles que outra algũa que se sayba no mundo, e todos lhe vem de carreto, saber trigo, arroz, carnes, manteyga, *pescados* e todas as caças, *e todas as fruytas que ha em Espanha* assi verdes como secas e em conserva, e outras *muytas* diversas das nossas. *E muytas maneyras de conservas d'açucar e de vinagre que não ha antre nos.* E ate a agoa e lenha lhe vem de fora. E com tudo sempre nas suas praças se acha de comer *muyto grossamente posto que seja de noyte,* e fazen-no os mouros muy limpamente, e assão os carneiros inteyros, e por esfolar, e pelan-nos *como leytões,* e assim com a pele he a carne mais saborosa. E tudo se vende a peso *ate a lenha* por muy grande regimento e taixa. E qualquer pessoa que não vende por taixa, ou falsa ho peso, he gravamente castigada. E goarda-se muyto a justiça a todos.

A moeda que se aqui gasta he mourisca d'ouro *baixo,* de prata *muy* fina e de cobre. A d'ouro se chama xerafim, e val .ccc. reis; a de prata tanga, e val tres vintens, posto que os mouros lhe chamam larins, por se fazerem em hũa cidade *da terra firme* chamada Lara; a de cobre chamão faluz, e val sete ceitis.

Ha nesta cidade muytos desenfadamentos, antre os quaes ha hum pera homens curiosos de feytos antigos, e he que em hum alpendre grande a certas [p. 339] horas do dia, pela menhã e a tarde, lê hum mouro velho coronicas *em Persiano,* assi de Alexandre como d'outros varões ilustres; *e tem por isso premio da cidade.* E isto fazem pera os mancebos *irem ali ouvir* e se costumarem bem.

Esta cidade he cabeça do reyno, que *dela* toma ho nome, que tem muytas cydades e vilas *com fortalezas,* assi na costa d'Arabia como na de Persia, e as mais delas *muyto* abastadas de pão *e de vinhas, palmares e pomares.* E delas pagava el-rey d'Ormuz tributo ao Xeque Ismael, ou Sofio, oomo lhe ca chamão, *que era muy grande senhor de terras em Persia, Arabia e na India primeira, e em outros reynos.*

E os reys d'Ormuz estavão continuamente nesta cidade, *e nas outras, tinhão*

abastada delles que outra algũa que se saiba em o mundo; e todos lhe vem de carreto: a saber, trigo, arroz, carnes, manteiga, e todas as caças *como em Hespanha,* fruitas verdes, secas em conserva, e outras *muyto* diversas das nossas.

Ate agoa e lenha lhe vem de fora, e com tudo [p. 6] sempre nas suas praças se acha feito de comer, e fazem-no os mouros muito limpamente. Assão os carneiros inteiros, e por esfollar, e pellão-nos, e assim com a pelle hehe a carne mais saborosa.

Tudo se vende a pezo por muy grande regimento e taixa, e qualquer pessoa que a não guarda, ou falsa o pezo, he gravemente castigado. Guarda-se muito a justiça a todos.

A moeda que se aqui gasta he mourisca, d'ouro e prata fina e de cobre. A d'ouro se chama xerafim, e val trezentos reaes; a de prata tanga, e val tres vinteis, posto que os mouros lhe chamão laris, por se fazerem em hũa cidade chamada Lara; e a de cobre se chama falus, e val sete ceitis.

Ha nesta cidade muitos desenfadamentos, entre os quaes ha hum para homens curiosos de feitos antigos, e he que em hum alpendre grande a certas horas do dia, pola menhã e a tarde, lê um mouro velho coronicas *antiguas* assim de Alexandre como de outros varões ilustres; isto fazem pera os mancebos se costumarem bem.

Esta cidade he cabeça do reyno, que *delle* toma o nome. Tem muitas cidades e villas, assim na costa de Arabia como na de Persia; e as mais dellas abastadas de pão, *carnes, pescados, tâmaras,* e dellas pagava el-rey de Ormuz tributo ao Xeque Ismael, ou Sufi, como lhe ca chamão.

Estes reys de Ormuz estavão continuamente em esta cidade, *e tinhão hum*

regedores. E em Ormuz tinhão outro que despechava *a mor parte das cousas* do reyno, porque os reys não entendião *em cousa algũa da governança do reyno,* nem servião de mais que pera se governar ho reyno pacificamente. E se querião entender na governança, ou ser isentos como os outros reys, *tomava-os ho goazil d'Ormuz, que assi so chama ho regedor,* e quebrados os olhos, *ele com os principaes do regno ho metião nũa casa que pera isso estava deputada,* e ali lhe davão de comer das rendas do reyno, e levantavam por rey algum filho se o tinha, ou algum seu parente mais chegado, ao que fazião ho mesmo se queria governar. *E com isto avia sempre reys cegos naquela casa, e o que reynava vivia sempre naquele medo.*	*regedor, a que chamão guazil, o qual* despachava *os negocios* do reyno; porque os reys não entendião nelles, nem servião de mais que para se governar pacificamente; e se querião entender em governança, ou ser izentos, como os outros reys, quebravão-lhe os olhos e mantinhão-nos das rendas do reyno e fazião rey a seu filho se o tinha, ou a outro parente seu mais chegado, a que tambem tiravão [p. 7] os olhos se queria governar.
E tirando isto el-rey d'Ormuz era grande senhor, e servia-se com grande estado assi fora como dentro, e gastava muyto; e tinha sempre em sua goarda muyta gente de pé e de cavalo *a que pagava grandes soldos,* e levava vida muy descansada em todo o genero de folgar, principalmente em hũa ilha chamada Queyxome, tres legoas d'Ormuz, muyto viçosa d'agoas e d'arvoredos, em que tinha grande coutada de diversas caças *a que hia montear.*	E tirando isto el-rey de Ormuz era grande senhor, e servia-se com grande estado assim de dentro como de fora, e gastava muito, e trazia em sua guarda muita gente assim de pé como de cavallo; *tinha muitos aves de caça,* e levava vida muito descansada em todo o genero de folgar, principalmente em hũa ilha chamada Queixume, tres legoas de Ormuz, viçosa de agoas e de arvoredos, em que tinha coutada de diversas caças.

Outre Castanheda, deux auteurs du XVIe siècle ont fait des emprunts à l'*Itinerário*. João de Barros dit en avoir tiré quelques lumières pour sa *Géographie* [30], œuvre qui, restée inachevée à sa mort, a ensuite disparu, si bien qu'il est impossible de mesurer l'étendue de sa dette envers Tenreiro. Comme la mention qu'il fait de l'*Itinerário* ne vient que dans sa IIIe Décade, parue en 1563, il est à présumer que Barros n'aura connu que le texte imprimé [31]. C'est également du texte imprimé que s'est servi un autre voyageur portugais

---

[30] Barros, Décade III, livre vii, ch. 9, éd. Cidade p. 392.

[31] Il aura donc connu l'édition de 1560, et non celle de 1565 comme l'a supposé D. Manuel, *Livros antigos portugueses 1489-1600,* II, p. 577 (en se fondant sur la mention de cette édition faite — par Lavanha — dans la IVe Décade, livre I, ch. 8, Cidade, éd., p. 34). Le début de la description d'Ormuz placée par Barros dans la Décade II, livre I, ch. 2, (Cidade, éd., p. 50), n'est pas sans présenter quelque analogie avec celle de Tenreiro. Il était difficile qu'il s'exprimât autrement. À supposer que Barros se soit inspiré d'un modèle, ce que je ne crois pas, ce pourrait être plutôt Castanheda, dont le Livre II avait paru un an avant la IIe Décade.

qui, quelque quarante ans après Tenreiro, traversa la Perse et l'Anatolie, et qui atteignit Lisbonne en 1566. Auteur d'une relation de tout premier ordre, Mestre Afonso [32], observateur aigu et original, reprend et suit volontiers la trame des descriptions de Tenreiro, dans les sections où leurs trajets coïncident [33], encore que le plus souvent il étoffe ou rectifie les notes de son devancier. Une étude critique du texte de Mestre Afonso aura à tenir compte de ces démarquages, sur lesquels je ne m'attarderai pas ici. Car leur relevé, qui constituerait un élément d'appréciation des mérites respectifs des deux voyageurs, n'apporterait rien à la critique interne du texte de Tenreiro.

Au nombre des problèmes que dissimule la narration, apparemment simple et linéaire, de l'*Itinerário*, celui des invraisemblances chronologiques est sans doute le plus important.

Tenreiro est avare de dates, au point de n'en fournir aucune entre celle de son départ d'Ormuz pour la cour du Sofi le 1er septembre 1523 (qui ne tomba pas un dimanche, comme il le dit, p. 7, mais un mardi) et celle de son départ d'Ormuz pour la cour de D. João III à l'automne 1528 (et il nous donne le choix entre trois jours différents). Sa présence à Tabriz au moment de la mort de Shâh Isma'il (p. 43) atteste qu'il s'y trouvait en mai 1524. Au printemps 1525 il est captif au Caire : il y est en effet interrogé par le grand-vizir ottoman Ibrahim Pacha (p. 77), dont nous savons qu'arrivé dans la capitale égyptienne fin mars ou début avril, il y demeura trois mois [34]. Ce n'est donc pas avant la fin de 1525, au plus tôt, que Tenreiro regagna Ormuz. Lorsqu'il écrit qu'en 1528 il était à Ormuz « depuis déjà cinq ou six ans » (p. 106), ou bien il se trompe, ou bien il nous trompe.

Le récit de son arrêt à Alep fin 1528 début 1529 pose une énigme. Il raconte n'y avoir point trouvé le vénitien Micer André, qui en 1525-1526 avait organisé son passage clandestin vers Basra. Pour avoir rendu un service analogue à des envoyés secrets de Charles-Quint en Perse, et les avoir hébergés chez lui, Micer André avait été mandé à la Porte (p. 118). Les ennuis d'Andréa Morosini (le « Micer André » de Tenreiro) sont connus par d'autres témoignages, mais ils se situent en 1530-1531 et non en 1528. Tenreiro arrivant à Alep, tout à la fin de 1528, ne pouvait en avoir connaissance, puisque l'envoyé de l'Empereur, Jean de Balbi, ne recut ses instructions qu'en février 1529 [35].

---

[32] Le texte en a été publié par Baião à la suite de sa réédition de Tenreiro, aux pp. 129-329 de l'ouvrage cité note 5.

[33] Voire au-delà: Mestre Afonso copie dans Tenreiro sa description d'Akhlat, où lui-même n'est point allé.

[34] *Cf.* Tayyib Gökbilgin, art. « Ibrahim Pasha », dans *Islam Ansiklopedisi*, V, fasc. 50, p. 909; Marino Sanuto, *Diarii*, T. 38, p. 167; T. 39, pp. 43, 211, 261, 338.

[35] Instructions de Charles-Quint à Jean de Balbi, Tolède, 18.II.1529, dans Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, pp. 293-296.

Arrivé à Alep le 14 août, il y était encore le 17 février 1530, jour où il écrivait à Charles-Quint pour lui dire le dévouement de Morosini. Grâce aux « moros fiables et bien savans le chemin et pasages » que Morosini lui procura, Balbi partit pour le territoire persan fin février [36], et atteignit Bagdad deux mois plus tard [37]. L'arrestation de Morosini ne peut donc être antérieure au printemps de 1530. Il faut méme la repousser jusqu'à la fin de cette année-là ou au commencement de 1531, car les autorités turques n'éventèrent son rôle qu'à la capture d'un courrier venant de Perse. C'est seulement au printemps de 1531 que les nouvelles expédiées du Levant à Venise font état de la découverte de ses compromissions et de sa condamnation à mort [38]. Faut-il donc supposer qu'une ambassade de Charles-Quint au Sofi, demeurée jusqu'ici inconnue, partit en 1528, quelques mois avant celle de Jean de Balbi, et que Morosini, arrêté et envoyé à Constantinople, aurait été relâché avant la fin de 1529, prêt à risquer une nouvelle fois sa vie pour la cause de l'alliance persane ? La teneur des instructions de Balbi me semble exclure cette hypothèse. Il me paraît plus probable que Tenreiro, qui de son propre aveu eut connaissance du voyage des émissaires impériaux après son retour à Lisbonne, aura embrouillé les temps et les choses, et lié une absence de Morosini lors de sa halte à Alep aux suites de la mission de Jean de Balbi, alors que Morosini avait été en 1528 appelé à la Porte pour quelque autre motif.

Les inconséquences chronologiques de Tenreiro ne sont pas plus faciles à résoudre là où nous pouvons nous appuyer sur plusieurs versions successives de l'*Itinerário*. Par exemple, Castanheda et l'*Itinerário* s'accordent bien à faire durer une quarantaine de jours la navigation de Tenreiro entre Ormuz et Basra, en septembre-octobre 1528, et une vingtaine de jours son arrêt à Basra. Il est, en ce cas, impossible qu'il en soit parti au début de novembre, comme le voudrait Castanheda. La version du *Viagem de Hurmus a Portugal* n'offre pas de solution acceptable, qui réduit la navigation dans le Golfe Persique à deux semaines, et fait débarquer Tenreiro à Basra le 16 octobre [39].

Détails, sans doute. Mais détails essentiels, et point seulement en raison de l'intérêt de ce qui touche aux communications, aux délais de parcours. On fit gloire à Tenreiro d'avoir ouvert d'Inde au Portugal une nouvelle route, un peu plus courte que la voie océanique. La valeur de son témoignage ne tient pas qu'au récit de cette prouesse. Agent de renseignement, il accumula, plusi-

---

[36] Balbi à Charles-Quint, dans Lanz, *o.c.*, I, pp. 329-330, 355-356, 379.

[37] Balbi à Charles-Quint, de « Babilone », 13 mai 1530, dans Lanz, *o.c.*, I, p. 385.

[38] Sanuto, *Diarii*, T. 54, pp. 413-414 (lettre de Constantinople du 5.III.1531), p. 458 (de Constantinople, 7.V.1531); T. 55, p. 422,

[39] *Viagem*, éd. Perry Vidal, p. 122, éd. Ribeiro, p. 120.

eurs années durant, un ensemble d'informations de première main sur la situation du Proche-Orient. Ce qu'en transmet l'*Itinerário* mérite l'examen le plus attentif, d'autant plus que les conditions dans lesquelles il fut composé, de mémoire, par retouches, et l'état incomplet de la version imprimée rendent délicates la reconstitution du fil chronologique et l'harmonisation des données.



19

UNE AUTRE RELATION DU VOYAGE D'INDE EN CHYPRE DE GASPAR DE S. BERNARDINO *

L'*Itinerário da Índia por terra até este reino de Portugal* du franciscain portugais Gaspar de S. Bernardino est un texte bien connu [1]. Publié à Lisbonne en 1611, il a été réimprimé deux fois au XIXe siècle, en 1842 et en 1855 [2], et M. Augusto Reis Machado en a donné une nouvelle édition en 1953, sous le titre, plus conforme au contenu, de *Itinerário da Índia até à ilha de Chipre* [3]. En effet, seule existe la première partie de l'ouvrage, qui en eût compté trois. Selon le prologue, la deuxième partie devait donner la description de la Terre Sainte, et la troisième le récit du retour de Terre Sainte à Lisbonne. Que Frei Gaspar, à la fin de la première partie, n'annonce que la seconde [4], n'implique pas qu'il ait modifié son plan en cours de rédaction. Il est en revanche plausible qu'il ait faibli dans son dessein, dès lors que son zèle ne fut plus guidé par le récit d'un autre voyageur dont il va être question.

On sait que le *Nossa Senhora de Betancor,* sur lequel il avait quitté Goa le 30 décembre 1605, ayant fait naufrage à la côte de Madagascar le 12 février 1606, Frei Gaspar de S. Bernardino résolut de rentrer au Portugal par la voie de terre. De Mombaça, il va embarquer à Pate sur un petit bâtiment qui le conduit jusqu'à Tiz, sur le littoral du Makran, gagne Ormuz, et de là, par

---

* Extrait de *Arquivos do Centro Cultural Português,* I, Lisbonne/Paris : Centre Culturel Portugais — Fondation Caloute Gulbenkian, 1969, pp. 208-215. [Références bibliographiques complémentaires: José Nunes Carreira, « História e arqueologia pré-clássicas no *Itinerário* de Frei Gaspar de São Bernardino », *Revista da Faculdade de Letras,* Lisboa, Ve série, n.º 5, déc. 1986, pp. 119-132; J. V. Serrão, *Un voyageur portugais en Perse au début du XVIIe siècle, Nicolau de Orta Rebelo,* 1972.]

[1] Références anciennes dans Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana,* II, éd. Coïmbre, 1966, p. 338.

[2] *Cf.* Inocêncio Francisco da Silva, *Diccionario bibliographico portuguez,* III Lisbonne, 1859, p. 124.

[3] Ed. Agência Geral do Ultramar. C'est à cette édition que nous renvoyons dans le présent article.

[4] *Itinerário*, p. 254.

caravane, joint Alep, via Chiraz, Ahvaz et Bagdad. D'Alep il passe en Chypre, où il trouve un navire à destination de Jaffa. Récoltant des informations, notant des impressions, tant le long de la côte africaine que sur la route du Golfe Persique à la Méditerranée, Frei Gaspar peut briguer un rang distingué parmi les voyageurs européens en Orient. D'autre part, sa manière de voir et de sentir, les notes de lecture dont il surcharge son récit, et son style même, font de l'*Itinerário* un témoignage non négligeable pour l'histoire de la vie intellectuelle et mentale portugaise à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe. À ce titre l'*Itinerário* figure dans les *Lições de cultura e literatura portuguesas* de M. Hernâni Cidade [5], qui lui a consacré depuis des remarques plus développées, mais encore trop succinctes et insuffisamment approfondies [6].

L'*Itinerário* mériterait de susciter le commentaire systématique et étendu que réclame une œuvre pleine, non seulement de réminiscences savantes (dont les références sont portées dans l'édition de 1611), mais aussi de données expérimentales, géographiques et historiques relatives à l'Océan Indien et au Proche-Orient. Cependant une édition critique aurait à tenir compte de l'existence d'une relation inédite du voyage, due à un des compagnons de route de Frei Gaspar de S. Bernardino, et c'est sur la version inédite que devra se fonder l'établissement du texte.

Frei Gaspar mentionne à plusieurs reprises un sien « companheiro » dont l'anonymat n'est point levé, mais qui était lui aussi un franciscain : tous deux quittent Malindi « vestidos em nosso pobre hábito de burel, cordas grossas de cairo, manto curto e descalços, com uma cruz pequena que cada um de nos levava, e nossos breviários... » [7]. Frei Gaspar rapporte avec un mouvement d'humeur voilée être demeuré seul en Syrie, le « compagnon » ne lui ayant manifesté son intention de rentrer au Portugal, sans faire le détour par Jérusalem, qu'après avoir arrangé son passage sur un navire français en partance pour Marseille [8]. La relation inédite du voyage fait par les deux franciscains n'est pas due à ce moine anonyme (qui mourut en mer en 1609, alors qu'il retournait en Inde), mais à un autre Portugais, dont Frei Gaspar ne dit rien, encore que son récit laisse voir que d'autres compatriotes se trouvaient auprès de lui depuis l'Afrique Orientale. Dans le *pangaio* qui quitte Pate le 7 mai 1606, il y a, outre les deux religieux, huit Portugais [9], desquels six, à

[5] Dans la première édition, Coïmbre, 1933, pp. 203-205; 5e éd., Coïmbre, 1968, pp. 351-353.

[6] Hernâni Cidade, « O "Itinerário" de frei Gaspar de S. Bernardino », dans *Portugal em África*, V, n.º 27 (mai et juin 1948), pp. 129-139. Repris dans l'ouvrage postérieur du même auteur, *A literatura portuguesa e a expansão ultramarina*, II, Coïmbre, 1964, pp. 323- 338.

[7] *Itinerário*, p. 61. *Cf.* aussi, à Pate, la visite au roi indigène des trois religieux portugais (p. 72), c'est-à-dire le « padre reitor» de Pate, Frei Gaspar et son compagnon.

[8] *Itinerário*, p. 16 et p. 249.

[9] *Itinerário*, p. 79. À Soqotra, à l'annonce du départ du bateau, « nos juntámos, os portugueses» (p. 109).

Tiz, passent avec eux sur la *terrada* qui les mène à Ormuz [10]. Au-delà d'Ormuz, Frei Gaspar ne fait plus allusion à ces Portugais ; il ressort néanmoins de sa relation qu'il se déplace désormais dans des caravanes fortes de plusieurs dizaines de personnes, voire de plusieurs centaines.

La version parallèle à celle de l'*Itinerário* a pour auteur Nicolau da Orta Rebelo. Si son itinéraire se confond avec celui du franciscain anonyme plus étroitement qu'avec celui de Frei Gaspar, puisqu'il a, lui aussi, quitté Chypre pour Marseille sans aller en Terre Sainte, les données biographiques qu'a réunies à son sujet Sousa Viterbo [11] interdisent de l'identifier à ce personnage : les documents de la chancellerie royale permettent de suivre la carrière de Nicolau da Orta en Inde jusqu'au-delà de 1640, ainsi que celle de sa postérité. Pas plus que Frei Gaspar ne daigne le nommer [12], Nicolau da Orta ne fait cas, de son côté, de la présence de Frei Gaspar. Il ne corrobore pas le rôle éminent que celui-ci s'attribue dans l'*Itinerário*, se bornant à noter incidemment la présence de deux « padres » dans la caravane [13]. C'est seulement à la lecture des deux œuvres que l'on constate, de la façon la plus indubitable, que de l'Afrique Orientale [14] à la Syrie le parcours des deux auteurs coïncide exactement, dans le temps comme dans l'espace, et que la rédaction même est en partie identique. On s'interrogera donc sur l'originalité de l'*Itinerário*. Frei Gaspar n'a pu rentrer en Europe avant l'été de 1607, au plus tôt, puisqu' en février de cette année-là il était encore à Alep [15], et il est arrivé à

[10] *Itinerário*, p. 114.

[11] Sousa Viterbo, « Viagens da Índia a Portugal por terra e vice-versa », dans *O Instituto*, XLIV (1897), pp. 41-49, 116-122, 177-182, 252-258, 374-379, 446-452, 497-502, 575-578, 638-648, 761-765 ; XLV (1898), pp. 61-64, 124-128, 155-161, 364-368, 423-425, 555-561, 624-628, 679-688; et en tirage à part, Coïmbre, 1898, 146 p. La notice sur Nicolau da Orta, n.º XXIII, se trouve dans la revue au tome XLIV, pp. 641-648 et 761-765, et dans le tiré à part pp. 72-89. Dans le *Dicionário de História de Portugal* publié par M. Joel Serrão, III, fasc. 45, p. 250, la rubrique sur Nicolau da Orta, due à M. L[uís de] A[lbuquerque], ne fait que reprendre celle de Barbosa Machado; elle ignore les manuscrits de l'œuvre conservés à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne ainsi que l'étude de Sousa Viterbo. On peut voir aussi dans le *Dicionário de História de Portugal*, I, p. 339, une notice non signée sur Gaspar de S. Bernardino, brève, vague et fausse.

[12] On serait tenté de reconnaître Nicolau da Orta, natif de Santo António do Tojal, dans la banlieue de Lisbonne, dans le « soldado natural de Lisboa» qui l'accompagne dans un village de la côte de Perse (*Itinerário*, p. 114). Toutefois le récit de cet épisode n'a pas de correspondant dans la relation de Nicolau da Orta.

[13] Ms. B. N. Lisbonne, Fundo Geral 341, fol. 16a: propos désobligeant d'un « mouro », à Ramhurmuz, sur un des deux moines, qui lit son bréviaire. On remarquera que cet incident est passé sous silence dans l'*Itinerário*, p. 177, où Frei Gaspar écrit au contraire : « jamais houve quem se atrevesse a levantar mão, ou dizer alguma palavra ruim ou descomposta ».

[14] Nicolau da Orta n'avait pas embarqué sur le *Nossa Senhora de Betancor*, mais sur le *S. Jacinto*, qui naviguait de conserve avec le *Nossa Senhora*, et qui fit également naufrage sur la côte de Madagascar. Les naufragés des deux bâtiments se retrouvèrent à Mombaça.

[15] *Itinerário*, pp. 251-252: parti d'Alep le 4 février, il arrive à Alexandrette le 8, et atteint Chypre le 14.

la cour de Madrid, où on sait qu'il s'arrête, alors que le voyage de Nicolau da Orta avait eu le temps d'y susciter l'intérêt des milieux dirigeants. Un des manuscrits de la relation composée par Nicolau da Orta signale que le roi vient de le renvoyer en Orient par la route terrestre, à la fin de 1607 [16]. Cette relation est donc antérieure à celle de Gaspar de S. Bernardino. L'examen interne des deux textes conduirait d'ailleurs, indépendamment, à la même conclusion.

Le rapport des deux relations n'est pas seulement un rapport d'emprunt (question sur laquelle nous reviendrons ultérieurement), car nombreuses sont, dans l'une comme dans l'autre, les parties originales. Pour la description du chemin parcouru, Nicolau da Orta est beaucoup plus détaillé et date avec plus de minutie que Gaspar de S. Bernardino dont l'ouvrage, une fois émondé de ses longues digressions sur les auteurs classiques et de « la végétation parasitaire de l'érudition » (H. Cidade), s'amenuise singulièrement, avec néanmoins une part irréductible, celle des notes personnelles ou des souvenirs vécus du voyageur.

Nous tirerons des chapitres sur Ormuz et sur Lar, auxquels le souci de ne pas allonger indûment la démonstration nous fera limiter notre choix, quelques échantillons de la manière dont Nicolau da Orta Rebelo et Gaspar de S. Bernardino traitent la matière commune, chacun selon sa curiosité ou le cours particulier de sa forme d'esprit.

À la suite de remarques sur le climat d'Ormuz, typiques de la constance des divergences de témoignage des deux voyageurs, Nicolau da Orta fait sur sa population cosmopolite des observations que le franciscain n'a point formulées.

[*Nicolau da Orta*]

(Ms. FC; 328, fol. 28 a [éd. Serrão, p. 92]) Todo o vivente que nos mezes do verão não dorme nos terrados põem se em risco de morrer, e eu vi com meus olhos levar o esquife da Mizericordia a enterrar hũ negro e sua may que diante o ia pranteando e manifestando do que morrera que era de abafado da muyta calma. Os doentes que se purgão ha de ser nos terrados ao vento, e o mesmo fazem as mulheres prenhes quando

[*Fr. Gaspar de S. Bernardino*]

(*Itinerário*, p. 124) Todo o vivente neste tempo dorme fora da casa; até os cavalos, por não abafarem, vão dormir à praia do mar; e certo que só dos presos se pode haver lástima e paixão. As mulheres pejadas, ao ar e sereno, as alumia Nosso Senhor se sua hora sucede ser de noite, e os enfermos nos terrados se purgam sem que lhes faça algum mal. Um dia vi levar um negro a enterrar, e a mãe detrás, fazendo grandes exclama-

[16] *Cf.* l'intitulé du ms. FG 341, reproduit par Sousa Viterbo, *l.c.*, p. 642. Nicolau da Orta arriva en Inde le 20 avril 1608, *ibid.*, p. 646 et p. 762.

querem parir. E enfim por dizer tudo em hũa so palavra se pode colligir que estava alli algum refolego do Inferno que tão calmoza e enfadonha he no verão. Contudo he terra muy sadia (28 b) porque os suores dela não deixão criar nos corpos algum modo de humor mao. Nella concorre a mor escala do Oriente, e assim a nella de continuo Venezianos, Gregos, Armenios, Judeos e outras naçoens peregrinas e assim a mayor parte dos dias da semana se gastão em dias de guarda, porque os Christãos guardamos os nossos domingos, e santos; os gentios a terça fr.ª ornando o seu Rama; os Mouros as sextas fr.as o seu maldito Mafamede, os Judeos os Sabbados sendo em os guardar muy vigilantes. E são tantas as Naçoens que nella habitão que entrando eu em hũa casa a visitar hum amigo vi dentro nesta mesma casa morarem christãos, judeos, gentios, mas cada lei em seu repartimento; mas em soma se communicavão e fallavão como querião.

ções, e a morte foi, que indo o filho fora, lhe deu um sol tão grande que, chegando a casa, morreu logo. Contudo isto, dizem os Mouros que o Mundo é um anel e Ormuz a pedra dele, e creio que não vão fora da verdade porque é muito sadia, rica e bem provida de todo o necessário, tendo o melhor e mais frequentado porto de gente estrangeira de todos os da India, onde continuamente estão naus de várias nações.

Dans la description des édifices religieux d'Ormuz, Nicolau da Orta se révèle pareillement plus franc de parler, et, sans pour autant abandonner les préjugés de son milieu à l'égard des infidèles, plus ouvert.

(23 b [éd. Serrão, p. 94]) ... Junto a nossa Igreja da Misericordia tem os Mouros hum grande e soberbo Alcorão onde continuo celebrão o maldito Mafamede e se venerão suas superfluas ceremonias. O casis que nella grita e brada anda tanto sobreaviso que quando de noite quer bradar nao sahe fora as varandas por receo de lhe tirarem com algua espingarda que e caso que succedeu ja.

(25 b) ... entre algumas vezes que hia N. S.ra da Graça a vizitar hum amigo, me mostrou hum Mouro velho que alli havia que servia de pedreiro nas obras da caza, o qual homem morrendo-lhe sua mulher lhe ficara hũa menina de mama e por ser pobre e não ter remedio para a dar a criar lhe metia pela acallentadas algũas vezes a sua mama na boca e continuando algumas vezes de noite tendo a na cama veyo

(128) Tem a cidade cinco igrejas, duas mesquitas de Mouros com um soberbo alcorão que quase fica no meio dela, e uma asnoga de Judeus, e já que falei neles, contarei uma maravilha das notáveis do Mundo, a qual foi ver um judeu de nação, que me mostraram os religiosos de Santo Agostinho, que criou a seus peitos um filho, como se fora sua mãe. Bem sei quanto aventuro o crédito com esta maravilha, mas leiam os escrupulosos Frei a João dos Santos, na sua *Etiópia Oriental*, na qual diz ter visto em Sofala um cafre, por nome Pedro, que por morte de sua mulher sustentou uma menina a seus peitos, perto de um ano; Gabriel Rebelo no seu *Tratado de Maluco*, diz ter visto na mesma fortaleza um bode dar de mamar a alguns cabritos, os quais agasalhava, como se fora sua mãe deles.

a ter leite bastante com que criou a criança como se fora sua propria mãi... [17] (24 a) Ha fora da cidade hum grande campo a que se chama o Laxdemira [18] que serve aos Mouros de se enterrarem nelle, onde vi muytas e fermozas sepulturas todas de pedra e cal ao modo de Hermidas redondas; entre ellas ha hũa del Rey de Ormus muy soberba e grande; nesta sepultura entrando e olhando huns para os outros se vem as pessoas tão amarellas como se estivessem defuntos, mas aquella operação faz a ilha em outras partes, cuja causa deve ser o muyto enxofre que em si tem. Indo eu por este campo hum dia por curiosidade vi hum Bramane que levava atras de si muytos caens e tendo os todos juntos lhe deu de comer, do que eu me não espantei por ter visto muytas cousas de que na India usa esta casta de gente especialmente em dia de Camboja; perguntando ao (24 b) Bramane para que etc. [19].

Os moradores da terra, que são mouros, guardam a seita de Mafoma; estes têm seus cemiterios ou sepulturas (p. 129) fora da cidade, onde se vêem algumas de grandeza e majestade. Indo vê-las por curiosidade um dia, achamos um mouro com muitos cães, que o seguiam, aos quais andava lançando de comer em certas sepulturas, que devia ser pela alma do defunto, que em cada qual delas jazia; estranhei-lhe dar aquele mantimento a cães, estando melhor empregado aos pobres. A isto respondeu, que os pobres sabiam pedir esmola, e nunca faltava quem lhes fizesse algum bem, e os cães, à conta de serem tais, nem lhes faziam bem, nem o sabiam pedir. Apos isto, contou um milagre, etc.

La comparaison, que maints exemples pourraient étayer, met en évidence que Gaspar de S. Bernardino, malgré des détails qui ne sont qu'à lui, est le plus souvent moins précis que Nicolau da Orta. Celui-ci réunit les observations qui favorisent une explication naturelle des faits dont il est le témoin, distingue un brahmane d'entre les « mouros », etc., alors que le moine invoque le merveilleux, et en guise d'explication produit des références livresques. Ailleurs ce sont ses intentions moralisatrices qui contrastent avec la sobriété du récit du laïc. Ainsi à propos du prince de Lar, Ibrahim Khan, dont les deux auteurs conviennent qu'un tremblement de terre en Laristan, puis une sécheresse de sept années, avaient été le châtiment céleste de son hostilité envers les Chrétiens.

(Ms. FG 341, fol. 3 b) E não sendo estes ameaços de Deus bastantes para deixar de usar de sua maldade como bem se vio no desastre de Nechelu no anno de 1588,

(P. 142) ... mas nem ... bastou para voltarem no conhecimento de sua pertinácia, que uma alma perdida, os meios que Deus toma de remedia-la, esses

[17] Nicolau da Orta ajoute que les seins de cet homme étaient semblables à ceux de certaines dames qui les ont petits et qui ont nourri, et que sa fille était mariée.

[18] Persan *lard-i mir*, « le champ (de course) du prince ».

[19] Nicolau da Orta reproduit les mêmes explications que Frei Gaspar, mais ne relate pas le miracle conté dans l'*Itinerário*.

sendo capitão de Ormus Mathias de Albuquerque no qual acabarão desestradamte 300 portugueses e pello odio que lhe tinha se não ouve por contente com sua morte, antes mandou vir seus ossos e caveiras a Lara aferecendo os em sacrificio a seu maldito Ale e lhe edificou hum soberbo alcorão (4 a) pondo nelle assim os ossos como as cabeças para que de todos fossem vistas e olhadas para que com sua vista se animasẽ os mouros contra nos.

mesmos lhe servem muitas vezes de maior condenação, como se viu na crueldade que este tirano usou com os portugueses em Niquilu, onde morreram muitos deles, cujos ossos e caveiras mandou trazer a esta cidade, na qual os ofereceu ao sancarrão de Mafoma, fazendo com eles um grande e (p. 143) soberbo alcorão, pondo fixas nas paredes pela banda de fora as caveiras dos cristãos, para que a todos fôssem exemplo memorável de tal vitória, e aos mouros sua vista servisse de os animar sempre contra nós [20].

Dieu punit l'impie cruel en déclenchant un nouveau séisme

(...) com o qual toda a cidade caiu e a mor parte da gente pereceo e morreo e o maldito alcorão se soverteu debaixo da terra sem mais aparecer nem memoria delle.

(...) com o qual a maior parte da cidade caíu e a mais da gente morreu, e o alcorão em que estavam postas as cabeças dos portugueses se consumiu e enterrou, que parece nao permitiu a clemência divina, que aqueles que defendendo sua santa Lei perderam a vida, ficassem seus ossos sem sepultura, servindo em edifício tão infernal, posto que suas almas gozassem do prémio, que ele da a quem serve.

De même Nicolau de Orta et Frei Gaspar éclairent d'un jour différent ce qu'ils ont noté de la vie religieuse à Lar.

(Ms. FG 341, fol. 4 b) Junto ao bazar esta hũa misquita mui grande e não a outra na cidade, e tida dos mouros em grande veneração por estar nella sepultado hũ santo da sua ley. Está este maldito enterrado de fora da misquita em hum patio fermoso, em hum sepulchro de pedra marmore (...). Está junto a elle hũa pia de pedra sempre provida de agoa em que os mouros com grande devoção lavão os olhos e levão para seus doentes. Estão de contino nesta mesquita muytas merceiras e pobres que por esmolas q̃ lhe dão estão orando pelos que bem lhe fazem ao modo de cegos em nossa Espanha.

(P. 149) Junto ao bazar vimos uma sepultura de um parseo (que eles têm por santo), metida em um claustro, no qual ardiam muitas lâmpadas. Perto dela vi oito mouros que estavam rezando, ou, para melhor dizer, blasfemando como merceeiros, a que eles chamam drevis ou dervis, que quer dizer ermitão, os quais todos davam esmola; estes nos festejaram, querendo mostrar que o nosso hábito desprezível, eles o veneravam.

---

[20] Sur les minarets de têtes, *cf.* J. Aubin, « Comment Tamerlan prenait les villes », dans *Studia Islamica*, XIX (Paris, 1963), pp. 118-120.

Nesta cidade morava hũa moura q̄ posto que sera no trajo o não mostrava ser nas obras. Esta tinha sido molher de hũ arenegado o qual segundo ouvi fazia de contino muitas caridades do qual me amostrarão algũs livros espirituais e devotos e oras (var. coroas) de Nossa S.ra pellas quais rezava e encomandava a Deus, excitando a molher que fizese o mesmo e deixase a ley de Ali. Esta tinha duas crianças, hum macho outra femea, os quais lhe tinhão ficado por morte do dito marido, as quais e de crer que serião bautisadas por seu pay ou as bautisara hũ frade de S. Agostinho que ja por ali havia passado.

(........) Indo no fim de tudo ver a horta del-rei, nos saiu ao caminho uma menina de seis anos, alva como uma flamenga, muito linda e ricamente vestida, e, chegando nós diante de sua porta, veio a correr, e se nos atravessou diante, e pondo a mão no peito, e abaixando a cabeça disse: Salá Maleque, que quere dizer: beijo-vos as mãos. O língua e portugueses lhe responderam na (p. 150) sua e nós lho agradecemos do modo que nos foi possível. O negócio era que esta menina fora filha de um renegado, que já era falecido, e devia o pai contar à mulher o costume de os meninos beijarem o hábito, e por esta causa a mãe, ainda que infiel, teve esta curiosidade por ver o que lhe faziamos, a qual estava vendo tudo pelo resquício da janela; e, segundo depois nos contaram, ela era mulher nobre e rica; e, todas as vezes que lhe falavam em nós, chorava e suspirava, ou fosse da lembrança da morte do marido, ou do que quer que fosse.

Ces quelques rapprochements suffiront a faire ressortir le parallélisme entre les deux relations, dont la parenté avait échappé à la sagacité de Sousa Viterbo. Parallèle à celle de Gaspar de S. Bernardino, mais nullement identique, la narration de Nicolau da Orta Rebelo enrichit la littérature de voyages portugaise d'une œuvre vivante, de lecture agréable, qui est une source documentaire de premier ordre.

NOTES DIVERSES



20

UN NOUVEAU CLASSIQUE : L'« ANONYME » DU BRITISH MUSEUM *

L'Anonyme du British Museum est enfin accessible. Signalée dès 1932 par le comte de Tovar dans son *Catálogo dos manuscritos portugueses ou relativos a Portugal existentes no Museu Britânico*, p. 84, cette relation des premières années de la découverte de l'Inde n'avait pas, jusqu'à une date toute récente, retenu l'attention des spécialistes. Seule Mme Bouchon en fit un usage systématique dans son ouvrage sur *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise*, Genève-Paris 1975, chapitres 3 et 4. Nous lui avions emprunté un détail (*Mare Luso-Indicum*, II, p. 112, n. 198, *infra*, p. 316, n. 198), et Ronald Bishop Smith l'avait mentionnée sans en tirer parti. On saura gré à M. Luís de Albuquerque d'avoir assuré la publication d'une source essentielle, qui ne pourra plus désormais être négligée par ceux qui se consacrent à l'étude de l'expansion portugaise en Orient [1].

L'ouvrage traite de l'établissement des Portugais au Malabar et en Afrique Orientale ; il retrace longuement les péripéties des guerres de Cochin, rend compte des principaux événements qui marquèrent le gouvernement de D. Francisco de Almeida et les débuts de la carrière indienne d'Afonso de Albuquerque. Le manuscrit unique qui nous le transmet est incomplet du commencement et de la fin (et l'était déjà au XVIIIe siècle), sans qu'on puisse évaluer le nombre des feuillets perdus. Il commence au cours du chapitre 5, lorsque Vasco da Gama fait escale à Mombasa (avril 1498), et se termine de façon abrupte dans le cours du chapitre 97 (f. 230), juste après le récit de la

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, III, Paris : Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1976, pp. 183-188.

[1] *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses. Códice anónimo, Museu Britânico, Egerton 20901.* Introdução e notas de Luís de Albuquerque, leitura de Adélia Lobato. Grand in-80, x + 212 p., Coïmbre et Lourenço-Marques, 1974 (Agrupamento de Estudos de Cartografia antiga, 86 / Revista das Ciências do Homem da Universidade de Lourenço-Marques, vol. 5, série B).

prise de Goa (novembre 1510). Une lacune existe au début du ch. 12 (*cf.* p. III), où manque au moins un paragraphe, au plus l'équivalent d'un feuillet.

On peut supposer que les feuillets initiaux eussent fourni des indications sur les circonstances de la composition de l'œuvre. Aucune allusion, dans le cours du texte, ne permet de déceler à quelles fins elle fut écrite, ou de reconnaître la date de la rédaction. Rien ne transparaît de l'identité de l'auteur ou du compilateur. Il n'y a pas d'indice qu'il ait été mêlé à l'un ou l'autre des événements qu'il rapporte. Par une annotation serrée, qui relève convergences et divergences entre l'Anonyme et les autres chroniqueurs, et dans une sagace introduction où sont exposées les évidences et discutées les hypothèses sur le caractère et les origines du texte, M. Luís de Albuquerque a procuré les premiers éléments d'une étude critique. Il observe que la chronique est composée, en partie au moins, avant 1522. D. Manuel est le souverain régnant, « Elrey nosso senhor », et le prince héritier D. João, « el principe nosso senhor » ; postérieurement à l'avènement de celui-ci, l'auteur eût employé d'autres expressions (pp. VIII-IX).

Le manuscrit, semblant dater du milieu ou de la seconde moitié du XVI[e] siècle, représente-t-il la copie d'un texte d'époque manuéline, ou bien une compilation ultérieure, incorporant de larges parties d'une source rédigée sous le règne de D. Manuel ? « La copie reproduit des écrits bien plus anciens que sa date probable », note justement M. Luís de Albuquerque (p. IV). À l'appui de cette affirmation, il relève des clichés qui paraissent trahir le démarquage d'un ouvrage antérieur. Ainsi, p. 134 : « leixa a estoria de fallar mais de Çofalla e torna ao Viso Rey » ; p. 137, la même formule, « leixa agora a estoria de fallar disto e falla do Solldam », introduit à la suite d'un récit sur le Vijayanagar la transcription des lettres du sultan mamlouk et de D. Manuel au Pape.

Interpolation ou digression ? L'auteur/compilateur avoue-t-il des emprunts à une « estoria », ou recourt-il, pour passer d'un sujet à un autre, à une cheville grossière ? Dans le premier cas évoqué ci-dessus, la formule ne ponctue pas une solution de continuité du récit. Dans le second, le hiatus est évident, mais si l'on prend l'expression littéralement, il est dans l'*estoria* elle-même, et non le fait d'une intervention du compilateur. La lettre de D. Manuel à Jules II transcrite, le retour au sujet est annoncé par la phrase : « Tornemos a noso preposito que ha muito que saymos delle e digamos o que fez o Viso Rey» (p. 144). On ne saurait trouver là preuve que l'auteur/compilateur a interpolé l'*estoria* qui lui servirait de base. D'autant moins que, à travers tout l'ouvrage, la maladresse des transitions est constante. En fin de chapitre, la formule « *fez/fezeram o que ouvires*» annonce la suite du récit (ch. 18, p. 39 ; ch. 34, p. 70 ; ch. 58, p. 115 ; ch. 66, p. 135 ; ch. 71, p. 152 ; ch. 73, p. 157 ; ch. 81, p. 173 ; ch. 84, p. 180). En début de chapitre, le fil est renoué par les formules « *ja vos disse*» (ch. 24, p. 52 ; ch. 75, p. 160), « *ja vos disse... ora sabei*» (ch. 19, p. 39 ; ch. 33, p. 64 ; ch. 36, p. 72), ou « *como ja ouvistes*» (ch. 24,

p. 52 ; ch. 25, p. 54 ; ch. 54, p. 110). Ces dernières sont également utilisées en rappel dans le cours de la narration (ainsi, p. 134, 167, 173). Que la copie soit postérieure au règne de D. Manuel est probable (le seul critère de l'écriture n'autorise toutefois pas à être catégorique). Que la chronique elle-même le soit, je ne le pense pas. Rien, dans la partie conservée, ne permet d'affirmer que l'œuvre est composite. Nous sommes en présence d'un texte suivi, rédigé par un seul auteur, qui n'a apparemment aucune connaissance personnelle de l'Inde, et qui s'efforce (*cf.* p. IV) de faire la synthèse d'une documentation parfois contradictoire.

En grande partie parallèle à celles des chroniqueurs classiques, Castanheda, Barros, Góis, sa relation transmet des informations qui lui sont propres, soit qu'il ait puisé plus largement aux sources employées par les autres chroniqueurs, soit qu'il ait vu des documents qu'ils ont ignorés. De là, quantité de détails précieux que l'Anonyme est seul à nous communiquer, et dont l'exactitude est prouvée par des pièces d'archives, tels que la date du départ de Lopo Soares pour Calicut, le 7 septembre 1504 (p. 119 ; *cf.* G. Bouchon, dans *Mare Luso-Indicum*, III, p. 69), ou l'envoi périodique des aumônes des musulmans de l'Inde à La Mecque par l'intermédiaire de la flotte marchande de Calicut (p. 127 ; *cf.* la relation anonyme de Florence publiée par M. Avelino Teixeira da Mota, *A viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul*, Lisbonne 1971 , Agrupamento de Estudos de Cartografia antiga, n° 64, p. 49). Il donne l'explication la plus probable de la décision d'Albuquerque d'attaquer Goa : nullement improvisée, elle avait été arrêtée de concert avec Timoja avant le faux départ en direction d'Ormuz (p. 203). L'information de l'Anonyme est, cela va de soi, inégale. Il passe sous silence la découverte de Ceylan en 1506, le deuxième voyage d'Albuquerque à Ormuz en 1508. Il s'attarde si longuement sur les faits et gestes de Tristão da Cunha en 1507 (p.147- 157), sur ceux de Diogo Lopes de Sequeira en 1509 (pp. 191-201), qu'il a manifestement disposé sur leur expédition de matériaux originaux.

On ne saurait prétendre, dans les limites d'une recension, cerner les sources de l'Anonyme et en caractériser l'apport. À titre d'échantillon, nous examinerons rapidement les lettres qu'il a copiées in extenso.

Un premier groupe est celui de la correspondance échangée par les souverains du Malabar dans les toutes premières années 1500. La chronique du British Museum est certainement tributaire du « Traité de la guerre entre le Samorin et le roi de Cochin» de Frei Gastão, aujourd'hui perdu (*cf.* p. V). De là ces « cartas, recados e outras meudezas» des deux princes, à quoi s'était intéressé Frei Gastão (Barros, *Décadas da Ásia*, I/7-8), et que l'Anonyme transmet plus complètement que ne le fait Castanheda.

D'autre part, l'Anonyme cite intégralement huit lettres dont il aura vu une minute ou une traduction, *trelado* original ou copie.

De la lettre de D. Francisco de Almeida à D. Manuel du 20 septembre 1508 (pp. 176-179), une version beaucoup plus développée figure dans les *Lendas da Índia* de Gaspar Correia (II, pp. 897-919, 920-923), avec la date du 20 novembre, et avec un post-scriptum du 5 décembre 1508. La version de l'Anonyme comporte de nombreuses coupures dans la première partie de la lettre, ne reproduit de la seconde que des phrases éparses, et omet le post-scriptum (c'est une copie de cette version abrégée que conserve le ms. 166 de la Biblioteca Geral de l'Université de Coïmbre, f. 115r-120v).

Trois lettres sont relatives au voyage de Diogo Lopes de Sequeira à Malacca en 1509 :

a) La traduction portugaise de la lettre du roi de « Samatra» à D. Manuel (p. 195) se trouve aussi chez Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, II/111, (Azevedo-Laranjo Coelho, éd., p. 457), qui indique qu'il s'agit du roi de Pasei. Une copie du fonds Vimieiro (« roi de Çamatra ») a été publiée dans les *Cartas de Afonso de Albuquerque*, II, p. 256. Selon Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, III/1, (éd. Coïmbre 1954, p. 3), l'original était en [écriture ?] arabe. En malais selon Artur Basilio de Sá, *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente. Insulíndia*, I, Lisbonne 1954, p. 33, qui édite une traduction d'époque légèrement différente, du fonds des *Gavetas* (aussi dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, III, Lisbonne 1963, p. 796), portant le titre « Carta del rey de Pedir ». À propos de cette confusion entre Pedir et Pasei, on notera que l'Anonyme appelle bien Pedir « Pedir» (p. 193), mais appelle « Pedida» (p. 194) ce qui doit être Pasei, « o porto de Çamatra ».

b) et *c*) Lettre en portugais du *bandara* de Malacca à Diogo Lopes de Sequeira, et réponse de celui-ci. Inédites.

Trois lettres sont du printemps 1510 :

a) Texte portugais de la lettre de Malik Gopi à Albuquerque (pp. 201-202), qui offre des variantes notables par rapport au texte recueilli par Brás de Albuquerque dans ses *Comentários*, II, ch. 45.

b) Texte portugais d'une lettre de Malik Ayâz à Albuquerque, de Diu, 15 avril [1510] (pp. 202- 203). Inédite.

c) Lettre d'Albuquerque au chah de Perse (pp. 205-206).

Le texte exact n'en était pas connu. Les *Comentários*, II, ch. 23, donnent une version tronquée, probablement postérieure à la mission portugaise en Perse de 1510. Le texte retouché, qui fut confié à la mission de 1515 a été édité dans les *Cartas de Albuquerque*, I, pp. 387-389.

L'Anonyme, amateur d'épistolographie orientale, reproduit tout au long, dans sa traduction portugaise, le texte de la lettre du sultan mamlouk Qansouh al-Ghawri à Jules II du 14 septembre 1503 (pp. 137-139), et la réponse de D. Manuel au Pape du 12 juin 1505. Ces deux documents ne sont pas non plus inconnus. De la lettre du Sultan, Damião de Góis publia une autre version portugaise (*Crónica de D. Manuel*, I/93), qui est visiblement moins fidèle à l'original que celle de l'Anonyme du British Museum. Nous reviendrons ailleurs sur cette question. Soulignons cependant que l'Anonyme est remarquablement informé sur l'expédition mamlouke de 1506-1507 en Mer Rouge (p. 170-173), et qu'il ajoute aux renseignements déjà solides de Castanheda des précisions que les chroniques arabes ne démentent pas.

On constate donc que la chronique du British Museum repose sur un matérial fort voisin, — sinon tout à fait semblable, — de celui auquel obtint laborieusement accès Castanheda, qui n'était pas un chroniqueur officiel, et de celui dont disposa Barros, qui l'était en fait sinon en titre. Vingt à trente ans avant eux, cette documentation a été mise entre les mains de l'Anonyme, qui n'avait pas seulement connaissance de lettres diverses envoyées de l'Inde, mais qui consulta les pièces les plus officielles, missives de gouverneurs et de chefs d'escadre, journaux de bord, relations d'agents secrets.

On sait que D. Manuel s'était soucié très tôt de faire écrire l'histoire de la découverte et conquête de l'Inde. Il avait demandé à Almeida et à Albuquerque de lui adresser des rapports, « encomendando-lhe que meudamente lhe escrevessem as cousas e feitos daquelas partes, com tenção de as mandar poer em escrito» (Barros, *Décadas*, I, prologue). Lorsqu'en 1520, le jeune Barros lui présenta sa *Crónica do emperador Clarimundo*, exercice de style historique, le Roi pensa avoir trouvé la plume qui lui manquait. Il lui déclara « haver dias que desejava estas cousas das partes do Oriente serem postas em escritura, mas que nunca achara pessoa de que o confiasse », et il le chargea de cette tâche (*ibid.* ; Manuel Severim de Faria, *Discursos vários políticos*, Lisbonne 1624, p. 26).

Les propos désabusés du Roi Fortuné n'excluent pas que l'Anonyme, — qui rédigeait à Lisbonne, *cf.* p. III, — ait travaillé pour lui. La nature confidentielle de la documentation qu'il manie n'est pas l'unique indice que nous retiendrons. Les procédés dont il use, transitions (« leixa a estorya de fallar », « como ja ouvistes », etc.), sollicitation du lecteur (*cf.* p. 76 : « sabemdo o Viso Rey a morte de seu filho, ja podeis cuidar a paixam e tristeza que lhe darya que por çerto devees crer que foy grande ») sont des tours archaïsants, communs à l'historiographie du XVe siècle et que celle du XVIe abandonnera. Ils se sont conservés le plus longtemps, semble-t-il, dans le milieu des gratte-papier royaux, milieu où nous inclinons à situer l'Anonyme. Si l'on peut dresser, tant mal que bien, la liste des *cronistas-mores* et de leur production, les obscurs rédacteurs qui leur préparaient le travail nous restent inconnus (sur l'un de ces *cronistas* révélé par le hasard d'une mention d'archives,

cf. Joaquim Veríssimo Serrão, *A historiagrafia portuguesa*, I, Lisbonne 1972, p. 100). Sans doute, comme l'a soupçonné M. Luís de Albuquerque (p. VII), la chronique du British Museum est-elle de ces œuvres qui n'étaient pas destinées à être publiées telles quelles.

Si peu éclairés que nous soyons sur les conditions du travail historiographique (des éléments utiles seraient à attendre d'une étude rigoureuse du manuscrit de Gaspar Correia naguère acquis par la Torre do Tombo), nous savons à quelles pressions aristocratiques s'exposaient les chroniqueurs. L'Anonyme du British Museum est, à cet égard, particulièrement intéressant. Il ne se propose ni d'idéaliser la conquête portugaise en estompant tel ou tel épisode, ni de composer la geste des fidalgos. Pas plus que de talent, il n'y a d'apprêt dans son exposé des faits. C'est un autre point de similitude entre Castanheda et lui. Mais alors que Castanheda, une génération plus tard, devra sacrifier au culte de l'illustration nobiliaire, et que Barros s'en fera le chantre complaisant, l'Anonyme y est indifférent. Son œuvre est antérieure à l'imposition de l'idéologie sur l'historiographie de la conquête. Involontaire ou non, ce n'est pas là son moindre mérite. Et sans doute est-ce la raison pour laquelle elle sombra dans l'oubli.

L'Anonyme n'est pas, cependant, dépourvu de parti-pris. Il se montre avec une constance remarquable hostile ou défavorable à Afonso de Albuquerque, qui sera devenu, pour les auteurs se faisant imprimer après 1550, un personnage quasi intouchable. Le récit de l'expédition des Albuquerque de 1503 (pp. 52-64) fait la part plus belle à Francisco qu'à son cousin Afonso : il n'est que de le comparer à celui des autres chroniqueurs pour mesurer l'intention. De même, dans le récit de la navigation de Tristão da Cunha et d'Albuquerque à la côte d'Afrique Orientale (pp. 141-157), son inclination pour Tristão da Cunha est visible. Sur l'opposition des capitaines devant Ormuz, fin 1507 (pp. 160-170), il va très au-delà de ce que rapportent les *Comentários* et les autres sources (*cf. Mare Luso-Indicum*, I, pp. 109-134, *infra*, pp. 158-180) : il souligne le refus des capitaines de s'en prendre à des populations civiles aux dispositions amicales, et condamne sans ambages la cruauté d'Albuquerque, qu'il considère comme inspiré par le diable (p. 169 : « o diabo husava do seu hofiçio »). S'il élude le sujet à double tranchant de la querelle Almeida-Albuquerque de 1508-1509, dont il ne dit pas un mot, sa relation de la bataille de Calicut de janvier 1510, où la fatuité du *marichal* D. Fernando Coutinho, un des chefs de file de la noblesse lusitanienne, mit les forces portugaises en péril et lui coûta la vie, inverse les données habituelles. Selon lui (p. 190), le *marichal* anime la résistance et se porte au secours d'Albuquerque épuisé. Soit par humeur, soit par esprit de clientèle, l'Anonyme s'est donc rangé dans le parti des détracteurs d'Albuquerque.

Les quelques observations qui précèdent donneront une idée de la richesse du texte qui vient d'être restitué à l'historiographie portugaise. L'éminent service nouvellement rendu aux études historiques par M. Luís de

Albuquerque ne prendra tout son sens, il l'a rappelé (p. VI), que si la publication de l'Anonyme du British Museum stimule une critique textuelle comparative qui est jusqu'ici demeurée singulièrement déficiente. Le déchiffrement du manuscrit de Londres par Mme Adélia Lobato est soigneux. Un petit nombre de corrections mineures s'imposera (p. 164, au lieu de « Elrrey aimda hera moço capado [e o Regedor] », on lira plutôt « Elrrey aimda hera moço [c hūu] capado »). Il est regrettable que l'édition ne soit accompagnée ni d'une table des matières, ni d'un index. Pour fidèle qu'il soit au contenu, le titre adopté est malencontreux : trop semblable à celui de l'œuvre célèbre de Castanheda, il risque de prêter à de fâcheuses confusions.



21
POUR UNE BIOGRAPHIE DE TRISTÃO DA CUNHA [ca. 1460-1539]*

Les découvreurs et les conquérants de l'Orient portugais nous sont, presque tous, des personnages indistincts. Non qu'aient manqué les publications de textes, ni, hélas, les fastidieuses célébrations de la littérature patriotique et alimentaire. Très rares sont les acteurs du premier demi-siècle de l'expansion portugaise en Asie qui aient fait l'objet de travaux sérieux, partiels dans le meilleur des cas, le plus souvent restreints à des aspects mineurs. « Le mystère de Vasco da Gama », pour reprendre le titre d'un ouvrage de M. Armando Cortesão, est loin d'être levé. Si surprenant que ce soit, il n'existe de biographie raisonnée, conforme aux exigences de l'érudition et de la critique, ni d'Afonso de Albuquerque, ni de D. Francisco de Almeida, ni de Diogo Lopes de Sequeira, ni d'aucun des autres gouverneurs ou des commandants d'escadre envoyés dans l'Océan Indien par D. Manuel et par D. João III. Sur Martim Afonso de Sousa, pas de synthèse. Sur D. João de Castro, pire que rien. Parmi les exceptions à noter : sur un des capitaines qui connurent le mieux les immensités littorales, entre le cap de Bonne-Espérance et le Malabar, l'opuscule trop rapide de M. Alexandre Lobato, *António de Saldanha, his Time and his Achievements,* Lisbonne 1962 ; sur le florentin Corbinelli, premier *feitor* de Goa, un article posthume de Virgínia Rau, dans les *Memórias* du Centro de Estudos de Marinha, IV (1974), pp. 107-141. L'ambitieux répertoire alphabétique du vicomte de Lagoa, *Grandes e humildes na epopeia portuguesa do Oriente* (*séculos XV, XVI e XVII*), 2 vols. + 1 fasc., Lisbonne 1942-1943, s'est interrompu dès le milieu de la lettre A. Quant au *Dicionário de história de Portugal,* publié sous la direction de M. Joel Serrão, 4 vols., Lisbonne 1963-1971, qui ne dispensera pas de recourir au *Portugal, Dicionário histórico-biográfico* de Esteves Pereira et Guilherme Rodrigues, 7 vols., Lisbonne 1903-1916, l'Orient y est inégalement traité ; quelques contri-

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, III, Paris : Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1976, pp. 188-193.

butions remarquables, de M. Magalhães Godinho en particulier, y côtoient trop de notices périmées ou nulles.

On souhaiterait que se multiplient les monographies du type de celle que M. Banha de Andrade consacre à Tristão da Cunha [1], gouverneur désigné de l'Inde portugaise en 1505, commandant d'une escadre à destination du Malabar en 1506, — il découvrit l'île de l'Atlantique Sud qui, par la cartographie, immortalise son nom, — ambassadeur à Rome en 1514. L'ouvrage s'appuie sur une documentation, dispersée et inexploitée, dont vingt-deux pièces inédites (sur un total de vingt-sept publiées dans l'appendice documentaire) concernent Tristão da Cunha (pp. 193-242).

Un des grands mérites de l'auteur est de présenter, à propos de l'expédition de 1506, une étude modèle sur cette entité collective qu'était une armada. On sait combien d'incertitudes restent sur le nombre et les noms des navires prenant part à un voyage en Inde, sur l'identité des capitaines, sur les effectifs. Les historiens modernes recourent généralement aux listes compilées à l'époque des Philippe, incomplètes et inexactes, que ne suppléent ni les *Annaes da marinha portugueza* de Ignacio da Costa Quintella, Lisbonne 1839, fondées sur le dépouillement des sources narratives, ni le catalogue trop peu rigoureux de Quirino da Fonseca, Os *Portugueses no mar, Memórias históricas e arqueológicas das naus de Portugal*. I. *Ementa histórica das naus portuguesas*, Lisbonne 1926. Grâce à des livres de paie inédits, M. Banha de Andrade peut analyser la mortalité à bord (pp. 64-67), la composition de l'escadre (pp. 70-74), les informations discutées étant reportées sur des tableaux dépliants. Le tableau 3 donne une liste nominale complète des hommes embarqués sur le *Santiago*, navire de Tristão da Cunha, leur temps de service, leur solde, la quantité d'épices qu'ils ont rapportée à titre personnel et sa valeur, leur lieu de naissance ou de résidence au Portugal, et des renseignements annexes (date de décès notamment). Les tableaux 6 à 8 offrent des données similaires, moins fournies, pour quatre autres navires de l'escadre. On regrettera que les noms figurant dans ces tableaux aient été exclus de l'index qui termine l'ouvrage (pp. 253-268).

Comme pour la plupart des hommes de sa génération, — il était né vers 1460, — la seconde moitié de la vie de Tristão da Cunha, éclairée par les textes relatifs aux Découvertes, contraste, aux yeux de l'historien, avec une période initiale plus obscure. Autant qu'on le sache, ce fils d'un serviteur de confiance de l'infant D. Fernando, père de D. Manuel, ne s'est pas signalé par la valeur militaire. Il ne s'est détaché de la foule des fidalgos ni lors de l'expédition marocaine de Graciosa en 1489 (il y prit part avec une caravelle, *cf.* Braam-

---

[1] António Alberto Banha de Andrade, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, in-8°, 276 p., 8 dépliants, 12 pl., index, Lisbonne 1974 (Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, Instituto histórico Infante Dom Henrique, Série Ultramarina, I).

camp Freire, *As expedições e armadas em 1488 e 1489*, Lisbonne 1915, pp. 38 et 40), ni en d'autres occasions (sur sa participation probable à la tentative de D. João de Meneses contre Oran en 1501, *cf.* Banha de Andrade, p. 24). Ce furent très vraisemblablement ses liens étroits avec les milieux d'affaires qui le qualifièrent, fin 1504, pour être choisi comme premier gouverneur de l'État de l'Inde.

C'est l'autre mérite, très neuf, de M. Banha de Andrade, que de mettre en évidence la qualité d'homme d'affaires de Tristão da Cunha (p. 37-49 et les documents annexes). On le trouve associé à des spéculateurs portugais comme D. Nuno Manuel ou comme le nouveau-chrétien Fernão de Loronha, et italiens comme Bartolomeu Marchione. M. Banha de Andrade découvre la trace de maintes opérations auxquelles il fut intéressé. Il investit notamment des capitaux dans les premières expéditions en Inde, ainsi en 1502 dans celle de Vasco da Gama, en 1504 dans celle de Lopo Soares de Albergaria (Banha de Andrade, p. 43. Cependant Tristão da Cunha n'apparaît pas dans le document édité par Mme Bouchon, *Mare Luso-Indicum*, III, pp. 105-125). En 1505, il préféra obtenir du Roi licence d'un aller et retour pour l'Inde, sur le conseil de Lopo Soares de Albergaria qui en revenait (et qui était son beau-frère, ayant épousé sa sœur, D. Joana de Albuquerque), plutôt que le droit de succession au poste de gouverneur, qu'une ophtalmie subite l'avait empêché d'occuper quelques mois plus tôt (il avait été remplacé inopinément, en février 1505, par D. Francisco de Almeida).

Son expédition de 1506-1507 fut conçue par lui comme un voyage de rapport (Banha de Andrade, p. 52-53), « para se aproveitar » (Brás de Albuquerque, *Comentários*, I, ch. 8). Les ventes de cuivre et autres marchandises et les achats de produits de l'Inde qu'il fit pour son compte au Malabar portèrent un gros préjudice au monopole royal. Gaspar da Índia s'en plaignit à D. Manuel en novembre 1507, invitant le Roi à ne plus consentir à ses capitaines de telles dérogations génératrices d'abus (*Cartas de Afonso de Albuquerque*, III, p. 196). Une lettre que Tristão da Cunha adressa à D. Manuel en janvier 1515, à quelques semaines du départ pour l'Orient de Lopo Soares, nommé gouverneur de l'Inde, donne une idée de son importance de porte-parole du grand négoce, contestataire des droits exclusifs de la Couronne sur le commerce d'outre-mer. Le Roi ayant fait savoir que les vaisseaux marchands ne pourraient aller ni à la Mer Rouge ni à Malacca ou Sumatra, « parce que (ces régions) ne faisaient pas partie de l'Inde », Tristão da Cunha protestait vigoureusement : « Si Votre Altesse juge bon que nous allions en toutes les régions de l'Inde en général, comme l'inclut notre contrat, c'est bien. Sinon, nous renonçons à armer » (Banha de Andrade, p. 220).

M. Banha de Andrade avance (p. 51, note 122a) que Lopo Soares, à la suite de son voyage de 1504, a pu avoir une certaine influence sur la nomination de Tristão da Cunha comme premier gouverneur de l'Estado da Índia. Hypothèse inconsistante, puisque le choix du Roi intervint tandis que Lopo

Soares était en Inde, d'où il ne rentra qu'en juillet 1505. La création de l'État de l'Inde fut, plus probablement, motivée en dernier ressort par les leçons tirées du voyage d'Afonso de Albuquerque (1503-1504), à ceci près que prévalut initialement une conception différente de celle qu'Albuquerque appliquera dans les années suivantes. Que Tristão da Cunha ait été distingué pour présider aux débuts du nouvel « État » nous paraît témoigner du caractère essentiellement commercial que la Cour portugaise entendait donner à l'établissement de la puissance lusitanienne en Orient, caractère qu'allait maintenir D. Francisco de Almeida.

On ne sera donc pas surpris de trouver Tristão da Cunha parmi les adversaires d'Albuquerque. Leurs relations, dont Albuquerque assura qu'elles étaient bonnes auparavant (mais on ne se fiera pas innocemment à ce genre de déclaration sous sa plume), s'altérèrent lors du séjour qu'ils firent à la côte d'Afrique orientale, entre Mozambique et Socotra, de novembre 1506 à juillet 1507. Albuquerque, commandant de l'escadre de la Mer d'Arabie, était jusqu'à Socotra sous les ordres de Tristão da Cunha qui, ayant manqué le passage en Inde en 1506, attendait la mousson de l'été 1507 pour gagner les ports du Malabar. Ces quelques mois nous procurent l'occasion la plus longue d'observer le comportement de ce « *fidalgo quinhentista* » que M. Banha de Andrade, il faut bien l'avouer, n'a pas réussi à camper, et dont la personnalité demeure floue. Un examen quelque peu fouillé de son action en Afrique orientale et de ses rapports avec Albuquerque eût ouvert des aperçus dont M. Banha de Andrade nous prive.

Tristão da Cunha et Albuquerque étaient proches parents. M. Banha de Andrade ne s'en est pas avisé, qui commet l'erreur de croire à la présence de deux ou trois homonymes dans l'Océan Indien dans les années 1506-1511. (p. 19). L'un d'eux est Tristão de Ga, captif au Gujarat en 1508 (*cf. Mare Luso-Indicum*, I, pp. 36 *sq.*, *supra*, pp. 228 *sq.*), l'autre est le fruit imaginaire d'une inversion textuelle. La lettre non datée d'où M. Banha de Andrade le fait naître (publiée dans les *Cartas de Afonso de Albuquerque*, III, pp. 252-255, d'après une copie de la fin du XVIe siècle) a inspiré un article sagace à Henrique Lopes de Mendonça, « Affonso de Albuquerque e Tristão da Cunha », dans le *Boletim da segunda classe* de l'Académie des Sciences de Lisbonne, IV (1910), pp. 50-76. Lopes de Mendonça a justement remarqué que l'intitulé du document est erroné : il s'agit d'une lettre d'Albuquerque à Tristão da Cunha, et non du contraire. Albuquerque y rappelle à son correspondant qu'ils sont cousins issus de germain : « votre mère et mon père étaient enfants de sœurs (*filhos de *irmãas ;* dans la copie : *irmãos*) ». En effet, D. Leonor de Albuquerque, grand'mère paternelle de notre Albuquerque, était la sœur de D. Teresa de Albuquerque, grand'mère maternelle de Tristão da Cunha. Notons en passant que la mère de ce dernier, D. Catarina de Albuquerque, épousa en secondes noces D. Fernando Coutinho, le grand-père du *marichal* D. Fernando Coutinho, tué à Calicut en janvier 1510. M. Banha de Andrade

la marie abusivement au petit-fils (p. 21) ; une autre inadvertance lui fait dire que Álvaro da Cunha, frère de D. Catarina (p. 21), était l'oncle paternel de Tristão da Cunha (p. 27). Un tableau généalogique de la famille eût guidé utilement le lecteur, et peut-être épargné à l'auteur cet ensemble de méprises.

Dans la copie qui nous la transmet, la longue lettre d'Albuquerque à son cousin ne porte pas de date. Elle est de 1513. En effet, Albuquerque annonce l'envoi concomitant de l'interrogatoire qu'il a fait subir à António Real (fin 1513, *cf.* Castanheda, III/125, pp. 306-307), et se lave des rancœurs de Tristão da Cunha, avivées par le traitement infligé à son fils Manuel da Cunha, éphémère capitaine de Cananor (du 12 décembre 1510 à la fin de février 1511, *cf. Mare Luso-Indicum*, I, p. 28 n. 152 ; *supra*, p. 220, n. 152), qu'Albuquerque destitua pour des fautes graves (*cf.* G. Bouchon, *Mamale de Cananor*, Genève-Paris 1975, p. 118) sur lesquelles M. Banha de Andrade (p. 136) glisse avec un tact désuet (bon exposé, un peu prolixe, de Lopes de Mendonça, *l.c.*, pp. 57-72) ; or les réactions de Tristão da Cunha à la destitution de son fils, tué à Goa en 1511, qu'il n'a pu savoir au Portugal qu'en 1512, n'ont pu être connues en Inde qu'à la fin de l'été 1513.

Suivant la lettre, les rapports entre les deux commandants achevèrent de se dégrader à Socotra. (Le texte porte « Samatra » au lieu de Socotra. La confusion des deux vocables est passablement fréquente dans les documents du début du XVIe siècle. Abusé par la même forme rencontrée chez Barros, *Asia*, II/1-2, M. Banha de Andrade se laisse aller, pp. 78-19, à conduire un des vaisseaux de l'escadre de Tristão da Cunha de l'Insulinde au cap Gardafui, dans un périple incroyable). Dès l'escale de Mozambique, dans les premières semaines de 1506, les relations avaient été tendues : dans une lettre au Roi du 14 février 1506, Albuquerque se plaint que ses avis ne soient pas écoutés, et craint que Tristão da Cunha ne l'oblige à passer en Inde (*Sumário* publié dans les *Cartas de Afonso de Albuquerque*, I, p. 417, et dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, X, p. 371). On soupçonne bien d'autres petits drames, par exemple dans le reproche fait par Albuquerque à Tristão da Cunha d'avoir voulu mettre son fils Nuno à la tête de l'escadre de la mer d'Arabie (*Cartas*, III, p. 253, et *cf.* I, p. 417). Sur un des points touchant les attributions respectives des deux capitaines, la prise de contact avec le Prêtre Jean, un détail livré par M. Banha de Andrade remet en cause la chronologie admise (cf. *Mare Luso-Indicum*, III, p. 6, n. 20 [*Le Latin et l'Astrolabe*, I, p. 138, n. 20]).

À la documentation relative au voyage de Tristão da Cunha en Inde, il conviendrait d'ajouter une lettre de lui, autographe, publiée par Carlos da Silva Tarouca, « A colecção Aquilar no Arguivo Tarouca, Cartas inéditas de D. João II, D. Manuel, D. João III, Vasco da Gama, Tristão da Cunha », dans *Brotéria*, XXXIV (1942), pp. 295-309. Quant à l'inédit, les dépouillements étendus effectués par M. Banha de Andrade ne sont certainement pas exhaustifs. D'autres informations pourront être glanées dans les fonds portugais, qui viendront compléter la biographie qu'il a si utilement tracée. Un exemple

frappant de la richesse documentaire qui dort dans le secret des archives familiales est fourni par M. Banha de Andrade, qui publie, pp. 226-238, les dispositions testamentaires de Tristão da Cunha de 1528, conservées en copie certifiée dans une collection particulière.

On regrettera que l'auteur ne se soit pas attaché à relever la compétence de Tristão da Cunha dans les affaires maghrébines, où il apparaît en conseiller de D. Manuel (*cf.* les lettres de D. Fernando Coutinho, évêque de Silves, à D. João III, des 15 octobre et 20 décembre 1534, respectivement dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, IV, p. 449, et dans *Sources inédites de l'histoire du Maroc. Portugal*, II/2, pp. 694, 697), et qu'il suive d'un peu loin l'homme de cour (*cf.* Braamcamp Freire, *Vida e obras de Gil Vicente*, Porto 1919, p. 61, p. 113 en note) et le dignitaire auquel le grand âge n'a pas retiré tout crédit. En 1534, D. João III fut invité à le consulter sur l'opportunité d'évacuer Safi et Azemmour (*Sources inédites, ibid.*, pp. 638, 694). Tristão da Cunha mourut fort âgé, en 1539, en dépit d'un état de santé qui parait avoir été médiocre. Une maladie d'yeux l'avait empêché de partir pour l'Inde en 1505. Le 16 juin 1515, malade, il ne peut remettre lui-même au Roi la rose d'or que Léon X lui envoie (*Relações de Pero de Alcáçova Carneiro*, E. de Campos de Andrade, éd., Lisbonne 1937, p. 196). En 1525, il ne peut représenter la ville de Lisbonne aux Cortes de Tomar (D. Manuel à la Câmara de Lisbonne, de Tomar, 9.IX.1525, dans *Documentos do Arquivo histórico da Câmara municipal de Lisboa, Livros de Reis*, I, Lisbonne 1957, p. 253 ; sur sa position à Lisbonne, *cf.* aussi V, p. 75, et VII, p. 24).

Un des signes les plus nets de l'influence de Tristão da Cunha et du groupe de pression auquel il appartenait est à trouver dans l'exceptionnelle durée du mandat de son fils bien-aimé, Nuno da Cunha, le seul gouverneur à avoir administré l'Orient portugais pendant dix ans consécutifs (avant et après lui les nominations furent faites pour trois ans). M. Banha de Andrade réserve à celui-ci les dernières pages de son étude (pp. 142-187). Sur cette personnalité terne et considérable, « *unus regni oculus* » selon Damião de Góis (*Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis anno 1538*, Louvain 1539, f. ciii), il y aura incomparablement plus à dire que ne l'ont fait son biographe de jadis, Tiele, d'après les chroniqueurs exclusivement (P. A. Tiele, « Nuno da Cunha in het Oosten, 1529- 1539 », dans *De Gids*, XLIII, n° 3 (1879), pp. 236-287), et, dans des pages qu'on jugera trop brèves, M. Banha de Andrade. La monographie qu'exigerait sa carrière bien remplie, reflet de la vie sociale et politique du Portugal de son temps, aurait à exploiter une documentation très éparse, sur ses affaires privées (signalons qu'il figure, parmi d'autres débiteurs, dans le testament de Gaspar do Prado, du 22. II.1530, TdT, *Convento de Nossa Senhora da Graça*, livre 1, f. 1-5), et très fournie, sur ses activités au service du Roi, au Maroc, au Portugal comme *vedor da fazenda*, et surtout en Inde où, administrateur honnête et capitaine sans génie, il fut un gouverneur discuté.

22

« MERCÊS » MANUÉLINES DE 1519-1520 POUR L'INDE *

Le manuscrit 873 du fonds *Núcleo Antigo* des Archives Nationales de la Torre do Tombo conserve les vestiges d'un registre du XVIe siècle dans lequel ont été relevés les sommaires des *mercês* royales pourvoyant à des charges hors du Portugal entre 1515 et 1526 [1]. Des 244 feuillets au moins qu'il contenait originellement (à en juger par la pagination seizièmiste, en chiffres arabes), 110 ont pu être regroupés (numérotés au crayon) lors du remarquable travail de classement du fonds, dont une douzaine avaient, après 1755, échoué dans le *Corpo Cronológico* [2]. En dépit des manques (les 55 premiers feuillets font défaut, et le déficit est donc de 78 feuillets pour la partie numérotée anciennement de 56 à 244), ce registre d'époque, comme toutes les « *ementas* » qui permettent de suppléer à la perte des archives de la Casa da Índia, apporte, sous les apparences d'une littérature mineure, à travers des kyrielles de noms propres dont la plupart ne sortirent point de la masse obscure, beaucoup de renseignements des plus précieux. Tout comme dans d'autres listes du même genre, la succession des sommaires n'obéit pas à un système rigoureux. Aux prises avec un ensemble de pièces qu'ils ne par-

---

* Version originale, inédite, d'un article paru en portugais, dans une traduction due à l'amabilité de Luís Filipe Thomaz, « Mercês manuelinas de 1519-1520 para a Índia » dans *A Abertura do mundo. Estudos de história dos Descobrimentos europeus. Em homenagem a Luís de Albuquerque*, II, Lisbonne: Editorial Presença, 1987, pp. 123-137. L'article était destiné, dès sa rédaction à paraître en portugais, et en portugais seulement, ce qui explique qu'il soit truffé de termes portugais non expliqués.

[1] Le titre ajouté postérieurement (au XVIIe ou au XVIIIe siècle) « Livro das mercês que el Rey fez a várias pessoas no ao de 1520 » est inexact.

N.B. Nous reproduirons ci-après les textes en orthographe actualisée, f. renvoyant à la pagination au crayon, et § au numéro des paragraphes publiés dans le présent article. Sauf indication contraire, les *mercês* publiées sont datées d'Évora, où D. Manuel résida de juin 1519 à la fin de 1520.

[2] CC. II-124-50. CC-III-7-45, 7-46, 7-105, 8-9, 8-11, 8-88, 8-97, 9-14, 9-38, 9-44, 9-45.

viennent pas à organiser, les rédacteurs n'observent ni ordre géographique sans retours, ni, au sein de chaque rubrique, ordre chronologique strict ou répartition constante des matières. En publiant dans les pages qui suivent, relatifs aux nominations en Inde de juin 1519 à mars 1520, des *items* extraits du « Título dos ofícios das naos e caravelas que vão à Índia por ida e vinda e assim das que lá hão de andar de armadas» [3], nous y ajouterons quelques *items* qui figurent sous d'autres sections, et notamment dans le « Título dos Ofícios de Cochim» [4].

Dans les informations qu'on peut dégager du registre, sur les affaires du Maroc, de São Jorge da Mina, de Sofala ou des places d'Asie (les données sur les *feitorias* d'Andalousie et de Flandres étant, elles, minimes, en l'état actuel du volume du moins), sont en effet les plus intéressantes celles qui ont trait à l'armada passée en Inde en 1520 — dont Figueiredo Falcão avouait que les *livros da Casa da Índia* ne lui avaient pas fourni de quoi établir la composition [5] — et aux projets de reprise d'une politique de monopole impérialiste que D. Manuel notifia à son Gouverneur de l'Inde, Diogo Lopes de Sequeira, par les missives dont était porteur le chef d'escadre de cette armada, Jorge de Brito [6].

Sous peine d'être entraîné à de trop longs développements, on s'abstiendra d'examiner ici les visées manuélines et leurs conséquences. On fera seulement quelques remarques sur un problème moins prestigieux que celui des grands desseins de l'Expansion, mais qui n'est pas moins essentiel à la connaissance de l'établissement des Portgais en Asie : celui des carrières des hommes embarqués pour l'Inde. L'ambitieux monument prosopographique du vicomte de Lagoa a malheureusement tourné court dès la lette A [7], et ce n'est que pour l'époque de D. João de Castro que des notices ont été systématiquement constituées, dans les écrits hautement érudits de Schurhammer [8], et dans

---

[3] Fol. 176r/56r à 190r/90r. On trouve plus loin un « Título das capitanias de naos de ida e vinda », f. 191v/71v-192v/72v, puis, f. 207/82r/208/83v, un « Título dos ofícios de armadas que andão no mar em guarda das costas e outros extraordinários ».

[4] Fol. 66r/11r-78v/17v (avec une perte de six feuillets).

[5] Luís de Figueiredo Falcão, *Livro em que se contém toda a fazenda e real património dos reinos de Portugal, Índia e Ilhas adjacentes*, éd. Lisbonne 1859, p. 149. Sur la composition de l'escadre, *cf.* Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da Índia pelos Portugueses*, V/34, éd. Coïmbre 1929, p. 56.

[6] Castanheda, V/44, p. 77.

[7] Vicomte de Lagoa, *Grandes e humildes na epopeia portuguesa do Oriente*. Ce répertoire de notices biographiques par ordre alphabétique s'interrompt, pour ce qui en a été imprimé, au cours de la très longue notice — une monographie — sur Afonso de Albuquerque (au tome II, Lisbonne 1943, plus un fascicule).

[8] Ni les *Zeitgenössischen Quellen*, ni les autres volumes des *Gesammelte Schriften* de Schurhammer, ni sa somme en quatre volumes sur François Xavier ne sont suffisamment familiers aux historiens portugais qui travaillent sur l'histoire de l'Expansion lusitanienne en Asie.

l'indispensable instrument de travail qu'est l'édition par Luís de Albuquerque de la correspondance du célèbre vice-roi [9]. De telles approches montrent à l'évidence qu'il faudra en venir à entrependre une étude sérielle des passages en Inde et du laborieux cursus des agents subalternes, nommés sur les flottes et dans les forteresses et les comptoirs portugais des mers de l'Inde et de la Chine.

*

Près de la moitié des bénéficiaires de *mercês* royales pour des charges secondaires, la plus fréquente étant celle d'« écrivain », sont qualifiés de *moços da câmara* du Roi. Le nombre est énorme, ce qui n'implique assurément pas que tous aient été en service dans les appartements privés du monarque, comme l'avait été par exemple le *moço da câmara* Damião de Góis, qui fut pourvu le 7 février 1523 d'une *escrivaninha* du comptoir d'Anvers [10].

On trouve mention bien plus rarement d'écuyers (*escudeiros*) du Roi (§ 44, 48), de *reposteiros* [11], de *moços da estribeira* [12]. Quelques *mercês* vont à des serviteurs de divers membres de la famille régnante :

— les Reines : *moço de câmara* de la feue Reine (D. Maria) (f. 57v), de la Reine (D. Leonor, § 20), de la Reine sœur de D. Manuel (f. 15r, sous 1523) ; *reposteiro* de la Reine (octobre 1519 ; D. Leonor, f. 13r) ; *porteiro* de la Reine (à « Lombardo », octobre *1519, « mercê de escrivaninha duma das naos que o ano de 1521 hão de ir a Índia », f. 58v ; Diogo Lombardo, f. 64v) ;

— le prince héritier : D. João : *moço da câmara do Príncipe* (§ 4) ; *porteiro da câmara do Príncipe* (*mercê* conditionnelle à Cristóvão de Matos, 29 ovembre 1519, d'*almoxarife do armazém* de Goa, f. 25r) ;

---

[9] Voir au tome IV de Armando Cortesão et Luís de Albuquerque, éd., *Obras completas de D. João de Castro*, Coïmbre, 1981, pp. 75-144, l'index analytique des personnes mentionnées dans la correspondance publiée aux tomes III et IV.

[10] Sur la date du départ de Góis pour Anvers, *cf.* Jean Aubin, « Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal », dans José V. de Pina Martins, éd., *Damião de Góis humaniste européen*, Paris, 1982, p. 252, n. 18. [*Le Latin et l'Astrolabe*, I, p. 242, n. 18.]

[11] *Mercê* à Manuel Gomes, *reposteiro*, du *meirinho* de Cochim, 14.I.1519 (f. 14r), succédant dans cet office à un autre *reposteiro*; João Leitão (f. 12r). Afonso Freire, 23.VII.1519, *mercê* de *provedor* de l'hôpital de Cochim (f. 14r), Luís Gomes, II.1519, *mercê* d'*almoxarife dos mantimentos* de Ceylan (f. 19r).

[12] *Cf.* § 15. En décembre 1519, *mercê* à Heitor Mendes, *moço de estribeira*, de l'*escrivaninha* de Diu, « quando para la ordenar feitoria » (f. 78r).

Parmi les bénéficiaires de *mercês* en Inde, relevons, en 1523 et 1524 respectivement, un *moço da capela* de D. Leonor [sœur de D. Manuel], f. 68r, et un de D. João III, f. 64v.

— l'« Excelente Senhora » (§ 13) ; le duc de Bragance (§34E) ; D. Jorge, duc de Coïmbre, Maître de Santiago (*moço da câmara do Mestre*, § 18 ; « Graviel da Costa, moço da câmara do Mestre, (mercê de) escrivão por respeito da Duquesa que o por ele mandou pedir, e por alvará feito em 26 de novembro de 1519 », f. 61v) ; et les défunt Condestabre (D. Afonso, neveu de D. Manuel), dont le *vedor*, Simão de Sousa reçoit en novembre 1519 la vacance de l'*alcaidaria-mor* de Cochim (f. 12v).

On voit aussi passer les *criados* de personnages influents :

— un *escudeiro* du Baron (le baron de Alvito, un des trois *vedores da fazenda real*) (§ 10) ;

— un *sobrinho* de Álvaro da Costa, l'homme de confiance de D. Manuel dans les dernières années de son règne : Gabriel Rodrigues reçoit le 1er octobre 1519 une *escrivaninha* (non spécifiée, sans doute d'une armada côtière), avec un *ordenado* de 24 000 *réis* par an (f. 59v) ; le 6 décembre 1519, un *criado* d'Álvaro da Costa est gratifié d'une charge de *meirinho* sous Jorge de Brito (f. 92r).

— un *criado* de D. Rodrigo de Castro (« O Monsanto») est nommé *escrivão do armazém* de Goa le 22 janvier 1520 (f. 25v).

— de Bastião Rodrigues, nommé capitaine d'un *navio* garde-côte (§ 32), il est indiqué qu'il a été « précepteur (*aio*) des fils de D. Martinho da Silveira ». Pourquoi, à l'appui de la faveur obtenue, cette précision ? C'est que trois fils de D. Martinho sont passés en Inde en 1515 avec leur oncle Lopo Soares de Albergaria, et que l'un d'eux, D. João da Silveira, y est dans ces années-là une personnalité des plus en vue.

Si les nominations au poste de capitaine de forteresse ou d'escadre sont l'objet de candidatures rivales et d'intrigues, la décision finale exclut du moins l'ambiguïté, quitte à voir les rancœurs resurgir à l'occasion d'une manœuvre en mer ou sur le terrain. S'agissant des emplois subalternes, tractations et jeux d'influence ne sont pas moins animés, et le résultat contribue au désordre administratif qui a été une des plaies de l'Estado da Índia. Prenons deux exemples de *moços da câmara* qui ont reçu l'*escrivaninha* d'un des navires qui cinglent vers le Malabar en 1520, et qui une fois là-bas se savent destinés à être écrivains d'une *feitoria*.

Estêvão Gago, *moço da câmara*, a été nommé écrivain de la *feitoria* de Cochim le 23 juillet 1518, pour entrer en fonction dès qu'aura achevé son temps un des écrivains qui y sont en poste (f. 11r). Il passe en Inde comme écrivain de la nau *Santiago*, avec licence de vendre cette *escrivaninha* pour le voyage de retour du bâtiment, en vertu d'un *alvará* du 20 août 1519. Cependant Gago est frustré par António da Fonseca, autre *moço da câmara*, qui

s'était assuré, dès mars 1517, de la jouissance d'une *escrivaninha* de la *feitoria* de Cochim (f. 11v), et qui, le 2 mars 1520, se faisait attribuer, avec un *ordenado* de 50.000 *réis* par an, la succession de Tristão da Costa (§ 43), ce dernier étant « escrivão primeiro da dita feitoria » selon un *alvará* de septembre 1517 (f. 11v ; il succédait à Bastião Lopes, nommé par *alvará* de janvier 1515, f. 11v). Estêvão Gago recevait en dédommagement une autre *escrivaninha* : celle d'*escrivão do tesouro das mercadorias de Cochim*, pour laquelle un *alvará* du 16 décembre 1519 lui a conféré la succession de « la personne qui la détient » (§ 42). C'est précisément celle que guignait António da Fonseca, qui lâchera sa *feitoria* de l'armada de Ceylan pour l'occuper (§ 44).

Dès le 3 décembre 1520, la succession d'Estêvão Gago comme *escrivão da feitoria* de Cochim est assurée à Cristóvão Caldeira, *moço da câmara*. Celui-ci n'ira pas en Inde : en 1523, il a cédé son brevet à son frère Álvaro Botelho, *moço da câmara* de la « Vieille Reine» [13]. Entre temps, les Gago sont restés preneurs à Cochim. Le 19 *novembre 1522, Rui Carvalho, frère d'Estêvão Gago, a acquis la succession de Nuno Mascarenhas, autre *escrivão da feitoria* de Cochim (il est en charge de la *pagada dos soldos*, et il avait eu sa *mercê* en juillet 1518, f. 11v). Le 3 août 1523, le Roi fait *mercê* du poste de Nuno Mascarenhas, « si Rui Carvalho ne part pas », à António Pereira, *moço da câmara* (f. 16v). António Pereira n'a pas dû s'expatrier non plus, puisque le 17 février 1524 le Roi « houve por bem que Estêvão Gago (...) que esta na Índia servisse esta escrivaninha e pagada dos soldos por o dito regimento e fosse em posse assim como houvesse de ser o dito Rui Carvalho » (f. 16v). Notons enfin que, de Cochim, Estêvão Gago sera promu à Goa, redevenue capitale de l'Inde portugaise. Le 29 mars 1525, il reçoit le poste de *feitor* de Goa, à la suite de Duarte de Valadares (f. 31v). Ici encore, l'entrée en jouissance n'est pas pour tout de suite. Estêvão Gago ne sera *feitor* de Goa, pour trois ans, qu'en 1530-1531.

Suivons un instant le cas de João Godinho, *moço da câmara*, passé en Inde en 1520 comme *escrivão* d'une *nao* (§ 20) ; il doit devenir écrivain d'un des *navios* qui composent l'armada de Ceylan (§ 27). Il s'est toutefois pourvu également, le 11 janvier 1519, d'une *escrivaninha* de la *feitoria* de Goa, à occuper au départ d'Armão de Fontes, « ou de quelque autre qui achèvera son temps le premier (ou qualquer outro que primeiro acabar) » (f. 22r). Fontes, nommé par un *alvará* de novembre 1517 (f. 22v), et n'ayant donc, dans la meilleure hypothèse, pas pris son poste avant l'automne 1518, est en place, le terme habituel étant de trois ans, jusqu'à l'automne 1521. Si aucune place ne se libère avant celle de Fonte, l'*alvará* délivré à Godinho ne prendra ainsi effet que dans un délai de deux ans et demi, et l'*escrivaninha* détenue

[13] *Alvará* de D. João III, de Tomar, 28.IX.1523, f. 15r (« a Rainha tia del Rei »).

par Godinho ne deviendra à nouveau vacante qu'à l'automne de 1524. Cela n'empêche point le Roi, le 10 novembre 1519, de faire *mercê* au *moço da câmara* Gaspar Tibão d'une *escrivaninha* de Goa, « por expedimento de João Godinho ou doutro qualquer que primeiro acabar » (f. 25r). En attendant, il est vrai, Gaspar Tibão va être écrivain de l'escadre qui patrouille entre Goa et le Gujarat. Mais voilà qu'il n'est pas pressé de partir pour l'Asie. L'*escrivaninha de armada* qu'il vient d'acquérir le 1er octobre 1519 est, à la mi-décembre, transférée à son frère Cristóvão Tibão (§ 30). Le 22 octobre 1522, D. João III signera un nouvel *alvará* faisant *mercê* à Gaspar Tibão d'une *escrivaninha* de Goa « à la vacance du premier qui terminerait ou de João Godinho » (f. 25a).

On aura remarqué les formules, très courantes dans les *alvarás* de ce type, qui témoignent que les rédacteurs n'ont ni sous les yeux ni en mémoire de tableau des titulaires des emplois. Une des raisons de leur ignorance tient à ce que le Gouverneur de l'Inde peut procéder à des affectations dont les bureaux de Lisbonne ne sont pas avisés. Ainsi Vasco de Faria, *moço de câmara* qui, au cas où il s'en trouverait une de libre, se fait accorder, le 22 août 1519, une *escrivaninha de nau* de l'escadre qui fera voile vers l'Inde en 1520 (§19), venait d'acquérir une *escrivaninha* de Ceylan, « da primeira que vagasse », pour trois années, durée qu'un *alvará* de décembre 1520 prolonge d'autant (f. 19r). Son départ a été remis. Le 6 décembre 1519 il obtient l'« escrivaninha da nau *Santa Catarina* que o ano de 1521 há de ir à Índia » (f. 62r). Le 27 mars 1521, Vasco de Faria est confirmé dans sa nomination d'écrivain de la *feitoria* de Ceylan pour six années ; si le poste a déjà été pourvu par un *mandado* du *capitão-mor* (Diogo Lopes de Sequeira), son détenteur sera immédiatement évincé (« seja logo fora»), et Vasco de Faria mis en possession. Cet *alvará* du 27 mars 1521 rend caduc le précédent, que Vasco de Faria a égaré (« e outro alvará que desta escrivaninha tinha por o tempo ordenado, o qual perdeu, jurou de o romper se o achasse », f. 20r).

La méconnaissance des attributions auxquelles procède le Gouverneur de l'Inde n'est pas la seule source des insuffisances du système d'octroi des postes par l'autorité métropolitaine. Les *mercês* anticipent sur des affectations qui ne deviendront réelles qu'après plusieurs années. La longueur du délai ajoute aux aléas d'une situation sur laquelle pèsent les risques de la corruption et du clientélisme. De cette « cavalerie » des nominations, les exemples sont innombrables. Donnons-en un encore, tiré du dossier auquel nous nous sommes restreint. Le 23 décembre 1519, Gonçalo Pereira, *escudeiro fidalgo da casa delRei* et *casado* de Goa, obtient à vie, du Roi, l'office d'*almoxarife dos mantimentos da cidade de Goa*, « em sua vida, por carta asselada, tanto por acabar o seu tempo a pessoa que a que dantes dele tinha feito mercê do dito officio » (f. 25v). Cette personne anonyme, qu'on ne prend pas la peine d'identifier le 23 décembre 1519, lors de l'établissement de l'*alvará*, a été nommée onze mois plus tôt : c'est Vicente Dias, *cavaleiro da casa delRei* et *estribeiro*, qui

reçoit le 19 janvier 1519 la succession du *moço da câmara* Jorge Palha (f. 24v), qui lui-même avait été nommé *almoxarife dos mantimentos de Goa* en novembre 1516 (f. 23r). Et notons qu'un autre *quidam*, cinq mois et demi avant Vicente Dias, a eu le même office en *mercê* (le 31 juillet 1518, f. 23r).

L'affairisme, la vénalité, la pagaille administrative, si amplement dénoncées dans des lettres qui partaient de l'Inde vers Lisbonne dans les années 1520, prenaient certes racine dans le climat moral d'une société coloniale relâchée. Dans le trafic intense qui se développait autour des *mercês*, une grande part de responsabilité revenait cependant aux pratiques laxistes des bureaux lisboètes.

[NAOS QUE HÃO DE IR A ÍNDIA NO ANO DE 1520]

1. 12.IX.1519. Fez elRei mercê a André Dias da capitania da nao Santiago que o ano que vem há ir à Índia (56 v).

 1A. 16.IX.1519. Fez elRei mercê (a) António Dias, seu moço da câmara, da escrivaninha do que há de fazer André Dias que vai à Índia o ano que vem, com cinquenta mil réis por ano (57 r).

 1B. 15.II.1520. Passou alvará por que elRei nosso senhor fez mercê e envia a André Dias, alcaide de Lisboa, a Cochim para lhe fazer a carga da pimenta somente do ano de 521 segundo leva por regimento (15 a).

 1C. 18.III.1520. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor que André Dias fosse a Índia e ouvessem (*sic*) o primeiro conhecimento de todo o que cá valerem o cravo, canela, gengibre e todas outras drogas que trouxer que houver de trazer e será do preço por que se cá venderem as ditas drogas que ele trouxer e virem a seu cargo e sobre ele forem carregadas (64 r).

2. 20.VIII.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê a Estêvão Gago, seu moço da câmara, da escrivaninha da nao *Santiago* que o ano de 520 há de ir para a Índia. A qual há de vender por ter licença para a tornaviagem, porquanto há de ficar em Cochim por escrivão da feitoria (56 v).

3. 15.(IX.1519). Fez elRei mercê a Lopo de Azevedo que armando-se o ano que vem 3 naos de carrega delRei para a Índia lhe fazia mercê da capitania de uma delas. Nomeou-lhe elRei a nao *Santa Maria das Virtudes* por alvará feito em Évora a 21 do dito mês e era (57 r).

4. 19.VIII.1519. Passou mandado por elRei nosso senhor fez mercê a Gomes Serrão, moço da câmara do Príncipe, de uma escrivaninha das naos que este ano hão de ir a Índia.

 Passou elRei outro alvará a 27 de agosto de 1519 por que lhe nomeou a nao *Santa Maria das Virtudes* para ir nela o dito Gomes Serrão (56 r).

5. (15.I.1520). Fez elRei mercê a Rui Vaz Pereira da capitania do galeão *São Rafael* que estava em Belém para ir à Índia, com o ordenado. E recebeu logo cá de antemão um ano de seu ordenado que lhe há de ser descontado do que vencer (62 v).

6. 3.IX.1519. Fez elRei mercê a António Saraiva, seu moço da câmara, da escrivaninha do galeão *São Rafael* por alvará feito em Lisboa a 27 de agosto de 1518, com o ordenado que houvesse por bem. E porquanto ele não foi o dito ano e S.A. lhe fez mercê da escrivaninha da feitoria de Cananor por alvará que atrás vai registado, prouve a S.A. por alvará feito em Évora a 3 de Outubro de 1519 que ele fosse daqui logo por escrivão do dito galeão e andasse nele enquanto não entrasse na dita escrivaninha (59 v).

7. 26.X.1519. Fez elRei mercê a Dom Diogo de Lima da capitania da taforea para a Índia, sem haver ordenado de capitão (60 v) [14].

8. 31.I.1520. A Gaspar Cota, moço da câmara, fez elRei mercê da escrivaninha da taforea que este ano vai à Índia, sem embargo de a ter Álvaro Mendes porquanto lhe deram outra cousa (63 a).

9. 21.I.1520. Fez elRei mercê da capitania da nao que se fez no Porto a Pero Lopes de Sampaio para ir nela para a Índia, sem com ela haver ordenado (62 v).

10. 4.II.1520. Passou mandado e alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê a João Álvares, escudeiro do Barão, da escrivaninha da nao nova que havia de vir do Porto, a qual há de ir andar de armada a China três anos, de que há de ser capitão Gonçalo de Melo, e com o ordenado que lhe novamente ordenar (63 r).

11. 27.VII.1519. Passou elRei nosso senhor alvará de lembrança por que lhe prouve fazer mercê a Simão Ferreira, seu moço da câmara, de uma escrivaninha das naos que o ano de 20 houverem de ir à Índia, e será a que lhe bem parecer. (*Margem* :) Nomeou-lhe el-Rei nosso senhor a nao *São Gião* (56 r).

12. 16.VIII.1519. Passou mandado por que elRei nosso senhor há por bem que Duarte de Faria, moço da câmara, vá por escrivão da nao *São Jerónimo* à Índia, que este ano que vem lá há de ir, a qual é a em que veio Lopo Soares (56 r).

13. 8.II.1520. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê a Francisco Vaz, seu moço da câmara que foi da Excelente Senhora, da escrivaninha da nao *Reis Magos* de Jany (*sic*) Bicudo, que este ano há de ir à Índia, com a qual haverá o ordenado por nosso regimento (63 v).

14. 4.II.1520. Fez elRei mercê a Jorge Correa, moço da câmara, da escrivaninha da nao *Nunciada* de Bartolomeu Marchione, que este ano vai à Índia, com o ordenado polo regimento (63 r).

15. (1.X.1519). Fez mercê a Bastião Álvares, moço da estribeira, da escrivaninha do navio (em) que vai Pero Eanes Frances a descobrir, com o que lhe elRei ordenar (59 v).

---

[14] *Cf. Registo da Casa da Índia*, Luciano Ribeiro, éd., Lisbonne, 1954, nº 116. Les notices de notre *Livro das mercês* du fonds Núcleo Antigo sont plus détaillées que celle du *Registo da Casa da Índia* édité par Luciano Ribeiro, qui en revanche est le seul à fournir le nom des rédacteurs des actes [cité ci-après: *Registo*].

16. 1.III.1520. Fez elRei mercê a Francisco de Távora da câmara da nao em que há de vir, a qual vai nesta armada, para vir por capitão dela, e traga cem quintais de pimenta a quarto e vintena (64 r).

[ESCRIVANINHAS DE NAOS NÃO ESPECIFICADAS]

17. 2.VIII.1519. Passou mandado por que elRei nosso senhor fez mercê a Fernão de Araújo, moço da câmara, de uma escrivaninha das naos que este ano hão de ir à Índia (56 r).

18. 27.VI.(1519). Fez elRei mercê a João Pires Carvalho, moço da câmara do Mestre, de uma escrivaninha de uma das naos que este ano que vem de 520 hão de ir para a Índia (36 v).

19. 22.VIII.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor que não sendo o tronco cheio por seus alvarás das escrivaninhas das naos que este ano que vem de 520 hão de ir à Índia à feitura deste a nao que falecer escrivão ele vá por escrivão dela — (margem :) Vasco de Faria — e haja ordenado (56 v).

20. 20.IX.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê a João Godinho, seu moço da câmara, de uma escrivaninha de cada uma das naos que este ano que vem hão de ir à Índia, e sendo caso que a aí não haja e seja o tronco cheio por seus alvarás lhe praz que, se cada um dos escrivães das naos que o dito ano de 520 são ordenados para lá haverem de ir não quiser cada um deles, fazer mercê ao dito João Godinho da que assim ficar vaga por assim não querer ir nela, e haja o ordenado a ela ; ou ordenando mais alguma nao além das que estão ordenadas para assim haverem de ir à feitura deste, quer que o dito João Godinho seja o escrivão dela (57 r-v).

21. Almeirim, 18.V.1519. Passou alvará por que prazia a elRei fazer mercê a João da Silveira, moço da câmara da Rainha, da escrivaninha de uma das naos que este ano que vem hão de ir à Índia. (*Margem* :) Tem alvará que para o ano de 521 vá por escrivão em uma nao das delRei, e foi feito o despacho ao pé destoutro alvará em Évora a 21 de novembro de 519 (60 r).

22. 21.X.(1519). Fez elRei nosso senhor mercê por seu alvará de uma escrivaninha para a Índia de uma das naos de mercadores que vão a ano de 520 para João Rodrigues seu criado (60 v).

[ARMADAS DA COSTA]

Armada de Ceilão

23. 27.IX.1519. Fez elRei mercê a Pero Lopes de Sampaio da capitania-mor dos navios que hão de andar na costa de Ceilão e por aí derredor em guarda da pimenta, com 200 000 réis por ano. E assim que ele e a companhia hajam a

terça parte das presas, e dela haverá a metade e a outra será repartida pola companhia segundo regimento de S.A.

Declarou elRei que andasse do Monte Dely e por toda a costa de Ceilão e até Choramandel em guarda da pimenta e canela e outras drogarias e cousas defesas (58 v) [15].

24. 22.IX.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê (a) António da Fonseca da feitoria dos três navios que ordenou para andarem de armada na costa de Ceilão nas partes da Índia e por aí derredor e houvesse o ordenado a ela aquele que lhe ordenasse por seu regimento. (*Margem :*) com 36.000 [réis] de ordenado por ano.

    E assim lhe fez mercê de feitor de quaisquer mercadorias que se nos ditos navios tivessem e assim de quaisquer presas, e outro nenhum não (58 r).

25. 12.II.1520. Fez elRei mercê (a) António da Fonseca, seu moço da câmara, do ofício de quadrilheiro das presas que se tomarem com (a) armada de que há de ser capitão-mor Pero Lopes de Sampaio e com o ordenado em o regimento, e isto se já não é dado (a) alguma pessoa (63 v).

26. (22.TX.1519). Passou alvará por que prazia ao dito senhor fazer mercê a João de Almeida, seu moço da câmara, da escrivaninha da feitoria dos três navios que hão de ir para andar de armada na costa de Ceilão e por aí derredor, e houvesse ordenado a ela que lhe ordenasse por seu regimento. E assim da escrivaninha de cada um dos navios que assim forem andar, e haverá isso mesmo o ordenado a ela polo dito regimento. E assim lhe fez mercê da escrivaninha de quaisquer mercadorias que se nos ditos três navios metessem e assim das presas da dita armada, e outro nenhum não.

---

[15] *Registo*, XVI. Le *Registo* donne à ce document la date du 27 octobre. Bien que douteuse, la graphie du *Livro das mercês* incline plutôt à lire *set(embr)o*.

En 1522, Lopes de Sampaio était sous le coup d'une enquête:

«Em Lisboa a 6 de Outubro de 522 passou alvará por que prouve que Pêro Lopes de Sampaio que andava por capitão-mor dos navios que andavam de armada desde Monte Dely até Choromandel fosse ouvido por Dom Duarte capitão-mor e polo ouvidor da Índia e ambos tornassem a ver o seu feito judicialmente, e achando-lhe culpas por onde lhe houvesse de ser tirada a dita capitania havia por bem que se desse e entregue a Lopo de Azevedo que na Índia andava servindo, e ele servisse dous anos com o ordenado com que o dito Pêro Lopes tinha segundo regimento. E não lhe achando culpas ao dito Pero Lopes o leixassem servir sua capitania segundo por suas provisões devia fazer. E que o dito Lopo de Azevedo queria que a servisse havendo-se de tirar ao dito Pêro Lopes os ditos 2 anos e nem um criado do capitão-mor não » (fl. 66 r).

En 1523 la sucession de Pêro Lopes était ainsi pourvue : « Em Almeirim, a 24 dias de abril de 523 fez elRei mercê a João Gonçalves de Loronha que andava na Índia na capitania dos navios que andão na costa de Ceilão, acabando Pero Lopes de Sampaio, com dozentos mil réis por ano, e mais que ele e a companhia da dita armada hajam a terça parte das [presas], da qual ele haverá a metade e a outra se repartirá por a dita companhia segundo regimento. E declarou logo S. A. que há de andar do Monte Dely e por toda a costa de Ceilão e até Choramandele em guarda da pimenta e canela e outras drogas e cousas defesas com andava o dito Pero Lopes. E porém que sendo caso que o dito Senhor haja por bem que não haja aí a dita capitania que lhe possa tirar sem lhe por isso ficar obrigado a cousa alguma » (67 r-v).

(*Margem* :) Estes ofícios levou Niculau de Faria, moço da câmara, por o não querer ir servir João de Almeida, com 24 000 réis de ordenado por ano, e o alvará feito a 12 de março de 1520 (58 r).

27. 25.1X.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê a João Godinho, moço da câmara, da escrivaninha de um dos três navios que hão de andar de armada na costa de Ceilão e por aí derredor, de que vai por feitor António da Fonseca, e haverá o ordenado a ele que lhe ordenar polo regimento que há de levar o dito feitor (58 r).

Armada de Goa para Cambaia

28. I.X.1519. Fez elRei mercê (a) António de Azevedo da capitania-mor dos 3 navios que hão de andar de armada de Goa para Cambaia em guarda da pimenta, com 100.000 réis de ordenado, e que ele e a companhia hajam a terça parte das presas que tomassem, da qual ele haverá a metade e a outra se repartirá pola dita companhia segundo forma do regimento de S.A. (58 v) [16].

29. (1.X.1519). António Rebelo, moço da câmara, por feitor [17] deles, por alvará feito no dito dia, com o que lhe S.A. ordenar (59 r).

30. (1.X.1519). Gaspar Tibão, moço da câmara, por escrivão, por alvará feito no dito dia, com o que lhe S.A. ordenar, e de escrivão de um dos navios
(*Margem* :) Esta escrivaninha se mudou a Cristóvão Tibão seu irmão por alvará delRei a 13 de dezembro de 1519 (59 r).

31. 22.X.1519. Fez mercê elRei (a) António Rebelo, seu moço da câmara, da capitania de um dos três navios que hão de andar de armada de que há de andar por capitão António de Azevedo, e ele por feitor. E haverá um dos ordenados de capitão ou feitor somente, qual ele quiser (60 v).

32. 15.I.1521. Fez elRei mercê a Bastião Rodrigues, aio que foi dos filhos de D. Martinho da Silveira, de uma capitania de um dos navios de armada em que há de andar António de Azevedo por capitão na Índia depois que o dito António de Azevedo tiver o em que há de andar, e com o que S.A. houver por bem.
(*Margem :*) Levou outro tal para ir por outra via (62 v).

33. 24.IX.1519. Passou alvará por que elRei fez mercê a Gaspar Velho, moço da câmara, da escrivaninha da quadrilharia dos navios que na Índia hão de andar

---

[16] *Registo*, n° 113, date cette *mercê* du 10.X.1519. De même que celle de Pero Lopes de Sampaio, cette armada fut maintenue, sous réserve, par D. João III :

«Em Lisboa, a 6 dias de novembro de 1522 passou alvará del Rei nosso Senhor por que fez mercê a Manuel da Silva, fidalgo de sua casa, da capitania dos navios de que anda por capitão António de Azevedo na costa de Goa tanto que de acabar seu tempo, e isto avendo o dito Senhor por bem de os ditos navios aí andarem com o dito ordenado » (f. 83r).

[17] Raturé : *escrivão*.

de armada junto com Goa e por aí derredor. E assim da escrivaninha de um dos ditos navios, e que houvesse com elas o que lhe elRei por seu regimento ordenasse. Dos quais navios vai por capitão António de Azevedo (60 r).

Armada de Goa para Cochim

34. (1.X.1519). Fernão de Resende por capitão dos dous navios que hão de andar de Goa para Cochim em guarda da pimenta, com 100 000 réis de ordenado por ano. E mais que ele e a companhia hajam a terça parte das presas, da qual ele haverá a metade e a outra se repartirá pola dita companhia segundo regimento de S.A. Por alvará feito em Évora no dito dia (59 r).

34A. 1.X.1519. Fez elRei mercê (a) António de Azevedo e a Fernão de Resende da corretagem de Chaul polo tempo e ordenado no regimento, a qual repartirão irmãomente (109r).

34B. 7.X.1519. A 7 de outubro de 1519 levou António de Azevedo outro alvará da dita corretagem por que prazia a S.A. fazer-lhe mercê dela e ao dito Fernão de Resende segundo neste atrás escrito faz mercê porquanto, sendo caso que o dito Fernão de Resende aconteça perder-se, levar ele dito António de Azevedo provisão para a que lha do dito corretagem cabe. E porém que sendo ambos lá apresentados não valha senão um deles somente (109v).

34C. Lisboa, 24.XI.1521. Fez elRei mercê a Luís Machado da capitania dos dous navios que andão de Goa para Cochim em guarda da pimenta por o tempo e com o ordenado de Fernão de Resende que ora lá anda por capitão deles, que são 100.000 réis por ano, acabando o dito Fernão de Resende seu tempo ; e mais que ele e a companhia dos ditos navios hajam a terça parte das presas que tomarem, da qual ele haverá a metade e a outra se repartirá por a companhia dos ditos navios segundo regimento delRei.

E elRei Dom João confirmou este alvará em Lisboa a 20 de fevereiro de 1522 por seu alvará que se fez ao pé destoutro (27 v).

34D. Lisboa, 20.II.1522. Fez elRei mercê a Luís Machado que vai por capitão dos navios que andão de Goa para Cochim da metade da corretagem de Chaul, acabando Fernão de Resende seu tempo, e isto por o tempo ordenado que andar por capitão dos ditos navios assim como a tinha e havia o dito Fernão de Resende (108 v).

34E. Lisboa, 23.IV.1522 Passou alvará por que elRei nosso senhor fez mercê a Martin de Jam (?), criado do Duque de Bragança e seu tangedor, da metade da corretagem da fortaleza de Chaul que ora servem Fernão de Resende e António de Azevedo, e isto acabando ele primeiro seu tempo, e há por bem S.A. que a dita metade sirva com aquela pessoa a que o dito senhor tem feito mercê da outra metade, acabado o tempo polos sobreditos e ambos juntamente a servirão e haverão o prémio e ordenado conteúdo no regimento igualmente tanto um como o outro tempo ordenado (107v).

Armada da costa de Ormuz

35. 8.XI.1519. Fez elRei mercê a Manuel de Sousa da capitania-mor dos navios que hão de andar de armada na costa de Ormuz, com 200 000 réis de ordenado (63 v).

36. 15.XI.1519. Fez elRei mercê a Diogo Vaz, seu moço da câmara da feitoria dos navios que hão de andar em Ormuz de que há de ser capitão Manuel de Sousa, e isto com o que elRei houver por bem.

    (*Margem* :) Rompe-se o alvará por onde este registo aqui pôs e houve outro por que prazia a S.A. que houvesse de ordenado cada ano com a dita feitoria 36.000 réis e assim que houvesse sua moradia do dia que partisse até entrar na dita feitoria e o soldo depois que fosse em terra lá na Índia até entrar na dita feitoria, e assim que levasse dous homens que houvessem soldo segundo suas qualidades. Em Évora a 30 de janeiro de 1520 (61 v).

37. 19.X.1519. Fez elRei mercê a João de Meira da capitania de um dos navios que ordenou para estarem em guarda de Ormuz com o ordenado em seu regimento. E além dele que houvesse mais dous mil réis por mês e lhe fossem pagos assim como lhe havia o dito ordenado de ser pago.

    No dito lhe foi passada uma carta para Diogo Lopes de Sequeira por que S.A. havia por bem que mandando ele de cá algum recado a elRei de Baçora ele lho levasse, e que posto que o dito senhor de cá ou o dito Diogo Lopes de lá com ele mandassem algumas pessoas outras ele fosse o principal que o levasse (60 r).

    37A. 10.II.1520. Passou alvará de lembrança por que prazia a elRei que fazendo-se fortaleza no rio de Baçora ou Barem fazer mercê d(a) alcaidaria dela a João de Meira polo tempo e com o ordenado em seu regimento (88 r).

    37B. 11.(II.1520). Prouve a elRei que o dito João de Meira guardasse o cabo de Macendam quando andasse apartado do capitão-mor da armada de Ormuz sem nele entender somente o capitão de Ormuz, e porém andando o capitão da dita armada no dito cabo ou vindo ai ter ele lhe dará a obediência (88 r).

[FEITORIA DE COCHIM]

38. 18.XI.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê (a) Álvaro Mendes, seu moço da câmara, da escrivaninha das mercadorias de que há de ser feitor Gaspar Pais nas partes da Índia, saber de Cochim para Diu e Cambaia, e com o ordenado e servirá o tempo que lhe ordenar por seu regimento (61 r).

39. 21.XI.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê a Gaspar Pais da feitoria das mercadorias que de Cochim se forem vender a Diu e Cambaia, com a qual haverá o ordenado a ela e servirá o tempo que lhe ordenar por seu regimento (61 r).

40. 31.I.1520. Fez elRei mercê a Belchior Carvalho da feitoria das mercadorias que ordena de mandar de Cochim para Ormuz, com 120 000 réis por ano. E ele (e) os escrivães de seu cargo hajam o um por cento das mercadorias que venderem, do qual ele houvesse os dois terços e os ditos escrivães 1, repartido igualmente (14 v).

41. 27.(1.1520). Fez elRei mercê a Vasco Rabelo, seu moço da câmara, da escrivaninha da armada de que ha de ser feitor Belchior Carvalho, com o ordenado em seu regimento (62 v).

42. 16.X11.1519. Passou alvará por que prazia a elRei fazer mercê a Estêvão Gago, seu moço da câmara, da escrivaninha do tesouro das mercadorias da fortaleza de Cochim por expedimento da pessoa que o serve, com a qual não havia de haver nenhum ordenado.

(*Margem* :) António da Fonseca houve alvará por que prouve a elRei lhe fazer mercê desta escrivaninha acabando Tristão da Costa sem embargo de ter dela feito mercê a Estêvão Gago (13 v).

43. 2.11I.1520. Fez elRei mercê a António da Fonseca, seu moço da câmara, da escrivaninha do tesouro das mercadorias de Cochim polo tempo e ordenado e com 50 000 réis de ordenado, e isto acabando Tristão da Costa seu tempo e (sem) embargo de ter dela feito mercê a Estêvão Gago, porquanto lhe dar outra (13 v).

44. [ ], 13.III.1523. Passou alvará delRei nosso senhor por que fez mercê a Estêvão de Andrade, seu escudeiro, da feitoria da armada de Pero Lopes, a qual levou António de Fonseca que diz que a leixou por servir de escrivão do tesouro deque também foi provido, e isto se assim é que a leixou como diz, pelo tempo e com ordenado que levou o dito António da Fonseca. E se na dita feitoria não estiver pessoa que a tenha por alvará delRei em que lha nomea logo, dar-lhe-ão logo a posse dela.

Esta escrivaninha de Estêvão de Andrade deu ele a Heitor de Andrade seu irmão que a leva por alvará delRei nosso senhor nas costas do sobredito (32 r).

[FEITORTA DE BATICALÃ]

45. 1.III.1520. Passou alvará por que prazia a elRei fazer mercê a João Álvares de Caminha da feitoria de Baticalá, e assim para poder tratar com as mercadorias para outras partes, e houvesse de mantimento por ano 120 000 réis, os quais começará de vencer de sua chegada à Índia em diante, e pagos em ai. O qual mantimento houvesse depois que começasse a servir a dita feitoria em diante. « E das mercadorias de lá da Índia que houverdes e venderdes havereis das que assim venderdes dous terços do um por cento que ordenamos » que ele e os escrivães de seu cargo hajam e o outro terço se repartirá por os escrivães igualmente (107 r) [18].

---

[18] *Registo*, nº 120 (où il est qualifié de *cavaleiro da casa real*). On ne confondra pas João Álvares de Caminha, *feitor* de Baticalá, avec João Caminha, autre *cavaleiro da casa real*, *feitor* de Chaul :

«Em Évora no dito dia, mês e era (15-IX-1519) fez el Rei mercê a João Caminha (le *c* surimposé sur un *de*) filho de Afonso Vaz, da feitoria de Chaul, armando-se aí feitoria, e isto com aquilo que S.A houver por bem » (f. 57a).

«Em Évora a 22 de 1519 (*sic*) fez elRei mercê a João (raturé *de*) Caminha, da feitoria de Chaul acabando Diogo Pais que ha tem, e isto polo tempo e com o ordenado que S.A. houver por bem » (f. 110r).

Selon le *Registo*, nº 11, cette *mercê* est du 23.XII.1519.

46. 11.II.1520. Fez el-Rei nosso senhor mercê a Fernão de Araújo da escrivaninha da feitoria de Baticalá por tempo de seis anos sem embargo do regimento (107 r).

[FEITORIA DE CEILÃO]

47. 13.XII.1519. Passou alvará por que prazia a elRei nosso senhor fazer mercê (a) André Rodrigues de Beja da feitoria de Ceilão com o ordenado por seu regimento do qual tinha um alvará de lembrança desde 13 dias de Agosto do ano de 518, e fosse metido logo em posse dele posto que a outra pessoa servisse por alguma provisão sua, salvo se de ser especial.
Passou elRei alvará ao dito André Rodrigues que houvesse cento e vinte mil réis por ano com a dita feitoria e mandasse cada ano duas caixas de que pagasse 8 por cento (19 v).

47A. 21.XI.1520. Passou alvará de lembrança da feitoria de Ceilão a Nuno Casado em vagante de André Rodrigues que lá é (19 v).

[FEITORIA DE CALAYATE]

48. 9.II.1520. Fez elRei mercê a Gaspar Monteiro, seu escudeiro, da escrivaninha da feitoria que se ora novamente há de fazer, com 36.000 réis de ordenado por ano (87 r).

49. (9.II.1520). No dito dia, mês e era, fez elRei mercê da outra escrivaninha da dita feitoria a Pero Carvalho (87 r).

50. 22.II.1520. Passou alvará por que prazia a elRei fazer mercê da alcaidaria de Calayate e recebedoria dos direitos de aí a Tristão da Veiga por tempo de 3 anos com 80.000 reis de ordenado por ano (87 r) [19].

50A. Lisboa, 26.III.1522. Passou alvará delRei nosso senhor por que fez mercê a Baltasar Novais, seu moço da câmara, da escrivaninha da feitoria de Calayate que servia Gaspar Monteiro que se finou, com todo o ordenado que ele tinha e levou por provisões delRei que santa glória haja, e isto pelo tempo ordenado, e será logo metido em posse se não esta nela noutra pessoa que por provisão do dito senhor (87 r) [20].

---

[19] *Registo*, nº 118 ; date du 12.II.1520.

[20] Baltasar Novais passe en Inde en 1523 comme écrivain du galion *Lião*, par un *alvará* passé à Lisbonne le 8.I.1523, f. 67r.

37



23
ÉTUDES MAGELLANIENNES *

Nous n'avons pas encore de somme magellanienne. Les matériaux d'archives sont publiés, les relations des compagnons de Magellan aussi, les biographies se succèdent, le médiocre submergeant le bon. Guillemard (1890) et Medina (1920) sont vieillis, Parr (1953) est à utiliser avec précaution. Le *Fernão de Magalhães* du vicomte de Lagôa (2 vols., Lisbonne 1938), un des classiques de l'historiographie portugaise d'hier, garderait plus d'attrait si les références y étaient moins rares et moin imprécises. L'information qu'il brasse et son annotation au texte de Pigafetta le placent toujours, cependant, parmi les ouvrages qu'il faut consulter. L'érudition sous-jacente et la vision personnelle font des chapitres de S. E. Morison, dans son livre *The European Discovery of America : the Southern Voyages 1492-1616* (Oxford, 1974) la plus stimulante des initiations au sujet, qui réclame de nouveaux approfondissements.

Les colloques luso-espagnols de Valladolid (1972) et de Lisbonne (1973) sur le traité de Tordesillas et ses suites ont donné lieu à la publication de deux recueils d'actes. Le premier dans une perspective d'ensemble (*El tratado de Tordesillas y su proyección*, 2 vols., 390 et 342 p., Valladolid 1973-1974). Le second, plus particulièrement consacré au voyage de Magellan et aux Moluques [1]. Conjurées les aigreurs patriotiques qu'a suscitées le fameux navigateur, intrus dans l'«entreprise espagnolissime » ou déserteur de la gloire portugaise (cf. pp. 451-465, les pages de A. Banha de Andrade sur « honneur et justice »), ce volume de haute tenue et de belle présentation, dû à la collaboration d'excellents spécialistes, est une contribution remarquable à l'histoire du troisième volet des Grandes Découvertes.

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, IV, Paris : Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe section de l'École pratique des Hautes Études, 1980, pp. 158-164.

[1] A. Teixeira da Mota, éd., *A viagem de Fernão de Magalhães e a questão das Molucas. Actas do II Colóquio luso-espanhol de história ultramarina*, XXV + 764 p., 3 fig., 13 cartes, 28 pl. dont 16 h.t., index, Junta de Investigações científicas do Ultramar, Lisbonne 1975 (Centro de Estudos de Cartografia antiga, [Memórias] 16).

Dans le prolongement de celles du colloque de Valladolid, une bonne moitié des communications publiées se rapporte au contentieux luso-castillan sur les Moluques. Calcul des longitudes (R. Ezquerra Abadia, pp. 1-26 ; R. Laguarda Trias, pp. 135-178), contribution des Faleiro à la science nautique en Espagne (A. Teixeira da Mota, pp. 315-341), première cartographie des Moluques (A. Cortesão, pp. 49-74) touchent à son contexte scientifique. Le contexte diplomatique est exploré par Luís de Albuquerque (les points de vue de D. João III à la junte de Badajoz-Elvas, pp. 527- 545) et Luís de Matos (autour du rôle d'Antonio Maldonado de Hontiveros, avec dix documents en appendice, pp. 547-577) ; Pérez-Bustamente présente l'expédition de Ruy López de Villalobos (pp. 611-626). Le contexte moluquois est traité, à la lumière de l'information portugaise, dans une vue d'ensemble solidement documentée de Luís Filipe Thomaz (» Maluco e Malaca », pp. 27-48) ; A. da Silva Rego fait le décompte des premiers contacts portugais (pp. 75-89) ; Alberto Iria publie, intégralement ou en extraits, vingt-huit pièces de l'Arquivo Histórico Ultramarino de Lisbonne sur les Moluques entre 1589 et 1615 (pp. 689-716). Pigafetta sert de toile de fond aux commentaires de L. Tormo Sanz sur le monde indigène des Philippines au temps de Magellan (pp. 379-409). En hors-d'œuvre, F. P. Mendes da Luz rappelle la composition de deux organismes distincts, la *Casa da Índia e Mina*, en charge du négoce d'outre-mer, et les *Armazéns da Guiné e Índias*, en charge de ce qui relevait de la navigation (pp. 91-105).

Trois auteurs replacent l'expédition de Magellan dans le contexte de la stratégie géo-économique : Demétrio Ramos Pérez, qui scrute remarquablement l'arrière-plan de la venue de Magellan à Valladolid (pp. 179-241) ; Francisco de Solano, en examinant le financement d'expéditions postérieures, de 1519 à 1563, tant dans l'Atlantique qu'en direction des Moluques (pp. 579-610) ; Juan Pérez de Tudela enfin, dans une synthèse très dense sur les implications atlantiques de la pénétration espagnole dans le Pacifique (pp. 627-687). Le nom de Cristóbal de Haro, qui revient plusieurs fois dans ces études, aurait pu donner occasion à souligner plus nettement la participation financière allemande (sur la participation d'Augsbourg et de Nuremberg au premier voyage autour du monde, *cf.* Th. G. Werner, dans *Beiträge zur Wirtschatsgeschichte Nürnbergs*, I, Nuremberg 1967, aux pp. 515-521).

Fondée sur des séries de documents sévillans déjà publiés, l'analyse des préparatifs matériels et du recrutement de l'expédition par Mme Diaz Trichuelas (pp. 265-314) procure en annexe des listes d'équipage de lecture commode. Il est dommage que l'origine des hommes n'y ait pas été incluse, qu'on trouve dans Navarrete, dans Medina et ailleurs ; du moins l'examen des provenances régionales des participants espagnols (pp. 277-281) est-elle à joindre aux travaux du même genre sur les participants flamands, français, portugais, etc.

Aux navires de l'escadre de Magellan, J. Pimentel Barata s'intéresse en technicien de l'archéologie navale (pp. 107-134, avec un appendice sur les anciennes mesures espagnoles de construction navale).

Reconstituant les positions de l'escadre, puis du navire de Elcano, J. L. Morales trace la progression au jour le jour de la circumnavigation (pp. 343-359, et dix cartes). La descente le long du littoral brésilien fournit à M. Justo Guedes (qui ne fait pas le même point quotidien que J. L. Morales) matière à une étude comparative de la première toponymie côtière (pp. 361-377). A. F. González González aborde les problèmes de navigation d'après la fortune différente des cinq bâtiments de l'escadre (pp. 435-449)

Sur un unique événement, mais c'est la mort de Magellan, J. Ibáñez Cerdâ regroupe une vingtaine de témoignages, tirés de dépositions orales ou des relations écrites (pp. 411-433). Observons à ce propos qu'aucun des invités du colloque n'a traité, sinon incidemment, des énigmes de l'historiographie magellanienne. Sur les premières relations imprimées, on lira (pp. 471-518) les savantes notices de l'éminent bibliographe qu'est le P. Leite de Faria (aux éditions modernes de Transylvanus énumérées p. 505, il faudrait ajouter celle de Hegedüs I., *Analecta recentiora ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia,* Budapest 1906, pp. 276-298. Une traduction hongroise est dans le volume *Az Újuilág hajósai* [«Les navigateurs du Nouveau Monde»], Budapest 1968, pp. 333-357). Une note de M. Justo Guedes (pp. 469-470) signale l'existence d'un quatrième manuscrit du « pilote génois », et relève que, selon le prologue de la relation de Leyde, Magellan apprit l'art nautique de son parent Gonçalo de Oliveira, qui alla aux Moluques en 1511-1512 avec António de Abreu (indication relevée aussi par P. Valière, recensé *infra,* qui montre que le prologue est de Fernando Oliveira, et qui produit sur Gonçalo de Oliveira quelques références, incomplètes).

On trouvera également des remarques éparses, dont certaines appelleraient vérification, sur la connaissance par Pigafetta du *Livro* de Duarte Barbosa dans sa version portugaise (pp. 402-404) ; sur l'attribution à Gonzalo Gómez de Espinosa de la relation dite du « pilote génois » (p. 461, n.) ; sur celle du journal de Francisco Albo à Elcano, en partie (p. 348) ou en totalité (p. 656) ; sur les informateurs des chroniqueurs castillans, Martin de Judicibus pour Pedro Mártir (p. 415), Elcano pour Fernando González de Oviedo (p. 237, n.), pour Antonio de Herrera Miguel de Rodas (p. 239, n.) et les papiers de Alonso de San Martín (pp. 428-430). Il reste beaucoup à faire sur les sources narratives du voyage, dont les principales, à l'exception de ce qui provient de San Martín, sont l'œuvre de passagers du navire de Magellan lui-même, le *Trinidad.* À peine digne de mention, le très médiocre *Ensayo de heuristica sobre la empresa Magallanes-Elcano* de Armando Melón (dans *Estudios geograficos,* XII, n° 42, Madrid, 1951, pp. 5-28) ne justifie pas son titre. Martin Torodash, « Magellan Historiography » (dans *Hispanic American Histo-*

rical Review, LI, 1971, pp. 313-335) est à proprement parler un essai de bibliographie magellanienne, compilé, néanmoins avec des lacunes importantes.

La relation anonyme de Leyde, bien que fondée sur le témoignage d'un « homem que foy na companhia » de Magellan, n'est pas un des récits majeurs. Du moins mériterait-elle qu'on en définisse l'originalité. C'est ce qu'a voulu faire, reprenant le texte publié en 1937 par Marcus de Jong (*Um roteiro inédito da circumnavegação de Fernão de Magalhães*, dans *Biblos*, et à part comme publication de l'Institut allemand de Coïmbre, 27 p.), M. Pierre Valière, qui donne de l'*unicum* édition en fac-similé, transcription, traduction française avec introduction et notes [2].

L'édition de 1937 est émendée de quelques omissions mineures ou erreurs de lecture de lettres, sans grande portée, et de quelques autres qui améliorent l'intelligence du texte (meilleure leçon f. 241^{v}, l. 25-242^{r}, l. 1 ; *corda* maintenu contre le *ior(na)da* restitué f. 248^{r}, l. 1 ; « Ferrão » rétabli en « Serrão », f. 250^{v}, l. 3 et 19). Dans l'édition de 1937 avaient sauté les lignes 11-14 du f. 243^{r}, et au f. 244^{r} des mots de la l. 8 à la l. 9.

La traduction est coulante, très agréable à lire et, à de petites choses près (dont « amiral » pour *capitão-mor* est la plus gênante), fidèle. Enfin, M. Valière perce un premier degré de l'anonymat de la relation : à la suite de l'*Ars nautica* autographe de Fernando Oliveira, elle est de la même main, donc de sa plume.

Voilà un ensemble d'éléments positifs, et le dernier particulièrement intéressant, qui offraient la substance d'un bon article. Desservi par une inexpérience dont il est rare qu'à un tel point on s'aventure à l'afficher, M. Valière a fait un livre. C'était risquer gros, lorsqu'on ne connaît ni les principes de l'édition de texte, ni l'état des études magellaniennes.

Sans poser nulle part les règles qu'il adopte, M. Valière essaie de translittérer le texte du manuscrit. Il est fâcheux qu'il ne soit pas constant, qu'il ne voie point les *i* suscrits, que le *ꝑ* de l'original soit rendu par *p*, etc. Ouvrons au hasard : le f. 243^{v}. L. 1 : *ꝑa* (soit *pera*) est transcrit *pa*. L. 2 : *p*^{i}*meyro* (soit *primeyro*) est transcrit *pmeyro*. L. 6 : *esꝑitu* est lu *esprito*, le *r* étant ici noté. L. 17 : *pl̃la* est transcrit *plla* (mais f. 242^{v}, l. 12, est transcrit *pella*). L. 19 : *mezq*^{i}*ta* est transcrit *mezq*^{ta}. L. 23 : *sentindo* devient *sentido*. Ajoutons que si M. Valière a épluché les inadvertances de la première édition, il en introduit à son tour (*cf.* la feuille volante de *corrigenda* des termes qui lui avaient échappés, et qu'on pourrait allonger).

Fernando Oliveira a chargé sa copie de beaucoup de ratures. C'est un mérite d'avoir noté les variantes. Mais les traduire était d'un soin excessif voire

---

[2] *Le voyage de Magellan raconté par un homme qui fut en sa compagnie*. Édition critique, traduction et commentaire au texte manuscrit recueilli par Fernando Oliveira, par Pierre Valière, XIII + 218 p., 6 pl. h.t., Fundação Calouste Gulbenkian, Paris, 1976 (Fontes documentais portuguesas, X).

même, quand elles sont dénuées de sens, absurde. Prenons comme exemple les variantes, que M. Valière oublie dans sa liste de corrections de la p. 5, du f. 245v, l. 11. Le *Santiago* a été envoyé « reconnaître la côte qui court vers le Sud » (l. 8). *Andou este navio vinte leoguas,* « ce navire parcourut vingt lieues ». Après *navio* ont été raturés, l'un au-dessus de l'autre, *pella* et un mot illisible que M. de Jong a lu *mays,* imité par M. Valière qui traduit : « ce navire parcourut encore vingt lieues ». Fernando Oliveira avait fort justement biffé ce *mays* (?) qui n'a guère de sens dans le contexte. La traduction de la variante, elle, n'en a pas du tout : « Ce navire parcourut dans celui-ci [*sic.* J. A.] vingt lieues ». M. Valière a lu *nelle,* là où Oliveira avait bronché à écrire *pella* (**dita costa*). [*M.* Valière m'assure que « *mays* » est lisible sur le manuscrit. Le fac-similé ne serait donc pas pleinement utilisable].

L'ignorance des usages établis par les philologues pour l'édition des textes se manifeste par des procédés bibliographiques à peine croyables. M. Valière ne sait pas la différence entre une source et un manuscrit. Les deux mots sont pour lui équivalents. La section « Manuscrits » de sa bibliographie (pp. 201-203) est en fait une énumération de sources, d'ailleurs fort tronquée. Il cite comme manuscrits des sources publiées, qu'il a consultées dans leur forme imprimée. Ses renvois, encore que dans sa confusion il n'ait pas senti le devoir de le marquer, sont aux pages des éditions, et non aux feuillets des manuscrits. Ainsi du « manuscrit de l'Académie des Sciences de Lisbonne », mentionné avec quelque ostentation, et dont nous découvrons au détour d'une note, p. 158, et avec une référence incomplète, qu'il a été publié en 1826. M. Valière ignore les *Obras completas* du cardinal Saraiva, où il y en a une édition ultérieure, au T. VI.

Lorsque M. Valière cite, en français, avec la référence « Torre do Tombo, Gav. 18, M. 2, nº 25 », la lettre d'António de Brito à D. João III du 6 mai 1523, traduit-il sur l'original, ou d'après le texte figurant dans un des grands recueils de matériaux publiés au Portugal : Ramos Coelho (1892), Basílio de Sá (T. I, 1954, où est publiée la première rédaction, du 11 février 1523), *As Gavetas da Torre do Tombo* (T. 8, 1970, où sont publiées les deux) ? Rien de tout cela. La traduction n'est-elle pas celle d'Émile Eude, dans *La Géographie,* XLIX/1-2 (1928/1), pp. 1-17 ?

Lorsque M. Valière réfère (p. 205) à Jerónimo Osório, *História de Portugal,* Genève 1610, nous demanderons-nous quelle est cette œuvre portugaise, jusqu'ici inconnue, de l'évêque de Silves, et imprimée dans la cité de Calvin ? Voilà qui ne manquerait pas de piquer la curiosité des historiens de la culture de la Contre-Réforme. Il ne s'agit que du *De rebus Emmanuelis regis Lusitaniae gestis,* et non pas dans une version portugaise antérieure à celle de Francisco Manuel do Nascimento, Lisbonne 1804-1806, mais dans la version française incorporée à l'*Histoire du Portugal* du huguenot Simon Goulart (2e éd., Genève 1610). S'en servir n'était pas inavouable. Ce qui est défendu,

c'est de lui bricoler un titre portugais et, en conséquence, d'inventer un ouvrage d'Osório qui n'existe pas.

N'existe pas non plus la ville de Bertier (*sic*) où, selon M. Valière, p. 206, aurait été imprimé N. ou W. Witsen, *A loude en Hedendaagsche Scheepsbouw* (suivent des chiffres mystérieux, sans doute d'une cote). On reconnaîtra Nicolas Witsen, *Aeloude en hedendaegsche scheeps-bouw en bestier*, Amsterdam 1671. M. Valière a du mal avec ses fiches. Les castillans écrits à la portugaise, les portugais oscillant entre graphie ancienne et moderne, les hispaniques non accentués, plus d'un estropié (Mattos, Quillemard, E. Pastello pour P. Pastells, etc. ; et *passim* « Molluques»), les noms propres, pour faire la mesure, sont tous et partout, sauf quand un oubli leur épargne ce vêtement barbare, imprimés en grandes capitales. La typographie du livre en reçoit une laideur inusitée, qu'aggrave une mise en page aberrante.

On regrettera que le défaut de méthode ne mette pas en valeur le travail dépensé par M. Valière. Que n'a-t-il fait réel usage de la documentation espagnole citée dans son pêle-mêle bibliographique, qui laisse de côté l'acquis de la critique moderne, et où surprend l'absence de la plupart des titres parus au Portugal. Encombré d'à-peu-près, d'impropriétés, de bévues, de naïvetés (p. 148 : « c'est pour rejoindre, au plus tôt, son ami [Francisco Serrão], que Magellan a (...) découvert la route occidentale des Indes»), le commentaire est un remplissage estudiantin. L'apport de la relation de Leyde n'est que vaguement cerné. Les similitudes avec Herrera, déjà perçues (*cf.* Lagôa, II, p. 50 n. 1), seraient à sonder de plus près. Sauf, d'une certaine façon, avec Pigafetta (il ignore d'ailleurs l'édition de R. A. Skelton), et avec « Bautista » (sur le sort duquel ses données sont fausses), M. Valière n'a pas confronté systématiquement le contenu du texte d'Oliveira à celui des autres témoignages. Les points sur lesquels aurait dû porter la réflexion critique ne sont ni reconnus ni traités. De trop faible appoint pour prêter un support à la description raisonnée de l'aventure magellanienne, la relation de Leyde intéressera désormais par ce qu'elle nous apprendra des curiosités, de la documentation, des procédés de celui auquel elle est restituée, Fernando Oliveira, personnage qui, bien plus que Magellan, est l'objet de l'intérêt de M. Valière.

Arrêtons-nous sur une question que M. Valière a tenté d'élucider : qui est le compagnon de Magellan auteur du récit que reprend, pour le fond sinon dans la forme, Fernando Oliveira ? M. Valière hésite entre deux survivants. Après avoir pensé, dans son introduction, au Portugais Francisco Rodrigues (p. 11), il opte plutôt pour le Castillan Gonzalo Gómez de Espinosa (p. 12), *alguacil-mayor* de l'escadre, puis capitaine du *Trinidad*, dont le journal, aujourd'hui tenu pour disparu, fut entre les mains de João de Barros, que Fernando Oliveira fréquentait. Dans ses notes, toutefois, M. Valière se dédit, et penche vers Francisco Rodrigues (p. 148). Pourquoi celui-ci, plutôt qu'un autre ? Parce qu'il songe à identifier le Francisco Rodrigues embarqué sur le *Concepción* en 1519 à celui qui, en 1511-1512, alla aux îles des épices avec deux

intimes de Magellan, Gonçalo de Oliveira et Francisco Serrão. M. Valière ignore la notice que Armando Cortesão a consacrée à l'auteur du *Libro de Francisco Rodrigues* qui, en 1519, alla en Chine avec Simão Peres de Andrade (Armando Cortesão, *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, Hakluyt Society, 2e Series, n° 89, Cambridge 1944, introduction). Ce Francisco Rodrigues n'a donc rien de commun avec le marin illettré qui rentra à Séville en 1522. L'hypothèse Gonzalo Gómez de Espinosa n'est pas plus consistante. Nous en savons beaucoup plus sur celui-ci par les autres relations que par celle mise à profit par Oliveira, où son rôle dans la mise à mort de Luis de Mendoza n'est pas évoqué, et où aucune touche personnelle ne rehausse les mentions de ses faits et gestes après son élection comme capitaine du *Trinidad*.

Il ne manque pas d'autres auteurs possibles du récit arrangé par Oliveira, car, aux dix-huit survivants du *Victoria* revenus à Séville en septembre 1522 (M. Valière donne de leur nombre deux chiffres différents p. 11, et un autre p. 181), il convient d'ajouter ceux que les Portugais prirent au Cap-Vert en juillet, et les hommes du *Trinidad* qui tombèrent entre leurs mains en Orient. Que le récit soit tardif ou qu'il ait été interpolé par Oliveira n'est pas douteux, puisqu'il inclut des faits qu'aucun participant n'aurait consignés dans son journal : l'inconnue du sort de Juan de Cartagena ; le retour du *San Antonio* en Espagne ; ce qu'il advint d'un des deux navires qui subsistaient après leur séparation en décembre 1521. Il sera difficile, dans cette narration impersonnelle, de trouver des éléments de critique interne. Elle est, toutes proportions gardées, plus fournie en dates et en faits sur la navigation dans l'Atlantique Sud que sur les escales dans les îles du Pacifique. On notera qu'elle est particulièrement détaillée sur le naufrage du *Santiago* près de la « rivière des aloses ». Tenons-nous là un indice conducteur ? D'autre part, excepté un « o que tenho dicto » relatif à la première incartade de Juan de Cartagena (f. 241v, l. 22), qui peut être d'Oliveira, l'expression « les nôtres », qui semble la signature du narrateur, n'est employée (*os nossos* neuf fois ; *as nossas naos*, deux fois) qu'à propos des péripéties vécues entre mars et décembre 1521, des Mariannes à Tidore. Tiele a jadis émis l'opinion que la relation de Leyde avait été composée d'après le récit oral d'un membre de l'expédition de Magellan, complété par ce qui avait été su d'autres sources. La question, pour le moment, reste en l'état.



TABLE DES ILLUSTRATIONS, TABLEAUX ET CARTES

TABLE DES MATIÈRES

LES ITINÉRAIRES

NOTES DIVERSES

ESTE II VOLUME *LE LATIN ET L'ASTROLABE*, DE JEAN AUBIN, ORGANIZADO E SUPERVISIONADO TECNICAMENTE POR LUIZA BRAZ DE OLIVEIRA, FOI COMPOSTO, IMPRESSO E ENCADERNADO NAS OFICINAS GRÁFICAS DE BARBOSA & XAVIER, LIMITADA, BRAGA (PORTUGAL). INICIADA A COMPOSIÇÃO EM JULHO DE MIL NOVECENTOS E NOVENTA E NOVE, ACABOU DE IMPRIMIR-SE AOS DEZASSEIS DO MÊS DE MAIO DO ANO DE DOIS MIL.

Depósito legal n.º 151736/00